




LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

PAR PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS PAR RICARD.

TOME SECOND.

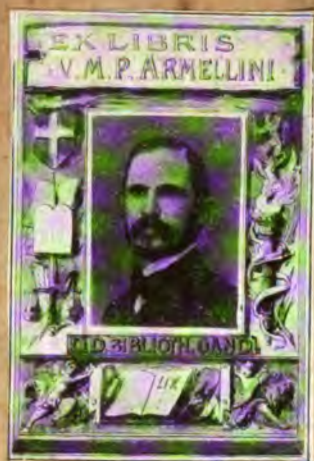


A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXVI


EX LIBRIS
V. M. P. ARMELLINI

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE ET FONDERIE D'ÉVERAT,
Rue du Cadran, 16.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

PAR PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS PAR RICARD.

avec Notes.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6;

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24.

1838.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

NICIAS.

I. Censure de l'historien Timée. Plan de Plutarque dans cette Vie. — II. Caractère de Nicias. Son crédit dans le gouvernement. — III. Sa magnificence et sa libéralité. — IV. Il conduit en pompe à Délos le chœur envoyé par les Athéniens, et y fait de riches présents à Apollon. — V. Superstition et timidité de Nicias. — VI. Sa politique pour se défendre contre les calomniateurs. — VII. Il n'a aucune part aux échecs que les Athéniens éprouvent. — VIII. Ses divers succès dans le commandement des armées. — IX. Reproche que lui fait Cléon au sujet de l'île de Sphactérie. — X. Cléon est chargé de cette entreprise, et il l'exécute heureusement. — XI. Plaisanterie que le succès de Cléon attire à Nicias. — XII. Nicias parvient à rétablir la paix entre Athènes et Lacédémone. — XIII. Honneur que cette paix fait à Nicias. — XIV. Intrigues d'Alcibiade pour rompre cette paix. — XV. Alcibiade va à Lacédémone sans succès, et la guerre recommence. Inquiétudes de Nicias et d'Alcibiade sur l'ostracisme. — XVI. Ils se réunissent, et font bannir Hyperbolus. — XVII. Nicias est nommé général avec Alcibiade et Lamachus pour la guerre de Sicile, qu'il désapprouvait. — XVIII. Divers présages sinistres qui ne peuvent détourner les Athéniens de cette entreprise. — XIX. Méton et Socrate en conjecturent la funeste issue. — XX. Mollesse de la conduite de Nicias après avoir reçu le commandement. — XXI. Les Athéniens se rangent en bataille devant le port de Syracuse, Nicias se rend méprisable par la manière dont il conduit cette guerre. — XXII. Faux avis par lequel Nicias trompe les Syracusains; il les bat, après s'être emparé du port de Syracuse. — XXIII. Lenteur de Nicias. Il passe l'hiver à Naxos. — XXIV. Il enferme presque entièrement Syracuse. — XXV. Lamachus est tué. — XXVI. Arrivée de Gylippe en Sicile. — XXVII. Il est reçu dans Syracuse. — XXVIII. Il bat les Athéniens. — XXIX. Nicias bat les Syracusains, qui se représentent au combat. — XXX. Les Athéniens sont battus. Démosthène amène une nouvelle flotte. — XXXI. Ce général reçoit un échec. — XXXII. Il propose de se retirer. Nicias s'y oppose. — XXXIII. Il survient une éclipse de lune. Réflexions à ce sujet. — XXXIV. Elle empêche Nicias de partir. Sa flotte est battue. — XXXV. Il donne un nouveau combat, et essuie un autre échec. — XXXVI. Ruse d'Hermocrate pour l'empêcher de partir. — XXXVII. Fermeté de Nicias dans ses malheurs. Démosthène est fait prisonnier. — XXXVIII. Nicias, réduit à la dernière extrémité, se rend. — XXXIX. Il est mis à mort avec Démosthène. — XL. Plusieurs prisonniers athéniens doivent la vie aux vers d'Euripide. que les Siciliens aimaient beaucoup. — XLI. Comment la nouvelle de ce désastre fut portée à Athènes.

M. Dacier ne donne que la date de la guerre de Sicile, et de la mort de Nicias, qu'il place à l'an 3537 du monde, l'an 4 de la 91e olympiade, l'an de Rome 340, 413 avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment la vie de Nicias depuis l'an 465, à peu près, jusqu'à l'an 413 avant J.-C.

I. Comme j'ai cru pouvoir avec fondement mettre en parallèle Crassus et Nicias, et comparer les malheurs du premier chez les Parthes avec le désastre de l'autre dans la Sicile, je veux d'abord me justifier auprès de ceux de mes lecteurs qui pourraient croire qu'en racontant les mêmes faits que Thucydide a écrits, et dans lesquels il s'est élevé au-dessus de lui-même par une véhémence, une énergie et une variété de récits qu'il est impossible d'imiter (1), j'ai voulu faire comme Timée, qui, espérant surpasser cet historien en force et en gravité, et faire passer Philistus pour un ignorant et un sot (2), se jette dans son histoire au milieu des combats de terre, des batailles navales et des harangues publiques, tous objets que ces historiens ont le mieux traités. Il ne voit pas qu'il n'est auprès d'eux, je ne dis pas

Un homme à pied, qui court près d'un char de Lydie,

suivant l'expression de Pindare (3); mais un enfant, un écrivain sans goût; et, pour me servir des termes de Diphilus,

Un homme épais, bouffi de graisse de Sicile (4).

Souvent aussi il tombe dans les mêmes inepties que Xénarque (5), lorsqu'il dit, par exemple, que c'était un mauvais présage pour les Athéniens que celui de leurs généraux, dont le nom était formé du mot victoire (6), s'opposât à l'expédition de Sicile; que la mutilation des Hermès (7) était, de la part des dieux, un avis qu'ils auraient beau-

coup à souffrir de la part d'Hermocrate, fils d'Hermon, général de Syracuse; qu'Hercule enfin devait naturellement secourir les Syracusains, pour reconnaître le bienfait de Proserpine, qui lui avait livré Cerbère; et qu'il ferait éprouver sa colère aux Athéniens, parcequ'ils soutenaient les habitants d'Égeste, descendus des Troyens, dont ce dieu avait ruiné la ville, pour venger l'injure qu'il avait reçue de Laomédon. C'est sans doute par ce même bon sens qui lui a dicté de si belles choses, qu'il a prétendu corriger le style de Philistus, et qu'il a injurié Aristote et Platon. Pour moi, je regarde, en général, comme une petitesse d'esprit digne d'un vain sophiste, cette jalousie, cette rivalité de style; mais quand elle porte sur des ouvrages qui sont inimitables, c'est, à mon gré, une véritable folie. Il m'est impossible, en écrivant la Vie de Nicias, de passer sous silence les faits que Thucydide et Philistus ont rapportés; et surtout ceux qui font connaître son caractère et ses inclinations, qu'un grand nombre d'événements malheureux nous empêchent souvent de reconnaître; mais je les parcourrai légèrement, et je n'en dirai que ce qui sera nécessaire pour me faire éviter le reproche de négligence et de paresse. Pour les autres actions qui sont moins généralement connues, et qu'on trouve éparses ou dans les historiens, ou sur les anciens monuments, ou dans les décrets publics, je tâcherai de les rassembler, non pour écrire une histoire inutile et sans fruit, mais pour mettre dans un plus grand jour le naturel et les mœurs de Nicias.

II. Je commencerai par dire de lui ce qu'en a écrit Aristote: qu'il y eut en même temps à Athènes trois citoyens distingués par leur vertu, qui eurent toujours pour le peuple une affection et une bienveillance particulières: Nicias, fils de Nicératus; Thucydide, fils de Milésias (8), et Théramène, fils d'Agnon; mais le dernier eut moins que les deux autres cette disposition. Né dans l'île de Céos, et regardé comme étranger à Athènes, on le raillait sur sa naissance; d'ailleurs son peu de fermeté dans les partis qu'il embrassait, et qui le faisait flotter sans cesse entre les factions qui partageaient le gouvernement, lui avait fait donner le surnom de Cothurne (9). Thucydide, le plus âgé des trois, ne craignait pas, pour soutenir les nobles et les citoyens vertueux, de s'opposer presque toujours à Périclès, qui cherchait à flatter le peuple. Nicias, quoique le plus jeune, avait déja de la réputation du vivant de Périclès, et partagea souvent avec lui le commandement des armées; il fut aussi plus d'une fois général en chef. Après la mort de Périclès, il se vit porté à la première place, principalement par les nobles et les riches, qui voulaient s'en faire comme un rempart contre la scélératesse et l'audace de Cléon (10); il n'en eut pas moins pour cela l'affection et la faveur du peuple, qui contribua même à son avancement. Cléon, il est vrai, jouissait d'un grand crédit auprès de la populace, pour laquelle il avait une complaisance extrême [1], et qu'il gratifiait de quelques distributions d'argent. Mais la plupart de ceux même qu'il flattait par cette conduite, témoins de son avarice, de son insolence et de son audace, poussaient Nicias dans le gouvernement, parceque sa gravité, loin d'avoir rien d'austère ou d'odieux, était accompagnée d'une certaine circonspection qui, passant pour timidité, le rendait agréable au peuple. Naturellement craintif et défiant, ces défauts furent couverts à la guerre par les succès dont la fortune le favorisa, tant qu'il commanda les armées [2]. Dans les assemblées du peuple, cette timidité qui s'étonnait du moindre bruit, et la frayeur qu'il avait des calomniateurs, paraissaient des qualités populaires qui lui gagnaient la faveur de la multitude, et lui donnaient un grand crédit: car ordinairement le peuple, qui regarde comme un grand honneur de n'être pas méprisé par les grands, craint ceux qui ont du mépris pour lui, et porte aux honneurs ceux qui le craignent.

III. Périclès, qui gouvernait Athènes par l'ascendant d'une véritable vertu et par la force de son éloquence, n'avait besoin auprès du peuple ni de déguisement, ni d'artifice. Nicias, dépourvu de ces qualités, mais supérieur à Périclès en fortune, employait ses richesses à gagner les bonnes graces des Athéniens. Il est vrai qu'il avait en tête Cléon, qui s'attachait la multitude par sa souplesse et par ses bouffonneries; mais, ne pouvant lutter contre lui par des moyens semblables, il cherchait à gagner la faveur populaire en donnant des spectacles, des combats gymniques, et d'autres divertissements de ce genre dont il amusait le peuple, et dans lesquels il surpassait en magnificence et en bon goût tous ceux qui l'avaient précédé et tous ses contemporains. On voit encore les offrandes qu'il avait consacrées aux dieux; telles qu'une statue de Pallas, qu'il mit dans la citadelle, et qui a perdu sa dorure; une chapelle portative, placée dans le temple de Bacchus, sous les trépieds qu'il dédia (11) comme vainqueur dans les jeux: car il fut souvent couronné et jamais vaincu. On raconte à ce propos que, dans un chœur de tragédie dont il faisait les frais, il passa sur le théâtre un de ses esclaves habillé en Bacchus, qui, encore dans la fleur de la jeunesse, était d'une

[1] Mot à mot: il la traitait en vieillard.

[2] Ou Plutarque entend parler des expéditions que Nicias commanda seul, ou il n'y comprend pas celle de Sicile, qui fut si malheureuse pour Nicias et si funeste pour Athènes.

taille et d'une beauté singulières. Les Athéniens, charmés de sa figure, battirent long-temps des mains; et Nicias, s'étant levé, dit au peuple qu'il se croirait coupable d'impiété, s'il retenait dans la servitude un esclave que la voix publique venait de consacrer comme un dieu; et sur-le-champ il le mit en liberté.

IV. On se souvient encore des présents, aussi magnifiques que religieux, qu'il fit au temple de Délos. Avant lui, les chœurs de musique, que les villes y députaient pour chanter les louanges d'Apollon (12), débarquaient sans aucun ordre, parceque les Déliens, pleins d'impatience, et accourant avec précipitation au-devant du vaisseau, les forçaient de chanter comme ils se trouvaient, pendant même qu'ils mettaient leurs couronnes de fleurs et qu'ils prenaient leurs robes de cérémonie, ce qui causait beaucoup de confusion. Quand Nicias conduisit cette pompe sacrée, il descendit d'abord dans l'île de Rhenée (13), accompagné de son chœur de musique avec les victimes, les autres préparatifs de la fête, et en particulier avec un pont de la largeur du canal qui sépare l'île de Rhenée de celle de Délos; il l'avait fait construire à Athènes avec beaucoup de magnificence; il était orné de dorures, de peintures, de festons et de tapisseries. Il le fit jeter la nuit sur le canal, qui est assez étroit; et le lendemain, au point du jour, il le passa avec son chœur de musiciens, qui, superbement parés, marchaient avec le plus grand ordre, en chantant des hymnes à l'honneur du dieu. Après le sacrifice, les jeux et les banquets, il dressa devant le temple un palmier d'airain qu'il consacra au dieu; il acheta pour dix mille drachmes[1] des terres qu'il donna au temple, et dont il voulut que les revenus fussent employés tous les ans par les Déliens à faire des sacrifices et des festins dans lesquels ils prieraient les dieux pour la prospérité de Nicias. Il fit graver cette condition sur une colonne qu'il laissa dans l'île, comme un témoin et un souvenir du don qu'il avait fait. Dans la suite, ce palmier, brisé par les vents, tomba sur une grande statue consacrée par les Naxiens, et la renversa (14).

V. Il se mêle souvent à ce goût pour les cérémonies publiques beaucoup d'ambition, de vanité et d'ostentation populaires; mais tout ce qu'on connaît d'ailleurs du caractère et des mœurs de Nicias porte à croire que le desir de plaire au peuple, par ces sortes de spectacle, n'était en lui qu'une suite de sa religion; car il avait une crainte extrême pour les dieux, et cette crainte, suivant Thucydide, était poussée jusqu'à la superstition (15). On lit, dans un des dialogues de Pasiphon (16), que Nicias faisait tous les jours des sacrifices; qu'il avait dans sa maison un devin qu'il paraissait n'interroger que sur les affaires publiques, mais qu'il consultait le plus souvent sur ses propres affaires, et principalement sur les vastes et riches mines d'argent qu'il possédait dans le bourg de Laurium (17), et dont il tirait un gros revenu, mais qu'il ne pouvait faire exploiter sans un grand danger pour les travailleurs; il y entretenait pour cette exploitation un grand nombre d'esclaves, et sa plus grande richesse consistait dans l'argent qu'il en retirait : aussi était-il sans cesse entouré d'une foule de gens qui lui demandaient à emprunter, et à qui il prêtait volontiers; il donnait également, et à ceux qui pouvaient lui nuire, et à ceux que leur vertu rendait dignes de ses largesses. Enfin sa timidité était un revenu sûr pour les méchants, comme son humanité pour les bons : on trouve les preuves de ce que j'avance dans les poëtes comiques eux-mêmes, et d'abord dans Téléclide (18), qui parle ainsi d'un calomniateur :

Le riche Chariclès, qui connaît son talent,
Ne lui donne pas même une mine d'argent,
Afin de l'engager à garder le silence,
A taire le secret qui couvre sa naissance,
A ne pas divulguer qu'en le mettant au jour,
Sa mère eût eu le fruit de son premier amour.
Mais du seul Nicias il en a reçu quatre :
J'en sais bien le motif, et pourrais m'en ébattre :
Mais je n'en dirai rien; j'aime trop Nicias :
Je le crois honnête homme, et ne me trompe pas.

Le personnage dont Eupolis se moque, dans sa pièce de Marica (19), dit à un homme pauvre et ignorant :

LE CALOMNIATEUR.
Dis-moi, depuis quel temps as-tu vu Nicias?
LE PAUVRE.
Je le vis avant-hier, mais ne m'arrêtai pas.
LE CALOMNIATEUR.
Entendez, citoyens : ce bon homme confesse
Qu'il a vu Nicias, ce point nous intéresse;
Pourquoi l'aurait-il vu, que pour vendre sa voix?
Vous en serez témoins, il est pris, cette fois.
LE POËTE.
Insensés! quoi, jamais pensez-vous le surprendre
A faire quelque mal que l'on puisse reprendre?

Cléon, dans Aristophane, dit d'un ton menaçant :

A la gorge bientôt prenant les délateurs (20),
Je livre Nicias à toutes ses frayeurs.

Phrynichus fait connaître aussi son caractère timide et facile à s'effrayer, en disant d'un autre :

Il fut homme de bien, et l'on ne le vit pas
Marcher toujours tremblant, comme fait Nicias.

VI. Il portait si loin cette crainte des calomniateurs, qu'il ne mangeait avec aucun de ses concitoyens; qu'il ne fréquentait aucune société; qu'il se refusait tous ces délassements, tous ces plaisirs

[1] Environ quatre-vingt-dix mille livres de notre monnaie.

honnêtes qu'on trouve dans le commerce des hommes. Lorsqu'il était archonte, il restait au palais jusqu'à la nuit; et arrivé le premier au conseil, il en sortait le dernier. Si aucune affaire publique ne l'appelait au-dehors, il se tenait renfermé dans sa maison, et ne se laissait voir que difficilement. Les amis intimes qu'il y admettait allaient prier ceux qui se présentaient à sa porte d'agréer ses excuses, parcequ'il était occupé à des affaires publiques qui ne lui permettaient aucune distraction. Celui qui le secondait le plus pour jouer ce rôle, et qui lui donnait cette réputation imposante de gravité, était un certain Hiéron, que Nicias avait fait élever dans sa maison, et qu'il avait formé lui-même à la musique et aux lettres. Il se donnait pour fils du poëte Dionysius, surnommé Chalcus, dont nous avons encore les ouvrages, et qui, élu chef d'une colonie d'Athéniens qu'on envoyait en Italie, y fonda la ville de Thurium (21). Cet Hiéron allait secrètement consulter les devins pour Nicias; il répandait parmi le peuple que c'était pour le bien d'Athènes que Nicias menait cette vie laborieuse et misérable; que dans le bain, et à table même, il lui survenait toujours quelque nouvelle affaire qui l'obligeait d'abandonner les siennes, pour ne s'occuper que de celles du public; qu'il commençait à peine à dormir, quand les autres avaient fait leur premier sommeil; que c'était là ce qui causait le dépérissement de sa santé, et le rendait d'un accès si difficile et si désagréable pour ses amis mêmes; qu'il finissait par les perdre tous, après avoir sacrifié sa fortune pour faire le bien de la république, tandis que les autres se faisaient chaque jour des amis dans la tribune, y acquéraient des richesses, et, se jouant des affaires, passaient leur vie dans les plaisirs. Dans le fait, la vie de Nicias était telle que le disait Hiéron, et il pouvait s'appliquer avec justice ce qu'Agamemnon dit de lui-même :

De la félicité ma vie offre l'image;
Mais elle n'est au fond qu'un brillant esclavage (22).

VII. Nicias voyait que le peuple, en profitant quelquefois de l'expérience des citoyens les plus distingués par leur éloquence et par leur capacité, se méfiait toujours d'eux, suspectait leur habileté, et s'appliquait à rabaisser leur courage et leur gloire. On en vit des exemples frappants dans la condamnation de Périclès, dans le bannissement de Damon, dans les soupçons que les Athéniens conçurent contre Antiphon de Rhamnuse; mais surtout dans le funeste sort de Pachès, celui qui prit Lesbos, et qui, cité en justice pour rendre compte de sa conduite dans le commandement, tira son épée dans le tribunal même, et se tua de sa propre main (23). Nicias donc faisait son possible pour n'être chargé d'aucune expédition trop difficile ou trop longue; et lorsqu'il commandait, préférant toujours ce qu'il croyait de plus sûr, il réussissait dans la plupart de ses entreprises; mais au lieu d'en attribuer le succès à sa sagesse, à sa capacité ou à son courage, il en faisait honneur à la fortune, et cherchait, dans le recours à la divinité, un asile contre l'envie que sa gloire lui eût attirée. C'est ce que prouvent les événements de ce temps-là : Nicias n'eut aucune part à tous les désastres que les Athéniens éprouvèrent. Dans l'expédition de Thrace, où ils furent défaits par les Chalcidiens, ils avaient pour généraux Calliadas (24) et Xénophon; lorsque les Étoliens les battirent, ils étaient commandés par Démosthène; ce fut sous la conduite d'Hippocrate qu'ils perdirent mille de leurs soldats, près de Délium en Béotie (25). La peste qui désola Athènes fut surtout imputée à Périclès, que la guerre avait obligé de renfermer dans la ville le peuple de la campagne, qui, par ce changement de séjour et de genre de vie, causa la contagion (26).

VIII. Nicias n'eut à répondre d'aucun de ces malheurs; au contraire, il se rendit maître de l'île de Cythère, si commode pour faire des courses dans la Laconie, et qui alors était au pouvoir des Lacédémoniens (27). Il reprit en Thrace plusieurs des villes qui s'étaient révoltées, et les fit rentrer sous l'obéissance des Athéniens. Il força les Mégariens de se renfermer dans l'enceinte de leurs murailles, et s'empara d'abord de l'île de Minoa (28), d'où il partit peu de temps après pour aller se saisir du port de Nysée, et faire une descente sur le territoire de Corinthe; il y remporta une grande victoire, et fit périr un grand nombre de Corinthiens, avec Lycophron leur général. Il lui arriva, dans cette dernière expédition, de laisser deux d'entre les morts qui avaient échappé à la recherche de ceux qui étaient chargés de les enlever. Dès qu'il s'en fut aperçu, il fit arrêter sa flotte, et envoya un héraut aux ennemis pour les redemander. Cependant c'est une loi et une coutume générale, que ceux qui proposent une trève pour enlever les morts semblent par-là renoncer à la victoire, et n'ont plus le droit d'ériger un trophée. En effet, les morts sont toujours en la puissance des vainqueurs, et ceux qui les redemandent paraissent n'être pas restés les plus forts, puisqu'ils n'ont pu les enlever; mais il aima mieux abandonner la victoire et sacrifier sa réputation, que de laisser deux de ses concitoyens sans sépulture (29). Après avoir ensuite ravagé la côte de la Laconie, et mis en fuite les Lacédémoniens qui s'opposaient à sa descente; il s'empara de Thyrée, occupée alors par les Éginètes, et les ayant faits prisonniers, il les conduisit à Athènes (30).

IX. Les Péloponnésiens avaient mis sur pied une nombreuse armée, et équipé une flotte considérable pour aller attaquer Pyles, que Démosthène avait fortifié; mais, vaincus par les Athéniens, ils laissèrent environ quatre cents hommes dans l'île de Sphactérie (31). Les Athéniens regardaient avec raison comme important pour eux de faire cette garnison prisonnière; mais le siége de cette île était extrêmement difficile, à cause de l'aridité du pays: l'été, on ne pouvait y faire arriver des convois qu'en prenant un long circuit; et l'hiver, il était très dangereux, pour ne pas dire impossible, de les y conduire. Ils se repentaient d'avoir mal accueilli l'ambassade des Spartiates, qui venaient traiter de la paix; ils l'avaient renvoyée sur l'opposition de Cléon, qui, en la faisant rejeter, avait surtout en vue de contrarier Nicias, dont il était l'ennemi déclaré, et qu'il avait vu appuyer fortement la demande des Lacédémoniens. Il persuada donc au peuple de refuser toute proposition d'accommodement; mais comme le siége traînait en longueur, et que l'armée y souffrait une extrême disette, ils s'irritèrent contre Cléon, qui rejeta la faute sur Nicias, et lui reprocha de laisser, par sa timidité et sa mollesse, échapper des ennemis qui, s'il avait été lui-même chargé de cette expédition, n'auraient pas tenu si long-temps. « Que ne t'embarques-tu donc tout à l'heure pour » aller les combattre? » lui dirent les Athéniens. Nicias lui-même s'étant levé, dit qu'il lui cédait sans peine la conduite de l'expédition contre Pyles; qu'il n'avait qu'à prendre autant de troupes qu'il le croirait nécessaire; et, au lieu de tenir à Athènes des propos audacieux, toujours faciles loin du danger, d'aller rendre à sa patrie un service si important.

X. Cléon, qui ne s'attendait pas qu'on le prendrait au mot, fut un peu troublé, et voulut se dédire; mais les Athéniens lui ordonnant de partir, et Nicias criant après lui, son ambition et son courage se rallumèrent; et, non content de se charger de l'expédition, il osa fixer, en s'embarquant, le temps qu'elle durerait, et s'engagea à faire périr en moins de vingt jours tous les ennemis, ou à les amener prisonniers à Athènes. Les Athéniens eurent plus d'envie de rire de sa promesse que d'y croire; car ils étaient accoutumés à le railler, à s'amuser de sa légèreté et de sa folie (32). On raconte qu'un jour d'assemblée, qu'il devait parler au peuple, il se fit attendre fort long-temps; il vint enfin très tard, avec une couronne de fleurs sur la tête, et pria le peuple de remettre l'assemblée au lendemain. « Car aujourd'hui, dit-il, je n'ai pas le temps de traiter d'affaires: je reçois chez moi des étrangers, et je » fais un sacrifice. » Les Athéniens se levèrent en riant, et congédièrent l'assemblée. Cependant il eut dans son expédition la fortune si favorable, et seconda si bien Démosthène, qu'avant le temps qu'il avait fixé, tous les Spartiates qui n'avaient pas péri dans le combat furent forcés de mettre bas les armes, et conduits prisonniers à Athènes.

XI. Un si brillant succès couvrit de honte Nicias; s'il n'avait pas jeté son bouclier, il avait fait quelque chose de plus honteux et de plus lâche: il avait abandonné volontairement et par timidité le commandement de l'armée, et, se déposant lui-même de l'emploi que la république lui avait confié, il avait cédé à un autre une si belle occasion d'acquérir de la gloire. Aussi Aristophane le raille-t-il encore à ce sujet dans sa comédie des Oiseaux:

Grands dieux! serait-ce donc le temps de sommeiller,
Et, comme Nicias, de toujours reculer?

Dans sa pièce des Laboureurs, il fait parler ainsi deux Athéniens:

UN PREMIER ATHÉNIEN.
Je ne veux désormais que cultiver ma terre.
UN SECOND.
Qui t'en empêche?
LE PREMIER.
Vous, qui voulez qu'à la guerre
J'aille vous commander. Si vous m'en exemptez,
Neuf cents francs à l'instant vont vous être comptés.
LE SECOND.
Soit, nous les recevons; Nicias, ce bon homme,
En offre tout autant: cela double la somme.

Mais Nicias fit encore plus de tort à la ville, en laissant ainsi Cléon parvenir à un tel degré de gloire et de puissance, qu'il en conçut une fierté et une audace que rien ne put réprimer, et qui attirèrent sur Athènes et sur Nicias lui-même les plus grandes calamités. Cléon, sans aucun égard pour la décence des assemblées, donna le premier l'exemple d'y crier de toutes ses forces, de rejeter sa robe par derrière, de frapper sur sa cuisse, de marcher à grands pas dans la tribune pendant son discours; et par-là il introduisit, parmi ceux qui administraient les affaires publiques, une licence et un mépris de toute bienséance, qui portèrent dans la république la confusion et le désordre.

XII. Cependant Athènes voyait s'élever parmi ses orateurs le jeune Alcibiade, qui, sans être aussi corrompu que les autres, pouvait être comparé à l'Égypte, dont Homère a dit qu'à cause de la bonté de son sol,

En bons et mauvais fruits ses plaines sont fertiles [1].

De même, le caractère d'Alcibiade, en se portant avec une bouillante impétuosité à des excès contraires, donna lieu à de si grandes nouveautés dans le gouvernement, que Nicias, après même

[1] Odyss. IV, v. 230.

qu'il fut débarrassé de Cléon, n'eut pas le temps de rétablir le calme et la tranquillité dans Athènes. Il commençait à peine à donner aux affaires un cours plus salutaire, que l'ambition violente d'Alcibiade le rejeta hors de ses sages mesures, et l'entraîna de nouveau dans la guerre. Voici quelle en fut l'occasion. Ceux qui mettaient le plus d'obstacle à la pacification de la Grèce étaient Cléon et Brasidas : le premier, parceque la guerre couvrait ses vices; le second, parcequ'elle relevait l'éclat de sa vertu. Cléon y trouvait des occasions de faire de grandes injustices; Brasidas, celles de s'illustrer par de grands exploits. Ils périrent tous deux dans un combat qui fut donné près d'Amphipolis (33). Nicias, qui vit d'un côté les Spartiates depuis longtemps portés à la paix, de l'autre les Athéniens refroidis pour la guerre, et les deux partis, également fatigués, laisser, pour ainsi dire, tomber les armes de leurs mains, s'employa de tout son pouvoir à réconcilier les deux villes, à délivrer les autres peuples de la Grèce des maux qui les accablaient, à leur rendre le repos, et à leur procurer une félicité durable. Il trouva dans les riches, les vieillards et les laboureurs, la plus grande disposition à la paix; parlant ensuite en particulier à la plupart des autres citoyens, il tempéra, par ses discours et par ses conseils, leur ardeur pour la guerre; donnant alors de l'espérance aux Spartiates, il les pressa de concourir à la paix. Les Lacédémoniens ajoutèrent foi à ses paroles, par la confiance que leur donnait sa bonté ordinaire, et l'humanité avec laquelle il avait traité les prisonniers spartiates que les Athéniens avaient faits à Pyles, et dont il avait adouci l'infortune.

XIII. Les deux peuples avaient déja fait une trève d'un an, pendant laquelle se trouvant tous les jours ensemble, goûtant les douceurs du repos, de la sécurité, et la satisfaction de voir librement leurs amis et les étrangers, ils en desirèrent plus vivement une vie tranquille, que la guerre ne souillât plus de sang. Ils aimaient à entendre chanter par les chœurs de leurs tragédies (34) :

Que nos lances enfin, au repos condamnées,
Soient couvertes long-temps de toiles d'araignées.

Ils se rappelaient avec plaisir cett parole si connue: Que ceux qui dorment au sein de la paix sont réveillés, non par le son bruyant des trompettes, mais par le chant paisible du coq. Maudissant donc ceux qui disaient qu'il était dans les destinées que la guerre durât trois fois neuf ans (35), ils s'entretenaient mutuellement de leurs affaires, et ils finirent par conclure un traité de paix. Le plus grand nombre se crurent alors entièrement délivrés de leurs maux; ils n'avaient plus dans la bouche que le nom de Nicias; ils le vantaient comme un homme chéri des dieux, qui, pour récompenser sa piété, lui avaient donné un nom tiré du plus grand et du plus précieux de tous les biens; car ils ne doutaient pas que cette paix ne fût l'ouvrage de Nicias, comme la guerre avait été celui de Périclès. En effet, celui-ci, pour des causes assez légères, avait jeté les Grecs dans les plus grandes calamités; et l'autre, en les rendant amis, leur avait fait oublier les maux les plus funestes. Aussi cette paix s'appelle-t-elle encore le Nicieium, c'est-à-dire l'œuvre de Nicias (36). Un des articles du traité portait que de part et d'autre on rendrait les villes conquises et les prisonniers, et qu'on tirerait au sort lequel des deux peuples ferait le premier cette restitution. Nicias, au rapport de Théophraste, acheta secrètement le sort, afin que les Spartiates rendissent les premiers les villes et les prisonniers. Les Corinthiens et les Béotiens, mécontents du traité, paraissaient, par leurs reproches et par leurs plaintes, vouloir rappeler la guerre. Mais Nicias persuada aux Athéniens et aux Spartiates de fortifier cette paix par le nouveau lien d'une ligue offensive et défensive, qui les rendrait plus redoutables à ceux qui voudraient se séparer d'eux, et plus sûrs les uns des autres.

XIV. Cependant Alcibiade, qui, n'étant pas né pour le repos, en voulait d'ailleurs aux Lacédémoniens parcequ'ils s'étaient adressés à Nicias, et qu'ils lui témoignaient la plus grande estime, tandis qu'ils n'avaient pour lui-même que du dédain et du mépris, s'était d'abord élevé contre cette paix, et avait voulu en empêcher la conclusion; mais ses efforts avaient été inutiles. Peu de temps après, voyant que les Athéniens n'étaient plus si contents des Spartiates; qu'ils croyaient même avoir à se plaindre d'eux, parcequ'ils avaient fait alliance avec les Béotiens, et qu'ils n'avaient rendu ni Panate[1], ni Amphipolis, dans l'état où ces deux places étaient avant la guerre; il saisit avidement ces sujets de plainte, et en s'attachant à les développer l'un après l'autre, il irrita le peuple contre les Lacédémoniens. Ayant fait venir enfin des ambassadeurs d'Argos, il travaillait à former une ligue entre cette ville et celle d'Athènes, lorsqu'il arriva de Lacédémone des ambassadeurs chargés de pleins pouvoirs, et dont les propositions, faites dans le sénat, parurent justes et raisonnables. Alcibiade, qui craignait qu'elles n'entraînassent aussi le peuple, usa d'artifice pour surprendre les ambassadeurs; il employa même les serments, et leur protesta qu'il les appuierait de tout son crédit, s'ils voulaient ne pas convenir qu'ils eussent de pleins-pouvoirs; que c'était le vrai moyen d'obtenir tout ce qu'ils demanderaient. Les ambas-

1 Ville d'Attique, limitrophe de l'Attique et de la Béotie.

sadeurs, persuadés par ses discours, se séparèrent de Nicias et s'attachèrent à Alcibiade, qui, les ayant conduits à l'assemblée du peuple, leur demanda d'abord s'ils étaient munis d'assez pleins-pouvoirs pour terminer toutes les affaires. Sur leur réponse négative, Alcibiade, contre leur attente, changeant tout-à-coup de ton, appelle les sénateurs à témoin des discours que les ambassadeurs leur avaient tenus, et conseille au peuple de n'ajouter aucune foi à des hommes qui mentent si ouvertement, et qui, d'un jour à l'autre, disent le oui et le non sur une même affaire. On peut juger de l'étonnement et du trouble des ambassadeurs; Nicias lui-même, aussi surpris qu'affligé de ce changement, ne savait que dire. Le peuple demanda qu'on introduisît sur-le-champ les ambassadeurs d'Argos dans l'assemblée, pour conclure l'alliance avec eux. Mais au même instant il survint, fort à propos pour Nicias, un tremblement de terre qui fit dissoudre l'assemblée. Le lendemain, le peuple se rassembla; et Nicias, à force de discours et de démarches, obtint, non sans peine, un sursis au traité qu'on voulait faire avec les Argiens, et se fit nommer ambassadeur auprès des Spartiates, en promettant que tout irait bien (57).

XV. Il fut reçu à Sparte avec les témoignages d'estime et d'honneur que méritaient sa vertu et son attachement pour la ville. Mais l'influence de ceux qui favorisaient les Béotiens ayant rendu ses efforts inutiles, il partit sans avoir pu rien conclure (58), et revint à Athènes, où il se vit en butte au mépris et aux reproches; où même il eut à craindre le ressentiment de ses concitoyens, aussi affligés qu'irrités de ce qu'à sa persuasion ils avaient rendu aux Spartiates un si grand nombre de prisonniers considérables; car ceux qu'on avait amenés de Pyles à Athènes étaient des premières maisons de Sparte, et avaient pour parents et pour amis les personnages les plus puissants de la ville. Mais leur colère ne les porta à aucune fâcheuse extrémité contre lui : ils se contentèrent de donner à Alcibiade le commandement de l'armée, et de former une ligue avec les Mantinéens et les Éléens, qui s'étaient séparés des Spartiates : ils y firent entrer aussi les Argiens; et ayant envoyé à Pyles quelques troupes légères pour ravager les terres de la Laconie, ils se précipitèrent de nouveau dans tous les maux de la guerre. Cependant la dissension entre Alcibiade et Nicias était à son comble, lorsque le temps de l'ostracisme arriva; temps que les Athéniens renouvelaient à certains intervalles, afin d'éloigner de la ville pour dix ans un des citoyens que sa grande réputation leur rendait suspect, ou dont les richesses excitaient l'envie. Alcibiade et Nicias furent donc vivement troublés, en voyant le danger qui les menaçait; car ils ne doutaient pas que l'ostracisme ne tombât sur l'un ou sur l'autre. Les Athéniens avaient en horreur la vie que menait Alcibiade, et redoutaient son audace, comme je l'ai écrit en détail dans sa Vie. D'un autre côté, les richesses de Nicias étaient un objet d'envie; sa manière de vivre n'avait rien de sociable et de populaire; livrée à la retraite, et favorable à l'oligarchie, elle leur paraissait bizarre et sauvage. D'ailleurs l'habitude qu'il avait de s'opposer à leurs projets et de contrarier leurs désirs, en leur faisant toujours embrasser les partis les plus utiles, le leur avait rendu tout-à-fait odieux. En un mot, c'était un véritable combat entre les jeunes gens qui voulaient la guerre, et les vieillards qui desiraient la paix. Les premiers cherchaient à faire tomber l'ostracisme sur Nicias, et les autres sur Alcibiade; mais

Dans les séditions les plus méchants prospèrent.

Aussi, en cette occasion, les hommes les plus entreprenants et les plus fourbes profitèrent des divisions qui formaient deux partis dans la ville, pour se mêler des affaires publiques. De ce nombre fut Hyperbolus, du bourg de Périthoïde, homme que l'autorité ne rendit pas audacieux, mais que son audace éleva à un pouvoir qui faisait la honte de la ville (59).

XVI. Cet Hyperbolus, qui, bien plus digne des fers que de l'ostracisme, se croyait loin du danger de ce bannissement, et qui espéra que si l'un de ces deux généraux était banni, il deviendrait le concurrent de celui qui resterait, laissait voir ouvertement tout le plaisir que lui causait leur division, et irritait le peuple contre l'un et l'autre. Nicias et Alcibiade, qui virent sa méchanceté, se concertèrent secrètement; et ayant réuni les deux partis, ils devinrent les plus forts, et évitèrent tous deux le bannissement, en le faisant tomber sur Hyperbolus lui-même. Le peuple ne fit d'abord qu'en rire, et en témoigna de la satisfaction; mais bientôt il en fut indigné, et crut avoir déshonoré l'ostracisme en y condamnant un homme si méprisable. Il y avait une sorte de dignité dans cette punition; ou plutôt ce n'en était une que pour un Thucydide, un Aristide, et d'autres personnages de ce mérite; mais pour un Hyperbolus, c'était un honneur, et une occasion de se glorifier d'avoir été puni pour ses vices, comme les citoyens les plus honnêtes l'étaient pour leurs vertus. C'est ce que dit de lui Platon, le poëte comique :

Ses mœurs lui méritaient d'être banni d'Athène,
Mais il était trop vil pour cette noble peine;
Pour de tels scélérats, nos illustres aïeux
N'établirent jamais cet exil glorieux.

Aussi depuis ce temps-là n'y eut-il plus personne de banni par l'ostracisme; Hyperbolus fut le der-

nier. Le premier Athénien condamné à ce bannissement avait été Hipparque, du bourg de Cholargue, parent du tyran de ce nom (40). Concluons de cet événement que la fortune est difficile à bien juger, et qu'elle échappe à nos raisonnements. Si Nicias se fût exposé avec Alcibiade au danger de ce bannissement, ou il aurait eu le dessus, et alors, chassant son ennemi d'Athènes, il serait resté paisiblement le maître des affaires; ou, vaincu par Alcibiade, il serait sorti de la ville avant ses dernières infortunes, et aurait conservé la réputation d'un excellent général. Au reste, je n'ignore pas que Théophraste a écrit qu'Hyperbolus fut banni dans la querelle de Phéax avec Alcibiade, et non dans celle de Nicias; mais j'ai suivi le plus grand nombre des historiens.

XVII. Cependant les ambassadeurs d'Égeste et de Léontium étant venus à Athènes pour engager les Athéniens à porter la guerre en Sicile, Nicias s'y opposa de tout son pouvoir; mais il fut vaincu par l'adresse et l'ambition d'Alcibiade (41), qui, même avant qu'on eût tenu aucune assemblée, avait su gagner et corrompre la multitude, par les espérances dont ses discours l'avaient remplie. Déja l'on ne voyait plus que jeunes gens dans les gymnases, que vieillards dans les ateliers ou dans les lieux d'assemblée, tracer le plan de la Sicile, et disserter sur la qualité de la mer qui l'environne, sur la bonté de ses ports, sur celles de ses côtes qui regardent l'Afrique. Peu contents d'envisager la Sicile comme le prix de cette guerre, ils voulaient en faire une place d'armes, pour aller de là soumettre Carthage, conquérir l'Afrique entière, et se rendre maîtres de la mer qui s'étend jusqu'aux colonnes d'Hercule. Nicias, qui combattait un projet saisi avec tant d'ardeur, ne fut secondé ni par le peuple ni par la noblesse. Les riches, qui ne l'approuvaient pas, mais qui craignaient, en s'y opposant, qu'on ne les soupçonnât de vouloir éviter le service et les frais de l'armement des galères, gardaient le silence et, n'osaient dire leur avis. Cependant Nicias, sans se décourager, combattait toujours ce projet; et après même que les Athéniens eurent par un décret ordonné la guerre, et qu'ils l'eurent nommé le premier général avec Alcibiade et Lamachus, il se leva dans l'assemblée, fit de nouveaux efforts pour détourner le peuple de cette expédition, protesta contre le décret, et finit par reprocher à Alcibiade que pour son intérêt particulier, et pour satisfaire son ambition, il jetait la république dans une guerre d'outre-mer qui l'exposerait aux plus grands dangers. Mais tout fut inutile; son expérience connue le faisant juger plus capable d'assurer le succès de cette entreprise, par le tempérament que sa prudence apporterait à l'audace d'Alcibiade et à la douceur de Lamachus (42), son élection n'en fut que plus hautement confirmée. D'ailleurs un des orateurs du peuple, nommé Démostrate, celui qui excitait le plus les Athéniens à cette guerre, s'étant levé, dit qu'il allait faire cesser toutes les excuses de Nicias. Il proposa donc et fit passer un décret qui donnait aux généraux un plein pouvoir de conseiller et de faire, soit à Athènes, soit en Sicile, tout ce qu'ils jugeraient convenable.

XVIII. Cependant les prêtres opposaient contre cette expédition plusieurs présages sinistres. Mais Alcibiade, ayant d'autres devins à ses ordres, faisait répandre parmi le peuple d'anciennes prophéties qui promettaient aux Athéniens une grande gloire dans la Sicile. Il vint des députés du temple d'Ammon lui apporter un oracle qui annonçait aux Athéniens qu'ils feraient tous les Syracusains prisonniers. D'un autre côté, on leur cachait avec soin tout ce qui était contraire à ce projet, de peur de le troubler par des signes fâcheux. Ils ne purent même en être détournés par les prodiges les plus clairs et les plus frappants; tels que le sacrilége commis sur les Hermès qui, dans une même nuit, furent tous mutilés, à l'exception d'un seul, celui qu'on appelait l'Hermès d'Andocide, parceque la tribu Égéide l'avait consacré et placé devant la maison de cet Andocide; on fermait les yeux sur ce qui était arrivé à l'autel des douze dieux, sur lequel un homme avait sauté, et s'étant mis à cheval dessus, il s'était mutilé avec une pierre. Il y avait à Delphes une statue d'or de Pallas, placée sur un palmier de bronze, que la ville d'Athènes avait faite et consacrée des dépouilles des Mèdes. Des corbeaux s'étant venus poser sur cette statue, la becquetèrent pendant plusieurs jours, rongèrent le fruit du palmier, qui était d'or, et qu'ils finirent par abattre. Mais les Athéniens regardèrent tout ce qu'on en disait comme des contes imaginés par les habitants de Delphes, gagnés, disaient-ils, par les Syracusains. Un oracle leur ordonna de faire venir de Clazomène à Athènes la prêtresse de Minerve qui s'applait Hesychia [1]; et le dieu conseillait sans doute aux Athéniens, par cet oracle, de se tenir en repos.

XIX. L'astrologue Méton (45), soit par frayeur de ces prodiges, soit par des conjectures fondées sur sa science, craignant l'issue de cette guerre, dans laquelle il devait avoir un commandement, contrefit le fou, et mit le feu à sa maison. Selon d'autres, il ne fit pas semblant d'avoir perdu l'esprit; mais ayant la nuit incendié sa maison, il se rendit le lendemain sur la place dans le plus triste état, et pria les Athéniens, en considération de son infortune, de dispenser de cette expédition son fils,

[1] C'est-à-dire paisible.

qui devait y commander une galère, et qui était sur le point de s'embarquer. Le démon du sage Socrate lui donna aussi, dans cette occasion, les signes par lesquels il avait coutume de lui présager l'avenir (44), et lui fit connaître que cette expédition serait fatale à la république. Socrate en prévient dès-lors ses amis, et le bruit s'en répandit dans la ville. Les jours de l'embarquement tombèrent à une époque qui jeta aussi dans les esprits le trouble et le découragement. Les femmes athéniennes célébraient alors les fêtes d'Adonis, où l'on voyait de tous côtés, dans la ville, des représentations de morts et de funérailles, où l'on n'entendait que les gémissements des femmes qui les suivaient. Tous ceux qui attachaient de l'importance à ces présages en étaient très affectés; ils craignaient que l'éclat et la magnificence de ces préparatifs, et cet armement formidable, ne finissent par être bientôt flétris [1].

XX. L'opposition constante de Nicias au décret de cette expédition, pendant que le peuple en délibérait; sa fermeté après avoir été nommé, au généralat, à ne se laisser ni enfler par de vaines espérances, ni éblouir par l'importance de l'emploi qui lui était confié; son immobilité dans l'opinion qu'il avait embrassée, tout cela était d'un homme sage, d'un citoyen vertueux; mais après avoir inutilement tenté de détourner les Athéniens de cette entreprise, et de se faire exempter du commandement, sans avoir pu rien obtenir par ses prières; après avoir vu au contraire le peuple s'emparer, pour ainsi dire, de sa personne, et le porter à la tête de l'armée, il n'était plus temps de montrer de la crainte, d'agir avec lenteur, de regarder sans cesse, comme un enfant, du vaisseau sur le rivage, de répéter partout que, sans aucun égard à ses représentations, on l'avait chargé, malgré lui, d'une guerre imprudente; et par-là de refroidir l'ardeur des deux autres généraux, d'émousser ce premier élan de confiance qui assure le succès des entreprises. Il fallait aller d'abord contre l'ennemi, le serrer de près, et en livrant des combats, obliger la fortune de se déclarer pour lui; mais, au contraire, Lamachus étant d'avis d'aller droit à Syracuse et de livrer bataille sous ses murs (45), et Alcibiade voulant qu'on commençât par détacher les autres villes du parti des Syracusains, pour marcher ensuite contre eux, Nicias ne goûta aucun de ces deux avis; il proposa de côtoyer tranquillement la Sicile, pour faire voir leurs armes et leurs galères, et ensuite de retourner à Athènes, en laissant quelques troupes aux Égestains : cette proposition déconcerta les projets des autres généraux, et abattit leur courage. Peu de temps après, les Athéniens rappelèrent Alcibiade pour lui faire son procès; et Nicias ayant été déclaré général en second, quoiqu'en effet le premier en autorité, il ne cessa d'user de délais, tantôt restant dans l'inaction, tantôt croisant le long des côtes, tantôt perdant le temps à délibérer : il fit si bien, que ce premier feu de l'espérance dont ses troupes étaient animées fut bientôt amorti, et que l'extrême frayeur dont les ennemis avaient été saisis à la vue d'un armement si redoutable se dissipa entièrement.

XXI. Alcibiade était encore sur la flotte, lorsque les Athéniens cinglèrent vers Syracuse avec soixante galères; ils en rangèrent cinquante en bataille devant le port, et firent avancer les dix autres pour reconnaître la place. Là, après avoir fait crier, par un héraut, que les Léontins pouvaient rentrer dans leur pays (46), ils prirent une galère ennemie qui portait les registres sur lesquels les Syracusains faisaient inscrire leurs noms et celui de leur tribu. Ces registres étaient ordinairement déposés loin de la ville dans le temple de Jupiter Olympien, et on les transportait alors à Syracuse, pour connaître et enrôler tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Les Athéniens, qui s'en étaient emparés, les ayant portés aux généraux, les devins, à la vue de ce nombre si prodigieux de noms, furent dans la plus vive inquiétude, et craignirent que ce ne fût l'accomplissement de l'oracle qui annonçait que les Athéniens feraient tous les Syracusains prisonniers (47); d'autres prétendent que cet oracle fut accompli dans cette expédition, où Calippe l'Athénien, après avoir tué Dion, se rendit maître de Syracuse (48). Alcibiade étant parti de Sicile avec une suite peu nombreuse, Nicias resta chargé de tout le commandement. Lamachus, homme courageux et juste (49), qui ne se ménageait point dans les combats, était si pauvre et si simple, que lorsqu'après une expédition il rendait ses comptes au peuple, il portait toujours en dépense un habit et des pantoufles. Nicias au contraire jouissait d'une haute considération pour ses grandes qualités, surtout pour ses richesses et pour sa réputation. Un jour que les généraux athéniens délibéraient dans le conseil, Nicias dit au poëte Sophocle, l'un d'entre eux, d'opiner le premier, parcequ'il était le plus vieux : » Je le suis par l'âge, répondit Sophocle, et vous » l'êtes par la considération (50). » Nicias donc, qui disposait absolument de Lamachus, quoique celui-ci le surpassât en capacité militaire; qui mettait toujours dans l'emploi de ses forces autant de circonspection que de lenteur; qui se contentait de ranger les côtes de la Sicile, et toujours loin des ennemis, redonna, par cette conduite, de l'audace aux Syracusains : il alla mettre le siége de-

[1] Allusion à la courte durée des fleurs qui formaient les jardins d'Adonis. *Voyez* sur ce jardin les notes de la Vie d'Alcibiade.

vant la petite ville d'Hybla (51); et l'ayant levé peu de temps après, il se fit généralement mépriser. Il se retira enfin à Catane, sans avoir fait d'autres exploits que de détruire Hyccara, petit bourg des Barbares (52), patrie de la courtisane Laïs, qui, fort jeune alors, fut vendue parmi les prisonniers, et menée dans le Péloponnèse.

XXII. A la fin de l'été, il fut informé que les Syracusains, reprenant courage, se disposaient à l'attaquer les premiers : déja leur cavalerie venait insolemment le braver jusque dans son camp, et lui demander si c'était pour s'établir à Catane, ou pour mettre les Léontins en possession de leur pays, qu'il était venu en Sicile. Il se détermina donc, quoique avec peine, à faire voile vers Syracuse; mais, pour y asseoir son camp à son aise et sans crainte, il envoya secrètement, de Catane à Syracuse, un prétendu transfuge, qui dit aux Syracusains que s'ils voulaient surprendre le camp des Athéniens sans défense, et s'emparer de tout leur bagage, ils n'avaient qu'à se rendre à Catane, à jour marqué, avec toute leur armée; que les Athéniens se tenant presque toujours dans la ville, les amis que les Syracusains avaient à Catane s'engageaient, dès qu'ils seraient avertis de leur arrivée, de se saisir des portes, et de brûler la flotte ennemie; que le parti des conjurés était déja nombreux, et n'attendait que leur arrivée. C'est le plus grand trait d'habileté que Nicias ait fait en Sicile; car ayant par ce stratagême attiré toutes les troupes des ennemis hors de la ville, qui resta ainsi sans défense, il partit aussitôt de Catane, se saisit de tous les ports, et plaça son camp dans un poste si sûr, que les ennemis ne pouvaient tirer avantage de ce qui les rendait supérieurs à lui, et qu'il pouvait se servir contre eux, sans obstacle, de ce qui faisait sa principale force. Les Syracusains, revenus de Catane, se mirent en bataille devant Syracuse; et Nicias ayant fait sortir aussitôt les Athéniens de leurs retranchements, battit les ennemis; mais il ne put leur tuer beaucoup de monde, parceque leur cavalerie empêchait la poursuite. Il rompit les ponts qui étaient sur la rivière, ce qui fit dire au général Hermocrate, pour encourager les Syracusains que Nicias était plaisant de commander une armée, et de ne point combattre, comme s'il n'était pas venu pour cela. Cependant il jeta tant de frayeur et d'épouvante parmi les Syracusains, qu'au lieu de quinze généraux qu'ils avaient alors, ils n'en élurent que trois, auxquels le peuple promit, avec serment, de laisser le pouvoir le plus illimité (53).

XXIII. Les Athéniens, campés auprès du temple de Jupiter Olympien, desiraient fort de s'en emparer, à cause du grand nombre d'offrandes d'or et d'argent qu'il contenait; mais Nicias différait à dessein de le prendre; il laissa même les Syracusains y envoyer des troupes, dans la crainte que les soldats ne pillassent les richesses du temple, sans en rien réserver pour le trésor public, et qu'il ne fût seul responsable du sacrilége. La victoire de Nicias, dont la nouvelle fut bientôt portée dans toute la Sicile, n'eut aucune suite heureuse pour lui; peu de jours après, il alla prendre ses quartiers d'hiver à Naxos (54), où il entretint à très gros frais une armée nombreuse, sans rien faire de remarquable avec quelques Siciliens qui avaient passé dans son parti. Aussi les Syracusains, dont cette conduite avait ranimé la confiance, retournèrent à Catane, firent le dégât dans le pays, et brûlèrent le camp des Athéniens. Tout le monde imputait la cause de ces pertes à Nicias, qui, à force de raisonner, de différer, de prendre des précautions, perdait toutes les occasions d'agir. Il est vrai que quand il agissait, on ne trouvait rien à reprendre en lui, car il n'avait pas moins d'activité et d'ardeur à exécuter, que de timidité et de lenteur à entreprendre.

XXIV. Lorsqu'il eut résolu de ramener son armée à Syracuse, il y mit tant de prudence, de promptitude et de sûreté, qu'il arriva à Thapsos[1], y débarqua, et se saisit du fort d'Épipoles avant qu'on y fût instruit de son départ. Il battit quelques troupes d'infanterie que les Syracusains envoyaient au secours du fort, leur fit trois cents prisonniers, et mit en déroute leur cavalerie, qui jusqu'alors avait passé pour invincible; mais ce qui causa le plus d'étonnement aux Siciliens, et qui parut incroyable aux Grecs, c'est qu'en peu de temps il eût fermé d'une muraille la ville de Syracuse, dont l'étendue n'est pas moins grande que celle d'Athènes, et que l'inégalité du terrain, le voisinage de la mer, et les marais qui couvrent son terrain, rendaient très difficile à environner d'une si longue enceinte. Cependant il s'en fallut de peu que cet ouvrage ne fût entièrement achevé par un homme dont des soins si pénibles avaient altéré la santé; qui même était attaqué d'une colique néphrétique, maladie qui fut seule la cause de l'état d'imperfection où il laissa cette muraille. Pour moi, j'admire, et la vigilance infatigable du chef, et le courage patient des soldats dans leurs divers succès. Aussi le poëte Euripide, même après leur défaite, fit pour ceux qui avaient été tués cette épitaphe honorable :

Vous voyez les tombeaux de ces braves guerriers
Que huit fois Syracuse a vus, couverts de gloire,
Cueillir aux champs de Mars les plus nobles lauriers,
Tant qu'à leur valeur seule a tenu la victoire.

Non seulement ils remportèrent huit fois la vic-

[1] Près de Syracuse, sur la côte orientale de Sicile.

toire, mais ils battirent plus souvent encore les Syracusains, avant que les dieux et la fortune se fussent déclarés contre eux, dans le temps même de leur plus grande puissance.

XXV. Nicias, toujours souffrant, se faisait violence, et se trouvait à toutes ces entreprises; mais sa maladie ayant considérablement augmenté, il fut obligé de rester dans son camp, où il ne retint auprès de lui qu'un petit nombre de personnes. Lamachus, chargé seul du commandement, attaqua les Syracusains, qui travaillaient à tirer un autre mur depuis la ville jusqu'à la muraille des Athéniens, afin qu'ils ne pussent l'achever. Les Athéniens, presque toujours vainqueurs dans ces combats, se laissèrent emporter un jour à leur ardeur, et poursuivirent en désordre les Syracusains. Lamachus, resté presque seul, s'arrêta pour soutenir l'effort de la cavalerie des ennemis, qui venait fondre sur lui. Elle était commandée par Callicrate, guerrier plein de courage, qui, s'avançant hors des rangs, défia Lamachus à un combat singulier. Le général athénien l'accepta : blessé le premier, il porta à son ennemi un coup mortel, et tous deux expirèrent en même temps. Les Syracusains enlevèrent le corps et les armes de Lamachus, et coururent à toute bride au camp des Athéniens, où Nicias n'avait aucun corps de troupes qui pût le défendre; mais, cédant à la nécessité, il se lève, et voyant à quel danger il est exposé, il ordonne à ceux qui étaient restés auprès de lui de mettre le feu à tous les bois qu'on avait ramassés devant les retranchements pour le service des machines, et aux machines mêmes. Ce parti désespéré arrêta les Syracusains, et sauva Nicias avec le camp et toutes les richesses des Athéniens. Les Syracusains, à la vue de cette flamme qui s'élevait de tous côtés, n'osèrent avancer, et se retirèrent.

XXVI. Nicias, resté seul général, avait les plus grandes espérances. Le succès de ses armes attirait les villes en foule à son parti, et il arrivait de tous côtés dans son camp des vaisseaux chargés de vivres pour son armée. Déja les Syracusains, désespérant de conserver leur ville, lui faisaient des ouvertures de paix; et Gylippe, que Lacédémone envoyait à leur secours, informé dans la route que Syracuse, entourée d'une muraille, était réduite à la dernière extrémité, poursuivit sa navigation, mais sans espoir de sauver la Sicile qu'il croyait au pouvoir des Athéniens, et seulement pour conserver, s'il en était encore temps, les villes qui appartenaient aux peuples d'Italie. Le bruit s'était répandu partout que les Athéniens étaient maîtres de la Sicile, et qu'ils avaient à leur tête un général que sa prudence et son bonheur rendaient invincible. Nicias lui-même, prenant tout-à-coup une confiance qui n'était pas dans son caractère, comptant trop sur ses forces et sur son bonheur, persuadé d'ailleurs par les avis secrets qu'on lui apportait de Syracuse, qu'elle se rendrait incessamment par composition, ne tint aucun compte de la marche de Gylippe, et ne mit point de gardes sur sa route pour empêcher son passage. Cette négligence et ce mépris donnèrent à Gylippe la facilité d'aborder dans un simple bateau, à l'insu de Nicias; il débarqua loin de Syracuse, et leva promptement une grande armée, avant que les Syracusains apprissent son arrivée, et qu'ils pussent s'y attendre : ils avaient même convoqué une assemblée, pour présenter à Nicias les articles de la capitulation; déja plusieurs d'entre eux s'étaient rendus au lieu de l'assemblée, pour en presser la conclusion, avant que la muraille fût entièrement achevée; car il n'en restait plus qu'une petite partie à finir, et les matériaux étaient déja sur le lieu.

XXVII. Dans un danger si pressant, Gongylus arrive de Corinthe sur une galère à trois rangs de rames; on s'assemble autour de lui, et il annonce que Gylippe est sur le point de paraître, suivi de plusieurs autres galères qu'il amène à leur secours. Les Syracusains n'osaient croire cette heureuse nouvelle, lorsqu'un courrier de Gylippe vient, de sa part, leur ordonner de sortir à sa rencontre; alors, reprenant courage, ils vont s'armer. Gylippe, à peine arrivé, met ses troupes en bataille; Nicias en fait autant de son côté. Mais tout-à-coup Gylippe, posant ses armes à terre, envoie un héraut aux Athéniens, pour leur offrir toute sûreté dans leur retraite, s'ils veulent évacuer la Sicile. Nicias ne daigna pas même répondre à cette proposition, et quelques uns de ses soldats demandèrent au héraut, d'un ton railleur, si l'arrivée d'un manteau et d'un bâton lacédémonien avait subitement donné aux Syracusains une telle supériorité, qu'ils n'eussent plus que du mépris pour les Athéniens, qui tout récemment avaient rendu aux Spartiates trois cents de leurs prisonniers qu'ils tenaient dans les fers, tous beaucoup plus forts et plus chevelus que Gylippe. Timée rapporte que les Siciliens firent peu de cas de ce général, surtout lorsqu'ils eurent connu, dans la suite, son avarice et sa cupidité; dès son arrivée même, ils l'avaient raillé sur son manteau et sur sa longue chevelure. Cependant il ajoute que Gylippe n'eut pas plus tôt paru, que les Syracusains s'assemblèrent autour de lui comme les oiseaux s'attroupent autour d'une chouette, et qu'ils montrèrent la plus grande ardeur pour combattre : ce récit est beaucoup plus vraisemblable que le premier. Les Syracusains, voyant dans ce manteau et dans ce bâton le symbole de la dignité de Sparte, se ran-

gèrent avec empressement autour de Gylippe. Aussi Thucydide n'est-il pas le seul qui fasse honneur à ce général de tout ce qui se fit en Sicile; Philistus de Syracuse, témoin oculaire des faits, dit la même chose.

XXVIII. Les Athéniens, vainqueurs dans un premier combat, tuèrent quelques Syracusains, et avec eux Gonyglus de Corinthe. Mais le lendemain Gylippe fit voir ce que peut l'expérience dans un général; car, avec les mêmes armes, les mêmes chevaux, et sur le même terrain, par le changement seul de son ordonnance de bataille (55), il vainquit les Athéniens, et les poursuivit jusqu'à leurs retranchements. Alors, avec les pierres et les autres matériaux que les Athéniens avaient apportés pour achever leur muraille, il fait continuer celle que les Syracusains avaient commencée; et coupant ainsi celle des ennemis, il la rendit inutile pour eux, quand même ils auraient été vainqueurs (56). Les Syracusains, encouragés par ce succès, armèrent plusieurs galères; et ayant envoyé leur cavalerie faire des courses dans la plaine avec leurs valets, ils firent un grand nombre de prisonniers. Gylippe lui-même ayant parcouru les villes pour les exciter à se joindre à lui, les détermina presque toutes à se ranger à son obéissance et à lui fournir des secours. Alors Nicias, rejeté par ce changement subit dans sa première timidité, perdit de nouveau courage, et écrivit aux Athéniens de lui envoyer promptement une nouvelle armée, ou de rappeler celle qui était en Sicile : il leur faisait aussi les plus vives instances pour être déchargé du commandement, à cause de sa maladie.

XXIX. Les Athéniens, avant même d'avoir reçu ses lettres, avaient pensé à lui envoyer de nouvelles troupes; mais l'envie que ses premiers succès avaient excitée contre lui faisait apporter chaque jour à cet envoi de nouveaux retardements; cependant alors ils se hâtèrent de faire partir ce secours. Démosthène devait aller en Sicile, après l'hiver, avec une grande flotte; mais Eurymédon, sans attendre la fin de cette saison, partit le premier pour porter de l'argent à Nicias, et lui apprendre qu'on avait nommé, pour partager avec lui le commandement, deux des officiers qu'il avait dans son armée, Euthydème et Ménandre. Mais, attaqué tout-à-coup par terre et par mer, sa flotte eut d'abord du dessous; il battit ensuite celle des ennemis, et coula à fond plusieurs de leurs galères. Sur terre, il ne put secourir à temps ses troupes, et fut prévenu par Gylippe, qui s'empara du fort de Plemmyrion[1], où il prit tout l'argent, toutes les provisions destinées à la flotte, tua ou fit prisonniers un grand nombre de soldats de la garnison, et ce qui était bien plus important, il ôta à Nicias la facilité des convois. Quand les Athéniens étaient maîtres de Plemmyrion, le transport en était aussi sûr que prompt; mais depuis qu'ils l'avaient perdu, les convois étaient devenus difficiles, et ne pouvaient se faire sans combattre les ennemis qui étaient à l'ancre devant ce fort; d'ailleurs les Syracusains attribuaient l'échec que leur flotte avait reçu, moins à la supériorité des ennemis, qu'au désordre avec lequel ils les avaient eux-mêmes poursuivis. Ils se préparèrent donc à un nouveau combat avec un appareil beaucoup plus imposant. Mais Nicias ne voulait pas risquer une seconde bataille; ce serait, disait-il, une extrême folie, si, pendant que Démosthène leur amenait en diligence une flotte et des troupes considérables qu'on attendait à tout moment, il allait tenter un combat désavantageux avec des troupes inférieures en nombre et mal pourvues. Au contraire, Euthydème et Ménandre, qui venaient d'être élevés au rang de général, n'écoutant que leur ambition et leur jalousie contre Démosthène et Nicias, voulaient prévenir, par quelque exploit brillant, l'arrivée du premier, et surpasser en même temps la gloire de l'autre. Le prétexte qu'ils donnaient à leur ambition était de ne pas couvrir Athènes de honte, en paraissant craindre le combat que les Syracusains leur présentaient : ils forcèrent donc Nicias à donner la bataille; mais, battus par la ruse d'Ariston, pilote des Corinthiens (57), ils eurent, au rapport de Thucydide, leur gauche entièrement défaite, et leur perte fut très considérable.

XXX. Nicias, vivement affecté et des malheurs qu'il avait éprouvés pendant qu'il était chargé seul du commandement, et de la faute que ses collègues venaient de lui faire commettre, tomba dans une profonde tristesse. Cependant Démosthène parut tout-à-coup au-dessus du port, à la vue des ennemis, dans un appareil aussi magnifique que formidable; sa flotte était composée de soixante-treize vaisseaux, montés de cinq mille hommes d'infanterie, d'environ trois mille tant archers que frondeurs et gens de trait; l'éclat des armes, les couleurs brillantes des enseignes, le grand nombre des officiers et le son bruyant des trompettes, tout offrait aux ennemis le spectacle le plus pompeux et à la fois le plus effrayant. Les Syracusains furent de nouveau en proie aux plus vives alarmes; ils ne voyaient plus de terme à leurs maux, plus d'espoir d'un meilleur sort; ils allaient perdre le fruit de tous leurs travaux, et périr sans ressource. Pour Nicias, la joie que lui avait causée un renfort si considérable ne fut pas de longue durée. Démosthène, dès sa première

[1] Château ou promontoire à l'entrée du grand port.

entrevue avec lui, proposa d'aller sur-le-champ attaquer les Syracusains, de tout risquer au plutôt pour emporter Syracuse, et s'en retourner tout de suite à Athènes. Nicias aussi surpris qu'effrayé de la précipitation et de l'audace de Démosthène, le conjurait de ne rien hasarder témérairement et en désespéré; il lui représentait que les délais seraient funestes aux ennemis, qui, n'ayant plus d'argent pour solder leurs troupes, seraient bientôt, abandonnés de leurs alliés, et forcés par la disette, ne tarderaient pas à proposer une nouvelle capitulation, comme ils l'avaient fait auparavant. Il avait en effet dans Syracuse des intelligences avec des habitants qui le pressaient de rester, qui lui assuraient que les Syracusains étaient las de la guerre, et supportaient impatiemment l'autorité de Gylippe; que pour peu que la disette à laquelle ils étaient réduits vînt à augmenter, ils se rendraient bientôt à discrétion.

XXXI. Comme Nicias faisait ces représentations d'une manière enveloppée, sans vouloir s'expliquer trop clairement, elles parurent aux autres généraux l'effet de sa timidité naturelle. C'étaient toujours, disaient-ils, ses lenteurs ordinaires, ses délais continuels, ses précautions excessives, par lesquelles émoussant toute la vigueur de ses troupes, au lieu de les mener sur-le-champ à l'ennemi, il les avait laissé tomber dans un tel refroidissement, qu'elles étaient devenues un objet de mépris. Ils furent donc tous de l'avis de Démosthène, et Nicias lui-même se vit contraint de leur céder. Démosthène, prenant dès la nuit suivante tout ce qu'il avait de troupes de terre, va attaquer le fort d'Épipoles (58), et avant que d'être aperçu, il charge les ennemis, en tue une partie, et met en fuite ceux qui veulent se défendre. Il profite de cet avantage, et, poussant plus loin, il donne dans le corps des Béotiens, qui, s'étant mis les premiers en bataille, tombent les piques baissées sur les Athéniens en jetant de grands cris, et en font un grand carnage. Le trouble et la frayeur se communiquent au reste de l'armée; une partie d'entre eux, qui combattaient encore avec avantage, se trouvent mêlés avec les fuyards, et ceux qui descendaient de l'Épipoles, pour soutenir les premiers, sont blessés par ceux que la frayeur disperse; ils prennent les fuyards pour des gens qui les poursuivent, se renversent sur leurs propres troupes et les traitent en ennemis. La confusion qui naît de ce mélange, la frayeur, où les jette la difficulté de se reconnaître et de se distinguer dans une nuit qui n'était ni tout-à-fait obscure, ni assez claire pour discerner les objets; la lune, qui, déja sur son coucher, ne donnait qu'une faible lumière, et tellement offusquée par le mouvement des armes et des soldats qu'on ne pouvait voir avec certitude ce qui se passait, et que la crainte des ennemis rendait même les amis suspects; tout livre les Athéniens aux plus cruelles perplexités, et les précipite dans les plus grands maux. Outre cela, ils avaient la lune au dos, en sorte que leur ombre projetée devant eux cachait aux Syracusains leur nombre et l'éclat de leurs armes, tandis que la réverbération de la clarté de la lune, qui donnait sur les boucliers des ennemis, semblait les multiplier, et rendait leurs armes plus brillantes. Enfin, pressés de toutes parts, ils commencent à lâcher le pied, et bientôt mis en pleine déroute, ils tombent les uns sous le fer des Syracusains, les autres sous leurs propres armes; quelques uns se précipitent le long des rochers, d'autres, en se sauvant, s'égarent dans les campagnes, où le lendemain matin ils sont enveloppés et massacrés par la cavalerie des ennemis. Il périt deux mille hommes dans le combat, et de ceux qui échappèrent au carnage, il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui se sauvèrent avec leurs armes.

XXXII. Nicias, qui s'était attendu à cette défaite, reprochait à Démosthène sa témérité; celui-ci, après avoir cherché à justifier sa conduite, proposa de s'embarquer en toute diligence, parcequ'ils ne devaient plus attendre de nouvelle armée, et qu'il était impossible, avec celle qui leur restait, de vaincre les ennemis; que quand même ils le pourraient, il faudrait toujours s'éloigner, et fuir un pays connu pour être toujours malsain et dangereux à une armée, mais que la saison rendait mortel : l'automne venait de commencer, et tous les soldats étaient ou malades, ou découragés. Nicias ne pouvait, sans une peine extrême, entendre parler de fuite et d'embarquement, non qu'il ne craignît les Syracusains; mais il redoutait encore davantage les accusations et les calomnies des Athéniens. Il ne voyait pas de danger à rester dans le camp; mais y eût-il eu un péril réel, il aimait mieux encore, disait-il, mourir de la main des ennemis que de celle de ses concitoyens : bien différent en cela de Léon de Byzance, qui, longtemps après [1], disait aux Byzantins : « J'aime » mieux mourir par vous qu'avec vous. » Nicias ajouta que s'il fallait transporter ailleurs le camp, on délibérerait à loisir sur le lieu où il conviendrait de le placer. Démosthène, qui n'avait pas été heureux dans son premier avis, n'osa résister aux remontrances de Nicias, et cessa de le presser. Les autres généraux, de leur côté, persuadés que Nicias ne s'opposait si fortement à la retraite que parcequ'il avait dans

[1] Du temps d'Alexandre-le-Grand.

la ville des intelligences dont il était sûr, se rangèrent à son avis. Mais quand on sut que les Syracusains avaient reçu de nouveaux renforts, qu'on vit la maladie faire chaque jour de plus grands ravages parmi les Athéniens; alors Nicias changea de sentiment, et fit donner l'ordre aux soldats de se tenir prêts pour l'embarquement.

XXXIII. Tout était préparé, et les ennemis, qui étaient loin de s'attendre à cette retraite, ne s'étaient encore aperçus de rien, lorsque tout-à-coup une éclipse de lune, qui survint au milieu de la nuit, jeta la plus grande frayeur dans l'esprit de Nicias et de ses collègues, qui, par ignorance ou par superstition, redoutaient ces sortes de phénomènes. Pour l'éclipse de soleil, qui arrive à la fin du mois lunaire, le peuple même savait qu'elle est causée par l'interposition de la lune entre le soleil et la terre. Mais ils ne comprenaient pas quel était le corps qui, par son opposition, ôtait subitement à la lune, lorsqu'elle était dans son plein, toute sa lumière, et lui faisait prendre successivement tant de couleurs différentes. Ce phénomène leur paraissait étrange, et ils le regardaient comme un signe de grands malheurs dont les dieux menaçaient les hommes. Anaxagoras, qui le premier a consigné dans un de ses écrits, et d'une manière aussi lumineuse que hardie, sa doctrine sur les clartés et sur les ombres de la lune, n'était pas encore fort ancien; son ouvrage, peu connu et tenu même secret, n'était qu'entre les mains d'un petit nombre de personnes, qui ne le communiquaient qu'avec précaution, et à des gens bien sûrs. Le peuple n'aimait pas les physiciens, qu'il traitait de vains discoureurs sur les météores (59), et qu'il accusait de réduire la divinité à des causes dépourvues de raison, à des facultés sans prescience, à des affections nécessaires privées de liberté. C'est d'après cette idée qu'on avait des physiciens, que Protagoras fut banni d'Athènes; qu'Anaxagoras, jeté dans les fers, eut bien de la peine à être sauvé par Périclès; que Socrate, qui ne s'occupait point de physique, se vit cependant condamné à mort en haine de la philosophie. Ce ne fut que long-temps après lui que la doctrine de Platon, ayant jeté ce vif éclat qu'elle tirait de la vie de ce grand homme et de la sagesse de ses opinions, qui soumettaient les causes naturelles à des principes divins et indépendants de toute autre cause, fit cesser les imputations calomnieuses dont on noircissait la philosophie, et ouvrit un libre cours à l'étude des mathématiques. Aussi Dion, son ami, ayant vu la lune s'éclipser au moment où il partait de Zacynthe pour aller en Sicile attaquer Denys, loin d'en être troublé, mit à la voile, et ayant abordé à Syracuse, il en chassa le tyran[1].

XXXIV. Par malheur pour Nicias, il n'avait plus un devin expérimenté, nommé Stilbidas, qui l'accompagnait ordinairement, et qui lui ôtait beaucoup de sa superstition; il venait de mourir. Car ce phénomène, comme dit Philochore, loin d'être d'un mauvais augure pour une armée qui se proposait de fuir, lui était au contraire très favorable; les actions inspirées par la crainte ont besoin des ténèbres, et la lumière en est le plus grand ennemi; d'ailleurs, on n'observait le soleil et la lune que les trois jours qui suivaient leur éclipse, comme Autoclides (60) le remarque dans ses Commentaires; et Nicias proposa d'attendre une révolution entière de la lune, comme s'il ne l'avait pas vue reparaître (61) dans toute sa clarté, dès qu'elle eut traversé l'espace qu'occupait l'ombre de la terre. Abandonnant donc tout autre soin, il ne s'occupa que de sacrifices, jusqu'à ce que les ennemis vinrent avec leur armée de terre assaillir son camp et sa muraille, et environner le port de leurs vaisseaux. Les enfants eux-mêmes, se jetant au hasard dans des bateaux de pêcheurs et dans des barques, et s'approchant des Athéniens, les défiaient au combat et les accablaient d'injures. Un de ces jeunes gens, nommé Héraclide, fils de parents distingués dans Syracuse, s'étant plus avancé que les autres, fut sur le point d'être pris par une galère athénienne qui s'était mise à sa poursuite; son oncle Pollychus, craignant pour lui, s'élance à son secours avec dix galères qu'il commandait; les autres capitaines, qui craignaient aussi pour Pollychus, s'avancèrent pour le soutenir, et il s'engagea un violent combat, dans lequel les Syracusains remportèrent la victoire, et où périt Eurymédon avec un grand nombre d'Athéniens. Les troupes voyant qu'il n'était plus possible de tenir dans ce poste, et que les Syracusains, après leur victoire, avaient fermé la sortie du port, pressèrent à grands cris leurs généraux de les ramener par terre.

XXXV. Mais Nicias ne voulut jamais y consentir; il trouvait trop de honte à abandonner aux ennemis un si grand nombre de vaisseaux de charge, et près de deux cents galères. Il fit donc embarquer sa meilleure infanterie, ses plus braves gens de trait, et en remplit cent dix galères; il n'y avait plus de rameurs pour les autres. Il rangea en bataille sur le rivage le reste de ses troupes, et abandonna son camp et ses murailles, qui s'étendaient jusqu'au temple d'Hercule. Les Syracusains, qui depuis long-temps n'avaient pu offrir à ce dieu leur sacrifice accoutumé, y en-

[1] On en verra les détails dans la Vie de Dion.

voyèrent leurs prêtres et leurs généraux pour s'acquitter de ce devoir. Les troupes étaient déja embarquées, lorsque les devins annoncèrent aux Syracusains que les victimes leur promettaient la victoire la plus glorieuse, pourvu qu'ils n'attaquassent pas les premiers, et qu'ils se bornassent à se défendre, à l'exemple d'Hercule, qui n'avait tout dompté qu'en se défendant contre ceux qui le provoquaient (62). Ils s'avancèrent donc avec confiance; la bataille fut des plus rudes et des plus sanglantes, et ne causa pas moins de trouble et d'agitation dans les deux armées qui en étaient simples spectatrices, que dans celles qui combattaient; car les premières voyaient distinctement tout ce qui se passait; et en peu de temps il arriva des changements aussi divers qu'inattendus. L'ordre de bataille adopté par les Athéniens leur nuisit autant que les ennemis mêmes; ils tinrent leur flotte serrée, et combattirent avec des galères pesantes contre des vaisseaux qui, se portant partout avec agilité, attaquaient les Athéniens de tous côtés, et les accablaient d'une grêle de pierres, qui, de quelque endroit qu'on les jette, portent toujours leurs coups; au lieu que leurs ennemis ne lançaient contre eux que des traits et des flèches, dont l'agitation de la mer et le mouvement du vaisseau détournaient la direction, et les faisaient porter à faux. C'était Ariston de Corinthe qui avait donné ce conseil aux Syracusains; il fut tué dans le combat en faisant des prodiges de valeur, et lorsque la victoire s'était déja déclarée pour son parti.

XXXVI. Une déroute si complète, et le carnage qui en fut la suite, fermèrent aux Athéniens la retraite par mer; d'un autre côté, la difficulté qu'ils voyaient à se sauver par terre, leur ôtait la force de repousser les ennemis, qui venaient près d'eux pour s'emparer de leurs vaisseaux : ils ne demandèrent pas même à enlever leurs morts, parcequ'ils étaient bien plus touchés du sort de tant de malades et de blessés qu'ils étaient obligés d'abandonner, que de celui des morts qu'ils laissaient sans sépulture. La vue de ces malheureux, qu'ils avaient toujours devant les yeux, leur faisait sentir plus vivement leur propre situation, qui devait bientôt les conduire à la même fin, et par des maux encore plus affreux. Comme ils se disposaient à partir pendant la nuit, Gylippe, qui vit les Syracusains uniquement occupés de sacrifices et de banquets pour célébrer à la fois leur victoire et la fête d'Hercule, sentit bien que ni la persuasion, ni la force, ne pourraient les déterminer à poursuivre les ennemis dans leur retraite. Mais Hermocrate imagina une ruse pour arrêter Nicias; il lui envoya quelques uns de ses compagnons, qui, feignant de venir de la part de ces mêmes personnes qui avaient eu jusqu'alors avec lui des intelligences secrètes, l'avertirent, comme de leur part, de ne pas décamper cette nuit-là, parceque les Syracusains avaient placé partout des embuscades, et occupaient tous les passages. Nicias, trompé par cet artifice, resta dans son camp, et tomba réellement dans le piége que ces avis lui faisaient craindre. Dès le lendemain, au point du jour, les Syracusains se saisirent des passages les plus difficiles, postèrent des gardes aux gués des rivières, disposèrent des corps de cavalerie dans la plaine, et ne laissèrent pas un seul lieu où les Athéniens pussent passer sans être obligés de combattre. Nicias attendit tout ce jour-là, et la nuit suivante il se mit en marche: la disette où étaient ses soldats des choses les plus indispensables, la nécessité où ils se trouvaient d'abandonner leurs parents et leurs amis malades, leur arrachaient des cris de douleur et des gémissements, comme s'ils eussent quitté, non une terre ennemie, mais leur propre patrie; et cependant leurs maux présents leur paraissaient légers, au prix de ceux qu'ils attendaient.

XXXVII. Mais de tous les objets affligeants que le camp des Athéniens offrait de toutes parts, il n'en était pas de plus digne de pitié que Nicias lui-même : accablé par la maladie, indignement réduit à la privation des choses les plus nécessaires, quand sa maladie et sa faiblesse auraient exigé les plus grands ménagements, il supportait cet état de souffrance avec un courage dont les hommes les plus forts auraient à peine été capables. On voyait que ce n'était pas pour lui-même, ni par amour de la vie, qu'il soutenait de si grands maux, et que l'intérêt de ses troupes l'empêchait seul de perdre toute espérance. Dans la frayeur et la désolation générale de ses soldats, si quelquefois il lui échappait des larmes, il faisait assez connaître qu'il ne les donnait qu'au sentiment de l'humiliation et de la honte que lui attirait cette funeste expédition, dont il s'était promis tant de grandeur et tant de gloire. Non seulement la vue de son déplorable état, mais encore le souvenir des discours qu'il avait tenus, des représentations qu'il avait faites pour empêcher cette guerre, prouvait assez à ses troupes qu'il n'avait pas mérité ses malheurs; elles désespéraient même du secours des dieux, lorsqu'elles voyaient un homme qui toujours avait témoigné le plus grand respect pour la divinité, et s'était montré si magnifique dans les honneurs qu'il lui rendait, réduit à la même infortune que les hommes les plus méchants et les plus méprisables de son armée. Cependant Nicias s'efforçait, par le ton de sa voix, par la sérénité de son visage, par l'accueil obligeant qu'il faisait à tout le monde, de se montrer supérieur à tant de maux. Pendant huit jours de marche que les ennemis ne cessèrent

de charger ses soldats et de les couvrir de blessures, il ne se laissa pas entamer, jusqu'à ce que Démosthène, qui faisait l'arrière-garde, eut été pris et enveloppé avec toute son armée, dans un village appelé Polyzélium[1], où il s'était défendu avec beaucoup de courage. Ce général, se voyant sans ressource, se perça de son épée; mais il ne mourut pas du coup, et les ennemis étant survenus l'environnèrent, et se saisirent de lui.

XXXVIII. Nicias, informé de ce désastre par quelques cavaliers syracusains, détacha quelques uns des siens, qui lui assurèrent que cette portion de son armée était au pouvoir des ennemis. Alors il fit proposer à Gylippe de traiter avec lui pour la libre sortie des Athéniens de la Sicile, et lui offrit des ôtages pour caution du remboursement de tous les frais que Syracuse avait faits dans cette guerre. Les Syracusains rejetèrent avec fierté ses propositions, et s'emportant contre lui en paroles outrageantes, ils recommencèrent à le charger, n'ignorant pas qu'il était réduit à la dernière extrémité. Il ne laissa pas cependant de soutenir toute la nuit les attaques des ennemis; et le lendemain il s'avança vers le fleuve Asinarus (63), toujours accablé par les ennemis d'une grêle de traits. Arrivés sur les bords du fleuve, les uns y furent précipités par les Syracusains, et les autres, dévorés par la soif, s'y étaient deja jetés d'eux-mêmes. C'est là que se fit le plus grand et le plus horrible carnage; on les massacrait sans pitié, pendant qu'ils se désaltéraient. Enfin, Nicias s'étant jeté aux pieds du général spartiate : « Gylippe, lui dit-il, au milieu » de la victoire, ayez pitié, non pas de moi, à qui » de si grands malheurs ont acquis assez de répu» tation, mais de ces infortunés Athéniens. Pen» sez, en ce moment, que les revers de la guerre » sont communs à tous les hommes, et souvenez» vous que les Athéniens ont toujours usé modéré» ment de leurs victoires sur les Lacédémoniens. » Les paroles de Nicias et le spectacle de ses malheurs touchèrent vivement Gylippe; il savait que les Spartiates avaient eu à se louer de lui dans le dernier traité (64); il pensait d'ailleurs que rien ne lui serait plus glorieux que d'emmener captifs les généraux ennemis. Il relève donc Nicias, l'exhorte à prendre courage, et ordonne qu'on conserve la vie à tous les autres Athéniens; mais cet ordre étant venu trop tard, il en périt beaucoup plus qu'on n'en sauva, quoique les soldats en eussent épargné secrètement un assez grand nombre. Les Syracusains, après avoir rassemblé tous ceux qui avaient été pris ouvertement, revêtirent des armes captives les plus grands et les plus beaux arbres qui fussent sur les bords du fleuve, se couronnèrent eux-mêmes de fleurs, et après avoir magnifiquement paré leurs chevaux, et coupé les crins à ceux de leurs ennemis, ils se mirent en marche vers Syracuse, tout glorieux d'avoir terminé la guerre la plus fameuse que les Grecs eussent soutenue les uns contre les autres, et de ne devoir qu'à des efforts prodigieux de force, de valeur et d'activité, la victoire la plus signalée.

XXXIX. Ils furent à peine entrés dans la ville, qu'on convoqua une assemblée générale des Syracusains et de leurs alliés, dans laquelle l'orateur Euryclès proposa le décret suivant : « Le jour où » Nicias a été fait prisonnier sera consacré à ja» mais par des sacrifices, et par la suspension de » tout travail public : cette fête sera appelée Asi» naria, du nom du fleuve que les Syracusains ont » illustré par leur victoire (c'était le 26 du mois » Carnéen, que les Athéniens appellent Métagit» nion[1]); les valets des Athéniens et tous leurs » alliés seront vendus à l'encan : les Athéniens, » de condition libre, et les Siciliens qui ont em» brassé leur parti, seront jetés dans les Car» rières (65), excepté les généraux, qu'on fera » mourir tout de suite. » Les Syracusains confirmèrent ce décret; et leur général Hermocrate ayant voulu représenter que la modération dans la victoire était plus glorieuse que la victoire même, il s'excita contre lui un soulèvement général. Gylippe ayant demandé les deux généraux athéniens, pour les mener à Lacédémone, les Syracusains, enivrés de leurs succès, dégoûtés d'ailleurs de Gylippe, dont pendant la guerre ils n'avaient supporté qu'avec peine la sévérité, et la manière spartiate de commander, le traitèrent avec le dernier mépris, et l'accablèrent d'injures. Ils lui reprochèrent aussi, selon l'historien Timée, son avarice et ses concussions, vices qui étaient en lui héréditaires; car son père Cléandrides avait été banni de Sparte, parcequ'il fut convaincu de s'être laissé corrompre; et Gylippe lui-même ayant soustrait trente talents des mille que Lysandre envoyait à Sparte (66), les cacha sous le toit de sa maison; ayant été découvert, il s'enfuit honteusement, et se condamna lui-même à l'exil. J'ai raconté ce fait avec plus de détail dans la Vie de Lysandre. Timée ne dit pas, comme Philistus et Thucydide, que Démosthène et Nicias aient été lapidés par les Syracusains (67); il prétend au contraire que, pendant que le peuple était encore assemblé, Hermocrate envoya aux deux généraux un homme affidé, que les gardes laissèrent entrer, pour les informer de ce qui se passait, et qu'aussitôt ils se donnèrent eux-mêmes la mort. Leurs

[1] Un peu au-delà du fleuve Cacyparis, en descendant de Syracuse au midi.

[1] Septembre.

corps, jetés à la porte de la prison, restèrent long-temps exposés à la vue de ceux qui voulurent se repaître de ce spectacle. J'ai entendu dire qu'encore aujourd'hui, dans un des temples de Syracuse, on montre un bouclier qu'on dit être celui de Nicias; il est couvert, par-dessus, d'or et de pourpre tissus ensemble avec beaucoup d'art.

XL. La plupart des autres prisonniers moururent dans les Carrières, ou de maladie, ou des suites de leur mauvaise nourriture; ils ne recevaient chacun, par jour, que deux cotyles d'orge, et une cotyle d'eau (68). Plusieurs de ceux que les soldats avaient dérobés, ou qu'ils avaient fait passer pour des valets, furent vendus comme esclaves, après avoir été marqués, au front, d'un cheval. Le nombre de ceux qui, outre l'esclavage, subirent cette flétrissure, fut assez considérable : mais leur modestie et leur bonne conduite leur furent très utiles; ou ils obtinrent bientôt leur liberté, ou ils restèrent auprès de leurs maîtres, qui les traitèrent avec beaucoup d'humanité. Quelques uns durent leur salut à Euripide; car, de tous les Grecs qui habitent l'intérieur de la Grèce, il n'en est point qui aiment, autant que les Siciliens, les ouvrages de ce poëte; et quand les étrangers qui abordaient dans leur île leur en apportaient des fragments, et leur en faisaient pour ainsi dire goûter quelques essais, ils les apprenaient par cœur, et se les communiquaient les uns aux autres. Aussi dit-on que dans cette occasion plusieurs de ceux qui retournèrent dans leur patrie allèrent voir Euripide, et le remercièrent avec beaucoup d'affection, les uns, parcequ'ils avaient été mis en liberté, pour avoir appris à leurs maîtres ce qu'ils avaient retenu de ses pièces; les autres, parceque errant dans la campagne, après le combat, ils recevaient de la nourriture de ceux à qui ils chantaient ses vers. Il ne faut pas s'en étonner, après ce qu'on raconte d'un vaisseau de la ville de Caunus (69), qui, poursuivi par des corsaires, s'était réfugié dans un port de Sicile : les habitants refusèrent d'abord de le recevoir, et voulurent le chasser; mais ensuite, ayant demandé aux passagers s'ils savaient des vers d'Euripide, sur leur réponse affirmative, ils laissèrent entrer le vaisseau.

XLI. Les Athéniens, dit-on, ne voulurent pas croire d'abord la nouvelle de cette défaite, surtout à cause de celui qui la leur annonça. Un étranger qui venait d'aborder au Pirée, étant entré par hasard dans la boutique d'un barbier, parla du désastre de la Sicile comme d'un événement dont il supposait les Athéniens instruits. Le barbier l'ayant entendu, se hâta, avant que l'étranger pût le raconter ailleurs, de monter à la ville; ayant rencontré les archontes, il leur donna cette nouvelle, et l'eut bientôt répandue dans toute la place. Elle frappa d'étonnement tous les esprits, et les jeta dans la plus grande inquiétude. Les archontes assemblent le peuple, et font venir le barbier : on lui demande de qui il tient cette nouvelle; mais ne pouvant en rien dire de certain, il est accusé de l'avoir forgée, et d'avoir voulu à dessein répandre la consternation dans la ville. On l'attacha à une roue, où il resta long-temps à la torture, jusqu'à ce qu'enfin il arriva des nouvelles certaines qui apprirent tout le détail de cet événement funeste (70) : tant les Athéniens eurent peine à croire que Nicias eût éprouvé les malheurs qu'il leur avait lui-même si souvent annoncés.

NOTES

SUR LA VIE DE NICIAS.

(1) Plutarque montre partout cette modestie et cette simplicité qui accompagnent le véritable savoir; il craint jusqu'au soupçon qu'on pourrait avoir qu'il ne veuille entrer en lice avec un historien tel que Thucydide, et déclare, en commençant, qu'il est bien éloigné d'une pareille présomption. On ne peut faire en moins de mots un plus bel éloge de l'historien de la *Guerre du Péloponnèse*, ouvrage immortel, et l'un des plus beaux monuments qui nous restent de cette antiquité si féconde en ouvrages admirables.

(2) Plutarque censure avec sévérité l'historien Timée, qui, né à Tauroménium en Sicile, vivait sous le tyran Agathocle. C'est un écrivain sur le compte duquel les anciens ont été fort partagés. Il est vrai qu'il n'avait pas la force de l'historien d'Athènes; mais il réparait cette faiblesse par une grande clarté.

(3) Le char de Lydie était une raillerie devenue proverbe contre ceux qui, dans quelque combat que ce fût, se montraient fort inférieurs aux autres; on disait d'eux : ils courent près du char de Lydie. On en rapporte l'origine à Pélops le Lydien, qui vainquit Œnomaüs à la course du char.

(4) C'était encore une espèce de proverbe par lequel on reprochait aux Siciliens leur orgueil, représenté par la bouffissure et l'épaisseur de leur esprit, dont la graisse était l'image.

(5) M. Dacier croit que c'était un historien qui vivait avant Timée ou de son temps; mais on ne trouve point d'historien de ce nom dans les anciens lexicographes, ni dans l'ouvrage de Vossius sur les *Historiens grecs*, ni dans la *Bibliothèque de Fabricius*.

(6) Le nom de Nicias est formé du mot grec qui signifie victoire.

(7) C'est ce même passage que Longin a rapporté, c. III, pour exemple de ce style froid et puéril qu'il reproche à Timée. Au reste, ce n'est pas sur ce que Timée attribue à la punition de l'impiété des Athéniens leur désastre en Sicile, que tombe le reproche de puérilité dont Longin charge cet auteur, mais sur le jeu de mots qu'il fait d'Hermès, Mercure, et d'Hermocrate, qui fut l'instrument de la vengeance du ciel pour ce sacrilége.

(8) Ce Thucydide n'est pas l'historien de la *Guerre du Péloponnèse*, dont le père se nommait Olore. Il a été fort question du général dans la *Vie de Periclès*.

(9) L'inconstance de Théramène, sa souplesse à se prêter aux circonstances, à se rendre agréable aux factions opposées; sa facilité à passer d'un parti dans l'autre, lui

firent donner le surnom de Cothurne, parceque cette chaussure était celle des hommes et des femmes, ou parcequ'il se chaussait également bien aux deux pieds, suivant Xénophon, liv. II, *Hist. gr.*, p. 465. Plutarque lui donne pour patrie l'île de Céos, voisine de l'Eubée; et d'autres le font naître dans l'île de Chio. *Voyez* Xénophon, liv. II de l'*Histoire de la Grèce*, sur sa vie et sa mort, pag. 470.

(10) *Voyez* ce qui a été dit de Cléon dans les notes sur la *Vie de Périclès*; il en sera fort question un peu plus bas, et on aura lieu de connaître son caractère.

(11) C'était l'usage des anciens de consacrer à leurs dieux de petits temples, qui quelquefois étaient d'argent, et rapportaient un grand profit aux ouvriers qui les faisaient, comme on le voit dans le dix-neuvième chapitre des *Actes des Apôtres*. Il est parlé des trépieds consacrés par Nicias dans le *Gorgias de Platon*, où l'on voit que ces trépieds n'avaient pas été offerts par Nicias seul, et que ses frères avaient eu part à cette offrande.

(12) Les principales villes de la Grèce envoyaient tous les ans des chœurs de musique à l'île de Délos pour y chanter des hymnes à l'honneur d'Apollon; cette pompe sacrée s'appelait théorie; on prenait pour la conduire un des principaux citoyens; et c'était une distinction très honorable que d'être choisi pour remplir ce ministère : ceux qui en étaient chargés se nommaient théores.

(13) Cette île, dont le nom est écrit différemment par les auteurs anciens, située en face de Délos, n'en était séparée que par un canal de cinq cents pas de large.

(14) C'était une statue d'Apollon que les Naxiens avaient consacrée.

(15) Plutarque se sert ici du même terme que Thucydide emploie dans son septième livre, ch. L.

(16) Diogène Laërce, liv. II, seg. VI, dit que ce Pasiphon d'Érétrie était l'auteur de plusieurs dialogues qu'il avait insérés parmi ceux d'Eschine, et d'un, entre autres, intitulé *Alcibiade*, qu'il avait publié sous le nom du philosophe Antisthène.

(17) Laurium était un dème ou bourg de l'Attique, près de la montagne du même nom, à la pointe sud-est de l'Attique, près du promontoire de Sunium.

(18) Téléclides, Athénien, poëte comique, contemporain de Périclès, de Nicias et d'Aristophane.

(19) Eupolis, poëte comique, antérieur à Aristophane, avait composé trente-deux comédies, dont il ne reste que des fragments. Il mourut en traversant l'Hellespont, victime, à ce qu'on croit, de la vengeance de quelqu'un de ceux qu'il avait attaqués dans ses pièces. Celle dont Plutarque cite ici un passage était faite contre cet Hyperbolus dont il a été question dans la *Vie d'Alcibiade*, ch. XIV. Ce nom de Marica, sous lequel Eupolis le désigne dans sa pièce, est, suivant Hésychius, un nom barbare, qui signifie mou, efféminé.

(20) Dans ce passage, Cléon veut dire qu'il empêchera les délateurs de parler, et qu'il effraiera tellement Nicias par ses menaces, qu'il n'osera souffler; mais dans cet endroit d'Aristophane, ce n'est pas Cléon qui parle, c'est un certain Agoracritus, fripier de profession, qui répond à Cléon; Plutarque s'y est trompé, parcequ'il a cité de mémoire. Phrynichus, dont il est parlé tout de suite, était un poëte comique qui florissait dans la quatre-vingt-sixième olympiade, du temps même de Nicias.

(21) Dionysius, surnommé Chalcus, ou d'Airain, parcequ'il avait le premier enseigné aux Athéniens à fabriquer de la monnaie de ce métal, suivant Athénée, livre XV, pag. 669, était de Phères en Thessalie, selon Vossius, *de Poetis gr.*, ch. V, et vivait vers la quatre-vingt-deuxième olympiade. Thurium était l'ancienne Sybaris.

(22) Dans le texte imprimé d'Euripide, de sa tragédie d'*Iphigénie en Aulide*, vers 449, Agamemnon dit : Nous avons le peuple pour gouverneur de notre vie. Les manuscrits portent la leçon que j'ai suivie, et qui est celle de la traduction d'Amyot, adoptée aussi par M. Reiske.

(23) Sur la condamnation de Périclès, voyez sa *Vie*, ch. LIV; sur le bannissement de Damon, *ibid.*, ch. IV, et la note (12). Antiphon de Rhamnuse fut un des orateurs qui contribua le plus à renverser le gouvernement démocratique d'Athènes, pour y substituer le gouvernement de quatre cents citoyens, pris parmi les plus riches. *Voyez* Thucydide, liv. VIII, ch. LXVIII.

(24) M. Reiske propose de lire Callias, parceque Calliadas était beaucoup plus ancien que l'époque dont il est question ici. Il avait été archonte la première année de la soixante-quinzième olympiade, au lieu qu'on trouve un Callias archonte vers ce temps-ci dans la quatre-vingt-unième.

(25) Il y a dans le texte, Délos; mais c'est une faute que tous les interprètes ont corrigée; les historiens ne parlent d'aucun échec reçu par les Athéniens auprès de Délos; et Thucydide, liv. IV, ch. C, rapporte leur défaite auprès de Délium, sous le commandement d'Hypocrate, qui y fut tué.

(26) *Voyez*, dans la *Vie de Périclès*, les causes auxquelles Plutarque, ou plutôt les ennemis de Périclès, attribuèrent la contagion qui désola Athènes, et dont il fut la victime : cette peste venait de plus loin, elle avait commencé en Éthiopie, et après avoir ravagé beaucoup de pays, elle vint fondre sur l'Attique, et y causa ces malheurs affreux que Thucydide a décrits d'une manière si vive et si touchante, liv. II, c. XLVII et suiv. La multitude extraordinairement rassemblée dans Athènes, pendant le séjour de l'armée lacédémonienne sur les terres de l'Attique, avait pu en accélérer les progrès, mais elle ne l'avait pas produite.

(27) Cythère, aujourd'hui Cérigo, est une île située vis-à-vis de la Laconie, au bas du promontoire de Malée, où les Lacédémoniens avaient une garnison, et envoyaient tous les ans un magistrat pour rendre la justice. Thucydide raconte la prise de cette île par Nicias, liv. IV de son *Histoire*, ch. LIII et suiv.

(28) Minoa, île de la mer Égée, vis-à-vis de Mégare, et l'une des Cyclades. Nysée, dont il est parlé ensuite, était un port de Mégare que Phocion joignit depuis à cette ville par deux longues murailles.

(29) On sait combien le soin de retirer les morts après les batailles, pour leur donner les honneurs de la sépulture, était recommandé aux généraux. Nous avons vu dans la *Vie de Périclès*, ch. LXXXVI, que les Athéniens, sept ou huit ans après la mort de Nicias, firent mourir six de leurs généraux, pour n'avoir pas fait enterrer les soldats tués au combat des Arginuses.

(30) Thyrée était un fort entre la Laconie et Argos; il appartenait aux Lacédémoniens, mais ils l'avaient donné aux Éginètes, chassés de leur pays par les Athéniens. *Voy.* Thucydide, liv. IV, ch. LVI.

(31) Les peuples du Péloponnèse étaient entrés dans l'Attique avec leurs alliés, sous la conduite du roi Agis, fils d'Archidamus, et y faisaient de grands ravages. Démosthène, général athénien, s'empara de Pyles, qu'il fortifia; cet événement obligea le roi Agis de quitter l'Attique pour aller au secours de son pays, car Pyles était dans le territoire de Messène, qui appartenait alors aux Lacédémoniens, et à quatre cents stades (vingt lieues) de Sparte. *Voyez* Thucydide, liv. IV, c. IV, IX et suiv. Sphactérie, petite île près des côtes de la Messénie, un peu au-dessus du promontoire de Coryphésium; elle couvrait le port de Pyles.

(32) On ne peut trop s'étonner que les Athéniens aient confié leurs troupes à un homme dont ils connaissaient l'imprudence et la folie. Thucydide, qui a raconté, livre

IV, ch. xxviii, toutes ces particularités, donne, de cette confiance, une raison omise par Plutarque, qui d'ailleurs n'a presque fait que copier cet historien.

(33) Brasidas fut un des plus célèbres généraux spartiates de ce temps-là. Le combat livré près d'Amphipolis dans la Thrace, sur le fleuve Strymon, eut lieu la troisième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, sous l'archontat d'Alcée.

(34) Ce passage, tiré d'un chœur de tragédie, justifie ce que dit Horace dans son *Art poétique*, des fonctions que les cœurs devaient remplir dans les entr'actes : leur devoir, dit-il, est de louer la frugalité, la justice, les lois salutaires, et la sécurité qui accompagne la paix.

(35) Il paraît par un passage de Thucydide, liv. V, chapitre xxvi, que ce bruit s'était généralement répandu, et qu'il était fondé sur d'anciens oracles.

(36) Cette paix fut signée la troisième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, sur la fin de l'archontat d'Alcée, au commencement du printemps, le vingt-quatre du mois Élaphébolion (mars), aussitôt après les fêtes de Bacchus qu'on célébrait à Athènes; dix ans entiers s'étaient écoulés depuis le commencement de la guerre, et la première incursion des Lacédémoniens dans l'Attique. Elle fut signée pour cinquante ans, suivant Thucydide, liv. V, ch. xix.

(37) Nicias ne fut pas envoyé seul ambassadeur à Sparte; d'autres députés l'y accompagnèrent, mais il était le chef de l'ambassade. *Voyez* Thucydide, liv. V, ch. xlv et xlvi, où toute cette histoire se trouve racontée avec beaucoup de détail.

(38) Dans la première audience, Nicias, après avoir exposé les demandes des Athéniens et leurs sujets de plaintes, finit par dire aux Spartiates que s'ils ne rompaient pas leur alliance avec les Béotiens, qui n'avaient pas été compris dans le traité de paix, les Athéniens feraient une ligue avec les Argiens et leurs alliés. Les Lacédémoniens, entraînés par la faction de Xénarès, un des éphores, répondirent qu'ils ne se sépareraient pas des Béotiens. Tout ce que Nicias put obtenir, pour pouvoir dire qu'il ne s'en était pas retourné sans avoir rien fait, c'est que les Lacédémoniens renouvelèrent le serment de la paix. Thucyd., ibidem.

(39) *Voyez* dans la *Vie d'Alcibiade*, ch. xiv, et dans la note correspondante, le caractère et le bannissement d'Hyperbolus. Le bourg de Périthoïde, dont il était, tirait son nom de Périthoüs, et avait été peuplé par les Thessaliens que les Athéniens y placèrent; il était situé près des montagnes qui touchent la Béotie.

(40) Cet Hipparque n'était pas le fils du tyran Pisistrate, mais un de ses parents, comme le dit Harpocration, d'accord avec Plutarque; et cela, d'après le témoignage d'Androtion, autorité incontestablement préférable à celle de tous les écrivains postérieurs, qui font remonter l'ostracisme jusqu'au temps de Thésée, tandis qu'Androtion, disciple d'Isocrate, qui avait eu part à l'administration d'Athènes, et qui a écrit l'histoire de cette ville, assure expressément qu'Hipparque fut la première victime de l'ostracisme qui venait d'être établi. — Le bourg de Cholargue, patrie de l'Hipparque dont il est ici question, est un dème de l'Attique, près du Céphise, qui coule à l'occident du Pirée, et va se jeter dans le golfe Saronique, vis-à-vis de Salamine.

(41) Il faut lire le détail de toute cette guerre dans Thucydide, liv. VI, ch. viii et suiv.

(42) Plutarque a dit dans la *Vie d'Alcibiade*, ch. xxi, que Lamachus, quoique avancé en âge, n'était ni moins bouillant qu'Alcibiade, ni moins intrépide dans les dangers; et dans le ch. xxiv, on le voit, à l'arrivée de la flotte en Sicile, rejeter le plan de campagne proposé par Nicias, et se ranger à l'avis d'Alcibiade.

(43) *Voyez* sur ce fait la *Vie d'Alcibiade*, ch. xx. Méton est devenu célèbre par la réforme du calendrier des Athéniens, qu'il fit à la fin de la quatre-vingt-sixième olympiade; l'année attique, qui avait commencé jusqu'alors au mois Gamélion (janvier), commença dès la première année de la quatre-vingt-septième olympiade, au mois Hécatombéon (juillet), avec l'année olympique. *Voyez* à la fin de la Préface de ces Vies, t. I, la note sur l'année attique. — La mutilation des Hermès ou statues de Mercure, dont il est parlé plus haut, est rapportée dans la *Vie d'Alcibiade*, ch. xxii et suiv.

(44) *Voyez* la note (41) sur la *Vie d'Alcibiade*.

(45) Lamachus dit dans Thucydide, liv. VI, c. xix, qu'il fallait aller droit à Syracuse, et combattre sous ses murailles, pendant que les Syracusains étaient dans la frayeur, et n'avaient fait encore aucun préparatif; qu'une armée est d'abord terrible, quand elle n'est point attendue; mais que si elle diffère de se montrer, et qu'elle traîne en longueur, elle donne aux ennemis le temps de revenir de leur frayeur, et de faire succéder le mépris à la crainte. L'événement justifia son avis, que les lenteurs de Nicias rendirent inutile.

(46) Ils firent publier que les Athéniens venaient pour ramener les Léontins dans leur patrie, en vertu de la parenté et de l'alliance qui unissaient les deux peuples; qu'ainsi tous les Léontins qui étaient dans Syracuse n'avaient qu'à se retirer sans crainte auprès des Athéniens, leurs amis et leurs bienfaiteurs. Thucydide, *ibid.*

(47) Il n'en fallait pas davantage à un peuple crédule, pour justifier la véracité de l'oracle, et lui faire croire que la prophétie était accomplie par la prise de ces registres. J'ai suivi la correction proposée par des critiques, qui rapportent à l'oracle ce que les éditions attribuent aux Athéniens.

(48) On verra dans la *Vie de Dion* comment Callipe trompa, sous les dehors de l'amitié, ce vertueux Syracusain, qui n'osa pas ouvrir son cœur au soupçon contre un homme qu'il croyait son ami, et dont il fut la victime.

(49) L'épithète de juste a paru suspecte ici à quelques critiques, comme ne convenant pas à la circonstance; ils proposent d'y substituer le mot actif, qui est analogue à celui de laborieux que Plutarque donne à Lamachus dans son *Traité sur l'administration politique*.

(50) Ce n'est pas le poëte Sophocle, mort depuis longtemps à cette époque, mais un général de ce nom, que nous avons vu contemporain et collègue de Périclès dans le commandement de l'armée.

(51) Il y avait en Sicile trois villes de ce nom : la grande, qui était située entre le mont Etna et la rivière de Symèthe; la petite, appelée aussi Galéotis, ou Mégare, des Mégariens qui s'y étaient retirés de la Grèce; enfin, la plus petite, entre Géla et le cap Pachyn, qui portait aussi le nom d'Hérée. Ce n'est d'aucune de ces villes qu'a pris son nom le miel si connu, mais du mont Hybla en Sicile.

(52) Catane, ville célèbre de Sicile, voisine du mont Etna, avait été fondée par les Naxiens, au rapport de Strabon, liv. VI, p. 268, et de Thucydide, liv. VI, c. iii, la première année de la treizième olympiade. Hyccara ne se trouve point dans les anciens géographes.

(53) Plutarque attribue ici à l'épouvante des Syracusains ce qui ne fut vraisemblablement que l'effet de leur prudence. Ils ne se déterminèrent à réduire de quinze à trois le nombre de leurs généraux que par l'avis d'Hermocrate, qui, dans le conseil tenu après la bataille, leur représenta que l'échec qu'ils avaient éprouvé venait en grande partie du trop grand nombre de leurs chefs, parceque rien n'est plus nuisible dans une armée que la multitude des commandants; elle nuit à cet esprit d'unité qui, en concentrant le pouvoir dans un seul, anime bien plus sûrement et plus efficacement les grands corps politiques; c'était même trop

que d'en nommer trois. La pluralité des chefs n'est point bonne, a dit sagement Homère. Ces trois généraux furent Hermocrate, Héraclide et Sicanus. Thucydide, livre VI, ch. LXXII et LXXIII.

(54) Naxe ou Naxos, ville de Sicile, sur la côte orientale près de Catane, nommée depuis Tauroménium. Il ne faut pas la confondre avec Naxos, une des îles Cyclades, à l'orient de Délos.

(55) Gylippe s'était aperçu, et il le dit même à ses soldats, que la défaite n'était pas arrivée par leur faute, mais par la sienne, parceque les ayant mis en bataille entre des murs, où ils étaient trop serrés, il avait rendu inutiles leur cavalerie et leurs gens de trait. Thucydide, livre VII, ch. V.

(56) Ce passage de Plutarque ne serait pas intelligible, si on n'avait sous les yeux celui de Thucydide d'où il a *été* tiré, liv. VII, ch. VI.

(57) Cet Ariston de Corinthe était un excellent pilote, qui avait pris le parti des Syracusains. Thucydide, liv. VII, ch. XXXIX, raconte la ruse dont il se servit, et que Plutarque n'explique point.

(58) Syracuse était composée de cinq villes, ou grands quartiers enfermés par un seul mur; le cinquième était l'Épipoles, lieu fort escarpé, situé, selon Diodore de Sicile, liv. XIV, ch. XVIII, au nord, par rapport au reste de la ville.

(59) Anaxagoras était alors si peu ancien qu'il vivait du temps de Périclès, et avait été contemporain de Nicias; car il mourut la première année de la quatre-vingt-huitième olympiade, et Nicias fut tué la quatrième année de la quatre-vingt-onzième, quinze ans après la mort d'Anaxagoras; ce qui faisait que l'ouvrage de ce philosophe était encore peu connu. La prévention du peuple athénien contre la classe des philosophes qu'on appelait physiciens, parcequ'ils voulaient expliquer les phénomènes par les seules causes naturelles, sans remonter à une première cause, avait déja éclaté plus d'une fois, en particulier contre Anaxagoras lui-même, comme on l'a vu dans la *Vie de Périclès*, ch. XLIX; et surtout contre Socrate, qui en devint la victime, quoiqu'il ne fût pas de cette classe de philosophes.

(60) Au lieu d'Autoclides, dont le nom ne se trouve qu'ici et dans Harpocration, M. de Valois, dans ses Notes sur ce dernier auteur, croit qu'il faut lire Anticlides, historien cité par Plutarque dans la *Vie d'Alexandre*. Il avait écrit l'histoire d'Alexandre, et plusieurs autres ouvrages dont on trouve la liste dans Vossius, sur les historiens grecs, liv. III, ch. I, et dans la *Bibliothèque grecque de Fabricius*. Les anciens, après les éclipses de lune, attendaient trois jours, pour voir s'il n'arriverait pas quelque phénomène extraordinaire; mais ce terme passé, ils croyaient devoir se rassurer.

(61) Thucydide, liv. VII, c. L, dit qu'il voulut attendre trois fois neuf jours.

(62) Plutarque, dans la *Vie de Thésée*, c. VI, dit qu'Hercule cherchait partout les brigands pour en purger la terre et les mers; ce qui ne suppose pas qu'il ne fît que se défendre contre ceux qui le provoquaient. Peut-être Plutarque a-t-il mis ici, par méprise, le nom d'Hercule pour celui de Thésée.

(63) Ce fleuve coulait un peu au-dessous de Polyzélium, en tirant vers le midi. Cette position est déterminée par Thucydide, liv. VII, ch. LXXVIII et LXXX.

(64) C'est le traité qui suivit l'affaire de Pyles et de l'île de Sphactérie, dans lequel Nicias travailla avec tant d'ardeur à réconcilier les deux peuples, et donna aux Spartiates les plus grands témoignages d'intérêt et de zèle. *Voy.* dans sa *Vie* les ch. XII et XIII.

(65) Les Carrières étaient une espèce de prison, connue par la réponse du poète Philoxène à Denys le tyran: «Qu'on me ramène aux Carrières.» Les prisonniers étaient entassés les uns sur les autres dans ces lieux étroits, où ils furent pendant huit mois en plein air, brûlés par la chaleur, et ensuite morfondus par les froids des nuits d'automne, empoisonnés par la puanteur de leur ordure et des cadavres de ceux qui mouraient de leurs blessures ou de maladie, et consumés par la faim et par la soif. Aussi Plutarque va-t-il dire qu'ils y périrent presque tous. *Voyez* Thucydide, liv. VII, ch. LXXXVII.

(66) Cette histoire est racontée en détail dans la *Vie de Lysandre*, ch. XIX. Les mille talents envoyés par Lysandre montaient à cinq millions de notre monnaie, et les trente dérobés par Gylippe faisaient cent cinquante mille livres.

(67) Thucydide dit qu'ils furent égorgés par les Syracusains, liv. VII, ch. LXXXVI.

(68) La cotyle attique était une mesure du poids de quinze onces. *Voyez*, sur les différentes mesures des anciens, les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. XXVIII, pag. 661.

(69) Caunus était une ville de la Pérée, canton de la Carie, vis-à-vis l'île de Rhodes; elle avait été soumise par les Rhodiens dès la plus haute antiquité. Strabon, liv. XIV, ch. DCLI, dit que, quoique le pays soit fertile, l'air de la ville est très malsain.

(70) Les anciens se servaient d'une roue pour donner la question; on y attachait le criminel, et on le faisait tourner avec beaucoup de rapidité.

CRASSUS.

I. Naissance de Crassus, son éducation, sa richesse et son avarice. — II. Estime qu'il faisait de sa fortune et de son opulence. — III. Sa maison ouverte à tout le monde. Son application à l'éloquence. Sa grande affabilité. — IV. Marius et Cinna font mourir le frère de Crassus, qui s'enfuit en Espagne. — V. Il y est reçu très favorablement par Vibius. — VI. Il se lie étroitement avec Sylla, à qui il rend plusieurs services. — VII. A quel moyen il dut son crédit. — VIII. Il se rend caution de César pour une grande somme, et conserve son crédit entre César et Pompée. — IX. Commencement de la guerre de Spartacus. — X. Clodius est battu. — XI. Divers avantages remportés par Spartacus sur les généraux romains. — XII. Crassus est chargé de cette guerre. Mummius, son lieutenant, est battu. — XIII. Crassus enferme Spartacus dans la presqu'île de Rhégium. — XIV. Spartacus est défait par Crassus, et bat ensuite un détachement de son armée. — XV. Dernier combat où Spartacus est tué. — XVI. Crassus, nommé consul avec Pompée, ne fait rien de mémorable dans cette charge, ni dans sa censure. — XVII. Il est soupçonné d'avoir eu part à la conjuration de Catilina. Il forme, avec César et Pompée, une ligue funeste à la république. — XVIII. Leur plan pour l'asservir. Pompée et Crassus briguent de nouveau le consulat. — XIX. Ils se font nommer par violence. Projets et discours de Crassus, pleins de vanité. — XX. Atéius tente inutilement de le détourner de la guerre contre les Parthes. — XXI. Crassus se met en route. Ses premiers succès. — XXII. Il montre son avarice en Syrie. Il y reçoit une députation des Parthes. — XXIII. Les nouvelles effrayantes qu'il apprend ne l'empêchent pas de poursuivre son dessein. — XXIV. Présages funestes qui ne peuvent l'arrêter. — XXV. Conseils perfides que lui donne Ariamnes. — XXVI. Éloge de Suréna. — XXVII. Message d'Artabaze à Crassus. — XXVIII. Il range son armée en bataille. — XXIX. Il la fait marcher au combat. — XXX. La bataille s'engage. Manière de combattre des Parthes. — XXXI. Crassus envoie son fils pour chasser les ennemis. — XXXII. Mauvais succès de cette attaque. — XXXIII. Il est tué, et sa troupe taillée en pièces. — XXXIV. Exhortation de Crassus à son armée. — XXXV. La nuit sépare les combattants. Consternation de Crassus. — XXXVI. Les Romains se retirent à Carres. Un des lieutenants de Crassus est défait par les Parthes. — XXXVII. Ruse de Suréna pour découvrir si Crassus était à Carres. — XXXVIII. Crassus est trahi par Andromachus, qu'il avait pris pour guide de sa retraite. — XXXIX. Suréna fait proposer une entrevue à Crassus. — XL. Crassus y va malgré lui, forcé par son armée. — XLI. Il est mis à mort. — XLII. Son armée est presque entièrement détruite. — XLIII. La tête de Crassus portée au roi Hyrodes. — XLIV. La mort de Crassus vengée dans la suite.

M. Dacier place Crassus à l'an du monde 3800, la 4e année de la 174e olympiade, l'an de Rome 671, 79 avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an de Rome 687 environ, jusqu'à l'an 701, 53 avant J.-C.

Parallèle de Nicias et de Crassus.

I. Marcus Crassus, dont le père avait exercé la charge de censeur et obtenu les honneurs du triomphe, fut élevé dans une petite maison avec ses deux frères. Ils avaient été mariés tous les trois avant la mort de leurs parents, et mangeaient à la même table. C'est sans doute de cette éducation simple que vinrent la tempérance et la sobriété que Crassus conserva toujours dans sa manière de vivre. Après la mort d'un de ses frères, il épousa sa veuve et en eut des enfants (1). Il ne le céda en continence à aucun des Romains; ce qui n'empêcha pas que, dans un âge assez avancé, il ne fût accusé d'avoir eu commerce avec une vestale, nommée Licinia, qui, citée en justice et accusée par Plotinus, fut déclarée innocente. Ce qui donna lieu à cette accusation, c'est que la vestale ayant, dans les faubourgs de Rome, une très belle maison que Crassus voulait avoir à bon marché (2), il la voyait souvent, et lui faisait la cour avec une assiduité qui devint suspecte; mais comme on reconnut que l'avarice était le motif de ces visites fréquentes, il fut absous par ses juges, et ne cessa pas de fréquenter la vestale, qu'il n'eût acheté la maison. Les Romains assurent que cet amour des richesses était le seul vice qui ternît en lui plusieurs vertus; mais je croirais plutôt que l'avarice étant son vice dominant, elle servait à obscurcir et à cacher les autres. Les plus grandes preuves de cette passion sont dans les moyens qu'il employait pour acquérir du bien, et dans les richesses immenses qu'il possédait. Sa fortune, lorsqu'il entra dans le monde, ne montait qu'à trois cents talents[1]; et dans la suite, pendant son administration, il consacra à Hercule la dîme de ses biens, donna un festin au peuple, distribua à chaque citoyen du blé pour trois mois; et malgré toutes ces dépenses, lorsque, avant de partir pour son expédition contre les Parthes, il voulut se rendre compte à lui-même de sa fortune, il trouva que ses fonds montaient à sept mille cent talents[2]: la plus grande partie de ces richesses, s'il faut dire une vérité si déshonorante pour lui, avait été acquise par le fer et par le feu; les calamités publiques avaient été les sources de ses plus grands revenus. Car lorsque Sylla, devenu maître de Rome, fit vendre publiquement les biens de ses malheureuses victimes, qu'il regardait comme des dépouilles dont il voulait faire partager l'usurpation aux citoyens les plus considérables, Crassus ne refusa rien de ce que le dictateur lui donna, ou de ce qu'il put acheter lui-même.

II. Comme il voyait que les fléaux les plus ordinaires de Rome, étaient les incendies et les chutes des maisons, à cause de leur élévation et de leur masse, il acheta jusqu'à cinq cents esclaves maçons et architectes; et lorsque le feu avait pris à quelque édifice, il se présentait pour acquérir,

[1] Environ quinze cent mille livres de notre monnaie.

[2] Environ trente-cinq millions cinq cent mille livres de notre monnaie.

non seulement la maison qui brûlait, mais encore les maisons voisines, que les maîtres, par la crainte et l'incertitude et l'événement, lui abandonnaient à vil prix. Par ce moyen, il se trouva possesseur de la plus grande partie de Rome. Quoiqu'il eût parmi ses esclaves un si grand nombre d'ouvriers, il ne fit jamais bâtir d'autre maison que celle qu'il habitait; il avait coutume de dire que ceux qui aiment à bâtir n'ont pas besoin d'ennemis pour se ruiner. Il avait plusieurs mines d'argent, des terres d'un très grand rapport, avec beaucoup de laboureurs qui les faisaient valoir; mais ces possessions n'étaient rien en comparaison de ce que lui rapportaient ses esclaves : tant ils étaient nombreux, et tous distingués par leurs talents : ils étaient lecteurs, écrivains, banquiers, gens d'affaires, maîtres-d'hôtel. Non content d'assister à leur instruction, il les formait et les enseignait lui-même; persuadé que le devoir le plus important du maître est de bien dresser ses esclaves, comme les instruments vivants de l'administration domestique (3). En cela Crassus avait raison, s'il pensait réellement, comme il le disait quelquefois, qu'il fallait gouverner ses biens par ses esclaves, et ses esclaves par soi-même. Nous voyons en effet que la science économique, qui n'a rapport qu'aux choses inanimées, est un simple trafic; et celle qui s'applique à conduire les hommes fait partie de la politique (4). Mais Crassus ne pensait pas aussi juste, lorsqu'il soutenait qu'il n'y avait d'homme riche que celui qui pouvait, de son bien[1], soudoyer une armée. Car la guerre, suivant Archidamus, ne se fait pas sur une dépense fixe et réglée; on ne saurait déterminer les fonds qu'elle exige. En cela il n'était pas de l'avis de Marius, qui, ayant distribué à chacun de ses soldats quatorze arpents de terre, et ayant su qu'ils en demandaient davantage : « A Dieu ne plaise, dit-» il, qu'il y ait un seul Romain qui trouve trop » petite une portion de terre qui suffit à sa nour-» riture! »

III. Crassus, malgré son avarice, était généreux pour les étrangers; sa maison leur était toujours ouverte, et il prêtait à ses amis sans intérêt; il est vrai qu'à l'expiration du terme, il exigeait le capital avec la dernière rigueur, et par-là le prêt gratuit qu'il avait fait était plus à charge qu'une forte usure. Lorsqu'il donnait à manger, sa table était simple, et pour ainsi dire populaire; mais cette simplicité était relevée par une propreté et un ton de politesse plus agréables que la meilleure chère. Dans l'étude des lettres, il s'appliqua principalement à l'éloquence du barreau, comme la plus utile au public; et devenu un des plus grands orateurs que Rome eût de son temps, il surpassa, par son travail et son application, ceux qui étaient nés avec le plus de talent. Il ne plaidait pas de cause, quelque légère et quelque petite qu'elle fût, qu'il n'y vînt bien préparé (5); cependant lorsque Pompée, César et Cicéron même refusaient de parler dans une affaire, il lui arriva souvent de prendre la parole, et de plaider à leur place. Il se rendit par-là très agréable au peuple, et passa pour un homme obligeant, et disposé à secourir tout le monde. Il plut surtout par sa popularité, par son attention à saluer, à accueillir avec politesse tous les citoyens : s'il rencontrait un Romain qui le saluât, fût-il de la condition la plus basse, il lui rendait le salut en l'appelant par son nom. On dit aussi qu'il était très versé dans l'histoire, et qu'il prit quelque teinture de philosophie dans les écrits d'Aristote, qui lui furent expliqués par Alexandre (6). Ce philosophe donna de grandes preuves de sa douceur et de sa patience dans son commerce avec Crassus; car il ne serait pas facile de dire s'il était plus pauvre en entrant chez lui, qu'après y avoir demeuré long-temps. C'était de ses amis le seul que Crassus menât toujours avec lui à la campagne; il lui prêtait pour le voyage un chapeau (7), qu'il lui redemandait au retour. Quelle patience! elle était d'autant plus admirable, que ce malheureux faisait profession d'une philosophie qui ne croyait pas que la pauvreté fût une chose indifférente; mais cela n'eut lieu que long-temps après (8).

IV. Quand Marius et Cinna eurent triomphé du parti qui leur était contraire (9), on vit bientôt qu'ils venaient à Rome, non pour le bien de leur patrie, mais pour la ruine et la perte des citoyens les plus distingués; ils firent égorger tous ceux qu'ils purent saisir; de ce nombre furent le père et le frère de Crassus. Il était alors dans sa première jeunesse, et il eut le bonheur de leur échapper: instruit à temps que les tyrans l'environnaient de leurs satellites, comme d'autant de limiers, pour le faire arrêter, il prit avec lui trois de ses amis et dix esclaves, et, ayant fait la plus grande diligence, il se réfugia en Espagne, où il avait accompagné son père, pendant qu'il y commandait, et où il s'était fait des amis; mais les ayant trouvés saisis de crainte, et redoutant la cruauté de Marius autant que s'ils l'eussent eu à leurs portes, il n'osa se faire connaître à personne : il se retira dans une terre que Vibius Pacianus avait sur le bord de la mer, et s'y cacha dans une vaste caverne. Il envoya un de ses esclaves à Vibius pour sonder ses dispositions, étant pressé d'ailleurs par le besoin de vivres, dont il commençait à manquer. Vibius fut bien aise d'apprendre qu'il s'était sauvé; et s'étant informé du nombre de personnes qu'il avait

[1] Cicéron dit, de son revenu, *de Offic.*, I., chap. 9. IX.

avec lui, et du lieu où il s'était retiré, il s'abstint par prudence d'aller le voir; mais ayant fait venir l'esclave qui régissait cette terre, il lui ordonna d'apprêter tous les jours un souper, de le porter lui-même à l'entrée de la caverne, de l'y poser, et de se retirer aussitôt en silence, sans s'informer de rien, sans faire aucune recherche; il le menaça de punir de mort la moindre curiosité, et lui promit la liberté s'il était fidèle à suivre ses ordres. Cette caverne n'est pas loin de la mer. Les rochers qui l'entourent et la ferment de tous côtés n'y laissent pénétrer qu'un vent doux et léger; quand on y est entré, on la trouve d'une élévation étonnante, et d'une si grande étendue, qu'elle contient plusieurs autres cavernes qui communiquent l'une dans l'autre, et sont comme autant de vastes salles; elle ne manque ni de lumière ni d'eau; une source limpide coule le long des rochers, dont les fentes naturelles, recevant la lumière du dehors, surtout aux endroits où elles se joignent, la transmettent dans l'intérieur de la caverne, qui jouit de la plus grande clarté. L'air y est pur et sans humidité, parceque l'épaisseur des roches les rend impénétrables à la vapeur extérieure, qui va se perdre dans le ruisseau voisin.

V. Tant que Crassus fut dans cette retraite, l'esclave de Vibius lui apporta tous les jours la nourriture dont il avait besoin, sans voir ni connaître ceux qu'il servait; mais il en était vu lui-même distinctement, parceque, sachant l'heure à laquelle il venait, ils avaient soin de l'observer. Ces soupers ne se bornaient pas au simple nécessaire; ils étaient abondants et propres à flatter le goût. Vibius ne voulait rien épargner pour satisfaire Crassus : ayant même fait réflexion à sa grande jeunesse, il pensa qu'il devait lui procurer les plaisirs qu'on recherche ordinairement à cet âge : ne fournir qu'à ses besoins, c'eût été avoir l'air de le servir par nécessité plutôt que par affection. Il prit donc avec lui deux jeunes esclaves très belles, qu'il mena sur le bord de la mer; et quand il fut près de la caverne, il leur montra l'endroit par où l'on y montait, et leur ordonna d'y entrer sans rien craindre. Crassus, en les voyant, crut que sa retraite était découverte; il leur demanda qui elles étaient et ce qu'elles voulaient. Comme Vibius leur avait fait la leçon, elles lui répondirent qu'elles venaient chercher leur maître, qui était caché dans cette caverne. Crassus reconnut alors que c'était un badinage et une complaisance de Vibius; il reçut les deux esclaves, qui restèrent toujours avec lui, et il s'en servit pour instruire Vibius de tous ses besoins. L'historien Fénestella (10) dit avoir vu une de ces esclaves déja fort vieille, et lui avoir souvent entendu raconter cette histoire avec plaisir.

VI. Il y avait déja huit mois que Crassus vivait caché dans cette retraite, lorsqu'il apprit la mort de Cinna; il en sortit aussitôt, et, s'étant fait connaître, il vit accourir auprès de lui un assez grand nombre de gens de guerre, parmi lesquels il en choisit deux mille cinq cents, et, traversant avec eux les villes qui se trouvaient sur son passage, il pilla, suivant plusieurs historiens, celle de Malaca (11); mais Crassus le niait, et s'élevait avec force contre leur témoignage. Ayant ensuite rassemblé des vaisseaux, il passe en Afrique, et se rend auprès de Métellus Pius, homme d'une grande réputation, et qui avait mis sur pied une armée assez nombreuse. Mais, sur un différend qu'ils eurent ensemble, il le quitta bientôt, et alla joindre Sylla, qui lui fit l'accueil le plus distingué, et le traita avec autant d'égards qu'aucun de ses amis. Quand Sylla fut repassé en Italie, il voulut tenir en activité tous les jeunes gens qu'il avait auprès de lui, et leur donna à chacun différentes commissions. Crassus, qu'il chargea d'aller faire des levées chez les Marses, ayant à traverser un pays ennemi, lui demanda une escorte. « Je te donne pour escorte, » lui dit Sylla d'un ton de colère et d'emportement, » ton père, ton frère, tes parents et tes amis, in» dignement égorgés, au mépris des lois et de la » justice, et dont je poursuis les meurtriers. » Crassus, dont ces paroles piquantes ranimèrent le ressentiment, part aussitôt, passe hardiment au travers des ennemis; et ayant rassemblé une grande armée, il se montra depuis, dans toutes les affaires qu'eut Sylla, un des plus ardents à le servir. Ce fut, dit-on, dans ces combats que prirent naissance sa jalousie et sa rivalité de gloire contre Pompée. Celui-ci, plus jeune que Crassus, né d'un père qui fut l'homme le plus décrié et le plus haï de tous les Romains, se distingua tellement par les actions les plus brillantes, et devint si grand, que Sylla, par une distinction qu'il accordait rarement à de vieux capitaines, ses égaux en dignité, se levait de son siége à l'approche de Pompée, et, se découvrant la tête, lui donnait le titre d'*imperator* (12). Ces honneurs, quoique déférés avec justice à Pompée, irritèrent Crassus, et enflammèrent sa jalousie. Il avait bien moins d'expérience dans la guerre que Pompée; et d'ailleurs il perdait tout le mérite de ses belles actions par les deux vices qui étaient innés en lui, son extrême avarice et son desir insatiable du gain. Car, à la prise de la ville de Tuder en Ombrie (13), il fut soupçonné et accusé auprès de Sylla d'avoir détourné à son profit la plus grande partie du butin. Mais dans un combat donné aux portes de Rome, qui fut le dernier et le plus sanglant de cette guerre, où l'aile gauche que Sylla commandait fut enfoncée et mise en déroute, Crassus, qui était à la tête de l'aile droite, remporta

la victoire; et après avoir poursuivi les ennemis jusqu'à la nuit, il fit donner avis à Sylla du succès qu'il avait eu, en lui demandant à souper pour ses soldats. Dans les proscriptions et dans les ventes des biens confisqués, il fut généralement décrié, pour en avoir acheté à très vil prix, et s'en être fait donner de très considérables. Il fut accusé aussi d'avoir proscrit un citoyen dans le pays des Bruttiens, sans que Sylla lui en eût donné l'ordre, et par le seul motif de s'emparer de ses richesses. Sylla, qui en fut instruit, ne l'employa plus dans aucune affaire publique.

VII. Crassus était à la fois l'homme le plus adroit à s'emparer des esprits en les flattant, et le plus facile à se laisser prendre lui-même à l'appât de la flatterie. Un autre trait particulier de son caractère, c'est qu'à une extrême avidité pour l'argent, il joignait une haine déclarée et une censure amère de tous ceux qui lui ressemblaient. Mais rien ne l'affligeait tant que le succès qui couronnait toutes les expéditions de Pompée, que le triomphe dont il avait été honoré avant que d'être sénateur, et le surnom de Grand que ses concitoyens lui avaient donné. Un jour quelqu'un ayant dit, en présence de Crassus: « Voilà le grand Pompée, » il demanda avec un ris insultant: « Quelle taille a-t-il? » Mais désespérant de jamais égaler sa réputation militaire, il entra dans l'administration des affaires politiques, et, par son empressement à défendre les citoyens en justice, à leur prêter de l'argent, à appuyer les sollicitations de ceux qui briguaient les charges ou qui demandaient quelque autre grace au peuple, il acquit une puissance et une gloire qui balançaient celles que Pompée avait obtenues par un grand nombre d'actions éclatantes. Mais, par une différence assez singulière, Pompée avait à Rome plus de réputation et de crédit quand il en était absent; ce qu'il devait à l'éclat de ses exploits (14). De retour à Rome, il était souvent inférieur à Crassus, parcequ'il affectait, dans toute sa conduite, un air de grandeur et de dignité; qu'il fuyait la multitude, évitait les lieux d'assemblée, rendait rarement service, et jamais avec empressement, parcequ'il voulait conserver son crédit tout entier pour lui-même. Crassus, au contraire, toujours prêt à obliger, et d'un accès facile, se livrant sans réserve au public, et toujours au milieu des affaires, l'emportait, par ses manières populaires et pleines d'humanité, sur l'imposante gravité de Pompée. Quant à la dignité de la personne, à l'éloquence persuasive, à cette grace répandue sur les traits du visage, qui plaît et qui attire, ils les possédaient également l'un et l'autre.

VIII. Cependant cette jalousie de Crassus contre Pompée, ne dégénéra jamais en haine ou en inimitié déclarée. A la vérité, il souffrait avec peine que César et Pompée fussent plus honorés que lui; mais ce sentiment ne produisit en lui ni aigreur, ni malignité; quoique César, fait prisonnier en Asie par des pirates, et gardé très étroitement, se fût écrié: « Ah! Crassus, quel plaisir tu auras quand » tu apprendras ma captivité! » Mais dans la suite il se forma entre eux une étroite liaison; et César, prêt à partir pour son gouvernement d'Espagne, n'ayant pas de quoi satisfaire ses créanciers, qui le pressaient vivement, et avaient saisi ses équipages, Crassus ne l'abandonna point dans cette fâcheuse extrémité; il le délivra de leurs poursuites, en se rendant caution pour lui de la somme de huit cent trente talents [1]. Rome était alors divisée en trois factions, qui avaient pour chefs Pompée, César et Crassus (Caton, dont le pouvoir n'égalait pas la gloire, était plus admiré que suivi). La partie sage et modérée des citoyens était pour Pompée; les gens vifs, entreprenants et hardis s'attachaient aux espérances de César; Crassus, qui tenait le milieu entre ces deux factions, se servait de l'une et de l'autre, et changeait souvent de parti dans l'administration des affaires; il n'était ni ami constant, ni ennemi irréconciliable, et passait aisément, suivant son intérêt, de la haine à la faveur, et de la faveur à la haine. Aussi, dans un assez court espace de temps, le vit-on souvent accuser et défendre les mêmes hommes, appuyer et combattre les mêmes lois. Il pouvait beaucoup par son crédit, mais plus encore par la crainte qu'il inspirait. On demandait un jour à Sicinnius, celui qui suscita tant d'affaires à tous les magistrats et à tous les orateurs de son temps, pourquoi Crassus était le seul qu'il n'osât pas attaquer, et qu'il laissât tranquille: « C'est, répondit-il, qu'il a du foin à la » corne (15). » Les Romains attachaient du foin à la corne des bœufs qui étaient sujets à en frapper, pour avertir les passants de s'en garantir.

IX. Ce fut vers ce temps-là qu'eut lieu le soulèvement des gladiateurs et le pillage de l'Italie, qu'on nomme aussi la guerre de Spartacus, et dont voici l'origine. Un certain Lentulus Batiatus entretenait à Capoue des gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces. Étroitement enfermés, quoiqu'ils ne fussent coupables d'aucune mauvaise action, mais par la seule injustice du maître qui les avait achetés, et qui les obligeait malgré eux de combattre, deux cents d'entre eux firent le complot de s'enfuir. Leur projet ayant été découvert, soixante-dix-huit, qui en furent avertis, eurent le temps de prévenir la vengeance de leur maître; ils entrèrent dans la boutique d'un rôtisseur, se saisirent des couperets et des broches, et sortirent de la ville. Ils rencontrèrent en chemin des chariots chargés d'armes de

[1] Quatre millions cent cinquante mille livres de notre monnaie.

gladiateurs, qu'on portait dans une autre ville; ils les enlevèrent, et s'en étant armés, ils s'emparèrent d'un lieu très fortifié, et élurent trois chefs, dont le premier était Spartacus, Thrace de nation, mais de race numide (16), qui, à une grande force de corps et à un courage extraordinaire, joignait une prudence et une douceur bien supérieures à sa fortune, et plus dignes d'un Grec que d'un Barbare. On raconte que, la première fois qu'il fut mené à Rome, pour y être vendu, on vit, pendant qu'il dormait, un serpent entortillé autour de son visage. Sa femme, de même nation que lui, qui, possédée de l'esprit prophétique de Bacchus, faisait le métier de devineresse, déclara que ce signe annonçait à Spartacus un pouvoir aussi grand que redoutable, et dont la fin serait heureuse (17). Elle était alors avec lui, et l'accompagna dans sa fuite.

X. Ils repoussèrent d'abord quelques troupes envoyées contre eux de Capoue; et leur ayant enlevé leurs armes militaires, ils s'en revêtirent avec joie, et jetèrent leurs armes de gladiateurs, comme désormais indignes d'eux et ne convenant plus qu'à des Barbares. Clodius, envoyé de Rome avec trois mille hommes de troupes pour les combattre, les assiégea dans leur fort (18), qui, situé sur une montagne, n'avait d'accès que par un sentier étroit et difficile, dont Clodius gardait l'entrée; partout ailleurs ce n'étaient que des rochers à pic, couverts de ceps de vigne sauvage. Les gens de Spartacus coupèrent les sarments les plus propres au projet qu'ils avaient conçu, en firent des échelles solides, et assez longues pour aller du haut de la montagne jusqu'à la plaine. Ils descendirent en sûreté à la faveur de ces échelles, à l'exception d'un seul qui resta pour leur jeter leurs armes, et qui, après les leur avoir glissées, se sauva comme les autres. Les Romains, qui ne s'étaient pas aperçus de leur manœuvre, se virent tout-à-coup enveloppés, et furent chargés si brusquement, qu'ils prirent la fuite, et laissèrent leur camp au pouvoir de l'ennemi. Ce succès attira dans leur parti un grand nombre de bouviers et de pâtres des environs, tous robustes et agiles; ils armèrent les uns, et se servirent des autres, comme de coureurs et de troupes légères.

XI. Le second général qui marcha contre eux fut Publius Varinus (19); ils défirent d'abord Furius son lieutenant, qui les avait attaqués avec deux mille hommes. Cossinius, le conseiller et le collègue de Varinus, qu'on avait envoyé ensuite contre eux avec un grand corps de troupes, fut sur le point d'être surpris et enlevé par Spartacus pendant qu'il était aux bains de Salines (20), d'où il eut beaucoup de peine à se sauver. Spartacus s'étant rendu maître de ses bagages et l'ayant suivi de près, lui tua un grand nombre de soldats et s'empara de son camp; Cossinius périt dans cette déroute. Spartacus battit Varinus lui-même en plusieurs rencontres; et s'étant saisi de ses licteurs et de son cheval de bataille, il se rendit par ses exploits aussi grand que redoutable. Mais, sans être ébloui de ses succès, il prit des mesures très sages, et, ne se flattant pas de triompher de la puissance romaine, il conduisit son armée vers les Alpes, persuadé que ce qu'il y avait de mieux à faire était de traverser ces montagnes, et de se retirer chacun dans leur pays, les uns dans les Gaules, les autres dans la Thrace. Mais ses troupes, à qui leur nombre et leurs succès avaient inspiré la plus grande confiance, refusèrent de le suivre, et se répandirent dans l'Italie pour la ravager.

XII. Ce ne fut donc plus l'indignité et la honte de cette révolte qui irritèrent le sénat; la crainte et le danger d'avoir à soutenir une des guerres les plus difficiles et les plus périlleuses que Rome eût encore eues sur les bras, les déterminèrent à y envoyer les deux consuls. Gellius, l'un d'eux, étant tombé brusquement sur un corps de Germains qui, par fierté et par mépris, était séparé des troupes de Spartacus, le tailla en pièces. Lentulus, son collègue, qui commandait des corps d'armée nombreux, avait environné Spartacus, qui, revenant sur ses pas, attaque les lieutenants du consul, les défait, et s'empare de tout leur bagage. De là, il continuait sa marche vers les Alpes, lorsque Cassius, commandant de la gauche des environs du Pô, vint à sa rencontre avec dix mille hommes. Les deux armées se battirent avec acharnement; Cassius fut défait, et eut bien de la peine à se sauver, après avoir perdu beaucoup de monde. Le sénat indigné contre les consuls, leur envoya l'ordre de déposer le commandement, et nomma Crassus pour continuer la guerre. Un grand nombre de jeunes gens des premières familles le suivirent, attirés par sa réputation et par l'amitié qu'ils lui portaient. Crassus alla camper dans le Picenum, pour y attendre Spartacus qui dirigeait sa marche vers cette contrée; il ordonna à son lieutenant Mummius de prendre deux légions, et de faire un grand circuit, pour suivre seulement l'ennemi, avec défense de le combattre, ou même d'engager aucune escarmouche. Mais Mummius, à la première lueur d'espérance qu'il vit briller, présenta la bataille à Spartacus, qui le battit et lui tua beaucoup de monde: le reste des troupes ne se sauva qu'en abandonnant ses armes. Crassus, après avoir traité durement Mummius, donna d'autres armes aux soldats, et leur fit prendre l'engagement de les garder plus fidèlement que les premières. Prenant ensuite les cinq cents d'entre eux qui, se trouvant à la tête des bataillons, avaient donné l'exemple de la fuite, il les partagea en cinquante dizaines, les fit tirer au sort, et punit du dernier supplice celui de chaque

dizaine sur qui le sort était tombé. Il remit ainsi en vigueur une punition anciennement usitée chez les Romains, et interrompue depuis long-temps. L'ignominie attachée à ce genre de mort, qui s'exécute en présence de toute l'armée, rend cette punition plus sévère et plus terrible pour les autres. Crassus, après avoir châtié ses soldats, les mena contre l'ennemi.

XIII. Spartacus, qui avait traversé la Lucanie et se retirait vers la mer, ayant rencontré au détroit de Messine des corsaires ciliens, forma le projet de passer en Sicile et d'y jeter deux mille hommes; ce nombre aurait suffi pour rallumer dans cette île la guerre des esclaves (21), qui, éteinte depuis peu de temps, n'avait besoin que de la plus légère amorce pour exciter un vaste embrasement. Il fit donc un accord avec ces corsaires, qui, après avoir reçu de lui des présents, le trompèrent, et ayant mis à la voile, le laissèrent sur le rivage. Alors Spartacus, s'éloignant de la mer, va camper dans la presqu'île de Rhège. Crassus y arrive bientôt après lui, et, averti par la nature même du lieu de ce qu'il doit faire, il entreprend de fermer l'isthme d'une muraille, et par-là de garantir ses soldats de l'oisiveté, en même temps qu'il ôterait aux ennemis les moyens de se procurer des vivres. C'était un ouvrage long et difficile; cependant, contre l'attente de tout le monde, il fut achevé en peu de temps. Crassus fit tirer d'une mer à l'autre une tranchée de trois cents stades [1] de longueur, sur une largeur et une profondeur de quinze pieds, le long de laquelle il éleva une muraille d'une épaisseur et d'une élévation étonnantes. Spartacus ne témoigna d'abord que du mépris pour ce travail; mais lorsque le butin commençant à lui manquer, il voulut sortir pour fourrager, il se vit enfermé par cette muraille; et ne pouvant rien tirer de la presqu'île, il profita d'une nuit que le vent et la neige rendaient très froide, pour combler avec de la terre, des branches d'arbres et d'autres matériaux, une petite partie de la tranchée, sur laquelle il fit passer le tiers de son armée. Crassus, qui craignit que Spartacus ne voulût aller droit à Rome, fut rassuré par la division qui se mit entre les ennemis, dont les uns, s'étant séparés du corps de l'armée, allèrent camper sur les bords du lac de la Lucanie, dont l'eau, dit-on, change souvent de nature, et après avoir été douce quelque temps, devient si amère qu'elle n'est plus potable. Crassus attaqua d'abord ceux-ci, et les chassa du lac; mais il ne put en tuer un grand nombre, ni les poursuivre. Spartacus, qui parut tout-à-coup, arrêta la fuite des siens.

XIV. Crassus avait écrit au sénat qu'il fallait rappeler Lucullus de Thrace, et Pompée d'Espagne, pour le seconder; mais il se repentit bientôt de cette démarche, et sentant qu'on attribuerait tout le succès à celui qui serait venu à son secours, et non pas à lui-même, il voulut, avant leur arrivée, se hâter de terminer la guerre. Il résolut donc d'attaquer d'abord les troupes qui s'étaient séparées des autres, et qui campaient à part, sous les ordres de Cannicius et de Castus; il envoya six mille hommes pour se saisir d'une hauteur qui offrait un poste avantageux, avec ordre de faire tout leur possible pour n'être pas découverts. Dans l'espoir d'y réussir, ils couvrirent leurs casques de branches d'arbres : mais ils furent aperçus par deux femmes qui faisaient des sacrifices pour les ennemis, à l'entrée de leur camp; et ils auraient couru le plus grand danger, si Crassus, paraissant tout-à-coup avec ses troupes, n'eût livré le combat le plus sanglant qu'on eût encore donné dans cette guerre; il resta sur le champ de bataille douze mille trois cents ennemis, parmi lesquels on n'en trouva que deux qui furent blessés au dos; tous les autres périrent en combattant avec la plus grande valeur, et tombèrent à l'endroit même où ils avaient été placés. Spartacus, après une si grande défaite, se retira vers les montagnes de Pétélie (22), toujours suivi et harcelé par Quintus et Scrophas, le premier, lieutenant de Crassus, et l'autre, son questeur: Spartacus se tourna brusquement contre eux, et les mit en fuite. Scrophas fut dangereusement blessé, et on eut de la peine à le sauver des mains des ennemis. Ce succès, en inspirant à ces fugitifs la plus grande fierté, causa la perte de Spartacus; ses troupes ne voulant plus éviter le combat, ni obéir à leurs chefs, les entourent en armes au milieu du chemin, les forcent de revenir sur leurs pas à travers la Lucanie, et de les mener contre les Romains. C'était entrer dans les vues de Crassus, qui venait d'apprendre que Pompée approchait; que déja dans les comices bien des gens sollicitaient pour lui, et disaient hautement que cette victoire lui était due; qu'à peine arrivé en présence des ennemis, il les combattrait, et terminerait aussitôt la guerre.

XV. Crassus donc, pressé de la finir avant son arrivée, campait toujours le plus près qu'il pouvait de l'ennemi. Un jour qu'il faisait tirer une tranchée, les troupes de Spartacus étant venues charger les travailleurs, le combat s'engagea; et comme des deux côtés il survenait à tous moments de nouveaux renforts, Spartacus se vit dans la nécessité de mettre toute son armée en bataille. Lorsqu'on lui eut amené son cheval, il tira son épée et le tua : « La victoire, dit-il, me fera trouver assez de bons » chevaux parmi ceux des ennemis; et si je suis » vaincu, je n'en aurai plus besoin. » A ces mots,

[1] Quinze lieues.

il se précipite au milieu des ennemis, cherchant à joindre Crassus, à travers une grêle de traits et couvert de blessures; mais n'ayant pu l'atteindre, il tue de sa main deux centurions qui s'étaient attachés à lui. Enfin, abandonné de tous les siens, resté seul au milieu des ennemis, il tombe mort, après avoir vendu chèrement sa vie. Crassus venait de profiter habilement de l'occasion que la fortune lui avait offerte : il avait rempli tous les devoirs d'un excellent capitaine, et avait exposé sa vie sans ménagement : avec tout cela, il ne put empêcher que Pompée ne partageât la gloire de ce succès. Les fuyards étant tombés entre ses mains, il acheva de les détruire, et il écrivit au sénat que Crassus avait défait ces fugitifs en bataille rangée, mais que c'était lui qui avait coupé les racines de cette guerre (23). Pompée donc eut tous les honneurs du triomphe, pour avoir vaincu Sertorius et subjugué l'Espagne; Crassus ne songea pas à demander le grand triomphe; on crut même avoir blessé la dignité de Rome en lui accordant l'ovation pour la défaite d'esclaves fugitifs. Nous avons dit dans la Vie de Marcellus en quoi ce petit triomphe diffère du grand, et d'où lui vient son nom d'ovation.[1]

XVI. Tous ces exploits appelèrent aussitôt Pompée au consulat. Crassus, qui avait tout lieu d'espérer qu'il serait nommé son collègue, ne dédaigna pas cependant de solliciter ses bons offices. Pompée, qui n'était pas fâché que Crassus contractât envers lui des obligations, saisit cette occasion de lui rendre service; il y mit même le plus grand zèle, jusqu'à dire dans l'assemblée du peuple qu'il ne serait pas moins reconnaissant du collègue qu'on lui donnerait que du consulat même. Mais une fois entrés en charge, ils ne conservèrent pas longtemps cette bienveillance mutuelle; divisés presque sur tous les points, s'offensant de tout, se plaignant sans cesse l'un de l'autre, ils passèrent leur consulat sans rien faire de mémorable ni d'utile; Crassus fit seulement un grand sacrifice à Hercule, après lequel il donna un festin au peuple sur dix mille tables, et distribua à chaque citoyen du blé pour trois mois. Comme ils étaient sur le point de sortir du consulat, un jour qu'ils tenaient une assemblée du peuple, un chevalier romain, d'une famille peu connue, nommé Onatius Aurélius[2], qui, accoutumé à vivre à la campagne, ne se mêlait pas des affaires publiques, monte à la tribune, et s'avançant vers le peuple, il raconte le songe qu'il avait eu pendant son sommeil. « Jupiter, » dit-il, m'est apparu cette nuit, et m'a ordonné » de vous dire en pleine assemblée, que vous ne » laissiez pas sortir de charge vos consuls, sans qu'ils » soient redevenus amis. » Sur le récit de cet homme, le peuple ordonna aux consuls de se réconcilier. Pompée restait debout, sans faire aucune avance; Crassus lui tendant le premier la main : « Romains, s'écria-t-il, je ne fais rien de bas ni » d'indigne de moi en offrant le premier mon amitié et ma bienveillance à Pompée, à qui vous avez » vous-mêmes donné le nom de Grand lorsqu'il » était encore dans sa première jeunesse[1], et que » vous avez honoré du triomphe, avant même qu'il » fût sénateur. » Voilà ce qu'eut de plus remarquable le consulat de Crassus. Sa censure ne fut pas plus utile, et n'offre rien à citer. Il ne fit ni l'examen de la conduite des sénateurs, ni la revue des chevaliers, ni le dénombrement du peuple. Cependant il avait pour collègue l'homme le plus doux des Romains, Lutatius Catulus, qui n'y aurait mis aucun obstacle. On rapporte néanmoins que Crassus ayant voulu faire l'entreprise, aussi injuste que violente, de rendre l'Égypte tributaire du peuple romain, Catulus lui opposa la plus forte résistance; et cette différence d'opinion ayant excité entre eux une contestation très vive, ils se démirent volontairement de la censure.

XVII. Dans cette fameuse conjuration de Catilina, qui pensa ruiner la république romaine, Crassus fut soupçonné d'y avoir eu part, et l'un des complices le nomma dans sa déposition; mais personne n'y ajouta foi (24). Cependant Cicéron, dans un de ses discours, charge ouvertement Crassus et César de cette complicité; mais ce discours ne fut publié qu'après la mort de l'un et de l'autre. Cicéron, dans l'oraison qu'il fit sur son consulat, dit encore que Crassus étant venu la nuit le trouver, lui remit une lettre où il était fort question de Catilina, et lui prouva la vérité de la conjuration sur laquelle il faisait informer (25). Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis Crassus eut pour Cicéron une haine mortelle; mais son fils empêcha qu'il ne cherchât les moyens de lui nuire. Ce jeune homme, qui aimait singulièrement les lettres et qui se livrait à l'étude avec ardeur, avait un attachement si vif pour Cicéron, que lorsqu'on lui fit son procès, il prit comme lui un habit de deuil, et persuada à tous les autres jeunes gens de faire de même. Il parvint dans la suite à le réconcilier avec son père. Cependant César, qui, revenu de son gouvernement, se disposait à demander le consulat, ayant trouvé Crassus et Pompée divisés l'un contre l'autre, ne voulut pas, en sollicitant le secours de l'un, encourir l'inimitié de l'autre; mais aussi, ne se flattant pas de réussir sans l'appui de l'un ou de l'autre, il s'attacha à les remettre bien ensemble, et pour cela il les obsédait sans cesse; il leur re-

[1] Voyez la Vie de Marcellus, chap. XXX.
[2] Il est nommé Catus dans la Vie de Pompée.

[1] Mot à mot : avant qu'il eût de la barbe.

présentait qu'en cherchant à se détruire mutuellement, ils ne faisaient qu'augmenter la puissance des Cicéron, des Catulus et des Caton, à qui ils ôteraient tout crédit, si, réunissant leurs intérêts, et se liant par une amitié et une association solides, ils gouvernaient la ville avec un accord qui assurerait la durée de leur autorité. Il réussit à les persuader, et les ayant remis en bonne intelligence, il forma ce triumvirat dont la force invincible ruina l'autorité du sénat et du peuple: loin que dans cette union, César eût accru la puissance de Crassus et de Pompée, il s'était rendu, par le moyen de l'un et de l'autre, le plus puissant des trois. Appuyé de leur crédit, il fut déclaré consul par le suffrage unanime du peuple; et comme il se conduisit avec sagesse dans son consulat, ils lui firent obtenir le commandement d'une armée et le gouvernement des Gaules. Ils l'établissaient ainsi dans la citadelle d'où il devait commander à la ville; persuadés qu'après lui avoir assuré cette province qui lui était échue par le sort, ils partageraient facilement entre eux tout le reste.

XVIII. Pompée suivait en cela son ambition démesurée; Crassus venait de joindre à son ancienne maladie, l'avarice, un amour violent une soif insatiable de trophées et de triomphes, que les victoires de César avaient allumée dans son cœur. Supérieur à lui en tout le reste, et ne voulant pas lui céder la gloire militaire, il mit tout en œuvre pour satisfaire une passion malheureuse, qui finit par le précipiter dans la mort la plus honteuse et la plus funeste à sa patrie. César étant venu de son gouvernement des Gaules à la ville de Lucques, y fut visité par plusieurs Romains, et entre autres par Crassus et Pompée. Ils eurent ensemble des entretiens secrets, dans lesquels ils résolurent de se rendre encore plus maîtres des affaires, et de s'assujettir toute la république. Ils convinrent que César resterait toujours armé, que Crassus et Pompée prendraient pour eux d'autres gouvernements et d'autres armées; que la seule voie pour y parvenir était que ces derniers demandassent un nouveau consulat; et que César, pour appuyer leur brigue, écrivît à tous ses amis, et envoyât aux élections un grand nombre de soldats de son armée. Après cet accord, Pompée et Crassus retournèrent à Rome, où leur conférence avec César parut très suspecte; le bruit courut dans toute la ville qu'elle n'avait pas eu, à beaucoup près, le bien public pour objet. Dans le sénat, Marcellinus et Domitius ayant demandé à Pompée s'il briguerait le consulat: « Peut-être le briguerai-je, » répondit-il; peut-être aussi ne le briguerai-je pas. » Ces deux sénateurs ayant insisté, il répondit qu'il le briguerait pour des citoyens vertueux, et non pour des méchants. Ces réponses ayant paru pleines de hauteur et de fierté, Crassus répondit d'un ton plus modeste qu'il demanderait le consulat, s'il le croyait utile à la république; qu'autrement il s'en désisterait. Cette réponse enhardit plusieurs compétiteurs à se présenter. De ce nombre fut Domitius; mais Crassus et Pompée ayant paru parmi les candidats, la crainte éloigna tous leurs concurrents, à l'exception de Domitius, que Caton, son parent et son ami, excita, encouragea même vivement à ne pas abandonner ses espérances, en lui représentant qu'il combattait pour la liberté publique; que Crassus et Pompée aspiraient moins au consulat qu'à la tyrannie; et qu'en paraissant ne demander qu'une magistrature, ils voulaient envahir les commandements des provinces et des armées.

XIX. Caton par ces discours, de la vérité desquels il était persuadé, poussa comme par force Domitius sur la place: il se joignit à eux un grand nombre de citoyens, car on se demandait avec étonnement quel besoin Crassus et Pompée avaient du consulat. « Pourquoi, disait-on, le demander » ensemble? Pourquoi ne pas le briguer avec d'autres? Manquons-nous ici de citoyens qui soient » dignes d'être les collègues de Crassus et de Pompée? » Ces propos ayant fait craindre à Pompée d'échouer dans son entreprise, il n'épargna, pour réussir, ni injustice ni violence. Il ajouta à toutes les autres voies de fait, celle de dresser une embuscade à Domitius, qui se rendait sur la place avant le jour. Des gens apostés tuèrent l'esclave qui portait un flambeau devant lui, blessèrent plusieurs de ceux qui l'accompagnaient, entre autres Caton, les mirent tous en fuite; et les ayant tenus enfermés dans une maison jusqu'après les élections, Pompée et Crassus furent tous deux nommés consuls. Peu de jours après, ils environnèrent la tribune de gens armés, chassèrent Caton de la place, tuèrent quelques uns de ceux qui leur faisaient résistance; et continuant à César pour cinq ans le gouvernement de la Gaule, ils se firent décerner à eux-mêmes les provinces de Syrie et des deux Espagnes, qu'ils tirèrent au sort: Crassus eut la Syrie; les Espagnes échurent à Pompée. Ce partage plut à tous les partis; le peuple désirait que Pompée ne fût pas éloigné de Rome, et lui-même, aimant tendrement sa femme, était bien aise de pouvoir rester plus long-temps auprès d'elle. Crassus n'eut pas plus tôt su le partage que le sort lui avait donné, qu'on vit à ses transports de joie qu'il le regardait comme le plus grand bonheur qu'il eût eu de sa vie: et si, en public, même devant les étrangers, il avait peine à se contenir, il se permettait avec ses amis des discours pleins d'une vanité puérile, aussi peu convenables à son âge qu'au caractère qu'il avait toujours montré;

car il n'avait jamais paru ni fanfaron ni vain. Mais alors, transporté hors de lui-même et corrompu par cette nouvelle promotion au consulat, loin de borner ses prétentions à la conquête de la Syrie et des Parthes, il ne se promettait rien moins que de faire passer pour des jeux d'enfants les exploits de Lucullus contre Tigrane, et les victoires de Pompée sur Mithridate; déjà, dans ses folles espérances, il voyait la Bactriane, les Indes et la mer extérieure soumises à ses armes. Cependant le décret du peuple ne comprenait pas la guerre des Parthes; mais tout le monde savait que c'était la folie de Crassus; et César lui écrivit des Gaules pour louer son projet et l'exciter à cette guerre.

XX. Atéius, l'un des tribuns du peuple, voulait s'opposer à son départ, et il était appuyé par un grand nombre de citoyens, qui voyaient avec indignation qu'on allât porter la guerre chez des nations alliées du peuple romain, et de qui l'on n'avait pas à se plaindre. Crassus, qui craignit les suites de cette opposition, eut recours à Pompée, et le pria de l'accompagner hors de la ville. Ce dernier jouissait auprès du peuple d'une telle considération, que cette multitude, qui s'était attroupée pour s'opposer au départ de Crassus et l'arrêter par ses clameurs, n'eut pas plus tôt vu Pompée marcher devant lui avec un visage serein et un air riant, qu'adoucie par sa présence, elle lui laissa le passage libre. Atéius, sans se déconcerter, va au-devant de Crassus, lui défend de sortir de Rome, et proteste contre son entreprise. Il commande ensuite à un huissier de le saisir et de l'arrêter. Les autres tribuns s'y étant opposés, l'huissier le lâcha; alors Atéius ayant couru à la porte de la ville, met à terre un brasier plein de feu, et lorsque Crassus arrive, il jette des parfums dans le brasier, y répand des libations, et, prononçant des imprécations horribles, il invoque par leurs noms des divinités étranges et terribles (26). Les Romains prétendent que ces imprécations, qui sont très secrètes et très anciennes, ont toujours un effet inévitable sur ceux qui en ont été l'objet; qu'elles sont même funestes à ceux qui les prononcent; d'où vient que peu de personnes osent les employer, et qu'ils ne le font que dans des occasions extraordinaires. Aussi blâma-t-on Atéius d'avoir compris, dans un anathème si terrible, Rome elle-même, dont l'intérêt était le seul motif de son indignation contre le consul.

XXI. Crassus s'étant mis en route, arrive à Brundusium; l'hiver n'était pas encore passé, et rendait la navigation dangereuse; mais il ne voulut pas attendre; et ayant mis tout de suite à la voile, il perdit plusieurs vaisseaux. Il rassembla le reste de son armée, et se rendit par terre en Galatie, où il trouva le roi Déjotarus occupé, malgré son extrême vieillesse, à bâtir une ville (27). « Eh! quoi, prince, lui dit Crassus en plaisantant, » vous commencez à bâtir une ville à la douzième » heure du jour! — Mais vous-même, général, lui » répondit en riant Déjotarus, vous ne partez pas » de trop bonne heure pour aller faire la guerre » aux Parthes. » Crassus avait alors soixante ans, et il en paraissait davantage. Arrivé en Syrie, il vit ses premiers succès justifier ses espérances; il jeta sans obstacle un pont sur l'Euphrate, et y fit passer en sûreté son armée. Plusieurs villes de la Mésopotamie se rendirent à lui volontairement; il y en eut une cependant, dont Apollonius était le tyran, qui osa faire résistance, et tua cent soldats romains. Crassus, ayant fait approcher toute son armée, prit la ville d'assaut, en pilla toutes les richesses, et vendit les habitants. Les Grecs appelaient cette ville Zénodotie (28). Crassus ayant souffert que ses soldats, pour un si mince avantage, lui donnassent le titre d'*imperator*, se couvrit de honte, et ne donna pas une grande idée de l'élévation de ses sentiments; on jugea qu'il renonçait à l'espérance de plus grands exploits, puisqu'il attachait tant de prix à un si faible succès. Après avoir mis, dans les villes qu'il avait soumises, des garnisons qui montaient à sept mille hommes de pied et à mille chevaux, il retourna prendre ses quartiers d'hiver en Syrie. Ce fut là que son fils vint le joindre de la Gaule où il était avec César. Ce jeune homme avait déjà reçu plusieurs prix d'honneur qu'il devait à son courage; et il amenait à son père mille cavaliers d'élite.

XXII. Après la faute qu'avait faite Crassus d'entreprendre cette guerre, et qui fut la plus grande de toutes, il n'en commit pas de plus funeste que ce prompt retour en Syrie, tandis qu'il aurait dû hâter sa marche, et occuper les villes de Babylone et de Séleucie, de tout temps ennemies des Parthes (29). Par ce retard, il donna le temps aux ennemis de se préparer à la défense. A cette première faute il en ajouta une seconde : ce fut de se conduire pendant son séjour en Syrie plutôt en commerçant qu'en général d'armée, ce qui lui attira un blâme universel. Au lieu de faire la revue de ses troupes, de les tenir en haleine par des exercices et des jeux militaires, il s'amusa pendant plusieurs jours à compter les revenus des villes, à peser lui-même à la balance tous les trésors que renfermait le temple de la déesse d'Hiérapolis (30). Il envoyait demander aux peuples et aux villes des contributions en hommes pour recruter son armée; et ensuite il les en exemptait pour de l'argent. Cette conduite le rendit méprisable à ceux même qui obtenaient ces exemptions. Le premier présage de ses malheurs lui vint de cette déesse d'Hiérapolis, qui, selon les uns, est Vénus,

suivant d'autres, Junon; et que quelques uns assurent être la Nature même, qui a tiré de la substance humide les principes et les semences de tous les êtres, et a fait connaître aux hommes les sources de tous les biens. Comme il sortait du temple, le jeune Crassus fit une chute sur le seuil de la porte, et son père tomba sur lui. Pendant qu'il rassemblait ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il reçut des ambassadeurs d'Arsace, roi des Parthes (51), qui lui exposèrent en peu de mots l'objet de leur députation. « Si cette armée, lui dirent-ils, est envoyée par les Romains, notre roi leur fera une guerre implacable; mais si, comme on nous l'a dit, c'est contre la volonté de Rome, et pour satisfaire sa propre cupidité, que Crassus est entré en armes dans le pays des Parthes, et s'est emparé de leurs villes; Arsace, lui donnant l'exemple de la modération, aura pitié de sa vieillesse, et laissera la libre sortie de ses états aux soldats romains, qu'il regarde plutôt comme ses prisonniers que comme des troupes établies en garnison dans ses villes. » Crassus leur ayant répondu avec une sorte de bravade qu'il leur ferait savoir ses intentions dans la ville de Séleucie, Vagisès, le plus âgé des ambassadeurs, se mit à rire, et lui montrant la paume de sa main : « Crassus, lui dit-il, il croîtra du poil dans le creux de ma main, plutôt que tu ne verras Séleucie. » Les ambassadeurs se retirèrent, et étant retournés vers leur roi Hyrodes, ils lui déclarèrent qu'il ne fallait plus songer qu'à la guerre.

XXIII. Cependant quelques uns des soldats romains que Crassus avait mis en garnison dans les villes de Mésopotamie s'en étant échappés avec le plus grand danger, apportèrent à Crassus des nouvelles inquiétantes. Ils avaient vu de leurs yeux le grand nombre des ennemis, les combats qu'ils avaient livrés en attaquant ces villes; et comme il est ordinaire dans la frayeur, ils faisaient les choses beaucoup plus terribles qu'elles n'étaient. « Les Parthes, disaient-ils, sont des hommes dont on ne peut éviter la poursuite, et qu'on ne saurait atteindre dans leur fuite; leurs traits sont d'une espèce inconnue aux Romains, et ils les lancent avec tant de roideur que l'œil ne peut en suivre la rapidité, et qu'on en est frappé avant que de les avoir vus partir. Les armes offensives de leur cavalerie brisent et pénètrent tout sans trouver de résistance, et leurs armes défensives ne peuvent être entamées. » Ces rapports rabattirent beaucoup de l'audace des soldats, qui avaient cru que les Parthes ressemblaient aux peuples d'Arménie et de Cappadoce, que Lucullus avait toujours battus et poussés devant lui jusqu'à se lasser. Ils s'étaient flattés que les plus grandes difficultés de cette guerre seraient la longueur du chemin et la poursuite des ennemis, qui n'oseraient jamais les attendre pour se mesurer avec eux; et ils se voyaient, contre leur attente, réservés à des combats et à des dangers continuels. Aussi quelques uns des principaux officiers furent-ils d'avis que Crassus s'arrêtât, et qu'avant d'aller plus loin, il remît l'entreprise entière en délibération. De ce nombre était le questeur Cassius. Les devins même disaient tout bas que les victimes avaient toujours donné des signes funestes, et n'avaient jamais pu rendre les dieux propices. Mais Crassus ne fit aucune attention à leurs présages, et ne voulut écouter que ceux qui l'exhortaient à presser la marche. Ce qui augmenta encore sa confiance, ce fut de voir arriver à son camp Artabaze, roi d'Arménie, qui lui amenait six mille cavaliers, qu'on disait n'être que les gardes et les satellites de ce prince, qui lui promettait encore dix mille chevaux bardés de fer et trente mille hommes de pied, tous entretenus à ses dépens. Il conseillait à Crassus d'entrer dans le pays des Parthes par l'Arménie, où il aurait en abondance toutes les provisions nécessaires à son armée, que le roi fournirait lui-même; où il marcherait en sûreté, ayant devant lui une longue chaîne de montagnes, dans un pays très coupé et presque impraticable à la cavalerie, qui faisait toute la force des Parthes. Crassus le remercia assez froidement (52) de sa bonne volonté, et des offres qu'il lui faisait d'un si puissant secours; mais il lui dit qu'il passerait par la Mésopotamie, où il avait laissé un grand nombre de braves Romains. Sur cette réponse, le roi d'Arménie s'en retourna.

XXIV. Crassus faisait passer l'Euphrate à ses troupes sur le pont qu'il avait construit près de la ville de Zeugma (53), lorsqu'il survint tout-à-coup des tonnerres affreux et des éclairs redoublés qui donnaient dans le visage des soldats. Il s'éleva en même temps un vent impétueux, et un nuage épais d'où la foudre s'élançant avec violence tomba sur le pont, et en abattit une grande partie. Le lieu où il devait camper fut deux fois frappé de la foudre. Un de ses chevaux de bataille, couvert du plus riche harnais, emporta son écuyer, et se précipita avec lui dans le fleuve, où il fut englouti. Quand on enleva l'aigle de la première compagnie, pour donner le signal de la marche, elle se tourna d'elle-même en arrière. Lorsqu'après le passage du fleuve, on distribua les vivres aux soldats, on commença par le sel (54) et les lentilles, que les Romains regardent comme des signes de deuil, et qu'ils font servir pour les funérailles. Crassus, dans le discours qu'il fit aux troupes, laissa échapper une parole qui jeta le trouble dans toute l'armée; il dit qu'il avait fait rompre le pont, afin que personne ne pût retourner sur ses pas; et quand il eut senti

combien cette parole était inconsidérée, au lieu de la corriger et de l'expliquer, pour rendre la confiance aux timides, son opiniâtreté naturelle la lui fit négliger. Enfin, dans le sacrifice d'expiation pour l'armée, il laissa tomber les entrailles de la victime, qu'il prenait des mains du devin; et s'étant aperçu de l'impression fâcheuse que cet accident avait faite sur les assistants : « Voilà, dit-» il en souriant, ce que fait la vieillesse; du moins » les armes ne me tomberont pas des mains. » Après le sacrifice, il se mit en marche le long de l'Euphrate avec sept légions d'infanterie, un peu moins de quatre mille chevaux, et à peu près autant de troupes légères. Quelques uns des coureurs qu'il avait envoyés reconnaître le pays lui rapportèrent qu'ils n'avaient pas trouvé un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avaient vu les traces d'un grand nombre de gens de cheval, qui paraissaient avoir pris la fuite, comme s'ils étaient poursuivis. Ce rapport lui donna encore plus de confiance, et les soldats eux-mêmes conçurent du mépris pour les Parthes, en se persuadant qu'ils n'oseraient jamais en venir aux mains avec eux. Mais Cassius représenta de nouveau à Crassus qu'il devait laisser reposer son armée dans une des villes où il avait mis garnison, jusqu'à ce qu'il eût pris des informations plus sûres des ennemis: que s'il n'approuvait pas cet avis, il fallait, en suivant l'Euphrate, gagner Séleucie, où il serait à portée de tirer des vivres en abondance de ses vaisseaux de charge, qui suivraient toujours son camp; que l'Euphrate les empêchant d'être enveloppés, ils auraient toujours l'ennemi en face, et le combattraient sans désavantage.

XXV. Crassus délibérait avec son conseil sur les propositions de Cassius, lorsqu'il vint dans le camp un chef d'Arabes, nommé Ariamnes (35), homme artificieux et fourbe, qui, de tous les malheurs que la fortune rassembla pour la perte de Crassus, fut le plus grand et le plus décisif. Quelques officiers qui avaient servi sous Pompée dans ce pays-là savaient que l'amitié de cet Arabe ne lui avait pas été inutile, et il passait pour ami des Romains. Mais alors les généraux du roi des Parthes, avec qui il était d'intelligence, l'envoyèrent à Crassus, pour l'engager par tous les moyens possibles à s'éloigner le plus qu'il pourrait des bords du fleuve et des pays montueux, et à se jeter dans ces plaines immenses, où il serait facile de l'envelopper; car rien n'était moins dans leur projet que d'attaquer de front les Romains. Ce Barbare, qui ne manquait pas d'éloquence, étant donc venu trouver Crassus, loua d'abord Pompée, comme son bienfaiteur; ensuite, félicitant Crassus sur le bon état de son armée, il le blâma de tirer ainsi la guerre en longueur, de consumer son temps en préparatifs, comme s'il avait besoin d'armes, et non pas plutôt de mains et de pieds agiles, contre des ennemis qui depuis long-temps ne cherchaient que les moyens d'enlever les personnes qui leur étaient les plus chères, avec leurs meubles les plus précieux, et de s'enfuir le plus promptement qu'ils pourraient chez les Scythes ou chez les Hyrcaniens. « Quand » même, ajouta-t-il, vous devriez les combattre, » il faudrait vous hâter, avant que leur roi, repre-» nant courage, eût rassemblé toutes ses forces; » maintenant il jette entre vous et lui Syllaces et » Suréna, afin de vous empêcher de le poursuivre; » pour lui, il ne se montre nulle part. »

XXVI. Rien de tout cela n'était vrai; car le roi Hyrodes ayant fait deux divisions de son armée, était allé à la tête de l'une ravager l'Arménie, pour les venger d'Artabaze (36); et il avait envoyé l'autre contre les Romains, sous les ordres de Suréna, non, comme on l'a dit, qu'il méprisât Crassus; Hyrodes n'avait pas assez peu de sens pour faire si peu de cas d'un adversaire tel que Crassus, l'un des premiers personnages de Rome, et pour préférer d'aller combattre Artabaze et faire le dégât dans l'Arménie. Je crois plutôt que voulant, par la crainte du danger, n'être que simple spectateur et attendre l'événement, il envoya d'abord Suréna pour tenter la fortune du combat et arrêter les Romains. Car Suréna n'était pas un homme ordinaire, ses richesses, sa naissance et sa réputation le plaçaient immédiatement au-dessous du roi : en valeur et en prudence il était le premier des Parthes, et ne le cédait à personne pour la beauté de la taille et de la figure. Quand il était en voyage, il avait à sa suite mille chameaux qui portaient son bagage, deux cents chariots pour ses concubines, mille cavaliers tout couverts de fer, et un plus grand nombre armés à la légère, car ses vassaux et ses esclaves auraient pu lui composer une escorte de dix mille chevaux : sa naissance lui donnait le droit héréditaire de ceindre le bandeau royal aux rois des Parthes le jour de leur couronnement. Il avait rétabli Hyrodes sur le trône d'où il avait été chassé, lui avait soumis la ville de Séleucie en montant le premier sur la muraille, et renversant de sa main tous ceux qui faisaient résistance. Il n'avait pas encore trente ans, et déja sa prudence et la sagesse de ses conseils lui avaient acquis la plus grande réputation. Ce fut principalement par cette prudence qu'il détruisit Crassus, que d'abord son audace et son orgueil, ensuite le découragement où le jetèrent ses malheurs, firent si facilement tomber dans tous les piéges que Suréna lui tendit.

XXVII. Le Barbare Ariamnes lui ayant alors persuadé de s'éloigner du fleuve, le mena à travers de grandes plaines, par un chemin d'abord uni et

aisé, mais qui bientôt devint très difficile. On ne trouva plus que des sables profonds, que des campagnes découvertes où l'on ne voyait ni arbres ni eaux, où l'œil n'apercevait aucune borne qui fît espérer quelque repos. La soif, la fatigue, et plus encore les objets désespérants que les Romains avaient sous les yeux, les jetèrent dans le découragement; ils ne voyaient nulle part ni arbre, ni ruisseau, ni colline, ni herbe verte; ce n'était, en quelque sorte, qu'une mer immense de sables déserts qui les environnaient de toutes parts. Ce début leur fit soupçonner de la trahison; et ils ne purent plus en douter, lorsqu'ils reçurent des courriers d'Artabaze, qui mandait à Crassus qu'obligé de soutenir une guerre difficile contre Hyrodes, qui était tombé sur lui avec de grandes forces, il ne pouvait lui envoyer les secours qu'il lui avait promis; qu'il lui conseillait donc de retourner vers l'Arménie, de joindre ses troupes aux siennes, pour combattre ensemble contre le roi des Parthes; que s'il ne voulait pas suivre ce conseil, il évitât du moins de marcher et de camper dans des lieux favorables à la cavalerie, et qu'il s'approchât toujours des montagnes. Crassus, aveuglé par sa colère et par son imprudence, ne daigna pas même écrire au roi d'Arménie; il se contenta de répondre de vive voix aux courriers qu'il n'avait pas le temps de penser aux Arméniens, mais que bientôt il irait dans leur pays se venger de la trahison d'Artabaze (37). Cassius, indigné de cette réponse, ne fit plus de nouvelles représentations à Crassus, qui les recevait mal; et prenant à part Ariamnes, il l'accabla de reproches et d'injures : « Le plus scélérat des hommes, lui dit-il, quel mauvais génie t'a conduit vers nous? Par quels charmes, par quels sortiléges as-tu su persuader à Crassus de jeter son armée dans ces déserts immenses, dans ces abîmes de sables, dans ces chemins arides qui conviendraient plutôt à un chef de voleurs numides qu'à un général des Romains? » Le Barbare, homme fourbe et rusé, parlant à Cassius avec beaucoup de soumission, cherche à le rassurer, et l'exhorte à supporter cette marche pénible, qui finirait bientôt. Se mêlant ensuite parmi les soldats et marchant avec eux, il leur dit d'un ton railleur : « Croyez-vous donc marcher dans les belles plaines de la Campanie? et voudriez-vous trouver ici ces sources, ces ruisseaux, ces ombrages, et jusqu'à ces bains et ces hôtelleries dont elle est pleine? Oubliez-vous que vous êtes sur les confins de l'Arabie et de l'Assyrie? »

XXVIII. C'est ainsi que ce Barbare tâchait de les adoucir; mais avant que sa fourberie fût découverte, il sortit du camp, et du consentement de Crassus, à qui il persuada encore qu'il allait le servir, en mettant le trouble parmi les ennemis. Ce jour-là, dit-on, Crassus, au lieu de paraître en public avec sa robe de pourpre, comme c'est l'usage des généraux romains, en prit une noire, et s'en étant aperçu, il alla tout de suite en changer. Les officiers ayant voulu prendre les enseignes pour donner le signal de la marche, ils eurent autant de peine à les arracher que si elles eussent pris racine en terre. Crassus ne fit qu'en plaisanter; et pour presser la marche, il força ses gens de pied de suivre la cavalerie. Mais bientôt quelques uns des coureurs, qu'il avait envoyés à la découverte, vinrent lui rapporter que leurs camarades avaient été tués par les ennemis; qu'ils avaient eu eux-mêmes bien de la peine à leur échapper, et que l'armée des Parthes, aussi nombreuse que pleine d'audace, était en marche pour venir les attaquer. Ce rapport jeta le trouble dans toute l'armée; et Crassus en fut si étonné, que, hors de lui-même et n'ayant pas une entière liberté d'esprit, il rangea avec beaucoup de précipitation ses troupes en bataille. D'abord, par le conseil de Cassius, il donna le plus d'étendue possible à son infanterie, afin qu'occupant un grand espace, elle fût moins facile à envelopper, et il distribua la cavalerie sur les ailes; mais ensuite changeant d'avis, et resserrant son infanterie, il en forma une phalange carrée d'une grande profondeur qui faisait face de tous côtés, et qui avait sur chaque face douze cohortes, fortifiées chacune par une compagnie de gens de cheval; il voulait que chaque partie de cette phalange fût soutenue par la cavalerie, et que tout le corps de bataille étant également défendu chargeât avec plus de confiance. Il donna le commandement d'une des ailes à Cassius, mit son fils Crassus à la tête de l'autre, et se plaça lui-même au centre. Ils s'avancèrent dans cet ordre, et arrivèrent aux bords d'un petit ruisseau appelé Balissus; il n'avait pas beaucoup d'eau, mais il fit un grand plaisir aux soldats, qui, par l'extrême sécheresse et la chaleur excessive qu'ils avaient essuyée dans une marche si pénible, étaient accablés de fatigue.

XXIX. La plupart des officiers proposèrent de camper en cet endroit et d'y passer la nuit, pour s'assurer, autant qu'il serait possible, du nombre des ennemis, de leur ordonnance de bataille, et les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais Crassus, emporté par l'ardeur de son fils et de la cavalerie que commandait ce jeune homme, et qui le pressaient de les mener au combat, ordonna que ceux qui voudraient prendre leur repas mangeassent debout sans quitter leurs rangs; il ne leur donna pas même le temps d'achever, et les fit remettre en marche; mais au lieu de les faire aller au petit pas, et en prenant de temps en temps du repos, comme on a coutume de faire

quand on mène des troupes au combat, ils marchaient d'un pas précipité, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils aperçurent les Parthes, qui, contre leur attente, ne leur parurent ni si nombreux ni si imposants qu'on les leur avait représentés : car Suréna avait placé derrière les premiers rangs une grande partie de ses troupes ; et pour cacher l'éclat de leurs armes, il les leur avait fait couvrir avec des peaux ou avec leurs manteaux. Mais dès qu'ils furent près des Romains, et que Suréna leur eut donné le signal, à l'instant toute la campagne retentit de cris affreux et d'un bruit épouvantable ; car les Parthes ne se servent pas, pour s'animer au combat, de cors ou de trompettes, mais d'instruments creux, couverts de cuir, entourés de sonnettes d'airain, sur lesquels ils frappent avec force, et d'où il sort un bruit sourd et effrayant, qui semble un mélange du rugissement de bêtes féroces et des éclats du tonnerre. Ils avaient très bien observé que l'ouïe est de tous nos sens celui qui porte plus aisément le trouble dans l'ame, qui émeut plus promptement les passions, et transporte plus vivement l'homme hors de lui-même.

XXX. Les Romains étaient encore tout effrayés de ce bruit extraordinaire, lorsque les Parthes, jetant tout-à-coup les couvertures de leurs armes, parurent tout en feu par le vif éclat de leurs casques et de leurs cuirasses, qui, faits d'un acier margien (38), brillaient comme la flamme ; leurs chevaux, bardés de fer et d'airain, ne jetaient pas moins d'éclat. A leur tête, Suréna se faisait distinguer par sa taille et sa beauté ; son air efféminé semblait démentir sa haute réputation ; car il peignait son visage à la façon des Mèdes, et ses cheveux étaient séparés sur le front ; au lieu que les autres Parthes les laissaient croître naturellement, à la manière des Scythes, afin de se rendre plus terribles. Ils voulurent d'abord charger les Romains à coups de piques, afin de les enfoncer et d'ouvrir leurs premiers rangs : mais quand ils eurent reconnu la profondeur de leur phalange et l'assiette ferme des soldats qui se tenaient unis et serrés, ils reculèrent à quelque distance, et, feignant de se disperser et de rompre leur ordonnance, ils eurent enveloppé le bataillon carré des Romains, avant que ceux-ci se fussent aperçus de leur dessein. Crassus, aussitôt, ordonne à ses troupes légères de tomber sur l'ennemi ; mais elles n'allèrent pas loin : accablées d'une grêle de flèches, elles se retirèrent bien vite pour se mettre à couvert sous leur infanterie, qui commença à être saisie de trouble et d'effroi à la vue de ces flèches, dont la force et la roideur brisaient toutes les armes et ne trouvaient aucune résistance. Les Parthes s'étant éloignés, lancèrent des flèches de tous côtés sans viser personne ; la phalange romaine était si serrée, qu'il était impossible que chaque coup ne portât, et tous ces coups étaient terribles ; la grandeur, la force, la flexibilité de leurs arcs, donnaient plus d'étendue à la corde, chassaient la flèche avec impétuosité, et faisaient des blessures profondes. Les Romains étaient dans la situation la plus fâcheuse : s'ils restaient fermes dans leurs rangs, ils étaient cruellement blessés ; s'ils marchaient contre les ennemis, ils ne pouvaient leur faire de mal, et n'en étaient pas moins maltraités. Les Parthes fuyaient à leur approche, sans cesser pour cela de tirer ; car c'est une manière de combattre qu'ils entendent mieux qu'aucun autre peuple du monde, après les Scythes : manœuvre très adroitement imaginée, puisqu'ils se défendent même en fuyant, et que par-là leur fuite n'a rien de honteux.

XXXI. Tant que les Romains espérèrent que les Parthes, après avoir épuisé leurs flèches, cesseraient de combattre ou en viendraient aux mains, ils souffrirent avec courage ; mais quand on sut qu'il y avait derrière l'armée des chameaux chargés de flèches, où les premiers rangs, en faisant le tour, allaient, à mesure qu'ils en avaient besoin, en prendre de nouvelles, alors Crassus, ne voyant point de terme à des maux si cruels, fit dire à son fils de tout tenter pour joindre et charger les ennemis avant qu'il fût enveloppé ; car c'était surtout de son corps de cavalerie qu'une des ailes de l'armée ennemie s'était approchée davantage, pour l'entourer et la prendre par derrière. Le jeune Crassus ayant pris à l'instant treize cents chevaux, au nombre desquels étaient les mille que César lui avait donnés, cinq cents archers, et les huit cohortes d'infanterie qui se trouvaient le plus près de lui, courut sur ceux des ennemis qui cherchaient à l'envelopper ; mais les Parthes, soit, comme on l'a dit, qu'ils craignissent cette attaque, soit qu'ils voulussent attirer le jeune homme le plus loin qu'ils pourraient de son père, tournèrent bride et prirent la fuite. Le fils de Crassus se mit à crier que les ennemis n'osaient les attendre, et en même temps il pousse à eux à bride abattue, suivi de Censorinus et de Mégabacchus (39) ; celui-ci, distingué par son courage et par sa force ; Censorinus, par sa dignité de sénateur et par son éloquence ; tous deux amis du jeune Crassus et à peu près de son âge. La cavalerie s'étant donc mise à la poursuite de l'ennemi, les gens de pied ne voulurent pas montrer moins d'ardeur ni moins de joie, dans l'espérance qu'ils avaient de la victoire ; car ils croyaient être vainqueurs, et n'avoir plus qu'à poursuivre l'ennemi : mais lorsqu'ils furent très éloignés du corps de leur armée, ils reconnurent la fraude des Parthes ; ceux qui avaient fait semblant de fuir

tournèrent tête, et furent bientôt joints par un grand nombre d'autres. Les Romains s'arrêtèrent, dans la pensée que les ennemis, les voyant en si petit nombre, en viendraient aux mains avec eux; mais les Parthes, leur opposant leurs chevaux bardés de fer, firent voltiger autour d'eux leur cavalerie légère, qui, en courant la plaine et en remuant jusqu'au fond les monceaux de sable dont elle était couverte, éleva un nuage si épais de poussière, que les Romains ne pouvaient ni se voir ni se parler. Rassemblés dans un petit espace, et pressés les uns contre les autres, ils tombaient sous les flèches des ennemis, et expiraient d'une mort aussi lente que cruelle, dans des douleurs et des déchirements insupportables. Ils se roulaient sur le sable avec les flèches dans le corps, et mouraient dans des tourments affreux; ou s'ils voulaient arracher ces flèches à pointes recourbées, qui avaient pénétré à travers les veines et les nerfs, ils ouvraient davantage leurs plaies et augmentaient leurs douleurs.

XXXII. Il en périt un grand nombre dans cette attaque meurtrière, et ceux qui restaient encore n'étaient plus en état de se défendre. Le jeune Crassus les ayant exhortés à charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui montrèrent leurs mains attachées à leurs boucliers, leurs pieds percés d'outre en outre et cloués à terre, en sorte qu'ils étaient dans une égale impuissance de combattre et de fuir. Alors Crassus, poussant ses gens de cheval, se jette au milieu des ennemis et les charge avec vigueur; mais le combat était trop inégal, soit dans l'attaque, soit dans la défense. Les Romains frappaient, avec des javelines faibles et courtes, sur des cuirasses d'acier ou de cuir; et les Barbares, armés de forts épieux, portaient des coups terribles sur les corps des Gaulois, qui étaient presque nus ou légèrement armés. C'était en ces derniers que le jeune Crassus avait la plus grande confiance, et il fit avec eux des prodiges de valeur. Ils prenaient à pleines mains les épieux des Parthes, et les saisissant eux-mêmes par le milieu du corps, ils les renversaient de dessus leurs chevaux, et une fois à terre, la pesanteur de leurs armes les empêchait de se relever. Plusieurs de ces cavaliers gaulois, quittant leurs chevaux, se glissaient sous ceux des ennemis, et leur perçaient le flanc avec leurs épées. Ces animaux se cabraient de douleur, renversaient leurs maîtres, les foulaient aux pieds pêle-mêle avec les ennemis, et tombaient morts sur la place : mais rien ne faisait autant souffrir les Gaulois que la chaleur et la soif, qu'ils n'étaient pas accoutumés à supporter. Plusieurs de leurs chevaux périrent en allant s'enferrer d'eux-mêmes dans les épieux des ennemis. Ils furent donc obligés de se retirer vers leur infanterie, emmenant le jeune Crassus, qui souffrait beaucoup de ses blessures. Ayant aperçu assez près d'eux une butte de sable, ils s'y retirèrent, attachèrent leurs chevaux au milieu de cet espace, et formèrent une sorte d'enceinte avec leurs boucliers, dans l'espérance qu'ils pourraient mieux s'y défendre contre les Barbares. Il arriva tout le contraire; car, sur un terrain uni, les premiers rangs servent à couvrir les derniers; mais l'inégalité du lieu les élevant les uns au-dessus des autres, et ceux de derrière étant les plus découverts, ils ne pouvaient éviter les flèches des Barbares; ils en étaient tous également frappés, et déploraient leur malheur de périr ainsi sans gloire, et sans pouvoir se venger de leurs ennemis.

XXXIII. Le jeune Crassus avait auprès de lui deux de ces Grecs qui s'étaient établis à Carres (40), ville de cette contrée; ils se nommaient Hiéronymus et Nicomachus. Ils lui proposèrent de s'enfuir avec eux, et de se retirer dans la ville d'Ischnes, qui tenait pour les Romains, et qui n'était pas éloignée. Mais il leur répondit qu'il n'y avait point de mort si affreuse, dont la crainte pût lui faire abandonner des soldats qui se sacrifiaient pour lui; il leur conseilla donc de se sauver, et, après les avoir embrassés, il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui était traversée d'une flèche, il présenta le flanc à son écuyer, et lui ordonna de le percer de son épée. Censorinus mourut, dit-on, de la même manière; et Mégabacchus se donna lui-même la mort. Les principaux officiers se tuèrent de leur propre main, et ceux qui restèrent périrent par le fer de leur ennemi, en combattant avec beaucoup de valeur. Les Parthes ne firent pas plus de cinq cents prisonniers; ils coupèrent la tête du jeune Crassus, et marchèrent aussitôt contre son père[1], qui, après avoir donné à son fils l'ordre d'attaquer les Parthes, ne fut pas long-temps sans recevoir la nouvelle de leur déroute, et de la poursuite qu'en faisaient les Romains. Voyant que les ennemis qu'il avait en tête ne le pressaient plus si vivement, car la plupart étaient allés contre son fils, il reprit un peu courage; et ayant réuni ses troupes, il alla se placer sur une colline qu'il avait derrière lui, dans l'espérance que son fils ne tarderait pas à revenir de la poursuite des Parthes. Les premiers courriers que le jeune Crassus lui avait envoyés, pour lui apprendre dans quel danger il était, avaient été massacrés par les ennemis; les derniers leur ayant échappé avec beaucoup de peine, vinrent lui annoncer que son fils était perdu, s'il ne lui envoyait un secours aussi puissant que prompt.

XXXIV. Cette nouvelle jeta Crassus dans un tel trouble, qu'agité de passions contraires, il ne savait quel parti prendre : long-temps partagé entre

[1] Le texte ajoute : voici dans quelle position il était.

la crainte de tout perdre et le desir d'aller au secours de son fils, il se détermine enfin à faire avancer son armée; elle était à peine en marche, qu'il voit arriver les Parthes, que leurs cris perçants et leurs chants de victoire rendaient encore plus terribles. Ils firent retentir les sons effrayants de leurs tambours aux oreilles des Romains, qui les regardèrent comme le signal d'un nouveau combat. Ceux qui portaient au bout d'une pique la tête du jeune Crassus, s'approchant des Romains, la leur présentèrent, en leur demandant, avec une raillerie insultante, quels étaient les parents et la famille de ce jeune homme : « car, ajoutèrent-ils, il n'est » pas vraisemblable qu'un jeune guerrier d'un si » grand courage, d'une valeur si brillante, ait » pour père un homme aussi lâche, aussi méprisable » que Crassus. » Cette vue abattit beaucoup plus le courage et les forces des Romains, que tous les autres maux qu'ils souffraient. Loin d'enflammer leur colère et de les animer du desir si naturel de la vengeance, elle les glaça de crainte et d'horreur. Cependant Crassus, dans un malheur si grand, fit paraître beaucoup plus de courage qu'il n'en avait encore montré. Il parcourut les rangs, en criant à ses soldats : « Romains, c'est moi seul que » cette perte regarde. Tant que vous vivrez, toute la » fortune et toute la gloire de Rome subsistent, et » sont toujours invincibles. Mais si vous êtes tou» chés du malheur d'un père qui vient de perdre un » fils si estimable, montrez votre compassion pour » moi dans votre colère contre les ennemis; ôtez» leur cette joie barbare, punissez leur cruauté, » et ne vous laissez pas abattre par mon malheur. » Il faut nécessairement en éprouver, quand on » aspire à de grandes choses. Ce n'est pas sans ver» ser le sang des Romains que Lucullus a vaincu » Tigrane, et que Scipion a défait Antiochus. » Nos ancêtres ont perdu mille vaisseaux sur les » mers de Sicile; ils ont vu périr en Italie plu» sieurs de leurs généraux et de leurs capitaines, » et leurs défaites n'ont pas empêché les Romains de » subjuguer leurs vainqueurs. Ce n'est pas aux fa» veurs de la fortune, mais à leur patience, à leur » courage dans l'adversité, qu'ils ont dû cette » grande puissance à laquelle ils sont parvenus. »

XXXV. Ces encouragements de Crassus firent peu d'impression sur le plus grand nombre; et lorsqu'il donna l'ordre de jeter le cri du combat, il reconnut le découragement de ses troupes au cri faible et inégal qu'elles firent entendre, et qui contrastait si fort avec les cris éclatants et fermes que poussaient les Barbares. Dès que l'attaque eut commencé, la cavalerie légère des Parthes se répandit sur les flancs des Romains, et fit pleuvoir sur eux une grêle de flèches. La cavalerie pesamment armée les chargeant de front avec ses épieux, les força de se resserrer dans un espace étroit; quelques uns seulement, pour éviter la mort cruelle que donnaient les flèches, osèrent se jeter sur eux en désespérés; non qu'ils leur fissent beaucoup de mal, mais du moins ils recevaient une mort prompte des blessures larges et profondes que faisaient ces longues piques, dont les Barbares leur portaient des coups si roides et si forts, que souvent ils perçaient deux cavaliers à la fois. Un combat si inégal dura jusqu'à la nuit, qui obligea les Parthes de rentrer dans leur camp. Ils dirent, en se retirant, qu'ils accordaient une nuit à Crassus pour pleurer son fils, à moins que, prenant un parti plus sage et plus sûr, il ne voulût aller de lui-même trouver Arsace, plutôt que de s'y voir traîné. Ils campèrent près des Romains, avec l'espérance de les défaire entièrement le lendemain. Cette nuit fut terrible pour les soldats de Crassus; ils ne songèrent ni à enterrer les morts, ni à panser les blessés, qui expiraient dans les douleurs les plus cruelles : chacun déplorait son propre malheur, qu'ils jugeaient tous inévitable, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils entreprissent de se jeter pendant la nuit dans cette plaine immense. Leurs blessés les mettaient aussi dans une cruelle perplexité : les emporter avec eux, c'était mettre plus de lenteur dans la fuite; en les laissant, leurs cris ne pouvaient manquer de faire découvrir leur départ. Quoiqu'ils reconnussent que Crassus était l'auteur de tous leurs maux, ils desiraient néanmoins de le voir et de l'entendre; mais, retiré à l'écart dans un coin obscur, couché à terre et la tête couverte, il offrait à la multitude un grand exemple des vicissitudes de la fortune, et aux hommes de sens une preuve frappante des effets de sa folie et de son ambition, qui, le rendant insensible à la gloire d'être le premier et le plus grand entre tant de milliers d'hommes, lui avaient fait croire que tout lui manquait, parcequ'il en voyait deux qui lui étaient préférés.

XXXVI. Octavius, un de ses lieutenants, et Cassius, voulurent le faire lever, et lui redonner du courage; mais le voyant incapable d'en reprendre, ils appellent les centurions et les chefs de bandes, tiennent conseil à la hâte, et, ayant décidé le départ, ils font lever le camp, sans donner le signal avec la trompette. L'ordre s'exécuta d'abord dans un grand silence; mais dès que les blessés s'aperçurent qu'on les abandonnait, ils poussèrent des cris et des gémissements qui remplirent le camp de trouble et de confusion : ceux qui avaient décampé les premiers, croyant que les ennemis venaient les attaquer, en furent dans un tel effroi, qu'en revenant souvent sur leurs pas, et se rangeant en bataille, en chargeant sur les bêtes de somme les blessés qui les suivaient, et faisant descendre les

moins malades, ils perdirent un temps considérable. Il n'y eut que trois cents cavaliers qui, sous la conduite d'Ignatius, arrivèrent à Carres au milieu de la nuit. Cet officier ayant appelé en sa langue les gardes qui faisaient sentinelle sur les murailles, et qui lui répondirent, les chargea de dire à Coponius, commandant de la place, que Crassus avait livré un grand combat contre les Parthes; et sans rien dire de plus, sans se faire connaître, il gagna le pont que Crassus avait construit sur l'Euphrate, et se sauva avec ses cavaliers; mais il fut blâmé d'avoir ainsi abandonné son général. Cependant cette parole qu'il avait jetée en passant, pour être rapportée à Coponius, fut utile à Crassus. Ce commandant ayant jugé, à la précipitation de l'officier et à l'obscurité de son discours qu'il n'avait rien de bon à annoncer, fit armer sur-le-champ la garnison; et dès qu'il fut informé que Crassus était en marche, il alla au-devant de lui, et le fit entrer dans la ville avec son armée. Les Parthes s'étaient bien aperçus de la fuite des Romains, mais ils ne voulurent pas les poursuivre la nuit; et le lendemain, au point du jour, étant entrés dans le camp, ils y passèrent au fil de l'épée les blessés qu'on y avait laissés, au nombre de quatre mille; leur cavalerie ayant couru la plaine, prit un grand nombre de fuyards qui s'étaient égarés. Vargunlinus (41), un des lieutenants de Crassus, s'étant écarté dans l'obscurité de la nuit du reste de l'armée, avec quatre cohortes, se trompa de chemin, et se retira sur une colline, où le lendemain les Parthes vinrent l'attaquer; malgré la plus vigoureuse défense, ils furent tous massacrés, à l'exception de vingt, qui se jetèrent, l'épée à la main, au travers des ennemis; les Parthes, admirant leur valeur, s'ouvrirent pour les laisser passer, et ils se rendirent à Carres sans être inquiétés.

XXXVII. Cependant Suréna reçut la fausse nouvelle que Crassus s'était sauvé avec les plus braves de son armée, et qu'il ne s'était réfugié à Carres qu'une multitude ramassée au hasard, qui ne méritait pas la moindre attention. Il crut d'abord avoir perdu tout le fruit de sa victoire; mais comme il était encore dans le doute, voulant s'assurer de la vérité, afin de faire le siége de la ville ou de laisser les Carriens et de suivre Crassus, selon ce qu'il apprendrait, il fit partir un de ses truchements, qui savait les deux langues, avec ordre de s'approcher des murailles, d'appeler en langage romain Crassus ou Cassius, et de dire à l'un ou à l'autre que Suréna voulait s'aboucher avec lui. Le truchement ayant rempli sa commission, Crassus, à qui l'on alla en rendre compte, accepta volontiers la conférence; et peu de temps après il vint, de la part des Barbares, des Arabes qui connaissaient Crassus et Cassius, qu'ils avaient vus dans le camp avant la bataille. Ces Arabes ayant aperçu Cassius sur la muraille, lui dirent que Suréna desirait de traiter avec les Romains; qu'il leur laisserait la liberté de se retirer, à la seule condition de vivre en bonne intelligence avec le roi des Parthes, et de lui abandonner la Mésopotamie: qu'il croyait cette proposition plus avantageuse aux deux partis, que d'en venir aux dernières extrémités. Cassius y consentit; et ayant demandé qu'on fixât le temps et le lieu où Crassus et Suréna pourraient s'aboucher, les Arabes lui répondirent qu'ils allaient porter à Suréna sa demande, et ils se retirèrent.

XXXVIII. Suréna fut ravi de savoir les Romains dans une ville où ils ne pouvaient échapper au siége; et dès le lendemain il en fit approcher les Parthes qui les accablèrent d'injures, et leur déclarèrent qu'ils n'obtiendraient aucune composition, s'ils ne livraient Crassus et Cassius chargés de chaînes. Les Romains, indignés de la fourberie de Suréna, conseillèrent à Crassus de renoncer à la longue et vaine espérance du secours des Arméniens, et de ne songer qu'à prendre la fuite. Il fallait en dérober le projet à tous les Carriens, jusqu'au moment de l'exécution; mais Andromachus, le plus perfide des hommes, en fut instruit par Crassus lui-même, qui lui en fit la confidence et qui le prit pour son guide. Les Parthes furent donc avertis par ce scélérat de tout ce que les Romains avaient résolu; mais comme ils ne combattent jamais la nuit, et qu'il ne leur est pas même facile de le faire; que cependant Crassus partait dans ce temps-là; Andromachus, craignant que les Romains ne prissent trop d'avance, et que les Parthes ne pussent pas les atteindre, usa de la ruse la plus perfide; et, les conduisant tantôt par un chemin, tantôt par un autre, il les engagea enfin dans des marais profonds, dans des chemins coupés de fossés, qui, obligeant à des détours continuels, rendaient la marche très difficile. Plusieurs Romains, jugeant à cette marche singulière qu'Andromachus ne pouvait avoir que des intentions scélérates, ne voulurent plus le suivre; Cassius, lui-même, reprit le chemin de Carres; et comme les Arabes qu'il avait pour guides lui conseillaient d'attendre que la lune eût passé le Scorpion: « Je crains bien plus » le Sagittaire, » leur répondit-il; et il gagna l'Assyrie en diligence avec cinq cents cavaliers. D'autres, ayant eu des guides fidèles, gagnèrent les monts Sinnaques (42), et furent en sûreté avant le jour; ils étaient environ cinq mille, et avaient pour chef un brave officier nommé Octavius.

XXXIX. Crassus fut surpris par le jour dans ce terrain marécageux et difficile, où l'avait engagé la perfidie d'Andromachus. Il avait avec lui quatre cohortes d'infanterie armées de boucliers, un très petit nombre de gens de cheval, et cinq licteurs. Il était rentré dans le grand chemin avec beaucoup

de peine, et n'avait plus que douze stades[1] à faire pour rejoindre Octavius, lorsque les ennemis arrivèrent sur lui. Il eut le temps de gagner un autre sommet de ces montagnes, moins difficile, mais aussi moins sûr, et inférieur à celui des monts Sinnaques, auquel il se joint par une longue chaîne de montagnes qui suit toute la plaine. Octavius, voyant le danger où est Crassus, va le premier à son secours, avec un petit nombre des siens; il est bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant leur lâcheté, fondent si impétueusement sur les Barbares, qu'ils les font descendre du coteau. Alors, prenant Crassus au milieu d'eux, et lui faisant un rempart de leurs boucliers, ils disent avec assurance qu'aucune flèche des Parthes n'atteindra le corps de leur général, qu'ils n'aient tous péri pour sa défense. Suréna, voyant que les Parthes n'avaient plus la même ardeur de combattre; que si la nuit les surprenait et que les Romains eussent gagné les montagnes, il lui serait impossible de les prendre, eut encore recours à la ruse pour tromper Crassus. Il laissa échapper à dessein quelques prisonniers qui avaient entendu des Barbares, apostés pour cet effet, dire entre eux que leur roi ne voulait pas avoir avec les Romains une guerre implacable; qu'il se proposait au contraire de gagner leur amitié par la bienveillance et l'humanité dont il userait envers Crassus. Les Parthes suspendirent donc leur attaque; et Suréna s'étant approché du coteau d'un pas tranquille, accompagné de ses principaux officiers, débanda son arc, et tendant la main vers Crassus, il l'invita à venir traiter avec lui, en l'assurant que c'était contre son gré que le roi leur avait fait éprouver son courage et ses forces; que maintenant il leur donnerait volontiers des preuves de sa douceur et de sa bienveillance, en leur accordant la paix, et leur laissant la liberté de se retirer.

XL. Toutes les troupes entendirent avec une extrême joie le discours de Suréna; au contraire, Crassus, qui n'avait encore éprouvé que des fourberies de la part de ces Barbares, et qui ne voyait aucun motif d'un changement si subit, refusait d'y prêter l'oreille, et en délibérait avec ses officiers; mais ses soldats le pressant à grands cris d'aller trouver Suréna, et passant bientôt aux injures, l'accusent de lâcheté, et lui reprochent qu'il les livre à la mort, en les forçant de combattre contre des ennemis avec lesquels il craint lui-même de s'aboucher lorsqu'ils sont sans armes. Crassus essaya d'abord les prières, et leur représenta que s'ils voulaient attendre patiemment le reste du jour sur ces hauteurs, dont l'accès était si difficile, ils pourraient aisément se sauver pendant la nuit; il leur montra même le chemin qu'il leur ferait prendre, et les exhorta à ne pas sacrifier cette espérance prochaine de salut. Mais quand il les vit se mutiner et frapper d'un air menaçant sur leurs armes, craignant qu'ils ne lui fissent violence, il descendit de la colline; et se tournant vers ses troupes, il dit simplement ces mots : « Octavius et Pétronius, et » vous tous officiers romains, vous voyez la nécessité qu'on m'impose d'aller trouver l'ennemi; vous êtes témoins de l'indignité et de la » violence avec laquelle on me traite : si vous » échappez à ce danger, dites à tout le monde » que c'est par la fourberie des ennemis, et non » par la trahison de ses concitoyens, que Crassus » a péri. » Octavius n'eut pas le courage de le laisser, et il descendit avec lui; Crassus renvoya ses licteurs, qui voulaient le suivre.

XLI. Les premiers qui, du côté des Barbares, vinrent au-devant de lui, étaient deux Grecs métis, qui, descendant de cheval, le saluèrent d'un air respectueux, et lui dirent en langue grecque d'envoyer quelqu'un des siens, à qui Suréna ferait voir que lui et sa suite venaient sans aucune espèce d'armes. Crassus leur répondit que s'il avait fait le moindre cas de sa vie, il ne serait pas venu se mettre entre leurs mains; et il envoya les deux frères Roscius pour s'informer de quoi l'on devait traiter, et combien on serait à cette conférence. Suréna fit arrêter aussitôt ces deux envoyés, et les retint; après quoi il s'avança à cheval avec ses principaux officiers, et ayant aperçu Crassus : « Eh! » quoi, dit-il, le général des Romains est à pied, » et nous à cheval ! » En même temps il ordonne qu'on amène un cheval. « Nous ne sommes en tort » ni vous ni moi, lui répondit Crassus; nous venons à une entrevue, chacun suivant l'usage de » notre pays. — Dès ce moment, repartit Suréna, » il s'établit un traité de paix et d'alliance entre » le roi Hyrodes et les Romains; mais il faut en » aller régler les conditions sur les bords de l'Euphrate; car, ajouta-t-il, vous autres Romains » vous ne vous souvenez pas toujours des conventions que vous avez faites. » En finissant ces mots, il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un de ses chevaux; mais Suréna lui dit que cela n'était pas nécessaire, et que le roi lui faisait présent de celui-là. En même temps on présente à Crassus un cheval, dont le frein était d'or. Les écuyers du roi l'aidèrent à y monter; et s'étant placés autour de lui, ils se mirent à frapper le cheval, afin de hâter sa marche. Octavius alors saisit le premier la bride, et à son exemple Pétronius, un tribun des soldats; enfin tous ceux qui accompagnaient Crassus l'environnent pour arrêter le cheval, et écarter ceux qui le pressaient. D'abord on se pousse de part et d'autre avec beau-

[1] Un peu plus d'une demi-lieue.

coup de tumulte et de confusion ; bientôt on en vient à se frapper ; Octavius, tirant son épée, tue un palefrenier de ces Barbares, et, frappé lui-même par derrière, il tombe roide mort. Pétronius, qui n'avait point de bouclier, reçoit un coup dans sa cuirasse, et saute à bas de son cheval sans être blessé. Crassus est tué par un Parthe, nommé Pomaxaithres (43) ; suivant quelques auteurs, ce fut un autre Parthe qui lui porta le coup mortel, et Pomaxaithres lui coupa la tête et la main droite.

XLII. Mais on en parle plutôt par conjecture que par une connaissance certaine des faits ; car de tous ceux qui étaient présents, les uns furent tués en combattant près de Crassus, les autres eurent le temps de s'enfuir sur la colline. Les Parthes y arrivèrent bientôt après eux, et leur dirent que Crassus avait été justement puni de sa perfidie ; que pour eux, Suréna les engageait à venir le trouver sans crainte : les uns descendirent, et se livrèrent entre leurs mains ; les autres, à l'entrée de la nuit, se dispersèrent ; mais de ceux-ci il ne s'en sauva qu'un très petit nombre, la plupart furent pris et massacrés par les Arabes qui s'étaient mis à leur poursuite. On dit que cette expédition coûta aux Romains vingt mille morts et dix mille prisonniers. Suréna fit porter au roi Hyrodes, en Arménie, la tête et la main de Crassus ; en même temps il envoya des courriers à Séleucie pour y annoncer qu'il amenait Crassus vivant, et prépara une pompe bizarre, qu'il appelait par dérision son triomphe. Il y avait parmi les prisonniers un certain Caïus Paccianus, qui avait avec Crassus une ressemblance parfaite : habillé à la barbare, et dressé à répondre aux noms de Crassus et de général, il marchait à cheval, précédé de trompettes et d'huissiers, qui, montés sur des chameaux, portaient des faisceaux de verges et de haches ; à ces verges étaient suspendues des bourses, et les haches portaient des têtes de Romains fraîchement coupées. Paccianus était suivi d'une troupe de courtisanes de Séleucie, toutes musiciennes, qui chantaient des chansons pleines d'insultes et de railleries sur la mollesse et la lâcheté de Crassus. Cette farce était faite pour le peuple ; mais Suréna ayant assemblé le sénat de Séleucie, y fit apporter les livres obscènes d'Aristide, intitulés *les Milésiaques* (44). On les avait trouvés dans l'équipage de Rustius, et ce n'était pas une supposition de la part de Suréna, à qui cet ouvrage donna lieu d'insulter et de décrier les Romains, qui, même à la guerre, ne pouvaient s'abstenir de lire et de faire de pareilles infamies. Le sénat de Séleucie reconnut, à cette occasion, le grand sens d'Ésope dans sa fable de la Besace : il vit que Suréna avait mis dans la poche de devant ces obscénités milésiaques, et dans celle de derrière cet attirail de voluptés qu'il traînait à sa suite, et qui faisaient voir, jusque dans le pays des Parthes, une nouvelle Sybaris ; cette multitude de chariots qui portaient ses concubines ; en sorte que son armée ressemblait aux vipères et aux serpents appelés scytales (45) : la tête en était horrible et effrayante par les piques, les dards, les chevaux de bataille qu'elle présentait ; et la queue de cette phalange redoutable finissait par des courtisanes, des instruments de musique, des chants, et des débauches prolongées durant des nuits entières avec ces femmes méprisables. Rustius sans doute était blâmable ; mais quelle impudence aux Parthes de reprocher aux Romains ces dissolutions milésiennes, eux dont les rois Arsacides étaient nés la plupart de courtisanes de Milet et des autres villes d'Ionie !

XLIII. Pendant que Suréna se donnait ainsi en spectacle, le roi Hyrodes avait fait la paix avec Artabaze, roi d'Arménie, et conclu le mariage de la sœur de ce prince avec Pacorus son fils. Les deux rois se donnaient réciproquement des festins, où l'on récitait ordinairement quelques poésies grecques ; car Hyrodes n'était étranger ni à la langue ni à la littérature des Grecs ; et Artabaze avait composé en cette langue des tragédies, des harangues et des histoires, dont une partie existe encore aujourd'hui. Lorsque ceux qui portaient la tête de Crassus se présentèrent à la porte de la salle du festin, les tables étaient déja levées (46) ; et un acteur tragique de la ville de Tralles, nommé Jason, récitait la scène d'Agavé dans la tragédie des Bacchantes d'Euripide. Tous les assistants étaient ravis de l'entendre, lorsque Scyllaces entra dans la salle, et après avoir adoré le roi, il jeta à ses pieds la tête de Crassus ; à l'instant la salle retentit des applaudissements et des témoignages de joie de tous les convives ; les officiers, par ordre du roi, font asseoir Scyllaces à table ; et Jason, donnant à un des personnages du chœur les habits de Penthée dont il était revêtu, prend la tête de Crassus, et, plein des fureurs des bacchantes, il chante avec enthousiasme ces vers d'Agavé :

Nous apportons ici, du haut de nos montagnes,
Ce jeune lionceau, fléau de nos campagnes.
De cette chasse heureuse honorons le vainqueur (47).

Cette application fit plaisir à tout le monde, et l'on chanta la suite, où le chœur demande .

Quelle main l'a frappé ? (48)

Et Agavé répond :

Mon bras en eut l'honneur.

Aussitôt Pomaxaithres se lève de table, et, prenant la tête de Crassus, dit que c'est à lui plutôt qu'à Jason à chanter ce morceau.

XLIV. Le roi, charmé de cette rivalité, fit à

Pomaxaithres le présent que la loi du pays prescrit pour celui qui a tué un général ennemi, et il donna un talent[1] à Jason. Telle fut l'issue de l'expédition de Crassus, qui finit, comme une tragédie, par la partie nommée exode (49). Mais la vengeance divine punit bientôt Hyrodes de sa cruauté, et Suréna de sa perfidie. Le roi fit mourir ce général, dont la gloire avait excité son envie; et lui-même, après avoir perdu son fils Pacorus, qui avait été vaincu par les Romains, tomba dans une maladie de langueur, qui se tourna en hydropisie; il fut empoisonné par un de ses fils, nommé Phraate. Mais le poison agit sur la maladie, et en devint le remède; son fils, voyant qu'il allait beaucoup mieux, prit une voie plus courte, et l'étrangla (50).

PARALLÈLE

DE

NICIAS ET DE CRASSUS.

I. Le premier objet de ce parallèle sera de montrer que les richesses de Nicias furent acquises par des voies moins blâmables que celles de Crassus. Ce n'est pas qu'on puisse approuver le moyen de s'enrichir que donne le travail des mines, où l'on n'emploie ordinairement que des malfaiteurs ou des Barbares; la plupart enchaînés, et qui périssent par l'insalubrité de l'air de ces lieux souterrains. Mais cette manière d'augmenter sa fortune paraîtra plus honnête, si on la compare avec les moyens employés par Crassus, qui achetait les biens que Sylla avait confisqués, ou les maisons menacées d'incendies; car il usait de ces moyens aussi ouvertement que de l'agriculture et de la banque. Quant aux autres crimes dont on l'accusait, et qu'il a toujours niés, comme de vendre son suffrage dans le sénat, de piller les alliés du peuple romain, de faire par intérêt sa cour aux femmes; de receler chez lui des scélérats pour un certain prix; c'est ce que jamais personne n'osa imputer, même faussement, à Nicias. Au contraire, on le raillait publiquement sur la prodigalité avec laquelle il donnait, par un motif de crainte, de l'argent aux délateurs; prodigalité qui sans doute eût été déplacée dans un Périclès ou un Aristide, mais que le naturel timide de Nicias lui rendait nécessaire. C'est même de quoi l'orateur Lycurgue se fit honneur dans la suite auprès du peuple; accusé de s'être racheté à prix d'argent d'un calomniateur: « Je me félicite, dit-il, de ce qu'après avoir été » si long-temps à la tête de l'administration pu» blique, je suis convaincu d'avoir plutôt donné » que pris. » Quant à leur manière de dépenser, celle de Nicias était plus d'un homme d'état qui mettait son ambition à consacrer des offrandes dans les temples, à donner des jeux, à faire les frais des chœurs de tragédie. A la vérité, tout ce que Nicias employa pour ces libéralités, en y joignant même le bien qui lui restait, n'était qu'une petite partie de ce qu'il en coûta en une seule fois à Crassus pour donner un festin à tant de milliers d'hommes, et leur distribuer de quoi se nourrir pendant quelque temps. Mais qui ne sent pas que le vice n'est qu'une inégalité et une dissonnance dans les mœurs, quand il voit employer en dépenses honnêtes ce qui a été acquis par des voies honteuses? Voilà ce qu'on peut dire sur l'usage qu'ils ont fait l'un et l'autre de leurs richesses.

II. Si nous considérons leur manière de gouverner, nous ne verrons dans celle de Nicias rien d'artificieux, rien d'injuste, nulle audace, nul emportement; au contraire, il se laisse tromper par Alcibiade, et ne se présente jamais pour parler au peuple qu'avec une extrême circonspection. Mais on reproche à Crassus beaucoup de perfidie et même de bassesse dans sa facilité à changer d'amis et d'ennemis; il convenait lui-même qu'il avait employé la violence pour parvenir au consulat, et qu'il avait loué des assassins pour tuer Caton et Domitius. Dans l'assemblée où les provinces furent tirées au sort, il y eut plusieurs personnes d'entre le peuple de blessées; quatre y périrent, et Crassus lui-même (ce que j'ai oublié de dire dans sa Vie) donna à un sénateur nommé Lucius Analius, qui combattait son avis, un coup de poing dans le visage qui le mit tout en sang, et il le chassa de la place. Mais si Crassus, dans ces occasions, usa de violence et de tyrannie, d'un autre côté la timidité de Nicias, qui dans les affaires se déconcertait au moindre bruit, et son extrême condescendance pour les méchants, méritent les plus grands reproches. Du moins, sous ce rapport, Crassus montra d'autant plus d'élévation et de grandeur d'ame, qu'il avait à combattre non pas contre un Cléon et un Hyperbolus, mais contre la gloire brillante de César et les trois triomphes de Pompée. Cependant, loin de leur céder, il voulut égaler leur puissance, et surpassa même celle de Pompée par la dignité de censeur. Car, dans les grandes places, un homme d'état doit ambitionner, non ce qui lui fait envie, mais ce qui lui donne assez d'éclat pour étouffer l'envie par la grandeur de sa puissance. Si vous aimez par-dessus tout la sûreté et le repos; si vous craignez Alcibiade à la tribune, les Lacédémoniens à Pyles, Perdiccas en Thrace; vous trouverez dans Athènes assez d'espace pour vivre dans le loisir, éloigné des affaires, et vous pourrez vous y for-

[1] Cinq mille livres.

mer, selon l'expression de quelques orateurs (51), une couronne de tranquillité. L'amour de Nicias pour la paix était, il est vrai, une disposition toute divine, et rien n'était plus digne de l'humanité grecque que tout ce qu'il fit pour terminer la guerre : à ne le considérer que sous ce point de vue, on ne saurait lui comparer Crassus, quand même celui-ci eût ajouté à l'empire romain la mer Caspienne et l'océan des Indes.

III. Mais aussi celui qui gouverne dans une ville où l'on conserve quelque sentiment pour la vertu, et qui jouit de la principale autorité, ne doit pas admettre aux honneurs et aux charges des hommes vicieux ou sans talent, ni donner sa confiance à des personnes suspectes ; et c'est ce que fit Nicias, en élevant lui-même au commandement de l'armée un Cléon, qui n'avait dans Athènes d'autre mérite que son impudence extrême, et les clameurs indécentes dont il faisait retentir la tribune. Je ne saurais non plus approuver Crassus d'avoir mis, à terminer la guerre contre Spartacus, plus de précipitation que de sûreté. Il est vrai que son ambition lui faisait craindre que Pompée ne vînt assez tôt pour lui enlever la gloire de cette expédition, comme Mummius avait ravi à Métellus celle de la prise de Corinthe. Mais la conduite de Nicias est si déraisonnable, qu'elle ne peut admettre aucune excuse. Il ne cède pas l'honneur du commandement à son rival, lorsqu'il avait l'espérance facile de réussir ; c'est au contraire lorsque l'expédition faisait entrevoir un grand danger, qu'il préfère sa propre sûreté à l'intérêt de la république. Dans la guerre contre les Perses, Thémistocle voulant empêcher qu'un homme qui n'avait ni talent ni expérience ne causât la ruine d'Athènes en se faisant nommer général, l'éloigna, à prix d'argent, du commandement des troupes athéniennes. Ce fut dans le même esprit que Caton demanda le tribunat, lorsqu'il vit Rome dans une situation embarrassante et périlleuse. Nicias, en se réservant pour faire la guerre aux habitants de Minoa, de Cythère et aux malheureux Méliens (52), se dépouillait des marques du commandement quand il fallait combattre les Spartiates, et livrer à l'inexpérience, à la témérité de Cléon, les vaisseaux, les armes, les troupes de la république, et le succès d'une expédition qui demandait l'expérience la plus consommée ; c'était trahir, non sa propre gloire, mais la sûreté et le salut de sa patrie. Aussi, dans la suite, il fut forcé d'aller, contre son gré et malgré toute sa résistance, faire la guerre aux Syracusains, parcequ'on attribuait son refus, non à la persuasion qu'elle n'était pas utile, mais à la mollesse et à l'amour du repos, qui le portaient à vouloir priver Athènes de la conquête de la Sicile.

IV. C'est pourtant une grande preuve de sa capacité, que, malgré son aversion pour la guerre et son opposition pour le commandement des armées, ses concitoyens l'aient constamment mis à la tête des troupes, comme le général le plus habile et le plus expérimenté. Crassus, au contraire, qui toute sa vie desira le commandement, ne put l'obtenir que dans la guerre des esclaves ; et ce fut même par nécessité, à cause de l'absence de Pompée, de Métellus et des deux Lucullus. Cependant Crassus était alors au plus haut degré de considération et de puissance ; mais apparemment que ceux même qui le favorisaient le plus étaient persuadés, comme dit le poëte comique (53),

Qu'il était propre à tout, si ce n'est au combat.

Au reste, cette persuasion ne servit de rien aux Romains, qui furent forcés de céder enfin à son ambition, et au desir ardent qu'il avait de commander. Les Athéniens envoyèrent Nicias à la guerre contre son gré ; Crassus y entraîna les Romains malgré eux : celui-ci fut la cause des disgraces de Rome ; Athènes causa celle de Nicias. Il est vrai qu'en cela même on a plus à louer Nicias qu'à blâmer Crassus. Le premier, jugeant de l'expédition de Sicile en général aussi sage qu'habile, ne se laissa point séduire par les vaines espérances de ses concitoyens, et s'opposa constamment à cette entreprise ; le second ne vit dans l'expédition contre les Parthes qu'une guerre facile, et il se trompa ; mais du moins aspirait-il à de grands exploits : voyant César soumettre l'Occident, dompter les Gaules, la Germanie et la Grande-Bretagne, il voulut porter les armes romaines jusqu'à l'Orient et à la mer des Indes, et faire la conquête de l'Asie. Pompée y aspira aussi, et Lucullus l'entreprit : ces derniers étaient d'un naturel doux, et ils conservèrent leur bonté envers tout le monde, quoiqu'ils eussent eu les mêmes projets et les mêmes vues que Crassus. Lorsque le peuple décerna l'Asie à Pompée, le sénat s'y opposa ; et quand on apprit à Rome que César avait défait trois cent mille Germains, Caton proposa de le livrer aux vaincus, afin de détourner sur lui la vengeance céleste, qu'il avait provoquée en violant la foi des traités. Mais le peuple, sans tenir aucun compte de l'avis de Caton, fit pendant quinze jours des sacrifices pour célébrer cette victoire, et donna les plus grandes marques de joie. Comment donc aurait-il été affecté ? et combien de jours aurait-il passés en sacrifices, si Crassus eût écrit de Babylone pour annoncer sa victoire, et qu'ensuite pénétrant dans la Médie, dans la Perse, dans l'Hyrcanie, le pays de Suze et la Bactriane, il eût mis sous la domination des Romains ces vastes contrées ? En effet,

Si l'on peut quelquefois violer la justice,

comme dit Euripide, lorsqu'on ne sait pas vivre en repos et jouir des biens qu'on possède, il ne faut pas le faire pour raser la ville de Scandie ou de Mendes (54), pour donner la chasse aux Éginètes, qui, abandonnant leur île, se sont, comme ces oiseaux de passage, retirés dans d'autres contrées. Il faut mettre l'injustice à plus haut prix, et ne pas sacrifier si facilement la justice pour une modique récompense, comme si c'était une chose vile et méprisable. Ceux qui, louant l'entreprise d'Alexandre, blâment celle de Crassus, ont tort de juger des actions par le succès.

V. En comparant leurs expéditions militaires, on verra que Nicias fit un grand nombre de belles actions, qu'il vainquit les ennemis dans plusieurs batailles, et qu'il fut sur le point de prendre Syracuse; les revers qu'il essuya dans cette guerre ne doivent pas lui être imputés, il faut les rejeter sur sa maladie et sur la jalousie de ses concitoyens. Crassus, par toutes les fautes qu'il fit, ne laissa à la fortune aucun moyen de le favoriser; et telle fut son incapacité, qu'on doit s'étonner, non qu'elle ait été vaincue par la puissance des Parthes, mais qu'elle ait pu vaincre la fortune des Romains. L'un ne négligea rien de ce qui regardait la divination, l'autre la méprisa toujours, et tous deux ont eu une fin semblable; il est difficile, après cela, de juger quel est sur ce point le parti le plus sûr. Je crois cependant que les fautes qu'on commet en suivant, par un motif de religion, les opinions anciennes et généralement reçues, méritent plus d'indulgence que celles qui viennent d'une témérité présomptueuse, et du mépris des lois établies. Pour la manière dont ils sont morts l'un et l'autre, Crassus est moins blâmable, parcequ'il ne se livra pas lui-même, qu'il ne fut ni chargé de fers, ni exposé à des outrages; il céda seulement aux prières de ses amis, et périt victime de la perfidie des ennemis. Nicias, au contraire, par l'espoir de sauver honteusement sa vie, se rendit à ses ennemis, et ne fit qu'ajouter à l'ignominie de sa mort.

••••••••

NOTES

SUR LA VIE DE CRASSUS.

(1) Suivant les lois romaines, les mariages ne furent défendus à raison d'affinité, et regardés comme incestueux, qu'entre les personnes qui étaient dans la ligne directe, ou qui se tenaient entre eux lieu de parents et d'enfants, comme beau-père par rapport à sa bru ou à sa belle-fille, belle-mère par rapport à son gendre ou à son beau-fils, *inter generum et socrum*, *socerum et nurum*, *vitricum et privignum*. A l'égard des alliés dans la ligne transversale, tant que les Romains vécurent dans le paganisme, ils crurent que cette sorte d'affinité était dissoute et détruite par la mort de l'un des conjoints, surtout s'il ne restait point d'enfant qui lui survécût.

(2) Les vestales, en entrant dans le sacerdoce, ne renonçaient pas à leurs biens, parceque lorsque le temps de leur ministère, qui durait trente ans, était achevé, elles pouvaient se marier, quoique les exemples en soient très rares.

(3) Aristote, dans sa *Politique*, liv. I, ch. vi, dit qu'on distingue plusieurs espèces d'autorité et d'obéissance; que l'autorité est d'autant meilleure, que ceux sur qui on l'exerce sont eux-mêmes meilleurs; qu'ainsi, il est plus beau de commander à l'homme qu'à la bête. Crassus avait donc raison d'appeler ses esclaves les instruments vivants de l'économie domestique.

(4) Il y a peut-être plus de rapport qu'on ne pense entre l'administration domestique et celle des états: celui qui sait bien régler sa maison pourrait bien conduire une administration beaucoup plus étendue. L'économie qui se borne à des choses inanimées n'a guère de rapport avec la politique; au lieu que celle qui s'exerce sur des êtres vivants et raisonnables, tient de près à cette dernière science, et peut en rendre capables les pères de famille intelligents. Aristote a développé cette vérité dans sa *Politique*.

(5) M. Dacier donne à cette phrase un sens beaucoup trop étendu: il croit que Plutarque a voulu dire, non que Crassus ne plaidait pas la plus petite cause sans s'être préparé, mais qu'il ne se plaidait point de cause, pour si légère qu'elle fût, que Crassus ne l'étudiât comme s'il en était chargé, et ne se mît en état de la plaider en cas de besoin; mais il me paraît difficile d'admettre que Crassus se préparât sur toutes les affaires qui étaient portées à tous les tribunaux de Rome: quand son talent le lui aurait permis, comment trouver le temps de le faire?

(6) C'est vraisemblablement le philosophe de ce nom, que l'étendue et la variété de ses connaissances firent nommer Polyhistor, et qui vivait du temps de Sylla. Il était, selon les uns, de Milet; suivant les autres, de Cotyée, ville de Phrygie.

(7) Amyot, M. Dacier et le traducteur anglais, ont rendu le mot grec par celui de *chapeau*; l'interprète latin Xylandre traduit par *litière*. Le terme original signifie en général ce qui sert à couvrir: il paraît si extraordinaire qu'un homme aussi riche que Crassus redemande à un philosophe très pauvre un chapeau qu'il lui a prêté pour le voyage, qu'on serait plus porté à croire qu'il s'agit d'une litière. Varron, en effet, semble autoriser cette traduction, en disant, liv. IV, *de ling. Lat.*, c. xxxv, que les Latins donnaient à la litière le nom de *segestria*, qui, dit-il, pourrait venir du grec *stegastron*, le même que Plutarque emploie en cet endroit. La phrase suivante est peu intelligible dans le texte; j'ai suivi le sens de M. Dacier et du traducteur anglais. Alexandre était de la secte de Pythagore, qui ne regardait pas la pauvreté comme une chose indifférente, et croyait, comme Platon et Aristote, que les richesses pouvaient servir à la vertu.

(8) D'autres interprètes rendent ces mots différemment, et traduisent: nous en parlerons dans la suite. Mais Plutarque ne revient point sur ce sujet dans la *Vie de Crassus*; et s'il avait voulu marquer le dessein d'en parler dans un autre ouvrage, il aurait dit, ce me semble: nous en parlerons ailleurs. Les mots grecs sont susceptibles du sens que j'ai suivi, et nous en avons plusieurs exemples dans Plutarque même.

(9) C'était le parti du consul Octavius, homme vertueux et sincèrement attaché à la république, mais qui fut victime de son extrême crédulité pour les devins. Marius, avant que d'entrer dans Rome, envoya des satellites qui arrachèrent le consul de son tribunal, et l'égorgèrent, comme on l'a vu dans la *Vie de Marius*, ch. xlvi.

(10) Fenestella, historien latin, avait composé les *Annales de l'Histoire romaine* en plusieurs livres. Il pouvait avoir vu une de ces esclaves déja vieille, car il ne mourut que la sixième année de Tibère, à l'âge de soixante-dix ans.

(11) Malaca, aujourd'hui Malaga, ville de l'ancienne Bétique, maintenant l'Andalousie, sur les bords du Guadalquivir, et près de la mer, est célèbre par ses bons vins.

(12) Ce titre ne se donnait ordinairement qu'aux généraux qui commandaient en chef, et qui avaient remporté une grande victoire; c'étaient les soldats qui le déféraient au vainqueur par acclamation, comme on le voit dans Tacite, liv. III de ses *Annales*, ch. LXXIV.

(13) Étienne de Byzance place cette ville dans l'Étrurie; mais Strabon, liv. V, p. 227, et Pline, liv. III, c. XIV, la mettent dans l'Ombrie.

(14) On ne doit pas, ce me semble, s'étonner de cette différence, et Plutarque lui-même en indique la raison. Hors de Rome, Pompée se signalait par de grandes actions, gagnait des batailles, faisait des conquêtes, ajoutait de nouvelles provinces à l'empire romain; son nom volait dans toutes les bouches, et il jouissait de la plus brillante réputation. Rentré dans sa patrie, il devenait un simple particulier, qu'on ne recherchait qu'autant qu'il pouvait servir, et dont on remarquait les défauts, que couvrait dans l'éloignement l'éclat de sa gloire. Plutarque en a déja fait l'observation au sujet de Marius.

(15) Cicéron parle de ce Sicinius en termes très désavantageux, dans son *Traité sur les orateurs célèbres*, ch. LX. Le mot de ce tribun sur Crassus était passé en proverbe; et Horace l'a agréablement appliqué aux poëtes satiriques, sat. IV, liv. I.

Fœnum habet in cornu; longe fuge.

« Il a du foin à la corne; ayez soin de l'éviter. »

(16) Ils nommèrent trois généraux : Spartacus, Chrysus et Ænomaüs. Cette guerre commença l'an de Rome six cent quatre-vingt-un, avant J.-C. soixante-treize, et dura à peine deux ans.

(17) M. Dacier dit que la fin de Spartacus fut en effet très heureuse et très glorieuse pour lui, car il fut tué en combattant avec beaucoup de valeur, comme un véritable général d'armée, ainsi que le dit Florus, liv. III, ch. XX. Je doute cependant que ce fût le sens que Spartacus eût attaché à la prédiction de cette femme; il dut croire qu'elle lui annonçait que la guerre qu'il faisait serait couronnée par un succès complet.

(18) Florus, *ibid.*, le nomme Clodius Glaber, et Freinshémius, dans ses *Suppléments*, liv. XCV, c. III, l'appelle Claudius Pulcher, d'après les *Épitomes* de Tite-Live, qui sont restés des livres de son histoire que le temps a enlevés. Suivant ce même auteur, les gladiateurs commandés par Spartacus étaient campés sur le mont Vésuve.

(19) Il est nommé Varénus dans l'*Épitome* de Tite-Live, et Varinius dans les *Suppléments*, d'après Appien, liv. II des *Guerres civiles*, p. 423, et Frontin, liv. I, v. 22.

(20) Salines était dans la Campanie, près du lac Pompée.

(21) Le texte imprimé dit que Spartacus ralluma dans la Sicile la guerre des esclaves; mais c'est, ou une méprise de Plutarque, ou une faute de copiste; l'autorité de Cicéron ne permet pas d'en douter : cet orateur, dans son accusation *contre Verrès, Orat. de suppliciis*, c. II, dit expressément que non seulement la guerre des tesclaves ne se communiqua point en Sicile, mais qu'il n'y eut pas même dans cette île l'apparence d'un mouvement. Cette guerre des esclaves avait été terminée par Manius Aquilius, consul, l'an de Rome six cent cinquante-trois, qui tua de sa main leur chef Athénion, suivant Diodore de Sicile, *Ecl.*, liv. XXXVI, c. I, tom. II, pag. 536. Voyez Florus, liv. III, c. XIX, où il raconte ce dernier fait d'une autre manière. Le projet de Spartacus n'eut donc pas lieu, soit par la raison que rapporte ici Plutarque, soit par les précautions que prit Crassus, comme Cicéron le dit à l'endroit déja cité.

(22) Pétélie, capitale de la Lucanie, suivant Strabon, liv. II, p. 254, avait été fondée par Philoctète. Virgile, *Eneid.*, liv. III, lui donne la même origine.

(23) On ne peut s'empêcher de blâmer dans Pompée une vanité si puérile; il s'attribue la gloire d'avoir terminé cette guerre, pour avoir exterminé quelques restes d'esclaves fugitifs que Crassus avait, de l'aveu même de Pompée, défaits en bataille rangée. Il eût été bien plus grand de laisser à ce général la gloire qui lui était due à plus juste titre, puisque c'était lui qui avait réellement vaincu les ennemis.

(24) Salluste ne parle pas de même : il dit que cela parut incroyable aux uns, et que les autres étaient persuadés de la vérité de cette déposition; mais qu'étant d'avis qu'il fallait plutôt adoucir qu'aigrir un homme si puissant, ils voulurent qu'on la rejetât, et que tous ensemble, avec ceux que Crassus avait pour débiteurs, s'écrièrent que Tarquinius (c'était le nom du conjuré qui l'avait dénoncé) était un faux témoin, et qu'il fallait remettre la chose au jugement du sénat. Le rapport fait, le sénat déclara la déposition fausse, et ordonna que Tarquinius serait retenu dans les prisons. Il y en eut qui crurent que ce témoin avait été aposté par Cicéron; et Salluste ajoute qu'il avait entendu dire à Crassus lui-même que Cicéron était l'auteur de cet affront. Salluste, *de Bello Catilin.*

(25) On a cru ce passage altéré, et nous n'avons plus l'endroit de Cicéron pour le vérifier; mais il présente, à ce qu'il semble, un très bon sens. Crassus va trouver Cicéron, il lui remet une lettre qui regardait Catilina, et lui confirme que cette conjuration est certaine. Si Crassus en eût été complice, il n'aurait pas été de lui-même en prouver la certitude à Cicéron; ainsi cet orateur justifie par-là Crassus, qu'il avait accusé ailleurs.

(26) Ce brasier, ces parfums et ces libations étaient nécessaires pour donner une image sensible des imprécations qu'on faisait, et pour imprimer plus de terreur dans les esprits. On ne sait pas quelles étaient ces divinités si terribles; peut-être étaient-ce des dieux infernaux, qu'on invoquait sous des noms effrayants. Il parait que l'opinion que Plutarque exprime ici sur l'impossibilité d'expier ces malédictions était généralement reçue à Rome; car Horace dit, dans l'*ode* V du cinquième livre :

Dira detestatio
Nulla expiatur victima.

« Les imprécations ne peuvent être expiées par aucune » victime. »

(27) C'est ce roi des Galates pour qui Cicéron prononça devant César le discours que nous avons parmi ses *Œuvres*; cet orateur obtint sa grace, et parvint à le réconcilier avec le dictateur.

(28) C'était une ville de la province de l'Osrhoëne, dans la Mésopotamie, suivant Etienne de Byzance.

(29) Ces villes lui auraient par conséquent ouvert leurs portes, et fourni tous les secours dont il aurait eu besoin. Elles seraient devenues ses places d'armes, et il y aurait trouvé toutes les facilités pour pousser ses succès contre l'ennemi commun; son retour en Syrie lui faisait perdre tous ces avantages.

(30) Etienne de Byzance nomme quatre villes de ce nom : l'une entre la Phrygie et la Lydie, une autre en Crète, la troisième dans la Syrie, et la quatrième dans la Carie : c'est de la troisième qu'il s'agit ici. Les auteurs ne conviennent pas du véritable nom de la déesse qui y était

adorée; mais le sentiment le plus commun est que c'était Vénus sous le nom d'Astarté.

(31) Ce roi, que Plutarque nomme ici Arsace, sera nommé plus bas Hyrodes, ou selon d'autres Orodes. M. Dacier explique cette différence de nom, en disant qu'Arsace était le nom commun à tous les rois des Parthes, qu'on appelait Arsacides; et qu'Hyrodes, ou Orodes, était le nom particulier de celui-ci. Hyrodes était fils de Phraate II, massacré par ses fils; et il était monté sur le trône après en avoir chassé Mithridate, son frère aîné. Dion Cassius, liv. XXXIX, c. LVI. Justin, liv. XLII, c. III, dit qu'il le fit tuer en sa présence.

(32) Appien, de *Bell. Parth.*, p. 138, dit au contraire que Crassus témoigna vivement sa reconnaissance à Artabaze du secours qu'il venait lui offrir; mais qu'il voulait passer par la Mésopotamie, pour la raison que dit Plutarque. Au reste, ce roi d'Arménie est appelé par les uns Artavasde, Artuasde, ou Artabase par d'autres, et Artoasdiste par Justin, liv. XLII, c. II.

(33) C'était une ville de Syrie sur l'Euphrate, célèbre par le pont qu'Alexandre y avait fait construire, et d'où elle prit son nom, comme le dit Pline, liv. V, c. XXIV. Il était lié par des chaînes de fer, qui subsistaient encore du temps de cet écrivain, c'est-à-dire cinq cents ans après Alexandre. Pline, liv. XXXIV, ch. XV. *Voyez* aussi Strabon, liv. XVI, p. 746.

(34) Au lieu de sel, Appien met: une espèce de biscuit ou de gâteau, fait avec de la farine et de l'eau, qu'on offrait ordinairement dans les sacrifices pour les morts.

(35) Appien, de *Bell. Parth.*, pag. 140, nomme ce chef des Arabes Acbarus; et Dion, liv. XL, c. XX, lui donne le nom d'Augarus, et le fait chef de la Chosroëne.

(36) C'est ce roi d'Arménie que nous avons vu plus haut appelé Artabaze, et que Plutarque nomme ici Artavasde, soit qu'il eût deux noms, ou que ce soit une méprise de l'historien.

(37) Il accuse ce prince de trahison, parcequ'il ne lui envoyait pas les secours qu'il lui avait promis, sans penser aux raisons qui l'empêchaient de tenir sa parole.

(38) Étienne de Byzance et Pline, liv. VI, chap. XVI, parlent d'un pays, nommé Margienne, voisin de l'Hyrcanie; mais ils ne discutent rien qui ait rapport à cet acier dont Plutarque relève la beauté. Appien en parle aussi, pag. 143.

(39) Les savants demandent quel est le nom romain caché sous ce nom. Un interprète, plus ancien que Xylandre, avait dans sa version Cn. Plancus; mais Xylandre, qui le cite, ne dit pas sur quelle autorité il avait traduit ainsi. Appien, p. 145, l'appelle aussi Mégabacchus; et les nouveaux éditeurs d'Amyot ne croient pas qu'il soit nécessaire que ce fût un Romain, puisque, indépendamment des amis que les Romains avaient dans cette partie de l'Asie, César avait envoyé à Crassus mille Gaulois, parmi lesquels il pouvait y avoir quelque jeune homme de distinction qui portât ce nom.

(40) Carres, ville de Mésopotamie, célèbre dans l'Écriture par le séjour d'Abraham, et par la mort de son père Tharé. Strabon en parle liv. XVI, p. 747. Ischnes, nommée tout de suite après, et qu'Appien, p. 148, écrit Ichnes, aussi bien qu'Étienne de Byzance, était une ville, ou, suivant Dion, liv. XL, c. XII, un château de la Mésopotamie, non loin de l'Euphrate.

(41) Appien, p. 149, l'appelle Barguntius, c'est-à-dire Varguntius, selon notre manière d'écrire.

(42) Près du Tigre, où il y a une ville qui porte ce nom; Appien la nomme Sunnaca.

(43) Ce nom est encore différent chez les auteurs; Appien l'appelle Maxaithrès, et d'autres Axathrès. Crassus fut tué par les Parthes l'an de Rome sept cent un, avant J.-C. cinquante-trois.

(44) Aristide, historien de Milet, s'était fait beaucoup de réputation par une *Histoire* de Sicile, par une autre de *Perse*, et par des *Mémoires sur l'Italie*; mais il se déshonora par ses *Milésiaques*, où il décrivait les débauches qui s'étaient passées à Milet, une des villes les plus corrompues de l'Ionie. Au lieu de Rustius, les notes manuscrites de l'exemplaire de M. Bigot proposent de lire Roscius; c'est peut-être un de ces deux frères dont Plutarque a déja parlé. Il est remarquable qu'un général des Parthes se serve, pour décrier les Romains, d'un livre obscène trouvé dans l'équipage d'un de leurs officiers; mais, comme va l'observer Plutarque, ce Parthe, qui paraît si réservé à cet égard, donnait à toute son armée l'exemple des voluptés les plus infames.

(45) C'est l'espèce de serpent qu'on appelle musaraigne.

(46) Des critiques pensent qu'il faut faire ici une correction au texte, et lire au contraire que les tables n'étaient pas encore levées; ils se fondent sur ce qu'on va voir bientôt que les gardes, par ordre du roi, font mettre Syllaces à table. Peut-être faut-il entendre seulement par-là qu'on avait desservi les viandes, et qu'on était au fruit; ce que les anciens appelaient la seconde table, parcequ'on enlevait la première, et on apportait la seconde toute servie. — Tralles, dont il est parlé ensuite, était une des plus considérables et des plus opulentes villes de la Carie, suivant Strabon, liv. XIV, p. 648 et 649.

(47) Ce passage d'Euripide se trouve dans les vers 1168-1171 de ses *Bacchantes*.

(48) Dans cette citation, le texte est différent de celui qui est dans Plutarque. Euripide dit: « Quelle est celle qui l'a frappé? » Ici il y a: « Qui est-ce qui l'a tué? »

(49) Les anciens Romains avaient des farces qu'ils appelaient satires, et qui furent en vogue pendant deux cent vingt ans, jusqu'à Livius Andronicus, qui imagina de faire de véritables tragédies à la manière des Grecs. Ce nouveau spectacle fut si fort goûté, qu'il fit abandonner les satires, tant que les poëtes jouèrent eux-mêmes leurs tragédies; mais lorsqu'ils les eurent données à des comédiens, la jeunesse romaine remit sur le théâtre les satires, qu'on jouait dans les intermèdes; enfin, on les transporta à la fin des tragédies, et on changea leur nom de satires en celui d'*exodia*, exodes, ou issues, parcequ'on les jouait à la suite des pièces tragiques, comme nous jouons aujourd'hui nos farces; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les acteurs jouaient ces dernières pièces avec le même masque et les mêmes habits qu'ils avaient dans la tragédie, et en continuant les mêmes rôles; c'est ce qui nous explique ce passage de Plutarque, où l'on voit que ce sont les mêmes acteurs des *Bacchantes* qui jouent cette farce avec la tête de Crassus. Dans les *Vies de Pélopidas et d'Alexandre*, on voit clairement qu'exode signifie la fin, le dénouement de la tragédie. Ici la véritable tragédie finit à la mort de Crassus, et ce qui se passe dans le palais du roi des Parthes rassemble deux choses, la tragédie et l'exode; ce qu'on y représente des *Bacchantes* d'Euripide fait la tragédie; ce que joue l'acteur en portant la tête de Crassus, et sa dispute avec Pomaxaithres, est l'exode qui succédait à la tragédie, et où les acteurs continuaient les mêmes personnages et les mêmes rôles.

(50) Hyrodes ne pouvant se consoler de la mort de Pacorus, l'aîné de ses fils, avait renoncé au trône; Phraate, devenu roi, fit périr tous ses frères par trahison; et voyant que son père était indigné de ces meurtres, il le fit mourir aussi de la manière que Plutarque le raconte. Appien, de *Bell. Parth.*, p. 155, 157. Dion Cassius, liv. XLIX, c. XIX, XX, XXIII.

(51) Il y a dans le texte: quelques sophistes; mais en cet endroit ce n'est pas un terme de mépris, pour désigner ces faux philosophes dont la Grèce était inondée du temps même de Platon, qui les a démasqués dans son dialogue

intitulé *Protagoras*, ou *les Sophistes*. Il est pris ici dans une signification qui n'avait rien que d'honorable, et marque ceux d'entre les philosophes qui avaient écrit le plus éloquemment.

(52) Nous avons parlé de Minoa et de Cythère dans les notes sur la *Vie de Nicias*, notes (27) et (28). Mélos était une île de la mer Égée, assez près de Crète, et une des plus considérables de cette mer, suivant Strabon, liv. X, p. 484. Nous avons vu dans la *Vie d'Alcibiade*, c. XIX, que tous les jeunes gens de cette île avaient été massacrés par les Athéniens.

(53) C'est Ménandre que Plutarque désigne par cette dénomination, comme le poëte comique par excellence; ainsi on disait simplement d'Homère : le poëte.

(54) Etienne de Byzance et Pausanias, liv. III, c. XXIII, disent que la ville de Scandie était l'arsenal de marine de la ville de Cythère. Mendes, suivant ces mêmes auteurs, était une ville de Thrace, colonie des Érétriens, et par conséquent d'origine grecque; Pausanias, liv. V, c. XXVII. Il faut la distinguer de Mendès, ville d'Égypte, où Pan était singulièrement honoré. Égine fut pendant quelque temps, par ses forces maritimes, la rivale d'Athènes, en face de laquelle elle était située; ce qui faisait dire à Périclès qu'elle était comme une tache sur l'œil du Pirée; mais cette puissance ne fut pas de longue durée; les Éginètes chassés de leur patrie, reçurent des Lacédémoniens, pour habitation, la ville de Thyrée sur les frontières de l'Argolide. Dans la suite, après les désastres des Athéniens, ils rentrèrent dans leur île; mais ils ne purent jamais recouvrer leur ancienne grandeur. Pausanias, liv. II, c. XXIX.

SERTORIUS.

I. Événements semblables arrivés à des hommes de même nom. — II. Sertorius fait ses premières armes dans les guerres contre les Cimbres et les Teutons. — III. Ses exploits en Espagne. — IV. Il se distingue dans la guerre contre les Marses, et y perd un œil; il se déclare pour Cinna et Marius contre Sylla. — V. Marius se joint à Cinna et à Sertorius. — VI. Sertorius fait tuer quatre mille esclaves dont Marius se servait pour exercer ses cruautés. Il part pour aller s'emparer de l'Espagne. — VII. Il s'en rend maître; et s'y fait aimer par sa conduite. — VIII. Il est obligé de quitter l'Espagne, et y rentre ensuite. — IX. Description des îles Fortunées. — X. Il passe en Afrique, où il fait la guerre à Ascalis. On ouvre, par son ordre, le tombeau d'Antée. — XI. Caractère de Sertorius. — XII. De la biche de Sertorius. — XIII. Ses divers succès contre des généraux romains. — XIV. Ses avantages sur Métellus. — XV. Il lui fait manquer une entreprise sur la ville de Langobrige. — XVI. Sertorius gagne les cœurs par sa libéralité. Éducation qu'il fait donner aux enfants des Espagnols. — XVII. Perpenna est forcé par ses troupes d'aller se joindre à Sertorius. — XVIII. Sertorius modère l'ardeur des Barbares qui s'étaient réunis à lui. — XIX. Stratagème qu'il emploie pour réduire les Characitaniens. — XX. Sa réputation s'accroît après l'arrivée de Pompée. Il prend la ville de Lauron en sa présence. — XXI. Il gagne contre Pompée une grande bataille. — XXII. Il retrouve sa biche. — XXIII. Il se bat contre Pompée et Métellus. Il les force de se séparer. — XXIV. Métellus met sa tête à prix. Éloge de la conduite de Sertorius. — XXV. Son amour pour sa patrie et pour sa mère. — XXVI. Sa grandeur d'ame dans son traité avec Mithridate. — XXVII. Condition du traité qu'il fait avec ce prince. — XXVIII. Perpenna soulève ses amis contre Sertorius. — XXIX. Conjuration de Perpenna contre Sertorius. — XXX. Sertorius est assassiné par les conjurés. — XXXI. Pompée fait mourir Perpenna.

M. Dacier place la guerre de Sertorius en Espagne à l'an du monde 3867, la 2e année de la 174e olympiade, l'an 670 de Rome, 81 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 620 environ, jusqu'à l'an 683 de Rome, avant J.-C. 73.

I. Il ne faut pas s'étonner sans doute que, parmi ces vicissitudes continuelles que la fortune présente dans une suite infinie de siècles, le hasard amène souvent des accidents semblables. Ou le nombre des événements qui doivent avoir lieu n'est pas fixé, et alors la fortune a, dans une matière prodigieusement féconde, une source intarissable d'effets qui se ressemblent; ou ce nombre est déterminé; et dans cette supposition, ces effets doivent se répéter souvent, puisqu'ils sont amenés par les mêmes causes. Il est des personnes qui aiment à recueillir ce qu'elles ont vu ou entendu dire de ces aventures pareilles qui, produites par la fortune, semblent, par leur conformité, être l'ouvrage de la raison et de la prévoyance. Ainsi l'on raconte que les deux Attys, personnages d'une naissance illustre, l'un né en Syrie et l'autre en Arcadie, furent tués tous deux par un sanglier (1) : que des deux Actéons, l'un fut déchiré par ses chiens, et l'autre par des hommes dont il était aimé (2) : des deux Scipions, le premier vainquit les Carthaginois, et le second les détruisit pour toujours: Ilium fut pris une première fois par Hercule, pour punir Laomédon du refus qu'il faisait de lui donner des chevaux qu'il lui avait promis ; la seconde fois par Agamemnon, à la faveur d'un cheval de bois; et la troisième, par Charidème, lorsqu'un cheval s'étant abattu sous la porte de la ville, les Troyens n'eurent pas le temps de la fermer (3) : enfin, de deux villes qui portent les noms de deux plantes odoriférantes, Ios et Smyrne (4), l'une, dit-on, fut le berceau d'Homère, et l'autre son tombeau. Ajoutons à tous ces exemples, que les généraux les plus belliqueux, ceux qui, pour exécuter de grandes entreprises, ont employé la ruse autant que l'habileté, avaient tous perdu un œil; tels que Philippe, Antigonus, Annibal et Sertorius, celui de qui nous écrivons la Vie. Ce dernier, il est vrai, fut plus continent que Philippe, plus fidèle à ses amis qu'Antigonus, et plus humain qu'Annibal envers ses ennemis; il ne le cédait à aucun d'eux en prudence; mais il fut moins favorisé de la fortune, qui se montra toujours plus cruelle à son égard que ses ennemis les plus déclarés. Cependant il sut égaler Métellus par son expérience, Pompée par son audace, et Sylla lui-même par ses succès. Tout banni qu'il était et commandant à des Barbares dans une terre étrangère, il tint tête à toute la puissance des Romains. Entre les capitaines grecs, je n'en vois point qu'on puisse mieux lui comparer qu'Eumène de Cardie (5); ils furent tous deux d'habiles généraux, et joignirent la ruse à la valeur. Bannis de leur patrie, et chefs de troupes étrangères, ils éprouvèrent également les rigueurs de la fortune, dans la mort violente et injuste qu'ils reçurent l'un et l'autre des mains mêmes des compagnons de leurs victoires.

II. Sertorius, né d'une famille peu distinguée dans la ville de Nursie, au pays des Sabins, perdit son père en bas âge, et fut très bien élevé par sa mère, qu'il aima toujours avec une extrême tendresse; elle s'appelait Rhéa. Il s'exerça d'abord à plaider, et jeune encore il y réussit assez pour se faire, par son éloquence, une grande réputation dans Rome; mais bientôt l'éclat de ses succès militaires tourna du côté des armes toute son ambition. Il fit sa première campagne sous Cépion (6), lorsque les Cimbres et les Teutons se répandirent dans les Gaules, et que les Romains furent entièrement défaits. Après la déroute, Sertorius, qui avait eu un cheval tué sous lui, et qui était lui-même blessé,

traversa le Rhône à la nage, armé de sa cuirasse et de son bouclier, en luttant avec les plus grands efforts contre l'impétuosité de ce fleuve ; tant son corps était robuste, et endurci à la fatigue par un long exercice ! Ces mêmes peuples étant revenus une seconde fois avec une armée presque innombrable, et en faisant de si terribles menaces, qu'on regardait alors comme un trait de courage extraordinaire dans un soldat romain d'oser tenir ferme à son poste contre de tels ennemis, et d'obéir à son général ; Marius fut chargé du commandement de l'armée, et Sertorius s'offrit d'aller comme espion dans le camp des ennemis (7). Il apprit les termes les plus communs de leur langue, afin de pouvoir parler au besoin avec ceux qu'il rencontrerait ; et ayant pris un habit gaulois, il alla se mêler avec ces Barbares : après y avoir vu et entendu ce qu'il importait le plus de savoir, il retourna vers Marius, qui lui décerna le prix du courage. Pendant toute cette guerre il donna de si grandes preuves de valeur et de prudence, qu'il mérita la confiance de son général, qui lui fournit des occasions d'acquérir de la gloire.

III. Après la guerre des Cimbres et des Teutons, il alla servir en Espagne sous le consul Didius (8) en qualité de tribun des soldats, et passa l'hiver à Castulon, ville des Celtibériens (9). Comme les soldats y trouvaient les provisions les plus abondantes, ils s'enivraient tous les jours, et vivaient avec une telle licence, que les Barbares ayant conçu pour eux le plus grand mépris, envoyèrent, une nuit, demander du secours à leurs voisins les Gyriséniens ; et étant entrés avec eux dans les maisons des Romains, ils firent main-basse sur tous ceux qu'ils trouvèrent. Sertorius s'étant sauvé de la ville avec un petit nombre des siens, rallia ceux qui purent en sortir après lui ; il fit avec eux le tour de la ville, et trouvant la porte par où les Barbares étaient entrés encore ouverte, il ne fit pas la même faute qu'eux ; mais plaçant des gardes aux portes, et se saisissant de tous les quartiers de la ville, il passa au fil de l'épée tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Après cette exécution sanglante, il ordonne à ses soldats de quitter leurs armes et leurs habits, de prendre l'armure des Barbares qu'ils avaient tués, et de le suivre à la ville, dont les habitans étaient venus la nuit les surprendre. Les Barbares, trompés par ce déguisement, laissent les portes ouvertes, et sortent même en foule au-devant des Romains, qu'ils prennent pour leurs concitoyens et leurs amis qui revenaient après la victoire. La plus grande partie fut tuée auprès des portes ; et les autres, s'étant rendus à discrétion, furent vendus à l'encan.

IV. Cet exploit rendit célèbre dans toute l'Espagne le nom de Sertorius : à peine de retour à Rome, il fut nommé questeur pour la Gaule des environs du Pô ; et ce choix ne pouvait être fait plus à propos. La guerre des Marses (10) venait de s'allumer ; Sertorius eut ordre de lever des troupes et de faire forger des armes. Le zèle et l'activité qu'il mit à cette double commission, comparés à la lenteur et à la mollesse des autres jeunes officiers, firent juger dès-lors qu'il serait toute sa vie un homme prompt et expéditif. Parvenu au grade de capitaine, il ne relâcha rien de l'audace qu'il avait montrée étant simple soldat ; il fit des actions admirables, et en s'exposant sans ménagement dans les combats, il perdit un œil ; mais loin de rougir de cette difformité, il s'en fit toujours honneur. Il disait que les autres ne portaient pas continuellement les témoignages de leur valeur, et qu'ils quittaient souvent les colliers, les piques et les couronnes qu'ils avaient reçus ; au lieu qu'il avait sans cesse sur lui les marques de son courage, et qu'on ne voyait point la perte qu'il avait faite sans être en même temps le spectateur de sa vertu. Aussi le peuple lui rendit-il un honneur digne de ses services. La première fois qu'il parut au théâtre, il fut reçu avec les applaudissements et les acclamations de tous les spectateurs : distinction qu'on accordait difficilement aux plus vieux capitaines, à ceux même qui avaient acquis le plus de gloire. Cependant, lorsqu'il demanda le consulat, la faction de Sylla le fit refuser, et de là sans doute vint sa haine contre le chef de ce parti. Après que Marius vaincu par Sylla eut pris la fuite, et que le vainqueur fut parti pour prendre la conduite de la guerre contre Mithridate, Octavius, l'un des consuls, étant resté dans le parti de Sylla, et Cinna, qui ne demandait que des changements dans la république, ayant cherché à ranimer les restes du parti de Marius, Sertorius se joignit à Cinna avec d'autant plus d'empressement qu'il voyait Octavius agir lentement, et qu'il se défiait des amis de Marius. Il se livra, sur la place publique de Rome, un grand combat dans lequel Octavius fut vainqueur ; et Cinna prit la fuite avec Sertorius, en laissant près de dix mille hommes sur le champ de bataille. Mais ayant mis dans leurs intérêts la plupart des troupes qui étaient répandues dans l'Italie, ils furent bientôt en état de recommencer la guerre contre Octavius.

V. Marius ayant fait voile d'Afrique en Italie pour venir se joindre à Cinna, comme un simple particulier à son consul, tous les autres officiers furent d'avis de le recevoir ; Sertorius seul s'y opposa, soit qu'il pensât que Cinna n'aurait plus pour lui la même considération quand il aurait auprès de sa personne un aussi grand capitaine que Marius, soit qu'il craignît que Marius, qui, dans la victoire, n'était pas maître de sa colère, et passait toujours les bornes de la justice, ne causât,

par ses cruautés, la ruine entière de leur parti. Il leur représentait qu'avec la supériorité qu'ils venaient d'acquérir, il leur restait peu de chose à faire; que si Marius était reçu dans leur armée, il aurait seul l'honneur du succès, et attirerait à lui tout le pouvoir : « Vous savez, ajouta-t-il, qu'il » ne souffre pas aisément le partage, et qu'il ne » se pique pas de fidélité. » Cinna convint de la justesse de ses raisons; mais il lui avoua qu'après avoir lui-même appelé Marius pour venir partager la conduite de cette guerre, il avait honte de le rejeter, et n'en voyait pas même le moyen. « Je » croyais, reprit Sertorius, que Marius était venu » de lui-même en Italie; et dans cette idée, je vous » donnais le conseil qui me paraissait le plus utile. » Mais puisqu'il n'est venu que sur votre invitation, » vous n'avez pas dû même en délibérer. Il ne vous » reste plus d'autre parti que de le recevoir, et de » tirer de lui tout le secours que vous pourrez. La » bonne foi ne permet plus aucun raisonnement. »

VI. Cinna fit donc venir Marius, et toutes les troupes furent divisées en trois corps, qui eurent chacun son chef séparé. La victoire leur étant restée, Cinna et Marius se portèrent à de tels excès d'insolence et de cruauté, que les maux de la guerre parurent aux Romains une véritable félicité, au prix de tant d'horreurs. Sertorius fut le seul qui, ne sacrifiant personne à son propre ressentiment, n'abusa pas de la victoire pour faire outrage à un seul citoyen. Au contraire, rempli d'indignation contre Marius, il prit en particulier Cinna, et par ses prières et ses remontrances il parvint à lui inspirer des sentiments plus modérés. Voyant enfin que les esclaves que Marius avait pris pour ses alliés dans cette guerre, et dont il faisait les satellites de sa tyrannie, rendus plus insolents par la force qu'ils tiraient de leur grand nombre, commettaient les plus grands forfaits, soit par la permission et par les ordres mêmes de Marius, soit par la férocité de leur caractère; qu'ils égorgeaient leurs maîtres, déshonoraient leurs maîtresses et leurs enfants, il ne put supporter une telle licence (11), et les fit tous tuer à coups de flèches, dans leur camp même, quoiqu'ils ne fussent pas moins de quatre mille. Cependant Marius mourut; bientôt après Cinna fut tué; et le jeune Marius emporta le consulat malgré Sertorius, et contre les lois. Carbon, Norbanus et Scipion ayant marché contre Sylla qui revenait de Grèce, furent battus, autant par la mollesse et la lâcheté des chefs, que par la désertion des soldats. Sertorius sortit alors que sa présence ne pouvait remédier au désordre des affaires, qui croissait de jour en jour, parceque ceux qui avaient le plus de pouvoir étaient les moins habiles; et lorsque enfin Sylla, étant venu camper auprès de Scipion, lui fit les plus grandes démonstrations d'amitié, en le flattant de l'espoir d'une paix prochaine, pendant qu'il lui débauchait son armée, Sertorius, qui en avait plusieurs fois inutilement averti Scipion, désespérant du salut de Rome, partit pour l'Espagne, afin d'y prévenir, s'il le pouvait, l'arrivée de ses ennemis, s'emparer de cette province, et s'y établir si bien qu'il pût y assurer une retraite à ceux de ses amis qui seraient forcés d'abandonner l'Italie.

VII. Assailli par de violents orages dans les montagnes qu'il eut à traverser, il ne put obtenir le passage des Barbares du pays qu'en leur payant un salaire considérable. Ceux qui l'accompagnaient ayant paru indignés qu'un proconsul romain payât tribut à des Barbares, Sertorius, moins affecté qu'eux de cette prétendue honte, leur dit qu'il achetait le temps, le bien le plus précieux pour celui qui aspire à de grandes choses; et ayant gagné ces Barbares à prix d'argent, il fit une si grande diligence qu'il se rendit maître de l'Espagne. Il trouva cette province peuplée d'une jeunesse florissante, mais que l'avarice et la violence des gouverneurs que Rome y envoyait tous les ans avait prévenue contre toute espèce d'autorité. Il s'attacha d'abord à gagner les grands par la douceur, et la multitude par la diminution des subsides; mais rien ne lui concilia davantage l'affection de ces peuples, que l'exemption des logements de gens de guerre. Il obligea ses soldats de passer l'hiver dans leurs tentes, hors des murailles des villes; et lui-même y fit tendre le premier son pavillon. Cependant ne voulant pas mettre uniquement sa confiance dans les dispositions favorables des Barbares, il incorpora dans ses troupes ceux des Romains établis en Espagne qui étaient en âge de porter les armes; il fit construire toutes sortes de machines de guerre, et équiper un grand nombre de vaisseaux. Par-là il tint les villes dans sa dépendance; et autant il paraissait doux et affable pendant la paix, dans les rapports ordinaires de la vie civile, autant il se montrait terrible dans tout ce qui regardait le service militaire.

VIII. Il n'eut pas plus tôt appris que Sylla, après avoir détruit le parti de Marius et de Carbon, s'était rendu maître de Rome, que, s'attendant à avoir incessamment sur les bras une armée conduite par un habile général, il envoya Julius Salinator à la tête de six mille hommes de pied, pour occuper les passages des Pyrénées. Caïus Annius, qui, détaché par Sylla, y arriva presque aussitôt que lui, désespérant de forcer Salinator dans son poste, se tint au pied des montagnes, incertain du parti qu'il devait prendre. Mais un certain Calpurnius, surnommé Lanarius, ayant tué Salinator en trahison, ses soldats abandonnèrent les sommets des Pyrénées; et Annius les ayant aussitôt franchis avec un

corps nombreux de troupes, chassa devant lui tous ceux qui voulurent arrêter sa marche. Sertorius, hors d'état de lui résister, se réfugia avec trois mille hommes à Carthage-la-Neuve (12), d'où il traversa la mer et alla aborder en Afrique, sur le rivage des Maurusiens. Les soldats étant descendus sans précaution pour faire de l'eau, furent assaillis par les Barbares, qui en tuèrent un grand nombre. Sertorius se rembarqua pour repasser en Espagne, et en fut repoussé: alors, avec le secours de quelques pirates ciliciens, il fit voile vers l'île de Pityuse, et y aborda malgré la garnison d'Annius, qui fut battue. Peu de temps après, Annius étant venu lui-même avec une flotte considérable montée de cinq mille combattants, Sertorius, qui n'avait que des vaisseaux légers, plus propres à la course qu'au combat, résolut cependant de l'attaquer sur mer; mais il se leva tout-à-coup du couchant un vent impétueux, qui souleva la mer avec tant de violence, que la plupart des vaisseaux de Sertorius, trop légers pour résister aux vagues, furent jetés de travers contre les rochers de la côte; et que n'ayant plus qu'un petit nombre de navires, chassé de la mer par la tempête et de la terre par les ennemis, il fut obligé de lutter dix jours entiers contre les flots et les vents contraires avec autant de peine que de danger. Enfin, le vent étant tombé, il fut porté sur des îles qui sont éparses dans cette mer, et où l'on ne trouve point d'eau; il s'y arrêta quelque temps.

IX. Étant parti de là, il passa le détroit de Cadix, et, tournant à droite, il prit terre sur les côtes d'Espagne, un peu au-dessus de l'embouchure du fleuve Bétis, qui, se déchargeant dans la mer Atlantique, donne son nom à la partie de l'Espagne qu'il arrose (13). Il y rencontra des patrons de navires qui arrivaient tout récemment des îles Atlantiques. Ce sont deux îles séparées l'une de l'autre par un espace de mer fort étroit, et éloignées de l'Afrique de dix mille stades [1]; on les appelle les îles Fortunées (14). Les pluies y sont rares et douces; il n'y souffle ordinairement que des vents agréables, qui, apportant des rosées bienfaisantes, engraissent la terre, et la rendent propre non seulement à produire tout ce qu'on veut semer ou planter, mais encore à donner spontanément d'excellents fruits, et avec assez d'abondance pour nourrir, sans travail et sans peine, un peuple heureux qui passe sa vie au sein du plus doux loisir. La température des saisons, dont les changements sont toujours modérés, y entretient un air pur et sain. Les vents de nord et d'est (15), qui soufflent de notre continent, ne tombant sur cette vaste mer qu'après avoir parcouru un espace immense, se dissipent dans cette vaste étendue, et ont perdu toute leur force lorsqu'ils arrivent dans ces îles. Les vents de mer, tels que ceux du couchant et du midi, y apportent quelquefois des pluies douces qui arrosent les terres; mais le plus souvent ils n'y versent que des vapeurs rafraîchissantes qui suffisent pour les féconder. Tous ces avantages ont établi, même chez les Barbares, cette opinion généralement reçue, que ces îles renferment les champs Élysées, ce séjour des ames heureuses, célébré par Homère.

X. Sertorius, à qui l'on raconta ces merveilles, conçut le plus ardent desir d'aller habiter ces îles, et d'y vivre en repos, affranchi de la tyrannie et délivré de toutes les guerres. Mais les corsaires, qui pénétrèrent son dessein, et qui, loin de desirer la paix et le repos, voulaient du butin et des richesses, firent voile vers l'Afrique, pour aller rétablir Ascalis (16), fils d'Iphta, sur le trône des Maurusiens. Sertorius, sans se décourager de leur désertion, prit sur-le-champ le parti d'aller au secours des ennemis d'Ascalis, afin que ses soldats, trouvant dans cette guerre un nouveau germe d'espérance, et une occasion d'exercer leur courage, ne fussent pas contraints, par la nécessité où ils seraient réduits, d'abandonner ses drapeaux. Reçu avec plaisir par les Maurusiens, il ne perdit pas un instant pour agir: après avoir vaincu Ascalis, il l'assiégea dans la ville où il s'était retiré. Sylla n'en fut pas plus tôt informé, qu'il fit partir Paccianus avec des troupes pour secourir Ascalis. Sertorius défit Paccianus, le tua, et ayant forcé son armée de se joindre à la sienne, il prit d'assaut la ville de Tingis (17), où Ascalis s'était réfugié avec ses frères. C'est là, disent les Africains, qu'Antée est enterré. Sertorius, qui n'ajoutait pas foi à ce que les Barbares disaient de la grandeur énorme de ce géant, fit ouvrir son tombeau, où il trouva, dit-on, un corps de soixante coudées (18). Étonné d'une taille si monstrueuse, il immola des victimes, fit recouvrir avec soin le tombeau, augmenta ainsi le respect qu'on portait à ce géant, et accrédita les bruits qui couraient sur son compte. Les habitants de Tingis prétendent qu'après la mort d'Antée, sa femme Tingès ayant eu commerce avec Hercule, en eut un fils, nommé Sophax, qui régna dans le pays, et bâtit une ville qu'il appela Tingis, du nom de sa mère. Sophax fut père de Diodore, qui, s'étant mis à la tête d'une armée d'Olbiens et de Mycéniens (19) qu'Hercule avait établis dans cette contrée, dompta plusieurs nations d'Afrique. J'ai rapporté ces particularités par honneur pour le roi Juba, le plus grand historien qu'il y ait eu parmi les rois, et qu'on assure avoir eu pour ancêtres Diodore et Sophax.

[1] Cinq cents lieues.

XI. Sertorius, devenu maître de tout le pays, traita avec douceur ceux qui, recourant à lui avec confiance: se remirent à sa discrétion; content de recevoir ce qu'ils lui offrirent d'eux-mêmes, il leur rendit leurs villes et leurs biens, et les laissa se gouverner par leurs propres lois. Comme il délibérait de quel côté il tournerait ses pas, il vint des ambassadeurs des Lusitaniens qui l'invitaient à prendre le commandement de leurs troupes. Ils avaient besoin, contre les armes des Romains dont ils étaient menacés, d'un général qui joignît à une grande réputation beaucoup d'expérience; et d'après ce qu'ils avaient entendu dire du caractère de Sertorius par ceux qui avaient vécu avec lui, il était le seul en qui ils eussent confiance. Sertorius n'était accessible ni à la volupté, ni à la crainte; intrépide dans les dangers, modéré dans la bonne fortune, il ne le cédait à aucun capitaine de son temps en audace à charger brusquement l'ennemi et à lui livrer bataille. S'agissait-il de dérober un dessein aux ennemis, de prévenir leurs projets, de s'emparer d'un poste avantageux, d'employer à propos la ruse et l'adresse, personne n'y était plus habile que lui. Magnifique jusqu'à la prodigalité dans la récompense des belles actions, il était modéré dans la punition des fautes; à la vérité, la manière dont, sur la fin de sa vie, il traita les otages qu'il avait entre les mains, et qui porte un caractère de violence et de cruauté, prouverait que la douceur ne lui était pas naturelle, et qu'il en prenait les dehors par intérêt, suivant le besoin des circonstances. Pour moi, je pense qu'une vertu réelle, bien affermie par la raison, ne peut jamais être renversée par les plus grands revers de fortune; mais je ne crois pas impossible non plus que les meilleurs naturels, les ames les plus fermes, quand elles sont accablées par de grands malheurs qu'elles n'ont pas mérités, changent de mœurs en changeant de fortune (20). Et c'est, je crois, ce qu'éprouva Sertorius, quand la fortune l'eut abandonné : aigri par ses revers, il fut cruel envers des traîtres.

XII. Appelé alors par les Lusitaniens, il partit d'Afrique; investi, à son arrivée, de toute l'autorité de général, il mit une armée sur pied, et eut bientôt soumis la partie de l'Espagne la plus voisine de la Lusitanie. Ces peuples, charmés surtout de sa douceur et de son activité, se rendaient à lui volontairement; il est vrai aussi qu'il mit en usage l'artifice et la ruse pour les tromper et les attirer dans son parti. Une biche fut le principal ressort qu'il fit jouer pour cela. Un homme du pays, nommé Spanus, qui vivait à la campagne, rencontra un jour une biche qui venait de mettre bas, et qui était poursuivie par des chasseurs. Il la laissa fuir en liberté; mais, frappé de la couleur extraordinaire du faon, dont la robe était toute blanche, il se mit à le poursuivre et le saisit. Sertorius était, par hasard, campé dans les environs. Comme on lui voyait recevoir avec plaisir tous les présents de gibier ou de fruit qu'on lui présentait, et récompenser généreusement ceux qui lui faisaient ainsi leur cour, cet homme lui apporta sa petite biche, que Sertorius reçut sans montrer beaucoup de satisfaction de ce présent; mais l'ayant ensuite tellement apprivoisée qu'elle venait à sa voix, et le suivait partout sans être jamais effarouchée du tumulte du camp, ni du bruit des soldats, il en vint peu à peu à la diviniser, pour ainsi dire; il débita que cette biche était un présent de Diane (21); et connaissant l'empire de la superstition sur les Barbares, il leur fit accroire que cet animal lui découvrait bien des choses cachees. Il employait l'artifice pour accréditer ces bruits. Était-il informé, par quelque avis secret, que les ennemis avaient fait une incursion sur les terres de sa province, ou qu'ils avaient sollicité une ville à la défection? il feignait d'en avoir été averti par la biche pendant son sommeil, et d'avoir reçu d'elle l'ordre de tenir ses troupes prêtes à combattre. Apprenait-il qu'un de ses lieutenants avait eu quelque avantage, il défendait au courrier de se montrer, faisait paraître en public sa biche couronnée de fleurs, pour marquer qu'il avait reçu une heureuse nouvelle; et pour animer le courage de ses soldats, il les exhortait à faire des sacrifices aux dieux, en leur promettant qu'ils apprendraient bientôt quelque heureux succès.

XIII. Par cet artifice, il les rendit souples et soumis à toutes ses volontés; car ils se croyaient commandés, non par un général étranger et d'une grande prudence, mais par un dieu même; les événements concouraient à les affermir dans cette opinion, lorsqu'ils voyaient les progrès extraordinaires de sa puissance. Car avec deux mille six cents hommes qu'il appelait Romains, mais parmi lesquels il y avait sept cents Africains qui l'avaient suivi en Lusitanie, avec quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux qu'il avait levés chez les Lusitaniens, il fit la guerre contre quatre généraux romains, qui avaient sous leurs ordres cent vingt mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, deux mille tant archers que frondeurs, et des villes innombrables pour alliées, tandis qu'il n'en avait eu d'abord que vingt dans son parti. Cependant, avec des commencements si faibles, non seulement il dompta plusieurs nations puissantes, et se rendit maître d'un grand nombre de villes; mais des divers généraux qu'il eut en tête, il défit Cotta dans un combat naval, près

du détroit de Mellaria (22); il vainquit Phidius qui commandait dans la Bétique, et lui tua deux mille Romains près du fleuve Bétis; son questeur remporta une grande victoire sur Lucius Domitius, proconsul de l'Espagne citérieure; il battit en personne l'armée d'un des lieutenants de Métellus, nommé Thoranius, qui fut tué dans le combat. Enfin, Métellus lui-même, l'un des plus grands et des plus célèbres généraux que les Romains eussent alors, se trouva dans un tel embarras, et réduit à une si grande extrémité, que Lucius Lollius fut obligé d'accourir de la Gaule Narbonnaise à son secours, et que le sénat lui envoya promptement de Rome le grand Pompée, avec de nouvelles troupes; car Métellus ne savait plus comment faire la guerre contre un ennemi plein d'audace, qui évitait adroitement toute bataille en pleine campagne; qui, comptant sur l'agilité et la souplesse des soldats espagnols, se pliait aisément à toutes sortes de formes; tandis que Métellus, accoutumé à des combats réglés et donnés à jour fixe, commandait une infanterie nombreuse, qui savait bien garder ses rangs, exercée à repousser, à enfoncer des ennemis qui se mesuraient de près avec elle; mais incapable de gravir les montagnes, de serrer de près des ennemis plus légers que le vent, qui fuyaient continuellement, qui savaient supporter la faim, se passer de tentes, manger des aliments sans apprêt, et tels qu'ils les trouvaient.

XIV. D'ailleurs Métellus était déja vieux; et, fatigué de tous les combats qu'il avait livrés, il s'était laissé aller à une vie plus douce et plus molle; Sertorius au contraire, dans toute la force et le feu de la jeunesse, avait le corps singulièrement robuste, fait à l'agilité comme à la tempérance. Il ne s'était jamais permis, même dans les temps de loisir, un usage immodéré du vin, et avait pris de bonne heure l'habitude de supporter les plus durs travaux, de faire de longues marches, de passer plusieurs nuits sans dormir, de manger peu, et de se contenter de la nourriture la plus commune. Il employait les jours de repos à la chasse, ou à des courses continuelles dans la campagne; et par-là il avait acquis une telle connaissance des lieux accessibles ou impraticables, que dans ses fuites il se tirait toujours des plus mauvais pas, et qu'en poursuivant l'ennemi il l'enfermait dans des endroits difficiles, d'où il lui était impossible de sortir. Aussi Métellus, réduit à l'impuissance de combattre, souffrait-il tous les inconvénients des vaincus, tandis que Sertorius, même en fuyant, avait tous les avantages d'un vainqueur qui poursuit des fuyards; il coupait l'eau à son ennemi, et l'empêchait de faire des fourrages. Métellus se mettait-il en marche, Sertorius l'arrêtait; était-il campé, il le harcelait tant, qu'il le forçait de déloger. Avait-il mis le siége devant une ville, il y arrivait aussitôt, et en le tenant lui-même assiégé, il le réduisait à la plus extrême disette. Enfin, les soldats romains, désespérés, voulurent obliger Métellus d'accepter le défi d'un combat singulier que lui avait fait Sertorius; ils disaient qu'il devait combattre général cont e général, Romain contre Romain. Et comme Métellus s'y refusa, ils se permirent, sur son compte, beaucoup de plaisanteries. Mais il s'en moqua, et il eut raison; car un général, dit Théophraste, doit mourir en capitaine, et non pas en soldat.

XV. Métellus voyant que les Langobrites (23), qui rendaient de grands services à Sertorius, pouvaient être facilement pris par la soif, parcequ'ils n'avaient qu'un puits dans la ville, et que celui qui l'assiégerait serait maître des sources que les habitants avaient dans les faubourgs et au pied des murailles, résolut d'en faire le siége, persuadé que la disette d'eau la lui livrerait en deux jours; il ne fit donc prendre à ses soldats des vivres que pour cinq jours. Sertorius, se hâtant de les secourir, fait remplir d'eau deux mille outres, et promet pour chaque outre une somme d'argent. Plusieurs de ses soldats, tant espagnols que maurusiens, s'étant offerts pour cette commission, il choisit les plus vigoureux et les plus agiles, les envoie par la montagne, avec ordre, après avoir livré les outres aux habitants, de faire sortir les bouches inutiles, afin que l'eau pût suffire à ceux qui la défendaient. Métellus, dont les soldats avaient déja consumé leurs provisions, fut vivement affecté du succès de ce stratagême, et envoya un de ses officiers, nommé Aquinus, avec six mille hommes, pour lui amener des vivres. Sertorius, en étant informé, dresse une embuscade sur le chemin par où cet officier devait passer; il cache dans un ravin profond et couvert de bois trois mille hommes, qui à son retour le chargent en queue, tandis que Sertorius lui-même l'attaque de front, le met en fuite, lui tue une grande partie de son détachement, et fait prisonniers la plupart des autres. Aquinus, après avoir perdu ses armes et son cheval, se sauva dans le camp de Métellus, qui, obligé de lever honteusement le siége, fut encore bafoué par les Espagnols.

XVI. Ces exploits concilièrent à Sertorius l'admiration et l'amitié des Barbares; ils étaient ravis surtout qu'il leur eût ôté leur manière sauvage et brutale de combattre, et qu'en leur faisant adopter l'armure et l'ordonnance romaines, en les accoutumant à prendre le mot du combat, il eût fait d'une multitude de brigands un corps de troupes bien discipliné; il leur prodiguait d'ailleurs l'or et

l'argent, pour orner leurs boucliers et leurs casques ; il les invitait à se faire des tuniques et des manteaux brodés, leur fournissait tout ce qui leur était nécessaire pour cela, les piquait même d'émulation par son exemple, et leur inspirait ainsi le plus vif intérêt pour sa personne. Mais rien ne gagna tant leur affection que ce qu'il fit pour leurs enfants. Dans toutes les nations soumises à son autorité, il prit ceux des premières familles, qu'il rassembla dans Osca (24), ville considérable du pays, et leur donna des maîtres pour les instruire dans les lettres grecques et romaines. C'était réellement autant d'otages qu'il se donnait de la fidélité de ces peuples; mais il ne montrait que le desir de les former, de les rendre capables, dans un âge plus avancé, d'être employés aux affaires et élevés aux charges. Les pères étaient ravis de voir leurs enfants, vêtus de robes bordées de pourpre, se rendre aux écoles avec décence, et Sertorius payer toute la dépense de leur éducation, les examiner souvent lui-même, distribuer des récompenses à ceux qui se distinguaient, et leur donner de ces ornements d'or que les Romains suspendent au cou de leurs enfants, et qu'ils appellent bulles (25). C'était un usage en Espagne, que le général fût entouré d'un certain nombre de guerriers qui se dévouaient à mourir avec lui, s'il venait à être tué; chez les Barbares, ce dévouement s'appelait libation (26). Les autres généraux avaient peu de ces écuyers ou compagnons d'armes qui se consacrassent à mourir avec eux; Sertorius était suivi de plusieurs milliers de soldats qui avaient fait pour lui ce généreux dévouement. Un jour que son armée fut mise en déroute près d'une ville d'Espagne, les soldats espagnols, quoique poursuivis de près par les ennemis, oubliant le soin de leur propre conservation, ne pensèrent qu'à sauver Sertorius, et, l'enlevant sur leurs épaules, ils se le passèrent de l'un à l'autre jusqu'aux murailles de la ville, et ne songèrent à se sauver eux-mêmes que lorsqu'il fut en sûreté.

XVII. Chéri à ce point des Espagnols, il ne l'était pas moins des troupes qui venaient d'Italie. Perpenna Vento, attaché au même parti que Sertorius, étant arrivé en Espagne avec une armée nombreuse et de grandes sommes d'argent, voulait faire seul de son côté la guerre à Métellus. Ses troupes en témoignèrent tout haut leur mécontentement; il n'était question dans tout le camp que de Sertorius, et cette préférence mortifia Perpenna, qui était enflé de sa naissance et de ses richesses. Mais lorsqu'on eut appris que Pompée passait déja les Pyrénées, les soldats de Perpenna, prenant leurs armes et arrachant les enseignes, pressent à grands cris leur général de les mener au camp de Sertorius, le menaçant, s'il le refuse, de l'abandonner, et d'aller trouver un général si capable de procurer sa propre sûreté et celle des autres. Perpenna, contraint de leur céder, se rendit au camp de Sertorius avec cinquante-trois cohortes (27).

XVIII. Sertorius, à qui toute l'Espagne, en-deçà de l'Èbre, s'était déja soumise, se vit, par la jonction de Perpenna, à la tête d'une puissante armée, et chaque jour il lui arrivait de tous côtés de nouvelles troupes; mais il ne voyait pas sans inquiétude la confusion et l'audace de ces Barbares, qui, impatients de tout délai, criaient sans cesse qu'on les menât à l'ennemi. Il essaya d'abord la voie de la persuasion ; mais les voyant prêts à se révolter et à se porter aux dernières violences pour le forcer à attaquer hors de propos, il les abandonna à leur fougue, s'attendant bien qu'après avoir été, non pas entièrement défaits, mais fort maltraités, ils seraient dans la suite plus soumis et plus dociles. Ils furent battus comme il l'avait prévu ; et étant allé à leur secours, il les recueillit dans leur fuite, et les ramena en sûreté dans le camp. Mais peu de jours après, pour leur ôter le découragement où cet échec les avait jetés, il assemble toute l'armée, et fait amener deux chevaux, l'un très vieux et très faible, l'autre grand et robuste, et remarquable surtout par la beauté de sa queue, et par l'épaisseur des crins dont elle était garnie. Près du cheval faible il place un homme grand et fort, et près du cheval vigoureux, un petit homme qui n'avait aucune apparence de force. Au signal donné, l'homme fort saisit à deux mains la queue du cheval faible, et la tire de toutes ses forces, comme pour l'arracher, pendant que l'homme faible prenant un à un les crins de la queue du cheval fort, les arrache tous très facilement. Le premier, après bien des efforts inutiles qui prêtaient fort à rire aux spectateurs, abandonne son entreprise; l'homme faible au contraire montre la queue de son cheval qu'il avait, en un moment et sans aucune peine, dégarnie de tous ses crins. Sertorius alors se levant : « Mes alliés, » leur dit-il, vous voyez que la patience a beau- » coup plus de pouvoir que la force, et que des » choses qu'on ne peut surmonter tout à la fois » cèdent aisément quand on les prend l'une après » l'autre; la persévérance est invincible, c'est par » elle que le temps attaquant les plus grandes puis- » sances, les détruit et les renverse : c'est un allié » aussi sûr pour ceux à qui la raison fait observer » et saisir le moment favorable, qu'elle est un en- » nemi dangereux pour ceux qui mettent trop de » précipitation dans les affaires (28). » C'est par de semblables apologues que Sertorius rassurait ses soldats, et leur enseignait à attendre les occasions.

XIX. Mais aucun de ses exploits ne fut plus ad-

miré que le stratagème dont il usa contre les Characitaniens; ce peuple, qui habite au-delà du Tage(29), ne demeure ni dans des villes ni dans des bourgs; il fait son séjour sur un très grand coteau fort élevé, rempli de cavernes et d'antres profonds, dont les ouvertures sont tournées vers le nord. Toute la campagne que ce coteau domine ne produit qu'une boue argileuse, qu'une terre si légère et si friable, qu'on peut à peine s'y soutenir, et que, pour peu qu'on y touche, elle se réduit en une poussière très fine, comme ferait la chaux ou la cendre. Quand la crainte de quelque ennemi les oblige de se renfermer dans ces cavernes avec le butin qu'ils ont fait, ils s'y tiennent tranquilles, comme dans une retraite où ils ne craignent pas d'être forcés. Sertorius, qui s'était éloigné de Métellus, campait au pied de ce coteau; les Barbares, s'imaginant qu'il avait été battu, lui témoignèrent beaucoup de mépris: Sertorius, soit par colère, soit pour montrer qu'il ne fuyait pas, monte le lendemain à cheval dès le point du jour, et va reconnaître le coteau; il n'y voit aucun accès, et va inutilement de côté et d'autre, en faisant à ces Barbares de vaines menaces. Tout-à-coup il s'aperçoit que le vent fait élever de cette terre une grande quantité de poussière, et la porte vers l'entrée du coteau, qui, comme je l'ai déja dit, est tournée du côté du nord. Le vent qui souffle du pôle arctique, et qu'on nomme Cécias (50), est celui qui règne le plus souvent dans ce pays; il s'élève naturellement de ces plaines humides et des montagnes voisines toujours couvertes de neige. On était alors en plein été; et ce vent, entretenu par la fonte des glaces du nord, soufflant avec plus de force, procurait pendant le jour une fraîcheur agréable, utile à ces Barbares et à leurs troupeaux. Sertorius ayant réfléchi sur cette circonstance locale, instruit d'ailleurs par les naturels du pays, ordonne à ses soldats d'apporter de cette terre fine et cendreuse, et de la mettre en monceaux devant l'entrée de ces cavernes. Les Barbares, qui crurent que c'était une levée qu'il faisait pour les attaquer, s'en moquèrent. Sertorius, après que ses soldats eurent ainsi travaillé jusqu'à la nuit, les fit rentrer dans le camp. Au point du jour il souffla d'abord un vent doux, qui commença par enlever les parties les plus fines de la terre qu'ils avaient entassée, et à la répandre dans l'air comme cette paille légère qui s'élève d'une aire. Bientôt le vent devenant plus fort à mesure que le soleil montait, et le coteau étant déja couvert de poussière, les soldats de Sertorius se mirent à remuer jusqu'au fond les tas qu'ils avaient faits, et à briser les mottes de cette terre argileuse. Il y en eut même qui, faisant passer et repasser leurs chevaux sur ces monceaux de poussière, en élevaient une plus grande quantité, et la livraient au vent, qui en portait les parties les plus déliées dans les cavernes des Barbares, ouvertes de ce côté; comme elles n'avaient pas d'autres ouvertures que celles qui donnaient entrée au vent, elles furent bientôt remplies de cette vapeur étouffante qui s'y portait continuellement, et qui les empêchait de voir et de respirer. Ils eurent bien de la peine à supporter ce tourment pendant deux jours; le troisième, ils se rendirent à Sertorius, dont ils augmentèrent moins les forces que la réputation, pour avoir fait par adresse ce que les armes n'auraient pu faire.

XX. Tant que Sertorius eut en tête Métellus, il parut ne devoir la plupart de ses succès qu'à la vieillesse et à la lenteur naturelle d'un général, incapable de résister à un adversaire plein d'audace, et dont les troupes agiles ressemblaient plutôt à des compagnies de brigands qu'à une armée régulière. Mais après que Pompée eut franchi les Pyrénées, et que Sertorius se fut campé auprès de lui, ces deux généraux ayant déployé l'un contre l'autre tout ce qu'ils purent imaginer de ruses militaires, Sertorius parut supérieur à Pompée, soit pour parer les coups de son adversaire, soit pour lui en porter de plus sûrs; et sa réputation fut portée rapidement jusqu'à Rome, où il passa pour le général le plus habile, le plus versé dans la science militaire; non que Pompée n'eût qu'une gloire médiocre, elle brillait au contraire du plus grand éclat depuis que les exploits qu'il avait faits sous Sylla lui avaient mérité de la part de ce général le surnom de Grand, et lui avaient fait obtenir, dès sa première jeunesse [1], les honneurs du triomphe. Aussi plusieurs des villes d'Espagne soumises à Sertorius, qui, en voyant arriver Pompée, avaient jeté les yeux sur lui et pensaient à embrasser son parti, changèrent-elles de sentiment après ce qui arriva devant les murs de Lauron (51), contre l'attente de tout le monde. Sertorius en faisait le siége, et Pompée était venu avec toute son armée au secours de la place. Il y avait près des murailles une colline très avantageusement située pour incommoder les assiégés. Sertorius et Pompée y coururent, l'un pour s'en saisir, l'autre pour empêcher l'ennemi de s'y poster. Sertorius y arriva le premier, et Pompée fit arrêter ses troupes, fort aise que la chose eût ainsi tourné, parcequ'il crut tenir Sertorius assiégé entre la ville et son armée. Il fit même dire aux habitants de Lauron de ne rien craindre, et de se tenir tranquilles sur leurs murailles, d'où ils verraient Sertorius assiégé. Ce général ayant su le propos de Pompée, ne fit qu'en rire, et dit que cet écolier de Sylla (car c'est ainsi qu'il appelait Pompée par dérision) allait bientôt

[1] Mot à mot: avant qu'il eût de la barbe.

apprendre qu'un général doit plutôt regarder derrière soi que devant. En même temps il fait voir aux assiégés que dans les premiers retranchements, d'où il était parti pour aller s'emparer de la colline, il avait laissé six mille hommes d'infanterie, en leur donnant l'ordre de charger Pompée en queue, lorsqu'il viendrait l'attaquer. Pompée, qui s'en aperçut trop tard, n'osait marcher contre lui, de peur d'être enveloppé; d'un autre côté il avait honte d'abandonner les assiégés dans le danger extrême où ils se trouvaient. Il les vit enfin succomber forcément sous ses yeux sans pouvoir les défendre; car les Barbares, ne voyant aucun espoir de secours, se rendirent à Sertorius, qui leur fit grace de la vie, et leur laissa la liberté d'aller où ils voudraient; mais il brûla leur ville, non par un mouvement de colère ou de cruauté (c'était de tous les généraux celui qui se livrait le moins à son ressentiment), mais pour couvrir de honte et de confusion les admirateurs de Pompée, et faire dire parmi les Barbares que ce général, à la tête de son armée, s'était presque chauffé à l'incendie d'une ville alliée, sans lui donner aucun secours.

XXI. Cependant Sertorius reçut plusieurs échecs dans cette guerre, non pas en personne, car il fut toujours invincible, ainsi que les troupes qu'il commandait; mais ses lieutenants furent souvent battus. Il est vrai que la manière dont il réparait leurs défaites le rendait plus admirable que les généraux vainqueurs, comme il parut dans la bataille de Sucron (32) contre Pompée seul, et dans celle de Tuttia contre Pompée et Métellus réunis. L'affaire de Sucron n'eut lieu, dit-on, que par l'empressement qu'avait Pompée de combattre avant que Métellus vînt partager l'honneur de la victoire. Sertorius desirait aussi d'en venir aux mains avec Pompée, avant l'arrivée de Métellus. Il se mit donc en bataille vers le soir, dans la pensée que les ennemis, qui, étrangers dans ce pays, ne connaissaient pas bien les lieux, seraient arrêtés par les ténèbres, et ne pourraient ni fuir, s'ils étaient battus, ni poursuivre les fuyards, s'ils remportaient la victoire. Lorsque le combat fut engagé, Sertorius, qui commandait son aile droite, se trouva, non en face de Pompée, mais d'Afranius, qui conduisait la gauche des ennemis: informé que son aile gauche, qui était aux prises avec Pompée, avait plié et était presque défaite, il laisse son aile droite à ses lieutenants, et vole au secours de sa gauche, qu'il trouve en partie rompue, et n'ayant plus qu'un petit nombre de soldats qui tinssent fermes dans leur poste. Il rallie les fuyards, leur redonne du courage, et les ramène au combat contre Pompée qui les poursuivait, et l'oblige lui-même de prendre la fuite. Pompée manqua même d'y périr; blessé dangereusement, il se sauva contre toute espérance, et ne dut son salut qu'à l'avidité des soldats africains de Sertorius, qui, s'étant saisis de son cheval, et s'amusant à partager le harnais magnifique dont il était couvert, cessèrent de le poursuivre. Afranius, de son côté, n'avait pas plus tôt vu Sertorius aller au secours de son aile gauche, que mettant en fuite la droite qui lui était opposée, il l'avait poussée jusque dans le camp, y était entré pêle-mêle avec les fuyards, et s'était mis à le piller. Il était déja pleine nuit, il ignorait la fuite de Pompée, et ne pouvait faire abandonner le pillage à ses soldats. Sertorius, vainqueur à son aile gauche, arrive en ce moment, et tombant tout-à-coup sur les troupes d'Afranius, déja troublées du désordre où elles étaient, il en fait un grand carnage. Le lendemain matin, il met ses troupes sous les armes, et présente de nouveau la bataille à Pompée; mais apprenant que Métellus approchait, il fait sonner la retraite, et décampe en disant: « Si cette vieille ne fût survenue, j'aurais renvoyé cet enfant à Rome, » après l'avoir châtié à coups de verges. »

XXII. Sertorius regrettait fort sa biche blanche, qu'on ne pouvait retrouver nulle part; cette perte lui ôtait une de ses plus grandes ressources pour gouverner les Barbares, et jamais ils n'avaient eu plus besoin d'être encouragés; mais quelques soldats qui s'étaient égarés la nuit l'ayant rencontrée, la reconnurent à sa couleur, et la ramenèrent à Sertorius, qui leur promit une grande somme d'argent, s'ils voulaient n'en parler à personne. Il fit cacher la biche, et peu de jours après il parut en public avec un visage gai, dit au chef des Barbares que les dieux lui avaient fait connaître, pendant son sommeil, que bientôt il lui arriverait quelque chose de très heureux; et montant sur la tribune, il donna audience à tous ceux qui se présentèrent. Dans ce moment la biche, que les soldats qui la gardaient près de là venaient de lâcher, voyant Sertorius, s'élance avec un air de joie vers le tribunal, appuie sa tête sur les genoux de Sertorius, et lui lèche la main droite, caresse qu'elle avait coutume de lui faire. Sertorius répond à ses caresses par des témoignages d'une véritable affection, jusqu'à verser des larmes. Après quelques moments de surprise, les spectateurs finissent par battre des mains, en s'écriant que Sertorius est un homme divin et chéri des dieux; ils le reconduisent dans sa tente, pleins de confiance, et se livrent aux plus heureuses espérances.

XXIII. Pendant qu'il était sur les terres des Saguntins, il fut forcé d'en venir aux mains avec les ennemis, qui, réduits à la plus extrême disette, étaient sortis de leur camp pour fourrager et ra-

masser des vivres. Les deux armées donnèrent des preuves de la plus grande valeur; Memmius, le plus habile des lieutenants de Pompée, fut tué au fort du combat. Sertorius, pour qui la victoire paraissait déclarée, fit main basse sur tous ceux qui lui résistaient encore, et poussa jusqu'à Métellus, qui, en tenant ferme et combattant avec une force au-dessus de son âge, fut blessé d'un coup de lance : les Romains qui furent témoins de sa blessure, et ceux qui l'apprirent, honteux d'abandonner leur général, et enflammés de colère, reviennent contre l'ennemi, couvrent Métellus de leurs boucliers, l'arrachent de force aux Espagnols, et les obligent de reculer. Sertorius, qui voit la victoire lui échapper, voulant assurer du moins la retraite des siens, et se donner le temps d'avoir de nouveaux renforts, se retire dans une ville de la montagne très forte d'assiette (55), dont il fait aussitôt réparer les murailles et fortifier les postes. Il ne pensait à rien moins qu'à soutenir un siége; il ne voulait que tromper les ennemis, qui, dans l'espoir de prendre facilement la ville, vinrent en effet l'assiéger, et, laissant échapper les Barbares, ne songèrent pas à empêcher les renforts que Sertorius faisait rassembler; il avait envoyé des officiers dans les villes de son obéissance, avec ordre de le faire avertir dès qu'ils auraient réuni un assez grand nombre de troupes. Lorsqu'il en reçut l'avis, il passa sans peine en travers des ennemis, et alla joindre ses nouvelles levées. Se voyant alors en force, il revint sur ses pas, coupa les vivres aux ennemis du côté de la terre, en leur dressant des embûches, en les enveloppant, et se portant lui-même partout avec une incroyable rapidité; il arrêtait aussi leurs convois par mer, en croisant sur les côtes avec quelques vaisseaux de pirates. Les généraux ennemis furent donc obligés de se séparer; Métellus se retira dans les Gaules, et Pompée prit ses quartiers d'hiver dans les pays des Vaccéens (54). Le défaut d'argent les lui rendait difficiles, et il écrivit au sénat que, s'il n'en recevait bientôt, il serait obligé de ramener son armée à Rome, le sacrifice qu'il avait fait de sa fortune à la défense de l'Italie ne lui permettant pas d'en faire de nouveaux. Déja même le bruit courait dans Rome que Sertorius serait en Italie avant Pompée; tant par son habileté il avait mis dans le dernier embarras les premiers et les plus puissants des généraux que les Romains eussent alors!

XXIV. Métellus lui-même montra son extrême crainte, et la haute opinion qu'il avait de Sertorius; il fit publier à son de trompe qu'il donnerait cent talents d'argent et deux mille plèthres de terre (55) au premier Romain qui le tuerait; et si c'était un banni, il y ajoutait la promesse de son rappel. Acheter sa mort par une trahison, c'était déclarer qu'il n'espérait rien de la force : enfin, étant venu à bout de le vaincre dans un combat, il fut si enflé, si ravi de ce succès, qu'il prit le titre d'*imperator*, et que les villes par où il passait lui dressèrent des autels, et lui offrirent des sacrifices. Il souffrit même, dit-on, qu'on lui mît des couronnes sur la tête, qu'on lui donnât des festins somptueux, où, pendant qu'il était à table, vêtu d'une robe triomphale, on faisait descendre du plancher, par le moyen de machines, des figures de la Victoire, qui portaient dans leurs mains des trophées d'or et des couronnes, où enfin des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles chantaient à sa louange des hymnes de triomphe : vanité ridicule, d'être ainsi enflé d'orgueil et ivre de joie pour avoir battu dans une retraite celui qu'il appelait le fugitif de Sylla, le reste de la défaite de Carbon. Quelle différence de cette conduite avec la magnanimité de Sertorius! Il avait donné le nom de sénat aux sénateurs qui s'étaient réfugiés de Rome dans son camp; il prenait parmi eux ses questeurs et ses lieutenants, et se conformait en tout aux lois et aux coutumes des Romains. Quoiqu'il fît la guerre avec les troupes et l'argent des villes d'Espagne, il ne céda jamais aux Espagnols, même de paroles, aucune part à l'autorité souveraine, et leur donna toujours des Romains pour gouverneurs et pour capitaines; il ne s'était proposé que de rendre la liberté aux Romains, et non d'accroître, au préjudice des Romains, la puissance des Espagnols.

XXV. Car il aimait tendrement sa patrie, et desirait vivement d'y retourner; mais ce desir ne l'empêchait pas de montrer, dans ses malheurs, le plus grand courage: jamais il ne fit la moindre bassesse auprès de ses ennemis : au contraire, dans ses victoires il envoyait dire à Métellus et à Pompée qu'il était prêt à poser les armes, pour aller vivre à Rome en simple particulier, si on lui permettait d'y retourner; qu'il préférait la vie la plus obscure dans sa patrie à l'empire du monde entier, qu'il faudrait acheter par l'exil. Ce grand amour de la patrie venait surtout, à ce qu'on assure, de sa tendresse extrême pour sa mère, qui l'avait élevé avec soin depuis qu'il était resté orphelin en bas âge, et à laquelle il était uniquement attaché. Appelé par les amis qu'il avait en Espagne pour en prendre le commandement, il y apprit la mort de sa mère, et il fut accablé d'une douleur si vive qu'il voulut renoncer à la vie; il resta sept jours entiers couché à terre, sans donner le mot aux troupes, et sans voir ses amis. Ses officiers et ceux qui partageaient avec lui le commandement ayant environné sa tente, ne purent le déterminer qu'avec peine à se montrer aux soldats, à

leur parler, à se mettre à la tête des affaires, qui étaient dans le meilleur état : aussi le regardait-on assez généralement comme un esprit doux, ami du repos, que des motifs puissants avaient, contre son inclination, porté au commandement des armées, qui, ne pouvant vivre en sûreté dans son pays, et poussé par ses ennemis à prendre les armes, n'avait cherché, en faisant la guerre, que sa sûreté personnelle.

XXVI. Son traité avec Mithridate est une nouvelle preuve de sa grandeur d'ame. Ce prince, abattu par Sylla, s'étant relevé comme pour commencer une seconde lutte, entra de nouveau dans l'Asie. La réputation de Sertorius était déja répandue dans toutes les contrées, et les commerçants qui revenaient des mers du couchant remplissaient le royaume de Pont du bruit de ses exploits[1]. Mithridate, excité par les flatteries de ses courtisans, qui comparaient Sertorius à Annibal, et lui-même à Pyrrhus; qui lui assuraient que les Romains, attaqués de deux côtés à la fois, ne pourraient jamais tenir contre deux si grands généraux et contre des puissances devenues si redoutables, quand le plus habile capitaine serait réuni au plus grand des rois; Mithridate, dis-je, résolut de lui envoyer des ambassadeurs. Il les fit partir pour l'Espagne avec des lettres, et les chargea d'offrir de vive voix à Sertorius des vaisseaux et de l'argent pour soutenir la guerre, à condition que Sertorius lui assurerait la possession de toute l'Asie, qu'il avait été forcé de céder aux Romains, par le traité que Sylla avait fait avec lui. Sertorius, ayant reçu ces ambassadeurs, assembla son conseil, qu'il appelait le sénat; ils furent tous d'avis d'accepter avec joie les propositions de Mithridate, puisqu'il ne demandait qu'un vain nom, qu'un titre inutile de ce qui ne leur appartenait pas, et qu'il leur donnait en échange les choses dont ils avaient le plus grand besoin. Mais Sertorius rejeta ce conseil; il dit qu'il laisserait volontiers à Mithridate la Bithynie et la Cappadoce, pays toujours gouvernés par des rois, et où les Romains n'avaient rien à prétendre; mais qu'une province qu'il avait enlevée aux Romains, qui la possédaient à plus juste titre, qu'il avait perdue ensuite dans la guerre, vaincu par Fimbria, et qu'il venait de céder à Sylla par un traité, il ne souffrirait jamais qu'elle rentrât sous sa domination : « Car, ajouta-t-il, je veux que Rome s'agrandisse par mes victoires, et je ne veux pas » devoir mes victoires à l'affaiblissement de Rome. » Un homme de cœur ne desire qu'une victoire » honorable, et il ne voudrait pas sauver sa vie » même par des moyens honteux. »

XXVII. Cette réponse, rapportée à Mithridate, le frappa d'étonnement : « Quels ordres nous donnera donc Sertorius, dit-il à ses amis, lorsqu'il » sera dans Rome, assis au milieu du sénat, si maintenant, relégué sur les côtes de l'océan Atlantique, il fixe les bornes de mon royaume, et me » menace de la guerre, à la première entreprise » que je ferai sur l'Asie! » C'est pourtant sur ce pied que le traité fut conclu et juré. Mithridate conservait la Bithynie et la Cappadoce, et Sertorius s'obligeait de lui envoyer un général et des troupes; de son côté, Mithridate s'engageait à lui fournir quarante vaisseaux et trois mille talents[1]. Sertorius lui envoya pour général, en Asie, Marcus Marius, l'un des sénateurs romains qui s'étaient réfugiés auprès de lui, avec lequel Mithridate prit quelques villes d'Asie; et lorsque Marius, précédé de ses faisceaux de verges et de ses haches, entrait dans une ville, Mithridate le suivait, prenant de lui-même le second rang, et faisant auprès de Marius le rôle de courtisan. Le général romain donnait la liberté à quelques unes de ces villes, en affranchissait d'autres de tout impôt, en leur déclarant que c'était à Sertorius qu'elles devaient ce bienfait. Ainsi, l'Asie foulée par les fermiers de la république, opprimée par l'avarice et l'insolence des troupes qu'on y avait mises en garnison, se sentit relever de nouveau sur les ailes de l'espérance, et desira vivement le nouveau gouvernement dont on lui offrait la perspective consolante.

XXVIII. Cependant, en Espagne, les sénateurs et les généraux qui étaient avec Sertorius n'eurent pas plus tôt conçu l'espoir d'être en état par eux-mêmes de résister aux ennemis, que leurs craintes dissipées firent place à une jalousie aussi folle qu'imprudente, contre la puissance de Sertorius. Ils étaient surtout excités par Perpenna qui, enflé d'un vain orgueil, à cause de sa naissance, aspirait au commandement, et semait secrètement parmi ses amis les propos les plus séditieux : « Quel démon ennemi nous maîtrise, leur disait-il, et nous précipite chaque jour dans de plus » grands malheurs? Nous avons dédaigné d'obéir, » au sein même de notre patrie, aux ordres de Sylla, » qui était maître de la terre et de la mer. Conduits » par notre mauvaise destinée, nous sommes venus ici dans l'espoir d'être libres, et nous nous » soumettons volontairement à la servitude; satellites de la fuite de Sertorius, qui nous donne un » vain titre de sénat, devenu l'objet de la risée de » ceux qui l'entendent prononcer; et cependant » nous souffrons les mêmes injures, nous recevons » les mêmes ordres, nous supportons les mêmes » travaux que des Espagnols et des Lusitaniens! »

[1] Le texte ajoute : comme de marchandises étrangères.

[1] Environ quinze millions de notre monnaie.

La plupart des officiers, remplis de ces propos, mais craignant la puissance de Sertorius, et n'osant pas en venir à une rebellion ouverte, ruinaient en secret ses affaires; ils maltraitaient les Barbares, ils leur infligeaient les punitions les plus rigoureuses; ils les accablaient d'impôts, et tout cela au nom de Sertorius. De là des séditions et des révoltes dans les villes : ceux qu'il y envoyait pour les apaiser, et pour adoucir les esprits, multipliaient partout les soulèvements, et répandaient de plus en plus le feu de la sédition. Sertorius, poussé à bout, démentit alors la douceur et la bonté qu'il avait toujours montrées, et se rendit coupable de la plus horrible injustice envers les jeunes gens qu'il faisait élever dans la ville d'Osca : il fit mourir les uns et vendre les autres (36).

XXIX. Perpenna, qui déja s'était donné plusieurs complices de la conjuration qu'il tramait, y fit entrer aussi Manlius (37), l'un des principaux officiers de Sertorius. Ce Manlius aimait un jeune garçon; et pour lui montrer jusqu'où allait sa tendresse, il lui fit part de la conspiration, et lui conseilla de laisser tous ses rivaux, pour ne s'attacher qu'à lui; qu'il le verrait dans peu de jours élevé à une très grande puissance. Ce jeune homme, qui avait plus d'inclination pour un certain Aufidius, dont il était aussi fort aimé, lui découvrit le complot. Aufidius en fut fort étonné, car il était lui-même de la conjuration; mais il ne savait pas que Manlius y fût entré. Bien plus troublé quand ce jeune homme lui nomma Perpenna, Grécinus, et quelques autres qu'il savait être au nombre des conjurés, il traita, devant ce jeune homme, tous ces propos de chimères, et lui dit de n'ajouter aucune foi à ce que lui disait Manlius, qui n'était qu'un homme vain et léger. Cependant il va trouver Perpenna, lui apprend le danger où ils se trouvent, et lui conseille de hâter le moment de l'exécution. Les autres conjurés ayant appuyé son avis, ils mènent à Sertorius un homme qu'ils avaient suborné, et qui lui remit des lettres par lesquelles on apprenait qu'un de ses lieutenants avait remporté une victoire importante, et fait un grand carnage des ennemis. Sertorius, ravi de joie, fit un sacrifice pour remercier les dieux de cette heureuse nouvelle. Perpenna saisit ce moment pour l'inviter à un festin qu'il donnait à ses amis, qui tous étaient des complices de la conjuration, et il lui fait de si vives instances qu'il le détermine à s'y rendre.

XXX. Sertorius faisait observer dans tous ses repas beaucoup de modestie et de décence; il n'y souffrait ni action ni discours déshonnêtes, et ne permettait à ses convives que des amusements sages; la bonne chère n'y amenait jamais aucune insolence. Ce jour-là, quand on fut au milieu du souper, les conjurés, qui cherchaient à exciter une querelle, se permirent hautement des paroles obscènes, et, feignant d'être ivres, ils commirent les actions les plus indécentes, afin d'irriter Sertorius. Ce général, soit qu'il ne pût supporter une telle licence, soit que leur bégaiement et leur conduite offensante, à laquelle il n'était pas accoutumé, lui eussent fait pénétrer leur dessein, changea de posture, et se renversa sur son lit, afin de ne prendre aucune part à ce qui se passait entre eux. Alors Perpenna prit une coupe pleine de vin, et en buvant il la laissa tomber : au bruit de sa chute, signal dont les conjurés étaient convenus, Antonius qui était assis au-dessus de Sertorius, lui donne un coup d'épée; Sertorius se sentant frapper, se retourne aussitôt et veut se lever; mais Antonius se jette sur son corps, et lui saisit les deux mains. Sertorius, ne pouvant se défendre, expire percé de coups (38).

XXXI. A la première nouvelle de sa mort, la plupart des Espagnols se retirèrent du camp, et envoyèrent des ambassadeurs à Métellus et à Pompée, pour se rendre à eux. Perpenna ayant rassemblé ceux qui étaient restés auprès de lui, voulut, avec les préparatifs que Sertorius avait faits, tenter quelque entreprise; mais ce fut à sa honte, et il fit voir qu'il n'était pas plus capable de commander que d'obéir. Il osa livrer bataille à Pompée, qui eut bientôt détruit toutes ses forces, et le fit lui-même prisonnier. Il ne soutint pas cette dernière infortune avec la dignité convenable à un général. Maître de tous les papiers de Sertorius, il offrit à Pompée de lui montrer les lettres de plusieurs consulaires, et d'autres personnages des plus puissants de Rome, qui avaient écrit de leur propre main à Sertorius pour l'appeler en Italie, et qui lui faisaient entendre qu'il y trouverait bien des gens disposés à favoriser une révolution dans le gouvernement. Pompée, dans cette occasion, loin de se conduire en jeune homme, fit une action pleine d'une sagesse et d'une prudence consommées, qui prévint dans Rome de grands troubles et des nouveautés dangereuses. Il rassembla ces lettres avec tous les autres papiers de Sertorius, et les brûla sans les lire, ni les laisser lire à personne. Il fit sur-le-champ mourir Perpenna, de peur qu'en nommant quelques uns de ceux qui avaient écrit ces lettres, il ne donnât lieu à des troubles et à des séditions funestes. Les complices de Perpenna furent presque tous, ou conduits à Pompée qui les fit exécuter, ou s'étant réfugiés en Afrique, ils y furent tués à coups de flèches par les Maurusiens. Il ne s'échappa qu'Aufidius, le rival de Manlius, soit qu'il ne fût pas connu, soit qu'on le méprisât. Il vieillit dans une bourgade des Barbares, accablé de misère, et détesté de tout le monde.

NOTES

SUR LA VIE DE SERTORIUS.

(1) Pausanias rapporte, liv. VII, c. XVII, qu'un certain Attys ou Attes, fils de Calaüs de Phrygie, alla en Lydie, où il enseigna le culte de la mère des dieux; qu'il fut si honoré et si chéri de cette déesse, que Jupiter, indigné, envoya dans la Lydie un sanglier énorme, qui ravagea le pays, fit périr beaucoup de Lydiens, et Attys lui-même; que depuis les peuples de Pessinunte, ville consacrée à Cybèle, ont en horreur le pourceau, et le regardent comme un animal impur. Je n'ai trouvé nulle part l'histoire du second Attys.

(2) Tout le monde connaît le trait du premier Actéon, déchiré par ses propres chiens, pour avoir vu Diane au bain. Le second, fils de Mélissus, fut enlevé et mis en pièces par les Bacchiades, ou les descendants de Bacchis, fils d'Hercule, qui régnaient à Corinthe. *Voyez* le *Scholiaste*, sur le liv. IV d'Apollonius, p. 75.

(3) Charidème, de la ville d'Orée, dans l'Eubée, était fils de Scellius, et gendre de Cotys, roi de Thrace. *Voyez* Polyen, liv. III de ses *Stratagèmes*, ch. XIV, où il raconte en détail la manière dont Charidème se rendit maître d'Ilium.

(4) Ios, l'une des îles Sporades, patrie de la mère du poëte Homère, signifie en grec violette. Smyrne, ville d'Ionie, fondée par Tantale, sous le nom de Nauloque, et depuis appelée Smyrne, du nom de *Smyrné* Amazone, qui s'empara d'Éphèse, et dont le nom veut dire myrrhe.

(5) Cardie était une ville de la Chersonèse de Thrace; son nom en grec signifie *cœur*. Pline, liv. IV, ch. II, rapporte cette étymologie à la forme de cœur qu'on avait donnée à cette ville.

(6) Ce fut l'an six cent quarante-neuf de Rome que les Romains, commandés par le proconsul Cépion, et non pas Scipion, comme porte le texte, faute que nous avons déja relevée dans les *Notes sur Lucullus*, note (49), et par le consul Mallius, éprouvèrent cette défaite, l'une des plus terribles qu'ils eussent jamais essuyées, et qui fut la suite de la mésintelligence des généraux, mais surtout de la témérité de Cépion. Les deux armées furent complètement défaites : il y périt quatre-vingt mille tant Romains qu'alliés, et plus de quarante mille esclaves. *Voyez* les *Suppléments de Tite-Live*, liv. LXVII, ch. V.

(7) L'emploi d'espion n'était pas regardé chez les Romains comme il l'est parmi nous; des personnes considérables s'offraient volontiers pour cette commission, qu'ils croyaient d'autant plus glorieuse, qu'elle était accompagnée de plus grands dangers : voilà pourquoi Sertorius, qui avait déja acquis beaucoup de réputation, se présente pour la remplir. Chez les Grecs elle était encore plus honorable et plus briguée; on voit, dans le dixième livre de l'*Iliade*, Ulysse et Diomède aller, comme espions, dans le camp des Troyens, et les généraux, les princes même, s'offrir pour suivre Ulysse, et se disputer la gloire d'être choisis.

(8) Le consul Titus Didius fit la guerre en Espagne, l'an de Rome six cent cinquante-six.

(9) Ville de l'ancienne Celtibérie, aujourd'hui Cazorla, sur les confins de la Castille neuve et de l'Andalousie; Pline, liv. III, c. II. Les Gyriséniens ne se trouvent point dans les anciens géographes. Cellarius nomme dans cette partie de l'Espagne une ville des Orisiens; et Pline, *ibid.*, ch. III, y place les Orétains; c'est peut-être une de ces deux villes.

(10) *Voyez* ce que nous avons dit sur cette guerre des Marses, nommé aussi la Guerre sociale ou des Alliés, dans les *Notes sur la Vie de Lucullus* note (5).

(11) Plutarque parle ici de ces satellites de Marius qu'on appelait les Bardiéens, et qui commirent dans Rome les plus affreuses cruautés, comme on l'a vu dans la *Vie de Marius*, c. XLVII. *Voyez* aussi la note (72).

(12) Aujourd'hui Carthagène, ville maritime d'Espagne, dans la province nommée autrefois le royaume de Murcie; elle avait été bâtie par Asdrubal selon les uns, par Annibal suivant d'autres, à la place de Sagunte, que ce dernier avait détruite. Strabon, liv. III, p. 158. Les Maurusiens, ainsi nommés par les Grecs, et appelés Maures par les Romains, étaient à l'extrémité occidentale de l'Afrique, qui est séparée de l'Espagne par le détroit de Gibraltar, *ibid.*, liv. XVII, pag. 825. Pityuse, dont il est parlé plus bas, était une des îles Baléares, aujourd'hui Ivica, dans la Méditerranée.

(13) Le Bétis, qu'on appelle maintenant le Guadalquivir, donnait son nom à l'ancienne Bétique, aujourd'hui l'Andalousie.

(14) Ces îles atlantiques, appelées maintenant les Canaries, sont au nombre de sept, sans compter plusieurs petites îles qui sont auprès; mais peut-être que Plutarque ne parle que des plus considérables, qui se nomment aujourd'hui Canarie et Ténériffe. Plutarque exagère fort la distance de ces îles de la côte d'Afrique; la moins éloignée n'en est qu'à quarante lieues. Les anciens les appelaient Fortunées, parcequ'ils y plaçaient le séjour des ames heureuses. Cependant Strabon, livre I, pag. 3, et livre III, pag. 150, établit que ce n'est pas dans ces îles atlantiques qu'Homère a mis ses champs Élysées, mais dans la Bétique, ou Andalousie; et que ces îles étaient appelées, non les îles Heureuses, mais les îles des Heureux, parcequ'elles appartenaient aux habitants de la Bétique, qui passaient pour les peuples les plus fortunés. La description que Plutarque en fait, s'accorde très bien avec ce qu'en dit Homère dans le quatrième livre de l'*Odyssée*.

(15) Dans le grec ces deux vents sont appelés Borée et Apéliote, et ceux du couchant et du midi, Argeste et Zéphyre.

(16) Il y a dans le grec Ascalius; mais dans la suite il est nommé plusieurs fois Ascalis.

(17) Tingis, capitale de la Mauritanie propre, qui s'étendait le long de la Méditerranée sur la côte occidentale, était située sur le détroit de Gibraltar, et donnait son nom à la Mauritanie Tingitane, où sont aujourd'hui les royaumes de Fez et de Maroc. Strabon, liv. XVII, p. 825.

(18) Strabon, liv. XVII, pag. 829, traite lui-même de fable ce que Gabinius, auteur romain, rapporte dans sa *Description de la Mauritanie*, sur la grandeur démesurée de ce géant. Il paraît que c'est de là que Plutarque a tiré ce qu'il en rapporte ici, et qui va même au-delà du fabuleux.

(19) On trouve dans Étienne de Byzance, Strabon et Pline, plusieurs villes nommées Olbia ou Olbos; mais aucune qui soit dans la Grèce. On conjecture qu'il y avait dans l'Arcadie une ville de ce nom, qui lui venait du fleuve Olbius, sur lequel elle était située, et dont Pausanias parle liv. VIII, ch. XIV; cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que Plutarque joint les Olbiens avec ceux de Mycènes, ville célèbre du Péloponnèse, où régnait Agamemnon.

(20) Plutarque a déja fait cette réflexion dans la *Vie de Sylla*, à l'occasion du changement qui parut dans le caractère et la conduite de ce dictateur, lorsqu'il fut parvenu au pouvoir suprême. *Voyez* ce que nous avons dit dans la note (62) sur cette *Vie*. Il est vrai que la cause du changement n'est pas la même dans Sertorius que dans Sylla : celui-ci avait changé dans la puissance et l'autorité; Sertorius succombe aux malheurs injustes qu'il avait éprouvés : mais la réflexion de Plutarque est applicable aux deux circonstances; les ames faibles ou corrompues se laissent

également vaincre par la bonne et par la mauvaise fortune, mais plus encore peut-être par la prospérité que par le malheur. Une ame forte et généreuse brave également, et les attaques de la prospérité, et les assauts de la mauvaise fortune.

(21) Cette ruse a été souvent employée par des hommes célèbres de l'antiquité, pour se faire respecter et craindre de ceux qui leur étaient soumis, en se donnant pour des hommes extraordinaires et favorisés du ciel. Nous en avons vu un exemple dans la femme syrienne que Marius traînait à sa suite, et les plus grands philosophes mêmes n'ont pas été exempts de cet artifice; on sait que Pythagore prétendait avoir une cuisse d'or, ou d'ivoire, selon d'autres.

(22) Ville de la Bétique sur le détroit de Gibraltar. Phidius n'est pas un nom connu parmi les Romains; aussi le trouve-t-on différemment rendu dans les interprètes latins : les uns mettent Didius, dont il a été parlé au commencement de cette *Vie*, et sous qui Sertorius avait fait ses premières armes; d'autres lisent Aufidius; et M. Moses Du Soul croit qu'il s'agit de Furfidius, que Freinshémius, dans ses *Suppléments de Tite-Live*, liv. XC, c. XXVIII, dit avoir été battu par Sertorius.

(23) Langobrige était une ville de Portugal assez près de la mer et de l'embouchure du Douro, sur les confins de l'Andalousie, dans laquelle, pour cette raison, quelques auteurs la comprennent.

(24) Osca, ville considérable dans un des cantons occupés par les Ilergètes, et appelée Vescitanie; c'est aujourd'hui Huesca en Aragon.

(25) Plutarque parle fort au long de cet usage des Romains de faire porter à leurs enfants de ces bulles d'or, dans son *Traité des questions romaines*.

(26) Cette coutume était établie aussi dans les Gaules, où un certain nombre de braves, qu'on appelait Soldurriers, s'attachaient à un prince ou à un grand, pour partager sa bonne et sa mauvaise fortune : lorsqu'il périssait, ils mouraient avec lui, ou se tuaient après sa défaite, sans que jamais aucun d'eux ait manqué à sa parole, au témoignage de César, *de Bello gall.*, liv. III. Ces sortes de dévouement n'étaient pas particuliers à l'Espagne et aux Gaules; on les trouve pratiqués dans les Indes, dans l'île de Ceylan, dans le royaume de Tunquin; et ces dévoués étaient appelés les fidèles du roi en ce monde et en l'autre. Le mot dont Plutarque se sert pour exprimer ce dévouement signifie en grec libation; il eût été à desirer qu'il nous eût conservé le terme espagnol qui l'exprimait, comme César nous a transmis celui du nom de ces dévoués; mais sans nous apprendre quel était le mot qui signifiait leur dévouement.

(27) La cohorte était la dixième partie de la légion; le nombre des hommes qu'elle contenait a varié suivant les temps; jusqu'à Marius, elle avait été de trois cent vingt ou trois cent quarante hommes. *Voyez* pour de plus grands détails, les savants *Mémoires de M. Lebeau sur la légion romaine*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. — L'Ebre, dont il est parlé tout de suite, appelé autrefois Ibère, après avoir coulé du nord de l'Espagne au sud-est, va se jeter dans la Méditerranée, vis-à-vis de la plus grande des deux îles Baléares, aujourd'hui Majorque et Minorque.

(28) Cet apologue est devenu très célèbre; Horace y fait allusion dans la première *Épître* du second livre, pour réfuter ceux qui ne voulaient estimer que les anciens auteurs.

(29) Il y a dans le grec Tagonius, et tous les interprètes traduisent le Tage; les nouveaux éditeurs d'Amyot disent qu'on ne peut rien décider sur le véritable nom du fleuve dont Plutarque parle, parceque les Characitaniens sont un peuple inconnu. M. Dacier dit que ce sont les habitants de Caraca dans la Castille nouvelle, près du Tage.

(30) Suivant Aristote, *Météréolog.*, liv. II, c. VI, le vent Cécias n'est pas celui qui souffle précisément du nord; mais celui qui vient du nord-est, ou levant d'été, et qui est directement opposé au vent d'Afrique, qui souffle du couchant d'hiver.

(31) Ville de l'Espagne citérieure, aujourd'hui Liria, au royaume et à cinq lieues de Valence.

(32) Amyot suppose ici une victoire de la part de Sertorius, quoiqu'il n'y ait rien dans le texte qui signifie ni victoire de ce général, ni défaite de Pompée. Il y eut de côté et d'autre une partie de l'armée qui fut victorieuse, et une partie qui fut vaincue. Le camp de Sertorius fut même pris et pillé. Pompée s'en vante dans sa lettre au sénat, conservée parmi les fragments du troisième livre de *l'Histoire de Salluste*. *Castra hostium apud Sucronem capta.* Il est vrai que le désordre des pillards donna occasion à Sertorius de retomber sur eux avec avantage; mais tout cela n'établit ni victoire ni défaite décidée, comme le prouve la *Vie de Pompée*. Cette bataille se donna près du fleuve Sucron, selon Plutarque dans cette dernière *Vie*, et non pas près de la ville de Sucron, qui était à l'embouchure du fleuve, et dont Tite-Live, liv. XXVIII, c. XXIV, Strabon, liv. III, pag. 158, et Pline, liv. III, ch. XXXI, font mention; mais qui n'est pas nommée dans le texte de Plutarque. Ce fleuve arrose la Castille et l'Aragon, autrefois occupés par les Celtibériens; c'est aujourd'hui le Xucar. Il n'y a point de difficulté sur cet article; mais il y en a davantage sur l'article suivant, où Amyot a encore traduit la ville de Tuttia. Il n'y a point le mot ville dans le texte, mais seulement le nom de Tuttia; et les commentateurs, qui regardent ce mot comme une faute, sont partagés sur la leçon qu'il faut y substituer; les uns veulent lire le fleuve Durius, les autres le fleuve Turias; or, il est certain que Tuttia fut une ville de ce canton, comme on le voit clairement dans Florus, liv. II, ch. XXII, qui se trompe néanmoins lorsqu'il met la prise de Valence après la mort de Sertorius, parcequ'il est clair, par la lettre de Pompée déja citée, qu'elle lui est antérieure. Il est vrai aussi que le combat dont parle ici Plutarque est postérieur, comme il le dit lui-même, à la bataille donnée près du fleuve Sucron; donc ce ne peut être le même que celui du fleuve Durius ou Turias, qui fut suivi de la prise de Valence, parceque cette dernière affaire précéda celle du Sucron, et que Pompée y combattit sans Métellus, comme Plutarque le dit dans la *Vie de Pompée*. La substitution du Durius ou du Turias ne peut donc avoir lieu ici : il faut conserver le nom de la ville de Tuttia. Quant au combat antérieur, près le Durius ou le Turias, il faut d'abord observer que Valence, située sur la côte orientale d'Espagne, exclut toute idée du Durius, aujourd'hui le Douro, qui se jette dans l'Océan, après avoir traversé le Portugal. Il est encore certain que Valence est à l'embouchure d'un fleuve que Pline, *ibid.*, appelle Turius; c'est celui que nos savants appellent Turias; cette position est incontestable; mais ce fleuve est nommé dans la lettre de Pompée, et dans le *Discours* de Cicéron *pour Balbus*, ch. II, le fleuve Durius. Cette légère différence d'orthographe, qui ne change rien au fond, ne mérite pas une discussion particulière. (*Les nouveaux éditeurs d'Amyot.*)

(33) Il paraît, d'après la ressemblance des faits rapportés dans l'*Épitome* du quatre-vingt-treizième livre de *Tite-Live*, que cette ville est Calaguris, ou Calagurium, dans laquelle Sertorius, suivant Strabon, liv. III, pag. 161, fut assiégé par Pompée sur la fin de cette guerre. C'est cette ville qui fut prise après sa mort, et dont les habitants poussèrent la rage jusqu'à égorger leurs femmes et leurs enfants, pour leur servir d'aliments, plutôt que de se rendre,

ou de chercher, au milieu des ennemis, la glorieuse alternative de la mort ou de la victoire. *Voyez* les *Suppléments de Tite-Live*, liv. XCVII, c. vi. Il y avait deux villes de ce nom, l'une à la droite de l'Ibère dans le pays des Vascons, l'autre sur la gauche, à quelques lieues du fleuve, dans le canton des Ilergètes : il s'agit ici de la première.

(34) Entre le Durius, aujourd'hui Douro, au midi ; et au nord les Cantabres, maintenant les Biscayens.

(35) Les cent talents valaient cinq cent mille livres de notre monnaie. Le plèthre était une mesure de cent pieds.

(36) On ne peut excuser cette action aussi injuste que cruelle de Sertorius ; les infidélités de ses officiers n'étaient pas un motif de se porter à cette exécution sanglante, contre des jeunes gens qui n'avaient aucune part à ces injustices. *Voyez* ce que nous avons dit à ce sujet, note (20).

(37) M. Dacier corrige ce nom de Manlius, et y substitue celui de Manius Antonius ; mais il ne dit pas sur quel garant il fait cette substitution. Cet Antonius, comme on va le voir, fut le premier des conjurés qui frappa Sertorius. Les *Suppléments de Frein-hémius* le disent aussi, l. XCVI, c. x ; mais son prénon n'y est pas.

(38) Plutarque ne nomme point le lieu où Sertorius fut tué ; mais de tout ce qui précède on peut conjecturer que ce fut dans la ville même d'Osca : c'est pourquoi Claude Pithon a eu raison de corriger le texte de Strabon, qui, liv. III, p. 161, en parlant de cette mort, dit qu'il mourut de maladie. Il n'est pas possible que Strabon ait ignoré le genre de mort dont avait péri Sertorius ; ce passage est donc manifestement corrompu, et il faut y lire : il mourut à Osca.

EUMÈNE.

I. Naissance d'Eumène. Il s'attache à Philippe de Macédoine, et passe au service de son fils Alexandre. — II. Il éprouve divers désagréments de la part de ce prince. — III. Son partage après la mort d'Alexandre. — IV. Il se joint à Perdiccas. — V. Perdiccas l'établit dans la Cappadoce. — VI. Il remporte une victoire contre Néoptolème. — VII. Il rejette les propositions que lui fait Antipater d'abandonner Perdiccas. Crater marche contre Eumène. — VIII. Songe d'Eumène. — IX. Il livre bataille, et Crater est tué. — X. Combat singulier entre Eumène et Néoptolème; celui-ci y périt. — XI. Eumène est condamné à mort par les Macédoniens. — XII. Comment il paie ses troupes. Précautions qu'elles prennent pour sa sûreté. — XIII. Il fait pendre un des siens qui l'avait trahi et lui avait fait perdre une bataille. — XIV. Il empêche ses troupes de piller le bagage d'Antigonus. — XV. Il se retire dans la ville de Nora. Son entrevue avec Antigonus. — XVI. Ce dernier met le siége devant Nora. Comment Eumène exerçait ses soldats dans un espace étroit. — XVII. Accord entre Eumène et Antigonus. — XVIII. Il reçoit des lettres d'après lesquelles il passe en Macédoine. Comment il calme la jalousie d'Antigènes et de Teutame. — XIX. Il se met à l'abri de la mauvaise volonté de ses envieux. — XX. Dans une autre occasion, la vue seule de sa litière fait reculer Antigonus. — XXI. Stratagème par le moyen duquel il arrête la marche d'Antigonus. — XXII. Il est nommé seul général. La jalousie de ce choix porte Antigènes et Teutame à conspirer contre lui. — XXIII. Il enfonce l'armée d'Antigonus. Lâcheté de Peucestas. — XXIV. Eumène est livré à Antigonus. Son discours à son armée. — XXV. Comment il est traité par Antigonus. — XXVI. Ce prince le fait mourir de faim.

M. Dacier place la mort d'Eumène à l'an du monde 3634, la première année de la 116e olympiade, l'an de Rome 437, 314 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 395, jusqu'à l'an 439 de Rome, avant J.-C. 415.

Parallèle de Sertorius et d'Eumène.

I. L'historien Duris rapporte qu'Eumène, né à Cardie (1) dans la Thrace, était fils d'un homme que sa pauvreté avait réduit à exercer le roulage dans la Chersonèse; mais qu'il reçut une honnête éducation, fut instruit dans les lettres, et dressé à tous les exercices du gymnase (2). Il était encore dans l'enfance, lorsque Philippe passant par la ville de Cardie, et n'ayant point d'affaire pressée, s'arrêta à voir les jeux d'escrime des jeunes garçons et la lutte des enfants. Entre ces derniers, Eumène eut tant de succès, il montra tant d'adresse et de courage, qu'il plut à ce prince, qui l'emmena avec lui. Mais je trouve plus vraisemblable le récit de ceux qui assurent que Philippe le prit auprès de sa personne, et l'avança, parceque le père d'Eumène était son hôte et son ami (3). Après la mort de ce prince, comme il parut ne le céder, ni en prudence, ni en fidélité, à aucun des amis d'Alexandre, le nouveau roi le nomma son premier secrétaire; mais il le traita toujours avec autant de distinction que ceux qui avaient le plus de part à son amitié et à sa confiance : aussi, dans son expédition de l'Inde, il l'envoya commander un corps d'armée; et lorsque, après la mort d'Éphestion, il nomma Perdiccas pour remplir sa place, Eumène eut le gouvernement de Perdiccas (4). Quand Alexandre fut mort, Néoptolème, qui avait été son grand-écuyer, ayant dit un jour qu'il portait le bouclier et la lance de ce prince pendant qu'Eumène le suivait avec son écritoire et ses tablettes, il ne fit que prêter à rire aux Macédoniens, qui n'ignoraient pas qu'outre bien d'autres honneurs qu'Alexandre avait décernés à Eumène, il l'avait encore honoré de son alliance. Barsine, fille d'Artabaze, la première femme qu'Alexandre eût aimée en Asie, et dont il avait eu un fils, nommé Hercule, avait deux sœurs; et lorsque Alexandre choisit des femmes dans les plus nobles familles des Perses, pour les faire épouser à ses compagnons d'armes, il donna à Ptolémée une des sœurs de Barsine, nommée Apama; et à Eumène, Maria, la seconde, qui s'appelait aussi Barsine (5).

II. Cependant il encourut souvent la disgrace d'Alexandre, et se vit plus d'une fois en danger à cause d'Éphestion. Ce favori d'Alexandre ayant un jour donné au joueur de flûte Évius un logement que les domestiques d'Eumène avaient déja retenu pour lui, Eumène alla tout en colère, accompagné de Mentor (6), trouver Alexandre, en criant que ce qu'on avait de mieux à faire était de jeter les armes et d'apprendre à jouer de la flûte, ou à réciter des tragédies. Alexandre, irrité d'abord contre lui, fit ensuite de vives réprimandes à Éphestion; mais changeant bientôt de disposition, il sut très mauvais gré à Eumène de ses plaintes, et trouva qu'il avait parlé avec plus d'insolence contre lui que de liberté contre Éphestion. Dans la suite, lorsque Alexandre voulut envoyer Néarque avec sa flotte, pour reconnaître les côtes de l'Océan, comme il n'avait point d'argent dans son trésor, il en emprunta de ses amis. Eumène, à qui on avait demandé trois cents talents [1], n'en donna que cent; encore le fit-il de mauvaise grace, et en disant qu'il avait eu bien de la peine à les tirer de ses receveurs. Alexandre, sans lui faire aucun reproche, refusa son argent; mais il commanda à ses valets de mettre secrètement le feu à la tente d'Eumène, afin de le convaincre de mensonge lorsqu'il transporterait son argent. La tente fut entièrement brûlée, et Alexandre eut à se repen-

[1] Environ un million cinq cent mille livres de notre monnaie.

tir de l'ordre qu'il avait donné ; car tous les papiers qu'Eumène avait en sa garde furent consumés. L'or et l'argent que le feu avait fondus en lingots se montèrent à plus de mille talents [1], dont Alexandre ne prit rien; il écrivit aux satrapes et à ses généraux d'envoyer des copies de toutes les dépêches que le feu avait consumées, et il les fit remettre à Eumène. Un présent qu'Alexandre avait fait à Éphestion, occasiona une seconde querelle entre celui-ci et Eumène; ils se dirent mutuellement beaucoup d'injures, et d'abord Eumène n'en fut pas moins bien traité de ce prince. Mais peu de temps après Éphestion étant mort, le roi, qui en était inconsolable, témoignait du ressentiment et de l'aigreur à tous ceux qu'il croyait avoir été jaloux d'Éphestion pendant sa vie, et s'être réjouis de sa mort. Il en soupçonnait surtout Eumène, et lui reprochait souvent les querelles qu'il avait eues avec lui, et les injures qu'il lui avait dites. Mais Eumène, en homme adroit et insinuant, chercha le remède de sa disgrace dans ce qui l'avait causée. Il s'étudia à seconder les desirs et le zèle d'Alexandre pour honorer la mémoire d'Éphestion; il lui suggéra de nouveaux moyens de relever ses obsèques, et fournit avec autant d'empressement que de profusion aux frais de ses funérailles et à la construction de son tombeau.

III. La mort d'Alexandre fit naître une vive dispute entre la phalange macédonienne et les courtisans de ce prince. Eumène était porté d'inclination pour ces derniers; mais dans ses conversations il affectait une neutralité convenable, disait-il, à un simple particulier, qui, en sa qualité d'étranger, ne devait pas se mêler des disputes des Macédoniens. Les autres courtisans étant sortis de Babylone, il resta dans la ville, où il parvint à adoucir le plus grand nombre des gens de guerre, et les disposa à des voies d'accommodement. Lors donc qu'une entrevue des généraux eut apaisé les premiers troubles, et qu'ils partagèrent entre eux les gouvernements des provinces et les commandements des armées, Eumène eut la Cappadoce, la Paphlagonie, et toute la côte qui est au-dessous de la mer du Pont jusqu'à Trapezunte (7); elle n'était pas encore sous la domination des Macédoniens, et Ariarathe en était roi; mais Léonatus et Antigonus étaient chargés d'y conduire Eumène avec une puissante armée, et de l'établir satrape de cette contrée.

IV. Antigonus n'eut aucun égard à ce que Perdiccas lui avait écrit à ce sujet; rempli des plus hautes espérances, il méprisait tous les autres généraux. Léonatus donc entreprit cette conquête pour Eumène, et descendit en Phrygie; mais Hécatée, tyran des Cardianiens, l'étant venu prier de donner plutôt du secours à Antipater et aux Macédoniens assiégés dans la ville de Lamia [1], il consentit à cette expédition, et pressa Eumène de l'y accompagner, et de se réconcilier avec Hécatée; car il y avait entre lui et ce tyran une défiance mutuelle, suite de quelques démêlés que leurs pères avaient eus sur le gouvernement de leur patrie. Souvent même Eumène, du vivant d'Alexandre, accusait ouvertement Hécatée de tyrannie, et sollicitait le roi de rendre la liberté aux Cardianiens. Il détournait donc Léonatus de cette guerre contre les Grecs : « Je crains, lui disait-il, qu'Antipater, autant pour faire plaisir à Hécatée que par la vieille » haine qu'il a contre moi, ne me fasse mourir. » Alors Léonatus, se fiant pleinement à Eumène, ne lui laissa rien ignorer de ses véritables desseins. Il lui avoua que le secours qu'il promettait à Antipater n'était qu'un prétexte, et qu'il était résolu de passer en Macédoine pour s'en rendre maître; il lui montra des lettres de Cléopâtre [2], qui lui proposait de venir à Pella et lui promettait de l'épouser. Eumène, soit crainte d'Antipater, soit mauvaise opinion de Léonatus, en qui il ne voyait qu'un homme inconsidéré, plein d'un emportement téméraire, partit la nuit même avec toute sa suite, composée de trois cents chevaux et de deux cents domestiques bien armés. Il avait en or cinq mille talents [3], avec lesquels il se retira auprès de Perdiccas, à qui il déclara les projets de Léonatus. Cette démarche lui donna tout de suite le plus grand crédit auprès de Perdiccas, qui le fit entrer dans tous ses conseils.

V. Peu de temps après Perdiccas le conduisit en Cappadoce, à la tête d'une armée qu'il commandait lui-même. Ariarathe fut pris, la province subjuguée; et Eumène, déclaré satrape, donna aussitôt à ses amis les gouvernements des villes de la Cappadoce, y établit des commandants pour les garnisons, nomma les juges et les intendants qu'il voulut, sans que Perdiccas se mêlât en rien de ces choix. Il partit ensuite avec ce prince, pour ménager son amitié, et pour ne pas trop s'éloigner des autres rois. Mais Perdiccas, qui se croyait sûr du succès de ses desseins, et qui voyait aussi que les pays qu'il laissait derrière lui ne pouvaient être contenus que par un homme fidèle et actif, renvoya Eumène de Cilicie, en apparence pour le laisser dans son gouvernement, mais en effet pour tenir dans la soumission l'Arménie, qui, contiguë à ses états, était troublée par Néoptolème, homme enflé d'orgueil et rempli d'une vaine confiance. Eumène essaya de le gagner par la persuasion; et ayant trouvé la phalange macédonienne

[1] Environ cinq millions.

[1] Ville de Thessalie. [2] Sœur d'Alexandre.
[3] Environ vingt-cinq millions.

pleine de fierté et d'audace, il forma, pour être en état de lui tenir tête, un corps de cavalerie, composé des naturels du pays qui savaient monter à cheval, et leur accorda des immunités et des exemptions d'impôts; il acheta même des chevaux, qu'il donna à ceux de ses officiers en qui il avait le plus de confiance; aiguisa leur courage par les récompenses et les dons qu'il leur distribua, et endurcit leurs corps à la fatigue par des exercices et des mouvements continuels. Aussi, de tous ces Macédoniens, les uns furent fort surpris, les autres très rassurés, lorsqu'ils virent qu'en si peu de temps il avait rassemblé autour de sa personne six mille trois cents chevaux.

VI. Cependant Cratère et Antipater, après avoir soumis les Grecs, passèrent en Asie, pour y détruire la puissance de Perdiccas; et l'on annonçait déja qu'ils étaient prêts à se jeter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui se préparait à faire la guerre contre Ptolémée, donna à Eumène le commandement général de toutes les troupes d'Arménie et de Cappadoce; il écrivit à Alcétas et à Néoptolème d'obéir à Eumène, à qui il mandait en même temps de tout ordonner comme il le jugerait à propos. Alcétas refusa nettement de prendre part à cette expédition, parceque les Macédoniens qu'il commandait avaient honte de combattre contre Antipater, et que même, par affection pour Cratère, ils étaient tout disposés à lui obéir. Néoptolème ne se cachait pas de la trahison qu'il tramait contre Eumène; au lieu de suivre l'ordre qu'il avait reçu de se joindre à lui, il rangea son armée en bataille, et l'attaqua. Eumène recueillit en cette occasion les premiers fruits de sa prévoyance et de ses sages préparatifs. Son infanterie fut battue; mais avec sa cavalerie il mit Néoptolème en fuite, prit tous ses bagages, et, revenant sur la phalange ennemie qui s'était débandée à la poursuite de son infanterie, il lui fit mettre bas les armes, et l'incorpora dans ses troupes, après lui avoir fait prêter serment de fidélité.

VII. Néoptolème ayant rallié quelques fuyards, se réfugia auprès de Cratère et d'Antipater, qui envoyèrent une ambassade à Eumène, pour l'inviter à passer dans leur parti; ils lui promettaient de lui assurer la libre jouissance de son gouvernement, et d'y joindre même d'autres provinces avec de nouvelles troupes, à la seule condition de devenir l'ami d'Antipater, et de ne pas renoncer à l'amitié de Cratère. « Mon ancienne liaison avec Antipater, répon» dit Eumène aux ambassadeurs, ne me permet pas » de devenir son ami, lorsque je le vois traiter hos» tilement le mien; je suis prêt à réconcilier Cra» tère avec Perdiccas, à cimenter même leur amitié » à des conditions justes et raisonnables; mais si » Cratère entreprend de lui enlever ses états, je le » défendrai contre l'injustice de ses agresseurs, tant » qu'il me restera une goutte de sang; et j'aban» donnerai mon corps et ma vie, plutôt que de tra» hir la foi que je lui ai jurée. » D'après cette réponse, Antipater et Cratère délibéraient à loisir sur le parti qu'ils devaient prendre dans une affaire si importante, lorsqu'ils virent arriver Néoptolème qui venait leur apprendre sa défaite, et les presser l'un et l'autre de le secourir. Il s'adressa surtout à Cratère : « Les Macédoniens, lui dit-il, » desirent vivement de vous avoir pour chef; ils » n'auront pas plus tôt vu votre chapeau à la ma» cédonienne, et entendu votre voix, qu'ils iront » se rendre à vous avec leurs armes. » Il est vrai que Cratère jouissait d'une si grande réputation parmi les Macédoniens, qu'après la mort d'Alexandre ils l'avaient la plupart desiré pour roi, se souvenant que son affection pour eux lui avait fait encourir plus d'une fois la disgrace de ce prince. Lorsque Alexandre affectait les manières des Perses, Cratère cherchait à l'en éloigner, et défendait les coutumes de son pays, que le roi commençait à dédaigner, pour se livrer au faste et à l'orgueil des Barbares. Cratère envoya donc Antipater en Cilicie, et prenant lui-même la plus grande partie de l'armée, il marcha avec Néoptolème contre Eumène, persuadé que n'étant pas attendu, il écraserait aisément ses troupes, qui, dans la joie d'une victoire récente, devaient être en désordre, et ne songer qu'à faire bonne chère.

VIII. Qu'Eumène eût prévu de bonne heure l'arrivée de Cratère, et qu'il se fût préparé à le bien recevoir, c'est le fait d'un général vigilant et sage, et non la preuve d'une extrême habileté; mais d'avoir su dérober à ses ennemis la connaissance de tout ce qu'il lui importait de leur laisser ignorer, d'avoir tu à ses troupes le nom du général qu'elles avaient en tête, et de leur avoir fait attaquer Cratère sans qu'elles sussent qui elles allaient combattre; c'est, à mon avis, le chef-d'œuvre d'un grand capitaine (8). Il fit donc courir le bruit que c'étaient Néoptolème et Pigrès qui revenaient à la tête d'une troupe de cavaliers de Cappadoce et de Paphlagonie. Il avait résolu de décamper la nuit; mais il fut surpris par le sommeil, et eut une vision fort singulière : il crut voir deux Alexandre prêts à combattre l'un contre l'autre, chacun à la tête de sa phalange; Minerve vint au secours de l'un, et Cérès à la défense de l'autre; après un combat sanglant, le protégé de Minerve fut vaincu, et Cérès fit une couronne d'épis, qu'elle mit sur la tête du vainqueur (9). Eumène ne douta point que ce songe ne lui fût favorable, parcequ'il combattait pour un pays excellent, déja tout couvert d'épis; car cette terre était tout ensemencée, et offrait le spectacle d'une campagne qui, après une longue paix, est couronnée de riches moissons. Sa con-

fiance s'accrut encore lorsqu'il sut que le mot de la bataille était, pour les ennemis, Minerve et Alexandre : il donna à ses troupes celui de Cérès et Alexandre, et commanda à tous ses soldats de mettre sur leurs têtes des couronnes d'épis, et d'en entourer leurs armes. Il fut plusieurs fois sur le point de déclarer à ses capitaines et à ses officiers à quel général ils avaient affaire, n'osant prendre sur lui de garder seul un secret qu'il était peut-être nécessaire de leur révéler; mais enfin il s'en tint à sa première résolution, et ne confia ce danger qu'à sa pensée.

IX. Quand il rangea son armée en bataille, il ne mit aucun Macédonien en face de Cratère; il lui opposa deux corps de cavalerie étrangère, commandés, l'un par Pharnabaze, fils d'Artabaze, l'autre par Phénix de Ténédos (10), avec ordre de courir à l'ennemi aussitôt qu'il serait à leur vue, et de le charger vivement, sans lui donner le temps de se retirer, ni de parler, sans recevoir aucun des hérauts qu'il pourrait envoyer; car ce qu'il craignait le plus, c'était que les Macédoniens, s'ils venaient à reconnaître Cratère, ne passassent aussitôt dans son armée. Pour lui, avec l'élite de sa cavalerie, qui formait un corps de trois cents hommes, il se plaça à l'aile droite, où il devait combattre contre Néoptolème. Quand les soldats d'Eumène eurent passé une colline qui séparait les deux armées, et qu'ils aperçurent les ennemis, ils fondirent sur eux avec tant d'impétuosité, que Cratère, étonné, maudit mille fois Néoptolème, qui lui avait donné la fausse espérance de la désertion des Macédoniens; il exhorta néanmoins ses officiers à combattre avec courage, et chargea vigoureusement l'ennemi. Le premier choc fut des plus rudes; les lances volèrent bientôt en éclats, et on en vint aux épées. Cratère, bien loin de déshonorer la mémoire d'Alexandre, fit mordre la poussière à plusieurs ennemis, et renversa plus d'une fois tout ce qui lui faisait résistance; enfin, blessé dans le flanc par un Thrace, il tomba de cheval. Les ennemis passèrent près de lui sans le reconnaître; le seul Gorgias, un des officiers d'Eumène, le reconnut, et ayant mis pied à terre, il plaça une garde autour de lui, comme il était prêt à rendre le dernier soupir.

X. Néoptolème, de son côté, attaqua le corps que commandait Eumène. L'ancienne haine dont ils étaient animés l'un contre l'autre, et la colère qui les transportait dans l'action, les aveuglaient tellement qu'ils firent deux attaques sans se rencontrer; ils se reconnurent à la troisième, et mettant aussitôt l'épée à la main, ils fondirent l'un sur l'autre en jetant de grands cris. Leurs chevaux, qui couraient avec impétuosité, se heurtèrent de front comme deux galères qui vont à l'abordage; alors, abandonnant la bride, ils se saisissent des mains, s'efforcent de s'arracher les casques et de rompre les courroies de leurs cuirasses. Pendant qu'ils sont ainsi aux prises l'un contre l'autre, les chevaux s'échappent, et ils tombent tous deux à terre; mais, au lieu de se lâcher mutuellement, ils continuent à lutter avec la même force. Néoptolème s'étant relevé le premier, Eumène lui coupe le jarret, et se relève aussitôt lui-même. Son ennemi ne pouvant se soutenir sur sa jambe blessée, et forcé de mettre un genou en terre, se défendait néanmoins d'en bas avec beaucoup de courage, mais il ne pouvait porter aucun coup mortel; blessé enfin à la gorge, il tombe étendu par terre. Eumène, aveuglé par sa colère et par sa haine invétérée, lui arrache ses armes et l'accable d'injures, sans s'apercevoir que Néoptolème tenait encore son épée: il l'en frappe dans l'aine, au défaut de la cuirasse; mais le coup, porté par une main défaillante, fit à Eumène plus de peur que de mal.

XI. Eumène, après l'avoir dépouillé de ses armes, sentit lui-même les douleurs de ses blessures, car il avait les cuisses et les bras percés de coups : cependant il remonte à cheval, et court à l'aile droite, où il croyait que les ennemis tenaient encore ferme. Là, ayant appris que Cratère avait été tué, il court à lui à toute bride, il le trouve respirant encore, et n'ayant pas perdu toute connaissance; il met pied à terre, et, fondant en larmes, lui tend la main, déplore son infortune, maudit Néoptolème, et gémit sur la nécessité où on l'a réduit de combattre contre son compagnon et son ami, et de lui porter ou de recevoir de lui un coup funeste. Cette seconde bataille qu'Eumène gagna à dix jours de la première, et dans laquelle il avait vaincu l'un de ses ennemis par sa prudence, et l'autre par son courage, accrut beaucoup sa réputation; mais elle alluma contre lui une haine et une envie extrêmes, et parmi ses alliés autant que parmi ses ennemis; ils voyaient tous avec la plus grande peine qu'un étranger eût, avec les armes et les bras des Macédoniens, défait et tué le premier et le plus célèbre de leurs capitaines. Si la nouvelle de la mort de Cratère fût parvenue plus tôt à Perdiccas, aucun autre que lui n'eût régné sur les Macédoniens; mais elle n'arriva à son armée que deux jours après que Perdiccas eut été tué en Égypte dans une sédition. Les Macédoniens n'eurent pas plus tôt appris la mort de Cratère, qu'ils prononcèrent contre Eumène une sentence de proscription, et qu'ils chargèrent Antigonus et Antipater de marcher contre lui.

XII. Eumène ayant rencontré les haras du roi qui passaient sur le mont Ida[1], prit les chevaux

[1] Montagne d'Asie, près de Troie.

dont il avait besoin, et en envoya la décharge à ceux qui en avaient l'intendance. Antipater l'ayant appris : « J'admire, dit-il en riant, la prévoyance » d'Eumène, qui s'imagine qu'il nous rendra ou » qu'il nous demandera compte des biens du roi. » Eumène, dont la cavalerie faisait la principale force, qui d'ailleurs avait l'ambition de faire voir à Cléopâtre toute sa puissance, voulait livrer bataille auprès de Sardes, dans les plaines de la Lydie; mais à la prière de cette princesse, qui craignait qu'Antipater ne la soupçonnât d'intelligence avec Eumène, il gagna la haute Phrygie, et hiverna dans la ville de Célénes (11), où Alcètas, Polémon et Docimus, lui ayant disputé le commandement de l'armée : « Voilà bien, dit Eumène, » ce qu'on dit communément : personne ne tient » compte du danger de tout perdre (12). » Il avait promis à ses soldats de les payer dans trois jours; mais comme il manquait d'argent, il leur vendit les fermes et les châteaux du pays avec les troupeaux et les hommes, qui s'y trouvaient en grand nombre. Les capitaines et les chefs des mercenaires qui avaient fait ces acquisitions s'en emparaient de force, avec les machines et les batteries qu'Eumène leur fournissait; et du butin qu'ils y faisaient, ils acquittaient la paie de leurs soldats. Cette conduite rendit tellement à Eumène l'affection des troupes, que les officiers des ennemis ayant jeté dans le camp des billets par lesquels ils promettaient cent talents[1] et de grands honneurs à quiconque tuerait Eumène, les Macédoniens, indignés, arrêtèrent sur-le-champ que mille de leurs principaux officiers feraient tour à tour auprès de lui les fonctions de gardes-du-corps; qu'ils seraient sans cesse à ses côtés, et passeraient la nuit devant sa tente. Tous les officiers s'y prêtèrent volontiers, et reçurent de lui avec plaisir les marques d'honneur que les rois de Macédoine donnaient à leurs amis; car Eumène avait le droit de distribuer des chapeaux, des manteaux de pourpre à la façon du pays; et ces sortes de présents passaient chez les Macédoniens pour les plus honorables qu'un roi pût faire.

XIII. La prospérité élève les ames naturellement faibles et petites, qui, vues de ce degré d'élévation où la fortune les a placées, paraissent avoir un certain air de grandeur et de dignité; mais l'homme véritablement grand et ferme montre bien mieux dans l'adversité la grandeur naturelle de son caractère, et tel parut Eumène. Trahi par un des siens, battu et poursuivi par Antigonus, dans le pays des Orciniens[2] en Cappadoce, il ne donna pas au traître le temps de fuir chez les ennemis; il le fit arrêter et pendre sur-le-champ. Au milieu de sa fuite, il revint tout-à-coup sur ses pas, et, prenant un chemin opposé à celui des ennemis qui le poursuivaient, il passa près d'eux sans être aperçu, et arrivé sur le champ de bataille où il venait d'être vaincu, il y campa, fit ramasser les corps de ceux qui avaient péri dans le combat, construisit un bûcher avec les portes des maisons de tous les villages voisins, brûla séparément les corps des capitaines et ceux des soldats; et après leur avoir élevé des monceaux de terre pour tombeaux, il décampa. Antigonus, qui revint bientôt après dans le même endroit, ne pouvait assez admirer son audace et sa fermeté.

XIV. Ayant rencontré dans sa route les bagages d'Antigonus, il lui était facile de faire prisonniers un très grand nombre d'hommes libres et d'esclaves, de s'emparer de toutes les richesses que ce prince avait amassées dans tant de guerres et de pillages; s'il n'eût pas craint que ses soldats, appesantis dans leur fuite par ce butin immense, n'eussent plns la force de soutenir des courses continuelles, ni la patience d'attendre que le temps, dont il espérait le plus pour le succès de cette guerre, obligeât Antigonus de porter ailleurs ses pas. Mais comme il était presque impossible d'empêcher les Macédoniens de se jeter sur une proie qu'ils avaient sous la main, il leur ordonna de prendre leur repas, de faire repaître leurs chevaux et de marcher ensuite à l'ennemi. Cependant il fit dire secrètement à Ménandre, qui était chargé de la conduite du bagage, qu'étant depuis long-temps son ami et lui voulant toujours du bien, il l'avertissait de pourvoir à sa sûreté, de quitter au plus tôt la plaine, où il serait facilement enlevé, et de se retirer au pied de la montagne, qui n'était pas accessible à la cavalerie, où il ne pourrait être enveloppé. Ménandre ayant senti dans quel danger il était, gagna sur-le-champ la montagne. Alors Eumène fit partir ouvertement ses coureurs pour battre la plaine, et donna l'ordre de brider les chevaux, comme devant les mener tout de suite à l'ennemi. Dans ce moment les coureurs étant venus rapporter que Ménandre avait gagné des lieux très difficiles où il ne pouvait être forcé, Eumène, affectant le plus grand chagrin, fit continuer la marche. Lorsque Ménandre raconta ce trait à Antigonus, tous les Macédoniens qui étaient présents louèrent fort Eumène, et témoignèrent de l'affection pour un général qui, pouvant réduire leurs enfants à l'esclavage et déshonorer leurs femmes, les avait épargnés et avait favorisé leur fuite. « Mes amis, leur dit Antigonus, ce n'est pas par » intérêt pour nous qu'il les a traités ainsi; c'est » qu'il a craint de se donner des entraves qui » pouvaient l'arrêter dans sa retraite. »

XV. Cependant Eumène, qui, fuyant toujours devant Antigonus, errait de tous côtés, conseilla à

[1] Environ cinq cent mille livres.
[2] La position de ce pays est inconnue.

la plupart de ses soldats de se retirer, soit qu'il voulût pourvoir à leur sûreté, soit qu'il craignît de traîner après lui une troupe trop faible pour combattre, et trop nombreuse pour cacher sa fuite. Il alla s'enfermer dans Nora (15), lieu fort d'assiette sur les confins de la Lycaonie et de la Cappadoce, n'ayant avec lui que cinq cents chevaux et deux cents hommes de pied. Là, plusieurs de ses amis qui ne purent supporter les incommodités de ce séjour, et la disette où ils se trouvaient, lui ayant demandé leur congé, il les embrassa tous, les combla de témoignages d'amitié, et leur permit d'aller où ils voudraient. Antigonus l'avait suivi de près, et avant de mettre le siége devant la place, il lui fit proposer une conférence. Eumène répondit qu'Antigonus avait auprès de lui plusieurs amis et plusieurs capitaines qui pourraient le remplacer; mais qu'aucun de ceux qu'il s'était chargé de défendre; n'était capable de commander à sa place que s'il voulait avoir une conférence, il n'avait qu'à lui envoyer des otages. Antigonus lui ayant fait dire par un second message que c'était à lui à venir trouver celui qui était le plus fort: « Tant » que je serai maître de mon épée, répliqua Eu» mène, je ne croirai personne plus fort que moi. » Antigonus envoya donc pour otage, comme Eumène l'avait demandé, Ptolémée son propre neveu, et Eumène se rendit auprès de lui. Ils se saluèrent et s'embrassèrent avec de grandes démonstrations d'amitié, comme ayant vécu long-temps ensemble dans la plus intime familiarité. Leur entrevue fut assez longue: Eumène ne demanda ni sûreté pour sa personne, ni oubli du passé, mais son rétablissement dans ses états, et la restitution de tout ce qu'on lui avait assigné pour partage. Sa grandeur d'ame et sa hardiesse étonnèrent et remplirent d'admiration tous ceux qui étaient présents à cette conférence. Les Macédoniens accouraient en foule pour voir quel homme c'était qu'Eumène; car depuis la mort de Cratère personne n'avait fait tant de bruit dans l'armée. Mais Antigonus, craignant qu'on ne lui fît quelque violence, cria d'abord aux soldats de ne point approcher, et ensuite fit chasser à coups de pierre ceux qui s'étaient avancés. Enfin, prenant Eumène entre ses bras, il fit écarter la foule par ses gardes, et eut encore assez de peine à le reconduire en sûreté.

XVI. Dès qu'il s'en fut retourné, Antigonus environna de murailles le fort de Nora, y laissa un corps de troupes pour continuer le siége, et partit avec le reste de son armée. La place était abondamment pourvue de blé, d'eau et de sel, mais elle manquait de toute autre espèce de nourriture qui pût rendre le pain plus agréable à manger. Cependant Eumène, avec le peu qu'il avait et malgré le siége, traitait de son mieux ses compagnons d'armes, et, les invitant tour à tour à sa table, il assaisonnait ses repas d'une conversation pleine de graces et d'une aimable familiarité. Son air doux et gracieux ne ressemblait pas à celui d'un guerrier qui avait toujours été sous les armes. Il avait la taille belle, la fraîcheur d'un jeune homme, et une telle proportion dans toutes les parties de son corps, que l'art le plus parfait n'aurait pu la surpasser. Il avait peu d'éloquence, mais son style était doux et persuasif, comme on peut en juger par ses lettres. Rien n'incommodait tant ses soldats que l'espace étroit où ils étaient resserrés; enfermés dans de petites maisons, n'ayant qu'un terrain de deux stades de circuit[1], ils pouvaient à peine s'y retourner, et faire quelque exercice après les repas; leurs chevaux même, faute d'action, devenaient lourds et pesants. Eumène, pour dissiper cette langueur causée par leur oisiveté, et pour les rendre aussi plus légers à la fuite, si elle devenait nécessaire, leur assigna pour lieu d'exercice la plus grande maison qui fût dans la place, et qui avait quatorze coudées de long; il leur ordonna de s'y promener d'abord lentement, et ensuite de doubler peu à peu le pas. Pour les chevaux, il les faisait suspendre les uns après les autres avec de longues sangles attachées au plancher, et qu'on leur passait sous le cou; après quoi on les élevait en l'air par le moyen de poulies, de manière qu'ils n'étaient appuyés que sur les pieds de derrière, et que, des pieds de devant, ils touchaient à peine la terre du bout de la pince. Dans cette position, les palefreniers les excitaient par leurs cris et par les coups de fouet qu'ils leur donnaient. Ces animaux, pleins de fureur, ruaient de leurs pieds de derrière et s'agitaient avec violence; en cherchant à s'appuyer de leurs pieds de devant et à frapper la terre, ils donnaient à tout leur corps une tension si forte, qu'ils étaient tout essoufflés et couverts de sueur. Cet exercice était aussi propre à leur donner de la force qu'à les rendre souples et agiles; on leur faisait manger ensuite leur orge pilée, afin qu'il fût plus facile et plus prompt à digérer.

XVII. Pendant que le siége traînait en longueur, Antigonus apprit qu'Antipater était mort en Macédoine, et que les intrigues de Cassandre et de Polyperchon y excitaient de grands troubles: concevant alors les plus grandes espérances, et embrassant déja tout l'empire dans ses vastes pensées, il voulut avoir Eumène pour ami et pour second dans l'exécution de ses projets. Il lui députa donc Hiéronyme (14), pour lui proposer un traité de paix, avec une formule de serment, à laquelle Eumène fit quelque changement, après avoir pris les Macédoniens même qui l'assiégeaient pour juges

[1] Deux cent cinquante toises.

de celui des deux serments qui était le plus juste. Antigonus, au commencement du sien, ne disait qu'un mot en passant de la maison royale, et dans le reste du serment il ne liait Eumène qu'à lui. Eumène, au contraire, dans celui qu'il proposait, nommait Olympias la première, avec les rois ses enfants; il jurait ensuite, non qu'il s'attacherait à Antigonus seul, et qu'il aurait les mêmes amis et les mêmes ennemis que lui; mais qu'il servirait Olympias et les princes, dont les amis et les ennemis seraient aussi les siens. Ce serment ayant paru le plus équitable, les Macédoniens le lui firent prêter, et aussitôt levant le siége, ils envoyèrent vers Antigonus, afin qu'il se liât à Eumène par le même serment. Eumène rendit aux Cappadociens tous leurs otages qu'il avait à Nora; et ceux qui les reçurent lui donnèrent en échange des chevaux, des bêtes de somme et des tentes. Il rallia tous ceux de ses soldats qui, ayant fui après la perte de la bataille, erraient dans la campagne. Il en forma un corps d'environ mille chevaux, avec lesquels il se retira précipitamment; car il craignait toujours Antigonus, et il avait raison; non seulement ce prince envoya ordre de l'assiéger de nouveau et de l'enfermer de murailles, mais encore il écrivit une lettre pleine d'aigreur aux Macédoniens qui avaient approuvé la correction qu'Eumène avait faite à son serment.

XVIII. Pendant qu'Eumène errait de côté et d'autre, on lui apporta des lettres de la part de ceux qui, en Macédoine, craignaient l'agrandissement d'Antigonus; Olympias l'appelait auprès d'elle pour se charger de la tutelle et de l'éducation du fils d'Alexandre, qu'on cherchait à faire périr. Polyperchon et le roi Philippe (15) lui mandaient de se mettre à la tête de l'armée qui était en Cappadoce, et d'aller faire la guerre à Antigonus; de prendre dans le trésor de Cyndes cinq cents talents[1] pour réparer ses propres pertes, et autant qu'il en aurait besoin pour les frais de la guerre. Ils firent passer le même ordre à Antigènes et à Teutame, commandants des Argyraspides (16). Ces deux officiers ayant reçu ces lettres, se présentèrent à Eumène avec tous les dehors de l'amitié; mais ils ne purent cacher la jalousie dont ils étaient remplis, ne se croyant pas faits pour servir sous Eumène. Celui-ci, afin d'apaiser leur envie, dit qu'il n'avait pas besoin de l'argent qu'on lui avait assigné sur le trésor, et ne voulut en rien prendre; il chercha dans la superstition un remède à leur ambition et à leur jalousie, qui leur faisaient refuser d'obéir, quoiqu'ils fussent incapables de commander. Il leur dit qu'Alexandre lui avait apparu pendant son sommeil, et lui avait montré une tente parée avec une magnificence royale, dans laquelle était placé un trône; que ce prince lui avait assuré que s'ils voulaient ne délibérer sur leurs affaires que dans cette tente, il y serait toujours présent lui-même, pour les seconder dans tous leurs desseins et dans toutes leurs entreprises, pourvu qu'ils les commençassent sous ses auspices (17). Antigènes et Teutame, qui ne voulaient pas aller tenir le conseil chez Eumène, comme il eût cru lui-même contraire à sa dignité qu'on le vît à leur porte, se laissèrent facilement persuader par cette vision. Ils dressèrent donc une tente magnifique, où ils placèrent un trône, qu'ils appelèrent le trône d'Alexandre; et c'était là qu'ils s'assemblaient pour délibérer sur leurs plus grands intérêts.

XIX. Ils s'étaient mis en marche vers les hautes provinces, lorsque Peucestas, un ami d'Eumène, étant venu les joindre avec les autres satrapes, ils réunirent toutes leurs troupes, qui, par leur nombre et par la richesse de leur équipage, relevèrent beaucoup la confiance des Macédoniens. Mais la licence dans laquelle ces troupes vivaient depuis la mort d'Alexandre les avait rendus si indociles, si recherchés dans leur manière de vivre; elle leur avait inspiré un orgueil si tyrannique, accru encore par l'arrogance des Barbares, que les soldats ne pouvaient ni s'accorder, ni se supporter les uns les autres. On les voyait flatter sans mesure les Macédoniens, faire pour eux les frais des festins et des sacrifices; en sorte qu'en peu de temps le camp ne fut plus qu'un lieu de dissolution et de débauche, et les soldats, une multitude indisciplinée dont on achetait les suffrages, comme on fait dans un gouvernement démocratique, pour parvenir aux dignités et aux emplois. Eumène s'étant aperçu qu'ils se méprisaient réciproquement, mais qu'ils le craignaient tous, et qu'ils cherchaient une occasion de se défaire de lui, feignit d'avoir besoin d'argent, et emprunta des sommes considérables à ceux qui le haïssaient le plus, afin de forcer leur confiance, et de les intéresser à sa sûreté, par la crainte de perdre ce qu'ils lui avaient prêté. Ainsi l'argent d'autrui devint sa propre sauvegarde; et au lieu que les autres en donnent pour sauver leur vie, il mit la sienne en sûreté, en empruntant celui des autres. Tant que les Macédoniens n'eurent rien à craindre des ennemis, ils se livrèrent à tous ceux qui voulurent les corrompre; ils se trouvaient à leur lever pour leur faire la cour, et se faisaient les satellites de ceux qui briguaient leurs suffrages pour s'élever au commandement. Mais dès qu'ils virent Antigonus campé auprès d'eux avec une puissante armée, les affaires elles-mêmes appelant, pour ainsi dire, à haute voix un véritable général, non seulement

[1] Deux millions cinq cent mille livres de notre monnaie.

les soldats tournèrent les yeux vers Eumène, mais ces satrapes eux-mêmes, qui, pendant la paix et au sein d'une vie voluptueuse, affectaient tant de grandeur, lui cédèrent le droit de commander, et se soumirent en silence à prendre le poste qui leur fut assigné. Antigonus ayant tenté le passage du fleuve Pasitigre (18), aucun de ces satrapes qui occupaient divers postes, pour l'en empêcher, ne s'en aperçut; Eumène seul l'arrêta, lui livra bataille, remplit de morts le lit du fleuve, et fit quatre mille prisonniers.

XX. Ce fut surtout dans une maladie d'Eumène que les Macédoniens firent connaître qu'ils croyaient les autres capitaines faits pour ordonner des festins et des fêtes, et Eumène seul capable de commander et de faire la guerre. Peucestas, qui leur avait donné en Perse un banquet magnifique, et distribué à chaque soldat un mouton pour le sacrifice [1], croyait avoir acquis auprès d'eux la plus grande autorité; mais peu de jours après, comme on était en marche pour aller au-devant de l'ennemi, Eumène, attaqué d'une maladie grave et travaillé d'insomnie, se faisait porter dans une litière, assez loin de l'armée pour ne pas en entendre le bruit. Quand ils furent un peu avancés, ils découvrirent tout-à-coup les ennemis, qui, ayant franchi quelques hauteurs, descendaient dans la plaine. Dès qu'ils virent briller, du sommet de ces collines, la lueur étincelante de leurs armes dorées, qui réfléchissaient les rayons du soleil; qu'ils remarquèrent la belle ordonnance de leurs bataillons, leurs éléphants chargés de tours, les cottes d'armes de pourpre, qui faisaient l'ornement ordinaire de la cavalerie quand elle marchait à l'ennemi; les premiers rangs s'arrêtèrent aussitôt, et demandèrent à grands cris qu'on appelât Eumène, protestant qu'ils n'avanceraient pas, s'il ne venait se mettre à leur tête. En même temps ils posent leurs boucliers à terre, s'invitent mutuellement à rester où ils sont, et déclarent à leurs officiers qu'ils peuvent eux-mêmes se tenir tranquilles, sans combattre, afin de ne pas exposer les troupes contre les ennemis, tant qu'Eumène ne les commandera pas. Celui-ci en étant informé, ordonne aux esclaves qui le portaient de faire la plus grande diligence; et ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litière, il tend la main aux soldats, avec un air qui témoignait sa joie. Les soldats ne l'ont pas plus tôt vu, que le saluant en langage macédonien, ils relèvent leurs boucliers, les frappent de leurs longues piques, et défient les ennemis en jetant des cris d'allégresse, ne doutant plus de la victoire, dès qu'ils ont avec eux leur général. Antigonus, qui avait su par des prisonniers qu'Eumène était attaqué d'une maladie si grave qu'on le portait en litière, crut que, le chef étant malade, il aurait bon marché de toutes les troupes, et se hâtait de les attaquer; mais lorsqu'en avançant il eut reconnu l'ordonnance de leur bataille et leur belle disposition, frappé d'étonnement, il resta long-temps arrêté. Il vit ensuite la litière qu'on portait d'une aile à l'autre; et riant aux éclats, selon sa coutume, il dit à ses amis : « Voilà cette litière qui range les troupes » en bataille pour nous combattre. » Aussitôt il fait sonner la retraite, et rentre dans son camp (19).

XXI. A peine les troupes d'Eumène respiraient de la frayeur qu'elles avaient eue, que retournant à leur première licence, et insultant leurs officiers, ils étendirent dans presque toute la province de Gabène (20) leurs quartiers d'hiver, qui par-là se trouvèrent si éloignés les uns des autres, que les premiers étaient à mille stades [1] des derniers. Antigonus, qui en eut avis, revint promptement sur eux par un chemin difficile et sans eau, mais beaucoup plus court; il espérait qu'en tombant sur ces troupes pendant qu'elles étaient ainsi dispersées dans leurs cantonnements, il ôterait à leurs officiers la facilité de les rassembler. Mais à peine entré dans ce désert, il fut exposé à des vents si froids, à une gelée si forte, que ses troupes ne pouvant en soutenir la rigueur furent forcées de s'arrêter, et de chercher, dans le grand nombre de feux qu'elles allumaient, un remède devenu absolument nécessaire. Elles ne purent donc dérober leur marche aux ennemis. Quelques uns des Barbares qui habitaient les montagnes voisines, d'où la vue s'étend sur tout ce désert, surpris de cette grande quantité de feux, firent partir des courriers sur des chameaux (21), pour avertir Peucestas. Il en fut si effrayé, que tout hors de lui, et voyant les autres officiers dans le même trouble, il n'eut d'autre pensée que de prendre la fuite, et il entraîna tous les soldats des autres quartiers qui se trouvaient sur son passage. Eumène calma ce trouble et dissipa leur frayeur, en leur promettant qu'il arrêterait la marche précipitée des ennemis, et qu'ils arriveraient trois jours plus tard qu'on ne les attendait. Il le leur persuada facilement; et aussitôt il dépêcha des courriers à tous les capitaines, pour leur porter l'ordre de lever leurs quartiers, et de venir promptement le joindre. Ensuite, montant à cheval avec les officiers qui se trouvaient auprès de lui, il choisit un lieu fort élevé, qui pouvait être vu de tous ceux qui marchaient dans ce désert; il y mesura un grand espace, dans lequel il fit allumer des feux de distance en distance, comme dans un véritable camp (22). Dès que tou-

[1] Diodore de Sicile, a décrit ce repas, liv. XIX. c. 22.

[1] Cinquante lieues. Diodore dit: cinq jours de marche.

tes ces mesures furent exécutées, et qu'Antigonus vit sur le haut des montagnes tous ces feux allumés, le chagrin et le découragement s'emparèrent de lui (23); il ne douta pas que les ennemis, informés de bonne heure de sa marche, ne vinssent au-devant de lui; et ne voulant pas être forcé de combattre avec des soldats accablés d'une marche si pénible, contre des troupes qui, s'étant reposées dans de bons quartiers d'hiver, étaient toutes prêtes à agir, il abandonna le chemin plus court qu'il avait pris, et conduisit son armée par une route semée de bourgs et de villes, où elle aurait le temps de se refaire en marchant à petites journées.

XXII. Mais voyant que personne ne le harcelait dans sa marche, comme il arrive ordinairement lorsque deux armées sont si près l'une de l'autre; informé d'ailleurs par les gens du pays qu'ils n'avaient point vu de troupes dans les environs, mais seulement un grand nombre de feux, il reconnut que c'était un stratagème d'Eumène; et, outré de dépit d'avoir été trompé, il s'avança, bien résolu de lui livrer bataille (24). La plus grande partie des troupes d'Eumène, s'étant rassemblées auprès de leur chef, admirèrent sa rare prudence, et voulaient qu'il commandât seul l'armée. Ce témoignage, si honorable pour lui, irrita singulièrement les deux capitaines des Argyraspides, Antigènes et Teutame; et ils en conçurent une telle jalousie, qu'ils formèrent le projet de le faire périr; ils attirèrent dans leur complot le plus grand nombre des satrapes et des officiers, et délibérèrent ensemble sur les moyens et sur le temps de l'exécuter. Ils convinrent tous qu'il fallait se servir de lui pour cette bataille, et le tuer aussitôt après. Mais Phédime et Eudamus, qui commandaient les éléphants, découvrirent secrètement à Eumène cette conjuration, non par un sentiment d'affection et de reconnaissance, mais par la seule crainte de perdre l'argent qu'ils lui avaient prêté. Eumène loua leur fidélité, et s'étant retiré dans sa tente, il dit à ses amis qu'il était au milieu d'une troupe de bêtes féroces. Aussitôt il fit son testament, déchira ou brûla toutes les lettres qu'il avait reçues, de peur qu'après sa mort ceux qui lui avaient confié leur secret ne fussent exposés à des accusations et à des calomnies.

XXIII. Lorsqu'il eut mis ordre à ses affaires, il délibéra s'il abandonnerait la victoire aux ennemis, ou s'il irait, à travers la Médie et l'Arménie, se réfugier dans la Cappadoce. Il ne s'arrêta, en présence de ses amis, à aucun de ces deux partis; et après avoir roulé dans son esprit des projets contraires que sa situation critique lui suggérait, il finit par ranger son armée en bataille (25), et exhorta les Grecs et les Barbares à se bien conduire: pour les phalanges des Argyraspides, elles étaient les premières à l'encourager lui-même, et à l'assurer que les ennemis ne les attendraient pas. C'étaient les plus vieux des soldats qui avaient servi sous Philippe et sous Alexandre; tels que des athlètes invincibles, ils n'avaient jamais éprouvé aucun échec: ils étaient la plupart âgés de soixante-dix ans, et les moins vieux n'en avaient pas moins de soixante. Aussi en chargeant les troupes d'Antigonus, ils leur criaient: « Scélérats, c'est » contre vos pères que vous combattez. » Ils tombèrent sur eux avec furie, enfoncèrent tous ces bataillons, dont un seul ne put soutenir leur choc, et en taillèrent en pièces la plus grande partie. Le corps d'armée où se trouvait Antigonus fut complètement battu; mais sa cavalerie remporta la victoire sur Peucestas, qui se conduisit indignement, et combattit avec la plus grande mollesse (26); il laissa tout le bagage au pouvoir d'Antigonus, qui avait toujours conservé son sang-froid au milieu des plus grands périls, et qui d'ailleurs avait été favorisé par la nature du lieu. C'était une vaste plaine dont le terrain n'était ni trop ferme ni trop mou, mais couvert d'un sable fin et sec, qui, remué par les courses de tant de milliers d'hommes et de chevaux, éleva, au moment du combat, une poussière blanche comme de la chaux, qui, en épaississant l'air, obscurcissait la vue, et dont Antigonus profita pour enlever, sans être aperçu, le bagage des ennemis.

XXIV. Le combat fut à peine fini, que Teutame députa vers Antigonus pour réclamer les bagages. Le roi promit de les rendre aux Argyraspides, et de leur donner même en toute autre chose des marques de bonté, s'ils voulaient lui remettre Eumène entre les mains. Sur cette réponse, ils prennent l'infame résolution de le livrer vivant à ses ennemis. D'abord ils s'approchent de sa personne, de manière à ne lui donner aucun soupçon, et comme pour le garder à leur ordinaire: les uns déplorent la perte de leur bagage; les autres exhortent Eumène à reprendre confiance, puisqu'il a remporté la victoire; ceux-ci rejettent sur les autres capitaines l'échec qu'a reçu une partie de l'armée. Mais tout-à-coup, au milieu de ces propos, ils se jettent sur lui, saisissent son épée, et avec sa ceinture ils lui lient les mains derrière le dos. Antigonus avait envoyé Nicanor pour le prendre; et, comme on le menait à travers la phalange macédonienne, il demanda la permission de parler aux soldats, non pour leur faire quelque prière ou pour les détourner de leur dessein, mais pour leur dire des choses qui les intéressaient. Il se fit un grand silence. Eumène monta sur un lieu élevé, et étendant ses mains liées (27): « Oh! les plus méchants des Macédoniens, leur dit-il, quel aussi » grand trophée Antigonus eût-il jamais pu dres-

» ser à sa gloire, que celui que vous élevez vous-» mêmes à votre honte en lui livrant votre général, chargé de chaînes? N'est-ce pas déja une » assez grande lâcheté, qu'après avoir remporté » la victoire, vous vous soyez avoués vaincus pour » retirer des bagages, comme si la victoire consistait dans les richesses et non pas dans les armes? » Faut-il encore que pour la rançon de ces bagages » vous livriez votre général? Pour moi, je suis em-» mené captif, mais je n'ai pas été vaincu; j'ai » même triomphé de mes ennemis, et je ne suis » trahi que par mes alliés. Je vous en conjure, au » nom de Jupiter, le dieu des armées, au nom des » dieux qui président aux serments, tuez-moi ici » de vos propres mains; pour périr de celle d'An-» tigonus, ma mort n'en sera pas moins votre ou-» vrage. Antigonus ne vous le reprochera pas, il » ne veut avoir Eumène que mort, et non pas vi-» vant. Si vous n'osez porter vos mains sur moi, » déliez une des miennes, elle me suffira pour ce » ministère. Craignez-vous de me confier une épée, » jetez-moi aux bêtes ainsi lié; si vous m'accordez » ce bienfait, je vous absous des peines que vous » pouvez craindre de la vengeance céleste (28), et » je vous déclare les plus pieux et les plus justes » des hommes envers votre général. »

XXV. A ce discours d'Eumène, le reste de l'armée, pénétré de douleur, éclate en gémissements; mais les Argyraspides demandent à grands cris qu'on l'emmène, sans s'arrêter à ses vains discours: « Quel si grand malheur, disent-ils, que ce mau-» dit Chersonésien soit puni d'avoir tourmenté les » Macédoniens par tant de guerres? C'en serait un » bien plus fâcheux pour les braves soldats de Phi-» lippe et d'Alexandre, de se voir, après tant de » fatigues et de combats, privés, dans leur vieil-» lesse, du prix de leurs travaux, et réduits à » mendier leur vie. Voilà déja la troisième nuit » que nos femmes sont livrées à nos ennemis. » En disant ces mots, ils l'emmènent avec précipitation. Antigonus, craignant que la multitude qui était sortie au-devant de lui (car il n'était resté personne dans le camp) ne causât quelque tumulte, envoya dix de ses plus forts éléphants, avec un détachement assez nombreux de lanciers mèdes et parthyens (29), pour écarter la foule; mais se souvenant de son ancienne amitié pour Eumène, et de la familiarité avec laquelle ils avaient vécu ensemble, il n'eut pas le courage de le voir. Les soldats à qui il l'avait confié étant venus lui demander comment il voulait qu'on le gardât: « Comme » un éléphant, leur répondit-il, ou comme un » lion. » Cependant peu de jours après, touché de compassion, il ordonna qu'on lui ôtât ses fers les plus pesants, et qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir; il laissa à ses amis la liberté de passer avec lui la journée, et de lui porter tout ce qui lui serait nécessaire. Il délibéra plusieurs jours sur ce qu'il en ferait, écoutant à la fois et les promesses que faisaient pour lui Néarque de Crète, et Démétrius son propre fils, qui voulaient lui sauver la vie, et ce que lui disaient tous les autres capitaines, qui le pressaient de le faire mourir.

XXVI. Eumène demanda, dit-on, un jour à Onomarchus qui le gardait, pourquoi Antigonus, ayant son ennemi entre les mains, ne le faisait pas promptement mourir, ou ne lui rendait pas généreusement la liberté. « Ce n'est pas maintenant, lui » répondit insolemment Onomarchus, qu'il faut » se montrer brave contre la mort; c'était sur le » champ de bataille qu'il fallait l'être. — Je l'ai été » aussi alors, lui répliqua Eumène, j'en prends les » dieux à témoin: demande-le à tous ceux qui en » sont venus aux mains avec moi; je n'ai trouvé » personne qui me surpassât en force. — Eh bien! » reprit Onomarchus, aujourd'hui que tu as trouvé » quelqu'un de plus fort que toi, attends son » heure. » Quand enfin Antigonus eut décidé sa mort, il défendit de lui donner à manger. Eumène ayant ainsi passé deux ou trois jours sans prendre de nourriture, ne se consumait que lentement: Antigonus donc, obligé de décamper promptement, le fit égorger dans la prison. Il rendit le corps à ses amis, leur permit de le brûler, de recueillir ses cendres, et de les enfermer dans une urne d'argent pour les porter à sa femme et à ses enfants. Les dieux, irrités de cette mort, ne choisirent pas d'autre vengeur sur les officiers et les soldats qui avaient trahi Eumène, qu'Antigonus lui-même, qui, ne voyant plus dans les Argyraspides que des scélérats dignes d'horreur, que des monstres plus cruels que les bêtes féroces, les livra à Ibyrtius (30), gouverneur de l'Arachosie, avec ordre de les exterminer tous de différentes manières, afin qu'il n'y en eût pas un seul qui revînt en Macédoine, et qui vît seulement la mer de Grèce.

PARALLÈLE

DE

SERTORIUS ET D'EUMÈNE.

I. Voilà ce que nous avons recueilli de plus mémorable des actions d'Eumène et de Sertorius. Leur parallèle nous offrira ce trait de conformité entre eux: qu'étranger l'un et l'autre, bannis de leur patrie, et servant dans des pays éloignés, ils ont, pendant toute leur vie, commandé à des na-

tions diverses, à des armées aussi nombreuses qu'aguerries; mais Sertorius a cela de particulier, que tous ses alliés lui cédèrent volontiers un commandement dont ils le jugeaient le plus digne. Eumène au contraire ne dut qu'à ses exploits la première place, qui lui était disputée par plusieurs rivaux; ainsi, l'un se vit obéi par ceux qui le regardaient, avec raison, comme le plus capable de commander; l'autre le fut par des hommes qui, incapables eux-mêmes du commandement, ne lui obéissaient que pour leur propre intérêt. Sertorius, citoyen de Rome, eut sous ses ordres des armées d'Espagnols et de Lusitaniens: Eumène, né dans la Chersonèse, fut chef de troupes macédoniennes; mais les premiers étaient depuis long-temps sous la domination romaine, les autres avaient soumis à leur empire toutes les nations. Lorsque Sertorius parvint au commandement, il jouissait déja d'une grande réputation, qu'il devait à sa dignité de sénateur et à ses belles actions. Eumène y arriva méprisé de tout le monde, à cause de sa charge de secrétaire d'Alexandre; aussi eut-il pour commencer sa fortune bien moins de moyens que Sertorius, et éprouva-t-il beaucoup plus d'obstacles pour l'augmenter. Entre ses rivaux, les uns s'y opposèrent ouvertement, les autres tramèrent sourdement sa ruine. Sertorius ne vit personne se déclarer publiquement son rival; ce ne fut qu'à la fin de sa vie que quelques uns de ses alliés conspirèrent sa perte: ainsi Sertorius trouvait dans ses victoires la fin de ses périls; et pour Eumène la victoire même était, par la malice de ses envieux, la source de ses dangers.

II. Il y a peu de différence entre eux pour les exploits militaires; mais ils furent très opposés dans leurs inclinations. Eumène aimait la guerre et les combats; Sertorius eût préféré par goût une vie douce et paisible: le premier, pouvant vivre dans la retraite avec sûreté et avec honneur, passa toute sa vie à se battre, au milieu des plus grands dangers, contre les plus puissants des Macédoniens; l'autre, qui eût voulu n'être en guerre avec personne, fut obligé, pour sa propre sûreté, de prendre les armes contre ceux qui ne voulaient pas le laisser vivre en paix. Si Eumène eût cédé le premier rang à Antigonus, et qu'il se fût contenté du second, ce prince l'eût employé volontiers sous ses ordres; au contraire, Pompée ne laissa jamais Sertorius vivre en repos loin des affaires. L'un fit volontairement la guerre afin de commander, l'autre commanda malgré lui, pour repousser la guerre qu'on lui faisait. L'homme qui préfère son ambition à sa sûreté aime la guerre; mais le véritable guerrier ne la fait que pour obtenir la sûreté.

III. La mort surprit Sertorius lorsqu'il s'y attendait le moins; Eumène la reçut en l'attendant de jour en jour. Ce fut dans l'un la preuve de sa bonté, que de ne s'être pas défié de ses amis; c'est dans l'autre un effet de sa faiblesse; il se laissa prendre lorsqu'il songeait à s'enfuir. La vie de Sertorius ne fut point déshonorée par sa mort; il la reçut de la main de ses alliés, et ses ennemis n'avaient jamais pu la lui donner. Eumène, qui avait songé à prévenir sa captivité par la fuite, et qui, dans sa prison, montra le desir de vivre, ne sut ni prévenir honorablement sa mort, ni la supporter courageusement: en s'abaissant à demander la vie, il mit son ame dans la dépendance d'un ennemi qui n'était encore maître que de son corps.

NOTES

SUR LA VIE D'EUMÈNE.

(1) Cardie était dans la Chersonèse de Thrace, sur le bord de la Propontide, aujourd'hui la mer de Marmara, espèce de lac de la Méditerranée, entre les détroits des Dardanelles et de Constantinople, la Romanie et l'Anatolie.

(2) Il y avait dans toutes les grandes villes des lieux publics d'instruction et d'exercices, où tous les enfants, de quelque condition qu'ils fussent, recevaient une éducation honnête.

(3) Cette seconde tradition ne paraît pas contraire à la première. Philippe pouvait avoir pris Eumène auprès de lui, et par affection pour son père, et par l'intérêt que lui avait inspiré l'heureux naturel de l'enfant.

(4) On ne voit pas dans les anciens historiens qu'Alexandre ait donné aucun gouvernement à Eumène; et on trouve, dans un manuscrit, qu'il fut commandant de la cavalerie. Je crois donc qu'il faut s'en rapporter à l'autorité de Plutarque, qui dit que Perdiccas succéda au commandement d'Éphestion, qu'Alexandre lui remit après la mort de ce général, et qu'Eumène remplaça Perdiccas, non pas dans son gouvernement, comme le dit le texte de Plutarque; mais, suivant un manuscrit, dans le commandement dont cet officier était revêtu.

(5) Après qu'Alexandre eut épousé Statira, fille aînée de Darius, et donné la plus jeune, nommée Drypétis, à Éphestion, afin qu'on trouvât son mariage moins étrange, il persuada aux plus grands seigneurs de sa cour d'en faire de semblables, et de choisir dans les plus nobles familles de Perse quatre-vingt-dix filles, qu'il leur fit épouser. *Voy.* Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. CVII; Élien, liv. VIII, ch. VII; et la *Vie d'Alexandre* par Plutarque.

(6) Mentor était frère de ce Memnon, dont Alexandre avait aimé la veuve Barsine; Artabaze son père avait une autre fille du même nom, qui, à ce qu'il paraît, était née d'une sœur de Mentor et de Memnon; car on voit dans quelques écrivains qu'Artabaze avait épousé une sœur de ces derniers.

(7) Trapezunte, ville sur la côte méridionale du Pont-Euxin, presque à l'extrémité vers l'orient, était une colonie de Sinope. C'est aujourd'hui Trébizonde, ville autrefois fameuse par le séjour des empereurs grecs; Mahomet II la leur enleva en mil quatre cent soixante. Elle fut la patrie de George de Trébizonde, également savant dans les lettres grecques et latines, et du cardinal Bessarion.

(8) Plutarque relève avec raison cette prudence, à laquelle Eumène dut la victoire, et peut-être la vie. Si Cra-

tère eût été connu, tous les Macédoniens seraient passés dans son parti, et Eumène n'aurait plus eu d'armée.

(9) La théologie de ces temps-là accréditait l'opinion que les dieux eux-mêmes, dans ces grandes occasions, venaient au secours des hommes, et prenaient parti dans leurs querelles.

(10) Ténédos, petite île près de la côte occidentale de l'Asie, vis-à-vis l'embouchure du Simoïs, dans le voisinage de Troie.

(11) Célènes était à la source de la rivière du Marsyas et du fleuve Méandre. Elle était située dans cette partie de la Phrygie nommée Phrygie brûlée.

(12) Ce proverbe s'applique à ceux qui, menacés du plus grand danger, exposent ce qu'ils ont de plus précieux, et leurs vies même, pour de moindres intérêts, comme le faisaient alors Alcétas, Polémon et Docimus, qui, voyant Antigonus prêt à les attaquer avec des forces redoutables, disputaient à Eumène le commandement.

(13) C'était un château fort sur la pointe d'un rocher, que l'art avait encore fortifié; il s'appelait Néroassus du temps de Strabon, liv. XII, p. 537. Diodore de Sicile, liv. XVIII, ch. XLI, en donne une description très exacte.

(14) Hiéronyme de Cardie, compatriote d'Eumène, fut un historien de réputation; il avait écrit l'*Histoire des Successeurs d'Alexandre*.

(15) C'était Aridée, fils de Philippe, le père d'Alexandre, qu'on avait surnommé Philippe. Diodore de Sicile, liv. XVIII, c. II. — Quinde ou Cyndes, dont il est question tout de suite, était un château fort de la Cilicie, un peu au-dessous d'Anchiale, près de la mer et de l'embouchure du fleuve Cydnus. C'était là que les rois de Macédoine tenaient leurs trésors; Strabon, liv. XIV, p. 672.

(16) C'est-à-dire les soldats à boucliers d'argent; c'étaient ceux qui formaient les vieilles bandes d'Alexandre.

(17) Diodore, liv. XVIII, ch. LX, a détaillé ce fait particulier; et il faut suppléer par cet auteur à ce qui manque ici dans le rapport d'Eumène.

(18) On prétend que ce fleuve est le Tigre, qui, après avoir reçu plusieurs rivières dans son cours, prend le nom de Pasitigre. *Voyez-en* la description dans Quinte-Curce, liv. 1, c. III; *Voy.* aussi Strabon, liv. XV, p. 729.

(19) Plutarque a omis ici une particularité rapportée par Diodore de Sicile, liv. XIX, c. XXV et XXVI.

(20) Cette province faisait partie de l'Elymaïde, dans la Perse, à l'occident de Suse.

(21) Le chameau, suivant Diodore de Sicile, liv. XIX, ch. XXXVII, ne fait pas moins de quinze cents stades par jour : à la mesure du stade que nous avons adoptée, cela ferait soixante-quinze lieues; cette marche paraît excessive; M. Dacier n'en compte que soixante, parcequ'il met vingt-cinq stades à la lieue. Peut-être aussi que Diodore de Sicile prenait un stade plus court.

(22) Diodore, *ibid.*, ch. XXXVIII, dit qu'Eumène ordonna à ses troupes d'allumer la nuit, dans le camp, des feux d'abord considérables, comme c'est l'usage à la première veille, où les soldats ne dorment pas encore, et pensent à préparer leurs repas; d'en avoir de moindres à la seconde veille; et enfin à la troisième, de n'avoir que des feux très faibles, et prêts à s'éteindre.

(23) Antigonus avait assez de troupes pour tomber sur des quartiers séparés, et non pour attaquer à la fois tous les corps de l'armée d'Eumène qu'il croyait rassemblés; mais, avant que de s'en aller, il aurait dû les faire reconnaître, et s'assurer par lui-même de leur nombre.

(24) On trouve sur cette affaire, dans Diodore de Sicile, liv. XIX, ch. XXXIX, les particularités qui méritent d'être connues.

(25) Plutarque ne dit pas quel ordre de bataille Antigonus et Eumène suivirent en cette occasion. Diodore l'a décrit liv. XIX, c. XL.

(26) C'est le même Peucestas qui s'était signalé par plusieurs belles actions, et qui, à l'attaque de la ville des Oxydraques, où Alexandre s'était élancé seul du haut des murailles au milieu des ennemis, vola à son secours, chassa ceux qui défendaient la muraille, et s'étant placé devant le roi presque mourant, le couvrit de son bouclier, et, malgré trois flèches dont il était percé, ne cessa point de le défendre, jusqu'à ce que l'épuisement où l'avait mis la quantité de sang qu'il avait perdu l'eut forcé de l'abandonner. Sa conduite dans cette dernière action vérifie le proverbe : *il fut brave un tel jour*.

(27) On n'entendrait pas comment Eumène pouvait étendre ses mains qu'on lui avait liées derrière le dos, si Justin ne disait, liv. XIV, c. IV, qu'on lui avait lâché ses liens : *facto silentio, laxatisque vinculis, prolatam, sicut erat catenatus, manum extendit*.

(28) Ce sentiment tient à l'opinion où étaient les païens que lorsque ceux qui avaient souffert quelque injustice étaient apaisés, et avaient pardonné à ceux qui la leur avaient faite, les dieux étaient satisfaits, et remettaient la punition du crime.

(29) Les Parthyéens étaient des peuples qui habitaient le mont Taurus, suivant Strabon, liv. II, p. 130.

(30) Diodore de Sicile l'appelle tantôt Sibyritus, tantôt Sibyrtius. L'Arachosie était au midi de la Bactriane, sur la rive occidentale du fleuve Indus. Eumène mourut l'an de Rome quatre cent trente-neuf, trois cent quinze ans avant J.-C. : Cornélius Népos dit qu'il était âgé de quarante-cinq ans.

AGÉSILAS.

I. Naissance d'Agésilas, son éducation, son caractère et sa figure. — II. Agis ne reconnait qu'à la mort Léothychidas pour son fils. Agésilas lui enlève la royauté par le crédit de Lysandre. — III. Il acquiert dans Sparte une grande autorité. — IV. Son équité envers ses ennemis, sa faiblesse pour ses amis. — V. Il est nommé pour aller faire la guerre au roi de Perse. — VI. Il sacrifie en Aulide une biche à Diane. — VII. Sa jalousie contre Lysandre. — VIII. Il l'oblige, par sa conduite, de se séparer de lui. Ressentiment de Lysandre. — IX. Agésilas prend plusieurs villes dans la Phrygie. — X. Il fait vendre les prisonniers nus, pour montrer la faiblesse des Perses. Il bat Tisapherne, et s'empare de son camp. — XI. Il est nommé généralissime de terre et de mer. — XII. Il va attaquer Pharnabaze en Phrygie. — XIII. Amour d'Agésilas pour Mégabates. — XIV. Entrevue d'Agésilas et de Pharnabaze. — XV. Amitié d'Agésilas pour le fils de Pharnabaze. Il sacrifie à ses amis les lois de l'équité. — XVI. Vertus d'Agésilas. — XVII. Son rappel à Sparte. — XVIII. Il obéit sans réplique. — XIX. Comment il traverse la Thrace, la Macédoine, la Thessalie et la Pharsalie. — XX. Il entre dans la Béotie. — XXI. Bataille de Chéronée, où il est dangereusement blessé. — XXII. Il célèbre à Delphes les jeux Pythiques. — XXIII. Il conserve la simplicité de ses mœurs. Il engage sa sœur à disputer le prix de la course aux jeux Olympiques. — XXIV. Comment il gagne ses ennemis. — XXV. Il chasse les Argiens de Corinthe. — XXVI. Réception qu'il fait aux députés de Thèbes. — XXVII. Traité des Lacédémoniens avec le roi de Perse. — XXVIII. Ses actions peu d'accord avec ses maximes sur la justice. — XXIX. Entreprise de Sphodrias sur le Pirée. — XXX. Agésilas le fait absoudre. — XXXI. Il fait la guerre en Béotie. — XXXII. Maladie d'Agésilas. Assemblée des députés de la Grèce à Lacédémone. — XXXIII. Bataille de Leuctres. — XXXIV. Sentiments des Lacédémoniens à la nouvelle de cette défaite. — XXXV. Agésilas ordonne que les lois dorment un jour. — XXXVI. Épaminondas entre dans la Laconie. — XXXVII. Il est forcé de se retirer à Sparte. Sédition et conjuration apaisées par Agésilas. — XXXVIII. Les Thébains se retirent de la Laconie. Faiblesse de Sparte. — XXXIX. Victoire d'Archidamus sur les Arcadiens. — XL. Épaminondas surprend Sparte en l'absence d'Agésilas, qui revient et le repousse. — XLI. Courage étonnant d'un Spartiate. Bataille de Mantinée. — XLII. Agésilas perd l'estime des Grecs et des Lacédémoniens. Il va en Égypte. — XLIII. Les Égyptiens conçoivent une mauvaise opinion de lui. — XLIV. Il quitte Tachos, et passe dans le parti de Nectanébis. — XLV. Il le fait sortir d'une forteresse où il était assiégé. — XLVI. Il gagne une grande victoire qui affermit Nectanébis sur le trône. — XLVII. Il meurt.

M. Dacier place quelques époques de la vie d'Agésilas depuis l'an du monde 3553, la 4e année de la 95e olympiade, l'an de Rome 356, avant J.-C. 395, jusqu'à l'an du monde 3589, la 4e année de la 104e olympiade, l'an 392 de Rome, 359 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment l'espace de sa vie depuis la dernière année de la 83e olympiade, jusqu'à la 3e année de la 104e, 362 ans avant J.-C.

I. Archidamus, fils de Zeuxidamus et roi de Sparte, mourut après un règne glorieux, et laissa deux fils, l'un nommé Agis, qu'il avait eu de Lampédo (1), femme d'une vertu distinguée, et l'autre beaucoup plus jeune, nommé Agésilas, né d'Eupolia, fille de Mélasippidas. Comme la loi appelait Agis au trône, Agésilas, destiné à vivre en simple particulier, fut élevé dans la discipline de Lacédémone, dont les institutions dures et laborieuses apprennent aux enfants à obéir. Cette éducation sévère a fait dire au poëte Simonide que Sparte dompte les hommes, parce que les citoyens y contractent de bonne heure, plus que dans aucune autre ville, l'habitude de la docilité et de la soumission aux lois, comme on dompte les chevaux dès leurs premières années. La loi dispense de cette nécessité les enfants destinés au trône (2). Mais Agésilas eut cet avantage particulier, qu'il ne parvint au commandement qu'après avoir fait l'apprentissage de l'obéissance. Aussi fut-il de tous les rois celui qui sut le mieux s'accommoder à ses sujets, parcequ'à cette grandeur si digne d'un roi, si propre à commander, qu'il avait reçue de la nature, il joignait la popularité et la douceur qu'il tenait de son éducation. Pendant qu'il suivait les différentes classes où les enfants étaient élevés en commun, il fut aimé de Lysandre, qui était surtout ravi de sa modestie. Né le plus courageux et le plus obstiné des enfants de son âge, jaloux d'être le premier en tout, mettant à tout ce qu'il faisait une ardeur, une impétuosité que rien ne pouvait vaincre ni contenir, il était en même temps si obéissant et si doux, qu'il faisait tout ce qui lui était ordonné par un motif, non de crainte, mais d'honnêteté, et qu'il était plus touché des reproches qu'effrayé des plus grands travaux. Il était boiteux; mais, dans la fleur de son âge, ce défaut était couvert par la beauté de sa personne; et dans la suite, la facilité, la gaieté même avec laquelle il supportait cette imperfection, dont il était le premier à railler, servait à la couvrir; elle faisait même éclater davantage son émulation et son ardeur, car jamais il ne s'en fit un prétexte pour refuser les travaux et les entreprises les plus difficiles. Nous n'avons de lui aucun portrait qui fasse connaître la forme de son visage, car il ne voulut jamais se laisser peindre; et en mourant, il défendit expressément qu'on fît de lui aucune statue ni aucun portrait. On dit, au reste, qu'il était petit et qu'il avait une figure commune. Mais sa gaieté, sa vivacité habituelle, qu'il assaisonnait toujours d'une plaisanterie qui n'avait jamais rien de fâcheux ni de dur, soit dans le ton, soit dans l'air du visage, le rendirent jusqu'à sa vieillesse plus aimable que les plus beaux jeunes gens. Cependant les Lacédémoniens, au rapport de Théophraste, avaient condamné à l'amende leur roi Archidamus, parcequ'il avait épousé une petite femme. « Elle nous » donnera, disaient-ils, des roitelets, et non pas » des rois. »

II. Agis régnait à Lacédémone lorsque Alcibiade, banni de sa patrie, y arriva de Sicile : il n'y fut pas long-temps sans être soupçonné d'un commerce criminel avec Timée, femme de ce prince; aussi Agis refusa-t-il de reconnaître l'enfant dont elle accoucha, en disant qu'il était fils d'Alcibiade. Timée, s'il faut en croire Duris, n'en fut pas fort affectée; et lorsqu'elle était seule avec ses femmes, elle donnait tout bas à son fils le nom d'Alcibiade, au lieu de celui de Léothychidas. Alcibiade lui-même, ajoute Duris, disait que s'il avait recherché cette reine, ce n'était pas pour faire affront à Agis, mais par la seule ambition de donner aux Spartiates des rois issus de lui. Cependant il craignit la vengeance du roi, et partit de Lacédémone. Cet enfant fut toujours suspect à Agis, qui ne le regardait pas comme son fils légitime. Mais ce prince étant tombé malade, Léothychidas se jeta à ses pieds, fondant en larmes, et obtint de lui qu'il le reconnût pour son fils devant tous ceux qui étaient présents. Mais dès qu'Agis fut mort, Lysandre, à qui sa victoire navale sur les Athéniens donnait un grand crédit à Sparte, porta Agésilas au trône, et soutint que Léothychidas, comme bâtard, n'avait aucun droit à la royauté. La plupart des Spartiates, pleins d'estime pour la vertu d'Agésilas, et qui le favorisaient, parcequ'il avait été nourri et élevé au milieu d'eux, secondèrent Lysandre de tout leur pouvoir. Un devin de Sparte, nommé Diopithès, tout rempli des anciens oracles, et très instruit dans les choses divines, prétendit qu'il était contraire aux lois qu'un boiteux régnât à Lacédémone; et le jour que l'affaire fut jugée, il allégua cet oracle (5) :

Tremble, Lacédémone! au faîte de la gloire,
Crains qu'un règne boiteux, nuisant à tes succès,
Par des maux imprévus n'arrête tes progrès,
Et de longs flots de sang ne souille ta victoire.

Lysandre répondit que si les Spartiates avaient à craindre cet oracle, c'était contre Léothychidas qu'ils devaient être en garde; que Dieu se mettait peu en peine qu'un prince boiteux fût assis sur le trône de Sparte; et que par un règne boiteux l'oracle entendait un roi illégitime, qui ne fût pas de la race d'Hercule. Agésilas appuya cette réponse de Lysandre, en y ajoutant que Neptune lui-même avait attesté l'illégitimité de Léothychidas en forçant Agis, par un tremblement de terre, de quitter l'appartement de sa femme; et que Léothychidas n'était venu au monde que plus de dix mois après cette séparation (4). Sur ces motifs, Agésilas fut déclaré roi de Sparte, et recueillit toute la succession d'Agis, dont Léothychidas fut exclu comme bâtard. Mais les parents maternels de ce prince, tous citoyens honnêtes, se trouvant dans une grande indigence, Agésilas leur donna la moitié des biens dont il héritait; et cette générosité, en détournant de lui la haine et l'envie qu'une si riche succession eût pu exciter, lui acquit une grande réputation, et lui concilia la bienveillance générale.

III. Xénophon dit [1] que ce fut par une entière obéissance à sa patrie qu'Agésilas parvint à une si grande autorité, qu'il faisait à Sparte tout ce qu'il voulait; et voici comment : A Lacédémone, tout le pouvoir était entre les mains des éphores et des sénateurs; les premiers ne demeuraient en charge qu'une année; la dignité de sénateur était à vie. Le sénat avait été établi pour servir de frein à l'autorité des rois, comme nous l'avons dit dans la Vie de Lycurgue (5). Aussi, dès l'origine de cette institution, les rois de Sparte eurent pour le sénat une haine héréditaire; et il s'éleva entre ces deux autorités des querelles toujours renaissantes. Agésilas suivit une route tout opposée : bien loin d'être en opposition avec les sénateurs et de heurter de front toutes leurs volontés, il eut pour eux les plus grands égards, et n'entreprit rien sans leur en faire part. Le faisaient-ils appeler, il se rendait promptement auprès d'eux. Lors même qu'assis sur son trône il était occupé à rendre la justice, l'un des éphores entrait-il dans la salle, il se levait devant lui. Un citoyen avait-il été nommé sénateur, Agésilas lui envoyait une robe et un bœuf, comme une distinction accordée à son mérite. Toutes ces marques de considération, qui paraissaient augmenter la dignité sénatoriale, accrurent insensiblement la puissance d'Agésilas, et ajoutèrent à la royauté une grandeur solide, fruit de la bienveillance qu'on lui portait.

IV. Dans ses rapports avec les autres citoyens, il se montra moins répréhensible envers ses ennemis qu'envers ses amis; toujours juste envers les uns, il viola souvent la justice en faveur des autres; il eût rougi de n'avoir pas récompensé les belles actions d'un de ses ennemis, et il n'avait pas le courage de blâmer les fautes de ses amis; il se faisait même honneur de les soutenir, de se rendre ainsi leur complice, et il ne croyait pas pouvoir être coupable en les obligeant. Quand il voyait ses ennemis malheureux, il était le premier à leur témoigner de la compassion; s'ils imploraient son secours, il les appuyait de tout son crédit; et par cette conduite il gagnait l'affection et la faveur de tous les Spartiates. Les éphores, craignant les suites du grand pouvoir qu'il avait acquis, le condamnèrent à une amende, et en donnèrent pour motif qu'il s'appropriait à lui seul les cœurs des citoyens qui devaient être en commun. Les physiciens prétendent que si la dis-

[1] Dans l'Éloge d'Agésilas.

corde et la guerre étaient bannies du monde, l'harmonie parfaite qui en serait la suite arrêtant les révolutions des corps célestes, il n'y aurait plus dans la nature ni mouvement ni génération (6). Le législateur de Sparte avait aussi jeté dans son gouvernement l'ambition et la jalousie, comme des aiguillons de vertu, afin qu'il y eût toujours entre les bons citoyens des dissensions et des querelles. La facilité à se céder mutuellement sans aucune contrariété, lui paraissait moins une concorde qu'une lâche et funeste inaction. Homère même paraît avoir connu cette vérité. En effet, Agamemnon serait-il charmé de voir Ulysse et Achille se quereller et se dire les injures les plus grossières, s'il n'eût pensé que cette dispute entre deux des plus braves capitaines de l'armée était favorable à l'intérêt général des Grecs (7)? Cependant cette maxime ne doit pas être généralement admise; car les querelles, poussées trop loin, sont toujours nuisibles aux villes, et les exposent à de grands dangers.

V. Agésilas venait de se mettre en possession du trône, lorsqu'on apprit, par des personnes qui revenaient d'Asie, que le roi de Perse avait équipé une puissante flotte, et qu'il se préparait à enlever aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Lysandre, qui desirait de retourner en Asie, pour y secourir ceux de ses amis qu'il avait placés à la tête du gouvernement des villes, et qui, ayant usé de leur pouvoir avec autant de violence que d'injustice, avaient été ou chassés ou mis à mort par leurs concitoyens, détermina Agésilas à se charger de cette expédition et à passer en Asie, pour porter la guerre le plus loin qu'il pourrait de la Grèce, et prévenir ce roi barbare avant que ses préparatifs fussent achevés. Il écrivit en même temps à ses amis d'Asie de députer à Lacédémone quelques uns d'entre eux, afin de demander Agésilas pour leur général. Agésilas se rendit à l'assemblée, où il accepta la conduite de cette guerre, à condition qu'on lui donnerait trente capitaines spartiates pour former son conseil, deux mille Ilotes, choisis parmi ceux qui avaient été nouvellement affranchis, et six mille hommes d'entre les alliés. Soutenu de tout le crédit de Lysandre, il obtint facilement ce qu'il demandait; on le fit partir promptement avec les trente capitaines, à la tête desquels on mit Lysandre, tant à cause de sa réputation et de son autorité, que de l'amitié qu'avait pour lui Agésilas. Ce prince d'ailleurs lui savait encore plus de gré de lui avoir procuré la conduite de cette expédition, que de l'avoir placé sur le trône.

VI. Pendant que l'armée s'assemblait à Géreste[1], Agésilas, suivi de quelques uns de ses amis, se rendit en Aulide, et y passa la nuit. Dans son sommeil, il crut entendre une voix lui dire : « Roi » des Lacédémoniens, vous n'ignorez pas sans » doute que personne, depuis Agamemnon jus- » qu'à vous, n'a été nommé général de toute la » Grèce. Puisque vous commandez aux mêmes » peuples, que vous allez combattre les mêmes » ennemis, et que vous partez pour cette guerre » des mêmes lieux qu'Agamemnon, il convient » que vous fassiez à la déesse le même sacrifice » qu'il lui fit ici avant son départ (8). » Agésilas se ressouvint aussitôt du sacrifice d'Iphigénie, que son père avait immolée par l'ordre des devins; et sans se troubler, dès qu'il fut levé, il raconta sa vision à ses amis, et leur dit que pour honorer la déesse, il lui offrirait une victime qui devait être agréable à la divinité; mais qu'il n'imiterait pas la folie du roi qui l'avait précédé. Il couronna donc de fleurs une biche qu'il fit immoler par son devin, et non par celui que les Béotiens avaient établi pour faire ce sacrifice suivant l'usage du pays. Les béotarques l'ayant appris, en furent si irrités, qu'ils envoyèrent à l'heure même leurs officiers à Agésilas, pour lui défendre de sacrifier contre les lois et les coutumes des Béotiens. Ces officiers étant venus lui porter cet ordre, et trouvant le sacrifice déja fait, jetèrent à bas de l'autel les cuisses de la victime. Agésilas, offensé de cette violence, se rembarqua, très irrité contre les Thébains; et cet augure, qui semblait lui annoncer que son expédition n'aurait pas le succès qu'il en attendait, le livra à de tristes espérances.

VII. Arrivé à Éphèse, il fut vivement blessé du grand crédit de Lysandre, et des honneurs extraordinaires qu'on lui rendait; il ne pouvait supporter qu'une foule nombreuse allât tous les jours à sa porte pour lui faire la cour, et l'accompagnât quand il en sortait; qu'en laissant à Agésilas le titre et les apparences de général, par respect pour la loi qui l'avait élu, Lysandre seul en eût le pouvoir, et réglât tout à son gré : il est vrai que de tous les généraux que les Spartiates avaient envoyés en Asie, aucun n'avait jamais eu autant d'autorité et ne s'était rendu aussi redoutable que Lysandre; aucun n'avait fait autant de bien à ses amis et autant de mal à ses ennemis; et comme ces faits étaient récents, les uns et les autres en conservaient le souvenir. D'ailleurs ils voyaient dans Agésilas une conduite et des manières unies, simples et populaires, au lieu que, retrouvant dans Lysandre la même véhémence, la même fierté, le même laconisme qu'ils avaient toujours remarqué en lui, ils étaient entièrement soumis à ses volontés, et ne suivaient que ses ordres. Les autres Spartiates, qui avaient plus l'air

[1] Ville de l'Eubée, près du cap Sunium.

d'être les esclaves de Lysandre que les conseillers du roi, furent les premiers à s'en offenser. Bientôt Agésilas lui-même en témoigna son mécontentement; et quoiqu'il ne fût pas d'un caractère envieux, qu'il vît même avec plaisir les honneurs qu'on rendait à ses amis, cependant son extrême ambition, son desir ardent pour la gloire, lui faisaient craindre que Lysandre, précédé par une grande réputation, ne recueillît seul tout l'honneur des exploits qui pourraient avoir lieu dans cette guerre. Il changea donc de conduite à son égard, et commença par s'opposer à tout ce que Lysandre lui conseillait. Paraissait-il avoir une entreprise à cœur, Agésilas en recevait froidement la proposition; souvent même il la rejetait, et en faisait une toute contraire. Il ne s'en tint pas là; ceux qui dans les affaires qu'ils avaient auprès de lui, et dans les requêtes qu'ils lui présentaient, s'appuyaient du crédit de Lysandre, étaient sûrs de ne rien obtenir.

VIII. Il se conduisait de même dans les jugements: si Lysandre se déclarait contre une des parties, c'était celle-là qui gagnait sa cause; s'il soutenait une des deux avec zèle, elle perdait son procès, et échappait avec peine à l'amende. Comme ces marques d'animosité n'étaient pas l'effet du hasard, mais d'un dessein bien formé de la part d'Agésilas, Lysandre, qui en connut bientôt le motif, ne le dissimula pas à ses amis; il leur déclara que c'était à cause de lui qu'on les traitait avec tant de mépris; et il leur conseilla d'aller faire leur cour au roi, et à ceux qui avaient plus de crédit auprès de lui. Agésilas, persuadé que Lysandre, dans ses propos et dans sa conduite, n'avait pour but que d'exciter l'envie contre lui, et voulant le mortifier encore davantage, lui donna la commission de distribuer la viande aux soldats, et dit publiquement: « Qu'on aille maintenant » faire la cour à mon commissaire des vivres. » Lysandre, offensé de cette conduite, s'en plaignit à Agésilas: « Seigneur, lui dit-il, vous savez » très bien rabaisser vos amis. — Je sais connaître, » lui répondit Agésilas, ceux qui veulent être » plus puissants que moi. — Mais peut-être, ré» pliqua Lysandre, ne suis-je pas aussi coupable » que vous le dites. Placez-moi dans un lieu et » dans un rang où, sans vous déplaire, je puisse » vous être utile. » Peu de temps après, Agésilas l'envoya dans l'Hellespont, où Lysandre mit dans les intérêts de Lacédémone Spithridate (9), seigneur persan, de la satrapie de Pharnabaze, homme très riche, et qui entretenait à ses frais deux cents cavaliers; il l'amena à Agésilas. Mais sa colère n'était pas calmée: toujours plein de ressentiment, il forma le dessein d'enlever aux deux maisons qui régnaient à Sparte le droit de succession au trône, et de le rendre commun à tous les Spartiates [1]. Il est probable que pour satisfaire sa vengeance il aurait excité et causé les plus grands troubles dans l'état, si la mort ne l'eût prévenu pendant son expédition en Béotie. C'est ainsi que les ames ambitieuses, qui poussent tout à l'excès dans leur conduite politique, sont plus nuisibles qu'utiles. Car si Lysandre était en effet trop violent, et se laissait emporter mal-à-propos à une ambition sans bornes, Agésilas, de son côté, n'ignorait pas qu'il est des moyens moins répréhensibles de ramener un homme qui jouit d'une grande considération, et que son ambition a égaré. Mais, aveuglés tous deux par la même passion, l'un ne sut pas reconnaître l'autorité de son général, et l'autre ne put supporter les écarts de son ami.

IX. Dès le commencement de la guerre, Tisapherne, qui craignait Agésilas, fit avec lui une trève, sous la promesse que le roi de Perse laisserait aux villes grecques d'Asie une entière liberté. Mais peu de temps après, croyant avoir assez de troupes pour lui résister, il lui déclara la guerre. Agésilas l'accepta volontiers, persuadé que cette expédition aurait pour lui le plus grand succès; il aurait cru d'ailleurs se déshonorer, si, après que Xénophon avait ramené dix mille Grecs du fond de l'Asie jusqu'à la mer de Grèce, et battu le roi de Perse autant de fois qu'il l'avait voulu, lui-même à la tête des Lacédémoniens, maître de la terre et de la mer, ne se fût pas signalé aux yeux des Grecs par quelque exploit éclatant. Pour venger donc par une tromperie juste la perfidie de Tisapherne, il feignit de vouloir entrer dans la Carie; et le Barbare ayant rassemblé ses troupes de ce côté-là, Agésilas tourna court et se jeta dans la Phrygie, où il se rendit maître de plusieurs villes, et amassa des richesses immenses: ces succès firent voir à ses amis que, violer un accord juré, c'est mépriser les dieux mêmes; et que tromper ses ennemis, c'est une action non seulement juste, mais encore glorieuse et douce autant qu'elle est utile. Comme il était plus faible que Tisapherne en cavalerie, et que, dans un sacrifice qu'il avait fait, le foie des victimes s'était trouvé sans tête, il se retira à Éphèse, où, pour former une cavalerie nombreuse, il déclara aux citoyens riches que s'ils voulaient s'exempter du service, ils n'avaient qu'à lui fournir chacun un cheval et un homme. La plupart y consentirent, et par-là il eut bientôt armé un grand nombre de cavaliers d'élite, à la place d'une mauvaise infanterie. Les Éphésiens, qui n'aimaient pas à servir, soudoyaient des volontaires qui les remplaçaient, et ceux qui ne

[1] Voyez la Vie de Lysandre, chap. XXIX et suivants.

voulaient pas entrer dans la cavalerie payaient à leur place des hommes qui desiraient ce genre de service. Agésilas agit en cela aussi sagement qu'Agamemnon, qui, pour une bonne jument qu'il reçut en échange, dispensa un homme riche, mais lâche, de faire en personne le service militaire (10).

X. Comme il avait ordonné aux commissaires chargés de la vente du butin, de vendre les prisonniers tout nus, il se présenta une foule d'acheteurs pour leurs vêtements; mais quand on voyait ces corps blancs et délicats, qui, toujours élevés à l'ombre, n'avaient point de vigueur, personne n'en voulait; on les rejetait avec mépris, comme inutiles à tout. Agésilas, présent à la vente, dit à ses soldats : « Voilà les hommes à qui » vous faites la guerre, et voilà les dépouilles pour » lesquelles vous combattez. » Quand le temps de rentrer en campagne fut venu, Agésilas déclara publiquement qu'il conduirait ses troupes en Lydie; et cette fois il ne trompait pas Tisapherne; ce fut le satrape qui, induit en erreur par la première ruse d'Agésilas, se trompa lui-même, et crut que ce prince entrerait dans la Carie, pays difficile pour la cavalerie, parceque les Spartiates étaient beaucoup plus faibles en cette partie que les Perses. Mais quand Agésilas fut entré dans les plaines de Sardes, comme il l'avait annoncé, Tisapherne fut obligé d'accourir en diligence au secours de cette ville, et, en arrivant avec sa cavalerie, il fit main basse sur un grand nombre de Spartiates qui s'étaient débandés dans la campagne pour piller. Agésilas ayant fait réflexion que l'ennemi ne devait pas encore avoir son infanterie, au lieu que l'armée des Spartiates était complète, se hâta de livrer bataille; et, ayant mêlé parmi ses cavaliers des gens de pied armés à la légère, il les fit marcher promptement à l'ennemi, pour commencer l'attaque, pendant qu'il ferait avancer son corps d'infanterie. Les Barbares, bientôt mis en déroute, furent vivement poursuivis par les Grecs, qui s'emparèrent de leur camp et y firent un grand carnage.

XI. Cette victoire donna aux troupes d'Agésilas non seulement la facilité de piller sans obstacle les pays du roi, mais encore la satisfaction de voir punir Tisapherne, l'homme le plus méchant et l'ennemi le plus déclaré des Grecs. Le roi envoya sur-le-champ Tithraustres, qui, après avoir fait trancher la tête à Tisapherne, fit proposer à Agésilas d'entrer en accommodement, et de s'en retourner en Grèce, en lui offrant des sommes considérables (11). Agésilas lui répondit que Sparte seule avait le pouvoir de faire la paix; que pour lui, il aimait beaucoup mieux procurer des richesses à ses soldats que d'en acquérir lui-même; que d'ailleurs les Grecs trouvaient plus honorable de prendre les dépouilles des ennemis que de recevoir leurs présents. Cependant, pour obliger Tithraustres, qui avait puni l'ennemi commun des Grecs, il ramena son armée en Phrygie, et n'accepta que trente talents[1] pour les frais du voyage. Il reçut dans sa marche un scytale[2] des magistrats de Sparte, qui lui ordonnait de prendre aussi le commandement de la flotte; il était le premier à qui l'on eût accordé un tel pouvoir. Il est vrai que, de l'aveu de tout le monde, c'était, comme le dit quelque part l'historien Théopompe, l'homme le plus grand et le plus illustre de son temps. Cependant il aimait mieux devoir sa gloire à sa vertu qu'à sa puissance. Mais, dans cette occasion, il commit, ce semble, une grande faute, en donnant à Pisandre le commandement de la flotte. Il avait avec lui plusieurs autres capitaines d'un âge et d'une capacité qui les rendaient bien supérieurs à Pisandre; et néanmoins, sans égard pour l'intérêt de sa patrie, il n'eut, dans ce choix, d'autre motif que d'honorer un homme qui était son allié, et de faire plaisir à sa femme, sœur de Pisandre (12). Il établit son armée de terre dans la province de Pharnabaze, où il trouva la plus grande abondance, et amassa des richesses immenses.

XII. De là passant dans la Paphlagonie, il fit alliance avec le roi Cotys, qui, plein d'estime pour sa vertu et pour sa bonne foi, desirait fort son amitié. Spithridate, depuis qu'il avait quitté Pharnabaze pour embrasser le parti d'Agésilas, ne s'était plus séparé de lui, et l'avait accompagné dans toutes ses expéditions. Cet officier perse avait un fils d'une grande beauté, nommé Mégabates, qu'Agésilas aima tendrement, et une fille très belle et déja nubile, qu'il fit épouser à Cotys. Ce prince lui ayant fourni mille chevaux et deux mille hommes de troupes légères, il retourna en Phrygie, et ravagea tout le pays du gouvernement de Pharnabaze, qui, loin d'oser l'attendre, ne se fiait pas même à ses forteresses, et, fuyant toujours devant lui avec ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher, changeait chaque jour de camp. Enfin, Spithridate, qui l'observait de près, ayant un jour pris avec lui le Spartiate Hérippidas, s'empara du camp de ce satrape, et se rendit maître de toutes ses richesses. Mais Hérippidas (13) ayant montré dans cette occasion une sévérité outrée pour la recherche du butin qui avait été soustrait, en visitant les Barbares de son armée avec la plus grande rigueur, et les forçant de rapporter ce qu'ils avaient pris, il irrita tellement Spithridate, qu'il se retira sur-le-champ à Sardes

[1] Environ cent cinquante mille livres de notre monnaie.

[2] Voy. la Vie de Lycurgue.

avec ses Paphlagoniens. Rien, à ce qu'on assure, ne fit autant de peine à Agésilas que la retraite de cet officier; outre qu'il regrettait vivement la perte d'un homme si brave, et des troupes considérables qu'il avait sous ses ordres, il avait honte qu'on pût lui reprocher une avarice et une mesquinerie sordides; lui qui s'était toujours montré si jaloux de se garantir personnellement de ces vices, et d'en préserver sa patrie.

XIII. Outre ces causes apparentes de chagrin, il était secrètement tourmenté par l'attachement qu'il avait conçu pour le jeune Mégabates. Il est vrai que tant qu'il l'avait eu auprès de lui, il s'était servi de tout son courage pour réprimer ses desirs; un jour même que Mégabates s'était approché pour le saluer et l'embrasser à son ordinaire, Agésilas détourna la tête. Le jeune homme se retira tout honteux, et depuis il ne le salua plus que de loin. Agésilas, fâché à son tour, et se repentant d'avoir repoussé cette marque d'amitié, témoigna de la surprise de ce que Mégabates ne le saluait plus comme il avait coutume de le faire auparavant. « Vous en êtes vous-même la cause, » lui dirent ses amis; car l'autre jour vous refu» sâtes son baiser et parûtes le craindre. Il re» prendra volontiers son ancienne manière, s'il » peut croire que vous ne le refuserez pas encore. » Agésilas, après quelques moments de réflexion, dit à ses amis : « Il est inutile de l'y engager; le » combat que je livre ici contre ce témoignage de » sa tendresse me fait plus de plaisir que si tout » ce que j'ai devant moi se changeait en or. » C'est ainsi qu'il se conduisait en présence de Mégabates; mais dès que ce jeune homme fut parti, la passion d'Agésilas se ralluma avec tant de violence, qu'il n'est pas sûr que si ce jeune homme se fût de nouveau présenté devant lui, il eût eu la force de le refuser encore.

XIV. Quelque temps après, Pharnabaze ayant desiré de s'aboucher avec Agésilas, Apollophane de Cyzique, leur hôte commun, leur ménagea une entrevue. Agésilas, arrivé le premier au rendez-vous avec ses amis, se coucha à l'ombre sur l'herbe qui était fort haute, et y attendit Pharnabaze. Quand ce satrape arriva, on étendit à terre des peaux douces et à long poil, avec des tapis de diverses couleurs; mais, honteux de voir Agésilas assis à terre, il se mit aussi sur l'herbe, quoiqu'il eût une robe de la plus grande finesse et d'une très belle couleur. Après qu'ils se furent salués, Pharnabaze, qui ne manquait pas de justes sujets de plainte, reprocha aux Lacédémoniens qu'après avoir reçu de lui, dans la guerre contre les Athéniens, les services les plus signalés, ils portaient le fer et la flamme dans les pays de son gouvernement (14). Agésilas voyant que les Spartiates qu'il avait amenés avec lui, convaincus de l'injustice qu'avait éprouvée Pharnabaze, tenaient, de honte, les yeux fixés à terre, et ne voyaient pas ce qu'on pouvait répondre à ses reproches, prit la parole. « Pharnabaze, lui dit-il, tant que nous » avons été les alliés du roi, nous l'avons traité » en ami; devenus aujourd'hui ses ennemis, nous » lui faisons la guerre; et comme vous êtes, en » quelque sorte, une de ses propriétés, il est » naturel que nous cherchions à lui nuire dans » votre personne; mais, du jour que vous vous » jugerez digne d'être appelé l'ami des Grecs, » plutôt que l'esclave du roi de Perse, croyez que » ces troupes, ces armes, ces vaisseaux, nous tous » enfin, nous défendrons vos possessions et votre » liberté, sans laquelle il n'est rien de beau, rien » de desirable. » Alors Pharnabaze lui déclarant ses véritables dispositions : « Si le roi, lui dit-il, en» voie un autre général à ma place, je me joindrai » sur-le-champ à vous; mais s'il me conserve le » gouvernement de ses provinces, je ne négligerai » rien pour repousser vos attaques, et je vous » ferai, pour ses intérêts, tout le mal que je » pourrai. » Agésilas, charmé de cette franchise, le prit par la main, et se levant avec lui : « Phar» nabaze, lui dit-il, plaise aux dieux qu'avec de » tels sentiments vous soyez notre ami plutôt que » notre ennemi (15)! »

XV. Pharnabaze s'étant retiré avec ses amis, son fils, qui était resté derrière, courut vers Agésilas, et lui dit en riant : « Agésilas, je m'unis » aujourd'hui avec vous par les liens de l'hospita» lité. » En même temps il lui donna un dard qu'il tenait à la main; Agésilas le reçut avec plaisir, et, charmé de la figure et de l'amabilité de ce jeune homme, il regarda si quelqu'un de ceux qui l'accompagnaient n'aurait pas quelque chose d'assez beau pour payer le présent de cet aimable et généreux officier. Il aperçut sur le cheval d'Adéus, son secrétaire, un magnifique harnais; il l'en ôta, et le donna au fils de Pharnabaze : depuis il ne cessait de parler de lui; et long-temps après ce jeune homme, chassé par ses frères de la maison paternelle, s'étant retiré dans le Péloponnèse, Agésilas lui témoigna le plus grand intérêt, et le servit même dans l'objet de son affection. Il aimait un jeune athlète d'Athènes, qui, devenu trop grand, et n'étant plus assez souple dans ses mouvements, allait être refusé pour les jeux olympiques. Le jeune Perse eut recours à Agésilas, et le pria de s'intéresser pour son ami. Agésilas, qui voulait l'obliger, agit vivement, et parvint non sans peine à le faire admettre : car Agésilas, exact observateur des lois dans tout le reste, prétendait qu'à l'égard des amis, cette justice rigoureuse était un prétexte pour ne pas leur rendre service.

On cite de lui une lettre à Hydriée, prince de Carie, conçue en ces termes : « Si Nicias n'a » point commis d'injustice, mettez-le en liberté ; » s'il est coupable, délivrez-le pour l'amour » de moi; mais, quoi qu'il en soit, rendez-le li- » bre. » Telle était sa conduite dans presque toutes les affaires qui regardaient ses amis. Quelquefois cependant il cédait aux circonstances, quand l'intérêt public le demandait. Par exemple, obligé un jour de décamper avec précipitation, et de laisser malade dans le camp un jeune homme qu'il aimait, et qui, l'ayant appelé, le suppliait de ne pas l'abandonner : « Qu'il est difficile, dit Agésilas » en se retournant, d'être à la fois compatissant (16) » et sage ! » Voilà ce que rapporte le philosophe Hiéronyme.

XVI. Depuis deux ans entiers qu'il avait la conduite de cette guerre, sa réputation s'était répandue dans les hautes provinces de l'Asie, où sa tempérance, sa simplicité et sa modération lui avaient acquis la plus grande célébrité. Dans ses voyages, il choisissait pour sa demeure les temples les plus saints; et au lieu que nous craignons d'avoir beaucoup de témoins de nos actions, il voulait que les siennes eussent les dieux pour inspecteurs et pour juges. Dans ces milliers de soldats qu'il commandait, il n'eût pas été facile d'en trouver un seul qui eût une plus méchante paillasse que lui. Il était si peu sensible au froid et au chaud, qu'il semblait être le seul homme que les dieux eussent fait pour supporter également toutes les variétés des saisons. Mais il n'était pas pour les Grecs d'Asie de spectacle plus doux que de voir les gouverneurs de provinces et les généraux du roi de Perse, autrefois si fiers, si intraitables, qui regorgeaient de richesses et nageaient dans le luxe, saisis alors de crainte, faire humblement la cour à un homme toujours vêtu d'une méchante cape, et se soumettre, se plier à une seule parole courte et laconique qu'ils lui entendaient prononcer. Aussi plusieurs des témoins de ce changement lui appliquaient ce vers de Timothée :

Mars est un vrai tyran; le Grec ne craint point l'or(17).

XVII. Agésilas, qui voyait toute l'Asie en mouvement, et plusieurs de ses provinces disposées à la révolte, parvint à calmer les villes sans verser une goutte de sang, sans bannir un seul homme ; et après avoir rétabli dans les administrations l'ordre et la liberté, il résolut de pénétrer plus avant, de porter la guerre loin de la mer de Grèce, de forcer le roi à craindre pour sa personne, et pour la félicité dont il jouissait dans Ecbatane et dans Suse ; de l'occuper si bien, qu'il n'eût pas le loisir, tranquillement assis dans son palais, de proposer des récompenses à tous ceux qui voudraient faire la guerre aux Grecs, et de corrompre pour cela leurs orateurs. Pendant qu'il formait ce vaste projet, il vit arriver le Spartiate Épicydidas, qui venait lui annoncer que les Grecs menaçant Sparte d'une guerre dangereuse, les éphores lui envoyaient l'ordre de venir au secours de sa patrie.

O Grecs! vous vous nuisez autant que les Barbares.

Quoi de plus barbare en effet que cette envie mutuelle, cette conjuration, cette ligue des Grecs les uns contre les autres ! arrêtant eux-mêmes le cours de leur fortune qui les élevait au comble de la gloire, ils tournaient contre leur propre patrie ces armes qui menaçaient les Barbares; et ils reportaient dans son sein une guerre qu'ils en avaient si fort éloignée. Je ne puis donc croire, comme Démarate le Corinthien, que ceux des Grecs qui n'avaient pas vu Alexandre assis sur le trône de Darius eussent été privés d'une grande satisfaction; je pense au contraire qu'ils auraient versé bien des larmes, en se disant à eux-mêmes qu'ils n'avaient procuré cette gloire à Alexandre et à ses Macédoniens qu'en sacrifiant tant de braves généraux à Leuctres, à Coronée, à Corinthe et en Arcadie.

XVIII. Cependant rien ne fut jamais plus grand et plus sage de la part d'Agésilas que son prompt retour dans le Péloponnèse, à l'ordre des éphores; c'est le plus bel exemple d'une obéissance et d'une justice parfaites. Annibal, déja malheureux et presque chassé de l'Italie, n'obéit qu'avec peine à ses concitoyens, qui le rappelaient dans sa patrie pour les y défendre. Alexandre ne fit que plaisanter, lorsqu'il apprit la bataille qu'Antipater avait livrée au roi Agis : « Il me semble, dit-il, que, pen- » dant que nous triomphions ici de Darius, il y a » eu un combat de rats en Arcadie. » N'est-il donc pas juste de féliciter Sparte de l'honneur qu'Agésilas lui rendit en cette occasion, du respect qu'il eut pour ses lois, lorsqu'à la première vue de la scytale des éphores, il abandonna sans balancer une si grande fortune, une puissance si considérable et de si glorieuses espérances qu'il trahissait, pour ainsi dire, lui-même par sa retraite? Il s'embarqua sur-le-champ, sans terminer son entreprise, et laissant à ses alliés les plus vifs regrets ; une telle conduite prouve la fausseté de ce qu'a dit Démostrate le Phéacien, que les Spartiates valaient mieux en public, et les Athéniens en particulier. Car Agésilas, qui avait paru un bon roi et un excellent général, se montra encore un meilleur, un plus agréable ami, à ceux qui partageaient sa familiarité. Comme la monnaie des Perses avait pour empreinte un archer, Agésilas dit, en partant, que

dix mille archers du roi le chassaient d'Asie ; car les orateurs d'Athènes et de Thèbes, à qui l'on avait distribué dix mille pièces de cette monnaie, venaient d'exciter ces deux villes à déclarer la guerre aux Spartiates (18).

XIX. Agésilas, après avoir traversé l'Hellespont, entra dans la Thrace; et, sans s'abaisser à solliciter des Barbares un passage libre à travers leur pays, il faisait demander seulement à chacun de ces peuples s'il voulait qu'il passât sur ses terres en ami ou en ennemi. Ils le reçurent avec amitié, et l'accompagnèrent même par honneur, chacun selon son pouvoir, à l'exception des Tralles (19), à qui Xerxès lui-même avait, dit-on, fait des présents pour obtenir le passage sur leurs terres, et qui voulurent exiger d'Agésilas cent talents[1] et autant de femmes : « Que ne sont-ils venus pour » les recevoir? » répondit ironiquement Agésilas à leurs envoyés. En même temps il marche contre ces Barbares, qu'il trouve rangés en bataille, les met en déroute, et en fait un grand carnage. Il envoie faire la même demande au roi de Macédoine (20), qui répondit qu'il y penserait. « Eh » bien! dit Agésilas, qu'il y pense tout à son aise; » en attendant, nous passerons. » Le roi, admirant son audace et redoutant son courage, lui fit dire de passer comme ami. Il ravagea les terres des Thessaliens qui s'étaient alliés aux ennemis de Sparte, et envoya à Larisse Xénoclès et Scythès, pour engager cette ville à embrasser le parti des Lacédémoniens. Les habitants ayant retenu ces ambassadeurs prisonniers, les Spartiates indignés voulaient qu'Agésilas allât sur-le-champ mettre le siége devant Larisse. Il leur dit qu'il ne donnerait pas, pour la conquête de toute la Thessalie, la vie d'un de ces ambassadeurs; et il les retira par composition. Mais ce trait n'est peut-être pas si admirable dans Agésilas, après ce qu'il dit en apprenant une grande bataille qui s'était donnée près de Corinthe, et où il avait péri en quelques instants un grand nombre de braves soldats, quoique les Spartiates en particulier en eussent très peu perdu. Loin de s'applaudir et de paraître enflé de cette victoire, il s'écria avec un profond soupir : «Malheureuse Grèce, qui viens de faire périr de tes » propres mains plus de guerriers qu'il n'en fau- » drait pour vaincre tout ce qu'il y a de Barbares! » Les Pharsaliens étant venus harceler son armée, et l'arrêter dans sa marche, il prit cinq cents chevaux, tomba sur eux, et les ayant mis en fuite, il dressa un trophée au pied du mont Narthécium (21). Il préféra cette victoire à toutes celles qu'il avait remportées jusqu'alors, parcequ'avec un si petit nombre de gens de cheval qu'il avait formés lui-même, il venait de vaincre le peuple qui avait le plus de confiance en sa cavalerie.

XX. Ce fut là que Diphridas, l'un des éphores, vint de Sparte au-devant d'Agésilas, lui porter l'ordre d'entrer sur-le-champ dans la Béotie. Il se proposait de le faire dans la suite avec une armée plus nombreuse; mais il ne se permit pas la moindre résistance à la volonté des magistrats, et dit à ceux qui l'entouraient que le jour pour lequel ils avaient quitté l'Asie était proche: aussitôt il envoya prendre deux compagnies de l'armée qui campait auprès de Corinthe. Les Lacédémoniens qui étaient restés à Sparte, voulant récompenser son obéissance par un témoignage honorable, firent publier une permission aux jeunes gens de s'enrôler, pour aller au secours de leur roi. Ils se présentèrent tous avec la plus grande ardeur, et les magistrats en choisirent cinquante des plus forts et des plus actifs, qu'ils firent partir sur-le-champ. Agésilas, ayant franchi les Thermopyles et traversé la Phocide qui était alliée de Sparte, entra dans la Béotie, et plaça son camp près de Chéronée (22). Il s'y était à peine établi, qu'il vit le soleil s'éclipser (23), et prendre la forme de la lune dans son croissant; il apprit en même temps que Pisandre avait été vaincu et tué dans un combat naval donné près de Cnide contre Pharnabaze et Conon. Vivement affligé et de la perte de son beau-frère et du malheur de Sparte, mais craignant que cette nouvelle ne jetât ses troupes dans le découragement et la frayeur, au moment d'aller combattre il ordonna à ceux qui venaient du côté de la mer, de publier le contraire, et de dire que les Spartiates avaient remporté une victoire navale (24). Il parut lui-même en public une couronne de fleurs sur la tête, fit un sacrifice d'actions de graces pour cette heureuse nouvelle, et envoya à ses amis des portions de la victime.

XXI. Lorsqu'il se fut avancé jusqu'à Coronée, et que les deux armées se trouvèrent en présence, Agésilas mit la sienne en bataille; il donna aux Orchoméniens l'aile gauche, et se plaça lui-même à la droite. Dans l'armée ennemie, les Thébains occupaient l'aile droite, et les Argiens la gauche. Xénophon y combattit auprès d'Agésilas, avec qui il était revenu d'Asie; et, suivant cet historien, cette bataille est la plus mémorable de toutes celles qui furent données de son temps (25). Dans le premier choc, il n'y eut de part ni d'autre une longue résistance; les Orchoméniens furent bientôt enfoncés par les Thébains, et les Argiens par Agésilas. Mais les deux partis ayant appris que leurs ailes gauches étaient fort maltraitées et commençaient à fuir, revinrent sur leurs pas. Agésilas avait dans les mains une victoire sûre, s'il eût voulu laisser passer les Thébains et les charger en-

[1] Environ cinq cent mille livres de notre monnaie.

suite en queue; mais, n'écoutant que son ardeur et l'ambition de signaler son courage en les repoussant de vive force, il va les attaquer de front. Les Thébains soutinrent ce choc avec la même valeur; partout le combat fut sanglant, mais principalement au poste qu'occupait Agésilas avec les cinquante jeunes gens que Sparte lui avait envoyés fort à propos, car il leur fut redevable de la vie. Si l'ardeur avec laquelle ils combattaient autour de lui, en affrontant tous les dangers, ne put le garantir de plusieurs blessures qu'il reçut à travers ses armes, du moins ils parvinrent, quoique avec peine, à l'arracher encore vivant des mains des ennemis; ils le couvrirent de leurs corps, et firent un grand carnage des Thébains; mais ils perdirent plusieurs de leurs compagnons. La difficulté qu'ils trouvèrent à renverser de front l'infanterie thébaine les força d'en venir à ce qu'ils n'avaient pas voulu faire après la première charge: ils ouvrirent leur phalange pour leur donner passage; et comme alors les ennemis marchaient avec moins d'ordre, ils les suivirent, et les chargèrent en flanc. Cependant ils ne purent jamais les mettre en déroute. Les Thébains se retirèrent vers l'Hélicon, tout glorieux de l'issue d'un combat où l'aile qu'ils occupaient était restée invincible.

XXII. Agésilas, quoique très souffrant de ses blessures, ne voulut pas rentrer dans sa tente qu'on ne l'eût porté sur le champ de bataille, et qu'il n'eût vu emporter ses morts sur leurs armes. Il laissa aller en liberté tous ceux des ennemis qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve Itonienne (26), voisin du champ de bataille, et devant lequel on voyait un trophée que les Béotiens avaient élevé autrefois, après avoir vaincu les Athéniens, sous la conduite de Sparton, et tué leur chef Tolmidas (27). Le lendemain à la pointe du jour, Agésilas, voulant s'assurer si les Thébains seraient disposés à un second combat, ordonne à ses soldats de mettre des couronnes sur leur tête, et à ses musiciens de jouer de la flûte, pendant qu'il ferait dresser et orner un trophée pour monument de sa victoire. Les ennemis ayant fait demander la permission d'enlever leurs morts, il la leur accorda par une trêve; et cette demande étant une confirmation de sa victoire, il se fit porter à Delphes, où l'on célébrait les jeux pythiques. Il y fit, en l'honneur du dieu, la procession d'usage, et lui consacra la dîme des dépouilles qu'il avait apportées d'Asie : elle monta à cent talents[1].

XXIII. De retour dans sa patrie, il y fut plus chéri que jamais de ses concitoyens, qui ne pouvaient voir sans admiration sa vie simple et ses mœurs pures. Bien différent de la plupart des généraux, il revenait des pays étrangers tel qu'il était avant de sortir de Sparte : il n'avait point adopté coutumes des Barbares; et loin de s'être dégoûté les de celles de son pays, loin de chercher à en secouer le joug, il les respecta et les chérit toujours, autant que ceux des Spartiates qui n'avaient jamais passé l'Eurotas. Il ne changea rien ni à ses repas, ni à ses bains, ni à la parure de sa femme, ni aux ornements de ses armes, ni aux meubles de sa maison; il y laissa les anciennes portes : elles étaient si vieilles, qu'on eût cru que c'étaient les mêmes qu'Aristodème y avait mises (28). Le canathre (29) de sa fille n'avait, au rapport de Xénophon[1], rien de plus magnifique que ceux des autres filles de Sparte. Les Lacédémoniens appellent canathres des chaises de bois en forme de griffons, de cerfs ou de boucs, dans lesquelles les jeunes filles de Sparte vont aux cérémonies publiques. Xénophon ne nous a pas transmis le nom de la fille d'Agésilas; et Dicéarque se plaint amèrement de ce que nous ne savons ni le nom de cette fille, ni celui de la mère d'Épaminondas. Mais nous avons trouvé, dans des registres de la ville de Lacédémone, que la femme d'Agésilas s'appelait Cléora, et ses deux filles Apolia et Proluta. On voit encore à Lacédémone la pique de ce prince, et elle ne diffère en rien de toutes les autres. Comme il vit quelques Spartiates tirer vanité des chevaux qu'ils nourrissaient, et se croire par-là supérieurs aux autres, il engagea Cynisca sa sœur à monter sur un char, et à disputer le prix aux jeux olympiques; il voulait montrer aux Grecs que cette victoire n'était pas le fruit de la valeur, mais des richesses[2]. Il avait auprès de lui le sage Xénophon, qu'il honorait singulièrement, et qu'il détermina à faire élever ses enfants à Sparte, pour y apprendre la plus belle de toutes les sciences, celle de commander et d'obéir.

XXXIV. Après la mort de Lysandre, il découvrit que celui-ci, à son retour d'Asie, avait formé une ligue contre Agésilas. Voulant donc faire connaître le caractère de Lysandre, il résolut de lire en public une harangue écrite par Cléon d'Halicarnasse, et trouvée dans les papiers de Lysandre, qui devait la prononcer devant le peuple, et dont le but était de faire des changements considérables dans le gouvernement de Sparte. Mais un des sénateurs à qui il la communiqua, et qui craignit que la force des raisons qu'on y exposait ne fît impression sur le peuple, lui ayant conseillé de ne pas déterrer Lysandre, mais plutôt d'ensevelir son discours avec lui, Agésilas suivit son conseil, et ne donna aucune suite à cette découverte. Il ne fit même ouvertement aucune peine à ses ennemis;

[1] Environ cinq cent mille livres.

[1] Voyez l'*Eloge d'Agésilas*.

[2] Le texte ajoute : *Et de la dépense*.

au contraire, il s'employa pour les faire nommer aux magistratures et au commandement des armées; et comme ces emplois publics mettaient en évidence leur méchanceté et leur avarice, quand ils étaient cités devant les tribunaux, il les soutenait de tout son crédit, et se les attachait tellement qu'il s'en faisait des amis, et qu'il ne trouva plus personne qui lui résistât (30). Agésipolis, son collègue dans la royauté, fils d'un banni (31), et qui à une très grande jeunesse joignait un caractère doux et modeste, se mêlait peu du gouvernement. Agésilas sut aussi le gagner : les rois de Sparte, quand ils sont dans la ville, mangent à la même table; Agésilas, qui savait que ce jeune prince n'était pas moins porté que lui à l'amour, mettait toujours la conversation sur les jeunes gens d'une beauté distinguée; il l'excitait à s'attacher à quelqu'un de ceux qu'il aimait lui-même, et le secondait dans ses inclinations; car à Sparte ces sortes d'attachements n'ont rien de vicieux; au contraire, ils sont pleins de pudeur et d'honnêteté, ils naissent d'une émulation louable pour la vertu, comme on l'a vu dans la Vie de Lycurgue.

XXV. Agésilas, devenu par-là très puissant dans la ville, fit nommer Télétias, son frère utérin, général de la flotte; s'étant mis lui-même à la tête de l'armée de terre, il alla faire le siége de Corinthe, soutenu par Télétias, qui l'assiégeait du côté de la mer; il se rendit maître des longues murailles. Les Argiens, qui occupaient alors Corinthe, y célébraient les jeux isthmiques (32). Ils venaient de faire à Neptune le sacrifice d'usage, lorsque Agésilas, survenant tout-à-coup, les força d'abandonner les apprêts de la fête, et les chassa de la ville. Les bannis de Corinthe qui étaient dans son armée l'ayant prié de présider aux jeux, il le refusa; mais pendant qu'ils les faisaient célébrer eux-mêmes, il resta dans la ville, afin de leur procurer une entière sûreté. Dès qu'il fut parti de Corinthe, les Argiens recommencèrent les jeux, où quelques uns des athlètes qui avaient remporté le prix à la célébration des premiers l'obtinrent encore aux seconds; et d'autres, après avoir été couronnés la première fois, furent à la seconde inscrits sur les registres comme vaincus. Agésilas dit à cette occasion que les Argiens avaient à se reprocher une grande lâcheté, puisque, ayant une si haute idée de la présidence de ces jeux, ils n'avaient pas osé combattre pour s'y maintenir. Au reste, il pensait que, dans les choses de cette nature, il fallait conserver une grande modération. Quand il était à Sparte, il contribuait volontiers à l'ornement des chœurs de musique et des jeux; il y assistait toujours, et faisait paraître le plus grand zèle pour le succès des combats de jeunes garçons et de jeunes filles; mais les autres spectacles dont il voyait la plupart des hommes épris, il faisait semblant de ne pas s'y connaître. Un jour, l'acteur tragique Callipidas, qui jouissait d'une grande réputation, et que son talent faisait rechercher dans toute la Grèce, ayant rencontré Agésilas, le salua; et s'étant mêlé fièrement avec ceux qui accompagnaient ce prince, il affectait de se faire voir, et s'attendait que le roi le préviendrait par quelque marque de bonté. Comme Agésilas ne paraissait faire aucune attention à lui : « Eh! quoi, prince, » lui dit-il, vous ne me connaissez pas? » Agésilas jetant les yeux sur lui : « N'es-tu pas, lui ré» pondit-il, le farceur Callipidas? » C'est le nom que les Lacédémoniens donnent aux comédiens. Une autre fois, on lui proposait d'aller entendre un homme qui imitait parfaitement le rossignol; il le refusa, en disant qu'il avait souvent entendu le rossignol même. Le médecin Ménécrate, à qui la cure de maladies désespérées avait fait donner le nom de Jupiter, et qui avait l'arrogance de se donner lui-même ce titre, eut l'audace de le prendre dans une lettre qu'il écrivait à ce prince : « Ménécrate Jupiter, au roi Agésilas, salut. » Le roi mit dans sa réponse : « Agésilas, à Ménécrate, » santé (33). »

XXVI. Pendant qu'il était dans les environs de Corinthe, et qu'il regardait ses soldats emporter le butin du temple de Junon, dont il s'était rendu maître, il vint des députés de Thèbes lui proposer une alliance avec leur ville. Agésilas, qui n'avait jamais aimé les Thébains, et qui, dans cette circonstance, croyait utile de leur témoigner du mépris, fit semblant de ne pas voir les ambassadeurs et de ne pas entendre ce qu'ils lui disaient. Mais la vengeance divine l'en punit à l'heure même : les Thébains ne s'étaient pas encore retirés, qu'on vint lui annoncer qu'un détachement de Lacédémoniens avait été taillé en pièces par Iphicrate; c'était la plus grande perte qu'ils eussent faite depuis longtemps : ils avaient eu de plus la honte de voir leurs plus braves fantassins battus par des soldats armés à la légère, et des Lacédémoniens par des mercenaires. Agésilas se mit aussitôt en marche pour aller à leur secours; mais ayant appris que l'affaire était terminée, il revint au temple de Junon; et faisant appeler les ambassadeurs béotiens, il leur donna audience; prenant alors à leur tour un air insultant, ils ne dirent pas un mot de la paix, et lui demandèrent seulement de les laisser entrer à Corinthe. Agésilas, irrité de cette demande : « Si » vous voulez, leur dit-il, voir vos amis enflés de » leurs succès, vous le pourrez demain tout à » votre aise (34). » Le lendemain, il les prit avec lui; et mettant en leur présence tout à feu et à sang dans le territoire de Corinthe, il s'avança jusqu'aux murs de la ville; et après avoir fait remarquer

aux ambassadeurs que les Corinthiens n'avaient pas osé sortir pour défendre leur territoire, il les renvoya. Ayant recueilli ensuite ceux qui étaient restés du détachement battu par Iphicrate, il ramena son armée à Lacédémone. Dans sa marche, il partait le matin avant le jour, et ne s'arrêtait le soir qu'à la nuit fermée, afin que les Arcadiens, ennemis et envieux des Spartiates, ne pussent pas insulter à leur défaite. Depuis, pour rendre service aux Achéens, il entra avec eux en armes dans l'Acarnanie (35), dont il défit les habitants, et d'où il emmena un butin considérable. Les Achéens le priaient de passer l'hiver dans leur pays, pour empêcher les ennemis d'ensemencer leurs terres; il leur répondit qu'il ferait tout le contraire, parceque les Acarnaniens craindraient bien plus la guerre l'été suivant, lorsqu'ils verraient leurs terres couvertes de moissons. En effet, quand ils le virent, l'année suivante, rentrer sur leur territoire, ils firent la paix avec les Achéens.

XXVII. Lorsque Conon et Pharnabaze, qui, avec la flotte du roi de Perse, étaient maîtres de la mer, furent venus ravager les côtes de la Laconie, et que les Athéniens eurent rebâti leurs murailles avec l'argent que leur fournissait Pharnabaze, les Lacédémoniens prirent le parti de faire leur paix avec Artaxerxe; ils envoyèrent Antalcidas à Tiribaze, et n'eurent pas honte de livrer au roi, avec autant de lâcheté que d'injustice, ces Grecs établis en Asie, pour lesquels Agésilas avait combattu. Mais il n'eut aucune part à l'infamie de ce traité; il fut négocié par Antalcidas son ennemi, qui, jaloux de la puissance et de la gloire qu'Agésilas acquérait dans cette guerre, trouva tous les moyens bons pour conclure la paix. Quelqu'un ayant dit à cette occasion, devant Agésilas, que les Lacédémoniens *persisaient*: « Dites plutôt, répondit-il, que les Perses *laconisent* (36). » En menaçant de déclarer la guerre à ceux qui ne voulaient pas accepter la paix, il les força tous de consentir à ce que le roi demandait; ce qu'il fit surtout pour affaiblir les Thébains, qui étaient obligés, par le traité, de laisser en liberté toute la Béotie (37). Dans la suite, il montra plus clairement cette intention, lorsque Phébidas, par une violation odieuse du droit des gens, se fut, en pleine paix, emparé de la Cadmée; tous les Grecs en furent indignés; les Spartiates, et principalement les ennemis d'Agésilas, en firent éclater leur mécontentement; et dans le transport de colère dont ils étaient agités, ils demandèrent à Phébidas par quel ordre il avait agi; ils cherchaient à faire tomber le soupçon sur Agésilas, qui ne craignit pas de prendre hautement le parti de Phébidas, et de déclarer qu'il fallait considérer l'action en elle-même, et voir si elle était utile; il ajouta qu'il était beau de faire de son propre mouvement et sans les ordres de personne ce qui était de l'intérêt de Sparte (38).

XXVIII. Il ne cessait pourtant de répéter que la justice était la première des vertus; que, sans la justice, la force n'est d'aucune utilité; que si tous les hommes étaient justes, ils n'auraient pas besoin de la force. Et comme un jour on disait en sa présence que le grand roi le voulait ainsi : « Comment, répondit-» il, serait-il plus grand que moi, s'il n'est pas plus » juste? » Il pensait alors, avec autant de vérité que de noblesse, que la justice est la mesure royale sur laquelle on doit, pour ainsi dire, mesurer la grandeur. Quand la paix fut conclue, le roi lui écrivit en particulier, pour l'inviter à se lier d'amitié et d'hospitalité avec lui; mais il ne voulut pas recevoir ses lettres, et dit à ceux qui les lui présentaient qu'il lui suffisait de l'amitié publique; que tant qu'elle subsistait, il était inutile d'en former une particulière. Mais ces beaux sentiments étaient quelquefois démentis par sa conduite, et il se laissait emporter à son ambition et à son opiniâtreté; il le fit surtout dans cette occasion à l'égard des Thébains : non content d'avoir sauvé Phébidas, il détermina la ville à prendre sur elle cette injustice, à retenir en son propre nom la Cadmée, et à mettre le gouvernement de Thèbes entre les mains d'Archias (39) et de Léontide, qui avaient facilité à Phébidas l'entrée dans la ville et la prise de la citadelle. Cette conduite fit soupçonner que Phébidas n'avait été que l'instrument de cette perfidie, et qu'Agésilas l'avait conseillée. La suite ne justifia que trop ce soupçon; car lorsque les Athéniens (40) eurent chassé la garnison de la citadelle, et rendu Thèbes à la liberté, Agésilas se plaignit du meurtre que les Thébains avaient fait d'Archias et de Léontide, qui, sous le nom de polémarques, étaient en effet de vrais tyrans; et il leur déclara la guerre. Cléombrote, successeur d'Agésipolis au trône de Sparte, fut envoyé en Béotie, à la tête d'une armée; Agésilas, qui, hors de l'âge de puberté depuis quarante ans, était exempt par les lois d'aller à la guerre, ne voulut pas se charger de cette expédition; après avoir, peu de temps auparavant, fait la guerre aux Phliasiens pour des bannis, il aurait eu honte qu'on le vît combattre contre les Thébains pour des tyrans.

XXIX. Dans le parti contraire à celui d'Agésilas était un Lacédémonien, nommé Sphodrias, qu'on avait établi gouverneur à Thespies : cet homme, qui ne manquait ni d'audace, ni d'ambition, au lieu de former des projets raisonnables, ne se repaissait que de vaines espérances. Jaloux de se faire un grand nom, et croyant que Phébidas s'était acquis beaucoup de gloire et de célébrité par son entreprise audacieuse sur la citadelle de Thèbes, il s'imagina qu'il ferait une action plus belle encore

et plus glorieuse, si de son propre mouvement il tentait de surprendre le Pirée, en l'attaquant inopinément par terre, et d'enlever ainsi aux Athéniens l'empire de la mer. Ce fut, dit-on, une trame ourdie par Pélopidas et Gélon (41), qui, alors béotarques à Thèbes, envoyèrent secrètement à Sphodrias des hommes affidés, qui se dirent amis des Lacédémoniens, et qui, en lui donnant des louanges outrées, en l'exaltant comme seul capable d'exécuter une si grande entreprise, enflammèrent tellement cet esprit ambitieux, qu'ils le déterminèrent à une action qui n'était ni moins injuste, ni moins contraire au droit des gens, que l'attentat contre la Cadmée; mais qui ne fut conduite ni avec la même audace, ni avec le même bonheur. Sphodrias avait espéré arriver au Pirée bien avant l'aurore, et le jour le surprit dans la plaine de Thriasie (42): on dit même que ses soldats ayant vu des feux briller sur quelques temples d'Éleusis, furent saisis de frayeur; que lui-même, ne pouvant plus cacher sa marche, perdit toute son audace, et après avoir fait un modique butin, s'en retourna couvert de honte à Thespies. Les Athéniens qui envoyèrent à l'instant même des députés à Sparte pour se plaindre de Sphodrias, trouvèrent que les magistrats n'avaient pas attendu qu'on vînt l'accuser, et qu'il avait été déja traduit en justice comme coupable d'un crime capital; mais il n'osa pas se présenter devant les juges; il craignit la vengeance de ses concitoyens, qui, humiliés à la vue des Athéniens, et ne voulant pas être soupçonnés de complicité, parurent ressentir cette injustice comme si elle eût été faite à eux-mêmes.

XXX. Sphodrias avait un fils, nommé Cléonyme, fort jeune encore et d'une grande beauté; Archidamus, fils d'Agésilas, qui l'aimait tendrement, partageait l'inquiétude que causait à ce jeune homme le danger de son père; mais il n'osait solliciter ouvertement en faveur d'un ennemi d'Agésilas. Cependant Cléonyme étant venu, fondant en larmes, le supplier de fléchir le roi, comme l'adversaire le plus redoutable qu'ils eussent, Archidamus, qui lui-même craignait beaucoup son père, fut trois ou quatre jours sans oser lui en parler, et le suivait toujours dans un grand silence. Quand enfin il vit approcher le jour du jugement, il prit sur lui de dire à Agésilas que Cléonyme l'avait prié d'intercéder pour son père. Agésilas, qui connaissait l'inclination de son fils pour Cléonyme, ne chercha point à l'en détourner; car ce jeune homme avait, dès son enfance, fait concevoir l'espérance qu'il serait un jour un des plus vertueux citoyens de Lacédémone: cependant il ne se montra pas sensible aux prières de son fils; il ne lui dit pas un mot de douceur qui pût lui donner quelque confiance; il lui répondit seulement qu'il verrait ce qu'il y aurait d'honnête et de convenable à faire, et il s'en alla. Archidamus n'osa plus aller chez Cléonyme, qu'il voyait auparavant plusieurs fois le jour. Ce changement ôtait tout espoir aux amis de Sphodrias, lorsqu'un ami d'Agésilas, nommé Étymoclès, leur fit connaître, en conversant avec eux, les véritables dispositions d'Agésilas. Il blâmait fort l'entreprise de Sphodrias; mais il l'estimait personnellement comme un homme plein de bravoure, et voyait que Sparte avait besoin de soldats tels que lui. C'était en ces termes qu'Agésilas parlait tous les jours de cette affaire, pour faire plaisir à son fils. Cléonyme reconnut alors le zèle qu'Archidamus avait mis à le servir; et les amis de Sphodrias, reprenant courage, sollicitèrent de nouveau en sa faveur. Agésilas avait une tendresse extrême pour ses enfants. Dans leur premier âge il partageait leurs jeux, et allait, comme eux, à cheval sur un bâton. Surpris un jour dans cette attitude par un de ses amis, il le pria de n'en parler à personne avant d'être lui-même devenu père. Sphodrias fut donc absous, et les Athéniens n'eurent pas plus tôt appris ce jugement, qu'ils se disposèrent à la guerre. On blâma généralement Agésilas d'avoir, par complaisance pour un desir puéril et insensé de son fils, empêché un jugement juste, et rendu Sparte coupable des plus grands crimes envers la Grèce.

XXXI. Agésilas, voyant que son collègue Cléombrote (43) se portait avec peu d'ardeur à faire la guerre aux Thébains, renonça à l'exemption de service que la loi lui donnait, et dont il avait fait usage pour cette expédition même; il entra en armes dans la Béotie, où il fit beaucoup de mal aux Thébains; mais ce ne fut pas sans en souffrir lui-même. Antalcidas le voyant blessé: « Les Thébains, » lui dit-il, vous paient aujourd'hui un beau sa- » laire de l'apprentissage que vous leur avez fait » faire de l'art de la guerre, qu'ils ignoraient, et » qu'ils ne voulaient même pas savoir. » Aussi les Thébains devinrent-ils supérieurs à eux-mêmes dans le métier des armes, par l'habitude que leur en firent contracter les invasions fréquentes des Lacédémoniens. C'est ce qu'avait prévu l'ancien Lycurgue, lorsque, par une des trois ordonnances qu'il appelait *rhètres* [1], il défendit d'être souvent en guerre avec les mêmes ennemis, de peur qu'on ne leur apprît à la faire. Agésilas se rendit donc odieux même aux alliés de Lacédémone, qui ne lui pardonnaient pas de vouloir perdre les Thébains, non pour venger une offense publique, mais pour satisfaire son ressentiment et son obstination. Ils n'avaient que faire, disaient-ils, de se consumer à courir tous les ans de côté et d'autre, à suivre,

[1] Voy. la Vie de Lycurgue, chap. XX.

en si grand nombre, une poignée de Lacédémoniens. Agésilas, pour leur faire voir combien ses soldats étaient nombreux, usa, dit-on, de cet artifice : Il fit asseoir les alliés tous ensemble d'un même côté, et les Lacédémoniens seuls de l'autre; il ordonna ensuite au héraut de faire lever successivement les potiers, les forgerons, les charpentiers, les maçons et tous les autres artisans. Les alliés se levèrent presque tous, et il ne se leva pas un seul Lacédémonien; car il était défendu aux citoyens de Sparte d'apprendre et d'exercer aucun art mécanique : « Vous voyez, leur dit alors » Agésilas en riant, que nous fournissons bien plus » de soldats que vous (44). »

XXXII. En ramenant son armée de Thèbes, il passa par Mégare; et comme il montait un jour au lieu du conseil dans la citadelle, il fut saisi d'une douleur et d'une convulsion violentes à celle de ses jambes qui était saine, et qui enfla considérablement. Cet accident parut occasioné par le sang, qui s'étant porté à cette jambe avec trop d'abondance, y avait causé une inflammation très vive. Un médecin de Syracuse lui fit une saignée à la cheville du pied, qui apaisa la douleur; mais il sortit une si grande quantité de sang, qu'on ne pouvait l'arrêter, et qu'Agésilas, étant tombé en défaillance, fut long-temps en danger. On vint à bout d'étancher le sang; et on le transporta à Lacédémone, où il fut long-temps malade, et hors d'état de faire la guerre. Dans cet intervalle, les Spartiates essuyèrent plusieurs défaites tant sur terre que sur mer; la plus considérable fut celle de Leuctres (45), où les Thébains remportèrent sur eux, pour la première fois, une victoire complète. Cet événement fit desirer aux Grecs une paix générale; et les députés de toute la Grèce se rendirent à Lacédémone, pour en régler les conditions. Au nombre de ces députés était Épaminondas, déja célèbre par son savoir et par ses connaissances philosophiques; mais qui n'avait donné encore aucune preuve de ses talents militaires. Comme il vit que tous les députés pliaien sous les volontés d'Agésilas, il osa seul lui parler avec autant de courage que de franchise; il plaida non seulement la cause des Thébains, mais encore celle de toute la Grèce; il prouva que la guerre augmentait la puissance de Sparte et affaiblissait tous les autres Grecs; qu'il fallait donc faire une paix fondée sur la justice et sur l'égalité, parcequ'elle ne pouvait être solide qu'autant que toutes les parties intéressées y trouveraient un égal avantage. Agésilas voyant que les Grecs l'écoutaient avec admiration, et qu'ils étaient disposés à suivre son avis, lui demanda s'il croyait juste et conforme à l'égalité que la Béotie fût libre et indépendante. Épaminondas, à son tour lui demande avec beaucoup de vivacité et de hardiesse, s'il trouve juste lui-même que la Laconie soit libre et indépendante. Alors Agésilas se levant en colère, lui ordonne de déclarer nettement s'il laissera la Béotie libre. « Et vous-même, reprit Épaminondas, lais» serez-vous libre la Laconie (46)? » Agésilas, qui ne se possédait plus, saisit avec empressement le prétexte qui s'offrait de rompre avec les Thébains, efface sur-le-champ leur nom du traité de paix, et leur déclare la guerre. En même temps il ordonne aux autres députés de s'en retourner après qu'ils auraient signé les articles dont on serait convenu à l'amiable, et de décider par la voie des armes ceux dont on ne pourrait tomber d'accord; car il était difficile de déterminer, par des moyens de conciliation tous les différends qu'ils avaient entre eux.

XXXIII. Cléombrote se trouvait alors dans la Phocide avec une armée; les éphores lui envoyèrent aussitôt l'ordre de marcher contre les Thébains, et firent partir en même temps des députés chargés de rassembler leurs alliés, qui montraient peu d'empressement pour une expédition qu'ils faisaient contre leur gré, mais qui n'osaient encore refuser d'obéir aux Lacédémoniens. Les présages sinistres qui précédèrent cette guerre (47), et que nous avons rapportés dans la Vie d'Épaminondas[1]; l'opposition constante que le Spartiate Prothoüs témoigna à cette expédition (48), ne purent en détourner Agésilas; il la fit entreprendre, dans l'espoir que toute la Grèce étant libre, et les Thébains seuls exclus du traité de paix, c'était l'occasion la plus favorable pour se venger d'eux. La célérité avec laquelle on l'entreprit prouve sensiblement qu'elle fut décidée bien plus par un mouvement de colère, que par une sage réflexion. Le traité avait été conclu à Lacédémone le 14 du mois Scirrophorion[2], et le cinq du mois Hécatombéon[3], c'est-à-dire vingt jours après, les Lacédémoniens perdirent la bataille de Leuctres (49), où il périt mille Spartiates avec Cléombrote leur roi, qui fut tué au milieu de ses plus braves guerriers. De ce nombre était le beau Cléonyme, fils de Sphodrias, qui, trois fois abattu aux pieds de Cléombrote et s'étant relevé trois fois, mourut enfin, en combattant avec la plus grande valeur.

XXXIV. La défaite des Spartiates et la victoire des Thébains, la plus glorieuse que jamais des Grecs aient remportée sur un autre peuple de la Grèce, arrivèrent contre l'attente de tout le monde; mais la ville vaincue ne se montra ni moins grande, ni moins admirable par sa vertu, que celle qui avait eu la gloire de la vaincre. Les paroles des gens vertueux, dit Xénophon[4], celles même qui leur échappent dans le vin et au milieu de leurs amu-

[1] Elle est perdue. [2] Juin. [3] Juillet.
[4] Au commencement de son *Banquet*.

sements, sont toujours dignes d'être conservées; et il a raison. Mais n'y a-t-il pas un plus grand avantage à considérer avec soin ce qu'ils disent et ce qu'ils font dans les revers, à admirer la fermeté qu'ils y conservent? On célébrait alors à Sparte une fête publique, et la ville était pleine d'étrangers. Des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles s'exerçaient sur le théâtre, lorsque les courriers qui venaient de Leuctres annoncèrent cette funeste nouvelle. Les éphores sentirent aussitôt que cette défaite ruinait entièrement leur puissance, et leur faisait perdre l'empire de la Grèce; cependant ils ne permirent ni aux chœurs de sortir du théâtre, ni à la ville d'ôter les décorations de la fête. Ils envoyèrent dans les maisons, à tous les parents, les noms de ceux qui avaient péri à la bataille, et restèrent au théâtre à faire continuer le spectacle et les danses. Le lendemain, quand on eut la liste certaine des morts et de ceux qui s'étaient sauvés, les pères et tous les parents des premiers se rendirent à la place publique, où ils s'embrassèrent les uns les autres d'un air satisfait, pleins de courage et de joie. Au contraire, les parents de ceux qui avaient échappé au fer ennemi restèrent chez eux avec leurs femmes, comme dans un temps de deuil; ou s'ils étaient forcés de sortir, ils paraissaient avec un air, une voix et un regard qui exprimaient l'abattement et la tristesse. Cette différence était encore plus sensible dans les femmes: celles qui attendaient leurs fils au retour du combat marchaient en silence et la tête baissée, et celles dont les fils étaient restés sur le champ de bataille couraient aux temples pour remercier les dieux, et se visitaient mutuellement avec cette gaieté que leur gloire leur inspirait.

XXXV. Cependant le peuple, qui se vit abandonné de ses alliés, et qui s'attendait qu'Épaminondas, enflé de sa victoire, allait se jeter dans le Péloponnèse, se rappela les oracles sur le règne boiteux; il tomba dans le découragement et la superstition; il regarda ce désastre comme une vengeance des dieux, qui le punissaient d'avoir éloigné du trône un prince qui n'avait aucune infirmité corporelle, pour y placer un roi qui boitait, quoique l'oracle leur en eût fait la plus expresse défense. Il est vrai que sa puissance, ses vertus, sa réputation le faisaient employer et comme roi et comme général: ils avaient toujours recours à lui dans leurs difficultés politiques, comme à leur médecin et à leur arbitre; ils le firent encore dans cette occasion, où ils s'en rapportèrent à lui seul sur le parti qu'on prendrait à l'égard de ceux qui s'étaient enfuis de la bataille, et qu'on appelle à Sparte les trembleurs. Comme ils étaient en grand nombre, et qu'ils avaient beaucoup de pouvoir dans la ville, on craignait qu'en voulant leur infliger la note d'infamie ordonnée par la loi, ils ne suscitassent quelque mouvement dangereux. Car à Sparte les fuyards sont non seulement exclus de tous les emplois, mais on ne peut, sans se déshonorer soi-même, leur donner ou recevoir d'eux une fille en mariage. Tout homme qui les rencontre a droit de les frapper, et ils sont obligés de le souffrir. Ils vont dans les rues la tête baissée, vêtus de méchantes robes raccommodées avec des lambeaux de couleur différente. Ils ne rasent que la moitié de leur barbe, et laissent croître l'autre moitié. On voyait un grand danger à tenir dans Sparte tant de citoyens ainsi notés, surtout dans un temps où elle avait besoin de soldats. Agésilas, nommé législateur, trouva le moyen, sans rien ajouter ni retrancher aux lois, sans y faire le moindre changement, de prévenir tous les maux qu'on craignait: il se rendit à l'assemblée des Lacédémoniens, et, en déclarant qu'il fallait ce jour-là laisser dormir les lois, et leur rendre le lendemain toute leur autorité, il sut maintenir les lois de Sparte, et lui conserver ce grand nombre de citoyens dont il sauva l'honneur. En même temps, pour relever ces jeunes gens de leur abattement et de leur consternation, il fit une invasion dans l'Arcadie: mais il eut soin d'éviter le combat; il prit seulement aux Mantinéens une petite ville (50), et fit le dégât dans le pays. Cette légère expédition consola Sparte de ses malheurs, et releva ses espérances, en lui faisant voir qu'elle n'était pas perdue sans ressource.

XXXVI. Peu de temps après, Épaminondas entra dans la Laconie avec toutes les troupes des alliés de Thèbes, qui formaient une armée de quarante mille hommes de pied, sans compter un grand nombre de troupes légères, et de gens qui, n'ayant point d'armes, n'étaient à la suite de l'armée que pour piller, et qui, joints aux troupes réglées, faisaient en tout une armée de soixante-dix mille hommes entrés sur le territoire de Lacédémone. C'était la première fois qu'il était envahi; depuis six cents ans que les Doriens s'étaient établis dans cette ville, aucun ennemi n'avait encore osé y mettre le pied. Mais alors les troupes alliées trouvant un pays entier auquel on n'avait jamais touché, y mirent tout à feu et à sang, et le ravagèrent jusqu'à l'Eurotas; ils s'approchèrent même de Lacédémone sans que personne sortît pour les repousser. Car Agésilas, au rapport de Théopompe, ne voulut pas permettre aux Lacédémoniens de lutter contre ce torrent[1] débordé. Après avoir distribué ses meilleures troupes au milieu de la ville et dans les postes les plus importants, il souffrit tranquillement les menaces et les bravades des Thébains, qui le provoquaient nommément, et le pressaient

[1] Le texte ajoute: de guerre.

de combattre pour défendre son pays, sur lequel il avait attiré seul tant de maux par la guerre qu'il avait allumée. Mais rien n'affligeait plus Agésilas que les troubles intérieurs de la ville; que les clameurs des vieillards, qui couraient de côté et d'autre, indignés de ce qu'ils voyaient; que les mouvements continuels des femmes, qui, ne pouvant rester tranquilles, étaient comme forcenées en entendant le tumulte des troupes ennemies, en voyant les flammes qui ravageaient les campagnes. Il n'était pas moins affecté de l'atteinte que cette invasion portait à sa gloire : une ville si grande et si florissante quand il avait pris le gouvernement, il en voyait la dignité se flétrir entre ses mains; il était humilié de voir démentir cette parole orgueilleuse qu'il répétait souvent : Qu'une femme lacédémonienne n'avait jamais vu la fumée d'un camp ennemi. Aussi un Athénien, qui disputait avec Antalcidas sur le courage des deux peuples, lui ayant dit que les Athéniens avaient souvent repoussé les Spartiates des bords du Céphise : « Pour nous, lui » répondit Antalcidas, nous ne vous avons jamais » repoussés des bords de l'Eurotas. » Un Spartiate, d'une condition obscure, répliqua de même à un Argien qui lui disait que plusieurs Lacédémoniens étaient enterrés dans l'Argolide : « Cela est vrai ; » mais aucun de vos Argiens n'est enterré dans la » Laconie. »

XXXVII. On dit qu'Antalcidas, qui était alors éphore, et qui craignait que Sparte ne fût prise, envoya secrètement ses enfants à Cythère (51). Mais Agésilas, voyant que les ennemis se disposaient à traverser l'Eurotas, pour pénétrer ensuite dans la ville, abandonna tous les autres postes, et rangea ses troupes en bataille sur des hauteurs placées au milieu de la ville. L'Eurotas était alors très enflé par la fonte des neiges, et le froid extrême de ses eaux le rendait encore plus difficile à traverser que la rapidité de son cours. Quelques Spartiates montrèrent au roi Épaminondas, qui le passait le premier à la tête de sa phalange; ce prince, après l'avoir long-temps fixé et suivi des yeux, ne dit que ce seul mot : « Quel homme » étonnant ! » Épaminondas avait l'ambition de livrer un combat dans Sparte même, et d'y dresser un trophée; mais il ne put y engager Agésilas, ni lui faire quitter ses hauteurs. Obligé lui-même de se retirer, il alla faire de nouveau le dégât dans la campagne. Cependant à Lacédémone deux cents mauvais citoyens, qui depuis long-temps tramaient sourdement des complots criminels, se liguèrent ensemble, et se saisirent d'un quartier de la ville appelé Issorium, où était le temple de Diane, lieu fort d'assiette et difficile à forcer (52). Les Lacédémoniens voulaient sur-le-champ les y aller attaquer; mais Agésilas, qui craignit quelque mouvement séditieux dans la ville, les arrêta; et lui-même, sans armes, vêtu d'un simple manteau et suivi d'un seul domestique, alla à eux, et leur cria qu'ils avaient mal entendu son ordre; que ce n'était point là qu'il les avait envoyés, et qu'il ne leur avait point dit d'aller tous ensemble, mais de se distribuer les uns ici, les autres là. En même temps il leur montrait de la main différents quartiers de la ville où ils devaient se rendre. Les séditieux furent ravis de l'entendre parler ainsi : persuadés que leur intention perfide n'était pas connue, ils se séparèrent, et se rendirent aux postes qu'Agésilas leur avait indiqués. Il envoya des troupes occuper celui d'Issorium, et fit arrêter environ quinze de ces mutins, qui furent mis à mort la nuit suivante. Mais il découvrit bientôt une autre conjuration plus sérieuse, tramée par des Spartiates qui s'assemblaient secrètement dans une maison, et s'y occupaient des moyens d'opérer quelque révolution dans le gouvernement. Il était également dangereux et de les citer en justice dans une conjoncture si critique, et de fermer les yeux sur leur conspiration. Agésilas, après en avoir délibéré avec les éphores, les fit mourir sans instruire leur procès; ce qui jusqu'alors était sans exemple à Sparte, où jamais personne n'avait été condamné à mort qu'avec les formalités de la justice. Plusieurs d'entre les voisins de Lacédémone, et une foule d'Ilotes à qui l'on avait fait prendre les armes, passaient tous les jours dans le camp des ennemis; et leur désertion jetait le découragement parmi les Spartiates. Agésilas, pour en empêcher l'effet, chargea ses domestiques d'aller tous les matins, avant le jour, prendre dans les paillasses les armes de ces déserteurs, et de les cacher, afin qu'on ne pût pas en savoir le nombre.

XXXVIII. Quant au départ des Thébains du territoire de la Laconie, les uns en fixent l'époque au commencement de l'hiver, où les Arcadiens se mirent à défiler en désordre. D'autres disent que les ennemis y restèrent trois mois entiers, pendant lesquels ils ruinèrent le pays. Suivant Théopompe, les béotarques avaient déja résolu de partir, lorsqu'un Spartiate, nommé Phrixus, vint de la part d'Agésilas leur apporter dix talents[1], pour acheter leur retraite; qu'ainsi, en ne faisant qu'exécuter une résolution déja prise, ils reçurent encore de leurs ennemis de quoi fournir aux frais de leur voyage. Mais je ne vois pas comment ce fait, ignoré de tous les autres historiens, n'a été connu que du seul Théopompe (53); ce qui est avoué de tout le monde, c'est que Sparte dut son salut à Agésilas, qui, sacrifiant ses deux passions naturelles, l'ambition et l'opiniâtreté, ne songea qu'à la sû-

[1] Environ cinquante mille livres.

reté publique. Cependant il ne put relever d'un échec si funeste la puissance et la gloire de sa patrie; elle éprouva ce qui arrive à un corps sain qui a observé toute sa vie un régime exact et sévère; la moindre faute le perd (54) : de même un premier désordre ruina la prospérité de cette ville. Et cela devait arriver : dès qu'à un gouvernement sagement constitué pour maintenir la concorde, la paix et la vertu, ils eurent ajouté ces nouvelles conquêtes, acquises par la force, que Lycurgue jugeait inutiles à une cité pour vivre heureuse, leur empire alla toujours en décadence (55).

XXXIX. Agésilas n'allait plus à la guerre, à cause de sa vieillesse; mais Archidamus son fils, ayant reçu des secours du tyran de Sicile, gagna sur les Arcadiens une bataille qu'on appela *la bataille sans larmes* : car il fit un grand carnage des ennemis, et ne perdit pas un seul homme. Mais cet avantage même rendit plus sensible la faiblesse de la ville. Auparavant c'était pour les Spartiates une chose si ordinaire et si naturelle de vaincre leurs ennemis, que dans leurs succès ils ne sacrifiaient aux dieux qu'un coq en actions de graces; les troupes qui avaient combattu ne se glorifiaient pas de leur victoire, et la nouvelle apportée à Sparte n'y excitait pas des transports de joie. Le courrier qui leur annonça le gain de cette bataille de Mantinée, dont Thucydide a fait le récit (56), ne reçut d'autre présent des magistrats, pour le remercier de cette grande nouvelle, qu'une portion de viande de leur repas public. Mais quand on apprit la victoire d'Archidamus, et qu'on sut qu'il revenait à Sparte, personne ne resta dans la ville. Son père alla le premier au-devant de lui, en versant des larmes de joie, et suivi de tous les magistrats; la foule des vieillards et des femmes descendit jusqu'à l'Eurotas en levant les mains au ciel, et témoignant aux dieux leur reconnaissance; il semblait que Sparte eût effacé la tache indigne dont elle était souillée, et qu'elle vît renaître les beaux jours de sa gloire. Jusque là les maris même, à ce qu'on assure, honteux de leurs défaites, n'avaient pas osé regarder même leurs femmes.

XL. Mais quand Épaminondas eut rétabli la ville de Messène, et que ses anciens habitants s'y rendirent en foule de tous côtés, les Lacédémoniens n'osèrent pas combattre pour l'empêcher : ils savaient pourtant très mauvais gré à Agésilas d'avoir laissé enlever à Sparte, sous son règne, une contrée qui n'avait guère moins d'étendue que la Laconie, qui le disputait en bonté aux meilleurs pays de la Grèce, et dont ils avaient si long-temps joui. Agésilas, qui ne voulait pas céder aux Thébains, par un traité, un pays qu'ils occupaient déja, rejeta la paix qu'ils lui offraient; mais en s'obstinant à disputer la Messénie, il ne la recouvra pas; et, trompé par un stratagême qu'on employa contre lui, il fut sur le point de perdre la ville même de Sparte. Les habitants de Mantinée ayant quitté le parti des Thébains, appelèrent les Spartiates à leur secours. Épaminondas, informé qu'Agésilas, sorti de Sparte avec ses troupes, marchait vers Mantinée, partit la nuit de Tégée à l'insu des Mantinéens; et prenant un autre chemin que celui que tenait Agésilas, il marcha avec tant de diligence vers Lacédémone, qu'il fut au moment de s'emparer de la ville qui se trouvait sans défenseurs. Mais un certain Euthynus de Thespies, au rapport de Calisthène, ou un Crétois, suivant Xénophon [1], ayant couru en avertir Agésilas, ce prince fit partir sur-le-champ un courrier pour en prévenir les Spartiates, et il arriva lui-même bientôt après. Il était à peine entré dans Sparte, que les Thébains passèrent l'Eurotas, et donnèrent l'assaut à la ville. Agésilas la défendit avec une valeur au-dessus de son âge. Il sentit que ce n'était pas, comme dans la première occasion, le moment de songer à la sûreté, et d'agir avec précaution; que l'audace et le désespoir, moyens dans lesquels il n'avait jamais mis sa confiance, étaient les seuls qui pussent éloigner un péril si pressant, et arracher la ville des mains d'Épaminondas. Il dressa un trophée de sa victoire, et fit voir aux enfants et aux femmes les Lacédémoniens qui payaient à leur patrie le plus beau salaire de l'éducation qu'ils avaient reçue, et à leur tête Archidamus son fils, qui faisait des prodiges de valeur; qui, prenant de petites rues détournées avec une poignée de soldats, se portait partout où le danger était le plus grand, et avec autant de courage que d'agilité arrêtait de tous côtés les ennemis.

XLI. On dit qu'Isadas, fils de Phébidas, se fit singulièrement admirer, non seulement de ses concitoyens, mais des ennemis eux-mêmes. Distingué par la beauté de sa figure et de sa taille à cet âge où les hommes, passant de la puberté à l'âge viril, brillent de tout l'éclat de la jeunesse, il était sans armes, sans habits, le corps tout frotté d'huile, tenant une pique d'une main, et de l'autre une épée. Il était sorti dans cet état de sa maison; et s'étant fait jour à travers les combattants, il avait chargé les ennemis, frappant et renversant tout ce qui se présentait devant lui, sans recevoir aucune blessure; soit qu'un dieu, par amour pour sa vertu, détournât de lui tous les traits, soit que les ennemis crussent voir en lui un être supérieur à l'humanité. Les éphores, après le combat, lui décernèrent une couronne pour sa valeur, et le condamnèrent ensuite à une amende de mille drachmes [2], pour avoir osé s'exposer ainsi sans

[1] Livre VII.

[2] Environ neuf cents livres.

armes défensives. Il y eut, peu de jours après, un second combat devant Mantinée, où Épaminondas, après avoir rompu les premiers rangs, pressait vivement les autres. Comme il s'obstinait à les poursuivre, un Lacédémonien, nommé Anticrates, l'attendant de pied ferme, le perça de sa pique, suivant Dioscorides (57). Mais les Lacédémoniens appellent encore aujourd'hui Machérionides les descendants de cet Anticrates; ce qui prouve qu'il avait tué Épaminondas d'un coup d'épée. La frayeur que ce général causait aux Spartiates excita de tels transports d'admiration et de joie pour l'action d'Anticrates, qu'ils lui décernèrent des honneurs et des récompenses, et qu'ils affranchirent sa postérité de tout impôt; exemption dont jouit encore de nos jours Callicratès, un de ses descendants[1].

XLII. Après cette bataille et la mort d'Épaminondas, les Grecs ayant conclu une paix générale, Agésilas voulut exclure du traité les Messéniens, sous prétexte qu'ils n'avaient point de ville; mais les autres peuples les y comprirent, et reçurent leur serment. Les Lacédémoniens alors, se séparant du reste des Grecs, continuèrent seuls la guerre, dans l'espéranee de recouvrer la Messénie. Cette obstination fit passer Agésilas pour un homme violent et insatiable de guerre, qui, rejetant et minant, pour ainsi dire, par toutes sortes d'intrigues, cette paix générale, se mettait, faute d'argent, dans la nécessité de vexer encore ses amis et ses concitoyens par des emprunts et des taxes onéreuses. N'aurait-il pas dû profiter de cette circonstance pour délivrer sa patrie de tant de maux, plutôt que d'aller, après avoir perdu une si grande puissance, après avoir vu enlever à Sparte la domination de tant de villes, l'empire de la terre et de la mer, se débattre encore pour rentrer en possession des terres et des revenus de la Messénie? Mais il porta bien plus d'atteinte à sa gloire lorsqu'il se vendit en quelque sorte à Tachos, général des Égyptiens (58). Quoi de plus indigne en effet d'Agésilas, qu'on regardait comme le plus grand homme de la Grèce, qui avait rempli l'univers de l'éclat de ses exploits, que de se livrer à un Barbare, révolté contre son roi? que de lui sacrifier pour de l'argent son nom et sa réputation, en faisant, sous lui, les fonctions d'un mercenaire et d'un chef d'étrangers? Si à l'âge de quatre-vingts ans, le corps criblé de blessures, il eût entrepris quelque expédition honorable pour la liberté de la Grèce, cette ambition, à un tel âge, aurait encore été blâmée (59); car les meilleures choses ont leur saison et leur temps; ou plutôt un juste milieu fait seul la différence de ce qui est honnête et de ce qui est honteux. Mais Agésilas n'était pas arrêté par ces considérations; aucune fonction publique ne lui paraissait au-dessous de sa dignité : il eût plutôt regardé comme indigne de lui de mener à Sparte une vie inutile, et d'y attendre la mort dans l'oisiveté. Il rassembla donc, avec l'argent que Tachos lui avait envoyé, un corps de troupes mercenaires, équipa des vaisseaux, et s'embarqua avec trente Spartiates, qui lui servaient, comme auparavant, de conseil.

XLIII. Dès qu'il eut abordé en Égypte, les premiers d'entre les officiers et les capitaines du roi se rendirent à son vaisseau, pour lui rendre les honneurs dus à sa dignité. Les autres Égyptiens, que la célébrité d'Agésilas tenait dans l'attente, n'eurent pas moins d'empressement, et coururent en foule au-devant de lui. Mais lorsqu'au lieu de l'éclat et de la magnificence qu'ils s'attendaient à voir dans son équipage, ils ne virent qu'un vieillard d'une petite taille et d'une assez mauvaise mine, vêtu d'une méchante robe à moitié usée, et couché sur l'herbe au bord de la mer, ils ne purent s'empêcher de rire, de se moquer de lui, et de lui faire l'application de la fable : « La montagne en » travail, accoucha d'une souris. » Ils furent bien plus surpris de sa grossièreté, quand on lui apporta les présents qu'il est d'usage de faire aux étrangers, et que, n'ayant accepté que les farines, les veaux et les oies, il rejeta les pâtisseries et les parfums; comme on le pressait, qu'on voulait même le forcer de les prendre, il dit de les donner à ses Ilotes (60). Rien ne lui fit plus de plaisir, au rapport de Théophraste, que le papyrus, dont les feuilles sont d'une telle finesse que les Égyptiens en font des couronnes et des bandelettes (61). A son départ d'Égypte, il en demanda au roi, qui lui en donna quelques feuilles, qu'il emporta à Lacédémone.

XLIV. Lorsqu'il se fut rendu auprès du roi Tachos, qu'il trouva occupé de ses préparatifs de guerre, au lieu d'être nommé généralissime de l'armée, comme il s'y était attendu, il n'eut que le commandement des troupes mercenaires; l'Athénien Chabrias avait celui des troupes de mer, et Tachos était général en chef de toutes les troupes. Ce fut pour Agésilas un premier sujet de mécontentement; il en eut un second dans la vanité et l'arrogance de cet Égyptien, qu'il fut obligé de supporter, toute mortifiante qu'elle était pour lui. Il le suivit dans son expédition contre les Phéniciens, et plia contre sa dignité et contre son naturel sous ce joug humiliant, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion de reprendre son rang. Nectanébis, neveu de Tachos (62), qui commandait une partie de l'armée, s'étant révolté contre lui, fut déclaré roi par les Égyptiens, et députa sur-le-champ vers Agésilas pour lui demander d'embrasser son parti. Il fit faire les mêmes sollicitations à Chabrias, et leur promit à tous deux de grandes récompenses.

[1] Cinq cents ans après.

Tachos, en étant informé, eut recours aux prières; Chabrias fit tous ses efforts pour retenir Agésilas dans les intérêts de Tachos. Il joignit à ses remontrances tout ce qu'il crut propre à l'adoucir sur les sujets de plainte qu'il avait. « Chabrias, lui répon» dit ce prince, comme vous êtes venu ici de votre » propre mouvement, vous êtes libre de faire ce » qu'il vous plaît : pour moi, donné par ma patrie » aux Égyptiens pour être leur général, je ne pour» rais, sans blesser l'honnêteté, faire la guerre à » ceux qu'on m'a envoyé secourir, à moins que ma » patrie ne me donne des ordres contraires. » Après cette réponse, il envoya des députés à Sparte pour accuser Tachos et justifier Nectanébis. Les deux rois y députèrent aussi, pour solliciter les Lacédémoniens en leur faveur; l'un comme leur ancien allié, l'autre comme plein d'affection pour leur ville, à laquelle il promettait, pour l'avenir, un plus grand attachement. Les Lacédémoniens, après avoir entendu les deux partis, répondirent publiquement qu'ils s'en reposaient de tout sur Agésilas; mais en secret ils lui écrivirent de faire ce qu'il jugerait le plus utile pour l'intérêt de Sparte. Agésilas, d'après cet ordre, prenant avec lui ses mercenaires, passa du camp de Tachos à celui de Nectanébis. Il couvrit du voile de l'intérêt public cette démarche aussi injuste qu'étrange, et qui, dépouillée de ce prétexte de l'utilité commune, ne doit être appelée qu'une trahison. Il est vrai que les Lacédémoniens, faisant de l'intérêt de leur patrie la première règle de l'honnêteté, n'apprennent et ne connaissent d'autre justice que celle qui peut contribuer à l'agrandissement de Sparte.

XLV. Tachos, abandonné par les mercenaires, prit la fuite; mais aussitôt il s'éleva dans Mendès (65), contre Nectanébis, un nouveau concurrent qui fut déclaré roi, et qui s'avança pour le combattre à la tête de cent mille hommes. Nectanébis, pour rassurer Agésilas, lui disait qu'à la vérité les ennemis étaient en grand nombre; mais que c'étaient pour la plupart des gens de métier, ramassés de côté et d'autre, et qui n'ayant aucune expérience n'étaient dignes que de mépris : « Ce » n'est pas non plus leur nombre que je crains, » lui répondit Agésilas, mais leur ignorance même » et leur inexpérience, qu'il n'est pas facile de » tromper. Les ruses de guerre ne réussissent que » contre ceux qui soupçonnant un artifice, et en » imaginant un autre pour se défendre, tombent » dans le piége qu'ils n'attendaient pas. Mais » l'homme qui ne soupçonne rien, qui ne prévoit » rien, ne donne aucune prise à l'ennemi qui cher» che à le surprendre; comme à la lutte celui qui » ne fait aucun mouvement ne donne point lieu aux » surprises de son adversaire. » Le nouveau roi de Mendès ayant aussi fait sonder Agésilas, Nectanébis en fut effrayé; et le conseil que ce prince lui donna de livrer tout de suite la bataille, de ne pas user de lenteur contre des hommes qui n'avaient jamais combattu, mais qui par leur grand nombre pouvaient l'environner de tranchées et les prévenir sur bien des choses; ce conseil augmenta tellement les soupçons et les craintes de Nectanébis, qu'il se retira dans une ville d'une très vaste enceinte, et très fortifiée. Agésilas fut vivement offensé de cette méfiance; et il aurait cédé à son ressentiment, si la honte de passer encore au service d'un autre prince, ou de s'en retourner sans avoir rien fait, ne l'eût retenu ; il le suivit donc, et entra dans la ville avec lui. Les ennemis y arrivèrent bientôt après, et ouvrirent sur-le-champ des tranchées pour enfermer les Égyptiens. Alors Nectanébis, craignant de se voir assiégé, voulut combattre ; et les Grecs, qui manquaient de vivres, y étaient très disposés. Mais Agésilas s'y opposa de tout son pouvoir, et devint par-là plus suspect encore aux Égyptiens, qui l'accusaient ouvertement de trahir le roi. Il souffrit avec douceur ces reproches calomnieux, parcequ'il attendait l'occasion d'exécuter le stratagême qu'il avait conçu. Les ennemis creusaient autour des murailles une tranchée profonde pour enfermer Nectanébis; quand les deux bouts du fossé furent près de se joindre, et qu'ils n'étaient plus séparés que par un petit espace, Agésilas, à l'entrée de la nuit, fit prendre les armes à ses Grecs, et alla trouver Nectanébis : « Jeune homme, lui dit-il, » voici le moment de vous sauver : je n'ai point » voulu vous en parler, avant qu'il fût arrivé, de » peur qu'il ne m'échappât. Les ennemis ont tra» vaillé de leurs propres mains à notre sûreté, en » ouvrant cette large tranchée, dont la partie déja » faite nous servira de rempart contre leur mul» titude ; et ce qui reste à faire nous donnera la » facilité de les combattre à nombre égal et avec » un avantage pareil. Maintenant donc songez à » vous montrer homme de cœur; suivez-nous » promptement, et sauvez-vous avec votre armée; » les ennemis, que nous attaquerons de front, n'o» seront pas attendre, et la tranchée empêchera » que les autres ne nous prennent en flanc. » Nectanébis admira l'habileté d'Agésilas; et s'abandonnant à lui, il se mit au milieu des Grecs, fondit avec impétuosité sur les ennemis, et renversa tout ce qui s'opposait à son passage.

XLVI. Agésilas, voyant Nectanébis disposé à se laisser conduire, employa de nouveau la même ruse, comme un lutteur a recours à un même tour contre son adversaire. Tantôt faisant semblant de fuir pour attirer les ennemis sur ses pas, tantôt tournant autour d'eux, il parvint, par ces différentes manœuvres, à les pousser dans une espèce de chaussée fort étroite, qui, des deux côtés, avait des

fossés pleins d'eau. Alors, occupant avec sa phalange la largeur de la chaussée, il rendit son front égal à celui des ennemis qu'il avait à combattre dans cet espace étroit, et qui ne pouvaient plus s'étendre pour l'envelopper. Ils firent peu de résistance, et furent bientôt mis en déroute; il y en eut un grand nombre de tués; les autres prirent la fuite et se dispersèrent. Cette victoire affermit Nectanébis sur le trône; plein de reconnaissance pour Agésilas, il lui donna les plus grands témoignages d'amitié, et le conjura de passer l'hiver avec lui; mais Agésilas, qui savait que Sparte, dans la guerre qu'elle soutenait, avait besoin d'argent pour soudoyer les troupes étrangères, se hâta de retourner dans sa patrie.

XLVII. Nectanébis le renvoya donc de la manière la plus honorable, et le traita avec la plus grande magnificence; outre les honneurs et les présents dont il le combla, il lui donna deux cent trente talents [1] pour aider Sparte à faire la guerre. Mais dans le voyage une tempête violente, excitée par les approches de l'hiver, contraignit Agésilas de gagner la terre avec ses vaisseaux et de relâcher au-dessus de la Lybie, dans un lieu désert, qu'on appelle le port de Ménélas (64). Il y mourut, âgé de quatre-vingt-quatre ans, après un règne de quarante-un : il en avait passé plus de trente avec la réputation du plus grand et du plus puissant des Grecs, regardé, jusqu'à la bataille de Leuctres, comme le chef et le roi de toute la Grèce. C'est la coutume de Sparte que les simples citoyens qui meurent dans une terre étrangère soient enterrés dans le lieu même où ils sont morts; mais les corps de leurs rois sont reportés à Lacédémone. Les Spartiates qui accompagnaient Agésilas, n'ayant point de miel (65), firent fondre de la cire, dont ils couvrirent tout son corps, et le reportèrent à Lacédémone. Son fils Archidamus lui succéda, et la royauté resta dans sa maison jusqu'à Agis, le cinquième descendant d'Agésilas, lequel, ayant entrepris de rétablir les anciennes institutions de Lacédémone, fut mis à mort par Léonidas.

[1] Un million cinq cent mille livres de notre monnaie.

NOTES

SUR LA VIE D'AGÉSILAS.

(1) Il y a dans le texte Lamprido; mais il faut lire Lampido ou Lampito; car c'est ainsi qu'elle est appelée dans le *Premier Alcibiade de Platon*. Elle était fille de Léothychidas, et par conséquent sœur d'Archidamus II, à qui elle fut mariée; mais sœur de père.

(2) Il est surprenant qu'un législateur tel que Lycurgue n'eût pas senti cette vérité, si toutefois cet adoucissement venait de lui, et n'avait pas été introduit dans des siècles postérieurs.

(3) L'explication que Lysandre donne de cet oracle est fort adroite, et pouvait paraître très vraisemblable.

(4) Cet endroit de Plutarque est pris de Xénophon dans le troisième livre de son *Histoire grecque*, p. 493.

(5) Plutarque a rapporté l'établissement du sénat dans la *Vie de Lycurgue*, ch. VII, et celui des éphores dans le ch. IX. Il expose les motifs qu'eut Lycurgue de faire ces deux institutions; mais tous les auteurs ne conviennent pas que celle des éphores soit de ce législateur.

(6) Nous avons déja eu occasion de dire que les physiciens étaient cette secte de philosophes qui n'employaient que les causes naturelles pour expliquer les phénomènes, sans avoir recours à une cause supérieure et intelligente : au reste, cette opinion de la nécessité de principes contraires pour entretenir l'harmonie du monde n'était pas particulière à cette classe de philosophes; elle était commune à toutes les écoles, et ne différait que par les noms sous lesquels étaient désignés ces principes opposés : d'ailleurs ils convenaient tous que les qualités contraires des éléments se servaient mutuellement de contre-poids; et c'est ce qu'Horace appelle *rerum concordia discors*, Epître XII du premier livre.

(7) Ce passage d'Homère est dans le huitième livre de l'*Odyssée*, vers 77, où le poëte parle du chant de Démodocus à la table d'Alcinoüs, et dans lequel ce musicien rapportait la célèbre dispute qu'Ulysse et Achille eurent ensemble au milieu d'un festin, sur les moyens qu'il fallait employer pour se rendre maître de Troie. Achille voulait qu'on usât de force, et Ulysse qu'on eût recours à la ruse.

(8) Ce songe, s'il n'est pas supposé, venait sans doute du desir qu'Agésilas avait de faire, comme Agamemnon, un sacrifice en Aulide, et de rendre plus éclatant l'honneur qu'il recevait de la Grèce.

(9) Il y a dans le grec, Mithridate; mais c'est une méprise de copiste; car Xénophon, en plusieurs endroits de ses ouvrages, le nomme toujours Spithridate; et nous le verrons écrit de même un peu plus bas.

(10) C'est dans le vingt-troisième livre de l'*Iliade*, vers 295, qu'Homère dit qu'Échépolus, fils d'Anchise de Grèce, avait donné à Agamemnon une belle jument, nommée Étha, pour se dispenser de le suivre à Ilium, et pour avoir la liberté de passer tranquillement ses jours dans la ville de Sicyone.

(11) Tithraustès, suivant Xénophon, liv. III de son *Histoire grecque*, p. 501, envoya des ambassadeurs à Agésilas, pour lui dire que le roi son maître ayant fait punir l'auteur de la guerre, lui accordait la liberté des villes d'Asie, à la charge qu'elles lui paieraient l'ancien tribut, et qu'il espérait qu'à cette condition il voudrait bien accepter la paix, et s'en retourner en Grèce, Agésilas y consentit; mais il demanda qu'on lui payât l'entretien de ses troupes pendant le voyage, et Tithraustès lui donna trente talents, environ cent cinquante mille livres.

(12) Xénophon, *ibid.*, p. 502, dit que Pisandre était un homme ambitieux et entreprenant, mais incapable de conduire une entreprise, et de prendre les mesures nécessaires pour en assurer le succès.

(13) Cet Hérippidas était le chef du conseil des trente que les Spartiates avaient envoyés à Agésilas, la seconde année de son commandement, et qui avait pris la place des trente premiers, à la tête desquels était Lysandre; car ce conseil changeait tous les ans.

(14) Le discours que Xénophon, liv. IV, p. 511, met dans la bouche de Pharnabaze est simple, mais touchant, et propre à faire sentir à Agésilas et à son conseil l'injustice de leur procédé. La réponse que lui fait ici Agésilas est le précis de celle que rapporte Xénophon.

(15) Xénophon, dans la réponse d'Agésilas, ajoute une chose que Plutarque ne devait pas oublier : « Cependant, » dit-il à Pharnabaze, je sortirai au plus tôt des terres de » votre obéissance; et si dans la suite nous avons la guerre » ensemble, tant que nous aurons quelque autre ennemi à » poursuivre, nous vous laisserons en repos, et nous ne » toucherons à rien de ce qui vous appartiendra. »

(16) Quelques manuscrits portent : qu'il est difficile d'aimer en même temps, et d'être sage! C'est la leçon qu'Amyot a suivie.

(17) C'est-à-dire que comme tout plie sous les tyrans, ainsi les Perses, malgré leurs richesses et leur luxe, étaient obligés de se soumettre aux lois que leur dictait Agésilas. Timothée était un poëte dithyrambique de Milet. Il vivait du temps de Philippe, père d'Alexandre.

(18) Xénophon, l. III, p. 502, dit que Tithraustès avait envoyé en Grèce Timocrate, avec cinquante talents, deux cent cinquante mille livres, qui furent distribués à Thèbes, à Argos et à Corinthe. Il ajoute que les Athéniens n'eurent aucune part à cette distribution, mais qu'ils n'en furent pas moins empressés de faire la guerre aux Spartiates.

(19) Le peuple dont Plutarque parle ici ne peut pas être celui de Tralles, ville de Lydie, puisque Agésilas traverse la Thrace. Il faut donc qu'il s'agisse de quelqu'un des peuples de cette contrée, ou de l'Illyrie, qui en était limitrophe. Étienne de Byzance, d'après Théopompe, parle d'une province de l'Illyrie, nommée Trallia, dont les habitants s'appelaient Tralli et Tralles, et étaient sur les frontières de la Thrace et de la Macédoine. Amyot a traduit les Trochaliens, et d'autres proposent de lire les Triballiens, qui habitaient aussi l'Illyrie, et qu'Alexandre vainquit dans sa jeunesse.

(20) Ce roi de Macédoine devait être Éropus, ou son fils Pausanias.

(21) Xénophon, liv. IV, p. 517, fixe précisément l'endroit où Agésilas plaça ce trophée; ce fut entre Prantes et Narthécium, deux montagnes de la Thessalie, dans la Phthiotide, patrie d'Achille. La cavalerie thessalienne était la plus estimée, et c'est pour cela qu'Agésilas était si glorieux de l'avoir vaincue.

(22) Je profite de cette occasion pour réparer une erreur qui m'est échappée dans mes notes sur la *Vie de Périclès*, note (48). J'ai dit que Xénophon combattit auprès d'Agésilas à la bataille de Coronée, qui fut perdue par Tolmidas, général des Athéniens. La ressemblance des noms m'a trompé ; la bataille gagnée par les Lacédémoniens contre Tolmidas, du temps de Périclès, est de la deuxième année de la quatre-vingt-troisième olympiade; et celle qu'Agésilas gagna, et dans laquelle Xénophon combattit, se donna la troisième année de la quatre-vingt-seizième olympiade, et par conséquent est postérieure à la première de cinquante-trois ans.

(23) Les astronomes placent cette éclipse au vingt-neuf d'août, la troisième année de la quatre-vingt-seizième olympiade, l'an trois cent quatre-vingt-quinze avant J.-C.

(24) Xénophon, présent à cette bataille, dit qu'Agésilas les chargea d'ajouter que Pisandre avait été tué; liv. IV, pag. 518.

(25) La description détaillée de cette bataille se trouve dans le quatrième livre de l'*Histoire grecque* de Xénophon, pag. 519.

(26) Ce surnom de Minerve, suivant Pausanias, liv. IX, ch. xxxiv, venait d'Itonus, fils d'Amphictyon; c'était dans le temple de cette déesse que les peuples de la Béotie tenaient leur assemblée générale. On trouve dans ce même auteur, liv. III, ch. ix, le trait d'Agésilas à l'égard des ennemis qui s'étaient réfugiés dans ce temple.

(27) *Voyez* ce que Plutarque a dit de cette expédition de Tolmidas, dans la *Vie de Périclès*, ch. xxx, et la note (48).

(28) Aristodème, fils d'Hercule, avait fondé la famille royale de Sparte environ mille cent ans avant l'ère chrétienne; ainsi, les portes de la maison d'Agésilas, supposé que ce fussent les mêmes qu'Aristodème y avait mises, auraient eu, à cette époque, plus de sept cents ans, durée bien considérable pour des portes, qui n'avaient pas dû, dans cette haute antiquité, être construites avec beaucoup de soin, ni à grands frais. Cornélius Népos, au lieu d'Aristodème, met son fils Eurysthène. Plutarque a suivi Xénophon, qui, dans son *Discours sur Agésilas*, p. 670, n'assure pas que ce fussent les mêmes portes qu'Aristodème y avait mises, mais qu'en les voyant on aurait cru qu'elles étaient de cette ancienneté.

(29) Le canathre était une espèce de char fait de nattes de paille ou de jonc, dont les filles de Sparte se servaient pour aller en pompe au temple d'Hélène.

(30) Il paraît d'abord difficile de concilier cette conduite d'Agésilas avec une exacte probité et un amour véritable de sa patrie; il semble sacrifier au desir de se faire des créatures les intérêts de la justice qui demandait la punition des coupables; mais on peut dire aussi que c'était en lui l'effet d'une sage politique, qui étouffait sans bruit des divisions dont l'éclat eût pu être très funeste.

(31) Agésipolis I était fils de Pausanias : on a vu dans la *Vie de Lysandre*, ch. xxxiv et xxxvi, ce qui avait irrité les Spartiates contre Pausanias, qui, pour éviter sa condamnation, s'enfuit à Tégée en Arcadie, où il passa dans l'exil le reste de ses jours.

(32) Plutarque confond ici deux expéditions d'Agésilas contre Corinthe, que Xénophon a fort bien distinguées, liv. IX, p. 525. Les jeux isthmiques avaient été établis à Corinthe en l'honneur de Neptune, et tiraient leur nom de l'isthme où ils étaient célébrés.

(33) Le mot grec forme un double sens; il exprime le souhait d'une bonne santé, et celui du bon sens. Agésilas voulait lui faire entendre que la présomption et la vanité avaient troublé sa raison, et qu'il aurait eu besoin de se traiter lui-même.

(34) Cette réponse est plus détaillée dans Xénophon, liv. IV, p. 527.

(35) Les Achéens occupaient la ville de Calydon, qui auparavant faisait partie de l'Étolie. Les Acarnaniens, soutenus par les Athéniens et les Béotiens, voulaient s'en rendre maîtres, et en chasser la garnison des Achéens; ceux-ci, se voyant pressés, envoyèrent demander du secours aux Spartiates, qui chargèrent Agésilas de cette expédition. Xénophon l'a décrite dans son quatrième livre, p. 528 et suiv.

(36) Je crois que, dans cet endroit, les mots *persiser* et *laconiser* ne sont pas pris dans un même sens. Le premier signifie simplement que les Lacédémoniens favorisaient les Perses, et démentaient leur ancienne haine pour un peuple si long-temps leur ennemi; mais dans la réponse d'Agésilas, le mot *laconiser* veut dire, si je ne me trompe, que les Perses avaient pris la place des Spartiates, et que ceux-ci, au lieu de défendre comme autrefois la liberté des colonies grecques d'Asie, les abandonnaient, et laissaient prendre au roi de Perse une supériorité qu'ils avaient si long-temps conservée : cette interprétation me semble autorisée par la différence frappante qu'il y avait entre la paix d'Antalcidas, et celle qu'on avait conclue plus de soixante ans auparavant avec Artaxerxe-Longue-Main, dans laquelle la Grèce, victorieuse et triomphante, avait donné la loi aux Perses.

(37) Les Thébains, par le traité, n'étant plus maîtres de la Béotie, toutes les villes pouvaient ou demeurer neutres, ou prendre le parti qui conviendrait à leurs intérêts; ce qui aurait diminué d'autant les forces de Thèbes. Xénophon a rapporté, liv. V, p. 550, les articles de cette paix d'Antalcidas.

(38) Cette maxime d'Agésilas contraste sensiblement avec ce qu'Aristide et tout le peuple d'Athènes jugèrent de la proposition que faisait Thémistocle d'aller brûler, en pleine paix, la flotte des Grecs dans le port de Pagases. *Voyez sa Vie*, c. xxxiv.

(39) Il y a dans le texte Archidas; mais, dans le *Traité du Démon de Socrate*, dans la *Vie de Pélopidas*, et dans Xénophon, il est toujours nommé Archias.

(40) Le texte dit, les Thébains; mais, d'après Xénophon, liv. V, p. 568, il faut lire les Athéniens; car ce fut par leur secours que les conjurés de Thèbes parvinrent à chasser de la citadelle la garnison lacédémonienne; alors il faut, deux lignes plus bas, dire qu'Agésilas se plaignit du meurtre que les Thébains avaient fait, puisque ce fut à ceux-ci que les Lacédémoniens déclarèrent la guerre; et de là, sans doute, est venue l'erreur qui a fait substituer les Thébains aux Athéniens, au commencement de la phrase.

(41) Ce fut la crainte de se voir réduits à soutenir seuls la guerre contre les Lacédémoniens, qui détermina les Thébains à gagner Sphodrias, et à le porter à cette entreprise téméraire. C'est ce que Xénophon explique très bien, liv. V de son *Histoire*, p. 569; mais il ne nomme ni Pélopidas, ni Gélon. On a déja vu cette histoire dans la *Vie de Pélopidas*, ch. xv, où, au lieu de Gélon, on lit Mélon, qui fut nommé béotarque avec Pélopidas, et que Xénophon appelle Mellon. Il faut observer que, dans cette *Vie*, Plutarque attribue cette insidieuse suggestion à Pélopidas et à Gorgidas, tous deux béotarques : mais il n'y a point là de contradiction, parcequ'il y avait à Thèbes sept béotarques. Ces deux événements sont de la troisième année de la centième olympiade, selon Dodwel, dans ses *Annales de Xénophon*, c. xxxiii; et de la quatrième année, suivant Diodore de Sicile, liv. XV, c. xxix.

(42) La plaine de Thriasie tirait son nom de Thrias, un des bourgs de l'Attique, de la tribu Énéide; cette plaine touchait à Éleusis, ville très voisine d'Athènes, et célèbre par son temple, et par les mystères de Cérès Éleusine qu'on y célébrait.

(43) Il y a ici dans le texte une faute singulière. Cléombrote y est désigné comme fils d'Agésilas, tandis qu'il l'était très certainement de Pausanias, fils de Plistonax; c'était l'autre branche des rois de Sparte, appelés les Agides. Chercher à deviner ce qu'il faut mettre à la place de ce mot fils, comme l'a entrepris M. Dusoul, c'est assurément perdre son temps et sa peine : il faut l'effacer, et s'en tenir là. Plutarque dit qu'Agésilas renonça de lui-même à l'exemption de service que son âge lui donnait; mais Xénophon dit expressément, liv. V, pag. 572, que les éphores engagèrent ce prince à se charger de cette expédition, parcequ'ils avaient une plus haute idée de sa prudence que de celle de Cléombrote.

(44) Agésilas voulait faire voir par-là aux alliés que presque tous leurs soldats, n'étant que des artisans qui ne prenaient les armes que par nécessité, et qui n'avaient aucune expérience de la guerre, ils ne pouvaient, malgré leur multitude, être comparés avec le petit nombre des soldats spartiates, qui, toute leur vie, n'apprenaient d'autre métier que celui des armes.

(45) On va lire, quelques lignes plus bas, qu'Épaminondas, déja célèbre par sa sagesse et ses connaissances, n'était pas encore connu du côté des talents militaires, à l'époque de cette ambassade. Il n'avait donc pas encore remporté cette fameuse bataille de Leuctres, qui abattit la puissance de Sparte, fit passer aux Thébains la prééminence de la Grèce, et éleva Épaminondas au plus haut degré de la gloire militaire. Il paraît donc évident qu'il ne peut être question ici que de la bataille de Tégyre, gagnée par Pélopidas la première année de la cent unième olympiade, trois cent soixante-seize ans avant J.-C. Cette conjecture de plusieurs savants est confirmée par des manuscrits qui portent en cet endroit Tégyre au lieu de Leuctres.

(46) Les Thébains voulaient que tous les autres Grecs laissassent les villes libres et indépendantes, et tenir cependant la Béotie soumise à leurs lois : les Lacédémoniens, de leur côté, exigeaient que la Béotie fût libre, tandis qu'ils resteraient, eux-mêmes maîtres de la Laconie. C'était de part et d'autre une injustice, car il fallait que tout fût égal; autrement les deux peuples qui auraient tenu ces villes dans leur dépendance auraient eu un grand avantage sur les autres.

(47) On rapportait que tous les temples de la Béotie s'étaient ouverts d'eux-mêmes; que les prêtresses avaient déclaré qu'une grande victoire se préparait pour les Béotiens; que toutes les armes avaient disparu du temple d'Hercule, comme si ce dieu lui-même fût parti pour le combat. Xénophon, liv. VI, pag. 595, ajoute qu'on était assez généralement persuadé que ces prétendus présages étaient des inventions des chefs.

(48) Prothoüs conseillait avec beaucoup de justice de congédier les troupes, selon leur serment; d'ordonner que toutes les villes porteraient leurs contributions dans le temple d'Apollon, et qu'on ne ferait la guerre qu'à ceux qui s'opposeraient à la liberté des villes; par ce moyen, disait-il, on aurait les dieux favorables, et les villes se joindraient volontiers à eux : mais on se moqua de cet avis; il semblait, ajoute Xénophon, *ibid.*, pag. 594, que les dieux poussaient déja les Lacédémoniens à leur ruine.

(49) Dodwel, dans ses *Annales de Xénophon*, ch. xxxix et xl, soupçonne d'erreur cet espace de vingt jours que Plutarque met ici entre la paix conclue à Sparte et la bataille de Leuctres : ce temps paraît en effet bien court, pour avoir pu suffire aux événements intermédiaires : il en conclut que la paix, dont parle ici Plutarque, se fit le quatorze du mois attique Scirrophorion, qui, cette année, la quatrième de la cent unième olympiade, avait commencé le quatorze juin; ainsi le quatorze du mois Scirrophorion se trouvait concourir avec le vingt-huit de juin; et la bataille de Leuctres se donna la deuxième année de la cent deuxième olympiade, le cinq du mois Hécatombéon, qui concourait cette année avec le huit juillet; le mois attique ayant commencé le cinq du mois de juillet dans l'année de la période Julienne. La ville de Leuctres était en Béotie, en descendant de Thèbes vers le midi, sur le chemin de Platée à Thespies.

(50) Xénophon, liv. VI de son *Histoire grecque*, p. 604, nomme cette ville Eutée, sur les confins de l'Arcadie, et raconte avec quelle modération Agésilas s'y conduisit.

(51) Cythère était une île au bas de la Laconie, au-dessus du promontoire de Malée.

(52) Cet endroit n'est pas facile à expliquer; Polyen, *Stratag.*, liv. II, chap. i, pag. 14, raconte le même fait; mais il semble changer le lieu de la scène : « Une sédition, » dit-il, s'étant élevée à Sparte, un grand nombre de gens » armés s'emparèrent d'une montagne consacrée à Diane Issoria, près de Pitane. » — Issorium est, suivant Etienne de Byzance, une montagne de la Laconie.—Pitane est une petite ville du même pays, dont la position n'est donnée d'une manière précise par aucun ancien; mais elle était, selon Pindare, *Olymp.*, vi, et, suivant son scholiaste, sur les bords de l'Eurotas, qui coulant, dit Strabon, l. VIII, pag. 343, tout auprès de Sparte, était, selon Polybe, *Extr.*, liv. XV, à son orient d'été. Tout ceci semble fixer le lieu que nous cherchons hors de la ville vers l'orient; mais Hésychius dit qu'Issorium est un quartier de Sparte, ce qui est d'accord avec Plutarque; et Pausanias, l. XII, ch. xiv, place aussi le temple de Diane Issoria dans la ville, mais vers le couchant de la place publique : ce qui ne pa-

rait pas pouvoir s'accorder avec sa position près de Pitane, donnée par Polyen. Il faut donc distinguer deux objets, le temple dans la ville, et la montagne Issorium, près de Pitane, à l'orient de Sparte, sur l'Eurotas. Diane y était particulièrement honorée.

(53) M. Dacier donne une autre raison pour rejeter ce récit de Théopompe; c'est qu'il est ridicule de toute manière. Agésilas aurait-il envoyé de l'argent aux Thébains, pour le prix de leur retraite, lorsqu'ils avaient déja donné l'ordre de leur départ, et qu'on les voyait prêts à se mettre en marche? et leur aurait-il envoyé dix talents? Le temps et la somme ôtent à ce récit toute vraisemblance.

(54) Plutarque a emprunté cette observation d'Hippocrate, qui dit qu'il est dangereux pour les corps bien sains de s'accoutumer à un régime très exact, à ne boire, par exemple, que de l'eau la plus saine, parceque, pour peu qu'on s'éloigne de ce régime, qu'on ne peut pas toujours observer, on en reçoit un préjudice sensible.

(55) *Voyez* ce que Plutarque a dit, dans la *Vie de Lycurgue*, ch. XLV, sur les fondements que ce législateur avait donnés au bonheur de ses concitoyens, et la note qui est relative à cet endroit. Platon établit, dans son *Premier Alcibiade*, que les villes, pour être heureuses, n'ont besoin ni de murailles, ni de vaisseaux, ni de troupes; qu'il ne leur faut qu'une seule chose, la vertu.

(56) Cette bataille contre les Athéniens et les Argiens, que Thucydide a décrite dans le cinquième livre de son *Histoire*, ch. LXXIII, fut donnée la troisième année de la quatre-vingt-dixième olympiade, l'an de Rome trois cent trente-six, sous le commandement d'Agis, et la quatorzième année de la guerre du Péloponnèse.

(57) Ce Dioscorides, que Plutarque a déja cité dans la *Vie de Lycurgue*, ch. XIV, comme auteur d'un *Traité sur la République de Sparte*, était un philosophe stoïcien, et père de ce Zénon qui succéda à Chrysippe dans cette école. *Voyez* Jonsius, *de Hist. philos.*, liv. II, ch. VI, et Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. III, pag. 90.

(58) Cette action d'Agésilas ne paraît point blâmable de la manière dont Xénophon, historien contemporain, la raconte dans son *Éloge d'Agésilas*, pag. 663. Ce prince, dit-il, voyant que Tachos, roi d'Égypte, se préparait à faire la guerre au roi de Perse avec des forces considérables, apprit avec plaisir qu'il le demandait pour le mettre à la tête de ses troupes. Agésilas espérait par-là qu'il marquerait à Tachos sa reconnaissance pour tous les services que ce prince avait rendus aux Lacédémoniens; que ce serait un moyen de faire rendre la liberté aux villes grecques d'Asie, de se venger des anciennes injures que le roi de Perse avait faites aux Spartiates, et de celle qu'il venait de leur faire tout récemment, en les forçant, quoiqu'il se dit leur allié, d'abandonner Messène.

(59) Je doute que cette réflexion de Plutarque soit bien juste: si l'expédition qu'Agésilas aurait entreprise eût été glorieuse et utile à la Grèce, comme il le suppose, son grand âge n'aurait pas été une raison de l'en blâmer.

(60) Agésilas faisait entendre par-là que ces mets délicats et recherchés n'étaient bons que pour des esclaves; mais les Égyptiens, énervés par le luxe et par la mollesse, n'étaient pas capables de sentir cette leçon.

(61) Le papyrus servait à d'autres usages beaucoup plus utiles, surtout à faire du papier pour l'écriture.

(62) M. Dacier dit que Diodore de Sicile fait Nectanébis fils de Tachos; mais il se trompe. Cet historien rapporte, liv. XV, ch. LXXIII, qu'en l'absence de ce prince, le gouverneur d'Égypte se révolta contre lui, et écrivit à son fils Nectanébis pour l'engager dans sa révolte. Il est bien plus naturel d'entendre cette phrase du fils de ce gouverneur, que de celui du roi. Xénophon, dans l'endroit cité plus haut, ne nomme point le nouveau roi élu par les Égyptiens.

(63) Mendès, ville d'Égypte, voisine de Lycopolis, où Pan était adoré sous la forme d'un bouc; Strabon, l. XVII, pag. 802.

(64) Il était sur la Méditerranée, au-dessus du promontoire d'Ardane, dans la partie de l'Afrique appelée Marmarique, entre l'Égypte à l'orient, et la Cyrénaïque à l'occident.

(65) Les Lacédémoniens, pour garantir de la corruption les corps qu'ils voulaient conserver, les couvraient tout entiers de miel. Agis, le cinquième descendant d'Agésilas, et qui fut le dernier roi de la famille d'Agésilas, est celui dont Plutarque a écrit la *Vie*.

POMPÉE.

I. Haine des Romains contre Strabon, père de Pompée. Leur amour pour son fils. — II. Attachement extraordinaire de Flora pour Pompée. Il est accusé de trop aimer les femmes. Sa frugalité. — III. Il sauve la vie à son père, et apaise la sédition de son armée. — IV. Il est cité en justice. — V. Meurtre de Cinna. Pompée rassemble des troupes, et va joindre Sylla. — VI. Il remporte plusieurs avantages sur les chefs du parti opposé. — VII. Honneurs que lui rend Sylla. Pompée va en Gaule pour secourir Métellus. — VIII. Il répudie sa femme Antistia, pour épouser Émilie.— IX. Il marche en Sicile contre les généraux du parti contraire. — X. Il passe en Afrique. — XI. Il bat Domitius, et soumet l'Afrique en quarante jours. — XII. Sylla le rappelle, et lui donne le surnom de Grand. — XIII. Il obtient, malgré Sylla, les honneurs du triomphe. — XIV. Jalousie que Sylla conçoit de sa gloire. — XV. Il chasse Lépidus de l'Italie. — XVI. Il va en Espagne faire la guerre à Sertorius. — XVII. Bataille de Sucron. — XVIII. Pompée écrit au sénat pour lui demander de l'argent. — XIX. La mort de Sertorius finit la guerre. Pompée taille en pièces les restes des esclaves révoltés. — XX. Il est nommé consul avec Crassus. — XXI. Il rétablit le tribunat. — XXII. Pompée et Crassus se réconcilient. Leur conduite après le consulat. — XXIII. Origine de la guerre des pirates. Leurs succès. — XXIV. Leur insolence. — XXV. Pompée est nommé pour aller leur faire la guerre. — XXVI. Opposition de tous les bons citoyens au pouvoir excessif qu'on avait accordé à Pompée. Il finit par l'emporter. — XXVII. Rapidité de ses succès. — XXVIII. Il revient à Rome, et va ensuite à Athènes. — XXIX. Il termine toute cette guerre. — XXX. Sa conduite par rapport aux corsaires retirés en Crète. — XXXI. Il est choisi pour aller faire la guerre à Mithridate. Comment il en reçoit la nouvelle. — XXXII. Sa conduite indécente envers Lucullus. — XXXIII. Mithridate, enfermé dans son camp par Pompée, s'échappe à son insu. — XXXIV. Bataille où ce prince est vaincu. — XXXV. Tigrane met à prix la tête de Mithridate. — XXXVI. Pompée fait la paix avec Tigrane. — XXXVII. Il défait les Albaniens et les Ibériens. — XXXVIII. Il remporte une seconde victoire sur les Albaniens. — XXXIX. Stratonice livre à Pompée le château où étaient les richesses de Mithridate. — XL. Il prend un autre château, où il trouve des lettres de ce prince. — XLI. Il fait la conquête de la Syrie et de la Judée. — XLII. Insolence d'un de ses affranchis, nommé Démétrius. — XLIII. Il apprend la mort de Mithridate. — XLIV. Présents que Pharnace lui envoie. Il va à Mitylène et à Rhodes. — XLV. Comment il détruit les bruits qu'on avait répandus à Rome contre lui. — XLVI. Caton lui refuse ses deux nièces en mariage; l'une pour lui-même, et l'autre pour son fils. — XLVII. Triomphe de Pompée. — XLVIII. Réflexions sur la conduite par laquelle Pompée prépare ses malheurs. — XLIX. Discours séditieux et violences de Pompée. — L. Insolences de Clodius. LI. Pompée fait rappeler Cicéron de son exil. — LII. Il est chargé de faire venir du blé à Rome, et il y rétablit l'abondance.—LIII. César vient en Italie. Ligue entre lui, Crassus et Pompée. — LIV. Pompée et Crassus se font nommer consuls par force, et font continuer à César le gouvernement de la Gaule. — LV. Mort de Julia. — LVI. Pompée et César se divisent. — LVII. Pompée est nommé seul consul. — LVIII. Il épouse Cornélie. — LIX. Il se fait continuer son gouvernement pour quatre ans. — LX. Il demande le consulat pour César, alors absent. — LXI. Folle présomption de Pompée. — LXII. César s'avance vers l'Italie. — LXIII. Préparatifs de Pompée contre César. Celui-ci passe le Rubicon. — LXIV. Pompée est mis à la tête de la république avec un pouvoir absolu. — LXV. Épouvante générale à Rome. — LXVI. César y arrive. — LXVII. Il se rend maître de toute l'Italie. — LXVIII. Pompée assemble des forces de terre et de mer. Personnages distingués qui se réunissent à lui. — LXIX. Accommodement proposé par César et refusé par Pompée qui ne sait pas profiter d'un premier avantage. — LXX Présomption que ce succès inspire à Pompée. — LXXI. Il se met à la poursuite de César.— LXXII. Propos désavantageux répandus contre Pompée. — LXXIII. Pompée met en délibération s'il livrera bataille. — LXXIV. Ordre de bataille de César et de Pompée. — LXXV. Réflexions sur l'ambition et l'entêtement de César et de Pompée. — LXXVI. La bataille s'engage, et César remporte la victoire. — LXXVII. Fuite de Pompée. — LXXVIII. Péticius le reçoit sur son vaisseau. — LXXIX. Il va rejoindre Cornélie à Lesbos. — LXXX. Il conseille aux Mityléniens de se rendre à César. — LXXXI. Il fait quelques efforts pour remettre des troupes sur pied. — LXXXII. Il se retire en Égypte. — LXXXIII. Ptolémée se détermine à le faire assassiner. — LXXXIV. Il envoie Achillas au-devant de lui. — LXXXV. Pompée est mis à mort. — LXXXVII. Philippe, son affranchi, brûle son corps. — LXXXVI. Sa mort est vengée par César.

M. Dacier place l'expédition d'Afrique par Pompée à l'an du monde 3869, la 4e année de la 174e olympiade l'an de Rome 672, 79 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 648 jusqu'à l'an 706 de Rome, 48 ans avant J.-C.

Parallèle d'Agésilas et de Pompée.

I. Le peuple romain semble avoir été de très bonne heure, envers Pompée, dans la même disposition que Prométhée montre dans Eschyle à l'égard d'Hercule, lorsqu'il dit à ce héros, qui venait de le délier (1) :

Autant j'aime le fils, autant je hais le père.

Jamais, en effet, les Romains ne firent paraître pour aucun autre général une haine aussi forte et aussi violente que celle qu'ils eurent pour Strabon, père de Pompée. Sa puissance dans les armes (car c'était un grand homme de guerre) le leur avait rendu redoutable pendant sa vie; mais quand il fut mort d'un coup de foudre, et qu'on porta son corps sur le bûcher, ils l'arrachèrent du lit funèbre, et lui firent mille outrages. Au contraire, jamais aucun Romain n'a éprouvé comme Pompée, de la part de ce même peuple, une bienveillance si forte, qui ait commencé si tôt, qui ait persévéré plus long-temps dans sa prospérité, et qui se soit soutenue avec plus de constance dans ses revers. L'extrême aversion qu'on eut pour le père ne venait que d'une seule cause, de son insatiable avarice; mais l'amour qu'on eut pour le fils avait plusieurs motifs : sa tempérance dans la manière de vivre, son adresse aux exercices des armes, son éloquence persuasive, la bonne foi qui paraissait dans ses mœurs, et la facilité de son abord. Personne ne demandait des services avec plus de réserve, et n'obligeait de meilleure grace; il donnait sans arrogance et recevait avec dignité. Dès ses premières années, la douceur de ses traits, en pré-

venant l'effet de ses paroles, contribua beaucoup à lui gagner les cœurs. Il joignait à l'air aimable de son visage une gravité tempérée par la bonté; dans la fleur même de sa jeunesse, on voyait éclater en lui la majesté de l'âge mûr; et ses manières nobles lui conciliaient le respect. Ses cheveux étaient un peu relevés; ses regards doux et à la fois plein de feu lui donnaient, avec Alexandre, une ressemblance plus frappante qu'elle ne le paraissait dans les statues de ce prince (2); aussi reçut-il de bonne heure le nom d'Alexandre, qu'il ne refusait pas. D'autres, il est vrai, le nommaient ainsi par raillerie; et on rapporte à ce sujet qu'un jour Philippe, homme consulaire, dit, en plaidant pour lui, qu'on ne devait pas s'étonner qu'étant Philippe, il aimât Alexandre (3).

II. La courtisane Flora conservait encore, dans sa vieillesse, un souvenir agréable de ses liaisons avec Pompée : elle disait qu'après avoir passé la nuit auprès de lui, elle ne s'en séparait jamais sans lui faire quelque morsure. Elle racontait qu'un des amis de Pompée, nommé Géminius, étant devenu amoureux d'elle, l'importunait par ses sollicitations; elle lui dit enfin, pour s'en défaire, que son amour pour Pompée l'empêchait de consentir à ses desirs. Géminius ayant prié Pompée de le servir dans sa passion, il voulut bien s'y prêter; mais depuis il n'eut plus aucun commerce avec elle, et cessa même de la voir, quoiqu'il parût toujours l'aimer. Flora ne supporta pas cette perte en courtisane; elle fut long-temps malade de douleur et de regret. Cette femme était d'une si grande beauté, que Cécilius Métellus, qui voulait orner des plus belles statues et des plus beaux tableaux le temple de Castor et de Pollux, y fit mettre le portrait de Flora[1]. Pompée se conduisit avec beaucoup de sagesse à l'égard de la femme de Démétrius son affranchi, lequel avait eu auprès de lui le plus grand crédit, et qui, en mourant, laissa quatre mille talents de bien[2]. Cette femme s'était rendue célèbre par sa beauté, et rien ne résistait à ses attraits: Pompée, contre la douceur de son naturel, la traita avec beaucoup de dureté, parcequ'il craignit qu'on ne l'accusât de s'être laissé vaincre par ses charmes. Mais sa retenue, et les précautions qu'il prenait ainsi de loin, ne purent le garantir des calomnies de ses ennemis, qui l'accusaient de vivre avec des femmes mariées, et de dilapider les revenus publics, qu'il livrait à leur dissipation. On cite de lui un mot qui mérite d'être conservé, et qui prouve la simplicité et la facilité de son régime. Il eut une maladie assez grave, accompagnée d'un grand dégoût, pour lequel son médecin lui ordonna de manger une grive; mais la saison de ces oiseaux était passée, et l'on n'en trouva pas une seule à acheter dans Rome. Quelqu'un lui ayant dit qu'on en trouverait chez Lucullus, qui en faisait nourrir toute l'année : « Eh! quoi, répondit-» il, si Lucullus n'était pas si friand, Pompée ne » pourrait pas vivre? » Il laissa l'ordonnance du médecin, et se contenta d'un mets plus facile à trouver. Mais cela n'eut lieu que long-temps après l'époque où nous sommes.

III. Dans sa première jeunesse, comme il servait sous son père qui faisait la guerre à Cinna, il avait pour ami un certain Lucius Térentius, avec lequel il partageait sa tente, et qui, gagné par l'argent que Cinna lui offrit, promit de tuer Pompée, pendant que d'autres conjurés mettraient le feu à la tente du général. Pompée, informé à table de ce complot, ne laissa paraître aucun trouble; il but même plus qu'à son ordinaire, fit beaucoup de caresses à Térentius, et après qu'on fut allé se coucher, il sortit secrètement de sa tente, plaça des gardes autour de celle de son père, et se tint tranquille. Lorsque Térentius crut que l'heure était venue, il se lève, va, l'épée nue à la main, au lit de Pompée; et, s'approchant du matelas sur lequel il le croyait couché, il donne plusieurs coups dans les couvertures. En même temps il s'élève dans le camp un grand tumulte causé par la haine qu'on portait au général : déja les soldats se mettent en mouvement pour aller se rendre à l'ennemi; ils plient leurs tentes et prennent les armes. Le général, effrayé de ce mouvement séditieux, n'ose sortir de sa tente; Pompée, se présentant au milieu de ces mutins, les conjure avec larmes de ne pas abandonner son père: ne pouvant les apaiser, il se jette enfin en travers sur la porte du camp, le visage contre terre, et, tout baigné de pleurs, il leur ordonne, s'ils veulent absolument s'en aller, de lui passer sur le corps. Les soldats, honteux de le voir en cet état, changèrent de disposition; et, à l'exception de huit cents, ils se réconcilièrent tous avec leur général.

IV. Après la mort de son père, il eut, en sa qualité d'héritier, un procès à soutenir sur le crime de péculat dont Strabon était accusé. Pompée ayant découvert qu'un des affranchis de son père, nommé Alexandre, avait détourné à son profit la plus grande partie des deniers publics, le traduisit devant ses juges. Mais il fut accusé en son propre nom d'avoir retenu des filets de chasse et des livres pris à Asculum (4); son père, en effet, les lui avait donnés du butin de cette ville, et il les avait perdus depuis, lorsque les satellites de Cinna, après le retour de ce général à Rome, forcèrent la maison de Pompée, et la pillèrent. Dans le cours de ce procès, il eut de grands combats à livrer contre son

[1] Le texte répète: à cause de sa beauté.

[2] Environ vingt millions de notre monnaie.

accusateur; et il fit paraître dans sa défense une pénétration et une fermeté au-dessus de son âge, qui lui acquirent autant de réputation que de faveur. Le préteur Antistius, qui présidait à ce jugement, conçut pour lui une telle affection, qu'il résolut de lui donner sa fille en mariage, et lui en fit faire la proposition par ses amis. Pompée la reçut avec joie, et le mariage fut arrêté; mais il resta secret. Cependant l'intérêt qu'Antistius montrait pour Pompée le fit découvrir au peuple; et à la fin du procès, lorsque le préteur prononça la sentence qui déclarait Pompée absous, la multitude, comme si elle en eût reçu l'ordre, se mit à crier plusieurs fois : *A Talasius!* mot qui, de toute antiquité, s'emploie à Rome dans les noces. Voici, dit-on, l'origine de cet usage. Lorsque les plus nobles d'entre les Romains enlevèrent les filles sabines qui étaient venues à Rome pour y voir célébrer des jeux, des pâtres et des bouviers ravirent une jeune fille d'une beauté et d'une taille distinguées; et de peur qu'elle ne leur fût enlevée par quelqu'un des nobles, ils crièrent en courant : A Talasius! C'était le nom d'un des Romains les plus connus et les plus estimés. Quand les passants l'entendirent nommer, ils battirent des mains et répétèrent ce cri, comme un signe de leur approbation et de leur joie. Ce mariage ayant été très heureux pour Talasius, on a depuis répété, par manière de jeu, cette acclamation pour ceux qui se marient. Ce récit est ce qui m'a paru de plus vraisemblable sur l'origine du cri de Talasius [1].

V. Peu de jours après le jugement de cette affaire, Pompée épousa la fille d'Antistius, et se rendit ensuite au camp de Cinna, où il se vit bientôt en butte à des calomnies, qui, lui donnant des sujets de crainte, l'obligèrent de se dérober secrètement. Comme il ne reparut pas, le bruit se répandit dans l'armée que Cinna l'avait fait tuer; à l'instant ceux qui avaient pour ce général une haine déclarée coururent pour se jeter sur lui. Il prit la fuite; mais, atteint par un capitaine qui le poursuivait l'épée à la main, il se jette à ses genoux, et lui présente son cachet, qui était d'un fort grand prix. « Je ne viens pas sceller un contrat; lui répondit avec insulte le capitaine, mais punir un » tyran aussi injuste qu'impie; » et en disant ces mots il le tua. Cinna ayant péri de cette manière, eut pour successeur dans la conduite des affaires, Carbon, tyran plus cruel encore. Bientôt Sylla revint, desiré de la plupart des Romains, à qui les maux dont ils étaient accablés faisaient envisager comme un grand bien un changement de maître. Tel était le sort déplorable où les malheurs passés avaient réduit la ville, que, désespérant de recouvrer sa liberté, elle ne cherchait qu'une servitude plus douce. Pompée était alors dans le Picénum (3), contrée de l'Italie où il avait des terres; il s'y était retiré parcequ'il se plaisait dans ce pays, dont les villes avaient pour sa famille une affection héréditaire. Il vit que les plus considérables et les plus honnêtes d'entre les Romains abandonnaient leurs maisons pour se rendre de tous côtés au camp de Sylla, comme dans un port assuré. Il prit aussi la résolution d'y aller; mais il ne crut pas qu'il fût de sa dignité d'y paraître comme un fugitif qui ne contribuait en rien à la défense commune, et qui venait mendier du secours. Il voulut, en rendant à Sylla un service important, arriver d'une manière honorable dans son camp, à la tête d'une armée. Il commença donc à sonder les Picéniens, et à les solliciter de prendre les armes; ils y consentirent, et ne voulurent pas même écouter les émissaires de Carbon. Un d'entre eux, nommé Vindicius, leur ayant dit que Pompée, à peine sorti de l'école, était donc devenu pour eux un grand orateur, ils en furent tellement irrités, qu'ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Pompée, alors âgé de vingt-trois ans, n'attendit pas qu'on lui déférât le commandement; mais, s'en donnant à lui-même l'autorité, il fit dresser un tribunal sur la place d'Auximum, ville considérable du Picénum; là il rendit une sentence pour ordonner à deux frères, nommés Ventidius, qui étaient les premiers du pays, et qui, par intérêt pour Carbon, s'opposaient aux desseins de Pompée, de sortir sur l'heure de la ville. Ayant ensuite levé des gens de guerre, nommé des capitaines, des chefs de bandes, et établi les divers grades de la milice romaine, il parcourut les autres villes, et fit partout de même. Tous les partisans de Carbon se retiraient à son approche, et lui cédaient la place; les autres s'étaient joints à lui avec empressement. Il eut bientôt complété trois légions, et rassemblé les vivres, les bagages, les chariots, et tout l'appareil nécessaire. Alors il se mit en chemin pour aller trouver Sylla, sans hâter sa marche, sans vouloir se cacher; au contraire, il s'arrêtait souvent sur sa route, pour faire le plus de mal qu'il pouvait à ses ennemis, et pour exciter toutes les villes d'Italie à se déclarer contre Carbon.

VI. Trois chefs du parti contraire vinrent l'assaillir en même temps; c'étaient Carinnas, Célius et Brutus; ils ne l'attaquèrent pas de front ni tous ensemble, mais par trois différents côtés, et avec trois corps d'armée séparés, dans l'espoir de l'envelopper et de l'enlever facilement. Pompée, sans s'effrayer de leur nombre, rassemble toutes ses forces, tombe sur les troupes de Brutus avec sa cavalerie qu'il commandait en personne, et qu'il avait placée au front de la bataille. La cavalerie

[1] Voyez la Vie de Romulus, chap. XVII.

des ennemis, composée de Gaulois, donna aussi la première; Pompée prévenant celui qui en était le chef, et qui paraissait le plus fort de la troupe, le perce de sa lance et le renverse par terre; à l'instant tous les autres tournent le dos, jettent le désordre parmi l'infanterie, et l'entraînent dans leur fuite. Cette déroute mit la division entre les trois généraux, qui se retirèrent chacun de son côté; les villes, attribuant à la crainte cette dispersion des ennemis, se rendirent à Pompée. Le consul Scipion marcha aussi contre lui; mais avant que les deux armées fussent à la portée du trait, les soldats de Scipion, saluant ceux de Pompée, passèrent de leur côté, et Scipion fut obligé de prendre la fuite. Enfin, Carbon ayant détaché contre lui, près de la rivière d'Arsis, plusieurs compagnies de sa cavalerie, Pompée les chargea si vigoureusement, qu'il les mit en fuite, et que, les ayant poursuivies avec vivacité, il les força de se jeter dans des lieux difficiles, où la cavalerie ne pouvait agir; elle perdit tout espoir de se sauver, et se rendit à Pompée avec ses chevaux et ses armes.

VII. Sylla ignorait encore tous ces combats; mais aux premières nouvelles qu'il en reçut, il craignit pour Pompée, en le voyant environné de tant et de si grands capitaines; et il se hâta d'aller à son secours. Pompée, informé de son approche, ordonne à tous ses officiers de faire prendre les armes à leurs soldats, et de les ranger en bataille, afin que l'armée parût devant son général dans le meilleur état, et dans l'appareil le plus brillant. Il s'attendait à de grands honneurs, et il en reçut de plus grands encore. Dès que Sylla le vit venir à lui, et qu'il aperçut ses troupes dans le plus bel ordre, toutes composées de beaux hommes, à qui leurs succès inspiraient autant de fierté que de joie, il descendit de cheval, et salué par Pompée du nom d'*imperator*, il le salua du même titre, au grand étonnement de tous ceux qui l'environnaient, et qui ne s'attendaient pas que Sylla communiquât, à un jeune homme qui n'était pas encore sénateur, un titre si honorable, pour lequel il faisait la guerre aux Scipions et aux Marius (6). Le reste de sa conduite répondit à ces premiers témoignages de satisfaction: il se levait toujours devant Pompée, et ôtait de dessus sa tête le pan de sa robe, ce qu'il ne faisait pas facilement pour tout autre, quoiqu'il fût environné d'un grand nombre d'officiers distingués. Pompée ne s'enfla point de ces honneurs; au contraire, Sylla ayant voulu l'envoyer dans la Gaule, où Métellus commandait et ne faisait rien qui répondît aux grandes forces dont il disposait, il lui représenta qu'il ne serait pas honnête d'enlever le commandement de l'armée à un général plus âgé que lui, et qui jouissait d'une plus grande réputation; mais que si Métellus y consentait, et qu'il l'engageât de lui-même à venir l'aider dans cette guerre, il était tout prêt à l'aller joindre. Métellus accepta volontiers cette offre, et lui écrivit de se rendre auprès de lui. Pompée entra donc dans la Gaule, où les exploits étonnants qu'il fit réchauffèrent l'audace et l'ardeur guerrière de Métellus, que la vieillesse avait presque éteintes: ainsi, le fer embrasé et mis en fusion, si on le verse sur un fer dur et froid, l'amollit et le fond plus vite que le feu même. Lorsqu'un athlète est devenu le premier entre tous ses rivaux, et qu'il s'est couvert de gloire dans tous les combats, on ne parle plus des victoires de son enfance, on ne les inscrit pas dans les fastes publics; de même j'ai évité de toucher aux exploits que fit alors Pompée, quelque admirables qu'ils soient en eux-mêmes, parcequ'ils sont comme ensevelis sous le nombre et la grandeur de ses dernières actions; je n'ai pas voulu, en m'arrêtant trop sur les premiers, m'exposer à passer légèrement sur ses plus beaux faits d'armes, et sur les événements de sa vie qui font le mieux connaître le caractère et les mœurs de cet homme célèbre.

VIII. Sylla devenu maître de l'Italie, et déclaré dictateur, récompensa ses lieutenants et ses capitaines par des richesses, des dignités, et des graces de toutes sortes, qu'il leur accordait avec autant de libéralité que de satisfaction; mais plein d'estime et d'admiration pour la vertu de Pompée, et le jugeant propre à donner un grand appui à son autorité, il voulut absolument se l'attacher par une alliance. Sa femme Métella étant entrée dans ce projet, ils persuadèrent à Pompée de répudier Antistia, et d'épouser Émilie, petite-fille de Sylla par Métella sa fille, femme de Scaurus, laquelle était déja mariée, et actuellement enceinte. Ce mariage, dicté par la tyrannie, était plus convenable aux temps de Sylla, qu'à la vie et aux mœurs de Pompée: quoi de moins digne en effet de lui que d'introduire dans sa maison une femme enceinte, du vivant même de son mari, et d'en chasser, avec autant d'ignominie que de dureté, Antistia, dont le père venait de périr pour ce mari même qui la répudiait? Car Antistius avait été tué dans le sénat, parceque son alliance avec Pompée fit croire qu'il était du parti de Sylla. La mère d'Antistia, ne pouvant supporter l'affront de sa fille, se tua de sa propre main; et cette mort funeste fut comme un épisode de la tragédie de ces noces, que suivit bientôt celle d'Émilie, qui mourut en couche dans la maison de Pompée.

IX. On apprit dans le même temps à Rome que Perpenna s'était emparé de la Sicile, dont il voulait faire une retraite pour tous ceux qui restaient encore de la faction contraire à celle de Sylla; que Carbon croisait avec une flotte dans les mers de

cette île; que Domitius était passé en Afrique, et que les plus illustres d'entre les bannis, qui avaient pu échapper à la proscription, s'y étaient retirés. Pompée envoyé contre eux avec une puissante armée n'eut pas plus tôt paru, qu'il fit abandonner la Sicile à Perpenna; il adoucit le sort des villes opprimées, et les traita avec beaucoup d'humanité, à l'exception des Mamertins, habitants de Messine, qui, se fondant sur une ancienne loi des Romains, refusaient de comparaître à son tribunal, et déclinaient sa juridiction. « Ne cesserez-vous pas, leur » dit Pompée, de nous alléguer vos lois, à nous qui » portons l'épée? » On trouva qu'il insultait, avec une sorte d'inhumanité, au malheur de Carbon; si sa mort était nécessaire, comme elle pouvait l'être, il fallait le faire mourir aussitôt qu'il eut été arrêté, et l'odieux en serait retombé sur celui qui l'avait ordonnée; au contraire, Pompée fit traîner devant lui, chargé de chaînes, un Romain illustre, trois fois honoré du consulat; du haut de son tribunal, il le jugea lui-même en présence d'une foule nombreuse qui faisait éclater sa douleur et son indignation, et donna ordre qu'on l'emmenât pour être exécuté : lorsqu'on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit l'épée nue, il demanda à se retirer un moment à l'écart pour un besoin qui le pressait. Caïus Oppius (7), l'ami de César, rapporte que Pompée traita avec la même inhumanité Quintus Valérius: comme il le connaissait pour un homme de lettres et d'un savoir peu commun, quand on l'eut amené, il le tira à part, se promena quelque temps avec lui; et après l'avoir interrogé et en avoir appris ce qu'il voulait savoir, il ordonna à ses satellites de le conduire au supplice; mais il ne faut croire qu'avec beaucoup de réserve ce qu'Oppius écrit des ennemis et des amis de César. Pompée ne pouvait se dispenser de faire punir les ennemis de Sylla les plus connus, et ceux qui avaient été pris au su de tout le monde; pour ceux qui purent s'échapper, il fit semblant, autant que cela fut possible, de ne pas s'en apercevoir; il y en eut même dont il favorisa la fuite. Il avait résolu de châtier les Himéréens qui avaient embrassé le parti de ses ennemis; mais un de leurs orateurs, nommé Sthénis, ayant demandé la permission de parler, lui représenta qu'il serait injuste de pardonner au coupable, et de faire périr ceux qui n'avaient aucun tort. Pompée lui demanda de quel coupable il voulait parler : « De moi-même, » lui répondit Sthénis; c'est moi qui ai séduit mes » amis, et forcé mes ennemis de se jeter dans le » parti qu'ils ont suivi. » Pompée, charmé de sa franchise et de sa magnanimité, lui pardonna d'abord, et ensuite à tous les autres Himéréens. Informé que ses soldats commettaient des désordres dans leur marche, il scella leurs épées de son cachet, et punit tous ceux qui rompirent le sceau.

X. Pendant qu'il réglait ainsi la Sicile, il reçut un décret du sénat et des lettres de Sylla qui lui ordonnaient de passer en Afrique, et d'y faire vigoureusement la guerre à Domitius, qui avait mis sur pied une armée beaucoup plus nombreuse que celle qu'avait Marius lorsqu'il était repassé depuis peu d'Afrique en Italie, et que, de fugitif devenu tyran, il avait porté dans Rome le trouble et le désordre. Pompée fit promptement tous les préparatifs nécessaires; et laissant pour commander à sa place, en Sicile, Memmius, le mari de sa sœur, il se mit en mer avec cent vingt vaisseaux de guerre et quatre-vingts vaisseaux de charge qui portaient des vivres, des armes, de l'argent et des machines de guerre. Sa flotte eut à peine abordé, partie à Utique (8), partie à Carthage, que sept mille des ennemis vinrent se rendre à lui, et se joindre aux six légions complètes qu'il avait amenées. Il eut là, dit-on, une aventure assez plaisante : quelques uns de ses soldats trouvèrent un trésor considérable qu'ils partagèrent entre eux; le bruit s'en étant répandu, tous les autres furent persuadés que ce lieu était plein de richesses que les Carthaginois y avaient cachées dans le temps de leurs revers. Il ne lui fut pas possible, pendant plusieurs jours, de tirer aucun service de ses troupes, qui ne travaillaient qu'à chercher des trésors; il se promenait lui-même au milieu d'eux, riant de voir tant de milliers d'hommes fouiller et remuer tout le sol de cette plaine : lassés enfin de ces recherches inutiles, ils lui dirent qu'il pouvait les mener où il voudrait, et qu'ils étaient assez punis de leur sottise.

XI. Domitius avait mis son armée en bataille; mais comme il avait devant lui une fondrière profonde et difficile à passer; que d'ailleurs il tombait, depuis le matin, une pluie abondante, accompagnée d'un grand vent, il crut qu'on ne pourrait pas combattre ce jour-là, et il fit donner l'ordre de se retirer. Pompée, au contraire, tirant de ce temps-là même une occasion favorable, se met promptement en marche, et passe la fondrière. Les ennemis, quoique en désordre et troublés d'une attaque imprévue, où ils ne pouvaient agir tous ensemble, ni prendre leurs rangs, soutinrent le choc, incommodés d'ailleurs par la pluie que le vent leur poussait dans le visage. L'orage nuisait aussi aux Romains, qui ne pouvaient ni se voir, ni se distinguer les uns les autres : Pompée lui-même fut en danger d'être tué, parcequ'il ne répondit pas assez tôt à un soldat qui, ne le reconnaissant pas, lui demanda le mot. Mais enfin ils enfoncèrent les ennemis, et en firent un horrible carnage : sur vingt mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva que trois mille. Les soldats de

Pompée le saluèrent du nom d'*imperator*; mais il leur déclara qu'il n'accepterait pas ce titre, tant que le camp des ennemis subsisterait; et que s'ils le jugeaient digne de cet honneur, il fallait commencer par abattre ces retranchements. Ils vont à l'instant les assaillir; et Pompée, pour ne plus courir le danger auquel il venait d'être exposé, combattit sans casque; le camp fut emporté de force, et Domitius y périt. Cette victoire attira la plupart des villes dans le parti de Sylla, et l'on emporta d'assaut celles qui firent quelque résistance. Pompée fit prisonnier le roi Iarbas qui avait combattu avec Domitius, et il donna son royaume à Hiempsal. Mais, pour profiter de sa fortune et de l'ardeur de ses troupes, il se jeta dans la Numidie, s'y avança de plusieurs journées de chemin, soumit tout ce qui était sur son passage, et rendit la puissance des Romains plus redoutable à ces Barbares, qui commençaient à ne plus tant la craindre. Il ne fallait pas même, disait-il, laisser les bêtes féroces répandues dans l'Afrique, sans leur faire éprouver la force et la fortune des Romains. Il passa donc plusieurs jours à la chasse des lions et des éléphants, et ne mit, à ce qu'on assure, que quarante jours à détruire les ennemis, à soumettre l'Afrique, à terminer les affaires des rois du pays; et il n'avait encore que vingt-quatre ans.

XII. De retour à Utique, il reçut des lettres de Sylla, qui lui ordonnait de licencier ses troupes, et d'attendre là, avec une seule légion, le capitaine qui devait le remplacer. Cet ordre lui causa un secret déplaisir, qu'il eut de la peine à contenir; mais les soldats témoignèrent ouvertement leur indignation; et lorsque Pompée les pria de partir pour l'Italie, ils éclatèrent en injures contre Sylla; ils protestèrent qu'ils n'abandonneraient point Pompée, et qu'ils ne souffriraient pas qu'il se fiât à un tyran. Il essaya d'abord de les adoucir par ses représentations; mais voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur eux, il descendit de son tribunal, fondant en larmes, et rentra dans sa tente. Les soldats allèrent l'y chercher; et l'ayant reporté sur son tribunal, ils passèrent la plus grande partie du jour, eux à le presser de rester et de garder le commandement, lui à les prier d'obéir, et de ne pas se révolter. Comme ils continuaient leurs instances et leurs cris, il leur jura que, s'ils voulaient le forcer, il se tuerait lui-même; et il eut, avec cela, bien de la peine à les calmer. La première nouvelle qui vint à Sylla fut que Pompée était en rebellion ouverte. « Il est » donc de ma destinée, dit-il à ses amis, d'avoir, » dans ma vieillesse, à combattre contre des en» fants; » ce qu'il disait à cause du jeune Marius, qui lui avait donné beaucoup d'inquiétude, et l'avait mis dans le plus grand danger. Mais quand il eut su la vérité, et qu'il apprit d'ailleurs que tout le peuple allait au-devant de Pompée, et l'accompagnait en lui prodiguant des témoignages de bienveillance, il voulut les surpasser tous; il sortit à sa rencontre, l'embrassa de la manière la plus affectueuse, et le proclama du nom de Grand, en ordonnant à tous ceux qui le suivaient de lui donner le même titre. Suivant d'autres historiens, ce surnom lui avait été déja donné en Afrique par toute l'armée; et Sylla, en le lui confirmant, le rendit irrévocable. Mais Pompée fut le dernier à le prendre, et ne se le donna que long-temps après, lorsqu'il fut envoyé en Espagne contre Sertorius, avec le titre de proconsul; alors seulement il commença à mettre, dans ses lettres et dans ses ordonnances, Pompée le Grand; ce titre, auquel on était accoutumé, ne pouvait plus exciter l'envie. Cet exemple doit nous faire admirer ces anciens Romains, qui récompensaient par des titres et des surnoms honorables, non seulement les exploits militaires, mais encore les vertus politiques. Il y avait déja eu deux hommes à qui le peuple avait conféré le nom de Maximus, très grand; l'un fut Valérius, pour avoir réconcilié le peuple avec le sénat, et l'autre Fabius Rullus, pour avoir chassé du sénat quelques fils d'affranchis qui, à la faveur de leurs richesses, s'étaient fait élire sénateurs (9).

XIII. Pompée, de retour à Rome, demanda le triomphe, qui lui fut refusé par Sylla, sous prétexte que la loi ne l'accordait qu'à des consuls ou des préteurs; que le premier Scipion lui-même, après avoir remporté en Espagne les victoires les plus glorieuses et les plus importantes sur les Carthaginois, ne l'avait pas demandé, parcequ'il n'était ni consul ni préteur: si donc Pompée, qui était encore sans barbe, et à qui sa jeunesse ne permettait pas d'être sénateur, entrait triomphant dans Rome, cette distinction rendrait odieuse la puissance dictatoriale, et deviendrait pour Pompée lui-même une source d'envie. A ces motifs de refus, le dictateur ajouta qu'il s'opposerait à son triomphe, et que si Pompée s'y obstinait, il emploierait tout son pouvoir à réprimer son ambition. Pompée, sans s'étonner de sa résistance, lui dit de considérer que plus de gens adoraient le soleil levant que le soleil couchant; voulant lui insinuer par-là que sa propre puissance croissait tous les jours, et que celle de Sylla ne faisait que diminuer et s'affaiblir. Sylla, qui ne l'avait pas bien entendu, et qui s'aperçut au visage et aux gestes des autres qu'ils étaient saisis d'étonnement, demanda ce qu'il avait dit. Lorsqu'on le lui eut répété, surpris de son audace, il s'écria par deux fois : « Qu'il triomphe, qu'il triomphe! » Et comme

Pompée vit que la plupart de ceux qui étaient présents témoignaient du dépit et de l'indignation, il résolut, pour les irriter encore davantage, de triompher sur un char traîné par quatre éléphants; car il en avait amené d'Afrique un grand nombre qu'il avait pris aux rois vaincus. Mais la porte de la ville s'étant trouvée trop étroite, il y renonça, et son char fut traîné par des chevaux. Ses soldats, qui n'avaient pas eu de lui tout ce qu'ils en avaient espéré, voulaient exciter du tumulte, et troubler son triomphe; mais il déclara qu'il s'en souciait fort peu, et qu'il aimerait mieux ne pas triompher que de se soumettre à les flatter. Ce fut alors que Servilius, un des plus illustres personnages de Rome, et qui s'était le plus opposé à son triomphe, avoua qu'il voyait maintenant dans Pompée un homme véritablement grand, et digne du triomphe. Il paraît certain, d'après cela, qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être reçu dès-lors dans le sénat; mais il ne montra aucun empressement pour y entrer, parcequ'il ne cherchait, dit-on, la gloire que dans les choses extraordinaires. Il n'eût pas été surprenant que Pompée fût sénateur avant l'âge; mais quelle gloire pour lui d'avoir obtenu les honneurs du triomphe avant d'être sénateur! Cette distinction lui gagna même de plus en plus l'affection du peuple, qui vit avec plaisir qu'après avoir été décoré du triomphe, il restât dans l'ordre des chevaliers, soumis comme eux à la revue des censeurs.

XIV. Sylla ne le voyait pas sans peine s'élever à un si haut degré de gloire et de puissance; mais il eut honte d'y mettre obstacle, et se tint en repos jusqu'à ce que Pompée eût par force, et malgré le dictateur, fait nommer Lépidus (10) au consulat, en l'appuyant de son crédit, et lui rendant le peuple favorable. Sylla, qui le vit, après l'élection, traverser la place publique, suivi d'une foule nombreuse, lui adressa la parole : « Jeune » homme, lui dit-il, je vous vois tout glorieux de » votre victoire. N'est-ce pas en effet un exploit » bien honorable et bien flatteur que d'être parve» nu, par vos intrigues auprès du peuple, à faire » que Catulus, le citoyen le plus vertueux, ne fût » nommé au consulat qu'après Lépidus, le plus » méchant des hommes? Je vous préviens, au » reste, de ne pas vous endormir, mais de veil» ler avec soin à vos propres affaires; car vous » vous êtes donné un adversaire beaucoup plus » fort que vous. » Ce fut surtout dans son testament que Sylla fit paraître son peu d'affection pour Pompée. Il laissa des legs à tous ses amis, et nomma des tuteurs à son fils, sans faire seulement mention de lui. Pompée supporta cette mortification avec une douceur digne d'un homme d'état, au point que Lépidus et quelques autres voulant empêcher que Sylla fût enterré dans le champ de Mars, et qu'on fit publiquement ses funérailles, Pompée les arrêta, et procura à ses obsèques la décence et la sûreté.

XV. Sylla fut à peine mort, qu'on vit se vérifier ses prédictions sur Lépidus, qui, voulant succéder à l'autorité du dictateur, au lieu d'user de détour et de déguisement, prit sur-le-champ les armes; et, rallumant les restes des anciennes factions qui avaient échappé aux recherches de Sylla, il se fortifia de leur puissance. Catulus, son collègue au consulat, à qui la meilleure et la plus saine partie du sénat et du peuple s'était attachée, avait la plus grande réputation de sagesse et de justice, et passait pour le plus grand des Romains. Mais on le jugeait plus propre à l'administration civile qu'au commandement des armées. Pompée, qui se voyait appelé au gouvernement par la nature même des circonstances, ne balança pas sur le parti qu'il devait suivre; il se rangea du parti le plus honnête, et fut nommé général de l'armée qu'on faisait marcher contre Lépidus, qui, avec les troupes de Brutus, avait déja soumis la plus grande partie de l'Italie, et occupait les contrées de la Gaule cisalpine. La présence seule de Pompée eut facilement réduit toutes les villes; Mutine seule (11), défendue par Brutus, l'arrêta longtemps. Cependant Lépidus, profitant de ce délai, et s'étant porté vers Rome, campa sous ses murailles avec une troupe de gens sans aveu, dont il effrayait les Romains, et il demandait un second consulat. Mais une lettre de Pompée, qui mandait que la guerre avait été terminée sans combat, dissipa cette frayeur. Brutus, ou traître à son armée, ou trahi par elle, se rendit à Pompée, qui lui donna quelques cavaliers pour l'escorter jusqu'à une petite ville située sur le Pô, où il se retira; le lendemain, Pompée envoya Géminius avec ordre de le tuer. Ce meurtre fut généralement blâmé; car, aussitôt après le changement de Brutus, Pompée avait écrit au sénat que ce général s'était rendu volontairement; et ensuite il écrivit une autre lettre pour accuser Brutus, qu'il venait de faire mourir. Ce Brutus était père de celui qui, avec Cassius, donna la mort à César; mais ce fils ne ressembla à son père ni dans la manière de faire la guerre, ni dans le genre de sa mort (12), comme nous l'avons rapporté dans sa Vie. Lépidus, chassé de l'Italie, se réfugia dans la Sardaigne, où il mourut d'une maladie que lui causa, non la douleur de voir ses affaires ruinées, mais le chagrin d'avoir appris, par une lettre qui lui tomba entre les mains, l'adultère de sa femme.

XVI. Cependant Sertorius, général si différent en tout de Lépidus, s'était rendu maître d'une partie de l'Espagne, et se faisait redouter des Ro-

mains, qui se voyaient menacés des plus grands revers. Tous les restes des guerres civiles, tels qu'une dernière maladie du corps politique, s'étaient rassemblés autour de lui. Il avait déja défait plusieurs généraux sans expérience; et alors il faisait la guerre contre Métellus Pius, capitaine distingué et d'une grande réputation, mais qui, appesanti par l'âge, laissait échapper les occasions favorables que la guerre lui présentait, et que Sertorius lui ravissait toujours par sa promptitude et son activité. Celui-ci paraissait tout-à-coup devant Métellus avec une extrême audace, et, faisant la guerre à la manière des brigands, il troublait sans cesse par ses embûches, par ses courses imprévues, un général accoutumé, comme un athlète, à des combats réguliers, et qui ne savait conduire que des troupes pesamment armées, faites pour combattre de pied ferme. Pompée, qui avait encore toutes ses troupes, intriguait à Rome pour être envoyé au secours de Métellus; et, sans égard à l'ordre que lui avait donné Catulus de licencier ses troupes, il se tenait, sous divers prétextes, toujours en armes autour de la ville, jusqu'à ce qu'enfin, sur la proposition de Philippe, on lui donna le commandement qu'il desirait. Quelqu'un des sénateurs ayant demandé à Philippe, avec étonnement, s'il croyait qu'il fallût envoyer Pompée en Espagne pour le consul : « Non seulement pour » le consul, repartit Philippe, mais pour les con- » suls : » voulant faire entendre par-là que les deux consuls n'étaient propres à rien. Pompée ne fut pas plus tôt arrivé en Espagne, que les nouvelles espérances qu'il fit concevoir, comme il est ordinaire à un nouveau général qui jouit d'une grande réputation, changèrent les dispositions des esprits; les peuples qui n'étaient pas solidement attachés à Sertorius se révoltèrent contre lui; et Sertorius, vivement piqué de cette désertion, se permit contre Pompée des propos pleins d'arrogance, et des railleries insultantes : « Si je ne craignais cette » vieille, disait-il en parlant de Métellus, je ne » ferais usage contre cet enfant que de la férule » ou du fouet. » Mais au fond il redoutait Pompée; et cette crainte l'obligea de se tenir sur ses gardes, et de faire la guerre avec plus de précautions. Car Métellus (ce qu'on aurait eu peine à croire) menait une vie déréglée, et s'abandonnait à toutes sortes de voluptés; il s'était fait subitement en lui un changement si extraordinaire, qu'il donnait dans le plus grand luxe, et faisait une dépense excessive. Cette conduite attirait à Pompée une bienveillance singulière, et augmentait de plus en plus la bonne opinion qu'on avait de lui: on le voyait avec plaisir ajouter de jour en jour à une frugalité qui ne paraissait pas susceptible de retranchement; car il était naturellement porté à la tempérance et à la modération dans tous ses desirs.

XVII. Des divers événements qui eurent lieu dans cette guerre, aucun n'affligea autant Pompée que la prise de Lauron (13) par Sertorius; il croyait le tenir renfermé devant cette ville, et il s'en était même vanté avec assez de complaisance; quand tout-à-coup il se trouva lui-même tellement enveloppé, que, n'osant faire aucun mouvement, il vit Lauron livrée aux flammes en sa présence. Il est vrai que bientôt après il vainquit, près de Valence, Hérennius et Perpenna, deux officiers distingués, qui s'étaient réfugiés auprès de Sertorius, dont ils étaient les lieutenants, et leur tua plus de dix mille hommes. Enflé de cette victoire, il conçut de plus hautes espérances, et se hâta de marcher contre Sertorius, afin que Métellus ne partageât point avec lui l'honneur de la victoire. Les armées en vinrent aux mains vers la fin du jour, près de la rivière de Sucron (14); les deux généraux craignaient également l'arrivée de Métellus : Pompée, pour combattre seul; Sertorius, pour n'avoir à combattre qu'un général. Le succès fut douteux, il y eut des deux côtés une aile victorieuse; mais des deux généraux, Sertorius y acquit plus de gloire; car il renversa et mit en déroute l'aile qui lui était opposée. Durant l'action, Pompée fut attaqué par un cavalier d'une taille avantageuse qui était démonté; ils se chargèrent vigoureusement, et leurs épées ayant glissé sur leurs mains avec des effets bien différents, Pompée fut légèrement blessé, et il coupa la main de son ennemi. Une foule de Barbares, voyant les troupes de Pompée en fuite, coururent tous ensemble sur lui; mais il se sauva, contre toute espérance, en abandonnant son cheval, dont le harnais d'or et les riches ornements arrêtèrent les ennemis, qui, en se battant pour le partage du butin, donnèrent à Pompée le temps de s'échapper. Le lendemain, à la pointe du jour, les deux généraux remirent leurs troupes en bataille, pour assurer la victoire que chacun d'eux disait avoir remportée; mais l'arrivée de Métellus obligea Sertorius de se retirer, et de laisser son armée se débander; car ses soldats étaient accoutumés ainsi à se disperser et à se rassembler en un instant, en sorte que souvent Sertorius errait seul dans la campagne, et que tout-à-coup il reparaissait à la tête de cent cinquante mille combattants, comme un torrent qui, souvent à sec, se trouve plein en un instant.

XVIII. Après la bataille, Pompée alla au-devant de Métellus; et quand il fut près de lui, il donna ordre à ses lieutenants de baisser leurs faisceaux, pour faire honneur à ce général, qui le surpassait en dignité. Métellus s'y opposa, et en toute occasion il montra la plus grande modestie, ne s'attri-

buant, soit comme consulaire, soit comme son ancien, d'autres prérogatives que de donner, quand ils campaient ensemble, le mot d'ordre à toute l'armée : mais le plus souvent leurs camps étaient séparés, car ils avaient affaire à un ennemi qui, toujours en activité, et sachant en un clin d'œil les attirer d'un combat à un autre, les obligeait de diviser souvent leurs forces; enfin, en leur coupant les vivres, en ravageant tout le pays, en se rendant maître de la mer, il les chassa tous deux de l'Espagne, et les força, faute de subsistances, de se retirer dans d'autres provinces. Cependant Pompée, qui avait sacrifié à cette guerre la plus grande partie de sa fortune, écrivit au sénat de lui envoyer de l'argent, s'il ne voulait pas qu'il ramenât son armée en Italie. Lucullus, alors consul, et ennemi de Pompée, aspirant à être chargé de la guerre contre Mithridate, réussit à lui en faire envoyer; il craignait que le refus de cet argent ne fournît à Pompée le prétexte qu'il cherchait de laisser là Sertorius, et de tourner ses armes contre Mithridate, qui lui offrait une expédition plus glorieuse, et un adversaire plus facile à vaincre.

XIX. Cependant Sertorius mourut victime de la trahison de ses propres officiers : à la tête de cette conjuration était Perpenna, qui crut pouvoir le remplacer, parcequ'il avait la même armée et les mêmes appareils de guerre; mais il n'avait pas le même talent pour en faire usage. Pompée, qui s'était aussitôt mis en campagne, informé que Perpenna ne savait par où s'y prendre, lui détacha dix cohortes, comme une amorce pour le combat, avec ordre de s'étendre dans la plaine. Perpenna, ayant donné dans le piége, se mit à la poursuite de ces troupes; mais Pompée, paraissant tout-à-coup avec le reste de son armée, le charge, le défait, et le met en déroute. La plupart des officiers périrent dans le combat; Perpenna fut pris et amené à Pompée, qui le fit tuer sur-le-champ : en cela il ne manqua pas à la reconnaissance, et n'oublia pas les services qu'il en avait reçus en Sicile, comme quelques uns l'en ont accusé; au contraire, il fit un trait de grandeur d'ame qui sauva la république : car Perpenna, s'étant saisi des papiers de Sertorius, montrait des lettres des plus puissants d'entre les Romains qui, dans l'intention de troubler l'état et de changer la forme du gouvernement, appelaient ce général en Italie. Pompée, qui craignit que la publicité de ces lettres n'allumât des guerres plus vives que celles qu'on venait d'éteindre, les brûla sans les lire, et fit mourir Perpenna. Après avoir séjourné en Espagne autant de temps qu'il en fallut pour assoupir les plus grands troubles, pour apaiser et dissiper les émotions qui auraient pu ranimer la guerre, il ramena son armée en Italie, où il arriva fort à propos, lorsque la guerre des esclaves était dans sa plus grande vigueur. Crassus, qui commandait les Romains contre ces rebelles, sachant que Pompée approchait, se hâta de livrer témérairement la bataille; il eut le bonheur de la gagner, et tua douze mille trois cents de ces esclaves; mais la fortune, qui voulait absolument faire partager à Pompée la gloire de ce succès, fit que cinq mille de ces fugitifs, qui s'étaient sauvés du combat, tombèrent entre ses mains; il les tailla tous en pièces, et, se hâtant de prévenir Crassus, il écrivit promptement au sénat qu'à la vérité Crassus avait défait les gladiateurs en bataille rangée, mais que lui il avait extirpé les racines de cette guerre (15); ce que les Romains, remplis d'affection pour Pompée, aimaient à entendre et à répéter. Pour la défaite de Sertorius en Espagne, personne n'eût osé dire, même en plaisantant, qu'un autre que Pompée y eût eu part.

XX. Malgré l'estime singulière qu'on avait pour lui, et les hautes espérances qu'il avait fait concevoir, les Romains ne laissaient pas de craindre qu'il ne voulût pas licencier son armée, et que, s'élevant par la force à la suprême puissance, il ne succédât à la tyrannie de Sylla. Aussi, dans cette foule si nombreuse qui allait au-devant de lui sur les chemins pour le recevoir, la crainte en conduisait autant que l'affection (16); mais l'assurance qu'il donna qu'après son triomphe il congédierait ses troupes ayant dissipé ce soupçon, ses envieux n'eurent plus à lui reprocher que la préférence qu'il donnait au peuple sur le sénat, et le projet qu'il avait formé, pour plaire à la multitude, de relever la dignité du tribunat, abattue par Sylla : ce reproche était fondé, car il n'y avait rien que le peuple romain desirât plus ardemment et avec plus de fureur que le rétablissement de cette magistrature. Pompée regardait donc comme un grand bonheur pour lui l'occasion qui se présentait de la lui rendre; il sentait que s'il était prévenu par un autre, il ne s'offrirait jamais une grace à faire au peuple, par laquelle il pût reconnaître l'affection qu'on lui portait. Il obtint à la fois un second triomphe et le consulat (17), et la réunion de ces deux honneurs n'ajouta point à l'estime et à l'admiration qu'il inspirait; mais ce qui parut le témoignage le plus illustre de sa grandeur, c'est que Crassus, le plus riche, le plus éloquent, le plus grand de tous ceux qui avaient part au gouvernement, qui méprisait même Pompée et tous les autres magistrats, n'osa cependant briguer le consulat qu'après en avoir demandé la permission à Pompée, à qui cette démarche fit plaisir; car depuis long-temps il cherchait l'occasion d'obliger Crassus, et de se lier avec lui; aussi appuya-t-il sa demande avec le plus grand zèle,

et en sollicitant le peuple en faveur de Crassus, il protesta qu'il ne saurait pas plus de gré du consulat même, que du choix qu'on ferait de Crassus pour son collègue. Cependant, lorsqu'ils eurent été nommés consuls, ils ne cessèrent d'être toujours en opposition l'un contre l'autre (18).

XXI. Crassus avait plus d'autorité dans le sénat, et Pompée plus de crédit auprès du peuple; il lui avait rendu le tribunat, et avait permis que, par une loi expresse, les jugements fussent de nouveau transférés aux chevaliers (19). Le peuple le vit, avec un plaisir singulier, paraître devant les censeurs pour demander l'exemption du service militaire. C'était la coutume à Rome que les chevaliers, après avoir servi le temps prescrit par la loi, amenassent leur cheval sur la place publique, devant les deux magistrats qu'on appelle censeurs; et là, après avoir nommé les généraux et les capitaines sous lesquels ils avaient servi, après avoir rendu compte des campagnes qu'ils avaient faites, ils obtenaient leur congé, et recevaient publiquement l'honneur ou la honte que chacun méritait par sa conduite. Les censeurs Gellius et Lentulus étaient assis alors sur leur tribunal, avec les ornements de leur dignité, et ils faisaient la revue des chevaliers, lorsqu'on vit de loin Pompée descendre vers la place, précédé de tout l'appareil de la dignité consulaire, et menant lui-même son cheval par la bride. Quand il fut assez près pour être reconnu des censeurs, il ordonna à ses licteurs de s'ouvrir, et approcha son cheval du tribunal de ces magistrats. Le peuple, saisi d'admiration, gardait un profond silence; et les censeurs, à cette vue, montraient une joie mêlée de respect. Le plus ancien de ces magistrats lui adressant la parole : « Pompée le » Grand, lui dit-il, je vous demande si vous avez » fait toutes les campagnes ordonnées par la loi. » — Oui, je les ai toutes faites, répondit Pompée » à haute voix, et je n'ai jamais eu que moi pour » général (20). » A ces mots, le peuple poussa de grands cris, et, dans les transports de sa joie, il ne pouvait mettre fin à ses acclamations; les censeurs se levèrent, et le reconduisirent chez lui, pour faire plaisir à la foule de citoyens qui le suivaient avec de grands applaudissements.

XXII. Le consulat de Pompée touchait à sa fin, et ses dissensions avec Crassus n'avaient fait qu'augmenter; un certain Caïus Aurélius, de l'ordre des chevaliers, qui ne prenait aucune part aux affaires publiques, montant à la tribune un jour d'assemblée, dit publiquement que Jupiter lui avait apparu dans son sommeil, et lui avait ordonné de dire aux consuls de ne point sortir de charge avant que de s'être réconciliés. Pompée, après cette déclaration, resta toujours debout, sans proférer une seule parole; mais Crassus lui prenant la main, et le saluant le premier, dit à haute voix : « Romains, je ne crois pas descendre au-dessous de » ma dignité en faisant les avances à Pompée, à » cet homme que vous avez vous-mêmes honoré » du titre de Grand dans sa première jeunesse [1], » et à qui vous avez décerné le triomphe avant qu'il » eût entrée au sénat. » Après cette réconciliation publique, ils se démirent du consulat. Crassus continua le genre de vie qu'il avait menée jusqu'alors, et Pompée évita de plaider, autant qu'il lui fut possible; il se retira peu à peu de la place, parut rarement en public, et toujours accompagné d'une suite nombreuse; il n'était plus facile de le voir et de lui parler qu'au milieu de la foule; il aimait à se montrer entouré d'un grand nombre de personnes qui lui faisaient la cour, persuadé que ce cortége lui donnait un air de grandeur et de majesté qui attirait le respect, et qu'il fallait, pour conserver sa dignité, ne jamais se familiariser avec des gens d'une condition obscure. Ceux, en effet, qui doivent leur grandeur à leurs succès dans les armes, et qui ne savent pas se plier à l'égalité populaire, courent risque d'être méprisés, quand reprenant la toge ils veulent être les premiers dans la ville, comme ils l'ont été dans les camps : d'un autre côté, ceux qui n'ont joué à l'armée qu'un rôle inférieur ne peuvent supporter de ne pas avoir au moins dans la ville le premier rang; aussi, quand ils tiennent dans les assemblées un homme qui s'est illustré par ses victoires, ils le rabaissent autant qu'ils peuvent, et le mettent presque sous leurs pieds; mais s'il leur cède dans la ville l'honneur et l'autorité, alors ils ne lui envient pas sa gloire militaire; c'est ce que donnèrent clairement à connaître les événements qui eurent lieu peu de temps après (21).

XXIII. La puissance des pirates, qui prit naissance en Cilicie, eut une origine d'autant plus dangereuse, qu'elle fut d'abord à peine connue (22). Les services qu'ils rendirent à Mithridate pendant sa guerre contre les Romains augmentèrent leurs forces et leur audace. Dans la suite, les Romains, qui, occupés par leurs guerres civiles, se livraient mutuellement des combats jusqu'aux portes de Rome, laissèrent la mer sans armée et sans défense. Attirés insensiblement par cet abandon, les pirates firent de tels progrès, que, non contents d'attaquer les vaisseaux, ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Déja même les hommes les plus riches, les plus distingués par leur naissance et par leur capacité, montaient sur des vaisseaux corsaires, et se joignaient à eux; il semblait que la piraterie fût devenue un métier honorable, et qui dût flatter l'ambition. Ils avaient, en plusieurs endroits, des

[1] Mot à mot, avant qu'il eût de la barbe.

arsenaux, des ports, et des tours d'observation très bien fortifiées; leurs flottes, remplies de bons rameurs et de pilotes habiles, fournies de vaisseaux légers que leur vitesse rendait propres à toutes les manœuvres, affligeaient encore plus par leur magnificence qu'elles n'effrayaient par leur appareil: leurs poupes étaient dorées; ils avaient des tapis de pourpre et des rames argentées; on eût dit qu'ils faisaient trophée de leur brigandage: on entendait partout sur les côtes les sons des instruments de musique; partout on voyait des hommes plongés dans l'ivresse; partout, à la honte de la puissance romaine, des officiers du premier ordre étaient jetés dans les fers, et des villes captives se rachetaient à prix d'argent: on comptait plus de mille de ces vaisseaux corsaires qui infestaient les mers, et qui déja s'étaient emparés de plus de quatre cents villes. Les temples, jusqu'alors inviolables, étaient profanés et pillés; tels que ceux de Claros, de Didyme (23), de Samothrace, de Cérès (24) à Hermione, et d'Esculape à Épidaure; ceux de Neptune dans l'isthme, à Ténare et à Calaurie, d'Apollon à Actium et à Leucade; enfin, ceux de Junon à Samos, à Argos et à Lacinie. Ils faisaient aussi des sacrifices barbares qui étaient en usage à Olympe (25), et ils célébraient des mystères secrets, entre autres ceux de Mithrès (26), qui se sont conservés jusqu'à nos jours, et qu'ils avaient, les premiers, fait connaître.

XXIV. Non contents d'insulter ainsi les Romains, ils osèrent encore descendre à terre, infester les chemins par leurs brigandages, et ruiner même les maisons de plaisance qui avoisinaient la mer. Ils enlevèrent deux préteurs, Sextilius et Bellinus, vêtus de leurs robes de pourpre, et les emmenèrent avec leurs domestiques et les licteurs qui portaient les faisceaux devant eux. La fille d'Antonius (27), magistrat honoré du triomphe, fut aussi enlevée en allant à sa maison de campagne, et obligée, pour obtenir sa liberté, de payer une grosse rançon. Leur insolence, enfin, était venue à un tel point, que lorsqu'un prisonnier s'écriait qu'il était Romain et qu'il disait son nom, ils feignaient d'être étonnés et saisis de crainte; ils se frappaient la cuisse, se jetaient à ses genoux, et le priaient de leur pardonner. Leur humiliation, leur état de suppliants faisaient d'abord croire au prisonnier qu'ils agissaient de bonne foi; car les uns lui mettaient des souliers, les autres une toge, afin, disaient-ils, qu'il ne fût plus méconnu. Après s'être ainsi long-temps joués de lui et avoir joui de son erreur, ils finissaient par descendre une échelle au milieu de la mer, lui ordonnaient de descendre et de s'en retourner paisiblement chez lui; s'il refusait de le faire, ils le précipitaient eux-mêmes dans les flots et le noyaient.

XXV. Toute notre mer [1], infestée par ces pirates, était fermée à la navigation et au commerce. Ce motif, plus qu'aucun autre, détermina les Romains, qui, commençant à manquer de vivres, craignaient déja la famine, à envoyer Pompée contre ces brigands, pour leur ôter l'empire de la mer. Gabinius, un de ses amis (28), en proposa le décret, qui non seulement conférait à Pompée le commandement de toutes les forces maritimes, mais qui lui donnait encore une autorité monarchique, et une puissance absolue sur toutes les personnes, sans avoir à en rendre compte; il lui attribuait aussi l'empire sur toute la mer, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et sur toutes les côtes à la distance de quatre cents stades [2]. Cet espace renfermait la plus grande partie des terres de la domination romaine, les nations les plus considérables et les rois les plus puissants. Il était autorisé enfin à choisir dans le sénat quinze lieutenants, qui rempliraient sous lui les fonctions qu'il voudrait leur assigner; à prendre chez les questeurs et les receveurs des deniers publics tout l'argent qu'il voudrait; à équiper une flotte de deux cents voiles, à lever tous les gens de guerre, tous les rameurs et tous les matelots dont il aurait besoin.

XXVI. Ce décret, lu publiquement, fut ratifié par le peuple avec l'empressement le plus vif. Mais les premiers et les plus puissants d'entre les sénateurs jugèrent que cette puissance absolue et illimitée, si elle pouvait être au-dessus de l'envie, était faite au moins pour inspirer de la crainte; ils s'opposèrent donc au décret, à l'exception de César qui l'approuva, moins pour favoriser Pompée que pour s'insinuer de bonne heure dans les bonnes graces du peuple, et se ménager à lui-même sa faveur. Tous les autres s'élevèrent avec force contre Pompée; et l'un des consuls lui ayant dit qu'en voulant suivre les traces de Romulus, il aurait la même fin que lui, il fut sur le point d'être mis en pièces par le peuple. Catulus s'étant levé pour parler contre cette loi, le peuple, qui le respectait, l'écouta dans le plus grand silence. Il fit d'abord un grand éloge de Pompée, sans laisser voir aucun sentiment d'envie; il conseilla au peuple de le ménager, de ne pas exposer sans cesse aux périls de tant de guerres, un si grand personnage. « Car » enfin, leur dit-il, si vous venez à le perdre, » quel autre général aurez-vous pour le rempla- » cer? — Vous-même, » s'écria-t-on tout d'une voix. Catulus, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur le peuple, se retira. Roscius se présenta ensuite; et personne n'ayant voulu l'écouter, il fit signe des doigts qu'il ne fallait pas nommer Pompée seul, mais lui donner un second. Le peuple, impa-

[1] La mer de Toscane, ou la mer Adriatique.
[2] Vingt de nos lieues communes.

tienté par ces difficultés, jeta de si grands cris, qu'un corbeau qui volait dans ce moment au-dessus de l'assemblée en fut étourdi (29), et tomba au milieu de la foule : ce qui prouve que ce n'est pas la rupture et la séparation de l'air agité qui fait quelquefois tomber des oiseaux à terre; cela vient de ce qu'ils sont frappés par ces clameurs qui, poussées avec force, excitent dans l'air une secousse violente et un tourbillon rapide. L'assemblée se sépara sans rien conclure; mais, le jour qu'on devait donner les suffrages, Pompée s'en alla secrètement à la campagne; et dès qu'il sut que le décret avait été confirmé, il rentra de nuit dans Rome, pour éviter l'envie qu'aurait excitée l'empressement du peuple à aller à sa rencontre.

XXVII. Le lendemain, à la pointe du jour, il sortit pour sacrifier aux dieux; et le peuple s'étant assemblé, il obtint presque le double de ce que le décret lui accordait pour ses préparatifs de guerre. Il était autorisé à équiper cinq cents galères, à mettre sur pied cent vingt mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. On choisit pour ses lieutenants vingt-quatre sénateurs, qui tous avaient commandé des armées; et on y ajouta deux questeurs. Le prix des denrées ayant baissé tout-à-coup, le peuple satisfait en prit occasion de dire que le nom seul de Pompée avait déja terminé cette guerre. Pompée divisa d'abord toute la mer Méditerranée en treize régions; il assigna à chaque division une escadre avec un commandant; et, étendant ainsi de tous côtés ses forces navales, il enveloppa, comme dans des filets, tous les vaisseaux des corsaires, leur donna la chasse, et les fit conduire dans ses ports. Ceux qui, l'ayant prévenu, s'étaient hâtés de lui échapper en se séparant, avaient cherché une retraite en divers endroits de la Cilicie, comme des essaims d'abeilles dans leurs ruches : il se disposa à les poursuivre avec soixante de ses meilleurs vaisseaux; mais il ne voulut partir qu'après avoir purgé la mer de Toscane et celles d'Afrique, de Sardaigne, de Corse et de Sicile, des brigands qui les infestaient; il le fit en quarante jours : il est vrai qu'il lui en coûta des peines infinies, et que ses lieutenants le secondèrent avec la plus grande ardeur.

XXVIII. Cependant à Rome le consul Pison, transporté de colère et d'envie, cherchait à ruiner les préparatifs de Pompée, et déja il avait congédié les rameurs. Pompée, qui en fut instruit, envoya toutes ses flottes à Brunduse, et se rendit lui-même à Rome par la Toscane. Dès qu'on y fut informé de son arrivée, le peuple sortit en foule au-devant de lui, comme s'il y eût eu long-temps qu'il l'avait conduit hors de la ville à son départ. Ce qui causait la joie de la multitude, c'est que, par un changement aussi prompt qu'inespéré, les vivres arrivaient avec la plus grande abondance. Aussi Pison risqua-t-il d'être déposé du consulat : Gabinius en avait déja dressé le décret; mais Pompée empêcha qu'il ne fût proposé. Après avoir terminé les affaires avec beaucoup de douceur, et avoir pourvu à tous ses besoins, il se rendit à Brunduse, où il s'embarqua. Comme il était pressé par le temps, il n'entra dans aucune des villes qui se trouvaient sur son passage; il s'arrêta seulement à Athènes, et, après y avoir fait des sacrifices aux dieux et salué le peuple, il s'en retourna. En sortant, il vit des inscriptions qu'on avait faites à sa louange, et qui n'avaient chacune qu'un seul vers; l'une était au-dedans de la porte, et disait :

Plus tu te montres homme, et plus tu parais dieu;

L'autre, placée en dehors, était conçue en ces termes :

Athènes t'attendait; elle te voit, t'honore (30).

XXIX. Quelques uns de ces pirates qui, réunis ensemble, écumaient encore les mers, ayant eu recours aux prières, il les avait traités avec beaucoup de douceur : maître de leurs vaisseaux et de leurs personnes, il ne leur avait fait aucun mal. Cet exemple ayant donné à un grand nombre d'autres d'heureuses espérances, ils évitèrent les lieutenants de Pompée, et allèrent se rendre à lui avec leurs enfants et leurs femmes. Il leur fit grace à tous, et se servit d'eux pour suivre à la piste ceux qui, se sentant coupables de trop grands crimes pour en espérer le pardon, se cachaient avec soin; il en prit plusieurs. Le plus grand nombre (c'étaient aussi les plus puissants) ayant mis en sûreté leurs familles, leurs richesses, et la multitude inutile, dans des châteaux et des forteresses du mont Taurus, montèrent sur leurs vaisseaux devant la ville de Coracésium (31) en Cilicie, et attendirent Pompée, qui venait les attaquer. Après un grand combat, dans lequel ils furent battus, ils se renfermèrent dans la ville, où Pompée les assiégea; mais bientôt ayant demandé à être reçus à composition, ils se rendirent, livrèrent les villes et les îles qu'ils occupaient, et qu'ils avaient si bien fortifiées, qu'elles étaient non seulement difficiles à forcer, mais presque inaccessibles. Leur soumission termina la guerre. Pompée n'avait pas mis plus de trois mois à purger les mers de tous ces pirates. Il prit un très grand nombre de vaisseaux, entre autres quatre-vingt-dix galères armées d'éperons d'airain, et fit vingt mille prisonniers. Il ne voulut pas les faire mourir; mais il ne crut pas sûr de renvoyer tant de gens pauvres et aguerris, ni de leur laisser la liberté de s'écarter ou de se rassembler de

nouveau. Réfléchissant que l'homme n'est pas, de sa nature, un animal farouche et indomptable; qu'il ne le devient qu'en se livrant au vice contre son naturel; qu'il s'apprivoise en changeant d'habitation et de genre de vie; que les bêtes sauvages elles-mêmes, quand on les accoutume à une vie plus douce, dépouillent leur férocité, il résolut d'éloigner ces pirates de la mer, de les transporter dans les terres, et de leur inspirer le goût d'une vie paisible, en les occupant à travailler dans les villes ou à cultiver les champs (32). Il plaça les uns dans les petites villes de la Cilicie les moins peuplées, qui les reçurent avec plaisir, parcequ'il leur donna des terres pour leur entretien. Il en mit un grand nombre dans la ville de Soli (33), que Tigrane avait depuis peu détruite et dépeuplée, et qu'il fit rebâtir. Enfin, il envoya les autres à Dyme, ville d'Achaïe, qui manquait d'habitants, et dont le territoire était aussi étendu que fertile.

XXX. Cette conduite fut blâmée par ses envieux; mais ses procédés en Crète, à l'égard de Métellus, affligèrent ses meilleurs amis mêmes. Ce Métellus, parent de celui que Pompée avait eu pour collègue en Espagne, était allé commander en Crète avant que Pompée fût nommé pour faire la guerre aux corsaires. Après la Cilicie, l'île de Crète était une seconde pépinière de pirates; Métellus en ayant pris un grand nombre, les avait fait punir de mort. Ceux qui restaient, étant assiégés par ce général, envoyèrent des députés à Pompée pour le supplier de venir dans leur île, qui faisait partie de son gouvernement, et se trouvait renfermée de tous côtés dans l'étendue de mer soumise à son autorité. Pompée accueillit leur demande, et écrivit à Métellus pour lui défendre de continuer la guerre. Il manda aussi aux villes de ne plus recevoir les ordres de Métellus, et envoya son lieutenant Lucius Octavius pour commander à sa place. Octavius étant entré dans les villes assiégées, y combattit pour la défense des pirates, et rendit Pompée non moins ridicule qu'odieux, de prêter ainsi son nom à des scélérats, à des impies; et, par une suite de sa rivalité, de sa jalousie contre Métellus, de les couvrir de sa réputation comme d'une sauvegarde : car, disait-on, Achille même, dans Homère, se conduit, non en homme sensé, mais comme un jeune étourdi qu'emporte un vain amour de gloire, lorsqu'il fait signe aux autres Grecs de ne pas tirer sur Hector,

Pour qu'on laisse à lui seul l'honneur de la victoire (34).

Que penser donc de Pompée qui combattait pour sauver les ennemis communs du genre humain, afin de priver des honneurs du triomphe un général qui avait pris tant de peine à les détruire? Métellus ne céda point à l'autorité de Pompée; il prit d'assaut ces corsaires, les fit punir de mort; et après avoir accablé de reproches Octavius au milieu même du camp, il le renvoya couvert de mépris.

XXXI. Quand on apprit à Rome que la guerre des pirates était terminée, et que Pompée profitait de son loisir pour visiter les villes de son gouvernement, un tribun du peuple, nommé Manilius, proposa un décret qui, donnant à Pompée le commandement de toutes les provinces et de toutes les troupes que Lucullus avait sous ses ordres, y joignait la Bythinie, occupée par Glabrion, le chargeait d'aller faire la guerre aux rois Mithridate et Tigrane, l'autorisait à conserver toutes les forces maritimes, et à commander avec la même puissance qu'on lui avait conférée pour la guerre précédente. C'était soumettre à un seul homme tout l'empire romain; car les provinces que le premier décret ne lui donnait pas à gouverner, telles que la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la Haute-Colchide et l'Arménie, lui étaient attribuées par le second, avec toutes les forces, toutes les armées que Lucullus avait employées à vaincre Mithridate et Tigrane. Le tort que ce décret faisait à Lucullus, en le privant de la gloire de ses exploits, en lui donnant un successeur aux honneurs du triomphe plutôt qu'aux travaux de la guerre, affligea les nobles, qui ne pouvaient se cacher l'injustice et l'ingratitude dont on payait ses services; mais ce n'était pas ce qui les touchait le plus : rien ne leur paraissait plus intolérable que de voir élever Pompée à un degré de puissance qu'ils regardaient comme une tyrannie véritable et déja tout établie. Ils s'encourageaient donc les uns les autres à faire rejeter cette loi, et à ne pas trahir la cause de la liberté. Mais quand le jour fut venu, la crainte qu'ils eurent du peuple leur ôta le courage, et ils gardèrent tous le silence, à l'exception de Catulus, qui, après avoir long-temps combattu la loi, voyant qu'il ne gagnait personne du peuple, adressa la parole aux sénateurs, et leur cria plusieurs fois, du haut de la tribune, de chercher, comme leurs ancêtres, une montagne ou une roche, où ils pussent se retirer et se conserver libres (35). Mais tout fut inutile; la loi passa au suffrage unanime des tribus; et Pompée, absent, fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avait usurpé par les armes, en faisant la guerre à sa patrie. Quand il reçut les lettres qui lui apprenaient ce que le peuple venait de décréter pour lui, et que ceux de ses amis qui étaient présents l'en félicitèrent, il fronça les sourcils, se frappa la cuisse, et s'écria, comme affligé et surchargé même de ce nouveau commandement :

« Ah ! mes travaux ne finiront donc pas ! Quel » bonheur pour moi si je n'avais été qu'un parti- » culier inconnu ! Passerai-je sans cesse d'un com- » mandement à un autre ! Ne pourrai-je jamais » me dérober à l'envie, et mener à la campagne, » avec ma femme, une vie douce et paisible ! » Cette dissimulation déplut à ses meilleurs amis, qui savaient très bien que son ambition naturelle et sa passion pour le commandement, enflammées encore par ses différends avec Lucullus, lui rendaient très agréable ce nouvel emploi.

XXXII. Ses actions l'eurent bientôt démasqué ; car il fit afficher partout ses ordonnances pour rappeler les gens de guerre, et mander auprès de lui les rois et les princes compris dans l'étendue de son gouvernement. Quand il fut arrivé en Asie, il ne laissa rien subsister de ce que Lucullus avait ordonné, remit aux uns les peines prononcées contre eux, priva les autres des récompenses qui leur avaient été décernées ; enfin, il prit à tâche de montrer aux admirateurs de Lucullus, que ce général n'avait plus aucune autorité. Lucullus lui en fit porter ses plaintes par des amis communs, qui furent d'avis qu'ils eussent ensemble une conférence ; elle eut lieu dans la Galatie : comme c'étaient deux grands généraux, qui s'étaient illustrés par les plus glorieux exploits, les faisceaux des licteurs qui marchaient devant eux étaient entourés de branches de laurier. Ces officiers furent les premiers qui se rencontrèrent. Lucullus venait d'un pays couvert de bois et de verdure ; Pompée au contraire avait fait une longue marche à travers des lieux arides, où l'on ne trouvait pas un seul arbre. Les licteurs de Lucullus voyant que ceux de Pompée avaient leurs lauriers flétris et desséchés, leur firent part des leurs qui étaient fraîchement cueillis, et en couronnèrent leurs faisceaux : on en tira le présage que Pompée venait pour frustrer Lucullus du prix de ses victoires, et lui en dérober toute la gloire. Lucullus avait sur Pompée l'avantage d'avoir été plus tôt consul que lui, et d'être plus âgé ; Pompée, honoré de deux triomphes, avait plus de dignités. Leur entrevue fut d'abord très honnête ; ils se donnèrent réciproquement les plus grandes marques d'amitié, exaltèrent les exploits l'un de l'autre, et se félicitèrent de leurs succès ; mais dans la suite de leur conversation ils ne gardèrent plus ni retenue ni mesure, et en vinrent jusqu'aux injures ; Pompée blâma l'avarice de Lucullus, Lucullus censura l'ambition de Pompée, et leurs amis eurent bien de la peine à les séparer. Lucullus distribua, comme il voulut, les terres de la Galatie qu'il avait conquises, et fit beaucoup d'autres présents ; Pompée, s'étant campé auprès de lui, défendit de lui obéir, et lui enleva tous ses soldats, à la réserve de seize cents, dont il voyait bien qu'il ne pourrait tirer lui-même aucun service, à cause de leur mutinerie, et qu'il savait d'ailleurs mal disposés pour Lucullus. Non content de ces mauvais procédés, il décriait hautement ses exploits : Lucullus, disait-il, n'avait fait la guerre que contre la pompe et le vain faste des deux rois, et lui avait laissé à combattre leur véritable puissance, puisque Mithridate, instruit en fin par ses revers, avait eu recours aux boucliers, aux épées, et à la cavalerie qui faisait sa force. Lucullus, usant de représailles, disait qu'il ne restait plus à Pompée qu'un fantôme, une ombre de guerre ; que, comme un oiseau de proie lâche et timide, il avait coutume de se jeter sur les corps qu'il n'avait pas tués, et de déchirer, pour ainsi dire, des restes de guerre ; il s'était de même attribué la défaite de Sertorius, celles de Lépidus et de Spartacus, quoiqu'elles fussent l'ouvrage de Crassus, de Métellus et de Catulus ; il n'était donc pas étonnant qu'il voulût usurper la gloire d'avoir terminé les guerres d'Arménie et de Pont, lui qui était parvenu, par toutes sortes de voies, à s'ingérer dans le triomphe de Crassus pour les esclaves fugitifs.

XXXIII. Lucullus ne tarda pas à partir pour l'Italie ; et Pompée, après avoir occupé avec sa flotte toute la mer qui s'étend depuis la Phénicie jusqu'au Bosphore (56), afin d'en rendre la navigation sûre, alla par terre chercher Mithridate : ce prince avait une armée de trente mille hommes de pied, et de deux mille chevaux ; mais il n'osait risquer de bataille. Campé d'abord sur une montagne très forte d'assiette, et où il n'était pas facile de l'attaquer, il fut obligé de l'abandonner, parcequ'il y manquait d'eau. Pompée s'en saisit aussitôt ; et conjecturant, par la nature des plantes qu'elle produisait, et par les ravins qui la coupaient en plusieurs endroits, qu'il devait y avoir des sources (57), il fit creuser partout des puits, et dans peu de temps le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne concevait pas que Mithridate eût ignoré si long-temps un tel avantage. Il alla se camper autour de ce prince, dont il environna le camp d'une muraille ; mais Mithridate, qu'il y tenait assiégé depuis quarante-cinq jours, se sauva sans être aperçu, avec l'élite de son armée, après avoir fait tuer tous les malades et toutes les personnes inutiles.

XXXIV. Pompée l'ayant atteint près de l'Euphrate, campa dans son voisinage ; et craignant qu'il ne se pressât de passer le fleuve, il fit marcher au milieu de la nuit son armée en ordre de bataille, et, à ce qu'on assure, à l'heure même où Mithridate avait eu, pendant son sommeil, une vision qui lui présageait sa destinée future. Il lui

sembla que, faisant voile sur la mer de Pont par un vent favorable, il était déja à la vue du Bosphore, et que, ne doutant plus de son salut, il s'en réjouissait avec ceux qui étaient dans le vaisseau, lorsqu'il se vit subitement privé de tout secours, et emporté au gré des vents sur un des débris de son naufrage : comme il était violemment agité par ce songe, ses amis entrèrent dans sa tente pour le réveiller, et lui apprendre que Pompée allait arriver. Il se vit dans la nécessité de combattre pour la défense de son camp ; et ses généraux ayant fait prendre les armes à ses troupes, les rangèrent en bataille. Pompée, averti qu'ils se préparaient à le recevoir, n'osait risquer un combat nocturne ; il voulait se borner à les envelopper pour empêcher qu'ils ne prissent la fuite, et les attaquer le lendemain à la pointe du jour, avec des troupes bien meilleures que celles des ennemis ; mais les plus vieux officiers le déterminèrent, par leurs vives instances, à combattre sans différer, parceque la nuit n'était pas tout-à-fait obscure, et que la lune, qui était déja basse, faisait suffisamment reconnaître les objets. Ce fut là surtout ce qui trompa les troupes du roi ; les Romains avaient la lune derrière le dos, et comme elle penchait vers le couchant, les ombres des corps, en se prolongeant fort loin, tombaient sur les ennemis, et les empêchaient de juger avec sûreté quel était l'intervalle qui les séparait des troupes de Pompée. Ils s'en croyaient donc très près, et, comme si l'on en fût déja venu aux mains, ils lançaient leurs javelots, qui n'atteignaient personne. Les Romains s'en étant aperçus, courent sur eux en jetant de grands cris, et les Barbares n'osant pas les attendre, saisis de frayeur, prennent ouvertement la fuite : il en périt plus de dix mille, et leur camp tomba au pouvoir de Pompée.

XXXV. Dès le commencement de l'action, Mithridate s'était fait jour à travers les Romains avec huit cents chevaux, et avait abandonné le champ de bataille ; mais bientôt ses cavaliers se dispersèrent, et il resta seul avec trois personnes, parmi lesquelles était Hypsicratia, une de ses concubines, qui avait toujours montré un courage si mâle et une audace si extraordinaire, que le roi l'appelait Hypsicratès[1] : habillée ce jour-là à la persienne, et montant un cheval perse, elle supporta sans fatigue les plus longues courses, servant toujours le roi, et pansant elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à une forteresse appelée Inora (38), où étaient les trésors et les meubles de Mithridate : là ce prince prit les robes les plus magnifiques, qu'il distribua à ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui, et donna à chacun de ses amis un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vivant, malgré lui, entre les mains des ennemis. De là il prit le chemin de l'Arménie pour aller joindre Tigrane, qui lui refusa l'entrée de ses états, et fit même publier qu'il donnerait cent talents[1] à quiconque lui apporterait sa tête ; ce qui obligea Mithridate d'aller passer l'Euphrate à sa source, pour s'enfuir par la Colchide.

XXXVI. Cependant Pompée entra dans l'Arménie, où il était appelé par le jeune Tigrane, qui s'était déja révolté contre son père, et qui vint au-devant du général romain jusqu'aux bords de l'Araxe ; ce fleuve prend sa source dans les mêmes lieux que l'Euphrate, et continuant son cours vers le levant, il va se jeter dans la mer Caspienne. Lorsque Pompée et le jeune Tigrane se furent joints, ils avancèrent ensemble dans le pays, et reçurent les villes qui se soumettaient. Le roi Tigrane, qui venait d'être entièrement défait par Lucullus, informé que Pompée était d'un caractère doux et facile, reçut dans sa capitale une garnison romaine ; et prenant avec lui ses parents et ses amis, il partit pour aller se rendre à Pompée. Il arrivait à cheval près des retranchements, lorsque deux licteurs de Pompée allant à sa rencontre, lui ordonnèrent de descendre de cheval, et d'entrer à pied, en lui disant que jamais on n'avait vu personne à cheval dans un camp romain. Tigrane obéit, et ôta même son épée, qu'il remit aux licteurs. Quand il fut auprès de Pompée, il détacha son diadème pour le mettre aux pieds de ce général, et en se prosternant bassement à terre, lui embrasser les genoux. Pompée le prévint, et, le prenant par la main, il le conduisit dans sa tente, le fit asseoir à un de ses côtés, et Tigrane, son fils, à l'autre : « Tigrane, » lui dit-il, c'est à Lucullus que vous devez vous » en prendre des pertes que vous avez faites jus» qu'ici ; c'est lui qui vous a enlevé la Syrie, la » Phénicie, la Cilicie, la Galatie et la Sophène (39) : » je vous laisse tout ce que vous aviez lorsque je » suis venu dans ces contrées, à condition que » vous paierez aux Romains six mille talents[2], pour » réparer les torts que vous leur avez faits : je » donne à votre fils le royaume de Sophène. » Tigrane, satisfait de ces conditions, et salué roi par les Romains, fut si transporté de joie, qu'il promit de donner à chaque soldat une demi-mine ; dix mines à chaque centurion, et un talent à chaque tribun[3] : mais son fils parut très mécontent ; et Pompée l'ayant fait inviter à souper, il répondit qu'il n'avait pas besoin de Pompée, ni des honneurs qu'il donnait ; qu'il trouverait d'autres Romains qui sauraient lui en procurer de plus considéra-

[1] Pour faire entendre qu'elle avait le courage d'un homme.

[1] Environ cinq cent mille livres. [2] Trente millions de livres.

[3] La demi-mine valait quarante-cinq livres, les dix mines neuf cents livres, le talent cinq mille livres.

bles. Pompée, piqué de cette réponse, le fit charger de chaînes, et le réserva pour son triomphe. Peu de temps après, Phraate, roi des Parthes, envoya redemander ce jeune prince, qui était son gendre, et représenter à Pompée qu'il devait borner ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée répondit que le jeune Tigrane tenait de plus près à son père qu'à son beau-père, et que la justice réglerait seule les bornes qu'il mettrait à ses conquêtes.

XXXVII. Après avoir préposé Afranius à la garde de l'Arménie, il fut obligé, pour suivre Mithridate, de prendre sa route à travers les nations qui habitent les environs du Caucase. Les plus puissantes sont les Albaniens et les Ibériens; ces derniers s'étendent jusqu'aux montagnes Moschiques (40), et au royaume de Pont; les Albaniens tournent plus à l'orient et vers la mer Caspienne. Ces derniers accordèrent d'abord le passage que Pompée leur avait demandé sur leurs terres; mais l'hiver ayant surpris son armée dans leur pays, et la fête des Saturnales étant arrivée dans ce temps-là, ces Barbares, au nombre au moins de quarante mille, voulurent les attaquer; et, dans cette intention, ils passèrent le fleuve Cyrnus (41), qui prend sa source dans les montagnes d'Ibérie, et après avoir reçu l'Araxe, qui descend de l'Arménie, se jette par douze embouchures dans la mer Caspienne. Suivant d'autres auteurs, le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe; il a son cours séparé près de ce dernier fleuve, et se décharge dans la même mer. Pompée eût pu facilement s'opposer au passage des ennemis; mais il les laissa traverser sans obstacle; et dès qu'ils furent passés, il les chargea si brusquement qu'il les mit en fuite, et en fit un grand carnage. Leur roi eut recours aux prières, et envoya des ambassadeurs à Pompée, qui lui pardonna son injustice, fit la paix avec lui, et marcha contre les Ibériens, qui, aussi nombreux et plus aguerris que les Albaniens, avaient le plus grand desir de servir Mithridate et de repousser Pompée. Ces Ibériens n'avaient jamais été soumis ni aux Mèdes, ni aux Perses; ils avaient même évité l'empire des Macédoniens, parcequ'Alexandre avait été obligé de quitter promptement l'Hyrcanie. Pompée les vainquit dans un grand combat, leur tua neuf mille hommes, et fit plus de dix mille prisonniers: il entra tout de suite dans la Colchide, où Servilius vint le retrouver à l'embouchure du Phase, avec les vaisseaux qui lui avaient servi à garder le Pont-Euxin.

XXXVIII. La poursuite de Mithridate, qui s'était caché parmi les nations du Bosphore (42) et des Palus-Méotides, entraînait de grandes difficultés : d'ailleurs Pompée reçut la nouvelle que les Albaniens s'étaient révoltés de nouveau. La colère et le desir de se venger l'ayant ramené contre eux, il repassa le Cyrnus avec beaucoup de peine et de danger : les Barbares en avaient fortifié la rive par une palissade de troncs d'arbres; après l'avoir traversé, il lui restait une longue route à faire dans un pays sec et aride: il fit donc remplir d'eau dix mille outres, et continua sa marche pour aller joindre les ennemis, qu'il trouva rangés en bataille sur le bord du fleuve Abas (43): ils avaient soixante mille hommes de pied, et douze mille chevaux; mais ils étaient mal armés, et n'avaient la plupart, pour toute défense, que des peaux de bêtes. Cosis, frère du roi, les commandait: dès que le combat fut engagé, ce prince courant sur Pompée, lui lança son javelot, et l'atteignit au défaut de la cuirasse. Pompée l'ayant joint, le perça de sa javeline, et l'étendit raide mort. On dit que les Amazones, descendues des montagnes voisines du fleuve Thermodon, combattirent à cette bataille avec les Barbares; car les Romains, en dépouillant les morts après le combat, trouvèrent des boucliers et des brodequins tels que les Amazones en portent; mais on ne découvrit pas un seul corps de femme. Les Amazones habitent la partie du Caucase qui regarde la mer d'Hyrcanie; elles ne sont pas limitrophes des Albaniens, dont les Gèles et les Lèges (44) les séparent; elles vont tous les ans passer deux mois avec ces derniers peuples sur les bords du Thermodon; et, ce terme expiré, elles rentrent dans leur pays, où elles vivent absolument seules, sans aucun commerce avec les hommes.

XXXIX. Après ce combat, Pompée se mit en chemin pour aller dans l'Hyrcanie, et de là jusqu'à la mer Caspienne; il n'en était qu'à trois journées de chemin (45); mais, arrêté par le grand nombre de serpents venimeux qu'on trouve dans ces contrées, il revint sur ses pas et se retira dans la petite Arménie, où il reçut des ambassadeurs des rois des Élymiens (46) et des Mèdes, à qui il écrivit des lettres remplies de témoignages d'amitié. Le roi des Parthes s'était jeté dans la Gordyenne, où il opprimait les sujets de Tigrane; Pompée détacha contre lui Afranius, qui le chassa et le poursuivit jusqu'à l'Arbélitide. Pompée ne voulut voir aucune des concubines de Mithridate qui lui furent amenées, il les renvoya toutes à leurs parents ou à leurs proches; car elles étaient la plupart femmes ou filles des capitaines et des courtisans de Mithridate. Stratonice, celle qui avait le plus de crédit auprès du roi, et à qui il avait confié la garde de la forteresse où était déposée la plus grande partie de ses richesses, était, dit-on, fille d'un musicien vieux et pauvre. Un jour qu'elle chanta, pendant le souper, devant Mithridate, ce prince en fut si ravi qu'il voulut l'avoir la nuit même, et qu'il renvoya le père très mécontent de ce qu'il ne lui avait pas dit un seul mot d'honnêteté; mais

le lendemain à son réveil, il vit, dans la maison où il était, des tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, un grand nombre de domestiques, des eunuques et des pages qui lui apportaient des habits magnifiques, et à sa porte un cheval couvert d'un riche harnais, tel qu'on en donnait aux amis du roi (47). Il crut que c'était une plaisanterie, et voulut s'enfuir de sa maison; mais ses domestiques l'arrêtèrent, et lui dirent que le roi lui avait donné la maison d'un homme fort riche qui venait de mourir; que ce n'était là qu'un échantillon et comme une montre des autres biens qui lui reviendraient de cette succession. Il avait de la peine à croire ce qu'on lui disait; mais enfin il se laissa revêtir d'une robe de pourpre, et montant à cheval, il traversa la ville, en criant : « Tous ces biens » sont à moi! » et lorsqu'il voyait quelqu'un se moquer de lui : « Ce ne sont pas mes folies, » disait-il, qui doivent vous surprendre; vous de» vez plutôt vous étonner que, dans cet excès de » joie qui me rend fou, je ne jette pas des pierres » à tous les passants. » Voilà de quelle famille et de quel sang était Stratonice (48). Elle livra à Pompée la forteresse qu'elle avait en garde, et lui fit de riches présents; mais Pompée ne prit que ce qui pouvait servir à la décoration des temples et à l'ornement de son triomphe; il voulut que Stratonice gardât tout le reste pour elle.

XL. Le roi des Ibériens lui envoya un lit, une table et un trône, le tout d'or massif, et le fit prier de les recevoir comme un gage de son amitié. Pompée les remit aux questeurs, pour le trésor public. Dans un château appelé Cénon, il trouva des papiers secrets de Mithridate, qu'il lut avec plaisir, parcequ'ils contenaient des preuves frappantes du caractère de ce prince. C'étaient des Mémoires qui attestaient qu'il avait empoisonné plusieurs personnes, entre autres son fils Ariarathe, et Alcée de Sardis, qui avait remporté sur lui le prix de la course des chevaux (49). Il y avait des explications des songes qu'il avait eus, lui et ses femmes; enfin, des lettres amoureuses de Monime à Mithridate, et de ce prince à Monime. Théophane prétend qu'il y trouva aussi un discours de Rutilius, dont le but était d'engager Mithridate à faire massacrer tous les Romains qui étaient dans l'Asie; mais la plupart des auteurs soupçonnent, avec bien de la vraisemblance, que c'est une méchanceté de Théophane, qui haïssait Rutilius, sans doute parcequ'il ne lui ressemblait en rien (50). Peut-être a-t-il inventé ce fait pour faire plaisir à Pompée, dont le père était représenté, dans l'histoire de Rutilius, comme le plus méchant des hommes. Pompée s'étant remis en marche, gagna la ville d'Amisus, où son ambition lui fit tenir la conduite la plus blâmable : il avait repris Lucullus avec aigreur d'avoir, avant la fin de la guerre (51), disposé des gouvernements, décerné des dons et des honneurs; ce que les vainqueurs ne font ordinairement que lorsque la guerre est terminée; et lui-même, lorsque Mithridate dominait encore dans le Bosphore, qu'il y avait rassemblé une puissante armée, il fit ce qu'il avait condamné dans Lucullus; et, comme si la guerre eût été finie, il donna des commandements de provinces et distribua des présents. Plusieurs capitaines et plusieurs princes, entre autres douze rois barbares, se rendirent auprès de lui; et pour leur faire plaisir, en écrivant au roi des Parthes, il ne lui donna pas dans ses lettres, comme les autres princes le faisaient, le titre de roi des rois.

XLI. Pendant son séjour dans cette ville, il conçut le plus violent desir de reconquérir la Syrie, et de pénétrer par l'Arabie jusqu'à la mer Rouge, afin d'avoir de tous côtés pour bornes de ses conquêtes l'Océan, qui environne la terre. En Afrique, il était le premier qui se fût ouvert, par ses victoires, un chemin jusqu'à la mer extérieure[1]; en Espagne, il avait donné la mer Atlantique pour borne à l'empire romain; et tout récemment encore, en poursuivant les Albaniens, il s'était approché de bien près de la mer d'Hyrcanie. Il partit donc dans la résolution de faire le tour de la mer Rouge; car il voyait que Mithridate était difficile à suivre à main armée, et plus dangereux dans sa fuite que dans sa résistance. Ainsi, disait-il, pour lui laisser un ennemi plus fort que lui-même, c'est-à-dire la famine, il mit des vaisseaux en croisière sur le Pont-Euxin, afin d'enlever les marchands qui porteraient des provisions dans le Bosphore : la peine de mort était décernée contre tous ceux qui seraient pris. En poursuivant sa route avec la plus grande partie de son armée, il arriva sur le champ de bataille où étaient les cadavres des soldats romains qui, sous Triarius, avaient combattu malheureusement contre Mithridate, et dont les corps étaient restés sans sépulture (52). Il les fit tous enterrer avec autant de soin que de magnificence; ce devoir, négligé par Lucullus, fut, à ce qu'il paraît, une des principales causes de la haine que ses soldats conçurent contre lui. Pompée, après avoir soumis, par son lieutenant Afranius, les Arabes qui habitent autour du mont Amanus, descendit dans la Syrie; et comme elle n'avait pas de rois légitimes (53), il en fit une province romaine. Il subjugua la Judée, et fit prisonnier le roi Aristobule; il y fonda quelques villes, rendit la liberté à d'autres, et punit les tyrans qui en avaient usurpé l'autorité. Mais il s'y occupa surtout de rendre la justice, de concilier les différends des villes et des rois; et

[1] L'Océan.

quand il ne pouvait s'y transporter en personne, il y envoyait ses amis: c'est ce qu'il fit en particulier pour les Arméniens et les Parthes qui se disputaient quelque province; ils s'en rapportèrent à sa décision, et il leur envoya trois arbitres pour juger leurs prétentions respectives; car l'opinion qu'on avait de sa justice et de sa douceur égalait celle de sa puissance; c'était même par-là qu'il couvrait la plupart des fautes de ses amis et de ceux qui avaient sa confiance: trop faible pour les empêcher de les commettre ou pour les en punir, il montrait une si grande douceur à ceux qui venaient se plaindre, qu'il leur faisait supporter patiemment l'avarice et la dureté de ses agents.

XLII. Démétrius, son affranchi, était de tous ses domestiques celui qui avait le plus de crédit auprès de son maître; il était jeune et ne manquait pas d'esprit, mais il abusait de sa fortune. On raconte à ce sujet que Caton le philosophe, qui dans sa jeunesse même avait déja une grande réputation de sagesse et de grandeur d'ame, alla voir la ville d'Antioche, pendant que Pompée en était absent. Il marchait à pied selon sa coutume, et ses amis le suivaient à cheval. En arrivant aux portes de la ville, il vit une foule de gens vêtus de robes blanches, et des deux côtés du chemin de jeunes garçons et des enfants rangés en haie. Caton, qui crut que tous ces préparatifs étaient faits pour lui, et qu'on venait par honneur au-devant de lui, en fut très mécontent, car il ne voulait aucune cérémonie. Il ordonna donc à ses amis de descendre de cheval, et de l'accompagner à pied. Lorsqu'ils eurent joint cette troupe, celui qui réglait la fête, et qui avait placé tout le monde, étant venu au-devant d'eux, avec une verge à la main et une couronne sur la tête, leur demanda où ils avaient laissé Démétrius, et à quelle heure il arriverait. Les amis de Caton éclatèrent de rire : « O malheureuse ville! » s'écria Caton; et il continua sa route sans rien ajouter. Il est vrai que Pompée lui-même adoucissait la haine qu'on portait à son affranchi, par la patience avec laquelle il souffrait son audace, sans jamais se fâcher. On assure que souvent Pompée attendait les convives qu'il avait priés à souper, afin de les recevoir pendant que Démétrius était déja assis à table, et qu'il avait sur sa tête son bonnet (54) insolemment enfoncé jusqu'au-dessous des oreilles. Avant son retour en Italie, il avait acquis dans les environs de Rome les plus belles maisons de campagne, les plus beaux parcs pour les exercices; il avait des jardins magnifiques qu'on appelait les jardins de Démétrius, tandis que Pompée, jusqu'à son troisième triomphe, était logé de la manière la plus simple et la plus modeste. Ce ne fut qu'après avoir construit ce théâtre si magnifique et si célèbre qui porte son nom, qu'il se fit bâtir, comme une espèce d'accessoire, une maison plus belle que la première, mais qui n'était pas faite pour exciter l'envie. Aussi celui qui en fut le maître après Pompée, étonné, en y entrant, de sa simplicité, demanda où était la salle à manger du grand Pompée; c'est du moins ce qu'on rapporte.

XLIII. Le roi de l'Arabie pétrée, qui ne s'était pas fort inquiété jusqu'alors de la puissance romaine, effrayé à l'approche de Pompée, lui écrivit qu'il était disposé à faire tout ce qu'il lui ordonnerait. Pompée, pour l'affermir dans cette résolution, mena son armée devant Pétra; mais cette expédition fut généralement blâmée; on crut que c'était un prétexte pour cesser de poursuivre Mithridate, contre lequel il devait, disait-on, tourner toutes ses forces, parceque c'était l'ancien ennemi des Romains, qu'il commençait à rallumer la guerre, et que, d'après les nouvelles qu'on en avait reçues du Bosphore, il se préparait à traverser la Scythie et la Péonie (55), pour entrer avec son armée en Italie. Pompée, persuadé qu'il était plus facile de ruiner sa puissance, en lui laissant continuer la guerre, que de le prendre dans la fuite, ne voulut pas inutilement le poursuivre; et pour gagner du temps, il chercha dans l'intervalle à faire d'autres expéditions. Mais la fortune trancha la difficulté: il n'était pas loin de Pétra, et après avoir assis son camp pour ce jour-là, il s'exerçait hors des retranchements à faire manœuvrer un cheval, lorsqu'il vit arriver du royaume de Pont des courriers qui lui apportaient d'heureuses nouvelles; on le reconnut aux lauriers, qui en pareil cas entourent selon la coutume des Romains, la pointe de leurs javelines. Les soldats les ayant aperçus, accoururent auprès de Pompée; il voulait, avant de donner audience aux courriers, achever son exercice; mais les soldats l'ayant supplié à grands cris de lire ces lettres, il descendit de cheval, prit les dépêches, et rentra dans le camp. Il n'y avait point de tribunal dressé; et les soldats, aussi curieux qu'impatients de savoir les nouvelles, ne se donnent pas le temps d'en élever un, tel qu'il est d'usage de le faire dans les camps; ils coupent d'épaisses mottes de terre qu'ils entassent les unes sur les autres, mettent en un monceau les bâts des bêtes de somme, et en font un tribunal. Pompée y monte, et leur annonce que Mithridate est mort; que la révolte de son fils Pharnace l'a porté à se tuer lui-même; que Pharnace s'est emparé de tous les états de son père, et qu'il lui mande, dans ses lettres, qu'il en a pris possession pour lui et pour les Romains.

XLIV. Aussitôt l'armée, se livrant aux transports de joie que devait lui causer cette nouvelle, fit des sacrifices et des festins, comme si la mort de Mi-

thridate l'eût délivrée d'un nombre infini d'ennemis. Pompée ayant ainsi mis à ses exploits une fin beaucoup plus facile qu'il n'avait pu l'espérer, partit de l'Arabie, et, traversant d'une marche rapide les provinces qui la séparent de la Galatie, il se rendit à Amisus, où il trouva des présents magnifiques que Pharnace lui envoyait, et plusieurs corps morts des princes du sang royal, au nombre desquels était celui de Mithridate (56) : ce dernier n'était pas facile à reconnaître aux traits du visage, parceque les esclaves qui l'avaient embaumé avaient oublié d'en dessécher la cervelle; mais ceux qui furent curieux de l'examiner le reconnurent à des cicatrices qu'il avait au visage. Pompée refusa de le voir; et pour détourner de lui la vengeance céleste, il le renvoya à Sinope. Mais il admira la magnificence de son habillement, la grandeur et l'éclat de ses armes. Car un certain Publius avait volé le fourreau de son épée, qui avait coûté quatre cents talents [1], et qu'il vendit à Ariarathe; Caïus, qui avait été nourri avec Mithridate, prit le diadème de ce prince, dont le travail était admirable, et qu'il donna secrètement à Faustus, fils de Sylla, qui le lui avait demandé. Pompée ignora alors ces deux vols; mais dans la suite Pharnace les ayant découverts, en fit punir les auteurs. Pompée, après avoir tout réglé, tout affermi dans ces provinces, voyagea avec beaucoup de pompe, en célébrant sur sa route des fêtes et des réjouissances publiques. A Mitylène, il déclara la ville libre, par estime pour Théophane, et il assista aux combats des poëtes, usités dans ce pays; ils avaient pris pour sujet de leurs ouvrages de poésie les exploits de Pompée. Il fut si charmé de leur théâtre, qu'il en fit lever et dessiner le plan pour en faire exécuter à Rome un pareil, mais plus grand et plus magnifique. De là passant à Rhodes, il y entendit discourir tous les sophistes, et leur donna à chacun un talent[2]. Posidonius a laissé par écrit le discours qu'il prononça devant lui, pour réfuter l'opinion d'Hermagoras sur la question générale (57). Dans Athènes, il traita les philosophes avec la même générosité qu'à Rhodes, et fit présent à la ville de cinquante talents [3] pour la réparer.

XLV. Il comptait arriver en Italie comblé de gloire, et aussi desiré dans sa maison qu'il desirait lui-même de s'y retrouver. Mais ce démon ennemi, qui a toujours soin de mêler aux plus grands biens et aux plus éclatantes faveurs de la fortune cette portion de mal qui suffit pour les corrompre, lui préparait depuis long-temps un retour triste et affligeant. Sa femme Mucia avait tenu depuis son départ la conduite la plus scandaleuse; tant qu'il fut éloigné, il ne tint aucun compte des bruits qui lui en revenaient. Mais quand il se vit près de l'Italie, et qu'il eut réfléchi à loisir sur les rapports qu'on lui avait faits, il lui envoya l'acte de divorce, sans avoir fait connaître ni alors, ni depuis, les motifs de cette répudiation (58); mais on les trouve dans les lettres de Cicéron. Il avait été précédé à Rome par divers bruits qui couraient sur son compte; ils y causèrent même un grand trouble, parcequ'on avait répandu qu'il entrerait dans la ville avec son armée, et qu'il usurperait le pouvoir souverain. Crassus, soit qu'il le craignît réellement, ou, comme il est plus vraisemblable, pour accréditer ce bruit calomnieux et aigrir encore l'envie qu'on portait à Pompée, sortit secrètement de Rome avec ses enfants et ce qu'il avait de plus précieux. Mais Pompée, à peine entré en Italie, assembla ses soldats; et après leur avoir parlé selon que l'exigeaient les circonstances, et les avoir remerciés de leurs services, il leur ordonna de se disperser chacun dans sa ville, et de ne pas oublier de revenir à Rome pour son triomphe. Son armée se sépara; et la nouvelle s'en étant bientôt répandue partout, elle produisit un effet admirable. Les villes qu'il traversait dans sa route voyant le grand Pompée sans aucune escorte de gens de guerre, accompagné seulement d'un petit nombre d'amis, comme au retour d'un simple voyage, entraînés par un vif sentiment d'affection, se répandirent en foule au-devant de lui, et le suivirent jusqu'à Rome, où il arriva avec de plus grandes forces que celles qu'il avait ramenées; et s'il avait eu envie de remuer et d'introduire des nouveautés dans le gouvernement, il n'aurait pas eu besoin de son armée.

XLVI. La loi ne lui permettant pas d'entrer dans Rome avant son triomphe, il envoya prier le sénat de différer l'élection des consuls, et de lui accorder la grace de pouvoir solliciter en personne pour Pison. Mais, sur l'opposition de Caton, sa demande fut rejetée (59). La liberté de Caton, et sa fermeté à soutenir ouvertement le parti de la justice, inspiraient tant d'admiration à Pompée, qu'il desira vivement de l'acquérir à quelque prix que ce fût. Il résolut donc d'épouser une de ses deux nièces, et de donner l'autre à son fils. Caton, ayant soupçonné que cette demande était un moyen imaginé par Pompée pour le corrompre et le séduire à la faveur de cette alliance, le refusa, au grand regret de sa femme et de sa sœur, qui ne lui pardonnaient pas de rejeter l'alliance du grand Pompée. Cependant Pompée, qui voulait porter Afranius au consulat (60), répandit de l'argent parmi les tribus; et ce fut dans ses jardins mêmes qu'on le distribua. On le sut bientôt dans toute la ville, et Pompée fut généralement blâmé de rendre vénale,

[1] Environ deux millions de notre monnaie.
[2] Cinq mille livres. [3] Deux cent cinquante mille livres.

pour des hommes qui ne pouvaient l'obtenir par leur vertu, une charge qu'il avait lui-même obtenue comme le prix de ses exploits. « Voilà, dit » alors Caton à sa femme et à sa sœur, voilà les » reproches que notre alliance avec Pompée nous » aurait fait partager. » Elles convinrent qu'il avait mieux jugé qu'elles ce qu'il convenait de faire.

XLVII. Quoique le triomphe de Pompée eût occupé deux journées entières, ce temps ne suffit pas pour en étaler toute la magnificence. Une grande partie de ce qu'on avait préparé ne put être exposée aux regards du public; et ce qui resta était si considérable, qu'on aurait pu en orner un second triomphe: la pompe était précédée de plusieurs écriteaux qui portaient les noms des nations conquises: c'étaient le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Médie, la Colchide, les Ibériens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Palestine, la Judée, l'Arabie, les pirates vaincus sur terre et sur mer. On y lisait que, dans ces divers pays, Pompée avait pris mille forteresses et près de trois cents villes, enlevé aux pirates huit cents vaisseaux, et repeuplé trente-neuf villes que leurs habitants avaient abandonnées. On y voyait que les revenus publics, qui ne montaient avant Pompée qu'à cinq mille myriades ou cinquante millions de drachmes, avaient été portés, par ses conquêtes, à huit mille cinq cents myriades, ou quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes; qu'il avait versé dans le trésor public, tant en argent monnayé qu'en meubles d'or et d'argent, vingt mille talents (61), outre ce qu'il avait donné à ses soldats, dont le moins récompensé avait reçu quinze cents drachmes[1]. Les prisonniers menés en triomphe furent, outre les chefs des pirates, le fils de Tigrane, roi d'Arménie, avec sa femme et sa fille; Zozime, femme du vieux Tigrane; Aristobule, roi des Juifs; la sœur de Mithridate, avec cinq de ses enfants; des femmes scythes; les otages des Albaniens et des Ibériens, et ceux du roi de Comagène: on y portait autant de trophées qu'il avait gagné de batailles, soit en personne, soit par ses lieutenants. Mais ce qui relevait encore plus sa gloire, et qui n'était arrivé à aucun autre Romain avant lui, c'est qu'après avoir déja triomphé de deux parties du monde, il triomphait alors de la troisième. On avait bien vu déja d'autres Romains honorés de trois triomphes; mais Pompée avait triomphé la première fois de l'Afrique; la seconde, de l'Europe; et la troisième, de l'Asie: ainsi, dans ses trois triomphes, il avait triomphé de la terre entière. Il était pourtant encore assez jeune; et ceux qui, le comparant à Alexandre, veulent, à quelque prix que ce soit, qu'il ressemblât en tout à ce prince, disent qu'il n'avait pas tout-à-fait trente-quatre ans; mais, dans la vérité, il approchait de quarante (62).

XLVIII. Heureux s'il eût terminé sa vie à cette époque, et qu'il n'eût vécu qu'autant de temps qu'il conserva la fortune d'Alexandre! mais dans le reste de sa vie il n'eut plus, ou que des prospérités qui lui attirèrent l'envie, ou que des adversités qui furent sans remède: en faisant servir à l'injustice d'autrui l'autorité qu'il avait acquise par des voies légitimes, il perdait de sa réputation autant qu'il augmentait la puissance de ceux qu'il favorisait. Ainsi, sans s'en apercevoir, il trouva sa perte dans sa force même et dans sa grandeur. Les endroits les mieux fortifiés des villes assiégées communiquent aux ennemis qui s'en emparent ce qu'elles ont de force: de même César, agrandi par la puissance de Pompée, le ruina ensuite, et le renversa par la force même qu'il avait reçue de lui contre ses concitoyens: je dois dire comment arriva cette fatale catastrophe. Quand Lucullus revint d'Asie, où Pompée l'avait accablé d'outrages, le sénat le reçut de la manière la plus honorable, et le pressa vivement, après le retour de Pompée, de s'occuper des affaires du gouvernement. Mais le courage et l'activité de Lucullus étaient bien refroidis: il s'était abandonné à l'oisiveté, et à toutes les jouissances que donnent les richesses. Cependant, lorsque Pompée fut arrivé, il reprit de l'ardeur, et l'attaqua si vigoureusement sur l'injure qu'il lui avait faite en Asie en cassant toutes ses ordonnances, que, soutenu de l'appui de Caton, il prenait déja le dessus, et l'emportait sur lui dans le sénat. Pompée, qui se sentait le plus faible et se voyait rebuté partout, fut forcé de recourir aux tribuns du peuple, et de s'attacher une foule de jeunes gens. Le plus scélérat et le plus audacieux d'entre eux, nommé Clodius, s'étant emparé de lui, le jetait à la tête du peuple, et avilissait sa dignité en le traînant sans cesse après lui dans les assemblées publiques, où il le faisait servir à confirmer toutes les nouveautés qu'il proposait, dans la vue de flatter la populace et de s'insinuer dans sa faveur. Il alla plus loin encore; et comme s'il eût rendu à Pompée des services importants, tandis qu'il ne faisait que le déshonorer, il exigea et obtint de lui, pour salaire, le sacrifice de Cicéron, le meilleur ami de Pompée, et qui, dans le cours de son administration, avait tout fait pour lui. Cicéron, dans le danger dont il était menacé, eut recours à Pompée, qui ne voulut pas le voir; il fit même refuser l'entrée de sa maison à ceux qui venaient de sa part, et sortit par une porte de derrière. Cicéron, qui craignit l'issue du jugement, se déroba de la ville et s'en

[1] Environ treize cent cinquante livres.

alla en exil. Quelque temps auparavant (63), César, revenu de sa préture d'Espagne, avait formé une intrigue politique qui lui acquit dans ce moment une grande faveur et dans la suite une puissance considérable, mais qui devint funeste à Pompée et à Rome. Il demandait son premier consulat; et, sentant bien que tant que Crassus et Pompée seraient mal ensemble il ne pourrait s'attacher à l'un sans avoir l'autre pour ennemi, il travailla à les réconcilier: action d'une sage politique sans doute, mais faite par un mauvais motif, et aussi adroite qu'insidieuse. Cette puissance, divisée entre deux rivaux, conservait l'équilibre dans Rome, comme une cargaison également distribuée le maintient dans un vaisseau : mais dès qu'elle fut réunie, et qu'elle pesa tout entière sur un seul point, elle devint si forte, que, n'ayant plus de contre-poids, elle finit par renverser la république.

XLIX. On disait un jour, devant Caton, que les différends qui survinrent dans la suite entre César et Pompée avaient causé la ruine de la république : « Vous vous trompez, leur dit-il, d'imputer ce malheur à ces derniers événements; ce n'est ni leur discorde, ni leur inimitié, mais plutôt leur amitié et leur union, qui ont été la première et la plus funeste cause de nos calamités. » Ce fut, en effet, cette liaison qui porta César au consulat; et il l'eut à peine obtenu, que, flattant la populace, les pauvres et les indigents, il proposa des lois pour établir de nouvelles colonies, et faire des partages de terres; n'ayant pas honte d'avilir ainsi la dignité de sa magistrature, et de faire dégénérer en un vrai tribunat la puissance consulaire. Bibulus, son collègue, s'opposait fortement à ces entreprises; et Caton se préparait à le soutenir de tout son pouvoir, lorsque César, amenant Pompée à la tribune, lui demande à haute voix s'il approuve ses lois. Sur sa réponse affirmative, il lui demande encore : « Si quelqu'un veut s'opposer par la force à leur autorisation, ne viendrez-vous pas auprès du peuple pour le soutenir ? — J'y viendrai, répondit Pompée; et contre ceux qui nous menacent de l'épée, j'apporterai l'épée et le bouclier. » Pompée n'avait encore rien fait ni rien dit de si violent; et ses amis disaient, pour l'excuser, que cette parole lui était échappée sans réflexion. Mais tout ce qu'il fit depuis ne prouva que trop qu'il s'était entièrement livré aux volontés de César. Car peu de temps après, contre l'attente de tout le monde, il épousa Julie, fille de César, déja promise à Cépion, qui devait l'épouser bientôt; et pour calmer le ressentiment de celui-ci, il lui donna sa fille, dont le mariage avec Faustus, fils de Sylla, était arrêté. César épousa Calpurnie, fille de Pison. Dès ce moment Pompée, remplissant la ville de soldats, s'empara des affaires à force ouverte. Le consul Bibulus étant descendu à la place publique avec Lucullus et Caton, les soldats se jetèrent sur ce premier magistrat, et brisèrent ses faisceaux; quelqu'un même d'entre eux osa lui jeter sur la tête un panier plein de fumier, et deux tribuns du peuple qui l'accompagnaient furent blessés. Par ces violences, ils chassèrent de la place publique tous ceux qui voulurent leur résister, et ils firent passer la loi qui ordonnait un partage de terres. Le peuple, séduit par cet appât, se laissa conduire à leur gré, et, ne songeant pas même à faire la moindre opposition, il donna son suffrage sans rien dire. Pompée fit confirmer toutes celles de ses ordonnances que Lucullus attaquait; César eut pour cinq ans le gouvernement des Gaules cisalpine et transalpine, et celui de l'Illyrie, avec quatre légions complètes; on désigna consuls pour l'année suivante, Pison, beau-père de César, et Gabinius, le plus outré des flatteurs de Pompée.

L. Bibulus, ne pouvant arrêter ces désordres, se tint renfermé dans sa maison (64), et n'en sortit pas les huit derniers mois de son consulat pour remplir les fonctions de sa charge : il les bornait à envoyer afficher des placards pleins d'invectives et d'accusations contre César et Pompée. Caton, comme inspiré par un esprit prophétique, annonçait dans le sénat les malheurs qui menaçaient Rome et Pompée lui-même. Lucullus, renonçant aux affaires, auxquelles son âge le rendait peu propre, vivait tranquille dans la retraite; ce fut alors que Pompée lui dit qu'il était moins de saison pour un vieillard de s'abandonner aux délices, que de s'occuper d'administration. Mais lui-même se laissa bientôt amollir par l'amour qu'il avait pour sa jeune femme. Uniquement occupé de lui plaire, il passait les journées entières avec elle, dans ses maisons de campagne ou dans ses jardins, et ne songeait plus aux affaires publiques. Aussi Clodius même, alors tribun du peuple, n'ayant plus pour lui que du mépris, osa se porter aux entreprises les plus audacieuses. Après qu'il eut chassé Cicéron de Rome, et relégué Caton en Cypre, sous prétexte d'une expédition militaire; qu'il eut vu César partir pour la Gaule, et qu'il fut assuré du dévouement du peuple, à qui il s'étudiait à complaire dans toute son administration, il entreprit de casser quelques ordonnances de Pompée; il lui enleva de force le jeune Tigrane, son prisonnier, qu'il retint chez lui, et suscita des procès aux amis de Pompée, pour essayer, dans leurs personnes, jusqu'où allait la puissance de leur protecteur. Enfin, un jour que Pompée assistait à l'instruction d'un procès, Clodius, entouré d'une troupe de scélérats audacieux, monta sur un lieu élevé, d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, et fit

à haute voix les questions suivantes : « Quel est » le souverain intempérant? Quel est l'homme » qui cherche un homme? Qui est celui qui se » gratte la tête avec un doigt? » Après chacune de ces questions, Clodius secouait sa robe, et ses satellites, comme un chœur qui répond alternativement à un des personnages, répétaient avec de grands cris : « C'est Pompée! »

LI. Ces outrages causaient un véritable chagrin à Pompée, qui n'était pas accoutumé à se voir outrager publiquement, et qui n'était pas fait à ces sortes de combats; il était encore plus affligé de la joie qu'en témoignait le sénat, qui regardait ces insultes comme la juste punition de la lâcheté qu'il avait eue de sacrifier Cicéron à Clodius. Mais lorsqu'on en fut venu aux mains sur la place publique même, et qu'il y eut eu plusieurs personnes de blessées; qu'un esclave de Clodius, qui s'était glissé dans la foule jusqu'auprès de Pompée, eut été surpris avec un poignard. Pompée prit prétexte de la crainte que lui donnaient l'insolence et les calomnies de Clodius, pour ne plus paraître aux assemblées tant que Clodius fut en charge, et se tenant retiré dans sa maison, il s'occupait des moyens de calmer le ressentiment du sénat et des meilleurs citoyens. Il rejeta le conseil que lui donnait Calléon de répudier Julie, et de renoncer à l'amitié de César, pour s'attacher au sénat; mais il écouta ceux qui lui proposèrent de rappeler Cicéron, l'ennemi le plus déclaré de Clodius, et fort ami du sénat (65). Il mena lui-même, accompagné d'une troupe nombreuse, le frère de Cicéron sur la place publique, pour faire au peuple la demande de son rappel. Il y eut encore à cette occasion un grand nombre de blessés et quelques morts de part et d'autre; mais enfin Pompée l'emporta sur Clodius.

LII. Cicéron, rappelé par un décret du peuple, ne fut pas plus tôt de retour à Rome, qu'il réconcilia Pompée avec le sénat; il fit passer la loi qui le chargeait de faire venir des blés en Italie, et le rendit, en quelque sorte, une seconde fois (66) maître de tout l'empire romain, et sur terre et sur mer. Cette loi mettait dans sa dépendance tous les ports, tous les marchés, toutes les ventes de fruits, en un mot tout le commerce maritime et tout le trafic des laboureurs. Clodius blâmait cette loi; il prétendait qu'elle n'avait pas été faite pour pourvoir à la disette des blés; mais qu'on avait fait exprès la disette pour avoir un prétexte de faire la loi, afin que, par cette nouvelle commission, Pompée pût ranimer sa puissance, qui commençait à languir, et à tomber, pour ainsi dire, en pâmoison. D'autres disent que ce fut une ruse du consul Spinther, qui, désirant d'être envoyé en Égypte au secours du roi Plotémée (67), avait voulu comme renfermer Pompée dans un emploi plus important. Cependant le tribun Canidius proposa, par un autre décret, d'envoyer Pompée en Égypte sans troupes, et avec deux licteurs seulement, pour remettre en paix le roi avec le peuple d'Alexandrie. Ce décret ne paraissait pas déplaire à Pompée; mais le sénat le rejeta, sous le prétexte honnête qu'il craignait pour un si grand personnage. Cependant on trouvait souvent sur la place, et devant le lieu où le sénat s'assemblait, des billets qui portaient que Ptolémée lui-même demandait pour général Pompée, au lieu de Spinther. Suivant Timagène, Ptolémée quitta l'Égypte sans nécessité, et à l'instigation de Théophane, qui voulait procurer à Pompée des moyens de s'enrichir, et de nouveaux sujets de faire la guerre; mais la méchanceté de Théophane ne saurait donner à ce conte autant de vraisemblance que le caractère de Pompée le rend incroyable; car jamais il ne fut méchant, et ne souilla son ambition par aucune bassesse. Chargé donc de la commission de procurer des blés à Rome, il envoya de tous côtés ses lieutenants et ses amis; et s'étant embarqué lui-même pour la Sicile, la Sardaigne et l'Afrique, il en fit des provisions considérables. Comme il allait se remettre en mer, il s'éleva un vent si impétueux, que les pilotes balançaient à partir. Mais Pompée, montant le premier sur son vaisseau, ordonne qu'on lève les ancres, et crie à haute voix : « Il est nécessaire que je parte; il ne l'est pas que » je vive. » Son audace et son activité trouvèrent la fortune favorable : arrivé en Italie, il remplit de blé tous les marchés, et couvrit la mer de vaisseaux; le superflu de ces provisions immenses suffit aux peuples voisins, et fut comme une source féconde qui coula partout sans interruption.

LIII. Dans ce même temps les guerres des Gaules augmentaient chaque jour la puissance de César : placé à un grand éloignement de Rome, il ne paraissait attaché qu'à combattre les Belges, les Suèves et les Bretons (68); et cependant, sans qu'on s'en doutât, il était au milieu du peuple, et, conduisant avec la plus grande habileté les principales affaires, il minait peu à peu le crédit de Pompée, s'incorporait en quelque sorte son armée, et l'employait moins pour faire la guerre aux Barbares, qu'il ne se servait de ces combats comme de chasses militaires pour endurcir ses soldats, pour les rendre redoutables et invincibles : il envoyait à Rome tout l'or et l'argent, toutes les dépouilles et les autres richesses qu'il prenait sur un si grand nombre d'ennemis, et il les faisait servir à corrompre ceux qui pouvaient lui être utiles; les riches présents qu'il faisait aux édiles, aux préteurs, aux consuls, et à leurs femmes, lui gagnaient un grand nombre de partisans : aussi, lorsqu'il eut

repassé les Alpes, et qu'il vint hiverner à Lucques, il se rendit de Rome dans cette ville une foule innombrable d'hommes et de femmes, qui accouraient à l'envi ; dans ce nombre il se trouva deux cents sénateurs, en particulier Crassus et Pompée, et l'on voyait tous les jours à sa porte jusqu'à cent vingt faisceaux de proconsuls et de préteurs; il les renvoya tous comblés de ses dons, et remplis des plus belles espérances; mais il fit avec Crassus et Pompée un traité secret, qui portait que ces deux derniers demanderaient ensemble un second consulat; que César, pour appuyer leur brigue, enverrait à Rome un grand nombre de ses soldats, qui donneraient leurs suffrages en leur faveur; qu'aussitôt après leur élection, ils travailleraient à obtenir pour eux-mêmes des gouvernements de provinces, des commandements d'armée, et à faire continuer César pour cinq ans dans ceux qu'il avait déja. Dès que ce traité fut connu dans Rome, il excita parmi les principaux citoyens une telle indignation, que le consul Marcellinus s'étant levé dans l'assemblée du peuple, demanda à Crassus et à Pompée s'ils brigueraient le consulat; et le peuple leur ayant ordonné de répondre, Pompée prit le premier la parole, et dit qu'il le briguerait peut-être, et que peut-être aussi il ne le briguerait pas (69). Crassus, en politique plus habile, répondit qu'il ferait ce qui lui paraîtrait plus utile pour le bien public. Marcellinus donc s'attachant à Pompée, lui parla avec un tel emportement, que Pompée lui reprocha d'être le plus injuste et le plus ingrat des hommes, d'avoir oublié que c'était lui qui, de muet et d'affamé qu'il était, lui avait rendu la parole, et lui avait donné les moyens de se rassasier jusqu'à rendre gorge.

LIV. Tous les autres prétendants au consulat s'étant désistés de leur poursuite, Lucius Domitius continua seul de le briguer, à la persuasion de Caton, qui, pour l'encourager à ne pas abandonner sa brigue, lui représenta que dans cette lutte il s'agissait moins du consulat que de la liberté publique, qu'il fallait défendre contre des tyrans. Les partisans de Pompée, redoutant la fermeté de Caton, et craignant qu'ayant déja le sénat pour lui, il ne fit changer la plus saine partie du peuple, et ne l'entraînât dans son parti, résolurent d'empêcher que Domitius ne descendît à la place publique pour solliciter les suffrages. Des gens armés, qu'ils envoyèrent contre lui, tuèrent l'esclave qui marchait devant son maître avec un flambeau, et obligèrent les autres de prendre la fuite : Caton, blessé au bras droit en défendant Domitius, se retira le dernier. Parvenus au consulat par ces violences, Crassus et Pompée ne montrèrent pas plus de modération dans le reste de leur conduite; et d'abord voyant que le peuple, qui voulait élever Caton à la préture, commençait à lui donner les suffrages, Pompée rompit l'assemblée, sous prétexte qu'il avait eu quelque augure défavorable (70); et ayant ensuite corrompu les tribus à prix d'argent, ils portèrent à la préture Antias et Vatinius (71), firent proposer, par le tribun du peuple Trébonius, les décrets dont ils étaient convenus à Lucques : l'un continuait à César pour cinq ans les gouvernements dont il était déja pourvu; un second donnait à Crassus la Syrie, et la conduite de la guerre contre les Parthes; le troisième attribuait à Pompée le gouvernement de toute l'Afrique et des deux Espagnes (72), avec quatre légions; il en prêta deux à César, qui les lui demanda pour la guerre des Gaules. Crassus, à la fin de son consulat, partit pour son gouvernement. Pompée resta dans Rome pour la dédicace de son théâtre, et fit célébrer des jeux gymniques, des chœurs de musique, et des combats d'animaux, où il y eut jusqu'à cinq cents lions de tués; ils furent terminés par un combat d'éléphants, le plus terrible des spectacles (73).

LV. Cette magnificence lui mérita de nouveau l'admiration et la bienveillance du peuple; mais bientôt il ne fut pas moins l'objet de son envie, quand on le vit abandonner à ceux de ses lieutenants qu'il chérissait le plus ses gouvernements et ses armées, et passer son temps à se promener avec sa femme dans ses plus belles maisons de plaisance, soit qu'il fût toujours amoureux d'elle, soit qu'en étant tendrement aimé, il n'eût pas la force de s'en séparer, car on en donne cette dernière raison. Il est vrai que l'amour de Julie pour Pompée était connu de tout le monde, non qu'il fût d'âge à être aimé si passionnément; mais la tendresse de cette femme prenait sa source dans la sagesse de son mari, qui n'aimait point d'autre femme qu'elle, et dans sa gravité naturelle, qui n'avait rien d'austère, et était tempérée par une conversation remplie de grace, propre surtout à s'insinuer dans l'esprit des femmes, car on ne peut révoquer en doute le témoignage que lui rendait sur ce point la courtisane Flora. Un jour d'assemblée pour l'élection des édiles, on en vint aux mains; plusieurs personnes furent tuées auprès de Pompée, qui, étant tout couvert de sang, fut obligé de changer d'habit. Ses esclaves coururent rapporter chez lui ses vêtemens souillés de sang : leur précipitation ayant causé du trouble et du tumulte dans la maison, Julie, qui était enceinte, s'évanouit à la vue de cette robe ensanglantée; elle eut beaucoup de peine à reprendre ses sens; et l'inquiétude, la frayeur qu'elle avait eue, la firent avorter. Cet accident inspira tant d'intérêt pour elle, que ceux qui condamnaient le plus l'attachement de Pompée pour César ne pouvaient blâmer sa tendresse pour sa

femme. Elle devint grosse une seconde fois, et accoucha d'une fille; mais elle mourut dans son travail, et l'enfant ne lui survécut que peu de jours. Pompée se disposait à la faire inhumer dans sa terre d'Albe, lorsque le peuple, usant de violence, emporta le corps au champ de Mars, moins pour faire plaisir à César et à Pompée, que pour témoigner la compassion que lui inspirait cette jeune femme; et dans les honneurs qu'il lui rendait, il paraissait en faire beaucoup plus pour César absent que pour Pompée, qui était alors à Rome.

LVI. Mais cette mort fut bientôt suivie d'une agitation violente, qui excita la plus grande fermentation : l'alliance entre César et Pompée, qui couvrait leur ambition plutôt qu'elle ne la réprimait, étant rompue, on ne parlait dans la ville que de division et de rupture. Peu de temps après on apprit que Crassus avait été défait et tué par les Parthes, et sa mort faisait tomber la plus forte barrière qui restât encore contre la guerre civile. La crainte que César et Pompée avaient de Crassus leur faisait observer l'un envers l'autre, jusqu'à un certain point, les lois de la justice; mais quand la fortune leur eut ôté cet athlète, qui pouvait lutter contre celui des deux à qui la victoire serait restée, alors on put leur appliquer ces vers d'un poëte comique :

Je vois ces deux rivaux préparer leurs combats;
L'huile couvre leurs corps, la poussière leurs bras.

Tant la fortune a peu de pouvoir sur la nature, dont elle ne saurait satisfaire les desirs! car une si grande autorité, une si vaste étendue de pays, ne purent assouvir l'ambition de ces deux hommes, qui cependant avaient souvent lu et entendu dire

Qu'en trois parts l'univers divisé par les dieux,
Du sort qui leur échut les rendit tous heureux (74).

Ils n'étaient que deux à partager l'empire romain, et ils ne croyaient pas qu'il pût leur suffire. Cependant Pompée, en parlant au peuple, dit qu'il avait obtenu toutes les charges beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait espéré, et qu'il les avait toujours quittées plus tôt qu'on ne s'y était attendu. Il avait en effet pour témoins de cette vérité les armées qu'il avait toujours licenciées de bonne heure; mais alors, persuadé que César ne congédierait pas la sienne, il voulut, sans rien innover, sans paraître se défier de lui, mais plutôt le mépriser et n'en tenir aucun compte, il voulut, dis-je, se faire des principales dignités de la république un rempart contre lui; mais quand il vit que les citoyens, corrompus à prix d'argent, ne distribuaient pas les magistratures selon ses desirs, il laissa régner l'anarchie dans la ville.

LVII. D'abord on sema le bruit qu'il fallait nommer un dictateur; le tribun Lucilius osa le premier en faire la proposition, et conseiller au peuple d'élire Pompée. Caton s'éleva contre le tribun avec tant de force, que ce magistrat fut en danger de perdre sa charge; plusieurs amis de Pompée se présentèrent pour le justifier, et assurèrent qu'il n'avait jamais ni demandé ni desiré la dictature. Caton donna de grands éloges à Pompée, et le pria de veiller à ce qu'on observât en tout l'ordre et la décence. Pompée alors eut honte de ne pas s'y prêter, et il veilla si bien, que Domitius et Messala furent nommés consuls [1]; mais bientôt une nouvelle anarchie ayant fait proposer par plusieurs personnes, avec encore plus d'audace, l'élection d'un dictateur, Caton, qui craignit d'être forcé, résolut d'abandonner à Pompée une grande autorité, mais limitée par les lois, afin de l'éloigner d'une magistrature dont la puissance tyrannique ne connaissait point de bornes. Bibulus lui-même, tout ennemi qu'il était de Pompée, proposa le premier dans le sénat de l'élire seul consul. « Par-là, disait-il, la ville sortira » de la confusion où elle est, ou du moins elle » sera dans la servitude de l'homme qui vaut le » mieux. » Cet avis ayant paru fort extraordinaire de la part de Bibulus, Caton se leva; et comme on ne douta point que ce ne fût pour le combattre, il se fit un grand silence. « Jamais, dit-il, je » n'aurais ouvert l'avis que vous venez d'entendre, mais puisqu'un autre l'a fait, je crois que » vous devez le suivre; je préfère à l'anarchie un » magistrat, quel qu'il puisse être, et je ne connais personne de plus propre que Pompée à » commander dans de si grands troubles. » Le sénat suivit son opinion, et décréta que Pompée serait nommé seul au consulat; que s'il croyait avoir besoin d'un collègue, il le choisirait lui-même; mais que ce ne pourrait être avant deux mois. Pompée, déclaré seul consul par Sulpicius, qui ce jour-là faisait, pendant l'interrègne, les fonctions de roi, alla embrasser Caton, et lui donna les plus grands témoignages d'amitié; il avoua qu'il ne devait qu'à lui l'honneur qu'il recevait, et le conjura de l'aider de ses conseils dans l'exercice de sa charge : « Vous ne me devez aucune reconnaissance, lui répondit Caton; en opinant, je » n'ai rien dit par considération pour vous, et je » n'ai consulté que l'intérêt de la république. Je » vous aiderai en particulier de mes conseils toutes les fois que vous me les demanderez; si vous » ne me les demandez pas, je dirai toujours publiquement ce que je penserai. » Tel était Caton dans toute sa conduite.

LVIII. Pompée étant rentré dans Rome, épousa Cornélie, fille de Métellus Scipion (75), et depuis

[1] L'an de Rome 701.

peu veuve de Publius, fils de Crassus, à qui elle avait été mariée fort jeune, et qui venait de périr chez les Parthes. Cette femme avait, outre sa beauté, bien des moyens de plaire : elle était versée dans la littérature, jouait très bien de la lyre, savait la géométrie, et lisait avec fruit les ouvrages de philosophie : avec tant d'avantages, elle avait su se garantir de ces airs de fierté, de ces manières dédaigneuses que donnent ordinairement aux jeunes femmes ces sortes de connaissances; elle avait d'ailleurs un père irréprochable dans sa naissance et dans sa réputation. Cependant ce mariage ne fut presque approuvé de personne : les uns y blâmaient la disproportion de l'âge; Cornélie était assez jeune pour avoir été mariée plus convenablement au fils de Pompée. Les plus honnêtes citoyens trouvaient que dans cette occasion il avait sacrifié les intérêts de la république, qui, dans l'extrémité où elle était réduite, l'avait choisi pour son médecin, et s'en était rapportée à lui seul de sa guérison : au lieu de répondre à cette confiance, on le voyait, couronné de fleurs, faire des sacrifices et célébrer des noces; tandis qu'il aurait dû regarder comme une calamité publique ce consulat qu'il n'aurait pas eu, contre les lois, seul et sans collègue, si Rome eût été plus heureuse.

LIX. Il s'occupa d'abord de faire procéder contre ceux qui avaient acheté les suffrages pour parvenir aux charges, et fit des lois pour régler les jugements. Il mit dans tout le reste de sa conduite autant de dignité que d'intégrité; et en présidant lui-même à ces jugements avec des gens armés, il y rétablit l'ordre et la tranquillité. Mais Scipion, son beau-père, ayant été cité en justice, Pompée fit venir chez lui les trois cent soixante juges, et les pria d'être favorables à l'accusé. L'accusateur voyant Scipion reconduit par les juges, de la place publique jusqu'à sa maison, se désista de sa poursuite. Cette inconséquence fit tort à Pompée. Il fut encore plus blâmé, lorsque, au mépris d'une loi qui défendait de louer les accusés dans le cours de l'instruction du procès, et dont il était l'auteur, il se présenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus. Caton, qui était au nombre des juges, se boucha les oreilles avec les deux mains, en disant qu'il ne convenait pas d'entendre louer un accusé contre la disposition des lois. On en prit prétexte pour récuser Caton avant qu'il donnât son avis; mais, à la honte de Pompée, Plancus n'en fut pas moins condamné par tous les autres juges (76). Peu de jours après, Hypséus, homme consulaire, appelé de même devant les tribunaux, attendit Pompée au moment où il sortait du bain pour aller se mettre à table; et se jetant à ses genoux, il implora sa protection. Pompée passa outre avec un air méprisant, et lui dit, pour toute réponse, qu'il ne gagnait, en le retenant, que de faire gâter son souper. Cette inégalité de conduite fut généralement blâmée; il mit d'ailleurs dans tout le reste le plus grand ordre, et se donna, pour les cinq mois qui restaient de son consulat, son beau-père pour collègue. On lui continua ses gouvernements pour quatre autres années, et on l'autorisa à prendre, tous les ans, dans le trésor public, mille talents [1] pour l'entretien et la solde des troupes.

LX. Les amis de César se prévalurent de cet exemple pour demander qu'on eût égard à tous les combats qu'il livrait pour étendre l'empire romain (77); il méritait, disaient-ils, ou qu'on lui donnât un second consulat, ou qu'on lui continuât son gouvernement, afin qu'un successeur ne vînt pas lui enlever la gloire de tant de travaux, et que, commandant seul dans les lieux qu'il avait soumis, il jouît en paix des honneurs que ses exploits lui avaient mérités. Cette demande ayant donné lieu à une grande discussion, Pompée, comme s'il eût voulu, par amitié, détourner l'envie qu'elle pouvait exciter contre César, dit qu'il avait des lettres de lui par lesquelles il demandait qu'on lui donnât un successeur, et qu'il fût déchargé de cette guerre : que pour le consulat, il lui paraissait juste qu'on lui permît de le demander, quoique absent (78). Caton s'opposa avec force à cette proposition; il exigea que César, réduit à l'état de simple particulier, après avoir posé les armes, vînt en personne solliciter auprès de ses concitoyens la récompense de ses services. Pompée n'insista plus; et, comme vaincu par les raisons de Caton, il garda le silence, et fit soupçonner que ses dispositions pour César n'étaient pas sincères. Il lui fit même redemander les deux légions qu'il lui avait prêtées, et allégua la guerre des Parthes, dont il était chargé. César, qui ne se méprit point sur le motif de cette demande, les lui renvoya, comblées de présents.

LXI. Bientôt après, Pompée tomba dangereusement malade à Naples; il guérit cependant; et les Napolitains, par le conseil de Praxagoras, firent des sacrifices d'actions de graces pour sa guérison. Les peuples voisins suivirent leur exemple; et ce zèle se communiqua tellement à toute l'Italie, qu'il n'y eut point de ville, petite ou grande, qui ne célébrât des fêtes pendant plusieurs jours. Il n'y avait pas d'endroits assez spacieux pour contenir tous ceux qui venaient au-devant de lui : les grands chemins, les bourgs et les ports étaient pleins de gens qui faisaient des sacrifices et des banquets pour témoigner leur joie de son rétablis-

[1] Cinq millions.

sement. Un grand nombre, couronnés de fleurs, allaient le recevoir avec des flambeaux, et l'accompagnaient en lui jetant des fleurs; le cortége dont il était suivi dans sa marche offrait le spectacle le plus agréable et le plus magnifique. Mais aussi ce ne fut pas une des moindres causes de la guerre civile. L'opinion présomptueuse qu'il conçut de lui-même, et l'extrême joie qu'il ressentit de tous ces honneurs, surmontèrent tous les raisonnements que la nature même des affaires devait lui suggérer : oubliant cette sage prévoyance qui jusque là avait assuré ses prospérités et le succès de ses entreprises, il se laissa aller à une confiance audacieuse, à un mépris insensé de la puissance de César, jusqu'à croire qu'il n'avait besoin contre lui ni d'armes, ni d'efforts, et qu'il le renverserait plus facilement qu'il ne l'avait élevé. Il était dans ces dispositions, lorsque Appius lui ramena des Gaules les troupes qu'il avait prêtées à César. Cet officier affecta de rabaisser les exploits qui s'étaient faits dans cette contrée, et de répandre des bruits injurieux à César. Il fallait, disait-il, que Pompée connût bien peu ses forces et sa réputation, pour vouloir se défendre contre César avec d'autres troupes que celles qu'il avait; il le vaincrait avec les légions mêmes de son ennemi aussitôt qu'il paraîtrait, tant les soldats haïssaient César et desiraient de revoir Pompée! Ces vains propos lui enflèrent si fort le cœur, et, en lui inspirant une confiance présomptueuse, le jetèrent dans une telle négligence, qu'il se moquait de ceux qui craignaient cette guerre : et quand on lui disait que si César marchait contre Rome, on ne voyait pas avec quelles troupes on pourrait lui résister, il répondait, avec un air riant et un visage serein, qu'il ne fallait pas s'en inquiéter; qu'en quelque endroit de l'Italie qu'il frappât du pied, il en sortirait des légions.

LXII. César, de son côté, suivait ses propres affaires avec plus d'ardeur que jamais; il s'approchait de l'Italie, et ne cessait d'envoyer des soldats à Rome pour se trouver aux élections. Il corrompait secrètement plusieurs des magistrats, entre autres Paulus, un des consuls, qu'il attira à son parti en lui donnant quinze cents talents (79); Curion, tribun du peuple, dont il paya les dettes immenses, et Marc-Antoine, qui, ami intime de Curion, s'était rendu caution pour ses dettes. Un des capitaines que César avait envoyés à Rome, et qui se tenait à la porte du sénat, ayant su que les sénateurs lui refusaient la prolongation de son gouvernement, frappa de sa main sur la garde de son épée, en disant : « Celle-ci la lui donnera. » C'était en effet le but vers lequel César dirigeait toutes ses démarches et tous ses préparatifs. Il est vrai que les propositions que Curion faisait pour lui paraissaient plus raisonnables et plus populaires : il demandait de deux choses l'une : ou que Pompée licenciât ses troupes, ou que César retînt les siennes. Réduits à l'état de simples particuliers, disait-il, ils en viendront à des conditions équitables; ou s'ils restent armés, ils se contenteront de ce qu'ils possèdent, et se tiendront tranquilles : affaiblir l'un par l'autre, ce serait doubler la puissance qu'on craint. Le consul Marcellus, en répondant à Curion, traita César de brigand, et proposa, s'il ne voulait pas mettre bas les armes, de le déclarer ennemi de la patrie : mais Curion, soutenu par Antoine et par Pison, parvint à faire mettre à l'épreuve l'opinion du sénat; il ordonna que ceux qui voulaient que César seul posât les armes, et que Pompée retînt le commandement, se missent tous du même côté; ce fut le plus grand nombre. Il dit ensuite à ceux qui étaient d'avis qu'ils posassent tous deux les armes, et qu'aucun ne conservât son armée, de passer du même côté; il n'y en eut que vingt-deux qui restassent fidèles à Pompée (80); tous les autres se rangèrent auprès de Curion, qui, fier de sa victoire et transporté de joie, courut à l'assemblée du peuple, qui le reçut avec de vifs applaudissements, et le couvrit de bouquets de fleurs et de couronnes. Pompée n'était pas alors au sénat; il n'est pas permis aux généraux qui reviennent à la tête de leurs armées d'entrer dans Rome; mais Marcellus s'étant levé, dit qu'il ne resterait pas tranquillement assis à écouter de vaines paroles, lorsqu'il voyait déja dix légions s'avancer du sommet des Alpes vers la ville; qu'il allait envoyer contre elles un homme capable de les arrêter et de défendre la patrie (81).

LXIII. Dès ce moment on changea d'habit dans Rome comme pour un deuil public. Et Marcellus, traversant la place, suivi de tout le sénat, alla trouver Pompée; et s'arrêtant devant lui : « Pompée, lui dit-il, je vous ordonne de secourir la » patrie, de vous servir pour cela des forces que » vous avez déja, et d'en rassembler de nouvelles. » Lentulus, l'un des consuls désignés pour l'année suivante, lui fit la même déclaration. Pompée commença donc à faire des levées; mais les uns refusèrent de donner leurs noms; d'autres, en petit nombre, y vinrent de mauvaise grace, et la plupart demandèrent qu'on prît des voies de conciliation. Car Antoine, malgré le sénat, avait lu devant le peuple une lettre de César, qui contenait des propositions très propres à attirer la multitude dans son parti : il demandait que Pompée et lui, après avoir quitté leurs gouvernements et licencié leurs troupes, se présentassent devant le peuple pour y rendre compte de leurs actions. Lentulus, qui était déja dans l'exercice de sa charge, n'assemblait point le sénat; Cicéron, nouvellement arrivé

de la Cilicie, proposait, pour accommodement, que César quittât la Gaule et licenciât son armée, dont il ne conserverait que deux légions, avec le gouvernement de l'Illyrie, où il attendrait son second consulat. Pompée ayant désapprouvé ce moyen de conciliation, les amis de César consentirent à lui proposer de licencier une des deux légions; mais Lentulus s'étant encore opposé à cette proposition, et Caton criant de son côté que Pompée faisait une grande faute en se laissant ainsi tromper, la négociation fut rompue. On apprit en même temps que César s'était emparé d'Ariminium (82), ville considérable de l'Italie, et qu'il marchait droit à Rome avec toute son armée. Mais cette dernière circonstance était fausse; il n'avait avec lui que trois cents chevaux et cinq mille hommes d'infanterie; il était parti sans attendre le reste de ses troupes, qui étaient encore au-delà des Alpes, parcequ'il voulait tomber brusquement sur des gens troublés et qui ne l'attendaient pas, au lieu de leur donner le temps de revenir de leur frayeur, et d'avoir à les combattre bien préparés. Arrivé sur les bords du Rubicon, qui faisait les limites de son gouvernement, il s'y arrêta, plongé dans un profond silence; et réfléchissant en lui-même sur la grandeur et sur la témérité de son entreprise, il différa quelque temps de passer ce fleuve. Mais enfin, comme ceux qui se précipitent du haut d'un rocher dans un abîme profond, il fit taire le raisonnement; et, s'étourdissant sur le danger, il dit à haute voix, en langue grecque, à ceux qui l'environnaient : « Le sort en est jeté ! » et il fit passer le Rubicon à son armée.

LXIV. Cette nouvelle, portée à Rome, jeta toute la ville dans un étonnement, un trouble et une frayeur dont il n'y avait pas encore eu d'exemple. A l'instant le sénat en corps et tous les magistrats se rendirent précipitamment auprès de Pompée. Tullus (83) lui ayant demandé quelles forces et quelle armée il avait à sa disposition, Pompée, après quelques moments de réflexion, lui répondit d'un ton mal assuré qu'il avait de prêtes les deux légions que César lui avait renvoyées, et que les nouvelles levées pourraient fournir promptement trente mille hommes. « Pompée, s'écria Tullus, vous nous avez trompés; » et il conseilla d'envoyer des ambassadeurs à César. Un certain Favonius, qui, sans être méchant, croyait, par une audace obstinée et souvent insultante, imiter la franchise de Caton, dit à Pompée de frapper du pied la terre, pour en faire sortir les légions qu'il avait promises. Pompée souffrit avec douceur une raillerie si déplacée; et Caton lui ayant rappelé ce qu'il lui avait prédit dès le commencement au sujet de César : « Dans tout ce que vous m'en avez dit, » lui répondit Pompée, vous avez mieux deviné » que moi; dans tout ce que j'ai fait, je me suis » plus conduit en ami. » Caton ouvrit l'avis de nommer Pompée général, avec un pouvoir absolu, en disant que ceux qui font les grands maux sont aussi ceux qui savent mieux y apporter des remèdes. Pompée partit aussitôt pour la Sicile, dont le gouvernement lui était échu par le sort, et tous les autres magistrats se rendirent de même dans les provinces qui leur avaient été assignées.

LXV. Cependant l'Italie était presque entièrement soulevée, et l'on était partout dans la plus grande perplexité. Ceux qui se trouvaient absents de Rome y accouraient de toutes parts, tandis que ceux qui l'habitaient se hâtaient d'en sortir, et d'abandonner une ville où, dans une si grande tempête, dans un trouble si violent, les citoyens bien intentionnés étaient trop faibles, et ceux qui pouvaient nuire opposaient aux magistrats une force redoutable et difficile à réduire. Il était même impossible de calmer la frayeur générale; et Pompée n'avait pas la liberté de suivre ses propres conseils pour remédier au désordre; chacun voulait lui inspirer la passion dont il était le plus affecté, soit de crainte, de tristesse, d'agitation ou d'inquiétude : aussi prenait-il dans un même jour les résolutions les plus contraires. Il ne pouvait rien savoir de certain sur les ennemis; on lui rapportait au hasard des choses opposées; et s'il refusait de les croire, on s'irritait contre lui. Enfin, après avoir déclaré que dans la confusion où l'on était il ne pouvait rien résoudre, il ordonna à tous les sénateurs de le suivre, protesta qu'il regarderait comme partisans de César tous ceux qui resteraient dans Rome, et en sortit lui-même sur le soir (84). Les consuls abandonnèrent aussi la ville, sans avoir fait aux dieux les sacrifices d'usage avant de partir pour la guerre. Ainsi, dans une conjoncture si périlleuse, Pompée pouvait paraître encore digne d'envie pour l'affection que tout le monde lui témoignait. Si la plupart des Romains blâmaient cette guerre, personne ne haïssait le général; et il en vit un grand nombre le suivre, moins par amour pour la liberté, que parcequ'ils ne pouvaient se résoudre à l'abandonner lui-même.

LXVI. Peu de jours après, César entra dans Rome, et s'en étant rendu maître, il traita avec douceur ceux qui étaient restés, et les rassura. Seulement Métellus, un des tribuns, ayant voulu l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public, il le menaça de la mort; et à cette terrible menace il ajouta cette parole plus terrible encore, qu'il lui était moins difficile de le faire que de le dire. Ayant ainsi écarté Métellus, et pris tout l'argent dont il avait besoin, il se mit à la poursuite de Pompée, qu'il voulait éloigner promptement de l'Italie, avant que les troupes qu'il at-

tendait d'Espagne fussent arrivées. Pompée s'était emparé de Brunduse (85); et après avoir ramassé un grand nombre de vaisseaux, il embarqua les consuls avec trente cohortes, qu'il envoya devant lui à Dyrrachium (86). Il fit partir en même temps pour la Syrie Scipion son beau-père, et Cnéius Pompéius son fils, qu'il chargea de lui équiper une flotte. Lui-même, après avoir barricadé les portes de la ville, et placé sur les murailles les soldats les plus agiles; après avoir ordonné aux Brundusiens de se tenir tranquillement renfermés dans leurs maisons, il fit couper toutes les rues par des tranchées qu'il remplit de pieux pointus, et qu'il couvrit de claies; il ne réserva que deux rues, par lesquelles il se rendait au port (87). Au bout de trois jours, il eut paisiblement embarqué le reste de ses troupes; alors, élevant tout-à-coup un signal aux soldats qui gardaient les murailles, ils accoururent promptement; il les prit dans ses vaisseaux, et traversa la mer.

LXVII. Dès que César vit les murailles désertes, il se douta de la fuite de Pompée; et, en se pressant de le suivre, il manqua d'aller s'enferrer dans les pieux qui bordaient les tranchées que Pompée avait fait creuser dans les rues; mais, averti par les Brundusiens, il évita de passer dans la ville, et ayant pris un détour pour aller au port, il trouva toute la flotte partie, à l'exception de deux vaisseaux montés de quelques soldats. On regarde cet embarquement comme un des meilleurs expédients dont Pompée pût se servir; mais César s'étonnait qu'ayant en son pouvoir une ville aussi forte que Rome, attendant des secours d'Espagne et étant maître de la mer, il eût abandonné et livré l'Italie. Cicéron même le blâme d'avoir, dans une situation d'affaires plus semblable à celle où se trouvait Périclès qu'à celle où était Thémistocle, imité ce dernier plutôt que l'autre (88). César lui-même fit voir, par sa conduite, combien il craignait les effets du temps; car, ayant fait prisonnier Numérius, un des amis de Pompée (89), il l'envoya à Brunduse pour proposer un accommodement à des conditions raisonnables; mais Numérius s'embarqua avec Pompée. César s'étant ainsi rendu, en soixante jours, maître de toute l'Italie sans verser une goutte de sang, voulait sur-le-champ se mettre à la poursuite de Pompée; mais, faute de vaisseaux, il fut obligé de changer de dessein, et prit aussitôt la route d'Espagne pour attirer à son parti les troupes qui servaient dans cette province.

LXVIII. Cependant Pompée avait assemblé les forces les plus considérables; sa flotte pouvait passer pour invincible; elle était composée de cinq cents vaisseaux de guerre, avec un plus grand nombre de brigantins, et d'autres vaisseaux légers. Dans son armée de terre, la cavalerie était la fleur des chevaliers de Rome et de l'Italie (90); il en avait sept mille, tous distingués par leur naissance et par leur richesse, autant que par leur courage. Son infanterie, formée de soldats ramassés de toutes parts, avait besoin d'être disciplinée : aussi l'exerça-t-il sans relâche pendant son séjour à Béroë (91); lui-même, toujours en activité, et comme s'il eût été dans la vigueur de l'âge, faisait les mêmes exercices que ses soldats. C'était pour ses troupes un grand motif d'encouragement, que de voir le grand Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, s'exercer à pied tout armé, monter ensuite à cheval, tirer facilement son épée, en courant à toute bride, et la remettre aussi aisément dans le fourreau, lancer le javelot, non seulement avec justesse, mais encore avec force, et à une distance que la plupart des jeunes gens ne pouvaient passer. Il voyait arriver chaque jour, à son camp, les rois et les princes des nations voisines; et le grand nombre de capitaines romains qui s'y rendaient de tous côtés présentait l'image d'un sénat complet : on y vit aussi arriver Labiénus, qui avait abandonné César, dont il était l'ami intime, et avec qui il avait fait la guerre des Gaules (92). Brutus, fils de celui qui avait été tué dans la Gaule, homme d'un grand courage, qui jusqu'alors n'avait jamais voulu ni parler à Pompée, ni même le saluer, parcequ'il le regardait comme le meurtrier de son père, ne voyant plus en lui que le défenseur de la liberté de Rome, alla se ranger sous ses étendards. Cicéron même, qui avait donné de vive voix, et par écrit, des conseils tout opposés à ceux qu'on suivait, eut honte de n'être pas du nombre de ceux qui s'exposaient au danger pour la patrie. Tidius Sextilius, déjà dans l'extrême vieillesse, et boiteux d'une jambe, alla joindre l'armée en Macédoine; les autres officiers en le voyant se mirent à rire et à le plaisanter; Pompée ne l'eut pas plus tôt aperçu, que, se levant de son siége, il courut au-devant de lui, regardant comme un témoignage bien honorable à sa cause le concours de ces vieillards qui, s'élevant au-dessus de leur âge et de leurs forces, préféraient à la sûreté qu'ils auraient trouvée ailleurs, le danger qu'ils venaient courir auprès de lui; mais quand le sénat, sur la proposition de Caton, eut décrété qu'on ne ferait mourir aucun citoyen romain ailleurs que dans le combat, et qu'on ne pillerait aucune des villes soumises à la république, le parti de Pompée prit encore plus de faveur; ceux que leur éloignement ou leur faiblesse faisait négliger, et qui par-là ne prenaient point de part à la guerre, le favorisaient par leurs desirs, et soutenaient, du moins par leurs discours, les intérêts de la justice; ils re-

gardaient comme ennemi des dieux et des hommes quiconque ne souhaitait pas la victoire à Pompée.

LXIX. César, de son côté, se montra doux et modéré dans ses succès. En Espagne, où il vainquit et fit prisonnière l'armée de Pompée, il renvoya les capitaines et retint les soldats. Repassant aussitôt les Alpes et traversant l'Italie, il arrive à Brunduse vers le solstice d'hiver; il passe la mer, et va débarquer à Oricum (93), d'où il envoie à Pompée Vibius qu'il avait fait prisonnier, et qui était ami de ce général (94), pour lui demander une conférence, lui proposer de licencier, au bout de trois jours, toutes leurs troupes, de renouer leur ancienne liaison, et, après l'avoir confirmée par le serment, de retourner tous deux en Italie. Pompée, qui regarda ces propositions comme un nouveau piége, se hâta de descendre vers la mer, se saisit de tous les postes, de tous les lieux fortifiés propres à loger une armée de terre, de tous les ports, de toutes les rades commodes pour les vaisseaux. Dans cette position, tous les vents le favorisaient pour faire venir aisément des vivres, des troupes et de l'argent. César, au contraire, environné de difficultés et par terre et par mer, cherchait, par nécessité, tous les moyens de combattre. Chaque jour il attaquait Pompée dans ses retranchements, et le provoquait à une action décisive : il avait ordinairement l'avantage dans ces escarmouches; mais dans une dernière attaque il fut sur le point d'être entièrement défait, et de perdre toute son armée. Pompée combattit avec un tel courage, qu'il mit ses troupes en fuite, et lui tua deux mille hommes; mais il ne put ou plutôt il n'osa pas le poursuivre, et entrer avec les fuyards dans son camp. César avoua à ses amis que ce jour-là les ennemis avaient la victoire entre les mains, si leur général avait su vaincre.

LXX. Ce premier avantage inspira tant de confiance aux troupes de Pompée, qu'elles voulurent terminer promptement la guerre par une action générale. Pompée lui-même écrivit aux rois, aux officiers et aux villes de son parti, comme s'il était déja vainqueur : il redoutait cependant l'issue d'une bataille, et penchait plutôt à miner par le temps et par les fatigues des hommes invincibles sous les armes, accoutumés depuis long-temps à toujours vaincre, quand ils combattaient ensemble; mais qui, hors d'état par leur vieillesse de soutenir les autres travaux de la guerre, de faire de longues marches, de décamper tous les jours, de creuser des tranchées, d'élever des fortifications, devaient être pressés d'en venir aux mains, et de tout terminer par une bataille. Malgré tous ces motifs, Pompée eut bien de la peine à persuader à ses troupes de se tenir tranquilles; mais lorsque César, réduit par le dernier combat à une disette extrême, eut décampé pour gagner la Thessalie, par le pays des Athamanes (95), il ne fut plus possible à Pompée de contenir la fierté de ses soldats; ils se mirent à crier que César s'enfuyait, et demandèrent, les uns qu'on se mît à sa poursuite, les autres qu'on retournât en Italie; quelques uns même envoyèrent leurs amis ou leurs domestiques à Rome, pour y retenir les maisons les plus voisines de la place, dans l'espoir de briguer bientôt les charges. Plusieurs enfin firent voile vers Lesbos, où Pompée avait fait passer Cornélie, afin de lui apprendre que la guerre était terminée.

LXXI. Le sénat s'étant assemblé pour délibérer sur ces différentes propositions, Afranius ouvrit l'avis de regagner l'Italie, dont la possession était le plus grand prix de cette guerre, et entraînerait celle de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, de l'Espagne, et de toutes les Gaules : ce qui devait, ajouta-t-il, toucher encore plus Pompée, c'était que la patrie lui tendant de si près les mains, il serait honteux de la laisser en proie aux esclaves et aux flatteurs des tyrans, qui l'accablaient d'outrages, et la réduisaient à la plus indigne servitude; mais Pompée eût cru flétrir sa réputation en fuyant une seconde fois, et s'exposant à être poursuivi par César, quand la fortune lui donnait le moyen de le poursuivre; d'un autre côté, il trouvait injuste d'abandonner Scipion et les autres personnages consulaires, qui, répandus dans la Grèce et dans la Thessalie, tomberaient aussitôt au pouvoir de César, avec des trésors et des troupes considérables; que le plus grand soin qu'on pût prendre de Rome, c'était de combattre pour elle le plus loin de ses murs qu'il serait possible, et de la préserver des maux de la guerre, afin qu'éloignée même du bruit des armes, elle attendît paisiblement le vainqueur. Son avis ayant prévalu, il se mit à la poursuite de César, résolu d'éviter le combat, mais de le tenir assiégé, de le ruiner par la disette, en s'attachant à le suivre de près : outre qu'il regardait ce parti comme le plus utile, on lui avait rapporté que les chevaliers avaient dit entre eux qu'il fallait se défaire promptement de César, pour se débarrasser tout de suite après de Pompée. Ce fut même, dit-on, pour cela qu'il ne donna à Caton aucune commission importante; lorsqu'il marcha contre César, il le laissa sur la côte pour garder les bagages, craignant qu'après que César serait vaincu, Caton ne le forçât lui-même à déposer le commandement.

LXXII. Quand on le vit ainsi poursuivre tranquillement les ennemis, on se plaignit hautement de lui, on l'accusa de faire la guerre, non à César, mais à sa patrie et au sénat, afin de se perpétuer dans le commandement, et d'avoir toujours auprès de lui, pour satellites et pour gardes, ceux qui de-

vaient commander à l'univers entier. Domitius Énobarbus, en ne l'appelant jamais qu'Agamemnon, et roi des rois (96), excitait contre lui l'envie. Favonius le blessait autant par ses plaisanteries que les autres par une trop grande liberté. « Mes » amis, criait-il à tout moment, vous ne mangerez » pas cette année des figues de Tusculum. » Lucius Afranius, celui qui avait perdu les troupes d'Espagne, et qui était accusé de trahison, voyant Pompée éviter le combat, s'étonnait que ses accusateurs n'osassent pas se présenter, pour attaquer un homme qui trafiquait des provinces (97). Pompée, trop sensible à ces propos, dominé d'ailleurs par l'amour de la gloire, et par une honte ridicule qui le soumettait aux desirs de ses amis, se laissa entraîner par leurs espérances, et renonça aux vues sages qu'il avait suivies jusqu'alors : faiblesse qui eût été inexcusable dans un simple pilote, à plus forte raison dans un général qui commandait à tant de nations et à de si grandes armées. Il louait ces médecins qui n'accordent jamais rien aux desirs déréglés de leurs malades ; et lui-même cédait à la partie la moins saine de ses partisans, par la crainte de leur déplaire dans une occasion où il s'agissait de leur vie. Peut-on regarder en effet comme des esprits sains des hommes, dont les uns, en se promenant dans le camp, songeaient à briguer les consulats et les prétures ? les autres, tels que Spinther, Domitius et Scipion, disputaient entre eux avec chaleur, et cabalaient pour la charge de souverain pontife, dont César était revêtu : on eût dit qu'ils n'avaient à combattre que contre un Tigrane, roi d'Arménie, ou un roi des Nabathéens (98), et non pas contre ce César et contre cette armée qui avaient pris d'assaut un millier de villes, dompté plus de trois cents nations, gagné contre les Germains et les Gaulois, sans jamais avoir été vaincus, des batailles innombrables, fait un million de prisonniers, et tué un pareil nombre d'ennemis en bataille rangée.

LXXIII. Peu touchés de ces considérations, ils ne cessaient de presser et d'importuner Pompée : à peine descendus dans la plaine de Pharsale, ils le forcèrent d'assembler un conseil, dans lequel Labiénus, commandant de la cavalerie, se levant le premier, jura qu'il ne cesserait de combattre qu'après avoir mis les ennemis en fuite ; et ce serment fut répété par tous les autres. La nuit suivante, Pompée crut voir en songe qu'il était reçu au théâtre par le peuple avec de vifs applaudissements, et qu'il ornait de riches dépouilles la chapelle de Vénus Nicéphore [1]. Si cette vision le rassurait d'un côté, elle le troublait de l'autre, en lui faisant craindre que César, qui rapportait son origine à Vénus, ne tirât, des dépouilles de son rival, de l'éclat et de la gloire (99). Dans ce moment, des terreurs paniques, qui s'élevèrent dans son camp, l'éveillèrent en sursaut ; et le matin, comme on posait les gardes, on vit tout-à-coup sur le camp de César, où régnait la plus grande tranquillité, s'élever une vive lumière, à laquelle s'alluma un flambeau ardent qui vint fondre sur le camp de Pompée. César lui-même dit l'avoir vue en allant visiter ses gardes (100). A la pointe du jour, César se disposait à décamper (101) ; et déja les soldats, levant leurs tentes, faisaient partir devant eux les valets et les bêtes de somme, lorsque ses coureurs vinrent lui rapporter qu'ils avaient aperçu un grand mouvement d'armes dans le camp des ennemis ; que le bruit et le tumulte qu'on y entendait annonçaient les préparatifs d'un combat ; bientôt après il en arriva d'autres qui assurèrent que les premiers rangs s'étaient déja mis en bataille.

LXXIV. A cette nouvelle, César s'écria qu'il arrivait ce jour attendu depuis si long-temps, où ils allaient combattre, non contre la faim et la disette, mais contre des hommes ; il ordonne en même temps qu'on place devant sa tente une cotte d'armes de pourpre, signal ordinaire de la bataille chez les Romains. A peine les soldats l'ont aperçue, que, poussant des cris de joie, ils laissent leurs tentes, et courent aux armes. Les officiers les conduisent aux postes qui leur étaient assignés, et chacun prend sa place avec autant d'ordre et de tranquillité que si l'on n'eût arrangé qu'un chœur de tragédie. Pompée commandait l'aile droite, et avait Antoine en tête. Le centre était occupé par son beau-père Scipion, qui se trouvait opposé à Lucius Albinus : il plaça Domitius à l'aile gauche, qu'il fortifia par la cavalerie ; car presque tous les chevaliers romains s'y étaient portés dans l'espoir de forcer César, et de tailler en pièces la dixième légion, qui était célèbre par sa valeur, et au milieu de laquelle César avait coutume de combattre (102). Mais quand il vit la gauche des ennemis soutenue par une cavalerie si nombreuse, craignant pour ses soldats l'éclat étincelant des armes des chevaliers de Pompée, il fit venir, du corps de réserve, six cohortes qu'il plaça derrière la dixième légion, avec ordre de se tenir tranquilles sans se montrer aux ennemis ; et lorsque leur cavalerie commencerait la charge, de s'avancer aux premiers rangs, et au lieu de lancer de loin leurs javelots, comme font ordinairement les plus braves qui sont pressés d'en venir à l'épée, de les porter droit à la visière du casque, et de frapper les ennemis aux yeux et au visage : « Car, leur disait-il, » ces beaux danseurs si fleuris, jaloux de conserver leur jolie figure, ne soutiendront pas l'éclat » du fer qui brillera de si près à leurs yeux. »

[1] C'est-à-dire victorieuse.

Telles furent les dispositions de César. Pompée, de son côté, étant monté à cheval, considérait l'ordonnance des deux armées; et voyant que celle des ennemis attendait tranquillement le signal de l'attaque; qu'au contraire la plus grande partie des siens, au lieu de rester immobiles dans leurs rangs, s'agitaient dans un grand désordre, faute d'expérience, il craignait que, dès le commencement de l'action, ils ne rompissent leur ordonnance : il envoya donc à ses premiers rangs l'ordre de rester fermes dans leurs postes, de se tenir serrés les uns contre les autres, et de soutenir ainsi le choc de l'ennemi. César blâme cette disposition (105); il prétend qu'elle affaiblit la vigueur que donne, aux coups que les soldats portent, l'impétuosité de leur course; qu'elle émousse cette ardeur d'où naissent l'enthousiasme et la fureur guerrière qui sont l'ame des combattants; que les chocs mutuels enflamment de plus en plus les courages, échauffés encore par la course et les cris : en leur ôtant ces avantages, Pompée amortit et glaça, pour ainsi dire, le cœur de ses soldats. César avait environ vingt-deux mille hommes, et Pompée un peu plus du double.

LXXV. Dès que les trompettes eurent donné de part et d'autre le signal du combat, chacun, dans cette grande multitude, ne songea qu'à ce qu'il avait à faire personnellement; mais un petit nombre des plus vertueux d'entre les Romains, et quelques Grecs qui se trouvaient sur les lieux, hors du champ de bataille, en voyant arriver l'instant décisif, se mirent à réfléchir sur la situation affreuse où l'empire romain se trouvait réduit, par l'avarice et l'ambition de ces deux rivaux. C'étaient des deux côtés les mêmes armes, la même ordonnance de bataille, des enseignes semblables, la fleur des guerriers d'une même ville; enfin, une seule puissance qui, prête à se heurter elle-même, allait donner le plus terrible exemple de l'aveuglement et de la fureur dont la nature humaine est capable, quand la passion la maîtrise. Si, contents de jouir de leur gloire, ils avaient voulu commander au sein de la paix, n'auraient-ils pas eu, et sur terre et sur mer, la plus grande et la meilleure partie de l'univers soumise à leur autorité? ou s'ils voulaient satisfaire cet amour des trophées et des triomphes, et en étancher la soif, n'avaient-ils pas à dompter les Parthes et les Germains? La Scythie et les Indes n'ouvraient-elles pas un vaste champ à leurs exploits? N'avaient-ils pas un prétexte honnête de leur déclarer la guerre, en couvrant leur ambition du dessein de civiliser ces nations barbares? Et quelle cavalerie scythe, quelles flèches des Parthes, quelles richesses des Indiens, auraient pu soutenir l'effort de soixante-dix mille Romains armés, commandés par César et Pompée, dont ces peuples avaient connu les noms avant celui des Romains? tant ces deux généraux avaient porté loin leurs victoires! tant ils avaient dompté de nations sauvages et barbares! mais alors ils étaient sur le champ même de bataille pour combattre l'un contre l'autre, sans être touchés du danger de leur gloire, à laquelle ils sacrifiaient jusqu'à leur patrie, et qu'ils allaient déshonorer l'un ou l'autre en perdant le titre d'invincible; car l'alliance qu'ils avaient contractée, les charmes de Julie et son mariage, avaient été plutôt les otages suspects et trompeurs d'une société dictée par l'intérêt, que les liens d'une amitié véritable.

LXXVI. Dès que la plaine de Pharsale fut couverte d'hommes, d'armes et de chevaux, et que dans les deux armées on eut donné le signal de la charge, on vit courir le premier à l'ennemi, du côté de César, Caïus Grassianus (104), qui, à la tête d'une compagnie de cent vingt hommes, se montrait jaloux de tenir tout ce qu'il avait promis à son général. César l'avait rencontré le premier en sortant du camp; et l'ayant salué par son nom, il lui demanda ce qu'il pensait de la bataille. Crassianus lui tendant la main : « César, lui dit-il, vous la gagnerez avec gloire, et vous me louerez aujourd'hui mort ou vif. » Il se souvenait de cette parole; et, s'élançant le premier hors des rangs, il entraîne avec lui plusieurs de ses camarades, et se précipite au milieu des ennemis. On en vint là tout de suite aux épées, et le combat y fut sanglant. Crassianus poussait toujours en avant, et faisait main basse sur tous ceux qui lui résistaient; mais, enfin, un soldat ennemi, l'attendant de pied ferme, lui enfonce son épée dans la bouche avec tant de force, que la pointe sortit par la nuque du cou. Crassianus tomba mort; mais le combat se soutint en cet endroit avec un égal avantage. Pompée, au lieu de faire charger promptement son aile droite, jetait les yeux de côté et d'autre pour voir ce que ferait sa cavalerie, et par-là il perdit un temps précieux. Déja cette cavalerie étendait ses escadrons afin d'envelopper César, et de repousser sur son infanterie le peu de gens de cheval qu'il avait. Mais César ayant élevé le signal dont il était convenu, ses cavaliers s'ouvrent, et les cohortes qu'il avait cachées derrière sa dixième légion, au nombre de trois mille hommes, courent au-devant de la cavalerie de Pompée pour l'empêcher de les tourner, la joignent de près, et dressant la pointe de leurs javelots, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, ils portent leurs coups au visage. Ces jeunes gens, qui ne s'étaient jamais trouvés à aucun combat, et qui s'attendaient encore moins à ce genre d'escrime, dont ils n'avaient pas même l'idée, n'ont pas le courage de soutenir les coups qu'on leur porte aux yeux : ils

détournent la tête, se couvrent le visage avec les mains, et prennent honteusement la fuite. Les soldats de César ne daignent pas même les poursuivre, et courent charger l'infanterie de cette aile, qui, dénuée de sa cavalerie, était facile à envelopper; ils la prennent en flanc, pendant que la dixième légion la chargeait de front. Elle ne soutint pas long-temps ce double choc; et se voyant elle-même enveloppée, au lieu de tourner les ennemis, comme elle l'avait espéré, elle abandonna le champ de bataille. Pompée, voyant la poussière que cette fuite faisait élever, se douta de ce qui était arrivé à sa cavalerie. Il n'est pas facile de conjecturer quelle fut sa pensée dans ce moment; mais il eut l'air d'un homme frappé tout-à-coup de vertige, et qui a perdu le sens: oubliant qu'il était le grand Pompée, il se retire à petits pas dans son camp, sans rien dire à personne; parfaitement semblable à Ajax, de qui Homère dit:

Mais dans ce même instant le souverain des dieux
Au cœur du fier Ajax lance du haut des cieux
La crainte et la terreur: tout-à-coup il s'arrête,
S'éloigne, mais sans fuir, tourne souvent la tête,
Et, de son bouclier couvrant son large dos,
Fixe les ennemis, se retire en héros (105).

LXXVII. Pompée entre de même dans sa tente, et s'y assied en silence, jusqu'à ce que les ennemis, qui poursuivaient les fuyards, étant arrivés à ses retranchements, il s'écrie: « Quoi! jusque » dans mon camp? » et, sans ajouter un mot de plus, il se lève, prend une robe convenable à sa fortune présente, et sort sans être vu de personne. Ses autres légions ayant aussi pris la fuite, les ennemis s'emparent du camp, où ils font un grand carnage des valets et des soldats qui étaient restés pour le garder. Car de ceux qui combattirent, il n'y en eut, au rapport d'Asinius Pollion, qui était à cette bataille dans l'armée de César, que six mille de tués (106). Après que le camp eut été forcé (106 *bis*), on vit jusqu'à quel point les ennemis avaient porté la folie et la légèreté: toutes les tentes étaient couronnées de myrtes, les lits couverts d'étoffes précieuses, les tables chargées de vaisselle d'argent et d'urnes pleines de vin; tout annonçait l'appareil d'une fête et les dispositions d'un sacrifice, plutôt que les préparatifs d'un combat: tant, en partant pour l'armée, ils avaient été séduits par les plus vaines espérances, et remplis d'une folle témérité (107)! Quand Pompée, qui n'avait avec lui que très peu de personnes, se fut un peu éloigné du camp, il quitta son cheval; et, ne se voyant pas poursuivi, il marcha lentement, tout entier aux réflexions qui devaient naturellement occuper un homme accoutumé depuis trente-quatre ans à tout subjuguer, et qui, dans sa vieillesse, faisait la première expérience de la déroute et de la fuite. Il se demandait à lui-même comment une gloire et une puissance qui s'étaient toujours accrues par tant de combats et de victoires, avaient pu s'évanouir en une heure; comment, après s'être vu naguère environné de tant de milliers de gens de pied et de cavaliers, et escorté de flottes nombreuses, il était maintenant si faible, et réduit à un équipage si simple, que les ennemis mêmes qui le cherchaient, ne pouvaient le reconnaître. Il passa la ville de Larisse sans s'y arrêter, et entra dans la vallée de Tempé, où, pressé par la soif, il se jeta le visage contre terre, et but dans la rivière. Après s'être relevé, il traversa la vallée, et se rendit au bord de la mer. Il passa la nuit dans une cabane de pêcheur; et dès le point du jour, montant dans un bateau de rivière avec les personnes de condition libre qui l'avaient accompagné, il ordonna aux esclaves de se rendre auprès de César, et de ne rien craindre.

LXXVIII. Il côtoyait le rivage, lorsqu'il aperçut un grand vaisseau de charge prêt à lever l'ancre: il avait pour patron un Romain qui n'avait jamais eu de rapport avec Pompée, et qui ne le connaissait que de vue; il s'appelait Péticius. La nuit précédente, Pompée lui avait apparu en songe, non tel qu'il l'avait souvent vu, mais s'entretenant avec lui dans un état d'humiliation et d'abattement. Péticius, comme il est d'ordinaire à des gens désœuvrés quand ils ont eu des songes sur quelques objets importants, racontait le sien aux passagers; et tout-à-coup un des matelots lui dit qu'il apercevait un bateau de rivière qui venait à eux en forçant de rames, et des hommes qui faisaient signe avec leurs robes en leur tendant les mains. Péticius s'étant levé, reconnut d'abord Pompée tel qu'il l'avait vu en songe, et se frappant la tête de douleur, il ordonna aux matelots de descendre l'esquif. En même temps il tendit la main à Pompée, en l'appelant par son nom, et conjectura, par l'état dans lequel il le voyait, le changement de sa fortune. Aussi, sans attendre de sa part ni prière, ni discours, le reçut-il dans son vaisseau, et avec lui tous ceux que voulut Pompée; entre autres les deux Lentulus et Favonius. Il mit aussitôt à la voile. Peu de temps après ils virent sur le rivage le roi Déjotarus, qui faisait des signes pour être aperçu d'eux; et ils le reçurent dans leur vaisseau. Quand l'heure du repas fut venue, le patron lui-même l'apprêta avec les provisions qu'il avait; et Favonius, voyant que Pompée, faute de domestiques, ôtait lui-même ses habits pour se baigner, courut à lui, le déshabilla, le mit dans le bain et le frotta d'huile. Depuis ce moment il ne cessa d'en avoir soin, et de lui rendre tous les services qu'un esclave rend à son maître, jusqu'à lui laver les pieds et lui préparer ses repas. Quel

qu'un voyant avec quelle noblesse et quelle simplicité éloignée de toute affectation il s'acquittait de ce service, s'écria :

Grands dieux ! comme tout sied aux ames généreuses !

LXXIX. Pompée ayant passé devant Amphipolis, fit voile de là vers Mitylène (108), pour y prendre Cornélie et son fils. Lorsqu'il eut jeté l'ancre devant l'île, il envoya à la ville un courrier, non tel que Cornélie l'attendait, après les nouvelles agréables qui lui avaient été annoncées de vive voix et par écrit, et qui lui faisaient espérer que la victoire de Dyrrachium ayant terminé la guerre, Pompée n'aurait plus eu qu'à poursuivre César. Le courrier, la trouvant toute pleine de cette espérance, n'eut pas la force de la saluer; mais lui faisant connaître l'excès de ses malheurs plus par ses larmes que par ses paroles, il lui dit de se hâter, si elle voulait voir Pompée sur un seul vaisseau, qui même ne lui appartenait pas. A cette nouvelle, Cornélie se jette à terre et y reste longtemps, l'esprit égaré, sans proférer une seule parole. Revenue à elle-même avec peine, et sentant que ce n'était pas le moment des gémissements et des larmes, elle traverse la ville et court au rivage. Pompée alla au-devant d'elle, et la reçut dans ses bras, prête à s'évanouir : « O mon époux ! lui » dit-elle, ce n'est pas ta mauvaise fortune, c'est » la mienne qui t'a réduit à une seule barque; toi » qui, avant que d'épouser Cornélie, voguais sur » cette mer avec cinq cents voiles ! Pourquoi venir » me chercher? Que ne m'abandonnais-tu à ce » funeste destin qui seul attire sur toi tant de » calamités? Quel bonheur pour moi, si j'avais pu » mourir avant que d'apprendre la mort de Publius Crassus, mon premier mari, qui a péri par » la main des Parthes ! ou que j'aurais été sage, » si, après sa mort, j'avais quitté la vie, comme » j'en avais d'abord le dessein ! Je ne l'ai donc » conservée que pour faire le malheur du grand » Pompée ! » Telles furent, dit-on, les paroles de Cornélie à son mari : « Cornélie, lui répon» dit Pompée, tu n'avais connu encore que les » faveurs de la fortune : et c'est sans doute leur » durée au-delà du terme ordinaire qui fait aujourd'hui ton erreur. Mais, puisque nous sommes nés mortels, il faut savoir supporter les » disgraces et tenter encore la fortune : ne désespérons pas de revenir de mon état présent à ma » grandeur passée, comme de ma grandeur je suis » tombé dans l'état où tu me vois. »

LXXX. Cornélie fit venir de Mitylène ses domestiques et ses effets les plus précieux; les Mityléniens vinrent saluer Pompée, et le prièrent d'entrer dans leur ville; mais il le refusa, et leur dit de se soumettre au vainqueur avec confiance : « Car, ajouta-t-il, César est bon et clément. » Se tournant ensuite vers le philosophe Cratippe, qui était descendu de Mitylène pour le voir, il se plaignit de la Providence divine, et témoigna quelques doutes sur son existence. Cratippe, en paraissant entrer dans ses raisons, tâchait de le ramener à de meilleures espérances; il craignait sans doute de se rendre importun en le contredisant mal à propos. Car, aux doutes que Pompée élevait sur la Providence, Cratippe pouvait répondre en lui montrant que dans le désordre où la république était tombée, elle avait besoin d'un gouvernement monarchique (109). Il aurait pu lui dire encore : « Comment et à quelle marque pourrions-nous » croire, Pompée, que si la victoire s'était déclarée en votre faveur, vous auriez usé mieux que » César de votre fortune? » Mais laissons là ces questions, comme toutes celles qui regardent les dieux (110).

LXXXI. Pompée ayant pris sur son vaisseau sa femme et ses amis, continua sa route sans s'arrêter ailleurs que dans les ports, quand le besoin de faire de l'eau et de prendre des vivres le forçait de relâcher. La première ville où il descendit fut Attalie (111) dans la Pamphylie. Il y arriva quelques galères qui venaient de Cilicie, et il parvint à rassembler quelques troupes; il eut même bientôt auprès de lui jusqu'à soixante sénateurs; et ayant appris que sa flotte n'avait reçu aucun échec; que Caton, après avoir recueilli un grand nombre de soldats de la déroute de Pharsale, était passé en Afrique, il se plaignit à ses amis, et se fit à lui-même les plus vifs reproches de s'être laissé forcer à combattre avec sa seule armée de terre, sans employer ses troupes de mer, qui faisaient ses principales forces; ou du moins de ne s'être pas fait comme un rempart de sa flotte, qui, en cas d'une défaite sur terre, lui aurait fourni une autre armée si puissante, si capable de résister à l'ennemi. Il est vrai que la plus grande faute de Pompée, comme la ruse la plus habile de César, fut d'avoir placé le lieu du combat si loin du secours que Pompée pouvait tirer de sa flotte. Cependant celui-ci, forcé de tenter quelque entreprise avec les faibles ressources qui lui restaient, envoya ses amis dans quelques villes, alla lui-même dans d'autres pour demander de l'argent et équiper des vaisseaux; mais craignant qu'un ennemi aussi prompt et aussi actif que César ne vînt subitement lui enlever tous les préparatifs qu'il aurait pu faire, il examinait quelle retraite, quel asile il pouvait espérer dans sa fortune présente.

LXXXII. Après en avoir délibéré avec ses amis, il ne vit aucune province de l'empire où il pût se retirer en sûreté. Entre les royaumes étrangers, il ne voyait que celui des Parthes qui, pour le moment,

fût le plus propre à les recevoir, à protéger d'abord leur faiblesse, ensuite à les remettre en pied, et à les renvoyer avec des forces considérables. La plupart de ses amis penchaient pour l'Afrique et pour le roi Juba; mais Théophane de Lesbos représenta que ce serait la plus grande folie de laisser là l'Égypte, qui n'était qu'à trois journées de navigation, dont, à la vérité, le roi Ptolémée (112) sortait à peine de l'enfance, mais devait à Pompée tant de reconnaissance pour les services et les témoignages d'amitié que son père en avait reçus, et d'aller se jeter entre les mains des Parthes, la plus perfide de toutes les nations. « Serait-il raisonnable, ajouta-t-il, que Pompée, qui refuse d'être le second après un Romain dont il a été le gendre, pour être le premier de tous les autres, qui ne veut pas faire l'épreuve de la modération de César, allât livrer sa personne à un Arsace (113), qui n'a jamais pu avoir en sa puissance Crassus vivant? mènerait-il une jeune femme du sang des Scipions au milieu de ces Barbares, qui ne mesurent leur pouvoir que sur la licence qu'ils prennent d'assouvir leurs passions brutales? et quand elle ne devrait en recevoir aucun outrage, ne serait-il pas indigne d'elle d'être seulement exposée au soupçon d'en avoir souffert, par cela seul qu'elle aurait été avec des hommes capables de le faire? » Cette dernière raison fut, dit-on, la seule qui détourna Pompée de prendre le chemin de l'Euphrate, si toutefois ce fut la réflexion de Pompée, et non pas son mauvais génie, qui lui fit prendre l'autre route. L'avis de se retirer en Égypte ayant donc prévalu, il partit de Cypre avec sa femme, sur une galère de Séleucie : les autres personnes de sa suite montaient, ou des vaisseaux longs, ou des navires marchands; la traversée fut heureuse. En arrivant en Égypte, il apprit que Ptolémée était à Péluse (114) avec son armée, et qu'il faisait la guerre à sa sœur : il se mit en chemin pour s'y rendre, et se fit précéder par un de ses amis, chargé d'informer le roi de son arrivée, et de lui demander un asile dans ses états.

LXXXIII. Ptolémée était extrêmement jeune; mais Pothin (115), qui exerçait sous son nom toute l'autorité, assembla sur-le-champ un conseil des principaux courtisans, qui tous n'avaient d'autre pouvoir que celui qu'il voulait bien leur communiquer, et leur ordonna de dire chacun son avis. Il était déja bien humiliant pour le grand Pompée que son sort dépendît de la délibération d'un Pothin, valet de chambre du roi; d'un Théodote de Chio, gagé par le prince pour lui enseigner la rhétorique, et de l'Égyptien Achillas; car ces trois hommes, pris entre les valets de chambre du roi, et parmi ceux qui l'avaient élevé, étaient ses principaux ministres : voilà le conseil dont Pompée, arrêté à l'ancre loin du rivage, attendait la décision, lui qui n'avait pas cru qu'il fût de sa dignité de devoir sa vie à César. Les opinions furent tellement opposées, que les uns voulaient qu'on renvoyât Pompée, les autres qu'on le reçût; mais Théodote, pour faire parade de son art de rhéteur, soutint qu'il n'y avait de sûreté dans aucun de ces deux avis; que recevoir Pompée, c'était se donner César pour ennemi, et Pompée pour maître; que si on le renvoyait, il pourrait les faire repentir un jour de l'avoir chassé, et César de l'avoir obligé de le poursuivre : le meilleur parti était donc de le recevoir et de le faire périr; par-là ils obligeraient César, sans avoir à craindre Pompée : « Car, ajouta-t-il en souriant, un mort ne mord pas. »

LXXXIV. Tout le conseil adopta cet avis; et Achillas ayant été chargé de l'exécution, prit avec lui deux Romains, nommés Septimius et Salvius, qui avaient été autrefois, l'un chef de bande, et l'autre centurion sous Pompée. Il y joignit trois ou quatre esclaves, et se rendit avec cette suite à la galère de Pompée, où les principaux d'entre ceux qui l'avaient accompagné s'étaient rassemblés, pour voir quel serait le succès de son message. Lorsqu'au lieu d'une réception magnifique et digne d'un roi, tel que Théophane en avait donné l'espérance, ils ne virent que ce petit nombre d'hommes qui venaient dans un bateau de pêcheurs, ce mépris affecté leur parut suspect, et ils conseillèrent à Pompée de gagner le large, pendant qu'ils étaient encore hors de la portée du trait. Cependant le bateau s'étant approché, Septimius se leva le premier, et saluant Pompée en sa langue, il lui donna le titre d'*imperator*. Achillas, l'ayant salué en langue grecque, l'invita à passer dans sa barque, parceque la côte était trop vaseuse, et que la mer, hérissée de bancs de sable, n'avait pas de profondeur pour sa galère. On voyait en même temps armer des vaisseaux du roi, et des soldats se répandre sur le rivage : ainsi la fuite devenait impossible à Pompée, quand même il aurait changé d'avis; d'ailleurs, montrer de la défiance, c'était fournir aux assassins l'excuse de leur crime. Après avoir embrassé Cornélie, qui pleurait déja sa mort, il ordonna à deux centurions de sa suite, à Philippe, un de ses affranchis, et à un de ses esclaves, nommé Scyné, de monter les premiers dans la barque; et voyant Achillas lui tendre la main de dessus le bateau, il se retourna vers sa femme et son fils, et leur dit ces vers de Sophocle :

Dans la cour d'un tyran quiconque s'est jeté,
Quelque libre qu'il soit, y perd sa liberté.

Ce furent les dernières paroles qu'il dit aux siens, et il passa dans la barque.

LXXXV. Il y avait loin de sa galère au rivage; et comme, dans le trajet, aucun de ceux qui étaient avec lui dans la barque ne lui disait un mot d'honnêteté, il jeta les yeux sur Septimius : « Mon » ami, lui dit-il, me trompé-je, ou n'as-tu pas » fait autrefois la guerre avec moi? » Septimius lui répondit affirmativement par un signe de tête, sans lui dire une parole, sans lui montrer aucun intérêt. Il se fit de nouveau un profond silence; et Pompée prenant des tablettes où il avait écrit un discours grec qu'il devait adresser à Ptolémée, se mit à le lire. Lorsqu'ils furent près du rivage, Cornélie, en proie aux plus vives inquiétudes, regardait avec ses amis de dessus la galère ce qui allait arriver; elle commençait à se rassurer, en voyant plusieurs officiers du roi venir au débarquement de Pompée, comme pour lui faire honneur. Mais dans le moment où il prenait la main de Philippe son affranchi, pour se lever plus facilement, Septimius lui passa le premier, par derrière, son épée au travers du corps; et aussitôt Salvius et Achillas tirèrent leurs épées. Pompée prenant sa robe avec ses deux mains, s'en couvrit le visage, et sans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, jetant un simple soupir, il reçut avec courage tous les coups dont on le frappa. Il était âgé de cinquante-neuf ans, et fut tué le lendemain du jour de sa naissance (116). A la vue de cet assassinat, ceux qui étaient dans la galère de Cornélie et dans les deux autres navires poussèrent des cris affreux qui retentirent jusqu'au rivage; et levant les ancres, ils prirent précipitamment la fuite, poussés par un vent fort qui les prit en poupe; les Égyptiens qui se disposaient à les poursuivre, renoncèrent à leur dessein. Les assassins coupèrent la tête à Pompée, et jetèrent hors de la barque le corps tout nu, qu'ils laissèrent exposé aux regards de ceux qui voulurent se repaître de ce spectacle.

LXXXVI. Après qu'ils s'en furent rassasiés, Philippe, qui ne l'avait point quitté, lava le corps dans l'eau de la mer, l'enveloppa, faute d'autre vêtement, de sa propre tunique, et ramassa sur le rivage quelques débris d'un bateau de pêcheur, presque pourris de vétusté, mais qui suffirent pour composer un bûcher à un corps nu qui n'était pas même entier. Pendant qu'il rassemblait ces restes pour les porter sur le bûcher, un Romain déja vieux, qui dans sa jeunesse avait fait ses premières campagnes sous Pompée, s'approcha de lui : « Qui es-tu, mon ami, lui dit-il, toi qui » te disposes à faire les obsèques du grand Pom» pée? » Philippe lui ayant répondu qu'il était son affranchi : « Tu n'auras pas seul cet honneur, re» prit le vieillard; conduit ici par un hasard fa» vorable, je m'associerai à cette pieuse cérémo» nie. Je n'aurai pas à me plaindre en tout de mon » séjour dans une terre étrangère, puisque, après » tant de malheurs, j'éprouve la consolation de » toucher et d'enterrer le corps du plus grand ca» pitaine que les Romains aient eu. » Voilà les funérailles qu'on fit à Pompée. Le lendemain, Lucius Lentulus, qui ignorait ce qui s'était passé, et qui, venant de Cypre, rangeait la côte d'Égypte, vit le feu du bûcher, et tout auprès Philippe, qu'il ne reconnut pas. « Quel est celui, dit-il en lui» même, qui est venu terminer ici sa destinée, et » s'y reposer de ses travaux? » Un moment après jetant un profond soupir : « Hélas! dit-il, c'est » peut-être toi, grand Pompée! » Lentulus ayant débarqué bientôt après, fut pris et tué. Ainsi finit le grand Pompée.

LXXXVII. César ne fut pas long-temps sans se rendre en Égypte, et trouva ce royaume agité des plus grands troubles; quand il vit la tête de Pompée, il ne put soutenir la vue du scélérat qui la lui présentait, et se détourna avec horreur. On lui remit son cachet, qu'il reçut en pleurant: il avait pour empreinte un lion qui tient une épée. Il fit mettre à mort Achillas et Pothin; le roi Ptolémée, défait dans un combat près du Nil, disparut, et ne fut pas retrouvé depuis. Théodote le sophiste se déroba à la vengeance de César: ayant trouvé moyen de s'enfuir d'Égypte, il fut long-temps errant, réduit à la dernière misère et détesté de tout le monde. Mais dans la suite, Marcus Brutus, après avoir tué César et s'être rendu le maître en Asie, y découvrit Théodote, et le fit expirer au milieu des tourments les plus cruels. Les cendres de Pompée furent portées à Cornélie, qui les déposa dans un tombeau à sa maison d'Albe.

PARALLÈLE

D'AGÉSILAS ET DE POMPÉE.

I. Après avoir écrit les Vies d'Agésilas et de Pompée, faisons le parallèle de ces deux grands hommes, et parcourons rapidement les différences qu'ils ont entre eux[1]. La première, c'est que Pompée parvint à la puissance et à la gloire par les voies les plus légitimes; il s'éleva de lui-même, et par ses exploits; il fut d'un grand secours à Sylla pour délivrer l'Italie des tyrans qui l'opprimaient: Agésilas au contraire employa, pour parvenir au trône, des moyens également réprouvés des dieux et des hommes; il fit déclarer bâtard Léotychidas, qu'Agis, frère d'Agésilas, avait reconnu pour

[1] Le texte ajoute : les voici.

son fils légitime; et il tourna en plaisanterie l'oracle de la Pythie sur le règne boiteux de Sparte (117). La seconde différence, c'est que Pompée ne cessa point d'honorer Sylla pendant sa vie; après sa mort, il lui fit rendre, malgré l'opposition de Lépidus, les honneurs de la sépulture, et maria sa propre fille à Faustus, fils de Sylla; au contraire, Agésilas, sur le plus frivole prétexte, rompit avec Lysandre, et le traita indignement. Cependant Pompée n'avait pas moins fait pour Sylla, que Sylla n'avait fait pour Pompée; au lieu que Lysandre avait mis Agésilas sur le trône de Sparte, et lui avait procuré le commandement de toute la Grèce. La troisième différence, c'est que Pompée ne commit d'injustice dans le gouvernement que par une suite des alliances qu'il avait contractées; il ne le fit le plus souvent que pour les intérêts de ses beaux-pères Scipion et César. Agésilas, en sauvant Sphodrias, qui méritait la mort pour son entreprise contre Athènes, n'eut d'autre motif que de favoriser la passion de son fils. Quand il mit tant de zèle à défendre Phébidas, qui avait violé la paix faite avec les Thébains, il le fit évidemment en faveur du crime même. En un mot, tous les maux que Pompée fut accusé d'avoir faits aux Romains, par mauvaise honte, ou par ignorance, Agésilas les fit aux Lacédémoniens par une suite de sa colère et de son opiniâtreté, qui seules le portèrent à allumer la guerre contre les Thébains.

II. S'il faut attribuer à la fortune les fautes de l'un et de l'autre, on peut dire que les Romains ne devaient pas s'attendre à celles de Pompée; et qu'Agésilas ne permit pas aux Lacédémoniens d'éviter celles dont les menaçait ce règne boiteux, contre lequel ils avaient été prévenus. En effet, Léothychidas eût-il été mille fois plus étranger et bâtard, la famille des Eurytionides (118) aurait pu facilement donner à Sparte un roi légitime et ferme sur ses deux pieds, si Lysandre, pour favoriser Agésilas, n'eût jeté à dessein de l'obscurité sur le sens de l'oracle. Le remède qu'Agésilas suggéra, après la bataille de Leuctres, en conseillant aux Spartiates, qui ne savaient comment punir les fuyards, de laisser dormir les lois ce jour-là, est, il faut l'avouer, une invention politique toute nouvelle, et la vie de Pompée n'a point d'action qu'on puisse lui comparer. Au contraire, ce dernier, pour montrer à ses amis toute l'étendue de son pouvoir, viole les lois qu'il avait lui même établies. Mais Agésilas, réduit à la nécessité de les violer pour sauver ses concitoyens, sait trouver un moyen de conserver les lois sans sévir contre les coupables. Je mets encore au nombre des vertus politiques d'Agésilas cette preuve incomparable de soumission qu'il donne aux éphores, lorsque, sur une scytale de ces magistrats, il abandonne à l'instant même ses conquêtes en Asie, loin d'imiter Pompée, qui fait, des services qu'il avait rendus à son pays, les instruments de sa propre grandeur. Agésilas, pour l'intérêt de sa patrie, sacrifie une puissance et une gloire que personne, avant et après lui, n'égala jamais, si l'on excepte Alexandre le Grand (119).

III. Mais pour considérer ce parallèle sous un autre rapport, celui de leurs expéditions et de leurs exploits, je ne crois pas que Xénophon lui-même voulût mettre en comparaison les faits militaires d'Agésilas avec la grandeur des armées que Pompée a conduites, avec le grand nombre de batailles qu'il a gagnées et des trophées qu'il a dressés; quoique d'ailleurs on ait permis à cet historien, comme une récompense singulière de toutes ses belles qualités, de dire et d'écrire tout ce qu'il a voulu sur le compte de ce prince (120). Je crois encore que, sous le rapport de la générosité envers les ennemis, ces deux personnages ont entre eux une grande différence : l'un, pour asservir Thèbes, la métropole de la Béotie, et détruire Messène, une des principales villes de son pays (121), manqua de ruiner Sparte; du moins il lui fit perdre sa prééminence sur la Grèce. Pompée, après avoir défait les pirates, donna des villes à habiter à ceux qui voulurent changer de profession; et lorsqu'il eut en sa puissance le roi Tigrane, qu'il pouvait attacher à son char de triomphe, il aima mieux en faire un allié du peuple romain, et dit à cette occasion qu'il préférait à la gloire d'un jour la gloire de tous les siècles (122).

IV. S'il faut adjuger le prix de la vertu guerrière au général qui a fait les plus grands et les plus importants exploits, et qui a donné les conseils les plus utiles, le Spartiate, à cet égard, l'emporte de beaucoup sur le Romain. Il n'abandonna pas Lacédémone, il ne la livra point à l'ennemi, quoiqu'elle fût attaquée par soixante-dix mille hommes, et qu'il n'eût avec lui qu'un petit nombre de troupes, qui même venaient d'être battues à la journée de Leuctres. Pompée n'a pas plus tôt vu César, avec cinq mille trois cents hommes seulement, maître d'une ville d'Italie, que la frayeur le fait sortir de Rome, soit qu'il ait fui honteusement devant une poignée de soldats, ou qu'il s'en soit exagéré le nombre; il emmène sa femme et ses enfants, et laisse ceux des autres citoyens privés de toute défense; tandis qu'il devait ou vaincre en combattant pour sa patrie, ou recevoir la loi d'un vainqueur, son concitoyen et son allié. Ainsi ce même homme, à qui il n'avait pu se résoudre de prolonger le commandement dans les Gaules, et d'accorder un second consulat, il lui donne lieu, en le laissant maître de Rome, de dire à Métellus qu'il le regardait comme

son prisonnier de guerre, lui et tous les autres Romains.

V. Un des premiers talents d'un général d'armée, c'est de savoir forcer les ennemis à combattre quand il est le plus fort, et de ne jamais s'y laisser forcer quand il est le plus faible. Agésilas, qui sut pratiquer également l'un et l'autre, fut toujours invincible. César ne risqua jamais non plus contre Pompée un genre de combat où il était inférieur en forces; il sut le contraindre à combattre sur terre, où il était lui-même supérieur, et à mettre toute sa fortune au hasard d'une bataille qui en un instant rendit César maître de tout l'argent de son ennemi, de ses provisions et de la mer, dont Pompée eût conservé l'empire, s'il eût évité le combat. La justification qu'on croit la meilleure en faveur d'un si grand général est précisément la plus grave accusation qu'on puisse faire contre lui. Qu'un jeune chef d'armée, sans expérience, troublé par les plaintes et les clameurs de ses troupes, par les reproches de mollesse et de lâcheté qu'on lui fait, se laisse entraîner hors des résolutions les plus sages et les plus sûres qu'il a formées; cette faiblesse est possible et même pardonnable. Mais le grand Pompée, dont les Romains appelaient le camp leur patrie et la tente, leur sénat, regardant comme des déserteurs et des traîtres les préteurs et les consuls qui étaient restés à Rome à la tête du gouvernement; ce Pompée qu'on n'avait jamais soumis au commandement d'un autre, qui n'avait jamais eu dans ses campagnes d'autre chef que lui-même, et qui les avait toutes faites avec succès, peut-on lui pardonner d'avoir cédé aux railleries d'un Favonius et d'un Domitius? d'avoir été vaincu par la honte d'être appelé un nouvel Agamemnon? de s'être laissé presque forcer, par des motifs si frivoles, à hasarder une bataille qui devait décider de l'empire et de la liberté de Rome?

VI. S'il ne considérait que la honte du moment, il devait dès le commencement de la guerre faire tête à César, et combattre pour la défense de Rome; ou, après avoir prétendu imiter dans sa fuite le stratagême de Thémistocle, il ne fallait pas ensuite se croire déshonoré en différant de livrer bataille dans la Thessalie. La plaine de Pharsale n'était pas un théâtre ou une arène que les dieux eussent fixé à ces deux rivaux; il n'y avait pas été appelé par un héraut pour descendre dans la lice, sous peine, s'il refusait, d'abandonner la couronne à un autre. Il avait assez d'autres plaines; il avait des milliers de villes, ou plutôt la terre entière; et l'empire de la mer, que lui assurait sa flotte, lui laissait la liberté du choix, s'il avait voulu imiter Fabius Maximus, Marius ou Lucullus, ou Agésilas lui-même, qui n'eut pas de moindres assauts à soutenir à Sparte, lorsqu'on voulait le forcer d'aller combattre contre les Thébains pour la défense de son pays; ni moins de reproches et de calomnies à essuyer en Égypte par la folie du roi, lorsqu'il conseillait à ce prince de ne rien entreprendre (123). En suivant ainsi les résolutions sages qu'il avait prises dès son arrivée en Égypte, non seulement il sauva les Égyptiens malgré eux-mêmes, et conserva seul la ville de Sparte, dans une secousse si violente; mais encore il éleva dans sa patrie un trophée de sa victoire sur les Thébains; et, en ne se laissant pas contraindre de courir à une perte certaine, il fit gagner aux Spartiates une seconde bataille. Aussi Agésilas fut-il enfin loué par ceux même qu'il n'avait sauvés qu'en leur résistant avec force; et Pompée, qui fit une si grande faute en cédant à la volonté d'autrui, eut pour accusateurs ceux dont il avait suivi les conseils. On dit, il est vrai, qu'il fut trompé par Scipion son beau-père, qui, pour s'approprier les sommes immenses qu'il avait apportées d'Égypte, les cacha, et pressa Pompée de donner la bataille, en lui disant qu'il manquait d'argent. Mais quand cela serait vrai, un général devait-il se laisser ainsi induire en erreur? ou, après avoir été trompé si facilement, exposer au plus grand danger la fortune publique? Ces divers traits font assez connaître le caractère de l'un et de l'autre.

VII. Maintenant, pour parler de leur voyage d'Égypte, Pompée fut forcé de le faire pour se dérober à ses ennemis par la fuite. Agésilas le fit sans nécessité, par le motif peu honnête d'y amasser de l'argent, et d'avoir de quoi faire la guerre aux Grecs avec celui qu'il gagnerait en servant les Barbares. D'ailleurs, le reproche que nous faisons aux Égyptiens par rapport à Pompée, les Égyptiens le font de leur côté à Agésilas; car Pompée fut cruellement trompé pour s'être fié aux Égyptiens, et Agésilas, à qui les Égyptiens avaient donné toute leur confiance, les abandonna, et passa dans le parti opposé à ceux qu'il était venu secourir.

NOTES

SUR LA VIE DE POMPÉE.

(1) Eschyle avait fait deux tragédies dont Prométhée était le sujet; l'une, *Prométhée lié sur le mont Caucase*, et déchiré par un vautour; l'autre, *Prométhée délié par Hercule*. Cette dernière est perdue; il n'en reste que des fragments; le vers cité par Plutarque en est tiré. Prométhée dit à Hercule qu'il lui est aussi cher que son père Jupiter lui est odieux; car Jupiter l'avait fait attacher sur les rochers du Caucase, et Hercule venait de le délier.

(2) Velléius Paterculus, dans le second livre de son *Histoire*, liv. II, ch. XXIX, a fait de Pompée un éloge qui mérite d'être comparé avec celui de Plutarque.

(3) Lucius Marcius Philippus, beau-père d'Auguste, dont il avait épousé la mère, Attia, fut un des meilleurs orateurs de son temps. Cicéron, dans son *Traité des orateurs illustres*, ch. XLVII, le place, quoique à un assez grand intervalle, après Crassus et Antoine, qu'il met à la tête de tous les autres.

(4) Ce trait prouve quel désintéressement et quelle fidélité les lois militaires exigeaient, même des généraux, par rapport au butin fait sur les ennemis.

(5) Le Picenum, en latin *ager picenus*, et aujourd'hui la marche d'Ancône, est au nord-est de Rome, sur la côte de la mer Adriatique.

(6) *Voyez* ce que nous avons dit de ce titre d'*imperator*, et de ce qu'il fallait avoir fait pour le mériter, dans la *Vie de Crassus*, note (12).

(7) Oppius est regardé, par quelques critiques, comme l'auteur des *Guerres d'Alexandrie, d'Afrique, d'Espagne*, et des derniers livres de la *Guerre des Gaules*, qui sont attribués par d'autres à Hirtius; mais on convient assez généralement que la *Guerre d'Espagne* est d'Oppius. Il fut lieutenant de César, et écrivit aussi des *Vies des Grands Hommes*, entre autres celles de *Marius*, de *Pompée* et du *premier Scipion l'Africain*; Aulugelle rapporte plusieurs choses de cette dernière, liv. VII, ch. I de ses *Nuits Attiques*. Suétone, dans la *Vie de César*, ch. LII, le compte parmi les principaux amis du dictateur; et, pour montrer combien il était porté pour lui, il dit qu'Oppius avait composé un Traité exprès pour prouver que Césarion n'était pas fils de César, comme Cléopâtre l'assurait. *Voyez* Vossius, *de Histor. latin.*, liv. I, ch. LXVII.

(8) Utique, ville de Libye, ou Afrique mineure, aujourd'hui Bizerte, ville maritime de l'Afrique méridionale, est fameuse par la mort volontaire que s'y donna Caton, qui de là reçut le nom d'Utique.

(9) Il y a eu à Rome d'autres personnages qui ont porté le surnom de Maximus. Plutarque parle de ceux qui l'ont obtenu par d'autres moyens que les vertus militaires, quoique ceux dont il s'agit ici fussent aussi très illustres sous ce rapport.

(10) Marcus Emilius Lépidus, que Pompée fit nommer consul avec Q. Lutatius Catulus l'an de Rome six cent soixante-seize, était un esprit très séditieux, et le plus méchant des hommes, comme Sylla va le dire à Pompée, et comme la suite le prouvera.

(11) Mutine, ville située entre les fleuves Scultenna à droite, et Gabellus à gauche, dans la partie de l'Italie appelée Gaule cispadane, c'est-à-dire en-deçà du Pô, par rapport à Rome.

(12) Plutarque met Brutus le fils bien au-dessus de son père, parceque celui-ci se défendit lâchement, et se rendit à l'ennemi pour sauver sa vie; au lieu que le fils, après avoir combattu avec beaucoup de courage, se donna lui-même la mort, pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi. J'ai déja remarqué plus d'une fois que Plutarque n'avait pas sur le suicide des principes exacts, et qu'en cela il abandonnait l'école de Socrate, à laquelle il était attaché.

(13) Lauron, ville de l'Espagne tarraconnaise.

(14) Le fleuve Sucron, aujourd'hui le Xucar, arrose la Castille et l'Aragon, autrefois occupés par les Celtibériens.

(15) On est étonné que Pompée, après les grands exploits qu'il avait faits, attache tant d'importance à la défaite de cinq mille esclaves déja battus, et échappés de la bataille où leur armée avait été taillée en pièces par Crassus, à l'égard duquel il montrait peu de justice et de générosité; mais la vanité se nourrit de tout, et Pompée, en se vantant ainsi lui-même, persuada aux Romains tout ce qu'il voulut.

(16) Il paraît qu'on craignait assez généralement à Rome que l'ambition ne portât Pompée à usurper l'autorité souveraine. C'est l'opinion que Cicéron en donne dans plusieurs de ses *Lettres à Atticus*, et, en particulier, dans la septième lettre du livre neuvième. Ce n'était pas l'idée qu'en avait Paterculc, comme on le peut voir dans le portrait que cet historien a fait de Pompée, et auquel nous venons de renvoyer, note (2).

(17) C'était une faveur bien extraordinaire d'être nommé consul avant que d'avoir exercé aucune autre magistrature; mais peut-être qu'on jugea que deux triomphes pouvaient servir d'excuse à cette exception aux lois, et remplacer les charges qu'il n'avait pas eues. Il fut consul l'an de Rome six cent quatre-vingt-quatre.

(18) La cause naturelle de cette division constante était la différence de parti qu'ils suivaient. Crassus était attaché à celui de la noblesse et du sénat; Pompée s'était déclaré pour le peuple.

(19) Ce fut Lucius Aurélius Cotta qui, dans sa préture, porta cette loi. Plutarque dit que les jugements furent de nouveau transférés aux chevaliers, parceque, cinquante-trois ans auparavant, Caïus Gracchus avait déja transporté ce droit au second ordre de l'état, qui en fut ensuite dépouillé par Sylla.

(20) L'expression dont se sert ici Pompée est singulière; elle signifie un général revêtu d'un pouvoir absolu, un *autocrate*; mais le terme n'est pas plus singulier que la chose; c'était le premier exemple d'un homme qui, ayant commencé à servir très jeune, eût fait plusieurs campagnes sans avoir jamais d'autre chef que lui-même.

(21) Ce passage prouve que la jalousie entre la robe et l'épée est bien ancienne, malgré l'extrême différence des fonctions de la magistrature et des travaux militaires.

(22) La puissance des pirates avait déja fait de grands progrès, lorsque les Romains, occupés jusqu'alors par des guerres civiles et étrangères, commencèrent à y faire attention vers l'an de Rome six cent quatre-vingts. On voit dans Florus, l. III, c. VI, le détail des événements de cette guerre, que Pompée eut la gloire de terminer.

(23) Amyot a traduit ici: le temple des Jumeaux en l'île de Claros; mais la manière dont le texte est conçu, prouve qu'il n'est pas question des Jumeaux, c'est-à-dire de Castor et de Pollux. Plutarque dit très distinctement: le temple de Claros, le temple de Didyme, le temple de Samothrace; ce qui désigne trois lieux et trois temples différents. Didyme est un canton du territoire de Milet, ville située sur la côte de l'Asie appelée Ionie, où était un temple fameux consacré à Jupiter et à Apollon, et, à cause de cela peut-être, nommé Didyméen, parceque Didyme, en grec, signifie deux: Strabon, Méla, Pausanias, Quinte-Curce, tous les écrivains anciens, en sont d'accord. Ceux-ci ne le présentent que sous le nom d'Apollon Didyméen; mais Étienne de Byzance le rend, d'après Callimaque, commun à Jupiter et à Apollon. Le sacerdoce en avait été long-temps confié aux Branchides. M. Dacier s'est trompé aussi en cet endroit, en supposant que Plutarque place ce temple dans l'île de Claros. La distinction des deux temples est bien marquée par Plutarque lui-même. — Claros, île de la mer Ionienne, fameuse par son temple d'Apollon. — Samothrace est une île de la mer Égée, au-dessous de la Thrace, vis-à-vis l'embouchure de l'Èbre.

(24) Amyot a mis ici la Terre au lieu de Cérès; il n'y avait point à Hermione de temple de la Terre, comme l'observe M. Dacier; mais il y en avait un très célèbre de Cérès. Il y a dans le texte *Chtonia*, et ce nom désigne Cérès, comme on le voit par un passage de Pausanias, l. II, ch. XXXV. — Hermione et Épidaure sont deux villes de l'Argolide. — L'isthme dont il est parlé tout de suite est celui de Corinthe. — Ténare était un promontoire du Péloponnèse, entre ceux de Malée et de Coryphase; c'est là que les anciens plaçaient un des gouffres par où l'on des-

cendait aux enfers. — Caburie, petite île à environ trente stades (une lieue et demie) de celle de Crète. — Actium, sur le golfe d'Ambracie, au nord-ouest de l'Acarnanie. — Leucade est une petite île le long des côtes de l'Acarnanie, très connue par son promontoire. — Samos, ville célèbre sur les côtes de l'Ionie. Au lieu de Lacinie, on lit dans le texte Lucanie; c'est une altération de copiste, aucun ancien ne fait mention d'un temple de Junon en Lucanie, et tous parlent d'un temple fameux de Junon, surnommée Lacinienne, à cause du promontoire Lacinium, où elle était en grande vénération. Sur ce côté de l'Italie qui regarde la mer Ionienne, il y a trois promontoires fameux: au midi est le Zéphyrien; au nord, l'Iapygien; dans le milieu, le Lacinium. Cicéron raconte dans son *Traité de la divination*, l. I, c. XXIV, qu'Annibal, effrayé par un songe, n'osa enlever une colonne d'or qui était dans ce temple; et Flavius Flaccus périt misérablement l'an de Rome cinq cent quatre-vingt-trois, selon Tite-Live, l. XLII, c. XXVIII, pour l'avoir dépouillé l'an de Rome cinq cent quatre-vingt-un.

(25) Il ne s'agit point ici du mont Olympe, entre la Thessalie et la Macédoine, montagne si célèbre chez les poëtes, qui en avaient fait le séjour des dieux: il y a eu plusieurs autres montagnes et villes de ce nom.

(26) Le culte de Mithrès, qu'on croit communément être le soleil, paraît avoir pris son origine en Perse, d'où il se répandit dans le reste du monde. Les Romains en durent la première connaissance aux pirates détruits par Pompée; mais il ne s'établit à Rome que sous le règne de Trajan, suivant la remarque de M. Fréret, *Acad. des Inscriptions*, t. XVI, p. 272, 275.

(27) M. Antonius, envoyé proconsul en Cilicie l'an de Rome six cent cinquante-deux, fut consul trois ans après avec A. Posthumius Albinus; c'était l'aïeul de Marc-Antoine le triumvir, et un des plus célèbres orateurs que Rome eût encore eus. Sa maison était à Misène, comme on le voit par un passage de l'*Oraison* de Cicéron *pour la loi Manilia*, c. XII.

(28) Ce Gabinius était tribun du peuple; Cicéron en parle dans plusieurs de ses *Oraisons*, et en particulier dans celle qui a pour titre, *des Provinces consulaires*, ch. VI, où il en fait le portrait le plus affreux.

(29) Le mot grec employé ici par Plutarque signifie proprement aveuglé; l'usage de ce mot est remarquable pour dire étourdi. Nous avons déjà vu un autre exemple de cette chute d'oiseaux dans la *Vie de Flamininus*, c. XIV, lorsque ce général romain fit publier à l'assemblée des jeux Isthmiques la liberté générale de la Grèce.

(30) Pompée ne vit ces inscriptions qu'en sortant, parce-qu'elles n'avaient été faites que depuis son entrée dans la ville, et pendant le séjour qu'il y fit. Horace a rendu le sens de la première dans ce beau vers, où il dit au peuple Romain, et par lui à Auguste;

Diis te minorem quod geris, imperas.
CAR., lib. III, od. VI, v. 5.

« C'est à votre soumission aux dieux que vous devez l'em-» pire du monde. »

(31) Ville maritime de la Cilicie, à l'entrée de la Pamphylie, sur un roc escarpé. *Voy*. Strabon, liv. XIV, pag. 667 et 668.

(32) Florus, liv. III, ch. VI, loue avec raison cette prudence de Pompée: c'est une chose certaine, et prouvée par l'expérience, que le changement de manière de vivre et d'habitation produit celui des mœurs.

(33) Soli, ville de la Cilicie, près de l'embouchure du Cydnus, fut appelée depuis Pompéiopolis. Strabon, *ibid*., p. 665.

(34) Ce vers est tiré du vingt-deuxième livre de l'*Iliade*, vers 207. On voit ici le jugement que les sages Romains portaient de cette vanité d'Achille, qui ne veut pas que personne partage avec lui la gloire qu'il attache à faire périr Hector de sa main.

(35) M. Dacier croit que Catulus fait allusion à la retraite du peuple sur le mont Sacré, dans les commencements de la république; mais M. Mosès Dusoul observe que c'est aux sénateurs que Catulus parle, et non pas au peuple; qu'il ne peut donc pas leur rappeler cette retraite sur le mont Sacré, mais celle que le sénat et le peuple firent dans le Capitole, lors de la prise de Rome par les Gaulois.

(36) Cette mer s'étend du nord au midi, depuis la Séleucide jusqu'à la Palestine.

(37) *Voyez* ce que nous avons dit de l'origine des sources, sur un passage semblable de la *Vie de Paul-Émile*, dans les notes.

(38) On ne trouve point la forteresse d'Inora dans les anciens géographes. Le P. Lubin, cité par M. Dacier, croit qu'il faut substituer, au nom d'Inora, celui de Sinoria; l'autorité de Strabon vient appuyer cette conjecture.

(39) La Sophène, située au nord de la Comagène et de la Mésopotamie, était enfermée par une partie du mont Taurus, appelé l'Anti-Taurus; Strab., liv. XI, p. 521.

(40) Les monts Moschiques, suivant le même géographe, *ibid*., sont une longue chaîne de montagnes situées au-delà de l'Euphrate, à la suite de l'Anti-Taurus, et qui embrasse toute l'Arménie, jusqu'à l'Ibérie et l'Albanie.

(41) On ne trouve point le fleuve Cyrnus dans les anciens géographes. Strabon, liv. XI, pag. 491, parle du fleuve Cyrus; il dit qu'au levant, vers la mer Caspienne, entre l'Albanie et l'Arménie, on trouve le Cyrus et l'Araxe: le premier coule dans l'Arménie, et l'autre dans l'Albanie et l'Ibérie. Il ajoute, pag. 500, qu'entre l'Albanie et la Colchide est une plaine arrosée de plusieurs fleuves, dont le plus grand est le Cyrus: il s'appelait anciennement Corus. Ammien Marcellin, liv. XXIII, ch. VI, dit que ce fut Cyrus qui changea le nom de ce fleuve, et lui donna le sien. Strabon est du nombre de ces auteurs que va citer Plutarque, qui ne croyaient pas que le Cyrus reçût l'Araxe, car il marque à ces deux fleuves deux embouchures séparées.

(42) Ce Bosphore n'est pas celui de Thrace, mais le Bosphore Cimmérien, qui réunit les Palus-Méotides avec le Pont-Euxin, et sépare la Chersonèse Taurique, aujourd'hui la Crimée, de la Sarmatie d'Asie, maintenant la Circassie, et les pays voisins. Strabon, liv. XI, p. 474.

(43) Le fleuve Abas coule des montagnes d'Albanie, et se jette dans la mer Caspienne; c'est le même que Ptolémée appelle Albanus, et il est marqué dans les cartes sous ce nom. Strabon, liv. XI, p. 502, parle de la même manière que Plutarque des forces des peuples de l'Albanie; ils peuvent, dit-il, mettre sur pied plus de troupes que les Ibériens; car ils arment jusqu'à soixante mille hommes de pied et douze mille chevaux; mais ces troupes sont mal disciplinées; elles se servent de dards et de flèches, portent des cuirasses, des boucliers et des casques faits de peaux de bête.

(44) Plutarque a pris ce qu'il dit ici de l'*Histoire* de Théophane le Mitylénien, qui avait suivi Pompée à cette expédition, et avait écrit tout ce qui s'y était passé. C'est dans cette relation qu'il disait que les Amazones étaient séparées des Albaniens par les Gèles et les Lèges, peuples de la Scythie. Strabon, *ibid*., p. 500.

(45) Pompée, pour pénétrer jusqu'à la mer Caspienne, n'avait pas besoin de passer en Hyrcanie; car étant en Albanie, il se trouvait très près de cette mer. Plutarque a voulu dire, sans doute, que Pompée s'était proposé de pénétrer par l'Hyrcanie jusqu'à l'autre extrémité de la mer

Caspienne. Strabon, liv. XI, p. 505, remarque que ce pays produit des bêtes venimeuses, dont la piqûre est mortelle; que la blessure de quelques uns de ces animaux donne la mort en provoquant le rire, et celle de quelques autres, en excitant les larmes.

(46) Les Élymiens ou Élyméens étaient des peuples d'une province d'Assyrie, voisins des Mèdes. Strabon, liv. XVI, p. 744 et 745, marque trois pays occupés par les Élymiens : la Gabiane, la Messabatique et la Corbiane. La Gordyenne, dont il est parlé ensuite, était une province de la Perse; et l'Arbélitide avait pour capitale Arbelles, fameuse par la victoire d'Alexandre sur Darius.

(47) C'était l'usage des rois d'Orient, de donner, à ceux de leurs amis qu'ils voulaient honorer, un des plus beaux chevaux de leur écurie, aussi richement enharnaché que ceux qu'ils montaient eux-mêmes. L'histoire de Mardochée, dans le livre d'Esther, en est une preuve.

(48) Plutarque, en empruntant ici une manière de parler usitée parmi les héros d'Homère, veut jeter du ridicule sur Stratonice, qui, fille d'un père si méprisable, et courtisane elle-même, était parvenue au rang d'épouse de Mithridate.

(49) Les rois d'Orient avaient soin de faire tenir des registres exacts de tout ce qui se passait à la cour, et quelquefois ils se faisaient lire les annales des règnes précédents, ou même celles de leur règne, comme l'histoire d'Esther le prouve encore.

(50) P. Rutilius Rufus avait été consul l'an de Rome six cent quarante-neuf. Cicéron en fait le plus bel éloge dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et en particulier dans le *Discours pour Fontéius*, c. XIII. Il était bon historien, et avait écrit en grec l'*Histoire romaine*. Les chevaliers romains, dont il avait arrêté les concussions en Asie, le traduisirent en justice, et eurent le crédit de le faire exiler; il se retira à Smyrne, d'où Sylla, dans la suite, le rappela; mais il refusa de revenir. Il n'est pas étonnant que Théophane ne ressemblât en rien à un homme d'une si grande vertu, et il est très vraisemblable que Rutilius n'avait rien écrit que de vrai sur le père de Pompée.

(51) Il y a dans le texte : pendant que son ennemi vivait encore ; ce qui ne fait pas un sens raisonnable : un critique propose de lire : la guerre étant encore en vigueur. La méprise a été d'autant plus facile au copiste, que, dans le grec, les deux mots employés par Plutarque ne diffèrent que d'une lettre : j'ai cru devoir adopter cette correction; M. Dacier l'a suivie dans sa traduction.

(52) On a vu dans la *Vie de Lucullus*, ch. LI, que cette défaite de Triarius, un des lieutenants de ce général, fut très sanglante; il y périt plus de sept mille Romains, du nombre desquels étaient vingt-trois tribuns de soldats, et cent cinquante centurions. Le camp resta au pouvoir de Mithridate.

(53) Appien, qui parle de cette réduction de la Syrie en province romaine, n'en donne pas la même raison que Plutarque; il dit seulement, dans son livre de la *Guerre de Syrie*, p. 119, que Pompée dépouilla Antiochus du royaume de Syrie, quoique ce prince n'eût aucun tort envers les Romains, parcequ'il lui fut facile, avec une armée aussi nombreuse que la sienne, d'opprimer un roi faible. Il ajoute que Pompée en prétextait une autre cause; il disait que, puisque les anciens rois en avaient été chassés par Tigrane, il n'était pas juste qu'on la rendit aux Séleucides vaincus, plutôt que de la laisser aux Romains vainqueurs. Plutarque passe un peu légèrement sur la conquête de la Judée : il ne dit pas que le temple de Jérusalem fut forcé, et qu'on tua plus de douze mille Juifs. Pompée entra dans le temple, et ne toucha à aucune des choses qui servaient au culte, ni aux trésors qu'il renfermait. Plutarque aurait pu parler aussi de la vigne d'or qu'Aristobule envoya au général romain, et qu'on estimait cinq cents talents, deux millions cinq cent mille livres. Elle fut consacrée à Rome dans le temple de Jupiter Capitolin.

(54) Amyot a traduit, sa robe; mais Henri Estienne, et après lui M. Dacier, ont rendu le mot grec par celui de bonnet, qui était en effet la marque des affranchis.

(55) La Péonie faisait partie de la Macédoine; quelques critiques proposent de lire la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie; et c'est ainsi qu'Amyot a traduit.

(56) On peut être étonné d'un pareil envoi; mais apparemment que Pharnace avait voulu rassurer Pompée, sur ce qu'il pouvait avoir encore à craindre de Mithridate et des princes de sa maison.

(57) Hermagoras, suivant Quintilien, liv. II, florissait quelque temps après Aristote et Théophraste, dont il suivit l'école. Il avait écrit sur la rhétorique. Posidonius était d'Apamée en Syrie, et fut maître de Cicéron : il faut le distinguer de Posidonius d'Alexandre, disciple de Zénon, et qui était mort long-temps auparavant.

(58) Mucia était sœur de Q. Métellus Céler et de Q. Métellus Népos. César passait pour avoir eu avec elle un commerce criminel; aussi quand Pompée eut épousé la fille de César, on lui reprocha d'avoir, par ambition, épousé la fille de celui qu'il appelait, en soupirant, son Egyptus. Cependant Cicéron, en écrivant à Atticus, lui mande que ce divorce était généralement approuvé. *Voyez* livre I, *lettre* XII.

(59) Il fallait, d'après la loi, qu'il se trouvât à Rome vers la fin de cette année, qui était la six cent quatre-vingt-douzième de la fondation de cette ville, et il n'y entra qu'au commencement de l'année suivante; mais Pison n'en fut pas moins nommé consul.

(60) L'année même du consulat de Pison, qui fut celle du triomphe de Pompée, il voulut assurer, pour l'année suivante, le consulat à Afranius, qui l'obtint en effet l'an de Rome six cent quatre-vingt-quatorze, et eut pour collègue Métellus Céler.

(61) Les cinquante millions de drachmes faisaient environ quarante-huit millions de notre monnaie actuelle; les quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes, environ soixante-dix-huit millions. Les vingt mille talents valent plus de cent millions.

(62) Il doit y avoir ici une faute de copiste; Pompée était né l'an de Rome six cent quarante-huit, la même année que Cicéron, cent six ans avant l'ère chrétienne; il obtint ce troisième triomphe l'an de Rome six cent quatre-vingt-treize, soixante-un ans avant J.-C., le jour même de l'anniversaire de sa naissance; il avait donc quarante-cinq ans, et non pas quarante. *Voyez* les *Tables chronologiques de l'Histoire universelle* de Lenglet-Dufresnoy.

(63) Le texte dit : dans ce temps-là; ce qui donnerait lieu de croire que ce qu'on va lire est postérieur à l'exil de Cicéron; mais César revint de sa préture d'Espagne l'an de Rome six cent quatre-vingt-quatorze, et fut consul pour la première fois l'année suivante. Cicéron ne sortit de la ville que l'an de Rome six cent quatre-vingt-seize; j'ai donc suivi la correction de M. Dacier, qui a été adoptée par les éditeurs d'Amyot.

(64) Cette retraite de Bibulus, pendant la durée presque entière de son consulat, donna lieu aux plaisants de Rome lorsqu'ils voulaient marquer un événement de cette année-là, de dire, non sous le consulat de César et de Bibulus, mais sous le consulat de Jules et de César, faisant ainsi deux consuls d'un seul homme dont ils séparaient le nom et le surnom. Suétone, *in Vit. Cæsar*, c. XX.

(65) Dion Cassius, *Hist. Rom.*, liv. XXXIX, c. VI, dit que Pompée, après avoir chassé Cicéron de Rome, pour complaire à Clodius, le rappelle ensuite contre ce même Clodius; et sur cela il fait cette réflexion très juste et très sensée : « L'esprit de l'homme est si mobile, que souvent

ceux de qui l'on attendait beaucoup de bien ou beaucoup de mal entrent subitement dans des dispositions toutes différentes, et qu'on en est traité tout autrement qu'on ne s'y était attendu. » Mais alors c'est moins l'esprit qui change, que l'intérêt par lequel il est poussé.

(66) Le même historien, *ibid.*, c. IX, ajoute à cette loi une autre attribution qui méritait d'être rapportée; c'est qu'elle accordait à Pompée toute l'autorité proconsulaire pour cinq ans, au-dedans et au-dehors de l'Italie. Cicéron le dit aussi, *ad Atticum*, liv. IV, ép. I. Plutarque observe que Cicéron rendit Pompée une seconde fois maître de tout l'empire, parcequ'il l'avait déja fait une première fois, en autorisant la loi Manilia, relative à la guerre contre les pirates.

(67) Ptolémée Aulètes, fils de Ptolémée Lathyrus, étant devenu extrêmement odieux à ses sujets, s'était retiré à Rome, où il avait demandé et obtenu que le consul Lentulus Spinther, à qui on avait décerné le gouvernement de la Cilicie, vînt le rétablir dans son royaume d'Égypte. Dion a raconté toute cette guerre, liv. XXXIX, c. XII et suiv. M. l'abbé de Saint-Réal en a écrit l'histoire.

(68) Les Belges occupaient ce qu'on a appelé depuis les Pays-Bas; les Suèves, qui du temps de César étaient, suivant Strabon, liv. VII, p. 290, les peuples les plus considérables de la Germanie, habitaient au-delà de l'Elbe. Les Bretons sont ici les Anglais; ce nom n'avait pas encore été donné à la partie de la France appelée Bretagne.

(69) Dion prête à Pompée une réponse plus noble. « Je n'ai besoin, dit-il, d'aucune magistrature pour les gens de bien; mais je demande le consulat contre les méchants et les séditieux. »

(70) On sait qu'à Rome, toutes les fois que le peuple était assemblé pour donner ses suffrages, il suffisait que le consul ou un autre magistrat dit qu'il avait vu un augure défavorable, pour faire rompre aussitôt l'assemblée; ainsi on avait toujours un prétexte pour empêcher tout ce qui déplaisait.

(71) Ce nom d'Antias a paru suspect à quelques critiques; il y en a qui proposent de lire Bantias, mais sans aucune autorité. Dans les *Suppléments de Tite-Live*, livre CV, ch. XIV, le collègue de Vatinius à la préture n'est pas nommé.

(72) Les Romains divisaient l'Espagne en citérieure et ultérieure; c'était le fleuve de l'Èbre qui faisait ce partage.

(73) Dion, liv. XXXIX, ch. XXXVIII, ajoute qu'ils combattirent au nombre de dix-huit contre des hommes armés. Il raconte même que quelques-uns de ces éléphants étant blessés, semblaient demander quartier aux Romains, et se plaindre de l'injustice qu'on leur avait faite. Car, en les embarquant en Afrique pour l'Italie, on leur avait juré qu'on ne leur ferait aucun mal. Les Romains, continue l'histoire, touchés de pitié, les sauvèrent. Il est permis de révoquer ce fait en doute, quoiqu'il paraisse confirmé par ce que dit Pline de ces animaux dans le huitième livre de son *Histoire*, ch. I.

(74) Le passage que Plutarque rapporte ici est tiré du quinzième livre de l'*Iliade*, vers 189. Plutarque en fait l'application à l'avidité de Pompée et de César: les trois dieux les plus puissants partagent entre eux l'univers, et ils sont contents; deux hommes peuvent partager l'empire romain, c'est-à-dire presque la terre entière, et leur ambition n'est pas satisfaite.

(75) Ce Scipion était fils de Scipion Nasica; mais il était passé par adoption dans la famille des Métellus, d'où il fut appelé Métellus Scipion. *Suppléments de Tite-Live*, livre CVII, c. XLVI.

(76), Munatius Plancus avait Cicéron pour accusateur; et malgré toute la protection de Pompée, qui l'avait comblé d'éloges et de vive voix et par écrit, il ne put éviter la condamnation. Cicéron fut si flatté de ce succès, qu'il en témoigna sa joie à Marius. *Voyez* la deuxième lettre du livre VII de ses *Épîtres familières*.

(77) M. Dacier substitue ici au mot empire celui de liberté, parcequ'il n'a jamais vu, dit-il, le terme grec du texte employé dans la première signification; mais il se trompe, ce mot se trouve fréquemment pris en ce sens dans les ouvrages de notre historien.

(78) Une loi défendait aux absents de demander le consulat. Pompée y avait fait ajouter une exception pour ceux à qui on le permettrait nommément, ce qui était rendre la loi inutile; les hommes puissants, et surtout ceux qui avaient des troupes à leurs ordres, étaient bien sûrs d'obtenir cette permission.

(79) Paulus était consul avec Claudius Marcellus l'an de Rome sept cent quatre. Les quinze cents talents que César lui donna valaient sept millions et demi. Cette somme si considérable, jointe à celle dont Plutarque parle ensuite, prouvent quelles vexations César avait dû commettre dans son gouvernement des Gaules, pour amasser tant de richesses.

(80) Dion, liv. XLI, ch. II, assure le contraire; il ne se trouva, selon lui, personne qui voulût que Pompée posât les armes; il n'y eut pour César que deux hommes seuls, un certain Marcus Cécilius, et Curion qui avait apporté les lettres de César.

(81) Claudius Marcellus, qui était encore consul avec Lentulus, l'an de Rome sept cent cinq, fut un des plus ardents ennemis de César; il refusa, après la bataille de Pharsale, de se réconcilier avec le dictateur, et se retira à Athènes. Cependant son frère et ses amis obtinrent son retour, par leurs vives instances; et ce fut alors que Cicéron prononça dans le sénat ce beau *Discours pour Marcellus*, où il relève d'une maniere si flatteuse pour César la grace qu'il venait d'accorder à cet illustre citoyen.

(82) Ariminium, aujourd'hui Rimini, ville située sur la mer Adriatique, dans la province d'Ombrie, à l'embouchure de la rivière du même nom, à cinquante-huit lieues de Rome. — Le Rubicon, dont il est parlé tout de suite, était un peu au-dessus du fleuve Ariminium.

(83) Lucius Volcatius Tullus avait été consul l'an de Rome six cent quatre-vingt-huit.

(84) On est étonné de cette précipitation de Pompée à quitter Rome, qu'il lui eût été, ce semble, bien aisé de défendre contre une armée aussi peu nombreuse que celle qu'amenait César; au lieu qu'en s'éloignant de Rome il livrait à son ennemi toutes les ressources que lui assurait une ville si peuplée, et capable, avec des provisions suffisantes, de soutenir un très long siége. Peut-être ne se croyait-il pas assez sûr des dispositions du peuple, qui paraissait bien plus porté pour César que pour lui, et craignait-il de se voir bientôt abandonné et livré à César. L'événement, il est vrai, a condamné sa démarche; mais ce n'est pas une raison pour prononcer contre Pompée, à qui l'on ne peut refuser de grands talents, et à qui, comme nous allons le voir, il ne manqua, pour écraser toutes les forces de César, qu'un peu plus de confiance en lui-même et en ses troupes. Cependant Plutarque, qui semble l'excuser ici, va bientôt rapporter le blâme que César fait de cette démarche de Pompée, et lui-même il la condamnera avec sévérité dans le *Parallèle d'Agesilas et de Pompée*.

(85) Plutarque passe sous silence tout ce qui eut lieu au siége de Brunduse, pendant les neuf jours qu'il dura; on peut y suppléer par les détails que César en donne dans son premier livre *de la Guerre civile*.

(86) Dyrrachium, nommée aussi Épidamne, était dans l'Illyrie; c'est aujourd'hui Durazzo, ville de la Turquie européenne, dans l'Albanie.

(87) Cet endroit, qui n'est pas assez développé dans le texte, est éclairci par ce que César en rapporte dans le li-

vre déja cité : « Pompée, dit-il, pour retarder plus sûrement les efforts de César, et pour empêcher qu'au moment de son départ les ennemis ne forçassent la place, ferma les portes avec des barricades, fit élever en plusieurs endroits des forts et des places d'armes, creusa à la tête de toutes les rues des tranchées, qu'il remplit de pieux très pointus, et qu'il couvrit de claies et de terre, en les aplanissant par-dessus. Il ne se réserva que deux portes et deux rues qui conduisaient au port, et qu'il palissada avec des pièces de bois pointues. » On voit que Pompée fortifia les deux rues qu'il s'était réservées, et cette précaution était indispensable, afin que, s'il était attaqué, il pût faire plus sûrement sa retraite.

(88) Le passage auquel Plutarque fait allusion est dans le septième livre des *Lettres à Atticus*, *épît.* II. Cicéron rapporte l'exemple de Thémistocle, et approuve sa retraite d'Athènes, parceque cette ville ne pouvait pas résister à ce déluge de Barbares qui était venu inonder la Grèce. Il y oppose la conduite de Périclès, qui n'abandonna point Athènes, quoique les Lacédémoniens fussent maîtres de l'Attique, et qu'il ne lui restât que les murailles de la ville. Il prit le part ide s'y défendre, et de tout mettre en œuvre pour la conserver. Or, au jugement de Cicéron, la situation de Pompée était plus semblable à celle de Périclès qu'à celle de Thémistocle; d'ailleurs, continue Cicéron, l'exemple des premiers Romains qui, lors de l'invasion des Gaulois, se retirèrent dans le Capitole et le conservèrent, devait être imité par Pompée.

(89) C'est celui que César appelle Cn. Magius, et qui était, dit-il, intendant des machines de Pompée. L'interprète latin Xylandre a cru qu'il pouvait s'appeler Numérius Magius, et non pas Cneïus, comme les deux lettres capitales qui sont dans César ont porté à le croire.

(90) César dit lui-même, au commencement du troisième livre *de la Guerre civile*, que cette cavalerie d'élite était presque toute composée d'étrangers. Il y en avait six cents de la Galatie, cinq cents de la Cappadoce, autant de la Thrace, deux cents de la Macédoine, cinq cents Gaulois et Germains, huit cents que Pompée avait levés dans ses terres, ou qui étaient de sa suite, et ainsi des autres, dont il nomme les différents pays.

(91) Ville de la Macédoine au pied du mont Bermius.

(92) Il paraît étonnant, écrit Dion, liv. XLI, ch. IV, que Labiénus eût pu quitter le parti de César, qui l'avait comblé d'honneurs, et lui avait donné le commandement de toutes les troupes qu'il avait au-delà des Alpes, pendant qu'il était à Rome. Mais cet historien en donne la raison.

(93) Oricum, ville d'Épire, sur la mer Ionienne, suivant Étienne de Byzance. M. Dacier a traduit, près d'Oricum, et non pas à Oricum même, parceque ce poste était occupé par une escadre de la flotte de Pompée. César n'entra que le soir dans cette ville, Torquatus, qui y commandait pour Pompée, ayant obligé la garnison d'ouvrir les portes à César, qui le raconte lui-même dans le troisième livre *de la Guerre civile*.

(94) César, livre troisième, l'appelle L. Vibullius Rufus, et dit de lui qu'il l'avait fait prisonnier deux fois, l'une à Corfinium, et l'autre en Espagne, et qu'il l'avait déja renvoyé une fois. César crut qu'à raison de ce bienfait, il serait plus propre qu'un autre à porter quelque parole d'accommodement à Pompée, auprès duquel il avait beaucoup de crédit. Il le dépêcha donc, en le chargeant de dire à Pompée de sa part ce que Plutarque rapporte ensuite. Notre historien ne dit pas où Vibullius trouva Pompée; mais César n'a pas oublié de le rapporter; il dit que ce général était alors dans la Candavie, et qu'il venait de la Macédoine pour mettre ses troupes en quartiers d'hiver à Dyrrachium et à Apollonie.

(95) Les Athamanes habitaient un canton de l'Épire voisin du Pinde. — Lesbos, dont il est parlé un peu plus bas, était une île de la mer Égée, près les côtes de la partie d'Asie appelée Éolie, au-dessus de la Troade.

(96) C'est le nom qu'Homère, dans l'*Iliade*, donne à Agamemnon, parcequ'il était à la tête de tous les princes qui le suivirent au siége de Troie.

(97) César, liv. III, dit qu'Afranius fut accusé de trahison auprès de Pompée par Actius Rufus, pour la perte de l'armée d'Espagne.

(98) César, *ibid.*, a mis dans tout son jour cette folie des officiers de Pompée. — Les Nabatéens étaient un peuple de l'Arabie.

(99) Cette vision était susceptible d'une double interprétation: rien, ce semble, n'était d'un augure plus heureux pour Pompée que d'orner de riches dépouilles la chapelle de Vénus Victorieuse; cela paraissait le signe évident d'une grande victoire; voilà le côté favorable. Mais César descendait de Vénus par Iule ou Ascagne, fils d'Énée; il pouvait donc craindre que ces riches dépouilles ne fussent les siennes propres, dont il ornerait le temple de cette déesse.

(100) Cette circonstance ne se trouve pas dans ce qui nous reste de César.

(101) Le texte des éditions porte ici que César voulait décamper dès le matin, *avant les ténèbres*; ce qui ne fait aucun sens.

(102) Cet ordre de bataille, tel que Plutarque l'expose ici, n'est pas le même que celui qu'on trouve dans le troisième livre de César, p. 357. Appien, liv. II *des Guerres civiles*, pag. 476, donne aux deux partis un autre ordre de bataille. Il est étonnant que cette bataille si fameuse, qui décida du sort du monde entier, ait été si différemment décrite, et que l'on ait ainsi contredit ce que César en avait rapporté lui-même; mais il semble que son récit mérite la préférence.

(103) On trouve, liv. III *de la Guerre civile*, p. 359, le jugement de César sur cet ordre donné par Pompée.

(104) César, p. 358, l'appelle Crastinus; et Appien, Carsinus. M. Dacier croit qu'il n'était pas le capitaine de ces cent vingt hommes, mais seulement un vétéran volontaire qui, selon César, avait commandé la première compagnie de la dixième légion, et auquel ces six vingts soldats se joignirent alors volontairement.

(105) Ce passage est tiré du livre onzième de l'*Iliade*, vers 543 et suivants. Plutarque applique à Pompée ce qu'Homère dit de la fuite d'Ajax devant Hector, pour diminuer la honte de celle de Pompée, qui se retire devant César.

(106) César, p. 363, dit qu'il en périt quinze mille, et qu'il fit vingt-quatre mille prisonniers.

(106 *bis*) César, dès que la bataille fut gagnée, ne voulant pas donner à Pompée le temps de se rassurer, alla attaquer les retranchements, et y fit donner l'assaut. Les cohortes laissées pour les garder se défendirent avec courage; mais enfin le camp fut forcé. Liv. III, p. 362.

(107) César, p. 361, confirme sur ce point le récit de Plutarque, et dit que tout montrait dans le parti de Pompée une trop grande assurance de la victoire.

(108) Mitylène, capitale de l'île de Lesbos. — Amphipolis, près de l'embouchure du fleuve Strymon.

(109) C'est une remarque déja faite par d'autres écrivains, que Rome, dans le désordre où elle était plongée, n'était plus capable de supporter la liberté.

(110) Ce passage n'est pas bien clair dans le texte; j'ai suivi le sens proposé par M. Moïsès Dusoul.

(111) Ville maritime de la Pamphylie, sur la côte méridionale de l'Asie, regardant presque l'île de Cypre, quoiqu'un peu plus occidentale.

(112) Il était surnommé Dionysius, et fils de Ptolémée Aulètes, qui était mort l'année précédente sept cent cinq

de Rome; la bataille de Pharsale fut donnée l'an de Rome sept cent six. Ptolémée était alors dans sa quatorzième année.

(113) Ce nom d'Arsace était commun à tous les rois des Parthes. *Voy.* la note (31) sur la *Vie de Crassus*.

(114) Péluse, sur la mer Méditerranée, à l'embouchure la plus orientale du Nil. Cette sœur, à qui Ptolémée faisait la guerre, était la fameuse Cléopâtre qui devint reine d'Égypte.

(115) Il est appelé ailleurs Photin; Théodote était un rhéteur plus connu par sa perfidie envers Pompée que par ses talents.

(116) D'après l'époque de la naissance de Pompée, dont nous avons fixé la date note (62), il n'avait que cinquante-huit ans et un jour, étant né l'an de Rome six cent quarante-huit, et ayant été tué l'an sept cent six, le lendemain du jour de sa naissance.

(117) Nous avons vu qu'Agésilas était boiteux, et qu'un oracle défendait à Sparte de prendre un roi boiteux. Agésilas, soutenu par Lysandre, prétendait que cet oracle ne devait pas être pris à la lettre, mais dans un sens figuré, et s'étendre d'un roi dont la naissance serait illégitime. Plutarque traite cette explication de plaisanterie, parce-qu'il croyait apparemment qu'on devait prendre l'oracle dans le sens littéral.

(118) *Voyez*, sur les deux familles royales de Sparte, la chronologie des rois Héraclides, qui régnèrent dans cette ville; elle est à la tête des *Apophthegmes de Plutarque*, dans ses *Œuvres Morales*.

(119) Plutarque aurait pu trouver dans la *Vie de Pompée* une action du même genre, à comparer avec celle d'Agésilas. C'est celle que Pompée fit en Afrique lorsqu'il reçut les lettres de Sylla, qui lui ordonnait de congédier son armée, et d'attendre le successeur qu'on lui envoyait. Malgré la victoire signalée qu'il venait de remporter sur Domitius, et qui fut suivie de la prise de plusieurs villes, de la captivité du roi Iarbas; et, ce qui est encore plus fort, malgré le refus que faisaient ses troupes de l'abandonner, il obéit, et menaça de se tuer lui-même, si l'on s'opiniâtrait à le retenir; voilà une obéissance aussi parfaite aux ordres de Sylla que celle d'Agésilas aux ordres des éphores. *Voyez* le ch. XII de sa *Vie*.

(120) Plutarque fait allusion à un traité de Xénophon, qui n'est que l'éloge du roi Agésilas, et dans lequel il veut le faire passer pour le prince le plus accompli, même dans la guerre. Plutarque rend ici un témoignage bien flatteur au mérite de cet historien; mais en même temps il lui reproche avec finesse d'avoir exagéré les talents militaires d'Agésilas, et de s'être exposé par là à voir démentir dans la postérité les éloges outrés qu'il a donnés à son héros.

(121) Messène avait été fondée, ainsi que Lacédémone, par les Héraclides, et elle avait même fait partie de la Laconie. Les Lacédémoniens l'avaient presque entièrement détruite; elle était encore dans cet état au temps de Pélopidas; et nous avons vu dans la *Vie* de ce dernier, ch. XXXI, qu'il obtint du roi d'Artaxerxe la permission de la repeupler.

(122) Il laissa à ce prince tout ce qu'il possédait, et donna au plus jeune de ses fils le royaume de Sophène; mais il conduisit en triomphe l'aîné des fils de Tigrane, qui portait le même nom que son père, avec sa femme et sa fille; il y mena aussi Zozyme, femme de Tigrane le père.

(123) Fabius Maximus eut à essuyer les reproches de ses concitoyens, lorsqu'il prit le sage parti de temporiser avec Annibal, et de ne rien risquer contre un ennemi que ses premiers succès avaient rendu si redoutable aux Romains: mais ce grand homme sut les mépriser, et la suite des événements justifia sa prudence.

Marius supporta long-temps les insultes des Cimbres, qui venaient le braver jusque sous ses retranchements; il résista à ses soldats, qui supportaient impatiemment les bravades de ces Barbares, et il ne céda à l'ardeur de ses troupes que lorsqu'il les eut assez accoutumées à l'aspect effrayant de ces ennemis, pour que leur vue ne les troublât point dans le combat. *Voyez* sa *Vie*, ch. XVII.

Lucullus sut braver aussi les plaintes de ses soldats, qui lui reprochaient de recevoir à composition toutes les villes, et de les frustrer du pillage. Ils le blâmaient aussi de s'arrêter trop long-temps devant des bourgs et des villes de peu d'importance, tandis qu'il laissait à Mithridate le temps de se fortifier. Il ne changea rien à sa conduite, et sut poursuivre à propos Mithridate, sur lequel il eut toujours de grands avantages. *Voyez* sa *Vie*, c. XX et XXI.

ALEXANDRE.

M. Dacier place l'expédition d'Alexandre en Asie à l'an du monde 3614, la première année de la 111e olympiade, l'an de Rome 417, avant J.-C. 334; et sa mort à l'an du monde 3627, la 2e année de la 114e olympiade, l'an de Rome 430, avant J.-C. 321.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la première année de la 106e olympiade, jusqu'à la première année de la 114e, avant J.-C. 324.

I. La vie d'Alexandre, roi de Macédoine, et celle de César, le vainqueur de Pompée, que je me propose d'écrire dans ce volume, m'offrent un si grand nombre de faits importants, que, pour toute préface à cet ouvrage, je prierai mes lecteurs de ne pas me faire un crime si, au lieu de raconter en détail toutes ces actions célèbres, je me contente d'en rapporter en abrégé la plus grande partie. Je n'écris pas des histoires, mais des Vies (1); d'ailleurs ce n'est pas toujours dans les actions les plus éclatantes que se montrent davantage les vertus ou les vices des hommes. Une action ordinaire, une parole, un badinage font souvent mieux connaître le caractère d'un homme que des batailles sanglantes, des siéges et des actions mémorables (2). Les peintres prennent la ressemblance de leurs portraits dans les yeux et les traits du visage, où le naturel et les mœurs éclatent plus sensiblement; ils soignent beaucoup moins les autres parties du corps. Qu'il me soit de même permis de pénétrer dans les plus secrets replis[1] de l'ame, afin d'y saisir les traits les plus marqués du caractère, et de peindre,

[1] Le grec emploie ici une métaphore hardie qu'il est impossible de rendre littéralement en notre langue. Il dit de pénétrer dans les signes de l'ame. J'ai rappelé plus bas cette expression; mais elle n'y a pas la même énergie.

d'après ces signes, la vie de ces deux grands hommes, en laissant à d'autres le détail des combats et des actions les plus éclatantes.

II. Il passe pour constant que du côté paternel Alexandre descendait d'Hercule par Caranus (3); et que du côté de sa mère il remontait, par Néoptolème, jusqu'à Achille (4). On dit que Philippe étant à Samothrace (5), dans sa première jeunesse, y fut initié aux mystères avec Olympias, alors enfant, et orpheline de père et de mère. Il en devint amoureux; et après avoir obtenu le consentement d'Arymbas (6), frère de cette princesse, il l'épousa. La nuit qui précéda celle de leur entrée dans la chambre nuptiale, Olympias songea qu'à la suite d'un grand coup de tonnerre, la foudre était tombée sur elle et avait allumé un grand feu, qui, après s'être divisé en plusieurs traits de flamme, se dissipa promptement. Philippe, de son côté, quelque temps après son mariage, songea qu'il scellait le sein de sa femme, et que le cachet portait l'empreinte d'un lion (7). Les devins, regardant ce songe comme suspect, conseillèrent à Philippe de veiller avec soin sur sa femme; mais Aristandre de Telmisse (8) dit que ce songe marquait la grossesse de la reine; « car, ajouta-t-il, on ne scelle » point des vaisseaux vides; et Olympias porte » dans son sein un fils qui aura le courage d'un » lion. » On vit aussi, pendant qu'Olympias dormait, un dragon étendu auprès d'elle; et l'on prétend que ce fut surtout cette vision qui refroidit l'amour et les témoignages de tendresse de Philippe, qui depuis n'alla plus si souvent passer la nuit avec elle; soit qu'il craignît de sa part quelques maléfices ou quelques charmes magiques, soit que par respect il s'éloignât de sa couche, qu'il croyait occupée par un être divin (9).

III. On rapporte à ce sujet une autre tradition: les femmes de cette contrée sont, dit-on, sujettes, de toute ancienneté, à être possédées de l'esprit d'Orphée (10), et de la fureur divine qu'inspire le dieu Bacchus, d'où leur vient le nom de Clodones et de Mimallones (11); elles ont à peu près les mêmes pratiques que les femmes édoniennes et thraciennes, qui habitent les environs du mont Hémus. Il semble même que c'est des cérémonies qu'observent ces dernières femmes qu'est dérivé le mot grec thresculein [1], qui signifie exercer un culte superstitieux. Olympias, plus livrée que les autres femmes à ces superstitions fanatiques, y mêlait des usages encore plus barbares, et traînait souvent après elle, dans les chœurs de danses, des serpents privés, qui, se glissant hors des corbeilles et des vans mystiques (12) où on les portait, et s'entortillant autour des thyrses de ces bacchantes, jetaient l'effroi parmi les assistants. Cependant Chéron de Mégalopolis, que Philippe envoya consulter l'oracle de Delphes après le songe qu'il avait eu, lui rapporta un ordre du dieu de sacrifier à Jupiter Ammon, et de rendre à ce dieu des honneurs particuliers. On ajoute qu'il perdit (13) un de ses yeux, celui qu'il avait mis au trou de la porte d'où il avait vu Jupiter couché auprès de sa femme, sous la forme d'un serpent. Olympias, au rapport d'Ératosthène, ne découvrit qu'à Alexandre seul, lorsqu'il partit pour l'armée, le secret de sa naissance, et l'exhorta à n'avoir que des sentiments dignes de cette auguste origine. D'autres, au contraire, prétendent qu'elle avait horreur de cette fable; et que, la regardant comme une impiété, elle disait à cette occasion: « Alexandre ne cessera-t-il pas de » me susciter des querelles avec Junon (14)? »

IV. Alexandre naquit le 6 du mois d'Hécatombéon [1], que les Macédoniens appellent Loüs (15), le même jour que le temple de Diane fut brûlé à Éphèse. Hégésias de Magnésie (16) fait sur cet événement une réflexion si froide, qu'elle aurait pu éteindre cet incendie: « Il ne faut pas s'étonner, » dit-il, que ce temple ait été brûlé, Diane étant » occupée ce jour-là auprès d'Olympias, pour la » naissance d'Alexandre. » Tous les mages (17) qui se trouvaient alors à Éphèse, persuadés que l'embrasement du temple était le présage d'un plus grand malheur, couraient dans les rues en se frappant le visage, en criant que ce jour avait enfanté pour l'Asie le fléau le plus redoutable. Philippe, qui venait de se rendre maître de Potidée, reçut vers ce même temps trois heureuses nouvelles: la première, que Parménion avait défait les Illyriens dans une grande bataille; la seconde, qu'il avait remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques; la troisième, qu'Alexandre était né. La joie que ces trois nouvelles devaient naturellement lui causer fut encore augmentée par les devins qui l'assurèrent qu'un enfant, dont la naissance concourait avec trois victoires [2], serait lui-même invincible.

V. La forme de son corps n'est nulle part mieux représentée que dans les statues de Lysippe, le seul statuaire auquel Alexandre eût permis de le jeter en fonte (18). Plusieurs de ses successeurs et de ses amis (19) affectèrent bien dans la suite d'imiter les manières de ce héros; mais Lysippe fut le seul qui rendit parfaitement l'attitude de son cou qu'il penchait un peu sur l'épaule gauche, et la douceur qui paraissait dans ses yeux (20). Apelle, qui le peignit sous la forme de Jupiter armé de la foudre (21), ne sut pas saisir la couleur de son teint;

[1] Imiter les Thraces.

[1] Le mois de juillet.

[2] Il faut y comprendre la prise de Potidée.

il la fit plus brune et plus sombre qu'elle n'était naturellement; car Alexandre avait la peau très blanche, et cette blancheur était relevée par une teinte d'incarnat plus marquée sur son visage et sur sa poitrine que dans le reste du corps. J'ai lu, dans les Mémoires d'Aristoxène, que sa peau sentait bon; qu'il s'exhalait de sa bouche et de tout son corps une odeur agréable, qui parfumait ses vêtements. Cela venait peut-être de la chaleur de son tempérament, qui était tout de feu; car, selon Théophraste, la bonne odeur est la suite de l'élaboration parfaite que la chaleur naturelle donne aux humeurs. Aussi les pays les plus secs et les plus chauds sont ceux qui produisent avec plus d'abondance les meilleurs aromates, parceque le soleil y pompe toute l'humidité qui, répandue sur la surface des corps, est un principe de corruption. C'était sans doute de cette chaleur naturelle que venait le courage d'Alexandre et son goût pour le vin.

VI. Il fit connaître dès son enfance qu'il serait tempérant dans les plaisirs; impétueux et ardent pour tout le reste, il était peu sensible aux voluptés (22), et n'en usait qu'avec modération : au contraire, l'amour de la gloire éclatait déja en lui avec une force et une élévation de sentiments bien supérieures à son âge. Mais il n'aimait pas toute espèce de gloire, et ne la cherchait pas indifférement en tout, comme son père Philippe, qui ambitionnait, avec une vanité de sophiste, celle de l'éloquence, et faisait graver sur sa monnaie les victoires qu'il avait remportées aux jeux olympiques. Les amis d'Alexandre lui demandèrent un jour s'il n'irait pas disputer à ces jeux le prix de la course, à laquelle il était très léger : « Je m'y » présenterais, leur dit-il, si je devais avoir des » rois pour rivaux. » En général il eut de l'éloignement pour les exercices des athlètes; et quoiqu'il eût souvent fait célébrer des jeux où il proposait des prix pour les poëtes tragiques, pour les joueurs de flûte et de lyre, et même pour les rapsodes (23); quoiqu'il eût donné des combats de gladiateurs et de toute espèce d'animaux, jamais il ne proposa, du moins avec plaisir, les combats du ceste et du pancratium (24). Il reçut un jour des ambassadeurs du roi de Perse [1], qui vinrent en Macédoine pendant que Philippe était absent; il ne les quitta pas un instant, et les charma par sa politesse; au lieu de leur faire des questions frivoles ou puériles, il s'informa de la distance où la Macédoine était de la Perse, et des chemins qui conduisaient aux provinces de la Haute-Asie; il leur demanda comment leur roi se comportait envers ses ennemis; enfin, quelles étaient la force et la puissance des Perses. Les ambassadeurs, pleins d'admiration, ne purent s'empêcher de dire que cette habileté de Philippe, qu'on vantait si fort, n'était rien en comparaison de la vivacité d'esprit et des grandes vues de son fils. Aussi toutes les fois qu'on venait lui apprendre que Philippe avait pris quelque ville considérable, ou qu'il avait remporté une grande victoire, loin d'en montrer de la joie, il disait à ses compagnons : « Mes amis, mon père » prendra tout; il ne me laissera rien de grand et » de glorieux à faire un jour avec vous. » Passionné comme il l'était, non pour les voluptés et les richesses, mais pour la gloire et la vertu, il pensait que plus l'empire que son père lui laisserait aurait d'étendue, moins il aurait d'occasions de s'illustrer par lui-même; et dans l'idée que Philippe, en augmentant chaque jour ses conquêtes, lui consumerait, pour ainsi dire, les belles actions qu'il aurait pu faire, il desirait, non d'avoir de la richesse, du luxe et des plaisirs, mais de recevoir des mains de son père un royaume où il eût à faire des guerres, à livrer des batailles, à recueillir une vaste moisson de gloire (25).

VII. Il avait auprès de lui, comme il convenait à son rang, un grand nombre de maîtres et de gouverneurs qui veillaient à son éducation; mais elle était dirigée par Léonidas (26), homme de mœurs austères, et parent de la reine Olympias. Comme il refusait le titre de pédagogue, dont les fonctions sont aussi nobles qu'honorables, les autres, par égard pour sa dignité, et pour sa parenté avec la reine, l'appelaient le précepteur, le gouverneur d'Alexandre. Le titre et les fonctions de pédagogue étaient attribués à Lysimaque d'Acarnanie, qui n'avait aucun agrément dans l'esprit; mais comme il se nommait lui-même Phénix, qu'il donnait à Alexandre et à Philippe les noms d'Achille et de Pélée, il savait plaire, et occupait la seconde place auprès du jeune prince.

VIII. Un Thessalien, nommé Philonicus, amena un jour à Philippe un cheval nommé Bucéphale (27), qu'il voulait vendre treize talents [1]. On descendit dans la plaine pour l'essayer; mais on le trouva difficile, farouche, et impossible à manier : il ne souffrait pas que personne le montât : il ne pouvait supporter la voix d'aucun des écuyers de Philippe, et se cabrait contre tous ceux qui voulaient l'approcher. Philippe mécontent, et croyant qu'un cheval si sauvage ne pourrait jamais être dompté, ordonna qu'on l'emmenât. Alexandre, qui était présent, ne put s'empêcher de dire : « Quel cheval ils » perdent là par leur inexpérience et leur timidité! » Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord; mais Alexandre ayant répété plusieurs fois la

[1] Ochus.

[1] Environ soixante-cinq mille livres.

même chose, et témoigné sa peine de ce qu'on renvoyait le cheval, Philippe lui dit enfin : « Tu blâmes » des gens plus âgés que toi, comme si tu étais plus » habile qu'eux et que tu fusses plus capable de con- » duire ce cheval. — Sans doute, reprit Alexandre, » je le conduirais mieux qu'eux. — Mais si tu n'en » viens pas à bout, quelle sera la peine de ta pré- » somption ?—Je paierai le prix du cheval », repartit Alexandre. Cette réponse fit rire tout le monde ; et Philippe convint avec son fils que celui qui perdrait paierait les treize talents. Alexandre s'approche du cheval, prend les rênes, et lui tourne la tête en face du soleil, parcequ'il avait apparemment observé qu'il était effarouché par son ombre, qui tombait devant lui et suivait tous ses mouvements. Tant qu'il le vit souffler de colère, il le flatta doucement de la voix et de la main ; ensuite laissant couler son manteau à terre, d'un saut léger il s'élance sur le cheval avec la plus grande facilité. D'abord il lui tint la bride serrée, sans le frapper ni le harceler ; mais quand il vit que sa férocité était diminuée, et qu'il ne demandait plus qu'à courir, il baisse la main, lui parle d'une voix plus rude, et, lui appuyant les talons, il le pousse à toute bride. Philippe et toute sa cour, saisis d'une frayeur mortelle, gardaient un profond silence ; mais quand on le vit tourner bride, et ramener le cheval avec autant de joie que d'assurance, tous les spectateurs le couvrirent de leurs applaudissements. Philippe en versa des larmes de joie, et lorsque Alexandre fut descendu de cheval, il le serra étroitement dans ses bras. « Mon fils, lui dit-il, cherche ailleurs un » royaume qui soit digne de toi ; la Macédoine ne » peut te suffire. »

IX. Philippe avait observé que le caractère de son fils était difficile à manier, et qu'il résistait toujours à la force ; mais que la raison le ramenait aisément à son devoir : il s'appliqua donc lui-même à le gagner par la persuasion, plutôt que d'employer l'autorité. Et comme il ne trouvait pas, dans les maîtres qu'il avait chargés de lui enseigner la musique et les belles-lettres, les talents nécessaires pour diriger et perfectionner son éducation, travail si important, et qui, selon Sophocle,

Exige plus d'un frein et plus d'un gouvernail ;

il appela auprès de lui Aristote, le plus savant et le plus célèbre des philosophes de son temps (28), et lui donna, pour prix de cette éducation, la récompense la plus flatteuse et la plus honorable. Il rétablit la ville de Stagire (29), patrie de ce philosophe, qu'il avait lui-même ruinée, et la repeupla en y rappelant ses habitants qui s'étaient enfuis, ou qui avaient été réduits en esclavage. Il assigna, pour les études et les exercices de son fils, un lieu appelé Nymphéum, près de Miéza (30), où l'on montre encore des bancs de pierre qu'Aristote y avait fait placer, et des allées couvertes pour se promener à l'ombre. Il paraît qu'Alexandre apprit de ce philosophe, non seulement la morale et la politique, mais encore les sciences plus secrètes et plus profondes, que ses disciples appelaient particulièrement acroamatiques et époptiques (31), et qu'ils avaient soin de cacher au vulgaire. Alexandre, après qu'il fut passé en Asie, ayant appris qu'Aristote avait publié des ouvrages où il traitait de ces sciences, lui écrivit une lettre pleine de liberté, dans laquelle il se plaignait au nom de la philosophie ; elle était conçue en ces termes : « Alexandre à Aris- » tote, salut. Je n'approuve pas que vous ayez » donné au public vos livres des sciences acroama- » tiques. En quoi donc serions-nous supérieurs au » reste des hommes, si les sciences que vous m'a- » vez apprises deviennent communes à tout le » monde ? J'aimerais mieux encore les surpasser » par les connaissances sublimes que par la puis- » sance. Adieu ; (32). » Aristote, pour consoler cette ame ambitieuse et pour se justifier lui-même, lui répondit que ces ouvrages étaient publiés et qu'ils ne l'étaient pas. Il est vrai que ses traités de métaphysique (33) sont écrits de manière qu'on ne peut ni les apprendre seul, ni les enseigner aux autres, et qu'ils ne sont intelligibles que pour les personnes déja instruites. Il me semble aussi que ce fut Aristote qui lui donna plus qu'aucun autre de ses maîtres le goût de la médecine ; car ce prince ne se borna pas seulement à la théorie de cette science, il secourait ses amis dans leurs maladies, et leur prescrivait un régime et des remèdes, comme il paraît par ses lettres.

X. Il avait aussi un goût naturel pour les belles-lettres, et portait jusqu'à la passion l'amour de la lecture et de l'étude. Il faisait le plus grand cas de l'Iliade, qu'il appelait la meilleure provision pour l'art militaire. Aristote lui donna l'édition de ce poëme qu'il avait corrigée, et qu'on nommait l'édition de la cassette (34). Alexandre, au rapport d'Onésicritus, la mettait la nuit sous son chevet avec son épée. Comme dans les provinces de la Haute-Asie il ne lui était pas facile de se procurer des livres, il écrivit à Harpalus de lui en envoyer, et se procura par son moyen les Œuvres de Philistus, un grand nombre de tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle, avec les Dithyrambes de Télestes et de Philoxène (35). Il eut pendant longtemps la plus grande admiration pour Aristote ; il ne l'aimait pas moins, disait-il, que son père, parcequ'il n'avait reçu de celui-ci que la vie, au lieu qu'Aristote lui avait appris à mener une bonne vie. Mais dans la suite ce philosophe lui devint suspect ; et son élève, sans lui faire d'ailleurs aucun mal, cessa de lui donner ces témoignages d'une vive

affection qu'il lui avait prodigués jusqu'alors : signe certain de l'éloignement qu'il avait conçu pour lui. Mais ce changement de disposition ne bannit point de son ame ce goût inné, cet amour ardent de la philosophie, dans lequel il avait été élevé. Les honneurs qu'il rendit à Anaxarque, le don de cinquante talents [1] qu'il envoya au philosophe Xénocrate, son estime constante pour Dandamis et pour Calanus (36), en sont autant de preuves.

XI. Pendant que Philippe faisait la guerre aux Byzantins, Alexandre, qu'il avait laissé en Macédoine, chargé seul du gouvernement et dépositaire du sceau royal, quoiqu'il n'eût alors que seize ans, soumit les Médares (37) qui s'étaient révoltés, prit leur ville capitale, les en chassa, mit à leur place de nouveaux habitants tirés de divers peuples, et donna à la ville le nom d'Alexandropolis. Il se trouva à la bataille que Philippe livra contre les Grecs à Chéronée; et ce fut lui, dit-on, qui chargea le premier le bataillon sacré des Thébains. On voyait encore de mon temps, près du Céphise (38), un vieux chêne près duquel on avait tendu son pavillon, et qu'on appelait le chêne d'Alexandre. Ce fut dans le voisinage de ce lieu qu'on enterra les Macédoniens qui avaient péri à cette bataille. Tous ces exploits ne pouvaient qu'inspirer à Philippe un grand amour pour son fils; et il était ravi d'entendre les Macédoniens donner à Alexandre le nom de roi, et à Philippe celui de général.

XII. Mais les troubles que causèrent à la cour les amours de Philippe et les nouveaux mariages qu'il contracta, la jalousie de ces femmes entre elles, maladie qui se communiqua en quelque sorte à tout le royaume, excitèrent entre lui et son fils de fréquents débats et des divisions violentes, que l'humeur hautaine d'Olympias, naturellement jalouse et vindicative, fomentait encore, en aigrissant Alexandre. Attalus lui donna lieu de faire éclater son ressentiment aux noces de Cléopâtre, dont Philippe était devenu passionnément amoureux, et qu'il épousa toute jeune, malgré la disproportion de l'âge. Attalus, oncle de cette princesse (39), ayant bu, dans le festin, avec excès, exhorta les Macédoniens à demander aux dieux qu'il naquît de Philippe et de Cléopâtre un héritier légitime du trône de Macédoine, «Scélérat, lui dit Alexan- » dre, furieux de cet outrage, me prends-tu donc » pour un bâtard?» et en même temps il lui jette sa coupe à la tête. Philippe, se levant de table, alla sur lui l'épée nue à la main; mais, par bonheur pour l'un et pour l'autre, la colère et l'ivresse le firent tomber. Alexandre, insultant à sa chute : « Macédoniens, s'écria-t-il, voilà cet homme qui » se préparait à passer d'Europe en Asie, et qui, » en passant d'une table à une autre, se laisse tom- » ber.» Après cette insulte, faite dans la chaleur du vin, il prit sa mère Olympias, qu'il conduisit en Épire, et se retira lui-même chez les Illyriens.

XIII. Dans ce même temps Démarate le Corinthien, qui, lié d'hospitalité avec Philippe, lui parlait ordinairement avec beaucoup de liberté, étant venu en Macédoine, Philippe, après les premiers témoignages d'amitié, lui demanda si les Grecs vivaient entre eux en bonne intelligence : «Vrai- » ment, Philippe, lui répondit Démarate, c'est » bien à vous à vous inquiéter de la Grèce, quand » vous avez rempli votre maison de dissensions et » de troubles!» Philippe, que ce reproche fit rentrer en lui-même, envoya Démarate auprès d'Alexandre, qui, à sa persuasion, retourna chez son père. Cependant Pexodore, satrape de Carie (40), qui voulait, à la faveur d'un mariage, faire secrètement une ligue offensive et défensive avec Philippe, envoya Aristocrite en Macédoine, proposer au roi l'aînée de ses filles pour son fils Aridée. Aussitôt les amis d'Alexandre et sa mère Olympias, recommençant leurs propos et leurs accusations contre Philippe, insinuent au jeune prince que son père, en procurant à Aridée, par ce mariage brillant, l'appui d'une alliance si puissante, le destine visiblement à lui succéder au royaume de Macédoine. Alexandre, troublé par ces soupçons, envoie en Carie le comédien Thessalus, pour représenter au satrape de laisser là ce fils bâtard, qui, outre le défaut de sa naissance, avait l'esprit aliéné, et de rechercher plutôt l'alliance d'Alexandre. Cette nouvelle proposition fut bien plus du goût de Pexodore que la première; mais Philippe, instruit de cette intrigue, va, accompagné de Philotas, fils de Parménion, l'un des amis et des confidents de son fils, trouver Alexandre dans son appartement, et lui reproche, dans les termes les plus vifs et les plus amers, de montrer tant de lâcheté, de se rendre indigne des grands biens qui lui sont destinés, en recherchant l'alliance d'un Carien, de l'esclave d'un roi barbare. Il écrivit aux Corinthiens de lui renvoyer Thessalus chargé de chaînes, et bannit de la Macédoine quatre des amis de son fils, Harpalus, Néarque, Phrygius (41) et Ptolémée, qui, rappelés dans la suite par Alexandre, furent comblés d'honneurs.

XIV. Peu de temps après, Pausanias ayant reçu, à l'instigation d'Attalus et de Cléopâtre, le plus sanglant outrage (42), sans avoir pu en obtenir justice de Philippe, assassina ce prince. Olympias fut soupçonnée d'avoir eu la plus grande part à ce meurtre, et d'y avoir excité ce jeune homme, déja si irrité contre le roi (43). Alexandre lui-même ne

[1] Environ deux cent cinquante mille livres. Diogène Laërce, liv. IV, seg. 8, dit que Xénocrate n'en accepta que trente mines, deux cent soixante-dix livres; Plutarque, dans ses *Apophthegmes*, et dans son premier *Discours sur la vertu d'Alexandre*, dit que ce philosophe ne voulut rien recevoir.

fut pas à l'abri de tout soupçon ; Pausanias, dit-on, après l'injure qu'il avait reçue, s'en étant plaint à lui, ce jeune prince lui cita ce vers d'Euripide, où Médée dit qu'elle punira

Et l'époux, et l'épouse, et l'auteur de l'hymen (44).

Cependant il rechercha et punit sévèrement les complices de la conspiration, et témoigna son indignation à Olympias, qui, pendant son absence, avait exercé sur Cléopâtre la vengeance la plus cruelle (45). Alexandre n'avait que vingt ans, quand il parvint au trône[1] ; il trouva le royaume déchiré par des haines et des jalousies, et exposé de toutes parts aux plus grands dangers. Les nations barbares, voisines de la Macédoine, soulevées contre le joug qu'on leur avait imposé, regrettaient leurs rois naturels. Philippe, après avoir subjugué la Grèce, n'avait pas eu le temps de l'apprivoiser et de l'accoutumer à sa domination ; il n'avait fait que troubler, que changer l'état des affaires, et les avait laissées dans une agitation violente. Les Macédoniens, qui redoutaient cette situation critique, conseillaient à Alexandre d'abandonner entièrement la Grèce, sans chercher à la soumettre par la force ; de ramener, par la douceur, les Barbares qui s'étaient révoltés, et de pacifier avec prudence ces dissensions naissantes. Mais Alexandre, suivant des conseils tout opposés, résolut de ne chercher que dans son audace et dans sa grandeur d'ame, la sûreté de son empire : persuadé que, pour peu qu'il laissât affaiblir son courage, il exciterait contre lui un soulèvement général.

XV. Il se porta donc précipitamment avec son armée sur les bords de l'Ister[2], apaisa promptement les mouvements des Barbares, étouffa les germes de guerre qui commençaient à se développer, et défit dans un grand combat, Syrmus, roi des Triballes (46). Sur la nouvelle qu'il eut que les Thébains s'étaient révoltés, et que les Athéniens étaient d'intelligence avec eux, il voulut leur prouver ce qu'il était en état de faire[3] ; après avoir passé le détroit des Thermopyles, il dit à ses officiers : « Démosthène m'a traité d'enfant, lors de mon » expédition contre les Illyriens et les Triballes ; » il m'a appelé jeune homme, quand j'étais en » Thessalie : je lui ferai voir, au pied des mu» railles d'Athènes, que je suis homme fait. » Quand il fut devant Thèbes, il voulut laisser à cette ville le temps du repentir ; il demanda seulement qu'on lui livrât Phénia et Prothutes, les auteurs de la révolte, et fit publier une entière sûreté pour ceux qui retourneraient à lui. Les Thébains, de leur côté, ayant demandé qu'il leur livrât

[1] Avant J.-C. 336. [2] Aujourd'hui le Danube.
[3] Mot à mot, qu'il était homme de courage.

Philotas et Antipater, et fait proclamer que ceux qui voulaient concourir à mettre la Grèce en liberté vinssent s'unir à eux, il ne pensa plus qu'à la guerre, et tourna contre eux toutes ses forces. Les Thébains se défendirent contre des ennemis si supérieurs en nombre avec un courage et une ardeur au-dessus de leurs forces ; mais quand la garnison macédonienne qui occupait la Cadmée[1] fut venue les charger par derrière, alors, enveloppés de toutes parts, ils périrent presque tous en combattant ; la ville fut prise, livrée au pillage, et détruite de fond en comble (47). Alexandre crut que cet exemple de rigueur jetterait l'étonnement et l'effroi parmi les autres peuples de la Grèce, et les obligerait à vivre en paix ; mais aussi, pour donner un prétexte spécieux à cette cruelle exécution, il dit qu'il n'avait pu la refuser aux plaintes de ses alliés : il est vrai que les peuples de la Phocide et de Platée faisaient de grands reproches aux Thébains. Alexandre n'excepta de la proscription générale que les prêtres, ceux des Thébains qui étaient unis avec les Macédoniens par les nœuds de l'hospitalité, les descendants de Pindare (48), et ceux qui s'étaient opposés à la rebellion. Il vendit tous les autres au nombre de trente mille, et il en avait péri plus de six mille dans le combat.

XVI. On raconte que, dans les horribles calamités que les Thébains eurent à essuyer, quelques soldats thraces ayant rasé la maison de Timoclée (49), femme aussi distinguée par sa naissance que par sa vertu, pillèrent tout ce qu'elle avait ; leur capitaine, après l'avoir traitée avec le dernier outrage, lui demanda si elle avait de l'or et de l'argent caché. Timoclée lui dit qu'elle en avait ; et le menant seul dans son jardin, elle lui montre un puits, où, disait-elle, au moment de la prise de Thèbes, elle avait caché tout ce qu'elle avait de plus précieux. Le Thrace s'approche du puits, et se baisse pour y regarder ; Timoclée, qui était restée derrière lui, le poussant avec force, le précipite dans le puits, et l'y assomme à coups de pierres. Les soldats thraces l'ayant menée à Alexandre chargée de chaînes, ce prince jugea d'abord, à son air et à sa démarche, que c'était une femme d'une haute naissance et d'un grand courage ; car elle suivait les soldats sans montrer ni étonnement ni crainte. Le roi lui ayant demandé qui elle était : « Je suis, lui répondit-elle, la sœur de Théagène, » celui qui combattit contre Philippe pour la li» berté de la Grèce, et qui périt à la bataille de » Chéronée, où il commandait. » Alexandre, admirant sa réponse et l'action qu'elle avait faite, ordonna qu'on la laissât aller en liberté, elle et ses enfants.

[1] La citadelle de Thèbes.

XVII. Il pardonna aux Athéniens, quelque affectés qu'ils parussent du malheur des Thébains. Leur affliction fut si vive, qu'ils ne voulurent pas célébrer les grands mystères (50), quoiqu'ils fussent à la veille de cette fête. Ils traitèrent, avec toute sorte d'humanité, ceux des Thébains qui se réfugièrent dans leur ville. Mais soit que la colère d'Alexandre, comme celle des lions, se fût éteinte dans le sang qu'il avait fait couler; soit qu'il voulût opposer à une action si atroce et si barbare un acte éclatant de douceur; non content d'oublier tous les sujets de plainte qu'il pouvait avoir contre les Athéniens, il les invita à s'occuper sérieusement des affaires communes, parceque leur ville, s'il venait lui-même à manquer, était faite pour donner la loi au reste de la Grèce. Dans la suite il témoigna souvent, à ce qu'on assure, un vif repentir de la rigueur avec laquelle il avait traité les Thébains; et ce souvenir le rendit plus doux en plusieurs occasions. Il attribua même à la colère et à la vengeance de Bacchus[1] le meurtre de Clitus qu'il tua dans l'ivresse, et la lâcheté des Macédoniens, qui, en refusant de le suivre dans les Indes, laissèrent son expédition et sa gloire imparfaites. Dans la suite, aucun des Thébains qui survécurent au désastre de leur patrie, ne s'adressa inutilement à lui, quelque grace qu'il lui demandât (51). Mais c'en est assez sur ce qui regarde la ville de Thèbes.

XVIII. Les Grecs assemblés dans l'isthme[2] ayant arrêté par un décret qu'ils se joindraient à Alexandre pour faire la guerre aux Perses, il fut nommé chef de cette expédition, et reçut la visite d'un grand nombre d'hommes d'état et de philosophes, qui vinrent le féliciter de cette élection. Il se flatta que Diogène, qui était alors à Corinthe, lui rendrait aussi sa visite; mais voyant que ce philosophe faisait peu de cas de lui, et qu'il se tenait tranquillement dans son faubourg, il alla lui-même le voir. Diogène était couché au soleil; et lorsqu'il vit venir à lui une foule si nombreuse, il se souleva un peu, et fixa ses regards sur Alexandre. Ce prince, après l'avoir salué, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose: «Oui, lui répondit Dio» gène; ôte-toi un peu de mon soleil.» Alexandre, frappé de cette réponse et du mépris que Diogène lui témoignait, admira sa grandeur d'ame; et comme ses officiers, en s'en retournant, se moquaient de Diogène: «Pour moi, leur dit ce prince, » si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Dio» gène (52).»

XIX. De là il se rendit à Delphes pour consulter le dieu sur son expédition d'Asie; mais on était alors dans ces jours malheureux où il n'est pas permis à la prêtresse de rendre des oracles. Il fit d'abord prier la prophétesse de venir au temple; mais elle le refusa, en alléguant la loi qui le défendait. Alexandre y étant allé lui-même, la traîna de force au temple. La prophétesse, comme vaincue par cette violence, s'écria. «O mon fils! tu es in» vincible.» A cette parole, Alexandre lui dit qu'il n'avait pas besoin d'autre oracle, qu'il avait celui qu'il desirait d'elle. Au moment de son départ, les dieux lui envoyèrent plusieurs autres présages; dans la ville de Libèthres (53), une statue d'Orphée, faite de bois de cyprès, fut, dans ces mêmes jours-là, couverte de sueur; et comme ce signe paraissait menaçant, le devin Aristandre assura qu'il était de bon augure; qu'il annonçait qu'Alexandre ferait des exploits dignes d'être célébrés partout, et qui feraient suer les poëtes et les musiciens, par la peine qu'ils auraient à les chanter. Les historiens qui lui donnent le moins de troupes, à son départ pour l'Asie (54), les font monter à trente mille hommes de pied et à cinq mille chevaux; ceux qui lui en donnent le plus les portent à trente-quatre mille fantassins et à quatre mille cavaliers. Aristobule prétend qu'il n'avait pas, pour l'entretien de son armée, plus de soixante-dix talents[1]; selon Duris, il n'avait des vivres que pour un mois; mais Onésicritus assure qu'il avait emprunté deux cents talents[2] pour cette expédition. Quoiqu'il l'entreprît avec de si faibles moyens, il ne voulut s'embarquer qu'après avoir examiné où en étaient les affaires domestiques de ses amis, et donné à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les octrois sur un port. Comme ces largesses avaient absorbé tous les revenus de son domaine: « Prince, lui demanda Perdiccas, que vous êtes» vous donc réservé? — L'espérance, lui répon» dit Alexandre. — Eh bien! reprit Perdiccas, » nous la partagerons avec vous, puisque nous de» vons partager vos travaux;» et il refusa le don que le roi lui faisait. Quelques autres de ses amis suivirent l'exemple de Perdiccas. Alexandre se montra également généreux envers ceux qui voulurent accepter ses présents, et pour ceux qui lui en demandèrent; il employa à ces libéralités la plus grande partie des domaines qu'il avait en Macédoine.

XX. Ce fut dans ces dispositions et avec ces préparatifs qu'il traversa l'Hellespont (55). Arrivé à Ilium, il monta au temple de Minerve, où il fit un sacrifice à la déesse (56), et des libations aux héros: il arrosa d'huile la colonne qui surmontait le tombeau d'Achille (57), fit tout nu, suivant l'u-

[1] Bacchus était né à Thèbes.
[2] De Corinthe

[1] Environ trois cent cinquante mille livres.
[2] Un million.

sage, des courses avec ses compagnons, mit une couronne sur le tombeau de ce héros, et le félicita d'avoir eu pendant sa vie un ami fidèle, et après sa mort un grand chantre de ses exploits. Il parcourut ensuite la ville, pour voir ce qu'elle avait de curieux; et quelqu'un lui ayant demandé s'il voulait voir la lyre de Pâris (58) : « Je me soucie » peu de celle-là, répondit-il; maisj'aimerais à voir » la lyre sur laquelle Achille chantait les exploits » et la gloire des grands guerriers. »

XXI. Cependant les généraux de Darius avaient assemblé une armée nombreuse, et, campés sur les bords du Granique[1], ils se préparaient à lui en disputer le passage. Étant là aux portes de l'Asie, il fallait nécessairement combattre pour s'en ouvrir l'entrée. La plupart de ses officiers craignaient la profondeur du fleuve, la hauteur et l'inégalité de la rive opposée, qu'on ne pouvait franchir que les armes à la main. D'autres voulaient qu'on observât religieusement, par rapport aux mois, les usages anciens, qui ne permettaient pas aux rois de Macédoine de faire marcher leurs armées dans le mois Daésius. Alexandre, pour réformer cet usage superstitieux, dit qu'à l'avenir ce mois serait appelé le second Artémisius (59). Parménion lui conseillait de ne pas risquer le passage ce jour-là, parcequ'il était déja tard (60). Alexandre lui répondit que ce serait déshonorer l'Hellespont, que de craindre, après l'avoir traversé, de passer le Granique. En même temps il s'élance dans le fleuve, suivi de treize compagnies de cavalerie, et s'avance, au milieu d'une grêle de traits, vers l'autre bord, qui était très escarpé et couvert d'armes et de chevaux. Il luttait avec effort contre le courant, qui souvent l'entraînait, et était prêt à le submerger, conduisant ses troupes plutôt en furieux qu'en général prudent. Malgré ces difficultés, il s'obstine au passage, et gagne enfin le bord avec beaucoup de peine et de fatigue, parceque la fange dont le rivage était couvert le rendait humide et glissant. A peine il eut passé le fleuve, qu'il fut obligé de combattre pêle-mêle, et d'homme à homme, avec des ennemis, qui, chargeant ses troupes à mesure qu'elles arrivaient sur le rivage, ne lui laissaient pas le temps de les mettre en bataille. Les Perses tombèrent sur sa cavalerie en jetant de grands cris; et, la serrant de près, ils combattirent d'abord à coups de lance, et ensuite à coups d'épée, quand les lances furent rompues.

XXII. Alexandre, que l'éclat de son bouclier et le panache de son casque, surmonté de deux ailes d'une grandeur et d'une blancheur admirables, font remarquer de tout le monde, est personnellement assailli par un grand nombre d'ennemis, et atteint au défaut de la cuirasse d'un javelot qui ne lui fit point de blessure. Résacès et Spithridate, deux généraux de Darius (61), viennent ensemble l'attaquer; mais il évite le dernier, et, portant à Résacès un coup de sa javeline, il lui fait voler la cuirasse en éclats : il met sur-le-champ l'épée à la main, et pendant qu'ils se chargent avec fureur, Spithridate s'approche pour le prendre en flanc; et se dressant sur son cheval, il lui décharge sur la tête un coup de hache qui lui abat le panache, avec une des ailes. Le casque eut peine à soutenir la violence du coup, et le tranchant de la hache pénétra jusqu'aux cheveux. Spithridate allait lui porter un second coup, lorsqu'il fut prévenu par Clitus le Noir (62), qui le perça de sa javeline, en même temps que Résacès tombait mort d'un coup d'épée qu'Alexandre lui avait porté. Pendant ce combat si périlleux que livrait la cavalerie, la phalange macédonienne traversa le fleuve, et les deux corps d'infanterie commencèrent l'attaque; celle des Perses montra peu de vigueur, et ne fit pas une longue résistance; elle tourna bientôt le dos, et prit, ouvertement la fuite, excepté les mercenaires grecs, qui, s'étant retirés sur une colline, demandaient qu'Alexandre les reçût à composition; mais écoutant plus sa colère que sa raison, il se jeta le premier au milieu d'eux, et eut son cheval tué sous lui d'un coup d'épée, que cet animal reçut dans les flancs; c'était un autre que Bucéphale. Ce fut dans ce seul endroit qu'il y eut des morts et des blessés, parcequ'on y avait affaire à des hommes pleins de bravoure, et qui se battaient en désespérés. On dit que dans cette première bataille les Barbares perdirent vingt mille hommes de pied (63) et deux mille cinq cents chevaux. Suivant Aristobule, il n'y eut, du côté d'Alexandre, que trente-quatre morts, dont neuf fantassins (64) : ce prince leur fit ériger à tous des statues de bronze, qui furent jetées en fonte par Lysippe. Comme il voulut associer les Grecs à cette victoire, il envoya en particulier aux Athéniens trois cents boucliers de ceux qu'il avait pris sur les ennemis, et fit graver sur le reste des dépouilles cette inscription ambitieuse : « Alexan» dre, fils de Philippe, et les Grecs, à l'exception » des seuls Lacédémoniens, ont remporté ces dé» pouilles sur les Barbares qui habitent l'Asie. » Il envoya à sa mère la vaisselle d'or et d'argent, les tapis de pourpre, et les autres meubles de ce genre pris sur les Perses, dont il ne se réserva qu'une très petite partie.

XXIII. Cette victoire opéra un changement si heureux et si subit dans les affaires d'Alexandre, que la ville de Sardes, capitale des provinces maritimes de l'empire des Perses, se rendit à lui, et que les autres villes suivirent bientôt son exemple :

[1] Il coule à travers la Phrygie et la Mysie mineure, et se jette dans la Propontide.

celles d'Halicarnasse et de Milet, qui seules firent résistance, furent prises de force. Alexandre, après avoir soumis tout le pays des environs, balança sur le parti qu'il devait prendre. Tantôt il voulait, sans aucun délai, marcher contre Darius, et tout mettre au hasard d'une bataille; tantôt il croyait plus sûr de subjuguer d'abord les pays maritimes; et après s'être fortifié et enrichi par ces premières conquêtes, d'aller attaquer ce prince avec plus d'avantage. On trouve, près de la ville de Xanthe en Lycie, une fontaine qui, ayant alors débordé et détourné son cours sans aucune cause visible, jeta, dit-on, du fond de son lit, une table de cuivre, sur laquelle étaient gravés d'anciens caractères, qui portaient que l'empire des Perses allait bientôt finir, et qu'il serait détruit par les Grecs (65). Excité par cette prédiction, Alexandre se hâta de nettoyer toutes les côtes maritimes, jusqu'à la Phénicie et la Cilicie. Sa course en Pamphylie a donné lieu à l'exagération de plusieurs historiens, qui, supposant des faits extraordinaires, ont débité que par une faveur divine la mer s'était retirée devant Alexandre, quoiqu'elle soit ordinairement très orageuse sur cette côte, toujours battue des vagues, et qu'elle laisse rarement à découvert des pointes de rocher qui sont le long du rivage, au pied des sommets escarpés des montagnes qui le bordent (66). C'est sur ce prétendu prodige que Ménandre plaisante dans une de ses pièces :

J'ai cela d'Alexandre : ai-je un besoin extrême
De rencontrer quelqu'un ? il s'offre de lui-même.
Veux-je passer la mer ? elle abaisse ses eaux,
Et s'empresse à l'instant de retirer ses flots.

Mais Alexandre lui-même, dans ses lettres, sans parler d'aucun prodige, dit simplement qu'au sortir de la ville de Phaselis (67), il traversa le pas de l'Échelle, et séjourna plusieurs jours dans cette ville; qu'ayant vu sur la place publique la statue de Théodecté le Phasélite (68), qui était déja mort, il alla après souper, en partie de débauche, danser autour de cette statue, et lui jeter des couronnes; il honorait ainsi d'une manière agréable, par ce divertissement, la mémoire de ce philosophe, et le commerce qu'il avait eu avec lui par l'entremise d'Aristote et de la philosophie.

XXIV. Il soumit ensuite les Pisidiens, qui avaient osé lui résister, et fit la conquête de la Phrygie. Il se rendit maître de Gordyum (69), capitale des états de l'ancien Midas, où il vit ce char si fameux, dont le joug était lié avec une écorce de cormier (70); on lui fit connaître une ancienne tradition que les Barbares regardaient comme certaine, et qui portait que les destins promettaient l'empire de l'univers à celui qui délierait ce nœud. Il était fait avec tant d'adresse, et replié tant de fois sur lui-même, qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts. Alexandre, désespérant de le délier, le coupa avec son épée, et l'on découvrit alors les différents bouts qu'il avait. Aristobule prétend qu'Alexandre le délia avec la plus grande facilité, après qu'il eut ôté la cheville qui tenait le joug attaché au timon, et qu'il eut retiré le joug à lui. Il partit de Gordyum pour aller soumettre la Paphlagonie et la Cappadoce; et ayant appris la mort de Memnon (71), le seul des généraux de Darius qui du côté de la mer pût lui susciter le plus d'affaires et le plus d'obstacles, il se confirma dans le dessein qu'il avait formé de conduire son armée vers les hautes provinces de l'Asie. Darius était déja parti de Suse, plein de confiance dans la multitude de ses troupes, qui montaient à plus de six cent mille combattants; il était surtout encouragé par un songe dont les mages lui avaient donné une interprétation dictée plutôt par le desir de lui plaire, que par la vraisemblance Il avait songé que la phalange macédonienne était tout environnée de flammes; qu'Alexandre, vêtu de la même robe qu'il avait autrefois portée lui-même lorsqu'il était astande du roi de Perse (72), le servait comme un de ses officiers; et qu'après être entré dans le temple de Bélus, il avait subitement disparu. Le dieu, par cette vision, paraissait annoncer assez clairement que la puissance des Macédoniens parviendrait au plus grand éclat, que leur roi serait un jour maître de l'Asie, comme Darius l'était alors, après être devenu roi de Perse, d'astande qu'il était auparavant; mais qu'Alexandre mourrait bientôt comblé de gloire.

XXV. La confiance de Darius s'accrut bien plus encore, lorsqu'il se fut persuadé que c'était la crainte qu'Alexandre avait de lui qui le retenait si long-temps dans la Cilicie; mais ce long séjour était causé par une maladie que les uns attribuaient à ses fatigues, et d'autres à un bain qu'il avait pris dans le Cydnus, dont l'eau est aussi froide que la glace. Ses médecins, persuadés que le mal était au-dessus de tous les remèdes, n'osaient lui administrer les secours nécessaires, de peur que s'ils ne réussissaient pas, les Macédoniens ne les en rendissent responsables; mais Philippe d'Acarnanie, son premier médecin, le voyant dans un danger extrême, et se confiant en l'amitié qu'Alexandre avait pour lui, se serait cru coupable de lâcheté s'il ne s'était pas exposé à quelque péril, en essayant, pour sa guérison, les derniers remèdes, au risque de tout pour lui-même : il lui proposa donc une médecine qu'il lui persuada de prendre avec confiance, en l'assurant qu'elle le guérirait bientôt, et le mettrait en état de continuer la guerre. Dans ce moment, Alexandre reçut une lettre que Parménion lui écrivait du camp, pour l'avertir de se tenir en garde contre Philippe, qui,

séduit par les riches présents de Darius, et par la promesse d'épouser sa fille, s'était engagé à faire périr Alexandre (75). Ce prince, après avoir lu cette lettre, ne la montra à aucun de ses amis, et la mit sous son chevet. Quand il en fut temps, Philippe, suivi de tous les autres médecins, entra dans la chambre du roi, avec la médecine qu'il portait dans une coupe. Alexandre lui donna d'une main la lettre de Parménion, et prenant de l'autre la coupe, il avala la médecine tout d'un trait, sans laisser paraître le moindre soupçon. C'était un spectacle vraiment admirable, et pour ainsi dire un coup de théâtre, que de voir en même temps Philippe lire la lettre, et Alexandre boire la médecine; tous deux ensuite se regarder, mais d'un air bien différent. Alexandre, avec un visage riant et satisfait, témoignait à son médecin la confiance qu'il avait en lui; et Philippe, s'indignant contre cette calomnie, tantôt prenait les dieux à témoin de son innocence, et tendait les mains au ciel; tantôt il se jetait sur le lit d'Alexandre, le conjurant d'avoir bonne espérance, et de s'abandonner à lui sans rien craindre. Le remède, en se rendant maître de la maladie, abattit tellement les forces du prince, qu'il perdit la parole, et tomba dans une si grande faiblesse, qu'il n'avait plus de sentiment; mais, promptement secouru par Philippe, il eut bientôt repris ses forces, et se montra aux Macédoniens, dont l'inquiétude et la frayeur ne cessèrent qu'après qu'ils l'eurent vu.

XXVI. Darius avait dans son armée un homme nommé Amyntas, qui s'était enfui de Macédoine, et qui connaissait le caractère d'Alexandre. Quand il vit Darius se disposer à passer les défilés des montagnes, pour marcher contre ce prince, il le conjura de l'attendre dans le lieu où il se trouvait, afin de combattre, dans des plaines spacieuses et découvertes, un ennemi qui lui était si inférieur en nombre. Darius lui ayant répondu qu'il craignait que les ennemis ne prissent subitement la fuite, et qu'Alexandre ne lui échappât : « Ah! sei» gneur, repartit Amyntas, rassurez-vous sur ce » point; Alexandre ne manquera pas de venir à » vous, et sûrement il est déja en marche. » Darius, loin d'être persuadé par ce que lui disait Amyntas, leva son camp et marcha vers la Cilicie, pendant qu'Alexandre allait en Syrie au-devant de lui; mais ils se manquèrent dans la nuit, et revinrent chacun sur leurs pas. Alexandre, charmé de cet heureux hasard, se hâtait de joindre son ennemi dans les défilés; tandis que Darius cherchait à reprendre son ancien camp, et à retirer ses troupes des détroits où elles étaient engagées : il commençait à reconnaître le tort qu'il avait eu de se jeter dans des lieux resserrés par la mer, par les montagnes et par le fleuve Pinarus (74), peu propres par conséquent à la cavalerie; d'ailleurs très coupés, et d'une assiette favorable à un ennemi inférieur en nombre. La fortune donnait à Alexandre le poste le plus avantageux; mais il surpassa ce bienfait de la fortune, en s'assurant la victoire par son habileté à ranger ses troupes en bataille. Quoique l'armée des ennemis fût très supérieure en nombre, il ne lui laissa pas la facilité d'envelopper la sienne : il fit déborder son aile droite sur la gauche des ennemis; et s'étant réservé le commandement de cette aile, il mit en fuite les Barbares qu'il avait en tête, combattit toujours aux premiers rangs, et fut blessé à la cuisse d'un coup d'épée; suivant Charès [1], ce fut de la main même de Darius, avec qui Alexandre s'était mesuré; mais ce prince, en écrivant à Antipater les détails de cette bataille, ne nomme point celui qui le blessa : il dit seulement qu'il reçut à la cuisse un coup d'épée, et que sa blessure n'eut point de suite fâcheuse.

XXVII. Malgré cette victoire brillante, qui coûta plus de cent dix mille hommes aux ennemis (75), Alexandre ne put se rendre maître de la personne de Darius, qui, ayant pris la fuite, avait sur lui quatre ou cinq stades [2] d'avance; il ne prit que son char et son arc, et revint joindre son armée. Il trouva les Macédoniens occupés à piller le camp des Barbares, d'où ils emportaient des richesses immenses, quoique Darius, pour rendre ses troupes plus propres au combat, leur eût donné peu de bagages, et en eût laissé à Damas [3] la plus grande partie. Ils avaient réservé à leur roi la tente de Darius, qu'il trouva remplie d'officiers de sa maison richement vêtus, de meubles précieux, et d'une grande quantité d'or et d'argent. En arrivant il quitta ses armes, et se mit au bain : « Allons la» ver, dit-il, dans le bain de Darius, la sueur de » la bataille. — Dites plutôt dans le bain d'A» lexandre, repartit un de ses courtisans; car les » biens des vaincus appartiennent aux vainqueurs, » et doivent en prendre le nom. » Quand Alexandre vit les bassins [4], les baignoires, les urnes, les boîtes à parfums, le tout d'or massif et d'un travail parfait; quand il respira l'odeur délicieuse des aromates et des essences dont la chambre était embaumée; quand de là il fut passé dans la tente même, et qu'il eut admiré son élévation et sa grandeur, la magnificence des lits et des tables, la

[1] De Mitylène, historien qui paraît avoir été contemporain d'Alexandre.

[2] Environ un quart de lieue.

[3] Une des villes les plus célèbres de l'Asie, dans la Célésyrie, près du mont Liban.

[4] Le mot du texte ne fait aucun sens; les critiques y en substituent un qui, suivant Pollux, liv. X, c. XLV, signifie un vase propre à contenir tant les choses liquides que les sèches, et qui le plus souvent était d'airain.

somptuosité et la délicatesse du souper, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « Voilà ce qu'on appe» lait être roi (76). »

XXVIII. Il allait se mettre à table, lorsqu'on vint lui dire qu'on avait amené parmi les captifs la mère et la femme de Darius, avec ses deux filles; qu'à la vue de l'arc et du char de Darius, elles avaient poussé des cris lamentables et s'étaient déchiré le sein, ne doutant pas que ce prince ne fût mort. Alexandre, plus sensible à leur infortune qu'à son propre bonheur, après être resté quelque temps en silence, envoya Léonatus leur apprendre que Darius n'était point mort, et qu'elles n'avaient rien à craindre d'Alexandre; qu'il ne faisait la guerre à Darius que pour l'empire; et qu'elles trouveraient auprès de lui tout ce qu'elles recevaient de ce prince dans sa plus grande fortune. Ces paroles si douces, si consolantes pour des princesses captives, furent suivies d'effets pleins de bonté : il leur permit d'enterrer autant de Perses qu'elles voudraient[1], et de prendre dans les dépouilles, pour ces funérailles, tous les habits et tous les ornements dont elles auraient besoin. Il leur conserva tous les officiers qu'elles avaient à leur service, et tous les honneurs qu'on leur rendait : il leur assigna même des pensions plus fortes que celles dont elles jouissaient à la cour de Perse. Mais la faveur la plus belle et la plus honorable pour des princesses qui, ayant toujours vécu dans la plus grande sagesse, étaient tombées dans la captivité, c'est que jamais elles n'entendirent proférer un seul mot déshonnête, et n'eurent pas lieu de craindre, ni même de soupçonner rien qui fût contraire à la pudeur. Renfermées, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans des asiles consacrés à des vierges, elles y vécurent dans une retraite profonde, et sans être vues de personne. Cependant la femme de Darius était, à ce qu'on assure, la plus belle princesse du monde, comme Darius était le plus beau et le mieux fait de tous les princes, et leurs filles leur ressemblaient.

XXIX. Mais Alexandre, jugeant avec raison qu'il est plus digne d'un roi de se vaincre soi-même que de triompher de ses ennemis, ne s'approcha jamais d'elles, et ne connut même, avant son mariage, d'autre femme que Barsine[2], qui, devenue veuve par la mort de Memnon, fut prise près de Damas. Comme elle était instruite dans les lettres grecques, qu'elle avait des mœurs douces et une naissance illustre, étant fille d'Artabaze, né d'une fille du roi, Alexandre s'attacha à elle par le conseil de Parménion, qui, suivant Aristobule, lui persuada de ne pas négliger une princesse si belle et si aimable. Mais en voyant les autres captives, qui toutes étaient d'une taille et d'une beauté singulières, il disait, en badinant, que les femmes de Perse étaient le tourment des yeux (77). Opposant donc à la beauté de leurs traits celle de sa continence et de sa sagesse, il passait auprès d'elles comme devant de belles statues inanimées. Philoxène, qui commandait pour lui dans les provinces maritimes, lui écrivit qu'un Tarentin, nommé Théodore, qui était auprès de lui, avait deux jeunes gens à vendre, d'une grande beauté; il demandait au roi s'il voulait qu'il les achetât pour lui. Alexandre, indigné de cette proposition, s'écria plusieurs fois devant ses amis : « Quelle » action infame m'a donc vu faire Philoxène, pour » m'en proposer une pareille? » Il lui fit, dans sa réponse, les plus vifs reproches, et lui ordonna de renvoyer au plus tôt ce Théodore avec son indigne marchandise. Il ne réprimanda pas moins fortement un jeune homme, nommé Agnon, qui lui écrivit qu'il y avait à Corinthe un jeune garçon d'une beauté merveilleuse, et qu'il l'achèterait pour le lui amener. Informé que Damon et Théodore, deux Macédoniens qui servaient dans l'armée de Parménion, avaient violé les femmes de quelques soldats mercenaires, il écrivit à ce général que si ces deux hommes étaient convaincus de ce crime, il les fît punir de mort, comme des bêtes féroces nées pour être le fléau de l'humanité. Et dans cette lettre il disait de lui en propres termes : « Pour moi, on ne me reprochera » pas d'avoir vu ou voulu voir la femme de Da» rius; je n'ai pas même souffert qu'on parlât de » sa beauté devant moi. » C'était surtout à deux choses qu'il se reconnaissait mortel, au sommeil et à l'amour, parce qu'il regardait la lassitude et la volupté comme deux effets de la faiblesse de la nature.

XXX. Sobre par tempérament, il donna plusieurs fois des preuves de sa frugalité, et en particulier dans sa réponse à la reine Ada (78), qu'il avait en quelque sorte adoptée pour sa mère, et rétablie dans le royaume de Carie. Cette princesse crut lui faire plaisir en lui envoyant tous les jours les viandes les mieux préparées, les pâtisseries les plus délicates, avec les meilleurs cuisiniers et les pâtissiers les plus habiles; mais il lui fit dire qu'il n'avait aucun besoin de tous ces gens-là; que son gouverneur Léonidas lui en avait donné de bien meilleurs; l'un pour le dîner, c'était une prome-

[1] Plutarque pèche ici contre l'usage des Perses, chez qui les rois seuls avaient les honneurs de la sépulture. *Voyez* Th. Hyde, sur la *Religion des anciens Perses*, c. XXXIV. et M. de Sainte-Croix, sur les *historiens d'Alexandre*, p. 147.

[2] Il y dans le texte Barsène; mais Diodore de Sicile, liv. XX, c. XX et XXVIII; Pausanias, l. IX, c. VII; Q. Curce, liv. X, c. VI, l'appellent Barsine. Alexandre en eut un fils nommé Hercule, qui parvint à l'âge de dix-sept ans, et que Cassandre fit mourir avec sa mère, suivant les deux premiers auteurs cités.

nade avant le jour; et l'autre pour le souper, un dîner frugal. « Ce gouverneur, ajouta-t-il, allait » souvent visiter les coffres où l'on serrait mes » lits et mes vêtements, pour voir si ma mère n'y » avait rien mis de mou ou de superflu. » Il fut aussi moins sujet au vin qu'on ne l'a cru; il en eut la réputation, parcequ'il restait long-temps à table, mais c'était moins pour boire que pour discourir. Chaque fois qu'il buvait, il proposait quelque question à traiter d'une assez longue étendue, et ne prolongeait ainsi ses repas que lorsqu'il avait beaucoup de loisir. Mais quand il fallait s'occuper des affaires, jamais ni le vin, ni le sommeil, ni le jeu, ni l'amour même le plus légitime, ni le plus beau spectacle, rien enfin ne pouvait le retenir et lui enlever un temps précieux, comme il est arrivé à tant d'autres capitaines. La première preuve qu'on peut en donner, c'est sa vie même, qui, malgré sa courte durée, fut remplie des actions les plus glorieuses. Dans ses jours de loisir, il sacrifiait aux dieux dès qu'il était levé; il dînait ensuite toujours assis (79), et passait le reste du jour à chasser, à juger les différends qui survenaient entre les soldats, ou bien à lire. Dans ses marches, lorsqu'il n'était pas pressé, il s'exerçait, chemin faisant, à tirer de l'arc, à monter sur un char, à en descendre en courant avec la plus grande rapidité. Souvent il s'amusait à chasser au renard ou aux oiseaux, comme on le voit dans le journal de sa vie (80). Rentré chez lui, il se baignait ou se faisait frotter d'huile, et s'informait de ses cuisiniers s'ils lui avaient préparé un bon souper. Il ne commençait son repas qu'à la nuit fermée; il avait un soin merveilleux de sa table, et veillait lui-même à ce que tous les convives fussent servis également, que rien n'y fût négligé; et, comme je viens de le dire, il tenait table long-temps, parcequ'il aimait la conversation.

XXXI. Pour tout le reste c'était le plus aimable des rois dans le commerce de la vie; il ne manquait d'aucun moyen de plaire, mais il se rendait importun à force de se vanter, et ressemblait en cela à un soldat fanfaron; outre qu'il se portait de lui-même à exalter ses propres exploits, il se livrait aux flatteurs, qui, par ce moyen, le maîtrisaient à leur gré (81), et mettaient à la gêne les convives plus honnêtes qui ne voulaient ni lutter avec ses adulateurs, ni rester en défaut sur ses louanges : ils auraient rougi de l'un, et l'autre les exposait aux plus grands dangers. Après le souper, il prenait un second bain, et se couchait; il dormait souvent jusqu'à midi; quelquefois tout le jour. Il était d'ailleurs si tempérant dans l'usage des viandes recherchées, que lorsqu'on lui apportait les poissons de mer les plus rares et les fruits les plus délicieux, il en envoyait à ses amis, et souvent il ne s'en réservait rien. Cependant sa table était toujours somptueuse; il augmenta sa dépense avec sa fortune; elle fut enfin fixée à dix mille drachmes (82), et n'alla jamais au-delà. C'était la règle pour tous ceux qui lui donnaient à souper.

XXXII. Après la bataille d'Issus, il envoya des troupes à Damas, et fit enlever l'argent que Darius y avait déposé, avec les équipages, les enfants et les femmes des Perses. Les cavaliers thessaliens y firent un gain considérable: comme ils s'étaient distingués dans le combat, Alexandre les y envoya exprès, pour leur donner une occasion de s'enrichir. Le reste de son armée y amassa aussi de grandes richesses, et les Macédoniens, qui goûtaient pour la première fois de l'or, de l'argent, des femmes et du luxe des Barbares, firent ensuite comme les chiens qui ont tâté de la curée; ils allaient avec ardeur sur toutes les voies, pour découvrir à la piste les richesses des Perses (83). Cependant Alexandre ayant cru devoir s'assurer d'abord des places maritimes, les rois de Cypre et de Phénicie vinrent aussitôt les lui remettre entre les mains : la seule ville de Tyr ayant refusé de se soumettre, il en fit le siége, qui le retint sept mois; et pendant tout ce temps il ne cessa de la battre avec des machines de toute espèce. Pendant qu'elle était investie du côté de la mer par deux cents galères, il éleva du côté de la terre une forte digue. Durant ce siége, il vit en songe Hercule qui lui tendait la main, et l'appelait du haut des murailles. Plusieurs Tyriens crurent aussi, pendant leur sommeil, entendre Apollon leur dire qu'il s'en allait vers Alexandre, parcequ'il était mécontent de ce qu'on avait fait dans la ville. Les Tyriens, traitant ce dieu comme un transfuge pris sur le fait, chargèrent de chaînes son colosse et le clouèrent sur sa base, en l'appelant Alexandriste (84). Alexandre eut, en dormant, une seconde vision : il lui sembla voir un satyre qui jouait de loin avec lui, et qui s'était échappé lorsqu'il s'approcha pour le prendre. Enfin, après l'avoir vivement pressé, après avoir long-temps couru après lui, il était venu se livrer entre ses mains. Les devins donnèrent de ce songe une interprétation assez vraisemblable : ils partagèrent le mot satyre en deux, sa Tyros (85), qui signifiaient alors : Tyr sera à toi. On montre encore la fontaine près de laquelle il vit en songe ce satyre.

XXXIII. Vers le milieu du siége, il alla faire la guerre aux Arabes qui habitent l'Antiliban. Il y courut risque de la vie, pour avoir attendu son précepteur Lysimachus, qui avait voulu le suivre à cette expédition, en disant qu'il n'était ni plus vieux, ni moins courageux que Phénix, qui avait accompagné Achille au siége de Troie (86). Quand

on fut au pied de la montagne, Alexandre quitta les chevaux pour la monter à pied. Ses troupes le devancèrent de beaucoup; et comme il était déja tard, que les ennemis n'étaient pas loin, il ne voulut pas abandonner Lysimachus, à qui la pesanteur de son corps rendait la marche difficile; mais, en l'encourageant et le portant à moitié, il ne s'aperçut pas qu'il s'était séparé de son armée, qu'il n'avait avec lui que très peu de monde, et que, par une nuit obscure et un froid très piquant, il était engagé dans des lieux difficiles. Il vit de loin un grand nombre de feux que les ennemis avaient allumés de côté et d'autre. Se confiant à sa légèreté naturelle; accoutumé, en travaillant lui-même, à soutenir les Macédoniens dans leurs peines, il courut à ceux des Barbares dont les feux étaient le plus proche, en perça de son épée deux qui étaient assis auprès du feu; et, prenant un tison allumé, il revint trouver les siens, qui allumèrent de grands feux, dont les Barbares furent si effrayés, que les uns s'enfuirent précipitamment; les autres, ayant osé les attaquer, furent mis en déroute; et les Macédoniens passèrent la nuit sans danger. Tel est le récit de l'historien Charès.

XXXIV. Au siége de Tyr[1], les troupes d'Alexandre étaient si fatiguées des combats fréquents qu'elles avaient livrés, qu'il en laissait reposer la plus grande partie, et n'en envoyait qu'un petit nombre à l'assaut, pour ne pas donner aux ennemis le temps de respirer. Un jour que le devin Aristandre faisait des sacrifices, après avoir considéré les signes que donnaient les victimes, il déclara d'un ton affirmatif, à ceux qui étaient présents, que la ville serait certainement prise dans ce mois-là. Tout le monde fit de grands éclats de rire, et se moqua d'Aristandre; car c'était le dernier jour du mois. Le roi, qui favorisait toujours les prédictions des devins, voyant son embarras, ordonna qu'on ne comptât plus ce jour-là pour le trente du mois, mais pour le vingt-huit (87); et ayant fait sonner les trompettes, il donna un assaut beaucoup plus vigoureux, qu'il n'avait d'abord résolu. L'attaque fut très vive, et les troupes restées dans le camp ne pouvant se contenir, coururent au secours de leurs camarades; les Tyriens perdirent courage, et la ville fut emportée ce jour-là même.

XXXV. Il partit de Tyr pour aller assiéger Gaza[2], capitale de la Syrie. Pendant ce siége, un oiseau qui volait au-dessus de la tête d'Alexandre laissa tomber, sur son épaule, une motte de terre (88); et s'étant allé poser sur une des batteries, il se prit dans les réseaux des nerfs qui servaient à faire tourner les cordages. L'interprétation qu'Aristandre donna de ce signe fut vérifiée par l'événement. Alexandre reçut une blessure à l'épaule, et prit la ville. Il envoya la plus grande partie du butin à Olympias, à Cléopâtre et à ses amis, en y joignant en particulier, pour Léonidas, cinq cents talents[1] d'encens et cent talents de myrrhe; c'était par ressouvenir d'un espoir que ce gouverneur lui avait donné dans son enfance. Il vit un jour, dans un sacrifice, Alexandre prendre de l'encens à pleines mains, et le jeter dans le feu : « Alexandre, lui dit-il, quand vous aurez » fait la conquête du pays qui porte ces aromates, » vous pourrez prodiguer ainsi l'encens : maintenant il faut en user avec plus de réserve. » « Je » vous envoie, lui écrivit alors Alexandre, une » abondante provision d'encens et de myrrhe, » afin que vous ne soyez plus si économe envers » les dieux. » Quelqu'un lui ayant apporté une cassette, qui fut regardée comme ce qu'il y avait de plus précieux dans tous les trésors et tous les meubles de Darius, il demanda à ses courtisans ce qu'ils croyaient le plus digne d'y être renfermé. Chacun ayant proposé ce qu'il estimait le plus beau : « Et moi, dit-il, j'y renfermerai l'Iliade. » C'est du moins ce qu'ont écrit les historiens qui méritent le plus de confiance. Si le récit que font les Alexandrins, sur la foi d'Héraclide, est vrai, il paraît qu'Homère ne lui fut pas inutile dans cette expédition, et qu'il prit même conseil de ce poëte (89). Alexandre, disent-ils, après avoir conquis l'Égypte, forma le dessein d'y bâtir une grande ville, de la peupler de Grecs, et de lui donner son nom. Déja, sur l'avis des architectes, il en avait mesuré et tracé l'enceinte, lorsque la nuit, pendant qu'il dormait, il eut une vision singulière. Il crut voir un vieillard à cheveux blancs, et d'une mine vénérable, qui, s'approchant de lui, prononça ces vers :

Au sein des vastes mers dont l'Égypte est baignée,
Est l'île de Pharos, dès long-temps renommée[2].

XXXVI. Aussitôt il se lève, et va voir cette île de Pharos, qui alors était un peu au-dessus de l'embouchure canopique du Nil, et qui aujourd'hui tient au continent par une chaussée qu'on y a construite. Il admira la position de cette île, qui, semblable à un isthme, est de la forme d'une langue de terre plus longue que large, et qui, séparant de la mer un étang considérable, se termine en un grand port (90). Il dit qu'Homère, admirable en tout, était aussi un habile architecte; et il ordonna qu'on traçât un plan de la nouvelle ville, conforme à la position du lieu. Comme les architectes n'a-

[1] Le texte dit mot à mot : voici quelle fut l'issue du siége.
[2] Sur la mer Méditerranée dans la Palestine.

[1] C'était ordinairement un poids de soixante livres; il y en avait de plus considérables.
[2] Odyss., IV., 354.

vaient pas de craie, ils prirent de la farine, et tracèrent sur le terrain, dont la couleur est noirâtre, une enceinte en forme de croissant, dont les bases droites et de grandeur égale renfermaient tout l'espace compris dans cette enceinte, semblable à un manteau macédonien, qui va en se rétrécissant (91). Le roi considérait ce plan avec plaisir, lorsque tout-à-coup un nombre infini de grands oiseaux de toute espèce vinrent fondre comme des nuées sur cette enceinte, et mangèrent toute la farine. Alexandre était troublé de ce prodige; mais les devins le rassurèrent, en lui disant que la ville qu'il bâtirait serait abondante en toutes sortes de fruits, et nourrirait un grand nombre d'habitants divers; il ordonna donc aux architectes de commencer sur-le-champ l'ouvrage.

XXXVII. Cependant il partit pour aller au temple de Jupiter Ammon. Le chemin était long et fatigant; il offrait partout les plus grandes difficultés. Il y avait deux dangers à courir : la disette d'eau, qui rend le pays désert pendant plusieurs journées de marche; l'autre, d'être surpris, en traversant ces plaines immenses d'un sable profond, par un vent violent du midi, comme il arriva à l'armée de Cambyse; ce vent ayant élevé de vastes monceaux de sable, et fait de cette plaine comme une mer orageuse, engloutit, dit-on, en un instant cinquante mille hommes, dont il ne s'en sauva pas un seul [1]. Tout le monde prévoyait ce double danger; mais il n'était pas facile de détourner Alexandre d'une résolution qu'il avait prise. La fortune, qui cédait à toutes ses volontés, le rendait ferme dans ses desseins; et son courage lui donnait, dans toutes ses entreprises, une obstination invincible, qui forçait non seulement ses ennemis, mais les lieux et les temps même. Les secours que le dieu lui envoya dans ce voyage, pour surmonter les difficultés du chemin, ont paru plus croyables que les oracles qu'il lui donna depuis; ou plutôt ces secours firent ajouter foi aux oracles. Jupiter fit d'abord tomber des pluies abondantes, qui dissipèrent la crainte de la soif, et qui, tempérant la sécheresse brûlante du sable, que l'eau affaissa en le pénétrant, rendirent l'air plus pur et plus facile à respirer. En second lieu, comme les bornes qui servaient d'indices aux guides étaient confondues, et que les soldats d'Alexandre, errant de tous côtés, se séparaient les uns des autres, il parut tout-à-coup une troupe de corbeaux (92) qui vinrent se mettre à leur tête, pour être leurs conducteurs. Ces oiseaux les précédaient dans leur marche, ils les attendaient lorsqu'ils étaient arrêtés, ou qu'ils ralentissaient leurs pas. Et ce qui est bien plus admirable encore, la nuit, au rapport de Callisthène, ils les rappelaient par leurs cris lorsqu'ils s'étaient égarés, et les remettaient sur leur route.

XXXVIII. Quand il eut traversé le désert, et qu'il fut arrivé à la ville (93) où était le temple, le prophète d'Ammon le salua au nom du dieu, comme son fils. Alexandre lui demanda si quelqu'un des meurtriers de son père ne s'était pas dérobé à sa vengeance. « Que dites-vous là? repartit le prophète; votre père n'est pas mortel. » Il se reprit alors, et demanda s'il avait puni tous les meurtriers de Philippe. Il l'interrogea ensuite sur l'empire qui lui était destiné, et demanda si le dieu lui accorderait de régner sur tous les hommes. Le dieu lui répondit, par la bouche du prophète, qu'il le lui accordait, et que la mort de Philippe avait été pleinement vengée. Alors il fit à Jupiter les offrandes les plus magnifiques, et aux prêtres de riches présents. Voilà ce que disent, sur les oracles qu'il reçut, la plupart des historiens. Mais Alexandre lui-même, dans une lettre à sa mère, lui dit qu'il avait eu de l'oracle des réponses secrètes, qu'il ne communiquerait qu'à elle seule à son retour. Quelques écrivains prétendent que le prophète, ayant voulu saluer Alexandre en grec, se servit d'un terme d'amitié qui veut dire mon fils; mais comme ce n'était pas sa langue, il se trompa sur la dernière lettre, et mit un S au lieu d'un N [1]; ce qui signifia fils de Jupiter. Ce défaut de prononciation fit grand plaisir à Alexandre, et donna lieu à ce bruit si généralement répandu, que le dieu l'avait appelé son fils. Dans un entretien qu'il eut en Égypte avec le philosophe Psammon, il applaudit surtout à cette maxime : que Dieu est le roi de tous les hommes; que partout l'être qui commande et qui domine est divin. Mais il avait lui-même, sur ce point, une maxime plus philosophique encore : Dieu, disait-il, est le père commun de tous les hommes; mais il avoue particulièrement pour ses enfants les hommes les plus vertueux.

XXXIX. En général, il était très fier avec les Barbares, et voulait, devant eux, paraître persuadé qu'il avait une origine divine : à l'égard des Grecs, il se montrait plus réservé, et ne se déifiait qu'avec beaucoup de retenue. Il s'oublia pourtant un jour, en écrivant aux Athéniens au sujet de Samos. « Ce n'est pas moi, leur disait-il, qui vous ai donné cette ville libre et célèbre; vous la tenez de celui qu'on appelait alors mon seigneur et mon père; » c'était Philippe qu'il désignait. Dans la suite, blessé d'un trait qui lui causait une vive douleur, il dit

[1] Cette tradition, dit l'auteur de l'*Examen critique des Historiens d'Alexandre*, p. 276, n'avait sans doute été répandue que pour détourner les conquérants de porter leurs armes dans cette contrée. Cet auteur prouve la fausseté de cette tradition, par la route que pratiquaient les Grecs qui allaient visiter le temple de Jupiter Ammon.

[1] O paidion, mon fils! O pai dios, fils de Jupiter!

à ses officiers : « Mes amis, c'est un sang véritable qui coule de ma plaie, et non cette liqueur subtile

» Que l'on dit circuler dans les veines des dieux. »

Un jour qu'il faisait un tonnerre affreux, et que tout le monde en était effrayé : « Fils de Jupiter, lui dit le sophiste Anaxarque (95), n'est-ce pas toi qui causes tout ce bruit? — Non, lui répondit Alexandre; je ne cherche pas à me faire craindre de mes amis, comme tu le voudrais, toi qui méprises ma table, parcequ'on n'y sert que des poissons, et non pas des têtes de satrapes (96). » On dit en effet qu'Alexandre ayant envoyé quelques petits poissons à Éphestion, Anaxarque avait tenu le propos qu'Alexandre lui reprochait; mais que ce philosophe n'avait voulu que témoigner son mépris pour ceux qui poursuivent les grandes fortunes à travers mille peines et mille dangers, et tourner en ridicule ces hommes qui, malgré tous leurs plaisirs et toutes leurs jouissances, n'ont rien ou presque rien au-dessus des autres mortels. Il paraît, par les différents traits que nous venons de rapporter, qu'Alexandre, loin de s'abuser lui-même, et de s'enfler de cette prétendue divinité, se servait seulement de l'opinion que les autres en avaient pour les assujettir.

XL. A son retour d'Égypte en Phénicie, il fit des sacrifices et des pompes solennelles en l'honneur des dieux; il célébra des chœurs de musique et des jeux où l'on disputa le prix de la tragédie, et qui furent remarquables non seulement par la magnificence de leur appareil, mais encore par l'émulation de ceux qui en firent les préparatifs. Les rois de Cypre avaient fourni à cette dépense, comme le font à Athènes ceux qui, dans chaque tribu, sont désignés par le sort; et il y eut entre eux une ardeur merveilleuse à se surpasser les uns les autres. Mais personne ne se piqua plus de magnificence que Nicocréon, roi de Salamine, et Pasicratès, roi de Soli[1]. Le premier paya l'habillement de Thessalus, et le second celui d'Athénodore, les deux acteurs qui avaient le plus de célébrité. Alexandre favorisait Thessalus, mais il ne montra son intérêt pour lui qu'après qu'Athénodore eut été proclamé vainqueur; le roi dit, en sortant du théâtre, qu'il approuvait le jugement, mais qu'il aurait donné avec plaisir la moitié de son royaume pour ne pas voir Thessalus vaincu (97). Athénodore ayant été condamné à l'amende par les Athéniens, pour ne s'être pas trouvé aux fêtes de Bacchus, pria le roi d'écrire en sa faveur; Alexandre n'écrivit pas, mais il paya l'amende pour lui (98). Un autre acteur, nommé Licon, de la ville de Scarphium[1], ayant eu le plus grand succès sur le théâtre, inséra dans son rôle un vers par lequel il demandait à Alexandre dix talents[2]; ce prince sourit, et les lui fit donner.

[1] Deux villes de Cypre.

XLI. Il était encore en Phénicie, lorsque Darius lui écrivit par plusieurs de ses amis (99), et lui fit proposer dix mille talents[3] pour la rançon des prisonniers, avec tous les pays situés en-deçà de l'Euphrate; il lui faisait offrir aussi une de ses filles en mariage : à ces conditions il lui promettait son alliance et son amitié. Alexandre communiqua ces propositions à ces courtisans ; et Parménion prenant la parole dit qu'il les accepterait s'il était Alexandre : « Et moi aussi, repartit le roi, si j'étais Parménion. » Il répondit à Darius que s'il venait se rendre à lui, il serait traité avec tous les égards dus à son rang; qu'autrement il marcherait au premier jour contre lui. Mais il eut bientôt du regret de lui avoir écrit en ces termes, parceque la femme de Darius mourut en couche (100); il donna toutes les marques d'une véritable douleur, et regretta d'avoir perdu une si grande occasion de faire connaître toute sa douceur. Il n'épargna rien pour faire à cette reine les funérailles les plus magnifiques. Un des eunuques de la chambre, nommé Tirée, qui avait été fait prisonnier avec les princesses, s'étant enfui du camp, courut à toute bride apprendre à Darius la mort de la reine.

XLII. A cette nouvelle, Darius se frappant la tête de douleur et versant un torrent de larmes : « Hélas! s'écria-t-il, à quelle destinée les Perses sont réduits! la femme et la sœur de leur roi, prisonnière pendant sa vie, est, après sa mort, privée des obsèques dues à son rang. — Pour ses obsèques, reprit l'eunuque, pour tous les honneurs que méritait une reine, vous n'avez pas, seigneur, à accuser le destin des Perses : ni ma maîtresse Statira, tant qu'elle a vécu, ni la reine votre mère, ni les princesses vos filles, n'ont eu à regretter aucun des biens et des honneurs dont elles jouissaient avant leur captivité, excepté celui de voir la lumière de vos yeux, que notre souverain seigneur Orosmade[4] rétablira dans tout son éclat. Après sa mort, Statira n'a été privée d'aucune des distinctions qui pouvaient accompagner ses funérailles, elle a même été honorée des larmes de ses ennemis; car Alexandre n'est pas moins généreux après la victoire que

[1] Ville de la Locride Épicnémidienne, sur le golfe Maliaque, au haut de la Phocide.

[2] Environ cinquante mille livres.

[3] Environ cinquante millions de notre monnaie.

[4] Orosmade ou Oromaze était, chez les Perses, le génie du bien, comme Arimane était celui du mal.

» vaillant dans les combats. » Ces paroles portèrent le trouble dans l'esprit de Darius, et la douleur dont il était pénétré ouvrit son ame aux soupçons les moins fondés; il emmena l'eunuque dans le lieu le plus retiré de sa tente. « Si tu n'es pas, » lui dit-il, devenu Macédonien, comme la fortune des Perses; si Darius est encore ton maître, » dis-moi, par le respect que tu dois à la grande » lumière de Mithrès (101), et à cette main que ton » roi te tend, dis-moi si la mort de Statira n'est » pas le moindre de ses maux que j'aie à pleurer; » si, pendant sa vie, nous n'en avons pas souffert » de plus déplorables, et si nous n'aurions pas été » moins malheureux en tombant dans les fers d'un » ennemi cruel et barbare. Quelle liaison honnête » eût pu porter un jeune prince à rendre de si » grands honneurs à la femme de son ennemi? » Il parlait encore, lorsque Tirée, se précipitant à ses pieds, le conjure de tenir un autre langage, de ne pas faire à Alexandre une telle injustice, de ne pas déshonorer, après sa mort, sa femme et sa sœur, de ne pas s'enlever à lui-même la plus grande consolation qu'il pût avoir dans son malheur, l'assurance d'avoir été vaincu par un homme supérieur à la nature humaine, et qui méritait toute son admiration, pour avoir donné aux femmes des Perses plus de preuves de sa continence qu'il n'en avait donné aux Perses de sa valeur. L'eunuque ajouta à ce discours des serments horribles, et lui rapporta plusieurs autres traits de la tempérance et de la grandeur d'ame d'Alexandre. Alors Darius, allant retrouver ses courtisans, leva les mains au ciel, et fit aux dieux cette prière: « Dieux qui présidez à la naissance des hommes et à » la destinée des empires, accordez-moi la grace de » voir rétablir la fortune des Perses, et de la trans» mettre à mes successeurs aussi brillante que je l'ai » reçue, afin qu'après avoir triomphé de mes en» nemis, je puisse reconnaître les bienfaits dont » Alexandre m'a comblé dans mon malheur, par » sa conduite envers les personnes qui me sont les » plus chères. Mais si le temps marqué par les » destins est enfin arrivé; s'il faut que la vengeance » céleste ou la vicissitude des choses humaines » mette fin à l'empire des Perses, ne permettez pas » qu'un autre qu'Alexandre soit assis sur le trône » de Cyrus (102). » Tel est le récit de la plupart des historiens[1].

XLIII. Alexandre s'étant rendu maître de tous les pays situés en-deçà de l'Euphrate, alla au-devant de Darius, qui venait à lui avec une armée d'un million de combattants (103). Pendant sa marche, un de ses courtisans lui raconta, comme une plaisanterie qui pouvait l'amuser, que les valets de l'armée, voulant se divertir, s'étaient partagés en deux bandes; qu'à la tête de chaque bande ils avaient mis un chef, et nommé l'un Alexandre, l'autre Darius; que leurs escarmouches avaient commencé par des mottes de terre qu'ils se jetaient les uns aux autres; qu'ensuite ils en étaient venus aux coups de poing; qu'enfin le combat s'étant échauffé de plus en plus, ils s'étaient battus à coups de pierres et de bâtons, et qu'on ne pouvait plus les séparer. Alexandre ordonna que les deux chefs combattissent l'un contre l'autre; celui qui portait le nom d'Alexandre fut armé par le roi lui-même, et son adversaire par Philotas. Toute l'armée, spectatrice de ce combat, en regardait l'issue comme un présage de ce qui arriverait aux deux armées. Après un combat très rude, le champion qui représentait Alexandre resta vainqueur, et reçut de ce prince, pour prix de sa victoire, douze villages, et le privilége de porter l'habit des Perses. Voilà ce que raconte Ératosthène. Le grand combat qu'Alexandre livra contre Darius n'eut pas lieu à Arbelles, comme la plupart des historiens l'ont dit, mais à Gaugamèles (104), nom qui, en langue persane, signifie maison du chameau, et qui fut donné à ce bourg en mémoire du bonheur qu'eut un ancien roi des Perses d'échapper à ses ennemis sur un chameau fort vite à la course, qu'il fit depuis nourrir à Gaugamèles, et à l'entretien duquel il assigna quelques villages et des revenus particuliers. Il y eut au mois de Boëdromion[1], vers le commencement de la fête des mystères à Athènes, une éclipse de lune (105); et l'onzième nuit après l'éclipse, les deux armées étant en présence, Darius tint la sienne sous les armes, et parcourut les rangs à la clarté des flambeaux. Pendant que les Macédoniens reposaient, Alexandre fit, avec Aristandre son devin, des sacrifices secrets devant sa tente, et immola des victimes à la Peur (106).

XLIV. Ses plus anciens officiers, et en particulier Parménion, en voyant la plaine située entre le mont Niphate et les monts Gordyens (107) tout éclairée par les flambeaux des Barbares, étonnés de la multitude innombrable des ennemis, et frappés de ce mélange confus de voix inarticulées, de ce tumulte, de ce bruit effroyable qui se faisait entendre de leur camp comme du sein d'une mer agitée, s'entretenaient entre eux de la difficulté qu'il y aurait à repousser en plein jour une armée si formidable. Ils allèrent donc trouver Alexandre après qu'il eut fini ses sacrifices, et lui conseillèrent d'attaquer les ennemis pendant la nuit, pour dérober aux Macédoniens, à la faveur des ténèbres, ce que le combat aurait de plus effrayant.

[1] Mot à mot: voilà ce qui fut dit et fait dans cette occasion.

[1] Septembre.

Alexandre leur répondit ce mot devenu depuis si célèbre : « Je ne dérobe pas la victoire. » Quelques personnes ont trouvé cette réponse vaine et puérile, et n'approuvent pas qu'Alexandre se soit joué d'un danger si grand. D'autres y ont vu une noble confiance sur le présent, et une sage prévoyance de l'avenir, qui ôtait à Darius, après sa défaite, le prétexte de reprendre courage et de tenter encore la fortune, en accusant de cette seconde déroute la nuit et les ténèbres, comme il avait attribué la première aux montagnes, aux défilés et au voisinage de la mer. Il sentait bien que ce ne serait jamais le défaut d'armes et de soldats qui obligerait Darius, maître d'une si grande puissance et d'un empire si vaste, à ne plus faire la guerre; et qu'il n'y renoncerait que lorsqu'une victoire remportée sur lui par la force seule et en plein jour, en le convainquant de sa faiblesse, aurait abattu sa fierté et détruit ses espérances. Quand ses officiers se furent retirés, il se coucha dans sa tente; et, contre sa coutume, il dormit, dit-on, toute la nuit du sommeil le plus profond. Lorsque ses capitaines se rendirent le lendemain de très bonne heure à sa tente, ils furent fort surpris de le trouver endormi, et donnèrent d'eux-mêmes aux troupes l'ordre de prendre leur repas. Enfin, comme le temps pressait, Parménion entra, et s'étant approché de son lit, il l'appela deux ou trois fois par son nom; et après l'avoir réveillé, il lui demanda comment il pouvait dormir si tard, comme s'il avait déja vaincu, et qu'il ne fût pas sur le point de donner la plus grande bataille qu'il eût jamais livrée. « Eh! quoi, lui répondit Alexan» dre en souriant, ne regardez-vous pas déja comme » une victoire de n'avoir plus à courir de côté et » d'autre à la poursuite de Darius, comme lorsqu'il » fuyait à travers de vastes campagnes qu'il ra» vageait sous nos yeux? »

XLV. Cette grandeur d'ame qu'il fit paraître avant le combat n'éclata pas moins au fort du danger, où sa présence d'esprit et sa confiance ne se démentirent point. La victoire fut quelque temps douteuse à l'aile gauche, que Parménion commandait : chargée par la cavalerie des Bactriens avec autant d'impétuosité que de violence, elle fut ébranlée, et lâcha le pied. D'un autre côté, Mazéus, ayant détaché du corps de l'armée un certain nombre de gens de cheval pour aller prendre par derrière ceux qui gardaient les bagages, Parménion, troublé de cette double attaque, dépêche promptement à Alexandre pour l'avertir que son camp et ses bagages sont perdus, s'il n'y envoie sur-le-champ un puissant secours du front de la bataille. Alexandre venait de donner au corps qu'il commandait le signal de la charge. « Dites à Parménion, répon» dit-il au courrier, que son trouble l'empêche de » juger sainement des choses, et lui fait sans doute » oublier que si nous remportons la victoire, nous » aurons, outre notre bagage, celui de l'ennemi; » et que, vaincus, nous n'aurons plus à songer » aux bagages et aux prisonniers, mais à mourir » honorablement en faisant les plus grands efforts » de courage. »

XLVI. Après cette réponse à Parménion, il se couvrit de son casque; il avait déja mis dans sa tente le reste de son armure : elle consistait en un sayon de Sicile, qui s'attachait avec une ceinture, et sur lequel il mettait une double cuirasse de lin, trouvée dans le butin qu'on avait fait à Issus. Son casque, ouvrage de l'armurier Théophile, était de fer; mais il brillait autant que l'argent le plus pur. Le hausse-col, de même métal, était garni de pierres précieuses; il avait une épée très légère et d'une trempe admirable, dont le roi des Citiens lui avait fait présent; c'était l'arme dont il faisait le plus d'usage dans les combats. Il portait une cotte d'armes d'un travail et d'une magnificence bien au-dessus du reste de son armure : c'était l'ouvrage de l'ancien Hélicon (108). La ville de Rhodes en avait fait présent à Alexandre, pour honorer sa valeur; et il la portait toujours en combattant. Quand il rangeait ses troupes en bataille, qu'il donnait des ordres ou des avis, et qu'il parcourait les rangs, il se servait d'un autre cheval que Bucéphale, qu'il ménageait, parcequ'il était déja vieux, ne le prenant qu'au moment de combattre. Dès qu'il l'avait monté, il faisait donner le signal de la charge. Ce jour-là, il parla assez longtemps aux Thessaliens et aux autres Grecs, qui tous augmentèrent sa confiance, en lui criant qu'il les menât à l'ennemi. Alors, passant sa javeline à la main gauche, il éleva sa main droite vers le ciel, et pria les dieux que s'il était véritablement fils de Jupiter, ils daignassent défendre et fortifier les Grecs. Le devin Aristandre, qui, vêtu de blanc et une couronne d'or sur la tête, marchait à cheval à côté de lui, fit remarquer aux soldats un aigle qui volait au-dessus de la tête du roi, et dont le vol le menait droit à l'ennemi.

XLVII. Cet augure remplit de courage tous ceux qui le virent; ils s'exhortent, ils s'animent les uns les autres; la cavalerie court à l'ennemi, et la phalange se déploie dans la plaine comme les vagues d'une mer agitée. Les premiers rangs n'avaient pu encore en venir aux mains, que déja les Barbares étaient en fuite. Ils furent poursuivis très vivement; Alexandre poussait les fuyards jusqu'au centre de leur bataille, où il avait aperçu de loin Darius, par-dessus les premiers bataillons. Placé au milieu de son escadron royal, ce prince s'y faisait distinguer par sa bonne mine et sa taille avantageuse. Il était assis sur un char très élevé, dé-

fendu par l'élite de la cavalerie, qui, répandue autour du char, paraissait disposée à bien recevoir l'ennemi. Mais quand ils virent de près Alexandre, qui, d'un air terrible, renversait les fuyards sur ceux qui tenaient encore ferme, ils furent si effrayés que la plupart se débandèrent. Les plus braves et les plus attachés au roi se firent tuer devant lui; et en tombant les uns sur les autres, ils arrêtèrent la poursuite de l'ennemi; car dans leur chute ils saisissaient les Macédoniens, et s'attachaient même aux pieds des chevaux. Darius se vit dans ce moment menacé des plus affreux dangers : ses cavaliers, rangés devant son char, se renversaient sur lui; il ne pouvait faire tourner le char pour se retirer; les roues étaient retenues par le grand nombre des morts; et les chevaux embarrassés, cachés presque par ces monceaux de cadavres, se cabraient, et n'obéissaient plus au frein. Il abandonne donc son char et ses armes, monte sur une jument qui venait de mettre bas, et prend précipitamment la fuite. Il est vraisemblable qu'il n'aurait pas échappé à la poursuite d'Alexandre, si dans le même instant il ne fût arrivé de nouveaux courriers de Parménion demander du secours au roi, parce qu'une grande partie des ennemis tenait encore ferme, et ne paraissait pas devoir si tôt céder. En général, on reproche à Parménion d'avoir montré dans cette bataille de la lenteur et de la lâcheté; soit que la vieillesse eût affaibli son audace, soit, comme le prétend Callisthène, qu'il ne pût plus supporter la puissance et l'orgueil d'Alexandre, et qu'il fût jaloux de sa gloire (109). Alexandre, affligé de ce second message, qui l'appelait d'un autre côté, fit sonner la retraite; mais il n'en dit pas à ses soldats la véritable cause : il feignit qu'il était las de carnage, et que la nuit l'obligeait de cesser le combat. Pendant qu'il courait à son aile gauche qu'il croyait en danger, il apprit en chemin que les ennemis avaient été entièrement défaits, et qu'ils étaient en fuite.

XLVIII. On ne douta plus, après cette grande victoire, que l'empire des Perses ne fût détruit sans ressource. Alexandre, reconnu roi de toute l'Asie, offrit aux dieux des sacrifices magnifiques; il fit à tous ses amis de riches présents, et leur donna des maisons et des gouvernements. Mais, jaloux surtout de se montrer généreux envers les Grecs (110), il leur écrivit que toutes les tyrannies étaient dès ce moment abolies dans la Grèce, et que les peuples se gouverneraient désormais par leurs lois. Il manda en particulier aux Platéens qu'il ferait rebâtir leur ville, parceque leurs ancêtres avaient cédé leur territoire aux Grecs, afin d'y combattre pour la liberté commune (111). Il envoya aux habitants de Crotone, en Italie, une partie des dépouilles, pour honorer le souvenir du zèle et de la valeur de l'athlète Phayllus (112), qui, dans la guerre des Mèdes, quand les autres Grecs d'Italie abandonnaient les véritables Grecs, qu'ils croyaient perdus sans retour, équipa une galère à ses frais, et se rendit à Salamine pour partager le péril de la Grèce : tant Alexandre favorisait toute espèce de vertu, et gardait fidèlement le souvenir des belles actions !

XLIX. Il eut bientôt soumis toute la Babylonie; et en la parcourant, il admira surtout dans la province d'Ecbatane un gouffre d'où sortaient continuellement, comme d'une source inépuisable, des ruisseaux de feu. Il vit avec le même étonnement une source de naphte (113) si abondante, qu'en se débordant elle formait, non loin de ce gouffre, un lac considérable. Le naphte ressemble au bitume; il a aussi une telle analogie avec le feu, qu'avant même de toucher à la flamme, il s'allume à l'éclat seul qu'elle jette, et embrase l'air qui se trouve entre deux. Les Barbares, pour faire connaître au roi la nature et la force de cette matière, en arrosèrent la rue qui menait au palais; et, se plaçant à un des bouts à l'entrée de la nuit, ils approchèrent leurs flambeaux des gouttes de ce fluide qu'ils y avaient répandues. A peine les premières gouttes eurent pris feu, que la flamme se communiqua à l'autre bout avec une rapidité que la pensée pouvait à peine suivre, et la rue parut embrasée dans toute sa longueur. Alexandre avait alors auprès de lui un Athénien nommé Athénophane, qui, accoutumé à le servir au bain et à lui frotter le corps d'huile, s'entendait mieux qu'aucun de ceux qui lui rendaient le même service, à l'amuser et à le divertir de ses affaires. Un jour qu'un jeune garçon, nommé Stéphanus, mal fait et d'une figure ridicule, mais qui chantait agréablement, se trouvait dans la chambre du bain : « Seigneur, dit au roi Athénophane, voulez-vous » que nous fassions sur Stéphanus l'essai du » naphte ? Si le feu s'allume sur lui et qu'il ne s'é» teigne pas, j'avouerai que sa force est admira» ble, et que rien ne peut la surmonter. » Le jeune homme s'offrit volontiers pour faire cette épreuve; et à peine il eut été frotté de naphte, à peine cette matière eut touché son corps, qu'il fut environné de flammes et qu'il parut tout en feu. Alexandre en eut une frayeur extrême; et si, par bonheur, il ne s'était pas trouvé là plusieurs garçons de service, qui avaient sous la main des vases pleins d'eau pour le bain du roi, le secours n'aurait pu prévenir la rapidité de la flamme, ni empêcher que Stéphanus ne fût entièrement brûlé. Encore eut-on beaucoup de peine à éteindre le feu qui avait gagné tout son corps; et ce jeune homme en fut malade le reste de sa vie.

L. Ce n'est donc pas sans vraisemblance que quelques auteurs, voulant ramener la fable à la vérité, prétendent que le naphte est la drogue dont Médée se servit pour frotter la couronne et le voile dont il est si fort question dans les tragédies; car le feu n'en sortit pas naturellement, et de lui-même; mais dès qu'on en eut approché la flamme, par une sorte d'attraction elle s'y communiqua avec tant de rapidité, que l'œil pouvait à peine l'apercevoir. Quand les rayons du feu et ses émanations partent de loin, les corps qu'ils touchent ne reçoivent que la lumière et la chaleur; mais quand ils rencontrent des corps qui, avec une extrême sécheresse, contiennent un air subtil, une substance onctueuse et abondante, alors ils s'attachent à la faculté ignée qui réside dans ces corps, l'attirent facilement, et enflamment subitement la matière qu'ils trouvent disposée à recevoir leur action. On n'est pas certain encore comment le naphte est produit; on ignore si c'est une sorte de bitume liquide (114), ou plutôt si ce n'est pas un fluide d'une nature différente, qui, coulant de ce sol naturellement gras et pénétré de feu, sert d'aliment à la flamme; car le terrain de la Babylonie est imprégné de feu, et souvent on voit les grains d'orge sauter et bondir plusieurs fois dans l'air; on dirait que le sol, agité par les substances ignées qu'il recèle dans son sein, a une sorte de pouls qui le fait tressaillir : aussi, dans les grandes chaleurs, les habitants sont-ils obligés de coucher sur des outres remplies d'eau. Harpalus, qu'Alexandre laissa pour gouverner ce pays, curieux d'orner le palais du roi, et les promenades publiques, des plantes de la Grèce, parvint à les y naturaliser toutes, excepté le lierre, que le sol repoussa constamment (115), et qu'il fut impossible d'y acclimater; car le terrain est brûlant, et le lierre aime le froid. Ces sortes de digressions, renfermées dans de justes bornes, ne déplairont pas sans doute aux lecteurs même les plus difficiles.

LI. Alexandre s'étant rendu maître de Suse, trouva dans le château de cette ville quarante mille talents d'argent monnayé [1], et une quantité innombrable de meubles et d'effets précieux de toute espèce; entre autres cinq mille talents [2] de pourpre d'Hermione (116), qu'on y avait amassée pendant l'espace de cent quatre-vingt- dix ans, et qui conservait encore toute sa fleur et tout son éclat. cela vient, dit-on, de ce que la teinture en écarlate s'y faisait avec du miel, et la teinture en blanc avec l'huile la plus blanche; on en voit aujourd'hui d'aussi anciennes qui ont encore toute leur fraîcheur et toute leur vivacité. Dinon [1] rapporte que les rois de Perse faisaient venir de l'eau du Nil et de l'Ister [2], qu'ils mettaient en dépôt à Gaza avec leurs autres trésors, pour montrer que l'étendue de leur empire embrassait presque toute la terre. La Perse est un pays très rude et d'un abord difficile; d'ailleurs, depuis que Darius s'y était retiré après sa fuite, elle était gardée par les plus vaillants des Perses. Un homme qui, né d'un père lycien et d'une mère persane, parlait fort bien les deux langues, servit de guide à Alexandre, et l'y fit entrer par un détour peu considérable : on dit que ce guide lui avait été prédit dans son enfance par la Pythie, qui lui annonça qu'un Lycien le conduirait en Perse. Il se fit là un carnage horrible des prisonniers. Alexandre, qui, d'après ce qu'il a écrit lui-même, crut que son intérêt exigeait cette mesure rigoureuse, donna l'ordre de passer tous les hommes au fil de l'épée. Il trouva dans la Perse autant d'or et d'argent monnayé qu'à Suse (117); il le fit emporter, avec toutes les autres richesses, sur vingt mille mulets et cinq mille chameaux. Alexandre, en entrant dans le palais de Persépolis, vit une grande statue de Xerxès que la foule, qui se pressait pour l'accompagner, avait renversée : il s'arrêta, et lui adressant la parole comme si elle eût été animée : « Dois-je passer outre, et te laisser étendu par » terre, pour te punir de la guerre que tu as » faite aux Grecs? ou te relèverai-je par estime » pour ta grandeur d'ame et pour tes autres qualités? » Après être resté long-temps pensif, sans rien dire, il passa outre. Comme ses troupes avaient besoin de se refaire, et qu'on était dans l'hiver, il y séjourna quatre mois. La première fois qu'il s'assit sur le trône des rois de Perse, sous un dais d'or, Démarate de Corinthe, qui avait été l'intime ami de Philippe, et qui aimait tendrement Alexandre, se mit à pleurer comme un bon vieillard, et donna des regrets à ceux des Grecs qui, ayant péri dans les combats, avaient été privés du plus grand plaisir dont ils eussent pu jouir, celui de voir Alexandre assis sur le trône de Darius [3].

LII. Ce prince, avant de marcher contre Darius, qu'il se disposait à poursuivre, donna à ses courtisans un grand festin, dans lequel il s'abandonna tellement à la débauche, que les femmes mêmes y vinrent boire, et se réjouir avec leurs amants. La plus célèbre de ces femmes était la courtisane Thaïs, née dans l'Attique, et alors maîtresse de Ptolémée, celui qui fut depuis roi d'Égypte. Après avoir loué finement Alexandre, et s'être permis

[1] Environ deux cent millions; d'autres portent la somme jusqu'au triple.
[2] C'était un poids de soixante livres.

[1] Père de Clitarque, qui accompagna Alexandre dans ses expéditions. [2] Le Danube.
[3] Voyez la Vie d'Agésilas, chap. XVII, pag. 78, col. 2.

même quelques plaisanteries, elle s'avança, dans la chaleur du vin, jusqu'à lui tenir un discours assez conforme à l'esprit de sa patrie, mais bien au-dessus de son état. « Je suis, lui dit-elle, bien » payée des peines que j'ai souffertes en errant » par toute l'Asie, lorsque j'ai la satisfaction d'in» sulter aujourd'hui à l'orgueil des rois de Perse; » mais ma joie serait bien plus grande, si je pou» vais, en masque, brûler le palais de ce Xerxès » qui brûla la ville d'Athènes, et y mettre moi» même le feu en présence du roi, pour faire dire » partout que les femmes qui étaient dans le camp » d'Alexandre avaient mieux vengé la Grèce de » tant de maux qu'elle avait essuyés de la part des » Perses, que tous les généraux qui ont combattu » pour elle et sur terre et sur mer. » Ce discours fut accueilli avec des cris et des applaudissements redoublés : tous les courtisans s'excitèrent les uns les autres; et le roi lui-même, entraîné par leur invitation et par leur exemple, se lève de table avec précipitation, et, la couronne de fleurs sur la tête, une torche à la main, il marche à la tête de tous les convives, qui, en dansant et poussant de grands cris, vont environner le palais. Tous les autres Macédoniens, informés de ce qu'on allait faire, accourent avec des flambeaux, pleins de joie, dans la pensée qu'ils eurent qu'Alexandre avait le projet de retourner en Macédoine, et ne voulait plus rester parmi les Barbares, puisqu'il brûlait et détruisait lui-même le palais de leurs rois. Voilà comment les uns racontent que cet incendie eut lieu; d'autres disent qu'Alexandre mit le feu à ce palais, de dessein formé; mais tous conviennent qu'il s'en repentit promptement, et qu'il ordonna de l'éteindre [1].

LIII. Alexandre, né généreux, donna toujours avec plus de libéralité, à mesure que sa puissance et ses richesses augmentèrent; il accompagnait ses présents de ces témoignages de bienveillance qui seuls font le véritable prix du bienfait : j'en rapporterai quelques exemples. Ariston, qui commandait les Péoniens, ayant tué un ennemi, en apporta la tête aux pieds du roi, en lui disant : « Seigneur, cette sorte de présent est récompensée » parmi nous d'une coupe d'or. — Oui, d'une » coupe vide, repartit Alexandre; mais moi, je » vous la donne pleine de vin, et je vous porte la » santé. » Un Macédonien qui conduisait un mulet chargé de l'or du roi, voyant cet animal si fatigué qu'il ne pouvait plus se soutenir, mit la charge sur son dos; Alexandre, qui le vit plier sous le poids, et prêt à jeter le fardeau, apprenant ce qu'il avait fait : « Mon ami, lui dit-il, ne » te fatigue pas plus qu'il ne faut; fais seulement » en sorte de porter cet argent jusque chez toi, » car je te le donne. » En général, il savait plus mauvais gré à ceux qui refusaient ses présents, qu'à ceux qui lui en demandaient. Il écrivit à Phocion qu'il ne le regarderait plus comme son ami s'il continuait à refuser ses bienfaits. Un jeune homme, nommé Sérapion, lui ramassait les balles au jeu de paume; et comme il ne demandait jamais rien, Alexandre ne pensait pas à lui donner. Un jour que le roi jouait, Sérapion jetait toujours la balle aux » autres joueurs : « Tu ne me la donnes donc pas, lui » dit Alexandre. — Seigneur, lui répondit Séra» pion, vous ne me la demandez pas. » Le roi se mit à rire, et lui fit depuis beaucoup de présents. Un certain Protéas, homme plaisant, et qui, à table, divertissait le roi par ses railleries, avait encouru son indignation. Les courtisans ayant sollicité son pardon, et lui-même le demandant avec larmes, Alexandre dit qu'il lui rendait ses bonnes graces. « Seigneur, lui répondit Protéas, daignez » d'abord m'en donner un gage. » Alexandre lui fit donner cinq talents [1].

LIV. On peut juger à quel excès il portait sa libéralité envers ses amis et ses gardes (118), par une lettre qu'Olympias lui écrivit à ce sujet. « J'ap» prouve fort, lui disait-elle, que vous fassiez du » bien à vos amis; ces libéralités vous honorent; » mais vous les égalez à des rois, et vous leur » donnez ainsi le moyen de se faire beaucoup de » partisans, en vous les ôtant à vous-même. » Comme Olympias lui donnait souvent cet avis dans ses lettres, il ne les communiqua plus à personne : une fois seulement qu'il venait d'en ouvrir une, Éphestion s'approcha et la lut avec lui, comme il avait coutume de faire; Alexandre ne l'en empêcha point, mais il tira son anneau du doigt, et en mit le cachet sur la bouche d'Éphestion. Mazée, qui avait joui de la plus grande faveur auprès de Darius, avait un fils pourvu d'un grand gouvernement; Alexandre lui en donna un second plus considérable, que ce jeune homme refusa. « Seigneur, lui dit-il, nous n'avions autrefois » qu'un Darius, et vous faites aujourd'hui plu» sieurs Alexandres. » Il fit présent à Parménion de la maison de Bagoas, dans laquelle ce général trouva, dit-on, pour mille talents [2] des meubles de Suse. Il écrivit à Antipater de prendre des gardes, parce qu'on voulait attenter à sa vie. Il combla sa mère des plus riches présents; mais il ne souffrit jamais qu'elle se mêlât des affaires,

[1] Les ruines de ce fameux palais subsistent encore. M. de Sainte-Croix le prouve dans ses notes, p. 286, contre le sentiment de M. le comte de Caylus, qui croit que celles qui sont actuellement à Persépolis ne peuvent être celles de l'ancien palais des rois de Perse.

[1] Environ vingt-cinq mille livres.

[2] Cinq millions.

ni qu'elle gouvernât. Lorsqu'elle s'en plaignit, il supporta doucement sa mauvaise humeur. Antipater lui ayant écrit une longue lettre contre Olympias, il dit, après l'avoir lue : « Antipater » ne sait pas que dix mille lettres pareilles sont » effacées par une larme d'une mère. »

LV. Il voyait ses courtisans, livrés à un luxe excessif, mener la vie la plus voluptueuse et la plus recherchée. Agnon de Téos (119) avait des clous d'argent à ses pantoufles; Léonatus faisait venir, sur plusieurs chameaux, de la poussière d'Égypte, pour s'en servir à ses exercices; Philotas avait pour la chasse des toiles qui embrassaient un espace de cent stades[1]; le plus grand nombre d'entre eux employait, pour les bains et les étuves, les essences les plus précieuses, et très peu se servaient d'huile; ils traînaient à leur suite des troupes de baigneurs et de valets de chambre pour faire leurs lits. Il les en reprit avec autant de douceur que de sagesse. « Je m'étonne, leur dit-il, » qu'après avoir livré tant et de si grands combats, » vous ayez oublié que ceux qui se sont fatigués » dorment d'un sommeil plus doux que ceux qui » vivent dans l'inaction. Ne voyez-vous pas, en » comparant votre genre de vie avec celui des » Perses, que rien n'est plus servile que de vivre » dans le luxe; rien de plus digne d'un roi que » le travail? Et comment un officier pourra-t-il » s'assujettir à panser lui-même son cheval, à fourbir sa lance ou son casque, lorsqu'il aura perdu » l'habitude d'employer ses mains au soin de son » propre corps, qui est ce qui le touche de plus » près? Ignorez-vous que le moyen de rendre nos » victoires durables, c'est de ne pas imiter les » vaincus? » Dès ce moment il se livra plus qu'il n'avait fait encore aux fatigues de la guerre et de la chasse, et s'exposa sans ménagement aux plus grands dangers aussi un ambassadeur de Sparte l'ayant vu terrasser un lion énorme : « Alexan» dre, lui dit-il, vous avez combattu avec beau» coup de gloire contre ce lion pour la royauté. » Cratère consacra dans la suite cette chasse au temple de Delphes; il y fit placer les statues du lion et des chiens, celle d'Alexandre, qui terrassait le lion, et la sienne où il était représenté allant à son secours. Elles étaient toutes de bronze, et avaient été jetées en fonte, les unes par Lysippe, et les autres par Léocharès.

LVI. C'est ainsi qu'Alexandre, pour s'animer lui-même à la vertu et y exciter les autres, bravait les plus grands périls; mais ses courtisans, à qui leur faste et leurs richesses faisaient desirer une vie oisive et voluptueuse, ne pouvaient plus supporter la fatigue des voyages et des expéditions militaires; ils en vinrent même jusqu'à murmurer contre Alexandre, et à mal parler de lui. Il souffrit d'abord ces plaintes avec beaucoup de douceur: il est d'un roi, disait-il, d'entendre dire du mal de soi, par ceux même qu'il a comblés de biens. Il continuait cependant à faire éclater, jusque dans ses moindres bienfaits, sa bienveillance et son estime pour ses amis : en voici quelques traits. Il écrivit à Peucestas, pour se plaindre de ce qu'ayant été mordu par un ours, il avait fait part à ses amis de son accident, et ne lui en avait rien mandé. « Maintenant du moins, ajoutait-il, » faites-moi savoir comment vous êtes, et si quel» qu'un de ceux qui chassaient avec vous ne vous » a pas abandonné dans ce péril, afin que je l'en » punisse. » Éphestion était absent pour quelques affaires: Alexandre lui écrivit que, pendant qu'il s'amusait avec ses amis à la chasse de l'ichneumon (120), Cratère, qui s'était trouvé devant la javeline de Perdiccas, avait eu les deux cuisses percées. Peucestas ayant été guéri d'une grande maladie, Alexandre écrivit à son médecin Alexippe pour l'en remercier. Dans une maladie de Cratère, le roi, pendant son sommeil, eut une vision, d'après laquelle il fit des sacrifices pour sa guérison, et lui ordonna d'en faire de son côté. Il écrivit en même temps à Pausanias, médecin de Cratère, qui voulait purger le malade avec de l'ellébore, pour lui témoigner son inquiétude, et lui recommander de prendre bien garde à la médecine qu'il lui donnerait. Il fit mettre en prison Éphialte et Cissus, qui les premiers lui apprirent la fuite d'Harpalus, parcequ'il les regarda comme des calomniateurs. On avait dressé par son ordre une liste des vieillards et des infirmes, pour les renvoyer en Grèce; un certain Eurylochus d'Égée (121) s'était fait inscrire sur le rôle des invalides; mais ensuite, convaincu de n'avoir aucune infirmité, il avoua qu'ayant du goût pour une femme nommée Télésilla qui s'en retournait, il avait voulu l'accompagner jusqu'à la mer. Alexandre lui demanda de quelle condition était cette femme; et Eurylochus lui ayant répondu que c'était une courtisane de condition libre : « Mon ami, lui dit » Alexandre, je desire de favoriser ton amour; » mais puisque Télésilla est de condition libre, » vois comment nous pourrons, ou par des pré» sents ou par des prières, lui persuader de res» ter. »

LVII. On ne saurait refuser son admiration à un prince qui porte jusqu'à de si petits détails son affection pour ses amis. Par exemple, il ordonna de faire la recherche la plus exacte d'un esclave de Séleucus, qui s'était enfui en Cilicie; il loua Peucestas d'avoir fait arrêter Nicon, un des esclaves de Cratère; il écrivit à Mégabyse de faire

[1] Cinq de nos lieues.

son possible pour prendre un esclave qui s'était réfugié dans un temple, en l'obligeant, s'il le pouvait, de sortir de son asile ; mais lui défendant de mettre la main sur lui tant qu'il y serait (122). Dans les commencements de son règne, quand il jugeait des affaires criminelles, il bouchait une de ses oreilles pendant que l'accusateur parlait, afin de la conserver libre de toute prévention pour entendre l'accusé. Dans la suite, il fut aigri par le grand nombre d'accusations qu'on portait devant lui; il en trouva tant de vraies, qu'elles lui firent croire celles même qui étaient fausses; mais rien ne le mettait plus hors de lui-même, et ne le rendait plus inexorable, que d'apprendre qu'on avait mal parlé de lui; il faisait voir alors qu'il préférait sa réputation à sa vie, et à l'empire même.

LVIII. Cependant il se mit à la poursuite de Darius, dans l'intention de le combattre encore; mais, informé que Bessus était maître de sa personne, il renvoya les Thessaliens dans leur pays, et leur donna, outre leur solde, une gratification de deux mille talents[1]. En poursuivant Bessus, il fit à cheval, en onze jours, trois mille trois cents stades (123). Cette marche forcée, et surtout la disette d'eau, accablèrent de fatigue la plupart de ceux qui le suivaient. Un jour il rencontra des Macédoniens qui portaient de l'eau dans des outres sur des mulets (124), et qui le voyant, à l'heure de midi, cruellement tourmenté par la soif, remplirent d'eau un casque, et la lui apportèrent. Alexandre leur demanda à qui ils portaient cette eau : « A nos enfants, répondirent-ils; mais » si nous perdons ceux-ci, nous en aurons assez » d'autres tant que vous serez en vie. » Il prit le casque de leurs mains; et regardant autour de lui tous ses cavaliers, qui, la tête penchée, avaient les yeux fixés sur cette boisson, il la rendit à ceux qui l'avaient apportée, sans en boire une goutte, et les remercia de leur zèle : « Si j'en buvais seul, » ajouta-t-il, ces gens-ci perdraient courage. » Les cavaliers, admirant sa tempérance et sa grandeur d'ame, lui crièrent de les mener partout où il voudrait, et piquèrent leurs chevaux, en disant qu'ils n'avaient plus ni lassitude, ni soif, et qu'ils ne se croiraient pas mortels tant qu'ils auraient un tel roi à leur tête.

LIX. Ils avaient tous le même desir de le suivre; mais il n'y en eut que soixante qui purent arriver avec lui au camp des ennemis. Là, ayant passé sur des tas d'or et d'argent répandus à terre, et à travers une grande quantité de chariots remplis de femmes et d'enfants, qui n'avaient pas de conducteurs, ils couraient à toute bride vers les escadrons les plus avancés, où ils pensaient que devait être Darius. Ils le trouvèrent enfin, couché dans son char, le corps percé de javelots, et sur le point d'expirer. Dans cet état il demanda à boire, et ayant bu de l'eau fraîche que Polystrate lui donna : « Mon ami, lui dit-il, c'est pour moi le comble » du malheur, que d'avoir reçu de toi un tel » bienfait, sans pouvoir le reconnaître; mais » Alexandre t'en donnera la récompense; et les » dieux récompenseront Alexandre de la douceur » qu'il a témoignée à ma mère, à ma femme et » à mes enfants; mets pour moi ta main dans la » sienne, comme un gage de ma reconnaissance. » En finissant ces mots, il mit sa main dans celle de Polystrate, et il expira (125). Alexandre arriva dans ce moment, et donna toutes les marques de la douleur la plus vive; il détacha son manteau, le jeta sur le corps de Darius, et l'enveloppa. Dans la suite s'étant saisi de Bessus, il le punit du dernier supplice; il fit courber, avec effort, des arbres très droits l'un vers l'autre; on attacha à chacun des arbres un membre de son corps, et on laissa reprendre leur situation naturelle à ces arbres, qui, en se redressant avec violence, emportèrent chacun le membre qui y était attaché (126) : il ordonna ensuite qu'on embaumât le corps de Darius avec toute la magnificence due à son rang, après quoi il le renvoya à sa mère, et reçut son frère Oxathrès (127) au nombre de ses amis.

LX. De là il descendit dans l'Hyrcanie avec l'élite de son armée, et vit la mer Caspienne, qu'il jugea aussi grande que le Pont-Euxin, mais dont l'eau est plus douce que celle des autres mers. Il ne put acquérir aucune connaissance certaine sur la nature de cette mer; il conjectura seulement que c'était un lac formé par l'écoulement des Palus-Méotides (128) : cependant les physiciens savaient à cet égard la vérité; car, bien avant l'expédition d'Alexandre dans ces contrées, ils avaient dit que des quatre golfes qui, de la mer extérieure, entrent dans les terres, le plus septentrional est la mer d'Hyrcanie, qu'on appelle aussi mer Caspienne. Ce fut là que quelques Barbares ayant rencontré ceux qui conduisaient son cheval Bucéphale, le leur enlevèrent (129). Cette perte l'affecta vivement; il envoya sur-le-champ un héraut à ces Barbares, et les fit menacer, s'ils ne lui renvoyaient pas son cheval, de les passer tous au fil de l'épée, avec leurs femmes et leurs enfants. Les Barbares, en le lui ramenant, lui livrèrent toutes leurs villes; Alexandre les traita avec beaucoup de douceur, et paya la rançon de son cheval à ceux qui l'avaient pris.

LXI. De l'Hyrcanie il alla dans la Parthienne; et comme il y jouissait d'un grand loisir, il prit pour la première fois l'habillement des Barbares,

[1] Dix millions de notre monnaie.

soit qu'il crût que cette conformité aux lois et aux coutumes du pays serait le plus puissant moyen d'en apprivoiser les habitants, soit qu'il cherchât à sonder les Macédoniens sur l'usage de l'adoration qu'il voulait introduire parmi eux, en les accoutumant peu à peu à ce changement d'habit, et aux manières des Barbares (130). Cependant il n'adopta pas tout le costume des Mèdes, qui lui parut trop étrange et trop barbare; il ne prit ni le caleçon ni la robe traînante, ni la tiare (131); mais un habillement qui tenait le milieu entre celui des Perses et celui des Mèdes, et qui, moins fastueux que ce dernier, était plus majestueux que l'habit des Perses. Il ne s'en servit d'abord que lorsqu'il parlait aux Barbares, ou quand il était en particulier avec ses plus intimes amis. Il le porta ensuite en public, et dans son palais lorsqu'il donnait ses audiences. Ce changement déplaisait fort aux Macédoniens; mais l'admiration dont ils étaient remplis pour ses autres vertus les rendait indulgents sur ce qu'il donnait au plaisir et à la vanité: lui qui, déja couvert de cicatrices, venait encore d'être blessé d'une flèche qui lui avait cassé et fait tomber le petit os de la jambe; qui, dans une autre occasion, avait été frappé au cou d'une pierre, dont le coup lui avait causé un long éblouissement; et malgré tous ces accidents, il ne cessait de s'exposer sans ménagement aux plus grands dangers. Tout récemment encore, il venait de passer le fleuve Orexartes (132), qu'il prenait pour le Tanaïs; et après avoir mis en fuite les Scythes, il les avait poursuivis pendant plus de cent stades[1], quoiqu'il fût très affaibli par la dysenterie. Ce fut là que la reine des Amazones (133) vint le trouver, suivant le rapport de la plupart des historiens, entre autres de Clitarque, de Polycrite, d'Antigone, d'Onésicritus et d'Ister; mais Aristobule, Charès de la ville de Théangèle (134), Ptolémée, Anticlides, Philon le Thébain, Philippe de Théangèle; et outre ceux-là, Hécatée d'Érétrie, Philippe de Chalcis, et Duris de Samos, assurent tous que cette visite est une pure fable: Alexandre lui-même semble autoriser leur sentiment dans une de ses lettres à Antipater, qui contenait un récit exact de tout ce qui s'était passé dans cette expédition; il lui dit que le roi des Scythes lui avait offert sa fille en mariage, mais il ne dit pas un mot de l'Amazone. On ajoute que, plusieurs années après, Onésicritus lisant à Lysimaque, qui était déja roi, le quatrième livre de son *Histoire d'Alexandre*, dans lequel il racontait la visite de l'Amazone, Lysimaque lui dit en souriant: « Et » moi, où étais-je donc alors? » Au reste, qu'on croie ce fait ou qu'on le rejette, on n'en aura ni plus ni moins d'admiration pour Alexandre.

[1] Environ cinq lieues.

LXII. Comme il craignait que les Macédoniens n'eussent pas le courage de le suivre dans ce qui lui restait à faire de son expédition, il laissa dans le pays la plus grande partie de son armée; et avec l'élite de ses troupes, qui montaient à vingt mille hommes de pied et à trois mille chevaux, il se jeta dans l'Hyrcanie (135). Mais avant le départ il leur représenta que jusqu'alors les Barbares ne les avaient, pour ainsi dire, vus qu'en songe; que si, contents d'avoir jeté l'alarme dans l'Asie, ils s'en retournaient en Macédoine, les mêmes Barbares tomberaient sur eux dans leur retraite comme sur des femmes. « Cependant, ajouta-t-il, je per» mets de se retirer à tous ceux qui le voudront; » mais je prendrai contre eux les dieux à témoin » que lorsque je pouvais soumettre la terre entière » aux Macédoniens, ils m'ont abandonné, moi, » mes amis, et quelques soldats qui avaient voulu » partager ma fortune. » Il rapportait ce discours, presque dans les mêmes termes, en écrivant à Antipater; et il y ajoutait qu'aussitôt qu'il eut fini de parler, ils s'écrièrent tous qu'il pouvait les mener en quelque lieu que ce fût de la terre habitable.

LXIII. Dès que cet essai eut réussi sur ces premiers, il ne fut pas difficile d'entraîner la multitude, qui suivit sans peine leur exemple. Alors Alexandre se rapprocha davantage des mœurs et des manières des Barbares; il s'appliqua aussi à les lier eux-mêmes aux usages des Macédoniens, dans la pensée que ce mélange et cette communication réciproque des mœurs des deux peuples, en cimentant leur bienveillance mutuelle, contribueraient plus que la force à affermir sa puissance, quand il se serait éloigné des Barbares. Il choisit donc parmi eux trente mille jeunes gens, qu'il fit instruire dans les lettres grecques, et former aux exercices militaires des Macédoniens; il leur donna plusieurs maîtres chargés de diriger leur éducation. Pour son mariage avec Roxane, l'amour seul en forma le lien. Il la vit dans un festin chez le satrape Cohortanus (136), et il la trouva si belle, si aimable, qu'il se détermina à l'épouser. Cependant cette alliance parut assez convenable à l'état présent de ses affaires; elle inspira aux Barbares beaucoup plus de confiance en lui, et ils conçurent la plus vive affection pour un prince qui portait si loin la continence, que la seule femme dont il fût devenu amoureux, il n'avait voulu se l'unir que par un mariage légitime.

LXIV. Des deux meilleurs amis qu'il avait, Éphestion et Cratère, le premier l'approuvait en tout, et se conformait aux nouvelles manières qu'il avait adoptées; l'autre restait toujours attaché aux usages de son pays. Alexandre donc se servait d'Éphestion pour faire connaître ses volontés aux Bar-

bares, et de Cratère pour traiter avec les Grecs et les Macédoniens. En général, il avait plus d'amitié pour le premier, et plus d'estime pour le second : persuadé, comme il le disait souvent, qu'Éphestion aimait Alexandre, et que Cratère aimait le roi. Aussi ces deux courtisans avaient-ils l'un contre l'autre une jalousie secrète, qui dégénérait souvent en des querelles très vives. Un jour, dans l'Inde, ils en vinrent aux mains et tirèrent l'épée; leurs amis respectifs venaient pour les soutenir; mais Alexandre y étant accouru, réprimanda publiquement Éphestion, le traita d'imprudent et d'étourdi, qui ne sentait pas que si on lui ôtait Alexandre, il ne serait plus rien. Il fit aussi, en particulier, des reproches amers à Cratère, et après les avoir réconciliés ensemble, il leur jura par Jupiter Ammon et par les autres dieux, que, quoiqu'ils fussent les deux hommes qu'il chérissait le plus, s'il apprenait qu'ils eussent encore eu quelque querelle, il les tuerait tous deux, ou du moins celui qui aurait commencé la dispute. On assure que depuis cette menace ils ne firent et ne dirent plus rien l'un contre l'autre, même en plaisantant.

LXV. Philotas, fils de Parménion, était, de tous ses officiers, celui qui avait la plus grande considération parmi les Macédoniens; il la devait à son courage et à sa patience dans les travaux; après Alexandre seul, personne n'était ni si libéral, ni si tendrement attaché à ses amis. Un d'entre eux lui ayant un jour demandé de l'argent, il commanda qu'on le lui donnât. Son intendant répondit qu'il n'en avait pas : « Eh! quoi, repartit brusquement » Philotas, n'as-tu donc à moi ni vaisselle d'ar» gent, ni aucun autre meuble? » Mais, plein de faste et de hauteur, il faisait dans ses habits et dans son équipage beaucoup plus de dépenses qu'il ne convenait à un particulier. Alors même, affectant dans toutes ses manières une grandeur et une magnificence bien au-dessus de son état, sans y mettre ni mesure ni grace, d'un air gauche et déplacé, il se rendit suspect et excita contre lui l'envie. Aussi son père Parménion lui disait-il quelquefois : « Mon fils, fais-toi plus petit. » Depuis long-temps on le décriait auprès d'Alexandre. Lorsque après la défaite de Darius en Cilicie, on s'empara de toutes les richesses qui étaient à Damas, il se trouva parmi les prisonniers qu'on amena dans le camp, une jeune femme de Pydne, nommée Antigone, remarquable par sa beauté: Philotas l'avait eue en partage; jeune et amoureux, il se permettait devant elle, lorsqu'il était pris de vin, des propos ambitieux et des fanfaronnades de soldat : il s'attribuait à lui-même, et à son père, les plus belles actions de toute cette guerre, et disait qu'Alexandre n'était qu'un jeune homme, qui devait à leurs services le titre de roi. Cette femme rapporta ces propos à un de ses amis, celui-ci à un autre; comme il arrive toujours, et ils parvinrent jusqu'à Cratère, qui, prenant aussitôt Antigone, la mena secrètement à Alexandre. Ce prince ayant tout su d'elle-même, lui ordonna de continuer ses liaisons avec Philotas, et de venir lui rendre compte de tout ce qu'elle aurait entendu. Philotas, qui ne se doutait pas du piége qu'on lui avait tendu, vivait avec Antigone dans la même intimité, et par ressentiment ou par vaine gloire, il tenait tous les jours, sur le compte du roi, les propos les plus indiscrets. Alexandre, quoiqu'il eût de fortes délations contre Philotas, attendit cependant encore avec patience sans rien dire, soit par la confiance qu'il avait dans l'attachement de Parménion pour son roi, soit qu'il craignît la réputation et la puissance de l'un et de l'autre.

LXVI. Vers ce même temps, un Macédonien nommé Lymnus, de la ville de Chalestra (137), forma contre Alexandre une conspiration dans laquelle il voulut faire entrer un jeune homme appelé Nicomachus, qu'il aimait avec passion. Ce jeune homme s'y étant refusé, fit part de ce complot à son frère Balinus (138), qui sur-le-champ alla trouver Philotas, et le pressa de les introduire auprès d'Alexandre, à qui ils avaient à communiquer des choses importantes, dont il fallait qu'il fût promptement instruit. Philotas, je ne sais pourquoi, car on n'a sur cela rien de certain, refusa de les y conduire, sous prétexte que le roi avait des affaires de plus grande importance. Un second refus leur rendit Philotas suspect, et ils s'adressèrent à un autre officier d'Alexandre (139), qui les introduisit chez le prince. Ils lui découvrirent d'abord la conjuration de Lymnus, et lui parlèrent ensuite, comme en passant, du peu d'attention que Philotas avait donnée aux instances qu'ils lui avaient faites par deux fois de les présenter au roi. Alexandre fut très irrité de ce double refus; mais quand on vint lui dire que l'officier chargé d'arrêter Lymnus l'avait tué, parcequ'il s'était mis en défense (140), il fut encore plus troublé par la pensée que cette mort lui enlevait les preuves de la conspiration. Son ressentiment contre Philotas enhardit ceux qui haïssaient depuis long-temps cet officier; ils commencèrent à dire ouvertement que c'était, de la part du roi, une négligence étonnante, de croire qu'un Lymnus, un misérable Chalestrien, eût formé seul une entreprise si hardie; qu'il n'était que le ministre ou plutôt l'instrument passif d'une main plus puissante; qu'il fallait, pour trouver la source de la conjuration, remonter à ceux qui avaient eu tant d'intérêt à la tenir secrète.

LXVII. Quand ils virent qu'Alexandre ouvrait l'oreille aux soupçons qu'on voulait lui donner, ils

accumulèrent tant d'accusations contre Philotas, qu'il fut arrêté, et appliqué à la torture en présence des courtisans : Alexandre lui-même était caché derrière une tapisserie, d'où il pouvait tout entendre. Comme Philotas faisait à Éphestion les prières les plus basses, pour le conjurer d'avoir pitié de lui : « Comment, dit Alexandre, avec tant » de mollesse et de lâcheté, as-tu pu, Philotas, » concevoir un projet si audacieux? » Philotas n'eut pas été plus tôt mis à mort, qu'Alexandre envoya des gens en Médie pour faire mourir Parménion, ce général qui avait eu tant de part aux exploits de Philippe ; qui, seul, ou du moins plus qu'aucun des anciens amis de ce prince, avait excité Alexandre à passer en Asie; qui, de trois fils qu'il avait à l'armée, après en avoir vu mourir deux avant lui dans les combats, périt avec le troisième. Ces cruelles exécutions rendirent Alexandre redoutable à la plupart de ses amis, et surtout à Antipater, qui dépêcha secrètement vers les Étoliens, pour faire alliance avec eux. Ce peuple craignait Alexandre, parceque ce prince, en apprenant qu'ils avaient ruiné la ville des Éniades (141), avait dit que ce ne seraient pas les enfants des Éniades, mais lui-même qui punirait les Étoliens.

LXVIII. Peu de temps après arriva le meurtre de Clitus, qui, au simple récit, paraît plus barbare que la mort de Philotas, et qui, considéré dans sa cause et dans ses circonstances, n'arriva pas de dessein prémédité, mais fut amené par la colère et l'ivresse du roi, qui donnèrent lieu à la malheureuse destinée de Clitus [1]. Quelques habitants des provinces maritimes avaient apporté au roi des fruits de la Grèce. Alexandre, admirant leur fraîcheur et leur beauté, fit appeler Clitus, pour les lui montrer et lui en donner sa part. Clitus, occupé alors d'un sacrifice, le quitta sur-le-champ pour se rendre aux ordres du roi, et fut suivi par trois des moutons sur lesquels on avait déja fait les libations d'usage. Quand Alexandre sut cette particularité, il consulta les devins Aristandre et Cléomantis de Lacédémone, qui déclarèrent que c'était un très mauvais signe (142). Le roi ordonna aussitôt qu'on fît des sacrifices pour la vie de Clitus, d'autant qu'il avait eu lui-même dans son sommeil, trois jours auparavant, une vision étrange à son sujet. Il avait cru le voir, vêtu d'une robe noire, assis au milieu des enfants de Parménion, qui tous étaient morts. Clitus n'attendit pas la fin de son sacrifice, et alla souper chez le roi, qui, ce jour-là, en avait fait un à Castor et à Pollux (143).

LXIX. On avait déja bu avec excès, lorsqu'un des convives chanta des vers que Pranichus ou Piérion [1] avait faits contre les capitaines macédoniens qui venaient d'être battus par les Barbares, et dans lesquels on les couvrait de honte et de ridicule. Les plus âgés des convives, indignés d'une pareille insulte, blâmaient également le poëte et le musicien; mais Alexandre et ses favoris, qui prenaient plaisir à les entendre, ordonnèrent au musicien de continuer. Clitus, naturellement âpre et fier, et déja plein de vin, s'emportant plus que les autres, s'écria que c'était une indignité d'outrager ainsi, en présence de Barbares, et de Barbares ennemis, des capitaines macédoniens qui, à la vérité, avaient été malheureux, mais qui valaient beaucoup mieux que ceux qui les insultaient. Alexandre lui ayant dit qu'il plaidait sa propre cause, en appelant malheur ce qui n'était que lâcheté, Clitus se leva brusquement : « C'est pour» tant, répliqua-t-il, cette lâcheté qui vous a sauvé » la vie, lorsque, tout fils des dieux que vous êtes, » vous tourniez déja le dos à l'épée de Spithridate. » C'est le sang des Macédoniens, ce sont leurs bles» sures qui vous ont fait si grand, que, répudiant » Philippe pour père, vous prétendez être fils de » Jupiter Ammon. » Alexandre vivement piqué de ce reproche : « Scélérat, s'écria-t-il, espères-tu » avoir long-temps sujet de te réjouir des propos » que tu tiens tous les jours contre moi, pour ex» citer les Macédoniens à la révolte? — En effet, » Alexandre, repartit Clitus, n'avons-nous pas bien » à nous réjouir dès à présent, quand nous rece» vons, pour tous nos travaux, de pareils salaires, » et que nous portons envie à ceux qui ont eu le » bonheur de mourir avant que d'avoir vu les Ma» cédoniens déchirés par les verges des Mèdes, et » obligés, pour avoir accès auprès de leur roi, » d'implorer la protection des Perses ! »

LXX. Pendant que Clitus parlait ainsi sans aucun ménagement, et qu'Alexandre, l'accablant d'injures, se levait pour courir sur lui, les plus vieux s'efforçaient d'apaiser le tumulte. Alexandre se tournant vers Xénodochus de Cardie et Artémius le Colophonien : « Ne vous semble-t-il pas, leur » dit-il, que les Grecs sont au milieu des Macédo» niens comme les demi-dieux parmi des bêtes » sauvages? » Clitus, loin de céder, s'écrie qu'Alexandre n'a qu'à parler tout haut, ou qu'il ne doit pas appeler à sa table des hommes libres et pleins de franchise, mais vivre avec des Barbares et des esclaves qui ne feraient pas difficulté d'adorer sa ceinture persienne et sa robe blanche. Alexandre, n'étant plus maître de sa colère, lui jette à la tête une des pommes qui étaient sur la table, et cherche son épée; mais Aristophane (144), un de

[1] Il y a dans le texte : voici quelle en fut l'occasion.

[1] Poëtes inconnus.

ses gardes, avait eu la précaution de l'ôter. Tous les autres convives l'entourent, et le conjurent de se calmer. Mais s'arrachant de leurs mains, il appelle ses gardes d'une voix forte, en langage macédonien, ce qui était le signe d'un grand mouvement, et il ordonne au trompette de sonner l'alarme. Comme celui-ci différait, et refusait même d'obéir, le roi lui donna un coup de poing sur le visage. Ce trompette fut depuis généralement estimé, pour avoir seul empêché que tout le camp ne prît l'alarme. Comme Clitus ne diminuait rien de sa fierté, ses amis l'obligèrent, quoique avec peine, à sortir de la salle; mais il y rentra sur-le-champ par une autre porte, en chantant avec autant de mépris que d'audace ce vers de l'Andromaque d'Euripide (145) :

Quel usage pervers les Grecs ont introduit!

Alexandre désarme un de ses gardes, et voyant Clitus passer à côté de lui en ouvrant la portière (146), il lui passe la javeline au travers du corps. Clitus pousse un profond soupir, semblable à un mugissement, et tombe mort aux pieds du roi.

LXXI. Aussitôt la colère d'Alexandre se dissipe : revenu à lui-même, et voyant tous ses officiers dans un morne silence, il arrache la javeline du corps de Clitus, et veut s'en frapper à la gorge, mais ses gardes lui arrêtent la main, et l'emportent de force dans sa chambre. Il passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes; et quand il n'eut plus la force de crier, ni de se lamenter, il resta étendu par terre, sans proférer une parole, ne poussant que de profonds soupirs. Ses amis, craignant les suites de ce silence obstiné, forcèrent la porte et entrèrent dans sa chambre. Il ne fit aucune attention à ce qu'ils lui dirent. Le devin Aristandre, lui ayant rappelé le signe et la vision qu'il avait eus au sujet de Clitus, lui dit que tous les événements étaient réglés par les destins; ce qui parut un peu le soulager (147). Les courtisans firent entrer Callisthène (148), parent d'Aristote, et Anaxarque de la ville d'Abdère (149). Callisthène essaya doucement de le calmer en le ramenant aux principes de la morale, et prit des détours pour s'insinuer dans son esprit, sans aigrir sa douleur. Anaxarque, qui, dès son entrée dans la philosophie, s'était ouvert une route nouvelle, et qui passait pour traiter avec beaucoup de dédain et de fierté tous les autres philosophes, fut à peine entré dans la chambre du roi, que prenant un ton très haut : « Le voilà donc, dit-il, cet » Alexandre, sur qui toute la terre a les yeux ou» verts! Le voilà étendu à terre comme un esclave, » fondant en larmes, craignant les lois et la cen» sure des hommes, lui qui doit être la loi même, » et la règle de toute justice! Pourquoi a-t-il donc » vaincu? Est-ce pour commander, pour régner en » maître, ou pour se laisser maîtriser par une » vaine opinion? Ignorez-vous, ajouta-t-il en s'a» dressant à lui-même, qu'on représente la Justice » et Thémis assises sur le trône de Jupiter, pour » nous faire entendre que toutes les actions du » prince sont justes et légitimes? » Anaxarque, par ces discours et par d'autres semblables, adoucit la douleur du roi; mais il le rendit dur et injuste. Il s'insinua d'ailleurs très avant dans ses bonnes graces, et le dégoûta de plus en plus de la conversation de Callisthène, dont l'austérité n'était déja que trop odieuse à Alexandre.

LXXII. Un jour à table, la conversation tomba sur les saisons et sur la température de l'air; Callisthène trouvait, comme bien d'autres, que ce climat était plus froid que celui de la Grèce, et que les hivers y étaient plus rudes. Anaxarque soutenait avec obstination le contraire. « Vous ne sauriez dis» convenir, lui dit Callisthène, que nous ne soyons » dans un climat plus froid; car en Grèce vous pas» siez l'hiver avec un simple manteau; et ici, vous » êtes couvert, même à table, de trois gros ta» pis. » Anaxarque fut vivement piqué de cette réponse; mais, d'un autre côté, les sophistes et les flatteurs de la cour d'Alexandre étaient mortifiés de voir Callisthène recherché des jeunes gens pour son éloquence, et non moins agréable aux vieillards par sa conduite réglée, grave et modeste, qui confirmait le motif qu'on donnait à son voyage en Asie; il n'était venu, disait-on, trouver Alexandre que pour obtenir de ramener ses concitoyens dans sa patrie, et de la repeupler (150). Quoique sa réputation fût la principale cause de l'envie qu'on lui portait, il donna pourtant lieu quelquefois aux calomnies de ses ennemis, parcequ'il refusait souvent les invitations que le roi lui faisait de venir souper chez lui; et lorsqu'il y allait, son silence et sa gravité faisaient assez connaître qu'il n'approuvait rien de ce qu'on y faisait, et qu'il n'y prenait aucun plaisir. Aussi Alexandre disait-il de lui :

Un sage est odieux, s'il ne l'est pour lui-même (151).

LXXIII. Un jour que Callisthène soupait chez Alexandre avec un grand nombre de convives, on le pria de faire, la coupe à la main, l'éloge des Macédoniens (152); il traita ce sujet avec tant d'éloquence, que tous les assistants s'étant levés de table, battirent des mains à l'envi, et lui jetèrent des couronnes. Alexandre, pour diminuer son mérite, cita ce vers d'Euripide :

Qui traite un beau sujet est sans peine éloquent (153).

« Mais montre-nous, ajouta-t-il, le pouvoir de

» ton éloquence en blâmant les Macédoniens, afin » qu'instruits de leurs fautes, ils en deviennent » meilleurs. » Alors Callisthène, chantant la palinodie, dit avec une grande liberté des choses très désavantageuses sur le compte des Macédoniens, et fit voir que les divisions des Grecs avaient été la seule cause de l'agrandissement et de la puissance de Philippe : il finit par rappeler ce vers d'Homère :

Dans les séditions, les méchants seuls gouvernent (154).

Callisthène s'attira par ce discours, de la part des Macédoniens, une haine implacable; et Alexandre dit lui-même que Callisthène avait moins donné des preuves de son talent que de son animosité contre les Macédoniens. Voilà, suivant Hermippus, le récit que Stroïbus, le lecteur de Callisthène, avait fait à Aristote. Cet historien ajoute que Callisthène, voyant qu'Alexandre était refroidi à son égard, lui avait dit deux ou trois fois, en le quittant, ce vers d'Homère :

Patrocle a bien péri, qui valait mieux que toi (155).

Aristote n'eut donc pas tort de dire que Callisthène avait un grand talent pour la parole, mais qu'il manquait de jugement (156) : cependant son refus persévérant, et digne d'un vrai philosophe, de rendre au roi l'adoration qu'il exigeait, son courage à dire publiquement ce que les plus vieux et les plus sensés des Macédoniens pensaient en secret avec indignation, épargnèrent aux Grecs une grande honte, et à Alexandre lui-même une plus grande encore, en l'éloignant de se faire rendre un pareil hommage; mais Callisthène se perdit, parcequ'il eut l'air de forcer le roi plutôt que de le persuader.

LXXIV. Charès de Mitylène raconte que, dans un festin, Alexandre, après avoir bu, présenta la coupe à un de ses amis; que celui-ci l'ayant prise, se leva, se tourna vers l'autel des dieux domestiques (157), but la coupe; et après avoir donné un baiser au prince, se remit à table. Tous les autres convives firent successivement la même cérémonie. Callisthène, ayant pris la coupe à son tour, pendant qu'Alexandre s'entretenait avec Éphestion et ne prenait pas garde à lui, vida la coupe, et alla, comme les autres, pour donner un baiser au roi. Mais Démétrius, surnommé Phidon, ayant dit à Alexandre : « Seigneur, ne le baisez point, » car il est le seul qui ne vous ait pas adoré; » le roi détourna la tête pour ne pas recevoir son baiser : « Eh bien! dit tout haut Callisthène, je me » retirerai avec un baiser de moins que les au» tres. » Alexandre, à qui cette conduite donnait de l'éloignement pour ce philosophe, en fut plus disposé à croire Éphestion, lorsqu'il lui dit que Callisthène, après lui avoir promis d'adorer le roi, avait manqué à sa parole. Un Lysimachus et un Agnon aggravèrent encore cette accusation, et dirent que ce sophiste se glorifiait partout du refus qu'il avait fait d'adorer Alexandre, croyant par-là avoir détruit la tyrannie; que tous les jeunes gens le recherchaient avec ardeur, et s'attachaient à lui comme au seul homme qui fût libre au milieu de tant d'esclaves. Aussi, quand la conspiration d'Hermolaüs contre Alexandre eut été découverte, on n'eut pas de peine à croire ceux qui déposèrent qu'Hermolaüs ayant demandé à Callisthène comment il pourrait devenir le plus célèbre des hommes, ce philosophe lui avait répondu : « En tuant le plus célèbre d'entre eux; » que pour exciter Hermolaüs à exécuter ce complot, il lui disait de ne pas avoir peur du lit d'or, et de se souvenir qu'il avait affaire à un homme sujet aux maladies et aux blessures.

LXXV. Cependant aucun des complices d'Hermolaüs, au milieu même des plus cruels tourments (158), ne nomma point Callisthène; et Alexandre lui-même, en écrivant tout de suite à Cratère, à Attalus et à Alcétas, les détails de cette conjuration, leur dit que ces jeunes gens, appliqués à la torture, avaient déclaré qu'ils étaient seuls les auteurs du complot, et que nul autre qu'eux n'en avait eu le secret. Mais depuis, dans une lettre à Antipater, il accuse Callisthène de complicité. « Les jeunes gens, dit-il, ont été » lapidés par les Macédoniens; mais je punirai » moi-même le sophiste, et ceux qui me l'ont en» voyé, et ceux qui ont reçu les assassins dans » leurs villes. » Cette lettre faisait voir sa mauvaise volonté contre Aristote, auprès duquel Callisthène avait été élevé, comme étant son proche parent par Héro sa mère, nièce d'Aristote. On parle diversement du genre de sa mort : les uns disent qu'Alexandre le fit mettre en croix; d'autres, qu'il mourut de maladie dans sa prison. Suivant Charès, après qu'il eut été arrêté (159), on le garda sept mois dans les fers, pour être jugé en plein conseil, en présence d'Aristote. Mais lorsque Alexandre fut blessé dans un combat contre les Malliens Oxydraques, peuples de l'Inde, ce philosophe mourut en prison d'un excès de graisse et de la maladie pédiculaire; ce qui n'arriva que long-temps après. Démarate de Corinthe, quoique déja très vieux, ne put résister au desir qu'il avait d'aller voir Alexandre. Il se transporta donc en Asie; et après avoir vu ce prince : « Je plains, » lui dit-il, les Grecs qui, étant morts avant que » de vous avoir vu sur le trône de Darius, ont été » privés d'une si grande satisfaction. » Démarate ne jouit pas long-temps de la bienveillance du roi; il mourut bientôt de maladie. Alexandre lui fit des obsèques magnifiques, et l'armée éleva en

son honneur un monument dont l'enceinte était fort vaste, et la hauteur de quatre-vingts coudées. Ses cendres furent portées jusqu'au bord de la mer sur un char attelé de quatre chevaux, et superbement orné.

LXXVI. Alexandre, prêt à partir pour l'Inde, vit ses troupes tellement accablées de butin, qu'on pouvait à peine les mettre en mouvement. Un jour, dès le matin, les chariots étant déja chargés, il commença par brûler les siens avec ceux de ses amis, et commanda ensuite qu'on mît le feu à ceux des Macédoniens [1]. La résolution paraissait plus dangereuse à prendre qu'elle ne fut difficile à exécuter; elle n'en affligea qu'un très petit nombre; tous les autres, comme saisis d'enthousiasme, poussant des cris tels qu'au commencement d'une mêlée, donnèrent leur bagage à ceux qui en avaient besoin, et détruisirent ou brûlèrent avec joie tout ce qu'ils avaient de superflu. Cette disposition remplit Alexandre de confiance et d'ardeur. Mais il s'était déja rendu terrible par la rigueur inexorable de ses punitions. Ménandre, un de ses courtisans, qu'il avait nommé commandant d'une forteresse, n'ayant pas voulu y rester, il le tua de sa propre main; il fit aussi périr à coups de flèches un des Barbares qui s'étaient révoltés, et qui se nommait Orsodates.

LXXVII. Dans ce même temps, une brebis mit bas un agneau dont la tête était surmontée d'une tiare de la forme et de la couleur de celle des Perses; sur les deux côtés de la tiare étaient deux signes de la reproduction. Alexandre eut horreur de ce prodige, et se fit purifier par des Babyloniens (160) qu'il avait coutume de mener avec lui pour ces sortes d'expiations; il dit à ses amis que c'était plutôt pour eux que pour lui-même qu'il était troublé de ce signe. « Je crains, ajouta-t-il, » qu'après ma mort la fortune ne fasse tomber » l'empire dans les mains d'un homme lâche et » obscur (161). » Mais un signe plus favorable lui donna bientôt de meilleures espérances: un Macédonien, nommé Proxénus, intendant des équipages du roi (162), en creusant sur les bords du fleuve Oxus pour dresser la tente d'Alexandre, découvrit une source d'une liqueur grasse et huileuse, qui ne fut pas plus tôt épuisée, qu'il jaillit de la même source une espèce d'huile pure et claire, dont l'odeur et le goût ne différaient en rien de ceux de la véritable huile, et qui, par son éclat et son onctuosité, lui était entièrement semblable: cependant il n'y a point d'oliviers dans tout ce pays. Il est vrai que l'eau de l'Oxus est, dit-on, onctueuse, et que la peau de ceux qui s'y baignent devient grasse et huileuse. On voit, par une lettre d'Alexandre à Antipater, combien il fut charmé de cette découverte, puisqu'il la met au nombre des faveurs les plus signalées qu'il eût reçues des dieux. Les devins lui dirent que ce signe présageait une expédition glorieuse, mais pénible; car les dieux ont donné l'huile aux hommes pour réparer leurs fatigues.

LXXVIII. Il courut en effet de grands dangers dans les combats qu'il livra, et il y reçut plusieurs blessures en s'exposant avec la témérité d'un jeune homme. La plus grande partie de l'armée périt par la disette des choses les plus nécessaires et par l'intempérie de l'air; mais, se piquant toujours de surmonter la fortune par l'audace, et la force par la vertu, Alexandre ne croyait rien d'imprenable à des hommes courageux, ni rien d'accessible aux cœurs lâches [1]. Il assiégeait Sisiméthrès (163), dans une roche très escarpée, et presque inaccessible. Comme il vit ses soldats découragés, il s'informa d'Oxyarthes quel homme c'était que Sisiméthrès. « C'est le plus lâche des hommes, lui » répondit Oxyarthes. — C'est me dire, reprit » Alexandre, que cette roche est aisée à prendre, » puisque l'homme qui y commande est un lâche. » En effet, il fit peur à Sisiméthrès, et se rendit maître de la roche. Il assiégea une autre forteresse qui n'était pas moins escarpée que celle-là, et commanda pour l'assaut les jeunes Macédoniens: l'un d'eux s'appelait Alexandre. « Pour toi, lui dit ce » prince, il faut aujourd'hui que tu montres du » courage, quand ce ne serait que pour faire hon- » neur à ton nom. » Ce jeune homme fut tué, après avoir donné de grandes preuves de valeur, et laissa de vifs regrets à Alexandre. Voyant que les Macédoniens faisaient difficulté de s'approcher de la ville de Nyse (164), dont l'abord était défendu par un fleuve très profond, il s'avança sur la rive. « Misérable que je suis, s'écria-t-il, de » n'avoir pas appris à nager! » Il avait déja son bouclier à la main, et se disposait à passer. Il avait cependant fait cesser le combat, lorsqu'il vit arriver des ambassadeurs des villes assiégées qui venaient pour capituler. Ces députés furent d'abord très surpris de le voir en armes, sans aucune pompe extérieure; leur étonnement fut plus grand encore lorsqu'on eut apporté un carreau, et que le roi dit au plus âgé d'entre eux de le prendre et de s'asseoir. Ce chef de l'ambassade, pénétré d'admiration pour un trait si éclatant d'humanité, lui demanda ce qu'il exigeait d'eux pour qu'ils devinssent ses amis. « Je veux, lui répondit Alexandre,

[1] Q. Curce, liv. VI, c. VI, place cet événement à l'époque où Alexandre s'était mis à la poursuite de Bessus: mais on peut en suspecter la vérité, puisque Ptolémée et Aristobule, dont Arrien a suivi les Mémoires, ne font pas mention d'un trait si remarquable.

[1] D'autres mettent: ni *inaccessible aux cœurs hardis*.

» qu'ils te choisissent pour leur roi, et qu'ils m'en» voient cent de leurs meilleurs citoyens pour me » servir d'otages. — Seigneur, reprit Acuphis en » souriant, je les gouvernerai bien mieux s'ils » gardent les meilleurs, pour n'envoyer que les » plus méchants. »

LXXIX. Taxile (165) possédait, dit-on, dans l'Inde, un royaume aussi grand que l'Égypte, très abondant en pâturages et en fruits excellents. C'était un prince sage, qui étant allé trouver Alexandre, lui dit, après l'avoir salué : « Qu'avons-nous » besoin, Alexandre, de nous faire la guerre, si » tu n'es pas venu pour nous ôter l'eau et ce qui » est nécessaire à notre nourriture? Ce sont les » seules choses qui puissent forcer les hommes à » combattre les uns contre les autres. Pour les ri» chesses et les autres biens, si j'en ai plus que » toi, je suis prêt à t'en faire part; si j'en ai moins, » je n'aurai pas honte de recevoir de tes bien» faits, et je les accepterai avec reconnaissance. » Alexandre fut ravi de sa franchise, et lui dit en l'embrassant : « Crois-tu donc, Taxile, que, » pour ces belles paroles et ces témoignages de » confiance, notre entrevue se passera sans com» bat? Non, tu n'y auras rien gagné : je veux » combattre avec toi jusqu'à l'extrémité, mais » par des bienfaits; et je ne prétends pas être » vaincu en générosité. » Il reçut de Taxile de riches présents (166), lui en fit de plus considérables; et enfin, dans un souper, il lui porta pour santé mille talents d'argent monnayé[1]. Un pareil don déplut aux courtisans d'Alexandre; mais il lui gagna l'affection de la plupart des Barbares. Les plus aguerris des Indiens avaient coutume de vivre de la solde des villes voisines, qu'ils défendaient avec le plus grand courage. Ils faisaient souvent beaucoup de mal à Alexandre, qui finit par leur accorder une capitulation honnête, à condition qu'ils sortiraient d'une ville où ils s'étaient renfermés. Comme ils se retiraient, il les surprit dans leur marche, et les fit tous passer au fil de l'épée. Cette perfidie est une grande tache sur la vie militaire d'Alexandre, qui jusqu'alors avait fait la guerre en grand roi, et suivant les lois qu'elle prescrit (167). Les philosophes du pays ne lui suscitèrent pas moins d'affaires que ces Indiens, soit en décriant les princes qui s'étaient unis à lui, soit en soulevant les peuples libres : aussi en fit-il pendre plusieurs.

LXXX. Il a raconté lui-même, dans une de ses lettres, ce qui se passa à la bataille contre Porus. Il y dit que l'Hydaspe séparait les deux camps; que Porus tenait toujours ses éléphants rangés de front sur l'autre rive pour défendre le passage; que, de son côté, il faisait faire tous les jours beaucoup de bruit et de tumulte dans son camp (168), afin que ses soldats, accoutumés aux cris des Barbares, n'en fussent plus surpris. Dans une nuit orageuse, où la lune n'éclairait pas, il prit une partie de ses gens de pied, avec l'élite de sa cavalerie, et alla, loin des ennemis, passer le fleuve à une petite île : là, il fut accueilli d'une pluie violente, accompagnée d'un vent impétueux et de grands éclats de tonnerre. La mort de plusieurs de ses soldats, qu'il voyait frappés de la foudre, ne l'empêcha pas de partir de l'île et de gagner l'autre bord. L'Hydaspe, enflé par les pluies, coulait avec tant de rapidité, qu'il emporta une partie du rivage : comme ses eaux s'engouffraient dans cette brèche avec violence, Alexandre fut entraîné jusqu'au milieu, et ne pouvait se soutenir, parceque la terre était glissante, et que le courant du fleuve en emportait toujours quelque partie. Ce fut alors, dit-on, qu'il s'écria : « O Athéniens, pourriez-vous imaginer à » quels périls je m'expose pour mériter vos louan» ges? » Voilà ce que rapporte Onésicritus (169); mais Alexandre dit seulement que les Macédoniens, après avoir quitté les bateaux, passèrent la brèche avec leurs armes, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Dès qu'il eut passé l'Hydaspe, il prit les devants avec sa cavalerie, à la distance de vingt stades[1] de ses gens de pied, dans la pensée que si les ennemis venaient le charger avec leur cavalerie, la sienne serait de beaucoup plus forte; et s'ils faisaient avancer leurs gens de pied, son infanterie aurait le temps de venir à son secours. L'attaque commença par un corps de mille chevaux et de soixante chariots, qu'Alexandre eut culbuté dans un instant : il prit tous les chariots, et tua quatre cents cavaliers.

LXXXI. Porus reconnut, à une défense si vigoureuse, qu'Alexandre en personne avait passé le fleuve; alors il s'avança avec toute son armée, et ne laissa que quelques troupes sur la rive, pour défendre le passage contre le reste des Macédoniens. Alexandre, qui craignait les éléphants et la grande multitude des ennemis, ne voulut pas les attaquer de front; il alla charger l'aile gauche, et fit attaquer en même temps la droite par Cénus. Les deux ailes de Porus, bientôt enfoncées, se retirèrent près des éléphants, pour s'y rallier. La mêlée y fut très vive, et les ennemis ne commencèrent à prendre la fuite qu'à la huitième heure du jour (170). Voilà les détails qu'a donnés dans une de ses lettres le général même qui livra la bataille. Porus, suivant le plus grand nombre des historiens, avait quatre coudées et une spithame de haut (171); sa taille et sa grosseur répondaient à celles de l'éléphant qu'il montait, et qui était le plus

[1] Cinq millions de notre monnaie.

[1] Une lieue.

grand de l'armée. Cet animal fit paraître dans cette occasion une prudence étonnante, et un soin admirable pour la personne du roi : tant que Porus conserva ses forces, il le défendit avec courage, et repoussa tous ceux qui venaient l'attaquer ; mais lorsqu'il sentit que, couvert de dards et de blessures, ce prince s'affaiblissait peu à peu, alors, dans la crainte qu'il ne tombât, il plia les genoux, se laissa aller doucement à terre, et, avec sa trompe, il lui arracha les dards l'un après l'autre.

LXXXII. Porus fut pris et amené devant Alexandre, qui lui demanda comment il voulait être traité. « En roi, » lui répondit Porus. — « Ne veux-tu » rien de plus? » lui dit Alexandre. — « Tout est » compris dans ce mot, » répliqua Porus. Alexandre ne se borna pas à lui laisser son ancien royaume, pour le gouverner sous le nom de satrape ; il y ajouta plusieurs autres pays ; et, après avoir subjugué les peuples libres de ces contrées, qui formaient quinze nations différentes, et possédaient cinq mille villes considérables avec un nombre infini de villages, il les mit sous la domination de Porus. Il fit présent d'un royaume trois fois plus grand à Philippe, un de ses courtisans, et l'en établit satrape. Son cheval Bucéphale, percé de coups à cette bataille, mourut peu de temps après, comme on le traitait des blessures qu'il avait reçues. C'est ce que disent la plupart des historiens ; mais, au rapport d'Onésicritus, il mourut de fatigue et de vieillesse ; car il avait trente ans. Alexandre le regretta vivement, et crut avoir perdu un ami, un compagnon fidèle. Il bâtit sur les bords de l'Hydaspe, et dans le lieu même où il le fit enterrer, une ville qu'il appela de son nom Bucéphalie (172) ; il perdit aussi un chien nommé Pérites, qu'il avait élevé lui-même, et qu'il aimait beaucoup ; il lui fit bâtir une ville de son nom. Sotion (173) dit l'avoir appris de Potamon de Lesbos.

LXXXIII. La bataille contre Porus refroidit tellement l'ardeur des Macédoniens, qu'ils perdirent toute envie de pénétrer plus avant dans l'Inde. La peine qu'ils avaient eue à repousser un ennemi qui n'avait combattu qu'avec une armée de vingt mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, fit qu'ils résistèrent de toutes leurs forces à Alexandre, lorsqu'il voulut les obliger à passer le Gange. On leur avait dit que la largeur de ce fleuve était de trente-deux stades, et sa profondeur d'un stade (174) ; que l'autre bord était couvert d'un nombre infini de troupes de pied, de chevaux et d'éléphants ; que les rois des Gandarites et des Prasiens (175) les y attendaient avec quatre-vingt mille chevaux, deux cent mille fantassins, et six mille éléphants dressés au combat. Et ce rapport n'était pas exagéré ; car Androcottus (176), qui régna peu de temps après, fit présent à Séleucus de cinq cents éléphants, et, à la tête d'une armée de six cent mille hommes, parcourut toutes les Indes. Alexandre, irrité autant qu'humilié du refus de ses troupes, se tint renfermé dans sa chambre, couché par terre, protestant qu'il ne saurait aucun gré aux Macédoniens de tout ce qu'ils avaient fait jusque là, s'ils ne passaient le Gange ; et qu'il regarderait leur retraite prématurée comme un aveu public de leur défaite. Mais enfin ses amis lui ayant dit, pour le consoler, tout ce que la circonstance exigeait, et ses soldats étant venus à sa porte pour le toucher par leurs cris et leurs gémissements, il se laissa fléchir, et se disposa à retourner sur ses pas, après avoir imaginé, avec une vanité de sophiste, tout ce qui pouvait donner une opinion exagérée de sa gloire. Il fit faire des armes, des mangeoires pour les chevaux et des mors d'une grandeur et d'un poids extraordinaires, et les dispersa de côté et d'autre dans la campagne. Il dressa aussi, en l'honneur des dieux, des autels (177) que les rois des Prasiens honorent encore aujourd'hui ; ils passent tous les ans le Gange, pour aller y faire des sacrifices à la manière des Grecs. Androcottus, qui, alors dans sa première jeunesse, avait souvent vu Alexandre, répéta depuis plusieurs fois qu'il n'avait tenu à rien qu'Alexandre ne se rendît maître de l'Inde, parceque le roi de ce pays était généralement haï et méprisé pour sa méchanceté et pour la bassesse de sa naissance (178). Alexandre, curieux de voir la mer Océane, fit construire pour ce voyage un grand nombre de bateaux à rames et de radeaux, sur lesquels il descendit facilement le long des rivières. Cependant sa navigation ne se passa point sans combats ; il débarquait souvent pour aller attaquer les villes qui se trouvaient sur sa route, et soumettait le pays des environs.

LXXXIV. Mais au siége de la ville des Malles (179), les plus belliqueux des Indiens, il se vit au moment d'être mis en pièces. Après avoir chassé à coups de traits les ennemis de dessus les murailles, il y monta le premier par une échelle qui rompit sous lui quand il fut au haut du mur. Les Barbares, du pied de la muraille, lançaient sur lui leurs flèches ; il n'avait été suivi que d'un très petit nombre d'officiers ; tout-à-coup, ramassant ses forces, il s'élance au milieu des ennemis, et par bonheur il tombe sur ses pieds. Au bruit que ses armes firent dans la chute, à l'éclat qu'elles jetaient, les Barbares crurent voir un éclair rapide ou un fantôme menaçant qui le précédait, et, par l'effroi qu'ils en eurent, ils prirent la fuite et se dispersèrent. Mais quand ils ne virent avec lui que deux écuyers, ils revinrent sur leurs pas, le chargèrent à coups d'épées et de piques, et, malgré la

défense la plus vigoureuse, il reçut plusieurs blessures à travers ses armes. Un de ces Barbares, qui se tenait plus loin, lui décocha une flèche avec tant de roideur et de violence, qu'elle perça la cuirasse, et pénétra dans les côtes au-dessus de la mamelle. La force du coup lui fit plier les genoux; il tomba, et le Barbare qui l'avait blessé courut à lui, le cimeterre à la main. Peucestas et Limnée (180) lui firent un rempart de leur corps, et furent blessés tous les deux : Limnée mourut du coup qu'il reçut; Peucestas, par la résistance qu'il fit, donna le temps à Alexandre de se relever et de tuer le Barbare. Mais, après plusieurs autres blessures, il reçut enfin un coup de pilon sur le cou, et en fut tellement étourdi, que, ne pouvant plus se soutenir, il s'appuya contre la muraille, le visage tourné vers les ennemis. Dans ce moment, les Macédoniens, qui venaient d'entrer en foule, l'environnent, l'enlèvent et l'emportent évanoui dans sa tente. Le bruit courut dans tout le camp qu'il était mort. On scia d'abord, avec une extrême difficulté, le bois de la flèche, et l'on put alors, quoique avec peine, lui ôter sa cuirasse; on fit ensuite une incision profonde, pour arracher le fer du dard qui était entré dans une des côtes, et qui avait trois doigts de large et quatre de long. Il s'évanouit plusieurs fois dans l'opération; mais à peine on eut retiré le fer de la blessure, qu'il revint à lui. Échappé à un si grand danger, faible encore, et soumis à un traitement long et à un régime sévère, il entendit un jour les Macédoniens qui faisaient du bruit à la porte de sa tente et demandaient à le voir. Il s'habilla, parut devant eux, et après avoir fait des sacrifices aux dieux, il reprit son voyage, toujours sur la rivière, et interrompit souvent sa navigation pour soumettre plusieurs villes considérables et une grande étendue de pays.

LXXXV. Il fit prisonniers, dans le cours de cette expédition, dix gymnosophistes (181), de ceux qui, en contribuant le plus à la révolte de Sabbas, avaient causé de grands maux aux Macédoniens. Comme ils étaient renommés par la précision et la subtilité de leurs réponses, le roi leur proposa des questions qui paraissaient insolubles (182); il leur déclara qu'il ferait mourir le premier celui qui aurait le plus mal répondu, et tous les autres ensuite; et il nomma le plus vieux pour être juge. Il demanda au premier quels étaient les plus nombreux des vivants ou des morts? Il répondit que c'étaient les vivants, parceque les morts n'étaient plus. Au second, qui de la terre ou de la mer produisait de plus grands animaux? — « La terre, » parceque la mer en fait partie. » Au troisième, quel était le plus fin des animaux? — « Celui que » l'homme ne connaît pas encore. » Au quatrième, pourquoi il avait porté Sabbas à la révolte? — « Afin qu'il vécût avec gloire, ou qu'il pérît misé» rablement. » Au cinquième, lequel avait existé le premier, du jour ou de la nuit? — « Le jour; » mais il n'a précédé la nuit que d'un jour. » Et comme le roi parut surpris de cette réponse, le philosophe ajouta que des questions extraordinaires demandaient des réponses de même nature. Au sixième, quel était, pour un homme, le plus sûr moyen de se faire aimer? — « Que, devenu le » plus puissant de tous, il ne se fit pas craindre. » Au septième, comment un homme pouvait devenir dieu? — « En faisant ce qu'il est impossible à l'homme » de faire. » Au huitième, laquelle était la plus forte, de la vie ou de la mort? — « La vie, qui » supporte tant de maux. » Au dernier, jusqu' à quel temps il était bon à l'homme de vivre? — « Jusqu'à ce qu'il ne croie plus la mort préférable » à la vie (183). » Alors Alexandre, se tournant vers le juge, lui dit de prononcer; il déclara qu'ils avaient tous plus mal répondu l'un que l'autre : « Tu dois donc mourir le premier, pour ce beau » jugement, reprit Alexandre. — Non, seigneur, » répliqua le vieillard, à moins que vous ne vou» liez manquer à votre parole; car vous avez dit » que vous feriez mourir le premier celui qui au» rait le plus mal répondu. » Alexandre leur fit des présents, et les congédia.

LXXXVI. Il députa ensuite Onésicritus vers les Indiens qui avaient la plus grande réputation de sagesse, et qui vivaient paisiblement chez eux, pour les engager à venir le trouver (184). Onésicritus, qui lui-même était un philosophe instruit à l'école de Diogène le cynique, rapporte que Calanus, un de ces Indiens, lui ordonna d'un ton dur et méprisant de quitter sa robe, pour entendre nu ses discours; que, sans cela, il ne lui parlerait point, vînt-il même de la part de Jupiter. Dandamis le traita avec plus de douceur; et lui ayant entendu nommer Socrate, Pythagore et Diogène, il lui dit que ces philosophes lui paraissaient être nés avec des dispositions heureuses pour la vertu; mais qu'ils avaient eu, pendant leur vie, trop de respect pour les lois (185). Selon d'autres, Dandamis n'entra point en conversation avec Onésicritus, et lui demanda seulement par quel motif Alexandre avait entrepris un si long voyage. Cependant Taxile détermina Calanus à se rendre à l'armée de ce prince; le véritable nom de cet Indien était Sphines; mais comme il avait coutume de saluer ceux qu'il rencontrait par le mot indien *calé*, qui signifie salut, les Grecs lui donnèrent le nom de Calanus. On dit qu'il mit sous les yeux d'Alexandre un emblème de son empire. Il étendit à terre un cuir de bœuf qui s'était tout retiré, à force d'être sec; et mettant le pied sur un des

bouts, il fit relever toutes les autres parties ; ayant fait ainsi le tour du cuir en pressant chaque extrémité, il fit remarquer au roi que lorsqu'il pressait un des bouts, tous les autres s'élevaient ; enfin, s'étant mis au milieu, il tint le cuir également abaissé partout. Il voulait, par cet emblème, lui faire entendre qu'il devait résider au milieu de ses états, et ne pas tant s'en éloigner.

LXXXVII. Cette navigation le long des rivières, jusqu'à l'Océan, dura sept mois. Dès qu'il fut à l'entrée de la mer, il monta sur de plus grands vaisseaux, et alla relâcher à une île qu'il nomma Scillustis, et que d'autres appellent Psiltucis (186). Après y avoir fait des sacrifices aux dieux, il considéra, d'aussi près qu'il put en approcher, la nature de cette mer et des côtes adjacentes; ensuite ayant prié les dieux qu'aucun mortel, après lui, n'allât au-delà des bornes de son voyage, il revint sur ses pas. Mais il fit prendre à ses vaisseaux un grand détour, en laissant l'Inde à leur droite ; il nomma Néarque commandant de la flotte, et Onésicritus pilote du vaisseau amiral (187). Pour lui, ayant voulu traverser par terre le pays des Orites, il se trouva réduit à une si extrême disette, qu'il perdit beaucoup de monde, et ne ramena pas de l'Inde la quatrième partie de son armée, qui, à son départ, était de cent vingt mille hommes de pied et de quinze mille chevaux. Des maladies aiguës, la mauvaise nourriture, les chaleurs excessives, en firent périr beaucoup ; mais le plus grand nombre fut emporté par la famine, dans un pays stérile et inculte, habité par des hommes qui menaient une vie dure, et ne mangeaient que des brebis maigres, qui, nourries de poissons de mer, avaient la chair mauvaise et puante. Il eut beaucoup de peine à faire cette route en soixante jours, et arriva enfin dans la Gédrosie (188), où les rois et les satrapes de cette contrée lui envoyèrent en abondance toutes sortes de provisions.

LXXXVIII. Après avoir fait rafraîchir quelque temps son armée, il se remit en marche, et traversa en sept jours la Caramanie, dans une espèce de bacchanale continuelle. Porté sur une estrade de forme carrée, qu'on avait placée sur un chariot fort élevé, et traîné par huit chevaux, il passait les nuits et les jours dans les festins avec ses courtisans et ses amis. Ce chariot était suivi d'un grand nombre d'autres, dont les uns étaient couverts de tapis de pourpre ou d'étoffes de diverses couleurs ; les autres étaient ombragés de rameaux verts qu'on renouvelait à tous moments. Ces chariots servaient à porter ses autres amis et ses capitaines, qui, couronnés de fleurs, passaient leur temps à boire. On n'aurait vu, dans tout ce cortége, ni bouclier, ni casque, ni lance ; le chemin était couvert de soldats qui, armés de flacons, de tasses et de coupes, puisaient sans cesse du vin dans des cratères (189) et dans des urnes, et se portaient les santés les uns aux autres, soit en continuant leur route, soit assis à des tables qu'on avait dressées le long du chemin. Tout retentissait au loin du son des flûtes et des chalumeaux, du bruit des clairons, et des danses de femmes qui ressemblaient à des bacchantes. Une marche si déréglée et si dissolue était accompagnée de jeux où éclatait toute la licence des bacchanales ; on eût dit que Bacchus présidait en personne à cette orgie. Quand il fut arrivé au palais des rois de Gédrosie (190), il fit encore reposer son armée, en continuant toujours les mêmes jeux et les mêmes festins. Un jour qu'il était, dit-on, plein de vin, il assista à des chœurs de danse, où Bagoas (191), qu'il aimait, et qui avait fait les frais des jeux, remporta le prix. Le vainqueur, après avoir reçu la couronne, traversa le théâtre, paré comme pour la fête, et alla s'asseoir auprès d'Alexandre. Les Macédoniens battirent des mains, et invitèrent le roi, par leurs cris, à lui donner un baiser ; Alexandre le prit dans ses bras, et le baisa. Là, Néarque vint le rejoindre ; et ce qu'il lui raconta de sa navigation lui fit tant de plaisir, qu'il résolut de s'embarquer sur l'Euphrate avec une flotte nombreuse, de côtoyer l'Arabie et l'Afrique, et d'entrer ensuite, par les colonnes d'Hercule, dans la mer Méditerranée (192). Il fit construire, sans différer, dans la ville de Thapsaque (193), des vaisseaux de toute espèce, et rassembla de toutes parts un grand nombre de pilotes et de matelots.

LXXXIX. Mais l'expédition si difficile qu'il avait faite dans les hautes Indes, le siége de la ville des Malles, et la perte considérable que ses troupes avaient essuyée chez les Orites, en faisant désespérer qu'il échappât à tant de dangers, inspirèrent aux peuples nouvellement soumis la hardiesse de se révolter, et rendirent les gouverneurs des provinces et les satrapes infidèles, avares et insolents. En un mot, les mouvements séditieux et l'amour des nouveautés gagnèrent tous les esprits. Olympias et Cléopâtre, s'étant liguées contre Antipater, partagèrent entre elles les états d'Europe ; Olympias prit l'Épire, et Cléopâtre la Macédoine. Alexandre ayant appris ce partage, dit que sa mère avait fait le choix le plus prudent, parceque les Macédoniens ne se laisseraient jamais gouverner par une femme. Tous ces soulèvements l'obligèrent d'envoyer de nouveau Néarque sur mer, et le déterminèrent à porter la guerre dans toutes les provinces maritimes de son empire. Il parcourut en personne les hautes provinces, et punit les gouverneurs qui s'étaient mal conduits. Il tua de sa propre main, d'un coup de javeline, Oxyartes, un des fils d'Abulites (194). Le père n'avait amassé

aucune des provisions qui lui avaient été commandées; mais il lui présenta trois mille talents d'argent monnayé [1], qu'Alexandre fit mettre devant ses chevaux, et comme ils n'y touchaient pas : « A quoi donc me sert cette provision? » dit-il à Abulites; et il ordonna qu'on le chargeât de chaînes.

XC. Son premier soin, en rentrant dans la Perse, fut de se conformer à l'ancienne coutume des rois du pays, chaque fois qu'ils revenaient d'un voyage: c'était de distribuer aux femmes une pièce d'or par tête (195). Cet usage empêcha plusieurs rois de rentrer souvent en Perse; Ochus n'y alla jamais, et, par une sordide avarice, il se bannit ainsi lui-même de son pays. Alexandre ayant trouvé le tombeau de Cyrus (196) ouvert et violé, punit de mort l'auteur de ce sacrilége, quoique ce fût un homme assez considérable de la ville de Pella, nommé Polymachus. Après en avoir lu l'épitaphe, il ordonna qu'on gravât au-dessus cette traduction grecque: « O homme, qui que tu sois, » et de quelque endroit que tu viennes, car je sais » que tu viendras, je suis Cyrus, qui ai conquis » aux Perses cet empire: ne m'envie donc pas ce » peu de terre qui couvre mon corps. » Ces paroles firent une vive impression sur Alexandre, en lui rappelant l'incertitude et l'instabilité des grandeurs humaines.

XCI. Cependant Calanus, tourmenté depuis quelque temps d'une colique assez vive, demanda qu'on lui dressât un bûcher; lorsqu'il fut prêt, il s'y rendit à cheval; et après avoir fait sa prière aux dieux, après avoir répandu sur lui-même les libations sacrées (197), et s'être coupé une touffe de cheveux, comme les prémices de son sacrifice, il fit ses adieux aux Macédoniens qui étaient présents, les invita à passer ce jour-là dans la joie, à boire, à faire bonne chère avec leur roi, assurant qu'il ne tarderait pas à le revoir à Babylone. Son discours fini. il monta sur le bûcher, et, après s'être couché, il se couvrit le visage. Quand il sentit la flamme approcher, il ne fit aucun mouvement, il conserva toujours la même posture, et consomma son sacrifice, suivant la coutume des sages de son pays. Bien des années après, un autre Indien qui accompagnait César se brûla de même à Athènes, où l'on voit encore son tombeau, qu'on appelle le sépulcre de l'Indien (198). Alexandre, au retour de ce sacrifice barbare, réunit à souper un grand nombre de ses courtisans et de ses capitaines, et proposa un prix à celui qui boirait le plus (199). Promachus fut le vainqueur; il avait bu quatre mesures de vin; il reçut un talent pour prix de sa victoire, et mourut au bout de trois jours. Des autres convives, il y en eut quarante-un qui furent aussi victimes de cette débauche, parcequ'il survint un froid très violent pendant qu'ils étaient encore dans l'ivresse.

XCII. Alexandre, arrivé à Suse, maria tous ses amis; il épousa lui-même Statira, fille de Darius, et distribua, aux premiers de sa cour, les femmes de Perse les plus distinguées par leur naissance. Il célébra, avec la plus grande magnificence, les noces des Macédoniens, qui s'étaient déja mariés (200). On dit qu'il y avait à ce festin neuf mille convives, et qu'il donna à chacun d'eux une coupe d'or pour les libations : il fut dans tout le reste de la même somptuosité, et acquitta toutes les dettes des Macédoniens qui montèrent à neuf mille huit cent soixante-dix talents [1]. Dans cette occasion, un certain Antigènes, qui avait perdu un œil, se fit inscrire faussement sur la liste des débiteurs, et présenta un homme qui disait lui avoir prêté de sa banque une certaine somme. Alexandre la paya; mais la fourberie ayant été découverte, le roi, irrité de cette bassesse, chassa Antigènes de sa cour, et lui ôta son emploi de capitaine. Antigènes était un des hommes de guerre les plus distingués: dans sa jeunesse, au siége de Périnthe par Philippe, il fut frappé à l'œil d'un trait de batterie, qu'il ne voulut jamais se laisser arracher; et il ne cessa de combattre qu'après avoir chassé et repoussé les ennemis jusque dans leurs murailles. Il fut vivement affecté de cette ignominie, et en conçut tant de chagrin et de désespoir qu'il paraissait résolu de se tuer; Alexandre, qui le craignit, lui pardonna, et lui laissa même l'argent qu'il avait reçu.

XCIII. Les trente mille enfants qu'il avait pris d'entre les Perses, et qu'il avait laissés sous des maîtres chargés de les exercer et de les instruire, se trouvèrent à son retour forts et robustes, tous de bonne mine, singulièrement adroits et agiles dans tous les exercices. Alexandre en fut ravi; mais les Macédoniens, qui craignirent que son affection pour ces jeunes gens ne le rendît indifférent pour eux, tombèrent dans le découragement; et lorsqu'il voulut renvoyer dans les pays maritimes ceux que leur faiblesse ou la perte de quelque membre mettait hors d'état de servir, ils se plaignirent que c'était de la part du roi une injure et une marque de son mépris. « Après nous avoir employés, disaient-ils, à tout ce qu'il a voulu, il nous renvoie maintenant d'une manière ignominieuse, et » nous rejette à notre patrie et à nos parents dans » un état bien différent de celui où il nous a pris. » Qu'il donne donc aussi à tous les autres leur » congé, et qu'il regarde tous les Macédoniens

[1] Environ quinze millions.

[1] Quarante-neuf millions trois cent cinquante mille livres.

» comme inutiles à sa gloire, puisqu'il a auprès » de lui ces jeunes et beaux danseurs, avec les» quels il ira conquérir la terre entière. » Alexandre irrité de ces plaintes, leur fit les plus vifs reproches, les chassa de devant lui, donna aux Perses la garde de sa personne, et prit parmi eux ses satellites et ses hérauts. Quand les Macédoniens le virent entouré de ces étrangers, tandis qu'ils étaient eux-mêmes rejetés et traités avec le dernier mépris, ils en furent si humiliés, qu'après en avoir conféré ensemble, ils avouèrent entre eux que le dépit et la jalousie les rendaient presque fous. Enfin, rentrés en eux-mêmes, ils vont tous à la porte de sa tente, sans armes et en simple tunique, en poussant des cris et des gémissements, se livrent à la justice du roi, et le prient de les traiter comme des méchants et des ingrats. Alexandre, quoique adouci par ces témoignages de repentir, refusa de les admettre en sa présence; mais, loin de se rebuter, ils passèrent deux jours et deux nuits devant sa tente, déplorant leur malheur, et l'appelant leur seigneur et leur roi. Il sortit enfin le troisième jour, et, attendri par l'état d'humiliation où il les voyait, il pleura long-temps avec eux, leur fit avec douceur quelques reproches; et après un discours rempli d'humanité, il donna congé à ceux qui étaient hors de service, et les renvoya comblés de présents. Il écrivit à Antipater, pour lui recommander que, dans tous les jeux et dans tous les théâtres, ils fussent assis aux premières places, avec des couronnes sur la tête; et il ordonna que les enfants de ceux qui étaient morts dans le cours de la guerre reçussent tout de suite la solde de leurs pères.

XCIV. Quand il fut arrivé à Ecbatane en Médie, et qu'il eut expédié les affaires les plus pressées, il recommença à célébrer des jeux, et à donner des spectacles avec trois mille artistes qui lui étaient arrivés de Grèce; mais dans ces jours-là même Éphestion tomba malade de la fièvre : jeune encore, et homme de guerre, il ne put s'accoutumer à une diète exacte; et pendant que Glaucus, son médecin, était allé au théâtre, il mangea pour son dîner un chapon rôti, et but une bouteille de vin qu'il avait fait rafraîchir; cet excès le conduisit en peu de jours au tombeau. Alexandre ne supporta point cette perte avec modération; il fit d'abord, en signe de deuil, couper les crins à tous les chevaux, à tous les mulets de l'armée, et abattre les créneaux des villes des environs (201). Le malheureux médecin fut mis en croix; l'usage des flûtes, et toute espèce de musique, cessèrent dans son camp, jusqu'à ce qu'il eût reçu un oracle de Jupiter Ammon qui ordonnait d'honorer Éphestion, et de lui sacrifier comme à un demi-dieu (202). Enfin, cherchant dans la guerre une distraction à sa douleur, il partit comme pour une chasse d'hommes, et ayant subjugué la nation des Cosséens (203), il les fit tous passer au fil de l'épée sans distinction d'âge ni de sexe; il appela cette horrible boucherie le sacrifice pour les funérailles d'Éphestion : il porta à dix mille talents[1] la somme qu'il voulait employer à la dépense de ses obsèques, de sa pompe funèbre et de son tombeau, et se proposa de surpasser encore ces frais immenses par la recherche et la magnificence des ornements. Entre tous les architectes de ce temps-là, il desira d'avoir, pour exécuter son dessein, un certain Stasicrates (204), qui dans tous ses plans montrait beaucoup de grandeur, de singularité et de hardiesse. Quelques années auparavant, cet architecte s'entretenant avec Alexandre, lui avait dit que de toutes les montagnes qu'il avait vues, le mont Athos, dans la Thrace, était la plus susceptible d'être taillée en forme humaine; que s'il le lui ordonnait, il ferait de cette montagne la statue la plus durable et la plus apparente; que dans sa main gauche elle tiendrait une ville de dix mille habitants, et verserait de la droite un grand fleuve qui aurait son embouchure dans la mer. Alexandre avait rejeté cette proposition; alors il était tout occupé avec ses artistes à chercher, à imaginer des plans plus extraordinaires et plus coûteux.

XCV. Il marchait vers Babylone, lorsque Néarque, arrivé depuis peu de la grande mer par l'Euphrate, lui dit que les Chaldéens étaient venus l'avertir d'empêcher que le roi n'entrât dans Babylone. Alexandre ne tint aucun compte de cet avis, et continua sa marche; lorsqu'il fut près des murs de la ville, il vit plusieurs corbeaux qui se battaient avec acharnement; il en tomba même quelques uns à ses pieds : ensuite, sur le rapport qu'on lui fit qu'Apollodore, gouverneur de Babylone, avait fait un sacrifice pour consulter les dieux à son sujet, il manda le devin Pythagore (205), dont Apollodore s'était servi. Pythagore convint du fait, et Alexandre lui demanda comment il avait trouvé les victimes; il répondit que le foie n'avait point de tête. « Dieux ! s'écria le roi, quel présage » effrayant ! » Cependant il ne fit point de mal à ce devin, et se repentit de n'avoir pas suivi le conseil de Néarque. Il campa donc souvent hors de Babylone, et fit, pour se distraire, plusieurs voyages sur l'Euphrate. Mais il était troublé par un grand nombre de présages sinistres : entre autres, un âne domestique attaqua le plus grand et le plus beau des lions qui étaient nourris à Babylone, et le tua d'un coup de pied. Un jour, après s'être déshabillé pour se faire frotter d'huile, il se mit à jouer à la paume; et lorsqu'il voulut reprendre

[1] Cinquante millions de notre monnaie.

ses habits, les jeunes gens qui avaient joué avec lui virent un homme assis sur son trône, qui, vêtu de la robe royale et la tête ceinte du diadème, gardait un profond silence; lorsqu'on lui demanda qui il était, il resta long-temps sans répondre; enfin, revenu avec peine à lui-même: « Je m'appelle, » dit-il, Dionysius; je suis Messénien; obligé de » quitter ma patrie pour des accusations qu'on » m'avait intentées, je suis venu par mer à Babylone, où je suis resté long-temps dans les fers: » aujourd'hui Sérapis m'est apparu, et après avoir » brisé mes chaînes, il m'a conduit ici, m'a ordonné » de prendre la robe et le diadème du roi, et de » m'asseoir sur son trône, sans rien dire (206). »

XCVI. Sur cette réponse, Alexandre, par le conseil des devins, fit mourir cet homme: mais il tomba dans une profonde tristesse, se défia de la protection des dieux, et se livra contre ses amis à des soupçons fâcheux. Il craignait surtout Antipater et ses fils, dont l'un, nommé Iolaüs, était son grand-échanson; l'autre, appelé Cassandre (207), venait d'arriver à sa cour, et ayant vu quelques Barbares adorer Alexandre, s'était mis à rire aux éclats: élevé dans les usages des Grecs, il n'avait jamais rien vu de semblable. Alexandre en fut si irrité, que, le prenant à deux mains par les cheveux, il lui frappa la tête contre la muraille: Cassandre ensuite ayant voulu justifier Antipater contre ses accusateurs (208), Alexandre le reprit avec aigreur. « Que prétends-tu donc? lui dit-il; des hommes à » qui l'on n'aurait fait aucun tort seraient-ils » venus de si loin pour accuser faussement ton » père? — C'est précisément, répondit Cassandre, » ce qui prouve leur calomnie; ils se sont éloignés » de ceux qui pourraient les convaincre de faus- » seté. — Voilà, reprit Alexandre en éclatant de » rire, voilà de ces sophismes d'Aristote, qui prou- » vent le pour et le contre; mais vous n'en serez » pas moins punis, si vous êtes convaincus d'avoir » commis la moindre injustice. » Ces menaces causèrent tant de frayeur à Cassandre, et la lui imprimèrent si fortement dans l'esprit, que long-temps après, lorsqu'il était déja roi de Macédoine et maître de la Grèce, un jour qu'il se promenait à Delphes et qu'il examinait les statues, ayant aperçu tout-à-coup celle d'Alexandre, il en fut tellement saisi, qu'il frissonna de tout le corps, et qu'il ne se remit qu'avec peine de l'étourdissement que cette vue lui avait causé.

XCVII. Depuis qu'Alexandre s'était abandonné à la superstition, il avait l'esprit si troublé, si plein de frayeur, que les choses en soi les plus indifférentes, pour peu qu'elles lui parussent extraordinaires et étranges, il les regardait comme des signes et des prodiges. Son palais était rempli de gens qui faisaient des sacrifices, des expiations ou des prophéties: tant il est vrai que si la défiance et le mépris de la divinité sont des sentiments bien criminels, une passion plus terrible encore, c'est la superstition: semblable à l'eau (209), qui gagne toujours les parties basses, cette passion s'insinue dans les ames abattues par la crainte, les glace de terreur, et les remplit des opinions les plus absurdes; c'est l'effet qu'elle produisit alors sur Alexandre. Cependant, calmé par des oracles qu'il reçut du dieu au sujet d'Éphestion, il quitta son deuil, et se remit à faire des sacrifices et des festins. Un jour, après avoir donné à Néarque un superbe repas, il se mit au bain, selon sa coutume, pour aller ensuite se coucher; mais pressé par Médius d'aller faire collation chez lui, il s'y rendit: là, après avoir bu le reste de la nuit et le jour suivant, il fut pris de la fièvre; ce n'est pas qu'il eût bu la coupe d'Hercule (210), et qu'il eût senti une douleur subite et aiguë dans le dos, comme s'il eût été frappé d'un coup de lance; particularités imaginées par quelques historiens pour rendre la fin de sa vie plus digne de pitié, en lui donnant l'air du dénouement d'une grande tragédie. Aristobule rapporte simplement qu'ayant été saisi de la fièvre, et éprouvant une altération violente, il but du vin; qu'aussitôt il tomba dans le délire, et mourut le trente du mois Daésius[1] (211).

XCVIII. Le journal de sa vie (212) contient, sur sa maladie, les détails suivants: « Le dix-huit du » mois Daésius, il fut pris de la fièvre et s'endormit » dans la chambre des bains. Le lendemain, il se » baigna, et passa toute la journée dans sa chambre » à jouer aux dés avec Médius. Le soir, il prit un » second bain, et ayant sacrifié aux dieux, il soupa » et eut la fièvre la nuit. Le vingt, il se baigna, fit le » sacrifice d'usage, et s'étant couché dans la chambre du bain, il employa toute la journée à entendre » les récits que lui faisait Néarque de sa navigation, » et de tout ce qu'il avait vu dans la grande mer. » La journée du vingt-un se passa de même que la » précédente: la fièvre fut plus ardente et la nuit » plus mauvaise. Le vingt-deux, la fièvre ayant » augmenté, il fit porter son lit près du grand ré- » servoir, et s'entretint avec ses officiers sur les » emplois vacants dans son armée; il leur recom- » manda de n'y nommer que des hommes dont ils » fussent bien sûrs. Le vingt-quatre (213) la fièvre » fut très violente; cependant il se fit porter au » sacrifice, et l'offrit lui-même; il ordonna à ses » principaux officiers de faire la garde dans la cour, » et chargea les tribuns et les capitaines de cin- » quante hommes de veiller la nuit au-dehors. Le

[1] Mal. Arrien, liv. VII, c. XXV. dit que ce prince mourut le 28 du mois Daésius; et c'est l'opinion de plusieurs autres écrivains. Nous le verrons même plus bas dans Plutarque, ce qui fait soupçonner qu'il y a ici erreur dans le texte.

» vingt-cinq, il se fit transporter dans le palais qui » était au-delà du réservoir, où il prit un peu de » sommeil; mais la fièvre ne diminua point, et » lorsque ses capitaines entrèrent dans sa chambre, » il ne parlait plus. Le vingt-six se passa de même : » les Macédoniens, qui le crurent mort, vinrent » aux portes en poussant de grands cris; et par les » menaces qu'ils firent à leurs compagnons, ils » les forcèrent d'ouvrir. Ils défilèrent tous devant » son lit, en simple tunique. Ce jour-là Python et » Séleucus (214) furent envoyés au temple de Sé- » rapis, pour demander au dieu s'ils porteraient » Alexandre dans son temple. Le dieu répondit de » le laisser où il était. Le vingt-huit, il mourut sur » le soir. » La plupart de ces particularités sont consignées mot pour mot dans ses éphémérides.

XCIX. Personne alors ne soupçonna du poison. Ce fut, dit-on, six ans après, que, sur quelques indices, Olympias fit mourir un grand nombre de personnes, et jeter au vent les cendres d'Iolaüs, qui était mort, et qu'elle accusait d'avoir versé le poison dans la coupe (215). Ceux qui imputaient à Aristote d'avoir conseillé ce crime à Antipater et d'avoir porté lui-même le poison, disaient le tenir d'un certain Agnothémis, qui assurait l'avoir souvent entendu dire au roi Antigonus. Ils ajoutent que ce poison était une eau froide et glacée, qui distille d'une roche, dans le territoire de Nonacris (216), et qu'on recueille comme une rosée légère dans une corne de pied d'âne; on ne peut la conserver dans aucun autre vaisseau; elle les brise tous par son froid extrême et sa violente acrimonie. Mais la plupart des historiens regardent comme une fable tout ce qu'on dit de cet empoisonnement; et la plus forte preuve qu'ils en donnent, c'est qu'après sa mort la division s'étant mise parmi ses capitaines, et ayant duré plusieurs jours, son corps, qui pendant tout ce temps-là fut laissé sans aucun soin, dans un pays très chaud et où l'air est étouffant, ne donna aucune marque de l'altération que produit toujours le poison, et se conserva parfaitement sain (217).

C. Au moment de sa mort, Roxane se trouva grosse, et reçut, par cette raison, les hommages des Macédoniens. Mais comme elle était jalouse de Statira, elle la trompa par une lettre supposée qu'elle lui écrivit au nom d'Alexandre, pour la faire venir; dès qu'elle fut arrivée, elle la fit mourir avec sa sœur qui l'avait accompagnée, et ordonna qu'on jetât leurs corps dans un puits, qu'elle fit combler ensuite (218); elle eut Perdiccas pour confident et pour complice de ce crime. Ce fut de tous les capitaines d'Alexandre celui qui, aussitôt après sa mort, eut la plus grande autorité, parcequ'il traînait après lui le jeune Aridée, comme la sauvegarde de la puissance royale qu'il exerçait sous le nom de ce prince. Aridée était fils de Philippe et d'une courtisane de basse extraction, qui se nommait Philina (219). Mais il avait eu l'esprit affaibli par une grande maladie, qui n'était l'effet ni du hasard, ni d'un vice de constitution : comme dans son enfance il annonçait un caractère aimable et un esprit élevé, Olympias lui donna des breuvages qui altérèrent son tempérament et troublèrent sa raison.

NOTES

SUR LA VIE D'ALEXANDRE.

(1) L'écrivain qui compose une histoire, soit générale, soit particulière, doit à ses lecteurs un détail exact et circonstancié de toutes les actions des hommes qui ont figuré dans les événements qu'il raconte. Les *Vies* particulières ne demandent que l'exposé des faits principaux, surtout de ceux qui contribuent à faire mieux connaître les personnages dont on écrit la *Vie*.

(2) C'est là ce qui fait le mérite particulier des *Vies de Plutarque*, et il a tracé ici, sans y penser, le caractère de ses ouvrages.

(3) Eusèbe, dans sa *Chronique*, p. 24, édit. de Commelinus; Suidas, au mot *Caranus*; Hérodote, liv. VIII, ch. CXXXVII, et Justin, liv. VIII, ch. I, sont d'accord que les ancêtres d'Alexandre tirent leur origine de Caranus, qui vint en Macédoine, de la ville d'Argos où il était né, comme descendant de Temenus, qui, ayant partagé le Péloponnèse avec ses frères, obtint par le sort le royaume d'Argos.

(4) Néoptolème, ou Pyrrhus, était fils d'Achille, et petit-fils de Pélée, qui eut pour père Éacus. Les rois d'Épire descendaient en droite ligne de Néoptolème; et tous les auteurs sont d'accord qu'Olympias, mère d'Alexandre, était de la race des rois d'Épire, fille d'un autre Néoptolème, et proche parente de Pyrrhus, celui dont Plutarque a écrit la *Vie*.

(5) Ces mystères n'étaient guère moins anciens ni moins célèbres que ceux de Cérès à Éleusis. Les femmes s'y faisaient initier aussi bien que les hommes, et même dès leur enfance, comme on le voit par ce passage, et par un autre de Térence, dans la première scène du *Phormion*.

(6) Cet Arymbas était, suivant Pausanias, liv. I, c. XI, tuteur et oncle de Cléopâtre, et frère de son père Néoptolème.

(7) Étienne de Byzance, au mot *Alexandre d'Égypte*, et Eustathe, sur Denys le géographe, parlent de ce songe, et disent qu'Alexandrie fut appelée Léontopolis, à cause de ce cachet imprimé sur le sein d'Olympias.

(8) Ce devin suivit Alexandre dans ses expéditions, et lui servit aussi de sacrificateur. L'interprétation qu'il donne au songe est adroite, et propre à éloigner de l'esprit du prince les impressions fâcheuses que les explications des autres devins auraient pu lui donner. — Telmisse, ville de Lycie, où l'art des aruspices était très florissant.

(9) Ce serpent a donné lieu à des récits différents. Plutarque lui-même explique cette histoire de deux manières. *Voyez* Lucien, dans son *Alexandre*, t. III, p. 215 de l'édition d'Hemsterhusius, Cicéron, liv. II, de la *Divination*; ch. LXVI; et Justin, liv. IX, ch. V.

(10) Meziriac ne croit pas qu'il s'agisse ici d'une possession de l'esprit d'Orphée, à laquelle ces femmes fussent sujettes, mais de leur initiation aux mystères d'Orphée.

(11) Les bacchantes portaient ces noms, principalement en Macédoine, comme le disent Hésychius, Suidas et Athénée, liv. V, ch. vii; Polyen, liv. IV, ch. i. *Voyez* aussi Nonnius dans ses *Dionysiaques*, liv. XVII, ch. xxviii.

(12) Le van était appelé mystique, parcequ'il servait dans les sacrifices de Bacchus, dont l'objet, selon Servius, sur le vers 163 du premier livre des *Géorgiques* de Virgile. était de purifier les ames, comme le van sert à cribler, à nettoyer le blé.

(13) Meiziriac traduit, qu'il *perdrait* l'un de ses yeux, et dit que c'était une prédiction qui s'accomplit lorsque Philippe, assiégeant la ville de Méthone en Thrace, reçut un coup de flèche dans l'œil, comme le rapportent plusieurs auteurs, tels que Suidas, au mot *Caranus*; Ulpien, sur la troisième *Olynthienne* de Démosthène. Ces auteurs ajoutent que celui qui le blessa s'appelait Aster, et qu'il avait écrit sur sa flèche :

Aster jette à Philippe une flèche mortelle.

Philippe fit tirer une autre flèche dans la ville, avec ces mots :

Aster sera pendu, si Philippe la prend.

il se rendit maître de la ville, et tint parole à Aster.

(14) Aulu-Gelle, liv. XIII, ch. iv, rapporte ce fait un peu diversement.

(15) Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque de la naissance d'Alexandre. Pour faciliter l'intelligence, nous donnons ici la table comparée des mois.

ATTIQUES.	MACÉDONIENS.	ROMAINS.
Hécatombéon.	Loüs.	Juillet.
Metageitnion.	Gorpiæus.	Août.
Boëdromion.	Hyperbereiæus.	Septembre.
Mémactérion.	Dius.	Octobre.
Pyanepsion.	Apellæus.	Novembre.
Poseidon.	Audynæus.	Décembre.
Gamélion.	Peritius.	Janvier.
Anthestérion.	Dystrus.	Février.
Élaphébolion.	Xanticus.	Mars.
Munichion.	Artémisius.	Avril.
Thargélion.	Daésius.	Mai.
Scirrophorion.	Panémus.	Juin.

M. de Sainte-Croix a placé à la fin de son savant ouvrage intitulé : *Examen critique des Historiens d'Alexandre*, une Dissertation sur l'année de la naissance de ce prince, dans laquelle il établit de la manière la plus précise qu'Alexandre naquit la première année de la cent sixième olympiade.

(16) Denys d'Halicarnasse, dans son *Traité de la composition des mots*, parle de cet Hégésias comme d'un historien dont le style était froid et lâche.

(17) Au lieu de *mages*, Amyot a mis les prêtres, devins et prophètes; mais il est certain que les philosophes des Perses s'appelaient proprement mages, comme ceux des Indiens étaient appelés brachmanes.

(18) Pline, liv. VII, ch. xxxvii, écrit à se sujet qu'Alexandre défendit à tout autre peintre qu'à Apelle de faire son portrait; qu'il ne voulut être gravé en pierre que par Pyrgotèles, et jeté en bronze que par Lysippe.

(19) Amyot et Dacier se sont trompés sur ce passage, en suivant le texte grec, auquel Meiziriac et d'autres critiques ont fait un léger changement. Au lieu, comme M. Dacier, de supposer que plusieurs des élèves et des amis de Lysippe tâchèrent dans la suite de bien imiter Alexandre, il faut entendre que Lysippe avait parfaitement bien représenté, soit le port du cou, qu'Alexandre penchait un peu sur le côté gauche, et que plusieurs de ses amis et de ses successeurs avaient tâché d'imiter, soit la douceur de ses yeux. Ce sens est autorisé par Plutarque dans la *Vie de Pyrrhus*, ch. viii, où il dit que les autres rois, successeurs d'Alexandre, n'imitaient que sa manière de s'habiller, de pencher le cou et de parler avec fierté, au lieu que Pyrrhus le représentait par ses faits d'armes et par ses exploits.

(20) L'expression grecque signifie proprement l'humidité de ses yeux; terme qu'il m'a paru impossible de conserver dans la traduction, et dont j'avoue que le mot douceur n'est pas l'équivalent. Nous avons vu la même expression employée par Plutarque en parlant des yeux de Pompée, c. i de sa *Vie*, où il dit que c'était la cause de la ressemblance qu'on lui trouvait avec les statues et les portraits d'Alexandre. Cette humidité des yeux était considérée, chez les Grecs, comme une beauté.

(21) Pline, liv. XXXV, c. x, dit que ce portrait d'Apelle, pour lequel ce peintre reçut (vingt talents cent mille livres de notre monnaie) était dans le temple de Diane à Éphèse; et qu'il semblait que les doigts d'Alexandre et la foudre qu'il tenait se portassent en dehors et sortissent du tableau.

(22) Athénée, liv. X, ch. x, raconte que, sur l'opinion qu'on avait du peu de goût d'Alexandre pour les plaisirs, sa mère Olympias, pour s'en éclaircir, lui envoya, du consentement de Philippe, une belle courtisane, nommée Callixène, qui le sollicita vainement d'avoir commerce avec elle. Nous verrons, au reste, que cette sagesse ne dura pas toujours.

(23) On donnait ce nom à ceux qui cousaient ensemble plusieurs pièces ou livres d'Homère, et qui les récitaient publiquement; car anciennement les poésies d'Homère étaient toutes séparées et comme décousues, et chaque pièce portait le nom du sujet que le poëte y avait traité : par exemple, la valeur de Diomède, la mort d'Hector.

(24) On a cru, d'après ce que dit ici Plutarque, qu'il imputait à Alexandre une aversion marquée pour les athlètes; tandis qu'on trouve dans plusieurs auteurs, et dans Plutarque lui-même, qu'il aima plusieurs athlètes fameux, et qu'il s'appliqua dès son enfance aux exercices du corps avec quelques uns d'entre eux; mais notre historien ne dit pas qu'il ne prit jamais part à ces exercices, et qu'il ne donna point de ces combats gymniques, mais seulement qu'il n'en proposa jamais avec plaisir.

(25) C'est bien le souhait d'un jeune prince qui n'a qu'une fausse idée de la gloire.

(26) Saint Jérôme, dans l'épître à Léta, en parlant de ce Léonidas, dit qu'Alexandre ne put jamais se corriger de quelques défauts qu'il avait, soit dans sa démarche, soit dans ses mœurs, et qu'il avait contractés dès sa jeunesse, à l'exemple de son gouverneur.

(27) Pline, liv. VIII, chap. xlii, dit que Bucéphale fut vendu seize talents, quatre-vingt mille livres. Aulu-Gelle, liv. V, chap. ii, est d'accord avec Plutarque sur le prix de treize talents; mais il dit, d'après l'historien Charès, qu'il fut acheté par un tiers, et donné à Philippe. S'il faut en croire Tzetzès, dans ses *Chiliades*, Bucéphale se nourrissait de chair humaine.

(28) Voici la lettre que Philippe écrivit à ce sujet au philosophe de Stagire : « Philippe à Aristote, salut. Je vous » apprends qu'il m'est né un fils; et je remercie les dieux, » moins de ce qu'ils me l'ont donné, que de ce qu'ils l'ont » fait naître de votre vivant. J'espère qu'élevé et instruit » par vous, il sera digne de moi et de l'empire qui lui est » destiné. » Alexandre était dans sa treizième année, lorsque Philippe appela Aristote auprès de lui. L'éducation finie, le philosophe resta en Macédoine, et y fit en tout un séjour de dix-huit ans, après lequel il se retira à Athènes; il ne revit plus son disciple, et lui survécut peu de temps.

(29) Diogène Laërce, dans la *Vie d'Aristote*, livre V.

seg. IV, s'accorde avec Plutarque, en disant que Stagire fut détruite par Philippe, et rétablie ensuite par ce prince, en faveur d'Aristote. Valère-Maxime, liv. V, ch. VI, est donc tombé dans une grande erreur. Stagire était située sur la côte de la mer Égée, entre Amphipolis et Acanthe, dans la partie de la Macédoine appelée Chalcidique.

(30) Amyot a rendu le mot Nymphéum par lieu de plaisance; M. Dacier a mis, un beau parc; Xylandre a conservé le nom propre, en observant qu'on peut entendre par là un endroit consacré aux Nymphes, si ce n'est pas le nom propre de ce lieu, comme nous en avons vu un de ce nom dans la *Vie de Sylla*, chap. XXXIII, qui était dans le voisinage d'Apollonie. Mieza, ville de Macédoine, s'appelait auparavant Strymonium, au rapport d'Etienne de Byzance. On ne sait pas sa position; Berkelius croit qu'il faut la placer près de Stagire.

(31) Les sciences acroamatiques, suivant la signification de ce terme, étaient celles qu'il fallait écouter et apprendre de la bouche même du maître. Le mot époptiques est pris ici métaphoriquement, et emprunté de l'initiation aux mystères de Cérès; on appelait époptés, d'un mot qui signifie voir, ceux qui avaient eu l'inspection, la vue de ce qu'il y avait de plus secret dans ces mystères. On désignait, par ces deux termes, les sciences les plus hautes et les plus difficiles.

(32) Cette lettre est aussi rapportée par Aulu-Gelle, *ibid.*, avec la réponse d'Aristote, qui est conçue en ces termes : « Aristote au roi Alexandre, salut. Vous m'avez écrit au » sujet de mes livres sur les sciences acroamatiques, pour » me dire que j'aurais dû les laisser parmi les choses secrè» tes. Sachez donc qu'ils sont publiés et qu'ils ne le sont » pas, car ils ne peuvent être compris que par ceux qui » m'ont entendu en discourir. Adieu. »

(33) Xylandre, et après lui Meiziriac, croient le texte altéré en cet endroit; mais le premier ne l'explique pas d'une manière satisfaisante : le second conjecture que Plutarque a voulu parler des Traités de physique et de ceux de métaphysique; et il se fonde sur ce qu'Aulu-Gelle, *ibid.*, met la physique, la métaphysique et la dialectique entre les sciences acroamatiques.

(34) Amyot traduit : qu'on appelle la *correcte*, comme ayant passé sous la verge ou la férule, suivant le terme grec; mais ensuite il a mis à la marge une note qui rend le vrai sens de Plutarque. Pline, liv. VII, ch. XXIX, rapporte qu'Alexandre, ayant trouvé parmi les effets de Darius une cassette précieuse, enrichie d'or et de pierreries, la réserva pour y enfermer les *Œuvres d'Homère*. Il sera question de cette cassette dans la suite de cette *Vie*. Strabon, liv. XIII, p. 594, dit qu'il existait de son temps une collection des poésies d'Homère, qu'on appelait l'édition de la *Cassette*, parcequ'Alexandre, Callisthène et Anaxarque les ayant parcourues, y avaient fait des corrections, et l'avaient ensuite déposée dans la riche cassette des parfums, trouvée parmi les trésors du roi de Perse. L'écrivain dont Plutarque invoque le témoignage, et qui dans le texte est appelé Onésicrate, peut-être par une méprise de copiste, se nommait Onésicritus. Il accompagna Alexandre dans son expédition de Perse, et écrivit son histoire. Alexandre l'envoya dans l'Inde, vers les philosophes appelés brachmanes. Ses récits ont été accusés, par les anciens, de beaucoup d'infidélités. Plutarque en parlera encore dans cette *Vie*. *Voyez* surtout Strabon, l. XV, p. 698.

(35) Diodore de Sicile, l. XIV, c. XLVI, dit que vers l'an trois de la quatre-vingt-quinzième olympiade, florissaient en même temps les plus illustres poëtes dithyrambiques, tels que Timothée de Milet, Téleste de Sélinunte, Philoxène de Cythère, et Polyidus.

Le dithyrambe était, chez les Grecs, une sorte de poésie consacrée à Bacchus, et dont il est plus facile de définir le caractère que d'assigner la véritable étymologie. Sur ce genre de poésies, *Voyez* les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. X, p. 306 et suiv.

(36) C'étaient deux philosophes indiens, vers qui Onésicritus avaient été envoyés, comme on le verra plus bas; celui que Plutarque appelle Dandamis est nommé Mandanis dans Strabon, liv. XV, p. 715, et dans Plutarque lui-même à la fin de cette *Vie*. On ne sait pas précisément la cause de ce refroidissement d'Alexandre pour Aristote. Diogène Laërce, dans la *Vie* de ce philosophe, liv. V, seg. X, croit que ce fut pour avoir recommandé à Alexandre le philosophe Callisthène, homme d'une humeur trop brusque, et trop ennemi de la flatterie, pour plaire longtemps à un prince qui voulait passer pour fils de Jupiter : d'autres ont cru que le disciple s'était refroidi pour son maître, parceque celui-ci était plus porté pour les intérêts d'Olympias que pour ceux d'Alexandre.

(37) On ne trouve point dans les anciens géographes un peuple nommé Médare; et tous les critiques s'accordent à y substituer celui de Mœdes ou Mèdes; car l'orthographe de ce nom varie chez les auteurs.

(38) Le Céphise prenait sa source dans la Phocide, baignait les murs de Chéronée, et se déchargeait dans le lac Copaïs en Béotie. Strabon, liv. VII, p. 457.

(39) Justin, liv. IX, c. V, dit que Philippe, après avoir chassé Olympias, mère d'Alexandre, épousa la sœur d'Attalus. Diodore de Sicile, l. XVII, c. II, suit cette opinion, en disant qu'Attalus était frère de Cléopâtre; et quand cet historien, liv. XVI, ch. XCIII, le fait neveu de Cléopâtre, c'est sûrement une erreur, car on ne peut pas supposer qu'Attalus fût neveu de cette princesse. Cependant Plutarque est d'accord avec Pausanias, liv. VIII, chap. VII, et Athénée, liv. XIII, c. I. Ce dernier auteur fait le dénombrement de toutes les femmes de Philippe et des enfants qu'il en eut. La première fut Audata, Illyrienne de nation, de laquelle naquit une fille, appelée Cynna; la seconde se nomma Phila, sœur de Derdas et de Machatas; la troisième, Nicésipolis, de la ville de Phères, qui fut mère de Thessalonicé; la quatrième, Philinna, de la ville de Larisse, qui fut mère d'Aridée; la cinquième, Olympias, mère d'Alexandre; la sixième, Méda, fille de Cithélas, roi de Thrace; la septième, Cléopâtre, sœur d'Hippostratus, et nièce d'Attalus. Arrien, liv. III, pag. 167, fait mention d'une autre femme de Philippe, qu'il appelle Eurydice; mais, ou c'est la même que Cléopâtre, ou bien c'est celle qu'Athénée nomme Audata. *Voyez* Arrien, dans son livre des *Choses arrivées après la mort d'Alexandre*.

(40) Diodore de Sicile, l. XVI, c. LXXIV, l'appelle aussi Pexodore; mais Strabon, l. XIV, p. 656 et 657, le nomme Pixodare.

(41) Au lieu de Phrygius, Meiziriac propose de corriger Erygius. Il se fonde sur un passage d'Arrien, liv. III, p. 167.

(42) L'outrage fait à Pausanias par Attalus, et le meurtre de Philippe, sont racontés fort au long par Justin, liv. IX, ch. VI et VII, et par Diodore de Sicile, liv. XVI, ch. XCIII et XCIV.

(43) Justin, *ibid.*, rapporte plusieurs faits qui, s'ils sont vrais, prouvent clairement qu'elle avait été complice du meurtre de son mari; le caractère de cette reine, et la vengeance qu'elle exerça sur Cléopâtre, porteraient à en croire Justin, dont les récits d'ailleurs ne doivent pas être facilement admis.

(44) C'est le vers 288 de la *Médée* d'Euripide. Alexandre, appliquant ces vers à son sujet, fait entendre à Pausanias qu'il doit immoler l'époux, qui était Philippe; l'épouse, Cléopâtre; et celui qui l'a donnée, Attalus, qui avait fait le mariage de Philippe avec sa nièce.

(45) Olympias, irritée de sa répudiation, dont le mariage

de Philippe avec Cléopâtre avait été la cause, contraignit cette malheureuse princesse de se pendre, après avoir vu tuer son fils entre ses bras, et elle voulut jouir de la barbare satisfaction de la voir pendue. Pausanias, liv. VIII, c. vii, dit qu'Olympias fit jeter Cléopâtre et son fils dans une chaudière d'eau bouillante.

(46) Arrien, liv. I, p. 11, décrit tout ce qu'Alexandre fit contre les Barbares, contre Syrmus, roi des Triballes; contre les Thraciens, les Péoniens, les Agrianiens, les Taulantiens, que M. de Sainte-Croix, *ibid*, p. 45, croit être les Illyriens, et autres.

(47) La prise et la destruction de Thèbes par Alexandre, sont décrites en détail par Arrien, liv. I, pag. 23, et par Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. x-xiii, où cet historien rapporte plusieurs prodiges qui présagèrent aux Thébains le malheur qui les menaçait.

(48) Arrien, liv. I, p. 27, et Élien, liv. XIII, ch. vii, s'accordent avec Plutarque sur les exceptions qu'Alexandre mit à ce massacre général des Thébains. Dion Chrysostome, *Orat.* II, p. 25, donne la raison pour laquelle ce prince pardonna aux descendants de Pindare.

(49) Cette histoire est rapportée fort au long dans Polyen, liv. VIII, c. xl.

(50) Ce sont les mystères de Cérès qu'on célébrait tous les ans à Éleusis, près d'Athènes, avec beaucoup de pompe, au mois de Boëdromion, ou septembre.

(51) Tzetzès, à ce propos, rapporte dans ses *Chiliades* le fait suivant : « Un jour qu'Alexandre assistait à des jeux, un Thébain, nommé Clitomachus, ayant vaincu tous ses rivaux à la lutte, vint recevoir le prix des mains du prince, qui lui demanda qui et d'où il était; Clitomachus lui dit son nom et celui de son père; mais il ajouta qu'il n'avait pas de patrie. Vainqueur une seconde fois au pancratium, il fut interrogé de même par Alexandre; et ayant fait la même réponse, le prince comprit qu'il était Thébain; et, fâché qu'un si vaillant homme n'eût pas de patrie, il lui dit que s'il pouvait gagner le troisième prix, il rebâtirait la ville de Thèbes. Clitomachus l'obtint au combat du ceste, et Alexandre lui tint parole; » mais ce fait n'est guère croyable, car on ne trouve dans aucun autre auteur qu'Alexandre ait relevé les murs de Thèbes; au contraire Diodore, liv. XIX, c. liii et liv, assure que la première année de la cent seizième olympiade, environ vingt ans après sa ruine, Cassandre la rebâtit, en haine d'Alexandre, suivant Pausanias, liv. IX, ch. vii.

(52) On peut être étonné d'un pareil souhait de la part d'Alexandre, à l'égard d'un cynique qui mettait plus d'ostentation et d'orgueil dans sa conduite que de véritable philosophie, et pour lequel les gens sensés d'alors montraient assez peu d'estime.

(53) Plutarque met le nom de cette ville au pluriel : mais Strabon, liv. IX, p. 410, et liv. X, p. 471, le met au singulier. Le tombeau d'Orphée était, dit-on, à Libèthres.

(54) Ptolémée porte l'armée d'Alexandre à trente mille hommes de pied et à cinq mille chevaux; suivant Anaximène, elle était de quarante-trois mille fantassins et de cinq mille cinq cents chevaux. Arrien, liv. I, p. 30, suit l'opinion de Ptolémée; et Diodore de Sicile, liv. XVII, c. xvii, ne compte que trente mille hommes de pied et quatre mille cinq cents chevaux.

(55) Suivant saint Clément d'Alexandrie, l. I des *Stromates*, p. 403, Alexandre passa en Asie l'année qu'Événétus était archonte d'Athènes, la seconde de la troisième olympiade.

(56) Diodore, liv. XVII, ch. xvii et xviii, et Arrien, tom. I, p. 23, ajoutent qu'Alexandre consacra ses armes dans le temple de Minerve, et qu'il y prit en échange d'autres armes, entre celles qui étaient suspendues depuis la guerre de Troie, et dont il s'armait dans toutes les batailles; il faisait aussi porter devant lui, par un écuyer, le bouclier sacré qu'il avait pris dans ce temple.

(57) Élien, liv. XII, ch. vii de ses *Histoires diverses*, raconte qu'en même temps qu'Alexandre couronnait le tombeau d'Achille, Éphestion rendait les mêmes honneurs à celui de Patrocle, pour montrer qu'il était autant aimé d'Alexandre que Patrocle l'avait été d'Achille. C'était l'usage des anciens de couronner ainsi les tombeaux des grands hommes.

(58) Ce fait a été aussi rapporté par Élien, liv. IX, c. xxx, et par Stobée, *Serm.* VII, où il ajoute que ce fut le prêtre du temple qui offrit à Alexandre de lui montrer cette lyre, et que ce prince lui répondit : « Montre-moi la lyre d'Achille, ou plutôt sa lance. »

(59) D'après le tableau que nous avons donné dans la note (5) des mois macédoniens, et de leur correspondance avec nos mois, Daésius était le mois de mai, et Aartémisius le mois d'avril. Amyot a donc fait une faute en traduisant juin et mai, parceque, du temps d'Alexandre, les mois macédoniens n'avaient point encore été rendus fixes et stables, comme ils l'ont été depuis.

(60) Arrien, liv. I, p. 37, dit, comme Plutarque, qu'il était déja tard. Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. xix, met, à la pointe du jour.

(61) Plutarque est d'accord avec Arrien, *ibid.*, pag. 41, sur la rencontre de ces deux satrapes; mais Diodore, *ibid.*, ch. xx, rapporte ce fait autrement. Quinte-Curce, l. VIII, ch. i, se rapproche de Diodore, et ajoute qu'Alexandre avait la tête nue; et que Clitus, l'ayant couvert de son bouclier, coupa la main à Rosacès (Résacès), lorsqu'il allait frapper le roi.

(62) Il y a dans le grec, Clitus le Grand; mais il faut lire Clitus le Noir, comme dans Diodore, c. lvii. On lui donnait ce surnom, pour le distinguer d'un autre Clitus surnommé le Blanc, qui était aussi un des officiers d'Alexandre.

(63) Henri Estienne, dans sa note sur cet endroit, assure que, dans quelques manuscrits, il n'y a que dix mille hommes au lieu de vingt. Diodore dit aussi, liv. XVII, ch. xxi, que, du côté des Barbares, il y eut dix mille fantassins et deux mille chevaux de tués, avec vingt mille prisonniers. Justin, liv. XI, ch. vi, dit que l'armée des Barbares montait à six cent mille hommes, calcul qui est sans vraisemblance. Arrien, liv. I, chap. xiv, ne la porte qu'à vingt mille fantassins et autant de cavaliers. Diodore met cent mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux : c'est peut-être le calcul le plus vrai. Justin ajoute que les Macédoniens en firent un grand carnage; mais il ne fixe pas le nombre des morts.

(64) Justin, *ibid.*, ne met non plus que neuf fantassins; mais il compte cent vingt hommes de cheval. Arrien, *ibid.*, p. 46 et 47, dit qu'il mourut dans cette bataille vingt-cinq officiers d'Alexandre, à qui ce prince fit faire des statues par Lysippe, plus de soixante des autres cavaliers, et trente fantassins. Mais, comme l'observe l'auteur de l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*, p. 51, en réfléchissant sur la résistance que les Perses opposèrent aux Macédoniens, et sur les obstacles que présentait le passage d'une rivière défendue par des troupes nombreuses aux ordres d'un général habile, on ne peut croire que les vainqueurs n'aient perdu qu'un si petit nombre des leurs.

(65) La ville des Xanthiens, située sur le fleuve Xanthus, à deux lieues de la mer, était une des grandes villes de la Lycie; il y a bien de l'apparence que cette fable était de l'invention d'Alexandre pour encourager ses troupes.

(66) Plutarque ne paraît pas adopter ce prétendu prodige, rapporté par plusieurs historiens.

(67) *Voyez* ce que dit Strabon, liv. XIV, p. 666, relati-

vement à ce passage, qui n'est rien moins que miraculeux.

(68) Ce Théodecté, qui, au rapport d'Étienne de Byzance, au mot *Phasélis*, était d'une grande beauté, était fils d'Aristandre Phasélitain. Il composa cinquante tragédies, écrivit sur la rhétorique, fit plusieurs oraisons, et mourut enfin à Athènes.

(69) Cette ville prit son nom de Gordius, père de Midas, premier roi des Phrygiens. Justin, liv. XI, ch. VII, raconte l'histoire de ce Gordius.

(70) Arrien, liv. I, pag. 87, est conforme à Plutarque, par rapport à l'écorce dont ce nœud était fait; mais le scholiaste d'Euripide sur la tragédie d'*Hippolyte*, dit d'après Marsyas, au premier livre des *Macédoniques*, que le nœud gordien était de branche de vigne. Gordium était entre la grande et la petite Phrygie.

(71) Thémistius, liv. VIII, p. 95, rapporte, au sujet de ce Memnon, un beau mot d'Alexandre : On conseillait à ce prince de se défaire de lui par quelque voie que ce fût, afin de se rendre plus promptement maître de l'Asie : « Non, répondit Alexandre; mais d'un ami de Darius » faisons-en un ami d'Alexandre, en sorte qu'il transporte » sur nous l'affection qu'il a pour lui. »

(72) Il y a dans le grec, *asgande*, nom inconnu aux savants; celui d'*astande*, qui lui ressemble beaucoup, se trouve dans Eustathe et dans Suidas. Ce mot répond assez bien à la qualité de surintendant des postes, de directeur des affaires particulières et des ordres secrets du roi.

(73) Quinte-Curce, qui rapporte aussi cette histoire, ajoute, liv. III, ch. VI, que le médecin Philippe avait été sollicité par Darius de faire mourir Alexandre, en lui promettant mille talents (cinq millions), et le mariage de sa sœur, suivant la lettre que Parménion écrivit à Alexandre. Sénèque, liv. II *de la Colère*, c. XXIII, s'est trompé lorsqu'il fait écrire cette lettre par Olympias à Alexandre; il contredit en cela tous les autres auteurs.

(74) Il y a dans le grec Pindarus; mais il faut corriger Pinarus, d'après le témoignage d'Arrien, liv. II, p. 95, qui, en décrivant cette bataille, nomme deux fois le fleuve Pinarus; on le lit aussi dans les éditions les plus correctes de Quinte-Curce, liv. III, c. VIII.

(75) Ce nombre est sûrement exagéré; il ferait le sixième de l'armée persane, que quelques historiens font monter à six cent mille combattants; ce qui n'est pas plus vrai que le nombre des morts.

(76) Le mot d'Alexandre a été pris par la plupart des traducteurs, comme un témoignage de son admiration pour la magnificence de Darius; en sorte qu'il aurait fait consister dans ces délices la dignité et la puissance d'un roi : mais M. Mosès Dusoul le regarde comme dicté par un sentiment de pitié, sur la fausse idée que l'on avait de la majesté royale, en l'attachant à des choses si vaines. Je crois ce sens d'autant plus vrai, qu'à cette époque Alexandre ne s'était pas encore laissé corrompre par le luxe des peuples de l'Asie.

(77) Ce mot d'Alexandre, et ses réponses aux propositions infames qui lui sont faites par quelques uns de ses courtisans, justifient ce que Plutarque a dit de sa continence au commencement de cette *Vie*. Heureux s'il eût toujours conservé cette sage retenue.

(78) Ada était fille d'Hécatomnus, roi de Carie; elle eut trois frères, Mausole, Pixadorus et Hidryéus, qu'elle épousa, et une sœur, Artémise, si célèbre par son amour pour son époux et frère Mausole. Devenue reine de Carie, elle fut, après la mort de son mari, chassée de son royaume par son jeune frère Pixadorus; cinq ans après, elle fut rétablie sur le trône par Alexandre.

(79) L'usage des Grecs et des Romains était de dîner assis, c'est-à-dire de ne pas se coucher sur des lits, parceque ce repas était fort court; mais ils se couchaient ordinairement pour souper, parcequ'alors ils étaient débarrassés de leurs affaires. Les femmes étaient toujours assises à table.

(80) C'était l'histoire de sa vie, écrite en forme de journal par Eumène de Cardie et par Diodatus d'Erithrée, qui donnèrent à ce livre le titre d'*Éphémérides*.

(81) Le terme dont Plutarque se sert pour exprimer cet ascendant que les flatteurs avaient pris sur Alexandre est très remarquable; il est emprunté des écuyers, qui montent sur un cheval, et qui le mènent partout où il leur plaît, et comme ils veulent. La manière dont M. Dacier l'a rendu est singulière, et s'entend à peine dans notre langue. Ils le faisaient, dit-il, danser tant qu'ils voulaient, sur cette matière.

(82) Les dix mille drachmes valaient neuf mille livres de notre monnaie; cette dépense de sa table n'était pas pour toute la journée, mais seulement pour le souper : car Plutarque ne parle ici que de ce repas. Athénée, l. IV, c. X, rapporte aussi, d'après Éphore d'Olynthe, qu'Alexandre dépensait à son souper cent mines, qui font dix mille drachmes, et qu'il avait ordinairement à sa table soixante ou soixante-dix de ses amis; ce qui faisait, par tête, environ cent quarante drachmes (cent vingt-six livres) ou cent soixante-six, près de cent cinquante-cinq livres de notre monnaie.

(83) Plutarque a emprunté cette comparaison d'Horace, liv. II, satire V :

Ut canis a corio numquam absterrebitur uncto.

« Comme on ne parviendra jamais à chasser un chien de la curée. »

(84) Ce colosse, suivant Diodore de Sicile, liv. XIII, ch. VIII, avait été fait et consacré dans la ville de Géla en Sicile; mais les Carthaginois ayant pris cette ville, le transportèrent à Tyr.

(85) On sent bien que ces sortes de rêves, si fréquents chez les anciens, sont des contes faits après coup.

(86) C'est une suite de la vanité de ce gouverneur, qui, comme Plutarque l'a dit au commencement de cette *Vie*, s'appelait lui-même Phénix, et donnait à Alexandre le nom d'Achille.

(87) Il y a dans le grec, le troisième jour du mois finissant, c'est-à-dire le vingt-huit, et non le vingt-sept, comme a traduit Amyot.

(88) Selon Quinte-Curce, liv. IV, ch. VI, ce fut un corbeau qui laissa tomber cette motte de terre. Quant à la blessure de ce prince, Quinte-Curce rapporte qu'il la reçut à l'épaule d'un coup de flèche, et qu'il tomba évanoui après avoir perdu beaucoup de sang. Suivant Arrien, ce fut d'un trait lancé par une catapulte.

(89) Le texte grec dit qu'Homère l'aida de ses conseils; mais un manuscrit donne une autre leçon, qui a été adoptée par plusieurs critiques.

(90) Cette île du Phare est à mille pas d'Alexandrie, et forme le port de cette ville, qui est fort grand et double, car il sert à l'île et à Alexandrie; il a d'ailleurs deux entrées. Ce vaste étang qu'elle sépare de la mer est au midi, et s'appelle le lac Maréa ou Maréotis.

(91) Strabon, *ibid.*, donne aussi à la ville d'Alexandrie la forme d'un manteau, ainsi que Pline, liv. VI, c. X; elle dut perdre cette figure en s'agrandissant.

(92) Q. Curce, liv. IV, c. VII, fait le même récit; mais Strabon, liv. XVII, p. 814, dit que ces pluies abondantes, et ces corbeaux qui vinrent montrer le chemin aux soldats d'Alexandre, sont des inventions de Callisthène, qui avait voulu flatter ce prince, et qui même n'avait mis que deux corbeaux, au lieu de cette troupe que supposent Plutarque et Q. Curce.

(93) Amyot semble avoir craint de traduire la ville d'Am-

mon, et il met toujours le temple; cependant Q. Curce, *ibid.*, et Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. L, assurent que le lieu où était le temple de Jupiter avait une enceinte de trois fortes murailles, qui contenaient une grande multitude d'habitants.

(94) C'est le vers 340 de l'*Iliade*, où Homère parle de la blessure que Diomède fait à Vénus. Sénèque, épît. LIX, dit qu'Alexandre le prononça lorsqu'il fut blessé aux Indes.

(95) Il est qualifié sophiste par Élien; philosophe, par Athénée et Diogène Laërce.

(96) On n'entend pas bien quelle fut la cause du reproche qu'Alexandre fait ici à ce sophiste; mais Diogène Laërce, liv. IX, seg. LVIII, le rapporte clairement.

(97) C'eût été sacrifier beaucoup à un motif bien frivole; cela prouve quelle était la violence des desirs d'Alexandre.

(98) Voilà un trait qui montre la passion que les Athéniens avaient pour les spectacles, puisqu'ils obligeaient tous les comédiens de se rendre à Athènes pour y jouer aux fêtes de Bacchus, sous peine d'amende.

(99) Amyot a traduit que Darius écrivit à Alexandre et à ses amis; peut-être avait-il une autre leçon que celle que nous avons aujourd'hui dans les éditions; car outre Plutarque, Q. Curce dit clairement, liv. IV, ch. XI, que Darius députa vers Alexandre dix de ses principaux parents. Quant aux offres qu'il fit à Alexandre, les opinions sont différentes.

(100) Plutarque commet ici une faute considérable, qui a été relevée par M. de Bougainville. Je renvoie le lecteur au Mémoire de M. de Bougainville, où il verra les preuves que ce savant académicien donne de son opinion; *Académie des Inscriptions*, tom. XXV, p. 34 et suiv.

(101) Mithrès, une des divinités adorées par les Perses, et que plusieurs auteurs anciens croient être le soleil, est appelée par Plutarque intermédiaire ou médiateur.

(102) On appelait le trône des Perses, le trône de Cyrus, à cause des grandes qualités de ce prince, et parcequ'il était regardé, par ses conquêtes, comme le fondateur de ce vaste empire.

(103) Diodore, liv. XVIII, ch. LIII, s'accorde avec Plutarque, et donne à Darius huit cent mille hommes de pied et deux cent mille chevaux. Arrien, liv. III, p. 175, met un million de fantassins et quarante mille hommes de cheval. Justin, liv. XI, ch. IX, réduit ce nombre à quatre cent mille hommes de pied et cent mille chevaux. Pour Q. Curce, il s'éloigne trop des autres auteurs, pour qu'il n'y ait pas erreur dans les nombres; d'ailleurs il ne s'accorde pas avec lui-même, comme on peut le voir en comparant les passages du liv. IV, ch. IX, et du liv. III, c. II. Les historiens ne sont pas plus d'accord sur la perte que firent les deux armées. Quinte-Curce, liv. IV, ch. XVI, ne met du côté d'Alexandre que trois cents hommes. Diodore, liv. XVII, ch. LXI, en compte cinq cents. Cent hommes et mille chevaux restèrent sur le champ de bataille, ou périrent à la poursuite des vaincus, suivant Arrien, qui exagère beaucoup la perte de ces derniers, en la faisant monter à trois cent mille. Diodore la réduit à quatre-vingt-dix mille. Quinte-Curce paraît avoir adopté le calcul le plus vraisemblable; il ne compte que quarante mille hommes du côté des Perses.

(104) Il y a dans le texte Gausamèles; mais c'est Gaugamèles qu'il faut lire, d'après Strabon, liv. XVI, pag. 737; Arrien, *ibid.*, et Pline, liv. VI, c. XXVI.

(105) Plutarque, dans la *Vie de Camille*, ch. XXIII, dit que la bataille d'Arbelles fut donnée le seize de Boédromion; et comme il marque ici que l'éclipse de lune arriva onze jours auparavant, on peut en conclure qu'elle eut lieu le quinze de ce mois, et que ce même jour était le premier de la fête des Mystères.

(106) Il y a dans le texte: à Phébus ou Apollon; mais quelques manuscrits portent, à la Peur; ce qui est plus vraisemblable, parceque tous les auteurs assurent que ce prince et ses courtisans furent très effrayés, quand ils virent la multitude innombrable des ennemis. La méprise a été facile aux copistes, parceque les deux mots grecs ne diffèrent que d'une lettre.

(107) Les monts Gordyens font partie de la chaîne du mont Taurus, qui sépare l'Arménie de la Mésopotamie, et qui, s'élevant ensuite, prend le nom de Niphates, où est la source du Tigre.

(108) Athénée, liv. XI, c. IX, dit qu'Hélicon et son père Acésus étaient de très habiles ouvriers dans l'art de la broderie. Quelques auteurs disent que ces deux artistes furent les premiers qui travaillèrent au voile de Minerve Poliade à Athènes.

(109) On a peine à croire cette basse jalousie dans un capitaine d'une si grande réputation, qui avait en part à tout ce qu'Alexandre avait fait d'illustre, et qui lui-même s'était signalé par tant de belles actions.

(110) Alexandre, par cette générosité envers les Grecs, voulait sans doute leur faire oublier l'asservissement où il les tenait, et en particulier la cruelle vengeance qu'il avait tirée de la résistance des Thébains.

(111) *Voyez*, sur ce fait particulier, ce qui en est dit dans la *Vie d'Aristide*, c. XX.

(112) Phayllus, ou, selon d'autres, Phaylus, avait, suivant Hérodote, liv. VIII, ch. XLVII, remporté trois fois la victoire aux jeux pythiques. Suidas et le scholiaste d'Aristophane, sur la cinquième scène du premier acte des *Acharniens*, rapportent une épigramme écrite sur sa statue, laquelle atteste que cet athlète franchissait, en sautant, un espace de cinquante-cinq pieds, et qu'il lançait le disque à quatre-vingt-quinze.

(113) Le naphte est un bitume, ou une huile très fluide. Il y en a de plus ou moins coloré; il s'en trouve qui a la légèreté, la blancheur et la limpidité de l'esprit-de-vin.

On ne trouve le naphte que dans le voisinage des terrains, ou dans des terrains mêmes qui brûlent ou qui ont brûlé autrefois; et partout où l'on trouve du naphte pur, volatil et très inflammable, on peut être assuré que le feu est actuellement sous la terre d'où il découle: car il perd de sa légèreté et de sa volatilité avec le temps, par le froid et en vieillissant. Il est produit par les embrasements souterrains, et par la combustion des bitumes et du charbon de terre, auxquels le naphte doit son origine.

Le bitume, dont, comme on l'a dit, le naphte est une espèce, le bitume le plus anciennement connu, est l'asphalte ou bitume de Judée; on le tirait du lac Asphaltite ou de Judée. On en trouvait des sources abondantes aux environs de Babylone. Il était devenu l'objet d'un commerce considérable. L'Égypte, surtout, en faisait la principale matière de ses embaumements. Le pétrole, qui n'est qu'un bitume fluide et moins grossier, se trouve partout. Le naphte est plus rare; cependant on en recueille à Modène, et plus abondamment encore sur la surface de la mer, aux environs du Vésuve, dans le temps des éruptions de ce volcan.

(114) Les critiques se sont aperçus qu'il y avait ici une lacune dans le texte. Le traducteur latin, Xylandre, a soupçonné que Plutarque y rapportait deux opinions différentes sur la nature du naphte; une de ces opinions a échappé aux copistes: M. Dacier l'a suppléée en ajoutant ces mots: Si c'est une sorte de bitume liquide; et j'ai adopté cette addition.

(115) C'est ce que Théophraste atteste dans le quatrième livre *des Plantes*. Cependant Pline, liv. XVI, ch. XXXIV, écrit que de son temps le lierre venait en Asie, quoique Théophraste l'eût nié. Si cela est vrai, il faut que ce soit

en d'autres lieux que dans le terroir de Babylone; car ni le climat ni la plante n'ont changé.

(116) Hermione, ville de l'Argolide, entre les golfes Argolique et Saronique. La pourpre d'Hermione était moins estimée que celle de la Laconie, dont les anciens faisaient le plus grand cas, et qui était extrêmement chère. On peut juger, par la dix-huitième ode du second livre d'Horace, quel cas on en faisait à Rome.

(117) Q. Curce, l. V, c. VI, et Diodore de Sicile, l. XVIII, ch. LXVI, portent cette somme à cent vingt mille talents (six cents millions). Strabon, liv. XV, p. 731, fait entendre que tout l'argent trouvé dans le trésor des Darius montait à cent quatre-vingt mille talents (neuf cents millions), et qu'Alexandre les fit transporter à Ecbatane.

(118) Plutarque désigne ici les cinquante jeunes gens qu'Amyntas avait amenés à Alexandre. Ils étaient des premières familles de Macédoine, servaient le roi à table, lui menaient ses chevaux quand il allait au combat, le suivaient à la chasse, et faisaient la garde nuit et jour à la porte de sa chambre. Quinte-Curce, liv. V, ch. I.

(119) Athénée, liv. XII, ch. IX, et Élien, liv. IX, chapitre III, rapportent presque les mêmes choses de la magnificence et du luxe des courtisans d'Alexandre; mais ils diffèrent de Plutarque en quelques points.

(120) L'ichneumon est un des animaux sur lesquels les anciens ont débité des choses singulières. *Voyez* Pline, liv. VIII, c. XXIV et XXV.

(121) Plutarque nomme le pays de cet Euryloque, pour le distinguer d'un autre personnage de ce nom, frère d'Épimènes, qui avait conspiré contre Alexandre. Quinte-Curce, liv. VIII, c. VI.

(122) On ne sait si ce Mégabyse était un gouverneur de province ou de ville, ou un des prêtres du temple de Diane à Éphèse; car c'était le nom qu'on donnait à tous les prêtres de ce temple, au rapport d'Hésychius, d'Appien, de Pline et de Strabon, qui ajoute qu'ils étaient eunuques.

(123) Ce nombre de stades, à vingt stades par lieue, fait cent soixante-cinq lieues. C'est une marche bien forte; et il paraît difficile qu'une cavalerie nombreuse puisse fournir de si longues traites, et faire, pendant onze jours de suite, quatorze lieues par jour. M. de Sainte-Croix a donné un moyen de réduire de beaucoup ces marches, qui paraissent extraordinaires; il dit que le stade employé par les historiens d'Alexandre n'était que de cinquante toises deux pieds cinq pouces, au lieu que le stade ordinaire était de cent toises; ainsi c'est la moitié à retrancher dans tous les calculs de ce genre, qui se trouvent fréquemment dans son Histoire.

(124) Arrien prétend qu'Alexandre répandit l'eau par terre, en présence de toute l'armée.

(125) Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. LXXV, et Arrien, placent la mort de Darius à la troisième année de la cent douzième olympiade, Aristophon étant archonte d'Athènes, au mois d'Hécatombéon (juillet). Il était âgé de cinquante ans, et en avait régné six.

(126) Plutarque suit ici une opinion particulière sur la mort de Bessus, qui est racontée diversement par les auteurs. *Voyez* Arrien, liv. IV, p. 235; Quinte Curce, l. VI, c. V, et Diodore de Sicile, liv. XVII, c. LXXXIII.

(127) Ce frère de Darius est appelé Exathrès dans le texte, et Oxathrès par Q. Curce et Diodore de Sicile. Strabon, liv. XII, pag. 544, et Étienne de Byzance, au mot *Amestris*, le nomment Oxyathrès.

(128) Plutarque, qui dit ici que la mer Caspienne est un lac formé par les Palus-Méotides, va dire, quelques lignes plus bas, qu'elle est un golfe de l'Océan septentrional. Ce sont deux erreurs; la mer Caspienne n'est point formée par les Palus-Méotides, qui n'ont avec elle aucune communication, non plus que l'Océan septentrional, comme l'ont démontré les excursions faites sous les califes arabes, dans les régions septentrionales de cette partie de notre continent. L'opinion de la douceur de ses eaux n'est pas dénuée de fondement. Elle est sensible le long des côtes, à une distance plus ou moins grande, selon la rapidité des fleuves qui s'y déchargent.

(129) Quinte Curce, liv. VI, c. V, et Diodore, liv. XVII, c. LXXVI, disent que ce fut au pays des Mardes qu'Alexandre perdit son cheval. Arrien, liv. V, pag. 505, nomme le pays des Uxiens. C'est peut-être la contrée que Marc-Paul de Venise, liv. I, chap. XXV, appelle le royaume de Balaxaam, où il assure qu'il y avait encore de son temps de la race de Bucéphale, et que tous les chevaux qui en venaient, portaient en naissant une certaine marque sur le front.

(130) Quelques écrivains ont cru que l'hommage exigé des Macédoniens par Alexandre était un honneur purement civil; et que les Perses mêmes ne rendaient à leurs monarques que des honneurs de cette sorte, et non une adoration religieuse. Il paraît cependant que ce peuple adorait son roi comme un dieu. Les Perses se prosternaient jusqu'à mettre leur visage en terre et leurs mains derrière le dos. Q. Curce dit formellement, liv. VI, chapitre VI, que ce prince commença à souffrir qu'on s'étendît à terre devant lui en l'adorant; et liv. VIII, c. V, il raconte que Polyperchon se moqua d'un Perse qui, en adorant Alexandre, touchait la terre de son menton.

(131) Les auteurs parlent diversement de la première espèce d'habillement que Plutarque désigne ici. Hésychius et Suidas disent que c'étaient des hauts-de-chausses, ou bien des brodequins et même des souliers. Le second mot du texte exprime une robe à la façon des Perses; la tiare était l'habillement de l'été; mais les rois la portaient droite, et les autres courbée. On croit qu'elle ressemblait un peu au turban que les Turcs et les Perses portent encore aujourd'hui.

(132) Ce fleuve, qu'Alexandre et ses troupes prenaient pour le Tanaïs, est un fleuve bien différent, qui prend sa source au mont Caucase, et se décharge dans la mer Caspienne. Au reste, Pline l'appelle Jaxarte; Suidas, Jaxartes; et Arrien, Orxantes.

(133) Cette reine est appelée Thalestris par Quinte-Curce, Diodore de Sicile, et Arrien. Mais Justin la nomme Thalestris; et Strabon, Thalestria. *Voy.* ce que nous avons dit des Amazones dans la *Vie de Thésée*, c. XXVI.

(134) Il y a dans le grec *isangelus*, mot qu'Amyot a traduit par celui de rapporteur; mais c'est certainement une faute. Cette faute a été corrigée par M. Dacier, qui a suivi la correction indiquée par deux savants critiques qui ont proposé de substituer à ce nom d'office celui de Théangela, ville de Carie, qui était la patrie de ces deux historiens. Cette correction est d'autant plus sûre, que les historiens nommés ici par Plutarque, avec Charès et Philippe, sont tous désignés par leur patrie, et non par leur emploi.

(135) La marche que Plutarque prête ici à Alexandre n'est pas bien claire. Lorsqu'il fit à ses soldats le discours qu'on va lire, il devait être dans la Parthienne; et sur les mouvements qui s'élevèrent en Hyrcanie, il entra dans cette province; cette marche est indiquée par l'histoire.

(136) Suivant Arrien, Strabon, Pausanias et Diodore, le père de Roxane s'appelait Oxyarte; il était roi ou satrape des Bactriens. Quinte-Curce la fait fille de Cohortanus; il y a apparence que le nom de Cohortanus a été changé par les copistes dans Plutarque, et qu'il faut le rétablir ici.

(137) Diodore nomme ce Macédonien Dimnus. Le nom de la ville où il était né est altéré dans le texte grec; elle

est appelée Chalastra ou Chalestré par Hésychius, Suidas et Pline. C'était une ville et un lac de Macédoine, d'où l'on tirait du nitre excellent.

(138) Ce nom est écrit Cébalinus dans Diodore de Sicile et dans Quinte Curce.

(139) Dans un manuscrit, cet officier est nommé Métron; il était maître de la garde-robe.

(140) Il se tua lui-même, en se perçant de son épée. Les gardes le portèrent dans la tente d'Alexandre; mais il avait déja perdu la parole, et expira dans le moment. Plutarque va dire que Philotas fut mis à la torture; mais Ptolémée et Aristobule, témoins oculaires, n'en parlaient point dans leurs Mémoires, où ils rapportaient seulement que Philotas avait été percé de traits.

(141) Cette ville était dans l'Acarnanie, à l'embouchure du fleuve Achéloüs, suivant Polybe, liv. IV, p. 458; Strabon, liv. X, p. 459, en marque la situation. Depuis, elle prit le nom d'Erysichia et de Dramageste.

(142) Ces trois moutons ayant déja reçu les libations sacrées, étaient regardés comme des victimes offertes aux dieux, et réservées à la mort. En suivant Clitus, c'était, dans la science des devins, lui annoncer qu'il était destiné au même sort, et qu'il allait bientôt servir de victime.

(143) Arrien, liv. IV, et Quinte-Curce, liv. VIII, c. II, avec Justin, liv. XII, ch. VI, et Lucien dans le *Dialogue d'Alexandre et de Philippe*, ajoutent, à ce qu'a dit Plutarque sur le débat de paroles qui eut lieu entre Alexandre et Clitus, que ce qui échauffa davantage ce dernier, c'est qu'Alexandre, non content de vanter ses belles actions, rabaissa beaucoup celles de Philippe.

(144) Quinte-Curce, liv. IX, ch. V, donne à ce garde le nom d'Aristonus.

(145) Plutarque ne cite que le premier vers de ce passage de l'*Andromaque*; c'est le 693ᵉ. Comme Plutarque dit que Clitus prononça le passage entier d'Euripide, dont il ne cite que le premier vers, parceque de son temps on savait les pièces d'Euripide par cœur, je le traduirai ici en entier :

Quel usage pervers les Grecs ont introduit!
Quand dans les champs de Mars une nombreuse armée
Des ennemis vaincus érige le trophée,
A la postérité jamais ces monuments
N'attestent des soldats les exploits éclatants
Le général a seul le prix de la victoire,
Et des travaux d'autrui reçoit toute la gloire.

(146) On voit par ce passage que l'usage des portières est d'une grande antiquité. Par les figures qui sont dans un manuscrit de Térence fort ancien, on voit qu'il y en avait presque à toutes les portes.

(147) Il semble qu'Aristandre aurait mieux fait de ne pas offrir si tôt à Alexandre ce motif de consolation, qui, en rejetant sa faute sur le destin, persuadait à ce prince qu'il était moins coupable qu'il ne l'avait cru d'abord.

(148) Callisthène, de la ville d'Olynthe en Thrace, était un philosophe très instruit; il avait une probité rigide qui convenait peu à la cour d'un prince enivré de ses succès et de sa gloire : nous verrons bientôt qu'il en fut la victime.

(149) Nous avons déja parlé d'Anaxarque dans les notes sur cette *Vie*. On dit qu'il avait eu pour maître Diomènes de Smyrne, ou Métrodore, philosophes peu connus : d'autres disent qu'il avait étudié sous Démocrite. La raillerie que lui fait plus bas Callisthène montre qu'il n'avait pas négligé, auprès d'Alexandre, le soin de sa fortune.

(150) Nous venons de dire que Callisthène était né à Olynthe. Philippe, père d'Alexandre, avait détruit cette ville, comme on le voit dans plusieurs endroits des *Oraisons* de Démosthène et des ouvrages de Plutarque.

(151) C'est un vers d'Euripide, cité par Cicéron, l. XIII de ses *Épîtres familières*, ép. XV. Alexandre en l'appliquant à Callisthène, lui faisait entendre que cette liberté lui serait funeste; et c'est ce qu'Aristote lui avait prédit.

(152) Chez les anciens, le premier convive qui recevait la coupe chantait une de ces chansons qu'on appelait *scholies*. Ici les convives prient Callisthène de substituer à ces *scholies* l'éloge des Macédoniens.

(153) Ce vers, tiré des *Bacchantes* d'Euripide, est le 266ᵉ.

(154) C'est un proverbe que Zénobius rapporte, *Cent.* III, prov. LXXVII. Plutarque l'a déja cité dans le *Parallèle de Lysandre et de Sylla*, et dans la *Vie de Nicias*.

(155) C'est le vers 107ᵉ du vingt-unième livre de l'*Iliade*. Peut-être était-ce une manière indirecte de dire à Alexandre que tout ce qu'il faisait le conduirait bientôt au tombeau.

(156) Il est certain que, sans vouloir justifier la cruauté d'Alexandre envers Callisthène, on peut dire que ce philosophe eut tort de braver ainsi un prince dont il connaissait le caractère emporté; il fallait, ou quitter sa cour, ou s'y conduire avec plus de prudence.

(157) Il se tourna vers le foyer, parceque c'était le côté où Alexandre était assis; et par-là il voulait faire entendre qu'il fallait déja mettre Alexandre au nombre des dieux domestiques et tutélaires.

(158) *Voyez* Quinte-Curce, liv. VIII, ch. I; et Arrien, liv. IV, p. 268.

(159) Arrien, liv. IV, p. 272, observe que les auteurs qui avaient écrit du temps même d'Alexandre, et qui avaient été les témoins oculaires des actions de ce prince, ne s'accordaient pas sur le genre de mort de Callisthène. Si, comme le dit Aristote, les Macédoniens ont jugé Callisthène, l'arrêt prononcé contre lui a dû être conforme à leurs usages; ce philosophe aura donc été lapidé ou percé de traits, et n'aura souffert aucun des autres supplices par lesquels les divers auteurs le font mourir. Alexandre était trop bon politique pour étaler aux yeux des Macédoniens l'appareil des tourments inventés par les peuples qu'il venait de vaincre.

(160) Les anciens, lorsqu'ils voyaient des prodiges qui leur paraissaient funestes, se faisaient purifier, dans la pensée que cette expiation les mettrait à couvert du danger qui les menaçait. Les Babyloniens passaient pour les plus habiles dans ces différentes sortes d'expiations, qui, pour la plupart, avaient pris naissance dans leur pays.

(161) On ne voit pas trop comment ce double signe, qui accompagnait la tiare, pouvait faire craindre à Alexandre que l'empire ne tombât dans les mains d'un homme lâche et obscur; il y avait plus d'apparence qu'il en présageait le partage.

(162) Il y a mot à mot dans le texte : *Qui avait l'intendance des tapisseries du roi*. Il paraît que lorsque le roi était en marche avec son armée, les stromatophylaces, dont Proxénus était le chef, avaient la charge de dresser, resserrer et faire partir la tente du roi, avec les tapisseries qui servaient à la couvrir, comme Plutarque le donne à entendre, en disant que Proxénus dressait la tente du roi. Quant à la source d'huile qu'on trouva près du fleuve Oxus, Strabon en parle, liv. XI, p. 518. Il est vrai qu'il attribue au fleuve Ochus ce que Plutarque dit de l'Oxus; mais ces deux fleuves se mêlent et coulent ensemble pendant quelque espace de chemin.

(163) Sur ces roches dont Alexandre se rendit maître, *voyez* Quinte-Curce, liv. VII, c. II; liv. VIII, c. II et XI; Arrien, l. IV, p. 282, 286 et 306; Strabon, l. XI, p. 517; liv. XV, p. 688; et Philostrate, liv. XI, c. V de la *Vie d'Apollonius de Tyane*.

(164) Justin, liv. XII, c. VII, l'appelle Dionysiopolis, et est d'accord avec Arrien, liv. V, p. 315. On lui donne à présent le nom de Nerg.

(165) Strabon, liv. XV, p. 698, s'accorde avec Plutarque sur la bonté et la fertilité du pays où régnait Taxile, et le compare aussi à l'Égypte, en ajoutant qu'il était situé entre l'Indus et l'Hydaspe. Ce roi s'appelait Omphis, et selon quelques uns Mophis; en parvenant au trône, il prit le nom de Taxile, qu'on donnait à tous les rois de ce pays.

(166) Quinte-Curce dit qu'Alexandre lui renvoya tous les présents qu'il lui avait apportés, et y ajouta mille talents, (cinq millions de notre monnaie), avec une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, de robes à la persienne, et trente de ses chevaux, harnachés comme ceux qu'il montait lui-même.

(167) Cette action barbare n'est pas, à beaucoup près, la seule tache qui ternisse la vie d'Alexandre. Plusieurs traits semblables démontrent qu'il oublia à la fin de son règne cette clémence qui l'avait caractérisé au commencement. M. de Sainte-Croix les a rapportés, pag. 142, et j'y renvoie, pour abréger.

(168) Frontin, liv. I, c. IV, et Polyen, liv. IV, c. III, p. 9, rapportent aussi ce stratagème d'Alexandre, que d'autres cependant ont attribué à Porus.

(169) Plutarque, en citant cet auteur, décrédite la particularité qu'il raconte; car nous avons déja remarqué, d'après Strabon, liv. XV, p. 698, que de tous les historiens d'Alexandre, Onésicritus était celui qui avait le plus donné dans les fictions, et qui, par ses mensonges, avait surpassé tous ceux qui préféraient le merveilleux à la vérité.

(170) La huitième heure du jour tombait, dans ce pays et dans la saison où cette bataille fut donnée, à deux heures dix minutes de l'après-midi, d'après le calcul de Meiziriac.

(171) Au lieu de spithame, Amyot et Dacier ont mis palme; mais, comme l'observe Meiziriac, la spithame contenait trois palmes, et était la moitié de la coudée. Au reste, Arrien, liv. V, pag. 348, et Diodore de Sicile, liv. XVII, c. LXXXVIII, disent que Porus avait cinq coudées de haut; et le dernier ajoute qu'il avait la poitrine deux fois aussi large que l'homme le plus robuste, et qu'il lançait un javelot avec tant de force, qu'on eût dit qu'il partait d'une batterie.

(172) La plupart des auteurs appellent cette ville Bucéphala; suivant quelques uns d'entre eux, Bucéphale fut tué à la bataille par le fils de Porus.

(173) Cet historien vivait du temps de Tibère, et était contemporain de Potamon, qui avait écrit l'*Histoire des exploits d'Alexandre dans les Indes*. Il est différent d'un autre Sotion qui avait vécu vers le temps de Ptolémée Philométor, et était auteur d'un *Traité des successions des philosophes*, dont Héraclide Lembus, fils de Sérapion, fit un abrégé.

(174) Il y a dans le grec, de cent orgyes. L'orgye était de six pieds; les cent orgyes font justement un stade; les trente-deux stades de largeur qu'on donnait à ce fleuve, feraient plus d'une lieue et demie; mais ce calcul est exagéré.

(175) Les auteurs latins, tels que Quinte-Curce, liv. IX, c. II; et Pline, liv. VI, c. XIX, appellent ces peuples Gangarides; mais tous les auteurs grecs leur donnent le nom de Gandarides, Gandarites ou Gandares, parceque leur ville capitale se nommait Gandara. Quinte-Curce ne donne qu'un même roi à ces deux peuples; mais il paraît, par Strabon, que c'étaient deux peuples séparés : les Gandarites, vers les sources du Gange; et les Prasiens, sur les bords de ce fleuve, à l'endroit où il en reçoit un autre, nommé Érannoboas. La capitale des Prasiens était nommée Palibothra; et le roi, outre son nom de famille, portait encore celui de sa ville, et était appelé Palibothrus. Strabon, liv. XV, p. 702. Le P. Lubin croit que c'est la ville appelée présentement Holobassa, dans l'empire du Grand-Mogol. Pline dit que le roi des Prasiens entretenait ordinairement six cent mille hommes de pied, trente mille chevaux et neuf mille éléphants.

(176) Ce roi est aussi appelé Sandrocottus par Justin, liv. XV, c. IV. Athénée, liv. I, c. XV, lui donne ce nom; et liv. XII, c. VII, celui d'Androcottus; il dit qu'il était Phrygien de nation.

(177) Diodore, liv. XC, c. XVII, dit qu'il fit bâtir à l'honneur des douze dieux des autels qui avaient soixante-quinze coudées de haut. Ils portaient ces inscriptions : *A mon père Ammon : à Hercule mon frère : à Minerve Prevoyante : à Jupiter Olympien : aux Cabires de Samothrace : au Soleil des Indes : à mon frère Apollon.*

(178) Quinte-Curce, liv. IX, ch. II, nomme ce roi Aggrammes. Diodore, liv. XVII, l'appelle Xandrames, et dit qu'il était fils d'un barbier; que la reine l'ayant pris en affection, à cause de sa belle taille, l'avait élevé à une grande place auprès du roi. Ce scélérat ayant tué ce prince en trahison, s'empara du royaume, sous prétexte de la tutelle des enfants, qu'il fit mourir ensuite. Son fils lui succéda; et c'est celui qui régnait lors de l'expédition d'Alexandre.

(179) Les Malles ou Malliens étaient un peuple d'Asie; mais il pouvait y avoir aussi une ville qui portât leur nom; ce qui était assez ordinaire.

(180) Arrien, Diodore et Quinte-Curce donnent à Peucestas seul la gloire d'avoir sauvé la vie à Alexandre. Quant aux autres capitaines qui partagèrent le danger de ce prince, les historiens ne sont pas d'accord; les uns nomment Léonatus et Abréas; d'autres y joignent Ptolémée; mais leur opinion est combattue par Arrien et par Quinte-Curce.

(181) Ils n'avaient pas ce nom-là du temps d'Alexandre. Il y avait deux sectes de ces philosophes; les uns appelés brachmanes, et les autres germanes : les brachmanes étaient les plus estimés, parceque leur conduite était plus d'accord avec leurs principes. *Voy.* Strabon, l. XV, p. 712 et suiv.

(182) C'était un usage très ancien de se proposer ainsi des questions difficiles, même entre les rois.

(183) M. Dacier croit qu'il y a une faute dans le texte, et qu'il faut en retrancher la négation.

(184) Strabon rapporte cette histoire, liv. XV, p. 715.

(185) Plutarque s'exprime ici d'une manière trop vague; du moins à en juger par Strabon, où Dandamis, qu'il nomme Mandanis, dit à Onésicritus que les philosophes grecs, dont les opinions lui paraissaient bonnes et saines, avaient eu trop d'égard aux lois et aux coutumes de leur pays, en les préférant à la nature; car autrement ils n'auraient pas eu honte d'aller nus comme lui, et de vivre simplement.

(186) Arrien, liv. VII, p. 414, appelle cette île Cilluta; Quinte-Curce, liv. IX, c. IX, la désigne sans la nommer. Ce fut là que les soldats d'Alexandre virent pour la première fois le flux et le reflux de l'Océan, qui leur causa une grande frayeur.

(187) M. Dacier a traduit le mot grec, chef des pilotes; Strabon, liv. XV, p. 721, emploie le même terme que Plutarque; et Casaubon remarque, dans ses notes sur ce géographe, que ce mot ne signifie pas prince ou chef des pilotes, mais pilote du vaisseau du roi; comme archiatre ne désigne pas le prince ou le chef des médecins, mais le médecin du prince.

(188) La Gédrosie était située entre les Orites et la Caramanie. Cette contrée est moins brûlée que le reste des Indes, mais plus que l'Asie; elle ne vaut guère mieux que le pays des Ichthyophages, qui font partie des Orites.

(189) Les cratères étaient des vaisseaux assez grands, moindres néanmoins que les tonneaux, où l'on mêlait l'eau avec le vin, comme leur nom le désigne, et d où l'on puisait le vin ainsi mêlé, pour le verser dans les verres et dans

les tasses. Toute cette histoire de la marche licencieuse de l'armée d'Alexandre dans la Caramanie paraît supposée. Elle est en effet absurde et dénuée de vraisemblance. Les Macédoniens, épuisés par la faim, la soif et les fatigues, auraient-ils pu se livrer à une joie, ou plutôt à une débauche si immodérée? et un général aussi habile qu'Alexandre aurait-il autorisé par son exemple une licence qui renversait la discipline militaire? ou l'aurait-il même approuvée par une coupable tolérance?

(190) Plutarque vient de dire qu'Alexandre, après avoir fait rafraîchir son armée dans la Gédrosie, avait marché sept jours dans la Caramanie. Ce n'est donc pas au palais des rois de Gédrosie qu'il doit arriver maintenant; c'est peut-être à celui des rois de Caramanie, dont le nom aura été changé par une erreur de copiste.

(191) Quinte-Curce, liv. VI, c. v, dit que ce Bagoas était un eunuque que Darius avait beaucoup aimé, et qui ne fut pas moins cher à Alexandre.

(192) Alexandre avait encore bien du chemin à faire pour regagner l'Euphrate; il aurait été plus court pour lui d'aller s'embarquer à l'entrée du golfe Persique, ou sur un des fleuves de la Caramanie qui s'y déchargent.

(193) C'est une ville de Syrie, auprès de l'Euphrate.

(194) Cet Abulites, satrape de la Susiane, avait remis à Alexandre la ville de Suse, avec toute la province, aussitôt après la défaite de Darius; mais Alexandre fit mourir le père et le fils, parcequ'ils avaient commis des malversations dans leur gouvernement.

(195) Cette coutume avait été instituée par Cyrus.

(196) Ce tombeau n'était pas dans la Perse, comme la traduction d'Amyot le donnerait à entendre; Strabon et Arrien disent qu'il était dans la contrée des Pasargades. Suivant Strabon, des brigands furent les auteurs de la profanation du tombeau de Cyrus, et il en donne pour preuve la fracture des effets qu'ils n'avaient pu emporter. La description qu'Aristobule avait faite de ce tombeau a été conservée par Arrien, liv. VI, c. XXIX.

(197) Ce fut dans le pays des Pasargades que Calanus se brûla, comme l'assure Strabon, liv. XV, p. 717.

(198) Strabon, liv. XV, p. 720, en parlant des ambassadeurs indiens qui vinrent trouver Auguste, ajoute qu'avec eux était un philosophe de leur pays, qui se brûla publiquement dans Athènes, mais non par le même motif que Calanus, qui voulut se délivrer des douleurs d'une longue et pénible maladie : l'Indien, au contraire, se brûla étant plein de santé, par la crainte seule qu'il ne lui arrivât quelque malheur inattendu. Strabon le nomme Zarmanochegus; et Dion, liv. LIV, p. 739, l'appelle Sarmarus.

(199) Amyot et Dacier ont traduit, qu'Alexandre proposa une couronne pour prix à celui qui boirait le plus; mais il paraît, par Athénée, liv. X, ch. x, que le prix proposé était en argent. De tous ces buveurs, il en mourut trente-cinq sur-le-champ, parcequ'ils furent surpris par le froid; et bientôt après cinq autres moururent dans les tentes. Les quatre mesures que but Promachus étaient de celles que les Grecs appellent choûs, et qui contenaient chacune quatre pintes et demie de vin; ainsi les quatre faisaient dix-huit pintes.

(200) La magnificence de ces noces est décrite en détail par Élien, liv. VIII, ch. VII; il assure qu'il y eut quatre-vingt-dix seigneurs macédoniens qui se marièrent, et que chacun avait sa chambre nuptiale; que dans la salle du festin il y avait cent lits, tous avec des pieds d'argent, excepté celui d'Alexandre, dont les pieds étaient d'or; les festins durèrent cinq jours.

(201) Élien, liv. VII, c. VIII, ne parle que de la forteresse de la ville d'Ecbatane, dont Alexandre fit abattre les murailles, apparemment parcequ'Éphestion était mort dans cette ville; du moins Arrien le dit, liv. VII, p. 470; et il nomme Glaucias le malheureux médecin que ce prince fit mettre en croix.

(202) Suivant le rapport d'Arrien, *ibid.*, l'oracle défendit de sacrifier à Ephestion comme à un dieu, et permit seulement de lui décerner les honneurs qu'on rendait aux héros ou demi-dieux.

(203) Il y a dans le texte, des Cusséens; mais il faut lire Cosséens : car c'est ainsi que ces peuples sont nommés dans Diodore, liv. XVII, ch. III, et dans Arrien, liv. VII, pag. 475. Au reste, Arrien et Diodore ne parlent point de cette exécution sanglante, qui ne paraît pas vraisemblable.

(204) Plusieurs historiens font mention de cet architecte, et disent presque tous que c'est le même qui proposa de tailler le mont Athos, et de lui donner une forme humaine; qui bâtit la ville d'Alexandrie, et reconstruisit le temple de Diane à Éphèse : mais ils ne s'accordent pas sur son nom.

(205) Ce devin était frère d'Apollodore, au rapport d'Arrien, liv. VII, p. 481 et 482; et de Diodore de Sicile, liv. VIII, c. CXVI, où cet historien raconte plusieurs autres présages de la mort d'Alexandre, que Plutarque n'a pas rapportés. Il est vrai que ces trois auteurs racontent souvent le même fait d'une manière différente.

(206) Sérapis était, en Égypte surtout, le Pluton des Grecs; et son apparition à cet homme, ainsi que l'ordre qu'il lui donne de prendre la robe du roi, avec son diadème, marquaient, dans les idées superstitieuses de ce temps-là, qu'Alexandre ne tarderait pas à descendre aux enfers, et à céder son trône à un successeur.

(207) Valère-Maxime, liv. I, ch. VII, rapporte que long-temps avant que Cassandre vînt à l'armée d'Alexandre, ce prince l'avait vu en songe qui lui donnait la mort. Aussi fut-il très effrayé lorsque Cassandre se présenta devant lui, parcequ'il se ressouvint du songe qu'il avait eu. Mais quand on lui dit qu'il était fils d'Antipater, il se rassura; et prononçant un vers, dont le sens était que les songes sont vains et qu'on ne doit pas y ajouter foi, il tâcha d'ôter de son esprit le soupçon qu'il avait conçu contre Cassandre.

(208) Plutarque n'a rien dit de ces gens qui étaient venus pour accuser Antipater : on conjecture seulement, par les discours d'Alexandre et de Cassandre, qu'on était venu se plaindre de leur conduite dans le gouvernement de Macédoine, qu'Alexandre, en partant, avait confié à Antipater : mais Plutarque aurait dû en parler.

(209) Le texte est visiblement altéré dans cet endroit : j'ai suivi la correction proposée par le savant P. Petau, dans ses *Notes sur Thémisius*, *Orat.* XXII, p. 515.

(210) Plutarque paraît censurer ici le récit de Diodore de Sicile, liv. XVII, c. CXVII, et de Quinte-Curce, liv. X, c. IV, dont le premier dit qu'Alexandre, après avoir bu la coupe d'Hercule tout entière; le second, qu'avant d'avoir achevé de la boire, il se trouva si mal, qu'il s'évanouit, et qu'on l'emporta du festin à demi mort. Quoi qu'il en soit, il n'est pas aisé de dire ce que c'était que cette coupe d'Hercule. Au reste, ceux qui voudraient connaître plus en détail les excès de vin auxquels se livrait Alexandre peuvent lire Athénée, livre X, chap. IX; et Élien, livre III, ch. XXIII.

(211) Nous avons déja dit, note (59), que si l'on a égard aux temps modernes, le mois macédonien Daésius répondait au mois de juin; mais qu'au temps d'Alexandre, comme le mois Hécatombéon, ou juillet, était le mois Loüs des Macédoniens, ainsi le mois athénien Thargélion, ou mai, répondait à Daésius. Élien, liv. II, ch. XXV, autorise cette opinion, en plaçant la mort d'Alexandre le six de Thargélion. Quant à l'époque de cette mort, Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. CXVII; Josèphe, liv. I, *contre Appion*; et Ar-

rien, liv. VII, p. 502, la mettent à la fin de la première année de la cent quatorzième olympiade, Hégésias étant archonte, quatre cent trente ans après la fondation de Rome, trois cent vingt-quatre ans avant J.-C. Ainsi il faut corriger Diogène Laërce, qui, liv. VI, seg. LXXIX, en disant, avec Plutarque, *Sympos.*, liv. VIII, q. première, qu'Alexandre mourut le même jour que Diogène le cynique, place sa mort à l'olympiade cent treizième, au lieu de la cent quatorzième. Alexandre vécut trente-deux ans dix mois et vingt-deux jours, dont il en avait régné douze et huit mois. Diodore ne lui donne que douze ans et sept mois de règne.

(212) *Voyez*, note (80), ce que nous avons dit sur ce *Journal* ou *Éphémérides de la Vie d'Alexandre*, qui contenaient ce que ce prince faisait jour par jour.

(213) Il y a dans le texte, le sept du mois finissant; nous avons déja expliqué cette manière de compter la dernière décade des mois grecs, et il en résulte que ce septième jour du mois finissant était le vingt-quatre, en suivant notre manière de compter, et non le vingt-trois, comme a traduit Amyot.

(214) Arrien, liv. VII, p. 499, outre Python et Séleucus, met au nombre de ceux qui furent envoyés au temple de Sérapis, Attalus, Démophon, Peucestas, Cléomènes et Ménidas.

(215) Diodore de Sicile, liv. XIX, ch. XI, raconte qu'Olympias étant revenue en Macédoine, à la sollicitation de Polyperchon, fit mourir le roi Aridée et sa femme Eurydice, avec Nicator, frère de Cassandre; qu'elle ordonna qu'on ouvrit le tombeau d'Iolaüs, et qu'on jetât ses cendres au vent, pour venger, disait-elle, la mort d'Alexandre; elle fit périr aussi cent Macédoniens des amis de Cassandre. Suivant le même auteur, ces exécutions sanglantes eurent lieu l'an quatre de la cent quinzième olympiade, après qu'Aridée eut régné six ans et quatre mois.

(216) Nonacris était une ville d'Arcadie, voisine d'une autre qui s'appelait Phénéon, au rapport d'Hérodote, l. VI, c. LXXIV. Cet historien place près de cette première ville la source de l'eau du Styx. Les auteurs varient sur l'espèce de vase qui pouvait seul résister à la violence de cette eau. Les uns disent que c'était la corne du pied d'un âne; les autres, la corne du pied d'un cheval; d'autres enfin, celle d'un mulet.

(217) Élien, liv. XII, ch. LXIV, raconte que le corps d'Alexandre resta trente jours sans être enseveli; qu'enfin le devin Aristandre ayant prédit aux officiers macédoniens que le royaume de celui qui posséderait le corps d'Alexandre serait stable et florissant, et chacun alors voulant l'avoir, Ptolémée employa tant de ruses, qu'il le fit transporter en Égypte et le mit dans Alexandrie. Ce récit est confirmé par Diodore, liv. XIX; Strabon, liv. XVII, p. 794; et Quinte-Curce, liv. X.

(218) Le fils qui naquit de Roxane fut appelé Alexandre, comme son père, qui avait eu aussi un autre fils de Barsine, qu'on nomma Hercule; mais Cassandre les fit mourir tous deux avec leurs mères. *Voyez* Justin, liv. XV, c. II; Diodore de Sicile, liv. XIX, c. CV, et liv. XX, c. XXVIII.

(219) Athénée, liv. XIII, ch. V, donne, comme Plutarque, à la mère d'Aridée, le nom de Philinna; mais elle est appelée Philiné dans les *Fragments des choses arrivées après la mort d'Alexandre*, par Arrien, p. 60. Justin, liv. XIII, ch. II, dit que c'était une courtisane de la ville de Larisse; et il ajoute qu'Aridée ayant été déclaré roi, prit le nom de Philippe son père; ce qui fait que plusieurs auteurs l'appellent Philippe. Aridée, après avoir régné six ans, fut tué par l'ordre d'Olympias, comme nous l'avons dit plus haut.

CÉSAR.

I. Inimitié de César et de Sylla. — II. César pris par des corsaires, les traite avec beaucoup de fierté, et les fait pendre ensuite. — III. Son grand talent pour l'éloquence. — IV. Sa faveur auprès du peuple. — V. Il fait l'oraison funèbre de sa femme, et épouse ensuite Pompéia. — VI. Il place dans le Capitole les tableaux de Marius et de ses victoires. — VII. Il est nommé grand-pontife. — VIII. On reproche à cette occasion, à Cicéron, de l'avoir épargné lors de la conjuration de Catilina. — IX. Le sénat, pour contre-balancer le crédit de César, fait distribuer du blé au peuple. — X. Clodius s'introduit chez Pompéia, femme de César, pendant les mystères de la Bonne-Déesse. — XI. César répudie sa femme, et Clodius est absous par la faveur du peuple. — XII. Conduite de César en Espagne, dont il avait été nommé gouverneur. — XIII. Il réconcilie Pompée et Crassus. — XIV. Il obtient le consulat par leur crédit. Conduite odieuse de César et de Pompée. — XV. César fait arrêter Caton, et le relâche aussitôt. — XVI. Sommaire des succès de César dans les Gaules. — XVII. Exemples de l'attachement qu'il inspirait aux officiers et aux soldats. — XVIII. Comment il gagne leur affection. — XIX. Sa sobriété. — XX. Première guerre de César dans les Gaules. — XXI. Seconde guerre contre Ariovistus. Il remporte sur lui une victoire complète. — XXII. Défaite des Belges. — XXIII. Il taille en pièces les Nerviens. — XXIV. Le gouvernement des Gaules lui est confié pour cinq ans. — XXV. Il fait la guerre aux Uspiens et aux Tenchtères. Il ravage les terres au-delà du Rhin. — XXVI. Son expédition en Angleterre. — XXVII. Soulèvement de la Gaule. César y retourne, et défait Ambiorix. — XXVIII. Vercingentorix se soulève. — XXIX. César l'oblige de se renfermer dans la ville d'Alésia, dont il fait le siége. — XXX. Il bat une grande armée venue au secours des assiégés. Vercingentorix se rend à lui. — XXXI. Commencement des divisions de César et de Pompée. Pompée nommé seul consul. — XXXII. César fait demander le consulat et la prolongation de son gouvernement. — XXXIII. Erreur de Pompée sur les dispositions des troupes envers César. — XXXIV. César offre de quitter les armes, si Pompée veut les quitter aussi. — XXXV. Il se réduit à demander le gouvernement de la Gaule cisalpine. — XXXVI. Il part pour se rendre à Ariminium. — XXXVII. Il s'en empare. — XXXVIII. Effroi que cette nouvelle répand dans Rome. — XXXIX. Pompée s'enfuit de Rome. — XL. Divers sentiments de crainte et de confiance dans la ville. — XLI. César vient à Rome — XLII. Il passe en Espagne. — XLIII. Il se met à la poursuite de Pompée. — XLIV. Il entreprend de passer à Brundose dans une nacelle. — XLV. Disette dans l'armée de César. — XLVI. Victoire de Pompée qui n'en sait pas profiter. — XLVII. César décampe, et Pompée, se laisse déterminer, malgré lui, à le poursuivre. — XLVIII. L'abondance rétablie dans le camp de César. — XLIX. Les deux armées en présence dans la Pharsalie. — L. Présages divers. Dispositions des deux généraux. — LI. César remporte la victoire. — LII. Paroles et conduite de César après la victoire. — LIII. Présages de Cornélius. Larmes de César en voyant la tête de Pompée. — LIV. Cléopâtre se fait porter chez César dans un paquet de hardes. — LV. Il la met sur le trône d'Égypte. — LVI. Rapidité de ses victoires en Asie. Insolence d'Antoine et d'autres amis de César. — LVII. César passe en Afrique. Disette qu'il y éprouve. — LVIII. Il défait en un jour trois généraux et prend leurs trois camps. — LIX. Pourquoi César composa l'Anti-Caton. — LX. Dénombrement qui fait connaître l'énorme dépopulation causée par les guerres civiles. — LXI. César défait en Espagne les fils de Pompée. — LXII. Il est nommé dictateur perpétuel. — LXIII. Sa belle conduite depuis la fin de la guerre. — LXIV. Il projette de nouvelles conquêtes. Il entreprend de grands travaux. — LXV. Il réforme le calendrier. — LXVI. Il se rend odieux en voulant se faire nommer roi. — LXVII. Antoine lui présente le diadème, qu'il refuse. — LXVIII. Commencement de la conjuration de Brutus et de Cassius. — LXIX. Présages qui annoncent à César sa mort. — LXX. Il va au sénat, malgré les avis qu'il reçoit. — LXXI. Il est d'abord blessé par Casca. — LXXII. Ensuite tué par Brutus et les autres conjurés. — LXXIII. Brutus et Cassius se présentent devant le peuple. — LXXIV. Fureur du peuple contre les meurtriers de César. — LXXV. Mort de Cassius. — LXXVI. Mort de Brutus.

M. Dacier place le premier consulat de César jusqu'à sa mort, depuis l'an du monde 3891, la 2e année de la 180e olympiade, l'an de Rome 694, avant J.-C. 57, jusqu'à l'an du monde 3906, la première année de la 181e olympiade, l'an de Rome 700, avant J.-C. 42.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 654 jusqu'à l'an 710 de Rome, avant J.-C. 44.

Parallèle d'Alexandre et de César.

I. Sylla, devenu maître de Rome, et n'ayant pu, ni par ses promesses, ni par ses menaces, déterminer César à répudier Cornélie (1), fille de Cinna, celui qui avait exercé la souveraine puissance, confisqua la dot de sa femme. La parenté de César avec le vieux Marius fut la cause de son inimitié pour Sylla. Marius avait épousé Julie, sœur du père de César, et en avait eu le jeune Marius, qui par-là était cousin-germain de César. Dans les commencements des proscriptions, Sylla, distrait par beaucoup d'autres soins, et par le grand nombre de victimes qu'il immolait chaque jour, ne songea pas à César, qui, au lieu de se laisser oublier, se mit sur les rangs pour le sacerdoce, et se présenta devant le peuple pour le briguer, quoiqu'il fût dans la première jeunesse (2). Sylla, par son opposition, fit rejeter sa demande; il voulut même le faire mourir. Et comme ses amis lui représentaient qu'il n'y aurait pas de raison de sacrifier un si jeune enfant : « Vous êtes vous-mêmes, » leur répondit-il, bien peu avisés de ne pas voir » dans cet enfant plusieurs Marius. » César, à qui cette parole fut rapportée, crut devoir se cacher, et il erra long-temps dans le pays des Sabins. Un jour qu'il était malade, et qu'il fut obligé de se faire porter pour changer de maison (3), il tomba la nuit entre les mains des soldats de Sylla, qui faisaient des recherches dans ce canton, et emmenaient tous ceux qu'ils y trouvaient cachés. Il donna deux talents [1] à Cornélius, leur capitaine, qui, à ce prix, favorisa son évasion. Il gagna aussitôt les bords de la mer; et s'étant embarqué, il se retira en Bithynie, auprès du roi Nicomède.

II. Après y avoir séjourné peu de temps, il se remit en mer, et fut pris auprès de l'île de Pharmacuse (4) par des pirates, qui, ayant déja des

[1] Environ dix mille livres.

flottes considérables et un nombre infini de petits vaisseaux, s'étaient rendus maîtres de toute cette mer. Ces pirates lui demandèrent vingt talents[1] pour sa rançon; il se moqua d'eux de ne pas savoir quel était leur prisonnier, et il leur en promit cinquante[2]. Il envoya ceux qui l'accompagnaient dans différentes villes pour y ramasser cette somme, et ne retint qu'un seul de ses amis (5) et deux domestiques, avec lesquels il resta au milieu de ces corsaires ciliciens, les plus sanguinaires des hommes; il les traitait avec tant de mépris, que lorsqu'il voulait dormir, il leur faisait dire de garder un profond silence. Il passa trente-huit jours avec eux, moins comme leur prisonnier, que comme un prince entouré de ses gardes. Plein de sécurité, il jouait et faisait avec eux ses exercices, composait des poëmes et des harangues qu'il leur lisait; et lorsqu'ils n'avaient pas l'air de les admirer, il les traitait, sans ménagement, d'ignorants et de Barbares: quelquefois même il les menaçait, en riant, de les faire pendre. Ils aimaient cette franchise, qu'ils prenaient pour une simplicité et une gaieté naturelles. Quand il eut reçu de Milet sa rançon et qu'il la leur eut payée, il ne fut pas plus tôt en liberté, qu'il équipa quelques vaisseaux dans le port de cette ville, et cingla vers ces pirates, qu'il surprit à l'ancre dans la rade même de l'île; il en prit un grand nombre, et s'empara de tout leur butin. De là il les conduisit à Pergame, où il les fit charger de fers, et alla trouver Junius, à qui il appartenait, comme préteur d'Asie, de les punir. Junius ayant jeté un œil de cupidité sur leur argent, qui était considérable, lui dit qu'il examinerait à loisir ce qu'il devait faire de ces prisonniers. César, laissant là le préteur, et retournant à Pergame, fit pendre tous ces pirates, comme il le leur avait souvent annoncé dans l'île, où ils prenaient ses menaces pour des plaisanteries.

III. Lorsque la puissance de Sylla eut commencé à s'affaiblir, et que les amis de César lui eurent écrit de revenir à Rome, il alla d'abord à Rhodes pour y prendre des leçons d'Apollonius Molon (6), celui dont Cicéron avait été l'auditeur, qui enseignait la rhétorique avec beaucoup de succès, et qui d'ailleurs avait la réputation d'un homme vertueux. On dit que César, né avec les dispositions les plus heureuses pour l'éloquence politique, avait cultivé avec tant de soin ce talent naturel, que, de l'aveu de tout le monde, il tenait le second rang parmi les orateurs de Rome; et il aurait eu le premier, s'il n'eût pas renoncé aux exercices du barreau, pour acquérir, par les talents militaires, la supériorité du pouvoir. Détourné par d'autres soins, il ne put parvenir, dans l'éloquence, à la perfection pour laquelle la nature l'avait fait; il se livra uniquement au métier des armes et aux affaires politiques, qui le conduisirent enfin à la suprême puissance. Aussi, dans la réponse qu'il fit long-temps après à l'éloge que Cicéron avait fait de Caton[1], il prie les lecteurs de ne pas comparer le style d'un homme de guerre avec celui d'un excellent orateur, qui s'occupait à loisir de ces sortes d'études. De retour à Rome, il accusa Dolabella de concussions dans le gouvernement de sa province, et trouva dans les villes de la Grèce un grand nombre de témoins qui déposèrent contre l'accusé. Cependant Dolabella fut absous; et César, pour reconnaître la bonne volonté des Grecs, plaida contre Antoine, qu'ils accusaient de malversations, devant Marcus Lucullus, préteur de la Macédoine. Il parla avec tant d'éloquence, qu'Antoine, qui craignit d'être condamné, en appela aux tribuns du peuple, sous prétexte qu'il ne pourrait obtenir justice contre les Grecs dans la Grèce même.

IV. A Rome, les graces de son éloquence brillèrent au barreau, et lui acquirent une grande faveur. En même temps que son affabilité, sa politesse, l'accueil gracieux qu'il faisait à tout le monde, qualités qu'il possédait à un degré au-dessus de son âge, lui méritaient l'affection du peuple; d'un autre côté, la somptuosité de sa table, et sa magnificence dans toute sa manière de vivre, accrurent peu à peu son influence et son pouvoir dans le gouvernement. D'abord ses envieux, persuadés que, faute de pouvoir suffire à cette dépense excessive, il verrait bientôt sa puissance s'éclipser, firent peu d'attention aux progrès qu'elle faisait parmi le peuple. Mais quand elle se fut tellement fortifiée qu'il n'était plus possible de la renverser, et qu'elle tendait visiblement à ruiner la république, ils sentirent, mais trop tard, qu'il n'est pas de commencement si faible qui ne s'accroisse promptement par la persévérance, lorsqu'en méprisant ses premiers efforts, on n'a pas mis obstacle à ses progrès. Cicéron paraît avoir été le premier à soupçonner et à craindre la douceur de sa conduite politique, qu'il comparait à la bonace de la mer, et à reconnaître la méchanceté de son caractère sous ce dehors de politesse et de grace dont il la couvrait. « J'aperçois, disait cet » orateur, dans tous ses projets et dans toutes ses » actions des vues tyranniques; mais quand je » regarde ses cheveux si artistement arrangés, » quand je le vois se gratter la tête du bout du » doigt (7), je ne puis croire qu'un tel homme » puisse concevoir le dessein si noir de renverser

[1] Cent mille livres.

[2] Deux cent cinquante mille livres.

[1] Il en sera parlé plus au long dans la suite de cette Vie.

» la république. » Mais cela ne fut dit que long-temps après.

V. César reçut une première marque de l'affection du peuple lorsqu'il se trouva en concurrence avec Caïus Pompilius, pour l'emploi de tribun des soldats; il fut nommé le premier. Il en eut une seconde encore plus grande quand, à la mort de la femme de Marius, dont il était le neveu, il prononça avec beaucoup d'éclat son oraison funèbre dans la place publique, et qu'il osa faire porter à son convoi les images de Marius, qui n'avaient pas encore paru depuis que Sylla, maître dans Rome, avait fait déclarer Marius et ses partisans ennemis de la patrie. Quelques personnes s'étant récriées sur cette audace, le peuple s'éleva hautement contre elles, et par les applaudissements les plus prononcés témoigna son admiration pour le courage que César avait eu de rappeler, pour ainsi dire, des enfers les honneurs de Marius, ensevelis depuis si long-temps. C'était, de toute ancienneté, la coutume des Romains de faire l'oraison funèbre des femmes qui mouraient âgées (8); mais cet usage n'avait pas lieu pour les jeunes femmes. César fut le premier qui prononça celle de sa femme, morte fort jeune. Cette nouveauté lui fit honneur, lui concilia la faveur publique, et le rendit cher au peuple, qui vit dans cette sensibilité une marque de ses mœurs douces et honnêtes. Après avoir fait les obsèques de sa femme, il alla questeur en Espagne sous le préteur Véter [1], qu'il honora depuis tant qu'il vécut, et dont il nomma le fils son questeur, quand il fut parvenu lui même à la préture. Au retour de sa questure, il épousa en troisièmes noces Pompéia (9); il avait de Cornélie, sa première femme, une fille, qui par la suite fut mariée au grand Pompée. Sa dépense, toujours excessive, faisait croire qu'il achetait chèrement une gloire fragile et presque éphémère; mais, dans la vérité, il acquérait à vil prix les choses les plus précieuses. On assure qu'avant d'avoir obtenu aucune charge, il était endetté de treize cents talents [2]. Mais le sacrifice d'une grande partie de sa fortune, soit dans l'intendance des réparations de la voie Appienne, soit dans son édilité, où il fit combattre devant le peuple trois cent vingt paires de gladiateurs; la somptuosité des jeux, des fêtes et des festins qu'il donna, et qui effaçaient tout ce qu'on avait fait avant lui de plus brillant, inspirèrent au peuple une telle affection, qu'il n'y eut personne qui ne cherchât à lui procurer de nouvelles charges et de nouveaux honneurs, pour le récompenser de sa magnificence.

VI. Rome était alors divisée en deux factions: celle de Sylla, toujours très puissante, et celle de Marius, qui, réduite à une grande faiblesse et presque dissipée, osait à peine se montrer. César voulut relever et ranimer cette dernière: lorsque les dépenses de son édilité lui donnaient le plus d'éclat dans Rome, il fit faire secrètement des images de Marius, avec des Victoires qui portaient des trophées; et une nuit il les plaça dans le Capitole. Le lendemain, quand on vit ces images tout éclatantes d'or, et travaillées avec le plus grand art, dont les inscriptions faisaient connaître que c'étaient les victoires de Marius sur les Cimbres, on fut effrayé de l'audace de celui qui les avait placées: car on ne pouvait s'y méprendre. Le bruit qui s'en répandit aussitôt attira tout le monde à ce spectacle: les uns disaient hautement que César aspirait à la tyrannie, en ressuscitant des honneurs qui avaient été comme ensevelis par des lois et des décrets publics: que c'était un essai qu'il faisait pour sonder les dispositions du peuple, déja amorcé par sa magnificence; et pour voir si, assez apprivoisé par les fêtes publiques qu'il lui avait données avec tant d'ostentation, il lui laisserait jouer de pareils jeux, et entreprendre des nouveautés si téméraires. Les partisans de Marius, de leur côté, enhardis par son audace, se rassemblèrent en très grand nombre, et remplirent le Capitole du bruit de leurs applaudissements; plusieurs même d'entre eux, en voyant la figure de Marius, versaient des larmes de joie; ils élevaient César jusqu'aux nues, et disaient qu'il était seul digne de la parenté de Marius. Le sénat s'étant assemblé, Catulus Lutatius; le plus estimé de tous les Romains de son temps, se leva, et parlant avec force contre César, il dit cette parole, si souvent répétée depuis: Que César n'attaquait plus la république par des mines secrètes, et qu'il dressait ouvertement contre elle toutes ses batteries. Mais César s'étant justifié auprès du sénat, ses admirateurs en conçurent de plus hautes espérances; ils l'encouragèrent à conserver toute sa grandeur d'ame, et à ne plier devant personne, en l'assurant que, soutenu de la faveur du peuple, il l'emporterait sur tous ses rivaux, et aurait un jour le premier rang dans Rome.

VII. La mort de Métellus ayant laissé vacante la place de grand-pontife, ce sacerdoce fut brigué avec chaleur par Isauricus et Catulus, deux des plus illustres personnages de Rome, et qui avaient le plus d'autorité dans le sénat. César, loin de céder à leur dignité, se présenta devant le peuple, et opposa sa brigue à celle de ces deux rivaux. Les trois compétiteurs avaient également de quoi soutenir leurs prétentions. Catulus, qui avec plus de dignité personnelle craignait davantage l'issue de

[1] Il est nommé dans Paterculo, II, XLIII, Antistius Véter.
[2] Environ six millions cinq cent mille livres.

cette rivalité, fit offrir secrètement à César des sommes considérables, s'il voulait se désister de sa poursuite; César répondit qu'il en emprunterait de plus grandes encore pour soutenir sa brigue. Le jour de l'élection, sa mère l'accompagna tout en larmes, jusqu'à la porte de sa maison. « Ma mère, lui dit César en l'embrassant, vous » verrez aujourd'hui votre fils, ou grand-pontife » ou banni. » Quand on recueillit les suffrages, les contestations furent très vives; mais enfin César l'emporta, et un tel succès fit craindre au sénat et aux meilleurs citoyens qu'il ne prît assez d'ascendant sur le peuple, pour le porter aux plus grands excès.

VIII. Ce fut alors que Pison et Catulus blâmèrent fort Cicéron d'avoir épargné César, qui avait donné prise sur lui dans la conjuration de Catilina. Celui-ci avait formé le complot, non seulement de changer la forme du gouvernement, mais encore d'anéantir la république, et de détruire l'empire romain. Dénoncé sur des indices assez légers, il sortit de Rome avant que tous ses projets eussent été découverts; mais il laissa Lentulus et Céthégus pour le remplacer dans la conduite de la conjuration. Il est douteux si César encouragea secrètement ces hommes audacieux, et leur donna même quelque secours; ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux conjurés ayant été convaincus par les preuves les plus évidentes, et Cicéron, alors consul, ayant demandé l'avis de chaque sénateur sur la punition des coupables, tous opinèrent à la mort, jusqu'à César, qui, s'étant levé, fit un discours préparé avec le plus grand soin; il soutint qu'il n'était conforme ni à la justice, ni aux coutumes des Romains, à moins d'une extrême nécessité, de faire mourir des hommes distingués par leur naissance et par leur dignité, sans leur avoir fait leur procès dans les formes; qu'il lui paraissait plus juste de les renfermer étroitement dans telles villes de l'Italie que Cicéron voudrait choisir, jusqu'après la défaite de Catilina; qu'alors le sénat pourrait, pendant la paix, délibérer à loisir sur ce qu'il conviendrait de faire de ces accusés. Cet avis, qui parut plus humain, et qu'il avait appuyé de toute la force de son éloquence, fit une telle impression, qu'il fut adopté par tous les sénateurs qui parlèrent après lui; plusieurs même de ceux qui avaient déja opiné revinrent à son sentiment: mais lorsque Caton et Catulus furent en tour de dire leur avis, ils s'élevèrent avec force contre l'opinion de César; Caton surtout ayant insisté sans ménagement sur les soupçons qu'on avait contre lui, les ayant même fortifiés par de nouvelles preuves, les conjurés furent envoyés au supplice; et lorsque César sortit du sénat, plusieurs des jeunes Romains qui servaient alors de gardes à Cicéron coururent sur lui l'épée nue à la main; mais Curion le couvrit de sa toge, et lui donna le moyen de s'échapper. Cicéron lui-même, sur qui ces jeunes gens jetèrent les yeux, comme pour recevoir de lui l'ordre de le tuer, les arrêta, soit qu'il craignît le peuple, soit qu'il crût ce meurtre tout-à-fait injuste et contraire aux lois. Si ces particularités sont vraies, je ne sais pourquoi Cicéron n'en a rien dit dans l'histoire de son consulat; mais dans la suite il fut blâmé de n'avoir pas saisi une occasion si favorable de se défaire de César, et d'avoir trop redouté l'affection singulière du peuple pour ce jeune Romain.

IX. On eut, peu de jours après, une nouvelle preuve de cette faveur populaire. César étant entré au sénat pour se justifier des soupçons qu'on avait conçus contre lui, y essuya les plus violents reproches. Comme l'assemblée se prolongeait au-delà du terme ordinaire, le peuple accourut en foule, environna le sénat, en jetant de grands cris, et demanda, d'un ton impérieux, qu'on laissât sortir César. Caton, qui craignait quelque entreprise de la part des indigents de Rome, de ces boute-feux de la multitude, qui avaient mis en César toutes leurs espérances, conseilla au sénat de faire tous les mois, à cette classe du peuple, une distribution de blé, qui n'ajouterait aux dépenses ordinaires de l'année que cinq millions cinq cent mille sesterces (10). Cette sage politique fit évanouir pour le moment la crainte du sénat; elle affaiblit et dissipa même en grande partie l'influence de César, dans un temps où l'autorité de la préture allait le rendre bien plus redoutable. Cependant il ne s'éleva point de trouble; au contraire, il éprouva lui-même une aventure domestique qui lui fut très désagréable.

X. Il y avait à Rome un jeune patricien nommé Publius Clodius, distingué par ses richesses et par son éloquence; mais qui, en insolence et en audace, ne le cédait à aucun des hommes les plus fameux par leur scélératesse. Il aimait Pompéia, femme de César, qui, elle-même, avait du goût pour lui; mais son appartement était gardé avec le plus grand soin: Aurélia, mère de César, femme d'une grande vertu, veillait de si près sur sa belle-fille, que les occasions de la voir et de lui parler étaient pour Clodius aussi difficiles que dangereuses. Les Romains adorent une divinité qu'ils nomment la Bonne-Déesse, comme les Grecs ont leur Gynécée, ou la déesse des femmes (11). Les Phrygiens, qui veulent se l'approprier, disent qu'elle était mère du roi Midas; les Romains prétendent que leur Bonne-Déesse est une nymphe dryade, qui eut commerce avec le dieu Faune; et les Grecs veulent que ce soit celle des mères de Bacchus

qu'il n'est pas permis de nommer : aussi, quand les femmes célèbrent sa fête, elles couvrent leurs tentes de branches de vigne; et, suivant la fable, un dragon sacré se tient aux pieds de la statue de la déesse. Tant que ses mystères durent, il n'est permis à aucun homme d'entrer dans la maison où on les célèbre. Les femmes, retirées dans un lieu séparé, pratiquent plusieurs cérémonies conformes à celles qu'on observe dans les mystères d'Orphée. Lorsque le temps de la fête est venu, le consul ou le préteur (car c'est toujours chez l'un ou l'autre qu'elle est célébrée) sort de chez lui, avec tous les hommes qui habitent dans sa maison. La femme, qui en est restée la maîtresse, l'orne avec la décence convenable; les principales cérémonies se font la nuit, et ces veillées sont mêlées de divertissements et de concerts. L'année de la préture de César, Pompéia fut chargée de célébrer cette fête : Clodius, qui n'avait pas encore de barbe, se flattant de n'être pas reconnu, prit l'habillement d'une ménétrière, sous lequel il avait tout l'air d'une jeune femme. Il trouva les portes ouvertes, et fut introduit sans obstacle par une des esclaves de Pompéia, qui était dans la confidence, et qui le quitta pour aller avertir sa maîtresse : comme elle tardait à revenir, Clodius n'osa pas l'attendre dans l'endroit où elle l'avait laissé. Il errait de tous côtés dans cette vaste maison, et évitait avec soin les lumières, lorsqu'il fut rencontré par une des femmes d'Aurélia, qui, croyant parler à une personne de son sexe, voulut l'arrêter et jouer avec lui : étonnée du refus qu'il en fit, elle le traîna au milieu de la salle, et lui demanda qui elle était, et d'où elle venait. Clodius lui répondit qu'il attendait Abra, l'esclave de Pompéia; mais sa voix le trahit, et cette femme s'étant rapprochée des lumières et de la compagnie, cria qu'elle venait de surprendre un homme dans les appartements. L'effroi saisit toutes les femmes : Aurélia fit cesser aussitôt les cérémonies, et voiler les choses sacrées. Elle ordonna de fermer les portes, visita elle-même toute la maison avec des flambeaux, et fit les recherches les plus exactes. On trouva Clodius caché dans la chambre de l'esclave qui l'avait introduit chez Pompéia; il fut reconnu par toutes les femmes, et chassé ignominieusement. Elles sortirent de la maison dans la nuit même, et allèrent raconter à leurs maris ce qui venait de se passer.

XI. Le lendemain, toute la ville fut informée que Clodius avait commis un sacrilége horrible; et l'on disait partout qu'il fallait le punir rigoureusement, pour faire une réparation éclatante, non seulement à ceux qu'il avait personnellement offensés, mais encore à la ville et aux dieux qu'il avait outragés. Il fut cité par un des tribuns devant les juges, comme coupable d'impiété; les principaux d'entre les sénateurs parlèrent avec force contre lui, et l'accusèrent de plusieurs autres grands crimes, en particulier d'un commerce incestueux avec sa propre sœur, femme de Lucullus. Mais le peuple s'étant opposé à des poursuites si vives, et ayant pris la défense de Clodius, lui fut d'un grand secours auprès des juges que cette opposition étonna, et qui craignirent les fureurs de la multitude. César répudia sur-le-champ Pompéia; et appelé en témoignage contre Clodius, il déclara qu'il n'avait aucune connaissance des faits qu'on imputait à l'accusé. Cette déclaration ayant paru fort étrange, l'accusateur lui demanda pourquoi donc il avait répudié sa femme : « C'est, répondit-il, que ma » femme ne doit pas même être soupçonnée. » Les uns prétendent que César parla comme il pensait; d'autres croient qu'il cherchait à plaire au peuple, qui voulait sauver Clodius. L'accusé fut donc absous, parceque la plupart des juges donnèrent leur avis sur plusieurs affaires à la fois (12), afin, d'un côté, de ne pas s'attirer, par sa condamnation, le ressentiment du peuple; et, de l'autre, pour ne pas se déshonorer aux yeux des bons citoyens par une absolution formelle.

XII. César, en sortant de la préture, fut désigné par le sort pour aller commander en Espagne (13). Ses créanciers, qu'il était hors d'état de satisfaire, le voyant sur son départ, vinrent crier après lui, et solliciter le paiement de leurs créances. Il eut donc recours à Crassus, le plus riche des Romains, qui avait besoin de la chaleur et de l'activité de César pour se soutenir contre Pompée, son rival en administration. Crassus s'engagea envers les créanciers les plus difficiles et les moins traitables, pour la somme de huit cent trente talents [1]. César, dont il se rendit caution, fut libre de partir pour son gouvernement. On dit qu'en traversant les Alpes, il passa dans une petite ville occupée par des Barbares, et qui n'avait qu'un petit nombre de misérables habitants. Ses amis lui ayant demandé, en plaisantant, s'il croyait qu'il y eût dans cette ville des brigues pour les charges, des rivalités pour le premier rang, des jalousies entre les citoyens les plus puissants, César leur répondit très sérieusement qu'il aimerait mieux être le premier parmi ces Barbares que le second dans Rome. Pendant son séjour en Espagne, il lisait, un jour de loisir, des particularités de la vie d'Alexandre; et, après quelques moments de réflexion, il se mit à pleurer. Ses amis, étonnés, lui en demandèrent la cause. « N'est-ce pas pour moi, » leur dit-il, un juste sujet de douleur, qu'Alexan» dre, à l'âge où je suis, eût déja conquis tant de

[1] Quinze millions cent cinquante mille livres.

» royaumes, et que je n'aie encore rien fait de » mémorable? » A peine arrivé en Espagne, il ne perdit pas un moment, et en peu de jours il eut mis sur pied dix cohortes, qu'il joignit aux vingt qu'il y avait trouvées: marchant à leur tête contre les Calléciens et les Lusitaniens (14), il vainquit ces deux peuples, et s'avança jusqu'à la mer extérieure, en subjuguant des nations qui n'avaient jamais été soumises aux Romains. A la gloire des succès militaires, il ajouta celle d'une sage administration pendant la paix; il rétablit la concorde dans les villes, et s'appliqua surtout à terminer les différends qui s'élevaient chaque jour entre les créanciers et les débiteurs. Il ordonna que les premiers prendraient, tous les ans, les deux tiers des revenus des débiteurs, et que ceux-ci auraient l'autre tiers jusqu'à l'entier acquittement de la dette. La sagesse de ce réglement lui fit beaucoup d'honneur; il quitta son gouvernement, après s'y être enrichi, et avoir procuré des gains considérables à ses soldats, qui, avant son départ, le saluèrent du titre d'*imperator*.

XIII. Les Romains qui demandaient l'honneur du triomphe étaient obligés de demeurer hors de la ville; et, pour briguer le consulat, il fallait être dans Rome (15). César, arrêté par ces lois contraires, car on était à la veille des comices consulaires, envoya demander au sénat la permission de solliciter le consulat par ses amis, en restant hors de la ville. Caton, armé de la loi, combattit vivement la prétention de César; mais voyant qu'il avait mis plusieurs sénateurs dans ses intérêts, il chercha à gagner du temps, et employa le jour entier à dire son opinion. César alors prit le parti d'abandonner le triomphe et de briguer le consulat. Il entra dans Rome, et fit une action d'éclat, dont tout le monde, excepté Caton, fut la dupe: il réconcilia Crassus et Pompée, les deux hommes qui avaient le plus de pouvoir dans la ville. César apaisa leurs dissensions, les remit bien ensemble; et par-là il réunit en lui seul la puissance de l'un et de l'autre. On ne s'aperçut pas que ce fut cette action, en apparence si honnête, qui causa le renversement de la république. En effet, ce fut moins l'inimitié de César et de Pompée, comme on le croit communément, qui donna naissance aux guerres civiles, que leur amitié même, qui les réunit d'abord pour renverser le gouvernement aristocratique, et qui aboutit ensuite à une rupture ouverte entre ces deux rivaux. Caton, qui prédit souvent le résultat de leur liaison, n'y gagna alors que de passer pour un homme difficile et chagrin: dans la suite l'événement le justifia; et l'on reconnut qu'il avait, dans ses conseils, plus de prudence que de bonheur.

XIV. César, en se présentant aux comices, entouré de la faveur de Crassus et de Pompée, fut porté avec le plus grand éclat à la dignité de consul: on lui donna pour collègue Calpurnius Bibulus. Il était à peine entré en exercice de sa charge, qu'il publia des lois dignes, non d'un consul, mais du tribun le plus audacieux. Il proposa, par le seul motif de plaire au peuple, des partages de terres et des distributions de blé. Les premiers et les plus honnêtes d'entre les sénateurs s'élevèrent contre ces lois; et César, qui depuis long-temps ne cherchait qu'un prétexte pour se déclarer, protesta hautement qu'on le poussait malgré lui vers le peuple; que l'injustice et la dureté du sénat le mettaient dans la nécessité de faire la cour à la multitude; et sur-le-champ il se rendit à l'assemblée du peuple. Là, ayant à ses côtés Crassus et Pompée, il leur demanda à haute voix s'ils approuvaient les lois qu'il venait de proposer. Sur leur réponse affirmative, il les exhorta à le soutenir contre ceux qui, pour les lui faire retirer, le menaçaient de leurs poignards. Ils le lui promirent tous deux; et Pompée ajouta qu'il opposerait à ces poignards l'épée et le bouclier. Cette parole déplut aux sénateurs et aux nobles, qui la trouvèrent peu convenable à sa dignité personnelle, aux égards qu'il devait au sénat, et digne tout au plus d'un jeune homme emporté; mais elle le rendit très agréable au peuple. César, qui voulait s'assurer de plus en plus la puissance de Pompée, lui donna en mariage sa fille Julia, déja fiancée à Servilius Cépion, auquel il promit la fille de Pompée, qui elle-même n'était pas libre, ayant été déja promise à Faustus, fils de Sylla. Peu de temps après il épousa Calpurnie, fille de Pison, et fit désigner celui-ci consul pour l'année suivante. Caton ne cessait de se récrier, et de protester en plein sénat contre l'impudence avec laquelle on prostituait ainsi l'empire par des mariages; et, en trafiquant des femmes, on se donnait mutuellement les gouvernements des provinces, les commandements des armées et les premières charges de la république. Bibulus, le collègue de César, voyant l'inutilité des oppositions qu'il faisait à ces lois, ayant même souvent couru le risque, ainsi que Caton, d'être tué sur la place publique, passa le reste de son consulat renfermé dans sa maison. Pompée, aussitôt après son mariage, ayant rempli la place d'hommes armés, fit confirmer ces lois par le peuple, et décerner à César, pour cinq ans, le gouvernement des deux Gaules cisalpine et transalpine (16), auquel on ajouta l'Illyrie, avec quatre légions.

XV. Caton ayant voulu s'opposer à ces décrets, César le fit arrêter et conduire en prison, dans la pensée que Caton appellerait de cet ordre aux tribuns; mais il s'y laissa mener sans rien dire; et César voyant non seulement les principaux ci-

toyens révoltés de cette indignité, mais le peuple lui-même, par respect pour la vertu de Caton, le suivre dans un morne silence, fit prier sous main un des tribuns d'enlever Caton à ses licteurs. Après un tel acte de violence, très peu de sénateurs l'accompagnèrent au sénat; la plupart, offensés de sa conduite, se retirèrent. Considius, un des plus âgés de ceux qui l'y avaient suivi, lui dit que les sénateurs n'étaient pas venus, parce-qu'ils avaient craint ses armes et ses soldats. « Pourquoi donc, reprit César, cette même crainte » ne vous fait-elle pas rester chez vous? — Ma » vieillesse, repartit Considius, m'empêche d'avoir » peur; le peu de vie qui me reste n'exige pas tant de » précaution. » Mais de tous les actes de son consulat, aucun ne lui fit plus de tort que d'avoir fait nommer tribun du peuple ce même Clodius qui l'avait déshonoré en violant les veilles secrètes et mystérieuses que les dames romaines célébraient dans sa maison; cette élection avait pour motif la ruine de Cicéron; et César ne partit pour son gouvernement qu'après l'avoir brouillé avec Clodius, et l'avoir fait bannir de l'Italie.

XVI. Voilà les actions de sa vie qui précédèrent son commandement dans les Gaules. Les guerres qu'il fit depuis, ces expéditions fameuses dans lesquelles il soumit les Gaules, lui ouvrirent une route toute différente, et commencèrent, en quelque sorte, pour lui une seconde vie; c'est dans cette nouvelle carrière qu'il se montre à nous aussi grand homme de guerre, aussi habile capitaine qu'aucun des généraux qui se sont fait le plus admirer, et ont acquis le plus de gloire par leurs exploits. Soit qu'on lui compare les Fabius, les Métellus, les Scipions, ou les autres généraux ses contemporains, ou ceux qui ont vécu peu de temps avant lui, tels que les Sylla, les Marius, les Lucullus, et Pompée lui-même,

Dont la gloire et le nom s'élèvent jusqu'aux cieux;

en quelque genre de succès militaire que ce soit, on reconnaîtra que les exploits de César le mettent au-dessus de tous ces grands capitaines. Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre; l'autre, par l'étendue des pays qu'il a subjugués; celui-ci, par le nombre et la force des ennemis qu'il a vaincus; celui-là, par la férocité et la perfidie des nations qu'il a soumises; l'un, par sa douceur et sa clémence envers les prisonniers; un autre, par les présents et les bienfaits dont il a comblé ses troupes; enfin, il a été supérieur à tous ces grands hommes, par le nombre de batailles qu'il a livrées, et par la multitude incroyable d'ennemis qu'il a fait périr. En moins de dix ans qu'a duré sa guerre dans les Gaules, il a pris d'assaut plus de huit cents villes, il a soumis trois cents nations différentes, et combattu, en plusieurs batailles rangées, contre trois millions d'ennemis, dont il en a tué un million, et fait autant de prisonniers.

XVII. D'ailleurs, il savait inspirer à ses soldats une affection et une ardeur si vives, que ceux qui, sous d'autres chefs et dans d'autres guerres, ne différaient pas des soldats ordinaires, devenaient invincibles sous César, et ne trouvaient rien qui pût résister à l'impétuosité avec laquelle ils se précipitaient dans les plus grands dangers. Tel fut Acilius, qui, dans un combat naval donné près de Marseille, s'étant jeté dans un vaisseau ennemi, et ayant eu la main droite abattue d'un coup d'épée, n'abandonna pas son bouclier qu'il tenait de la main gauche, et dont il frappa sans relâche les ennemis au visage avec tant de raideur, qu'il les renversa, tous et se rendit maître du vaisseau. Au combat de Dyrrachium, Cassius Scéva eut l'œil percé d'une flèche, l'épaule et la cuisse traversées de deux javelots, et reçut cent trente coups sur son bouclier (17). Il appela les ennemis, comme s'il eût eu l'intention de se rendre; et de deux qui s'approchèrent, l'un eut l'épaule abattue d'un coup d'épée; l'autre, blessé au visage, prit la fuite. Cassius, secouru par ses compagnons, eut le bonheur de s'échapper. Dans la Grande-Bretagne, les chefs de bande s'étaient engagés dans un fond marécageux et plein d'eau, où ils étaient attaqués vivement par les ennemis. Un soldat de César, sous les yeux mêmes du général, se jetant au milieu des Barbares, fait des prodiges incroyables de valeur, les oblige de prendre la fuite, et sauve les officiers. Ensuite il passe le marais le dernier, traverse avec la plus grande peine cette eau bourbeuse, partie à la nage, partie en marchant, et gagne l'autre rive, mais avec le chagrin d'avoir laissé son bouclier. César, qui ne pouvait trop admirer son courage, court à lui avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive; mais le soldat, la tête baissée et les yeux baignés de larmes, tombe aux pieds de César, et lui demande pardon d'être revenu sans son bouclier. En Afrique, Scipion s'était emparé d'un vaisseau de César, monté par Granius Pétron, qui venait d'être nommé questeur. Scipion fit massacrer tout l'équipage, et dit au questeur qu'il lui donnait la vie. Granius répondit que les soldats de César étaient accoutumés à donner la vie aux autres, non pas à la recevoir. En disant ces mots, il tire son épée et se tue.

XVIII. Cette ardeur et cette émulation pour la gloire étaient produites et nourries en eux par les récompenses et les honneurs que César leur prodiguait; par l'espérance qu'il leur donnait qu'au lieu de faire servir à son luxe et à ses plaisirs les richesses qu'il amassait dans ces guerres, il les

mettait en dépôt chez lui pour être le prix de la valeur, également destiné à tous ceux qui le mériteraient; et qu'il ne se croyait riche qu'autant qu'il pouvait récompenser la bonne conduite de ses soldats. D'ailleurs, il s'exposait volontiers à tous les périls, et ne se refusait à aucun des travaux de la guerre. Ce mépris du danger n'étonnait point ses soldats, qui connaissaient son amour pour la gloire; mais ils étaient surpris de sa patience dans les travaux, qu'ils trouvaient supérieure à ses forces: car il avait la peau blanche et délicate, était frêle de corps, et sujet à de fréquents maux de tête et à des attaques d'épilepsie, dont il avait senti les premiers accès à Cordoue [1]. Mais, loin de se faire de la faiblesse de son tempérament, un prétexte pour vivre dans la mollesse, il cherchait dans les exercices de la guerre un remède à ses maladies; il les combattait par des marches forcées, par un régime frugal, par l'habitude de coucher en plein air, et d'endurcir ainsi son corps à toutes sortes de fatigues. Il prenait presque toujours son sommeil dans un chariot ou dans une litière, pour faire servir son repos même à quelque fin utile. Le jour, il visitait les forteresses, les villes et les camps; et il avait toujours à côté de lui un secrétaire pour écrire sous sa dictée en voyageant, et derrière, un soldat qui portait son épée. Avec cela, il faisait une si grande diligence, que la première fois qu'il sortit de Rome, il se rendit, en huit jours, sur les bords du Rhône. Il eut, dès sa première jeunesse, une grande habitude du cheval, et il acquit la facilité de courir à toute bride, les mains croisées derrière le dos. Dans la guerre des Gaules, il s'accoutuma à dicter des lettres étant à cheval, et à occuper deux secrétaires à la fois, ou même un plus grand nombre, suivant Oppius. Il fut, dit-on, le premier qui introduisit dans Rome l'usage de communiquer par lettres avec ses amis (18), lorsque des affaires pressées ne lui permettaient pas de s'aboucher avec eux, ou que le grand nombre de ses occupations, et l'étendue de la ville, ne lui en laissaient pas le temps.

XIX. On cite un trait remarquable de sa simplicité dans la manière de vivre: Valérius Léo, son hôte à Milan, lui donnant un jour à souper, fit servir un plat d'asperges que l'on avait assaisonnées avec de l'huile de senteur, au lieu d'huile d'olive. Il en mangea sans avoir l'air de s'en apercevoir; et ses amis s'en étant plaints, il leur en fit des reproches. « Ne devait-il pas vous suffire, leur » dit-il, de n'en pas manger, si vous ne les trou» viez pas bonnes? Relever ce défaut de savoir-vivre, » c'est ne pas savoir vivre soi-même. » Surpris dans un de ses voyages, par un orage violent, il fut obligé de chercher une retraite dans la chaumière d'un pauvre homme, où il ne se trouva qu'une petite chambre, à peine suffisante pour une seule personne. « Il faut, dit-il à ses amis, cé» der aux grands les lieux les plus honorables; » mais les plus nécessaires, il faut les laisser aux » plus malades. » Il fit coucher Oppius dans la chambre parcequ'il était incommodé, et il passa la nuit, avec ses autres amis, sous une couverture du toit en saillie.

XX. Les Helvétiens et les Tiguriniens (19) furent les premiers peuples de la Gaule qu'il combattit. Après avoir eux-mêmes brûlé leurs douze villes et quatre cents villages de leur dépendance, ils s'avançaient pour traverser la partie des Gaules qui était soumise aux Romains, comme autrefois les Cimbres et les Teutons, à qui ils n'étaient inférieurs ni par leur audace, ni par leur multitude; on en portait le nombre à trois cent mille hommes, dont quatre-vingt-dix mille étaient en âge de servir. Il ne marcha pas en personne contre les Tiguriniens; ce fut Labiénus, un de ses lieutenants, qui les défit et les tailla en pièces sur les bords de l'Arar [1]. Il conduisait lui-même son corps d'armée dans une ville alliée [2], lorsque les Helvétiens tombèrent sur lui sans qu'il s'y attendît. Il fut obligé de gagner un lieu fort d'assiette, où il rassembla ses troupes et les mit en bataille. Lorsqu'on lui amena le cheval qu'il devait monter: « Je m'en servirai, dit-il, après la victoire, afin » de poursuivre les ennemis; maintenant marchons à eux [3]; » et il alla les charger à pied. Il lui en coûta beaucoup de temps et de peine pour enfoncer leurs bataillons; et après les avoir mis en déroute, il eut encore un plus grand combat à soutenir pour forcer leur camp: outre qu'ils y avaient fait avec leurs chariots un fort retranchement, et que ceux qu'il avait rompus s'y étaient ralliés, leurs enfants et leurs femmes s'y défendirent avec le dernier acharnement; ils se firent tous tailler en pièces, et le combat finit à peine au milieu de la nuit. Il ajouta à l'éclat de cette victoire un succès plus glorieux encore: ce fut de réunir tous les Barbares qui avaient échappé au carnage, de les faire retourner dans le pays qu'ils avaient abandonné, pour rétablir les villes qu'ils avaient brûlées: ils étaient plus de cent mille. Son motif était d'empêcher que les Germains, voyant ce pays désert, ne passassent le Rhin pour s'y établir.

XXI. La seconde guerre qu'il entreprit eut pour

[1] Ville de l'Espagne méridionale dans l'Andalousie, sur le Guadalquivir. On l'appelait Corduba-Nova, Cordoue la Neuve. Il y avait aussi Cordoue la Vieille, village d'Espagne, dans l'Andalousie, à une lieue de l'autre.

[1] La Saône.
[2] Bibracte, aujourd'hui Autun.
[3] César, dans ses *Commentaires*, dit que tous les cavaliers mirent pied à terre.

objet de défendre les Celtes (20) contre les Germains. Il avait fait, quelque temps avant, reconnaître à Rome Ariovistus, leur roi, pour ami et pour allié des Romains; mais c'étaient des voisins insupportables pour les peuples que César avait soumis (21), et l'on ne pouvait douter qu'à la première occasion, peu contents de ce qu'ils possédaient, ils ne voulussent s'emparer du reste de la Gaule. César s'étant aperçu que ses capitaines, les plus jeunes surtout et les plus nobles, qui ne l'avaient suivi que dans l'espoir de s'enrichir et de vivre dans le luxe, redoutaient cette nouvelle guerre, les assembla, et leur dit qu'ils pouvaient quitter le service, que, lâches et mous comme ils l'étaient, ils ne devaient pas, contre leur gré, s'exposer au péril. « Je n'ai besoin, ajouta-t-il, » que de la dixième légion pour attaquer les Barbares, qui ne sont pas des ennemis plus redoutables que les Cimbres; et je ne me crois pas » inférieur à Marius. » La dixième légion, flattée de cette marque d'estime, lui députa quelques officiers pour lui témoigner sa reconnaissance: les autres légions désavouèrent leurs capitaines; et tous, également remplis d'ardeur et de zèle, le suivirent pendant plusieurs journées de chemin, et campèrent à deux cents stades[1] de l'ennemi. Leur arrivée rabattit beaucoup de l'audace d'Ariovistus. Loin de s'attendre à être attaqué par les Romains, il avait cru qu'ils n'oseraient pas soutenir la présence de ses troupes; il fut donc étonné de la hardiesse de César, et s'aperçut qu'elle avait jeté le trouble dans son armée. Leur ardeur fut encore plus émoussée par les prédictions de leurs prêtresses, qui, prétendant connaître l'avenir par le bruit des eaux, par les tourbillons que les courants font dans les rivières, leur défendaient de livrer la bataille avant la nouvelle lune (22). César, averti de cette défense, et voyant les Barbares se tenir en repos, crut qu'il aurait bien plus d'avantage à les attaquer dans cet état de découragement, que de rester lui-même oisif et d'attendre le moment qui leur serait favorable. Il alla donc escarmoucher contre eux jusque dans leurs retranchements, et sur les collines où ils étaient campés. Cette provocation les irrita tellement, que, n'écoutant plus que leur colère, ils descendirent dans la plaine pour combattre. Ils furent complètement défaits; et César les ayant poursuivis jusqu'aux bords du Rhin, l'espace de trois cents stades (23), couvrit toute la plaine de morts et de dépouilles. Ariovistus, qui avait fui des premiers, passa le Rhin avec une suite peu nombreuse . il resta, dit-on, quatre-vingt mille morts sur la place.

XXII. Après tous ces exploits, il mit ses troupes en quartier d'hiver dans le pays des Séquanois (24); et lui-même, pour veiller de plus près sur ce qui se passait à Rome, il alla dans la Gaule, qui est baignée par le Pô (25), et qui faisait partie de son gouvernement; car le Rubicon sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie. Pendant le séjour assez long qu'il y fit, il grossit beaucoup le nombre de ses partisans; on s'y rendait en foule de Rome, et il donnait libéralement ce que chacun lui demandait : il les renvoya tous, ou comblés de présents, ou pleins d'espérance. Dans tout le cours de cette guerre, Pompée ne se douta même pas que tour à tour César domptait les ennemis avec les armes des Romains, et qu'il gagnait les Romains avec l'argent des ennemis. Cependant César ayant appris que les Belges, les plus puissants des Gaulois, et qui occupent la troisième partie de la Gaule (26), s'étaient soulevés, et avaient mis sur pied une armée nombreuse, y courut en diligence; tomba sur eux pendant qu'ils ravageaient les terres des alliés de Rome, défit tous ceux qui s'étaient réunis, et qui se défendirent lâchement; il en tua un si grand nombre, que les Romains passaient les rivières et les étangs sur les corps morts dont ils étaient remplis. Cette défaite effraya tellement les peuples qui habitaient les bords de l'Océan, qu'ils se rendirent sans combat.

XXIII. Après cette victoire, il marcha contre les Nerviens (27), les plus sauvages et les plus belliqueux des Belges; ils habitaient un pays couvert d'épaisses forêts, au fond desquelles ils avaient retiré, le plus loin qu'ils avaient pu de l'ennemi, leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses. Ils vinrent au nombre de soixante mille fondre sur César, occupé alors à se retrancher, et qui ne s'attendait pas à combattre. Sa cavalerie fut rompue du premier choc; et les Barbares, sans perdre un instant, ayant enveloppé la douzième et la septième légion, en massacrèrent tous les officiers : si César, arrachant le bouclier d'un soldat, et se faisant jour à travers ceux qui combattaient devant lui, ne se fût jeté sur les Barbares; si la dixième légion[1], qui, du haut de la colline qu'elle occupait, vit le danger auquel César était exposé, n'eût fondu précipitamment sur les Barbares, et n'eût, en arrivant, renversé leurs premiers bataillons, il ne serait pas resté un seul Romain; mais ranimés par l'audace de leur général, ils combattirent avec un courage supérieur à leurs forces: cependant, malgré tous leurs efforts, ils ne purent faire tourner le dos aux Nerviens, qui furent taillés en pièces, en se défendant avec la plus grande valeur. De soixante mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva,

[1] Dix lieues.

[1] Il y a dans le texte, la douzième; mais c'est une faute. César, l. II, dit la dixième; et nous venons de voir que la douzième avait été enveloppée par l'ennemi.

dit-on, que cinq cents; et de quatre cents de leurs sénateurs, il ne s'en échappa que trois. Dès que le sénat à Rome eut appris ces succès extraordinaires, il ordonna qu'on ferait, pendant quinze jours, des sacrifices aux dieux, et qu'on célébrerait des fêtes publiques : jamais encore on n'en avait fait autant pour aucune victoire; mais le soulèvement simultané de tant de nations avait montré toute la grandeur du péril; et l'affection du peuple pour César attachait plus d'éclat à la victoire qu'il avait remportée. Jaloux d'entretenir cette disposition de la multitude, il venait chaque année, après avoir réglé les affaires de la Gaule, passer l'hiver aux environs du Pô, pour disposer des affaires de Rome.

XXIV. Non seulement il fournissait à ceux qui briguaient les charges l'argent nécessaire pour corrompre le peuple, et se donnait par-là des magistrats qui employaient toute leur autorité à accroître sa puissance; mais encore il donnait rendez-vous, à Lucques, à tout ce qu'il y avait dans Rome de plus grands et de plus illustres personnages, tels que Pompée, Crassus, Appius, gouverneur de la Sardaigne, et Népos, proconsul d'Espagne; en sorte qu'il s'y trouvait jusqu'à cent vingt licteurs qui portaient les faisceaux, et plus de deux cents sénateurs. Ce fut là qu'avant de se séparer, ils tinrent un conseil, dans lequel on convint que Crassus et Pompée seraient désignés consuls pour l'année suivante; qu'on continuerait à César, pour cinq autres années, le gouvernement de la Gaule, et qu'on lui fournirait de l'argent pour la solde des troupes. Ces dispositions révoltèrent tout ce qu'il y avait de gens sensés à Rome; car ceux à qui César donnait de l'argent engageaient le sénat à lui en fournir, comme s'il en eût manqué; ou plutôt ils arrachaient au sénat des décrets dont ce corps lui-même ne pouvait s'empêcher de gémir. Il est vrai que Caton était absent; on l'avait à dessein envoyé en Cypre. Favonius, imitateur zélé de Caton, tenta de s'opposer à ces décrets; et voyant que ses oppositions étaient inutiles, il s'élança hors du sénat, et alla dans l'assemblée du peuple pour parler hautement contre ces lois; mais il ne fut écouté de personne; les uns étaient retenus par leur respect pour Pompée et pour Crassus; le plus grand nombre voulaient faire plaisir à César, et se tenaient tranquilles, parcequ'ils ne vivaient que des espérances qu'ils avaient en lui.

XXV. Lorsque César fut de retour à son armée des Gaules, il trouva la guerre allumée. Deux grandes nations de la Germanie, les Usipes et les Tenchtères (28), avaient passé le Rhin, pour s'emparer des terres situées au-delà de ce fleuve. César dit lui-même, dans ses *Commentaires* (29), en parlant de la bataille qu'il leur livra, que ces Barbares, après lui avoir envoyé des députés et fait une trève avec lui, ne laissèrent pas de l'attaquer en chemin, et, avec huit cents cavaliers seulement, ils mirent en fuite cinq mille hommes de sa cavalerie, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à cette attaque : ils lui envoyèrent une seconde ambassade, à dessein de le tromper encore; mais il fit arrêter leurs députés, et marcha contre les Barbares, regardant comme une folie de se piquer de bonne foi envers des perfides qui venaient de violer l'accord qu'ils avaient fait avec lui. Canusius (30) écrit que le sénat ayant décrété une seconde fois des sacrifices et des fêtes pour cette victoire, Caton opina qu'il fallait livrer César aux Barbares, pour détourner de dessus Rome la punition que méritait l'infraction de la trève, et en faire retomber la malédiction sur son auteur. De cette multitude de Barbares qui avaient passé le Rhin, quatre cent mille furent taillés en pièces; il ne s'en sauva qu'un petit nombre que recueillirent les Sicambres (31), nation germanique. César saisit ce prétexte de satisfaire sa passion pour la gloire : jaloux d'être le premier des Romains qui eût fait passer le Rhin à une armée, il construisit un pont sur ce fleuve, qui, ordinairement fort large, a encore plus d'étendue en cet endroit; son courant rapide entraînait avec violence les troncs d'arbres et les pièces de bois que les Barbares y jetaient, et qui venaient frapper avec une telle impétuosité les pieux qui soutenaient le pont, qu'ils en étaient ébranlés ou rompus. Pour amortir la raideur des coups, il fit enfoncer, au milieu du fleuve, au-dessus du pont, de grosses poutres qui détournaient les arbres et les autres bois qu'on abandonnait au fil de l'eau, et brisaient, en quelque sorte, la rapidité du courant. On vit aussi la chose qui paraissait la plus incroyable, un pont entièrement achevé en dix jours. Il y fit passer son armée, sans que personne osât s'y opposer; les Suèves même (32), les plus belliqueux des peuples de la Germanie, s'étaient retirés dans des vallées profondes et couvertes de bois. César, après avoir brûlé leur pays, et ranimé la confiance des peuples qui tenaient le parti des Romains[1], repassa dans la Gaule; il n'avait employé que dix-huit jours à cette expédition dans la Germanie.

XXVI. Celle qu'il entreprit contre les habitants de la Grande-Bretagne est d'une audace extraordinaire. Il fut le premier qui pénétra avec une flotte dans l'Océan occidental, et qui fit traverser à son armée la mer Atlantique, pour aller porter la guerre dans cette île. Ce qu'on rapportait de sa grandeur faisait douter de son existence, et a

[1] C'étaient les Ubiens qui occupaient les environs de Cologne. *Voy.* César, l. IV.

donné lieu à une dispute entre plusieurs historiens, qui ont cru qu'elle n'avait jamais existé[1], et que tout ce qu'on en débitait, jusqu'à son nom même, était une pure fable. César osa tenter d'en faire la conquête, et de porter au-delà des terres habitables les bornes de l'empire romain. Il y passa deux fois, de la côte opposée de la Gaule; et, dans plusieurs combats qu'il livra, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne procura d'avantage à ses troupes; elles ne purent rien tirer de ces peuples, qui menaient une vie pauvre et misérable. Cette expédition ne fut donc pas aussi heureuse qu'il l'aurait desiré; seulement il prit des otages de leur roi, lui imposa un tribut, et repassa dans la Gaule. Il y trouva des lettres qu'on allait lui porter dans l'île, et par lesquelles ses amis de Rome lui apprenaient que sa fille était morte en couche dans la maison de Pompée. Cette mort ne causa pas moins de douleur au père qu'au mari; leurs amis en furent vivement affligés; ils prévirent que cette mort allait rompre une alliance qui entretenait la paix et la concorde dans la république, déja travaillée par des maladies dangereuses. L'enfant même dont elle était accouchée mourut peu de jours après sa mère. Le peuple, malgré les tribuns, enleva le corps de Julie, et le porta dans le champ de Mars, où elle fut enterrée.

XXVII. César avait été obligé de partager en plusieurs corps l'armée nombreuse qu'il commandait, et de la distribuer en divers quartiers pour y passer l'hiver (33); après quoi, suivant sa coutume, il était allé en Italie. Pendant son absence, toute la Gaule se souleva de nouveau, et fit marcher des armées considérables, qui allèrent attaquer les quartiers des Romains, et entreprirent de forcer leurs retranchements. Les plus nombreux et les plus puissants de ces peuples, commandés par Ambiorix, tombèrent sur les légions de Cotta et de Titurius, et les taillèrent en pièces; de là ils allèrent, avec soixante mille hommes, assiéger la légion qui était sous les ordres de Q. Cicéron, et peu s'en fallut que ses retranchements ne fussent forcés (34); tous ceux qui y étaient renfermés avaient été blessés, et se défendaient avec plus de courage que leur état ne semblait le permettre. César, qui était déja fort loin de ses quartiers, ayant appris ces fâcheuses nouvelles, revint précipitamment sur ses pas; et n'ayant pu rassembler en tout que sept mille hommes, il fit la plus grande diligence pour aller dégager Cicéron. Les assiégeants, à qui il ne put dérober sa marche, levèrent le siége, et allèrent à sa rencontre, méprisant son petit nombre, et se croyant sûrs de l'enlever. César, afin de les tromper, fit semblant de fuir, et ayant trouvé un poste commode pour tenir tête avec peu de monde à une armée nombreuse, il fortifia son camp, défendit à ses soldats de tenter aucun combat, fit élever de grands retranchements et boucher les portes, afin que cette apparence de frayeur inspirât aux généraux ennemis encore plus de mépris pour lui. Son stratagême lui réussit; les Gaulois, pleins de confiance, viennent l'attaquer séparés et sans ordre : alors il fait sortir sa troupe, tombe sur les Barbares qu'il met en fuite, et en fait un grand carnage. Cette victoire éteignit tous les soulèvements des Gaulois dans ces quartiers-là; César, pour en prévenir de nouveaux, se portait avec promptitude partout où il voyait quelque mouvement à craindre. Pour remplacer les légions qu'il avait perdues, il lui en était venu trois d'Italie, dont deux lui avaient été prêtées par Pompée, et la troisième venait d'être levée dans la Gaule aux environs du Pô.

XXVIII. Cependant (35) on vit tout-à-coup se développer, au fond de la Gaule, des semences de révolte, que les chefs les plus puissants avaient depuis long-temps répandues en secret parmi les peuples les plus belliqueux, et qui donnèrent naissance à la plus grande et à la plus dangereuse guerre qui eût encore eu lieu dans ces contrées. Tout se réunissait pour la rendre terrible : une jeunesse aussi nombreuse que brillante, une immense quantité d'armes rassemblées de toutes parts, les fonds énormes qu'ils avaient faits, les places fortes dont ils s'étaient assurés, les lieux presque inaccessibles dont ils avaient fait leurs retraites : on était d'ailleurs dans le fort de l'hiver; les rivières étaient glacées, les forêts couvertes de neige; les campagnes inondées étaient comme des torrents; les chemins, ou ensevelis sous des monceaux de neige, ou couverts de marais et d'eaux débordées, étaient impossibles à reconnaître. Tant de difficultés faisaient croire aux Gaulois que César ne pourrait les attaquer. Entre les nations révoltées, les plus considérables étaient les Arverniens et les Carnutes (36), qui avaient investi de tout le pouvoir militaire Vercingentorix, dont les Gaulois avaient massacré le père, parcequ'ils le soupçonnaient d'aspirer à la tyrannie. Ce général, après avoir divisé son armée en plusieurs corps, et établi plusieurs capitaines, fit entrer dans cette ligue tous les peuples des environs, jusqu'à la Saône (37); il pensait à faire prendre subitement les armes à toute la Gaule, pendant qu'à Rome on préparait un soulèvement général contre César. Si le chef des Gaulois eût différé son entreprise jusqu'à ce que César eût eu sur les bras la guerre civile, il n'eût pas causé à l'Italie entière moins de terreur qu'autrefois les Cimbres et les Teutons.

[1] Comment les Romains auraient-ils douté de l'existence de la Grande-Bretagne, qui avait envoyé sans cesse des secours aux Gaulois? Ce doute ne pouvait tomber que sur les choses étonnantes qu'on en débitait.

XXIX. César, qui tirait parti de tous les avantages que la guerre peut offrir, et qui surtout savait profiter du temps, n'eut pas plus tôt appris cette révolte générale, qu'il partit sans perdre un instant; et reprenant les mêmes chemins qu'il avait déja tenus, il fit voir aux Barbares, par la célérité de sa marche dans un hiver si rigoureux, qu'ils avaient en tête une armée invincible, à laquelle rien ne pouvait résister. Il eût paru incroyable qu'un simple courrier fût venu en un temps beaucoup plus long du lieu d'où il était parti, et ils le voyaient arrivé en peu de jours avec toute son armée, piller et ravager leur pays, détruire leurs places fortes, et recevoir ceux qui venaient se rendre à lui; mais quand les Éduens (38), qui jusqu'alors s'étaient appelés les frères des Romains, et en avaient été traités avec la plus grande distinction, se révoltèrent aussi et entrèrent dans la ligue commune, le découragement se jeta dans ses troupes. César fut donc obligé de décamper promptement, et de traverser le pays des Lingons, pour entrer dans celui des Séquanois, amis des Romains, et plus voisins de l'Italie que le reste de la Gaule. Là, environné par les ennemis, qui étaient venus fondre sur lui avec plusieurs milliers de combattants, il les charge avec tant de vigueur, qu'après un combat long et sanglant, il a partout l'avantage, et met en fuite ces Barbares. Il semble néanmoins qu'il y reçut d'abord quelque échec; car les Arverniens montrent encore une épée suspendue dans un de leurs temples, qu'ils prétendent être une dépouille prise sur César. Il l'y vit lui-même dans la suite, et ne fit qu'en rire; ses amis l'engageaient à la faire ôter; mais il ne le voulut pas, parcequ'il la regardait comme une chose sacrée.

XXX. Le plus grand nombre de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite se renfermèrent avec leur roi dans la ville d'Alésia (39). César alla sur-le-champ l'assiéger, quoique la hauteur de ses murailles et la multitude des troupes qui la défendaient la fissent regarder comme imprenable. Pendant ce siége, il se vit dans un danger dont on ne saurait donner une juste idée. Ce qu'il y avait de plus brave parmi toutes les nations de la Gaule, s'étant rassemblé au nombre de trois cent mille hommes (40), vint en armes au secours de la ville; ceux qui étaient renfermés dans Alésia ne montaient pas à moins de soixante-dix mille. César, ainsi enfermé et assiégé entre deux armées si puissantes, fut obligé de se remparer de deux murailles, l'une contre ceux de la place, l'autre, contre les troupes qui étaient venues au secours des assiégés: si ces deux armées avaient réuni leurs forces, c'en était fait de César. Aussi le péril extrême auquel il fut exposé devant Alésia lui acquit, à plus d'un titre, la gloire la mieux méritée; c'est de tous ses exploits celui où il montra le plus d'audace et le plus d'habileté. Mais ce qui doit singulièrement surprendre, c'est que les assiégés n'aient été instruits du combat qu'il livra à tant de milliers d'hommes qu'après qu'il les eut défaits; et ce qui est plus étonnant encore, les Romains qui gardaient la muraille que César avait tirée contre la ville n'apprirent sa victoire que par les cris des habitants d'Alésia et par les lamentations de leurs femmes, qui virent, des différents quartiers de la ville, les soldats romains emporter dans leur camp une immense quantité de boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang, de la vaisselle et des pavillons gaulois (41). Toute cette puissance formidable se dissipa et s'évanouit avec la rapidité d'un fantôme ou d'un songe, car ils périrent presque tous dans le combat. Les assiégés, après avoir donné bien du mal à César, et en avoir beaucoup souffert eux-mêmes, finirent par se rendre. Vercingentorix, qui avait été l'ame de toute cette guerre, s'étant couvert de ses plus belles armes, sortit de la ville sur un cheval magnifiquement paré; et après l'avoir fait caracoler autour de César, qui était assis sur son tribunal, il mit pied à terre, se dépouilla de toutes ses armes, et alla s'asseoir aux pieds du général romain, où il se tint dans le plus grand silence. César le remit en garde à des soldats, et le réserva à l'ornement de son triomphe.

XXXI. César avait résolu depuis long-temps de détruire Pompée, comme Pompée voulait de son côté ruiner César. Crassus, qui seul pouvait prendre la place de celui des deux qui aurait succombé, ayant péri chez les Parthes, il ne restait à César, pour devenir le plus grand, que de perdre celui qui l'était déja; et à Pompée, pour prévenir sa propre perte, que de se défaire de celui dont il craignait l'élévation. Mais c'était depuis peu que Pompée avait cette crainte; jusque là il n'avait pas cru César redoutable, persuadé qu'il ne lui serait pas difficile de renverser celui dont l'agrandissement était son ouvrage. César, qui de bonne heure avait eu le projet de détruire tous ses rivaux, avait fait comme un athlète qui va se préparer loin de l'arène où il doit combattre. Il s'était éloigné de Rome, et en s'exerçant lui-même dans les guerres des Gaules, il avait aguerri ses troupes, augmenté sa gloire par ses exploits, et égalé les hauts faits de Pompée. Il ne lui fallait que des prétextes pour colorer ses desseins; et ils lui furent bientôt fournis, soit par Pompée lui-même, soit par les conjonctures, soit enfin par les vices du gouvernement. A Rome, ceux qui briguaient alors les charges dressaient des tables de banque au milieu de la place publique, achetaient sans honte les suffrages des citoyens, qui, après les avoir vendus, descendaient au champ de Mars, non pour donner simplement leurs voix

à celui qui les avait achetées, mais pour soutenir sa brigue à coups d'épées, de traits et de frondes. Souvent on ne sortait de l'assemblée qu'après avoir souillé la tribune de sang et de meurtre; et la ville, plongée dans l'anarchie, ressemblait à un vaisseau sans gouvernail, battu par la tempête. Tout ce qu'il y avait de gens raisonnables aurait regardé comme un grand bonheur que cet état si violent de démence et d'agitation n'amenât pas un plus grand mal que la monarchie. Plusieurs même osaient dire ouvertement que la puissance d'un seul était l'unique remède aux maux de la république, et que ce remède il fallait le recevoir du médecin le plus doux, ce qui désignait clairement Pompée. Il affectait dans ses discours de refuser le pouvoir absolu; mais toutes ses actions tendaient à se faire nommer dictateur. Caton, qui pénétrait son dessein, conseilla au sénat de le nommer seul au consulat, afin que, satisfait de cette espèce de monarchie plus conforme aux lois, il n'enlevât pas de force la dictature. Le sénat prit ce parti; et en même temps il lui continua les deux gouvernements dont il était pourvu, l'Espagne et l'Afrique : il les administrait par ses lieutenants, et y entretenait des armées dont la dépense montait chaque année à mille talents[1], qui lui étaient payés du trésor public.

XXXII. Ces décrets du sénat déterminèrent César à demander le consulat, et une pareille prolongation des années de ses gouvernements. Pompée d'abord garda le silence : mais Marcellus et Lentulus, ennemis déclarés de César, proposèrent de rejeter ses demandes; et pour faire outrage à César, à une démarche nécessaire ils en ajoutèrent qui ne l'étaient pas. Ils privèrent du droit de bourgeoisie les habitants de Néocome (42), que César avait établis depuis peu dans la Gaule. Marcellus, pendant son consulat, fit battre de verges un de leurs sénateurs qui était venu à Rome, et lui dit que, n'étant pas citoyen romain, il lui imprimait cette marque d'ignominie, qu'il pouvait aller montrer à César. Après le consulat de Marcellus, César laissa puiser abondamment dans les trésors qu'il avait amassés en Gaule tous ceux qui avaient quelque part au gouvernement. Il acquitta les dettes du tribun Curion, qui étaient considérables; et donna quinze cents talents [2] au consul Paulus, qui les employa à bâtir sur la place publique cette fameuse basilique qui a remplacé celle de Fulvius. Pompée, craignant cette espèce de ligue, agit ouvertement, soit par lui-même, soit par ses amis, pour faire nommer un successeur à César; il lui fit redemander les deux légions qu'il lui avait prêtées pour la guerre des Gaules, et que César lui renvoya sur-le-champ, après avoir donné à chaque soldat deux cent cinquante drachmes[1].

[1] Environ cinq millions.
[2] Sept millions et demi.

XXXIII. Les officiers qui les ramenèrent à Pompée répandirent parmi le peuple des bruits très défavorables à César, et contribuèrent à corrompre de plus en plus Pompée, en le flattant de la vaine espérance que l'armée de César desirait l'avoir pour chef; que si à Rome l'opposition de ses envieux, et les vices d'un gouvernement vicieux, mettaient des obstacles à ses desseins, l'armée des Gaules était toute disposée à lui obéir; qu'à peine elle aurait repassé les monts, qu'elle serait toute à lui : tant, disaient-ils, César leur était devenu odieux par le grand nombre d'expéditions dont il les accablait! tant la crainte qu'on avait qu'il n'aspirât à la monarchie l'avait rendu suspect! Ces propos enflèrent tellement le cœur de Pompée, qu'il négligea de faire des levées, croyant n'avoir rien à craindre, et se bornant à combattre les demandes de César par des discours et des opinions dont César s'embarrassait fort peu. On assure qu'un de ses officiers qu'il avait envoyé à Rome, et qui se tenait à la porte du conseil, ayant entendu dire que le sénat refusait à César la continuation de ses gouvernements : « Celle-ci la lui donnera, » dit-il en mettant la main sur la garde de son épée.

XXXIV. Cependant César avait, dans ses demandes, toutes les apparences de la justice : il offrait de poser les armes, pourvu que Pompée les quittât aussi. Devenus ainsi l'un et l'autre simples particuliers, ils attendraient les honneurs que leurs concitoyens voudraient leur décerner; mais lui ôter son armée et laisser à Pompée la sienne, c'était, en accusant l'un d'aspirer à la tyrannie, donner à l'autre la facilité d'y parvenir. Curion, qui faisait ces offres au peuple au nom de César, fut singulièrement applaudi; et quand il sortit de l'assemblée, on lui jeta des couronnes de fleurs, comme à un athlète victorieux. Antoine, l'un des tribuns du peuple, apporta dans l'assemblée une lettre de César, et la fit lire publiquement dans le sénat, malgré les consuls (43). Scipion, beau-père de Pompée, proposa que si, dans un jour fixé, César ne posait pas les armes, il fût traité en ennemi public. Les consuls demandèrent d'abord si l'on était d'avis que Pompée renvoyât ses troupes; et ensuite si on voulait que César licenciât les siennes : il y eut très peu de voix pour le premier avis, et le second les eut presque toutes. Antoine ayant proposé de nouveau qu'ils déposassent tous deux le commandement, cet avis fut unanimement adopté; mais le bruit que fit Scipion, et les clameurs du consul Lentulus, qui criait que contre un brigand il fallait des armes et non pas des décrets, obligèrent le sénat de rompre l'assemblée. Les citoyens,

[1] Deux cent vingt-cinq livres.

effrayés de cette dissension, prirent des habits de deuil.

XXXV. On reçut bientôt une autre lettre de César, qui parut encore plus modérée : il offrait de tout abandonner, à condition qu'on lui laisserait le gouvernement de la Gaule cisalpine et celui de l'Illyrie, avec deux légions, jusqu'à ce qu'il eût obtenu un second consulat. L'orateur Cicéron, qui venait d'arriver de son gouvernement de Cilicie, et qui cherchait à rapprocher les deux partis, faisait tous ses efforts pour adoucir Pompée. Celui-ci, en consentant aux autres demandes de César, refusait de lui laisser les légions. Cicéron avait persuadé aux amis de César de l'engager à se contenter de ses deux gouvernements, avec six mille hommes de troupes, et de faire sur ce pied l'accommodement. Pompée se rendait à cette proposition ; mais le consul Lentulus n'y voulut jamais consentir ; il traita indignement Antoine et Curion (44), et les chassa honteusement du sénat. C'était donner à César le plus spécieux de tous les prétextes ; et il s'en servit avec succès pour irriter ses soldats, en leur montrant des hommes d'un rang distingué, des magistrats romains obligés de s'enfuir en habits d'esclaves, dans des voitures de louage ; car la crainte d'être reconnus les avait fait sortir de Rome sous ce déguisement.

XXXVI. César n'avait auprès de lui que cinq mille hommes de pied et trois cents chevaux. Il avait laissé au-delà des Alpes le reste de son armée, que ses lieutenants devaient bientôt lui amener. Il vit que le commencement de son entreprise, et la première attaque qu'il projetait, n'avaient pas besoin d'un grand nombre de troupes ; qu'il devait plutôt étonner ses ennemis par sa hardiesse et sa célérité, et qu'il les effraierait plus facilement en tombant sur eux lorsqu'ils s'y attendraient le moins, qu'il ne les forcerait en venant avec de grands préparatifs. Il ordonna donc à ses capitaines et à ses chefs de bande de ne prendre que leurs épées, sans aucune autre arme ; de s'emparer d'Ariminium ville considérable de la Gaule[1], mais d'y causer le moins de tumulte et d'y verser le moins de sang qu'ils pourraient. Après avoir remis à Hortensius la conduite de son armée, il passa le jour en public à voir combattre des gladiateurs ; et un peu avant la nuit il prit un bain, entra ensuite dans la salle à manger, et resta quelque temps avec ceux qu'il avait invités à souper. Dès que la nuit fut venue, il se leva de table, engagea ses convives à faire bonne chère, et les pria de l'attendre, en les assurant qu'il reviendrait bientôt. Il avait prévenu quelques uns de ses amis de le suivre, non pas tous ensemble, mais chacun par un chemin différent ; et, montant lui-même dans un chariot de louage, il prit d'abord une autre route que celle qu'il voulait tenir, et tourna bientôt vers Ariminium.

XXXVII. Lorsqu'il fut sur les bords du Rubicon, fleuve qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, frappé tout-à-coup des réflexions que lui inspirait l'approche du danger, et qui lui montrèrent de plus près la grandeur et l'audace de son entreprise, il s'arrêta ; et, fixé long-temps à la même place, il pesa, dans un profond silence, les différentes résolutions qui s'offraient à son esprit, balança tour à tour les partis contraires, et changea plusieurs fois d'avis. Il en conféra long-temps avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient, parmi lesquels était Asinius Pollion. Il se représenta tous les maux dont le passage de ce fleuve allait être suivi, et tous les jugements qu'on porterait de lui dans la postérité. Enfin, n'écoutant plus que sa passion, et rejetant tous les conseils de la raison, pour se précipiter aveuglément dans l'avenir, il prononça ce mot si ordinaire à ceux qui se livrent à des aventures difficiles et hasardeuses : « Le sort[1] » en est jeté ! » et, passant le Rubicon, il marcha avec tant de diligence qu'il arriva le lendemain à Ariminium avant le jour, et s'empara de la ville. La nuit qui précéda le passage de ce fleuve, il eut, dit-on, un songe affreux : il lui sembla qu'il avait avec sa mère un commerce incestueux.

XXXVIII. La prise d'Ariminium ouvrit, pour ainsi dire, toutes les portes de la guerre et sur terre et sur mer ; et César, en franchissant les limites de son gouvernement, parut avoir transgressé toutes les lois de Rome. Ce n'étaient pas seulement, comme dans les autres guerres, des hommes et des femmes qu'on voyait courir éperdus dans toute l'Italie ; les villes elles-mêmes semblaient s'être arrachées de leurs fondements pour prendre la fuite, et se transporter d'un lieu dans un autre ; Rome elle-même se trouva comme inondée d'un déluge de peuples qui s'y réfugiaient de tous les environs ; et dans une agitation, dans une tempête si violente, il n'était plus possible à aucun magistrat de la contenir par la raison ni par l'autorité ; elle fut sur le point de se détruire par ses propres mains. Ce n'était partout que des passions contraires et des mouvements convulsifs ; ceux même qui applaudissaient à l'entreprise de César ne pouvaient se tenir tranquilles : comme ils rencontraient à chaque pas des gens qui en étaient affligés et inquiets (ce qui arrive toujours dans une grande ville) ils les insultaient avec fierté, et les menaçaient de l'avenir. Pompée, déja assez étonné par lui-même, était encore plus troublé par les

[1] Cispadane, c'est-à-dire, en-deçà du Pô, partie de la Cisalpine.

[1] Il y a dans le grec *le dé*.

propos qu'on lui tenait de toutes parts : il était puni avec justice, lui disaient les uns, d'avoir agrandi César contre lui-même et contre la république : les autres l'accusaient d'avoir rejeté les conditions raisonnables auxquelles César avait consenti de se réduire, et de l'avoir livré aux outrages de Lentulus. Favonius même osa lui dire de frapper enfin du pied la terre, parcequ'un jour Pompée, en parlant de lui-même en plein sénat dans les termes les plus avantageux, avait déclaré aux sénateurs qu'ils ne devaient s'embarrasser de rien, ni s'inquiéter des préparatifs de la guerre; que dès que César se serait mis en marche, il n'aurait qu'à frapper la terre du pied, et qu'il remplirait de légions toute l'Italie.

XXXIX. Pompée était encore supérieur à César par le nombre de ses troupes; mais il n'était pas le maître de suivre ses propres sentiments; les fausses nouvelles qu'on lui apportait, les terreurs qu'on ne cessait de lui inspirer, comme si l'ennemi eût été déja aux portes de Rome et maître de tout, l'obligèrent enfin de céder au torrent, et de se laisser entraîner à la fuite générale. Il déclara que le tumulte était dans la ville, et il l'abandonna, en ordonnant au sénat de le suivre, et intimant à tous ceux qui préféreraient à la tyrannie leur patrie et leur liberté, la défense d'y rester. Les consuls quittèrent Rome sans avoir fait les sacrifices qu'ils étaient dans l'usage d'offrir aux dieux lorsqu'ils sortaient de la ville; la plupart des sénateurs prirent aussi la fuite, saisissant, en quelque sorte, ce qu'ils trouvaient chez eux sous leurs mains, comme s'ils l'eussent enlevé aux ennemis : il y en eut même qui, d'abord très attachés à César, furent tellement troublés par la crainte, que sans aucune nécessité ils se laissèrent emporter par le torrent des fuyards.

XL. C'était un spectacle digne de pitié que de voir, dans une si terrible tempête, cette ville abandonnée, et, semblable à un vaisseau sans pilote, flotter au hasard dans l'incertitude de son sort. Mais quelque déplorable que fût cette fuite, les Romains regardaient le camp de Pompée comme la patrie, et ils fuyaient Rome comme le camp de César. Labiénus lui-même, un des plus intimes amis de César, son lieutenant dans toute la guerre des Gaules, et qui l'avait toujours servi avec le plus grand zèle, quitta son parti et alla joindre Pompée. Cette désertion n'empêcha pas César de lui renvoyer son argent et ses équipages : il alla camper ensuite devant Corfinium (45), où Domitius commandait pour Pompée. Cet officier, qui désespérait de pouvoir défendre la ville, demanda du poison à un de ses esclaves, qui était médecin, et l'avala dans l'espérance de mourir promptement; mais ayant bientôt appris avec quelle extrême bonté César traitait ses prisonniers, il déplora son malheur, et la précipitation avec laquelle il avait pris une détermination si violente. Son médecin le rassura, en lui disant que le breuvage qu'il lui avait donné n'était pas un poison mortel, mais un simple narcotique. Content de cette assurance, il se leva sur-le-champ, et alla trouver César, qui le reçut avec beaucoup d'amitié : cependant, peu de temps après, Domitius se rendit au camp de Pompée (46). Ces nouvelles portées à Rome causèrent beaucoup de joie à ceux qui y étaient restés, et plusieurs de ceux qui en avaient fui y retournèrent.

XLI. César prit à sa solde les troupes de Domitius; et ayant prévenu ceux qui faisaient dans les villes des levées de soldats pour Pompée, il incorpora ces nouvelles recrues dans son armée. Devenu redoutable par ces renforts, il marcha contre Pompée; mais celui-ci, ne jugeant pas à propos de l'attendre, se retira à Brunduse, d'où il fit d'abord partir les consuls pour Dyrrachium avec des troupes, et y passa lui-même bientôt après l'arrivée de César devant Brunduse (47). J'ai raconté ces faits en détail dans la *Vie de Pompée*. César eût bien voulu le poursuivre ; mais il manquait de vaisseaux ; il s'en retourna donc à Rome, après s'être rendu maître, en soixante jours, de toute l'Italie, sans verser une goutte de sang. Il trouva la ville beaucoup plus calme qu'il ne l'avait espéré ; il parla avec beaucoup de douceur et de popularité à un grand nombre de sénateurs que la confiance y avait ramenés, et les exhorta à députer vers Pompée, pour lui porter de sa part des conditions raisonnables. Aucun d'eux ne voulut accepter cette commission, soit qu'ils craignissent Pompée après l'avoir abandonné, soit qu'ils crussent que César ne parlait pas sincèrement, et que ce n'étaient de sa part que des paroles spécieuses. Le tribun Métellus voulut l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public, et lui allégua des lois qui le défendaient. « Le temps des armes, lui dit César, » n'est pas celui des lois : si tu n'approuves pas ce » que je veux faire, retire-toi; la guerre ne souffre » pas cette liberté de parler. Quand, après l'ac» commodement fait, j'aurai posé les armes, tu » pourras alors haranguer tant que tu voudras ; » Au reste, ajouta-t-il, quand je parle ainsi, je n'use » pas encore de tous mes droits; car vous m'ap» partenez par le droit de la guerre, toi et tous » ceux qui, après vous être déclarés contre moi, » êtes tombés entre mes mains. » En parlant ainsi à Métellus, il s'avança vers les portes du trésor et comme on ne trouvait pas les clefs, il envoya chercher des serruriers, et leur ordonna d'enfoncer les portes. Métellus voulut encore s'y opposer, et plusieurs personnes louaient sa fermeté. César, prenant un ton plus haut, le menaça de le tuer s'il

l'importunait encore. « Et tu sais, jeune homme, » ajouta-t-il, qu'il m'était moins facile de le dire » que de le faire. » Métellus, effrayé de ces dernières paroles, se retira, et tout de suite on fournit à César, sans aucune difficulté, tout l'argent dont il eut besoin pour faire la guerre.

XLII. Il se rendit aussitôt en Espagne avec une armée, pour en chasser les deux lieutenants de Pompée, Afranius et Varron, et pouvoir, après s'être rendu maître de leurs troupes et de leurs gouvernements, marcher contre Pompée, sans laisser derrière aucun ennemi. Dans cette guerre sa vie fut souvent en danger par les embûches qu'on lui dressa, et son armée manqua de périr par la disette; mais il n'en fut pas moins ardent à poursuivre les ennemis, à les provoquer au combat, à les environner de tranchées, à ne pas s'arrêter, qu'il n'eût eu en sa puissance leurs troupes et leurs camps. Les chefs prirent la fuite, et allèrent trouver Pompée. Quand César fut de retour à Rome, Pison, son beau-père, lui conseilla d'envoyer des députés à Pompée, pour traiter d'un accommodement; mais Isauricus, qui voulait plaire à César, combattit cette proposition. Élu dictateur par le sénat, il rappela les bannis, rétablit dans tous leurs droits les enfants de ceux qui avaient été proscrits par Sylla, et déchargea les débiteurs d'une partie des intérêts de leurs dettes (48). Il fit quelques autres ordonnances semblables, et ne garda la dictature que onze jours: après ce terme il déposa cette magistrature qui tenait de la monarchie, se nomma lui-même consul avec Servilius Isauricus, et ne s'occupa plus que de la guerre.

XLIII. Il fit tant de diligence, qu'il laissa derrière lui une grande partie de son armée; et quoiqu'il n'eût que six cents chevaux d'élite et cinq légions (49); quoiqu'on fût vers le solstice d'hiver, au commencement de janvier, qui répond au mois Posidéon des Athéniens (50), il s'embarqua, traversa la mer Ionienne, et se rendit maître des villes d'Oricum et d'Apollonie. Il renvoya des vaisseaux de transport à Brunduse (51), pour amener les troupes qui n'avaient pu s'y rendre avant qu'il en partît. Ces troupes, épuisées de fatigue, rebutées de combattre sans relâche contre tant d'ennemis, se plaignaient de César dans leur route: « Où » donc, disaient-elles, cet homme veut-il nous » mener? quel terme mettra-t-il à nos travaux? » ne cessera-t-il jamais de nous traîner partout à » sa suite, et de se servir de nous comme si nous » avions des corps de fer[1]? mais le fer même s'use » par les coups dont on le frappe, les boucliers et » les cuirasses ont de temps en temps besoin de » repos. César, en voyant nos blessures, ne doit-il » pas songer qu'il commande à des hommes mortels, et que nous souffrons tous les maux attachés à notre condition? Dieu lui-même peut-il, » sur les mers, forcer la saison de l'hiver, des » vents et des tempêtes? Et cependant c'est dans » cette saison qu'il nous expose à tous les périls » de la mer; on dirait, non qu'il poursuit ses » ennemis, mais qu'il fuit devant eux. » Tout occupés de leurs plaintes, ils s'acheminaient lentement vers Brunduse; et lorsqu'en y arrivant ils trouvèrent César déja parti, alors, changeant de langage, ils se firent à eux-mêmes les plus vifs reproches, et s'accusèrent d'avoir trahi leur général; ils s'en prirent à leurs officiers qui n'avaient pas pressé leur marche; et, assis au haut de la côte, ils portaient leurs regards sur la mer et vers l'Épire, pour voir s'ils apercevraient les vaisseaux qui devaient revenir les chercher.

XLIV. Cependant César se trouvait à Apollonie avec une armée trop faible pour rien entreprendre, parceque les troupes de Brunduse tardaient à arriver. Livré à une incertitude affligeante, il prit enfin la résolution hasardeuse de s'embarquer seul, à l'insu de tout le monde, sur un simple bateau à douze rames, pour se rendre plus promptement à Brunduse, quoique la mer fût couverte de vaisseaux ennemis. A l'entrée de la nuit, il se déguise en esclave, monte dans le bateau, se jette dans un coin, comme le dernier des passagers, et s'y tient sans rien dire. La barque descendait le fleuve Anius (52), qui la portait vers la mer. L'embouchure de ce fleuve était ordinairement tranquille; un vent de terre qui se levait tous les matins repoussait les vagues de la mer, et les empêchait d'entrer dans la rivière: mais cette nuit-là il s'éleva tout-à-coup un vent de mer si violent, qu'il fit tomber le vent de terre. Le fleuve, soulevé par la marée et par la résistance des vagues, qui, poussées avec furie, luttaient contre son courant, devint d'une navigation dangereuse; ses eaux, repoussées violemment vers leur source par les tourbillons rapides que cette lutte causait, et qui étaient accompagnés d'un affreux mugissement, ne permettaient pas au pilote de gouverner sa barque et de maîtriser les flots. Il ordonna donc à ses matelots de tourner la barque, et de remonter le fleuve. César ayant entendu donner cet ordre, se fait connaître, et prenant la main du pilote, fort étonné de voir là César: « Mon ami, lui dit-il, » continue ta route, et risque tout sans rien craindre; tu conduis César et sa fortune. » Les matelots, oubliant la tempête, forcent de rames, et emploient tout ce qu'ils ont d'ardeur pour surmonter la violence des vagues; mais tous leurs efforts sont inutiles. César, qui voit la barque faire eau de toutes parts, et prête à couler à fond dans

[1] Mot à mot: *comme des corps impassibles et inanimés.*

l'embouchure même du fleuve, permet au pilote, avec bien du regret, de retourner sur ses pas. Il regagnait son camp, lorsque ses soldats, qui étaient sortis en foule au-devant de lui, se plaignirent avec douleur de ce que, désespérant de vaincre avec eux seuls, et se méfiant de ceux qui étaient auprès de lui, il allait, par une inquiétude injurieuse pour eux, s'exposer au plus terrible danger pour chercher les absents.

XLV. Antoine étant arrivé bientôt après avec les troupes de Brunduse (53), César, plein de confiance, présenta le combat à Pompée, qui, placé dans un poste avantageux, tirait abondamment de la terre et de la mer toutes ses provisions, tandis que César, qui n'en avait pas d'abord en abondance, se trouva bientôt réduit à manquer des choses les plus nécessaires (54). Ses soldats, pour se nourrir, pilaient une certaine racine qu'ils détrempaient avec du lait; quelquefois même ils en faisaient du pain (55); et, s'avançant jusqu'aux premiers postes des ennemis, ils jetaient de ces pains dans leurs retranchements, en leur disant que tant que la terre produirait de ces racines, ils ne cesseraient pas de tenir Pompée assiégé. Pompée défendit qu'on rapportât ces discours dans son camp, et qu'on y montrât ces pains; il craignait l'entier découragement de ses soldats, qu'il voyait redouter déjà la dureté et l'insensibilité farouche de leurs ennemis, qui, comme des bêtes sauvages, supportaient patiemment les plus grandes privations. Il se faisait chaque jour, près du camp de Pompée, des escarmouches, où César avait toujours l'avantage; une fois seulement ses troupes furent mises en déroute, et il se vit en danger de perdre son camp.

XLVI. Pompée les ayant attaquées avec vigueur, aucun des corps de César ne tint ferme, ils prirent tous la fuite; on en fit un si grand carnage, que les tranchées furent couvertes de morts, et ils furent poursuivis jusque dans leurs lignes et leurs retranchements (56). César courut au-devant des fuyards, pour les ramener au combat; et voyant ses efforts inutiles, il saisit les drapeaux des enseignes, afin de les arrêter; mais ils les jetaient à terre, et trente-deux tombèrent au pouvoir de l'ennemi. César lui-même manqua d'y périr; il avait voulu retenir un soldat, grand et robuste, qui fuyait comme les autres, et l'obliger de faire face à l'ennemi : cet homme, troublé par le danger, et hors de lui-même, leva l'épée pour le frapper; mais l'écuyer de César le prévint, et d'un coup d'épée il lui abattit l'épaule. César croyait déjà tout perdu; et lorsque Pompée, ou par un excès de précaution, ou par un caprice de la fortune, eut manqué de conduire à son terme un si heureux commencement; que, satisfait d'avoir obligé les fuyards de se renfermer dans leur camp, il se fut retiré; César, en s'en retournant, dit à ses amis : « La victoire était aujourd'hui assurée » aux ennemis, si leur chef avait su vaincre » Après être rentré dans sa tente, il se coucha, et passa la nuit dans la plus cruelle inquiétude, livré à de tristes réflexions; il se reprochait la faute qu'il avait faite, lorsque, ayant devant lui un pays abondant, et les villes opulentes de la Macédoine et de la Thessalie, au lieu d'attirer la guerre dans ces belles contrées, il s'était campé sur les bords de la mer, dont les ennemis étaient les maîtres, et où il était lui-même bien plus assiégé par la disette, qu'il n'assiégeait Pompée par les armes.

XLVII. Déchiré par ces réflexions, tourmenté du défaut de vivres, et de la situation fâcheuse dans laquelle il se trouvait, il leva son camp, résolu d'aller, dans la Macédoine, combattre Scipion; il espérait ou attirer Pompée sur ses pas, et l'obliger de combattre dans un pays qui ne lui donnerait pas la facilité de tirer ses provisions par mer, ou opprimer aisément Scipion, si Pompée l'abandonnait. La retraite de César enfla le courage des soldats de Pompée, et surtout des officiers, qui voulaient qu'on le poursuivît sur-le-champ, comme un ennemi déja vaincu et mis en fuite. Mais Pompée n'était pas assez imprudent pour mettre de si grands intérêts au hasard d'une bataille : abondamment pourvu de tout ce qui lui était nécessaire pour attendre le bénéfice du temps, il croyait plus sage de tirer la guerre en longueur, et de laisser se flétrir le peu de vigueur qui restait encore aux soldats de César. Les plus aguerris d'entre eux avaient beaucoup d'expérience et d'audace dans les combats; mais quand il fallait faire des marches et des campements, assiéger des places fortes et passer les nuits sous les armes, leur vieillesse les faisait bientôt succomber à ces fatigues; ils étaient trop pesants pour des travaux si pénibles, et leur courage cédait à la faiblesse de leur corps. On disait d'ailleurs qu'il régnait dans son camp une maladie contagieuse, dont la mauvaise nourriture avait été la première cause; et ce qui était encore plus fâcheux pour César, il n'avait ni vivres ni argent, et il ne pouvait éviter de se consumer lui-même en peu de temps. Tous ces motifs déterminaient Pompée à refuser le combat. Caton était le seul qui, par le desir d'épargner le sang des citoyens, approuvât sa résolution; il n'avait pu voir les corps des ennemis tués à la dernière action, au nombre de mille, sans verser des larmes; et en se retirant il se couvrit la tête de sa robe, en signe de deuil. Mais tous les autres accusaient Pompée de refuser le combat par lâcheté; ils cherchaient à le piquer, en l'appelant Agamemnon et roi des rois, en lui imputant de ne vouloir

pas renoncer à cette autorité monarchique dont il était investi, à ce concours de tant de capitaines qui venaient dans sa tente prendre ses ordres, et dont sa vanité était flattée. Favonius, qui cherchait à imiter la liberté de Caton dans ses paroles, déplorait, d'un ton tragique, le malheur qu'on aurait encore cette année de ne pas manger des figues de Tusculum (57), pour pas ne dépouiller Pompée du pouvoir absolu. Afranius, nouvellement arrivé d'Espagne, où il s'était fort mal conduit, et qu'on accusait d'avoir vendu et livré son armée, lui demanda pourquoi il n'allait pas combattre contre ce marchand qui avait acheté de lui ses gouvernements. Tous ces propos ayant forcé Pompée de se déterminer à combattre, il se mit à la poursuite de César.

XLVIII. Celui-ci avait éprouvé les plus grandes difficultés dans les premiers jours de sa marche. Personne ne voulait lui fournir des vivres, et sa dernière défaite lui attirait un mépris général; mais lorsqu'il eut pris la ville de Gomphes (58) en Thessalie, il eut des vivres en abondance pour son armée, qui fut guérie même de sa maladie d'une manière fort étrange. Ses soldats ayant trouvé une quantité prodigieuse de vin, en burent avec excès, et, se livrant à la débauche, ils célébrèrent, dans tout le chemin, une espèce de bacchanale. Cette ivresse continuelle chassa la maladie, qui venait d'une cause contraire, et changea entièrement la disposition de leur corps. Quand les deux généraux furent entrés dans la Thessalie, et qu'ils eurent assis leur camp l'un vis-à-vis de l'autre, Pompée revint d'autant plus volontiers à sa première résolution, qu'il était alarmé par des présages sinistres, et par une vision qu'il avait eue pendant son sommeil (59). Il avait cru être à Rome dans le théâtre, où le peuple le recevait avec de grands applaudissements, pendant que lui-même s'était mis à orner la chapelle de Vénus Nicéphore [1]. Cette vision lui donnait d'un côté de la confiance, à cause des applaudissements du peuple; mais d'un autre côté il craignait que ce songe ne signifiât qu'il relèverait, par ses propres dépouilles, la gloire du descendant de Vénus, à qui César rapportait son origine.

XLIX. Mais ceux qu'il avait auprès de lui étaient bien loin de partager ses inquiétudes; au contraire, pleins de présomption, et prévenant la victoire par leurs espérances, déja Domitius, Spinther et Scipion se disputaient la souveraine sacrificature que César possédait; plusieurs avaient envoyé retenir et louer d'avance, à Rome, les maisons les plus convenables à des consuls et à des préteurs, ne doutant pas qu'à la fin de la guerre ils ne fussent élevés à ces magistratures. Mais aucun corps de l'armée ne témoignait plus d'impatience de combattre que celui des chevaliers : fiers de la beauté de leurs armes, du bon état de leurs chevaux, de leur bonne mine et de leur nombre (car ils étaient sept mille, contre mille que César en avait) ils se tenaient assurés de la victoire. Leur infanterie, supérieure aussi en nombre, était de quarante-cinq mille hommes, et celle des ennemis ne montait qu'à vingt-deux mille; mais César ayant assemblé ses soldats, leur dit que Cornificius, qui n'était pas éloigné, lui amenait deux légions; que Calénus avait autour de Mégare et d'Athènes quinze autres cohortes; et il leur demanda s'ils voulaient attendre ces renforts, ou hasarder seuls la bataille. Ils le conjurèrent tous de ne pas attendre; mais plutôt d'imaginer quelque stratagême, pour attirer tout de suite l'ennemi au combat.

L. Il fit un sacrifice pour purifier son armée; et après l'immolation de la première victime, le devin lui annonça que dans trois jours il en viendrait aux mains avec les ennemis. César lui demanda s'il voyait dans les entrailles quelque signe d'un succès favorable : « Vous répondrez à cette » question mieux que moi, lui dit le devin; les » dieux me font voir un grand changement, une » révolution générale de l'état actuel des choses, » à une situation toute contraire : si donc vous » croyez être bien maintenant, attendez-vous à un » état fâcheux; si vous êtes mal, espérez un meilleur sort. » La veille de la bataille, il visitait lui-même les gardes, lorsque, sur le minuit, on aperçut en l'air une traînée de feu qui, passant par-dessus le camp de César, se changea tout-à-coup en une flamme vive et éclatante, et alla tomber dans le camp de Pompée. Quand on posa les gardes du matin, on reconnut qu'une sorte de terreur panique s'était répandue parmi les ennemis; mais César, qui ne s'attendait pas à combattre ce jour-là, avait donné le signal de décamper, pour se retirer vers la ville de Scotuse (60). Déja les tentes étaient levées, lorsque ses coureurs vinrent lui dire que les ennemis se disposaient au combat. Cette nouvelle le comble de joie; et après avoir fait sa prière aux dieux, il range ses troupes en bataille, et les divise en trois corps. Il donne à Domitius Calvinus le commandement du centre, met Antoine à la tête de l'aile gauche, et se place lui-même à la droite, afin de combattre avec la dixième légion (61). La cavalerie des ennemis était opposée à cette aile droite; et César, qui craignit leur nombre et l'éclat de leurs armes, tira secrètement de sa dernière ligne six cohortes qu'il plaça derrière son aile droite, après leur avoir prescrit ce qu'elles devaient faire quand la cavalerie ennemie vien-

[1] Porte-Victoire.

drait à la charge. Pompée était à son aile droite; Domitius commandait la gauche, et Scipion, son beau-père, occupait le centre (62). Toute sa cavalerie s'était portée à l'aile gauche, dans le dessein d'envelopper la droite des ennemis, et de commencer leur entière déroute à l'endroit même où se trouvait le général; elle ne doutait pas que le bataillon le plus profond de cette aile ne cédât à ses efforts; que le premier choc d'une cavalerie si nombreuse ne la mît en désordre, et ne la rompît entièrement. Les deux généraux allaient faire sonner la charge, lorsque Pompée ordonna à son infanterie de rester immobile et bien serrée, pour attendre le choc de l'ennemi, et ne s'ébranler que lorsqu'il serait à la portée du trait. César dit qu'en cela il fit une grande faute[1]; qu'il ignorait sans doute qu'au commencement de l'action l'impétuosité de la course rend le choc bien plus terrible, qu'elle donne plus de raideur aux coups, et qu'elle enflamme le courage, qui est comme allumé par le mouvement d'une si grande multitude.

LI. César ébranlait déja ses bataillons pour aller à la charge, lorsqu'il vit un de ses premiers capitaines, homme d'une grande expérience dans la guerre, et d'une fidélité à toute épreuve, qui animait ses soldats à combattre en gens de cœur. César lui adressant la parole : « Eh bien! Crassinius, lui dit-il, que devons-nous espérer aujourd'hui? avons-nous bon courage? » Crassinius lui tendant la main : « Nous vaincrons avec gloire, César, lui dit-il d'une voix forte; et aujourd'hui vous me louerez mort ou vif. » En disant ces mots, il s'élance avec impétuosité sur l'ennemi, et entraîne après lui sa compagnie, au nombre de cent vingt hommes. Il taille en pièces les premiers qu'il trouve sur son passage, pénètre au milieu des plus épais bataillons, et s'entoure de morts, jusqu'à ce qu'enfin il reçoit dans la bouche un coup d'épée si violent, que la pointe sortit par le chignon du cou. Quand l'infanterie des deux armées fut ainsi engagée dans une mêlée très vive, la cavalerie de l'aile gauche de Pompée s'avança avec fierté, et étendit ses escadrons pour envelopper l'aile droite de César; mais elle n'avait pas encore eu le temps de la charger, lorsque les six cohortes que César avait placées derrière son aile courent sur ces cavaliers (63); et au lieu de lancer de loin leurs javelots, suivant leur coutume, et de frapper à coups d'épée les jambes et les cuisses des ennemis, elles portent leurs coups dans les yeux, et cherchent à les blesser au visage; c'était l'ordre qu'elles avaient reçu de César, qui s'était bien douté que ces cavaliers, si novices dans les combats et peu accoutumés aux blessures; qui d'ailleurs, à la fleur de l'âge, étalaient avec complaisance leur jeunesse et leur beauté, éviteraient avec soin ces sortes de blessures, et ne soutiendraient pas long-temps un genre de combat où ils auraient à craindre, et le danger actuel, et la difformité pour l'avenir. Il ne fut pas trompé dans son espérance (64): ces jeunes gens délicats ne purent supporter les coups de javeline qu'on leur portait au visage, et n'osant fixer ce fer qui brillait de si près à leurs yeux, ils détournaient la vue, et se couvraient la tête pour préserver leur figure. Ils rompirent enfin eux-mêmes leurs rangs, et, prenant honteusement la fuite, ils causèrent la perte du reste de l'armée; car les soldats de César, après les avoir vaincus, enveloppèrent l'infanterie; et la prenant par derrière, ils la taillèrent en pièces.

LII. Pompée n'eut pas plus tôt vu de son aile droite la déroute de sa cavalerie, qu'il ne fut plus le même : oubliant qu'il était le grand Pompée, et semblable à un homme dont un dieu aurait troublé la raison, ou peut-être accablé d'une défaite qu'il regardait comme l'ouvrage de quelque divinité, il se retira dans sa tente sans dire un seul mot (65), et s'y assit pour attendre l'issue du combat. Son armée ayant été entièrement rompue et mise en fuite, les ennemis vinrent attaquer les retranchements, et combattre contre ceux qui les défendaient; alors, revenu à lui-même, il s'écria : « Eh! quoi, jusque dans mon camp! » Il quitta sa cotte d'armes avec toutes les autres marques de sa dignité; et prenant un habillement plus propre à la fuite, il se déroba du camp. La suite de ses aventures, et son assassinat par les Égyptiens auxquels il s'était livré, ont été rapportés en détail dans sa *Vie*. César, en entrant dans le camp de Pompée, vit ce grand nombre d'ennemis dont la terre était couverte, et ceux qu'on massacrait encore; ce spectacle lui arracha un profond soupir : « Hélas! dit-il, ils l'ont voulu; ils m'ont réduit à cette cruelle nécessité : oui, si César eût licencié son armée, malgré tant de guerres terminées avec gloire, il aurait été condamné. » Asinius Pollion (66) dit que César prononça ces paroles en latin, et que lui, il les traduisit en grec dans son histoire. Il ajoute que le plus grand nombre de ceux qui furent tués à la prise du camp étaient des valets de l'armée, et que dans la bataille il ne périt pas plus de six mille hommes. César incorpora dans ses légions la plupart des prisonniers, et fit grace à plusieurs des plus distingués : de ce nombre fut Brutus, celui qui le tua depuis. César ne le voyant point paraître après la bataille, en témoigna beaucoup d'inquiétude; et quand il le vit venir à lui sans avoir éprouvé aucun accident, il montra la plus grande joie.

LIII. Entre les divers présages qui précédèrent

[1] Voyez, sur ce reproche de César à Pompée, les notes sur la Vie de ce dernier, note (103).

cette victoire, le plus remarquable est celui qu'on en eut à Tralles (67) : il y avait dans le temple de la Victoire une statue de César ; du sol d'alentour, qui, ferme par lui-même, était encore pavé d'une pierre très dure, il sortit une palme près du piédestal de la statue. A Padoue, Caïus Cornélius, devin célèbre, compatriote et ami de l'historien Tite-Live, était assis ce jour-là à contempler le vol des oiseaux. Il connut l'instant de la bataille, et dit à ceux qui étaient présents que l'affaire allait se terminer, et que les deux généraux engageaient le combat. Il se remit à ses observations; et après avoir examiné les signes, il se leva avec enthousiasme, et s'écria : « Tu triomphes, César ! » Comme il vit tous les assistants étonnés de cette prophétie, il déposa la couronne qu'il avait sur la tête, et jura qu'il ne la remettrait que lorsque l'événement aurait justifié sa prédiction : voilà, au rapport de Tite-Live, comment la chose se passa (68). César, après avoir rendu la liberté à toute la Thessalie, en considération de la victoire qu'il avait remportée, se mit à la poursuite de Pompée. Arrivé en Asie, il accorda la même grace aux Cnidiens en faveur de Théopompe, auteur d'un recueil de mythologie (69), et déchargea tous les habitants de l'Asie du tiers des impôts. Il n'aborda à Alexandrie qu'après l'assassinat de Pompée ; et quand Théodote lui présenta la tête de ce grand homme, il détourna les yeux avec horreur ; et en recevant son cachet, il ne put retenir ses larmes. Il combla de présents tous les amis de Pompée, qui s'étant dispersés, après sa mort, dans la campagne, avaient été pris par le roi d'Égypte, et il se les attacha. Il écrivit à ses amis de Rome que le fruit le plus réel et le plus doux qu'il pût retirer de sa victoire, était de sauver tous les jours quelques uns de ceux de ses concitoyens qui avaient porté les armes contre lui.

LIV. Les historiens varient sur les motifs de la guerre d'Alexandrie : les uns disent que son amour pour Cléopâtre la lui fit entreprendre avec autant de honte pour sa réputation que de danger pour sa personne ; les autres en accusent les ministres du roi, et surtout l'eunuque Pothin, qui, jouissant auprès de Ptolémée du plus grand crédit, après avoir tué Pompée avait chassé Cléopâtre, et tendait secrètement des embûches à César. Ce fut là, dit-on, ce qui détermina César à passer depuis ce temps-là les nuits dans les festins, pour veiller à sa sûreté. D'ailleurs, en public même, Pothin n'était plus supportable : il ne cessait de dire et de faire tout ce qui pouvait rendre César odieux et méprisable. Il donnait pour les soldats romains le pain le plus vieux et le plus gâté, et leur disait que, vivant aux dépens d'autrui, ils devaient s'en contenter, et prendre patience. Il ne faisait servir à la table même du roi que de la vaisselle de bois et de terre, sous prétexte que César avait reçu, pour gage d'une dette, toute la vaisselle d'or et d'argent. Le père du roi régnant avait en effet contracté envers César une dette de dix-sept millions cinq cent mille sesterces[1], dont César avait déja remis aux enfants de ce prince sept millions cinq cent mille sesterces[2], et demandait les dix millions restants pour l'entretien de ses troupes. Pothin le pressait de partir pour aller terminer les affaires importantes qu'il avait, en l'assurant qu'à son retour il recevrait, avec les bonnes graces du roi, tout l'argent qui lui était dû. César lui répondit qu'il ne prenait pas conseil des Égyptiens, et il manda secrètement à Cléopâtre de revenir. Elle partit sur-le-champ, et ne prit de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile ; elle se mit dans un petit bateau, et arriva de nuit devant le palais d'Alexandrie. Comme elle ne pouvait y entrer sans être reconnue, elle s'enveloppa dans un paquet de hardes, qu'Apollodore lia avec une courroie, et qu'il fit entrer chez César par la porte même du palais.

LV. Cette ruse de Cléopâtre fut dit-on, le premier appât auquel César fut pris ; il en conçut une idée favorable de son esprit, et, vaincu ensuite par sa douceur, par les graces de sa conversation, il la réconcilia avec son frère, à condition qu'elle partagerait le trône. Dans le festin qui suivit cette réconciliation, un des esclaves de César, qui était son barbier, et l'homme le plus timide et le plus soupçonneux, en parcourant tout le palais, en prêtant l'oreille à tout, en examinant tout ce qui se passait, découvrit que Pothin et Achillas, général des troupes du roi, dressaient une embûche à César pour se défaire de lui. César en ayant eu la preuve, plaça des gardes autour de la salle, et fit tuer Pothin. Achillas s'étant sauvé à l'armée, suscita contre César une guerre difficile et dangereuse, dans laquelle, avec très peu de troupes, il eut à résister à une ville puissante et à une nombreuse armée. Le premier danger auquel il se vit exposé fut la disette d'eau (70) ; les ennemis avaient bouché tous les aqueducs qui pouvaient lui en fournir. Il courut un second péril lorsque les Alexandrins voulurent lui enlever sa flotte, et que pour se sauver il fut obligé de la brûler lui-même : le feu prit de l'arsenal au palais, et consuma la grande bibliothèque que les rois d'Égypte avaient formée. Enfin, dans le combat qui se donna près de l'île du Phare (71), il sauta de la digue dans un bateau, pour aller au secours de ses troupes qui étaient pressées par l'ennemi : voyant les Égyptiens accourir de toutes parts pour l'envelopper, il se jette à la mer et se sauve à la nage avec la plus grande

[1] Environ trois millions cinq cent mille livres.
[2] Un million cinq cent mille livres.

difficulté. Ce fut, dit-on, dans cette occasion qu'il nagea en tenant dans sa main des papiers, qu'il n'abandonna jamais, malgré la multitude de traits que les ennemis faisaient pleuvoir sur lui, et qui l'obligeaient souvent de plonger; il soutint toujours ces papiers d'une main au-dessus de l'eau, pendant qu'il nageait de l'autre. Il était à peine à terre, que le bateau coula à fond. Le roi ayant joint enfin son armée, César le suivit, lui livra bataille, et après lui avoir tué beaucoup de monde, il remporta une victoire complète. Ptolémée disparut à ce combat, et depuis on n'en entendit plus parler [1]. César donna tout le royaume d'Égypte à Cléopâtre, qui, peu de temps après, accoucha d'un fils que les Alexandrins appelèrent Césarion; et aussitôt César partit pour la Syrie.

LVI. En arrivant en Asie, il apprit que Domitius, après avoir été battu par Pharnace, fils de Mithridate, s'était enfui du Pont avec peu de troupes; que Pharnace, poursuivant avec chaleur sa victoire, s'était emparé de la Bithynie et de la Cappadoce, et se préparait à envahir la petite Arménie, dont il avait fait soulever les rois et les tétrarques. César marche promptement contre lui avec trois légions, et lui livre une grande bataille près de la ville de Zéla (72); il taille en pièces toute son armée, et le chasse du royaume de Pont. Ce fut alors que, pour marquer la rapidité de cette victoire, il écrivit à Amintius, un de ses amis de Rome, ces trois mots seulement : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai » vaincu. » Dans le latin, ces trois mots terminés de même ont une grace et une brièveté qui disparaissent dans une autre langue (73). Après cette grande victoire, il repassa en Italie, et arriva à Rome vers la fin de l'année où devait se terminer sa seconde dictature : cette charge, avant lui, n'avait jamais été annuelle. Il fut nommé consul pour l'année suivante. On le blâma fort de son extrême indulgence pour ses soldats, qui, dans une émeute, avaient tué deux personnages prétoriens, Cosconius et Galba; la seule punition qu'il leur infligea fut de leur donner le nom de citoyens, au lieu de celui de soldats; il leur distribua même mille drachmes [2] par tête, et leur assigna des terres considérables dans l'Italie. On lui reprochait aussi les fureurs de Dolabella, l'avarice d'Amintius, les ivrogneries d'Antoine, et l'insolence de Cornificius, qui s'étant fait adjuger la maison de Pompée, et ne la trouvant pas assez grande pour lui, en construisait sur le même terrain une plus grande (74). Les Romains étaient indignés de tous ces désordres; et César, qui ne l'ignorait pas, aurait bien voulu les empêcher; mais, pour arriver à ses fins politiques, il était obligé d'employer de pareils agents.

LVII. Après la bataille de Pharsale, Caton et Scipion s'étaient enfuis en Afrique, où, par le secours du roi Juba, ils avaient mis sur pied une armée assez considérable. César, résolu de marcher contre eux sans différer, passe en Sicile vers le solstice d'hiver; et, pour ôter à ses officiers tout espoir de retard et de délai, il dresse sa tente sur le bord de la mer; et, au premier vent favorable, il fait voile avec trois mille hommes de pied et quelques chevaux (75); il les débarque sans être aperçu, et se remet aussitôt en mer, pour aller chercher le reste de son armée, dont il était inquiet (76); il la rencontre sur sa route et l'amène dans son camp. Il apprit en arrivant que les ennemis avaient la plus grande confiance en un ancien oracle qui portait que la race des Scipions serait toujours victorieuse en Afrique. Il serait difficile de dire s'il se fit un jeu de tourner en ridicule Scipion qui commandait les troupes ennemies, ou s'il voulut sérieusement s'approprier cet oracle; mais il prit dans son camp un homme obscur et méprisé, qui était de la famille des Scipions et qui se nommait Scipion Sallutio. Dans tous les combats, il le mettait à la tête de l'armée, comme s'il eût été le véritable général, et l'obligeait souvent de combattre contre les ennemis (77). César ayant peu de vivres pour les hommes, et peu de fourrage pour les chevaux, qu'il fallait nourrir avec de la mousse et de l'algue marine qu'on faisait macérer dans de l'eau douce, et à laquelle on mêlait du sainfoin, pour lui donner un peu de goût, était forcé d'en venir souvent aux mains avec l'ennemi, pour se procurer des provisions (78). Les Numides, peuples très légers à la course, se montraient tous les jours en grand nombre, et étaient maîtres de la campagne. Un jour que les cavaliers de César, n'ayant rien à faire, s'amusaient à regarder un Africain qui dansait et jouait de la flûte à ravir; que, charmés de son talent, ils étaient assis à l'admirer, et avaient laissé les chevaux à leurs valets, tout-à-coup les ennemis fondent sur eux, les enveloppent, tuent les uns, mettent les autres en fuite, et les poursuivent jusqu'à leur camp, où ils entrent pêle-mêle avec eux. Si César et Pollion n'étaient sortis des retranchements, pour courir à leur secours et les arrêter dans leur fuite, la guerre était ce jour-là terminée. Dans une seconde rencontre, où les ennemis eurent encore l'avantage, César voyant l'enseigne qui portait l'aigle prendre la fuite, court à lui, le saisit au cou, et le force de tourner tête, en lui disant : « C'est là qu'est l'ennemi. »

LVIII. Ces succès enflèrent tellement Scipion,

[1] César dit qu'il est certain que le vaisseau sur lequel le roi monta fit naufrage, et que Ptolémée périt. Il ajoute qu'il partagea le royaume d'Égypte entre Cléopâtre et son jeune frère, à qui, par le testament du feu roi, il était substitué, en cas que son aîné vînt à mourir sans enfants. *Voyez* César, de Bell. Alex.

[2] Neuf cents livres.

qu'il résolut de risquer une bataille ; et que, laissant d'un côté Afranius, de l'autre Juba, qui campaient séparément à peu de distance de lui, il plaça son camp au-dessus d'un lac près de la ville de Thapse, et le fortifia, pour servir d'arsenal et de retraite à ses troupes. Il était occupé de ce travail, lorsque César, traversant avec une incroyable rapidité un pays marécageux et coupé de défilés, tombe sur ses soldats, prend les uns en queue, attaque les autres de front, et les met tous en fuite. De là, saisissant l'occasion et profitant de sa fortune, il prend tout d'un trait le camp d'Afranius, enlève et pille celui des Numides, d'où Juba s'était retiré. Ainsi, dans la moindre partie d'un seul jour, il s'empare de trois camps et tue cinquante mille ennemis, sans avoir perdu cinquante des siens. Voilà le récit que quelques historiens font de cette bataille ; d'autres prétendent que César ne fut pas présent à l'action ; qu'au moment où il rangeait son armée en bataille et donnait ses ordres, il fut pris d'un accès d'épilepsie, maladie à laquelle il était sujet ; que lorsqu'il en sentit les premières atteintes, et qu'il était déja saisi du tremblement, avant que la maladie lui eût entièrement ôté l'usage de ses sens et de ses forces, il se fit porter dans une des tours voisines, où il attendit en repos la fin de l'accès. D'un grand nombre d'hommes consulaires et prétoriens qui échappèrent au carnage et qui furent faits prisonniers, les uns se tuèrent eux-mêmes, et César en fit mourir plusieurs.

LIX. Comme il avait le plus grand desir de prendre Caton vivant, il marcha promptement vers Utique : Caton, chargé de la défense de cette ville, ne s'était pas trouvé à la bataille. César apprit en chemin qu'il s'était donné lui-même la mort, et laissa voir toute la peine qu'il en ressentait ; on ignore par quel motif ; il dit seulement, quand on lui en donna la nouvelle : « O Caton, j'envie ta » mort, puisque tu m'as envié la gloire de te don» ner la vie ! » Le traité qu'il écrivit contre Caton, après sa mort, n'est pas d'un homme adouci à son égard, et qui fût disposé à lui pardonner. L'eût-il épargné vivant, s'il l'eût eu en sa puissance, lui qui versait sur Caton, mort depuis long-temps, tant de fiel et d'amertume (79) ? Il est vrai que la clémence dont il usa envers Cicéron, Brutus et mille autres qui avaient porté les armes contre lui, fait conjecturer qu'il aurait aussi pardonné à Caton, et que s'il composa ce traité contre lui, ce fut moins par un sentiment de haine que par une rivalité politique : il le fit à l'occasion suivante. Cicéron avait composé l'éloge de Caton, et donné même le nom de ce célèbre Romain à cet ouvrage, qui, sorti de la plume du plus grand orateur de Rome, et sur un si beau sujet, était, comme on peut le croire, fort recherché. César en eut du chagrin ; il regarda comme une censure indirecte de sa personne l'éloge d'un homme dont il avait occasioné la mort. Il composa donc un écrit, dans lequel il entassa beaucoup de charges contre lui, et qu'il intitula *Anti-Caton*. Les noms de Cicéron et de César font encore aujourd'hui à ces deux ouvrages de zélés partisans.

LX. Dès que César fut de retour de son expédition d'Afrique, il fit une harangue au peuple, où il parla de sa victoire dans les termes les plus magnifiques ; il dit que les pays dont il venait de faire la conquête étaient si étendus, que le peuple romain en tirerait tous les ans deux cent mille médimnes attiques (80) de blé, et trois millions de livres d'huile. Il triompha trois fois : la première pour l'Égypte, la seconde pour le Pont, et la troisième pour l'Afrique (81). Dans ce dernier triomphe, Scipion n'était pas nommé ; il n'y était question que du roi Juba : le fils de ce prince, qui était encore dans l'enfance, suivit le char du triomphateur ; et ce fut pour lui la captivité la plus heureuse. Né Barbare et Numide, il dut à son malheur de devenir un des plus savants historiens grecs (82). Après ses triomphes, César fit de grandes largesses à ses soldats, et donna des festins et des spectacles à tout le peuple, qu'il traita sur vingt-deux mille tables de trois lits chacune (83). Il fit représenter à l'honneur de sa fille Julie, morte depuis long-temps, des combats de gladiateurs et des naumachies [1]. Quand tous ces spectacles furent terminés, on fit le dénombrement du peuple ; et au lieu de trois cent vingt mille citoyens qu'avait donné le dernier dénombrement, il ne s'en trouva que cent trente mille (84) : tant la guerre civile avait été meurtrière pour Rome ! tant elle avait moissonné de citoyens, sans compter tous les fléaux dont elle avait affligé le reste de l'Italie et toutes les provinces !

LXI. Après ce dénombrement, César, nommé consul pour la quatrième fois [2], partit sur-le-champ pour aller en Espagne faire la guerre aux fils de Pompée. Malgré leur jeunesse, ils avaient mis sur pied une armée formidable par le nombre des soldats, et ils montraient une audace qui les rendait dignes du commandement ; aussi mirent-ils César dans le plus grand danger. Ils livrèrent sous les murs de la ville de Munda (85) une grande bataille, dans laquelle César, voyant ses troupes vivement pressées, n'opposer aux ennemis qu'une faible résistance, se jeta au fort de la mêlée, en criant à ses soldats s'ils n'avaient pas honte de le livrer ainsi à des enfants. Ce ne fut que par des

[1] Des combats de vaisseaux, dans de vastes arènes où l'on introduisait de l'eau.

[2] L'an de Rome 709, 45 ans avant J.-C.

efforts extraordinaires qu'il parvint à repousser les ennemis ; il leur tua plus de trente mille hommes (86), et perdit mille des siens, qui étaient les plus braves de l'armée. En rentrant dans son camp, après la bataille, il dit à ses amis qu'il avait souvent combattu pour la victoire, mais qu'il venait de combattre pour la vie. Il remporta cette victoire le jour de la fête des Dionysiaques (87), le même jour que Pompée, quatre ans auparavant, était sorti de Rome pour cette guerre civile. Le plus jeune des fils de Pompée se sauva de la bataille, et peu de jours après Didius vint mettre aux pieds de César la tête de l'aîné.

LXII. Ce fut la dernière guerre de César, et le triomphe qui la suivit affligea plus les Romains que tout ce qu'il avait pu faire précédemment ; c'était, non pour ses victoires sur des généraux étrangers ou sur des rois barbares qu'il triomphait : mais pour avoir détruit et éteint la race du plus grand personnage que Rome eût produit, et qui avait été la victime des caprices de la fortune. On ne lui pardonnait pas de triompher ainsi des malheurs de sa patrie, et de se glorifier d'un succès que la nécessité seule pouvait excuser, et devant les dieux, et devant les hommes, d'autant que jusqu'alors il n'avait jamais ni envoyé de courriers, ni écrit de lettres au sénat, pour annoncer les victoires qu'il avait remportées dans les guerres civiles ; il avait toujours paru rejeter une gloire dont il était honteux. Cependant les Romains pliaient sous l'ascendant de sa fortune, et se soumettaient au frein sans résistance : persuadés même qu'ils ne pourraient se relever de tous les maux qu'avaient causés les guerres civiles que sous l'autorité d'un seul, ils le nommèrent dictateur perpétuel. C'était reconnaître ouvertement la tyrannie, puisqu'à l'autorité absolue et indépendante de la monarchie on ajoutait l'assurance de la posséder toujours. Les premiers honneurs que Cicéron avait proposés au sénat de lui décerner étaient dans les bornes d'une grandeur humaine ; mais d'autres y en ajoutèrent de si immodérés, en disputant à l'envi à qui lui en prodiguerait le plus, que, par ces distinctions excessives et déplacées, ils le rendirent odieux et insupportable aux personnes même du naturel le plus doux. Aussi croit-on que ses ennemis ne contribuèrent pas moins que ses flatteurs à les lui faire décerner, pour se préparer plus de prétextes de l'attaquer un jour, en paraissant en avoir les motifs les plus graves et les plus légitimes ; car il faut avouer que, les guerres civiles une fois terminées, il se montra depuis irréprochable dans sa conduite.

LXIII. Ce fut donc une justice que les Romains lui rendirent, lorsqu'ils ordonnèrent que, pour consacrer sa douceur dans la victoire, on bâtirait, en son honneur un temple à la Clémence. En effet, il avait pardonné à la plupart de ceux qui avaient porté les armes contre lui ; il donna même à quelques uns d'entre eux des dignités et des emplois, en particulier à Brutus et à Cassius, qu'il nomma tous deux préteurs. Il ne vit pas même avec indifférence qu'on eût abattu les statues de Pompée, et il les fit relever. « César, dit à ce sujet Cicéron, » en relevant les statues de Pompée, a affermi les » siennes. » Ses amis lui conseillaient de prendre des gardes pour sa sûreté, et plusieurs même d'entre eux s'offraient à lui en servir. Il le refusa constamment, et leur dit qu'il valait mieux mourir une fois, que de craindre continuellement la mort ; mais, persuadé que l'affection du peuple était la garde la plus honorable et la plus sûre dont il pût s'entourer, il s'appliqua de nouveau à gagner les citoyens par des repas publics, par des distributions de blé ; et les soldats par l'établissement de nouvelles colonies. Les plus considérables furent Corinthe et Carthage : ainsi ces deux villes, qui avaient été prises et détruites en même temps, furent aussi rétablies et repeuplées ensemble (88). Il s'attira la bienveillance des grands en promettant aux uns des consulats et des prétures, en consolant les autres de leurs pertes par des charges et des honneurs, en donnant enfin à tous les plus belles espérances, et cherchant par-là à rendre la soumission volontaire. Le consul Fabius Maximus mourut la veille de l'expiration de son consulat. César nomma Caninius Rebilius consul pour le seul jour qui restait ; et comme on allait en foule, suivant l'usage, chez le nouveau consul, pour le féliciter et l'accompagner au sénat, Cicéron dit plaisamment : « Hâtons-nous d'y aller, de peur qu'il ne sorte de » charge avant qu'il ait pu recevoir notre com- » pliment (89). »

LXIV. César se sentait né pour les grandes entreprises ; et loin que ses nombreux exploits lui fissent desirer la jouissance paisible du fruit de ses travaux, ils lui inspirèrent au contraire de plus vastes projets ; et flétrissant, pour ainsi dire, à ses yeux la gloire qu'il avait acquise, ils allumèrent en lui l'amour d'une gloire plus grande encore. Cette passion n'était qu'une sorte de jalousie contre lui-même, telle qu'il aurait pu l'avoir à l'égard d'un étranger ; qu'une rivalité de surpasser ses exploits précédents par ceux qu'il projetait pour l'avenir. Il avait formé le dessein de porter la guerre chez les Parthes, et il en faisait déja les préparatifs. Il se proposait, après les avoir domptés, de traverser l'Hircanie, le long de la mer Caspienne et du mont Caucase ; de se jeter ensuite dans la Scythie, de soumettre tous les pays voisins de la Germanie, et la Germanie même ; et de revenir enfin en Italie par les Gaules, après avoir

arrondi l'empire romain, qui aurait été ainsi de tous côtés borné par l'Océan. Pendant qu'il préparait cette expédition, il songeait à couper l'isthme de Corinthe; il avait même chargé Aniénus (90) de cette entreprise, et de celle de creuser un canal profond qui commencerait à Rome même, et irait jusqu'à Circéum (91), pour conduire le Tibre dans la mer de Terracine, et ouvrir au commerce une route plus commode et plus sûre jusqu'à Rome. Il voulait aussi dessécher les marais Pontins, dans le voisinage de Sétium, et changer les terres qu'ils inondaient en des campagnes fertiles, qui fourniraient du blé à des milliers de cultivateurs. Il avait enfin le projet d'opposer des barrières à la mer la plus voisine de Rome, en élevant sur ses bords de fortes digues; et après avoir nettoyé la rade d'Ostie, que des rochers couverts par les eaux rendaient périlleuse pour les navigateurs, d'y construire des ports et des arsenaux qui pussent contenir le grand nombre de vaisseaux qui s'y rendaient de toutes parts: mais ces grands ouvrages restèrent en projets.

LXV. Il fut plus heureux dans la réforme du calendrier: il imagina une correction ingénieuse de l'inégalité qui jetait dans le calcul des temps beaucoup de confusion; et cette réforme, heureusement terminée, fut depuis d'un usage aussi commode qu'agréable (92). Les Romains, dans les premiers temps de leur monarchie, n'avaient pas même des périodes fixes et réglées pour accorder leurs mois avec l'année; et il en résultait que leurs sacrifices et leurs fêtes, en reculant peu à peu, se trouvaient successivement dans des saisons entièrement opposées à celles de leur établissement. Bien plus, au temps de César, où l'année solaire était seule en usage, le commun des citoyens n'en connaissait pas la révolution; les prêtres, qui seuls avaient la connaissance des temps, ajoutaient tout-à-coup, sans qu'on s'y attendît, un mois intercalaire, qu'ils appelaient Mercédonius, que le roi Numa avait imaginé (93); mais qui n'était qu'un faible remède, dont l'effet avait peu d'influence sur les erreurs qui, comme on l'a dit dans la Vie de ce prince, avaient lieu dans le calcul de l'année. César ayant proposé cette question aux plus savants philosophes et aux plus habiles mathématiciens de son temps, publia, d'après les méthodes déja trouvées, une réforme particulière et exacte, dont les Romains font encore usage, et qui prévient une partie des erreurs auxquelles les autres peuples sont sujets, sur l'inégalité qui a lieu entre les mois et les années. Cependant ses envieux, et ceux qui ne pouvaient souffrir sa domination, en prirent sujet de le railler. Cicéron, si je ne me trompe, ayant entendu dire à quelqu'un que la constellation de la Lyre se lèverait le lendemain: « Oui, dit-il, elle se lèvera par édit; » comme si ce changement même n'avait été reçu que par contrainte (94).

LXVI. Mais la haine la plus envenimée des Romains contre lui, et la véritable cause de sa mort, vinrent du desir qu'il eut de se faire déclarer roi. De là naquit l'aversion que le peuple lui porta toujours depuis, et le prétexte le plus spécieux pour ses ennemis secrets d'exécuter leur mauvais dessein. Ceux qui voulaient l'élever à la royauté semaient dans le public que, d'après un oracle des livres sibyllins, les Parthes ne seraient soumis par les armées romaines que lorsqu'elles seraient commandées par un roi; que, sans cela, elles n'entreraient jamais dans leur pays. Un jour qu'il revenait d'Albe à Rome, ces mêmes personnes osèrent le saluer du nom de roi. César, qui s'aperçut du trouble que ce titre excitait parmi le peuple, fit semblant d'en être offensé, et dit qu'il ne s'appelait pas roi, mais César. Ce mot fut suivi d'un silence profond de la part de tous les assistants, et César suivit son chemin d'un air triste et mécontent. Un autre jour que le sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, les consuls et les préteurs, suivis de tous les sénateurs, se rendirent sur la place, où il était assis dans la tribune, pour lui faire part du décret. Il ne daigna pas se lever à leur arrivée; et leur donnant audience comme aux plus simples particuliers, il leur dit qu'il fallait diminuer ses honneurs plutôt que de les augmenter. Le sénat ne fut pas plus mortifié de cette hauteur que le peuple lui-même, qui crut voir Rome méprisée dans ce dédain affecté pour les sénateurs; tous ceux qui n'étaient pas obligés par état de rester s'en retournèrent la tête baissée, et dans un morne silence. César s'en aperçut, et rentra sur-le-champ dans sa maison; là, se découvrant la poitrine, il criait à ses amis qu'il était prêt à la présenter au premier qui voudrait l'égorger. Enfin, il s'excusa sur sa maladie ordinaire, qui, disait-il, ôte à ceux qui en sont attaqués l'usage de leurs sens, quand ils parlent debout devant une assemblée nombreuse; saisis d'abord d'un tremblement général, ils éprouvent des éblouissements et des vertiges qui les privent de toute connaissance. Mais cette excuse était fausse, car il avait voulu se lever devant le sénat; mais il en fut empêché par un de ses amis, ou plutôt par un de ses flatteurs, Cornélius Balbus, qui lui dit: « Oubliez-vous que vous êtes César? » et voulez-vous rejeter les honneurs qui sont dus » à votre dignité? »

LXVII. Après avoir ainsi mécontenté tous les ordres de la ville, il fit encore aux tribuns du peuple un outrage sanglant. On célébrait la fête des Lupercales, qui, selon plusieurs écrivains, fut

anciennement une fête de bergers, et a beaucoup de rapport avec la fête des Lyciens en Arcadie(95). Ce jour-là les jeunes gens des premières maisons de Rome, et la plupart des magistrats, courent nus par la ville, armés de bandes de cuir qui ont tout leur poil, et dont ils frappent, en s'amusant, toutes les personnes qu'ils rencontrent. Les femmes même les plus distinguées par leur naissance vont au-devant d'eux, et tendent la main à leurs coups, comme les enfants dans les écoles; elles sont persuadées que c'est un moyen sûr pour les femmes grosses d'accoucher heureusement, et pour celles qui sont stériles, d'avoir des enfants. César assistait à cette fête, assis dans la tribune sur un siége d'or, et vêtu d'une robe de triomphateur. Antoine, en sa qualité de consul, était un de ceux qui figuraient dans cette course sacrée. Quand il arriva sur la place publique, et que la foule se fut ouverte pour lui donner passage, il s'approcha de César, et lui présenta un diadême enlacé d'une branche de laurier. Cette tentative n'excita qu'un battement de mains faible et sourd, qui avait l'air de venir de gens apostés; César repoussa la main d'Antoine, et à l'instant tout le peuple applaudit. Antoine lui présenta une seconde fois le diadême, et très peu de personnes battirent des mains; César le repoussa encore, et la place retentit d'applaudissements universels. Convaincu, par cette double épreuve, des dispositions du peuple, il se lève, et donne ordre qu'on porte ce diadême au Capitole. Quelques jours après, on vit ses statues couronnées d'un bandeau royal: deux tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, allèrent sur les lieux, et arrachèrent ces diadêmes. Les premiers qu'ils rencontrèrent de ceux qui avaient salué César roi, ils les firent arrêter et conduire en prison. Le peuple suivait ces magistrats en battant des mains, et les appelait des Brutus, parceque anciennement Brutus avait mis fin à l'autorité monarchique, et transféré le pouvoir souverain des rois au sénat et au peuple. César, transporté de colère, priva les tribuns de leur charge, et en se plaignant d'eux publiquement, il ne craignit pas d'insulter le peuple lui-même, en les appelant, à plusieurs reprises, des brutes et des cuméens (96).

LXVIII. Cet événement attira sur Brutus les regards de la multitude; il passait pour être, du côté paternel, un descendant de l'ancien Brutus, et par sa mère il était de la famille Servilia, autre maison non moins illustre: il était d'ailleurs neveu et gendre de Caton, et devait naturellement desirer la ruine de la monarchie; mais les honneurs et les bienfaits qu'il avait reçus de César émoussaient ce desir, et l'empêchaient de se porter à la détruire. Non content de lui avoir donné la vie après la bataille de Pharsale et la fuite de Pompée, et d'avoir, à sa prière, sauvé plusieurs de ses amis, César lui avait encore témoigné la plus grande confiance, en lui conférant cette année même la préture la plus honorable, et le désignant consul pour quatre ans après; il lui donnait la préférence sur Cassius, son compétiteur, quoiqu'il avouât que Cassius apportait de meilleurs titres; mais qu'il ne pouvait le faire passer avant Brutus (97): aussi, lorsqu'on le lui dénonça comme engagé dans la conjuration qui se tramait déja, il n'ajouta pas foi à cette accusation; et se prenant la peau du corps avec la main: « Ce corps, dit-il, attend Brutus. » Il faisait entendre par-là que la vertu de Brutus le rendait digne de régner; mais que pour régner, il ne deviendrait pas ingrat et criminel. Cependant ceux qui desiraient un changement, et qui avaient les yeux fixés sur Brutus seul, ou du moins sur lui plus que sur tout autre, n'osaient pas, à la vérité, lui en parler ouvertement; mais la nuit ils couvraient le tribunal et le siége où il rendait la justice comme préteur, de billets conçus, la plupart en ces termes: « Tu dors, Brutus ! » Tu n'es pas Brutus. » Cassius, qui s'aperçut que ces reproches réveillaient insensiblement en Brutus un vif desir de gloire, le pressa lui-même beaucoup plus qu'il n'avait fait encore; car il avait contre César des motifs particuliers de haine, que nous ferons connaître dans la Vie de Brutus (98). Aussi César, qui avait des soupçons sur son compte, dit-il un jour à ses amis: « Que croyez-vous que » projette Cassius? Pour moi, il ne me plaît guère, » car je le trouve bien pâle. » Une autre fois on accusait auprès de lui Antoine et Dolabella de tramer quelques nouveautés. « Ce n'est pas, dit-» il, ces gens si gras et si bien peignés que je re-» doute; je crains plutôt ces hommes si pâles et » si maigres. » Il désignait Brutus et Cassius.

LXIX. Mais il est bien plus facile de prévoir sa destinée que de l'éviter; celle de César fut, dit-on, annoncée par les présages et les prodiges les plus étonnants. A la vérité, dans un événement de cette importance, les feux célestes, les bruits nocturnes qu'on entendit en plusieurs endroits, les oiseaux solitaires qui vinrent, en plein jour, se poser sur la place de Rome, ne sont pas des signes assez frappants pour être remarqués. Mais, au rapport de Strabon le philosophe (99), on vit en l'air des hommes de feu marcher les uns contre les autres; le valet d'un soldat fit jaillir de sa main une flamme très vive; on crut que sa main en serait brûlée: mais quand il eut cessé, on n'y aperçut aucune trace du feu. Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime; et c'était le prodige le plus effrayant, car il est contre la nature que ce viscère manque à un animal. Plu-

sieurs personnes racontent encore aujourd'hui qu'un devin[1] avertit César qu'il était menacé d'un très grand danger, le jour des ides de mars (100); et que ce jour-là César en allant au sénat, ayant rencontré le devin, le salua, et lui dit, en se moquant de sa prédiction : « Eh bien ! voilà les ides » de mars venues. — Oui, lui répondit tout bas » le devin, elles sont venues; mais elles ne sont » pas passées. » La veille de ces ides, il soupait chez Lépidus, où, suivant sa coutume, il signa quelques lettres à table. Pendant qu'il faisait ces signatures, les convives proposèrent cette question : Quelle mort était la meilleure. César, prévenant leurs réponses, dit tout haut : « C'est la » moins attendue. » Après souper, il rentra chez lui; et pendant qu'il était couché avec sa femme, comme à son ordinaire, les portes et les fenêtres s'ouvrirent tout-à-coup d'elles-mêmes : réveillé en sursaut et troublé par le bruit et par la clarté de la lune qui donnait dans sa chambre, il entendit sa femme Calpurnia, qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus, et prononcer des mots inarticulés qu'il ne put distinguer; mais il lui sembla qu'elle le pleurait, en le tenant égorgé dans ses bras. Selon quelques auteurs, Calpurnia eut pendant son sommeil une autre vision que celle-là; ils disent, d'après Tite-Live, que le sénat, par un décret, avait fait placer au faîte de la maison de César une espèce de pinacle qui en était comme un ornement et une distinction (101); que Calpurnia avait songé que ce pinacle était rompu, et que c'était là le sujet de ses gémissements et de ses larmes. Quand le jour parut, elle conjura César de ne pas sortir, s'il lui était possible, ce jour-là, et de remettre à un autre jour l'assemblée du sénat. « Si vous faites » peu d'attention à mes songes, ajouta-t-elle, ayez » du moins recours à d'autres divinations, et faites » des sacrifices pour consulter l'avenir. » Ces alarmes de Calpurnia donnèrent des soupçons et des craintes à César; il n'avait jamais vu dans sa femme les faiblesses ordinaires à son sexe, ni aucun sentiment superstitieux; et il la voyait alors vivement affectée. Après plusieurs sacrifices, les devins lui déclarèrent que les signes n'étaient pas favorables; et il se décida enfin à envoyer Antoine au sénat, pour remettre l'assemblée à un autre jour.

LXX. Mais dans ce moment il voit entrer Décimus Brutus, surnommé Albinus. César avait en lui une telle confiance, qu'il l'avait institué son second héritier : il était cependant de la conjuration de l'autre Brutus et de Cassius; et craignant que, si César ne tenait pas l'assemblée ce jour-là, leur complot ne fût découvert, il se moqua des devins, et représenta vivement à César que ce délai donnerait lieu aux plaintes et aux reproches du sénat, qui se croirait insulté. « Les sénateurs, lui » dit-il, ne se sont assemblés que sur votre con» vocation; ils sont disposés à vous déclarer roi » de tous les pays situés hors de l'Italie, et à vous » permettre de porter le diadême partout ailleurs » qu'à Rome, sur terre et sur mer. Si, maintenant » qu'ils sont sur leurs siéges, quelqu'un va leur » dire de se retirer, et de revenir un autre jour » où Calpurnia aura eu des songes plus favorables, » quels propos ne ferez-vous pas tenir à vos en» vieux? Et qui voudra seulement écouter vos » amis, lorsqu'ils diront que ce n'est pas d'un » côté la plus entière servitude, et de l'autre la » tyrannie la plus absolue? Si toutefois, ajouta-t-il, » vous croyez devoir éviter ce jour comme mal» heureux pour vous, il convient au moins que » vous alliez en personne au sénat, pour lui dé» clarer vous-même que vous remettez l'assemblée » à un autre jour. » En achevant ces mots, il le prend par la main et le fait sortir. Il avait à peine passé le seuil de sa porte, qu'un esclave étranger qui voulait absolument lui parler n'ayant pu l'approcher, à cause de la foule qui l'environnait, alla se jeter dans sa maison, et se remit entre les mains de Calpurnia, en la priant de le garder jusqu'au retour de César, à qui il avait des choses importantes à communiquer. Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques, qui voyait habituellement des complices de Brutus, et savait une partie de la conjuration, vint pour remettre à César un écrit qui contenait les différents avis qu'il voulait lui donner; mais voyant que César, à mesure qu'il recevait quelques papiers, les remettait aux officiers qui l'entouraient, il s'approcha le plus près qu'il lui fut possible, et en présentant son écrit : « César, dit-il, lisez ce papier » seul et promptement; il contient des choses im» portantes, qui vous intéressent personnelle» ment. » César l'ayant pris de sa main, essaya plusieurs fois de le lire; mais il en fut toujours empêché par la foule de ceux qui venaient lui parler. Il entra dans le sénat, le tenant toujours dans sa main, car c'était le seul qu'il eût gardé. Quelques auteurs disent qu'Artémidore, sans cesse repoussé dans le chemin par la foule, ne put jamais approcher de César, et qu'il lui fit remettre le papier par un autre.

LXXI. Toutes ces circonstances peuvent avoir été l'effet du hasard; mais on ne saurait en dire autant du lieu où le sénat fut assemblé ce jour-là, et où se passa cette scène sanglante. Il y avait une statue de Pompée, et c'était un des édifices qu'il avait dédiés pour servir d'ornement à son théâtre. N'est-ce pas une preuve évidente que cette entre-

[1] Il s'appelait Spurina, suivant Suétone. In Cæs., c. LXXXI.

prise était conduite par un dieu, qui avait marqué cet édifice pour le lieu de l'exécution? On dit même que Cassius, lorsqu'on fut prêt d'attaquer César, porta ses yeux sur la statue de Pompée, et l'invoqua en secret, quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentiments d'Épicure (102); mais la vue du danger présent pénétra son ame d'un vif sentiment d'enthousiasme, qui lui fit démentir ses anciennes opinions. Antoine, dont on craignait la fidélité pour César, et la force de corps extraordinaire, fut retenu, hors du lieu de l'assemblée, par Albinus, qui engagea à dessein avec lui une longue conversation (103). Lorsque César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns se placèrent autour du siége de César; les autres allèrent au-devant de lui, pour joindre leurs prières à celles de Métellus Cimber (104), qui demandait le rappel de son frère; et ils le suivirent, en redoublant leurs instances, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à sa place. Il s'assit, en rejetant leurs prières; et comme ils le pressaient toujours plus vivement, il leur témoigna à chacun en particulier son mécontentement. Alors Métellus lui prit la robe de ses deux mains, et lui découvrit le haut de l'épaule; c'était le signal dont les conjurés étaient convenus. Casca le frappa le premier de son épée; mais le coup ne fut pas mortel, le fer n'ayant pas pénétré bien avant. Il y a apparence que, chargé de commencer une si grande entreprise, il se sentit troublé. César, se tournant vers lui, saisit son épée, qu'il tint toujours dans sa main. Ils s'écrièrent tous deux en même temps, César en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu? » Et Casca, s'adressant à son frère, lui cria, en grec : « Mon frère, au secours! »

LXXII. Dans le premier moment, tous ceux qui n'étaient pas du secret furent saisis d'horreur; et, frissonnant de tout leur corps, ils n'osèrent ni prendre la fuite, ni défendre César, ni proférer une seule parole. Cependant les conjurés, tirant chacun son épée, l'environnent de toutes parts; de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve que des épées qui le frappent aux yeux et au visage : tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait entre toutes ces mains armées contre lui; car chacun voulait avoir part à ce meurtre, et goûter pour ainsi dire à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. Brutus lui-même lui porta un coup dans l'aîne. Il s'était défendu, dit-on, contre les autres, et traînait son corps de côté et d'autre en poussant de grands cris. Mais quand il vit Brutus venir sur lui l'épée nue à la main, il se couvrit la tête de sa robe, et s'abandonna au fer des conjurés. Soit hasard, soit dessein formé de leur part, il fut poussé jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qui fut couverte de son sang. Il semblait que Pompée présidât à la vengeance qu'on tirait de son ennemi, qui, abattu et palpitant, venait expirer à ses pieds, du grand nombre de blessures qu'il avait reçues. Il fut percé, dit-on, de vingt-trois coups; et plusieurs des conjurés se blessèrent eux-mêmes, en frappant tous à la fois sur un seul homme.

LXXIII. Quand César fut mort, Brutus s'avança au milieu du sénat pour rendre raison de ce que les conjurés venaient de faire : mais les sénateurs n'eurent pas la force de l'entendre; ils s'enfuirent précipitamment par les portes, et jetèrent parmi le peuple le trouble et l'effroi. Les uns fermaient leurs maisons, les autres abandonnaient leurs banques et leurs comptoirs; les rues étaient pleines de gens qui couraient çà et là, et dont les uns allaient au sénat pour voir cet affreux spectacle; les autres en revenaient après l'avoir vu. Antoine et Lépidus, les deux plus grands amis de César, se dérobant de la foule, cherchèrent un asile dans des maisons étrangères. Mais Brutus et les autres conjurés, encore tout fumants du sang qu'ils venaient de répandre, et tenant leurs épées nues, sortirent tous ensemble du sénat, et prirent le chemin du Capitole, non comme des gens qui fuient, mais d'un air content, et avec un visage gai qui annonçait leur confiance. Ils appelaient le peuple à la liberté, et s'arrêtaient avec les personnes de distinction qu'ils rencontraient dans les rues. Il y en eut même qui se joignirent à eux, pour faire croire qu'ils avaient eu part à la conjuration, et en partager faussement la gloire. De ce nombre furent Caïus Octavius et Lentulus Spinther, qui, dans la suite, furent bien punis de cette vanité. Antoine et le jeune César les firent mettre à mort, et leur ôtèrent même l'honneur qu'ils avaient ambitionné et qui causa leur perte. Ceux qui les condamnèrent punirent en eux, non la complicité du meurtre, mais l'intention. Le lendemain, Brutus et les autres conjurés se rendirent sur la place et parlèrent au peuple qui les écouta, sans donner aucun signe de blâme ni d'approbation; le profond silence qu'il garda faisait seulement connaître que, si d'un côté il plaignait César, de l'autre, il respectait Brutus. Le sénat décréta l'amnistie générale du passé; il ordonna qu'on rendrait à César les honneurs divins, et qu'on ne changerait aucune des ordonnances qu'il avait faites pendant sa dictature. Il distribua à Brutus et à ses complices des gouvernements, et leur décerna des honneurs convenables. Tout le monde crut que les affaires étaient sagement disposées, et la république remise dans le meilleur état.

LXXIV. Mais quand on eut ouvert le testament de César, et qu'on y eut lu qu'il laissait à chaque Romain un legs considérable; qu'ensuite on vit

porter, à travers la place, son corps sanglant et déchiré de plaies, le peuple ne se contenant plus, et ne gardant aucune modération, fit un bûcher des bancs, des barrières et des tables qui étaient sur la place, et brûla le corps de César. Prenant ensuite des tisons enflammés, il courut en foule aux maisons des meurtriers, pour y mettre le feu; plusieurs même se répandirent dans la ville, et les cherchèrent, dans le dessein de les mettre en pièces; mais on ne put les découvrir, parce qu'ils se tinrent bien renfermés. Un des amis de César, nommé Cinna [1], avait eu, la nuit précédente, un songe assez extraordinaire : il avait cru voir César qui l'invitait à souper, et qui, sur son refus, l'avait pris par la main et l'avait entraîné, malgré sa résistance. Quand il apprit qu'on brûlait, sur la place, le corps du dictateur, il se leva; et quoique inquiet du songe qu'il avait eu, quoique malade de la fièvre, il y courut pour rendre à son ami les derniers devoirs. Lorsqu'il arriva sur la place, quelqu'un du peuple le nomma à un citoyen qui lui demandait son nom; celui-ci le dit à un autre; et bientôt il courut dans toute la foule que c'était un des meurtriers de César : il y avait en effet un des conjurés qui s'appelait Cinna; et le peuple, prenant cet homme pour le meurtrier, se jeta sur lui, et le mit en pièces sur la place même. Brutus et Cassius, effrayés de cette fureur populaire, sortirent de la ville peu de jours après. Je raconterai dans la Vie de Brutus ce qu'ils firent depuis, et les malheurs qu'ils éprouvèrent.

LXXV. César mourut âgé de cinquante-six ans [2], et ne survécut guère que de quatre ans à Pompée. Cette domination, ce pouvoir souverain qu'il n'avait cessé de poursuivre à travers mille dangers, et qu'il obtint avec tant de peine, ne lui procura qu'un vain titre, qu'une gloire fragile, qui lui attirèrent la haine de ses concitoyens. Mais ce génie puissant qui l'avait conduit pendant sa vie le suivit encore après sa mort; il s'en montra le vengeur, en s'attachant sur les pas de ses meurtriers et par terre et par mer; jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul de ceux qui avaient pris la moindre part à l'exécution, ou qui avaient seulement approuvé le complot. Entre les événements humains, il n'en est pas de plus étonnant que celui qu'éprouva Cassius : vaincu à la bataille de Philippes, il se tua de la même épée dont il avait frappé César; et parmi les phénomènes célestes, on vit un premier signe remarquable dans cette grande comète qui après le meurtre de César brilla avec tant d'éclat pendant sept nuits, et disparut ensuite (105). Un second signe, ce fut l'obscurcissement du globe solaire, qui parut fort pâle toute cette année-là, et qui chaque jour, à son lever, au lieu de rayons étincelants, n'envoyait qu'une lumière faible et une chaleur si languissante, que l'air fut toujours épais et ténébreux; car la chaleur seule peut le raréfier; son intempérie fit avorter les fruits, qui se flétrirent avant que d'arriver à leur maturité.

LXXVI. Mais rien ne prouve davantage combien le meurtre de César avait déplu aux dieux, que le fantôme qui apparut à Brutus [1]. Pendant qu'il se disposait à faire passer son armée du port d'Abyde (106) au rivage opposé, il se reposait la nuit dans sa tente, suivant sa coutume, sans dormir et réfléchissant sur l'avenir. C'était de tous les généraux celui qui avait le moins besoin de sommeil, et que la nature avait fait pour veiller le plus long-temps. Il crut entendre quelque bruit à la porte de sa tente; et en regardant à la clarté d'une lampe prête à s'éteindre, il aperçut un spectre horrible, d'une grandeur démesurée, et d'une figure hideuse. Cette apparition lui causa d'abord de l'effroi; mais quand il vit que le spectre, sans faire aucun mouvement et sans rien dire, se tenait en silence auprès de son lit, il lui demanda qui il était : « Brutus, lui répondit le fantôme, je » suis ton mauvais génie, et tu me verras à Phi» lippes. — Eh bien! reprit Brutus d'un ton as» suré, je t'y verrai. » Et aussitôt le spectre s'évanouit. Quelque temps après, à la bataille de Philippes contre Antoine et César, il remporta une première victoire, renversa de son côté tout ce qui lui faisait tête, et poursuivit les fuyards jusqu'au camp de César, qui fut livré au pillage. Il se préparait à un second combat, lorsque ce même spectre lui apparut encore la nuit, sans proférer une seule parole. Brutus, qui comprit que son heure était venue, se précipita volontairement au milieu des plus grands dangers. Cependant il ne mourut pas dans le combat; ses troupes ayant été mises en déroute, il se retira sur une roche escarpée; là, se jetant sur son épée, avec l'aide d'un de ses amis, il se l'enfonça dans la poitrine, et expira sur le coup.

PARALLÈLE
D'ALEXANDRE ET DE CÉSAR [2].

I. Les deux guerriers dont nous venons d'écrire la vie jouissent d'une réputation si brillante, et

[1] Voyez la note (7) de la Vie de Brutus.
[2] L'an de Rome 710.

[1] Le texte ajoute : voici ce qu'on en raconte.
[2] Le parallèle que Plutarque avait fait d'Alexandre et de César est perdu; j'ai tâché de le suppléer.

sont placés, par un consentement unanime, si fort au-dessus de tous les autres capitaines, qu'il est difficile d'établir entre eux une juste comparaison, et plus difficile encore de décider lequel des deux mérite la préférence. S'ils ont l'un et l'autre des traits de ressemblance bien marqués, on trouve peut-être des différences plus sensibles dans leur caractère, dans les motifs de leurs entreprises, dans leur manière de faire la guerre, dans les ennemis qu'ils ont eus à combattre, dans leurs exploits, dans leur conduite politique, enfin dans le genre de mort qui a terminé une vie passée presque tout entière dans le tumulte des armes. Nous tâcherons, en faisant ce parallèle, de saisir les ressemblances et les différences qu'ils ont entre eux, de comparer les qualités et les talents qui les ont distingués, de montrer en quoi ils sont tantôt supérieurs, tantôt inférieurs l'un à l'autre.

II. Les noms d'Alexandre et de César sont depuis long-temps ceux de la valeur même et de l'héroïsme. Le privilége qu'ils ont eu, le premier, de n'avoir jamais été vaincu; le second, de n'avoir essuyé, et même rarement, que de légers échecs, effacés par des succès innombrables, a fait de ces deux grands hommes le dernier terme de la gloire militaire; et le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un général d'armée, c'est de le comparer à Alexandre ou à César. Ils ont tous deux la destinée honorable d'être associés à la réputation de tous les guerriers des âges précédents, et ils auront sans doute celle de partager la gloire de tous ceux qui les suivront. Ils ont réuni toutes les qualités qui forment les plus grands capitaines : cette valeur, plus bouillante, plus audacieuse dans l'un, plus tempérée, plus réfléchie dans l'autre; mais en tous les deux également éclairée dans le choix de ses moyens, également sûre dans ses effets; cette ardeur impétueuse, qui s'irrite par les obstacles, et sait toujours en triompher; cette patience infatigable dans les travaux les plus pénibles; cette intrépidité qui brave tous les périls; cette pénétration qui fait saisir, au premier coup d'œil, tous ses avantages; cette habileté dans l'art des campements et des siéges; cet art enfin d'inspirer à leurs soldats une confiance aveugle, gage assuré de la victoire. Le nombre et la rapidité de leurs victoires tiennent du prodige : en peu d'années, ils domptent une multitude de nations, et paraissent plutôt parcourir que soumettre une grande partie du monde connu. Leur mort même, quoique d'un genre si différent, a néanmoins ce trait de ressemblance, qu'elle les surprend l'un et l'autre au milieu de leurs plus vastes projets, et qu'elle arrête subitement le cours de leurs conquêtes. De cette vue générale, descendons au détail de leur vie et de leurs actions.

III. Alexandre, né sur le trône, et fils d'un roi qui avait eu l'avantage d'être élevé auprès du plus grand homme que la Grèce ait produit, Épaminondas; Alexandre reçut une éducation digne de sa naissance et de son rang. Le célèbre Aristote, à qui Philippe confia le soin de former un fils qui lui était si cher, s'appliqua singulièrement à développer les heureux germes que son élève avait reçus de la nature. Non seulement il l'instruisit dans la morale et dans la politique, deux sciences si nécessaires à ceux qui sont chargés de faire le bonheur des hommes; mais encore il l'initia dans les connaissances les plus profondes et les plus secrètes de la philosophie. Le jeune prince en pénétra les mystères avec la plus grande facilité; rien n'était au-dessus de l'élévation de son esprit; rien ne rebutait une avidité de savoir qui s'accroissait par les difficultés mêmes, et qui n'envisageait, dans les obstacles, que la gloire de les vaincre. Le succès d'une éducation si solide répondit aux soins d'un maître si habile, et aux dispositions d'un élève si extraordinaire. Nous n'avons aucun détail sur les premières années de César, ni sur le genre d'éducation qu'il reçut; on sait seulement qu'il alla à Rhodes se former à l'éloquence, sous Apollonius, qui enseignait dans cette ville avec beaucoup de réputation. Mais on ne peut douter, après tout ce qu'il a fait, et après les ouvrages qu'il a laissés, qu'il n'eût apporté en naissant une heureuse facilité pour s'instruire, et que les dons de la nature n'eussent été cultivés en lui par des mains habiles.

IV. Alexandre conserva toujours un grand goût pour les sciences et pour les lettres. Peu jaloux de briller pour les exercices du corps, il donnait une préférence presque exclusive à tout ce qui pouvait orner son esprit, agrandir et perfectionner ses connaissances. Il avait la plus grande estime pour Homère, et n'enviait à Achille que la gloire d'avoir eu ce grand poëte pour chantre de ses exploits. Dans les fêtes qu'il faisait célébrer, il ne proposait ordinairement que ces jeux et ces combats où l'on disputait le prix de la tragédie, et où il n'avait à couronner que les succès de l'esprit. César n'eut ni moins de goût, ni moins d'ardeur pour l'étude que le roi de Macédoine; il paraît même qu'il le surpassa dans l'éloquence, quoique ce prince ne manquât pas de talent pour la parole, et qu'il possédât cette éloquence naturelle qui persuade et qui entraîne. César plaida souvent dans sa jeunesse; et les succès qu'il eut en ce genre lui méritèrent le second rang parmi les grands orateurs qui brillaient alors dans le barreau de Rome. On jugeait même qu'il y eût facilement obtenu le premier rang, s'il se fût principalement livré à cet exercice, et qu'il ne l'eût pas

sacrifié à sa passion pour les armes. Ses *Commentaires* ont été loués par les meilleurs esprits de son temps, comme un modèle parfait de ce genre d'ouvrage, comme également propres à former les historiens et les guerriers. La réforme du calendrier, qu'il imagina lui-même, et qui fut exécutée sous sa direction, montre les connaissances qu'il avait acquises dans une science alors peu commune à Rome, et lui a mérité un genre de gloire non moins flatteurs que celui qu'on obtient par les armes.

V. C'est surtout dans les premières années de leur vie qu'on voit, entre Alexandre et César, la différence la plus sensible. Le premier montre, dès sa jeunesse, le plus grand éloignement pour les plaisirs, et résiste à toutes les séductions dont il est entouré à la cour de son père. Le goût des lettres et le desir de s'instruire le garantissent des écueils qu'il trouve sur ses pas, en portant son ardeur naturelle vers des objets plus nobles et plus dignes d'un roi. La jeunesse de César fut livrée tout entière aux voluptés et aux vices ; la réputation qu'il avait dans Rome, et le mot si connu qui courait sur son compte, prouvent à quels excès il avait porté la débauche et le libertinage. A l'âge où Alexandre s'était déja signalé par les plus glorieux exploits, César était encore plongé dans la fange des plaisirs. L'un poursuivait avec ardeur une carrière brillante qui le rendait l'admiration des peuples, quand l'autre n'avait fait encore que déshonorer son pays par la dissolution de ses mœurs, ou peut-être avait déja conçu, dans le sein de la mollesse, le dessein d'en être un jour le tyran. On peut du moins le conjecturer de ce mot de Sylla : qu'il voyait dans ce jeune homme plusieurs Marius.

VI. Cependant, malgré sa jeunesse licencieuse, César eut un caractère inflexible ; et le refus persévérant qu'il fit de répudier sa femme pour complaire à Sylla, à ce farouche dictateur, sous qui tout pliait dans Rome, annonçait dès-lors cette fierté, cet amour de l'indépendance qui, un jour, ne pourrait souffrir de maître, et voudrait tout asservir. Alexandre ne fut ni moins fier, ni moins indépendant ; difficile à manier, indomptable même lorsqu'on voulait forcer son obéissance, il cédait facilement à la raison, persuadé que la véritable domination est de régner sur soi-même. Tous les projets qu'il forme, tous les sentiments qu'il exprime, montrent en lui une grandeur d'ame, une élévation d'esprit, qui ne le rendent pas moins admirable que ses plus grands exploits. La hauteur avec laquelle César traite les pirates au milieu desquels il était prisonnier ; son intrépidité dans une tempête furieuse ; ce mot si célèbre au pilote : « Ne crains rien, tu portes César et sa fortune ; » annoncent cette confiance magnanime qui ne peut naître que du sentiment de sa grandeur et de sa force.

VII. L'éducation d'Alexandre l'avait préparé à être sobre et tempérant ; et l'on n'est pas étonné de le voir préférer la nourriture la plus simple aux mets délicats que lui envoyait une reine d'Asie, et ne chercher d'autre assaisonnement à ses repas que l'exercice ou la frugalité. Mais, après la jeunesse efféminée de César, on est surpris de la sobriété qu'il fait paraître dès qu'il est à la tête des armées. Il donne à ses officiers et à ses soldats l'exemple de la tempérance, de la facilité à souffrir les privations, à sacrifier ses propres besoins à la commodité des autres. Il ne craint pas de coucher en plein air, pour laisser à un de ses amis malade la seule chambre qu'il y eût dans une chaumière où la tempête l'oblige de se retirer. Quel exemple rare de tempérance dans Alexandre, lorsque, dévoré par une soif ardente, il refuse l'eau qu'on lui offre à boire, afin de soutenir le courage de ses soldats, en partageant leur souffrance ! Il eut de bonne heure la réputation d'aimer le vin ; mais il la dut d'abord à l'habitude qu'il prit de rester long-temps à table, moins pour boire que pour discourir avec ses convives sur des sujets intéressants. Ce n'est que dans les derniers temps de sa vie qu'il se livra à cette passion si basse, et qu'il ternit la gloire de ses premières années par des excès qui le conduisirent au tombeau. César, une fois revenu des écarts de ce genre, qui déshonorèrent sa jeunesse, ne mérita plus de semblables reproches.

VIII. Ils montrèrent l'un et l'autre une patience invincible dans les travaux les plus rudes ; ce fut même par cette qualité qu'ils inspirèrent à leurs soldats cette affection qui les rendait capables des entreprises les plus hardies et les plus périlleuses. Alexandre est toujours le premier au travail comme au danger ; il donne l'exemple de tout souffrir et de tout braver ; il traverse à la tête de sa cavalerie un fleuve aussi rapide que profond, au milieu d'une grêle de traits qui pleuvent sur lui de toutes parts ; il se précipite au plus fort de la mêlée, et entraîne sur ses pas ses soldats, étonnés et qui peuvent à peine suivre l'impétuosité de son courage. César, avec une complexion faible, un corps grêle et sujet à des maladies graves, surmonte cette faiblesse naturelle, et n'est ni moins endurci aux travaux, ni moins intrépide dans les dangers : supérieur, sous ce rapport, au roi de Macédoine, qui, né avec le tempérament le plus robuste, pouvait supporter sans fatigue les exercices les plus pénibles.

IX. Cette conduite inspire à leurs troupes une confiance sans bornes ; et ces soldats, qui sous d'autres généraux n'étaient que des hommes ordinaires, leurs chefs les rendent invincibles, et en font autant de héros. Ils y joignent, il est vrai, la libéralité et les largesses ; mais Alexandre met, ce

me semble, plus de grandeur et de noblesse dans ses dons. Qu'il est grand à nos yeux, lorsque, sur le point de partir pour l'Asie, il distribue à ses amis tout ce qu'il possède en propre, et ne se réserve que l'espérance! Quoi de plus propre à leur attacher les soldats, que ces manières engageantes, cet air d'intérêt, ces tons de popularité, qui avaient plus de pouvoir que le bienfait même! Alexandre, dans le commerce de la vie, est le plus aimable des princes; César se montre toujours plein de douceur et d'affabilité. Si, malgré l'affection extrême que leurs soldats ont pour eux, ils se laissent aller quelquefois au découragement et aux murmures, leurs chefs les ont bientôt ramenés à l'obéissance, en employant tour-à-tour la douceur et la fermeté[1].

X. La clémence et l'humanité parurent d'abord avec éclat dans la conduite d'Alexandre; et pendant long-temps il usa avec modération de ses victoires. Si la ruine des Thébains, qu'il n'avait pu gagner par la douceur, est une tache dans les commencements de son règne, il en diminue l'odieux par les regrets et le repentir qu'il en témoigne depuis en plusieurs occasions. Non content de donner des larmes à la mort de Darius, il en poursuit avec chaleur la vengeance, et punit ses assassins avec la dernière sévérité. César donne les preuves les plus multipliées de sa clémence après la bataille de Pharsale, en pardonnant aux principaux officiers de Pompée, dont plusieurs même furent dans la suite comblés de ses bienfaits. Il trouva parmi eux des ingrats et des meurtriers; ce qui a fait dire de lui qu'il avait été clément jusqu'au repentir. On aime à entendre ses regrets, lorsqu'à Pharsale il voit le champ de bataille jonché de tant de morts; on partage avec une douce tristesse les larmes qu'il répand sur la mort de Pompée, et qui paraissent sincères; on lui sait gré d'avoir fait relever les statues de cet illustre Romain; il ne manque à sa gloire que de ne l'avoir pas vengé, comme Alexandre vengea Darius.

XI. Avouons cependant que ces qualités estimables furent plus d'une fois ternies en eux par des traits de cruauté que rien n'excuse. César fait mourir plusieurs personnages d'un rang distingué, qu'il avait pris à la bataille de Thapse; il se rend coupable d'une noire perfidie, en attaquant les Germains après un traité de paix que les Romains avaient fait avec eux, et leur tue trois cent mille hommes. Alexandre mérite encore, à cet égard, de plus grands reproches. Quand il entre en Asie, il ordonne à ses troupes de passer tous les hommes au fil de l'épée, sans faire grace à personne. Si le meurtre de Clitus fut commis dans un transport de colère et d'ivresse, dont son désespoir et ses larmes semblèrent diminuer l'horreur, il en est dont rien ne peut adoucir l'injustice et la cruauté: ainsi Philotas et Callisthène sont livrés au supplice, sur les plus légers indices; Parménion, à qui Alexandre devait tant, est sacrifié à des craintes chimériques que rien ne justifiait. Il fait massacrer une garnison d'Indiens à qui il venait d'accorder une capitulation honorable. Voilà, dans l'un et dans l'autre, des taches honteuses sur leur vie.

XII. Un des traits les plus honorables pour Alexandre, c'est la victoire qu'il remporte sur lui-même, lorsque, ayant en son pouvoir la femme et les filles de Darius, princesses d'une rare beauté, il refuse constamment de les voir, et ne souffre pas même qu'on parle d'elles en sa présence. Elles sont traitées dans son camp avec le plus grand respect, et y vivent comme dans un de ces asiles consacrés à des vierges.

XIII. César ne connut pas ce genre de courage qui consiste à se vaincre soi-même. Si dans l'âge mûr il fut moins esclave des voluptés qu'il ne l'avait été dans sa jeunesse, il conserva toujours une grande faiblesse pour les femmes. Il laissa prendre à Cléopâtre, sur son esprit et sur son cœur, un empire qui pensa le perdre; et l'on crut que cette guerre d'Alexandrie, où il courut un si grand risque de sa vie, n'avait été entreprise que pour le seul intérêt de cette nouvelle Omphale, à laquelle il sacrifiait sa gloire. Quels éloges ne mériterait pas Alexandre, s'il eût toujours conservé la sagesse de ses premières années, et qu'il ne se fût pas laissé corrompre par la prospérité! Qu'il est alors différent de lui-même! séduit par les plaisirs, il tombe dans la débauche; ses goûts changent et se dégradent; il rejette cette précieuse simplicité à laquelle il attachait tant de prix, et tombe dans les vices qu'il avait eu le plus en horreur. Il veut en imposer à la postérité, et lui donner l'opinion la plus exagérée de son expédition dans l'Inde, par les monuments qu'il fait semer sur sa route. Il se donne à lui-même des louanges ridicules, et recherche, avec une affectation puérile, les éloges des Athéniens. Si l'on excepte les premières années de la jeunesse de César, il eut toujours depuis une conduite simple et modeste. Dans ses *Commentaires*, qui contiennent le récit de tant de combats et de tant de victoires, il parle de lui sans vanité, sans ostentation, et semble étranger aux faits merveilleux qu'il raconte.

XIV. La religion est rarement le partage des guerriers, et moins encore des guerriers heureux.

[1] Plutarque n'a pas rapporté, dans la Vie d'Alexandre, le discours qu'il tint à ses troupes lorsqu'elles voulurent l'abandonner. Il méritait cependant d'y trouver place: « Allez, ingrats, leur dit-il, lâches; fuyez, je dompterai l'univers sans vous. Alexandre aura des soldats partout où il trouvera des hommes. » C'est, au jugement du grand Condé, ce héros si semblable par tant d'endroits à Alexandre, le moment le plus brillant de la vie de ce prince.

Alexandre avait puisé dans une éducation éclairée, et dans la fréquentation des plus grands philosophes de son temps, des idées saines sur la divinité, sur sa providence, sur la dépendance où sont tous les hommes de son pouvoir suprême. Il commence toutes ses journées par un sacrifice, et rend graces aux dieux de tous ses succès, persuadé qu'ils viennent de ces êtres suprêmes, et que c'est à eux qu'on doit en rapporter la gloire. On ne voit dans César ni les mêmes lumières sur la religion, ni le même respect pour elle; son opinion dans l'affaire de Catilina montre clairement qu'il ne croyait point à l'existence d'une autre vie, ni aux peines et aux récompenses réservées aux bons et aux méchants : vérités sans lesquelles il n'est point de morale sur la terre. Les sacrifices qu'il offre aux dieux sont en lui la suite du respect pour des usages établis, et auxquels il eût été imprudent de manquer devant les Romains, scrupuleusement attachés à leurs coutumes religieuses. Alexandre, il est vrai, finit par tomber dans la superstition, sentiment si injurieux à la divinité; mais ce ne fut qu'après avoir été corrompu dans ses mœurs, et s'être livré aux plus grands désordres. Les dispositions de César par rapport aux dieux le mettaient à l'abri de toute crainte superstitieuse; mais c'était éviter un excès par un autre plus condamnable encore et plus dangereux, surtout dans ceux qui gouvernent. La folle ambition qu'eut Alexandre de passer pour un dieu tenait peut-être plus à sa politique qu'à son impiété; car au fond il savait à quoi s'en tenir sur cette filiation divine; mais il crut que cette opinion faciliterait ses conquêtes, en préparant la soumission des peuples. Cependant cette prétention le rendit cruel; et le refus que fit Callisthène de lui rendre les adorations que ce prince exigeait, fut la véritable cause de son supplice.

XV. Du côté de la politique, Alexandre semble inférieur à César; il est vrai que, né sur le trône et au sein de la grandeur, il n'en eut pas besoin pour parvenir; mais elle fut nécessaire à César pour s'élever à une si haute fortune, au milieu de tant de rivaux redoutables. Cependant Alexandre, dès sa jeunesse, fait paraître dans sa conduite une politique sage et prudente. Il adoucit l'impression défavorable qu'avait produite sa rigueur excessive contre les Thébains, par les ménagements dont il use envers les autres peuples. Il choisit lui-même l'emplacement de la ville d'Alexandrie, dont il prévoit la grandeur future. Pour affermir son autorité chez les peuples qu'il a conquis, il adopte en partie leurs mœurs et leurs coutumes; il prend trente mille enfants des premières familles de Perse, pour les faire instruire dans les lettres grecques et les former aux exercices des Macédoniens. A ce premier moyen de rapprocher et d'unir les deux nations, il en joint un autre plus capable encore de les fondre pour ainsi dire ensemble, celui de marier les principaux des Macédoniens avec les filles des grands seigneurs de Perse. Après la victoire d'Arbelles, il détruit en Grèce toutes les tyrannies, et récompense généreusement les descendants de ceux qui, dans les guerres des Mèdes, avaient rendu des services signalés à la Grèce. César dirigea toute sa politique vers ses vues ambitieuses; sa haute naissance et ses talents distingués lui ouvraient une entrée facile à toutes les dignités; mais, occupé déja des moyens d'asservir sa patrie, il flatte servilement le peuple, pour parvenir plus rapidement à son but, et ne rougit pas de se lier avec les hommes les plus pervers, pour faire passer des lois séditieuses, mais agréables à la multitude. S'il réconcilie Crassus avec Pompée, cette action, honnête en soi, est faite par un motif d'intérêt; il veut se servir de l'un pour perdre l'autre, et se mettre ensuite à la place de celui qui aura contribué à son élévation. Ainsi sa politique, en général plus adroite peut-être que celle d'Alexandre, est presque toujours moins honnête. Si après la bataille de Pharsale il rend la liberté à quelques peuples de la Grèce; s'il règle en Espagne des affaires assez difficiles avec beaucoup de sagesse et d'équité; si enfin en Asie il adoucit le sort des habitants écrasés par les impôts, ce caractère de justice et de générosité ne se soutient pas; et, guidé par son intérêt dans les actions mêmes d'une sage politique, il avilit un art qui n'est honorable que lorsqu'il a la morale pour base.

XVI. Alexandre et César eurent tous deux une ambition extrême, et ne voulaient rien moins que soumettre le monde entier. Dès l'âge le plus tendre, Alexandre s'afflige de chaque victoire que Philippe remporte. «Mon père, dit-il à ses compagnons, ne » nous laissera rien à faire. » Il refuse les offres de Darius, quelque avantageuses qu'elles soient, parcequ'il veut tout devoir à son épée; et il n'aurait pas accepté l'empire de la Perse, afin d'avoir la gloire de le conquérir. L'ambition étonne davantage dans César, qui, né simple citoyen de Rome, ne pouvait parvenir à cette domination qu'il desirait si vivement, que par la ruine de tous ses rivaux et par l'asservissement de sa patrie. Dès qu'il est à la tête d'une armée, il fait éclater cette passion des conquêtes, que sa jeunesse licencieuse avait comprimée. En lisant la Vie d'Alexandre, il pleure de n'avoir encore rien fait à un âge où ce prince avait déja conquis tant de royaumes. Parvenu à l'autorité souveraine, son ambition n'est pas satisfaite; il médite de plus vastes projets; il aspire à se faire roi des Romains, et trouve sa perte dans ce nouvel objet de la passion qui le domine.

XVII. Un des rapports sous lesquels Alexandre

paraît bien supérieur à César, c'est le motif qui les dirige l'un et l'autre dans leurs entreprises. Le roi de Macédoine entreprend la guerre d'Asie pour venger la Grèce des ravages affreux que les Perses y avaient exercés. Moins jaloux de s'enrichir que de faire des conquêtes, il n'a des richesses que pour les répandre; la Grèce recueille les premiers fruits de ses victoires; il fait partager sa fortune à tous ceux qui l'entourent, et distribue des royaumes aux ennemis mêmes qu'il a vaincus. Que César est loin d'être guidé par des motifs si nobles! Les liaisons qu'il forme n'ont d'autre but que son agrandissement. S'il brigue le gouvernement des Gaules, c'est parcequ'il y voit plus de moyens d'acquérir une grande réputation, de s'attacher ses soldats, de les aguerrir par une longue suite de combats et de victoires, et de s'en servir ensuite pour opprimer la liberté publique. Il emploie à se faire des créatures les richesses immenses qu'il amasse; et après quelques tentatives inutiles d'accommodement avec ses ennemis, après des propositions de paix dont on peut suspecter la sincérité, il se jette en désespéré dans une guerre civile qui doit inonder toute l'Italie d'un déluge de sang. Alexandre se propose le bonheur des hommes; César conspire pour leur ruine.

XVIII. C'est par la gloire militaire que ces deux grands hommes sont le plus connus : c'est par-là qu'ils sont au-dessus de tout éloge. Mais cette valeur extraordinaire qui brille en eux a, dans chacun, des caractères différents. Alexandre se distingue par un courage bouillant, par une bravoure impétueuse qui ne se plaît qu'au milieu des dangers [1]. César, à la tête des armées, est le plus grand des hommes; Alexandre, dans la mêlée, est un de ces dieux d'Homère qui, confondus parmi les mortels, se font bientôt reconnaître par les coups terribles et inévitables qu'ils portent. Sans doute qu'en parcourant les expéditions qu'ils ont faites, les batailles qu'ils ont livrées, les villes qu'ils ont emportées d'assaut, les nations qu'ils ont conquises, on trouvera que César n'a pas moins fait qu'Alexandre : mais les actions du roi de Macédoine ont un caractère de grandeur et d'héroïsme qui ne paraît pas autant dans César; elles semblent l'effet d'une inspiration divine qui l'élève au-dessus de l'humanité. A peine monté sur le trône, à l'âge de vingt ans, il soumet des peuples belliqueux, prend Thèbes d'assaut, et donne la loi à la Grèce. Il avait parcouru une carrière pleine de gloire, à un âge où César ne pensait pas encore à commencer la sienne. A la vérité, le début de celui-ci est marqué par de grands succès; mais bientôt les intrigues qu'il va suivre à Rome en suspendent le cours.

[1] C'est cette bravoure hasardeuse d'Alexandre qui faisait dire au grand Condé, si digne de juger un prince qu'il imitait souvent : « J'aimerais mieux être Alexandre que César. »

XIX. Alexandre une fois engagé dans son entreprise ne s'en détourne point; une première victoire n'est pour lui qu'une préparation à une seconde; il s'avance dans l'Asie en vainqueur; les bords du Granique, les détroits d'Ipsus, les forteresses de Tyr, cette ville que sa population, ses richesses, ses forces maritimes, et sa situation surtout, faisaient regarder comme imprenable, les champs de l'Arabie, les plaines d'Arbelles, deviennent tour à tour le théâtre de son courage et de sa gloire, et lui ouvrent le chemin à des conquêtes plus rapides dans les pays les plus éloignés, et dont les noms mêmes étaient encore inconnus à la Grèce. Les nations belliqueuses des Gaules furent pour César une ample moisson de gloire; le nombre de victoires qu'il y remporta, la quantité de villes qu'il y soumit, la multitude immense d'hommes qui tombèrent sous son bras victorieux, paraissent à peine croyables; l'Espagne, l'Égypte, l'Afrique, le virent successivement parcourir, avec la rapidité d'un voyageur, leurs vastes contrées, et marquer tous ses pas par autant de triomphes.

XX. Les exploits de César paraissent au premier coup d'œil moins brillants que ceux d'Alexandre; mais en les examinant de près, ils les égalent par leur nombre, par leur éclat, et les surpassent peut-être par leur importance. Il n'avait fait qu'essayer son courage en Espagne; mais c'est dans les Gaules que, pendant dix années d'une guerre presque continuelle, il déploie les plus grands talents, et montre une capacité consommée dans l'art militaire. Il est le premier des Romains qui ose passer le Rhin avec une armée; il le traverse sur un pont; mais la construction en est si hardie et exécutée en si peu de jours, qu'elle fait autant d'honneur à son génie qu'à son audace. Il a la gloire de pénétrer le premier en Angleterre, cette île dont l'existence était regardée comme fabuleuse; et ce qu'Alexandre avait fait sur l'Océan oriental, où il porta le premier son nom et la gloire de ses armes, César le fit sur la mer Atlantique, en faisant redouter à ces nations éloignées la puissance romaine. Tyr et les autres villes forcées par Alexandre ne lui ont pas acquis plus de gloire que la prise d'Alésia n'en a procuré à César. Cette ville, qui, défendue par Vercingentorix, général aussi brave qu'expérimenté, à la tête d'une garnison de soixante-dix mille hommes, était encore secourue par trois cent mille des plus braves d'entre les Gaulois : César brave tous ces obstacles; et, par son audace autant que par son habileté, il force Vercingentorix à lui remettre la ville. Les conquêtes d'Alexandre ne s'étendirent pas au-delà de sa vie; ses successeurs, en partageant son empire, n'héri-

tèrent ni de ses talents, ni de sa puissance ; et la Macédoine retira peu de fruit des succès prodigieux que son roi avait eus en Asie. Les victoires de César reculèrent au loin les bornes de l'empire romain, portèrent dans presque tout le monde connu le nom et la gloire de Rome, et préparèrent à son successeur la soumission de l'univers entier.

XXI. Si César, sous ce rapport, paraît avoir l'avantage, il en est un autre qui donne à son rival une grande supériorité : c'est le peu de proportion des moyens et des ressources qu'il emploie avec la grandeur de son entreprise. Il ne mène à la conquête de l'Asie qu'une armée au plus de cinquante mille hommes, et n'a pour fournir à son entretien que deux cents talents d'argent, environ un million de notre monnaie. C'est avec des forces si peu considérables qu'il va combattre un roi qui lui oppose des millions de soldats, et qui possède des trésors immenses. César, il est vrai, n'eut jamais des troupes bien nombreuses ; et, dans toutes les batailles qu'il livra, il eut en tête des armées très supérieures en nombre. Mais il avait la facilité de recruter ses troupes, et, de puiser dans le trésor public tout l'argent dont il avait besoin pour fournir aux frais de la guerre. Alexandre, une fois engagé dans l'Asie, ne pouvait pas remplacer aisément ce qu'il perdait de soldats; et ce ne fut qu'après avoir poussé loin ses conquêtes qu'il eut des alliés nombreux et des trésors inépuisables : jusque là, il dut ses étonnants succès, moins à ses forces réelles, qu'à ses talents et à son courage.

XXII. Disons-le cependant : la plupart des ennemis qu'il eut à combattre n'étaient pas difficiles à vaincre ; et s'il y courut quelquefois de grands dangers, c'est qu'il aimait à s'exposer au plus fort de la mêlée, avec la témérité et l'ardeur bouillante d'un soldat. Mais en général les Perses, amollis par les richesses et par le luxe, n'opposaient à ses Macédoniens, aguerris par de longs combats, qu'une faible résistance. César a donc sur ce point une grande supériorité sur Alexandre. Il eut toujours affaire aux ennemis les plus belliqueux. Les Gaulois et les Germains étaient des nations guerrières, dont les soldats, endurcis au travail, remplis de force et de courage, faisaient acheter chèrement la victoire à leurs ennemis. Aussi a-t-on peine à croire ses succès constants pendant une guerre si longue et si périlleuse, où il eut toujours sur les bras des armées innombrables. Alexandre, il est vrai, rencontra quelquefois des ennemis dignes de son courage. Les Tyriens, les Scythes, les Malliens, et les soldats de Porus, lui disputèrent long-temps la victoire, et mirent plus d'une fois sa vie en danger. Il eut besoin de toute sa valeur et de toute son habileté pour triompher de leurs efforts. Rien ne manque, sous ce rapport, à la gloire de César : s'il a dompté des peuples barbares, il a vaincu aussi les généraux romains qui s'étaient illustrés par les victoires les plus glorieuses, et en particulier Pompée, cet homme si chéri, si honoré dans sa patrie, à qui de brillants succès, des conquêtes prématurées avaient mérité de si bonne heure le surnom de Grand.

XXIII. Ce qui paraît relever la gloire d'Alexandre au-dessus de celle de César, c'est qu'il fut toujours invincible, et qu'aucun revers ne ternit jamais l'éclat de ses victoires : le général romain fut battu quelquefois, et par sa faute, comme il n'a pas craint d'en faire l'aveu. Dans la guerre civile, il eut un premier échec, qui aurait pu le perdre, si Pompée avait su profiter de ses avantages. Mais ces disgraces passagères furent glorieusement réparées ; et, depuis la bataille de Pharsale, la victoire n'abandonna plus ses drapeaux. La carrière militaire d'Alexandre ne fut pas longue; à peine occupe-t-elle l'espace de douze années. S'il avait vécu plus long-temps, aurait-elle été constamment suivie des mêmes succès? Son bonheur ne se serait-il pas enfin démenti? Il est bien peu de héros qui n'aient éprouvé, après un long cours de prospérités, les inconstances de la fortune [1].

XXIV. La mort d'Alexandre et celle de César furent différentes, mais toutes deux extraordinaires. Le premier s'était livré de plus en plus à son penchant pour le vin, depuis que l'ivresse de ses succès avait corrompu ses mœurs et altéré son caractère. Les premiers symptômes de maladie qui s'étaient déclarés, n'avaient pu l'engager à se modérer, et des excès continués pendant plusieurs jours, le précipitant dans le tombeau à la fleur de son âge, terminèrent par une fin honteuse une vie dont aucun autre roi n'avait égalé la gloire. L'ambition qu'eut César, déja maître de Rome et d'une grande partie de l'univers connu, d'ajouter à cette vaste puissance un titre odieux aux Romains, soulève contre lui et la noblesse et le peuple. Il se forme une conjuration dont Brutus, regardé comme le citoyen le plus vertueux, qui passait même pour le fils de César, devient l'ame et le chef; et César périt dans la force de l'âge, au milieu du sénat, de la main de ceux qu'il a le plus obligés, et aux pieds de la statue de Pompée, à qui il ne survit que quatre ans, après avoir si peu joui d'un pouvoir acheté par tant de sang et par tant de crimes.

XXV. Rapprochons, en finissant ce parallèle, les deux traits de différence les plus sensibles dans

[1] Le prince de Condé, à l'âge de cinquante-six ans, après la retraite de Montécuculli, refusa le commandement, et se retira, en disant qu'il ne voulait pas compromettre sa réputation contre des jeunes gens.

ces deux hommes si étonnants. Alexandre, dès sa jeunesse, offre le modèle presque parfait d'un grand prince; mais, sur la fin de sa vie, il ternit la gloire de ses premières années par l'intempérance, la vanité, les soupçons, la méfiance et la cruauté. César déshonore sa jeunesse, en se livrant aux vices les plus odieux; et il en répare la honte, dans l'âge mûr, par une conduite appliquée et raisonnable. Si l'on excepte sa passion pour Cléopâtre, qui ne convenait ni à son âge, ni même à ses intérêts, il montre, en général, tout le reste de sa vie, de la tempérance, de la modération et de la sagesse. Cependant Alexandre, malgré les vices et les traits de cruauté qui souillent ses dernières années, malgré la honte de sa mort, est également regretté par les Perses et par les Macédoniens. César, qui après la guerre civile pardonne à tous ceux qui ont porté les armes contre lui, et en traite plusieurs comme ses meilleurs amis; César, qui, par ses victoires sur les Gaulois et les Germains, a délivré Rome de la terreur que lui causaient ces deux peuples; qui, par ses exploits, a si fort agrandi l'empire romain, et qui, à ce titre, a tant d'avantage sur Alexandre, dont les conquêtes furent presque sans aucun fruit pour la Macédoine; César est poignardé par ceux même qu'il a comblés de bienfaits; et ses meurtriers sont d'abord honorés comme les libérateurs de la patrie. Alexandre obtient l'admiration et l'amour de ses ennemis; César se rend odieux à ses concitoyens, à ses amis même : oppresseur de sa patrie, il a la destinée ordinaire aux tyrans.

NOTES

SUR LA VIE DE CÉSAR.

(1) César, pour épouser Cornélie, avait renoncé au mariage de Cossutia, issue d'une famille équestre et très riche. Tout le pouvoir de Sylla ne put le forcer à imiter l'exemple de Pison, qui, pour plaire au dictateur, avait répudié Annia, femme de Cinna, qu'il avait épousée.

(2) Plutarque est ici en contradiction avec Paterculc, liv. II, c. XLIII, et avec Suétone, *in Cæs.*, c. I.

(3) Plusieurs interprètes ont traduit ce passage, comme si Plutarque avait voulu dire que c'était la maladie de César qui l'obligeait de changer de maison; mais Ruauld, dans ses Remarques critiques sur cette *Vie*, a très bien observé que notre historien n'a pu tomber dans cette méprise, après un passage formel de Suétone, qui, dans la *Vie de César*, c. I, dit que ce jeune Romain, quoique malade de la fièvre quarte, dont il avait alors un violent accès, était obligé de changer chaque nuit de demeure, pour se dérober aux recherches des satellites de Sylla. Plutarque veut donc dire seulement que César, en changeant ce jour-là de retraite, au lieu d'aller à pied, comme il faisait ordinairement, fut contraint, par la maladie, de se faire porter dans une litière. Ce Cornélius, surnommé Phagita, à qui César donna deux talents pour se racheter, était affranchi de Sylla; et lorsque dans la suite César, parvenu à la puissance souveraine, aurait pu si facilement se venger de la rançon que Cornélius avait exigée de lui, il ne put, dit Suétone, *ibid.*, ch. LXXIV, se résoudre à lui faire aucun mal.

(4) Etienne de Byzance dit qu'il y avait auprès de Salamine deux petites îles de ce nom; et Strabon, l. IX, p. 395, ajoute que dans la plus grande des deux on montrait encore de son temps le tombeau de Circé.

(5) Suétone, c. V, dit que cet ami était un médecin.

(6) Les critiques ont relevé ici la méprise de Plutarque, qui fait deux personnages d'un seul. Apollonius n'était pas fils de Molon; il avait lui-même ce dernier surnom. Cicéron, qui parle souvent de lui dans ses ouvrages, lui donne plusieurs fois le nom seul de Molon; et quelquefois il l'appelle Apollonius Molon.

(7) C'était un reproche qu'on faisait aux hommes efféminés, comme on le voit dans les poëtes épigrammatiques. Nous avons déja vu que cette habitude, contractée aussi par Pompée, avait donné lieu à ses ennemis de le décrier dans ses mœurs.

(8) On a vu, dans les *Notes sur la Vie de Camille*, que l'usage de louer publiquement les femmes romaines avait été établi vers l'an trois cent soixante de Rome, pour les récompenser d'avoir donné tout ce qu'elles avaient d'or en propre, afin d'achever la somme qui avait été promise aux Gaulois pour la rançon de Rome.

(9) Elle était fille de Q. Pompée, et petite-fille de Sylla. La première femme de César se nommait Cossutia, et la seconde Cornélia, fille de Cinna.

(10) Dans la *Vie de Caton d'Utique*, Plutarque évalue cette somme en talents, et la porte à mille deux cent cinquante talents, ce qui ferait six millions deux cent cinquante mille livres, somme bien différente de celle qui est énoncée ici en sesterces, et qui ne va guère qu'à un million deux cent mille livres. Ruauld, dans ses *Observations critiques sur la Vie de César*, a relevé cette erreur, qu'il faut attribuer sans doute à une méprise de copiste; car il n'est pas vraisemblable que Plutarque se soit contredit à ce point. Cette somme, au reste, prouve la grande population de Rome dans ce temps-là, puisqu'il fallait par an une quantité si considérable de blé pour nourrir la dernière classe du peuple.

(11) Cicéron, dans son *Oraison sur les réponses des aruspices*, qui est toute contre Clodius, nous apprend tout ce qu'on peut savoir de cette déesse, et du sacrifice qu'on lui faisait. D'après l'obscurité religieuse qu'on observait avec tant de soin dans ces mystères, il n'est pas étonnant que Plutarque n'en parle que d'une manière assez vague; mais ce qui fait l'éloge de la discrétion et du silence des femmes romaines, c'est que depuis tant de siècles que cette fête était célébrée à Rome, le secret en eût été si scrupuleusement observé, que les hommes ne savaient pas même le nom véritable de cette déesse.

(12) L'usage d'opiner ainsi sur plusieurs objets à la fois s'appelait *ferre sententias per saturam* : expression prise des bassins ou des plats, dans lesquels on mettait plusieurs mets ensemble, et d'où est venu le mot de satire, genre de poëme où l'on traitait en même temps de plusieurs sujets.

(13) La manière dont Plutarque s'exprime pourrait faire croire que César eut le commandement de toute l'Espagne; mais il n'obtint que celui de l'Espagne ultérieure, comme le dit Suétone, *in Cæs.*, XVIII. Des critiques ont sur cela accusé Plutarque de négligence; mais l'accusation est un peu sévère; ces *Vies* ne sont pas une histoire détaillée de toutes les actions du héros, l'écrivain ne s'attache qu'aux principales; et il suffit, pour l'instruction des lecteurs, de savoir que César alla commander en Espagne.

L'Espagne ultérieure comprenait la Lusitanie et la Bétique, aujourd'hui le Portugal et l'Andalousie.

(14) Le premier de ces deux peuples est appelé aussi Galléciens; leur position n'est pas bien connue; mais il paraît par Strabon, liv. III, p. 152, qu'ils étaient voisins des Lusitaniens, qui sont aujourd'hui les Portugais.

(15) Le motif de cette loi avait été sans doute la crainte qu'on avait eue qu'un général vainqueur, qui revenait avec des troupes à qui leurs succès pouvaient inspirer de l'audace, ne causât de grands désordres dans Rome, s'il y était entré avec ses soldats, et qu'il se fût fait décerner le triomphe malgré le sénat et le peuple. Au contraire, ceux qui demandaient le consulat étant seuls, et n'ayant ordinairement que leur recommandation personnelle, ne laissaient aucun sujet de crainte; et les citoyens qui nommaient aux charges étaient bien aises de les voir, en habit de candidats, solliciter eux-mêmes leurs suffrages. César, forcé par ces lois contraires de choisir entre le consulat et le triomphe, renonce à celui-ci, qui n'était qu'un honneur d'un jour, et préfère le consulat, dont la durée lui donnait le temps de poursuivre ses desseins, et de jeter les fondements de la puissance à laquelle il aspirait.

(16) La Gaule cisalpine comprenait le Modénois, le Parmesan, le Plaisantin, le pays de Gênes, avec une partie du Piémont, du Milanais, du Montferrat et de la Toscane; cette partie de la Gaule s'appelait aussi la Cispadane, c'est-à-dire en-deçà du Pô. Elle renfermait de plus ce que les Romains appelaient la Gaule transpadane, ou au-delà du Pô; c'est-à-dire les états de la terre ferme de la république de Venise, les parties du Milanais, du Montferrat et du Piémont qui sont au nord du Pô, la Valteline et les bailliages suisses. La Gaule transalpine, nommée aussi la Gaule chevelue, des longs cheveux que portaient ses habitants, renfermait les Gaules celtique, aquitanique et belgique; la première comprenait les cinq Lyonnaises, dont Lyon était la capitale, et s'étendait à tous les diocèses suffragants de Lyon, à la Normandie d'aujourd'hui, à la Bretagne, la Touraine, l'Anjou, le Maine, les archevêchés de Paris et de Sens, avec leurs suffragants; la Franche-Comté, la Bresse, les évêchés de Lausanne et de Bâle, avec une partie de celui de Constance. La Gaule aquitanique, subdivisée en trois, comprenait les archevêchés de Bourges et d'Alby, avec leurs suffragants; celui de Bordeaux et tous ses suffragants, et la Novempopulanie, ainsi nommée des neuf peuples qu'elle renfermait, et qui étaient ceux de l'archevêché d'Auch, des évêchés de Comminges, de Tarbes, d'Oloron, de Conserans, de Dax, de Lescar, d'Aire et de Bayonne. Enfin la Gaule belgique, divisée en deux, contenait l'archevêché de Trèves, une partie de celui de Mayence, les évêchés de Spire, de Worms, de Strasbourg, de Metz, de Toul et de Verdun; les pays qui sont entre la Seine et la Meuse, et entre ce fleuve et le Rhin, depuis Coblentz jusqu'à l'Océan septentrional.

(17) César raconte lui-même cette action dans son troisième livre *De la Guerre civile*, p. 337.

(18) Amyot a traduit ainsi cet endroit : « Ce fut luy qui » inventa le premier la maniere de parler avec ses amis » par chiffre de lettres transposées.» Ce que ce traducteur dit des chiffres de César, formés par la transposition des lettres, n'est pas dans le texte de Plutarque, mais est conforme à l'histoire.

(19) César, qui, dans le premier livre de la *Guerre des Gaules*, parle de ses combats contre les Helvétiens ou les Suisses, dit, p. 18, qu'on trouva dans leur camp des registres écrits en grec, qui contenaient le nombre de ceux qui étaient sortis de leur pays en âge de porter les armes, celui des femmes, des vieillards et des enfants; qu'il y avait en tout trois cent soixante-huit mille personnes, dont quatre-vingt-douze mille en état de combattre. Cet historien place les limites de leur pays entre le Rhin, le mont Jura, le lac Léman ou de Genève, et le Rhône. Les Tiguriniens étaient ceux du canton de Zurich. Quand Plutarque dit, quelques lignes plus bas, que ce fut Labiénus qui défit les Tiguriniens, il est en contradiction avec César, qui rapporte lui-même, *ibid.*, p. 6 et 7, qu'il laissa cet officier à la garde du retranchement qu'il avait fait depuis le lac de Genève jusqu'au mont Jura; et que lui-même en personne, avec trois légions, il alla attaquer les Tiguriniens comme ils passaient la Saône, et qu'il en tua une grande partie.

(20) Il s'agit ici des peuples qui habitaient la partie de la Gaule qu'on appelait celtique, dont nous avons donné la position, et fait connaître les noms modernes, note (16).

(21) Pour bien entendre ce passage, il faut en rapprocher ce que César rapporte dans le premier livre de la *Guerre des Gaules*, p. 19.

(22) Les Germains et les Gaulois avaient une grande vénération pour leurs femmes; Tacite, dans le quatrième livre de son *Histoire*, c. LXI, dit que, de temps immémorial, les Germains attribuent à la plupart des femmes la faculté de connaître l'avenir, et que celles à qui la superstition donne la vogue sont regardées comme des divinités. Dans son ouvrage sur les *Mœurs des Germains*, ch. VIII, le même auteur rapporte que ce peuple va jusqu'à croire que ce sexe, en général, a quelque chose de divin, et qu'il regarde ses conseils comme des oracles.

(23) Les trois cents stades feraient quinze de nos lieues, ce qui n'est pas croyable. César, liv. I *de Bello Gallico*, pag. 55, met cinq mille pas; et une marque sûre, suivant l'observation de M. Dacier, que César avait écrit cinq mille, et non pas cinquante mille, comme portent quelques éditions, c'est que son traducteur grec a mis quarante stades, qui font cinq mille pas. Les trois cents stades de Plutarque ne peuvent être qu'une erreur de copiste; genre de faute très ordinaire dans les chiffres dont les Grecs se servaient pour marquer les nombres. Les quarante stades font deux lieues.

(24) Les Séquanais étaient dans la partie de la Gaule appelée la cinquième Lyonnaise, qui comprenait la Franche-Comté, la Bresse. *Voyez* la note (16).

(25) C'était la partie de l'Italie qu'on appelait la Gaule cisalpine, comme le prouve ce qui suit, et qui renfermait les Gaules cispadane et transpadane, dont nous avons donné, note (16), les noms modernes et les pays qu'elles comprennent.

(26) *Voyez*, dans la note déja citée, la division de cette partie de la Gaule en deux Belgiques, avec les pays actuels qui y sont renfermés.

(27) Les Nerviens, peuples de la Gaule belgique, occupaient la plus grande partie de la Flandre et du Hainaut.

(28) Ces deux peuples habitaient le pays qu'on nomme aujourd'hui la Westphalie, le duché de Clèves, l'évêché de Munster et les environs. Ce que Plutarque va dire de la guerre des Usipes ou Usipètes et des Tenchtères (car c'est ainsi que César les nomme, liv. IV, pag. 70, et non pas Tentérites, comme dans Plutarque), eut lieu sous le consulat de Crassus et de Pompée; mais auparavant, et après l'affaire de Namur qu'il a omise, il s'était passé des choses considérables dont il ne parle point. Il omet tout le troisième livre de la *Guerre des Gaules* par César, qui contient la guerre des Romains dans le Valais, la révolte et la défaite des peuples de Vannes, d'Evreux, de Lisieux et de Coutances; la conquête de la Gascogne, et les courses de César sur les terres de Térouenne et de Gueldres... Il est vrai que la plupart de ces combats furent l'ouvrage de ses lieutenants Galba, Crassus, Titurius Sabinus; mais la bataille navale gagnée sur ceux de Vannes, l'expédition contre ceux de Térouenne et de Gueldres, où César était en personne, méritaient au moins qu'il en dît un mot,

quand ce n'aurait été que pour marquer la suite et la liaison des faits.

(29) Il y a dans le texte : ses *Éphémérides* ; et l'on voit par-là que Plutarque donne ce nom aux *Commentaires de César* ; car c'est dans le quatrième livre de ce dernier ouvrage qu'est rapporté le fait dont il s'agit ici. Plutarque a donc confondu deux ouvrages très différents. Les *Éphémérides de César* étaient des journaux où, comme le nom l'indique, il avait marqué jour par jour ce qui lui était arrivé ; et ses *Commentaires* sont une histoire suivie de ses expéditions, année par année. Les *Éphémérides*, qui subsistaient long-temps encore après Plutarque, sont devenues depuis la proie du temps.

(30) Canusius Geminus, grand ami de Cicéron, avait écrit une *Histoire* et des *Annales*. *Voyez* Vossius, *de Hist. Lat.*, liv. I, c. XII.

(31) Les Sicambres, anciens peuples de la Germanie, demeurèrent d'abord le long de la Sige, dans la Westphalie méridionale, et se transportèrent ensuite entre le Rhin et la Meuse, dans le pays qui fait partie des duchés de Gueldres et de Clèves. Il y en avait aussi dans le comté de Zutphen. La cavalerie des Usipètes et des Tenchtères, qui n'avait pas eu part au combat, s'était retirée chez les Sicambres. César ayant envoyé sommer ces peuples de lui livrer cette cavalerie, qui lui avait fait la guerre, ils répondirent que la domination romaine finissait au Rhin, et que comme il ne voulait pas que les Germains passassent le Rhin malgré lui, il n'était pas juste non plus qu'il voulût étendre sa domination au-delà de ce fleuve. Cæs., *de Bell. Gall.*, liv. IV, p. 77 et 78.

(32) On comprenait quelquefois sous ce nom générique, non seulement des peuples de la Germanie, mais même des habitants de la Sarmatie et de la Scandinavie (la Pologne et la Suède) ; ceux dont il est question ici semblent avoir laissé leur nom à la Souabe, grande contrée de l'Allemagne méridionale, entre la Franconie, la Bavière, les Grisons, les Suisses et l'Alsace. Les Suèves, du temps de César, étaient les peuples les plus considérables et les plus belliqueux de la Germanie, comme il le dit lui-même, livre IV, pag. 70.

(33) César avait alors huit légions ; et il dit, liv. V, p. 103, que la disette causée par les sécheresses l'obligea de répandre ses troupes pour les faire subsister, et qu'il ne les quitta qu'après qu'il les eut vues bien retranchées et établies dans leurs quartiers. Le seul reproche qu'on pourrait peut-être lui faire, c'est d'avoir pris des quartiers trop éloignés, et qui ne pouvaient s'entre-secourir assez promptement ; il semble avoir voulu prévenir ce reproche, en disant lui-même que toutes ces légions, à la réserve d'une seule qui était plus écartée, et dans un pays tranquille, étaient renfermées dans l'espace de trente lieues ; mais les géographes, suivant M. Dacier, y en trouvent davantage.

(34) Ce récit est un peu tronqué ; Plutarque ne parle point de la perfidie d'Ambiorix, qui est rapportée dans César, liv. V *de Bello Gallico*, pag. 104, 105, 113 et 114.

(35) Plutarque passe encore ici tout le sixième livre des *Commentaires de César*, qui contient cependant des événements assez considérables : ils se passèrent entre la dernière victoire de César et l'affaire de Vercingentorix, qu'il va raconter ; comme la défaite de ceux de Trèves, le second passage du Rhin par César, et la poursuite qu'il fit d'Ambiorix.

(36) Les Arverniens, peuples de la première Aquitaine, occupaient le pays qu'on a depuis appelé l'Auvergne ; en particulier Clermont et Saint-Flour. Les Carnutes, qui avaient Chartres pour capitale, étaient épars dans l'Orléanais, le Blésois, le Vendômois, le Dunois, le pays Chartrain, celui de Dreux, le Mantais, le Pinserais, la Beauce, le Gâtinais, la Puisaie et la Sologne. Chacun de ces peuples était distingué par un nom particulier.

(37) Il y a dans le texte : jusqu'à la mer Adriatique ; mais c'est une faute que tous les critiques ont relevée ; car la révolte de Vercingentorix, loin de s'étendre jusqu'à cette mer, n'embrassa pas même toute la Gaule. Les Variantes y substituent jusqu'à la Saône, dont le nom grec a quelque ressemblance avec celui de l'Adriatique. Cette rivière, après avoir traversé la Franche-Comté, un angle de la Bourgogne et le Beaujolais, va lentement se perdre dans le Rhône, à Lyon.

(38) Les Éduens étaient compris entre la Saône, la Loire et la Seine ; ils avaient pour capitale Autun, et comprenaient les diocèses d'Autun, de Lyon, de Mâcon, de Châlons-sur-Saône et de Nevers. Les Lingons, dont il est question tout de suite après, habitaient le pays de Langres ; mais leurs possessions s'étendaient fort loin. Les Séquanais, anciens peuples d'Europe, étaient renfermés entre la Saône, le Rhône et le Rhin, et occupaient la Bourgogne orientale, ou la Franche-Comté, le Bugey, l'Alsace méridionale, le Suntgaw, le Bâlois et la Suisse, jusqu'à la Russ ; ainsi le plus grand nombre était dans la Gaule belgique. *Voyez* la note (16).

(39) Alésia, nommée aussi Alexia, était, selon les uns, une cité de la Gaule celtique, qu'on ne reconnait plus qu'à quelques fondements qui se trouvent auprès de la petite ville de Sainte-Reine en Bourgogne, qui a été bâtie de ses ruines. D'autres veulent que se soit Alise, village en Auxois, dans le duché de Bourgogne, entre Semur et Saint-Seine.

(40) Plutarque exagère un peu le nombre des combattants. César dit, l. VII, pag. 190, qu'à la revue générale qui se fit dans le pays des Éduens, il se trouva huit mille chevaux, et deux cent quarante mille hommes de pied. C'était encore une armée bien formidable pour César, qui avait à se défendre en même temps contre plus de soixante-dix mille hommes renfermés dans la ville.

(41) La manière dont Plutarque raconte cette guerre particulière est sans aucune vraisemblance. Ces faits sont démentis par César, liv. VII, pag. 193.

(42) La ville de Côme fut appelée Néocome ou Novocome, la nouvelle Côme, lorsque César y établit ces nouveaux colons, au-dessus du lac de Côme, autrefois Larius, dans la partie de l'Italie appelée alors la Gaule transpadane.

(43) César, au commencement du premier livre de la *Guerre civile*, dit que ce fut Fabius qui rendit ces lettres aux consuls, et qu'on eut bien de la peine à obtenir qu'elles fussent lues dans le sénat, quelques instances que fissent les tribuns. Après la lecture, les consuls Marcellus et Lentulus ne voulurent jamais qu'on délibérât sur les offres de César, et firent opiner sur l'état actuel de la république. Plutarque dit un peu plus bas qu'il y eut très peu de voix pour obliger Pompée de licencier ses troupes, et que le très grand nombre opina pour y forcer César. L'historien Dion écrit que personne ne fut d'avis que Pompée dût congédier ses troupes ; et que tous, à l'exception de Célius et de Curion, voulurent que César renvoyât les siennes. Il est vrai que Pompée était aux portes de Rome avec son armée. *Voyez* Dion, liv. XLI, c. IV.

(44) MM. Bryan et Dusoul attaquent ici le texte de Plutarque ; ils veulent y introduire le nom de Cassius, et effacer celui de Curion. Je pense que le nom de Curion n'est pas de trop ici, et qu'il y manque celui de Cassius, à moins qu'on ne suppose que Plutarque se fût trompé sur l'année du tribunat de Curion, ce qui serait très possible.

(45) C'est aujourd'hui Sulmona, dans le canton des Péligniens, maintenant appelé l'Abruzze, au royaume de Naples.

(46) César ne parle point de l'aventure de Domitius. Peut-être a-t-il voulu l'épargner.

(47) Dyrrachium ou Epidamne, aujourd'hui Durazzo, ville de la Turquie européenne, dans l'Albanie, près de la mer. — Brunduse, dans la Grande-Grèce, maintenant Brindes, ville maritime d'Italie, au royaume de Naples, dans la terre d'Otrante. *Voyez* César, *de Bell. Civ.*, l. I, p. 243 et 244.

(48) Le terme dont Plutarque se sert ici pour exprimer cette diminution des intérêts des dettes est le même que celui qu'il a employé dans la *Vie de Solon*, pour rendre la même chose.

(49) César dit lui-même, *de Bell. Civ.*, liv. III, p. 306, qu'ayant trouvé peu de navires à Brunduse, il ne put faire passer avec lui que quinze mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Et dans la suite il appelle ces quinze mille hommes, non pas cinq légions, comme Plutarque, mais sept; c'est-à-dire qu'elles n'étaient pas complètes.

(50) Plutarque, ou plutôt quelque commentateur, s'est trompé ici, en mettant en marge une note qui aura ensuite passé dans le texte; ce n'est pas au mois de Posidéon que répond le mois de janvier, mais à celui de Gamélion. Posidéon répond à décembre. — Oricum et Apollonie étaient sur la côte d'Epire; la dernière est actuellement connue sous le nom de Piergo, sur un petit golfe de l'Albanie, au midi de Durazzo.

(51) Plutarque ne dit pas que César ayant renvoyé ces vaisseaux trop tard, ils perdirent l'occasion du vent, et rencontrèrent Bibulus qui en prit trente, sur lesquels il déchargea sa colère, en les faisant tous brûler avec les matelots et les pilotes, espérant qu'un traitement si cruel intimiderait les autres, liv. III, p. 309.

(52) Strabon, liv. VII, pag. 316, l'appelle Aoüs, et dit qu'il coule à dix stades, une demi-lieue d'Apollonie.

(53) Antoine amena, sur les vaisseaux échappés à Bibulus, huit cents chevaux et quatre légions, trois vieilles et une nouvelle; et il renvoya les navires à Brunduse, pour ramener le reste qui n'avait pu s'embarquer.

(54) Plutarque parle ici de ce qui eut lieu devant Dyrrachium; mais il passe légèrement sur des choses intéressantes. César assiégeait une armée beaucoup plus forte que la sienne, abondamment pourvue de tout, et qui n'avait reçu aucun échec, tandis qu'il était réduit à une extrême disette. Cette manière de faire la guerre, qu'il a décrite dans le troisième livre de la *Guerre civile*, p. 329 et suiv., est très instructive pour les gens de l'art.

(55) César, *ibid.*, pag. 334, raconte que, dans cette extrémité, ceux de ses soldats qui avaient été en Sardaigne avec Valérius trouvèrent le moyen de faire du pain avec une racine qu'il nomme *chara*, et d'autres *clara*, en la détrempant avec du lait, et qu'ils jetaient de ces pains aux ennemis quand ils leur reprochaient leur disette, afin de leur ôter l'espérance de les réduire par la faim. Pline, liv. XIX, chap. VIII, dit qu'on fait aussi du pain avec du chou sauvage.

(56) Il s'agit ici de l'affaire que César rapporte, *ibid.*, pag. 341.

(57) Tusculum était à cinq lieues de Rome, en tirant au sud-est. Ce canton était très fertile, et plein de maisons de plaisance; Cicéron y en avait une, qu'il a rendue célèbre par un de ses meilleurs et de ses plus intéressants ouvrages, les *Tusculanes*. C'est là qu'est aujourd'hui Frascati, avec cette différence qu'il est au pied de la montagne, et que l'ancien Tusculum était à mi-côte.

(58) Gomphes est la première ville de Thessalie, en sortant de l'Epire, dit César, liv. III, p. 352. Androsthène, préteur de Thessalie, y commandait; César, qui vit qu'il fallait l'emporter avant que Pompée ou Scipion pussent la secourir, la fit attaquer en même temps de tous côtés. L'assaut avait commencé à plus de trois heures après midi; et quoique les murailles en fussent très hautes, il fut maître de la ville avant le coucher du soleil.

(59) Tout ce qui suit, jusqu'à la fin de cet article, manque dans le texte : je l'ai suppléé d'après la *Vie de Pompée*, comme Amyot et Dacier l'avaient déja fait.

(60) *Voy.* sur la ville de Scotuse, et sur les motifs que César avait de décamper du lieu où il était, ce que nous en avons dit dans les notes sur la *Vie de Pompée*, note (101).

(61) *Voy.* ce que César dit lui-même, liv. III, p. 357, et la note (102) de la *Vie de Pompée*.

(62) *Voy.* encore César, *ibid.*, et la note déja citée parmi celles de la *Vie de Pompée*.

(63) Je ne sais dans quels Mémoires Plutarque a puisé ce qu'il rapporte ici, car il est démenti par ce que César dit lui-même, p. 360, que la cavalerie de l'aile gauche de Pompée, suivant l'ordre qu'elle en avait reçu, vint fondre sur la sienne, qui ne put soutenir ce choc et perdit un peu de terrain.

(64) César, en parlant à ses soldats avant la bataille, leur avait annoncé que ces six cohortes en décideraient le gain.

(65) Il ne dit rien en se retirant; mais lorsqu'il fut dans le camp, il dit aux officiers qu'il avait laissés pour le garder : « Songez à bien défendre le camp, s'il arrive quelque » malheur. Je vais visiter les autres postes et assurer les » corps-de-garde. » César, *ibid.*, p. 361.

(66) Asinius Pollion, celui à qui Virgile a dédié sa quatrième *églogue*, fut un excellent orateur, un grand historien, et un poëte distingué; il écrivit l'histoire des guerres civiles. Il avait aussi composé des tragédies. Les anciens ont parlé de lui avec éloge. Il paraît, par un passage de Suétone dans la *Vie de César*, ch. XLVI, que Pollion reprochait à César beaucoup d'inexactitude dans ses *Commentaires*. Nul autre écrivain n'a fait ce reproche à César.

(67) Tralles était une ville de l'Asie mineure dans la Lydie.

(68) César rapporte quelques uns de ces présages dans son troisième livre de la *Guerre civile*, p. 367.

(69) C'est Théopompe de Cnide, un des intimes amis de César, et qui avait beaucoup de crédit auprès de lui. Il ne faut pas le confondre avec Théopompe de Chio, historien célèbre, qui vivait du temps de Philippe, père d'Alexandre. *Voy.* Strabon, liv. XIV, p. 656.

(70) Avant ce danger, César s'était trouvé dans un autre qui n'était pas moins grand, lorsqu'il fut attaqué dans le palais d'Alexandrie par Achillas, qui s'était rendu maître de la ville. Ce combat est décrit dans le troisième livre de la *Guerre civile*, p. 371.

(71) On donnait le nom de phare à des tours bâties sur des côtes et des ports de mer, où l'on allumait des feux pour éclairer les vaisseaux pendant la nuit. Vis-à-vis d'Alexandrie, il y avait une île appelée Phare ou Pharos, et sur le promontoire de cette île, un phare bâti par Ptolémée Philadelphe, d'une grandeur et d'une magnificence telles, qu'on l'a compté parmi les merveilles du monde. Plutarque a confondu ici deux événements. Il y eut d'abord un combat naval, après lequel César attaqua l'île, ensuite la digue; et ce fut dans cette dernière attaque que se passa ce que Plutarque raconte ici. *Voyez* César, *De Bell. Alexand.*, p. 379-385.

(72) César, *ibid.*, pag. 416, nomme cette ville Ziéla. Le récit de cette bataille dans l'historien latin est très intéressant; il fait bien connaître la folle témérité de Pharnace.

(73) Dans le grec il n'y a que trois mots, comme dans le latin; mais en français il est impossible d'y mettre cette précision, parcequ'il faut joindre au moins le pronom à chaque verbe, en disant : *je vins, je vis, je vainquis*; il est même plus doux à l'oreille de mettre, *je suis venu*, etc., ce qui est encore plus long.

(74) Il doit y avoir ici une transposition dans le texte, comme le traducteur latin l'a déja remarqué; il faut lire : l'insolence de Cornificius et les ivrogneries d'Antoine; car

c'est à ce dernier que fut adjugée la maison de Pompée, où il faisait chaque jour des débauches horribles, comme on le voit par la seconde *Philippique* de Cicéron, où cet orateur véhément, par une belle apostrophe à cette maison même, s'écrie, dans un mouvement d'indignation : *O domus antiqua, quam dispari domino dominaris!*

(75) Hirtius, dans la *Guerre d'Afrique*, p. 420, dit que César embarqua six légions et deux mille chevaux; mais apparemment que Plutarque parle ici des trois mille hommes de pied et des cent cinquante chevaux avec lesquels César prit terre, les vaisseaux qui portaient les autres troupes ayant été écartés par les vents contraires.

(76) Il se rembarqua à deux lieues de Ruspine, avec sept cohortes; mais après avoir passé la nuit dans ses vaisseaux, comme il se disposait à partir au point du jour, sa flotte arriva; il fit descendre ses troupes pour la recevoir sur le rivage, et ordonna tout de suite que les vaisseaux entrassent dans le port, *ibid.*, p. 425.

(77) Plutarque ne dit pas ce qui avait fait donner à ce Scipion le surnom de Sallutio; Suétone, *in Cæsar.*, c. LIX, ne l'a pas oublié; ce mot signifie un homme infame ou de mœurs corrompues.

(78) Plutarque passe plusieurs événements; ce qu'il rapporte ici n'arriva qu'après la jonction de Scipion et de Labiénus; et auparavant plusieurs faits considérables avaient eu lieu, tels que le décampement de César de devant Damiette, son combat avec la cavalerie de Juba, et surtout sa rencontre avec Labiénus, qui fut une bataille mémorable.

(79) La raison que donne ici Plutarque ne paraît pas décisive. César pouvait avoir conservé de l'amertume contre Caton, après la mort de cet ennemi, et cependant lui pardonner s'il l'eût eu vivant en sa puissance. Outre qu'il porta très loin la clémence à l'égard même de ses plus grands ennemis, il aurait pu l'épargner par un motif de politique ou de vanité.

(80) *Voy.*, sur la valeur de cette mesure, la *Vie de Lycurgue*, note (34).

(81) Plutarque oublie le plus important des triomphes de César, celui des Gaules, qui fut même le premier de tous, au rapport de Suétone, *in Cæs.*, c. XXXVII. L'*Epitome* du cent quinzième livre de Tite-Live en fait aussi mention.

(82) *Voyez* ce que nous avons dit de Juba dans les notes sur la *Vie de Romulus*, note (46).

(83) Ce calcul serait bien exagéré, d'après ce que Plutarque va dire quelques lignes plus bas; car sur chaque lit on mettait au moins trois convives, et souvent quatre, comme Horace l'assure dans la *satire* IV du premier livre. Quelquefois même il y en avait cinq ou même six; ainsi en ne prenant que le moindre nombre, celui de trois, il y aurait eu près de deux cent mille citoyens; et Plutarque prétend qu'après les spectacles finis, il ne se trouva, dans le dénombrement qu'il suppose fait par César, que cent cinquante mille citoyens dans Rome. La note suivante va montrer dans quelles erreurs Plutarque est tombé en cette occasion.

(84) La première erreur dans laquelle Plutarque est tombé, et qui a été relevée par le savant Ruauld dans sa vingt-quatrième *Remarque sur les Vies de Plutarque*, c'est d'avoir dit que César fit le dénombrement du peuple : ce qui n'est point vrai, quoique l'abréviateur de Tite-Live, Appien, dans son *Histoire des Guerres civiles*, et Dion, le disent après lui; mais Suétone, dans la *Vie de César*, n'en dit pas un mot; et Auguste lui-même, dans les marbres d'Ancyre, monument précieux, composé par cet empereur, et qui contient l'histoire de tout ce qu'Auguste, et Jules-César son père adoptif, avaient fait pendant leur vie, dit formellement que dans son sixième consulat, qui tombait à l'an de Rome sept cent vingt-cinq, il fit le dénombrement du peuple qui n'avait pas été fait depuis quarante-deux ans. La seconde erreur, c'est d'avoir assuré qu'un peu avant la guerre civile entre César et Pompée, il n'y avait à Rome que trois cent vingt mille citoyens; car longtemps auparavant le nombre en était beaucoup plus considérable, et il s'était toujours augmenté depuis. La troisième erreur enfin, c'est d'avoir avancé qu'en moins de trois ans ces trois cent vingt mille citoyens furent réduits, par cette guerre civile, à cent cinquante mille. Une marque certaine de la fausseté de ce fait, c'est que, peu de temps après, César tira de cette même ville quatre-vingt mille hommes pour les colonies d'outre-mer. N'aurait-il donc laissé que soixante-dix mille citoyens dans Rome? Et ce qui est encore plus décisif, c'est que, dix-huit ans après, Auguste, qui était alors dans son sixième consulat, fit le dénombrement dont je viens de parler; et le nombre des citoyens monta à quatre millions soixante-trois mille. Une augmentation si prodigieuse aurait-elle été possible en si peu d'années? Ruauld ne s'est pas contenté de montrer ces fautes dans notre historien; il en a encore découvert la source: il fait voir que Plutarque, qui n'entendait pas les finesses de la langue latine, a été trompé par un passage de Suétone, qui dit, c. XLI de la *Vie de César*, que ce dictateur ayant fait la recherche des citoyens pauvres qui recevaient des distributions publiques de blé, on trouva trois cent vingt mille, qu'il réduisit à cent cinquante mille. Plutarque, dans le passage latin, a pris le mot *recensum* dans le même sens que *censum*, pour le dénombrement fait par les censeurs, au lieu qu'il ne signifie ici qu'une recherche dans les maisons, pour avoir la liste des citoyens indigents; et cette première erreur a amené toutes les autres. On peut ajouter à ces preuves celle du festin que César donna au peuple; nous l'avons déja touchée dans la note précédente.

(85) Munda, dans l'ancienne Bétique, aujourd'hui le royaume de Grenade, à cinq lieues de Malaga, très près du détroit de Gibraltar.

(86) Hirtius, dans sa *Guerre d'Espagne*, p. 405, confirme ce que dit Plutarque; et il ajoute qu'outre ces trente mille hommes, Pompée perdit Labiénus et Varus, à qui l'on fit de magnifiques obsèques, avec environ trois mille chevaliers romains, soit de l'Italie, soit des provinces. César ne perdit que mille soldats, tant cavaliers que fantassins, sans compter cinq cents blessés. Les treize aigles furent prises avec toutes les enseignes, les faisceaux, et dix-sept principaux officiers. Le reste se sauva dans la ville, sans quoi il n'en serait pas échappé un seul.

(87) Quelques interprètes se sont trompés ici, en traduisant, les uns, le jour des Saturnales, fêtes très différentes des Dionysiaques, et qui ne se célébraient pas à la même époque; les autres, le jour des Bacchanales : mais il y avait déja près de cent cinquante ans que cette fête avait été proscrite de toute l'Italie par un décret du sénat, à cause des désordres et de la licence qui l'accompagnaient, comme Tite-Live le rapporte dans le trente-neuvième livre de son *Histoire*, c. VIII-XVIII. Il s'agit donc en cet endroit de la fête de Bacchus, que les Romains appelaient Liberalia, qui, selon Festus, était la même que les Dionysiaques chez les Grecs, et qui se célébrait le dix-sept de mars, au lieu que les Saturnales sont marquées au dix-sept décembre dans le calendrier romain.

(88) Diodore de Sicile, *de Virtut. et Vitiis*, p. 591; Strabon, liv. VIII, p. 381; et Pausanias, liv. II, ch. I, sont d'accord avec Plutarque par rapport à Corinthe; mais Carthage ne fut rétablie que par Auguste; elle avait été détruite par le dernier Scipion l'Africain, et Corinthe, par Mummius, cent quarante-quatre ans avant J.-C.

(89) Cicéron fit plusieurs autres railleries sur le compte de ce consul d'un jour : « Nous avons, dit-il, un consul si » vigilant, qu'il n'a pas fermé l'œil de tout son consulat... » Nous avons eu un consul d'une extrême sévérité, et

» d'une censure si rigide, que personne, sous son consulat, » n'a ni dîné, ni soupé, ni dormi. »

(90) La plupart des interprètes ont cru voir dans le texte le nom de l'Anio, aujourd'hui le Tévérone, fleuve d'Italie; mais il se jette dans le Tibre, à trois mille pas environ au-dessus de Rome. Le canal dont parle Plutarque ne pouvait donc pas prendre le Tibre et l'Anio à la ville de Rome. D'ailleurs le nom grec de ce dernier fleuve n'est pas celui que Plutarque emploie ici; et en supposant qu'il en eût changé la terminaison, les mots suivants du texte ne se prêtent point du tout à l'interprétation qu'on leur donne. M. Dusoul pense donc qu'il faut joindre le nom d'Aniénus, qu'on prend pour la rivière d'Anio, avec la phrase précédente, et l'entendre de la personne que César avait chargée de l'exécution de son projet : j'ai adopté cette correction, qui seule présente un sens raisonnable. Un peu plus bas, il est question de marais voisins de Nomentum et de Setium. Si on consulte Strabon, liv. V, p. 231, et Suétone, *in Cæs.*, ch. XLIV, on reconnaîtra que c'est Pomentium et Setia qu'il faudrait lire; mais Plutarque ne parle point de ville; on trouve bien la ville de Setia, et non pas celle de Pomentium. Puisqu'il ne s'agit ici que de marais dans ce canton de la campagne de Rome, où est aujourd'hui Terracine, il faut l'entendre des marais Pontins que César se proposait de dessécher; ouvrage exécuté depuis par Auguste, qui réunit ces eaux stagnantes dans un canal de quinze milles de long; il commençait au marché d'Appius, et finissait au temple de Féronie.

(91) Circéum était une ville des Volsques dans le Latium, près de Terracine, et sur les marais Pontins; elle est détruite aujourd'hui. Ostie, dont il est parlé plus bas, est à l'embouchure du bras gauche du Tibre, divisé en cet endroit par une petite île.

(92) *Voyez*, sur cette réforme du calendrier par César, ce qui a été dit dans les notes sur la *Vie de Numa*, note (84). Il sera bon, pour mieux connaître les avantages de cette réforme, de reprendre à la note (81).

(93) Dans la *Vie de Numa*, ce mois est nommé Mercédinus. *Voyez* ce que nous en avons dit, note (83).

(94) C'est ainsi que les meilleures choses exposent souvent au ridicule et au blâme. César commençait à être odieux aux Romains, et ils prenaient en mauvaise part tout ce qu'il faisait. Cette raillerie eût moins étonné de la part d'un vulgaire ignorant; mais on est surpris de voir Cicéron se la permettre, lui qui, ayant traduit les *Phénomènes* d'Aratus, devait être mieux instruit qu'un autre du désordre de l'ancien calendrier.

(95) L'origine de cette fête, les différentes étymologies qu'on en donne, et les usages qu'on y pratiquait, ont été déja expliqués dans la *Vie de Romulus*, note (75).

(96) Les habitants de Cumes, en Éolie, passaient pour des gens grossiers et stupides. *Voyez* Strabon, liv. XIII, p. 622. Lucien fait aussi allusion à cette stupidité des Cuméens *in Pseudologista*, t. III, p. 164.

(97) Ce trait est rapporté dans la *Vie de Brutus*; mais par rapport à la préture urbaine, que Plutarque désigne quelques lignes plus haut par ces mots : *la préture la plus honorable*.

(98) Dans la *Vie de Brutus*, Plutarque rapporte que Cassius, outre d'autres sujets de plainte qu'il avait contre César, ne lui pardonnait pas de lui avoir enlevé des lions qu'il avait fait rassembler et conduire à Mégare, pour les jeux de son édilité. Il ajoute qu'on regardait cet affront fait à Cassius comme la principale cause de la conjuration; mais il paraît plutôt croire que Cassius avait apporté en naissant une aversion invincible contre la tyrannie, et qu'il avait, dès son enfance même, manifesté cette disposition.

(99) Strabon, si connu par sa *Géographie*, était encore un philosophe distingué de la secte des stoïciens, selon les uns, ou de l'école du Lycée, selon d'autres. Il avait composé plusieurs ouvrages historiques. Il a vécu sous Auguste et sous Tibère. *Voyez*, pour de plus grands détails, Vossius, *de Hist. gr.*, l. II, c. VI. Dans tous les temps on a voulu que la mort des hommes puissants, des princes et des rois que leurs actions avaient élevés au-dessus des autres, eût été annoncée par des prodiges remarquables; et les temps modernes n'ont pas été plus exempts de cette manie que l'antiquité.

(100) Les ides des mois romains variaient, ainsi que les nones; dans les mois de mars, de mai, de juillet et d'octobre, les nones étaient le sept du mois, et les ides le quinze. Dans tous les autres mois les nones étaient le cinq, et les ides le treize : jusqu'aux nones, on comptait les quatre jours des calendes; et depuis les ides, on datait les calendes du mois suivant, en comptant du dix-huitième avant les calendes, lorsque les ides étaient le treize; ou du seize avant les calendes, lorsque les ides étaient le quinze, comme dans le mois de mars.

(101) Ce pinacle était une sorte d'ornement que l'on mettait au faîte des temples, et que les Grecs nommaient aigle, comme on le voit dans *les Oiseaux* d'Aristophane. Le sénat avait accordé à César plusieurs honneurs, qui ordinairement étaient réservés aux dieux; des temples, des autels, etc. Ce pinacle était une distinction du même genre. *Voyez*, sur tous ces honneurs prodigués à César, Suétone, dans sa *Vie*, ch. LXXVI.

(102) Épicure supposait que les dieux ne se mêlaient point de la conduite de l'univers, et que, livrés au repos le plus profond, ils étaient indifférents aux actions des hommes. Il croyait par conséquent qu'il était inutile de les invoquer.

(103) Dans la *Vie de Brutus*, c'est Caïus Trébonius qui retient Antoine hors du sénat. Il est possible que ce soit la faute d'un copiste qui aura répété ici ce nom, qu'il avait lu un peu plus haut. Plutarque ne pouvait pas tomber en contradiction avec lui-même sur un fait aussi connu, attesté par plusieurs historiens, et surtout par Cicéron, plus digne encore d'en être cru, et qui le dit formellement dans la onzième *Philippique*, c. XIV, et dans la treizième, ch. X.

(104) Ce Cimber ne s'appelait pas Métellus, mais Tullius; il est ainsi nommé dans un manuscrit, et dans Suétone, c. LXXXIX. Il est vrai qu'Appien l'appelle Atilius Cimber; et on le trouve avec ce nom dans une médaille; mais cette médaille est suspecte avec raison aux antiquaires, suivant l'observation de M. Dacier. Ni Fulvius Ursinus, qui a ramassé toutes les médailles de la famille Attilia, ni Antonius Augustinus, qui a donné la liste de tous les membres de cette famille, ne reconnaissent cet Atilius Cimber.

(105) Pline nous a conservé, liv. II, ch. XXV, un passage d'Auguste, successeur de César, où il dit que cette comète parut tout d'un coup, pendant les jeux qu'il célébrait en l'honneur de César; qu'elle se levait dans la partie septentrionale du ciel, vers la onzième heure du jour (cinq heures du soir) : « Le peuple, ajoute Auguste, crut que cet astre » marquait l'admission de l'ame de César parmi les dieux » immortels; et, par cette raison, on a placé une comète » sur la tête de la statue que j'ai consacrée depuis peu en » son honneur dans la place publique. »

(106) Abyde était une ville d'Asie, sur l'Hellespont, vis-à-vis de Seste, de l'autre côté du détroit : ce fut près de ce lieu que Xerxès fit construire ce fameux pont dont il est tant parlé dans les anciens, lorsqu'il voulut aller subjuguer les Scythes. Abyde est aujourd'hui la Dardanelle d'Asie, château de la Turquie asiatique, dans la mer Méditerranée, sur le détroit des Dardanelles.

PHOCION.

I. Phocion, par la faute des circonstances, n'a pas joui de toute la gloire que sa vertu méritait. — II. Il est difficile de gouverner des républiques dans l'adversité. — III. Tempérament nécessaire, mais difficile, à trouver en pareille conjoncture. — IV. Austérité excessive de Caton. Pourquoi il est comparé avec Phocion. — V. Naissance et caractère de Phocion. — VI. Diverses réparties de Phocion. — VII. Commencements de Phocion sous Chabrias; son attachement pour Chabrias. — VIII. Il se forme également à la politique et à la guerre. — IX. Il ne flatte jamais le peuple. — X. Bons mots et sages réponses de Phocion. — XI. Réflexions sur son caractère. — XII. Estime des alliés des Athéniens pour Phocion. — XIII. Il remporte en Eubée une victoire complète sur l'armée de Philippe. — XIV. Les alliés refusent de recevoir dans leur port la flotte de Charès. — XV. Phocion est nommé à sa place. — XVI. Il rend les Athéniens maîtres de Mégare, et leur conseille de faire la paix avec Philippe. — XVII. Il est mis à la tête de la république. — XVIII. Conseil de Phocion, relativement aux dix citoyens qu'Alexandre voulait qu'on lui livrât. — XIX. Il conseille à ce prince de tourner ses armes contre les Perses. — XX. Il refuse les présents d'Alexandre. — XXI. Femmes de Phocion. — XXII. Il mène son fils à Sparte, pour y être élevé dans la discipline des Lacédémoniens. — XXIII. Conduite de Phocion à l'égard d'Harpalus. — XXIV. Prudence de Phocion à la nouvelle de la mort d'Alexandre. — XXV. Son opinion sur la guerre Lamiaque. — XXVI. Il fait enrôler jusqu'aux hommes de soixante ans, et bat Micion. — XXVII. Victoire et ensuite défaite des Grecs confédérés. — XXVIII. Phocion est envoyé en ambassade vers Antipater. — XXIX. Nouvelle ambassade de Phocion. — XXX. Les Athéniens sont obligés de recevoir garnison. — XXXI. Douze mille Athéniens privés du droit de bourgeoisie. — XXXII. Dureté et tyrannie d'Antipater. — XXXIII. Sage conduite et désintéressement de Phocion. — XXXIV. Mort de Démade et de son fils. — XXXV. Phocion engage Nicanor à traiter avec douceur les Athéniens; ils sont trompés par Polyperchon. — XXXVI. Nicanor entreprend de s'emparer du Pirée. — XXXVII. Phocion accusé de trahison. — XXXVIII. Polyperchon l'envoie lié, sur un chariot, à Athènes. — XXXIX. Le peuple le condamne à mort. — XL. Constance de Phocion. — XLI. Un pauvre homme, nommé Conopion, lui rend les derniers devoirs. — XLII. Repentir des Athéniens; honneurs rendus à Phocion. Punition de ses accusateurs.

M. Dacier place l'époque de la mort de Phocion à l'an du monde 3632, la 3[e] année de la 115[e] olympiade, l'an de Rome 435, avant J.-C. 316.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment tout l'espace de la vie de Phocion depuis la 3[e] année de la 94[e] olympiade, jusqu'à la 3[e] année de la 115[e], avant J.-C. 318.

I. L'orateur Démade, qui dans l'administration des affaires publiques ne cherchait qu'à plaire à Antipater et aux Macédoniens (1), jouissait d'un grand crédit dans Athènes. Mais, obligé de proposer et de prendre des résolutions contraires à la dignité et aux coutumes de la ville, il disait que sa conduite était excusable, parcequ'il gouvernait les naufrages de la république (2) : parole trop arrogante dans la bouche de cet orateur, mais qui pourrait être vraie si on l'appliquait au gouvernement de Phocion. Car Démade était lui-même un de ces naufrages d'Athènes, lui dont la conduite et l'administration étaient si honteuses, qu'Antipater disait de lui, quand il fut devenu vieux, que, semblable à une victime immolée, il ne lui restait plus que la langue et le ventre (3). Mais la vertu de Phocion ayant eu à lutter contre un temps orageux, qui fut pour elle le plus terrible adversaire, se vit, par un effet des malheurs de la Grèce, condamnée à l'obscurité, et privée de l'éclat et de la gloire qu'elle méritait. Il ne faut pas en croire Sophocle, lorsque, supposant la vertu trop faible, il dit :

L'homme le plus sensé, dans le sein du malheur,
De son esprit bientôt voit flétrir la vigueur [1].

Tout ce qu'on peut accorder de pouvoir à la fortune sur les gens de bien, dont elle se déclare l'ennemie, c'est qu'au lieu des honneurs et des récompenses qui leur sont dus, elle attire à quelques uns d'entre eux des calomnies et des reproches injustes, qui affaiblissent la confiance qu'on avait en leur vertu.

II. On croit assez généralement que dans la prospérité les peuples s'irritent plus facilement contre les hommes vertueux, parceque leurs succès et l'accroissement de leur puissance leur enflent le cœur; mais c'est au contraire (4) le malheur qui aigrit toujours les esprits, qui les rend chagrins, et prompts à s'emporter; leurs oreilles deviennent chatouilleuses et délicates; elles s'offensent de la parole la plus indifférente qui aura été dite d'un ton un peu plus haut. Celui qui nous reprend de nos fautes semble nous reprocher nos malheurs; nous prenons sa franchise pour du mépris. Le miel envenime les plaies et les ulcères; de même trop souvent des remontrances justes et raisonnables blessent et irritent un homme malheureux, si on n'a soin de les adoucir et de les plier au caractère de celui à qui l'on parle. Aussi le poëte donne-t-il à la douceur une épithète qui marque qu'elle cède à l'ame (5), parcequ'en effet elle se mêle à son humeur, et ne lui oppose ni combat ni résistance. Un œil malade se repose avec plaisir sur des couleurs sombres et obscures; il évite les couleurs vives et brillantes : de même une ville dans le malheur devient, par une suite de sa faiblesse, si craintive, si ombrageuse, que le moindre bruit l'effraie, qu'elle ne peut supporter la franchise, lors même que le peu de ressource que lui laissent ses fautes la lui rendrait

[1] In Antig. v., 573.

plus nécessaire. Rien n'est si dangereux que d'avoir à gouverner une ville ainsi disposée; elle entraîne dans sa perte celui qui l'a flattée, mais c'est après avoir sacrifié celui qui ne la flattait pas.

III. Les mathématiciens (6) disent que le soleil n'a pas précisément le même mouvement que le ciel, et que ce n'est pas non plus un mouvement tout-à-fait contraire; qu'il suit un cours oblique, et décrit dans son inclinaison une ligne spirale, dont la révolution lente et flexible assure la conservation de tous les êtres, en donnant à l'univers la température la plus convenable. Ainsi un gouvernement toujours tendu, qui contrarie toutes les volontés du peuple, pèche par trop de rudesse et de dureté. Au contraire, l'autorité qui cède à ceux qui s'égarent, et attirent à eux la multitude, est comme un précipice glissant et dangereux. Rien n'est donc plus salutaire qu'une administration qui sait à propos céder au peuple, pour le faire obéir dans d'autres occasions; qui lui accorde une chose agréable, pour en obtenir une chose utile. Les peuples alors, voyant qu'on ne veut pas les gouverner par la force, et exercer sur eux un pouvoir despotique, se laissent amener par la douceur à faire ce qu'exige leur véritable intérêt. Mais ce sage tempérament est difficile à garder; il faut savoir mêler la douceur avec la dignité, et ce mélange n'est point aisé : aussi, quand on y a réussi, c'est de toutes les consonnances et de toutes les harmonies la plus parfaite, la plus conforme aux lois de la musique; c'est par elle que Dieu gouverne le monde, où rien ne se fait par violence, où toujours la persuasion et la raison tempèrent la nécessité de l'obéissance.

IV. Une extrême sévérité faisait le caractère de Caton le jeune : ses mœurs n'avaient rien de cette douceur, de cette persuasion qui seule attache le peuple; et, faute de condescendance, il n'eut aucun crédit dans la république. Cicéron dit de lui que pour avoir voulu gouverner comme s'il eût vécu dans la république de Platon, et non dans la lie du peuple de Romulus, il ne put obtenir le consulat (7). Il en fut de lui, ce me semble, comme des fruits qui viennent hors de saison : on les voit avec plaisir, on les admire, mais ils ne sont bons à rien. De même les mœurs antiques de Caton, paraissant tout-à-coup dans Rome après une interruption de plusieurs siècles, au milieu de la dépravation et de la perversité de son temps, lui acquirent d'abord beaucoup de considération et de gloire; mais l'élévation et l'austérité de sa vertu ne se trouvant pas en harmonie avec le ton de son siècle, elles furent inutiles à la république. Lorsque Caton entra dans l'administration des affaires, sa patrie était, non comme celle de Phocion, sur le penchant de sa ruine, mais seulement battue de la tempête, et dans une agitation violente. Caton même ne se mêla qu'en second du gouvernement; il ne fit que diriger les voiles et les cordages, pour aider ceux qui avaient plus d'autorité que lui. Repoussé du gouvernail et de la conduite du vaisseau, il eut néanmoins un long combat à soutenir contre la fortune. Elle finit par renverser et détruire la république, mais par d'autres mains; encore ne fut-ce que lentement, par de longs et pénibles efforts; et peu s'en fallut que Rome, soutenue par Caton et par sa vertu, ne triomphât de la fortune. Au reste, quand nous comparons la vertu de Caton avec celle de Phocion, ce n'est pas d'après ces ressemblances communes, qui firent de l'un et de l'autre des hommes de bien et de sages politiques. Il y a sans doute de la différence de valeur à valeur, comme de la valeur d'Alcibiade à celle d'Épaminondas; il y en a de prudence à prudence : par exemple, de la prudence de Thémistocle à celle d'Aristide : de justice à justice, comme entre Numa et Agésilas (8). Mais les vertus de Caton et de Phocion, jusque dans les plus légères et les plus imperceptibles différences, ont un même caractère, une même forme, une même couleur, profondément empreinte dans leurs mœurs; la douceur y est mêlée dans une égale mesure avec l'austérité, la prévoyance avec la valeur, la vigilance pour les autres avec l'intrépidité pour soi-même; la fuite des choses honteuses, et le zèle pour la justice, y sont tellement unis ensemble, que le jugement le plus subtil, tel qu'un instrument très fin, pourrait à peine les distinguer et y saisir la moindre différence.

V. Tout le monde convient que Caton était d'une maison illustre, comme je le ferai voir dans sa *Vie*. Pour Phocion, j'ai lieu de croire qu'il n'était pas d'une naissance basse et obscure. Si, comme le prétend Idoménée (9), il eût eu pour père un faiseur de pilons à mortier; Glaucippus, fils d'Hypéride, dans ce discours où il a ramassé contre Phocion toutes sortes d'injures, n'aurait pas oublié la bassesse de son origine; et Phocion n'aurait pas reçu une éducation si distinguée. Il fut dans sa première jeunesse disciple de Platon, et ensuite de Xénocrate dans l'Académie, où de bonne heure il montra la plus grande ardeur pour se former à la vertu la plus parfaite. Duris assure qu'aucun Athénien ne le vit jamais ni rire, ni pleurer, ni se baigner dans les étuves publiques, ni avoir les mains hors de son manteau, lorsqu'il était habillé. Quand il allait à la campagne ou qu'il était aux armées, il marchait toujours nu-pieds et sans manteau (10), à moins que le froid ne fût excessif : aussi les soldats disaient-ils en riant que c'était le signe d'un grand hiver, que de voir Phocion habillé. Quoiqu'il eût beaucoup de douceur et d'humanité, il avait les traits du visage si rudes et l'air si repoussant, que ceux qui n'étaient pas ac-

coutumés à le voir craignaient de se trouver seuls avec lui.

VI. Un jour Charès l'ayant plaisanté sur ses sourcils, les Athéniens se mirent à rire. « Ces » sourcils, dit Phocion, ne vous ont jamais fait » de mal; mais les ris de ces gens-là ont coûté » bien des larmes à la ville. » Les discours de Phocion étaient toujours pleins de conceptions et de pensées heureuses, qu'il énonçait avec une brièveté faite pour le commandement; il y mêlait une austérité qu'aucun agrément ne tempérait; mais elle était remplie de vues salutaires. Zénon disait que les paroles d'un philosophe devaient être trempées dans le bon sens : celles de Phocion renfermaient beaucoup de sens en très peu de paroles. C'est sans doute à cela que faisait allusion Polyeucte le Sphettien (11), quand il disait que Démosthène était le meilleur, et Phocion le plus éloquent des orateurs. Les pièces de monnaie qui, sous un moindre volume, ont plus de valeur, sont celles qu'on estime le plus. Ainsi la force du discours consiste à exprimer beaucoup de choses en peu de mots. Un jour que le théâtre était plein de monde, Phocion se promenait sur la scène, tout recueilli en lui-même. « Phocion, lui dit un de ses » amis, vous avez l'air bien pensif. — Cela est » vrai, répondit-il; je pense si je ne pourrais pas » retrancher quelque chose du discours que je dois » prononcer devant les Athéniens. » Démosthène, qui ne faisait aucun cas des autres orateurs, dès qu'il voyait Phocion se lever, avait coutume de dire tout bas à ses amis : « Voilà la hache de mes » discours qui se lève. » Peut-être est-ce aux mœurs de Phocion qu'il faut attribuer le pouvoir de son éloquence; car un mot, un signe de tête, ont, dans un homme de bien, autant de poids et de force pour persuader, que des milliers de raisonnements et de périodes.

VII. Phocion servit, dans sa première jeunesse, sous le général Chabrias, auquel il s'attacha particulièrement, et qui le forma au métier des armes: de son côté il corrigea sur bien des points le caractère inégal et emporté de Chabrias, qui d'ailleurs, naturellement paresseux et difficile à émouvoir, s'animait, s'enflammait tellement dans les combats, que son courage le précipitait dans les plus grands dangers avec la dernière témérité; elle lui coûta enfin la vie à l'île de Chio, où il voulut aborder le premier avec sa galère, et faire la descente en présence des ennemis, malgré la résistance vigoureuse qu'ils lui opposaient (12). Phocion, aussi prudent qu'actif, ou échauffait la lenteur de Chabrias, ou ralentissait son impétuosité et son audace, lorsqu'il s'y livrait mal à propos. Aussi ce général, naturellement doux et plein de bonté, avait beaucoup d'amitié pour Phocion; il l'avançait dans les charges et les commandements, et le faisait connaître aux Grecs, en l'employant dans les affaires les plus importantes; il le fit en particulier à la bataille navale près de Naxos (13), en lui procurant l'occasion d'acquérir de la réputation et de la gloire; il lui donna le commandement de l'aile gauche, où le combat fut le plus vif, et qui décida promptement de la victoire. Cette bataille, la première que la ville d'Athènes, depuis qu'elle avait été prise par Lysandre, eût gagnée contre les Grecs par ses seules forces, inspira aux Athéniens une affection singulière pour Chabrias et une grande estime pour Phocion, en qui ils reconnurent un grand talent pour commander. Ils remportèrent cette victoire le jour qu'on célébrait les grands mystères; et pour en conserver la mémoire, Chabrias, tous les ans à pareil jour, qui était le seize du mois Boédromion[1], distribuait du vin aux Athéniens. Quelque temps après, Chabrias choisit Phocion pour aller lever les contributions des îles; et comme il lui donnait pour cela vingt vaisseaux, Phocion lui observa que s'il l'envoyait pour faire la guerre, il lui fallait des forces plus considérables : que s'il allait vers des alliés, un seul vaisseau lui suffisait. Il s'embarqua donc sur sa galère seule; et après avoir conféré avec les villes et leurs principaux officiers d'une manière simple et franche, il s'en retourna, suivi d'un grand nombre de vaisseaux des alliés, qui portaient l'argent qu'ils devaient fournir. Phocion, non content d'avoir respecté et honoré Chabrias pendant sa vie, conserva, après sa mort, le plus grand intérêt pour ceux qui lui appartenaient : il prit soin de son fils Ctésippe, dont il voulait faire un homme de bien; et quoiqu'il le vît d'un caractère revêche et emporté, il ne se rebuta point, et ne cessa pas de le redresser, et de couvrir la honte de ses vices. Une fois seulement, dans une de ses expéditions, importuné par ce jeune homme, qui l'accablait de questions déplacées, qui même s'ingérait à lui donner des conseils et voulait lui apprendre les devoirs d'un général, il ne put s'empêcher de dire : « O Chabrias, Chabrias, quel retour je te paie de l'amitié que tu as eue pour moi, en supportant les » sottises de ton fils! »

VIII. Phocion voyant que ceux qui gouvernaient alors la république s'étaient partagé comme au sort les charges civiles et les emplois militaires; que les uns, tels qu'Eubulus, Aristophon, Démosthène, Lycurgue et Hypéride, n'avaient d'autre fonction que de haranguer le peuple et de proposer les décrets; que les autres, comme Diopithès,

[1] Septembre. C'était le premier jour de la fête, qui en durait neuf.

Mnesthée, Léosthène et Charès, ne s'avançaient dans la république que par le commandement des armées, il préféra la manière de gouverner de Périclès, d'Aristide et de Solon, comme la plus parfaite, parcequ'elle réunissait les talents de la guerre et ceux de la politique (14). Chacun de ces trois personnages était, comme dit Archiloque,

Serviteur du dieu Mars dans le métier des armes,
Et des dons des neuf Sœurs savait goûter les charmes.

Il voyait que la déesse protectrice d'Athènes était également propre à commander les armées et à gouverner les villes, et qu'on lui donnait pour cette raison les surnoms de Polémique et de Politique. Il se forma donc sur ce modèle; et, en se proposant toujours la paix et le repos pour but de son gouvernement, il fit seul plus d'expéditions qu'aucun des généraux de son temps, et même de ceux qui l'avaient précédé : il ne demanda, il ne brigua jamais le commandement; mais jamais aussi il ne le fuit ni ne le refusa, quand il y fut appelé par sa patrie. Tous les historiens conviennent qu'il fut nommé quarante-cinq fois général, sans s'être trouvé une seule fois à son élection; ce fut toujours en son absence que ses concitoyens le rappelèrent pour lui confier le commandement des armées. Les personnes peu sensées s'étonnaient de cette préférence que le peuple donnait à un homme qui, s'opposant presque toujours à ses volontés, ne disait et ne faisait rien pour lui complaire.

IX. Les rois, dit-on, s'amusent de leurs flatteurs, après qu'ils ont lavé leurs mains pour se mettre à table; de même le peuple d'Athènes employait pour son amusement les orateurs agréables et légers : mais fallait-il nommer à la conduite des armées, alors, toujours sérieux, toujours sage, il y appelait le plus sensé, le plus austère de ses concitoyens, celui qui, seul ou plus que tout autre, gourmandait ses desirs et ses caprices. Un jour qu'on lut dans l'assemblée du peuple un oracle de Delphes qui portait que tous les Athéniens étaient d'accord, à l'exception d'un seul qui pensait tout différemment des autres, Phocion s'avançant dit qu'on n'avait pas besoin de chercher cet homme, que c'était lui que l'oracle désignait; car il était le seul qui n'approuvât rien de ce qui se faisait. Une autre fois qu'il venait de haranguer le peuple, ayant vu son avis applaudi et adopté par toute l'assemblée, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « Ne m'est-il pas échappé par mégarde quelque sottise? »

X. Les Athéniens demandaient un jour, pour quelque sacrifice, une contribution générale, à laquelle tous les autres citoyens avaient déja fourni leur part; Phocion, appelé plusieurs fois pour donner la sienne, répondit enfin : « Demandez aux riches; pour moi, j'aurais honte de vous donner, quand je n'ai pas encore payé celui-ci ; » il montrait l'usurier Calliclès; et comme on ne cessait pas de crier après lui, il leur conta cet apologue : « Un homme lâche allait partir pour la guerre, lorsqu'il entendit des corbeaux croasser; effrayé de leurs cris, il pose les armes et reste chez lui; un moment après il s'arme de nouveau, et se met en marche. Les corbeaux recommencent leurs cris, et l'homme rentre dans sa maison, en disant : Vous croasserez tant qu'il vous plaira; mais vous ne tâterez pas de ma peau. » Les Athéniens voulaient le forcer de les mener à l'ennemi; et comme il le refusa, ils le traitèrent de poltron. « Vous ne pouvez, leur dit-il, me rendre brave, ni moi vous rendre timides; au reste, nous nous connaissons assez les uns les autres. » Dans des temps difficiles, le peuple s'emportait contre lui avec beaucoup de rudesse, et voulait que sur-le-champ il rendît compte de son administration : « Eh! mes amis, leur dit-il, songez d'abord à vous tirer du mauvais pas où vous êtes. » Pendant la guerre, les Athéniens étaient timides et souples; mais, rendus insolents par la paix, ils se plaignaient hautement de Phocion, et lui reprochaient de leur avoir enlevé la victoire des mains : « Vous êtes bien heureux, leur dit-il, d'avoir un général qui vous connaisse; sans cela, il y a long-temps que vous seriez perdus. »

XI. Les Athéniens refusaient de terminer en justice les différends qu'ils avaient avec les Béotiens pour leur territoire, et voulaient les décider par la voie des armes. Phocion leur conseilla de disputer avec eux en paroles, genre d'escrime où ils étaient les plus forts, et de laisser les armes, en quoi ils étaient les plus faibles. Un jour que son avis leur déplaisait, et qu'ils ne voulaient pas même l'écouter : « Vous pouvez, leur dit-il, me forcer à faire ce que je ne veux pas; mais vous ne sauriez me contraindre à dire, contre mon sentiment, ce qu'il ne faut pas. » Démosthène, un des orateurs qui lui étaient opposés dans le gouvernement, lui dit un jour : « Phocion, si les Athéniens entrent en fureur, ils vous feront mourir. — Oui, repartit Phocion; mais s'ils reviennent à leur bon sens, ce sera vous. » Polyeucte le Sphettien, haranguant le peuple un jour qu'il faisait fort chaud, lui conseillait de déclarer la guerre à Philippe. Comme il était fort gros, il se mettait hors d'haleine en parlant, et suait à grosses gouttes; en sorte que, pendant son discours, il demanda plusieurs fois à boire : « Athéniens, dit Phocion, il est bien juste que vous vous en rapportiez à cet homme pour ordonner la guerre. Que ne fera-t-il pas lorsqu'il sera sous la cuirasse et le bouclier, et que les ennemis seront proches, lui qui, pour vous dire seulement ce qu'il a préparé, se

» met en risque d'étouffer? » L'orateur Lycurgue vomissait mille injures contre lui dans l'assemblée du peuple, et lui reprochait surtout d'avoir conseillé aux Athéniens de livrer les dix orateurs qu'Alexandre avait demandés : « Souvent, lui dit » Phocion, j'ai donné au peuple des conseils sages » et salutaires; mais il n'en suit aucun. » Il y avait à Athènes un homme que sa barbe longue et épaisse, son manteau usé, son air triste et sévère, avaient fait surnommer le Lacédémonien : il se nommait Archibiade. Phocion, qui, dans une assemblée du peuple, était vivement contredit, l'appelle en témoignage de la vérité de ce qu'il disait. Archibiade se lève, et parle dans le sens du peuple, en disant ce qui pouvait lui être agréable : « Archibiade, lui » dit Phocion, pourquoi donc ne pas faire raser » cette barbe, si tu voulais faire un pareil mé» tier (15)? » Aristogiton le sycophante, toujours brave dans les assemblées, excitait sans cesse le peuple à prendre les armes; mais quand on fit le rôle des citoyens qui étaient en état de servir, il se rendit à l'assemblée appuyé sur un bâton, et une jambe liée. Phocion, assis alors sur son tribunal, le voyant venir de loin, cria au greffier : « Écrivez » Aristogiton boiteux et lâche. »

XII. Quand je considère toutes ces réponses, je m'étonne comment et pourquoi un homme aussi rude et aussi sévère que Phocion eut le surnom de doux; mais s'il est difficile, il n'est pas au moins impossible que le même homme soit doux et austère, comme les vins sont quelquefois doux et piquants. Il se trouve au contraire des hommes qui, sous une apparence de douceur, sont aigres et méchants. Cependant l'orateur Hypéride disait un jour au peuple : « Athéniens, n'examinez pas » si je suis aigre; mais si je le suis gratuitement. » Comme si le peuple ne craignait que ceux qui, par avarice, se rendent fâcheux et insupportables, et qu'il n'eût pas encore plus de haine pour ces hommes que l'insolence, l'envie, la colère ou l'entêtement, portent à abuser de leur pouvoir. Mais Phocion ne fit jamais de mal à aucun de ses concitoyens par un sentiment particulier de haine : il n'en regarda aucun comme son ennemi personnel : il ne se montra sévère, dur et inflexible qu'envers ceux qui ne s'élevaient contre lui que pour s'opposer au bien qu'il voulait faire à sa patrie. Dans tout le reste, c'était l'homme le plus doux, le plus affable, le plus humain pour tout le monde; et quand ses plus grands adversaires eux-mêmes éprouvaient quelque malheur ou couraient quelque danger, il s'empressait de les secourir, et se déclarait leur défenseur. Ses amis lui ayant reproché un jour qu'il défendait un méchant homme qui était en jugement : « Les bons, leur répondit-il, » n'ont pas besoin qu'on les défende (16). » Quand le sycophante Aristogiton eut été condamné, il fit prier Phocion de venir le voir : aussitôt il se mit en devoir d'y aller; et comme ses amis voulaient le retenir : « Laissez-moi faire, leur dit-il; où pour» rait-on voir Aristogiton plus volontiers que là? »

XIII. Quand les flottes athéniennes avaient d'autres chefs que Phocion, les villes maritimes des alliés et les insulaires, les regardant comme des flottes ennemies, fortifiaient leurs murailles, comblaient leurs ports, et faisaient rentrer dans leurs murs les femmes, les enfants, les esclaves et les troupeaux. Étaient-elles commandées par Phocion, les habitants allaient avec leurs vaisseaux bien loin audevant de lui, ravis de joie, couronnés de fleurs, et l'introduisaient dans leurs ports. Philippe, qui voulait s'emparer de l'Eubée par surprise, y faisait passer des troupes de la Macédoine; et, par le moyen des tyrans de cette île, il travaillait à mettre les villes dans son parti. Plutarque d'Érétrie [1] appela les Athéniens, et les conjura de venir arracher l'Eubée des mains du roi de Macédoine, qui était sur le point de s'en rendre maître. Phocion y fut envoyé avec une armée peu considérable, parcequ'on ne doutait pas que les Eubéens ne courussent se joindre à lui; mais ayant trouvé le pays rempli de traîtres, corrompu et presque miné par l'argent que Philippe y avait répandu, il se vit dans le plus grand danger. Il s'empara donc d'une éminence, séparée de la plaine de Tamynes par une vallée profonde; il y retint l'élite de ses troupes, et conseilla à ses officiers de ne tenir aucun compte des soldats indisciplinés, mutins et raisonneurs qui se retiraient du camp. « Leur insubordination, » disait-il, nous les rendrait inutiles ici : ils se» raient même nuisibles à ceux qui ne demandent » qu'à combattre; et d'ailleurs, se sentant coupa» bles de désertion, ils crieront moins contre nous » à Athènes, et n'oseront pas nous calomnier. »

XIV. Quand les ennemis furent en présence, il ordonna que ses troupes se tinssent immobiles sous les armes, jusqu'à ce qu'il eût fait le sacrifice d'usage. Il dura long-temps, soit que les signes ne fussent pas favorables, soit qu'il voulût laisser les ennemis s'approcher davantage. Plutarque, attribuant cette lenteur à la peur que Phocion avait de combattre, court à l'ennemi avec les étrangers qu'il commandait. La cavalerie, le voyant aller à la charge, ne peut se contenir, et fond de son côté sur les ennemis; mais sans ordre, et les rangs écartés, comme si elle sortait des retranchements. La déroute des premiers a bientôt rompu tous les autres, et Plutarque lui-même prend la fuite. Une partie des ennemis, croyant avoir tout vaincu, poursuivent les fuyards, et vont jusqu'aux portes

[1] Ville de l'Eubée, sur l'Euripe.

du camp, dont ils travaillent à rompre la clôture. Cependant le sacrifice de Phocion étant achevé, les Athéniens sortent de leurs retranchements, tombent sur les ennemis et les mettent en fuite, après en avoir fait un grand carnage à l'entrée même du camp. Phocion ordonne à sa phalange de rester à son poste, et de recevoir ceux qui avaient été mis en déroute à la première attaque. Lui-même, avec ses troupes d'élite, marche à l'ennemi. Le combat fut des plus rudes; et de part et d'autre les soldats, prodigues de leur vie, se battirent avec acharnement. On distingua surtout, parmi les Athéniens, deux jeunes officiers, Thallus, fils de Cynéas, et Glaucus, fils de Polymède, qui combattaient à côté de leur général. Cléophanes y donna aussi de grandes preuves de valeur; il fit tant par ses cris et ses exhortations, que les cavaliers qui avaient été rompus se rallièrent pour aller au secours de leur général, qui se trouvait en danger. Cléophanes les ramène au combat, et assure la victoire de l'infanterie. Aussitôt Phocion chasse Plutarque de l'Érétrie, s'empare de Zarétra, fort très avantageusement situé, dans l'endroit même où l'île, très serrée des deux côtés par la mer, devient beaucoup plus étroite; il renvoie tous les prisonniers grecs qu'on avait faits, de peur que le peuple, excité par ses orateurs, ne se portât, dans un mouvement de colère, à exercer contre eux quelque cruauté.

XV. Phocion, après cette victoire, n'eut pas plus tôt quitté l'Eubée, que les alliés eurent lieu de regretter sa douceur et sa justice, et les Athéniens, de reconnaître sa valeur et son expérience. Molossus, qui lui succéda dans le commandement de l'armée, se conduisit si mal, qu'il fut fait prisonnier par les ennemis. Philippe, qui portait haut ses espérances, alla dans l'Hellespont avec toutes ses troupes, se croyant sûr de soumettre à la fois la Chersonèse, Périnthe et Byzance (17). Les Athéniens ayant décidé qu'on y enverrait du secours, les orateurs firent tant que Charès fut nommé général de cette expédition. Il s'embarqua sur une flotte nombreuse; mais il ne fit rien qui répondît à de si grandes forces, les villes mêmes lui fermèrent leurs ports : suspect à tout le monde, croisant le long des côtes, il mettait des taxes sur les alliés et se faisait mépriser des ennemis. Le peuple, irrité par ses orateurs, fit éclater son indignation, et se repentit d'avoir envoyé du secours aux Byzantins. Alors Phocion prenant la parole: « Ce n'est » pas, leur dit-il, contre les alliés qu'il faut vous » emporter, parcequ'ils se défient des Athéniens; » mais contre les généraux qui méritent cette dé» fiance; ce sont eux qui vous rendent formida» bles à ceux mêmes qui ne peuvent se sauver sans » vous. »

XVI. Ces mots firent une telle impression sur le peuple, que, changeant tout-à-coup de sentiment, il ordonna que Phocion lui-même irait dans l'Hellespont avec une nouvelle flotte pour secourir les alliés. Ce choix décida surtout du salut de Byzance. Outre que Phocion jouissait déja d'une grande réputation, Cléon, le premier des Byzantins par sa vertu, qui avait formé avec Phocion une liaison intime dans l'Académie, s'étant rendu sa caution envers la ville, les habitants ne souffrirent pas qu'il campât hors de leurs murs, comme il le voulait; ils lui ouvrirent leurs portes, le reçurent avec empressement, et logèrent dans leurs maisons les Athéniens, qui, pour répondre à leur confiance, se montrèrent aussi tempérants, aussi irréprochables dans leur conduite, qu'intrépides dans les combats. Philippe, chassé de l'Hellespont, perdit beaucoup de l'opinion qu'on avait de lui; jusque là il avait passé pour invincible, et l'on osait à peine se mesurer avec lui. Phocion lui enleva quelques vaisseaux, reprit les places où ce prince avait mis des garnisons; et ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses frontières, il courut le pays et y fit le dégât, jusqu'à ce que de nouvelles troupes étant venues au secours des premières, une blessure qu'il reçut l'obligea de se retirer.

XVII. Les habitants de Mégare l'ayant appelé secrètement à leur secours, Phocion, qui craignait d'être prévenu par les Béotiens, s'ils étaient instruits de cette démarche, assemble le peuple dès le matin, et lui fait part de la proposition des Mégariens. Les Athéniens ayant décrété qu'on irait à leur secours, Phocion fait sur-le-champ donner le signal de prendre les armes, et mène les troupes, du lieu de l'assemblée, droit à Mégare. Les habitants le reçoivent avec empressement, et Phocion s'occupe d'abord de fortifier le port de Nisée[1], tire deux murailles, depuis la ville jusqu'à ce port, et joint ainsi la ville à la mer; par ce moyen n'ayant plus rien à craindre des ennemis du côté de la terre, Mégare fut entièrement à la disposition des Athéniens. Ceux-ci donc s'étant ouvertement déclarés contre Philippe, nommèrent, en l'absence de Phocion, d'autres généraux pour conduire cette guerre. Phocion, à peine de retour des îles, conseille aux Athéniens de profiter des dispositions pacifiques de Philippe, et de ses craintes sur l'issue de la guerre, pour accepter ses propositions. Un de ces orateurs qui avaient coutume de rôder autour du tribunal de l'Héliée (18), et qui n'avaient d'autre métier que d'accuser, s'éleva

[1] Nisée, un peu au-dessous de Mégare, était une petite ville qui servait de port et d'arsenal de marine à Mégare. ville de l'extrémité occidentale de l'Attique, au-dessus du mont Cithéron.

contre son avis. « Osez-vous bien, lui dit-il, dé-
» tourner de cette guerre les Athéniens, quand ils
» sont déja les armes à la main? — Oui, sans
» doute, lui répondit Phocion; quoique je n'ignore
» pas que si l'on fait la guerre, je vous comman-
» derai; et que si la paix se fait, ce sera vous qui
» me commanderez. » Mais il ne put persuader le peuple; et Démosthène, qui conseillait de porter la guerre le plus loin qu'il se pourrait de l'Attique, ayant fait prévaloir son avis : « Mon ami, lui dit
» Phocion, ne cherchons pas où nous combattrons,
» mais comment nous serons vainqueurs; c'est le
» seul moyen de porter la guerre loin de nous :
» mais si nous sommes battus, tous les maux se-
» ront à notre porte. »

XVIII. Après la perte de la bataille (19), les séditieux de la ville, et ceux qui desiraient des nouveautés, traînèrent Charidème (20) auprès du tribunal, en demandant qu'on lui donnât le commandement des troupes. Tous les bons citoyens, alarmés de cette proposition, appellent l'aréopage à leur secours; et, à force de prières et de larmes, ils obtiennent, non sans peine, que la ville soit remise entre les mains de Phocion. Aussitôt il propose aux Athéniens d'accepter les lois et les conditions raisonnables que Philippe leur offre. Démade, de son côté, dresse un décret qui porte que la ville sera comprise dans la paix générale, et qu'elle entrera dans l'assemblée de toutes les villes de la Grèce; mais Phocion s'y oppose, et conseille d'attendre, avant tout, que Philippe ait fait connaître ce qu'il compte demander aux Grecs. La difficulté des conjonctures où l'on se trouvait ayant fait rejeter son avis, et Phocion voyant bientôt les Athéniens se repentir de n'avoir pas suivi son conseil, puisqu'ils étaient obligés de fournir à Philippe des vaisseaux et un corps de cavalerie :
« Voilà précisément, leur dit-il, ce que je crai-
» gnais, quand je me suis opposé à votre résolu-
» tion; mais aujourd'hui que vous avez subi ces
» conditions, il faut les supporter avec patience,
» et, au lieu de perdre courage, vous souvenir que
» vos ancêtres, tantôt vainqueurs, tantôt soumis,
» se conduisirent avec tant de sagesse dans l'une
» et l'autre fortune, qu'ils sauvèrent Athènes et
» le reste de la Grèce. » Cependant le peuple ayant appris la mort de Philippe[1], voulait faire des sacrifices aux dieux pour cette heureuse nouvelle; Phocion ne le permit pas. « Rien, dit-il, ne montre
» plus un cœur bas, que de se réjouir de la mort
» d'un ennemi. D'ailleurs, l'armée qui vous a
» défaits à Chéronée n'a qu'un seul homme de
» moins. » Démosthène, dans ses harangues, invectivait contre Alexandre, qui déja faisait approcher son armée de Thèbes. « Eh quoi ! lui dit
» Phocion,

» Veux-tu donc, malheureux, irriter davantage
» Ce farouche ennemi tout bouillant de courage (21),

» cet homme si avide de gloire? Quand ce terrible
» incendie est si près de nous, faut-il y précipiter
» la ville? Pour moi, je ne consentirai jamais que
» les Athéniens courent même volontairement à
» leur perte; et c'est dans cette seule vue que j'ai
» accepté le commandement. »

XIX. Après qu'Alexandre eut ruiné Thèbes, il fit demander aux Athéniens qu'on lui livrât Démosthène, Lycurgue, Hypéride et Charidème. Toute l'assemblée tourne ses regards vers Phocion, qui, appelé nommément plusieurs fois, se lève enfin; et faisant approcher celui de ses amis qu'il aimait le plus, et en qui il avait toujours eu plus de confiance, il dit au peuple : « Ceux qu'Alexandre
» vous somme de lui livrer ont réduit la ville à
» une telle détresse, que s'il demandait ce Nico-
» clès qui m'est si cher, je conseillerais moi-même
» de le lui abandonner. Je regarderais comme un
» bonheur de mourir pour vous sauver tous. Je
» suis, Athéniens, vivement touché du sort de ces
» Thébains qui sont venus chercher un asile au
» milieu de vous. Mais c'est assez que les Grecs
» aient à pleurer la perte de Thèbes, et je crois
» qu'il vaut mieux avoir recours aux prières, et
» obtenir du vainqueur la grace des Thébains et
» des Athéniens, que de prendre les armes contre
» lui. »

XX. Alexandre, dit-on, rejeta le premier décret rendu sur sa demande, et tourna le dos aux ambassadeurs qui le lui apportaient. Mais il reçut le second que Phocion lui présenta, parceque les plus anciens de ses officiers lui dirent combien Philippe, son père, avait eu d'estime pour ce général : non content de lui donner audience et de recevoir favorablement ses prières, il écouta le conseil que Phocion lui donna, de renoncer à la guerre s'il aimait le repos; ou, s'il ambitionnait la gloire des conquêtes, de tourner ses armes contre les Barbares, au lieu d'attaquer les Grecs. Il fit ainsi entrer adroitement dans son discours bien des choses conformes au caractère et aux inclinations d'Alexandre; et par ce moyen il l'adoucit tellement, que ce prince lui dit que les Athéniens devaient particulièrement s'appliquer aux affaires de la Grèce, parcequ'après lui ils seraient le seul peuple qui fût digne de commander (22). Il s'unit avec Phocion par le double lien de l'amitié et de l'hospitalité, et le traita avec une distinction qu'il n'accordait qu'à un très petit nombre de ses courtisans les plus assidus. L'historien Duris rapporte qu'après que ses victoires sur Darius l'eurent élevé

[1] La première année de la cent onzième olympiade.

au plus haut degré de puissance, il retrancha de toutes ses lettres le mot salut, excepté de celles qu'il écrivait à Phocion (23), qui fut le seul, avec Antipater, pour qui ce prince conserva cette formule. Ce récit est confirmé par Charès.

XXI. Tous les historiens rapportent qu'Alexandre envoya cent talents[1] à Phocion. Cet argent ayant été porté à Athènes, Phocion demanda, à ceux qui voulaient le lui remettre, par quel motif Alexandre le choisissait seul entre tant d'Athéniens pour lui faire un tel présent. « C'est, lui dirent-» ils, que vous êtes le seul homme qu'il regarde » comme un homme de bien et d'honneur. — Eh » bien! repartit Phocion, qu'il souffre donc que » je paraisse et que je sois tel toute ma vie. » Les envoyés du prince l'ayant suivi dans sa maison, furent frappés de la simplicité qu'ils y virent : ils trouvèrent sa femme qui pétrissait; et Phocion lui-même, ayant tiré de l'eau du puits, se lava les pieds en leur présence. Ils lui firent alors bien plus d'instances pour l'obliger de recevoir le présent d'Alexandre; ils se fâchèrent même, et lui dirent que c'était une indignité que l'ami d'un si grand prince vécût dans une telle pauvreté. En ce moment, Phocion vit passer un vieillard fort pauvre, couvert d'un manteau sale; et il leur demanda s'ils le croyaient inférieur à cet homme : « A Dieu ne plaise! lui répondirent-ils. — Cepen-» dant, reprit Phocion, il vit avec moins que je » n'ai, et il est content de son sort. En un mot, » ajouta-t-il, ou je ne me servirais pas de cette » somme d'or si considérable, et alors elle me » serait inutile; ou si j'en faisais usage, je me » décrierais moi-même, et je décrierais Alexandre » auprès de mes concitoyens (24). » Cet argent fut rapporté d'Athènes à Alexandre, après avoir servi à montrer aux Grecs que celui qui savait se passer d'une si grande somme était réellement plus riche que le prince qui la donnait. Alexandre, très mécontent de ce refus, écrivit à Phocion qu'il ne regardait pas comme ses amis ceux qui ne voulaient rien recevoir de lui. Phocion n'en accepta pas davantage ses présents; il lui demanda seulement la liberté du sophiste Échécratides, d'Athénodore d'Imbros (25), et de deux Rhodiens, Démaratus et Sparton, qui, chargés de quelques crimes, étaient dans les prisons de Sardes. Alexandre la lui accorda sur-le-champ, et envoya Cratère en Macédoine, avec ordre de donner à Phocion, à son choix, une de ces quatre villes d'Asie : Cios, Gergithe, Mylasse ou Élée (26); en lui faisant dire qu'il serait bien plus fâché du second refus que du premier. Mais Phocion ne voulut pas l'accepter; et Alexandre mourut bientôt après. On voit encore aujourd'hui dans le bourg de Mélitte (27) la maison de Phocion, lambrissée de lames de cuivre; mais d'ailleurs fort simple et sans ornements.

[1] Environ cinq cent mille livres de notre monnaie.

XXII. Des deux femmes qu'il eut, on ne trouve rien sur la première; on sait seulement qu'elle était sœur du statuaire Céphisodore. La seconde ne fut pas moins célèbre à Athènes par sa sagesse et sa simplicité, que Phocion par sa justice. Un jour que les Athéniens assistaient à la représentation d'une tragédie nouvelle, un des acteurs, au moment d'entrer sur la scène, demande au chorége (28) un masque de reine, et plusieurs suivantes magnifiquement vêtues. Le chorége, nommé Mélanthius, ne les lui fournissant pas, l'acteur s'emportait et faisait attendre les spectateurs, parcequ'il ne voulait pas paraître sans ce cortége. Alors Mélanthius le poussa sur le théâtre, en criant : « Tu vois tous les jours la femme de Phocion » paraître en public, accompagnée d'une seule » suivante; et tu viens ici faire l'homme impor-» tant, et corrompre les mœurs de nos femmes? » Ces mots, que les spectateurs entendirent, furent reçus avec des applaudissements universels. Une femme d'Ionie, amie de la femme de Phocion, étant un jour venue la voir, lui montrait avec complaisance ses bijoux d'or, ses pierreries, ses colliers et ses bracelets. « Pour moi, lui dit la » femme de Phocion, toute ma parure, c'est Pho-» cion, qui depuis vingt ans est toujours élu gé-» néral des Athéniens. »

XXIII. Le fils de Phocion ayant desiré de combattre aux jeux des Panathénées (29), son père lui permit d'y disputer à pied le prix de la course : non qu'il fût curieux de l'honneur de la victoire, mais afin que son fils, en exerçant, en fortifiant son corps, s'accoutumât à une vie plus honnête; car ce jeune homme avait une conduite déréglée, et aimait beaucoup le vin. Il fut vainqueur aux jeux; et plusieurs de ses amis ayant demandé à Phocion de célébrer cette victoire par un festin [1], il refusa tous les autres, et ne permit qu'à un seul de donner à sa maison ce témoignage de son zèle. Il se rendit lui-même au festin; et voyant qu'outre plusieurs autres préparatifs magnifiques, on lavait les pieds des convives dans des bassins remplis d'un vin aromatisé, il appela son fils : « Phocus, lui » dit-il, pourquoi n'empêches-tu pas ton ami de » déshonorer ta victoire par tant de recherche et » de faste? » Pour retirer son fils de cette vie de luxe et de mollesse, il le mena lui-même à Lacédémone, et le fit élever avec les jeunes Spartiates dans la discipline la plus sévère. Il déplut par-là aux Athéniens, qui crurent voir dans cette démar-

[1] C'était une obligation pour le vainqueur; mais souvent ses amis briguaient l'honneur de célébrer sa victoire, en donnant eux-mêmes le festin.

che de Phocion de l'indifférence ou même du mépris pour les institutions de son pays. L'orateur Démade lui ayant dit à cette occasion : « Phocion, » que ne conseillons-nous aux Athéniens d'adopter » la forme du gouvernement de Lacédémone? Si » vous l'ordonnez, je suis tout prêt à le proposer, » et à en dresser le décret. — Vraiment, lui répon» dit Phocion, il vous siérait bien, parfumé comme » vous l'êtes et couvert de ce riche manteau, de » vouloir faire embrasser aux Athéniens la fruga» lité des Spartiates, et de louer les institutions de » Lycurgue! »

XXIV. Les orateurs d'Athènes s'étant opposés à l'envoi des galères qu'Alexandre avait fait demander aux Athéniens, le peuple ordonna à Phocion d'en dire son avis. « Je pense, leur dit-il, que vous » devez être ou les plus forts par les armes, ou les » amis de ceux qui le sont. » L'orateur Pythéas, qui commençait à peine à parler devant le peuple, montrait beaucoup d'audace dans ses discours, et étourdissait l'assemblée de son babil. « Ne te tairas» tu point, lui dit Phocion, toi si nouvellement » acheté dans cette ville (30)? » Harpalus, qui commandait en Asie pour Alexandre, s'étant enfui avec d'immenses richesses, aborda dans l'Attique. Aussitôt tous ceux qui avaient coutume de s'enrichir à la tribune courent à lui, à l'envi les uns des autres, déja corrompus par l'espoir de son argent. Harpalus jette à chacun d'eux, comme une amorce, une petite portion de ses grands trésors; mais il envoie à Phocion sept cents talents [1], et ne confie qu'à lui seul tout le reste de ses richesses, et sa personne même. Phocion ayant répondu avec dureté qu'il ferait repentir Harpalus de ses démarches s'il ne cessait de corrompre la ville, Harpalus se retira fort affligé de cette réponse. Peu de temps après, les Athéniens ayant délibéré sur son affaire, il vit que les orateurs, qui avaient reçu de l'argent, entièrement changés, l'accusaient lui-même, afin d'éviter le soupçon de s'être laissé corrompre. Phocion seul, qui n'avait voulu rien accepter, en ne proposant dans ses avis que l'intérêt général, ne laissait pas que de travailler à sauver Harpalus, qui essaya de nouveau de le gagner; mais il eut beau tenter tous les moyens de le séduire, il le trouva, tel qu'une forteresse, toujours inaccessible à l'appât de l'or. Il se contenta donc de former avec Chariclès, gendre de Phocion, une amitié particulière; ce qui fit à Chariclès une très mauvaise réputation, parcequ'on voyait Harpalus avoir en lui la plus grande confiance, et l'employer dans toutes ses affaires, au point que, voulant faire bâtir un magnifique tombeau à la courtisane Pithionice (31), qu'il avait fort aimée et dont il avait une fille, il lui en confia le soin. Cette commission, si honteuse en elle-même, le fut bien plus encore par la manière dont Chariclès la remplit : ce tombeau, qu'on voit encore aujourd'hui dans le lieu appelé Hermus (32), sur le chemin d'Athènes à Éleusis, n'a rien qui réponde à la somme de trente talents [1] que Chariclès porta en dépense dans l'état qu'il remit à Harpalus. Après la mort de ce dernier, Chariclès et Phocion prirent chez eux la fille qu'il avait eue de cette courtisane, et la firent élever avec le plus grand soin. Dans la suite, Chariclès, appelé en justice pour l'argent qu'il avait reçu d'Harpalus, pria Phocion de l'aider dans sa défense, et de l'accompagner au tribunal. « Chariclès, lui dit » Phocion en le refusant, je vous ai choisi pour » mon gendre en tout ce qui sera honnête. »

XXV. La première nouvelle de la mort d'Alexandre fut apportée dans Athènes par Asclépiade, fils d'Hipparque; mais Démade ne voulait pas qu'on y ajoutât foi. « Si la nouvelle était vraie, disait cet » orateur, l'odeur d'un tel mort se serait déja ré» pandue dans toute la terre [2]. » Phocion, qui voyait le peuple lever la tête, et songer à introduire des nouveautés dans le gouvernement, s'efforçait de le modérer et de le contenir; et comme plusieurs orateurs couraient à la tribune, en criant qu'Asclépiade n'avait rien annoncé que de vrai, et qu'Alexandre était certainement mort : « S'il » est mort aujourd'hui, leur dit Phocion, il le » sera demain et encore après demain; ainsi nous » aurons le temps de délibérer à loisir et avec plus » de sûreté. » Léosthène, qui par ses intrigues avait jeté la ville dans la guerre Lamiaque (33), voyant la peine qu'en ressentait Phocion, lui demanda d'un ton moqueur quel bien il avait fait à la ville pendant tant d'années qu'il avait commandé. « En est-ce donc un si petit, lui répondit » Phocion, que les citoyens morts durant ce temps» là aient été enterrés dans les tombeaux de leurs » pères? » Léosthène n'en continua pas moins de parler avec autant d'audace que de vanité. « Jeune » homme, lui dit Phocion, tes discours ressem» blent aux cyprès qui sont grands et hauts, mais » qui ne portent pas de fruit. » Alors Hypéride s'étant levé : « Quand est-ce donc, demanda-t-il à » Phocion, que vous conseillerez aux Athéniens » de faire la guerre? — Ce sera, repartit Phocion, » quand je verrai les jeunes gens déterminés à gar» der leurs rangs, les riches à contribuer aux frais » de la guerre, et les orateurs à s'abstenir de voler » le trésor public. »

XXVI. Tout le monde admirait la belle armée

[1] Environ trois millions et demi de notre monnaie.

[1] Environ cent cinquante mille livres de notre monnaie.

[2] Ce mot donne une grande idée de la puissance d'Alexandre et de l'étendue de son empire. Démétrius de Phalère en fait sentir les beautés.

que Léosthène avait mise sur pied; et quelqu'un ayant demandé à Phocion comment il la trouvait : « Très belle pour le stade (34), répondit-il; mais » je crains le retour, parcequ'Athènes n'a plus le » moyen d'avoir de l'argent, des vaisseaux et des » troupes. » L'événement justifia ses craintes : à la vérité, Léosthène eut le début le plus brillant; il défit les Béotiens en bataille rangée, et força Antipater de se renfermer dans la ville de Lamia. Les Athéniens, transportés de joie à ces heureuses nouvelles, et se livrant aux plus flatteuses espérances, ne cessaient de faire des sacrifices et de célébrer des fêtes. Quelqu'un qui crut confondre Phocion, lui demanda s'il ne voudrait pas avoir fait tous ces exploits. « Assurément, répondit-il, » je voudrais les avoir faits; mais je ne me repens » pas des conseils que j'ai donnés. » Et comme l'on apprenait chaque jour du camp quelque nouveau succès : « Quand donc, s'écria-t-il, cesse» rons-nous de vaincre? » Léosthène étant mort pendant cette guerre, ceux qui craignaient que Phocion ne fût nommé pour la continuer, et ne la terminât bientôt, apostèrent un citoyen peu connu, qui, s'étant levé dans l'assemblée, dit que, comme ami et camarade de Phocion, il engageait les Athéniens à ménager un général qui n'avait pas son second dans Athènes, et à charger Antiphile d'aller commander l'armée. Le peuple adoptait déja cet avis, lorsque Phocion, s'avançant au milieu de l'assemblée, déclara qu'il n'avait jamais été ni le camarade ni l'ami de cet homme, qu'il ne l'avait même jamais connu. « Au reste, lui dit-il, dès ce » moment je vous regarde comme mon meilleur » ami, puisque vous conseillez au peuple ce qui » m'est le plus avantageux. »

XXVII. Phocion s'opposait au desir immodéré qu'avaient les Athéniens de déclarer la guerre aux Béotiens; et ses amis lui représentant que le peuple le ferait mourir s'il persévérait dans cette opposition : « Oui, répondit Phocion; mais ce sera » injustement, si je leur donne des conseils utiles; » et il le fera avec justice, si je trahis ses intérêts. » Comme il vit que les Athéniens ne se rendaient pas à ses avis et ne cessaient de déclamer contre lui, il fit publier que tous les citoyens, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de soixante, prissent du pain pour cinq jours, et le suivissent aussitôt après l'assemblée. Cette proclamation excita le plus grand trouble dans la ville; et les vieillards étant venus s'en plaindre hautement : « Qu'a donc cet » ordre de si terrible? leur dit Phocion : moi, qui » ai déja quatre-vingts ans, ne serai-je pas à votre » tête? » Cette réponse les adoucit, et leur ôta l'envie de faire la guerre. Mais ensuite ayant appris que Micion, après avoir ravagé toute la côte avec un grand nombre de Macédoniens et d'étrangers, s'était avancé jusqu'au bourg de Rhamnuse, et faisait le dégât dans le pays, il fit marcher contre lui les Athéniens. Là, s'empressant tous autour de lui, ils se mêlent de lui donner des conseils; chacun veut trancher du général. L'un dit qu'il faut occuper cette colline; un autre veut envoyer en tel endroit la cavalerie; un troisième fixe le lieu où il serait à propos de camper. « Grands dieux, » s'écria Phocion, combien je vois ici de capitai» nes, et combien peu de soldats! » Lorsqu'il eut mis son armée en bataille, un de ses fantassins s'avança hors des rangs; mais voyant un des ennemis venir à lui, il eut peur, et alla reprendre sa place. « Jeune homme, lui dit Phocion, n'as-tu » pas honte d'avoir abandonné deux postes en un » jour : celui que ton général t'avait donné, et ce» lui que tu avais pris toi-même? » En même temps il charge les ennemis, les enfonce, les met en fuite, et tue Micion leur chef, avec un grand nombre d'entre eux.

XXVIII. Cependant l'armée des Grecs confédérés gagna dans la Thessalie une grande bataille contre Antipater, auquel s'était réuni Léonatus avec les Macédoniens qu'il avait amenés d'Asie; Léonatus fut tué dans cette action, où Antiphile commandait les gens de pied, et Ménon le Thessalien, la cavalerie. Peu de temps après, Cratère étant revenu d'Asie avec une puissante armée, il se livra près de Cranon [1] un second combat où les Grecs furent battus. Mais ni la défaite, ni le nombre des morts ne furent considérables; cet échec même n'eut lieu que par la désobéissance des soldats, dont les chefs étaient trop jeunes et manquaient de fermeté : d'ailleurs les tentatives qu'Antipater fit auprès des villes de la Grèce occasionèrent la dispersion des troupes, qui trahirent lâchement la cause de la liberté. Antipater ayant aussitôt fait marcher son armée contre Athènes, Démosthène et Hypéride sortirent de la ville. Démade, qui n'avait pu payer la plus petite partie des amendes auxquelles il avait été condamné jusqu'à sept fois, pour autant de décrets contraires aux lois qu'il avait proposés; que son insolvabilité avait fait déclarer infame, et priver du droit de parler en public, devenu alors pleinement libre, fit un décret qui portait qu'on enverrait vers Antipater des ambassadeurs munis de pleins pouvoirs pour traiter de la paix avec lui.

XXIX. Le peuple, qui n'était pas sans crainte sur une pareille ambassade, appela Phocion, comme le seul à qui l'on pût confier une commission si importante. « Si vous aviez voulu suivre les conseils » que je vous donnais, leur dit Phocion, nous » n'aurions pas à délibérer aujourd'hui sur des af» faires de cette nature. » Le décret de Démade

[1] Ville de la Thessalie pélasgéotide, dans les plaines de Tempé.

ayant été confirmé, Phocion fut envoyé vers Antipater, qui, campé dans la Cadmée[1], était sur le point d'entrer dans l'Attique. D'abord Phocion lui demanda de traiter de la paix dans le lieu même où il était. Cratère ayant observé que Phocion ne demandait pas une chose juste, en voulant que l'armée macédonienne restât à fouler le pays de ses alliés et de ses amis, tandis qu'elle pouvait aller vivre aux dépens des ennemis, Antipater prenant la main de Cratère : « Il faut, lui dit-il, » faire ce plaisir à Phocion. » Par rapport aux conditions de la paix, il déclara que les Athéniens devaient s'en remettre sans réserve à celles qu'il présentait; comme lui-même, lorsqu'il était assiégé dans Lamia, s'en était entièrement rapporté à Léosthène pour la capitulation.

XXX. Les Athéniens ayant reçu cette réponse, se soumirent par nécessité aux conditions qu'on leur imposait. Phocion retourna tout de suite à Thèbes avec les autres ambassadeurs, au nombre desquels on avait mis le philosophe Xénocrate, dont la vertu était en si grande estime, et lui avait acquis tant de réputation et de célébrité, qu'on ne croyait pas qu'il y eût un homme assez arrogant, assez cruel, assez emporté pour ne pas s'adoucir à la seule vue de Xénocrate, et ne pas concevoir pour lui du respect et de la vénération. Mais le contraire arriva par un effet de la méchanceté et de la haine du bien, qui étaient naturelles à Antipater. Il ne le salua même pas, quoiqu'il eût fait amitié à tous les députés (55); ce qui fit dire à Xénocrate qu'Antipater avait raison de ne rougir que devant lui du traitement injuste qu'il voulait faire aux Athéniens. Lorsque Xénocrate eut commencé son discours, Antipater témoigna la plus vive impatience, l'interrompit souvent avec humeur, et l'obligea enfin de se taire. Mais après que Phocion eut parlé, il répondit qu'il ferait volontiers amitié et alliance avec les Athéniens, à condition qu'ils lui livreraient Démosthène et Hypéride; qu'ils rétabliraient l'ancienne forme de gouvernement, où les rangs des citoyens étaient réglés sur le revenu; qu'ils recevraient garnison dans le port de Munychium (56); qu'enfin, outre les frais de la guerre, ils paieraient une amende dont on conviendrait. Tous les autres ambassadeurs acceptèrent ces conditions, qu'ils trouvèrent fort douces; Xénocrate seul s'en plaignit. « Antipater, dit-il, nous traite doucement » pour des esclaves; mais bien durement pour des » hommes libres. » Phocion l'ayant prié de leur faire grace de la garnison : « Phocion, lui répondit » Antipater, je veux tout vous accorder, excepté » ce qui causerait votre perte et la nôtre (57). » Quelques historiens racontent autrement ce dernier fait : Antipater, disent-ils, demanda à Phocion si, dans le cas où il se relâcherait sur l'article de la garnison, il voudrait être garant que la ville observerait le traité, et ne remuerait plus. Phocion gardait le silence, et ne se pressait pas de répondre. Alors un certain Callimédon, surnommé Carabus, homme d'un naturel violent et ennemi du gouvernement populaire, s'avançant vers Antipater : « Eh bien ! lui dit-il, si cet homme était assez im- » prudent pour s'en rendre caution, vous y fieriez- » vous, et en feriez-vous moins ce que vous avez » résolu ? »

XXXI. Les Athéniens reçurent donc une garnison macédonienne, commandée par Ményllus, homme modéré et ami de Phocion. Cette condition parut aux Athéniens d'une fierté insultante, et inspirée plutôt par le desir de montrer insolemment l'abus du pouvoir, que dictée par une précaution nécessaire à la sûreté des affaires (58). La circonstance dans laquelle la garnison prit possession du port ajouta encore au ressentiment des Athéniens : ce fut précisément le vingt du mois de Boëdromion[1], pendant la célébration des mystères, et le jour qu'on conduit en pompe le dieu Iacchus d'Athènes à Éleusis. Aussi le trouble qui en résulta pendant cette cérémonie donna-t-il lieu au plus grand nombre des citoyens de comparer les fêtes d'alors avec celles des anciens temps. « Autrefois, disaient- » ils, dans les jours brillants de nos prospérités, » ces fêtes étaient marquées par des visions mysté- » rieuses, par des voix extraordinaires qui frap- » paient nos ennemis de terreur. Aujourd'hui, dans » ces mêmes solennités, les dieux voient avec in- » différence le plus grand malheur qui pût arri- » ver à la Grèce : la sainteté du jour qui nous était » le plus cher souillée par un affreux événement, » qui en fixera désormais la date dans les âges sui- » vants. »

XXXII. Quelques années auparavant, on avait apporté aux Athéniens un oracle de Dodone qui leur ordonnait de garder avec soin les promontoires de Diane (59), de peur que des étrangers ne vinssent s'en emparer; et, dans ces derniers jours, les bandelettes sacrées dont on entoure les berceaux mystiques d'Iacchus ayant été trempées dans l'eau, prirent, au lieu de la couleur de pourpre qu'elles avaient, une couleur jaunâtre et pâle comme celle d'un mort; et, ce qu'il y eut de plus extraordinaire, les linges des particuliers qu'on lava dans la même eau conservèrent tout l'éclat de leur couleur naturelle. Pendant qu'un des ministres du temple lavait un pourceau dans le port de Cantharus (40), un énorme poisson vint le saisir et en dévora la partie de derrière jusqu'au

[1] C'est-à-dire dans la Béotie, qu'on appelait aussi Cadmée, comme la citadelle de Thèbes.

[1] Septembre.

ventre. Le dieu leur faisait entendre clairement par-là qu'ils seraient privés des parties basses de la ville, de celles qui touchaient à la mer, et qu'ils ne conserveraient que la ville haute.

XXXIII. Les Athéniens n'eurent pas à se plaindre de cette garnison que Ményllus, son commandant, savait contenir; mais plus de douze mille citoyens ayant été exclus, à cause de leur pauvreté, du gouvernement populaire, une partie resta dans Athènes, et se plaignit du traitement injuste qu'elle éprouvait; les autres, abandonnant la ville, se retirèrent en Thrace, où Antipater leur assigna une ville, et des terres qu'ils habitèrent : semblables à des gens qui, forcés dans une ville assiégée, auraient été bannis de leur patrie. Au reste, la mort de Démosthène dans l'île de Calaurie, et celle d'Hypéride à Cléones, que nous avons rapportées ailleurs (41), firent presque regretter aux Athéniens Alexandre et Philippe, et chérir la mémoire de ces deux princes. Dans la suite, après qu'Antigonus eut été tué, et que ses meurtriers traitèrent durement les peuples qui leur étaient soumis, un paysan de Phrygie se mit à fouiller la terre; et quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il faisait : « Je cherche Antigonus, » répondit-il en soupirant. C'est ce que disaient aussi ceux des Athéniens qui se souvenaient combien ces princes étaient magnanimes et généreux, même dans leur courroux, et avec quelle facilité ils pardonnaient les offenses. Antipater au contraire, adroit à cacher sa puissance sous le masque d'un simple particulier, sous un méchant manteau, sous les dehors d'une vie frugale, était réellement un maître cruel, un tyran insupportable aux peuples qui lui étaient assujettis. Cependant Phocion obtint de lui, par ses prières, le rappel de plusieurs bannis; et ceux qui furent obligés de subir leur exil, il empêcha qu'ils ne fussent, comme bien d'autres, privés du séjour de la Grèce, et relégués au-delà des monts Acrocérauniens (42) et du promontoire de Ténare; ils eurent la liberté d'habiter dans le Péloponnèse : de ce nombre fut le sycophante Agnonides.

XXXIV. Phocion (43) gouvernait avec beaucoup de douceur et de justice ceux qui étaient restés dans Athènes; il maintenait dans les charges les citoyens les plus honnêtes; et ceux qu'il savait intrigants et curieux de nouveautés, il les éloignait de tout emploi. Réduits ainsi à l'impuissance d'exciter des troubles, et séchant dans leur inaction, ils prirent insensiblement du goût pour le séjour de la campagne et pour la culture des terres. Un jour qu'il vit Xénocrate payer le tribut dû par les étrangers domiciliés à Athènes, il voulut lui donner le droit de bourgeoisie (44); Xénocrate le refusa, en disant qu'il ne prendrait jamais de part à ce gouvernement, après avoir été député vers Antipater pour s'opposer à son établissement. Ményllus envoya un jour, en présent à Phocion, une somme d'argent considérable. « Ményllus, dit-il, n'est » pas plus grand seigneur qu'Alexandre; et je n'ai » pas aujourd'hui de motif plus plausible de rece- » voir ce présent, que lorsque j'ai refusé les dons » de ce prince. » Ményllus l'ayant fait prier de l'accepter au moins pour Phocus, son fils : « Si » Phocus, répondit Phocion, change de conduite, » et qu'il devienne sage, il en aura assez du bien » de son père; mais, à la vie qu'il mène à présent, » rien ne lui suffira. » Il répondit plus sèchement encore à Antipater, qui lui demandait une chose malhonnête. « Antipater, dit-il, ne peut m'avoir » en même temps pour flatteur et pour ami. » Ce prince disait que de deux amis qu'il avait à Athènes, Phocion et Démade, il n'avait jamais pu ni faire rien recevoir à l'un, ni satisfaire l'avidité de l'autre. Aussi rien ne faisait éclater davantage la vertu de Phocion que cette pauvreté dans laquelle il avait vieilli, quoiqu'il eût été tant de fois général des Athéniens, et qu'il eût eu des rois pour amis. Démade, au contraire, tirait vanité de ses richesses, lors même qu'elles étaient le fruit de ses prévarications. Une loi d'Athènes défendait qu'aucun étranger fût reçu dans les chœurs de danse, sous peine, pour celui qui faisait les frais de ces chœurs, de payer une amende de mille drachmes[1]. Cependant Démade, un jour qu'il donnait des jeux à ses frais, fit paraître à la fois cent danseurs étrangers dans les chœurs; et en même temps il compta publiquement sur le théâtre les mille drachmes d'amende pour chacun d'eux. Il dit à son fils Déméas, quand il le maria : « Mon fils, lorsque j'é- » pousai ta mère, nos plus proches voisins mêmes » ne s'en aperçurent pas; mais aujourd'hui les prin- » ces et les rois contribuent aux frais de tes noces. »

XXXV. Les Athéniens ne cessaient d'importuner Phocion pour qu'il obtînt d'Antipater qu'il retirât la garnison de la ville; mais Phocion, soit qu'il désespérât de le persuader à ce prince, soit plus tôt parcequ'il voyait que la crainte de cette garnison rendait le peuple plus sage et plus facile à conduire, remettait toujours cette ambassade : il obtint seulement d'Antipater d'accorder quelque délai à la ville pour le paiement des sommes qu'elle lui devait. Les Athéniens ne songèrent donc plus à Phocion pour cette ambassade, et la proposèrent à Démade, qui s'en chargea volontiers, et passa promptement avec son fils en Macédoine, conduit sans doute par sa mauvaise destinée. Il y arriva dans le moment qu'Antipater était déja attaqué de la maladie dont il mourut, et que son fils Cassandre, devenu maître des affaires, avait surpris une

[1] Environ neuf cents livres de notre monnaie.

lettre que Démade écrivait à Antigonus, qui était alors en Asie, pour l'engager à venir au plus tôt s'emparer de la Grèce et de la Macédoine, qui, disait-il, ne tenaient plus qu'à un fil vieux et pourri; c'est ainsi qu'il appelait Antipater par moquerie. Il ne fut pas plus tôt arrivé, que Cassandre le fit arrêter; et prenant d'abord son fils, il l'égorgea sous les yeux et si près de son père, qu'il fut tout couvert de son sang. Après lui avoir reproché ensuite dans les termes les plus durs son ingratitude et sa trahison, et l'avoir accablé d'outrages, il le fit périr lui-même.

XXXVI. Antipater, avant de mourir, avait nommé Polyperchon (45) général de l'armée, et donné à Cassandre le commandement de mille hommes; mais à peine il fut mort, que Cassandre, s'emparant de l'autorité, envoya sur-le-champ Nicanor à Athènes, pour remplacer Ményllus dans le commandement de la garnison, avant que la mort de son père fût connue; et il lui ordonna de s'assurer du port de Munichyum; ce qu'il exécuta sans peine. Peu de jours après, les Athéniens ayant appris la mort d'Antipater, accusèrent Phocion d'en avoir été informé avant eux, et de l'avoir cachée en faveur de Nicanor. Ce soupçon fit courir contre lui des bruits désavantageux, dont il ne tint aucun compte; il eut de fréquentes conférences avec Nicanor; et, non content de lui avoir inspiré de la douceur et de la bienveillance pour les Athéniens, il lui suggéra l'ambition de plaire au peuple, en lui donnant des jeux à ses frais. Cependant Polyperchon, à qui la personne du jeune roi avait été confiée (46), voulant susciter des affaires à Cassandre, écrivit aux Athéniens que le roi leur rendait le gouvernement démocratique, et voulait que tous les citoyens, suivant l'ancien usage, fussent indistinctement admis aux charges (47). C'était un piége qu'il tendait à Phocion, dans le dessein qu'il avait dès-lors de se rendre maître d'Athènes, comme sa conduite le prouva bientôt : il désespérait d'y réussir, s'il ne commençait par en faire chasser Phocion; et cela devait arriver infailliblement, dès que ceux qui avaient été privés du droit de bourgeoisie viendraient, pour ainsi dire, se déborder dans le gouvernement; que les démagogues et les sycophantes recommenceraient à dominer dans les tribunaux. La lettre de Polyperchon ayant excité du mouvement parmi les Athéniens, et Nicanor voulant leur parler au Pirée, le peuple s'y assembla; Nicanor s'y rendit, après s'être remis à Phocion de la sûreté de sa personne. Dercyllus, qui commandait pour le roi dans l'Attique, ayant formé le dessein de se saisir de lui, Nicanor, qui en fut averti, s'enfuit à temps du Pirée, et fit connaître aussitôt qu'il se vengerait de cette trahison sur la ville.

XXXVII. Phocion, qu'on accusa de l'avoir laissé échapper quand il pouvait si aisément le retenir, répondit qu'il n'avait pas lieu de se méfier de Nicanor, ni de rien craindre de sa part; qu'au reste, s'il en arrivait autrement, il aimait beaucoup mieux souffrir manifestement une injustice que de la commettre. A ne considérer que Phocion seul, cette réponse paraîtra dictée par la magnanimité et l'amour de la justice; mais si l'on pense qu'il mettait en danger le salut de sa patrie, lui qui en était le général et le premier magistrat, on trouvera peut-être qu'il violait un droit plus ancien et plus fort, qui le liait envers ses concitoyens. On ne peut pas dire, pour le justifier, que la crainte de jeter Athènes dans une guerre inévitable l'empêcha de l'arrêter, et qu'il prétexta la foi et la justice qu'il lui devait, afin que Nicanor, retenu par le respect qu'il aurait pour lui, vécût en paix avec les Athéniens, et ne leur fit aucun tort. Dans le fait, il avait la plus grande confiance en Nicanor, et ne voulut jamais croire ni écouter les rapports d'un grand nombre de citoyens qui accusaient cet officier de vouloir surprendre le Pirée, de travailler à corrompre quelques habitants de ce port, et à faire passer des troupes étrangères à Salamine. Bien plus, Philomèdes, du bourg de Lampra[1], ayant fait un décret pour ordonner à tous les Athéniens de prendre les armes, et d'obéir à Phocion leur général, il en négligea l'exécution, jusqu'à ce que Nicanor, sortant avec ses troupes de la forteresse de Munychia, environna le port de tranchées, Phocion alors ayant voulu faire marcher les Athéniens contre Nicanor, ils se soulevèrent, et refusèrent de le suivre.

XXXVIII. Cependant Alexandre, fils de Polyperchon, se rendit à Athènes avec des troupes, sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor; mais, dans le fait, pour profiter, s'il lui était possible, des divisions dont la ville était agitée, afin de s'en saisir lui-même. Les bannis qui l'avaient suivi étaient entrés dans Athènes; une multitude d'étrangers et de gens notés d'infamie, s'étant jointe à eux, ils tinrent une assemblée composée d'hommes de toute espèce, sans ordre ni discipline, dans laquelle ils déposèrent Phocion, et nommèrent d'autres généraux. Si l'on n'eût pas vu Alexandre s'entretenir seul avec Nicanor au pied de la muraille, et que leurs fréquentes entrevues n'eussent pas donné quelque soupçon, jamais Athènes n'eût échappé à ce danger. Mais l'orateur Agnonides, s'étant aussitôt déclaré contre Phocion, et l'ayant accusé de trahison, Callimédon et Périclès (48), qui craignaient pour eux-mêmes, sortirent de la ville; et Phocion, avec ceux de ses amis qui étaient restés, se rendit auprès de Polyperchon. Solon de Platée

[1] Il y avait deux bourgs de ce nom dans l'Attique.

et Dinarque le Corinthien, qui passaient pour les amis particuliers de Polyperchon, voulurent l'accompagner, pour lui faire plaisir; mais Dinarque étant tombé malade en chemin, ils s'arrêtèrent plusieurs jours à Élatée[1]. Dans cet intervalle, les Athéniens, par l'avis d'Agnonides et sur le décret d'Archestrate, envoyèrent à Polyperchon des ambassadeurs, chargés d'accuser Phocion. Les deux partis arrivèrent en même temps auprès de Polyperchon, à l'instant qu'il traversait avec le roi (49) un bourg de la Phocide, nommé alors Pharyges, situé près du mont Acrorion, et qui s'appelle aujourd'hui Galate (50).

XXXIX. Là, Polyperchon fit tendre un dais d'or, sous lequel il plaça le roi, entouré de ses principaux courtisans; et avant tout, ayant fait saisir Dinarque, il ordonna qu'après avoir reçu la torture, il pérît du dernier supplice. Il permit ensuite aux Athéniens de parler; mais comme ils criaient beaucoup et faisaient un grand bruit, en s'accusant les uns les autres en présence du roi et de son conseil, Agnonides s'avança au milieu de l'assemblée. « Seigneur, dit-il, ordonnez qu'on nous enferme » tous dans une cage, et qu'on nous renvoie à Athè» nes, pour y rendre compte de notre conduite. » Le roi se mit à rire de cette saillie; mais les Macédoniens qui étaient présents à ce conseil, et les étrangers que la curiosité y avait amenés, desirant d'entendre plaider cette cause, faisaient signe aux ambassadeurs d'exposer tout de suite leurs chefs d'accusation. Polyperchon fit paraître une partialité révoltante: lorsque Phocion voulut se justifier, il l'interrompit à tout moment; et enfin ayant frappé la terre de son bâton, il l'obligea de se taire et de se retirer. Hégémon ayant pris Polyperchon à témoin de son affection pour le peuple, celui-ci, transporté de colère : « Oses-tu, lui dit-il, porter ainsi » en présence du prince un faux témoignage con» tre moi (51)? » Le roi, se levant de son siége, voulut percer Hégémon de sa lance; mais Polyperchon l'ayant saisi, l'arrêta, et l'assemblée fut rompue. Aussitôt les gardes environnent Phocion. Ceux de ses amis qui étaient le plus près de lui, et ceux qui s'en trouvaient plus éloignés, témoins de cette violence, se couvrent le visage de leurs manteaux, et se sauvent par la fuite. Clitus mena les autres à Athènes, en apparence pour y être jugés; mais dans le fait pour y recevoir la mort, comme déja condamnés. La manière dont ils y furent conduits ajoute encore à la rigueur de ce traitement : ils étaient sur des chariots qui les menaient, le long de la rue du Céramique, au théâtre, où Clitus les garda jusqu'à ce que les magistrats eussent convoqué l'assemblée, d'où l'on n'exclut ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie : le tribunal et le théâtre furent indistinctement ouverts à tout état et à tout sexe.

XL. On lut d'abord la lettre du roi, qui déclarait tous les prisonniers convaincus de trahison; il en renvoyait le jugement aux Athéniens, comme à un peuple libre, et qui se gouvernait par ses lois. Clitus les fit entrer dans l'assemblée. A l'aspect de Phocion, tous les bons citoyens, baissant les yeux et se couvrant le visage, versèrent des larmes amères; un seul d'entre eux eut le courage de se lever, et de dire que puisque le roi avait renvoyé au peuple un jugement de cette importance, il était juste d'exclure de l'assemblée les étrangers et les esclaves. Mais la populace rejeta hautement cette proposition, et s'écria qu'il fallait lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Personne n'osa plus élever la voix en faveur de Phocion; et luimême n'étant parvenu qu'avec beaucoup de peine à se faire écouter : « Athéniens, dit-il, est-ce justement » ou injustement que vous voulez nous faire mou» rir? — C'est justement, répondirent quelques uns » d'entre eux. — Eh! comment pourrez-vous en être » sûrs, répondit Phocion, si vous ne voulez pas » même nous entendre? » Mais, ne les voyant pas plus disposés à l'écouter, il s'avança au milieu du peuple : « Je confesse, dit-il, que je vous ai fait » des injustices dans le cours de mon administra» tion; et pour les expier, je me condamne moi» même à la mort (52). Mais, ceux qui sont avec » moi, Athéniens, pourquoi les feriez-vous mou» rir, puisqu'ils ne vous ont fait aucun tort? » — Parcequ'ils sont tes amis, » répondit la populace. A cette parole, Phocion se retira, et ne dit plus rien. Agnonides récita le décret qu'il avait dressé, et qui portait que le peuple donnerait ses suffrages pour prononcer si les accusés étaient coupables; et que s'ils étaient déclarés tels, ils seraient exécutés sur-le-champ. Après la lecture du décret, quelques personnes voulaient y faire ajouter que Phocion serait appliqué à la torture avant que d'être mis à mort; et déja ils commandaient qu'on apportât la roue et qu'on fît venir les exécuteurs. Mais Agnonides voyant l'indignation que cette demande causait à Clitus, et jugeant lui-même que ce serait une action aussi barbare qu'injuste : « Lors, dit-il, que » nous aurons à punir un scélérat tel que Callimé» don, nous l'appliquerons à la torture; mais je » n'ordonne rien de semblable contre Phocion. » Alors un homme de bien élevant la voix : « Tu as » raison, s'écria-t-il; car si nous mettons Phocion » à la torture, à quoi donc te condamnerons-nous? » Le décret fut confirmé; et lorsqu'on demanda les suffrages, personne ne se tint assis; tout le monde se leva, et la plupart mirent sur leurs têtes des couronnes de fleurs. Tous les suffrages furent pour la mort. Nicoclès, Thudippe, Hégémon et Pythocles,

[1] Ville de la Phocide.

étaient présents avec Phocion; Démétrius de Phalère, Callimédon, Chariclès et quelques autres, furent condamnés à mort par contumace.

XLI. Quand on eut congédié l'assemblée, on les conduisit à la prison. Tous les autres, attendris par leurs parents et leurs amis qui étaient venus les embrasser pour la dernière fois, marchaient fondant en larmes, et déploraient leur infortune : Phocion seul conservait le même air de visage que lorsque, sortant de l'assemblée pour aller commander les troupes, il était reconduit avec honneur par les Athéniens; ceux qui le voyaient passer ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa grandeur d'ame et son impassibilité. Plusieurs de ses ennemis le suivaient, en l'accablant d'injures; l'un d'eux vint même lui cracher au visage. Phocion se tournant vers les magistrats, leur dit d'un air tranquille : « Personne ne réprimera-t-il l'indécence de cet » homme? » Quand ils furent dans la prison, Thudippe voyant broyer la ciguë, se mit à éclater en plaintes, à déplorer son malheur, en disant que c'était bien à tort qu'on le faisait mourir avec Phocion. « Eh quoi! lui dit Phocion, n'est-ce pas une » assez grande consolation pour toi que de mou- » rir avec Phocion? » Quelqu'un de ses amis lui ayant demandé s'il n'avait rien à faire dire à son fils Phocus : « Sans doute, répondit-il; j'ai à lui » recommander de ne conserver aucun ressenti- » ment de l'injustice des Athéniens. » Nicoclès, le plus fidèle de ses amis, le pria de lui laisser boire la ciguë le premier. « Votre demande, lui dit Pho- » cion, est bien dure et bien triste pour moi; mais » puisque je ne vous ai jamais rien refusé pendant » ma vie, je vous accorde à ma mort cette der- » nière satisfaction. » Quand tous les autres eurent bu la ciguë, elle manqua pour Phocion, et l'exécuteur déclara qu'il n'en broyerait point d'autre, à moins qu'on ne lui donnât douze drachmes[1], qui étaient le prix de chaque dose. Comme cette difficulté emportait du temps et causait quelque retard, Phocion appelant un de ses amis : « Puisqu'on ne » peut pas mourir gratis à Athènes, lui dit-il, je » vous prie de donner à cet homme l'argent qu'il » demande. »

XLII. C'était le dix-neuf du mois de Munychion[2]; et ce jour-là les chevaliers faisaient une procession à cheval en l'honneur de Jupiter (53). Lorsqu'ils passèrent devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes; les autres, jetant les yeux sur la porte, ne purent retenir leurs larmes; et ceux à qui il restait quelque sentiment d'humanité, ou que la colère et l'envie n'avait pas entièrement dépravés, regardaient comme une grande impiété qu'on n'eût pas renvoyé cette exécution au lendemain, afin que dans une fête si solennelle la ville ne fût pas souillée par une mort violente. Cependant les ennemis de Phocion, trouvant sans doute qu'il manquait quelque chose à leur triomphe, firent décréter que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne pourrait donner du feu pour faire ses funérailles. Aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps; mais un certain Conopion, accoutumé à vivre du produit de ces sortes de fonctions, transporta le corps au-delà des terres d'Éleusis, et le brûla avec du feu pris sur le territoire de Mégare. Une femme du pays, qui se trouva par hasard à ces funérailles avec ses esclaves, lui éleva dans le lieu même un cénotaphe, y fit les libations d'usage; et mettant dans sa robe les ossements qu'elle avait recueillis, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer, en disant : « O mon foyer, je dépose dans ton sein » ces précieux restes d'un homme vertueux. Con- » serve-les avec soin pour les rendre au tombeau » de ses ancêtres, quand les Athéniens seront reve- » nus à la raison. »

XLIII. Peu de temps après, les affaires elles-mêmes firent sentir aux Athéniens quel magistrat vigilant, quel gardien fidèle de la tempérance et de la justice le peuple avait perdu. Ils lui dressèrent une statue de bronze, et enterrèrent ses ossements aux frais du public. De ses accusateurs, Agnonides fut le premier condamné à mort, à l'unanimité des suffrages : Épicure et Démophile, qui s'étaient enfuis d'Athènes, tombèrent dans les mains du fils de Phocion, et subirent la punition qu'ils méritaient. Ce Phocus, d'ailleurs, ne fut pas, dit-on, un homme de bien : devenu amoureux d'une jeune courtisane qui demeurait chez un marchand d'esclaves, il entendit un jour par hasard, dans le Lycée, Théodore l'athée faire cet argument : « S'il n'est pas honteux » de délivrer un ami de la servitude, il ne l'est » pas non plus d'en tirer une amie; s'il ne l'est pas » de mettre un de ses compagnons en liberté, » pourquoi le serait-il d'y mettre une compagne? » Le jeune homme accommodant à sa passion ce raisonnement, qui lui parut sans réplique, délivra sa maîtresse d'esclavage. La mort de Phocion renouvela aux Grecs le souvenir de celle de Socrate : l'injustice fut la même à l'égard de l'un et de l'autre, et attira sur Athènes les mêmes calamités (54).

[1] Dix livres quinze sols. [2] Avril.

NOTES

SUR LA VIE DE PHOCION.

(1) Démade était un de ces orateurs, ou plutôt de ces démagogues d'Athènes, vendus aux rois de Macédoine, et qui sacrifiaient à leur avidité pour l'argent l'intérêt de ce peuple, pour lequel ils affectaient tant de zèle; aussi était il méprisé par ceux mêmes qu'il servait; et, nous verrons

dans la suite de cette *Vie*, qu'il finit par être la victime de ses intrigues.

(2) Démade voulait faire entendre par-là que sa république n'étant plus qu'un vaisseau brisé par les tempêtes, il lui était impossible de la gouverner comme si elle eût été en son entier; et que porté, pour ainsi dire, sur une des planches de ses débris. il était forcé d'obéir à tous les vents. Démade croyait justifier ainsi ses complaisances pour les Macédoniens; mais sa comparaison n'est pas parfaitement juste : dans quelque état de faiblesse que soit une ville, ceux qui la gouvernent ne doivent pas céder en tout; ils sont obligés de faire tous leurs efforts pour résister à ce qui peut augmenter la corruption, et dégrader la dignité publique.

(3) Antipater voulait dire que Démade, devenu vieux, n'avait plus qu'un vain babil, et ne pensait plus qu'à satisfaire sa sensualité.

(4) Plutarque semble contredire ici ce qu'il a dit dans la *Vie de Lucullus*, ch. III, que rien n'est plus difficile à gouverner qu'un peuple heureux, et rien au contraire de plus facile à conduire qu'un peuple dans l'adversité. Il a même cité la réponse de Platon aux Cyrénéens, qui lui demandaient des lois; il leur dit qu'ils étaient trop heureux, pour qu'il pût leur en donner. On pourrait accorder cette contradiction apparente, en disant que Plutarque ne parle ici que de la disposition où se trouvent les peuples, suivant qu'ils sont dans la prospérité ou dans le malheur, pour recevoir bien ou mal les avis qu'on leur donne, et les réprimandes qu'on leur fait sur les fautes qu'ils ont commises. Il est certain que l'adversité les rend plus difficiles, plus aisés à s'aigrir; et c'était dans ce sens que Caton le censeur disait aux Romains qu'il n'était pas facile de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles.

(5) Cette expression, qui se trouve souvent dans Homère, signifie que la douceur, loin de heurter les goûts, les inclinations qui flattent l'ame, se retire, et se replie, pour ainsi dire, afin de ne pas les aigrir.

(6) On donnait particulièrement ce nom aux astronomes.

(7) Le passage de Cicéron auquel Plutarque fait allusion est dans la première *lettre* du second livre *à Atticus*; mais il n'y est fait aucune mention du refus que Caton essuya dans sa poursuite du consulat, et qui n'eut lieu que huit ans après la date de cette lettre, comme Xylandre l'a remarqué. Il faut donc supposer que Plutarque a seulement voulu dire que Cicéron a bien marqué dans cette lettre le caractère de Caton, qui, dans la suite, lui fit essuyer ce refus.

(8) Il est aisé de reconnaître ces différences dans Homère; de cette multitude de héros dont il a peint la valeur, il n'y en a pas deux qui se ressemblent.

(9) Idoménée était de Lampsaque, et vivait du temps de Ptolémée Lagus, roi d'Égypte; il fut disciple d'Épicure, et écrivit les *Vies des philosophes qui s'étaient attachés à Socrate*. Il composa aussi l'*Histoire de la ville de Samothrace*. *Voyez* Vossius, *de Hist. gr.*, liv. I, c. XI. Hypéride fut un des dix orateurs d'Athènes dont Plutarque a écrit les *Vies* dans ses *Œuvres Morales*.

(10) M. Dacier dit que, dans les anciens temps, c'était un usage assez général que d'aller nu-pieds; l'ordonnance de Lycurgue, qui portait que les enfants des Spartiates n'auraient point de souliers, parceque cet usage attendrit les pieds, montre que cette habitude n'était pas commune à Sparte dans ce temps-là.

(11) Je ne sais si ce Polyeucte était le poëte comique de la moyenne comédie. — Sphettus, suivant Étienne de Byzance, et Pausanias, liv. II, chap. XXX, était un dème ou bourg de l'Attique, de la tribu Acamantide, qui tirait son nom d'un fils de Trézénus.

(12) Ce fut dans la guerre sociale, la troisième année de la cent cinquième olympiade, avant J.-C. trois cent cinquante-huit, que Chabrias périt par sa précipitation à vouloir entrer le premier dans le port, sans être suivi par les autres galères; il aurait pu se sauver à la nage, et rejoindre la flotte athénienne, comme firent les autres; mais il ne voulut jamais quitter ses armes, ni abandonner son vaisseau, et il préféra la mort à la fuite. Cornélius Népos a écrit sa Vie. Xénophon, liv. V de son *Histoire grecque*, et Diodore de Sicile, liv. XVI, ont parlé fort au long des exploits de Chabrias.

(13) Naxos, la plus grande, la plus fertile et la plus agréable des Cyclades, au milieu de l'archipel de la Méditerranée, produit d'excellent vin, que les anciens comparaient au nectar. Sur le combat de Chabrias et de Pollis, amiral des Lacédémoniens, près de cette île, *voyez* Diodore de Sicile, liv. XV, c. XXXIV, et Xénophon, à la fin du cinquième livre de son *Histoire grecque*.

(14) La réunion de ces deux talents était ordinaire dans la plupart des premiers généraux grecs; elle fut très commune chez les Romains distingués par leur naissance, qui aspiraient à se faire un nom, et à parvenir aux premiers emplois de la république.

(15) La sévérité extérieure d'Archibiade, son affectation à paraître philosophe et à imiter les mœurs des Lacédémoniens, ne s'accordaient pas avec le ton flatteur qu'il prenait à l'égard du peuple.

(16) Cette parole de Phocion n'est pas, à beaucoup près, d'une vérité générale.

(17) Il s'agit ici de la Chersonèse de Thrace : les deux villes dont il est parlé ensuite étaient toutes deux dans la partie de la Thrace qui formait le royaume des Odrysiens; Périnthe sur la Propontide, et Byzance sur le Bosphore.

(18) *Voyez* ce que nous avons dit de ce tribunal dans la *Vie de Thésée*.

(19) Il s'agit apparemment de la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe sur les Athéniens, la troisième année de la cent dixième olympiade.

(20) Charidème est celui qui se retira dans la suite auprès de Darius, et y reçut la mort pour prix de la noble franchise avec laquelle il avait fait sentir à ce prince la différence de ses troupes, si brillantes d'or, avec les soldats macédoniens tout couverts de fer. *Voyez* Quinte-Curce, liv. III, c. II.

(21) C'est le vers 494 du neuvième livre de l'*Odyssée*.

(22) Rien ne prouve mieux le grand sens de Phocion, et son habileté dans la politique, que cette négociation.

(23) Voilà un raffinement de vanité bien peu digne d'Alexandre!

(24) Quel exemple de désintéressement dans Phocion, et combien cette vertu, qui est la pierre de touche des grandes ames, est-elle admirable en lui, dans un temps où elle était devenue si rare parmi les Athéniens!

(25) Il y a apparence que cet Échécratides est le disciple d'Aristote, qui était de Méthymne, dans l'île de Lesbos. Il y a eu plusieurs écrivains du nom d'Athénodore, et je n'ai rien trouvé sur celui que Plutarque dit être d'Imbros, île de l'Archipel, dans la Méditerranée, assez près des Dardanelles.

(26) Ce n'est pas l'île de Cio dont il s'agit ici; mais une ville sur une rivière du même nom, dans la Bithynie ou la Mysie, qui lui est contiguë. Gergithe était dans la Mysie, Mylasse dans la Carie, Élée dans l'éolie, au-dessous du fleuve Caïcus et de Pergame, qui est de l'autre côté du fleuve.

(27) Mélite était un quartier du Pirée.

(28) Nous avons fait connaître la double acception que le nom de chorège avait à Athènes, dans les notes sur la *Vie d'Aristide*, note (4).

(29) Sur cette fête, une des plus grandes qu'on célébrât à Athènes, et qui avait été établie par Thésée, *voyez*

ce que nous avons dit dans la *Vie* de ce héros, note (88).

(30) C'était sans doute un reproche de s'être vendu à la faction des rois de Macédoine.

(31) Pausanias assure, liv. I, p. 90, que ce monument était un des plus beaux de la Grèce.

(32) Hermus, et non pas Herméium, comme on lit dans le texte, par la faute de quelque copiste, était un bourg de l'Attique, dans la tribu Acamantide, situé un peu au-dessus du Pirée, plus près d'Athènes que d'Éleusis.

(33) Il y a dans le texte, la *guerre des Grecs*; mais un manuscrit donne la leçon que j'ai suivie, après le plus grand nombre des interprètes, car c'est de la guerre Lamiaque qu'il s'agit ici; elle fut déclarée par les Grecs à Antipater; ce prince, battu par Léosthène, se retira en Thessalie, dans la ville de Lamia, d'où cette guerre prit son nom; Diodore l'a décrite dans le dix-huitième livre de son *Histoire*, ch. VIII-XVIII.

(34) Allusion au jeu de la course; il y en avait de deux sortes : l'une simple, qui consistait à parcourir une fois le stade dans sa longueur, depuis la barrière jusqu'à la borne; et celle-là s'appelait le stade. Dans la seconde, on faisait deux fois le stade, de la barrière à la borne, et de la borne à la barrière. Phocion trouvait donc cette armée bonne pour courir ce stade, et s'arrêter là; mais il craignait le retour; et sa crainte fut justifiée, car la fin ne répondit pas aux premiers succès qu'elle avait eus.

(35) Il l'avait cependant fort bien reçu, lorsque les Athéniens l'avaient envoyé auprès de ce prince, pour traiter de la rançon des prisonniers. Le jour même de son arrivée, Antipater le pria à souper, et Xénocrate lui répondit par ces vers d'Ulysse à Circé, qui le pressait de manger : « Est-il quelqu'un, pour peu qu'il eût d'humanité, » qui, à ma place, pût avoir le courage de manger et de » boire avant que d'avoir délivré ses compagnons, et de » jouir du plaisir de les voir? » *Odyss.*, X, 383. Antipater, charmé d'une application si heureuse, lui rendit tous les prisonniers.

(36) Entre celui de Phalère vers l'orient, et celui du Pirée vers l'occident; c'est un des bourgs de l'Attique, mais on ne sait de quelle tribu.

(37) Antipater veut faire entendre qu'en laissant le peuple maître dans Athènes, Phocion pourrait y trouver sa perte, parceque le peuple athénien était fort à craindre pour ceux qui le gouvernaient, et la suite justifia le pressentiment d'Antipater; Phocion fut victime de la fureur populaire.

(38) Il semble cependant que cette garnison macédonienne assurait le gouvernement oligarchique dans Athènes, et fortifiait les nobles contre les entreprises du peuple. Elle était donc utile aux vues d'Antipater, et à la sûreté de ses affaires. Phocion lui-même va reconnaître que le peuple, tenu en bride par cette garnison, en était plus facile à gouverner.

(39) Il n'y avait point dans l'Attique de promontoires qui portassent le nom de Diane; mais l'oracle de Dodone parle poétiquement, et appelle ces promontoires du nom de Diane, parceque les montagnes étaient de l'apanage de cette déesse. Voyez l'*Hymne de Callimaque à Diane*.

(40) Le texte porte en cet endroit : dans un port net; ce qui pourrait signifier, par extension, un port vide de vaisseaux; mais cette expression ne présente point de sens; et il faut lire avec Florent Chrétien, dans ses Commentaires sur la comédie de *la Paix*, d'Aristophane : dans le port de Cantharus. C'était un des trois ports du Pirée.

(41) Calaurie, à l'extrémité du golfe Argolique et du golfe Saronique. — Cléones, ville de l'Argolide.

(42) Les monts Acrocérauniens étaient une grande chaîne de montagnes dans l'Épire. — Le Ténare, promontoire de la Laconie, près de Malée, passait pour une des descentes des enfers, comme on le voit dans le quatrième livre des *Géorgiques*, vers 457.

(43) M. Dacier a appliqué à Antipater ce que j'ai entendu de Phocion; il me semble que la construction même de la phrase justifie le sens que j'ai suivi. C'est à Phocion que se rapporte ce qui vient d'être dit précédemment; il est le sujet de toute la phrase; il me paraît donc naturel d'entendre de lui tout ce qui est dit ensuite. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'Antipater fût resté à Athènes pour y gouverner, puisqu'il y avait laissé Ményllus, commandant de la garnison macédonienne, afin de contenir le peuple.

(44) Xénocrate était de Chalcédoine, et ne jouissait pas du droit de citoyen à Athènes. Il avait été envoyé en ambassade pour conserver le gouvernement démocratique, et empêcher que les nobles n'eussent seuls l'autorité.

(45) On écrit ordinairement ce nom par un *s*, Polysperchon; mais M. Lefèvre, dans ses Notes sur Justin, cité par M. Dacier, prouve qu'il faut lire Polyperchon, et que ce mot est formé d'un terme grec qui signifie *exceller*.

(46) C'était le fils qu'Alexandre le Grand avait eu de Roxane, et à qui l'on avait donné le nom de son père. Cassandre le fit mourir avec sa mère, ainsi qu'un autre fils d'Alexandre et de Barsine, comme nous l'avons dit à la fin de la *Vie d'Alexandre*.

(47) Polyperchon ne pouvait inquiéter Cassandre, et lui susciter des affaires fâcheuses, que par le rétablissement de la démocratie dans les villes où Antipater l'avait détruite, en y substituant l'oligarchie, qui l'en rendait le maître absolu. Toute cette trame est détaillée dans Diodore, liv. XVIII, ch. LV-LVII.

(48) Ce nom de Périclès paraît être ici une faute; et l'on propose de mettre à la place celui de Chariclès, gendre de Phocion, qui va être nommé un peu plus bas, avec ce même Callimédon.

(49) Ce roi était Aridée, fils de Philippe, et frère d'Alexandre. Voyez ce qui en est dit sur la fin de la *Vie d'Alexandre*.

(50) Strabon, liv. IX, p. 426, et Étienne de Byzance, placent Pharyges dans la Locride, et disent que c'est la même que la Tarphe d'Homère. *Iliad.*, II, 533.

(51) Le mot d'Hégémon pouvait faire croire au roi que Polyperchon, en faisant semblant de favoriser l'oligarchie, travaillait réellement à rétablir la démocratie, pour se rendre maître d'Athènes.

(52) Il était d'usage à Athènes que tout accusé se condamnât lui-même à quelque peine. Phocion se condamne à la mort, dans l'espérance que l'animosité de la populace, assouvie par-là, s'adoucirait en faveur de ses amis; mais il n'y gagne rien.

(53) C'était la fête appelée Dialia, dans laquelle les pères achetaient des jouets pour leurs enfants.

(54) Ce jugement de Phocion est semblable à celui de Socrate, avec cette différence que dans celui-ci les Athéniens respectèrent la fête d'Apollon, pendant laquelle on suspendit l'exécution de la sentence prononcée contre Socrate, au lieu que dans le jugement de Phocion on n'eut aucun égard à la fête de Jupiter. De la mort de Socrate à celle de Phocion, il s'était écoulé quatre-vingt-deux ans. Les Athéniens n'avaient pas profité des maux dont avait été suivie la condamnation de Socrate, et ils retombèrent dans une si grande injustice contre Phocion : c'est qu'il est rare que l'expérience elle-même, malgré la sévérité de ses leçons, corrige des hommes frivoles et légers.

CATON D'UTIQUE.

I. Naissance et caractère de Caton. — II. Genre de son esprit. — III. Sa constance intrépide. — IV. Il sauve la pudeur d'un enfant de son âge; estime des autres enfants pour lui. — V. Son indignation contre les cruautés de Sylla. — VI. Son amitié pour son frère. — VII. Il étudie la philosophie morale et politique. — VIII. Son premier essai dans la tribune aux harangues. Il endurcit son corps à toute espèce de fatigue. — IX. Il passe une partie des nuits à conférer avec les philosophes, et affecte un genre de vie tout opposé aux mœurs de son temps. — X. Il épouse Attilia. — XI. Premières campagnes de Caton sous le préteur Gellius. — XII. Comment il rétablit la discipline dans la légion qu'il commande. — XIII. Il va chercher le philosophe Athénodore. — XIV. Honneurs funèbres qu'il rend à son frère Cépion. — XV. Il visite l'Asie. Sa manière de voyager. — XVI. Son aventure au sujet de Démétrius, affranchi de Pompée. — XVII. Accueil que lui fait Pompée. — XVIII. Il refuse les présents du roi Déjotarus. — XIX. Il est nommé questeur. — XX. Sévérité de son administration. — XXI. Il fait condamner ceux qui avaient tué des citoyens proscrits par Sylla. — XXII. Son assiduité à ses fonctions. — XXIII. Il achète des livres où était le compte des revenus publics depuis Sylla. Il déclare qu'il ne traitera aucune affaire les jours d'assemblée du sénat. — XXIV. Sa grande réputation. — XXV. Il va en Lucanie, et revient à Rome pour demander le tribunat. — XXVI. Il l'obtient, et accuse Muréna. — XXVII. Services qu'il rend à Cicéron dans la conjuration de Catilina. — XXVIII. Il détermine le sénat à prononcer la peine de mort contre les conjurés. — XXIX. Des sœurs et des femmes de Caton. — XXX. Il déclare qu'il ne souffrira pas que Pompée entre avec son armée dans Rome. — XXXI. Intrépidité avec laquelle il se présente à l'assemblée du peuple. — XXXII. Muréna l'entraîne dans le temple de Castor et de Pollux. — XXXIII. Métellus n'ayant pu faire passer son décret, va joindre Pompée en Asie. — XXXIV. Caton fait accorder le triomphe à Lucullus. — XXXV. Il refuse de marier ses deux nièces à Pompée et à son fils. — XXXVI. Alliance et intrigues de César et de Pompée. — XXXVII. Caton, à la prière de Cicéron, jure l'exécution d'une loi agraire. — XXXVIII. César le fait arrêter et délivrer tout de suite. — XXXIX. Caton est envoyé en Cypre. — XL. Ses sages conseils à Ptolémée, roi d'Égypte. — XLI. Il fait vendre les meubles de ce prince. — XLII. Il se brouille avec Munatius. — XLIII. Il se réconcilie avec lui. — XLIV. Comment il rapporte à Rome l'argent qu'il avait eu en Cypre. — XLV. Honneurs qu'on lui rend à son arrivée. — XLVI. Il s'oppose à Cicéron, qui voulait annuler le tribunat de Clodius. — XLVII. Caton anime Domitius à demander le consulat, concurremment avec Pompée et Crassus. — XLVIII. Il demande la préture, qui lui est refusée. — XLIX. Il s'oppose au partage des provinces que Trébonius voulait faire décerner à Pompée et à Crassus. — L. Ses représentations inutiles à Pompée. Décret qu'il fait rendre par le sénat, pour informer sur les moyens employés par les candidats dans leurs brigues. — LI. Convention qu'il fait faire aux candidats, pour empêcher qu'on n'achète les suffrages. — LII. Envie que sa vertu excite contre lui. — LIII. Il accuse ouvertement Pompée d'aspirer à la puissance souveraine. — LIV. Il fait nommer Favonius édile, et le détermine à donner au peuple des jeux d'une grande simplicité. — LV. Il est d'avis de nommer Pompée seul consul. — LVI. Sévérité de Caton dans les jugements. — LVII. Il se met sur les rangs pour le consulat, et ne peut l'obtenir. — LVIII. Il dévoile au sénat tous les projets de César. — LIX. Il conseille de remettre les affaires entre les mains de Pompée, et sort de Rome avec lui. — LX. Bons conseils qu'il donne à Pompée. — LXI. Pourquoi Pompée ne lui donne pas le commandement de sa flotte. — LXII. Victoire de Pompée due aux exhortations de Caton. Pompée le laisse à Dyrrachium pour garder les bagages. — LXIII. Après la bataille de Pharsale, Caton passe en Afrique. — LXIV. Il va rejoindre Scipion et Varus. — LXV. Il se charge de garder la ville d'Utique. — LXVI. Il reçoit la nouvelle de la défaite de Scipion. — LXVII. Il encourage les Romains qui étaient avec lui. — LXVIII. Il parvient à les rassurer. — LXIX. La plupart changent d'avis. — LXX. Il rejette la proposition de tuer ou de chasser les habitants d'Utique. — LXXI. Soins de Caton pour sauver les sénateurs qui étaient avec lui. — LXXII. Il ne veut pas qu'on fasse des démarches en sa faveur auprès de César. — LXXIII. Il fait partir les sénateurs, et pourvoit à leur sûreté. — LXXIV. Il refuse l'offre que lui fait Lucius César de demander grace pour lui à César. — LXXV. Il s'entretient de matières philosophiques pendant son souper. — LXXVI. Il demande son épée. — LXXVII. Indignation que lui causent les efforts qu'on fait pour lui conserver la vie. — LXXVIII. Il se tue. — LXXIX. Belle parole de César en apprenant sa mort. — LXXX. Mort du fils de Caton.

M. Dacier ne donne aucune époque fixe pour le temps où a vécu Caton. Il dit seulement qu'il était plus jeune que Pompée, car il n'avait que quatorze ans lorsque Sylla exerçait ses plus grandes cruautés.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment toute sa vie depuis l'an 660, jusqu'à l'an 708 de Rome, 46 avant J.-C.

Parallèle de Phocion et de Caton d'Utique.

I. La famille de Caton dut son illustration et sa gloire à son bisaïeul Caton le censeur, que son éminente vertu rendit un des hommes les plus puissants et les plus célèbres qu'il y eût de son temps à Rome, comme nous l'avons dit dans sa *Vie*(1). Celui dont nous parlons maintenant resta de bonne heure orphelin de père et de mère, avec son frère Cépion et sa sœur Porcia. Il eut encore une autre sœur utérine, nommée Servilie (2). Ils furent tous nourris et élevés dans la maison de Livius Drusus, leur oncle maternel (3), qui jouissait alors de la plus grande autorité dans Rome : distingué par son éloquence et par sa sagesse, il ne le cédait en grandeur d'ame à aucun des Romains. Caton, dès son enfance, montra dans le son de sa voix, dans les traits de son visage et jusque dans ses yeux, un caractère ferme, une ame constante et inflexible. Il se portait à tout ce qu'il voulait faire avec une ardeur au-dessus de son âge. Rude et revêche à ceux qui le flattaient, il se roidissait encore davantage contre ceux qui cherchaient à l'intimider. Il était difficile de l'émouvoir assez pour le faire rire, et rarement la gaieté même du sourire paraissait sur son visage. Il n'était ni colère, ni prompt à s'emporter ; mais une fois irrité, il s'apaisait difficilement.

II. Quand il commença ses études, on lui trouva l'esprit paresseux et lent à comprendre; mais ce qu'il avait une fois saisi, il le retenait, et sa mémoire était sûre ; ce qui au reste est assez ordinaire, car les esprits vifs oublient aisément, et ceux qui n'apprennent qu'avec beaucoup d'application et de peine retiennent mieux ; chaque chose qu'ils apprennent est pour eux comme un feu qui embrase leur ame d'une ardeur nouvelle. Mais ce

qui rendait Caton si lent à apprendre, c'est qu'il avait de la peine à croire; en effet, apprendre, c'est recevoir une impression, et ceux-là croient plus aisément, qui peuvent moins combattre ce qu'on leur dit. De là vient que les jeunes gens et les malades se laissent persuader plus aisément que les vieillards et que ceux qui se portent bien. En général, plus la faculté qui doute est faible, et plus le consentement est prompt. Cependant Caton obéissait toujours à son gouverneur, et faisait ce qui lui était prescrit; mais il demandait raison de tout, et voulait savoir pourquoi on l'exigeait de lui. Il est vrai que ce gouverneur était un homme instruit, et qu'il employait le raisonnement bien plus que la menace : il se nommait Sarpédon.

III. Caton était encore dans l'enfance, lorsque les alliés des Romains sollicitèrent le droit de bourgeoisie à Rome : Pompédius Sillo (4), grand homme de guerre, et qui jouissait d'une grande considération, passa plusieurs jours chez Drusus, dont il était l'ami. Pendant le séjour qu'il y fit, il vécut avec les neveux de Drusus dans une grande familiarité. « Mes enfants, leur dit-il un jour, intercédez » pour nous auprès de votre oncle, afin qu'il nous » aide à obtenir le droit de bourgeoisie. » Cépion, en souriant, lui fit entendre d'un signe de tête qu'il le ferait; mais Caton, sans rien répondre, fixait sur ces étrangers des regards durs et sévères. « Et » vous, mon enfant, lui dit Pompédius, qu'en » pensez-vous? ne parlerez-vous pas en notre » faveur, comme votre frère? » Caton, sans rien répondre encore, fit connaître, par son silence et par l'air de son visage, qu'il rejetait sa demande. Alors Pompédius l'enlevant dans ses bras, et le tenant supendu hors de la fenêtre, comme s'il allait le précipiter, lui dit de le promettre, le menaçant, s'il refusait, de le laisser tomber dans la rue. Il prononça ces mots d'un ton de voix rude, en le secouant plusieurs fois hors de la fenêtre. Caton le souffrit assez long-temps sans rien dire, sans donner aucun signe d'étonnement et de crainte (5). Pompédius, en le remettant à terre, dit tout bas à ses amis : « Quel bonheur pour l'I- » talie d'avoir un tel enfant! S'il était aujourd'hui » dans un âge fait, je ne crois pas que nous eus- » sions un seul suffrage pour nous dans tout le » peuple. »

IV. Un jour, un de ses parents qui célébrait l'anniversaire de sa naissance, le pria du festin, avec d'autres enfants qui, n'ayant rien à faire, se mirent à jouer tous ensemble, grands et petits, dans un coin de la maison. Dans leur jeu ils représentaient un tribunal, où ils s'accusaient les uns les autres, et mettaient en prison ceux qui étaient condamnés (6). Un de ces derniers, enfant d'une jolie figure, ayant été conduit dans une petite chambre par un autre plus âgé que lui, qui l'y enferma, appela Caton, qui, se doutant de ce que c'était, courut à la porte de la chambre; et écartant tous ceux qui se mettaient devant lui pour l'empêcher d'entrer, il en tira l'enfant, et tout en colère l'emmena dans sa maison, où les autres le suivirent. Il était déja si célèbre parmi les enfants de son âge, que Sylla voulant donner au peuple le spectacle de la course sacrée des enfants à cheval, que les Romains appellent Troie (7), et ayant rassemblé pour cela les enfants des meilleures maisons, afin de les dresser à cette course, il leur donna deux chefs, dont l'un fut agréé par tous ses camarades, à cause de Métella sa mère, femme de Sylla; mais ils refusèrent l'autre, nommé Sextus, quoique neveu de Pompée, et déclarèrent qu'ils ne voulaient ni s'exercer sous lui, ni le suivre. Sylla leur ayant demandé quel enfant ils voulaient donc avoir pour chef, ils demandèrent tous Caton. Sextus lui-même se retira, et céda cet honneur à Caton, comme au plus digne.

V. Sylla, qui avait été l'ami particulier du père de Caton, faisait de temps en temps venir le fils et son frère Cépion, pour s'entretenir avec eux; faveur qu'il n'accordait qu'à très peu de personnes, à cause de la dignité de sa charge et de la grandeur de sa puissance. Sarpédon, gouverneur de ces jeunes gens, sentant de quel avantage cette distinction pouvait être pour la sûreté et l'avancement de ses élèves, menait souvent Caton dans la maison de Sylla, pour qu'il fît sa cour au dictateur. Cette maison était une véritable image de l'enfer, par le grand nombre de personnes qu'on y amenait tous les jours, pour les appliquer à la torture. Caton avait alors quatorze ans; il voyait emporter les têtes des personnages les plus illustres de Rome, et entendait gémir en secret ceux qui étaient témoins de ces cruelles exécutions. Un jour il demanda à son gouverneur pourquoi l'on n'avait pas encore tué cet homme. « C'est, lui répondit Sarpédon, qu'on » le craint encore plus qu'on ne le hait. — Que ne » me donniez-vous donc une épée? répliqua le » jeune homme : j'aurais, en le tuant, délivré ma » patrie de l'esclavage. » Sarpédon, effrayé de ces paroles, et plus encore de l'air de fureur qui respirait dans les yeux et sur le visage de Caton, l'observa depuis avec le plus grand soin, et le garda pour ainsi dire à vue, de peur qu'il ne se portât à quelque entreprise téméraire contre Sylla.

VI. Il était encore dans la première enfance, lorsqu'on lui demanda quelle personne il aimait le plus : il répondit que c'était son frère; on répéta une seconde et une troisième fois la même question; et comme il fit toujours la même réponse, on cessa de l'interroger. Dans un âge plus avancé, cette affection pour son frère ne fit que s'accroître de plus en plus; à vingt ans, il n'avait jamais soupé

sans Cépion; jamais il n'avait été à la campagne, ni paru sur la place publique, qu'avec lui. Mais lorsque son frère se parfumait d'essences, il ne l'imitait pas en cela; et, dans tout le reste de sa vie, il suivait un régime dur et austère. Aussi Cépion, dont on admirait d'ailleurs la tempérance et la frugalité, avouait que si on le comparait aux autres, on pouvait louer en lui des vertus : « Mais, ajou» tait-il, quand je compare ma vie à celle de Caton, » je ne me trouve pas différent d'un Sippius. » Ce Sippius était un des hommes les plus décriés de son temps pour son luxe et sa mollesse.

VII. Caton, ayant été nommé prêtre d'Apollon, se sépara de son frère, et prit sa part du patrimoine, qui fut de cent vingt talents [1]. Mais son genre de vie n'en fut que plus austère. Il se lia intimement avec Antipater de Tyr, philosophe stoïcien, et fit sa principale étude de la morale et de la politique. Epris d'un si grand amour pour toutes les vertus, qu'il y semblait porté par une inspiration divine, il préférait à toutes les autres la justice; mais cette justice sévère qui ne se prêtait jamais à la grace ni à la faveur (8). Il se forma aussi à l'éloquence, afin de pouvoir parler au besoin dans les assemblées du peuple, persuadé que dans la philosophie politique, comme dans une grande ville, il faut entretenir des forces toujours prêtes pour les jours de combat. Cependant il ne s'exerçait pas à l'éloquence avec les jeunes gens de son âge, et jamais on ne l'entendit déclamer publiquement dans les écoles. Un de ses camarades lui ayant dit un jour : « Caton, on » blâme ton silence. — Je m'en console, répondit» il, pourvu qu'on ne blâme pas ma conduite. Je » parlerai quand je saurai dire des choses qu'il » ne faille pas ensevelir dans le silence. »

VIII. L'ancien Caton avait fait bâtir, pendant sa censure, la basilique Porcia : c'était là que les tribuns avaient coutume de donner leurs audiences; et comme il y avait une colonne qui nuisait à leurs siéges, ils voulurent l'ôter, ou la changer de place. Ce fut la première occasion qui obligea Caton, malgré lui, de paraître dans une assemblée publique; il s'opposa au dessein des tribuns; et l'essai qu'il fit alors de son éloquence et de son courage le fit admirer de tous les assistants. Son discours ne se sentait pas de sa jeunesse, et n'avait rien de recherché : il était serré, plein de force et de sens. Mais cette brièveté dans les sentences était relevée par une certaine grace qui charmait les auditeurs; la sévérité de ses mœurs et sa gravité naturelle, dont son style portait l'empreinte, étaient tempérées par un mélange de douceur et d'agrément qui plaisait à tout le monde. Sa voix, assez pleine pour se faire entendre aisément d'un peuple très nombreux, avait une vigueur et une force que rien n'affaiblissait; souvent il parlait tout un jour sans être fatigué. Après avoir gagné sa cause dans cette occasion, il rentra dans le silence, et se renferma dans ses occupations ordinaires. Il voulut aussi endurcir son corps par les exercices les plus pénibles, et l'accoutumer à supporter les plus grandes chaleurs, les neiges et les glaces, la tête découverte; à voyager à pied en toute saison, tandis que les amis qui l'accompagnaient étaient à cheval : en marchant ainsi, il s'en rapprochait tour à tour, et conversait avec eux. Il était, dans ses maladies, d'une tempérance et d'une patience admirables : lorsqu'il avait la fièvre, il passait les journées seul sans recevoir personne, jusqu'à ce qu'il fût guéri, et qu'il se sentît en pleine convalescence.

IX. Dans ses repas, on tirait au sort à qui choisirait les parts, et quand le sort ne l'avait pas favorisé, ses amis lui déféraient le choix; mais il s'y refusait toujours, en disant qu'il ne convenait pas de rien faire malgré Vénus (9). Au commencement il restait fort peu de temps à table, ne buvait qu'un seul coup, après quoi il se levait; mais dans la suite il prit plaisir à boire, et passait souvent une grande partie de la nuit à table. Ses amis disaient, pour l'excuser, que les affaires du gouvernement, qui l'occupaient toute la journée, lui ôtant le loisir de converser, il donnait le temps du souper et de la nuit à s'entretenir avec des gens de lettres et des philosophes. Un certain Memmius ayant dit dans un cercle que Caton passait toutes les nuits à boire, Cicéron prenant la parole : « Vous n'ajou» tez pas, lui dit-il, qu'il joue aux dés tout le jour. » En général, Caton était persuadé que de son temps les mœurs étaient si corrompues, et avaient besoin d'une si grande réforme, qu'il fallait, pour l'opérer, tenir une route entièrement opposée à celle qu'on suivait. Comme il vit que la pourpre la plus vive et la plus forte en couleur était très recherchée, il n'en porta que de la plus sombre. Il sortait souvent après son dîner sans souliers et sans tunique; non pour se faire honneur de cette singularité, mais pour s'accoutumer à ne rougir que de ce qui est honteux en soi, sans s'embarrasser de ce qui ne l'est que dans l'opinion des hommes (10). Un de ses cousins, nommé Caton, lui ayant laissé, par sa mort, une succession estimée cent talents, il la vendit, et prêta sans intérêt l'argent qu'il en retira à ceux de ses amis qui en avaient besoin : souvent il leur donnait ses terres et ses esclaves pour les engager au public, et il se rendait caution de ces engagements.

X. Lorsqu'il crut qu'il était temps de se marier (et il n'avait encore eu commerce avec aucune femme) il voulut épouser Lépida, fiancée

[1] Environ six cent mille livres de notre monnaie.

d'abord à Scipion Métellus qui depuis, ayant changé d'avis et annulé le contrat, avait laissé Lépida libre. Mais Scipion s'étant repenti de cette rupture avant que Caton l'eût prise pour femme, il mit tout en œuvre pour renouer son mariage, et il y parvint. Caton, indigné d'un tel procédé, et ne se possédant pas de colère, voulait le poursuivre en justice (11); mais ses amis l'en ayant détourné, il exhala le feu de sa jeunesse et de son ressentiment dans des vers iambes contre Scipion, et versa sur lui toute l'amertume et tout le fiel d'Archiloque, sans se permettre cependant les obscénités et les plaintes puériles de ce poëte (12). Depuis il épousa Attilia, fille de Serranus, qui fut sa première femme, mais non pas la seule; différent en cela de Lélius, l'ami de Scipion, qui, plus heureux que lui, n'eut, dans le cours d'une longue vie, d'autre femme que la première qu'il avait épousée.

XI. La guerre des esclaves, appelée aussi la guerre de Spartacus, éclata peu de temps après (13); et Gellius ayant été chargé de cette expédition, Caton alla servir sous lui en qualité de volontaire, par amitié pour son frère, qui commandait un corps de mille hommes; mais il ne put y faire paraître, autant qu'il l'aurait desiré, son ardeur et son courage, par la faute du général, qui se montra indigne de commander. Cependant, au milieu de la mollesse et du luxe qui régnaient dans cette armée, il fit toujours éclater à propos un tel amour de l'ordre et de la discipline, tant de courage et de prudence, qu'il ne parut en rien inférieur à l'ancien Caton. Gellius lui décerna les prix et les honneurs les plus considérables dont on récompensait la valeur; mais il les refusa, en disant qu'il ne les avait pas mérités : aussi passa-t-il pour un homme singulier. On fit dans ce temps-là une loi qui défendait aux candidats d'avoir auprès d'eux des nomenclateurs (14). Caton fut le seul qui, briguant l'emploi de tribun des soldats, obéit à la loi : il vint à bout de retenir les noms de tous les citoyens, et de les saluer chacun par son nom. Il déplut par-là à ceux mêmes qui l'admiraient; plus ils étaient forcés de reconnaître le mérite d'une telle conduite, plus ils étaient piqués de ne pouvoir l'imiter.

XII. Nommé tribun des soldats, il fut envoyé en Macédoine, auprès du préteur Rubrius. Au moment de son départ, sa femme, affligée de se séparer de lui, versait des larmes : « Attilia, lui dit » Munatius, un ami de Caton, soyez tranquille, je » vous garderai votre mari. — Ce sera très bien » fait, » lui dit Caton. A la première journée, Caton, après le souper, dit à Munatius : « Pour tenir la » promesse que tu as faite à Attilia, il faut que tu » ne me quittes ni nuit ni jour. » En même temps il ordonna que tous les soirs on tendit deux lits dans une même chambre, où Munatius fut obligé de coucher; en sorte qu'il était gardé lui-même par Caton, qui s'en faisait un amusement. Caton menait à sa suite quinze esclaves, deux affranchis, et quatre de ses amis qui voyageaient à cheval, tandis qu'il marchait toujours à pied, et s'entretenait alternativement avec eux. Quand il fut rendu au camp, qui était composé de plusieurs légions, le général lui en donna une à commander. Dans cet emploi, ce ne fut pas pour lui une chose pénible et extraordinaire [1], que de se montrer seul vertueux. Mais ayant l'ambition de rendre tous ses soldats semblables à lui-même, sans leur ôter la crainte qu'ils devaient avoir de son autorité, il y ajouta le pouvoir de la raison, et s'en servait en tout pour les persuader et les instruire. Il employait aussi les récompenses et les châtiments; et cette conduite eut un tel succès, qu'il serait difficile de décider s'il les rendit plus amis de la paix que belliqueux, et plus vaillants que justes; tant ils se montrèrent redoutables à leurs ennemis, doux envers leurs alliés, timides à commettre des injustices, ardents à mériter des louanges! Par-là il acquit le plus ce qu'il ambitionnait le moins, la gloire, le crédit, l'honneur, et l'affection de ses soldats. Il faisait le premier ce qu'il commandait aux autres; et, dans sa manière de se vêtir, de vivre et de voyager, il se rapprochait bien plus des soldats que des capitaines; mais la simplicité de ses mœurs, la noblesse de ses sentiments et la gravité de son éloquence, le mettaient au-dessus de tous les officiers et des généraux eux-mêmes : aussi devint-il bientôt singulièrement cher aux soldats. Car le véritable zèle pour la vertu n'est, dans les ames, que le fruit de la bienveillance et du respect que l'on porte à ceux qui en donnent l'exemple. Pour ceux qui louent les personnes vertueuses sans les aimer, ils peuvent bien estimer leur gloire, mais ils n'admirent ni n'estiment leur vertu.

XIII. Caton, informé qu'Athénodore, surnommé Cordylion, philosophe très instruit de la doctrine des stoïciens, et fort avancé en âge, vivait retiré à Pergame, et qu'il s'était constamment refusé aux sollicitations de plusieurs généraux d'armée, et même de plusieurs rois (15), qui lui avaient offert leur amitié et avaient voulu l'attirer auprès de leurs personnes; il jugea qu'il serait inutile de lui écrire, et de lui envoyer quelqu'un pour l'engager à se rendre auprès de lui. Profitant donc de deux mois de congé que la loi lui accordait, il s'embarque, et passe en Asie pour aller trouver ce philosophe. la conscience des bonnes qualités qu'il sentait en lui-même lui donnait la confiance que sa chasse

[1] Mot à mot, royale.

serait heureuse. Quand il fut auprès de lui, il combattit si bien ses motifs de refus, qu'il l'obligea de changer de résolution, et l'emmena dans son camp, ravi de joie et tout glorieux d'une conquête qu'il mettait bien au-dessus des exploits les plus éclatants de Pompée et de Lucullus, qui subjuguaient par la force des armes les peuples et les royaumes de l'Asie.

XIV. Il était encore à l'armée lorsqu'on lui écrivit que son frère Cépion, qui se rendait en Asie, était tombé malade à Énus, ville de Thrace (16). La mer était agitée par une violente tempête, et il n'y avait point dans le port de grands vaisseaux; mais, sans être arrêté par ces obstacles, il s'embarqua, et partit de Thessalonique avec deux de ses amis et trois esclaves. Il manqua d'être submergé; et ne s'étant sauvé que par un bonheur inespéré, il arriva à Énus comme son frère venait de mourir. Il ne soutint pas cette perte en philosophe : non content de s'abandonner aux plaintes et aux gémissements, de se jeter sur le corps de son frère, de le serrer étroitement dans ses bras, de donner toutes les démonstrations de la douleur la plus vive, il fit pour ses funérailles des dépenses extraordinaires; il prodigua les parfums, brûla sur le bûcher des étoffes précieuses, et éleva sur la place publique d'Énus un tombeau de marbre de Thasos (17), qui coûta huit talents [1]. Quelques personnes trouvèrent cette dépense répréhensible, en la comparant avec la modération qu'il observait dans tout le reste; mais ils ne considéraient pas quelle douceur et quelle sensibilité il joignait à une fermeté inflexible contre les voluptés, contre les craintes et les sollicitations déplacées. D'ailleurs, plusieurs villes et plusieurs princes lui envoyèrent de riches présents, pour honorer les obsèques de son frère. Caton n'accepta l'argent de personne, et ne prit que les parfums et les étoffes, qu'il paya même à ceux qui les lui avaient envoyés. Institué héritier avec la fille de Cépion, dans le partage qu'il fit des biens, il ne porta pas en compte les frais qu'il avait faits pour les funérailles de son frère. Ce désintéressement n'a pu empêcher qu'un auteur n'ait écrit que Caton passa dans un tamis les cendres du bûcher de Cépion, pour en retirer l'or qui avait été fondu par le feu; tant cet écrivain a cru pouvoir tout faire, non seulement avec l'épée, mais encore avec la plume, sans avoir à en rendre compte, et sans craindre la censure (18)!

XV. Quand le temps de son emploi fut expiré, et qu'il quitta l'armée, il fut accompagné, non par des vœux et des louanges, témoignages ordinaires de bienveillance, mais par les larmes sincères (19) de tous les soldats, qui l'embrassaient étroitement, qui, partout où il passait, étendaient leurs vêtements sous ses pieds, et couvraient ses mains de baisers : honneur que les Romains ne faisaient alors, et même avec peine qu'à très peu de généraux. Avant de retourner à Rome pour s'y occuper des affaires publiques, il voulut parcourir l'Asie, afin de s'instruire, et de connaître par lui-même les mœurs, les coutumes et les forces de chacune de ces provinces. Il voulait aussi faire plaisir à Déjotarus, roi de Galatie, qui, ayant été lié avec son père par les nœuds de l'amitié et de l'hospitalité, l'avait invité à venir le voir. Sa manière de voyager mérite d'être connue : dès le matin il envoyait son boulanger et son cuisinier au lieu où il devait coucher. Ils y entraient modestement et sans bruit; et s'il n'y avait dans l'endroit aucun ami de Caton ou qui l'eût été de son père, ni aucune personne de sa connaissance, ils allaient à l'hôtellerie, où ils lui préparaient à souper, sans se rendre à charge à personne. Si le lieu n'avait pas d'hôtellerie, ils s'adressaient aux magistrats, et se contentaient du premier logement qu'on leur assignait. Souvent on ne voulait pas croire qu'ils fussent les domestiques de Caton, et on les traitait avec mépris, parcequ'en parlant aux magistrats, ils n'employaient ni les cris, ni les menaces (20); et Caton, en arrivant, ne trouvait rien de prêt. Quand on le voyait lui-même rester assis sur son bagage, sans proférer une parole, on en faisait encore moins de cas, et on le prenait pour un homme bas et timide. Quelquefois il appelait les magistrats, et leur disait : « Malheureux! » quittez ces manières dures envers les étrangers; » vous ne recevrez pas toujours des Caton dans » votre ville. Émoussez par un accueil modeste la » licence que le pouvoir donne sur vous à des » hommes qui ne cherchent que des prétextes pour » vous enlever de force ce que vous ne leur aurez » pas donné de bon gré. »

XVI. Il lui arriva, dit-on, en Syrie, une aventure fort plaisante. En arrivant à Antioche, il vit un grand nombre de personnes rangées en haie des deux côtés du chemin. Parmi elles, des jeunes gens vêtus de robes blanches, et des enfants magnifiquement parés, étaient partagés en deux bandes. On voyait d'un autre côté des hommes vêtus de blanc, avec des couronnes sur la tête : c'étaient les prêtres des dieux et les magistrats. Caton, qui ne douta point que tout cet appareil ne le regardât, et que ce ne fût une réception magnifique que la ville lui avait préparée, se fâcha sérieusement contre ceux de ses gens qu'il avait envoyés devant lui, de ce qu'ils ne l'avaient pas empêché; il fit descendre de cheval ses amis, et marcha à pied avec eux. Quand ils furent près de la porte de la ville, un homme avancé en âge, qui condui-

[1] Environ quarante mille livres de notre monnaie.

sait la cérémonie et rangeait en ordre toute cette multitude, tenant dans sa main une baguette et une couronne, s'approcha de Caton, qui marchait à la tête de sa troupe; et sans même le saluer, il lui demanda où ils avaient laissé Démétrius, et s'il allait bientôt arriver. Ce Démétrius était un affranchi de Pompée; et comme alors toute la terre avait les yeux fixés sur ce général, on faisait la cour à son affranchi, qui avait auprès de son maître un crédit bien au-dessus de sa condition. A cette demande, les amis de Caton firent des éclats de rire, qu'ils ne purent contenir en traversant cette multitude. Caton tout confus : « O » la malheureuse ville! » s'écria-t-il sans rien ajouter de plus. Mais dans la suite il ne pouvait s'empêcher de rire de cette aventure toutes les fois qu'il la racontait, ou même qu'elle lui revenait en pensée.

XVII. Pompée, par son exemple, redressa ceux qui, par ignorance, commettaient de pareilles fautes envers Caton. Celui-ci, en arrivant à Éphèse, alla saluer Pompée, qui lui était supérieur en âge et en dignité, jouissait d'une plus grande réputation, et commandait alors les plus puissantes armées de la république. Pompée ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'au lieu de l'attendre sur son siége, il se leva; et le traitant comme un des plus grands personnages de Rome, il alla au-devant de lui, le prit par la main et l'embrassa, loua sa vertu en sa présence, et en fit encore de plus grands éloges lorsqu'il se fut retiré. Dès ce moment tous les yeux se tournèrent vers Caton, tout le monde s'occupa de lui; on admirait en sa personne les choses même qui l'avaient d'abord fait mépriser; et en l'examinant de plus près, on reconnut sa douceur et sa grandeur d'ame. Mais on s'aperçut bientôt que cet accueil si distingué de Pompée venait plutôt de son estime que de son affection pour Caton; et que s'il lui avait rendu, pendant qu'il l'avait eu chez lui, des témoignages d'admiration et de respect, il avait été bien aise de le voir partir : car il n'épargnait rien pour retenir tous les jeunes Romains qui venaient le voir, pour leur prouver tout le desir qu'il avait qu'ils restassent auprès de lui. Mais il ne fit aucun effort pour arrêter Caton; et comme si la présence de ce Romain eût été une sorte de censure de l'usage qu'il faisait de son autorité, il vit son départ avec plaisir. Cependant lorsque Caton prit congé de lui, Pompée lui recommanda sa femme et ses enfants; ce qu'il n'avait fait à aucun de ceux qui s'en étaient retournés à Rome : il est vrai que les enfants de Pompée étaient proches parents de Caton. Sa réputation s'étant répandue depuis dans l'Asie, toutes les villes s'empressèrent à l'envi de lui donner des banquets et des fêtes; mais, pour ne pas se laisser enivrer de tant d'honneurs, il priait ses amis de veiller sur lui, de peur que, sans y penser, il ne vérifiât un mot que lui avait dit Curion, son camarade et son ami, qui, fâché de la grande austérité de Caton, lui avait demandé un jour si, le temps de son emploi fini, il ne serait pas bien aise d'aller voir l'Asie. « Je la verrai avec plaisir, lui » répondit Caton. — Vous ferez bien, reprit Curion; vous en reviendrez plus doux et plus traitable. » C'est le sens du mot latin dont il se servit[1].

XVIII. Déjotarus, roi de Galatie, étant d'un âge fort avancé, fit prier Caton de venir le voir, afin de lui recommander ses enfants et toute sa maison. Dès qu'il fut arrivé, ce prince lui envoya des présents de toute espèce, et employa les moyens les plus puissants, les instances les plus vives, pour les lui faire accepter. Caton en fut tellement blessé, qu'il ne passa qu'une nuit dans son palais, et en repartit le lendemain; mais en arrivant le soir à Pessinunte (21), il y trouva des présents plus considérables encore qui l'attendaient, et des lettres par lesquelles Déjotarus le conjurait de les recevoir; ou s'il persistait à les refuser, de les laisser au moins prendre à ses amis, qui méritent, lui disait-il, de recevoir du bien de vous, mais que vous n'êtes pas en état d'enrichir de votre patrimoine. Caton ne voulut jamais le permettre, quoiqu'il en vît quelques uns qui n'eussent pas mieux demandé, et qui murmuraient de son refus. Caton leur représenta que si une fois l'on se laissait gagner, on ne manquerait jamais de prétexte pour recevoir; que d'ailleurs il partagerait toujours avec ses amis ce qu'il aurait acquis par des voies honnêtes. Il renvoya donc à Déjotarus tous ses présents. Comme il allait s'embarquer pour repasser à Brundusc (22), ses amis lui conseillèrent de mettre sur un autre vaisseau les cendres de Cépion : il leur répondit qu'il se séparerait plutôt de son ame que de ces restes précieux; et aussitôt il mit à la voile. Le hasard fit que le vaisseau qu'il montait courut un grand danger dans cette traversée, qui fut heureuse pour les autres (23).

XIX. De retour à Rome, il passa tout son temps, ou dans sa maison à s'entretenir avec Athénodore, ou sur la place publique à rendre service à ses amis. Lorsqu'il fut en âge de briguer la questure (24), il ne voulut se mettre sur les rangs qu'après avoir lu toutes les lois relatives à cette magistrature, avoir consulté sur chaque objet ceux qui avaient plus d'expérience, et s'être mis au fait de tous les droits du questeur. Aussi, dès qu'il eut été nommé à cette charge, il fit de grandes réformes parmi les officiers et les greffiers du trésor public, qui, ayant

[1] Le mot latin est, *mansuetior* qui signifie, je crois, accoutumé à la main, maniable.

toujours entre les mains les registres et les lois sur les finances, tiraient parti de l'ignorance et de l'inexpérience des jeunes questeurs, qui avaient besoin de maîtres pour être instruits de ce qu'ils avaient à faire : ces officiers ne leur laissaient donc aucune autorité, et ils étaient eux-mêmes les véritables questeurs. Mais Caton, qui s'occupait sérieusement des affaires, qui, peu content du titre et des honneurs de la questure, voulait en avoir l'esprit, le courage et le ton, réduisit les greffiers à n'être que ce qu'ils étaient en effet, des officiers subalternes; il les reprenait lorsqu'ils manquaient à leur devoir, et les instruisait quand ils avaient fait quelque faute d'ignorance. Comme ils étaient naturellement audacieux, et que, pour résister plus facilement à Caton, ils flattaient les autres questeurs, il priva de son emploi le premier d'entre eux qui fut convaincu de fraude dans le partage d'une succession.

XX. Il en mit un autre en justice pour supposition de testament. Lutatius Catulus se présenta pour le défendre; il était alors censeur, et outre la considération que lui donnait cette charge, il en tirait une plus grande encore de sa vertu, de sa sagesse et de sa justice, qui le mettaient au-dessus de tous les Romains. Il était d'ailleurs le panégyriste de Caton; et, plein d'estime pour ses mœurs, il vivait familièrement avec lui. Obligé de céder à la force des preuves, il demanda qu'on fît grace au coupable, à sa considération. Caton le détournait de donner de la suite à sa demande; mais comme il redoublait ses instances : « Catulus, lui dit Caton, il » est honteux pour vous, qui, en qualité de censeur, devez faire une recherche exacte de notre » conduite et de nos mœurs, de vous exposer à être » chassé d'ici par nos licteurs (25). » A ces paroles menaçantes, Catulus fixa Caton, comme prêt à lui répondre; mais soit colère, soit honte, il garda le silence, et se retira tout confus. Cependant le coupable ne fut pas condamné: il y eut bien une voix de plus contre lui; mais Marcus Lollius, l'un des collègues de Caton dans la questure, n'ayant pu se trouver au jugement, retenu par une indisposition, Catulus l'envoya prier de venir sur-le-champ au secours de l'accusé. Lollius s'y fit porter en litière, et n'arriva qu'après le jugement; il opina cependant en faveur du coupable, qui fut renvoyé absous : mais Caton ne voulut plus se servir de lui pour greffier, ni lui payer ses gages; il ne compta pas même la voix de Lollius. Ces exemples de sévérité ayant humilié et soumis les greffiers aux questeurs, Caton eut les registres à sa disposition, et rendit, en peu de temps, la chambre du trésor plus respectable que le sénat même. Aussi disait-on généralement qu'il donnait à la questure la dignité du consulat. Il avait trouvé d'anciennes dettes des particuliers au trésor public, et du trésor aux particuliers. Il fit cesser en même temps cette double injustice; il exigea avec la dernière rigueur tout ce qui était dû à la république, et paya sans aucun délai tout ce qu'elle devait. Le peuple conçut le plus grand respect pour Caton, quand il vit ceux qui avaient compté frustrer le trésor de ce qu'ils lui devaient contraints d'acquitter leurs dettes, et ceux qui avaient cru leurs créances perdues, payés avec exactitude. C'était un usage assez général d'apporter au trésor des acquits qui n'étaient pas en règle et de fausses ordonnances, que les questeurs, avant lui, avaient coutume de recevoir, en cédant aux prières des intéressés. Caton n'eut pour personne aucune de ces complaisances injustes. Il portait même si loin la vigilance à cet égard, que, doutant de la validité d'une ordonnance qui lui était présentée, quoique certifiée par plusieurs témoins, il refusa de les croire et d'allouer l'ordonnance, jusqu'à ce que les consuls fussent venus affirmer par serment sa validité.

XXI. Sylla, dans sa seconde proscription (26), avait donné aux assassins dont il s'était servi pour égorger ses victimes, jusqu'à douze mille drachmes[1] par chaque tête qu'ils lui avaient apportée. Ils étaient détestés de tout le monde, comme des scélérats et des impies; mais personne n'osait provoquer la punition de leurs crimes. Caton les cita l'un après l'autre devant les tribunaux, comme des détenteurs des deniers publics ; il leur reprocha, avec autant de vérité que d'indignation, l'injustice et l'impiété de ces meurtres, et les obligea de restituer l'argent qu'ils avaient reçu. Accusés ensuite d'homicide, et déja condamnés d'avance par l'ignominie de ce premier jugement, ils étaient traduits devant les juges, et livrés au dernier supplice, à la satisfaction de tous les citoyens, qui croyaient voir détruire, par leur punition, la tyrannie de ces temps affreux, et Sylla lui-même expier tous ses crimes.

XXII. Un autre motif de satisfaction pour le peuple, c'était l'infatigable assiduité de Caton à toutes les fonctions de son emploi : il arrivait avant tous ses collègues à la chambre du trésor, et il en sortait le dernier. Il ne manquait jamais à aucune assemblée, soit du peuple, soit du sénat. Toujours en garde contre ceux qui cherchaient à obtenir par faveur les remises de leurs impositions ou d'autres dettes, et contre ceux qui se faisaient ordonner des gratifications non méritées, il veillait sans cesse pour l'empêcher. Par-là il vint à bout de purger le trésor public de tous ces hommes avides[2], et de le leur rendre inaccessible, en même temps

[1] Dix mille huit cents livres de notre monnaie.
[2] Mot à mot, de ces sycophantes.

qu'il le remplit d'argent, et qu'il prouva qu'une ville peut s'enrichir sans commettre aucune injustice. Cette sévère exactitude l'avait d'abord rendu odieux et insupportable à ses collègues ; mais ils finirent par l'aimer, parceque ce refus d'accorder des largesses sur le trésor public, et de rien faire par faveur, l'exposait seul pour tous à la haine des mécontents, et donnait aux autres questeurs une excuse envers ceux qui les importunaient de sollicitations, en leur disant qu'il leur était impossible de rien accorder sans le consentement de Caton. Le dernier jour de sa questure, comme il était reconduit chez lui par une foule immense de citoyens, on vint lui dire que Marcellus, un de ses collègues, était assiégé dans la chambre du trésor par un grand nombre de ses amis, tous des premiers personnages de Rome, qui lui faisaient en quelque sorte violence, pour obtenir le paiement de sommes qu'ils disaient leur être dues par la république. Marcellus était ami de Caton dès l'enfance, et quand ils étaient ensemble au trésor, il administrait avec exactitude son emploi ; mais lorsqu'il y était seul, la honte l'empêchait de refuser ceux qui le sollicitaient, et il accordait facilement les graces qui lui étaient demandées. Caton aussitôt retourne sur ses pas, et trouve que Marcellus, cédant à la violence, avait déja enregistré son ordonnance pour ces paiements. Il demande le registre, et rature l'ordonnance en présence même de Marcellus, qui ne dit pas un seul mot. En même temps il l'emmène hors de la chambre, et le remet dans sa maison : loin que Marcellus lui en fît aucune plainte, soit dans le moment, soit depuis, il vécut avec lui jusqu'à sa mort dans la même intimité et la même familiarité qu'auparavant.

XXIII. Caton, sorti de la questure, ne laissa point pour cela la chambre du trésor sans surveillants; ses domestiques y passaient la journée, pour prendre note de tous les actes qui s'y faisaient ; et lui-même ayant trouvé des registres qui contenaient tous les revenus de la république et les emplois qu'on en avait faits depuis Sylla jusqu'à sa questure, il les acheta cinq talents [1], et les eut toujours depuis entre les mains. Il était le premier à entrer au sénat, et le dernier à en sortir. Souvent, pendant que les autres sénateurs se rendaient tout à leur aise à l'assemblée, il se retirait à l'écart pour lire, et mettait sa robe devant son livre. Jamais il n'allait à la campagne les jours où le sénat s'assemblait. Dans la suite, Pompée et ses partisans perdant tout espoir de le déterminer, soit par la persuasion, soit par la force, à favoriser leurs injustes projets, cherchèrent à l'éloigner du sénat, en l'occupant à défendre ses amis dans les tribunaux, à faire des arbitrages, à terminer d'autres affaires. Mais Caton, qui s'aperçut bientôt du piége, se refusa à tout ce qu'on lui proposait, et déclara formellement que les jours de sénat il ne s'occuperait d'aucune affaire. Car ce n'était ni par amour de la réputation, ni par le desir des richesses, ni par un effet du hasard, qu'il s'était jeté dans l'administration des affaires publiques ; il avait choisi avec maturité cet état honorable, qu'il regardait comme l'apanage d'un homme de bien ; et il se croyait obligé d'y vaquer avec plus de soin que l'abeille n'en met à composer son miel. Aussi ne négligeait-il rien pour se faire envoyer, par les hôtes et les amis qu'il avait de toutes parts dans les provinces, les actes, les ordonnances, les jugements, et généralement tout ce qui concerne les magistrats qui les gouvernaient.

XXIV. Un jour il s'éleva avec force contre Clodius, ce démagogue séditieux, qui jetait des semences de nouveauté dangereuses, et calomniait auprès du peuple les prêtres et les vestales, entre autres Fabia Térentia, sœur de la femme de Cicéron, qui se vit exposée au plus grand danger. Caton prit leur défense, et couvrit tellement Clodius de confusion, qu'il l'obligea de sortir de la ville. Cicéron lui en ayant fait ses remercîments : « C'est » Rome, lui dit Caton, que vous devez remercier; » car, dans toutes les affaires du gouvernement, ce » sont ses intérêts seuls que j'ai en vue. » Il acquit par-là une telle considération, que, dans un procès où l'on ne produisait qu'un témoin, un des orateurs dit aux juges qu'il ne serait pas juste d'avoir égard à la déposition d'un seul témoin, quand ce serait Caton lui-même. Il était comme passé en proverbe de dire d'une chose extraordinaire et incroyable : « On ne pourrait le croire, » quand Caton même le dirait. » Un sénateur prodigue et débauché ayant fait, dans le sénat, un grand discours sur la tempérance et la simplicité, un autre sénateur nommé Amnéus se leva. « Mon » ami, lui dit-il, quel homme aurait assez de » patience pour t'écouter, toi qui, tenant table » comme Crassus et bâtissant comme Lucullus, » viens nous parler ici comme Caton (27)? » Enfin ceux qui, vicieux et déréglés dans leur conduite, étaient graves et austères dans leurs discours, on les appelait, par ironie, des Catons.

XXV. Comme la plupart de ses amis l'excitaient à briguer le tribunat, il leur dit qu'il n'en était pas encore temps; qu'il ne fallait avoir recours à une charge dont l'autorité était si puissante que dans une extrême nécessité, comme on n'emploie une forte médecine que dans des maladies très graves. Les affaires publiques lui laissant donc alors un grand loisir, il fit provision de livres, emmena avec lui quelques philosophes, et se retira en Lu-

[1] Environ vingt cinq mille livres de notre monnaie.

canie, où il avait des terres dont le séjour était très agréable. En chemin il rencontra un grand nombre de bêtes de somme, avec un bagage considérable et beaucoup d'esclaves. Il demanda à qui appartenaient ces équipages; on lui répondit qu'ils étaient à Métellus Népos, qui retournait à Rome pour demander le tribunat. A cette réponse, il s'arrête sans rien dire, et après un moment de réflexion il ordonne à ses gens de rebrousser chemin; ses amis paraissant étonnés d'un changement si subit: « Ignorez-vous, leur dit-il, que Métellus est » déja assez redoutable par sa folie? Maintenant » qu'il retourne à Rome, appelé par Pompée, il » tombera sur le gouvernement comme la foudre, » et mettra tout en feu. Ce n'est donc plus le mo» ment d'aller à la campagne et de se reposer. Il » faut retourner à Rome, pour dompter ses fu» reurs, ou pour mourir glorieusement en défen» dant la liberté. » Cependant, sur les représentations que lui firent ses amis, il alla dans ses terres; et après y avoir passé très peu de jours, il retourna promptement à Rome. Il y arriva le soir, et le lendemain, à la pointe du jour, il se rendit sur la place publique et demanda le tribunat, par le seul motif de s'opposer à Métellus; car cette charge a plus de force pour empêcher que pour agir; quand tous les autres tribuns auraient rendu de concert un décret, l'opposition d'un seul qui refuse son consentement l'emporte sur l'avis de tous ses collègues. Caton ne se vit d'abord soutenu que par un petit nombre d'amis; mais quand on eut su le motif qui lui faisait demander le tribunat, tous les bons citoyens, toutes les personnes dont il était connu, se rangèrent autour de lui, et l'encouragèrent de tout leur pouvoir à suivre sa demande. « Vous ne recevrez pas une grace, lui » disaient-ils; votre patrie, au contraire, et tout » ce qu'elle a de gens honnêtes, vous auront la » plus grande obligation de ce qu'ayant pu sou» vent obtenir cette charge dans un temps qui » n'offrait aucune difficulté, vous la demandez » aujourd'hui, qu'il faut, avec de grands dangers, » combattre pour le soutien de la liberté et du » gouvernement. » La foule de ses amis et de tous ceux qui se pressaient autour de lui était si grande, qu'il courut risque d'être étouffé, et qu'il eut bien de la peine à arriver jusqu'à la place.

XXVI. Il fut donc nommé tribun avec Métellus et d'autres collègues; et voyant qu'on achetait les voix pour l'élection au consulat, il en fit de vives réprimandes au peuple dans un discours qu'il termina par le serment solennel de poursuivre en justice quiconque aurait donné de l'argent pour acheter les suffrages. Il n'en excepta que Silanus, parcequ'il était son allié et qu'il avait épousé Servilie, sœur de Caton. Ce fut par ce motif qu'il ne fit aucune démarche contre lui, lorsqu'il poursuivit en justice Lucius Muréna, qui avait répandu de l'argent parmi le peuple pour se faire nommer consul avec Silanus (28). La loi autorisait l'accusé à donner un garde à l'accusateur, afin d'être instruit de toutes les preuves et de toutes les pièces du procès, que celui-ci aurait rassemblées. Le garde que Muréna avait mis auprès de Caton pour le suivre et l'observer voyant qu'il n'usait ni de fraude, ni d'injustice; qu'il procédait en tout avec autant de franchise que de noblesse, suivant sans détour la voie simple et droite de l'accusation, fut si charmé de ce procédé généreux et honnête, que tous les matins il allait le trouver à la place publique ou chez lui, pour s'informer s'il ferait ce jour-là quelque acte relatif à la procédure; et si Caton lui répondait qu'il n'en ferait pas, il le croyait sur sa parole et s'en retournait. Quand la cause fut plaidée, Cicéron, alors consul, défendit Muréna; et dans son plaidoyer il plaisanta beaucoup les philosophes stoïciens, dont Caton avait embrassé la secte, et tourna si agréablement en ridicule ceux de leurs dogmes qu'on appelle paradoxes (29), qu'il fit beaucoup rire ses juges, et que Caton lui-même, ne pouvant s'empêcher de sourire, dit à ses amis: « En vérité, nous avons » un consul bien plaisant! » Muréna fut absous; et loin de se conduire dans la suite envers Caton en homme méchant ou déraisonnable, il prit ses conseils dans les affaires les plus importantes, et ne cessa point, tant qu'il fut consul, de l'honorer et de lui donner toute sa confiance. Au reste, c'était à lui-même que Caton devait cette considération si générale: sévère et redoutable seulement dans la tribune et au sénat, il était partout ailleurs plein de douceur et de bonté.

XXVII. Avant que d'entrer dans l'exercice du tribunat, il seconda Cicéron de tout son pouvoir dans plusieurs affaires difficiles qu'il eut à soutenir pendant son consulat; il l'aida surtout à terminer heureusement les grandes et glorieuses actions qu'il avait commencées contre Catilina. Ce scélérat avait formé le plan d'un changement total dans le gouvernement, et, dans le dessein de renverser la république, il excitait partout des séditions et des guerres; mais se voyant découvert par Cicéron, il était sorti précipitamment de Rome. Lentulus, Céthégus et plusieurs autres complices de sa conjuration, reprochant à Catilina sa faiblesse et sa pusillanimité dans l'exécution de ses projets audacieux, firent eux-mêmes le complot de mettre le feu à la ville, de la détruire entièrement, et de ruiner l'empire en soulevant les nations et allumant des guerres étrangères. Leur projet ayant été dévoilé, Cicéron, comme nous le dirons, dans sa *Vie*, porta l'affaire au sénat. Silanus, qui opina

le premier, déclara qu'il jugeait les conjurés dignes du dernier supplice. Tous les autres sénateurs, jusqu'à César, furent du même avis. Mais César, homme éloquent, et qui regardait tous les mouvements et toutes les nouveautés qu'on pouvait introduire dans Rome comme l'aliment des desseins pernicieux qu'il avait déja conçus contre sa patrie, chercha plutôt à augmenter l'incendie qu'à l'éteindre : il se leva, et fit un discours plein d'adresse, qui respirait l'humanité, dans lequel il représenta qu'il serait injuste de faire mourir les accusés sans suivre les formes ordinaires de la justice, et conclut à ce qu'on les resserrât dans une étroite prison, jusqu'à ce que leur procès fût instruit. Ce discours changea tellement les dispositions du sénat, qui craignit le ressentiment du peuple, que Silanus lui-même, expliquant son opinion, dit qu'il n'avait pas opiné à la mort, mais à la prison, qui, pour un Romain, était la dernière des peines.

XXVIII. Ce changement inattendu ayant incliné tous ceux qui opinèrent ensuite au parti de la douceur, Caton s'éleva fortement contre cet avis ; il parla avec un ton de véhémence qu'animait encore la colère et l'emportement ; il reprocha à Silanus la lâcheté de son changement, attaqua personnellement César, et lui fit entendre que ces manières populaires, ces discours pleins d'humanité, ne tendaient à rien moins qu'à jeter l'effroi dans le sénat et à causer la ruine de la ville; il devait plutôt, lui dit-il, craindre pour lui-même, et s'estimer heureux s'il pouvait paraître innocent de tout ce qui s'était fait, et se mettre à l'abri du soupçon ; lui qui, sans aucun déguisement et avec une audace extrême, proposait d'arracher à la sévérité de la justice des ennemis de la patrie; lui qui, indifférent au danger d'une ville si puissante qu'on avait mise à deux doigts de sa perte, réservait sa sensibilité et ses larmes pour des monstres qui n'auraient jamais dû naître; lui enfin, qui semblait craindre que, par leur mort, on ne prévînt les meurtres et les périls affreux dont Rome était menacée. De tous les discours que Caton a prononcés, c'est le seul qu'on ait conservé, parceque Cicéron, dans son consulat, avait pris les copistes les plus habiles et les plus expéditifs, à qui il avait enseigné à se servir de notes qui, dans de petits traits, renfermaient la valeur de plusieurs lettres ; il les avait répandus en divers endroits de la salle où le sénat était assemblé. Jusqu'alors on n'avait pas eu de ces écrivains par notes ; et ce ne fut que sous le consulat de Cicéron qu'on fit les premiers essais de cette écriture abrégée (30). L'avis de Caton prévalut, et ramena tellement les autres sénateurs, que les conjurés furent condamnés à mort. Comme les moindres traits servent à peindre les mœurs, et que c'est surtout le portrait de l'ame que je me propose de faire connaître dans ces *Vies*, je citerai un fait propre à mon dessein. Pendant que César et Caton étaient dans la plus grande chaleur de leur dispute, et qu'ils fixaient l'attention de tous les sénateurs, on apporta un billet à César. Caton, à qui ce message parut suspect, en fit un crime à César ; et quelques sénateurs, qui partageaient ces soupçons, ordonnèrent qu'on fît tout haut la lecture du billet. César le remit à Caton, qui était auprès de lui, et qui, l'ayant lu, vit que c'était une lettre amoureuse que Servilie sa sœur écrivait à César, qui, l'ayant séduite, lui avait inspiré la passion la plus violente. Il la rejette à César, en lui disant : « Tiens, ivrogne ; » et il poursuit son discours.

XXIX. En général, Caton ne fut pas heureux du côté des femmes qui lui appartenaient. Cette Servilie fut fort décriée pour son commerce avec César. Son autre sœur, qui portait le même nom, eut encore une plus mauvaise réputation : mariée à Lucullus, un des Romains les plus célèbres de son temps, et dont elle avait eu un fils, elle le força, par ses débauches, de la répudier ; mais ce qu'il y eut de plus humiliant pour Caton, c'est que sa femme Attilia ne fut pas elle-même exempte de corruption, et qu'après en avoir eu deux enfants, il fut obligé de la chasser à cause de sa mauvaise conduite. Il épousa depuis Marcia, fille de Philippe, qui passa pour une femme honnête et eut une grande réputation. Mais dans cette partie de la vie de Caton, comme dans le nœud d'une tragédie, il y a toujours quelque chose de difficile et de problématique. Voici ce qu'en raconte l'historien Thraséas (31), sur la garantie de Munatius, intime ami de Caton, et qui passait avec lui sa vie. Caton avait une foule d'amis et d'admirateurs, entre lesquels on en distinguait quelques uns qui faisaient éclater, d'une manière plus marquée, leurs sentiments pour lui. De ce nombre était Quintus Hortensius, homme de bien et d'une très grande considération, qui, desirant avec ardeur d'être non seulement l'ami et le compagnon assidu de Caton, mais encore son allié, et de mêler, de quelque manière que ce fût, sa maison et sa race avec celles d'un homme si vertueux, lui demanda en mariage sa fille Porcia, déja mariée à Bibulus, dont elle avait eu deux enfants. Hortensius la regardait comme un excellent fonds dont il desirait d'avoir des fruits. Il avoua que, dans l'opinion des hommes, cette proposition devait paraître extraordinaire ; mais qu'à consulter la nature, il était aussi honnête qu'utile à la république qu'une femme belle, qui était à la fleur de l'âge, ne restât pas inutile, en laissant passer l'âge d'avoir des enfants, et qu'elle ne fût pas non plus à charge à son mari, et ne l'appauvrît pas en lui donnant plus

d'enfants qu'il ne voulait en avoir : qu'en communiquant ainsi les femmes aux citoyens honnêtes, la vertu se multiplierait, et deviendrait commune dans les familles; que, par le moyen de ces alliances, la ville se fondrait, pour ainsi dire, en un seul corps. « Si Bibulus, ajouta-t-il, veut absolu» ment conserver sa femme, je la lui rendrai dès » qu'elle sera devenue mère, et que par cette com» munauté d'enfants je me serai plus étroitement » uni à Caton et à Bibulus. » Caton lui répondit qu'il avait beaucoup d'attachement pour lui, et prisait fort son alliance; mais qu'il trouvait étrange qu'il voulût épouser sa fille, déja mariée à un autre (32). Alors Hortensius, changeant de langage, ne craignit pas de demander ouvertement à Caton sa femme Marcia, qui était encore en âge d'avoir des enfants, et en avait donné suffisamment à Caton. On ne peut pas dire qu'il fit cette seconde proposition parcequ'il crut que Caton n'aimait point sa femme; car sa grossesse actuelle était une preuve de son amour pour elle. Caton voyant la passion d'Hortensius, et son desir extrême d'avoir Marcia pour femme, ne refusa pas de la lui céder; mais il voulut avoir le consentement du père de Marcia. Philippe, qu'il alla consulter, et qui vit que Caton avait donné son consentement, ne refusa pas le sien; mais il ne voulut marier sa fille qu'en présence de Caton et il exigea qu'il signât le contrat (33). Cet événement est bien postérieur à l'époque de la vie de Caton, où je suis maintenant; mais comme je parlais des femmes de Caton, j'ai cru devoir prévenir l'ordre des temps.

XXX. César, voyant Lentulus et les autres conjurés punis du dernier supplice, craignit les imputations qu'on avait avancées contre lui dans le sénat; et, pour en éviter l'effet, il se mit sous la sauve garde du peuple, et attira à lui tous les membres vicieux et corrompus de la république, dont il se servit pour mettre le trouble partout. Caton, qui redouta son ascendant sur cette populace indigente, toujours prête à s'ameuter, persuada au sénat de la mettre dans ses intérêts, en lui faisant une distribution de blé, qui ne monta par an qu'à douze cent cinquante talents (34). Cette largesse, dictée par l'humanité, prévint les troubles dont la ville était menacée; mais bientôt Métellus, étant entré dans l'exercice de son tribunat, forma des assemblées séditieuses, et proposa une loi qui rappelait sur-le-champ Pompée en Italie, avec ses troupes, pour garder et protéger Rome, que les complots de Catilina jetaient dans le plus grand danger. Ce n'était qu'un prétexte spécieux : l'intention et le but de la loi étaient de mettre Pompée à la tête des affaires, et de l'investir d'une autorité absolue. Le sénat s'assembla; et Caton, au lieu de tomber sur Métellus avec sa violence ordinaire, lui fit des représentations douces et modérées; il descendit même jusqu'aux prières, loua la maison des Métellus, comme une de celles qui s'étaient toujours déclarées pour l'aristocratie. Métellus, dont cette modération n'avait fait qu'accroître l'audace, en prend droit de mépriser Caton, comme un homme que la peur faisait céder; il se permet les menaces les plus insolentes, les discours les plus audacieux, et déclare qu'il fera, malgré le sénat, tout ce qu'il avait résolu. Alors Caton, changeant de contenance, de ton et de langage, parle à Métellus avec beaucoup d'aigreur, et finit par protester que, tant qu'il vivrait, Pompée n'entrerait pas en armes dans Rome. Le sénat jugea que ni Caton ni Métellus ne se possédaient, et qu'ils ne faisaient point usage de leur raison. Métellus se conduisait en homme furieux, que l'excès de sa méchanceté portait à tout brouiller et à tout perdre : et Caton se laissait entraîner trop loin, par cet enthousiasme de vertu qui l'armait toujours pour la défense de la justice et de l'honnêteté.

XXXI. Le jour que le peuple devait donner ses suffrages sur cette loi, Métellus assembla sur la place ses esclaves, avec une troupe d'étrangers et de gladiateurs en armes, qu'il rangea comme en bataille. Il était soutenu par une grande partie du peuple, à qui l'espoir d'un changement faisait desirer le retour de Pompée. Enfin César, alors préteur, l'appuyait de tout son crédit. Caton avait pour lui les premiers d'entre les citoyens, qui partageaient toute son indignation, mais qui étaient, comme lui, plus exposés au danger, qu'ils ne pouvaient l'aider à le repousser. Toute sa maison était dans la crainte et dans l'abattement; quelques uns de ses amis passèrent la nuit auprès de lui sans prendre de nourriture, incertains du parti qu'ils devaient lui conseiller : sa femme et ses sœurs, en proie aux plus vives inquiétudes, fondaient en larmes. Pour lui, inaccessible à la crainte, il leur parlait à tous avec fermeté, et les consolait. Il soupa à son ordinaire, dormit profondément jusqu'au matin, que Minucius Thermus, l'un de ses collègues au tribunat, vint le réveiller. Ils se rendirent à la place, accompagnés de très peu de monde, et trouvèrent en chemin plusieurs personnes qui venaient au-devant d'eux, pour les avertir de se tenir sur leurs gardes.

XXXII. En arrivant sur la place, Caton s'arrêta; et voyant le temple de Castor et de Pollux environné de gens armés, les degrés occupés par des gladiateurs, et, sur le haut du temple, Métellus assis auprès de César, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « O l'homme audacieux et lâche, qui, » contre un homme nu et sans armes, a rassem» blé tant de gens armés! » En même temps il s'avança d'un pas ferme avec Thermus. Ceux qui

gardaient les degrés lui ouvrent le passage, mais ils le refusent à tous ceux qui le suivaient; et ce n'est qu'avec peine que Caton tirant Thermus par la main, le fait passer avec lui. Il va s'asseoir entre Métellus et César, pour les empêcher de se parler bas; ce qui les embarrassa tous deux. Les gens honnêtes, pleins d'admiration pour la fermeté, le courage et l'audace de Caton, s'approchent en lui criant de ne rien craindre, et s'exhortent les uns les autres à tenir ferme, à rester bien unis, et à ne pas abandonner la liberté, ni celui qui combat pour elle. Alors un greffier ayant pris la loi pour en faire la lecture, Caton l'en empêcha; Métellus la prit des mains du greffier, et se mit à la lire; mais Caton la lui arracha. Métellus, qui la savait par cœur, voulut la réciter. Thermus lui mit la main sur la bouche, et l'empêcha de parler. Enfin Métellus voyant l'obstination de ces deux hommes à lui résister, et s'apercevant que le peuple commençait à céder, emploie des moyens plus décisifs; il ordonne aux satellites qui étaient en armes autour du temple d'accourir à grands cris, afin de répandre partout la terreur. Cet ordre est exécuté, et le peuple se disperse; Caton demeure seul immobile, exposé à une grêle de pierres et de bâtons qu'on faisait pleuvoir sur lui d'en haut. Muréna, celui que Caton avait accusé d'avoir acheté les suffrages pour le consulat, ne l'abandonne pas dans ce danger; il le couvre de sa robe, crie à ceux qui lui jettent des pierres de s'arrêter; et, à force de représentations et de prières, il parvient à l'entraîner hors de la place, le tenant toujours entre ses bras, et le fait entrer dans le temple de Castor et de Pollux.

XXXIII. Métellus voyant la tribune déserte, et la place abandonnée par ses adversaires, ne doute plus du succès : il fait retirer ses gens armés, et s'avançant d'un air modeste, il propose au peuple d'autoriser la loi. Mais les défenseurs de Caton, revenus de leur effroi, accourent sur la place en jetant de grands cris qui annoncent leur confiance. A cette vue, le trouble et la frayeur s'emparent de Métellus et de ses partisans: persuadés que ceux du parti contraire ne montrent tant d'audace que parcequ'ils ont trouvé des armes, ils prennent eux-mêmes la fuite, sans qu'il en reste un seul sur la place. Caton, les voyant tous dispersés, revient à la tribune; il donne des louanges au peuple, l'encourage, et lui persuade de se ranger de son côté, et de prendre avec lui tous les moyens d'opprimer Métellus. Le sénat s'assemble à l'instant, ordonne de secourir Caton, et de s'opposer à une loi qui excitait la sédition dans Rome, et allait causer une guerre civile. Métellus montrait toujours la même opiniâtreté et la même audace; mais s'apercevant que la fermeté de Caton en impose à ses partisans, qui croient impossible de le vaincre, il court précipitamment sur la place, assemble le peuple, fait son possible pour exciter contre Caton la haine publique, en disant qu'il veut fuir la tyrannie de cet homme, et ne prendre aucune part à cette conspiration de Caton contre Pompée, dont la ville ne tarderait pas à se repentir, quand elle aurait rejeté ce grand homme. Métellus, au sortir de l'assemblée, part pour l'Asie, et va rendre compte à Pompée de ce qui venait de se passer. Caton s'attira la plus grande estime, pour avoir ainsi délivré Rome du pesant fardeau du tribunat de Métellus, et détruit en quelque sorte, dans sa personne, la puissance même de Pompée. Il se fit encore plus d'honneur en s'opposant au dessein qu'avait le sénat de noter Métellus d'infamie, et en obtenant par ses prières qu'on lui épargnât cet affront. Le peuple lui sut gré de traiter un ennemi avec tant de modération et d'humanité; de se contenter de l'avoir abattu par la force, sans vouloir encore lui insulter et le fouler aux pieds. Les gens sages jugèrent qu'il avait agi avec autant de prudence que d'utilité pour la république, en évitant d'irriter Pompée et de le pousser à bout.

XXXIV. Ce fut vers ce temps-là que Lucullus, revenant d'Asie, où Pompée semblait lui avoir enlevé toute la gloire de ses exploits, en l'empêchant de les terminer, se vit en danger d'être privé du triomphe. Caïus Memmius le chargea, devant le peuple, de plusieurs chefs d'accusation, moins par un sentiment de haine personnelle, que pour faire sa cour à Pompée. Mais Caton, excité à la fois et par son intérêt pour Lucullus, qui avait épousé sa sœur Servilie, et par l'injustice de cette opposition, résista fortement à Memmius, et se vit lui-même en butte aux calomnies et aux accusations; mais bravant toutes les imputations de ses ennemis, qui lui reprochaient d'avoir abusé tyranniquement du pouvoir de sa charge (35), il l'emporta sur Memmius, qu'il obligea de sortir de la lice et de se désister de ses accusations. Lucullus, après avoir obtenu l'honneur du triomphe, s'attacha plus que jamais à Caton, dont l'amitié lui parut le boulevart le plus assuré contre la puissance de Pompée. Celui-ci cependant revenait de ses expéditions, couvert de gloire; et persuadé, après la réception brillante qu'il avait reçue, et l'affection qu'on lui avait témoignée partout, que ses concitoyens ne pouvaient lui rien refuser, il envoya devant lui quelques personnes, pour demander au sénat de différer jusqu'à son arrivée les comices consulaires, afin qu'il pût y assister, et favoriser la poursuite de Pison. La plupart des sénateurs étaient disposés à le lui accorder; mais Caton s'y opposa, non qu'il crût que ce délai fût d'une grande conséquence; mais il voulait, en arrêtant cette première tenta-

tive, ruiner les espérances de Pompée. Et son opinion changea tellement les dispositions du sénat, que la demande fut rejetée.

XXXV. Ce refus affecta vivement Pompée, qui, sentant bien que, s'il n'avait Caton pour ami, il le trouverait souvent sur son chemin, manda auprès de lui Munatius, l'intime ami de Caton, et le pria de lui demander ses deux nièces, qui étaient en âge d'être mariées, l'aînée pour lui-même, et la seconde pour son fils. Suivant d'autres, ce ne fut pas ses nièces, mais ses propres filles, qu'il lui fit demander. Munatius en ayant fait la proposition à Caton, à sa femme et à ses sœurs, celles-ci, ne considérant que la grandeur et la dignité de Pompée, étaient ravies de cette alliance; mais Caton, sans prendre un moment de réflexion, frappé tout-à-coup des motifs de Pompée : « Allez, dit-il » à Munatius, allez promptement retrouver Pom» pée, et dites-lui que ce n'est point par les femmes » qu'on peut prendre Caton ; que je mets d'ailleurs » un grand prix à son amitié, et que, tant qu'il ne » fera rien que de juste, il trouvera en moi un at» tachement plus solide que toutes les alliances. » Mais je ne donnerai jamais à la gloire de Pompée » des ôtages contre ma patrie. » Les femmes furent mécontentes de ce refus; et ses amis mêmes blâmèrent la hauteur et l'incivilité de sa réponse. Mais bientôt après, Pompée, pour procurer le consulat à un de ses amis (56), fit distribuer de l'argent dans les tribus; et l'on ignora si peu cette corruption, que l'argent fut compté dans ses jardins mêmes. « Eh bien! dit alors Caton à sa femme et à ses » sœurs, voilà des actions dont il m'aurait fallu » partager l'infamie, si je m'étais allié avec Pom» pée. » Elles convinrent qu'il avait été plus sage qu'elles, en refusant cette alliance. Mais, à en juger par l'événement, Caton, en ne l'acceptant pas, commit une très grande faute : il obligea Pompée de se tourner du côté de César, et de faire un mariage qui, en réunissant la puissance de Pompée à celle de César, manqua de renverser l'empire même, et perdit au moins la république. Ce malheur ne serait peut-être jamais arrivé, si Caton, pour avoir trop craint des fautes légères de la part de Pompée, ne lui en eût pas laissé faire de plus considérables, en souffrant qu'il fortifiât la puissance de César; mais cela n'eut lieu que long-temps après (57).

XXXVI. Cependant il s'éleva une vive dispute entre Lucullus et Pompée, sur les ordonnances qu'ils avaient rendues dans le Pont; chacun voulait que les siennes prévalussent. Caton, qui vit l'injustice manifeste qu'on faisait à Lucullus, prit sa défense; et Pompée, ayant succombé dans le sénat, proposa, pour mettre le peuple dans son parti, de faire aux soldats une distribution de terres. Caton s'opposa encore à cette loi, et la fit rejeter. Alors Pompée s'unit à Clodius, le plus audacieux de tous les démagogues, et forma avec César une liaison dont Caton lui-même lui fournit le prétexte. César, qui arrivait de son gouvernement d'Espagne, voulait briguer en même temps le consulat et solliciter le triomphe; mais arrêté par une loi, qui obligeait les contendants aux charges d'être présents pour les solliciter, et ceux qui aspiraient au triomphe, de rester hors de la ville, il demandait au sénat de pouvoir briguer le consulat par ses amis. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder; mais Caton s'y opposa; et voyant que, pour faire plaisir à César, on finirait par y consentir, il parla tout le reste du jour, et empêcha le sénat de rien conclure. César donc, abandonnant le triomphe, entra dans Rome, rechercha l'amitié de Pompée, et poursuivit le consulat. A peine il l'eut obtenu, qu'il donna sa fille Julie en mariage à Pompée; et tous deux ayant formé une ligue contre la république, l'un proposa des lois pour distribuer des terres aux citoyens pauvres, et l'autre se présenta pour appuyer ces lois. Lucullus et Cicéron s'étant joints à Bibulus, l'autre consul, en arrêtaient la promulgation; Caton de son côté y opposait une plus grande résistance, parceque l'alliance de César et de Pompée lui était déja suspecte : persuadé que leur ligue n'avait aucun motif honnête, ce n'était pas, disait-il, la distribution de terres qu'il redoutait, mais la récompense qu'en demanderaient ceux qui, par ces largesses, flattaient et amorçaient le peuple. Le sénat pensait comme lui, et plusieurs autres citoyens honnêtes, indignés de l'étrange conduite de César, se joignirent à Caton; ils voyaient que les propositions faites par les plus insolents et les plus séditieux des tribuns, dans la vue de plaire au peuple, César les appuyait de tout le pouvoir consulaire, et s'insinuait ainsi, avec autant de honte que de bassesse, dans les bonnes graces de la multitude.

XXXVII. César donc et Pompée, redoutant de si puissants adversaires, eurent recours à la force; et d'abord ils firent insulter le consul Bibulus : lorsqu'il se rendait à la place publique, on lui jeta un panier de fumier sur la tête; ensuite la populace s'étant jetée sur ses licteurs, mit leurs faisceaux en pièces; on fit pleuvoir enfin dans la place une grêle de pierres et de traits, qui blessèrent plusieurs personnes, et obligèrent tous les autres de prendre la fuite. Caton se retira le dernier; il marchait lentement, tournait souvent la tête, et maudissait de pareils citoyens. César et Pompée, non contents d'avoir fait passer la loi, y ajoutèrent que le sénat la confirmerait; qu'il jurerait de la maintenir et de la défendre, malgré les oppositions qu'on pourrait y former, si l'on voulait s'y oppo-

ser. Ils décernaient en même temps de très grandes peines contre ceux qui refuseraient le serment. Ils jurèrent tous par nécessité, se souvenant de ce qui était arrivé à l'ancien Métellus, qui, n'ayant pas voulu faire le serment pour une loi semblable, fut banni de l'Italie, sans que le peuple fît rien pour l'empêcher (58). La femme et les sœurs de Caton, les larmes aux yeux, le conjuraient de céder, et de prêter le serment qu'on exigeait; ses parents et ses amis lui faisaient aussi les plus vives instances; mais ce fut surtout l'orateur Cicéron qui, par ses insinuations et ses conseils, lui persuada de jurer : il lui représenta qu'il n'était peut-être pas aussi conforme à la justice qu'il le croyait, de s'opposer seul à ce qui avait été généralement résolu; mais que de s'exposer à un péril évident pour changer ce qui était déja fait, et tenter une chose impossible, ce serait une folie, ou plutôt une fureur. « Le dernier des maux, ajouta » Cicéron, est d'abandonner, de livrer à la dis» crétion d'hommes pervers, une ville pour la» quelle vous avez tout fait, et de laisser croire » par-là que vous êtes bien aise de n'avoir plus de » combats à soutenir pour sa défense. Si Caton n'a » pas besoin de Rome, Rome a besoin de Caton; » tous ses amis en ont besoin; moi le premier, qui » suis en butte aux traits de Clodius, et qui le vois » marcher ouvertement contre moi, armé de toute » la puissance de son tribunat. » Caton, dit-on, amolli par ces discours et par les prières dont on les appuyait, soit chez lui, soit sur la place publique, se laissa forcer avec bien de la peine à aller faire ce serment; et à l'exception de Favonius, un de ses intimes amis, il s'y présenta le dernier.

XXXVIII. Enflé de cette victoire, César proposa une nouvelle loi pour partager aux citoyens pauvres et indigents presque toutes les terres de la Campanie. Caton seul osa s'opposer à cette loi; et César, l'ayant fait saisir par ses licteurs, le traîna de la tribune dans la prison, sans que Caton diminuât rien de sa liberté : au contraire, en marchant il ne cessait de parler contre la loi, et il exhortait le peuple à réprimer des hommes qui gouvernaient si mal. Le sénat le suivait, avec un air consterné; et la plus saine partie du peuple témoignait assez, par son silence, sa douleur et son indignation. César, qui s'aperçut de ce mécontentement, s'obstina néanmoins à le faire conduire en prison, dans l'espérance que Caton en appellerait au peuple et aurait recours aux prières. Mais quand il fut assuré que Caton n'en ferait rien, alors, vaincu par la honte et par l'indignité de son action, il envoya secrètement un des tribuns, pour tirer Caton des mains des licteurs. Tout ce qu'ils gagnèrent par ces lois et par ces largesses, ce fut de faire décréter à César, par le peuple qu'ils avaient mis dans leurs intérêts, le gouvernement pour cinq ans des deux Illyries et de toute la Gaule, avec quatre légions, quoique Caton ne cessât de leur prédire que par leurs décrets ils établissaient eux-mêmes la tyrannie dans la forteresse. On fit aussi, au mépris des lois, passer Publius Clodius, de la famille patricienne à laquelle il appartenait, dans une famille plébéienne; et il fut porté au tribunat, sur la promesse qu'il leur fit de se conduire en tout à leur gré, ne demandant pour cela d'autre récompense que le bannissement de Cicéron. Ils parvinrent encore à faire désigner consuls pour l'année suivante, Calpurnius Pison, beau-père de César, et Aulus Gabinius, homme tout dévoué à Pompée (59), comme l'assurent ceux qui ont connu sa vie et ses mœurs.

XXXIX. Parvenus ainsi à se rendre maîtres des affaires, dominants dans la ville par l'affection des uns et par la crainte des autres, Pompée et César n'en redoutaient pas moins Caton; ils ne pouvaient se dissimuler qu'ils n'avaient jamais eu l'avantage sur lui qu'avec beaucoup de difficultés et de peines : ce succès même était honteux, par le reproche humiliant qu'on pouvait leur faire de n'y être parvenus qu'à force ouverte; d'ailleurs Clodius ne se flattait pas de chasser Cicéron de Rome, tant que Caton y serait. Tout occupé de son projet, il fut à peine entré en charge, qu'il envoya chercher Caton, et lui dit que, le regardant comme celui des Romains dont la conduite était la plus pure, il voulait lui prouver qu'il avait réellement de lui cette opinion. « Bien des gens, continua-t-il, me de» mandent avec les plus vives instances de les en» voyer commander en Cypre; mais je vous crois » seul digne de ce gouvernement, et je me fais un » plaisir de vous y nommer. » Caton se récria que cette proposition était un piége et une injure, plutôt qu'une grace. « Eh bien! reprit Clodius » d'un ton fier et méprisant, puisque vous ne » voulez pas y aller de gré, vous irez de force. » Il se rendit aussitôt à l'assemblée du peuple, et y fit passer le décret qui envoyait Caton en Cypre. A son départ, il ne lui donna ni vaisseaux, ni troupes, ni officiers publics; mais seulement deux greffiers, dont l'un était un voleur et un scélérat, et l'autre un client de Clodius. Et comme si c'eût été une chose aisée que de chasser de Cypre le roi Ptolémée, il y fit joindre la commission de ramener dans Byzance ceux qui en avaient été bannis; il voulait le retenir hors de Rome le plus longtemps qu'il pourrait, ou du moins pendant tout son tribunat. Réduit à la nécessité d'obéir, Caton exhorta Cicéron, déja poursuivi par Clodius, à prévenir une sédition ou une guerre civile qui remplirait Rome de meurtres, et à s'absenter pour

un temps, afin d'être une seconde fois le sauveur de sa patrie.

XL. Caton, en attendant le jour de son départ, envoya devant lui en Cypre un de ses amis, nommé Canidius, pour engager Ptolémée à se retirer de cette île sans combat, et lui représenter qu'il ne manquerait jamais ni de richesses ni d'honneurs; que le peuple romain lui conférerait la grande-prêtrise de Vénus à Paphos (40). Pour lui, il s'arrêta à Rhodes pour y faire ses préparatifs et attendre la réponse de ce prince. Dans ce même temps, Ptolémée, roi d'Égypte (41), irrité d'un différend qu'il avait eu avec ses sujets, partit d'Alexandrie pour Rome, dans l'espérance que César et Pompée le ramèneraient en Égypte avec une puissante armée. Mais desirant de voir Caton, il députa vers lui un de ses officiers, ne doutant pas que dès que Caton le saurait à Rhodes, il ne vînt lui faire visite. Lorsque son messager arriva, Caton était par hasard dans sa garde-robe, et il répondit que si Ptolémée avait affaire à lui, il pouvait venir le trouver. Quand le roi entra, Caton n'alla pas au-devant de lui, il ne se leva pas de son siége, et après l'avoir salué comme un simple particulier, il le fit asseoir : cet accueil troubla Ptolémée, qui fut étonné de trouver, sous un extérieur si simple et si populaire, tant de sécheresse et de fierté dans les manières. Mais quand il eut commencé à l'entretenir de ses affaires, il l'entendit parler avec autant de bon sens que de franchise. Caton blâma la démarche qu'il voulait faire; il lui représenta quelle vie heureuse et tranquille il abandonnait, pour aller se mettre à Rome dans un véritable esclavage, s'exposer à des peines sans nombre, se livrer à la corruption et à l'avarice des hommes puissants de Rome, que l'Égypte tout entière, fût-elle convertie en or, pourrait à peine assouvir. Il lui conseilla de retourner dans son royaume, et de se réconcilier avec ses sujets; il lui offrit même de l'accompagner, et d'aller ménager avec lui ce raccommodement. Ce prince, rappelé, par ces remontrances, comme d'un état de délire ou de fureur, au bon sens et à la raison, frappé de la sagesse de Caton et de la vérité de ses conseils, était tout disposé à les suivre. Mais, entraîné par ses amis, il se rendit à Rome, où, la première fois qu'il se présenta à la porte d'un des magistrats, il eut bien à gémir d'avoir préféré un si mauvais conseil; et il reconnut le tort qu'il avait eu de rejeter, non l'avis d'un homme sage, mais l'oracle même d'un dieu.

XLI. Cependant Ptolémée, roi de Cypre, par un bonheur que Caton ne pouvait espérer, prit du poison, et se donna la mort. Comme il laissait des trésors immenses, Caton, qui voulait aller lui-même à Byzance, envoya en Cypre Brutus, fils de sa sœur, parcequ'il ne se fiait pas trop à Canidius. Après avoir remis les bannis en grace avec les Byzantins, et rétabli la concorde dans la ville, il revint en Cypre. Il y trouva des richesses prodigieuses et vraiment royales, en vaisselle d'or et d'argent, en tables précieuses, en pierreries, en étoffes de pourpre, qu'il fallut vendre, pour en retirer de l'argent. Jaloux de tout faire avec la dernière exactitude, et de porter ces effets à leur plus haute valeur, Caton assista lui-même à la vente, et tint compte de tout jusqu'à la plus petite somme; car il ne s'en tint pas aux formes ordinaires des encans : suspectant également les officiers, les crieurs, les enchérisseurs, et jusqu'à ses amis, il parlait en particulier à ceux qui mettaient les enchères, et les forçait de les porter plus haut; par ce moyen tout fut vendu à sa juste valeur.

XLII. Tous les amis de Caton furent très offensés de sa méfiance; surtout Munatius, qui vivait avec lui dans la plus grande intimité, et dont le ressentiment, presque implacable, fut porté si loin, que lorsque dans la suite César écrivit contre Caton, les détails que Munatius fournit sur cette vente firent la partie la plus amère de cette satire. Au reste, Munatius avoue que sa colère venait moins de cette méfiance que du peu d'égard que lui témoignait Caton, et de la jalousie qu'il avait conçue lui-même contre Canidius. Il publia un écrit dans lequel il se plaignait de Caton, et c'est celui que Thraséas a principalement suivi dans son histoire (42). Munatius y dit qu'arrivé le dernier en Cypre, on lui donna un logement que tout le monde avait dédaigné; que s'étant présenté à la porte de Caton, on lui en refusa l'entrée, parcequ'il faisait emballer quelques meubles avec Canidius; que s'en étant plaint sans aigreur, il reçut une réponse qui n'était rien moins que modérée. « Selon le sentiment de Théophraste, lui dit » Caton, une grande amitié produit souvent une » grande haine. Vous-même, parceque vous m'ai- » mez beaucoup, et que vous ne croyez pas que » j'aie pour vous les égards convenables, vous êtes » fâché contre moi; mais j'emploie Canidius plu- » tôt que les autres, parcequ'il a beaucoup d'ex- » périence et de fidélité, et qu'arrivé ici des » premiers, il a toujours conservé ses mains pu- » res (43). »

XLIII. Il paraît que Caton fit confidence à Canidius de l'entretien qu'il avait eu tête à tête avec Munatius, qui, en ayant été instruit, n'alla plus souper chez Caton, et ne se rendit pas même au conseil lorsqu'il y était appelé. Caton le menaça de le traiter en homme désobéissant, et de faire prendre chez lui des gages (44); Munatius n'en tint aucun compte, et repartit pour Rome, où il conserva long-temps son ressentiment. Mais après une con-

versation qu'eut avec lui Marcia, qui était encore dans la maison de Caton (45), il fut prié à souper avec elle chez Barca. Caton s'y rendit un peu tard; et comme tout le monde était déja placé, il demanda où il se mettrait : « Où vous voudrez, » lui répondit Barca. Il regarda de tous côtés, et dit qu'il se placerait auprès de Munatius. Ayant fait le tour de la table, il alla se mettre auprès de lui, et ne lui donna pas d'autre marque d'amitié pendant tout le souper. Mais peu de jours après, à la prière de Marcia, Caton lui écrivit qu'il voulait lui parler. Munatius, s'étant rendu chez lui dès le matin, fut retenu par Marcia jusqu'à ce que toutes les personnes qui étaient chez Caton fussent sorties. Caton, en entrant dans la chambre de Marcia, se jette au cou de Munatius, l'embrasse tendrement, et lui donne tous les témoignages d'une amitié véritable. Je me suis attaché à rapporter en détail toutes ces particularités, parcequ'elles ne servent pas moins à faire connaître le caractère et les mœurs des hommes dont j'écris la Vie, que les actions les plus importantes qu'ils ont faites en public.

XLIV. Caton avait retiré, de la vente faite en Cypre, près de sept mille talents [1]; et comme il craignait les dangers d'une longue navigation, il fit faire plusieurs petites caisses, qui contenaient chacune deux talents cinq cents drachmes [2]. Il fit attacher à chaque caisse une longue corde, au bout de laquelle on mit une grande pièce de liége, afin que, si le vaisseau venait à se briser, les pièces de liége indiquassent l'endroit où les caisses seraient tombées. Tout cet argent, à peu de chose près, arriva heureusement à Rome. Caton avait écrit avec soin, dans un double registre, tout ce qu'il avait reçu et dépensé dans ce voyage; mais il ne conserva ni l'un ni l'autre. L'un était entre les mains de Phylargire, son affranchi, qui, s'étant embarqué au port de Cenchrée (46), fit naufrage, et perdit le registre avec tous les ballots. Caton porta l'autre jusqu'à Corcyre, où il fit tendre ses tentes sur la place publique. La nuit, les matelots ayant allumé un grand feu, parcequ'il faisait un froid piquant, le feu prit aux tentes, qui furent brûlées avec le registre. Il est vrai que les officiers du roi de Cypre, qui de son vivant avaient la garde de ces richesses, étaient présents, et pouvaient fermer la bouche à ceux de ses ennemis qui auraient voulu le calomnier; mais Caton n'en fut pas moins sensible à cette perte, car, dans la confection de ces registres, il n'avait pas eu seulement en vue de prouver sa fidélité, il voulait surtout avoir la gloire de donner aux autres l'exemple de la plus sévère exactitude; et la fortune lui envia cette gloire.

[1] Environ trente-trois millions de notre monnaie.
[2] Environ dix mille quatre cent cinquante livres.

XLV. Dès qu'on sut à Rome qu'il approchait avec ses vaisseaux, tous les magistrats, les prêtres, le sénat en corps et la plus grande partie du peuple allèrent au-devant de lui le long du Tibre, dont les deux rives furent couvertes d'une foule immense; et sa flotte, en remontant ainsi la rivière au milieu de cette multitude innombrable de spectateurs, offrait l'image du plus superbe triomphe. Mais il montra dans cette occasion une fierté déplacée : au lieu de descendre et de faire arrêter son vaisseau à l'endroit même où il rencontra les consuls et les préteurs, il continua de voguer sur la galère royale à six rangs de rames, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut entré dans le port avec sa flotte. Quand le peuple vit porter à travers la place publique ces sommes immenses d'or et d'argent, il ne pouvait revenir de sa surprise : le sénat, s'étant assemblé, combla Caton d'éloges, et lui décerna une préture extraordinaire (47), avec le privilége d'assister aux jeux vêtu d'une robe bordée de pourpre. Caton refusa ces honneurs, et demanda seulement au sénat la liberté de Nicias, intendant du feu roi Ptolémée, dont il attesta les soins et la fidélité. Philippe, père de Marcia, était alors consul, et toute la dignité, toute la puissance consulaire rejaillirent en quelque sorte sur Caton; car l'autre consul ne le respectait pas moins pour sa vertu, que Philippe son beau-père ne l'honorait pour son alliance avec lui.

XLVI. Cependant Cicéron était revenu de l'exil auquel Clodius l'avait fait condamner; et comme il jouissait d'un grand crédit, il arracha du Capitole, en l'absence de Clodius, les tables que ce tribun y avait attachées, et qui contenaient tout ce qui s'était passé pendant son tribunat. Le sénat s'étant assemblé, Clodius y dénonça Cicéron, qui répondit que Clodius ayant été nommé tribun contre les lois, tout ce qu'il avait fait ou écrit pendant l'exercice de sa charge était nul, et devait être cassé. Mais Caton s'étant levé l'interrompit, et, prenant la parole, il convint que Clodius, durant son tribunat, n'avait rien fait de sain ni de bon; « Mais, ajouta-t-il, si l'on annulle tous les actes » qu'il a faits comme tribun, on cassera aussi tout » ce que j'ai fait en Cypre; et ma commission, » émanée d'un tribun créé contre les lois, deviendra illégale. La nomination de Clodius n'a pas » été une infraction aux lois, puisqu'elles l'autorisaient à passer d'une famille patricienne dans » une maison plébéienne : si, comme bien d'autres » tribuns, il a prévariqué dans l'exercice de sa » charge, il faut punir ses injustices, et ne pas les » faire retomber sur la charge même, qui n'a que » trop souffert de ses infractions aux lois. » Cicéron, irrité de ce discours, conserva long-temps du ressentiment contre Caton, qu'il ne regarda plus

comme son ami; mais enfin ils se réconcilièrent.

XLVII. Crassus et Pompée étant allés trouver César, qui avait repassé les Alpes, convinrent avec lui qu'ils demanderaient un second consulat pour l'année suivante, et qu'à peine entrés en charge, ils feraient décerner à César la prolongation, pour cinq autres années, de son gouvernement des Gaules; et à eux-mêmes les plus belles provinces, avec de puissantes armées et des fonds pour les entretenir. Cet accord fut une véritable conspiration, dont le but était de partager entre eux l'empire et de ruiner la république. Plusieurs citoyens honnêtes se préparaient à demander le consulat; mais quand ils virent Crassus et Pompée au nombre des candidats, ils cessèrent leur poursuite, à l'exception de Lucius Domitius, mari de Porcia, sœur de Caton, qui lui persuada de ne pas se retirer, et de n'avoir pas l'air de fuir un combat où il s'agissait moins du consulat que de la liberté de Rome. On commençait même à dire dans la plus saine partie du peuple, qu'on ne devait pas souffrir que César et Pompée, en réunissant ainsi leur puissance, rendissent trop pesante l'autorité du consulat, et qu'il fallait l'ôter à l'un des deux. Tous ceux qui étaient de cet avis s'étant déclarés pour Domitius, l'encouragèrent vivement à poursuivre sa demande, en l'assurant que la plupart des citoyens que la crainte forçait au silence lui donneraient leur suffrage. Pompée et Crassus, qui le craignirent, dressèrent une embuscade à Domitius, lorsqu'il descendait avant le jour au champ de Mars, précédé de flambeaux. Le premier esclave qui marchait devant lui pour l'éclairer reçut une blessure, dont il mourut; la plupart des autres ayant aussi été blessés prirent la fuite, excepté Domitius et Caton: ce dernier, quoique blessé au bras, retint son beau-frère, l'exhorta à tenir ferme, et à ne pas abandonner, tant qu'il leur resterait un souffle de vie, la défense de la liberté contre des tyrans qui, en s'élevant au consulat par de si grandes injustices, montraient assez quel usage ils feraient de leur puissance; mais enfin Domitius, n'osant braver plus long-temps un péril si évident, s'enfuit dans sa maison.

XLVIII. Pompée et Crassus furent donc nommés consuls; mais Caton, loin de perdre courage, se présenta pour la préture, afin que, n'étant plus simple particulier, il eût dans cette charge comme une forteresse d'où il combattrait toujours contre eux, et leur résisterait avec plus d'avantage. Les consuls, qui craignirent les suites de cette démarche, parcequ'ils sentaient bien que la préture, entre les mains de Caton, ferait tête au consulat, assemblèrent le sénat à la hâte; et à l'insu du plus grand nombre des sénateurs, ils firent décréter que ceux qui seraient désignés préteurs entreraient tout de suite en charge, sans attendre les délais prescrits (48), qui auraient laissé le temps de mettre en justice ceux de ces nouveaux magistrats qui seraient prévenus d'avoir acheté les suffrages. Ce décret assurant l'impunité aux candidats qui se seraient rendus coupables de cette corruption, ils mirent en avant pour la préture quelques uns de leurs amis et de leurs officiers, donnèrent eux-mêmes de l'argent pour acheter les voix, et présidèrent aux élections. Mais la vertu et la réputation de Caton allaient triompher de toutes ces intrigues; le peuple, plein de respect pour lui, croyait se déshonorer en vendant avec lâcheté, par ses suffrages, un homme que la ville eût dû acheter pour préteur. La première tribu qui fut appelée lui ayant donné sa voix, Pompée feignit d'avoir entendu tonner; et, à la faveur de ce mensonge honteux, il rompit sur-le-champ l'assemblée; car les Romains regardent le tonnerre comme un funeste présage, et ne ratifient jamais rien quand il paraît quelque signe céleste. Dans la suite, Crassus et Pompée ayant répandu beaucoup plus d'argent, et chassé du champ de Mars tous les citoyens honnêtes, parvinrent, à force de violences, à faire nommer préteur Vatinius, à la place de Caton. Ceux qui avaient donné leurs suffrages d'une manière si injuste et si contraire aux lois, en eurent, dit-on, tant de honte, qu'ils s'enfuirent aussitôt dans leurs maisons. Les autres s'étant réunis, et ayant témoigné toute leur indignation, un tribun du peuple, qui se trouvait là, tint sur le lieu même une assemblée du peuple; et Caton s'étant avancé, prédit, comme s'il eût été inspiré par quelque dieu, tous les malheurs qui allaient tomber sur la ville; il anima les citoyens contre Crassus et Pompée, qui, disait-il, se sentant coupables des plus grands crimes, et préparant le gouvernement le plus injuste, avaient craint un préteur tel que Caton, dont la fermeté aurait réprimé leurs pernicieux desseins. Lorsque après l'assemblée il s'en retourna chez lui, il fut reconduit par une plus grande multitude de peuple que n'en avaient jamais eu ensemble tous les préteurs désignés.

XLIX. Caïus Trébonius proposa de faire un décret pour distribuer les provinces aux consuls; il assignait à l'un l'Espagne et l'Afrique, à l'autre la Syrie et l'Égypte, avec le pouvoir d'attaquer et de soumettre, par terre et par mer, tous les peuples qu'ils voudraient. Les autres citoyens, n'espérant pas que leur résistance empêchât la loi de passer, n'y firent aucune opposition. Caton seul, étant monté à la tribune avant qu'on prît les voix, et ayant dit qu'il voulait parler, on eut bien de la peine à lui accorder deux heures: quand il eut employé ce temps à éclairer le peuple sur ses in-

térêts, à lui faire des remontraces, à prédire tout ce qui arriverait, on ne lui permit pas de continuer ; et comme il s'obstinait à rester dans la tribune, un licteur vint l'en arracher. Il ne laissa pas de crier toujours d'en bas avec force, et de se faire écouter de bien des gens qui partageaient son indignation : le licteur, l'ayant saisi une seconde fois, l'entraîna hors de la place. Mais cet officier l'eut à peine lâché, qu'il courut de nouveau vers la tribune ; et, criant encore avec plus de force, il exhortait les citoyens à le soutenir. Il répéta plusieurs fois cette invitation, de sorte que Trébonius, ne se possédant plus, ordonne au licteur de le conduire en prison ; mais la multitude l'ayant suivi pour écouter les discours qu'il continuait de tenir en marchant, la crainte obligea Trébonius de le relâcher ; et tout le jour se passa sans rien conclure. Le lendemain, les partisans des consuls ayant intimidé une partie des citoyens, et gagné les autres à prix d'argent ou par de belles promesses, employèrent la force des armes pour empêcher le tribun Aquilius de sortir du sénat, chassèrent de la place publique Caton, qui criait qu'il avait entendu le tonnerre, blessèrent plusieurs personnes, dont quelques unes moururent sur-le-champ ; et, par ces moyens odieux, ils firent passer le décret. Un grand nombre de citoyens, irrités de tant de violences, s'étant attroupés, allaient renverser les statues de Pompée ; mais Caton, qui survint, les en empêcha.

L. Quand ensuite on eut proposé la loi pour les provinces et les légions qu'on donnerait à César, Caton, au lieu de s'adresser au peuple comme auparavant, se tourna vers Pompée, et lui protesta qu'il se mettait lui-même sous le joug de César : qu'il ne s'en apercevait pas maintenant ; mais que lorsqu'il commencerait à en sentir tout le poids et à en être accablé, ne pouvant plus ni le supporter, ni s'en défaire, il le ferait retomber sur la ville ; qu'il se souviendrait alors des avertissements de Caton, et serait forcé de convenir que s'il les eût suivis, ils lui auraient été aussi utiles qu'ils étaient honnêtes et justes en soi. Il eut beau lui répéter plusieurs fois ces sages remontrances, Pompée n'y eut aucun égard, et poursuivit toujours ses projets. La confiance qu'il avait en sa prospérité et en sa puissance ne lui permettait pas de croire que César pût jamais changer. Caton, élu préteur pour l'année suivante, encourut le reproche d'avoir moins ajouté à l'éclat et à la dignité de cette magistrature par la sagesse de son administration, qu'il ne l'avait flétrie en se rendant nu-pieds et sans robe au tribunal, et présidant ainsi aux procès criminels des citoyens même les plus considérables. On a dit qu'il donnait ses audiences après dîner, lorsqu'il avait bien bu ; mais c'est une fausseté. Comme il voyait le peuple tout corrompu par les largesses de ceux qui aspiraient aux charges, et la plupart en faire un métier dont ils gagnaient leur vie, il voulut déraciner de la ville cette funeste maladie : il fit rendre dans le sénat un décret par lequel ceux qu'on aurait nommés aux charges, et qui ne seraient accusés par personne, étaient obligés de se présenter eux-mêmes devant les juges ; et, après avoir fait serment de dire la vérité, d'y rendre compte des moyens qu'ils avaient employés pour être élus. Ce décret le rendit odieux à ceux qui sollicitaient les magistratures, et plus encore à ceux qui vendaient leurs suffrages.

LI. Un matin qu'il se rendait à son tribunal, il fut assailli par une troupe de ces mécontents, qui, le suivant avec de grands cris, l'accablaient d'injures et lui jetaient des pierres. Tout le monde s'enfuit de l'audience ; et Caton lui-même, poussé, emporté par la foule, ne put gagner le tribunal qu'avec peine. Là, il se tint debout avec un visage ferme et un air de confiance qui en eurent bientôt imposé à ces mutins et apaisé le tumulte. Alors leur ayant parlé d'une manière convenable aux circonstances, il fut écouté tranquillement, et fit cesser entièrement la sédition. Les sénateurs ayant loué son courage : « Pour moi, leur dit Caton, je » ne vous loue point d'avoir laissé votre préteur » dans le danger, sans lui donner aucun secours. » Chacun de ceux qui briguaient les charges se trouvait dans une position critique ; il n'osait, par la crainte du décret, donner de l'argent au peuple ; d'un autre côté, il craignait qu'un de ses concurrents, venant à en donner, ne le supplantât. Ils s'assemblèrent donc, et convinrent entre eux de déposer chacun la somme de cent vingt-cinq mille drachmes (49) ; de faire ensuite les démarches pour les magistratures avec toute la droiture et toute la justice possibles, à condition que celui qui aurait violé la loi en achetant les suffrages, perdrait la somme déposée. L'accord ainsi fait, ils choisirent Caton pour dépositaire, pour témoin et pour arbitre. Ils passèrent chez lui le contrat, et lui apportèrent leur argent ; mais il refusa de le garder, et se contenta de prendre des cautions. Le jour de l'élection, Caton, placé près du tribun qui présidait les comices, et observant avec soin la manière dont on donnait les suffrages, s'aperçut qu'un de ceux qui avaient signé l'accord en violait la condition, et il ordonna sur-le-champ qu'on partageât entre les autres la somme convenue. Mais ses compétiteurs, en rendant justice à la droiture de Caton, en admirant son exactitude, refusèrent l'amende, et se crurent assez vengés du prévaricateur, par la honte qu'il avait d'être condamné par Caton.

LII. Cependant cette convention fut généralement blâmée, et l'envie se déchaîna contre Caton, qu'on accusait d'avoir voulu attirer à lui seul toute l'autorité du sénat, des magistrats et des juges. Il n'est point de vertu dont la constance et la gloire exposent plus à l'envie que la justice, parceque la confiance que le peuple prend en cette vertu lui assure une grande puissance. On ne se contente pas d'honorer la justice comme la valeur, ou de l'admirer comme la prudence; on aime encore l'homme juste, on se livre à lui avec une entière sécurité. On craint l'homme courageux, on se défie de l'homme prudent; on croit qu'ils doivent plutôt à la nature qu'à leur volonté les vertus qui les distinguent; on regarde la prudence comme une grande pénétration d'esprit, et le courage comme une force extraordinaire de l'ame; mais pour être juste, il suffit de le vouloir (50): aussi l'injustice est-elle le vice dont on rougit le plus, parcequ'il est inexcusable. La haine des grands contre Caton venait donc de l'opinion qu'on avait de sa justice, qui leur paraissait un reproche d'en manquer eux-mêmes. Pompée surtout, qui regardait la gloire de Caton comme la ruine de sa puissance, ameutait sans cesse des gens contre lui, pour l'accabler d'injures. De ce nombre était Clodius, cet ardent démagogue qui, s'étant réconcilié avec Pompée, déclamait continuellement contre Caton, l'accusait d'avoir dérobé beaucoup d'argent en Cypre, et de ne s'être déclaré l'ennemi de Pompée que parceque celui-ci avait refusé d'épouser sa fille.

LIII. Caton répondait à ces imputations que, sans avoir jamais pris de la république ni un cheval, ni un soldat, il lui avait rapporté de Cypre plus d'or et plus d'argent que Pompée ne lui en avait acquis par tant de guerres et de triomphes, après avoir bouleversé la terre entière; qu'il n'avait jamais desiré d'avoir Pompée pour gendre, non qu'il l'en crût indigne, mais parcequ'il n'avait pas les mêmes vues que lui pour le gouvernement. « Car, ajouta-t-il, lorsqu'au sortir de ma préture » on me décerna le commandement d'une province, » je le refusai; Pompée, au contraire, s'empare » de certaines provinces, et donne les autres à ses » amis. Tout récemment encore, il a prêté six » mille hommes à César pour la guerre des Gaules, » sans que César vous les ait demandés, sans que » Pompée ait cru avoir besoin de votre consentement; des troupes nombreuses, tant d'armes » et de chevaux, sont devenus des présents réciproques entre les particuliers. Pompée, satisfait » du titre de général et de chef absolu, distribue » aux autres les armées et les provinces, et se » tient lui-même dans la ville pour y diriger les » séditions, comme s'il présidait à des jeux publics, et pour y exciter sans cesse de nouveaux » troubles: il est évident que, par l'anarchie qu'il » veut introduire, il se prépare les voies à la monarchie. » C'est ainsi que Caton repoussait les attaques de Pompée.

LIV. Il avait pour ami Marcus Favonius, son partisan, aussi zélé qu'Apollodore de Phalère l'était autrefois de Socrate (51). Favonius fut tellement frappé du discours de Caton, que, sortant de l'assemblée tout hors de lui-même, et ne gardant aucune modération, il parut être dans une sorte d'ivresse et de fureur. Il se mit sur les rangs pour l'édilité, et fut refusé. Caton, qui le favorisait, s'aperçut que les tablettes des suffrages étaient toutes écrites de la même main; et ayant fait reconnaître la fraude, il en appela aux tribuns, et rendit ainsi l'élection nulle. Depuis, Favonius ayant été nommé édile, Caton partagea avec lui toutes les fonctions de sa charge, et en particulier il régla au théâtre la dépense des jeux que célébra Favonius. Il fit donner aux musiciens, non des couronnes d'or, comme les autres édiles; mais des couronnes d'olivier sauvage, comme aux jeux olympiques : au lieu des dons magnifiques qu'il était d'usage de faire, il distribua aux Grecs des poireaux, des laitues, des raves et des poires; aux Romains, des pots de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres et des fagots de bois. Les uns se moquaient de l'extrême simplicité de ces présents; d'autres en étaient charmés, et voyaient avec plaisir que Caton se relâchât de son austère rigidité, pour se prêter à ces amusements. Enfin Favonius lui-même s'étant jeté au milieu de la foule, et ayant pris place parmi les spectateurs, applaudissait à Caton, lui criait de donner des récompenses honorables aux acteurs qui jouaient bien leur rôle, et engageait les assistants à faire de même, en leur assurant qu'il avait donné tout pouvoir à Caton. Dans le même temps, Curion, un des collègues de Favonius, donnait dans un autre théâtre des jeux magnifiques; mais le peuple l'abandonna pour aller aux autres spectacles, où il s'amusait à voir Favonius assis parmi les spectateurs, et Caton présidant aux jeux. Le but de Caton, en cela, était de se moquer des folles dépenses qu'on faisait pour ces spectacles, de montrer qu'il fallait en faire un divertissement, et les accompagner d'une grace simple et naturelle, plutôt que de cet appareil et de cette magnificence qui jettent dans des soins et des embarras inutiles.

LV. Quelque temps après, Scipion, Hypséus et Milon briguèrent le consulat, non seulement par ces voies injustes devenues si ordinaires et si communes dans la république, la distribution d'argent et la corruption des suffrages; mais à force ouverte, par la voie des armes et des meurtres, par tous

ces moyens d'une audace et d'une témérité effrénées, qui tendaient à une guerre civile. Quelqu'un ayant proposé de charger Pompée de présider aux comices consulaires, Caton s'y opposa d'abord, en disant qu'il ne fallait pas que les lois tirassent leur sûreté de Pompée, mais que Pompée dût la sienne aux lois. Cependant, comme l'anarchie se prolongeait, que chaque jour trois armées assiégeaient la place, et que bientôt le mal allait devenir irremédiable, il jugea que, sans attendre l'extrême nécessité, il fallait, avec l'agrément du sénat, confier toutes les affaires à Pompée; et, en faisant du moindre des maux un remède aux plus grands, établir volontairement une espèce de monarchie, plutôt que de laisser régner une sédition qui finirait par la tyrannie. Bibulus donc, allié de Caton, ouvrit dans le sénat l'avis de nommer Pompée seul consul. « Par-là, dit-il, ou les affaires se ré» tabliront par l'ordre qu'il y mettra, ou la ville » sera assujettie à celui qui est le plus digne d'y » commander. » Caton se leva, et, contre l'attente de tout le monde, il adopta cet avis. « Il n'est pas » de domination, ajouta-t-il, qui ne soit préfé» rable à l'anarchie; j'espère que Pompée usera » modérément de son autorité, et que, dans les » conjonctures difficiles où nous nous trouvons, » il conservera une ville qu'on remet entre ses » mains. »

LVI. Pompée n'eut pas été plus tôt nommé seul consul, qu'il fit prier Caton de venir le trouver dans les jardins qu'il avait dans un des faubourgs de Rome. Caton s'y rendit; et Pompée le reçut avec les démonstrations de la plus vive amitié, le remercia de l'honneur qu'il lui avait procuré, le pria de l'aider de ses conseils, et de présider en quelque sorte à son consulat. « Dans ma conduite » précédente, lui répondit Caton, je n'ai point agi » par un sentiment de haine, ni dans ce que je » viens de faire, par un motif de faveur; je n'ai » consulté que l'intérêt de l'état : toutes les fois » que vous me demanderez conseil sur vos affaires » privées, je vous le donnerai volontiers; dans les » affaires publiques, quand même vous ne me le » demanderiez pas, je dirai toujours ce que je » croirai le meilleur; » et il le fit comme il l'avait promis. Pompée ayant proposé de faire une loi qui prononçât de nouvelles amendes et des peines considérables contre ceux qui auraient acheté les suffrages, il lui conseilla d'oublier le passé, et de ne s'occuper que de l'avenir. « Il n'est pas facile, » ajouta-t-il, de fixer le terme où s'arrêteraient » ces recherches sur les prévarications passées; » et si l'on établissait de nouvelles amendes contre » d'anciennes fautes, ce serait se rendre coupable » d'une grande injustice que de punir quelqu'un » en vertu d'une loi qu'il n'aurait pas transgres» sée. » Plusieurs des principaux de Rome, amis ou parents de Pompée, ayant été depuis traduits devant les tribunaux, Caton, qui le vit mollir et se relâcher en bien des choses, le reprit sévèrement, et le remit dans l'ordre. Pompée avait aboli, par une loi, l'usage ancien de louer publiquement les accusés pendant l'instruction du procès; cependant il fit lui-même l'éloge de Munatius Plancus (52), et l'envoya au tribunal le jour du jugement. Caton, qui était au nombre des juges, se boucha les oreilles, et empêcha qu'on ne lût ce témoignage. Munatius, après les plaidoyers pour et contre, récusa Caton; mais il n'en fut pas moins condamné. En général, Caton était pour les accusés un personnage embarrassant, qui leur donnait beaucoup d'inquiétude; ils n'auraient pas voulu l'avoir pour juge, et ils n'osaient le récuser. Plusieurs furent condamnés, par ce motif seul qu'en récusant Caton ils avaient paru se défier de la justice de leur cause; on reprochait à d'autres, comme un grand opprobre, de n'avoir pas voulu Caton pour juge.

LVII. Cependant César, qui avec ses légions faisait la guerre dans les Gaules, et en paraissait uniquement occupé, employait en même temps ses richesses et ses amis à acquérir du crédit et de l'autorité dans la ville. Déja les prédictions de Caton commençaient à réveiller Pompée, à lui faire voir, comme dans un songe, le péril qui le menaçait et qu'il n'avait jamais voulu croire. Mais comme il mettait beaucoup de paresse et de lenteur à lui résister et à prévenir ses desseins, Caton prit le parti de demander le consulat, dans l'intention d'arracher aussitôt les armes des mains de César, ou de découvrir les trames qu'il ourdissait contre la république. Il avait pour compétiteurs deux hommes très estimables, dont l'un, Sulpicius (53), devait en grande partie son avancement au crédit et à l'autorité de Caton, et parut aussi malhonnête qu'ingrat en disputant le consulat à Caton, qui pourtant ne s'en plaignit pas. « Faut-il s'étonner, » disait-il, qu'on ne cède pas à un autre ce qu'on » regarde comme le plus grand des biens? » Mais il fit ordonner par le sénat que les candidats solliciteraient eux-mêmes le peuple, et ne pourraient employer personne pour aller, à leur place, briguer les suffrages. Ce décret aigrit encore davantage les esprits contre Caton; le peuple se plaignit que par cette disposition il lui ôtait, non seulement le gain qu'il avait fait jusqu'alors, mais encore les moyens d'obliger, et le réduisait ainsi à la misère et au mépris. Aussi, comme il était peu propre à gagner la multitude en sollicitant pour lui-même, et qu'il aima mieux conserver la dignité de son caractère et de ses mœurs que d'acquérir celle du consulat, il voulut faire lui-même

ses sollicitations, sans permettre à ses amis de faire aucune de ces démarches qui flattent et gagnent le peuple ; et il fut refusé. Ces sortes de refus, outre la honte qu'ils causaient à ceux qui les avaient éprouvés, les jetaient encore pour plusieurs jours, eux, leurs parents et leurs amis, dans la tristesse et dans le deuil. Caton y fut si peu sensible, que le jour même il se fit frotter d'huile, alla jouer à la paume dans le champ de Mars, et après son dîner il se promena, suivant son usage, sur la place publique, sans souliers ni ceinture. Cicéron le blâme de ce que, dans un temps où les affaires demandaient un consul comme lui, il n'avait mis aucun soin ni aucune étude à gagner le peuple par des manières insinuantes, et que ce refus l'avait fait renoncer pour toujours au consulat, quoiqu'il eût demandé une seconde fois la préture qu'on lui avait d'abord refusée. Caton lui répondit que ce n'était pas de son propre mouvement, mais par un effet de la violence et de la corruption, que le peuple l'avait refusé pour la préture; que, dans la poursuite du consulat, il ne s'était rien passé de contraire aux lois ; qu'il ne pouvait donc se dissimuler que c'étaient ses mœurs qui déplaisaient au peuple, et qu'il n'était pas d'un homme de sens de les changer au gré des autres; ou en voulant les conserver, de s'exposer à de nouveaux refus.

LVIII. Cependant César, après avoir attaqué et soumis, au milieu des plus grands dangers, les nations belliqueuses de la Gaule, marcha contre les Germains, avec qui Rome avait fait un traité de paix, et leur tua trois cent mille hommes. A cette nouvelle, on demanda généralement de faire aux dieux un sacrifice d'actions de graces; mais Caton ouvrit l'avis de livrer César à ces peuples, envers lesquels il s'était rendu coupable d'une si grande perfidie, afin de n'en pas attirer la punition sur la ville. « Cependant, ajouta-t-il, sacrifions aux » dieux, pour les remercier de ce qu'ils ne font » pas retomber sur l'armée la folie et la témérité » du général, et qu'ils daignent épargner Rome. » César ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il écrivit au sénat une lettre pleine d'injures et d'accusations contre Caton. Après qu'on en eut fait la lecture, Caton se leva; et parlant sans colère, sans contention, avec beaucoup de sang-froid, et comme s'il eût préparé ce qu'il allait dire, il prouva que toutes ces imputations n'étaient que des injures ou plutôt des plaisanteries que César avait imaginées pour s'amuser. Ensuite, s'attachant à développer les desseins que César avait conçus depuis long-temps, à montrer le but auquel il tendait, et le faisant non en ennemi, mais en homme qui aurait été dans tous les secrets de la conjuration, il fit voir au sénat que ce n'étaient ni les Germains (54) ni les Gaulois qu'ils avaient à craindre, et que le bon sens tout seul leur montrait que c'était de César qu'ils devaient se défier. Ces réflexions frappèrent si vivement les sénateurs et les irritèrent tellement, que les amis de César se repentirent d'avoir, par la lecture de cette lettre, donné lieu à Caton de dire des choses très justes, et de faire contre César les accusations les mieux fondées. Il n'y eut rien d'arrêté dans le sénat; on y dit seulement qu'il serait à propos de donner un successeur à César; ses amis ayant demandé que Pompée posât aussi les armes, et se démît du commandement des provinces qu'il occupait, ou que César n'y fût pas obligé, Caton se récria avec force contre cette proposition ; il dit aux sénateurs qu'ils voyaient arriver ce qu'il leur prédisait depuis long-temps; que César marchait ouvertement à l'oppression de la république, et se servait pour cela des troupes qu'il avait obtenues de la ville, en la trompant par ses artifices. Mais il ne gagna rien hors du sénat ; le peuple voulait que César parvînt à la plus grande puissance ; et le sénat, qui pensait comme Caton, n'osa rien faire, par la crainte du peuple.

LIX. Cependant on apprit bientôt que César s'était emparé d'Ariminium, et qu'il marchait vers Rome avec son armée. Tous les yeux alors se tournèrent vers Caton; le peuple, et Pompée lui-même, avouèrent qu'il était le seul qui, dès le commencement, eût pressenti et annoncé les vues de César. « Si vous aviez cru, leur dit-il alors, ce que » je vous ai si souvent prédit, et que vous eussiez » suivi mes conseils, vous n'en seriez pas réduits » maintenant à tout craindre d'un seul homme, » et à mettre en un seul toutes vos espérances.— » Il est vrai, répondit Pompée, que Caton a tout » vu en prophète, et que j'ai agi en ami. » Caton conseilla au sénat de confier à Pompée la conduite des affaires. « C'est, dit-il, à ceux qui ont fait de » grands maux, de les réparer. » Mais Pompée, qui n'avait point d'armée qu'il pût opposer à César, et qui voyait le petit nombre de troupes qu'il avait levé lui témoigner peu d'ardeur, prit le parti de sortir de Rome. Caton, résolu de le suivre et de l'accompagner dans sa fuite, envoya le plus jeune de ses fils à Munatius, dans le pays des Bruttiens, et garda l'aîné auprès de lui. Et comme sa maison et ses filles exigeaient quelqu'un qui en eût soin, il reprit Marcia, qui était devenue veuve, et possédait une grande fortune qu'Hortensius lui avait laissée en mourant. C'est là surtout ce que César reproche à Caton dans le libelle qu'il a composé contre lui ; il l'accuse d'avoir aimé l'argent, et trafiqué de ses mariages par intérêt. « Car, dit-il, » s'il avait besoin d'une femme, pourquoi la cé» der à un autre? Et s'il n'en avait pas besoin,

» pourquoi la reprendre? Ne l'avait-il donnée à » Hortensius que comme un appât, en la lui prê» tant jeune, pour la retirer riche? » Mais, sur ces sortes d'imputations, il faut dire, avec la modération d'Euripide (55) :

> **Ce sont de vains propos; et quel plus grand outrage**
> **Que de dire qu'Alcide a manqué de courage?**

Car n'est-ce pas une aussi grande injure d'accuser Hercule de lâcheté, que Caton d'avarice? Si, sous d'autres rapports, il a commis une faute dans ce mariage, c'est une question à examiner. Après qu'il entrepris Marcia, et qu'il lui eut confié le soin de sa maison, il suivit Pompée; et depuis ce jour-là, dit-on, il ne se rasa plus ni les cheveux ni la barbe; il ne mit plus de couronne sur sa tête, et persévéra jusqu'à sa mort dans le deuil, l'abattement et la tristesse, gémissant sur les calamités de sa patrie, et ne changeant rien à son extérieur, que son parti fût vainqueur ou vaincu.

LX. La Sicile lui étant échue en partage, il se rendit à Syracuse. Là, ayant appris qu'Asinius Pollion, qui était dans le parti de César, venait d'arriver à Messine avec une armée, il envoya s'informer du motif de son passage. Pollion, de son côté, lui fit demander d'où venait ce changement dans ses affaires. Caton ayant su que Pompée avait abandonné entièrement l'Italie, et qu'il était campé à Dyrrachium : « Que les voies de la Pro» vidence divine, s'écria-t-il, sont obscures et im» pénétrables! Lorsque Pompée n'a mis dans sa » conduite ni raison, ni justice, il a toujours été » invincible; aujourd'hui qu'il veut sauver sa pa» trie, et qu'il combat pour la liberté, sa fortune » l'abandonne. » Il ajouta qu'il avait assez de troupes pour chasser Asinius de la Sicile; mais que sachant qu'il arrivait à cet officier une armée plus nombreuse que celle qu'il avait déja, il ne voulait pas ruiner cette île, en attirant la guerre dans son sein. Il conseilla aux Syracusains de s'attacher au parti le plus fort, afin de se conserver, et s'embarqua. Quand il fut auprès de Pompée, il n'eut jamais qu'un même avis : ce fut de traîner la guerre en longueur, dans l'espérance qu'on en viendrait enfin à un accommodement; il voulait prévenir une bataille où Rome, divisée contre elle-même, verrait nécessairement le parti le plus faible passé au fil de l'épée. Il persuada donc à Pompée et à ceux qui formaient son conseil d'empêcher qu'on ne pillât aucune ville qui fût soumise aux Romains, et qu'on ne fît périr aucun Romain hors du champ de bataille. Cet avis fit beaucoup d'honneur à Caton; et la bonté, l'humanité de Pompée grossirent considérablement son parti.

LXI. Envoyé ensuite en Asie pour seconder ceux qu'on avait chargés d'y rassembler des vaisseaux et des troupes, Caton mena avec lui sa sœur Servilie, et le fils encore enfant qu'elle avait eu de Lucullus; car depuis son veuvage elle avait toujours suivi son frère, et en se soumettant ainsi volontairement à la garde de Caton, en partageant assidument la fatigue de ses voyages et la frugalité de sa vie, elle avait beaucoup affaibli les bruits qui couraient de sa mauvaise conduite. Cependant César ne lui en reproche pas moins, dans son libelle, les déportements de sa sœur. Les lieutenants de Pompée n'employèrent Caton qu'à Rhodes, dont il attira les habitants à son parti; il leur confia sa sœur Servilie avec son fils, et retourna auprès de Pompée, qui avait déja rassemblé une puissante armée de terre et de mer. Ce fut surtout dans cette occasion que Pompée fit connaître ses intentions secrètes : d'abord il avait eu la pensée de donner à Caton le commandement de la flotte, composée de cinq cents vaisseaux de guerre, sans les frégates, les flûtes et les autres vaisseaux découverts, dont le nombre était infini; mais bientôt ayant fait réflexion, ou de lui-même, ou d'après le conseil de ses amis, que Caton, dans toute sa conduite politique, n'avait jamais eu d'autre but que de rendre la liberté à sa patrie, et que s'il se voyait maître d'une si grande puissance, le même jour qu'on aurait vaincu César, il voudrait faire poser les armes à Pompée et le soumettre au pouvoir des lois, il changea d'avis; et quoiqu'il en eût déja fait l'ouverture à Caton, il donna le commandement de la flotte à Bibulus.

LXII. Il n'en trouva pas Caton moins affectionné pour son service; on dit même que, dans un combat qui se donna devant Dyrrachium, Pompée exhortant ses troupes à se bien conduire, et chacun de ses capitaines en ayant fait autant par son ordre, ils furent écoutés froidement et en silence. Caton, s'étant présenté après tous les autres, leur exposa, autant que la circonstance le permettait, ce que la philosophie enseigne sur la liberté, sur la vertu, sur la mort et sur la gloire; il parlait avec beaucoup de véhémence, et ayant terminé son discours par une invocation aux dieux, comme présents au combat qu'on allait livrer, et témoins du courage avec lequel on défendrait la patrie, les soldats firent éclater tout-à-coup les plus vifs transports de joie; et il se fit un tel mouvement dans toute l'armée, dont ses discours avaient ranimé la confiance, que les capitaines, remplis d'espoir, se précipitèrent tête baissée au milieu du danger. Ils renversèrent l'ennemi et le défirent; mais la fortune leur enleva l'honneur d'une victoire complète, sans employer d'autre moyen que l'extrême précaution de Pompée, qui se défia de son bonheur, comme je l'ai écrit dans sa *Vie*. Tous les officiers se félicitaient de ce succès; Caton seul versait des

larmes sur sa patrie, et déplorait cette funeste et maudite ambition de régner, en voyant le champ de bataille jonché des corps de tant de bons citoyens, qui étaient tombés les uns sous le fer des autres. Après cette défaite, César se retira dans la Thessalie, où Pompée le suivit; il laissait à Dyrrachium une grande quantité d'armes et d'argent, avec plusieurs de ses parents et de ses alliés, à qui il donna Caton pour défenseur et pour capitaine, avec quinze cohortes seulement; car il le craignait et se méfiait de lui. Il savait que s'il perdait la bataille, personne ne lui serait plus fidèle que Caton; mais que s'il était vainqueur, Caton, tant qu'il serait présent, ne lui laisserait pas gouverner les affaires à son gré. Plusieurs autres personnes d'un rang distingué furent rejetées et laissées avec Caton à Dyrrachium.

LXIII. Sur la nouvelle de la déroute de Pharsale, Caton résolut, si Pompée avait péri, de ramener en Italie les troupes qu'il commandait, et de fuir ensuite lui-même, pour aller vivre le plus loin qu'il pourrait de la tyrannie; ou si Pompée vivait, de lui conserver fidèlement ses troupes. Il passa donc à Corcyre, où était l'armée navale; il y trouva Cicéron, et voulut lui céder le commandement, parcequ'il était personnage consulaire, et que lui-même n'avait été que préteur; mais Cicéron le refusa, et s'embarqua pour l'Italie. Caton voyant que le fils de Pompée, par une fierté et une arrogance très déplacées, voulait punir tous ceux qui abandonnaient l'armée, et qu'il allait d'abord mettre la main sur Cicéron, l'en reprit très vivement en particulier; et l'ayant ramené à des sentiments plus doux, il sauva évidemment Cicéron de la mort, et procura la sûreté des autres. Ses conjectures lui faisant croire que Pompée se serait retiré en Égypte ou en Afrique (56), et étant pressé de le rejoindre, il s'embarqua avec tout ce qu'il avait de troupes; mais avant que de mettre à la voile, il laissa, à tous ceux qui avaient peu d'ardeur pour le suivre, la liberté de s'en aller ou de rester. Arrivé en Afrique, il rencontra, pendant qu'il rangeait la côte, Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, qui lui apprit la mort de son père en Égypte. Caton et tous ses soldats en furent vivement affligés; et il n'y en eut pas un qui, voyant Pompée mort, voulût seulement souffrir qu'on lui parlât de reconnaître d'autre chef que Caton. Touché du sort de ces braves soldats, qui avaient donné tant de preuves de leur fidélité, il eut honte de les laisser seuls et sans secours dans une terre étrangère : il accepta donc le commandement, et passa à Cyrène, dont les habitants le reçurent avec plaisir, quoique peu de jours auparavant ils eussent fermé leurs portes à Labiénus.

LXIV. Là, ayant appris que Scipion, le beau-père de Pompée, avait été bien reçu par le roi Juba, et qu'Accius Varus, à qui Pompée avait donné le gouvernement de l'Afrique, y était aussi avec une armée, il prit le parti de les aller joindre. Comme on était alors en hiver, il prit la route par terre, après avoir rassemblé un grand nombre de mulets pour porter de l'eau, beaucoup de chariots et de provisions de vivres. Il menait aussi plusieurs de ces hommes appelés psylles (57), qui guérissent les morçures des serpents en suçant le venin, et qui par leurs enchantements magiques émoussent la fureur de ces animaux et les apprivoisent. Pendant les sept jours que dura cette marche, il fut toujours à la tête des troupes, sans jamais se servir de cheval, ni d'aucune bête de somme. Du jour qu'il apprit la déroute de Pharsale, il ne mangea plus qu'assis, et ajouta à son deuil ordinaire de ne se coucher que la nuit pour dormir (58). Après avoir passé l'hiver en Afrique, il se remit en marche avec son armée, qui était d'environ dix mille hommes. Il trouva les affaires de Scipion et de Varus en mauvais état; la mésintelligence et la division qui régnaient entre eux les obligeaient de faire la cour à Juba; et ce prince, enflé de ses richesses et de sa puissance, était d'une fierté et d'un orgueil insupportables. Lorsqu'il donna à Caton sa première audience, il fit placer son siége entre ceux de Caton et de Scipion. Mais Caton prenant son siége, le porta à côté de Scipion, qu'il mit ainsi au milieu, quoique Scipion fût son ennemi, et qu'il eût écrit contre lui un libelle rempli d'injures. Cependant, loin de lui savoir gré de ce trait de courage, on lui reproche d'avoir, en se promenant en Sicile avec Philostrate (59), mis ce philosophe au milieu, par honneur pour la philosophie. Mais, dans cette occasion, il sut réprimer l'arrogance de ce Juba, qui faisait de Scipion et de Varus ses satrapes, et il réconcilia ces deux généraux.

LXV. Tous les officiers l'invitèrent à prendre le commandement de l'armée; Scipion et Varus étaient les premiers à le lui céder : mais il répondit qu'il ne violerait pas les lois, dont la conservation était le seul motif de la guerre qu'on faisait à celui qui les avait violées; qu'il n'était que propréteur, et qu'il ne commanderait pas en présence d'un proconsul. Il est vrai que ce titre avait été donné à Scipion; et d'ailleurs son nom seul inspirait de la confiance aux troupes, qui ne doutaient pas qu'elles n'eussent du succès en Afrique, lorsqu'un Scipion y commanderait (60). Scipion se mit donc à la tête de l'armée; et d'abord, pour faire sa cour à Juba, il voulut faire égorger, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les habitants d'Utique (61), et raser la ville jusqu'aux fondements, parcequ'elle suivait le parti de César. Caton, indi-

gné de cette proposition, protesta hautement dans le conseil, et prit les dieux à témoin contre une pareille cruauté, dont il eut encore bien de la peine à garantir les habitants d'Utique. Enfin, à leur prière, et sur les instances mêmes de Scipion, il se chargea de garder cette ville, afin que de gré ou de force César n'en devînt pas le maître. Utique était d'une grande ressource pour ceux qui l'occupaient; elle était abondamment pourvue de tout, et Caton la fortifia encore davantage; car, outre qu'il y ramassa d'immenses provisions de blé, il répara les murailles, donna plus de hauteur aux tours, et l'environna d'un fossé profond, qu'il défendit par plusieurs forts dans lesquels il logea toute la jeunesse d'Utique, après l'avoir désarmée, et retint le reste des habitants dans la ville; il veilla avec le plus grand soin à ce qu'ils ne fussent ni pillés ni maltraités par la garnison romaine. Il envoya aussi à ceux qui étaient dans le camp des armes, de l'argent et du blé; en un mot, il fit de la ville d'Utique le magasin de l'armée.

LXVI. Le conseil qu'il avait auparavant donné à Pompée, il le donna encore alors à Scipion : c'était de ne pas livrer bataille à un ennemi plein de valeur et d'expérience, mais de traîner la guerre en longueur, et d'attendre le bienfait du temps, qui émoussait toute la vigueur de la tyrannie. Scipion, naturellement présomptueux, méprisa ce conseil, et reprocha même à Caton sa timidité, en lui demandant, dans une de ses lettres, s'il ne lui suffisait pas de se tenir tranquillement renfermé dans une ville bien fortifiée, sans vouloir empêcher les autres de saisir une occasion favorable pour exécuter courageusement ce qu'ils avaient résolu. Caton lui répondit qu'il était prêt de repasser en Italie avec les troupes qu'il avait amenées en Afrique, afin d'éloigner d'eux César, et de l'attirer sur lui-même. Scipion s'étant encore moqué de ces offres, Caton ne dissimula pas le regret qu'il avait de lui avoir cédé le commandement de l'armée; il voyait que Scipion conduirait mal cette guerre, et que quand même, contre toute apparence, il resterait vainqueur, il n'userait pas avec modération de la victoire envers ses concitoyens. Il reconnut alors, et il avoua à ses amis, que l'inexpérience et la présomption des chefs ne laissaient plus rien à espérer de bon de cette guerre; mais que si, par un bonheur inespéré, César était vaincu, il quitterait Rome, pour fuir la cruauté et l'inhumanité de Scipion, qui déja menaçait insolemment un grand nombre de Romains. Ce que Caton avait prévu se vérifia plus tôt qu'il ne l'attendait, car le soir même il arriva fort tard un courrier, qui, venu en trois jours du camp de Scipion, apportait la nouvelle qu'il s'était livré un grand combat près de la ville de Thapse (62), et que les affaires étaient perdues sans ressource : César, après une victoire signalée, s'était rendu maître des deux camps; Scipion et Juba avaient pris la fuite avec un petit nombre des leurs, et le reste de l'armée avait été taillé en pièces.

LXVII. La nouvelle de ce désastre, apportée au milieu de la nuit dans un temps de guerre, devait naturellement jeter le trouble dans la ville; les habitants en furent si effrayés, qu'ils eurent peine à se contenir dans leurs murailles. Mais Caton s'étant présenté à eux, arrêta ceux qu'il rencontra sur son chemin, et qui couraient de tous côtés, en poussant de grands cris; il les consola de son mieux, et s'il ne calma pas leur frayeur, il fit cesser du moins l'étonnement et le trouble, en leur disant que la défaite n'était peut-être pas aussi grande qu'on le disait, et que presque toujours on exagérait les mauvaises nouvelles. Ses représentations apaisèrent enfin le tumulte. Le lendemain, à la pointe du jour, il fit publier que les trois cents citoyens qui composaient son conseil, et qui tous étaient des Romains que le négoce ou la banque avaient attirés en Afrique, s'assemblassent dans le temple de Jupiter, avec tous les sénateurs qui étaient à Utique, et leurs enfants. Pendant que l'assemblée se formait, il se rendit lui-même au lieu indiqué, sans avoir l'air agité, et avec une contenance aussi ferme que s'il n'était rien arrivé de fâcheux; il tenait dans sa main un livre qu'il lisait en marchant; c'était un état des armes, des machines de guerre, des arcs, des provisions et des troupes qui étaient dans Utique. Quand ils furent tous assemblés, il adressa d'abord la parole aux trois cents, loua le zèle et la fidélité qu'ils avaient montrés en servant si utilement l'état de leurs biens, de leurs personnes et de leurs conseils. Il les exhorta à ne pas perdre toute espérance, et à ne point se séparer, pour chercher à fuir chacun de son côté. « Si vous restez tous unis, leur dit-il, César vous » méprisera moins, dans le cas où vous voudriez » continuer la guerre : si vous préférez le parti de » la soumission, vous en serez bien mieux trai» tés. Examinez donc ce que vous avez à faire : je » ne blâmerai aucun des deux partis; si vos sen» timents changent avec la fortune, je n'attribue» rai ce changement qu'à la nécessité. Voulez-vous » faire tête au malheur, et braver les plus grands » périls pour défendre votre liberté? je louerai, » j'admirerai même cet effort de vertu, et je » m'offre à combattre à votre tête, jusqu'à ce que » vous ayez éprouvé la dernière fortune de votre » patrie. Cette patrie n'est ni Utique, ni Adru» mette (63), c'est Rome seule, que vous avez sou» vent vue se relever, par sa propre grandeur, de » chutes bien plus funestes. Il vous reste encore » plusieurs moyens de pourvoir à votre sûreté; et

» le plus grand sans doute, c'est de continuer la » guerre contre un homme que la nécessité des af- » faires entraîne à la fois de plusieurs côtés. L'Es- » pagne, révoltée contre lui, a embrassé le parti » du jeune Pompée. Rome elle-même n'a pas en- » core subi un joug auquel elle n'est pas accoutu- » mée; elle s'indigne et se cabre contre la servi- » tude, prête à se soulever au moindre changement. » Au lieu de fuir le danger, instruisez-vous par » l'exemple de votre ennemi lui-même, qui, pour » commettre les plus grandes injustices, prodigue » tous les jours sa vie, sans avoir, comme vous, » pour terme d'une guerre dont le succès est incer- » tain, ou la plus heureuse vie si vous êtes vain- » queurs, ou la mort la plus glorieuse si vous » succombez. Il faut donc que vous en délibériez » entre vous, en priant les dieux que, pour prix » de la vertu et du zèle que vous avez fait paraître » jusqu'à présent, ils vous inspirent la résolution » qui vous sera la plus avantageuse. »

LXVIII. Caton, par ce discours, ranima la confiance de quelques uns d'entre eux; le plus grand nombre, voyant son courage, sa générosité et son humanité pour eux, oublièrent presque le danger de leur situation présente; et, le regardant comme le seul chef qui fût invincible et supérieur à tous les accidents de la fortune, ils le conjurèrent d'user comme il le jugerait à propos de leurs personnes, de leurs biens et de leurs armes; persuadés qu'il valait mieux mourir en lui obéissant, que de sauver leur ville en abandonnant un chef d'une vertu si parfaite. Quelqu'un ayant proposé de rendre la liberté aux esclaves, le plus grand nombre approuva cet avis; Caton s'opposa à une proposition qu'il ne trouvait ni juste, ni légitime; il dit que si les maîtres voulaient les affranchir, il recevrait volontiers dans ses troupes ceux qui seraient en âge de porter les armes. Plusieurs le promirent; et Caton, ayant ordonné qu'on enregistrât ceux qui en faisaient l'offre, se retira. Mais peu de temps après il reçut des lettres de Juba et de Scipion; Juba, caché dans une montagne avec peu de monde, lui demandait quelle résolution il avait prise. « Si vous devez abandonner Utique, » lui disait-il, je vous attendrai; si vous voulez en » soutenir le siége, j'irai vous joindre avec une ar- » mée. » Scipion, qui était à l'ancre au-dessous d'un cap voisin d'Utique, attendait aussi quel parti Caton prendrait.

LXIX. Caton fut d'avis de retenir les courriers qui avaient apporté ces lettres, jusqu'à ce qu'il fût assuré de la résolution que prendrait le conseil des trois cents. Les sénateurs de Rome avaient montré la plus grande ardeur, et, après avoir affranchi leurs esclaves, ils les avaient enrôlés. Mais les trois cents, qui tous faisaient le commerce maritime ou la banque, et dont la principale richesse consistait dans leurs esclaves, ne se souvinrent pas longtemps des discours de Caton, et les laissèrent promptement s'écouler de leur esprit. Il est des corps qui perdent la chaleur aussi facilement qu'ils la reçoivent, et qui se refroidissent dès qu'on les éloigne du feu; de même ces marchands étaient échauffés et embrasés par la présence de Caton; mais lorsque, éloignés de lui, ils étaient laissés à leurs propres réflexions, la crainte de César bannissait de leur cœur le respect qu'ils avaient pour Caton, et leur penchant à la vertu. « Car, disaient- » ils, qui sommes-nous? et à qui refusons-nous » d'obéir? n'est-ce pas à César, entre les mains » duquel est aujourd'hui toute la puissance ro- » maine? Aucun de nous n'est ni un Scipion, ni » un Pompée, ni un Caton; et, dans un temps où » tout le monde cède à la terreur et se rabaisse » beaucoup plus qu'il ne convient, nous voulons » combattre pour la liberté de Rome, et, renfermés » dans Utique, soutenir la guerre contre un général » devant qui Caton et Pompée ont pris la fuite, » en lui abandonnant toute l'Italie. Nous affran- » chissons nos esclaves, pour les enrôler contre » César; et nous-mêmes, nous n'avons de liberté » qu'autant qu'il plaît à César de nous en laisser. » Revenons donc de notre égarement, voyons ce » que nous sommes; et pendant qu'il en est temps » encore, ayons recours à la clémence du vain- » queur, et prions-le de nous recevoir. » Tels étaient les discours des plus modérés d'entre les trois cents; mais le plus grand nombre épiaient l'occasion de se saisir des sénateurs, dans la pensée que s'ils pouvaient les livrer à César, ils apaiseraient plus facilement sa colère.

LXX. Caton soupçonna d'abord ce changement, mais il ne voulut pas en avoir la conviction; il écrivit à Scipion et à Juba de se tenir éloignés d'Utique, parcequ'il se défiait des trois cents; et il renvoya les courriers chargés de ses lettres. Les gens de cheval qui s'étaient sauvés de la bataille, et dont le nombre était assez considérable, s'étant approchés d'Utique, députèrent à Caton trois d'entre eux. Ils ne lui apportaient pas une résolution unanime de toute leur troupe : les uns voulaient aller trouver Juba; les autres préféraient de se rendre auprès de Caton; d'autres enfin craignaient d'entrer dans Utique. Caton, instruit de cette diversité de sentiments, chargea Marcus Rubrius de veiller sur les trois cents, d'employer la douceur, et non la force, pour avoir les signatures de ceux qui voudraient affranchir leurs esclaves. Lui-même, prenant tous ceux qui étaient membres du sénat, sortit de la ville, et alla s'aboucher avec les officiers de cette cavalerie. Il les conjura de ne pas abandonner tant de sénateurs romains, de ne pas choisir

Juba pour leur chef, plutôt que Caton; de pourvoir tous au salut commun, en entrant dans Utique, ville qui n'était pas facile à prendre d'emblée, et qui avait des munitions et des vivres pour plusieurs années. Les sénateurs leur firent la même prière, les larmes aux yeux; et les officiers étant allés parler à leur troupe, Caton s'assit avec les sénateurs sur une éminence, pour attendre la réponse. Dans ce moment il voit arriver Rubrius tout en colère, qui se plaint que les trois cents se sont mutinés, qu'ils jettent le trouble et le désordre dans la ville, et qu'ils cherchent à en soulever les habitants. Les sénateurs, perdant alors tout espoir, fondent en larmes et déplorent leur malheur. Caton les exhorte à prendre courage, et envoie dire aux trois cents d'attendre encore quelque temps. Cependant les officiers de la cavalerie reviennent avec une réponse très dure. « Ils n'avaient pas besoin, disaient-» ils, de se mettre à la solde de Juba; et ils ne » craignaient pas César, tant qu'ils seraient com-» mandés par Caton: mais il leur paraissait dange-» reux de s'enfermer dans une ville dont les habi-» tants étaient Phéniciens, nation naturellement » si inconstante. Ils sont tranquilles maintenant; » mais dès que César arrivera, ils conspireront » contre nous, et nous livreront à lui. Si Caton de-» sire que nous nous incorporions dans ses trou-» pes pour faire la guerre de concert, il faut qu'il » chasse ou qu'il égorge tous les habitants d'Uti-» que, et qu'alors il nous appelle dans une ville » qui n'aura plus d'ennemis ni de Barbares. » Caton trouva de la cruauté et de la barbarie dans ces propositions; cependant il répondit avec douceur qu'il en délibérerait avec les trois cents, et il rentra dans la ville pour leur parler. Mais, malgré le respect qu'ils avaient pour lui, ils ne cherchèrent plus de détours et de défaites, et lui déclarèrent nettement qu'ils ne souffriraient pas qu'on voulût les forcer à combattre contre César; qu'ils ne le pouvaient, ni ne le voulaient. Quelques uns même disaient tout bas qu'il fallait retenir les sénateurs dans la ville, jusqu'à l'arrivée de César; mais Caton fit semblant de ne pas l'entendre, d'autant qu'il avait l'oreille un peu dure.

LXXI. Cependant on vint lui annoncer que les cavaliers s'en allaient. Caton, qui craignit, de la part des trois cents, quelque violence contre les sénateurs, se leva, et courut avec ses amis vers ces cavaliers: comme ils étaient déja loin, il prit un cheval, et se mit à les suivre. Ils furent charmés de le voir, le reçurent avec plaisir au milieu d'eux, et l'exhortèrent à se sauver avec eux. On assure que Caton, les larmes aux yeux, les conjura de sauver ces sénateurs: il leur tendait les mains, il faisait même tourner bride à quelques uns, et saisissait leurs armes; il obtint enfin qu'ils resteraient ce jour-là, pour assurer la retraite des sénateurs. Lorsqu'il fut rentré avec eux dans la ville, il plaça les uns aux portes, et remit aux autres la garde de la citadelle. Alors les trois cents, craignant qu'on ne les punît de leur changement, envoyèrent prier Caton de venir les trouver; mais les sénateurs, l'enfermant au milieu d'eux, ne voulurent pas l'y laisser aller, et protestèrent qu'ils n'abandonneraient pas leur protecteur, leur sauveur, à des perfides et à des traîtres. Car la vertu de Caton était alors universellement reconnue; elle lui avait attiré l'admiration et l'amour de tous ceux qui étaient dans Utique, et qui ne voyaient, dans toutes ses actions, ni artifice, ni fausseté. Résolu depuis long-temps de se tuer, il ne s'en donnait pas moins les plus grandes peines et les plus grands tourments, jusqu'à éprouver pour les autres la douleur la plus vive, afin qu'après avoir pourvu à leur sûreté, il pût tranquillement se délivrer de la vie; car son impatience de mourir ne pouvait se cacher, quoiqu'il n'en laissât échapper aucun signe.

LXXII. Il eut donc égard au desir des trois cents, et après avoir rassuré les sénateurs, il alla seul les trouver. Ils le remercièrent d'abord de sa complaisance, le prièrent de les employer, et d'avoir en eux toute confiance. Ils ajoutèrent que s'ils n'étaient pas tous des Catons, et n'avaient pas son courage, il devait compatir à leur faiblesse; que, résolus de députer vers César pour lui demander grace, il serait le premier pour qui ils la solliciteraient; que s'ils ne pouvaient l'obtenir, ils la refuseraient pour eux-mêmes, et combattraient pour l'amour de lui jusqu'à leur dernier soupir. Caton les remercia de leur bonne volonté, et leur conseilla de députer au plus tôt vers César, pour assurer leur vie. « Mais, » ajouta-t-il, ne lui demandez rien pour moi; c'est » aux vaincus qu'il convient d'avoir recours aux » prières, c'est aux coupables à demander pardon. » Pour moi, non seulement j'ai été invincible toute » ma vie, mais encore j'ai vaincu tant que je l'ai vou-» lu, et j'ai toujours été supérieur à César en justice » et en honnêteté. C'est lui qui est véritablement » vaincu et pris dans ses paroles; car ses desseins » criminels contre sa patrie, qu'il a toujours niés, » sont aujourd'hui publiquement reconnus. »

LXXIII. Après avoir ainsi parlé aux trois cents, il se retira; et apprenant que César était en marche avec toute son armée: « Eh! quoi, dit-il, César » nous traite donc en hommes? » Et se tournant vers les sénateurs, il leur conseilla de ne plus différer, et de pourvoir à leur retraite pendant que la cavalerie était encore dans Utique. Il fit fermer toutes les portes, excepté celle qui menait au port, distribua des vaisseaux à toutes les personnes qui lui étaient attachées, veilla à ce que tout se passât avec ordre, empêcha les injustices, prévint la con-

fusion et le trouble, et fit donner à ceux qui étaient pauvres des provisions pour leur voyage. Cependant Marcus Octavius[1] arrive à la tête de deux légions, et, s'étant campé assez près d'Utique, il envoie un de ses officiers à Caton, pour régler avec lui la manière dont ils partageraient entre eux le commandement. Caton ne donna aucune réponse; mais s'adressant à ses amis : « Faut-il s'étonner, » leur dit-il, que nos affaires soient dans un si » funeste état, lorsque cette ambition de commander » survit en quelque sorte à notre perte? » Dans ce moment même on vint lui dire que les cavaliers, en partant, pillaient les biens des habitants d'Utique, et les emportaient comme des dépouilles ennemies. Il y court aussitôt; et ayant atteint les premiers, il leur arrache leur butin. A l'instant chacun des autres abandonne ce qu'il avait pris, et tous, couverts de confusion et de honte, se retirent les yeux baissés et en silence. Caton ayant assemblé tous les habitants d'Utique, les supplie de ne pas irriter César contre les trois cents, mais de travailler tous au salut commun. Ensuite, étant retourné au port pour veiller à l'embarquement de ceux qui partaient, il embrasse ceux de ses amis et de ses hôtes qu'il avait pu déterminer à fuir, et les conduit jusqu'à leur vaisseau. Pour son fils, il ne lui conseilla pas de s'en aller, et ne crut pas devoir le presser de se séparer de son père.

LXXIV. Il y avait parmi les amis de Caton un jeune homme, nommé Statyllius, qui se piquait d'un grand courage, et voulait imiter l'impassibilité de Caton. Pressé de partir avec les autres, parcequ'il était connu pour ennemi de César, il le refusa constamment. Caton alors, se tournant vers le stoïcien Apollonides et Démétrius le péripatéticien: « C'est à vous, leur dit-il, à guérir l'enflure de ce » jeune homme (64), à lui faire connaître ce qui » lui est plus utile. » Cependant il conduisit tous les autres à leur vaisseau, écouta ceux qui avaient quelque chose à lui demander, et employa à cette occupation toute la nuit et une grande partie du lendemain. Lucius César, parent du vainqueur, avait été choisi pour aller intercéder en faveur des trois cents; il vint prier Caton de lui composer un discours qui pût intéresser César pour eux. « Car, » ajouta-t-il, quand je parlerai pour vous, je me » ferai gloire de baiser ses mains et d'embrasser » ses genoux. » Mais Caton le lui défendit. « Si je » voulais, lui dit-il, devoir la vie au bienfait de » César, j'irais moi-même le trouver seul : mais » je ne veux pas tenir d'un tyran ce qu'il ne doit » qu'à des injustices; et c'en est une de sa part » que de donner la vie comme maître à ceux qu'il » n'a pas le droit de commander. Mais si vous » voulez, voyons ensemble ce que vous direz pour » obtenir le pardon des trois cents. » Il en conféra quelque temps avec Lucius; et quand il fut sur le point de partir, il lui recommanda son fils et ses amis; après l'avoir conduit et lui avoir fait ses adieux, il rentra dans sa maison, appela auprès de lui son fils et ses amis, les entretint de divers objets, et conseilla surtout à son fils de ne jamais se mêler du gouvernement. « Les affaires, lui dit- » il, ne permettent pas de s'en occuper d'une ma- » nière digne de Caton; et il serait honteux de » s'en mêler autrement. » Sur le soir il alla se baigner; et comme il était dans le bain, il se souvint de Statyllius, et s'écria : « Eh bien! Apollonides, » vous êtes donc parvenu à ôter à Statyllius cette » fierté dont il se piquait, et il est parti sans me » dire adieu? — Comment! lui dit Apollonides, » nous avons disputé long-temps ensemble, et il » est plus fier, plus inflexible que jamais; il dé- » clare qu'il restera, et qu'il fera tout ce que vous » ferez. — C'est ce qu'on verra bientôt, » reprit Caton en souriant.

LXXV. Après le bain, il soupa avec une compagnie nombreuse, mais assis, comme il avait toujours fait depuis la bataille de Pharsale, ne s'étant couché que la nuit pour dormir. Il avait à souper ses meilleurs amis et les magistrats d'Utique. Après le repas, on se mit à boire, et on entama une conversation aussi agréable que savante, où l'on traita successivement plusieurs matières philosophiques; elle finit par une discussion de ces dogmes qu'on appelle les paradoxes des stoïciens : par exemple, que l'homme de bien est seul libre, et que tous les méchants sont esclaves (65). Le philosophe péripatéticien ne manqua pas de s'élever contre ce dogme (66); mais Caton l'ayant contredit avec beaucoup de force, et d'un ton de voix plus rude que de coutume, poussa si loin la dispute, que personne ne put douter qu'il n'eût résolu de mettre fin à sa vie, pour se délivrer de la situation pénible où il se trouvait. Aussi, quand il eut cessé de parler, voyant tous les convives dans le silence et dans la tristesse, il s'occupa de les rassurer, et d'éloigner d'eux ce soupçon. Il remit la conversation sur les affaires présentes, témoigna de l'inquiétude et de la crainte pour ceux qui s'étaient embarqués, et ne parut pas moins en peine pour ceux qui, s'en allant par terre, avaient à traverser un désert sauvage et sans eau.

LXXVI. Lorsqu'il eut congédié ses convives; il se promena quelque temps avec ses amis, comme il avait coutume de faire après le souper. Il donna aux capitaines qui commandaient la garde les ordres que les circonstances exigeaient; et quand il se retira dans sa chambre, il embrassa son fils, et chacun de ses amis en particulier; et en leur

[1] Il avait commandé la flotte de Pompée.

donnant des témoignages d'amitié plus marqués qu'à l'ordinaire, il renouvela leurs soupçons sur ce qu'il avait résolu de faire. Quand il fut dans son lit, il prit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, et après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au-dessus de son chevet ; et n'y voyant pas son épée suspendue (car son fils l'avait enlevée pendant le souper), il appela un de ses esclaves, et lui demanda qui lui avait ôté son épée. L'esclave n'ayant rien répondu il reprit sa lecture; et après avoir laissé passer quelque temps, pour ne montrer ni empressement ni impatience d'avoir son épée, et seulement pour savoir où elle était, il commanda qu'on la lui apportât. Il s'écoula assez de temps pour qu'il eût achevé sa lecture, et on ne lui avait pas encore apporté son épée. Il appela donc ses esclaves l'un après l'autre, et d'un ton de voix très haut il la leur demanda; il donna même un si furieux coup de poing sur le visage d'un de ses esclaves, que sa main en fut tout ensanglantée; et il s'écria avec beaucoup d'emportement que son fils et ses esclaves voulaient le livrer sans armes entre les mains de son ennemi.

LXXVII. Son fils fondant en larmes entre avec ses amis, et se jetant au cou de son père, il déplore son malheur, et le conjure de conserver sa vie. Caton s'étant levé sur son séant, et jetant sur lui un regard sévère : « Quand et en quel lieu, lui » dit-il, m'a-t-on vu donner, sans m'en aperce» voir, des preuves de folie? Pourquoi, si j'ai pris » un si mauvais parti, personne ne cherche-t-il à » m'éclairer et à me détromper? Pourquoi ne » veut-on que m'empêcher de suivre ma résolu» tion, et qu'on m'enlève mes armes? que ne fais» tu aussi attacher ton père? que ne lui fais-tu » lier les mains derrière le dos, jusqu'à ce que » César arrive, et me trouve hors d'état de me dé» fendre? Ai-je donc besoin d'une épée pour m'ôter » la vie? ne me suffit-il pas, pour me donner la » mort, de retenir quelque temps mon haleine, » ou de me frapper une seule fois la tête contre » la muraille? » A ces paroles, son fils sortit de sa chambre en versant des torrents de larmes, et tous ses amis le suivirent. Démétrius et Apollonides restèrent seuls auprès de Caton, qui, prenant un ton plus radouci : « Et vous, leur dit-il, voulez» vous aussi retenir par force, dans la vie, un » homme de mon âge? et restez-vous auprès de » moi pour me garder en silence? ou avez-vous » préparé quelques beaux raisonnements pour me » prouver que, n'ayant pas d'autre moyen de sau» ver ma vie, il n'est ni déshonorant, ni affreux » pour Caton, de la tenir de son ennemi? Que ne » cherchez-vous à me convaincre de cette belle » maxime, à me faire changer de résolution, à me » dégoûter de ces opinions dans lesquelles j'ai » vécu jusqu'à présent, afin que devenu plus sage, » grace à César, je lui en doive plus de reconnais» sance? Ce n'est pas que j'aie encore rien arrêté » par rapport à moi-même; mais ma résolution » une fois prise, je dois être le maître de l'exé» cuter. J'en délibérerai en quelque sorte avec » vous, puisque je consulterai les raisons que vous » donnez sur cette matière dans votre philosophie. » Allez-vous-en donc sans rien craindre, et dites » à mon fils de ne pas prétendre forcer son père, » quand il ne peut pas le persuader. »

LXXVIII. Démétrius et Apollonides ne lui répondirent pas (67); ils sortirent de sa chambre en versant des larmes, et on lui envoya son épée par un enfant. Il la prit, la tira du fourreau, examina si elle était en bon état; et lorsqu'il vit que la pointe en était bien acérée et le tranchant bien aiguisé : « Je suis maintenant mon maître, » dit-il; et ayant mis son épée auprès de lui, il reprit le livre de Platon, qu'il relut, dit-on, deux fois tout entier (68). Après cette lecture il s'endormit d'un sommeil si profond, que ceux qui étaient en dehors l'entendaient ronfler. Vers minuit, il appela deux de ses affranchis, Cléanthe son médecin, et Butas, celui qu'il employait le plus dans les affaires politiques. Il envoya ce dernier au port, pour s'assurer si tout le monde était embarqué, et pour venir lui en dire des nouvelles. Il présenta ensuite au médecin sa main, qui était enflée du coup qu'il avait donné à son esclave, et lui dit d'y mettre un bandage. Cela fit croire qu'il tenait encore à la vie, et causa dans toute la maison une grande joie. Peu de temps après Butas, revint et lui rapporta que tous ceux qu'il avait renvoyés avaient mis à la voile, excepté Crassus, que quelque affaire avait retenu, et qui allait s'embarquer dans un instant. Il ajouta qu'il faisait un très grand vent, et que la mer était agitée d'une tempête violente. Ce rapport fit soupirer Caton : il craignait pour ceux qui étaient en mer, et il renvoya Butas au port, pour voir si quelques uns d'entre eux, obligés d'y relâcher, n'auraient pas besoin de secours. Comme les oiseaux commençaient à chanter, il se rendormit pour quelques moments. Butas lui ayant dit, à son retour, que tous les environs du port étaient fort tranquilles, il lui commanda de se retirer, et de fermer la porte de sa chambre; il se remit ensuite dans son lit, comme pour dormir le reste de la nuit. Dès que Butas fut sorti, il tira son épée et se l'enfonça sous la poitrine; mais l'inflammation de la main ayant affaibli le coup, il ne se tua pas tout de suite; en luttant contre la mort, il tomba de son lit, et renversa une table qu'il avait auprès de lui, et qui servait à tracer des figures de géométrie. Au bruit qu'elle fit en tombant, ses esclaves jetèrent un grand cri, et son fils entra

dans sa chambre avec ses amis: ils le virent tout baigné de sang, la plus grande partie de ses entrailles lui sortaient du corps; il vivait encore, et les regardait fixement. Ce spectacle les pénétra de la plus vive douleur; son médecin arriva, et ayant reconnu que les entrailles n'étaient pas offensées, il essaya de les remettre, et de coudre la plaie. Caton revenu de son évanouissement commençait à reprendre ses sens, lorsque, repoussant le médecin, il arracha l'appareil qu'on lui avait mis sur ses entrailles, et ayant rouvert la plaie, il expira sur-le-champ.

LXXIX. On ne croyait pas que toutes les personnes de la maison pussent encore être instruites de ce funeste événement, lorsque les trois cents se présentèrent à la porte; et un moment après tout le peuple d'Utique y fut rassemblé. Tous d'une commune voix lui donnaient les noms de bienfaiteur, de sauveur, d'homme seul libre, seul invincible; et cela dans le temps même qu'ils venaient d'apprendre que César arrivait. Mais ni la crainte du péril, ni l'envie de flatter le vainqueur, ni les dissensions et les querelles qui les divisaient, ne purent affaiblir le respect qu'ils avaient pour Caton. Ils couvrirent magnifiquement son corps, lui firent des obsèques honorables, et l'enterrèrent sur le rivage de la mer, où l'on voit encore aujourd'hui sa statue, ayant dans sa main une épée. Ce devoir une fois rempli, ils s'occupèrent de leur salut et de celui de la ville. César, informé, par ceux qui venaient se rendre à lui, que Caton restait dans Utique, qu'il ne songeait pas à s'enfuir, et qu'après avoir renvoyé tous les autres, il s'y tenait tranquillement avec son fils et ses amis, sans laisser paraître aucune crainte, eut de la peine à imaginer quelle pouvait être sa résolution; et comme il avait pour lui la plus grande estime, il marchait en diligence avec son armée. Mais ayant appris sa mort en chemin, il s'écria : « O Caton! je t'envie » ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te » sauver la vie. » Il est vrai que si Caton eût pu consentir à devoir la vie à César, il aurait moins terni sa propre gloire qu'il n'eût relevé celle de César. Au reste, on ne peut assurer ce que César aurait fait; mais on conjecture qu'il aurait pris le parti le plus honnête.

LXXX. Caton mourut âgé de quarante-huit ans. Son fils n'eut point à se plaindre de César; mais on dit qu'il montra peu d'énergie, et se rendit méprisable par son amour pour les femmes. Pendant qu'il était en Cappadoce, logé chez un prince du sang royal, nommé Maphradate, qui avait une très belle femme, il y fit un plus long séjour qu'il ne convenait, et s'attira beaucoup de railleries. Un jour on écrivait : « Caton part demain en trente » jours. » Une autre fois : « Porcius et Maphradate » sont deux bons amis, ils n'ont qu'une même » ame. » C'est que la femme de Maphradate s'appelait Psyché, qui signifie ame : « Caton est noble » et généreux, il a l'ame royale. » Mais il effaça par sa mort la honte de sa première réputation. Il combattait à Philippes pour la liberté, contre Octavius César et Antoine; et voyant l'armée en déroute, il ne voulut ni fuir, ni se cacher; mais défiant les ennemis, et se jetant au-devant d'eux, il ranima le courage de ceux de son parti qui restaient encore, et mourut en laissant aux ennemis même une grande admiration pour son courage. Sa sœur, qui ne cédait à son père ni en sagesse, ni en grandeur d'ame, se rendit encore plus admirable. Mariée à Brutus, celui qui tua César, elle eut part à la conjuration, et, comme je le dirai dans la *Vie de Brutus*, elle se donna la mort avec un courage digne de sa naissance et de sa vertu. Statyllius, qui avait promis d'imiter Caton en tout, voulut aussi se tuer; mais il en fut empêché par les philosophes qui étaient auprès de Caton; et après avoir été aussi utile que fidèle à Brutus, il mourut enfin à la bataille de Philippes.

PARALLÈLE

DE

PHOCION ET DE CATON D'UTIQUE[1].

I. De tous les hommes célèbres que nous avons eu à comparer ensemble, il n'en est point dont le parallèle soit plus juste et plus parfait que Phocion et Caton d'Utique. Non seulement on voit en eux les vertus qui font les hommes de bien, les qualités qui distinguent les guerriers, les talents qui forment les politiques sages et éclairés; mais encore ces qualités ont dans l'un et dans l'autre le même caractère, et, pour ainsi dire, la même couleur. On trouve en eux, à un égal degré, l'austérité jointe à la douceur, la valeur à la prudence, la sollicitude pour autrui à l'oubli de soi-même, une horreur extrême pour tout ce qui est honteux, un zèle inflexible pour la justice, un amour, un dévouement pour la patrie qui leur faisait tout sacrifier à son intérêt. Ils reçurent tous deux une excellente éducation, et se formèrent de bonne heure à une vie sobre et dure. Accoutumés à braver les froids les plus rigoureux, endurcis au travail et à la fatigue, ils conservèrent jusqu'à la fin de leur vie cette tempérance, cette rigidité de mœurs qui leur étaient devenues comme naturelles. Phocion fut d'abord disciple de Platon, ensuite

[1] Ce parallèle est perdu, j'ai tâché de le suppléer.

de Xénocrate, le plus vertueux des philosophes de la Grèce. Caton, resté de bonne heure orphelin, fut élevé par un homme sage et instruit, dont les soins se portèrent surtout à former son esprit et son cœur. Caton avait la conception lente, mais il retenait ce qu'il avait une fois compris; cette lenteur, il est vrai, venait moins de la pesanteur de son esprit que de la difficulté qu'il avait à croire ses maîtres; docile à ce qu'ils lui prescrivaient, il voulait qu'ils commençassent par lui en donner la raison.

II. Appliqués tous deux, dès leur jeunesse, à l'étude de la philosophie, ils suivirent des sectes entièrement opposées dans leurs principes et dans leurs opinions. Phocion, élevé à l'Académie, dont il fut un des plus illustres disciples, y puisa cette philosophie douce et modérée dont Socrate avait donné les premières leçons, et dont la morale était si propre à inspirer l'amour de la vertu. Caton, qui trouvait dans la rigidité du stoïcisme de l'analogie avec la fermeté, je dirais presque avec l'inflexibilité de son caractère, s'attacha tout entier à cette secte fameuse. On ne peut douter de son zèle à s'instruire des dogmes qu'on y professait, quand on le voit faire un voyage en Asie, pour aller chercher le philosophe stoïcien Athénodore, qui, malgré sa répugnance, vaincu par ses pressantes sollicitations, se détermine à le suivre. C'est peut-être à cette différence des principes philosophiques que chacun d'eux adopta, qu'il faut attribuer la plus grande douceur de caractère qu'on croit remarquer dans Phocion. Les leçons de l'Académie durent développer en lui les inclinations paisibles qu'il avait reçues en naissant; tandis que la philosophie du Portique, dans une ame aussi ferme que celle de Caton, ne pouvait qu'exagérer les vertus mâles et fortes qui lui étaient naturelles. Les vers satiriques qu'il fit contre Scipion pour une cause assez légère, et quelques autres traits de sa vie, semblent le prouver. Rendons cependant justice au fond de douceur qu'il conserva toujours, malgré la sévérité de ses principes. Son extrême tendresse pour son frère, les regrets qu'il fait éclater à sa mort, l'intérêt tendre qu'il témoigne dans ses derniers moments pour tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune, annoncent une ame bonne et sensible qui s'oublie elle-même pour l'intérêt des autres. Il n'est pas, sous ce rapport, inférieur à Phocion, en qui l'on admire cet attachement si tendre et si constant pour Chabrias, qui l'avait formé à l'art militaire. Il l'honore et le chérit pendant sa vie; et, après sa mort, il adopte en quelque sorte le fils de ce général, par l'amitié qu'il lui témoigne, par les soins qu'il prend de l'instruire; et quoique ce fils se montre peu digne des bontés d'un tel maître, Phocion ne se rebute point, il s'applique toujours à le former avec le même soin, et ne voit en lui que le fils de son ami.

III. Phocion et Caton vécurent dans des temps où leurs républiques respectives ne conservaient plus qu'une ombre et un souvenir de leur ancienne dignité. Athènes, après avoir sauvé la Grèce de l'invasion des Perses, après avoir exercé long-temps sur les peuples voisins cet empire de confiance qu'elle dut à ses vertus, le perdit enfin par sa hauteur et son orgueil; elle s'attira cette guerre du Péloponnèse, si fatale à tous les partis, qui, également affaiblis par leurs pertes, préparèrent eux-mêmes les fers que les rois de Macédoine ne tardèrent pas à leur donner. Périclès, avec de grands talents pour l'administration, avait hâté la ruine de sa patrie: en diminuant l'autorité du sénat, en laissant prendre au peuple trop d'influence dans les assemblées, il donna l'essor à ces démagogues ambitieux qui n'aspiraient qu'à dominer, et dont l'ame vénale, toujours livrée aux rois voisins qui voulaient les acheter, conspirait avec eux pour l'asservissement de leur patrie. Caton trouva dans la république romaine les mêmes vices à combattre, la même lutte à soutenir contre des hommes corrompus, qui voulaient élever sur la ruine des lois et de la liberté une autorité tyrannique. Il voyait l'ambition et la cupidité envahir toutes les charges, et l'intrigue seule ouvrir la route des honneurs. Les sages institutions des anciens, si long-temps respectées, n'étaient plus que de vains simulacres dont on se jouait impunément, et dont les hommes de bien, qui de temps en temps élevaient leur voix pour les défendre, réclamaient en vain l'exécution.

IV. Phocion, au milieu de ces Athéniens si dégénérés, conserva toute sa probité, et continua cette tradition de vertus qui le liait aux grands hommes des plus beaux jours d'Athènes. Il semblait que les dieux l'eussent fait naître dans ces temps malheureux, pour l'opposer, comme une digue puissante, à ce torrent de corruption qui menaçait la république d'une ruine prochaine. Pour le faire avec plus de succès, il suivit une autre conduite que ceux qui se mêlaient alors du gouvernement. Ils en partageaient entre eux les différentes fonctions, et se bornaient, les uns aux emplois militaires, les autres, aux exercices de la tribune. Phocion, à l'exemple de Solon, d'Aristide et de Périclès, voulut se former également à la politique et à la guerre. Quoique, par ses talents militaires, il eût sur tous les capitaines de son temps une supériorité qui pouvait suffire à sa gloire, il s'appliqua avec le plus grand soin aux affaires civiles, parce-qu'il sentait combien cette connaissance lui serait utile pour résister aux orateurs perfides qui se disputaient le droit de gouverner ou plutôt de cor-

rompre le peuple, afin de l'asservir. Il s'était fait un genre d'éloquence analogue à son caractère : il était mâle, nerveux, concis et plein d'énergie, plus abondant en grandes conceptions qu'en paroles étudiées; la force de ses raisonnements, sa discussion exacte et sévère, le faisaient redouter de Démosthène lui-même, qui appelait Phocion la hache tranchante de ses discours. Il triompha souvent des intrigues des méchants; quelquefois aussi il vit ses efforts inutiles : mais comme ses succès ne l'enflaient jamais, ses revers ne le rebutaient pas; et sa patrie avait toujours en lui un athlète infatigable dont rien n'épuisait les forces, et qui, comme l'Antée de la fable, semblait, en touchant la terre, reprendre une nouvelle vigueur. Avec cette fermeté de principes, avec cette inflexibilité de caractère pour tout ce qui tenait au bien public, sa douceur et sa bonté furent inaltérables. Étranger à tout sentiment de haine, il ne conserva jamais ni ressentiment ni aigreur contre ceux qui s'étaient le plus opposés à ses vues; souvent même on le vit aller à leur secours, lorsqu'ils étaient dans le malheur ou dans le danger.

V. Caton, dès son entrée dans le gouvernement, se montre l'observateur rigide des lois et des coutumes; à l'armée, il refuse des récompenses qu'il ne peut accepter qu'en blessant les règles de la discipline militaire. Élevé à la questure, il rappelle cette charge à toute la sévérité de son institution. Il se fait un devoir de ne manquer à aucune assemblée du sénat, afin de surveiller les intrigues des ambitieux. Il refuse de se mettre sur les rangs pour le tribunat, parcequ'il se réserve pour des occasions plus importantes; mais informé que Métellus, créature de Pompée, brigue cette charge, il la demande alors, par le seul motif de traverser les desseins ambitieux de Pompée. Sa vertu était si universellement reconnue, que son nom était devenu celui de la probité même. Elle lui donnait dans le sénat un tel ascendant, que, lors de la conjuration de Catilina, il ramène seul à son avis tous les sénateurs, qui, séduits par le discours artificieux de César, avaient opiné, après lui, à une prison perpétuelle; et qui, revenant à l'avis de Caton, condamnent tous les conjurés à la mort. Son amour pour le bien public lui fait braver tous les dangers. Faut-il combattre une loi dangereuse que Métellus propose en faveur de Pompée, il ne craint pas de s'exposer à la fureur des satellites de ce tribun; son intrépidité entraîne le peuple à son opinion, et la loi est rejetée. Le triumvirat de Pompée, de Crassus et de César faisait tout plier dans Rome; Caton seul se montre invincible à leurs menaces comme à leurs caresses; et César, qui veut tenter contre lui les voies de rigueur, est contraint de se relâcher sans avoir pu rien gagner sur lui.

VI. Son désintéressement fut extrême; il éclata surtout dans sa commission de Cypre, d'où il rapporta des richesses immenses, sans s'en être rien approprié; et dans le refus généreux qu'il fit des priviléges que lui décernait la reconnaissance du sénat, et que Caton jugeait contraires aux lois. Cette vertu, la pierre de touche des grandes ames, ne brille pas avec moins d'éclat dans la vie de Phocion. Harpalus ne peut le faire consentir à accepter les sommes considérables qu'il lui offre pour l'engager à parler au peuple en sa faveur. Il refuse constamment les riches présents qu'Alexandre lui envoie à plusieurs reprises, quoique ce prince lui eût fait témoigner qu'il s'offensait de ses refus. La pauvreté dans laquelle il vieillit et meurt honorablement, après avoir joui de la confiance et de l'amitié de plusieurs princes, est le plus bel éloge qu'on puisse faire de sa vertu.

VII. La réputation que ses services lui acquirent dans les camps et à la tribune fut le fruit de ses talents; mais il dut à ses vertus des jouissances plus douces qu'il trouva dans sa maison. Il eut le bonheur d'être uni à une femme digne de lui, aussi estimée dans Athènes par sa simplicité, sa modestie et sa sagesse, qu'il l'était lui-même par ses talents et par sa probité. Caton ne fut pas à beaucoup près aussi heureux dans son intérieur; ses deux sœurs se rendirent fameuses dans Rome par le déréglement de leur conduite; il fut obligé de répudier sa première femme, dont il avait eu deux enfants; et la seconde, cette Marcia qui eut une si grande réputation de sagesse, ne fut pas à l'abri de tout soupçon. Il serait injuste de le rendre responsable des écarts de ses femmes et de ses sœurs, surtout après les exemples de vertu qu'elles avaient en lui; mais peut-être que cette grande rigidité de mœurs, qu'il ne savait pas tempérer par ces manières douces et engageantes qui font aimer la vertu, et que Phocion paraît avoir connues et possédées à un plus haut degré que lui, n'était pas propre à leur inspirer le goût de la sagesse, et leur en donnait même de l'éloignement.

VIII. Un autre avantage de Phocion, c'est qu'il jouit plus long-temps et plus généralement de la confiance des Athéniens, que Caton de celle des Romains. Dans toutes les conjonctures difficiles où Athènes se trouve, c'est toujours vers Phocion qu'elle tourne ses regards, comme vers le pilote seul capable de tenir le gouvernail pendant la tempête, et de conduire à bon port le vaisseau de l'état. La plupart des malheurs que les Athéniens éprouvent dans ces temps-là ne viennent que de ce qu'on a rejeté les sages conseils de Phocion; et il est le seul qui les répare. Quoi de plus honorable pour lui, après n'avoir jamais flatté le peuple dans ses goûts, après avoir même gourmandé tou-

jours ses caprices, d'obtenir de ce même peuple la préférence sur les démagogues ambitieux qui ne cessaient de flatter la multitude? Mais un trait bien remarquable de son amour désintéressé pour sa patrie, c'est qu'avec de si grands talents pour commander les armées, après tant de succès qu'il y avait obtenus, il opinait presque toujours pour la paix, et ne conseillait la guerre que lorsqu'il la voyait inévitable ou la croyait utile.

IX. Caton ne dut aussi qu'à sa vertu l'estime et la confiance des Romains, qui le regardaient, avec raison, comme le seul homme assez éclairé pour découvrir les desseins perfides des mauvais citoyens, assez ferme pour les combattre. La sagacité avec laquelle il dévoile les vues secrètes de Pompée et les projets astucieux de César paraît, après l'événement, une véritable prophétie. La constance infatigable avec laquelle il fait tête à tous les complots qui se forment contre la liberté publique en aurait peut-être prévenu ou du moins éloigné la ruine, si la confiance du peuple se fût toujours soutenue dans un égal degré. Les Romains admirent, estiment toujours sa vertu; mais elle excite souvent leur envie : quelques décrets qu'il fait rendre par le sénat, dans les meilleures vues, lui attirent le mécontentement du peuple; il est refusé d'abord pour la préture, ensuite pour le consulat. Ces refus, sans doute, étaient injustes; ils prouvent que le peuple de Rome était encore plus corrompu que celui d'Athènes, et qu'il tendait de lui-même les mains aux chaînes que lui forgeait l'ambition de ses propres citoyens. Mais peut-être Caton eut-il le tort de n'avoir pas su se relâcher quelquefois de cette rigidité de principes dont il faisait profession. Cicéron lui reproche d'opiner au milieu de la canaille de Rome comme s'il eût été dans la république de Platon, et de rendre par-là ses talents et ses vertus inutiles à sa patrie. On peut le blâmer encore d'avoir refusé l'alliance de Pompée; il est vrai que les intrigues coupables dans lesquelles Pompée se jeta bientôt paraissent justifier ce refus : cependant cette alliance, en attachant Pompée aux intérêts de Caton, en le mettant à portée de recevoir chaque jour de sages conseils, aurait pu prévenir la plupart des fautes que Pompée commit dans la suite; elle aurait surtout empêché son alliance avec César, qui devint si funeste à la république. Il est des occasions où un homme d'état, sans dévier des sentiers de la justice et de l'honnêteté, sait se prêter aux circonstances, toutes les fois qu'il voit ou un grand bien à faire, ou un grand mal à éviter. C'est l'adresse du pilote qui louvoie contre le vent, et qui, menacé de la tempête, replie ses voiles, pour préserver le vaisseau du naufrage. Phocion connut ces sages ménagements que suggère une politique prudente, et par-là il se rendit plus utile à sa patrie que Caton ne le fut à la sienne. Ainsi, en ménageant l'amitié d'Antipater, sans jamais être son flatteur, il obtint l'adoucissement des conditions dures que ce prince avait dictées aux Athéniens. Il fut, à la vérité, trop confiant envers Nicanor, qu'il ne voulut jamais croire coupable de mauvais desseins contre Athènes; sa candeur et sa bonne foi le trompèrent dans le jugement qu'il porta d'un homme qu'il croyait son ami, et qui même, à sa considération, avait traité les Athéniens avec humanité. Caton montre, sous ce rapport, plus de discernement que lui; il n'est jamais la dupe des caresses et des témoignages d'estime que lui prodiguent des hommes qui ne veulent que le surprendre; et, malgré leur profonde dissimulation, il sait dévoiler leurs intentions perfides, et met à déconcerter leurs projets tout ce qu'il a de courage et de force.

X. Du côté des talents et des exploits militaires, le général athénien a sur Caton la plus grande supériorité. On ne connaît aucun capitaine qui ait été appelé plus souvent que lui, ni d'une manière plus honorable, au commandement des armées; c'est toujours en son absence qu'il est nommé; il vieillit dans les camps avec gloire, et à quatre-vingts ans il commande encore. Ce qu'il y a de plus recommandable en lui, c'est qu'en menant toujours les Athéniens à la victoire, il ménage tellement les intérêts des alliés, sur qui souvent il a de fortes contributions à lever, qu'ils disputent de confiance en lui avec ses propres citoyens. Aussi ces mêmes peuples, après avoir fermé leurs ports aux flottes athéniennes lorsqu'elles sont commandées par d'autres généraux, les leur ouvrent sans défiance, les y appellent même, lorsqu'elles se présentent sous la conduite de Phocion. Caton ne manquait pas de talents militaires; il fait ses premières campagnes avec honneur dans la guerre des esclaves, et discipline très bien la légion qu'il commande. Il emploie auprès de ses soldats autant la raison que l'autorité, et la persuasion que la force. Il leur donne l'exemple de la tempérance, de la patience dans les travaux, et leur inspire la plus grande affection pour sa vertu. La victoire de Dyrrachium, que Pompée gagne sur César, est due au courage dont Caton sait enflammer les troupes : en Afrique, après la bataille de Pharsale, il soutient quelque temps le parti fidèle à la république; et Scipion, qui s'était joint à lui, n'est défait par César que pour n'avoir pas voulu suivre ses conseils. Mais Caton ne commanda jamais en chef; il quitta même de bonne heure le service militaire, pour se vouer dans Rome à la défense de la liberté; service plus difficile, plus périlleux peut-être, et non moins glorieux, que celui des armées. Il donne une preuve

bien touchante de son dévouement à sa patrie, de son extrême sensibilité aux maux qu'elle éprouve, lorsqu'au commencement de la guerre civile il prend publiquement le deuil, s'impose des privations pénibles, et conserve jusqu'à la mort cet état de tristesse et d'abattement.

XI. Si Phocion fût mort paisiblement dans son lit, il semble qu'il manquerait quelque chose à sa gloire, et que son caractère n'aurait point paru dans toute sa grandeur. Sur les derniers temps de sa vie, le gouvernement, qui jusqu'alors avait été le partage des citoyens les plus honnêtes et les plus éclairés, éprouva une révolution qui le fit tomber dans les mains de la plus vile populace. Phocion ne pouvait avoir ni considération ni crédit parmi des gens de cette espèce; sa vertu devait même leur être odieuse; il n'avait pu favoriser leurs prétentions, lorsqu'il était à la tête des affaires; et les orateurs séditieux, qui gouvernaient cette tourbe audacieuse et insolente, ne manquèrent pas de chercher des prétextes pour le sacrifier à leur ressentiment. Sa confiance en Nicanor, qui l'avait trompé, leur en fournissait un qu'ils saisissent avidement. Traduit, comme coupable de trahison, à l'assemblée tumultueuse de cette populace, il y conserve toute sa dignité; et après quelques tentatives inutiles pour y faire entendre ses réclamations, il se renferme dans un silence généreux, et, s'enveloppant de sa vertu, il entend, sans émotion comme sans crainte, l'arrêt qui le condamne; il marche à la mort au milieu des clameurs et des insultes de ses lâches assassins, avec le même courage et la même sérénité qu'il était allé tant de fois, aux acclamations de tout le peuple, prendre le commandement des armées.

XII. Caton conserve sa vie tant qu'il espère qu'elle sera utile à sa patrie : quand il voit César triomphant, la liberté vaincue, et la république renversée, il croit devoir s'ensevelir sous ses ruines, et il se détermine à mourir. Il met d'abord assez de sang-froid dans ses préparatifs; mais l'emportement auquel il se livre contre son fils, qui veut empêcher l'exécution de son funeste dessein, la violence avec laquelle il frappe un malheureux esclave, à qui il ne peut reprocher que son embarras à répondre, démentent ensuite sa première tranquillité. La manière dont il se déchire lui-même les entrailles, en arrachant l'appareil qu'on avait mis sur sa plaie, donne à sa mort le caractère du désespoir et de la fureur. Cependant on ne peut voir, sans en être touché, le tendre intérêt qu'il témoigne à tous ceux qui ont voulu partager son sort. La sollicitude qu'il montre pour pourvoir à leur sûreté, l'attention avec laquelle il s'occupe de tout ce qui est nécessaire pour leur embarquement, les inquiétudes qu'il éprouve jusqu'à ce qu'il soit assuré de leur départ, et dans un temps où le dessein qu'il est sur le point d'exécuter semblait devoir absorber toutes ses pensées, tout cela prouve sa sensibilité, et ne peut que nous intéresser pour lui. Je n'examinerai pas si le refus qu'il fait de demander lui-même ou de laisser demander par ses amis sa grace à César venait de sa fierté, qui ne pouvait consentir à s'humilier devant un vainqueur, ou de la persuasion qu'il avait que César ne lui pardonnerait pas; ou enfin de la honte qu'il attachait à vivre dans un pays asservi, après avoir tant combattu pour sa liberté : il serait difficile de déterminer quel fut le véritable motif de sa résolution.

XIII. Mais pour le comparer avec Phocion dans cette dernière action de leur vie, on pensera peut-être que le général athénien, qui, dans une extrême vieillesse, victime de son zèle pour le bien public, attend patiemment la mort, et la reçoit avec la résignation d'un sage et la fermeté d'un héros; que Phocion, dis-je, montre plus de grandeur d'ame et donne un exemple plus utile que Caton, qui, dans la force de l'âge, termine par une mort violente une vie qu'il pouvait continuer encore avec fruit, en servant sa patrie de tout son pouvoir (car tout porte à croire que César lui aurait pardonné), en lui donnant au moins, s'il ne pouvait faire davantage, l'exemple toujours utile de ses vertus et de son courage dans le malheur. Le spectacle d'un homme de bien qui lutte contre l'adversité, sans jamais se laisser abattre, est une leçon plus belle et plus utile que l'action de celui qui se dérobe en quelque sorte au combat par un effort violent à la vérité, mais qui dure peu, et qui peut passer pour une véritable fuite[1].

NOTES

SUR LA VIE DE CATON D'UTIQUE.

(1) Il serait difficile, disent les éditeurs d'Amyot, de se former une idée précise de la généalogie de Caton d'Utique d'après ce que Plutarque dit ici, et d'après ce qu'il a dit à la fin de la *Vie de Caton le censeur*. Aulu-Gelle, dans son

[1] Je prie le lecteur de se souvenir que dans ce parallèle je tiens la place de Plutarque, qui plus d'une fois dans ses ouvrages s'est déclaré pour le suicide. Je ne pouvais donc le lui faire condamner ouvertement sans le mettre en contradiction avec lui-même. Si j'avais parlé en mon propre nom, je me serais prononcé bien plus fortement contre un acte de désespoir contraire à la loi naturelle, contre cette désertion du poste de la vie, qui nous a été confié par la Providence, et que nous ne devons jamais abandonner sans son ordre, comme Socrate lui-même l'a reconnu. Condamné par les plus forts motifs que la religion puisse nous présenter, le suicide ne l'est pas moins par les principes de la saine raison, qui ne voit dans cette action, que quelques personnes veulent représenter comme l'effet d'une grande force d'ame, qu'un défaut réel de patience et de courage et par conséquent qu'une véritable lâcheté.

treizième livre, ch. xix, nous a heureusement éclairci ce que Plutarque n'explique point, ou présente même d'une manière propre à occasioner de la confusion. *Voyez* cet endroit.

(2) Outre Porcia, Caton eut encore trois sœurs, qui portèrent toutes le nom de Servilie, mais qui n'étaient sœurs que de mère; l'une, mère de ce Brutus qui tua César; la seconde, mariée à Lucullus, et la troisième à Julius Silanus. Cépion n'était non plus que son frère utérin.

(3) Le texte dit que Livius Drusus était oncle de la mère de Caton; c'est une faute qui vient de l'omission d'un mot que les dernières éditions ont ajouté. Drusus était le frère de la mère de Caton.

(4) Au lieu de Pompédius qui est dans le texte, il faut lire Popédius Silo, comme on l'a déja observé dans la *Vie de Marius*, c. xxxiv.

(5) Caton ne pouvait avoir alors que quatre ans au plus; car il était né l'an de Rome six cent soixante; et Drusus, chez qui cette scène se passa, était mort l'an de Rome six cent soixante-trois; la guerre des Marses ou sociale, dont Popédius fut général, commença cette même année six cent soixante-trois, avant J.-C. quatre vingt-onze. Voyez les *Suppléments de Tite-Live*, liv. LXXI, c. xxxiv.

(6) Les enfants, dans leurs jeux, imitent ordinairement ce qu'ils ont le plus souvent devant les yeux, et rien n'était plus fréquent à Rome que les jugements et les condamnations. On lit dans Suétone, *Vie de Néron*, c. xxxv, que cet empereur fit jeter dans la mer son beau-fils Rufinus Crispinus, fils de Poppée, encore enfant, parcequ'il jouait au commandement et à l'empire. Il prit les jeux de cet enfant pour des marques de son ambition.

(7) On en a la description dans le cinquième livre de l'*Énéide* de Virgile, depuis le vers 545 jusqu'au vers 603.

(8) La justice est en général d'une obligation indispensable, et il n'est jamais permis de faire tort à l'un pour favoriser l'autre; mais quelquefois la justice peut être poussée trop loin; et vouloir tout exiger avec une rigueur qui ne connaît aucun tempérament, c'est être injuste, suivant cette maxime de droit si connue : *Summum jus, summa injuria*.

(9) Dans les repas des Romains, on tirait toujours au sort un roi du festin; c'était au jeu des osselets. Les uns disent que, pour obtenir cette royauté de table, il fallait que toutes les faces des osselets fussent les mêmes; d'autres, qu'elles devaient être toutes différentes. Ce coup s'appelait le *coup de Vénus*, comme on le voit par ce vers d'Horace, liv. II, od. vii : *Quem Venus arbitrum dicet bibendi?* et c'est à cela que fait allusion la réponse de Caton.

(10) Cette maxime ne doit pas non plus être prise à la lettre, car elle pourrait porter à un excès blâmable. Il est une opinion publique que tout homme honnête doit respecter, et qu'il ne peut braver sans se rendre coupable.

(11) On ne voit pas dans l'histoire quelle sorte d'action la jurisprudence romaine aurait donnée à Caton contre son rival; aujourd'hui un tel procès paraîtrait, je crois, bien ridicule.

(12) Archiloque, poëte lyrique, que quelques auteurs font vivre sept cents ans avant J.-C., et d'autres plus tard, piqué contre Lycambe, qui lui avait refusé sa fille en mariage, fit contre lui des vers iambes si violents, que Lycambe se pendit de désespoir. *Archilochum*, dit Horace dans son Art poétique, *proprio rabies armavit iambo*. « La rage et la fureur armèrent Archiloque du vers iambe, dont il fut l'inventeur. »

(13) Il a été déja question de cette guerre dans la *Vie de Crassus*, ch. viii. *Voyez* cet endroit, avec les notes qui y sont relatives.

(14) C'était à Rome une marque d'estime, de nommer les personnes par leur nom, en les saluant; et ceux qui briguaient les charges, ne pouvant pas savoir les noms de tous les citoyens, menaient avec eux des esclaves qui, n'ayant eu toute leur vie d'autre occupation que d'apprendre les noms des habitants de Rome, les savaient parfaitement, et les disaient aux candidats.

(15) Dans ces temps-là, les princes et les généraux d'armée étaient curieux d'avoir auprès d'eux des philosophes célèbres par leur doctrine et par leurs vertus, dont le commerce pouvait leur être utile. Alexandre en avait plusieurs à sa suite, comme on l'a vu dans sa *Vie*.

(16) Cette ville s'appelait autrefois Absynthe; elle était située près de l'embouchure orientale de l'Hèbre, dans le canton des Ciconiens. — Thessalonique, dont il est parlé quelques lignes plus bas, était dans la Macédoine, sur le golfe Thermaïque.

(17) L'île de Thasos était près de la côte méridionale de la Thrace. Ce marbre, de plusieurs couleurs, était fort estimé. *Voyez* Pline, liv. XXXVI, ch. vi.

(18) Cet auteur, suivant l'observation d'Amyot, adoptée par M. Dacier, paraît être César, dans son *Anti-Caton*, ouvrage dont il a été déja question dans la *Vie de César*.

(19) Il y a dans le texte, des larmes infinies; M. Moïsés Dusoul propose de lire, des larmes sincères; ce qui fait un sens plus naturel, que j'ai préféré par cette raison. La méprise a été facile à un copiste, parceque les deux mots grecs ne diffèrent que par une lettre.

(20) Ordinairement les domestiques des grands et des gens riches sont plus fiers et plus hauts que leurs maîtres, en sorte que le peuple juge presque toujours peu avantageusement des maîtres dont les valets sont modestes. On en voit un exemple dans l'*Eunuque* de Térence, acte III, scène ii.

(21) Pessinunte, ville de la province d'Asie, appelée Galatie, ou Gallo-Grèce, près du fleuve Sangara. Cybèle y avait un temple célèbre.

(22) *Voyez* ce que nous avons dit de cette ville dans la *Vie de César*.

(23) Ces mots, *le hasard fit*, ne sont pas, suivant l'observation de M. Dacier, mis ici sans dessein. Plutarque veut faire entendre qu'il ne donne pas dans la superstition de ceux qui croyaient qu'on ne pouvait transporter par mer un mort, sans courir quelque danger.

(24) L'âge pour demander la questure était fixé à vingt-trois ans.

(25) Ni Amyot, ni M. Dacier, n'avaient saisi le sens de ce passage. J'ai suivi l'interprétation proposée par M. Moïsés Dusoul, qui la justifie par Plutarque lui-même.

(26) *Voyez* sur les deux proscriptions de Sylla, ce qui en est dit dans sa *Vie*, ch. xiv et xl.

(27) Dans la *Vie de Lucullus*, ch. lvii, c'est Caton lui-même qui tient ce propos à un jeune homme.

(28) Caton ne soutient pas ici le caractère d'impartialité et de justice dont il faisait profession. Phocion se conduisit mieux, lorsqu'il refusa de seconder Chariclès dans une affaire injuste. « Je ne vous ai choisi pour mon gendre, » lui dit-il, que pour tout ce qui sera honnête. »

(29) On appelait ainsi ces opinions des stoïciens, qui avaient dans le fond une certaine vérité, mais qui, prises à la lettre, comme le faisaient ces philosophes, étaient extraordinaires et ridicules.

(30) M. Dacier croit que ce fut dans la cause de Muréna que Cicéron employa pour la première fois ces écrivains par notes; et cette cause eut lieu pendant le consulat de Cicéron, Muréna étant consul désigné avec Silanus, comme on vient de le voir. Il y en a qui font honneur de l'invention de cette écriture abrégée à Tiron, affranchi de Cicéron, qui l'avait imaginée pour pouvoir prendre des copies des discours que cet orateur prononçait sans préparation.

(31) C'est le fameux Thraséas Pétus, dont Tacite a fait

un si bel éloge dans le seizième livre de ses *Annales*, chapitre XXI, où il l'appelle la vertu même. Néron le fit mourir. Il avait écrit la *Vie de Caton*; et il paraît que c'est de cet ouvrage que Plutarque a tiré ce qu'il rapporte ici. *Voyez* Vossius, *de Hist. Lat.*, liv. I, c. XXVI.

(32) On a reproché à Plutarque d'avoir écrit qu'il était permis chez les Romains de donner ou de prêter sa femme à un autre, afin qu'il en eût des enfants, et de la reprendre ensuite. Mais comment pouvait-il croire que c'était un usage permis, puisqu'il observe que Caton trouva fort étrange la demande d'Hortensius? Il est vrai que Strabon dit, dans son livre XI, pag. 515, que Caton donna sa femme à Hortensius, selon l'ancienne coutume des Romains. On ne voit point d'exemple de cette coutume dans les premiers temps de la république; et si elle avait existé alors, la réponse de Caton à Hortensius prouve qu'elle était abolie de son temps.

(33) Les critiques font ici un second reproche à Plutarque : c'est de s'être trompé, en disant que Caton avait prêté sa femme à Hortensius, ce qu'ils assurent être faux; mais ils se sont trompés eux-mêmes, comme le savant Ruauld l'a montré dans la vingt-cinquième de ses *Observations critiques sur Plutarque*.

(34) Cette somme faisait six millions deux cent cinquante mille livres de notre monnaie. Dans la *Vie de César*, la somme est moins forte; il ne la met qu'à cinq millions cinq cent mille drachmes, qui valent quatre millions neuf cent cinquante mille livres.

(35) Des savants ont reconnu ici une altération dans le texte; il y est dit que Caton fut chassé de son tribunat, comme d'une tyrannie, ce qui n'est point; car certainement Caton n'a été ni déposé, ni forcé d'abdiquer le tribunat. Ils ont proposé, pour rétablir le texte, diverses conjectures; entre toutes, je me suis arrêté au sens qui m'a paru le plus probable.

(36) Cet ami était Lucius Afranius, comme on l'a vu dans la *Vie de Pompée*.

(37) L'alliance de Caton avec Pompée aurait peut-être retenu celui-ci pendant quelque temps; les conseils d'un homme si sage, l'ascendant que lui donnait sa vertu, auraient pu balancer les impulsions des hommes malintentionnés qui obsédaient Pompée; mais est-il vraisemblable que l'ambition d'un homme ébloui par ses prospérités, qui, dans une république, ne pouvait souffrir de maître, comme César ne voulait point d'égal; que cette ambition, dis-je, n'eût pas enfin triomphé de toute la sagesse de Caton, et brisé le frein que la raison et la prudence auraient voulu opposer à sa passion?

(38) Il s'agit ici de Métellus Numidicus, que Marius voulut obliger à faire un serment que Métellus ne croyait pas légitime, et que son refus fit bannir d'Italie. *Voyez* la *Vie de Marius*, c. XXXI.

(39) Cet Aulus Gabinius était l'homme le plus décrié pour ses infames débauches. Cicéron, dans plusieurs endroits de son *Oraison pour Sextius*, et en particulier c. XII et XLIII, fait de lui le portrait le plus affreux.

(40) Il fallait que cette grande-prêtrise fût un emploi bien considérable, puisqu'on la regardait comme un dédommagement du royaume de Cypre. Ces grands-prêtres étaient des hommes, non seulement d'une grande dignité, mais encore très puissants et très riches; comme celui du temple d'Hiérapolis en Égypte, et celui d'Éphèse, qui portait le nom de Mégabyse.

(41) C'était Ptolémée Auletès, surnommé aussi Nothus.

(42) C'est ce Thraséas Pétus dont il a été question plus haut, et qui avait écrit la *Vie de Caton*, sur les *Mémoires de Munatius*.

(43) Cependant Plutarque a dit, un peu plus haut, que Caton ne se fiait pas trop à lui. Apperemment que depuis son arrivée en Cypre il avait reconnu que Canidius méritait sa confiance; ou bien Caton parlait ainsi à Munatius, pour justifier la préférence qu'il donnait à Canidius.

(44) Lorsqu'on envoyait un licteur à un sénateur, ou à un magistrat, pour lui porter l'ordre de se trouver au sénat ou au conseil, s'il refusait de s'y rendre, on faisait emporter de chez lui quelque meuble, qui était comme un témoin de sa désobéissance; et on appelait cela prendre des gages, *pignora capere*. *Voyez* la première *Philippique* de Cicéron, ch. V, et son troisième livre de l'*Orateur*, ch. I.

(45) Caton, à cette époque, ne l'avait pas encore prêtée à Hortensius. Plutarque a observé, en parlant de cette cession, qu'il avait anticipé sur l'ordre des temps.

(46) Cenchrée était le port oriental de Corinthe, qui en avait deux. — Corcyre, l'ancienne île des Phéaciens, est aujourd'hui Corfou, dans le golfe de Venise, près des côtes d'Albanie.

(47) C'est-à-dire une préture avant l'âge : Caton avait alors trente-huit ans, et la loi en exigeait trente-neuf pour demander la préture, et quarante pour l'exercer. Dion, liv. XXXIX, ch. XXIII, et Valère-Maxime, liv. VII, ch. V, confirment ce que dit ici Plutarque.

(48) Les Romains laissaient toujours un certain temps entre la nomination et la prise de possession des charges, afin qu'on pût informer contre ceux qui auraient employé, pour y parvenir, des moyens défendus par les lois. Ceux qui en étaient convaincus perdaient la charge à laquelle ils avaient été nommés, et payaient souvent de fortes amendes.

(49) Les cent vingt-cinq mille drachmes faisaient cent douze mille cinq cents livres de notre monnaie.

(50) C'était l'opinion commune des païens, que la justice, et en général toutes les vertus, étaient au pouvoir de la volonté humaine; qu'ainsi il fallait demander aux dieux les biens extérieurs, parcequ'ils dépendaient de leur puissance.

(51) Cet Apollodore n'aimait et n'admirait rien tant que Socrate, comme on le voit par la fin du *Dialogue* de Platon *sur l'immortalité de l'ame*, et par le commencement de son *Banquet*. Ce philosophe était extrême dans ses passions, ce qui le faisait appeler possédé ou maniaque.

(52) Il y a dans le texte, Munatius Flaccus; mais c'est sûrement une faute de copiste, car Plancus est le surnom de la famille de Munatius. T. Munatius Plancus était alors tribun du peuple. Il fut accusé par Cicéron, défendu par Pompée, et condamné tout d'une voix.

(53) Servilius Sulpicius Rufus, et M. Claudius Marcellus, furent nommés consuls l'an de Rome sept cent trois; le premier à cause de sa grande science dans les lois, et le second pour son éloquence. *Voyez* Dion, livre XL, ch. LVIII.

(54) Il y a dans le grec, les Bretons; mais les Romains n'avaient rien à craindre de ce peuple, avec qui ils n'étaient pas en guerre. C'est des Germains dont il doit être question ici; et c'est la leçon qu'ont suivie Amyot et Dacier.

(55) Ce passage d'Euripide est pris du premier acte de son *Hercule furieux*, où Lycus ayant taxé Hercule de manquer de courage, et d'avoir une réputation qu'il ne méritait pas, Amphitryon lui répond par les vers cités dans le texte.

(56) Le texte porte, la Libye; et ce nom désigne ici, non une province particulière, mais l'Afrique même, ainsi nommée par les Grecs, et dont l'Égypte faisait partie. La Libye, proprement dite, n'était que la partie occidentale de l'Afrique; c'est aujourd'hui le Zara, la Nigritie, la Guinée, le Bilédulgerid et la Barbarie maritime : c'est un pays très fertile en blé.

(57) Les psylles habitaient près la grande Syrte, entre les Nasamons et les Gétules, selon Strabon, liv. XVII, p. 814, qui dit à peu près la même chose que Plutarque sur le talent de ce peuple à guérir les morsures des serpents.

(58) On sait que l'usage des anciens était de manger couchés sur des lits; et cette manière de prendre ses repas, qui nous paraît incommode, devait leur être agréable, puisque sa privation était dans Caton un signe de deuil.

(59) Ce Philostrate est le même philosophe dont Plutarque parle dans la *Vie d'Antoine*, et dont il donne une idée qui s'accorde peu avec l'honneur que lui fait ici Caton: car il paraît qu'il faisait semblant d'être de la secte académique, lorsqu'il démentait cette doctrine par une vie épicurienne.

(60) La défaite d'Annibal par le premier Scipion, et la destruction de Carthage par le second, faisaient croire aux Romains qu'il était de la destinée des Scipions de vaincre toujours en Afrique.

(61) Utique était sur la côte d'Afrique, près du promontoire d'Apollon, vis-à-vis de la Sardaigne. C'est aujourd'hui Bizerte, dans le royaume de Tunis.

(62) Thapse, sur la côte d'Afrique, à droite en descendant de Carthage, regarde presque l'île de Malte. Elle est dans le royaume de Tunis.

(63) Adrumette, sur la même côte que Thapse, mais un peu au-dessus, à la hauteur de Malée, à côté de la petite Leptis. On croit que c'est aujourd'hui Mahométa, ville et port de mer en Barbarie, sur un petit golfe du royaume de Tunis.

(64) Caton donne à entendre par-là que la disposition où ce jeune homme croyait être venait moins d'une véritable fermeté que d'une enflure de vaine gloire, et que le parti que Caton croyait convenable pour lui, qui avait toujours fait profession d'une vertu austère, et qui était l'égal de César, surpassait les forces d'un jeune homme.

(65) C'était là un des dogmes favoris des stoïciens; car cette maxime ne mérite pas le nom de paradoxe; c'est une vérité certaine.

(66) Les péripatéticiens soutenaient que ni la vertu ni le vice ne faisaient rien pour la liberté ni pour la servitude; et que l'homme était également libre dans l'une et l'autre disposition. En cela ils prenaient trop à la lettre les noms de liberté et de servitude.

(67) Il n'est pas étonnant qu'Apollonides n'ait rien répondu à Caton: attaché aux principes du Portique, il ne pouvait pas combattre une résolution qui était conforme aux opinions de son école. Mais Démétrius, philosophe péripatéticien, aurait eu bien des raisons à opposer aux arguments de Caton, et il aurait trouvé dans les principes d'Aristote de quoi le détourner de son projet.

(68) On a peine à croire que Caton ait pu lire deux fois, en si peu de temps, un dialogue aussi long que celui de l'*Immortalité de l'ame*. Mais ce qu'on a plus de peine à comprendre, c'est que Caton, pour s'affermir dans la résolution de quitter volontairement la vie, ait lu un dialogue qui défend de se tuer: « Un philosophe, dit Platon, » ne se donnera jamais lui-même la mort; car cela n'est » pas permis même à ceux pour qui la mort serait meilleure que la vie. Ils ne peuvent se procurer un avantage » qui leur serait si nécessaire; car Dieu nous a mis dans » cette vie, comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans sa permission. Les dieux ont soin des » hommes, et les hommes sont une possession des dieux. » Si un de vos esclaves se tuait sans votre ordre, vous seriez en colère contre lui, et vous le puniriez si vous le » pouviez. » Voyez aussi Cicéron, dans son premier livre des *Tusculanes*, c. xxx.

DÉMOSTHÈNE.

I. La vertu est indépendante du lieu où l'on est né. — II. Plutarque peu versé dans la langue latine, qu'il n'avait apprise que tard. — III. Objet que Plutarque se propose dans ces deux Vies parallèles. — IV. Origine de Démosthène. — V. A quelle occasion Démosthène s'applique à l'éloquence. — VI. Il plaide d'abord contre ses tuteurs, et parle dans les affaires publiques avec peu de succès. — VII. Son découragement. Il est excité, par un de ses amis, à reprendre les affaires. — VIII. Soins extraordinaires qu'il prend pour se former à la déclamation. — IX. Son refus de parler en public sans préparation. — X. Il le fait cependant quelquefois avec succès. — XI. Jugements divers qu'on porte de Démosthène. — XII. Ses grands efforts pour corriger ses défauts naturels. — XIII. Bons mots de Démosthène. — XIV. Son entrée dans le gouvernement. Sa conduite envers Midias. — XV. Son attachement au parti qu'il avait embrassé. — XVI. Sur quels principes il compose ses discours. — XVII. Il était plus homme de bien que les autres orateurs de son temps. — XVIII. Ses diverses oraisons. — XIX. Il déclame contre Philippe avant que la guerre soit déclarée. — XX. Zèle de Démosthène contre Philippe pour l'intérêt de la Grèce. — XXI. Il fait entrer les Thébains dans la ligue des alliés. — XXII. Gloire que ce succès procure à Démosthène. Présages qui en troublent la joie. — XXIII. Démosthène méprise ces présages; il fuit à la bataille. — XXIV. Témoignages d'estime donnés par le roi de Perse à Démosthène. Il est choisi par le peuple pour prononcer l'oraison funèbre des Athéniens morts à Chéronée. — XXV. Mort de Philippe. Joie de Démosthène à cette nouvelle. — XXVI. Démosthène justifié contre les reproches d'Eschine. — XXVII. Nouvelle ligue des Grecs déconcertée par les succès d'Alexandre. — XXVIII. Alexandre demande qu'on lui livre dix des orateurs athéniens. Démade obtient leur grace. — XXIX. Démosthène reprend un peu de crédit. Affaire de la Couronne. — XXX. Démosthène se laisse gagner par l'argent d'Harpalus. — XXXI. Le peuple en est instruit, et le condamne à une amende. — XXXII. Il s'échappe de prison et sort de la ville. Il supporte impatiemment son exil. — XXXIII. La mort d'Alexandre ranime Démosthène. Les Athéniens le rappellent d'exil. — XXXIV. Il est banni une seconde fois, et condamné à mort. — XXXV. Il se réfugie à Calaurie, d'où Archias cherche à le tirer par ruse. — XXXVI. Il prend du poison, qu'il portait toujours sur lui. — XXXVII. Différentes traditions sur sa mort. — XXXVIII. Époque de sa mort. Honneurs que les Athéniens rendent à sa mémoire. — XXXIX. Mort de Démade.

M. Dacier place Démosthène à l'an du monde 3598, la première année de la 107ᵉ olympiade, l'an de Rome 401, avant J.-C. 350, jusqu'à l'an du monde 3613, la 4ᵉ année de la 111ᵉ olympiade, l'an de Rome 416, avant J.-C. 335.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la 4ᵉ année de la 98ᵉ olympiade, jusqu'à la 4ᵉ année de la 114ᵉ olympiade, avant Jésus-Christ 322.

I. L'auteur de l'*Éloge* d'Alcibiade sur sa victoire à la course des chars aux jeux olympiques (1), soit Euripide, comme on le croit communément, soit un autre, prétend, mon cher Sénécion, que le premier fondement du bonheur est d'être né dans une ville célèbre. Pour moi, je pense au contraire que pour un homme qui doit être un jour véritablement heureux, et trouver le bonheur dans son caractère et dans les dispositions de son ame, il est absolument égal d'avoir une patrie pauvre et obscure, ou une mère laide et petite. Ne serait-il pas ridicule de croire que la ville d'Iulis, qui n'est qu'une petite partie de l'île de Céos, elle-même si peu considérable; ou l'île d'Égine, qu'un Athénien comparait à une tache qu'il fallait enlever de dessus l'œil du Pirée, peuvent produire de bons comédiens et d'excellents poètes (2), et qu'elles ne pourraient donner naissance à un homme juste, capable de se suffire à lui-même, d'un esprit sensé et d'une ame élevée? N'est-il pas plus vraisemblable que les arts, que l'on cultive uniquement dans la vue de s'enrichir ou d'acquérir de la gloire, se flétrissent aisément dans des villes petites et obscures; et que la vertu, comme une plante vivace et pleine de vigueur, prend racine dans toute espèce de sol où elle trouve un fonds heureux, et qui se prête au travail (3)? Si donc nous manquons de sagesse; si nous ne menons pas une vie raisonnable, ce n'est pas à l'obscurité de notre patrie, mais à nous-mêmes, que nous devons nous en prendre.

II. Il est vrai qu'un écrivain qui veut composer une histoire dont les événements ne sont pas sous sa main, et n'ont pas eu lieu dans sa patrie, mais sont arrivés en des pays étrangers, et se trouvent en grand nombre, dispersés dans plusieurs ouvrages différents; un tel écrivain a besoin, avant tout, d'habiter une ville très peuplée, qui ait de la célébrité, et où les lettres soient cultivées. Ce n'est que là qu'il peut avoir une collection nombreuse de livres, et se procurer, dans les conversations des personnes instruites, la connaissance des faits qui ont échappé aux historiens, et qui, conservés fidèlement dans la mémoire des hommes, n'en ont acquis que plus de certitude : c'est le seul moyen de faire un ouvrage complet, et qui ne manque d'aucune de ses parties essentielles (4). Pour moi, qui, né dans une petite ville [1], aime à m'y tenir, afin qu'elle ne devienne pas encore plus petite, j'ai été tellement distrait, pendant mon séjour à Rome et dans les autres villes d'Italie, par les affaires politiques dont j'étais chargé, et par les conférences philosophiques que je tenais chez moi, que je n'ai pu m'appliquer qu'assez tard et dans un âge avancé à l'étude de la langue latine. Il m'est arrivé, à cet égard, une chose fort extraordinaire et pourtant très vraie : c'est qu'au lieu de comprendre les faits que je lisais par l'intelligence des mots, ce sont plutôt les faits dont j'avais acquis déja quelque connaissance qui m'ont servi à entendre les termes (5). C'est sans doute un grand plaisir que de

[1] Chéronée en Béotie. *Voyez la Vie* de Plutarque à la tête de ces *Vies*.

sentir les beautés et la vivacité [1] de la diction (6) latine, d'en saisir les métaphores, les images, l'harmonie, et tous les autres ornements qui donnent tant d'éclat aux discours ; mais cette connaissance ne peut être que le fruit d'un long exercice et d'une étude difficile; elle exige beaucoup de loisir, et un âge capable de l'ambition d'y réussir.

III. Dans ce nouveau volume, qui forme le cinquième de nos *Vies parallèles*, et qui contient celles de Démosthène et de Cicéron, nous examinerons, d'après leurs actions et leur conduite politique, le caractère et les dispositions d'esprit de ces orateurs célèbres; mais nous nous abstiendrons de comparer ensemble les monuments de leur éloquence, et de décider lequel des deux avait plus de douceur ou plus de véhémence dans ses discours (7) ; car, suivant le poëte Ion,

La force du dauphin n'est plus rien sur la terre (8).

Faute d'avoir connu cette maxime, Cécilius (9), écrivain très présomptueux, a osé faire le parallèle de Démosthène et de Cicéron. Mais si ce précepte : « Connais-toi toi-même, » était d'une pratique facile et commune, il ne passerait pas pour un précepte divin. Il me semble que Dieu, voulant jeter ces deux orateurs comme dans un même moule, a mis dans leur caractère plusieurs traits de ressemblance, tels que l'ambition, l'amour de la liberté publique, la timidité dans les guerres et dans les dangers; et qu'à ces premiers germes il a mêlé plusieurs de ces dons qu'on attribue à la fortune. Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs deux orateurs qui, de commencements faibles et obscurs, se soient élevés à tant de puissance et de gloire; qui aient tenu tête, comme eux, aux rois et aux tyrans; qui, bannis de leur pays, s'y soient vus rappelés de la manière la plus honorable; qui aient perdu l'un et l'autre des filles chéries; qui, obligés de fuir une seconde fois, soient tombés entre les mains de leurs ennemis, et n'aient perdu la vie qu'en voyant expirer la liberté de leur patrie. Si donc la nature et la fortune entraient en dispute au sujet de ces deux illustres personnages, comme des artistes sur leurs ouvrages, il serait difficile de décider si la nature a mis plus de différence dans leurs mœurs, que la fortune dans les événements de leur vie. Commençons par le plus ancien.

IV. Démosthène, le père de l'orateur de ce nom, était, au rapport de Théopompe, un des premiers citoyens d'Athènes (10). On lui donna le surnom de fourbisseur, parcequ'il avait un vaste atelier, dans lequel un grand nombre d'esclaves étaient occupés à forger des armes. L'orateur Eschine dit que la mère de Démosthène était fille d'un certain Gylon qui fut banni d'Athènes, pour cause de trahison, et d'une mère barbare ; mais je ne puis affirmer si ce fait est vrai, ou si c'est de la part d'Eschine un mensonge calomnieux (11). Démosthène, à l'âge de sept ans, perdit son père, qui lui laissa une succession considérable ; elle fut estimée quinze talents [1] ; mais ses tuteurs, par une administration infidèle, détournèrent une partie de sa fortune, et laissèrent périr l'autre par leur négligence, au point de ne pas vouloir payer le salaire de ses maîtres. Privé par-là de l'éducation qui convenait à un enfant bien né, il ne put se former aux sciences et aux arts qui en font partie. D'ailleurs son tempérament faible et délicat ne permit pas à sa mère de l'accoutumer au travail, ni à ses maîtres de l'y forcer. Il fut, dans son enfance, maigre et valétudinaire; et c'est, dit-on, cet état d'infirmité qui lui fit donner par ses camarades, en plaisantant, le surnom fort décrié de Battalus (12). On prétend que Battalus était un joueur de flûte efféminé contre lequel le poëte Antiphanes composa une petite comédie. Selon d'autres, c'était un poëte dont les ouvrages respiraient la mollesse et la débauche. Il paraît aussi que dans ces temps-là les Athéniens appelaient de ce nom ce que la pudeur ne permet pas de nommer. Le surnom d'Argas, qu'on avait encore donné à Démosthène, désignait, dit-on, ou la rudesse et l'âpreté de ses mœurs (car quelques poëtes appellent ainsi une espèce de serpent [2]), ou l'amertume de ses discours, qui blessaient les oreilles de ses auditeurs : Argas était le nom d'un poëte qui composait des vers durs et désagréables. Mais, comme dit Platon, en voilà assez sur cet article [3].

V. Voici à quelle occasion il prit du goût pour l'éloquence. L'orateur Callistrate devait plaider, dans un des tribunaux d'Athènes, la cause de la ville d'Oropus (13). Cette affaire, et par son importance et par le talent de l'orateur, qui était alors dans tout l'éclat de sa réputation, excitait un intérêt général. Démosthène ayant su que tous les maîtres et les instituteurs d'Athènes se proposaient d'assister à ce plaidoyer, pria son gouverneur de l'y mener. Ce gouverneur était connu des huissiers qui ouvraient la salle d'audience, et qui lui procurèrent une place d'où son élève pouvait tout entendre sans être vu. Callistrate eut le plus grand succès, et ravit d'admiration tous ses auditeurs, qui le reconduisirent avec honneur au milieu des applaudissements universels. Une distinction si glorieuse excita l'émulation de Démosthène, et lui

[1] D'autres l'entendent de la prononciation.

[1] Soixante-quinze mille liv.

[2] Hippocrate, dans son traité des maladies communes, l. V, parle d'un serpent de ce nom qui entra dans la bouche d'un jeune homme endormi.

[3] *In Cratylo*.

fit admirer davantage la force de l'éloquence, qui pouvait ainsi tout soumettre et tout apprivoiser. Il renonça dès ce moment à toutes les sciences et à tous les exercices auxquels on appliquait les jeunes gens, et se mit à composer des discours, plein de confiance qu'il serait un jour au nombre des orateurs d'Athènes. Il eut pour maître d'éloquence Isée (14), quoique Isocrate tînt alors son école publique; mais, selon certains auteurs, son état d'orphelin ne lui permettait pas de payer les dix mines [1] de salaire que prenait Isocrate; ou plutôt, suivant d'autres, il préférait l'éloquence d'Isée, comme plus mâle, plus énergique, et plus propre à l'usage du barreau. Hermippus dit avoir lu, dans des Mémoires anonymes, que Démosthène eut Platon pour maître, et que les leçons de ce philosophe contribuèrent beaucoup à la perfection de son éloquence (15). Il ajoute, d'après Ctésibius, que Démosthène avait eu secrètement, par Callias de Syracuse et par d'autres, communication des préceptes d'Isocrate sur la rhétorique, et de ceux du rhéteur Alcidamas, et qu'il les avait lus avec fruit (16).

VI. Dès que l'âge lui permit de plaider [2], il attaqua ses tuteurs en justice, et composa lui-même ses plaidoyers. Mais les accusés faisaient tant par leurs chicanes, qu'ils obtenaient chaque jour de nouveaux délais. Démosthène, qui s'exerçait, dans cet intervalle, à méditer les ouvrages de Thucydide (17), gagna enfin son procès, non sans beaucoup de peine et de danger; et encore ne put-il retirer des mains de ses tuteurs qu'une très petite portion de son patrimoine. Mais cette affaire lui procura l'avantage d'avoir acquis l'habitude et la hardiesse de parler en public; et ce premier essai de l'honneur et du crédit que procurait l'éloquence lui donna le desir de se produire dans les assemblées et de s'occuper des affaires publiques. On rapporte que Laomédon d'Orchomène, pour se guérir d'une maladie de la rate, s'exerça, par l'avis de ses médecins, à faire de très longues courses; et que, rétabli par cet exercice violent, il alla disputer les couronnes dans les jeux, et devint un des plus forts athlètes dans la course du double stade (18). Il en fut de même de Démosthène. Il commença de plaider pour ses propres affaires; et après avoir acquis, dans ce premier exercice, de l'habileté et de la force dans l'art de la parole, il se jeta dans les affaires politiques, pour y disputer les prix comme dans les jeux, et surpassa bientôt tous ceux de ses concitoyens qui se distinguaient le plus dans la tribune. Cependant la première fois qu'il parla devant le peuple, le bruit fut si grand qu'il ne put se faire écouter; on se moqua même de la singularité de son style, dans lequel la longueur des périodes jetait de l'obscurité, et qu'il avait surchargé d'enthymèmes (19) jusqu'à la satiété. Il avait d'ailleurs la voix faible, la prononciation pénible, et la respiration si courte, que la nécessité où il était de couper ses périodes pour reprendre haleine en rendait le sens difficile à saisir.

VII. Il renonça donc aux assemblées du peuple. Un jour qu'il se promenait sur le Pirée, triste et découragé, Eunomis de Thriasie, homme d'un âge fort avancé, le voyant dans cet état, le réprimanda vivement de ce qu'avec un talent pour la parole égal à celui de Périclès, il s'abandonnait ainsi lui-même par mollesse et par timidité; que, faute de courage pour braver le tumulte de la populace, et de force pour s'exercer aux combats de la tribune, il languissait dans l'inaction. Sifflé par le peuple une seconde fois, il se retirait chez lui, la tête couverte, et vivement affecté de ses disgraces, lorsqu'un comédien de ses amis, nommé Satyrus, qui l'avait suivi par derrière, entra avec lui dans sa maison. Démosthène se mit à déplorer son infortune : « Je suis, disait-il, de tous les orateurs, » celui qui se donne le plus de peine; j'ai presque » épuisé mes forces pour me former à l'éloquence; » et avec cela, je ne puis me rendre agréable au » peuple : des matelots ignorants et crapuleux » occupent la tribune et sont écoutés (20); et moi » je suis rejeté avec mépris. — Vous avez raison, » Démosthène, lui répondit Satyrus; mais j'aurai » bientôt remédié à la cause de ce mépris, si vous » voulez me réciter de mémoire quelques vers » d'Euripide ou de Sophocle. » Il le fit sur-le-champ. Satyrus répétant après lui les mêmes vers, les prononça si bien et d'un ton si adapté à l'état et à la disposition du personnage, que Démosthène lui-même les trouva tout différents. Convaincu alors de la beauté et de la grace que la déclamation donne au discours, il sentit que le talent de la composition est peu de chose et presque nul, si on néglige la prononciation et l'action convenables au sujet.

VIII. Dès ce moment il fit construire un cabinet souterrain, qui subsistait encore de mon temps (21), dans lequel il allait tous les jours s'exercer à la déclamation et former sa voix; il y passait jusqu'à deux et trois mois de suite, ayant la moitié de la tête rasée, afin que la honte de paraître en cet état l'empêchât de sortir, quelque envie qu'il en eût. Toutes les visites qu'il recevait ou qu'il rendait, toutes les conversations, toutes les affaires devenaient pour lui autant d'occasions et de sujets d'exercer son talent. Dès qu'il était libre, il s'enfermait dans ce souterrain, et repassait dans

[1] Neuf cents liv.

[2] Il avait alors dix-sept ans. C'était l'âge où l'on pouvait plaider pour ses propres affaires.

sa mémoire toutes les affaires dont on lui avait parlé, et les raisons qu'on avait alléguées de part et d'autre. Lorsqu'il avait entendu quelque discours public, il le répétait en lui-même, et s'exerçait à le réduire en lieux communs qu'il revêtait de périodes (22). Souvent il s'appliquait à corriger, à expliquer ce que d'autres lui avaient dit, ou ce qu'il leur avait dit lui-même. Ce genre d'étude lui donna la réputation d'un esprit lent dans ses conceptions, dont l'éloquence et le talent n'étaient que l'effet du travail; et la preuve certaine qu'on en donnait, c'est que jamais personne n'avait entendu Démosthène parler sans préparation; souvent même, étant assis à l'assemblée, et appelé nommément par le peuple pour monter à la tribune, il le refusait quand il n'avait pas préparé et médité d'avance ce qu'il devait dire.

IX. Il était devenu par-là pour les autres orateurs un sujet de raillerie; et Pythéas lui ayant dit un jour, en se moquant de lui, que ses raisonnements sentaient l'huile [1] : « Pythéas, repartit Démo» sthène avec aigreur, ta lampe et la mienne nous » éclairent pour des choses bien différentes. » Il convenait avec les autres qu'il n'avait pas toujours écrit ces discours tels qu'il les prononçait; mais qu'il ne parlait jamais sans avoir écrit; il disait même qu'il était d'un orateur populaire de préparer ses discours; que cette attention prouvait le desir de plaire au peuple ; que le mépris pour son opinion sur les discours qu'on prononce devant lui ne convenait qu'à un partisan de l'oligarchie, qui compte plus sur la force que sur la persuasion. Une autre preuve de sa timidité à parler sans préparation, c'est que souvent, lorsqu'il était troublé par le bruit du peuple, Démade se levait pour appuyer ses raisons ; ce que Démosthène ne fit jamais pour Démade. Mais, dira-t-on peut-être, comment Eschine appelle-t-il Démosthène l'homme le plus étonnant, par l'audace qu'il montre dans ses discours [2]? Comment Démosthène fut-il le seul des orateurs à réfuter Python de Byzance, qui, comme un torrent débordé, s'emportait contre les Athéniens avec tant de violence (23)? Lorsque Lamachus de Myrrhène (24) récita, dans les jeux olympiques, un panégyrique d'Alexandre et de Philippe, où il disait beaucoup de mal des Thébains et des Olynthiens, Démosthène ne se leva-t-il pas contre lui? et, joignant au récit des faits des raisonnements pleins de force, ne mit-il pas dans le plus grand jour les services importants que les Thébains et ceux de Chalcide [3] avaient rendus à la Grèce; et au contraire tous les maux que lui avaient causés les flatteurs des Macédoniens? Ne ramena-t-il pas tellement à son avis tous les auditeurs, que le sophiste, effrayé du tumulte qui s'élevait parmi le peuple, sortit secrètement de l'assemblée?

X. On peut répondre que Démosthène, en se proposant Périclès pour modèle, négligea les autres parties de ce grand orateur, afin de s'attacher principalement à imiter ses gestes, sa déclamation, son attention à ne parler ni promptement, ni sans préparation, sur toutes sortes de sujets : persuadé que Périclès devait à ces qualités la gloire qu'il avait acquise, il en fit l'objet de son émulation, sans néanmoins rejeter toujours l'occasion de se distinguer par des discours prononcés sur-le-champ; mais il ne voulut pas aussi s'en reposer souvent sur la fortune du succès de son talent. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les discours qu'il prononçait sans les avoir préparés avaient plus de force et de hardiesse que ceux qu'il écrivait; du moins s'il faut en croire Ératosthène, Démétrius de Phalère et les poëtes comiques. Ératosthène dit que dans les premiers il était comme transporté de fureur. Suivant Démétrius de Phalère, en parlant un jour devant le peuple, il fut saisi d'une sorte d'enthousiasme, et prononça ce serment en vers :

> J'en jure par la terre, et les eaux des fontaines,
> Des fleuves, des ruisseaux qui fécondent nos plaines.

Un poëte comique l'appelle Ropoperpéréthrus (25). Un autre, en le raillant sur son goût pour les antithèses, a dit :

> Notre maître a repris comme il avait su prendre,
> Terme que Démosthène a souvent fait entendre (26).

Peut-être aussi que dans ces vers Antiphanes a voulu plaisanter Démosthène sur ce que, dans son discours de l'Halonèse, il conseille aux Athéniens de ne pas prendre cette île à Philippe; mais de la lui reprendre (27).

XI. Tout le monde avouait pourtant que Démade, abandonné à son naturel, avait une force irrésistible, et que les discours qu'il faisait sans préparation l'emportaient de beaucoup sur les harangues que Démosthène avait méditées et écrites avec le plus de soin. Ariston de Chio nous a transmis un jugement de Théophraste sur les orateurs. On lui demandait un jour ce qu'il pensait de Démosthène : « Il est digne de sa ville », répondit Théophraste. On lui fit la même question sur Démade; et il répondit qu'il était au-dessus de sa ville. Le même philosophe rapporte que Polyeucte de Sphette (28), un de ceux qui gouvernaient alors à Athènes, reconnaissait Démosthène pour un très grand orateur; mais qu'il trouvait à Phocion encore plus d'éloquence, parcequ'il renfermait beaucoup de sens en peu de mots. Démosthène lui-même, toutes les fois qu'il voyait Phocion se lever pour parler

[1] Mot à mot, la lampe. Il a été question de Pythéas dans la *Vie de Phocion*.
[2] Dans son oraison contre Ctésiphon, ou de la Couronne.
[3] Province de Macédoine.

contre lui, disait à ses amis : « Voilà la hache de » mes discours qui se lève. » Mais il est douteux si c'était à l'éloquence de Phocion, ou à la réputation de sagesse qu'il avait acquise, que Démosthène faisait allusion ; et s'il ne croyait pas qu'une seule parole, un seul signe d'un homme qui, par sa vertu, a mérité la confiance publique, a plus d'effet que les plus belles et les plus longues périodes.

XII. Démétrius de Phalère dit avoir appris de Démosthène, déja vieux, tous les efforts qu'il avait faits pour réformer plusieurs défauts naturels auxquels il était sujet. Il avait un bégaiement de lanque et une difficulté de prononciation qu'il parvint à corriger en remplissant sa bouche de petits cailloux, et prononçant ainsi plusieurs vers de suite. Il fortifia sa voix en montant d'une course rapide sur des lieux hauts et escarpés, pendant qu'il récitait, sans prendre haleine, de longs morceaux de poésie ou de prose. Il avait chez lui un grand miroir devant lequel il prononçait les discours qu'il avait composés. Quelqu'un étant venu le trouver pour le charger de sa cause, se plaignit qu'il avait été battu. « Mon ami, lui dit Démosthène, ce que » vous me dites là n'est point vrai. » Alors cet homme prenant un ton beaucoup plus haut : « Quoi ! » Démosthène, s'écria-t-il, je n'ai pas été battu ! — » Oh ! maintenant, répliqua l'orateur, je reconnais » la voix d'un homme qui a été maltraité. » Tant il était persuadé que le ton et le geste contribuent beaucoup à donner de la confiance en ce qu'on dit ! Sa déclamation plaisait singulièrement au peuple ; mais les hommes d'un goût plus sûr, au nombre desquels était Démétrius de Phalère, trouvaient qu'elle manquait de noblesse, d'élévation et de force. Ésion[1], à qui l'on demandait son sentiment sur les anciens orateurs et sur ceux de son temps, répondit, au rapport d'Hermippus, qu'on ne pouvait entendre les anciens sans admiration, lorsqu'ils haranguaient le peuple avec tant de décence et de dignité ; mais qu'en lisant les discours de Démosthène, on y trouvait plus de force et plus d'art.

XIII. Il n'est en effet personne qui ne sente que ses harangues écrites ont plus de piquant et plus de nerf ; mais, dans les rencontres subites qui se présentaient quelquefois, il savait employer à propos la plaisanterie. « Démosthène veut m'enseigner, disait un jour Démade ; c'est la truie qui veut » instruire Minerve. — Oui, répliqua Démosthène ; » mais cette Minerve fut surprise l'autre jour en » adultère dans le bourg de Colytte (29). » Un voleur, nommé Chalcus, s'avisa de le railler sur ses veilles et ses travaux nocturnes. « Je vois bien, lui dit » Démosthène, que tu n'aimes pas à voir ma lampe » allumée toute la nuit. Mais vous, Athéniens, ne » soyez pas surpris de tous les vols qui se commettent ; nous avons des voleurs d'airain[1] et des » murs de terre. » Je pourrais rapporter beaucoup de traits semblables ; mais je me borne à ceux-là. Il vaut mieux examiner son caractère et ses mœurs d'après sa conduite dans le gouvernement.

XIV. Ce fut à l'époque de la guerre phocique (30) que Démosthène, comme il le dit lui-même, entra dans l'administration des affaires publiques ; on peut l'inférer aussi de ses *Philippiques*, dont les dernières furent prononcées après la ruine des Phociens ; et les premières parlent de plusieurs faits qui concoururent avec les derniers temps de cette guerre. On voit qu'il plaida contre Midias à l'âge de trente-deux ans, lorsqu'il n'avait encore ni crédit ni réputation dans Athènes[2] ; ce fut même, je crois, par cette considération qu'il sacrifia, pour de l'argent, son ressentiment contre Midias :

Car il n'était ni doux, ni facile à calmer[3].

Au contraire, il était vindicatif et violent ; mais, se sentant trop faible pour l'emporter sur un homme qui avait dans ses richesses, dans son éloquence et dans ses nombreux amis, comme autant de remparts redoutables, il se laissa apaiser par ceux qui intercédèrent pour lui ; car je ne crois pas que la somme de trois mille drachmes[2] eût désarmé la colère de Démosthène, s'il eût espéré pouvoir triompher de son ennemi. Il eut, dès son entrée dans le gouvernement, une occasion brillante d'exercer son talent, en soutenant, contre Philippe, la liberté de la Grèce ; il la défendit avec tant de courage, que son éloquence et sa hardiesse lui acquirent beaucoup de gloire et de célébrité. Aussi fut-il bientôt admiré de toute la Grèce ; le grand roi lui fit donner des témoignages de son estime ; Philippe lui-même en faisait plus de cas que de tous les autres orateurs ; et ses propres ennemis étaient forcés d'avouer qu'ils avaient en lui un adversaire redoutable : Eschine et Hypéride en convenaient eux-mêmes dans les accusations qu'ils lui intentaient.

XV. Je ne sais donc sur quel fondement Théopompe avance que Démosthène était d'un caractère inconstant, et qu'il ne restait pas long-temps attaché aux mêmes personnes et aux mêmes intérêts. Il paraît au contraire que, jusqu'à la fin, il resta

[1] Ésion n'est point connu d'ailleurs.

[1] Allusion bien froide au nom de ce voleur, et que je ne voudrais pas que Plutarque eût rapportée ; *Calchos* signifie airain.

[2] Cependant il avait commencé de se mêler des affaires publiques à l'âge de vingt-sept ans, et avait prononcé l'*Oraison contre Eschine*. Peut-être Plutarque a-t-il voulu dire seulement que Démosthène n'avait pas encore alors beaucoup de crédit et de réputation.

[3] Iliad., chant XX, v. 467.

[4] Deux mille sept cents livres.

fidèle au parti qu'il avait embrassé dès le commencement; et que loin d'avoir changé de principes dans le cours de sa vie, il la sacrifia pour ne pas en changer. Il n'eut pas à dire, comme Démade, pour justifier ses variations dans le gouvernement, qu'il lui était souvent arrivé de démentir par ses paroles ses premiers sentiments; mais qu'il n'avait jamais rien dit de contraire au bien de la république. Mélanopus (31), qui, rival de Callistrate dans le gouvernement, se laissait souvent gagner à prix d'argent par son adversaire, avait coutume de dire au peuple : « Callistrate est toujours mon » ennemi; mais il faut aujourd'hui que l'intérêt » public l'emporte. » Nicodème de Messène, qui avait quitte le parti d'Antipater pour s'attacher à Démétrius, disait qu'en cela il ne démentait point ses sentiments, parcequ'il avait toujours cru utile de se soumettre à ceux qui étaient les plus forts. Mais c'est un reproche qu'on ne saurait faire à Démosthène : jamais on ne le vit varier ou biaiser ni dans ses paroles, ni dans ses actions; toujours ferme dans ses principes, il marcha constamment sur la même ligne, et ne s'écarta jamais du plan de conduite qu'il s'était tracé dans les affaires.

XVI. Le philosophe Panétius (32) dit que la plupart des discours de Démosthène sont fondés sur ce principe : Que le beau mérite seul, par lui-même, notre préférence; on le trouve établi dans sa harangue sur la Couronne, dans ses oraisons contre Aristocratès et sur les Immunités; enfin dans ses Philippiques. Loin de mener ses concitoyens à ce qui leur eût été plus facile, plus doux et plus utile, partout il leur enseigne que ce qui intéresse la sûreté et le salut public ne doit venir qu'après ce qui est beau et honnête. Si à la noble ambition dont il était animé dans sa conduite politique; si à la grandeur d'ame qui éclatait dans ses discours, il eût joint le courage militaire et un entier désintéressement, on l'aurait mis, non seulement au nombre des grands orateurs de son temps, tels que Myroclès, Polyeucte et Hypéride; mais à un rang beaucoup plus élevé, avec les Cimon, les Thucydide et les Périclès (33). Parmi ceux qui lui succédèrent, Phocion, qui, chef du parti le moins estimé, paraissait favoriser les Macédoniens, fut cependant placé, à cause de sa valeur et de sa justice, à côté d'Éphialte, d'Aristide et de Cimon (34). Mais Démosthène, qui, suivant Démétrius de Phalère, payait mal de sa personne sous les armes; qui n'était pas même invincible à l'appât des présents; qui enfin, lorsqu'il se montrait inaccessible à l'or de Philippe et de la Macédoine, se laissait vaincre à celui qu'on envoyait de la haute Asie, de Suse et d'Ecbatane (35); Démosthène, dis-je, paraissait beaucoup plus propre à louer qu'à imiter les vertus de ses ancêtres.

XVII. Cependant il fut toujours, par sa conduite, bien au-dessus des orateurs de son temps, Phocion seul excepté : on voit même qu'il parlait au peuple avec plus de liberté que les autres; qu'il gourmandait plus fortement les passions de la multitude, et reprenait ses fautes avec plus de vivacité : ses discours en offrent les preuves. Les Athéniens, au rapport de Théopompe, ayant voulu l'obliger d'accuser quelqu'un, il le refusa; et comme le peuple en paraissait mécontent, il se leva. « Athéniens, » dit-il, je vous donnerai toujours mes conseils, » quand même vous ne le voudriez pas; mais je » ne ferai jamais le métier de délateur, quand même » vous le voudriez. » Sa conduite à l'égard d'Antiphon montre tout son attachement pour le parti aristocratique. Cet homme avait été absous par le peuple dans une affaire capitale. Démosthène ayant repris l'affaire, le traduisit devant l'aréopage, et, s'embarrassant peu de déplaire au peuple, il convainquit Antiphon d'avoir promis à Philippe de brûler l'arsenal d'Athènes; et il le fit condamner à mort (36). Il se porta aussi pour accusateur de la prêtresse Théoris, qui, outre plusieurs autres délits dont elle était coupable, enseignait aux esclaves à tromper leurs maîtres; et, sur les conclusions de cet orateur, elle fut punie du dernier supplice. On assure qu'il avait composé le plaidoyer qu'Apollodore prononça contre le général Timothée, qu'il fit condamner à payer ce qu'il devait au trésor public. On lui attribue encore les deux oraisons pour Phormion et pour Stéphanus, qui lui attirèrent de justes reproches; car Phormion se servit contre Apollodore du discours de Démosthène, qui parut ainsi avoir écrit pour les deux parties adverses, comme s'il eût pris dans le même atelier deux épées, et qu'il les eût vendues à deux ennemis pour se battre (37).

XVIII. Entre ses harangues publiques, celles qui sont contre Androtion, Timocrate et Aristocratès, furent composées pour d'autres orateurs, parcequ'il n'était pas encore entré dans l'administration des affaires; car il paraît les avoir écrites à l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans (38). Il prononça lui-même le discours contre Aristogiton, et celui des Immunités, qu'il fit, comme il le dit lui-même, en faveur de Ctésippus, fils de Chabrias[1]; d'autres disent qu'il le fit parcequ'il voulait épouser la mère de ce jeune homme. Ce mariage n'eut pourtant pas lieu; il épousa une fille de Samos, au rapport de Démétrius de Magnésie, dans son Traité des Synonymes (39). Il n'est pas certain qu'il ait prononcé son oraison contre Eschine, sur la fausse ambassade; cependant Idoménée assure qu'Eschine ne fut absous qu'à la majorité de trente voix;

[1] *Voyez* ce qui a été dit de ce fils de Chabrias dans la *Vie de Phocion*, c. VII.

mais, à en juger par les discours de ces deux orateurs sur la Couronne, il ne paraît pas que le fait rapporté par Idoménée soit vrai : ils ne disent ni l'un ni l'autre, d'une manière claire et formelle, que cette affaire ait été conduite jusqu'à un jugement définitif; je laisse à d'autres la décision de ce point (40).

XIX. La paix durait encore, que Démosthène avait déja fait connaître quelle serait sa conduite politique; il ne laissait rien passer de ce que faisait le roi de Macédoine, sans le relever avec force; à chacune de ses actions, il alarmait les Athéniens sur les suites qu'elle pouvait avoir, et les échauffait contre ce prince. Aussi n'était-il question que de Démosthène à la cour de Philippe; et lorsqu'il fut envoyé, lui dixième, ambassadeur en Macédoine, le roi, après avoir écouté tous les autres, ne répondit avec soin qu'au discours de Démosthène (41). Cependant il ne lui fit pas les mêmes honneurs et ne lui donna pas les mêmes témoignages de bienveillance qu'aux autres ambassadeurs, et réserva pour Eschine et pour Philocrate les plus grandes marques de son affection. Lors donc que ces deux députés se mirent à vanter Philippe pour son éloquence, pour sa beauté, et pour le talent qu'il avait de bien boire, Démosthène ne put s'empêcher, par envie, de tourner ces louanges en raillerie, et de dire que ces qualités étaient celles d'un sophiste, d'une femme et d'une éponge, et qu'il n'y en avait pas une seule dont on pût louer un roi.

XX. Dès que les affaires publiques parurent tourner à la guerre, d'un côté par l'inquiétude de Philippe, qui ne pouvait vivre tranquille; de l'autre, par le zèle de Démosthène, qui ne cessait d'exciter les Athéniens, le premier conseil que cet orateur donna fut d'aller au secours de l'Eubée, que ses tyrans avaient mise sous le joug de Philippe. Les Athéniens passèrent dans cette île, d'après le décret dressé par Démosthène, et ils en chassèrent les Macédoniens[1]. Il fit ensuite envoyer du secours à ceux de Périnthe et de Byzance, qui étaient en guerre avec Philippe; et ayant persuadé au peuple de sacrifier son ressentiment, et d'oublier les sujets de plaintes que ces deux peuples lui avaient donnés dans la guerre des alliés, les Athéniens y envoyèrent des troupes qui les délivrèrent de Philippe (42). Il alla lui-même en ambassade dans les villes de la Grèce, et les excita tellement par ses discours, qu'à l'exception d'un petit nombre, elles se soulevèrent toutes contre le roi de Macédoine, et qu'on mit sur pied une armée forte de quinze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, sans compter les troupes des villes qui s'armaient à leurs dépens; on fit avec zèle tous les fonds nécessaires pour l'entretien et la solde des étrangers. Ce fut alors, au rapport de Théophraste, que les alliés ayant proposé qu'on fixât la quotité des contributions de chaque peuple, l'orateur Crobylus leur répondit que la guerre ne se nourrissait pas à une mesure réglée (43).

XXI. Toute la Grèce étant ainsi soulevée, et dans l'attente des événements, après que les peuples et les villes de l'Eubée et de l'Achaïe, Corinthe, Mégare, Leucade et Corcyre, eurent fait une ligue commune, il restait encore à Démosthène l'affaire la plus importante : c'était d'attirer à cette confédération la ville de Thèbes. Les Thébains étaient limitrophes de l'Attique; ils avaient sur pied des troupes aguerries; de tous les peuples de la Grèce, c'était celui dont la réputation dans les armes avait le plus d'éclat; mais il n'était pas facile de gagner les Thébains, attachés et presque asservis à Philippe par les grands services que ce prince venait de leur rendre dans la guerre de la Phocide; et qui d'ailleurs trouvaient sans cesse dans le voisinage d'Athènes des occasions de renouveler la guerre avec cette ville : mais après que Philippe, enflé du succès qu'il avait eu auprès d'Amphisse[1], se fut jeté brusquement sur Élatée et eut pris la Phocide; que, dans le trouble où cette invasion subite avait mis les Athéniens, personne n'osait monter à la tribune; que l'incertitude et le silence régnaient dans l'assemblée, Démosthène seul osa s'avancer, et conseiller au peuple de solliciter de nouveau les Thébains. Il encouragea les Athéniens par ses discours, et, suivant son usage, il les remplit si fort d'espérances, qu'il fut envoyé lui-même avec quelques autres en ambassade à Thèbes. Philippe, à ce que dit Marsyas, y députa de son côté Amyntas et Cléarque, tous deux Macédoniens, auxquels il joignit deux Thessaliens, Daochus et Thrasydée (44), pour répondre aux ambassadeurs athéniens. Les Thébains ne se dissimulaient pas ce qui leur était le plus utile : ils avaient toujours présents les maux que leur avait causés la guerre de Phocide, et leurs plaies étaient encore toutes récentes; mais, suivant Théopompe, la véhémence de Démosthène, telle qu'un vent impétueux, enflamma leur courage, et leur ambition les aveugla tellement sur toutes les suites de leur démarche, que, bannissant de leur cœur la crainte, la prudence et la reconnaissance même, ils se laissèrent entraîner à l'enthousiasme qu'il leur inspira pour le parti le plus honnête.

[1] *Voyez* la *Vie de Phocion*, c. XIV, où il a été parlé de cette expédition, dans laquelle il commandait.

[1] Les Locres Ozoles ayant violé le territoire de Delphes et massacré les députés que le conseil des amphictyons leur avait envoyés pour s'en plaindre, Philippe, nommé chef de la guerre qu'on leur déclara, la termina promptement. DÉMOSTHÈNE, *Oraison de la Couronne*. Élatée était une ville de la Phocide, voisine de la Béotie.

XXII. Ce succès de l'orateur athénien parut si grand, si éclatant, que Philippe envoya sur-le-champ des ambassadeurs pour demander la paix; que la Grèce tout entière se dressa, pour ainsi dire, dans l'attente de l'avenir; que non seulement les généraux athéniens, mais encore les béotarques de Thèbes, suivaient les ordres de Démosthène : il était à Thèbes, comme à Athènes, l'ame de toutes les assemblées, et se voyait également chéri, également puissant dans ces deux villes; ce n'était pas, comme l'observe Théopompe, sans l'avoir mérité; il avait les plus grands droits à cette considération générale; mais la divine fortune, qui, par une révolution dans les affaires publiques, semblait avoir marqué à cette époque le terme de la liberté de la Grèce, fit avorter des entreprises si bien concertées, et annonça par plusieurs signes les événements qui devaient suivre (45). Parmi ces signes on comptait des oracles effrayants de la Pythie, et une ancienne prophétie de la Sibylle qu'on répétait partout :

Puissé-je être bien loin du combat homicide
Qui doit rougir de sang les eaux du Thermodon!
Que, m'élevant dans l'air sur une aile rapide,
Et devenu semblable au vigoureux aiglon,
Je puisse contempler cet horrible carnage,
Où les peuples vaincus verseront tant de pleurs,
Où, malgré les efforts du plus brillant courage,
Le triomphe sera le tombeau des vainqueurs!

On dit que ce Thermodon est une petite rivière de la Béotie qui passe près de Chéronée, et va se jeter dans le Céphise (46); mais aujourd'hui nous ne connaissons, dans la Béotie, aucun ruisseau de ce nom; nous conjecturons seulement que celui qu'on appelle maintenant Aimon se nommait autrefois Thermodon; il baigne les murs du temple d'Hercule, près duquel les Grecs avaient placé leur camp; et il est vraisemblable que la quantité de sang et de cadavres dont il fut rempli à la bataille de Chéronée lui fit donner le nom d'Aimon[1]. L'historien Duris prétend que Thermodon n'est pas le nom d'un fleuve, mais que des soldats qui creusaient la terre en cet endroit pour y dresser leur tente trouvèrent une petite statue de marbre, dont l'inscription faisait connaître que c'était un officier nommé Thermodon, qui portait dans ses bras une Amazone blessée; il cite même à ce sujet un autre oracle :

Aux bords du Thermodon, oiseaux à noir plumage,
Attendez ce combat où le terrible Mars,
Signalant ses fureurs par un affreux carnage,
Jonchera tous ses champs de cadavres épars[2].

[1] Ce nom est formé du mot grec qui signifie sang.

[2] C'est aux corbeaux que cet oracle s'adresse; mais il ne prouve pas, ce me semble, que le Thermodon ne fût pas un ruisseau.

Mais sur ce point, il est difficile de savoir la vérité.

XXIII. Cependant Démosthène, plein de confiance dans les armes des Grecs, singulièrement excité par la force et l'ardeur de ces troupes nombreuses, qui ne demandaient qu'à marcher contre les ennemis, ne voulait pas que les Grecs s'arrêtassent à ces oracles et à ces prophéties; il soupçonnait même la Pythie de philippiser[1] : il rappelait aux Thébains et aux Atheniens qu'Épaminondas et Périclès, persuadés que tous ces oracles étaient des prétextes dont la lâcheté cherchait à se couvrir, n'avaient suivi que les lumières de leur raison. Jusque là Démosthène avait montré du courage; mais dans le combat il ne fit rien d'honorable, rien qui répondît à l'énergie de ses discours; il abandonna lâchement son poste, et dans sa fuite il jeta ses armes, sans avoir honte, dit Pythéas, de démentir la devise qu'il avait gravée en lettres d'or sur son bouclier : A LA BONNE FORTUNE. Philippe, dans l'excès de joie que lui causa cette victoire, oubliant toute décence, se livra à la plus honteuse débauche (47) : il alla, plein de vin, insulter aux morts dont le champ de bataille était couvert, mit en chant les premiers mots du décret que Démosthène avait rédigé, et les chanta en battant la mesure : « Démosthène, fils de Démosthène » du bourg de Péanie, a dit. » Mais quand, revenu de son ivresse, il réfléchit en lui-même sur le péril extrême dont il se voyait encore comme environné, il frissonna d'horreur, en pensant à la force et à la puissance de cet orateur, qui l'avait obligé de risquer en un seul combat, et dans la très petite partie d'une journée, son royaume et sa vie[2].

XXIV. La réputation de Démosthène parvint jusqu'au roi de Perse, qui fit passer à ses satrapes des sommes considérables, avec ordre de les donner à cet orateur, de le traiter avec plus de distinction que tous les autres Grecs, comme étant seul capable de retenir, loin de l'Asie, le roi de Macédoine, en lui suscitant des troubles du côté de la Grèce. Cette correspondance fut découverte par Alexandre, qui trouva dans la ville de Sardes les lettres de Démosthène, et les registres des généraux du roi de Perse, où étaient inscrites les sommes que cet orateur avait reçues. Le désastre que la Grèce venait d'éprouver à Chéronée donna aux ennemis de Démosthène la hardiesse de l'insulter, de le citer même en justice, pour lui demander compte de sa conduite; mais le peuple, non content de le renvoyer absous, lui déféra de nouveaux honneurs; et le rappelant à l'administration des affaires, comme l'orateur le plus zélé

[1] C'est-à-dire de parler en faveur de Philippe.

[2] *Voyez* Lucien, dans l'*Éloge de Démosthène*, t. III, c. XXIII, p. 519.

pour le bien public, il le chargea de faire l'éloge funèbre des Athéniens morts à Chéronée, dont les ossements venaient d'être rapportés à Athènes, pour y recevoir les honneurs de la sépulture. Ce choix prouve que le peuple n'était ni abattu ni flétri par son malheur, comme le prétend Théopompe, qui en parle du ton le plus tragique; les distinctions et les honneurs dont il comblait celui qui lui avait conseillé la guerre firent voir au contraire qu'il ne se repentait pas d'avoir suivi ses conseils.

XXV. Démosthène prononça donc cette oraison funèbre[1]; mais, au lieu de mettre son nom aux décrets qu'il proposa depuis, il les inscrivit successivement du nom de ses amis, afin d'éluder sa mauvaise fortune (48). Il reprit courage à la mort de Philippe, qui ne survécut pas long-temps à la bataille de Chéronée[2]; et c'est vraisemblablement cette mort que prédisait le dernier vers de l'oracle des Sibylles :

Le triomphe sera le tombeau des vainqueurs.

Démosthène fut secrètement informé de la mort du roi de Macédoine; et, pour inspirer d'avance aux Athéniens la confiance dans l'avenir, il parut au conseil la joie peinte sur le visage, et raconta que la nuit précédente il avait eu un songe qui présageait un grand bonheur à Athènes; peu de temps après, des courriers apportèrent la nouvelle de la mort de Philippe. Les Athéniens firent aussitôt des sacrifices pour remercier les dieux de cette heureuse nouvelle, et ils décernèrent une couronne à Pausanias, qui l'avait tué. Démosthène parut en public couronné de fleurs, et magnifiquement vêtu, quoiqu'il n'y eût que sept jours qu'il avait perdu sa fille. Eschine lui fait à cette occasion de grands reproches, et l'accuse de manquer de tendresse pour ses enfants[3]; mais c'est plutôt Eschine qu'il faut accuser de mollesse et de lâcheté, lui qui, regardant les gémissements et les plaintes comme les marques d'une ame douce et tendre, blâme le courage qui fait supporter avec douceur et avec modération ces malheurs domestiques.

XXVI. J'avoue cependant que je n'approuve pas les Athéniens de s'être couronnés de fleurs, et d'avoir fait des sacrifices pour la mort d'un roi qui, usant avec modération de sa victoire, les avait traités dans leur malheur avec tant de douceur et d'humanité. Outre qu'ils s'exposaient à la vengeance céleste, il y avait peu de noblesse dans cette conduite envers Philippe: ils l'avaient honoré pendant sa vie, en lui donnant les droits de citoyen dans Athènes; et après qu'il a péri par le fer d'un assassin, ils ne peuvent contenir leur joie; ils semblent fouler aux pieds son cadavre, et chantent sur sa mort des airs de triomphe, comme s'ils l'avaient eux-mêmes vaincu. Mais aussi je ne puis que louer Démosthène, qui, laissant aux femmes à pleurer, à gémir sur les malheurs personnels, ne s'occupe que de ce qu'il croit utile à sa patrie. C'est, à mon gré, le caractère d'une ame généreuse et digne de gouverner, que de se tenir invariablement attaché au bien public, de soumettre ses chagrins et ses affaires domestiques aux intérêts de l'état, et de conserver la dignité de son rang avec plus de soin que les comédiens qui jouent les rôles de rois et de tyrans, et que nous ne voyons pas rire ou pleurer d'après leurs affections particulières, mais suivant que l'exigent les situations des personnages qu'ils représentent. D'ailleurs, s'il ne faut pas abandonner à lui-même un infortuné, et lui refuser les consolations qui peuvent alléger ses peines; si l'on doit tâcher au contraire d'adoucir ses chagrins par des discours analogues à sa situation, et de porter sa pensée sur des objets plus agréables, comme on détourne une vue malade des couleurs vives et éclatantes qui lui seraient nuisibles, pour la fixer sur des couleurs douces qui la soulagent, telles que le vert; quelle consolation plus puissante peut-on offrir à un homme affligé par des malheurs domestiques, que la pensée du bonheur de sa patrie[1]; que le concours de la félicité publique avec son infortune personnelle, concours où les sentiments agréables amortissent les sentiments pénibles? Je me suis permis ces réflexions, parceque j'ai vu bien des personnes, touchées ou plutôt amollies par les reproches d'Eschine à Démosthène, se laisser aller à une fausse compassion[2].

XXVII. Toutes les villes de la Grèce formèrent, à l'instigation de Démosthène, une nouvelle ligue: les Thébains, à qui cet orateur avait fourni des armes, attaquèrent la garnison qui occupait leur citadelle[3], et tuèrent une grande partie des soldats. Les Athéniens se préparèrent à soutenir avec eux le poids de cette guerre; et Démosthène, qui ne quittait pas la tribune, écrivit en Asie aux généraux du roi de Perse, pour les engager à déclarer la guerre à Alexandre, qu'il appelait un enfant et un margitès (49); mais après qu'Alexandre eut

[1] Celle que nous avons aujourd'hui sur ce sujet a paru supposée à Denys d'Halicarnasse, dans son *Traité sur l'éloquence de Démosthène*, c. XXIII.

[2] La bataille de Chéronée se donna la troisième année de la cent dixième olympiade, et Philippe fut tué la première année de la cent onzième.

[3] Dans l'*Oraison contre Clésiphon*.

[1] Il y a dans le texte, du malheur de sa patrie; mais c'est un contre-sens qui saute aux yeux, et qu'on ne peut attribuer qu'à la négligence d'un copiste, puisque un manuscrit donne la leçon que j'ai suivie; après MM. Dacier et Mosès Dusoul.

[2] Cicéron, dans le *troisième livre des Tusculanes*, chapitre XXVI, ne paraît pas être de l'avis d'Eschine.

[3] C'était une garnison macédonienne.

mis ordre aux affaires de son royaume, et qu'il fut entré dans la Béotie à la tête d'une armée, les Athéniens rabattirent beaucoup de leur fierté, et Démosthène perdit sa véhémence ordinaire. Les Thébains, abandonnés par leurs alliés, et réduits à se défendre seuls, virent leur ville entièrement détruite[2]. Cet événement jeta parmi les Athéniens un si grand trouble, qu'ils prirent le parti d'envoyer Démosthène vers Alexandre avec quelques autres ambassadeurs; mais cet orateur, qui redoutait la colère de ce prince, se sépara de ses collègues quand il fut au mont Cythéron, et abandonna 'ambassade (50).

XXVIII. Alexandre fait partir sur-le-champ pour Athènes des députés chargés de demander qu'on lui livrât dix orateurs, à ce que rapportent Idoménée et Duris; mais le plus grand nombre des historiens, et les plus dignes de foi, n'en mettent que huit, Démosthène, Polyeucte, Éphialte, Lycurgue, Myroclès, Damon, Callisthène et Charidème. Ce fut alors que Démosthène conta aux Athéniens l'apologue des brebis qui livrèrent leurs chiens aux loups, dans lequel il se comparait, lui et les autres orateurs, à des chiens fidèles qui combattaient pour le peuple; et le roi de Macédoine, à un loup dévorant. « Dans les marchés, leur dit-» il encore, nous voyons les marchands porter » dans un vase une montre de leur blé, qui leur » sert à vendre tout celui qu'ils ont chez eux; de » même en nous livrant vous vous livrez vous-» mêmes, sans vous en douter. » Tel est le récit d'Aristobule de Cassandrie[2]. Les Athéniens ayant délibéré sur la demande d'Alexandre, ne savaient quel parti prendre, lorsque Démade, s'étant fait donner cinq talents[1] par les autres orateurs, se chargea d'aller seul en ambassade auprès d'Alexandre, pour lui demander leur grace, soit qu'il comptât sur l'amitié de ce prince, soit qu'il espérât le trouver rassasié de vengeance, comme un lion dont la faim s'est assouvie dans le carnage. Il réussit en effet à l'apaiser, obtint le pardon des orateurs, et réconcilia les Athéniens avec Alexandre.

XXIX. Après le départ de ce prince, le crédit des autres orateurs augmenta sensiblement, et celui de Démosthène diminua beaucoup; il se releva un moment, lorsque Agis, roi de Lacédémone, entra en campagne avec ses troupes[1]; mais ce changement ne fut pas de durée. Les Athéniens n'ayant pas remué, les Lacédémoniens furent défaits, et leur roi resta sur le champ de bataille. Ce fut à cette époque qu'on reprit, contre Ctésiphon, l'affaire de la Couronne (51); elle avait été entamée sous l'archontat de Charondas, peu de temps avant la bataille de Chéronée, et ne fut jugée que dix ans après, sous l'archonte Aristophon. Jamais cause publique n'eut plus de célébrité, tant par la réputation des orateurs que par le courage des juges. Quoique les accusateurs de Démosthène, soutenus de tout le crédit des Macédoniens, eussent le plus grand pouvoir, les juges, loin de donner leur suffrage contre lui, prononcèrent si généreusement son absolution, qu'Eschine n'eut pas pour lui le cinquième des voix (52). Honteux de sa défaite, il sortit de la ville aussitôt après le jugement, et passa le reste de ses jours à Rhodes et dans l'Ionie, où il donna des leçons d'éloquence (53).

XXX. Peu de temps après, Harpalus, à qui l'amour du luxe avait fait commettre de grandes malversations, et qui craignait la colère d'Alexandre, devenu redoutable à ses amis mêmes, abandonna ce prince, et s'en alla d'Asie à Athènes (54). Il venait implorer la protection de cette ville, et se remettre à la discrétion du peuple avec ses richesses et ses vaisseaux. Les autres orateurs, éblouis par l'éclat de son or, se déclarèrent pour lui, et conseillèrent aux Athéniens d'admettre sa demande, et de le protéger. Démosthène ouvrit sur-le-champ l'avis de renvoyer Harpalus, de peur d'attirer sur leur ville une guerre dangereuse pour un sujet injuste, et sans aucune nécessité. Peu de jours après, comme on faisait l'inventaire des richesses d'Harpalus, il s'aperçut que Démosthène considérait avec plaisir une coupe du roi, dont il admirait la forme et le travail; il pria cet orateur de la prendre dans ses mains pour juger de ce qu'il y avait d'or. Démosthène, étonné de son poids, lui demanda de combien elle était : « Elle est de » vingt talents, lui répondit Harpalus en souriant; » et le soir même, à l'entrée de la nuit, il lui envoya la coupe avec vingt talents (55) : tant Harpalus était habile à juger, par l'épanouissement du visage et par la vivacité des regards, du caractère d'un homme, et de son amour pour l'argent! Démosthène ne résista point à cet appât : frappé de ce présent comme s'il eût reçu une garnison chez lui (56), il soutint les intérêts d'Harpalus, et se rendit le lendemain à l'assemblée, le cou tout enveloppé de laine et de bandelettes. Le peuple lui ayant ordonné de se lever et de dire son avis, il fit signe qu'il avait une extinction de voix. Quelques plaisants le raillèrent sur cette prétendue maladie, et dirent que leur orateur avait été pris la nuit, non d'une esquinancie, mais d'une argyrancie.

[1] La deuxième année de la cent onzième olympiade, avant J.-C. 335.

[2] Aristobule accompagna Alexandre dans ses expéditions, et en écrivit l'histoire.

[3] Environ vingt-cinq mille livres.

[4] La première année de la cent douzième olympiade. Agis II fit la guerre aux Crétois qu'il soumit à Darius; il fut tué la troisième année de cette même olympiade, dans une bataille contre Antipater. Q. Curce, l. VI, c. I.

XXXI. Le lendemain, tout le monde sut le présent que lui avait fait Harpalus; et Démosthène ayant voulu parler pour sa défense, le peuple refusa de l'écouter; il commençait même à faire beaucoup de mouvement, et à témoigner son indignation, lorsqu'un plaisant s'étant levé dans l'assemblée : « Athéniens, dit-il, refuserez-vous d'écouter celui » qui tient la coupe (57)? » Le peuple obligea Harpalus de sortir de la ville; et craignant qu'Alexandre ne demandât compte des richesses que les orateurs avaient pillées, on en fit une recherche sévère dans leurs maisons, excepté dans celle de Calliclès, fils d'Arrhénidas, qu'on respecta, dit Théopompe, parcequ'il venait de se marier, et que la nouvelle épouse était dans sa maison (58). Démosthène, croyant en imposer, proposa lui-même un décret qui chargeait l'aréopage d'informer de cette affaire, et de punir tous ceux qui seraient convaincus de s'être laissé corrompre. Il se présenta donc à ce tribunal; mais il fut le premier que le sénat trouva coupable, et qu'il condamna à une amende de cinquante talents [1]; la sentence le constituait prisonnier, jusqu'à ce qu'il eût payé cette somme (59).

XXXII. La honte de cette flétrissure, et la faiblesse de son tempérament, qui ne lui permettait pas de supporter la prison, le déterminèrent à s'enfuir; il trompa une partie de ses gardes, et les autres facilitèrent son évasion. Il n'était pas loin de la ville, lorsqu'il aperçut quelques uns de ses ennemis qui couraient après lui; il chercha d'abord à se cacher; mais ils l'appelèrent par son nom, et l'ayant bientôt joint, ils le prièrent d'accepter l'argent qu'ils lui apportaient pour faire son voyage, l'assurant que c'était le seul motif qu'ils eussent eu de le suivre; ils l'exhortèrent à prendre courage, et à supporter patiemment son malheur. Démosthène alors, redoublant ses plaintes et ses gémissements : « Et comment, leur dit-il, ne pas » quitter avec de vifs regrets une ville où les ennemis mêmes sont si généreux, qu'on trouverait à peine ailleurs de pareils amis (60)? » Il donna de grandes marques de faiblesse pendant son exil, qu'il passa tantôt à Égine, tantôt à Trézène; ses regards ne se portaient jamais sur l'Attique, que ses yeux ne se remplissent de larmes, et qu'il ne lui échappât des paroles qui n'annonçaient aucun courage, et qui répondaient mal à l'énergie qu'il avait montrée dans le cours de son administration politique. On rapporte qu'en sortant d'Athènes il avait élevé les mains vers la citadelle, et s'adressant à Minerve : « Protectrice de notre » ville, s'écria-t-il, comment pouvez-vous prendre intérêt à trois bêtes si méchantes, la chouette, » le dragon et le peuple (61)? » Tous les jeunes gens qui venaient le voir et s'entretenir avec lui, il les détournait de prendre part aux affaires publiques. « Si dès le commencement que je m'en » suis occupé, leur disait-il, on m'eût présenté » deux chemins, celui de la tribune et des assemblées, ou celui d'une mort certaine, et que j'eusse » pu prévoir tous les maux qui m'attendaient dans » le gouvernement, les craintes, les jalousies, les » calomnies et les combats qui en sont inséparables, je me serais jeté, tête baissée, dans le chemin de la mort. »

XXXIII. Il était encore dans son exil lorsque Alexandre mourut [1]. Aussitôt la Grèce se ligua de nouveau; Léosthène se signala par de grands exploits, et assiégea Antipater dans la ville de Lamia, où il l'enferma par de bonnes murailles [2]. L'orateur Pythéas, et Callimédon, surnommé Carabus, tous deux bannis d'Athènes, se rangèrent du parti d'Antipater; et parcourant les villes de la Grèce avec les amis et les ambassadeurs de ce prince, ils les empêchaient de quitter son alliance, pour s'attacher aux Athéniens. Mais Démosthène s'étant réuni aux ambassadeurs d'Athènes [3], les seconda de tout son pouvoir, pour persuader aux Grecs de tomber sur les Macédoniens et de les chasser de la Grèce. Phylarque [4] raconte que dans une ville d'Arcadie Pythéas et Démosthène eurent ensemble une querelle très vive, en parlant, en pleine assemblée, l'un pour les Macédoniens, et l'autre pour les Grecs. « Nous ne doutons pas, disait Pythéas, » qu'une maison où nous voyons porter du lait » d'ânesse ne soit affligée de quelque maladie; » c'est aussi la marque sûre qu'une ville est malade, quand on y voit entrer des ambassadeurs » athéniens. — Comme on ne porte du lait d'ânesse dans une maison que pour la guérir, répliqua Démosthène en tournant la comparaison à » son avantage, de même les ambassadeurs athéniens n'entrent jamais dans une ville que pour y » porter la santé. » Le peuple, charmé de cette repartie heureuse, rendit aussitôt un décret pour le rappel de Démosthène; et ce fut Damon, son cousin, du bourg de Péanie, qui le dressa. On envoya une galère à trois rangs de rames le prendre à Égine. Quand il aborda au Pirée, tous les magistrats, tous les prêtres, suivis du peuple entier, allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie. Démétrius de Magnésie rapporte que dans ce moment Démosthène, levant les mains au ciel, se félicita d'une

[1] Environ deux cent cinquante mille livres.

[1] La première année de la cent quatorzième olympiade.
[2] Voyez, sur cette guerre Lamiaque, et sur Callimédon, dont il est question plus bas, la *Vie de Phocion*.
[3] C'étaient Polyeucte et Hypéride.
[4] Voyez, sur cet historien, la *Vie de Cléomène*, note (4).

journée si glorieuse, qui le ramenait dans sa patrie plus honorablement qu'Alcibiade, que ses concitoyens avaient reçu par force; au lieu qu'ils le recevaient de leur plein gré.

XXXIV. Cependant l'amende à laquelle il avait été condamné subsistait toujours, et le peuple ne pouvait pas lui en faire grace. On imagina un moyen d'éluder la loi : il était d'usage, dans le sacrifice qu'on faisait tous les ans à Jupiter Sauveur, de donner une certaine somme à celui qui avait soin de préparer et d'orner l'autel de ce dieu; ils en chargèrent cette année Démosthène, et lui comptèrent pour cela les cinquante talents auxquels montait son amende. Mais il ne jouit pas long-temps du plaisir de se revoir dans sa patrie; bientôt les Grecs furent entièrement écrasés; ils perdirent, au mois de Métagéitnion [1], la bataille de Cranon [2]; au mois de Boédromion [3], les Athéniens reçurent une garnison macédonienne dans le fort de Munychium [4], et Démosthène mourut dans le mois de Pyanepsion [5]. Lorsque Démosthène et ceux de son parti apprirent qu'Antipater et Cratère s'avançaient vers Athènes, ils se hâtèrent de sortir de la ville, et furent condamnés à mort par le peuple, sur un décret que Démade avait dressé (62).

XXXV. Ils se dispersèrent chacun de son côté; et Antipater envoya, pour les prendre, des soldats conduits par un certain Archias, surnommé Phygadothère [6]; il était originaire de Thurium [7], et avait commencé par jouer des tragédies; on dit même que Polus d'Égine, l'acteur le plus parfait de la Grèce (63), avait été son disciple. Mais Hermippus met Archias au nombre des disciples du rhéteur Lacritus (64); et, suivant Démétrius, il avait eu pour maître le philosophe Anaximène. Cet Archias, ayant trouvé à Égine l orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, et Himérée, frère de Démétrius de Phalère, qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Ajax, il les en arracha et les envoya à Cléones [8], où était alors Antipater, qui les fit mourir sur-le-champ; on ajoute qu'il fit couper la langue à Hypéride. Archias, informé que Démosthène s'était réfugié à Calaurie (65), dans le temple de Neptune, passa dans cette île sur de petits bateaux; et, étant débarqué avec des soldats thraces, il voulut persuader à Démosthène de sortir de son asile, et de venir avec lui trouver Antipater, de qui il n'avait rien à craindre. Mais la nuit précédente Démosthène avait eu un songe, dans lequel il avait cru entrer en rivalité avec Archias à qui jouerait mieux une tragédie; il lui semblait qu'il avait le plus grand succès, et qu'il tenait tous les spectateurs dans l'admiration; mais que son rival l'emportait sur lui par la richesse et la beauté des décorations. Aussi Archias eut beau lui parler d'un ton de douceur et d'humanité, il n'ajouta pas foi à ses paroles; et levant les yeux sur lui, assis comme il était : « Archias, lui dit-il, tu n'as fait, cette » nuit, aucune impression sur moi en jouant ton » rôle; et tu ne réussiras pas mieux aujourd'hui » par tes promesses. » Archias s'étant emporté, et lui ayant fait de grandes menaces : « Maintenant, » reprit Démosthène, tu parles comme si tu étais sur » le trépied macédonien [1]; tu n'avais parlé encore » qu'en acteur de comédie : mais attends un peu » que j'aie écrit chez moi pour donner mes der» niers ordres. »

XXXVI. En disant ces mots, il entra dans l'intérieur du temple; et prenant ses tablettes comme pour écrire, il porta le poinçon à sa bouche et le mordit; ce qu'il faisait ordinairement quand il méditait ou qu'il composait quelque discours : après l'y avoir tenu quelque temps, il se couvrit de sa robe et pencha la tête. Les soldats qui se tenaient à la porte du temple se moquaient de lui de craindre ainsi la mort, et le traitaient de lâche et de mou. Archias s'étant rapproché de lui, l'engageait à se lever; et lui répétant les mêmes propos, il lui promettait de le réconcilier avec Antipater. Démosthène, qui sentait que le poison avait produit tout son effet, se découvrit, et fixant ses regards sur Archias : « Tu peux maintenant, lui » dit-il, jouer le rôle de Créon dans la tragédie, » et faire jeter ce corps où tu voudras, sans lui » accorder les honneurs de la sépulture (66). O » Neptune, ajouta-t-il, je sors encore vivant de » ton temple [2]! mais Antipater et les Macédoniens » ne l'auront pas moins souillé par ma mort. » Il finissait à peine ces mots, qu'il se sentit trembler et chanceler; il demanda qu'on le soutînt pour marcher; et comme il passait devant l'autel du dieu, il tomba et mourut, en poussant un profond soupir.

XXXVII. Ariston rapporte que Démosthène avait pris, comme nous venons de le dire, le poison qu'il portait dans le poinçon de ses tablettes. Un certain Pappus, dont les Mémoires ont servi de matériaux à Hermippus pour composer son his-

[1] Août.
[2] Cranon, ville de Thessalie, sur le Pénée, est célèbre par cette bataille où Antipater et Cratère défirent entièrement les Grecs. Voy. la *Vie de Phocion*.
[3] Septembre.
[4] Voy., sur ce fait, la *Vie de Phocion*.
[5] Le mois de novembre. Voy. le ch. XXXVIII ci-après et la note.
[6] C'est-à-dire le limier des fuyards.
[7] Thurium, ville de l'ancienne Grèce, colonie d'Athènes; elle s'appelait anciennement Sybaris.
[8] Ville de l'Argolide, située entre Argos et Corinthe.

[1] Allusion au trépied sur lequel la Pythie de Delphes était assise, lorsqu'elle était inspirée par Apollon. Archias n'agissait que par l'inspiration des Macédoniens.
[2] Il ne voulait pas mourir dans le temple, pour n'en point souiller la sainteté.

toire, dit que lorsque cet orateur fut tombé au pied de l'autel, on trouva dans ses tablettes une adresse de lettrequi portait : *Démosthène à Antipater*. Comme on était surpris qu'il fût mort si promptement, les soldats thraces racontèrent qu'ils lui avaient vu tirer d'un linge quelque chose qu'il avait porté à sa bouche; qu'ils avaient cru que c'était de l'or qu'il avalait, mais qu'apparemment il avait bu du poison. Une jeune esclave qui le servait, et qu'Archias interrogea, dit que Démosthène portait depuis long-temps sur lui ce linge noué, comme une amulette. Ératosthène assure qu'il avait toujours du poison dans un anneau creux, qu'il portait en guise de bracelet [1]. Mais il n'est pas nécessaire de rapporter les différentes traditions des historiens sur le genre de sa mort, elles sont en trop grand nombre : je citerai cependant celle de Démocharès, parent de Démosthène [2], qui paraît persuadé que cet orateur ne mourut pas du poison; mais que les dieux, par une faveur et une providence particulières, lui envoyèrent une mort douce et prompte, pour le soustraire à la cruauté des Macédoniens (67).

XXXVIII. Il mourut le 16 du mois de Pyanepsion (68), le jour le plus triste et le plus funeste de la fête des Tesmophories, où les femmes qui la célèbrent, assises à terre dans le temple de Cérès, jeûnent jusques au soir. Peu de temps après, le peuple athénien, rendant à sa mémoire les honneurs qu'il méritait, lui fit élever une statue de bronze, et ordonna, par un décret, que l'aîné de sa famille serait, à perpétuité, nourri dans le Prytanée aux dépens du public [3]. On grava sur le piédestal cette épitaphe :

Démosthène, pourquoi ta force et ta puissance
N'ont-elles égalé ta sublime éloquence?
Jamais on n'aurait vu, par un honteux revers,
Des Macédoniens les Grecs porter les fers.

Ceux qui veulent que Démosthène ait fait lui-même cette inscription à Calaurie, avant de prendre le poison, ne méritent pas d'être écoutés. Mais, peu de temps avant mon voyage d'Athènes, il arriva un événement que je crois devoir rapporter. Un soldat, appelé en justice par son capitaine, mit tout ce qu'il avait d'argent dans les mains de la statue de Démosthène, qui avait les doigts entrelacés l'un dans l'autre. Il était né près de cette statue un petit platane, dont les feuilles, ou poussées par le vent, ou placées par le soldat lui-même, couvraient si bien les mains de la statue, qu'elles cachèrent long-temps l'or qu'on y avait mis en dépôt. Le soldat, étant revenu à Athènes, y retrouva son or dans l'endroit où il l'avait mis; et cette aventure ayant fait du bruit dans la ville, il y eut entre les beaux-esprits d'Athènes une rivalité pour faire des vers sur le désintéressement de Démosthène.

XXXIX. Démade ne jouit pas long-temps de la gloire récente qu'il avait acquise : la justice divine, qui voulait venger la mort de Démosthène, le conduisit en Macédoine, pour y recevoir la juste punition de son crime, de la main même de ceux dont il avait été le vil flatteur. Déja il leur était odieux; et dans cette occasion il commit une faute dont il lui fut impossible de se justifier. On surprit une lettre de lui, par laquelle il invitait Perdiccas à entrer en armes dans la Macédoine, et à délivrer la Grèce, qui ne tenait plus qu'à un fil à moitié pourri; c'est ainsi qu'il désignait Antipater. Dinarque de Corinthe [1] s'étant porté pour son accusateur, et l'ayant convaincu d'être l'auteur de cette lettre, Cassandre, dans le premier mouvement de sa colère, massacra son fils entre ses bras, et ordonna qu'on le fît mourir lui-même. Ainsi Démade apprit, par ses malheurs, que les traîtres sont toujours les premiers à se trahir eux-mêmes : c'était ce que Démosthène lui avait souvent prédit, et qu'il n'avait jamais voulu croire. Voilà, mon cher Sénécion, la vie de Démosthène, telle que j'ai pu la recueillir dans mes conversations et dans mes lectures.

[1] Pline le dit de même, liv. XXXIII, c. I.

[2] Il était fils d'une sœur de Démosthène, et avait composé, outre quelques Discours, l'*Histoire de ce qui s'était passé de son temps à Athènes*, et dans un style plus oratoire qu'historique, selon le témoignage de Cicéron dans son *Traité sur les Orateurs illustres*, c. LXXXIII.

[3] Ce décret, proposé par Démocharès, se trouve dans les *Vies des dix Orateurs*, dans les *Œuvres Morales* de Plutarque.

[1] Sa Vie est parmi les *Vies des dix Orateurs*, par Plutarque, *Œuvres Morales*.

NOTES

SUR LA VIE DE DÉMOSTHÈNE.

(1) Les victoires des jeux olympiques étaient si glorieuses, que les plus grands poëtes se faisaient un honneur de les célébrer. Toutes les odes de Pindare qui nous restent, sont consacrées à chanter les vainqueurs aux quatre grands jeux de la Grèce, ceux d'Olympie, de Némée, les isthmiques et les pythiques. Nous voyons, par la première ode d'Horace, que les athlètes vainqueurs étaient, dans l'opinion publique, élevés au rang des dieux mêmes; aussi les plus grands rois allaient y disputer le prix. Alcibiade avait envoyé sept chars, et remporté trois prix aux jeux Olympiques.

(2) L'île de Céos, dans la mer Égée, avait produit les poëtes Simonide et Bacchylide, tous deux célèbres, le premier dans la poésie élégiaque, et le second dans la poésie lyrique. Égine était une île située en face d'Athènes; ce qui la faisait comparer, par Périclès, à une tache sur l'œil du Pirée : elle avait donné naissance à Polus, acteur tragique, qui passa pour le plus habile de la Grèce dans son art.

(3) Ce que Plutarque dit ici est incontestable; cependant il est aussi certain qu'on trouve plus aisément dans une grande ville de grands exemples en tout genre, qui peuvent être d'un secours puissant pour se former à la vertu autant qu'aux sciences : on a observé que c'est dans les villes les plus peuplées, qu'il y a tout à la fois et plus de corruption et plus de vertu.

(4) Quoique la retraite soit favorable et même nécessaire aux gens de lettres pour se livrer paisiblement à l'étude, et qu'on la trouve plus aisément dans les petites villes ou dans les campagnes, il n'en est pas moins vrai que le sejour des grandes villes est absolument nécessaire aux gens de lettres, moins encore pour y avoir des livres, qu'on peut se procurer dans la plus petite ville, que pour y puiser, dans la conversation des savants et des personnes de goût, des lumières que rien ne peut remplacer, et qu'on ne trouve que là. C'est aux hommes de lettres à savoir se ménager, au sein du tumulte des villes, un asile et une retraite où ils puissent méditer en silence ce qu'ils ont recueilli dans les entretiens des personnes éclairées.

(5) Cette manière d'étudier les écrivains d'une langue étrangère n'est pas sûre, à beaucoup près; et Plutarque en est la preuve; car nous avons eu quelques occasions de remarquer qu'elle l'avait fait tomber dans plusieurs méprises, en traduisant des mots latins dont il n'avait pas une parfaite intelligence.

(6) Quelques interprètes ont entendu cette vivacité, de la prononciation du latin; mais il n'aurait pas fallu, ce semble, une grande intelligence du latin, pour saisir la rapidité de cette prononciation; aussi M. Barton, dans ses *Notes sur les Vies de Démosthène et de Cicéron*, l'applique-t-il à la diction même.

(7) Cette retenue est la preuve d'une grande modestie dans Plutarque, et elle montre en même temps son impartialité; car il savait assez de latin pour juger de l'éloquence de Cicéron, et la comparer avec celle de Démosthène; et il aurait eu un beau champ pour donner la préférence à l'orateur grec, sans paraître partial; il s'en abstient cependant; ce qui fait voir l'injustice du reproche qu'on lui a fait de favoriser les Grecs au préjudice des Romains. Nous l'avons justifié de ce reproche dans la Préface qui est à la tête de ces *Vies*.

(8) Amyot a traduit ce vers de cette manière : Le dauphin a force même sur la terre. M. Dacier dit que la force du dauphin est sur son rivage. La traduction d'Amyot, comme l'ont observé ses éditeurs, est le contraire de ce qu'il devait dire; car les poissons n'ont plus aucune force quand ils sont sur la terre. Il est vrai que le texte est conforme à la traduction d'Amyot; mais tous les critiques ont reconnu qu'il était altéré, et l'ont corrigé de la manière que je l'ai traduit.

(9) Cécilius, célèbre rhéteur de la ville de Calantis en Sicile, vivait, selon Suidas, du temps d'Auguste; il est le premier qui ait fait un parallèle de l'éloquence de Démosthène et de Cicéron. Les éditeurs d'Amyot ont peine à croire que ce soit celui dont Plutarque parle; car il avait tout ce qu'il fallait pour faire ce parallèle; il était Grec, il avait vécu long-temps à Rome, où il enseignait avec beaucoup de réputation.

(10) Amyot a traduit, que le père de Démosthène était un homme de bien et d'honneur; et il est certain, suivant l'observation de ses éditeurs, que l'expression dont se sert ici Plutarque est souvent employée dans ce sens; mais il est vrai aussi, disent-ils, qu'on la trouve dans les autres écrivains, et spécialement dans Plutarque, avec une acception très différente, et qui répond à ce que les Latins entendaient par optimates, que nous appelons les gens de bonne maison; et c'est en ce sens qu'il faut l'entendre ici, avec plusieurs critiques.

(11) Ce Gylon, aïeul maternel de Démosthène, condamné pour avoir livré aux ennemis une ville de Pont qui s'appelait Nymphée, s'enfuit en Scythie, où il épousa une femme du pays fort riche, dont il eut deux filles : l'une fut mariée à Philocharès, et l'autre, nommée Cléobule, à Démosthène, père de l'orateur.

(12) Si Plutarque ignorait la véritable origine de ce nom, nous ne devons pas nous flatter de la faire connaître. Suivant M. Barton, Démosthène s'était attiré ce reproche par son habillement, qui, s'il n'était pas tout-à-fait efféminé, paraissait du moins trop recherché et trop élégant, comme le dit Aulu-Gelle, liv. I, c. v.

(13) Oropus était une ville située aux confins de l'Attique et de la Béotie, du côté de l'Eubée. Elle fut un sujet éternel de contestation entre les villes limitrophes. Pausanias, liv. I, ch. xxxiv, dit qu'elle avait été d'abord possédée par les Béotiens. On voit par Thucydide, liv. I, ch. xxiii, qu'au temps de la guerre du Péloponnèse, elle était soumise aux Athéniens. Diodore de Sicile, liv. XIV, ch. xvii, nous apprend que les Thébains s'en rendirent maîtres dans la quatre-vingt-quatorzième olympiade. Thémison, tyran d'Érétrie, s'en empara dans la cent troisième. Philippe l'enleva pour la restituer aux Athéniens. Après la mort d'Alexandre, elle fut déclarée libre par Polyperchon; mais elle ne cessa d'occasioner de nouvelles disputes dans la Grèce, même après que les Romains l'eurent soumise, comme on le voit dans Pausanias.

(14) Cet orateur, si peu connu parmi nous, fut un des meilleurs orateurs d'Athènes, au jugement de Denys d'Halicarnasse, dans un Traité qu'il a composé sur l'*Éloquence d'Isée*.

(15) Cicéron, dans la préface de ses *Offices*, et dans son livre des *Orateurs illustres*, ch. xxxi; Quintilien, liv. XII, ch. ii, attestent aussi cette assiduité de Démosthène à l'école de Platon.

(16) On lit ailleurs que ce fut Callias qui procura à Démosthène les discours de Zéthus d'Amphipolis; et que Chariclès le Carystien lui fit connaître les ouvrages d'Alcidamas, rhéteur de la ville d'Elée, contemporain d'Isocrate, et qui avait écrit un *Traité sur la Rhétorique*, suivant Quintilien, liv. III, ch. i.

(17) Tous les interprètes latins et français ont traduit, comme si Plutarque citait ici Thucydide; M. Barton observe qu'on ne trouve rien de tel dans cet historien, et il entend que Démosthène profita des intervalles que les délais lui laissaient, pour méditer les ouvrages de Thucydide. On sait qu'il copia son *Histoire du Péloponnèse* jusqu'à huit fois; c'est ce qui m'a déterminé à adopter le sens que M. Barton propose.

(18) On distinguait deux courses du stade : l'une simple, qui consistait à aller de la barrière à la borne; et l'autre double, où l'on revenait tout de suite de la borne à la barrière. *Voyez* la note (34) sur la *Vie de Phocion*.

(19) L'enthymème est un raisonnement composé de deux propositions simples, où l'on supprime la proposition générale, qui est sous-entendue : ainsi, c'est un syllogisme parfait dans la pensée, mais incomplet dans l'expression.

(20) Dans un gouvernement purement démocratique, tel qu'était celui d'Athènes, les artisans des dernières classes avaient droit d'être écoutés, comme les plus habiles orateurs; il est douteux que la plupart eussent pu donner un avis bien motivé, même sur des affaires relatives à leur métier. Qu'était-ce donc lorsqu'ils voulaient parler sur des affaires d'une espèce toute différente? D'autres pensent que Démosthène a en vue Démade, qui, après avoir gagné sa vie à l'état de matelot, était devenu, par son seul génie, un excellent orateur. *Voyez* Quintilien, liv. II, ch. xvii. Le comédien à qui Démosthène parle était du bourg de Marathon, et fils de Théogiton.

(21) M. Barton rapporte un passage de Wheler dans son

Itinéraire de la Grèce, liv. V, où cet écrivain raconte qu'en sortant d'Athènes, on trouve, vers les colonnes d'Adrien, un bâtiment remarquable; les habitants l'appellent *to Phanori tou Demosthenis*, la lanterne ou le fanal de Démosthène : c'est là, disent-ils, le lieu où cet orateur avait coutume de se renfermer pour s'y livrer sans obstacle à l'étude de son art, ayant la moitié de la barbe rasée, pour être forcé à garder la retraite. Pour la description du monument, *voyez* l'endroit que nous venons de citer.

(22) Il faisait ce que Cicéron appelle *theses politicas*, et auxquelles il s'exerçait lui-même, comme il nous l'apprend dans la quatrième *Lettre* du neuvième livre à *Atticus*, où il donne plusieurs de ces sujets qui ont tous, pour objet des matières politiques, et sur lesquels il composait des exordes, pour les avoir tout prêts dans l'occasion.

(23) Ce que Plutarque rapporte ici se passa à Athènes, comme on le voit dans l'*Éloge de Démosthène* par Lucien, et dans la *Vie d'Apollonius de Tyane* par Philostrate, liv. VII, ch. XXXVII. Python, envoyé en ambassade à Athènes, où les Grecs étaient assemblés, pour leur persuader de se soumettre à Philippe, s'occupa peu des autres peuples, et s'attacha surtout aux Athéniens; il se plaignit qu'ils s'étaient conduits injustement à l'égard du roi de Macédoine. Démosthène lui répondit sur-le-champ, et le surpassa : il s'applaudit fort de cette victoire, et en parle avec complaisance dans sa *Harangue de la Couronne*.

(24) Ce nom est si diversement écrit chez les auteurs anciens, qu'il est difficile de décider s'il est question ici d'un bourg de l'Attique, nommé Myrrhine, qui était de la tribu Pandionide, ou d'une ville d'Éolie, appelée Myrhine, ou enfin d'une autre de l'île de Lemnos, du même nom; c'est de cette dernière que Xylandre l'entend.

(25) Ce mot signifie vendeur de vieilles marchandises. Ce surnom ne convient guère à l'idée qu'on a de l'éloquence de Démosthène : mais les poëtes comiques n'y regardaient pas de si près, et pourvu qu'ils jetassent du ridicule sur ceux qui étaient l'objet de leur censure, ils s'embarrassaient peu de la justesse des idées.

(26) Ce ne sont pas seulement les poëtes comiques qui ont repris dans Démosthène cet usage trop fréquent des antithèses : Démétrius de Phalère, écrivain d'un jugement sûr, lui en fait aussi le reproche dans son *Traité de l'Élocution*.

(27) Ce passage se trouve au commencement du *Discours sur l'île d'Halonèse*, lequel a paru suspect à Libanius, qui l'attribue à Hégésippe. L'orateur dit aux Athéniens de ne pas prendre, de ne pas recevoir cette île de Philippe comme une concession de ce prince; mais de la reprendre comme leur appartenant.

(28) Polyeucte, du bourg de Sphette, qui défendit Midias contre Démosthène, son accusateur, n'en était pas moins uni avec cet orateur dans tout ce qui regardait la république. Il fut toujours l'ennemi déclaré des Macédoniens: on en a parlé dans la *Vie de Phocion*.

(29) Colytte était un bourg de l'Attique. Si toutes les reparties et tous les bons mots de Démosthène eussent eu cette vivacité, Longin, dans son *Traité du Sublime*, ch. XXVIII, n'aurait pas dit de lui que lorsqu'il s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule plutôt qu'il ne fait rire, et qu'il s'éloigne d'autant plus de la bonne plaisanterie, qu'il s'efforce d'en approcher.

(30) C'est cette guerre qu'on appelle la guerre sacrée; elle commença la quatrième année de la cent cinquième olympiade, suivant Pausanias, liv. X, ch. II; et selon Diodore de Sicile, liv. XVI, ch. LX, la deuxième année de la cent sixième.

(31) Xénophon, liv. VI de son *Histoire Grecque*, p. 590, met ce Mélanopus au nombre des députés que les Athéniens envoyèrent à Lacédémone, pendant la guerre sociale, pour y traiter de la paix.

(32) Panétius était un philosophe stoïcien très célèbre, de l'île de Rhodes; il avait composé un *Traité des Devoirs*, d'après lequel Cicéron avait composé celui des *Offices*, sur le même sujet. Il y a apparence que c'est dans ce *Traité des Devoirs* que Panétius rendait ce témoignage honorable à Démosthène, dont il avait lui-même adopté le principe, pour en faire le fondement de son ouvrage.

(33) Myroclès, un des orateurs d'Athènes, et en même temps grand usurier, avait été accusé de concussion par Eubulus, ami d'Eschine. Les autres personnages sont connus. Ce Thucydide n'est pas l'historien, mais celui que la noblesse suscita pour rival à Périclès, après la mort de Cimon.

(34) Quand Plutarque dit que Phocion succéda à Démosthène, il ne veut pas dire qu'il ne vint qu'après cet orateur; car on a vu qu'il était son contemporain; il entend seulement que Phocion était plus jeune que Démosthène, et qu'il n'entra dans le gouvernement qu'après que cet orateur s'y fut distingué. Il a été fort question d'Éphialte dans les *Vies de Périclès et de Cimon*.

(35) Cet or de Suse et d'Ecbatane, villes considérables de la Perse et de la Médie, était celui qu'Artaxerxe et ses satrapes envoyaient en Grèce pour s'y faire des partisans.

(36) Démosthène raconte ce fait dans son *Oraison de la Couronne*.

(37) C'est une comparaison agréable qui a été suggérée à Plutarque par l'état du père de Démosthène, qui, comme on l'a vu au commencement de cette *Vie*, avait un atelier considérable, où un grand nombre d'esclaves étaient employés à forger des armes.

(38) C'est une chose observée et transmise à la postérité par des écrivains qui s'intéressaient à la gloire de Démosthène et de Cicéron, dit Aulu-Gelle, liv. XV, ch. XXVIII, que ces deux orateurs ont composé, au même âge, deux de leurs discours les plus célèbres : Démosthène, ceux qu'il fit *contre Andotion et Timocrates*, à l'âge de vingt-sept ans; Cicéron, ceux qu'il prononça *pour Quintius* et *pour Sextius Roscius*, le premier à vingt-six ans, et le second à vingt-sept.

(39) Démétrius de Magnésie, historien très instruit, vivait du temps de Pompée, de Cicéron et d'Atticus; il avait adressé à ce dernier un *Traité sur la Concorde*, comme on le voit par la *Lettre* onzième du neuvième livre des *Lettres à Atticus*. Il avait fait aussi un ouvrage sur les *Homonymes*, c'est-à dire sur les poëtes et les autres écrivains qui avaient porté le même nom. Le *Traité des Synonymes* roulait sur les mots qui ont la même signification. *Voyez* Vossius, *de Hist. Gr.*, liv. I, ch. XXIII.

(40) Dans cette oraison, Démosthène accuse Eschine de plusieurs malversations capitales qu'il avait commises dans son ambassade auprès de Philippe, pour faire jurer la paix à ce prince. Nous avons ce discours de Démosthène, et la réponse d'Eschine. Puisque du temps de Plutarque on était incertain de l'issue qu'avait eue cette affaire, il serait inutile de chercher à décider cette question. Elle dut être plaidée la deuxième année de la cent neuvième olympiade, Démosthène étant alors âgé de trente-neuf ans.

(41) Plutarque, trompé sans doute par sa mémoire, attribue ici à Démosthène ce qui eut lieu pour Eschine : ce dernier du moins le rapporte de lui-même dans son *Discours sur la fausse Ambassade*, et dit tout le contraire de Démosthène. *Voy*. l'édition de Démosthène, par Wolf, p. 401.

(42) Périnthe, ville très forte sur la Propontide, fut assiégée sans relâche par Philippe, et défendue par ses ha-

bitants avec la même persévérance, la quatrième année de la cent neuvième olympiade, jusqu'à ce qu'elle fut secourue par les Byzantins. Philippe, irrité contre ceux-ci, partagea son armée, et assiégea à la fois Périnthe et Byzance. La première de ces deux villes fut délivrée par les Perses, à qui Philippe commençait à être suspect, et la seconde par Phocion, qui chassa entièrement Philippe de l'Hellespont. Voyez la *Vie de Phocion* et Diodore de Sicile, liv. XVI, ch. LXXIV et suiv.

(43) Allusion à la nourriture des esclaves, à qui on la donnait par mesure réglée. Ce mot a été déja rapporté plusieurs fois par Plutarque, et attribué à d'autres qu'à ce Crobylus, qui était lié d'intérêt avec Démosthène dans les affaires du gouvernement. Suidas lui donne le nom d'Hégésippe.

(44) Dans le texte, il y a Daochus et Thessalus, dont on fait un nom d'homme; mais Palmérius l'a corrigé d'après Aristide, dans son *Oraison sur l'Alliance*. Démosthène, dans la *Harangue de la Couronne*, pag. 521, donne aussi à ces deux députés le titre de Thessaliens. Marsyas, que Plutarque cite sur ce fait, était frère d'Antigonus, qui régna en Macédoine après Alexandre. Il avait composé *Dix livres des choses macédoniques*.

(45) Nous avons déja eu occasion de remarquer ailleurs, que, par fortune divine, les anciens entendaient la Providence, qui règle avec sagesse et avec intelligence tous les événements de la vie; et qu'alors elle était opposée à la fortune aveugle et inconstante, qu'ils appelaient hasard.

(46) Pausanias, liv. X, ch. XIX, fixe la position précise de ce ruisseau.

(47) Les auteurs sont très partagés sur la conduite que tint Philippe en cette occasion. *Voyez* Justin, liv. IX, ch. IV; Élien, liv. VII, ch. XV; Diodore de Sicile, livre XVI, ch. LXXXVI et LXXXVII; Sextus Empiricus, liv. I, contre les Mathématiciens, ch. XIII.

(48) Eschine, dans son *Discours contre Ctésiphon*, p. 453, attribue ce fait, non à la modestie de Démosthène, mais à la douleur des Athéniens, qui, dans les premiers temps qui suivirent ce désastre, ne voulurent pas souffrir que Démosthène mît son nom à ses décrets, et les firent dresser sous celui de Nausiclès; mais Eschine était l'ennemi de Démosthène, et son témoignage peut être suspect.

(49) Margitès était un homme d'une imbécillité extrême, et dont le nom était devenu celui de la bêtise. On prétend qu'Homère avait fait contre lui un poëme satirique, que Suidas attribue à un autre poëte, nommé Pigrès. Eschine, *ibid.*, reproche vivement à Démosthène de s'être servi, à l'égard d'Alexandre, d'un terme si méprisant.

(50) Les Athéniens envoyèrent à Alexandre deux ambassades que Plutarque ne distingue pas, et que Justin, liv. XI, ch. III et IV, rapporte séparément. Démosthène était de la première, qui eut lieu avant la ruine de Thèbes.

(51) Démosthène ayant rebâti à ses frais les murailles d'Athènes, et le peuple, voulant lui témoigner sa reconnaissance pour cette générosité, l'honora d'une couronne d'or, sur le décret qu'en dressa Ctésiphon. Eschine, jaloux de la gloire de son rival, attaqua ce décret. L'affaire fut plaidée avec le plus grand éclat. Démosthène l'emporta par la véhémence et la sublimité de son éloquence; cette cause avait commencé la même année que la bataille de Chéronée, la troisième de la cent dixième olympiade, Démosthène ayant alors quarante-quatre ans. Elle fut jugée huit ans après, et non pas dix, comme le dit Plutarque, la troisième année de la cent douzième olympiade; car de l'archontat de Charondas à celui d'Aristophon, il ne s'est écoulé que huit ans, comme on le voit dans les *Fastes Attiques* du P. Corsini, tom. IV, pag. 39 et 44. Il est vrai que cet écrivain explique cet endroit de Plutarque de manière à le justifier de l'erreur où il paraît être tombé. Voy. *ibid.*, tom. I, pag. 360.

(52) Il fallait que l'accusateur, pour gagner sa cause, eût la moitié des voix, et un cinquième de l'autre moitié; autrement il était condamné à une amende de mille drachmes (neuf cents livres). Il était donc bien honteux pour Eschine de n'avoir pas eu le sixième des voix.

(53) Ce fut là qu'à sa première leçon il lut les deux oraisons prononcées dans cette cause si célèbre. Ses auditeurs applaudirent beaucoup la sienne; mais à la lecture de celle de Démosthène, les applaudissements allèrent jusqu'à l'ivresse : « Qu'auriez-vous donc fait, leur dit Eschine, si vous l'aviez entendu lui-même? »

(54) Alexandre avait confié la garde de ses trésors et de ses revenus de Babylone à cet Harpalus, qui, se flattant que ce prince ne reviendrait jamais, se mit à mener la vie la plus licencieuse, à étaler le luxe le plus incroyable, et à déshonorer par ses débauches les familles les plus honnêtes. Quand il eut consumé ainsi la plus grande partie des richesses qui lui avaient été confiées, il apprit qu'Alexandre, revenu de son voyage de l'Inde, châtiait sévèrement ceux de ses lieutenants qui avaient abusé de leurs emplois. Pour se mettre à l'abri de sa vengeance, il ramassa cinq mille talents (vingt-cinq millions), et se retira dans l'Attique. Voyez la *Vie de Phocion*; Athénée, livre XIII, ch. VII; Diodore, liv. XVII, ch. CVIII.

(55) Cet endroit a, dans le grec, une grace qu'il n'est pas facile de conserver en français; elle consiste dans un mot qui est le terme propre des balances, et qui signifie *peser* : cela pèse tant; mais en même temps ce terme veut dire *contenir*. Le mot *être* peut équivaloir à cette signification; car nous dirions en français, *cette coupe est de vingt talents*, pour exprimer qu'elle les vaut, qu'elle les pèse : il peut signifier aussi qu'elle contient vingt talents, comme on dit, *ce tonneau est de tant de bouteilles*, pour signifier qu'il les contient.

(56) Cette expression, que Plutarque a pu emprunter d'Épictète, exprime très bien l'asservissement honteux auquel les passions nous réduisent, et la tyrannie qu'elles exercent sur nous.

(57) Cette plaisanterie fait allusion à un usage des festins, où la coupe passait d'un convive à un autre, non dans l'ordre où ils étaient placés à table, mais obliquement; et celui qui recevait la coupe était obligé de chanter une chanson qu'on appelait *scolie*, mot qui signifie *oblique*, et qui était pris du tour oblique que faisait la coupe.

(58) Cette réserve fait honneur aux Athéniens, ce peuple d'ailleurs si léger. Vulpian, liv. II des *Pandectes*, cité par M. Barton, dit qu'un homme qui vient de se marier ne doit pas être cité en justice.

(59) Lucien, dans l'*Éloge de Démosthène*, tom. III, pag. 513, regarde comme calomnieuse l'accusation intentée à Démosthène pour l'affaire d'Harpalus; et il taxe de perfidie l'orateur Hypéride, qui avait été la cause et l'agent de cette condamnation. Cependant quelle apparence que le sénat entier de l'Aréopage se fût rendu complice de l'injustice d'Hypéride? Je dois ajouter néanmoins que Pausanias, liv. II, ch. XXXIII, rapporte des preuves très fortes de l'innocence de Démosthène.

(60) Ce fait est attribué à Eschine, et d'une manière qui ferait encore plus d'honneur à Démosthène, dans la *Bibliothèque de Photius*, pag. 265. On y raconte que lorsque Eschine eut perdu sa cause, et qu'il se retira d'Athènes pour aller à Rhodes, Démosthène le suivit à cheval; qu'Eschine, en le voyant, se crut perdu; mais que Démosthène l'ayant joint, lui parla en ami généreux, et lui donna un talent (cinq mille livres) pour l'aider dans sa retraite; et qu'Eschine dit alors cette belle parole, qui dans le texte est attribuée à Démosthène. Le silence de Plutarque sur une action si honorable à cet orateur pourrait faire douter du fait; et l'autorité de Photius, le

seul auteur où elle se trouve, n'est pas assez grave pour y faire croire.

(61) La chouette et le dragon étaient consacrés à Minerve ; le premier de ces animaux était même empreint sur la monnaie athénienne, et l'on nourrissait toujours un dragon dans le temple que cette déesse avait à la citadelle.

(62) Démosthène et les orateurs de son parti ne s'enfuirent pas, comme on le croit communément, par la crainte d'Antipater, qui n'avait pas encore demandé qu'on les lui livrât ; mais parcequ'ils craignaient que le peuple ne voulût se venger sur eux des pertes qu'il avait essuyées dans la guerre Lamiaque, comme le dit Suidas, au mot *Antipater*. Lorsqu'ils eurent pris la fuite, le peuple, avant de députer vers Antipater, les condamna à mort par contumace, suivant Plutarque et Suidas, ou seulement à l'exil, selon Cornélius Népos dans la *Vie de Phocion*. On ne sait pas précisément si leur condamnation eut pour motif leur mauvaise administration, ou l'abandon qu'ils faisaient de leur patrie dans une circonstance si malheureuse ; car c'était à Athènes un crime capital que de se soustraire au danger commun. Il nous reste, sur ce sujet, un Discours de l'orateur Lycurgue, dont Eschine désapprouve la sévérité dans son *Discours contre Ctésiphon*.

(63) Polus réunissait, dit Aulu-Gelle, liv. VII, ch. v, à une voix belle et sonore, un geste parfait ; il jouait d'une manière admirable les tragédies des plus grands poëtes. Il perdit un fils qu'il aimait très tendrement ; après avoir donné quelque temps à la douleur extrême que lui causait cette perte, il reparut sur le théâtre. Il devait jouer ce jour-là le rôle d'Électre dans la pièce de Sophocle, et porter l'urne qui était censée contenir les ossements d'Oreste. Polus, revêtu d'habits de deuil, prit l'urne qui renfermait les cendres de son fils ; et tenant dans ses mains ces restes précieux, il exprima avec tant de vérité les regrets et la douleur dont il était affecté, qu'il excita les gémissements de tous les spectateurs.

(64) Il y a apparence que ce Lacritus est celui contre lequel Démosthène a fait un Discours que nous avons encore, et dans lequel il le traite de misérable sophiste.

(65) Calaurie, petite île en face de Trézène, à l'entrée du golfe Saronique, à gauche. Les copistes ont, à la place de ce nom, mis par erreur celui de Calabrie.

(66) Démosthène, qui reproche à Archias son premier état de comédien, fait allusion ici à la défense que Créon fait, dans l'*Antigone* de Sophocle, vers 25 et suivants, de donner la sépulture à Polynice, ordonnant qu'on le jette dehors, pour être exposé aux chiens et aux oiseaux.

(67) Lucien, dans l'*Éloge de Démosthène*, vers la fin, tom. III, pag. 512 et suivantes, suppose qu'Antipater avait le plus vif desir d'avoir Démosthène vivant, afin de profiter de ses talents dans l'administration, dont il fait le plus grand éloge en rappelant avec admiration les plus beaux traits de sa vie ; cependant, après la conduite de ce prince envers d'autres orateurs qu'il fit périr cruellement, on peut douter de la sincérité de ses dispositions.

(68) Le seize du mois Pyanepsion répondait, pour cette année, la troisième de la cent quatorzième olympiade, au onze de novembre. Dans les *Vies des dix Orateurs*, à l'article de Démosthène, il est dit que cet orateur mourut dans la cinquantième année de son âge ; erreur peu étonnante dans un ouvrage qui fourmille de fautes. Le P. Corsini, en la corrigeant dans ses *Fastes Attiques*, tom. IV, pag. 55, en fait une autre qui n'est pas moins grave : il dit qu'il faut rétablir dans les *Vies des dix Orateurs*, cinquante-six ans ; car nous avons démontré, dit-il, que Démosthène naquit la quatrième année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade, quoique Denys d'Halicarnasse place sa naissance à la quatrième année de la quatre-vingt-dix-neuvième ; et il mourut la même année qu'Aristote, la troisième de la cent quatorzième. Mais depuis la quatrième année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade jusqu'à la troisième année de la cent quatorzième, il y a sûrement soixante-deux ans, sans compter la première et la dernière : ainsi, en suivant ce calcul, Démosthène était au moins dans sa soixante-troisième année, et peut-être dans sa soixante-quatrième ; et au moins dans la cinquante-neuvième, en suivant celui de Denys d'Halicarnasse.

CICÉRON.

I. Son origine. Son surnom. — II. Sa naissance. Il se distingue de tous les jeunes gens de son âge. — III. Il s'applique à la philosophie et sert sous Sylla. Son premier plaidoyer. — IV. Son voyage en Grèce. Il s'attache à l'école de l'Académie. — V. Il va voir les plus fameux rhéteurs d'Asie. — VI. Sa conduite réservée après son retour à Rome. — VII. Il fait, dans ses plaidoyers, un usage trop fréquent de la raillerie. Sa questure en Sicile. — VIII. Sa passion pour la gloire. Il s'applique à connaître, par leurs noms, les personnes les plus considérables. — IX. Son désintéressement. Affaire de Verrès. — X. Il le fait condamner. — XI. Sa vie particulière. Estime dont il jouit à Rome. — XII. Causes qu'il plaide pendant sa préture. — XIII. Affaire de Manilius. — XIV. Il est nommé consul. Faction qui se forme dans Rome. — XV. Conspiration de Catilina, qui demande le consulat avec Antoine. — XVI. Affaires difficiles que Cicéron a au commencement de son consulat. — XVII. Il fait rejeter la loi agraire de Rullus. — XVIII. Pouvoir irrésistible de son éloquence. — XIX. Catilina appelle des troupes à Rome. — XX. Cicéron communique au sénat les avis qu'il a reçus de la conjuration. Décret qui l'investit d'un pouvoir absolu. — XXI. Catilina tente inutilement de faire assassiner Cicéron. — XXII. Lentulus se met à la tête des conjurés à Rome. — XXIII. Moyens que les conjurés avaient pour l'exécution. — XXIV. Ils traitent avec les ambassadeurs des Allobroges. — XXV. Lentulus et les principaux conjurés sont arrêtés. — XXVI. Incertitude de Cicéron sur le parti qu'il doit prendre. Sa femme l'encourage à les faire punir. — XXVII. Opinion de César. — XXVIII. Caton fait revenir le sénat à l'arrêt de mort. Les coupables sont exécutés. — XXIX. Témoignages d'estime donnés à Cicéron. Défaite de Catilina. — XXX. Intrigues contre Cicéron. Il est nommé, par un décret du peuple, Père de la patrie. — XXXI. Il déplaît aux Romains, par les louanges continuelles qu'il se donne. — XXXII. Éloges qu'il a faits de tous les hommes célèbres de son temps. — XXXIII. Sa vanité lui fait quelquefois oublier les bienséances. Ses mots contre Crassus. — XXXIV. Ses bons mots. — XXXV. Suite. — XXXVI. Clodius entre, déguisé en femme, aux mystères de la Bonne-Déesse. — XXXVII. Cicéron dépose contre lui en justice. — XXXVIII. Clodius est absous. — XXXIX. Clodius feint de se réconcilier avec Cicéron. — XL. César se déclare contre Cicéron. Clodius le cite en justice. — XLI. Cicéron s'en va en exil. — XLII. Clodius le fait condamner au bannissement. — XLIII. Efforts du sénat pour le faire rappeler. — XLIV. Rappel de Cicéron. — XLV. Joie du peuple à son retour. Il déchire les actes du tribunat de Clodius. — XLVI. Affaire de Milon. — XLVII. Cicéron est envoyé proconsul en Cilicie. Conduite qu'il y tient. — XLVIII. A son retour il trouve Rome divisée entre César et Pompée. — XLIX. Il va joindre Pompée, et en est blâmé par Caton. — L. Railleries de Cicéron dans le camp de Pompée. — LI. Il va trouver César, qui le reçoit avec honneur. — LII. Affaire de Ligarius. — LIII. Il quitte les affaires et se livre à l'étude. — LIV. Il répudie sa femme Térentia, et épouse une jeune personne qu'il répudie encore. — LV. Mort de sa fille Tullie. Mort de César. — LVI. Antoine excite le peuple contre les meurtriers de César. — LVII. Défiance mutuelle de Cicéron et d'Antoine. — LVIII. Songe singulier de Cicéron. — LIX. Il prend le parti du jeune César. — LX. Il engage le sénat à le favoriser. — LXI. César se raccommode avec Antoine, et lui sacrifie Cicéron. — LXII. Cicéron s'enfuit avec son frère qui est trahi et mis à mort. — LXIII. Incertitudes où il se trouve. — LXIV. Il est tué. — LXV. Sa tête et ses mains sont attachées à la tribune.

M. Dacier place les commencemens de Cicéron à l'an du monde 3,870, la première année de la 175e olympiade, l'an de Rome 673, 78 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 648 de Rome jusqu'à l'an 741, 43 ans avant J.-C.

Parallèle de Démosthène et de Cicéron.

I. La mère de Cicéron se nommait Helvia; elle était d'une famille distinguée, et soutint, par sa conduite, la noblesse de son origine. On a sur la condition de son père des opinions très opposées: les uns prétendent qu'il naquit et fut élevé dans la boutique d'un foulon (1); les autres font remonter sa maison à ce Tullus Attius qui régna sur les Volsques avec tant de gloire (2). Le premier de cette famille qui eut le surnom de Cicéron fut un homme très estimable; aussi ses descendants, loin de rejeter ce surnom, se firent un honneur de le porter, quoiqu'il eût été souvent tourné en ridicule. Il vient d'un mot latin qui signifie pois chiche; et le premier à qui on le donna avait à l'extrémité du nez une excroissance qui ressemblait à un pois chiche (3), et qui lui en fit donner le surnom. Cicéron, celui dont nous écrivons la *Vie*, la première fois qu'il se mit sur les rangs pour briguer une charge, et qu'il s'occupa des affaires publiques, fut sollicité par ses amis de quitter ce surnom et d'en prendre un autre; mais il leur répondit, avec la présomption d'un jeune homme, qu'il ferait en sorte de rendre le nom de Cicéron plus célèbre que ceux des Scaurus et des Catulus[1]. Pendant sa questure en Sicile, il fit aux dieux l'offrande d'un vase d'argent, sur lequel il fit graver en entier ses deux premiers noms, Marcus Tullius; et au lieu du troisième, il voulut, par plaisanterie, que le graveur mît un pois chiche. Voilà ce qu'on dit de son nom.

II. Sa mère le mit au monde sans travail et sans douleur; il naquit le trois de janvier, jour auquel maintenant les magistrats de Rome font des vœux et des sacrifices pour la prospérité de l'empereur (4). Il apparut, dit-on, à sa nourrice un fantôme qui lui dit: Que l'enfant qu'elle nourrissait procurerait un jour aux Romains les plus grands avantages. On traite ordinairement de rêves et de folies ces sortes de prédictions; mais le jeune Cicéron fut à peine en âge de s'appliquer à l'étude, qu'il vérifia celle-ci. L'excellent naturel qu'on vit briller en lui le rendit si célèbre entre ses camarades, que les pères de ces enfants allaient aux écoles pour le voir, pour être témoins eux-mêmes de tout

[1] Deux des plus anciennes et des plus illustres maisons de Rome.

ce qu'on racontait de son grand sens et de la vivacité de sa conception; les plus grossiers d'entre eux s'emportaient même contre leurs fils, quand ils les voyaient, dans les rues, mettre, par honneur, Cicéron au milieu d'eux. Il avait reçu de la nature un esprit né pour la philosophie et avide d'apprendre, tel que le demande Platon[1] : fait pour embrasser toutes les sciences, il ne dédaignait aucun genre de savoir et de littérature; mais il se porta d'abord avec plus d'ardeur vers la poésie; et l'on a de lui un petit poëme en vers tétramètres, intitulé *Pontius Glaucus* (5), qu'il composa dans sa très grande jeunesse. En avançant en âge, il cultiva de plus en plus ce talent, et s'exerça sur divers genres de poésie (6) avec tant de succès, qu'il fut regardé non seulement comme le premier des orateurs romains, mais encore comme le meilleur de leurs poëtes (7). La célébrité que lui acquit son éloquence subsiste encore, malgré les changements que la langue latine a éprouvés (8); mais le grand nombre de poëtes excellents qui sont venus après lui ont entièrement éclipsé sa gloire poétique.

III. Après avoir terminé ses premières études, il prit les leçons de Philon, philosophe de l'Académie (9), celui de tous les disciples de Clitomachus qui avait excité le plus l'admiration des Romains par la beauté de son éloquence, et mérité leur affection par l'honnêteté de ses mœurs. Cicéron étudiait en même temps la jurisprudence sous Mucius Scévola, l'un des plus grands jurisconsultes[2], et le premier entre les sénateurs; il puisa, dans ses leçons, une connaissance profonde des lois romaines. Il servit quelque temps sous Sylla dans la guerre des Marses[3]; mais voyant la république agitée par des guerres civiles, et tombée, par ces divisions, sous une monarchie absolue, il se livra à la méditation et à l'étude; il fréquenta les Grecs les plus instruits, et s'appliqua aux mathématiques, jusqu'à ce qu'enfin Sylla, s'étant emparé du pouvoir suprême, eût donné au gouvernement une sorte de stabilité. Vers ce même temps, Chrysogonus, affranchi de Sylla, ayant acheté, pour la somme de deux mille drachmes, les biens d'un homme que le dictateur avait fait mourir, comme proscrit, Roscius, fils et héritier du mort, indigné de cette vente inique, prouva que ces biens, vendus à si bas prix, valaient deux cent cinquante talents (10). Sylla, qui se voyait convaincu d'une énorme injustice, fut très irrité contre Roscius; et, à l'instigation de son affranchi, il fit intenter à ce malheureux jeune homme une accusation de parricide. Personne n'osait venir à son secours; l'effroi qu'inspirait la cruauté de Sylla éloignait tous ceux qui auraient pu le défendre. Le jeune Roscius, abandonné de tout le monde, eut recours à Cicéron, que ses amis pressèrent vivement de se charger d'une affaire qui lui offrait, pour entrer dans la carrière de la gloire, l'occasion la plus brillante qui pût jamais se présenter. Il prit donc la défense de Roscius, et le succès qu'il eut lui attira l'admiration générale; mais la crainte du ressentiment de Sylla le détermina à voyager en Grèce; et il donna pour prétexte le besoin de rétablir sa santé (11). Il est vrai qu'il était maigre et décharné, et qu'il avait l'estomac si faible, qu'il ne pouvait manger que fort tard, et ne prenait que peu de nourriture. Ce n'est pas que sa voix ne fût forte et sonore; mais elle était dure et peu flexible; et comme il déclamait avec beaucoup de chaleur et de véhémence, en s'élevant toujours aux tons les plus hauts, on craignait que son tempérament n'en fût altéré.

IV. Arrivé à Athènes, il prit les leçons d'Antiochus l'Ascalonite, dont il aimait la douceur et la grace, quoiqu'il n'approuvât pas les nouvelles opinions qu'il avait établies (12). Antiochus s'était déja séparé de la nouvelle Académie, et de l'école de Carnéade; soit qu'il en eût été détaché par l'évidence des choses, et par son adhésion au rapport des sens (13); soit, comme d'autres le veulent, que la jalousie et le desir de contester avec les disciples de Clitomachus et de Philon lui eussent fait changer de sentiment, et embrasser la plupart des dogmes du Portique (14). Cicéron aimait beaucoup la philosophie, et s'attachait de plus en plus à son étude (15); déja même il projetait, si jamais il était forcé d'abandonner les affaires et de renoncer au barreau et aux assemblées publiques, de se retirer à Athènes pour y mener une vie tranquille, dans le sein de la philosophie. Lorsqu'il apprit la mort de Sylla, et qu'il sentit que son corps, fortifié par l'exercice, avait repris toute sa vigueur; que sa voix, bien formée, était devenue plus forte à la fois et plus douce, et assez proportionnée à son tempérament; pressé d'ailleurs par ses amis de revenir dans sa patrie; exhorté enfin par Antiochus d'entrer dans l'administration des affaires; il résolut de retourner à Rome; mais voulant former encore avec plus de soin son éloquence, comme un instrument qui lui devenait absolument nécessaire, et développer ses facultés politiques, il s'exerçait à la composition, et fréquentait les orateurs les plus estimés.

[1] Voyez Platon, liv. V, de la *République*, et le commencement du VI[e].

[2] Mucius Scévola fut augure et consul l'an six cent cinquante-huit. Cicéron avait aussi étudié la jurisprudence sous un autre Scévola, grand-pontife, comme il le dit lui-même, *de Amicitia*, c. I.

[3] On l'appela aussi la guerre sociale. Voyez ce qui en a été dit dans la *Vie de Sylla*, c. VII. Cicéron y servit à l'âge de dix-huit ans, comme il le dit dans sa douzième *Philippique*, c. II.

V. Il passa donc à Rhodes, et de là en Asie, où il suivit les écoles des rhéteurs Xénoclès d'Adrumette, Denys de Magnésie, et Ménippe le Carien (16). A Rhodes, il s'attacha aux philosophes Apollonius Molon[1] et Posidonius. Apollonius, qui ne savait pas la langue latine, pria, dit-on, Cicéron de parler en grec; ce que Cicéron fit volontiers, assuré que ses fautes seraient mieux corrigées. Un jour qu'il avait déclamé en public, tous ses auditeurs, ravis d'admiration, le comblèrent à l'envi de louanges; mais Apollonius, en l'écoutant, ne donna aucun signe d'approbation; et quand le discours fut fini, il demeura long-temps pensif, sans rien dire. Comme Cicéron paraissait affecté de son silence : « Cicéron, lui dit Apollonius, je vous loue, je vous admire; mais je plains » le sort de la Grèce, en voyant que les seuls » avantages qui lui restaient, le savoir et l'éloquence, vous allez les transporter aux Romains (17). »

VI. Cicéron, rempli des plus flatteuses espérances, retournait à Rome pour se livrer aux affaires publiques, lorsqu'il fut un peu refroidi par la réponse qu'il reçut de l'oracle de Delphes. Il avait demandé au dieu par quel moyen il pourrait acquérir une très grande gloire : « Ce sera, lui répondit la Pythie, en prenant pour guide de votre » vie, non l'opinion du peuple, mais votre naturel (18). » Quand il fut à Rome, il s'y conduisit dans les premiers temps avec beaucoup de réserve; il voyait rarement les magistrats, qui lui témoignaient eux-mêmes peu de considération; il s'entendait donner les noms injurieux de Grec et d'écolier, termes familiers à la plus vile populace de Rome (19); mais son ambition naturelle, enflammée encore par son père et par ses amis, le poussa aux exercices du barreau, où il parvint au premier rang, non par des progrès lents et successifs, mais par des succès si brillants et si rapides, qu'il laissa bientôt derrière lui tous ceux qui couraient la même carrière. Il avait pourtant, à ce qu'on assure, et dans la prononciation et dans le geste, les mêmes défauts que Démosthène; mais les leçons de Roscius et d'Ésope, deux excellents acteurs, l'un pour la tragédie et l'autre pour la comédie, l'en eurent bientôt corrigé. On raconte de cet Ésope, qu'un jour qu'il jouait le rôle d'Atrée, qui délibère sur la manière dont il se vengera de son frère Thyeste, un de ses domestiques étant passé tout-à-coup devant lui dans le moment où la violence de la passion l'avait mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre, qu'il l'étendit mort à ses pieds (20). La grace de la déclamation donnait à l'éloquence de Cicéron une force persuasive. Aussi se moquait-il de ces orateurs qui n'avaient d'autre moyen de toucher que de pousser de grands cris. « C'est par faiblesse, » disait-il, qu'ils crient ainsi, comme les boiteux » montent à cheval pour se soutenir. » Au reste, ces plaisanteries fines, ces reparties vives conviennent au barreau; mais l'usage que Cicéron en faisait jusqu'à la satiété blessait les auditeurs, et lui donna la réputation de méchant.

VII. Nommé questeur dans un temps de disette, et le sort lui ayant donné la Sicile en partage, il déplut d'abord aux Siciliens, en exigeant d'eux des contributions de blé qu'il était forcé d'envoyer à Rome; mais quand ils eurent reconnu sa vigilance, sa justice et sa douceur, ils lui donnèrent plus de témoignages d'estime et d'honneur qu'à aucun des préteurs qu'ils avaient eus jusqu'alors (21). Plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome, ayant été accusés de mollesse et d'insubordination dans le service militaire, furent envoyés en Sicile auprès du préteur; Cicéron entreprit leur défense, et parvint à les justifier. Plein de confiance en lui-même, après tous ces succès, il retournait à Rome, lorsqu'il eut en route une aventure assez plaisante, qu'il nous a lui-même transmise. En traversant la Campanie, il rencontra un Romain de distinction qu'il croyait son ami. Persuadé que Rome était remplie du bruit de sa renommée, il lui demanda ce qu'on y pensait de lui, et de tout ce qu'il avait fait. « Eh ! » où donc avez-vous été, Cicéron, pendant tout » ce temps-ci? » lui répondit cet homme. Cette réponse le découragea fort, en lui apprenant que sa réputation s'était perdue dans Rome comme dans une mer immense, et ne lui avait produit aucune gloire solide.

VIII. La réflexion diminua depuis son ambition, en lui faisant sentir que cette gloire à laquelle il aspirait n'avait point de bornes, et qu'on ne pouvait espérer d'en atteindre le terme. Cependant il conserva toute sa vie un grand amour pour les louanges, et une passion vive pour la gloire, qui l'empêchèrent souvent de suivre, dans sa conduite, les vues sages que la raison lui inspirait. Entré dans l'administration avec un desir ardent d'y réussir, il sentit, d'après l'exemple des artisans qui, n'employant que des outils et des instruments inanimés, savent en détail les noms de chacun, et à quel usage ils sont propres; il sentit, dis-je, qu'il serait honteux à un homme d'état, dont les fonctions publiques ne s'exercent que par le ministère des hommes, de mettre de la négligence et de la paresse à connaître ses concitoyens. Il s'attacha donc, non seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure à la ville, leurs maisons de

[1] Voy., sur la méprise où est tombé Plutarque au sujet d'Apollonius, la *Vie de César*, c. III, et note (6).

campagne, leurs voisins, leurs amis; en sorte qu'il n'allait dans aucun endroit de l'Italie qu'il ne pût nommer facilement, et montrer même les terres et les maisons de ses amis.

IX. Son bien était modique, mais il suffisait à sa dépense; et ce qui le faisait admirer de tout le monde, c'est que, avec si peu de fortune, il ne recevait, pour ses plaidoyers, ni salaire ni présent. Il fit paraître surtout ce désintéressement dans l'accusation de Verrès. Cet homme avait été préteur en Sicile, où il avait commis les excès les plus révoltants. Il fut mis en justice par les Siciliens; et Cicéron le fit condamner, non en plaidant contre lui, mais, pour ainsi dire, en ne plaidant pas. Les autres préteurs voulaient le sauver; et, par des délais continuels, ils avaient fait traîner l'affaire jusqu'au dernier jour des audiences, afin que, la journée ne suffisant pas pour la plaidoirie, la cause ne fût pas jugée (22). Cicéron s'étant levé, dit qu'il n'avait pas besoin de plaider; et produisant les témoins sur chaque fait, il les fit interroger, et obligea les juges de prononcer. On rapporte cependant plusieurs bons mots qu'il dit dans le cours de ce procès. Les Romains appellent, en leur langue, le pourceau, verrès; et comme un affranchi, nommé Cécilius, qui passait pour être de la religion des Juifs, voulait écarter les Siciliens de la cause, afin de se porter lui-même pour accusateur de Verrès : « Que peut avoir » de commun un Juif avec un verrat? » dit Cicéron (23). Verrès avait un fils qui passait pour ne pas user honnêtement de sa jeunesse. Un jour Verrès ayant osé traiter Cicéron d'efféminé : « Ce » sont, lui répondit l'orateur, des reproches qu'il » faut faire à ses enfants les portes fermées. »

X. L'orateur Hortensius n'osa pas se charger ouvertement de défendre Verrès; mais on obtint de lui de se trouver au jugement, lorsqu'il s'agirait de fixer l'amende qu'on prononcerait contre l'accusé. Il reçut pour prix de cette complaisance un sphinx d'ivoire; et Cicéron lui ayant dit un jour quelques mots équivoques, Hortensius lui répondit qu'il ne savait pas deviner les énigmes : « Vous avez pourtant le sphinx chez vous, » lui repartit Cicéron (24). Verrès fut condamné; et Cicéron ayant fixé l'amende à sept cent cinquante mille drachmes, fut accusé d'avoir reçu de l'argent pour l'avoir bornée à une somme si modique (25). Cependant, lorsqu'il fut nommé édile, les Siciliens, voulant lui témoigner leur reconnaissance, lui apportèrent de leur île plusieurs choses précieuses pour servir d'ornement à ses jeux; mais il n'employa pour lui-même aucun de ces présents, et ne fit usage de la libéralité des Siciliens que pour diminuer à Rome le prix des denrées.

XI. Il avait à Arpinum une belle maison de campagne, une terre aux environs de Naples, et une autre près de Pompeïa, toutes deux peu considérables (26). La dot de sa femme Térentia était de cent vingt mille drachmes[1]; et il eut une succession qui lui en valut quatre-vingt-dix mille[2]. Avec cette modique fortune il vivait honorablement, mais avec sagesse, et il faisait sa société ordinaire des Grecs et des Romains instruits. Il était rare qu'il se mît à table avant le coucher du soleil, moins à cause de ses occupations, que pour ménager la faiblesse de son estomac. Il soignait son corps avec une exactitude recherchée, au point qu'il avait chaque jour un nombre réglé de frictions et de promenades. Il parvint, par ce régime, à fortifier son tempérament, à le rendre sain et vigoureux, et capable de supporter les travaux pénibles et les grands combats qu'il eut à soutenir dans la suite. Il abandonna à son frère la maison paternelle, et alla se loger près du mont Palatin, afin que ceux qui venaient lui faire la cour n'eussent pas la peine de l'aller chercher si loin (27); car, tous les matins, il se présentait à sa porte autant de monde qu'à celles de Crassus et de Pompée, les premiers et les plus honorés des Romains, l'un pour ses richesses, et l'autre pour l'autorité dont il jouissait dans les armées. Cependant Pompée lui-même recherchait Cicéron, dont l'appui lui fut très utile pour augmenter sa gloire et sa puissance.

XII. Quand Cicéron brigua la préture, il avait plusieurs concurrents distingués; il fut nommé néanmoins le premier de tous : et les jugements qu'il rendit pendant sa magistrature lui firent une grande réputation de droiture et d'équité. Licinius Macer, qui, déja puissant par lui-même, était encore soutenu de tout le crédit de Crassus, fut accusé de péculat devant Cicéron. Plein de confiance dans son pouvoir et dans le zèle de ses amis, il se croyait si sûr d'être absous, que lorsque les juges commencèrent à donner les voix, il courut chez lui, se fit couper les cheveux, prit une robe blanche, et se mit en chemin pour retourner au tribunal. Crassus alla promptement au-devant de lui, et l'ayant rencontré dans sa cour, prêt à sortir, il lui apprit qu'il venait d'être condamné à l'unanimité des suffrages. Il fut si frappé de ce coup inattendu, qu'étant rentré chez lui, il se coucha, et mourut subitement (28). Ce jugement fit beaucoup d'honneur à Cicéron, parcequ'il montra la plus grande fermeté. Vatinius, homme de mœurs dures, qui, dans ses plaidoyers, traitait fort légèrement ses juges, et qui avait le cou plein d'écrouelles, s'approchant un jour du

[1] Cent huit mille livres de notre monnaie.

[2] Quatre-vingt-un mille livres.

tribunal de Cicéron, lui demanda quelque chose que le préteur ne lui accorda pas tout de suite, et sur laquelle il réfléchit assez long-temps. « Si » j'étais préteur, lui dit Vatinius, je ne balance- » rais pas tant. — Aussi, lui répondit Cicéron » en se tournant vers lui, n'ai-je pas le cou si » gros que toi (29). »

XIII. Deux ou trois jours avant l'expiration de sa préture, Manilius fut accusé de péculat à son tribunal. Manilius avait la faveur et l'affection du peuple, qui le croyait en butte à l'envie, à cause de Pompée dont il était l'ami. L'accusé ayant demandé de lui fixer un jour pour répondre aux charges, Cicéron lui donna le lendemain; ce qui irrita fort le peuple, les préteurs étant dans l'usage d'accorder au moins dix jours aux accusés. Les tribuns ayant cité Cicéron devant l'assemblée du peuple, où ils l'accusèrent d'avoir prévariqué, il demanda d'être entendu. « M'étant toujours mon- » tré, dit-il, aussi favorable aux accusés que j'ai » pu le faire sans violer les lois, je me croirais » bien coupable, si je n'avais pas traité Manilius » avec autant de douceur et d'humanité que les au- » tres. Je lui ai donc donné exprès le seul jour de ma » préture qui me restait, et dont je pouvais encore » disposer. Si j'eusse renvoyé à un autre préteur » le jugement de son affaire, ce n'eût pas été lui » rendre service. » Cette justification produisit dans le peuple un changement si merveilleux, qu'il combla Cicéron de louanges, et le pria de défendre lui-même Manilius; il s'en chargea volontiers, surtout par égard pour Pompée, alors absent; et ayant pris l'affaire dès l'origine, il parla avec la plus grande force contre les partisans de l'oligarchie et contre les envieux de Pompée (30).

XIV. Cependant le parti des nobles ne montra pas moins d'ardeur que le peuple pour le porter au consulat. L'intérêt public réunit, dans cette occasion, tous les esprits; et voici quel en fut le motif. Le changement que Sylla avait fait dans le gouvernement, et qui d'abord avait paru fort étrange, semblait, par un effet du temps et de l'habitude, prendre une sorte de stabilité, et plaire assez au peuple. Mais des hommes animés par leur cupidité particulière, et non par des vues du bien général, cherchaient à remuer, à renverser l'état actuel de la république. Pompée faisait la guerre aux rois de Pont et d'Arménie, et personne à Rome n'avait assez de puissance pour tenir tête à ces factieux, amoureux de nouveautés. Leur chef était un homme audacieux et entreprenant, et d'un caractère qui se pliait à tout; c'était Lucius Catilina. A tous les forfaits dont il s'était souillé, il avait ajouté l'inceste avec sa propre fille, et le meurtre de son frère. Dans la crainte d'être traduit devant les tribunaux pour ce dernier crime, il avait engagé Sylla à mettre ce frère au nombre des proscrits, comme s'il eut encore été en vie. Les scélérats de Rome, ralliés autour d'un pareil chef, non contents de s'être engagé mutuellement leur foi par les moyens ordinaires, égorgèrent un homme, et mangèrent tous de sa chair[1].

XV. Catilina avait corrompu la plus grande partie de la jeunesse romaine, en lui prodiguant tous les jours les festins, les plaisirs, les voluptés de toute espèce, et n'épargnant rien pour fournir avec profusion à cette dépense. Déja toute l'Étrurie et la plupart des peuples de la Gaule cisalpine étaient disposés à la révolte; et l'inégalité qu'avait mise dans les fortunes la ruine des citoyens les plus distingués par leur naissance et par leur courage, qui, consumant leurs richesses en banquets, en spectacles, en bâtiments, en brigues pour les charges, avaient vu passer leurs biens dans les mains des hommes les plus méprisables et les plus abjects; cette inégalité, dis-je, menaçait Rome de la plus funeste révolution. Il ne fallait plus, pour renverser un gouvernement déja malade, que la plus légère impulsion que le premier audacieux oserait lui donner. Catilina, afin de s'entourer d'un rempart bien plus fort, se mit sur les rangs pour le consulat. Il fondait ses plus grandes espérances sur le collègue qu'il se flattait d'avoir : c'était Caïus Antonius, homme également incapable par lui-même d'être le chef d'aucun parti bon ou mauvais, mais qui pouvait augmenter beaucoup la puissance de celui qui serait à la tête de l'entreprise. Le plus grand nombre des citoyens honnêtes, voyant tout le danger qui menaçait la république, portèrent Cicéron au consulat; et le peuple les ayant secondés avec ardeur, Catilina fut rejeté, et Cicéron nommé consul avec Antoine, quoique, de tous les candidats, Cicéron fût le seul né d'un père qui n'était que simple chevalier, et n'avait pas le rang de sénateur (31).

XVI. Le peuple ignorait encore les complots de Catilina; et Cicéron, dès son entrée dans le consulat, se vit assailli d'affaires difficiles, qui furent comme les préludes des combats qu'il eut à livrer dans la suite. D'un côté, ceux que les lois de Sylla avaient exclus de toute magistrature, et qui formaient un parti puissant et nombreux, se présentèrent pour briguer les charges; et, dans leurs discours au peuple, ils s'élevaient avec autant de vérité que de justice contre les actes tyranniques de ce dictateur; mais ils prenaient mal leur temps pour faire des changements dans la république. D'un autre côté, les tribuns du peuple proposaient

[1] Salluste rapporte aussi cet horrible sacrifice, et dit qu'ils burent le sang de cet homme; mais il ne le donne pas comme certain.

des lois qui auraient renouvelé la tyrannie de Sylla; ils demandaient l'établissement de dix commissaires qui seraient revêtus d'un pouvoir absolu, et qui, disposant en maîtres de l'Italie, de la Syrie et des nouvelles conquêtes de Pompée, auraient le pouvoir de vendre les terres publiques, de faire les procès à qui ils voudraient, de bannir à leur volonté, d'établir des colonies, de prendre dans le trésor public tout l'argent dont ils auraient besoin, de lever et d'entretenir autant de troupes qu'ils le jugeraient à propos (32). La concession d'un pouvoir si étendu donna pour appui à la loi les personnages les plus considérables de Rome. Antoine, le collègue de Cicéron, fut des premiers à la favoriser, dans l'espérance d'être un des décemvirs. On croit qu'il n'ignorait pas les desseins de Catilina, et qu'accablé de dettes, dont ils lui auraient procuré l'abolition, il n'eût pas été fâché de les voir réussir; ce qui donnait plus de frayeur aux bons citoyens.

XVII. Cicéron, pour prévenir ce danger, fit décerner à Antoine le gouvernement de la Macédoine, et refusa pour lui-même celui de la Gaule, qu'on lui assignait[1]. Ce service important lui ayant gagné Antoine, il espéra d'avoir en lui comme un second acteur qui le soutiendrait dans tout ce qu'il voudrait faire pour le salut de la patrie. La confiance de l'avoir sous sa main, et d'en disposer à son gré, lui donna plus de hardiesse et de force pour s'élever contre ceux qui voulaient introduire des nouveautés. Il combattit dans le sénat la nouvelle loi, et étonna tellement ceux qui l'avaient proposée, qu'ils n'eurent pas un seul mot à lui opposer. Les tribuns firent de nouvelles tentatives, et citèrent les consuls devant le peuple. Mais Cicéron, sans rien craindre, se fit suivre par le sénat; et, se présentant à la tête de son corps, il parla avec tant de force que la loi fut rejetée, et qu'il ôta aux tribuns tout espoir de réussir dans d'autres entreprises de cette nature : tant il les subjugua par l'ascendant de son éloquence!

XVIII. C'est de tous les orateurs celui qui a le mieux fait sentir aux Romains quel charme l'éloquence ajoute à la beauté de la morale; de quel pouvoir invincible la justice est armée, quand elle est soutenue de celui de la parole. Il leur montra qu'un homme d'état qui veut bien gouverner doit, dans sa conduite politique, préférer toujours ce qui est honnête à ce qui flatte; mais que, dans ses discours, il faut que la douceur du langage tempère l'amertume des objets utiles qu'il propose. Rien ne prouve mieux la grace de son éloquence que ce qu'il fit dans son consulat, par rapport aux spectacles. Jusqu'alors les chevaliers romains avaient été confondus dans les théâtres avec la foule du peuple; mais le tribun (33) Marcus Othon, pour faire honneur à ce second ordre de la république, voulut les distinguer de la multitude, et leur assigna des places séparées, qu'ils ont conservées depuis. Le peuple se crut offensé par cette distinction; et lorsque Othon parut au théâtre, il fut accueilli par les huées et les sifflets de la multitude, tandis que les chevaliers le couvrirent de leurs applaudissements. Le peuple redoubla les sifflets, et les chevaliers leurs applaudissements. De là on en vint réciproquement aux injures, et le théâtre était plein de confusion. Cicéron, informé de ce désordre, se transporte au théâtre, appelle le peuple au temple de Bellone, et lui fait des réprimandes si sévères, que la multitude étant retournée au théâtre, applaudit vivement Othon, et dispute avec les chevaliers à qui lui rendra de plus grands honneurs.

XIX. Cependant la conjuration de Catilina, que l'élévation de Cicéron au consulat avait d'abord frappée de terreur, reprit courage; les conjurés, s'étant assemblés, s'exhortèrent mutuellement à suivre leur complot avec une nouvelle audace, avant que Pompée, qu'on disait déja en chemin, suivi de son armée, ne fût de retour à Rome. Ceux qui aiguillonnaient le plus Catilina, c'étaient les anciens soldats de Sylla, qui, dispersés dans toute l'Italie, et répandu, pour la plupart, et surtout les plus aguerris, dans les villes de l'Étrurie, rêvaient déja le pillage des richesses qu'ils avaient sous les yeux. Conduits par un officier, nommé Mallius, qui avait servi avec honneur sous Sylla, ils entrèrent dans la conjuration de Catilina, et se rendirent à Rome pour appuyer la demande qu'il faisait une seconde fois du consulat; car il avait résolu de tuer Cicéron, à la faveur du trouble qui accompagne toujours les élections. Les tremblements de terre, les chutes de la foudre, et les apparitions de fantômes qui eurent lieu dans ce temps-là, semblaient être des avertissements du ciel sur les complots qui se tramaient (34). On recevait aussi, de la part des hommes, des indices véritables, mais qui ne suffisaient pas pour convaincre un homme de la noblesse et de la puissance de Catilina. Ces motifs ayant obligé Cicéron de différer le jour des comices, il fit citer Catilina devant le sénat, et l'interrogea sur les bruits qui couraient de lui. Catilina, persuadé que plusieurs d'entre les sénateurs desiraient des changements dans l'état, voulant d'ailleurs se relever aux yeux de ses complices, répondit très durement à Cicéron : « Quel mal fais-je, lui dit-il, si, voyant deux » corps dont l'un a une tête, mais est maigre et » épuisé, et l'autre n'a pas de tête, mais est grand » et robuste, je veux mettre une tête à ce der-

[1] Sur son refus, et par son crédit, il fut donné à Métellus.

» nier? » Cicéron, qui comprit que cette énigme désignait le sénat et le peuple, en eut encore plus de frayeur; il mit une cuirasse sous sa robe, et fut conduit au champ de Mars, pour les élections, par les principaux citoyens, et par le plus grand nombre des jeunes gens de Rome. Il entr'ouvrit à dessein sa robe au-dessus des épaules, afin de laisser apercevoir sa cuirasse, et de faire connaître la grandeur du danger. A cette vue, le peuple indigné se serra autour de lui; et quand on recueillit les suffrages, Catilina fut encore refusé, et l'on nomma consuls Silanus et Muréna.

XX. Peu de temps après, les soldats de l'Étrurie s'étant rassemblés pour se trouver prêts au premier ordre de Catilina, et le jour fixé pour l'exécution de leur complot étant déja proche, trois des premiers et des plus puissants personnages de Rome, Marcus Crassus, Marcus Marcellus et Scipion Métellus, allèrent, au milieu de la nuit, à la maison de Cicéron, frappèrent à la porte, et ayant appelé le portier, ils lui dirent de réveiller son maître, et de lui annoncer qu'ils étaient là. Ils venaient lui dire que [1] le portier de Crassus avait remis à son maître, comme il sortait de table, des lettres qu'un inconnu avait apportées, et qui étaient adressées à différentes personnes; celle qui était pour Crassus n'avait point de nom (35). Il n'avait lu que celle qui portait son adresse; et comme on lui donnait avis que Catilina devait faire bientôt un grand carnage dans Rome, qu'on l'engageait même à sortir de la ville, il ne voulut pas ouvrir les autres; et soit qu'il craignît le danger dont Rome était menacée, soit qu'il cherchât à se laver des soupçons que ses liaisons avec Catilina avaient pu donner contre lui, il alla sur-le-champ trouver Cicéron, avec Scipion et Marcellus. Le consul, après en avoir délibéré avec eux, assembla le sénat dès le point du jour, remit les lettres à ceux à qui elles étaient adressées, et leur ordonna d'en faire tout haut la lecture. Elles donnaient toutes les mêmes avis de la conjuration; mais après que Quintus Arrius [2], ancien préteur, eut dénoncé les attroupements qui se faisaient dans l'Étrurie; qu'on eut su, par d'autres avis, que Mallius, à la tête d'une armée considérable, se tenait autour des villes de cette province pour y attendre les nouvelles de ce qui se passerait à Rome, le sénat fit un décret par lequel il déposait les intérêts de la république entre les mains des consuls [3], et leur ordonnait de prendre toutes les mesures qu'ils jugeraient convenables pour sauver la patrie. Ces sortes de décrets sont rares; le sénat ne les donne que lorsqu'il craint quelque grand danger. Cicéron, investi de ce pouvoir absolu, confia à Quintus Métellus les affaires du dehors, et se chargea lui-même de celles de la ville: depuis, il ne marcha plus dans Rome qu'escorté d'un si grand nombre de citoyens, que lorsqu'il se rendait sur la place, elle était presque remplie de la foule qui le suivait.

XXI. Catilina, qui ne pouvait plus différer, résolut de se rendre promptement au camp de Mallius; mais, avant que de quitter Rome, il chargea Marcius et Céthégus (36) d'aller, dès le matin, avec des poignards, à la porte de Cicéron comme pour le saluer, de se jeter sur lui et de le tuer. Une femme de grande naissance, nommée Fulvie, alla la nuit chez Cicéron pour lui faire part de ce complot, et l'exhorta à se tenir en garde contre Céthégus. Les deux conjurés se rendirent en effet, dès la pointe du jour, à la porte de Cicéron; et comme on leur en refusa l'entrée, ils s'en plaignirent hautement, et firent beaucoup de bruit à la porte; ce qui augmenta encore les soupçons qu'on avait contre eux. Cicéron étant sorti, assembla le sénat dans le temple de Jupiter Stateur, qu'on trouve à l'entrée de la rue Sacrée, en allant au mont Palatin. Catilina s'y rendit, dans l'intention de se justifier; mais aucun des sénateurs ne voulut rester auprès de lui; ils quittèrent tous le banc sur lequel ils s'était assis. Il commença néanmoins à parler; mais il fut tellement interrompu, qu'il ne put se faire entendre. Cicéron alors se lève, et lui ordonne de sortir de la ville (37) « Puisque je n'emploie, » lui dit-il, dans le gouvernement que la force de » la parole, et que vous faites usage de celle des » armes, il faut qu'il y ait entre nous des murailles » qui nous séparent. » Catilina sortit sur-le-champ de Rome, à la tête de trois cents hommes armés, précédé de licteurs avec leurs faisceaux; on portait devant lui les enseignes romaines, comme s'il eût été revêtu du commandement militaire; et il se rendit en cet état au camp de Mallius. Là, après avoir assemblé une armée de vingt mille hommes, il parcourut les villes voisines, pour les porter à la révolte. Cette démarche étant une déclaration formelle de guerre, le consul Antoine fut envoyé pour le combattre.

XXII. Ceux qui, corrompus par Catilina, étaient restés à Rome, furent assemblés par Cornélius Lentulus, surnommé Sura, afin de les encourager à suivre leur entreprise. C'était un homme de la plus haute naissance, mais que l'infamie de sa conduite et ses débauches avaient fait chasser du sénat; il était alors préteur pour la seconde fois, comme il est d'usage pour ceux qui veulent être rétablis dans leur dignité de sénateur (38).

[1] Mot à mot: voici quel était le sujet de leur visite.

[2] Il est nommé par Salluste, Marius, et par d'autres, Martius et Attius.

[3] La formule de ces décrets était celle-ci: *Videant consules ne quid detrimenti Respublica patiatur.* Que les consuls veillent à ce que la république ne souffre aucun dommage.

Quant à l'originalité du surnom de Sura, on raconte que pendant qu'il était questeur de Sylla, ayant consumé en folles dépenses une grande partie des deniers publics, Sylla, irrité de ce péculat, lui demanda compte, en plein sénat, de son administration. Lentulus, s'avançant d'un air d'indifférence et de dédain, dit qu'il n'avait pas de compte à rendre, mais qu'il présentait sa jambe : ce que font les enfants, quand ils ont commis quelque faute, en jouant à la paume. Cette réponse lui fit donner le surnom de Sura, qui, en latin, veut dire jambe (39). Cité un jour en justice, il corrompit quelques uns de ses juges, et ne fut absous qu'à la pluralité de deux voix : « J'ai perdu, dit-il, l'argent que j'ai donné à l'un des juges qui m'ont absous, car il me suffisait de l'être à la majorité d'une voix. »

XXIII. Avec un tel caractère, Lentulus fut bientôt ébranlé par Catilina; et des charlatans, de faux devins achevèrent de le corrompre par les fausses espérances dont ils le berçaient. Ils lui débitaient des prédictions des livres sibyllins, et de prétendus oracles qu'ils avaient forgés eux-mêmes, et qui annonçaient qu'il était dans les destinées de Rome d'avoir trois Cornélius pour maîtres : « Deux, lui disaient-ils, ont déja rempli leur destinée, Cinna et Sylla; vous êtes le troisième que la fortune appelle à la monarchie; recevez-la sans balancer, et ne laissez pas échapper, comme Catilina, l'occasion favorable qui se présente. » D'après ces hautes promesses, Lentulus ne forma plus que de vastes projets; il résolut de massacrer tout le sénat, de faire périr autant de citoyens qu'il pourrait, de mettre le feu à la ville, et de n'épargner que les fils de Pompée, qu'il enlèverait et garderait chez lui avec soin, pour avoir en eux des ôtages qui lui faciliteraient sa paix avec leur père; car c'était un bruit général, et qui paraissait certain, que Pompée revenait de sa grande expédition d'Asie. L'exécution de leur complot était fixée à une nuit des fêtes Saturnales (40). Ils avaient déja caché dans la maison de Céthégus des épées, des étoupes et du soufre : ils avaient divisé la ville en cent quartiers[1], à chacun desquels était attaché un de leurs complices désigné par le sort, afin que le feu prenant à la fois en plusieurs endroits, la ville fût plus tôt embrasée. D'autres devaient être placés auprès de tous les conduits d'eau, pour tuer ceux qui viendraient en puiser.

XXIV. Pendant qu'ils faisaient ainsi leurs dispositions, il se trouvait à Rome deux ambassadeurs des Allobroges[2], peuple durement traité par les Romains, et qui supportait impatiemment leur domination. Lentulus, persuadé que ces deux hommes pourraient leur être utiles pour exciter les Gaules à la révolte, les fit entrer dans la conjuration, et leur donna des lettres pour leur sénat, dans lesquelles ils promettaient aux Gaulois la liberté. Ils leur en remirent d'autres pour Catilina, qu'ils pressaient d'affranchir les esclaves, et de s'approcher promptement de Rome. Ils firent partir avec ces ambassadeurs un Crotoniate, nommé Titus, qu'ils chargèrent des lettres destinées à Catilina; mais toutes les démarches de ces hommes inconsidérés, qui ne parlaient jamais ensemble de leurs affaires que dans le vin et avec les femmes, vinrent bientôt à la connaissance de Cicéron, qui, opposant à leur légèreté une vigilance, un sang-froid et une prudence extrêmes, les observait sans cesse, et avait d'ailleurs répandu dans la ville un grand nombre de gens affidés pour épier tout avec soin, et venir lui en rendre compte. Il avait même des conférences secrètes avec des personnes sûres, que les conjurés croyaient être leurs complices, et qui l'informèrent des relations que les conjurés avaient eues avec les ambassadeurs. Il mit donc des gens en embuscade pendant la nuit; et les deux Allobroges étant secrètement d'intelligence avec lui, il fit arrêter le Crotoniate, et saisir les lettres dont il était chargé.

XXV. Cicéron, dès le matin, assembla le sénat dans le temple de la Concorde, fit la lecture des lettres qu'on avait saisies, et entendit les dépositions. Julius Silanus déclara que plusieurs personnes avaient entendu dire à Céthégus qu'il y aurait trois consuls et quatre préteurs d'égorgés. Pison, homme consulaire, fit une déposition à peu près semblable; et Caïus Sulpicius, l'un des préteurs, qui fut envoyé dans la maison de Céthégus, y trouva une grande quantité d'armes et de traits, surtout d'épées et de poignards, fraîchement aiguisés. Le Crotoniate, sur la promesse de l'impunité que lui fit le sénat s'il voulait tout avouer, convainquit si bien Lentulus, qu'il se démit sur-le-champ de la préture, quitta, dans le sénat même, sa robe de pourpre, en prit une plus conforme à sa situation présente, et fut remis avec ses complices à la garde des préteurs, dont les maisons leur servirent de prison (41). Comme il était déja tard, et que le peuple attendait en foule à la porte du sénat, Cicéron sortit du temple, et fit part à tous les citoyens de ce qui s'était passé. Le peuple le reconduisit jusqu'à la maison voisine d'un de ses amis, parce-qu'il avait laissé la sienne aux femmes romaines, pour y célébrer les mystères secrets de la déesse qu'on appelle à Rome la Bonne-Déesse, et à qui les Grecs donnent le nom de Gynécée[1]; car tous

[1] Salluste, avec plus de vraisemblance, n'en met que douze.

[2] Peuple de la Gaule narbonnaise, qui habitait une partie du Dauphiné, et presque toute la Savoie. On peut voir, raconté en détail dans Salluste, tout ce qui regarde ces ambassadeurs.

[1] Voy. la note (11) sur la *Vie de César*.

les ans la femme ou la mère du consul[1] font à cette divinité, dans la maison du premier magistrat, un sacrifice solennel, en présence des vestales.

XXVI. Cicéron étant entré dans la maison de son ami, et n'ayant avec lui que très peu de personnes, réfléchit sur la conduite qu'il devait tenir envers les conjurés. La douceur de son caractère, la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir abusé de son pouvoir, en punissant, avec la dernière rigueur, des hommes d'une naissance si illustre, et qui avaient dans Rome des amis puissants, le faisaient balancer à leur infliger la peine que méritait l'énormité de leurs crimes : d'un autre côté, en les traitant avec douceur, il frémissait du danger auquel la ville serait exposée ; les conjurés, comptant pour peu d'avoir évité la mort, s'irriteraient de la peine plus légère qu'on leur ferait subir ; et ajoutant à leur ancienne méchanceté ce nouveau ressentiment, ils se porteraient aux derniers excès de l'audace : il passerait lui-même pour un lâche dans l'esprit du peuple, qui déja n'avait pas une grande idée de sa hardiesse. Pendant qu'il flottait dans cette incertitude, les femmes qui faisaient le sacrifice dans sa maison virent le feu de l'autel, qui paraissait presque éteint, jeter tout-à-coup, du milieu des cendres et des écorces brûlées, une flamme brillante. Ce prodige effraya les autres femmes ; mais les vierges sacrées ordonnèrent à Térentia, femme de Cicéron, d'aller sur-le-champ trouver son mari, et de le presser d'exécuter sans retard les résolutions qu'il voulait prendre pour le salut de la patrie ; en l'assurant que la déesse avait fait éclater cette lumière si vive comme un présage de sûreté et de gloire pour lui-même[2]. Térentia, qui naturellement n'était ni faible, ni timide, qui même avait de l'ambition, et, comme le dit Cicéron lui-même, partageait plutôt avec son mari le soin des affaires publiques, qu'elle ne lui communiquait ses affaires domestiques, alla sans retard lui porter l'ordre des vestales, et le pressa vivement de punir les coupables. Elle fut secondée par Quintus, frère de Cicéron, et par Publius Nigidius (42), son compagnon d'étude dans la philosophie, et qu'il consultait souvent sur les affaires politiques les plus importantes.

XXVII. Le lendemain on délibéra, dans le sénat, sur la punition des conjurés. Silanus opina le premier, et ouvrit l'avis de les conduire dans la prison publique, pour y être punis du dernier supplice. Tous ceux qui parlèrent après lui adoptèrent son opinion, jusqu'à Caïus César, celui qui fut depuis dictateur. Il était jeune encore[1], et commençait à jeter les fondements de sa grandeur future ; déja même, par ses principes politiques et par ses espérances, il se frayait insensiblement la route qui le conduisit enfin à changer la république en monarchie. Il sut cacher sa marche à tout le monde ; Cicéron seul avait contre lui de grands soupçons, sans aucune preuve suffisante pour le convaincre. Quelques personnes assurent que le consul touchait au moment de la conviction, mais que César eut l'adresse de lui échapper. D'autres prétendent que Cicéron négligea et rejeta même à dessein les preuves qu'il avait de sa complicité, parcequ'il craignit son pouvoir, et le grand nombre d'amis dont il était soutenu ; car tout le monde était persuadé que ses amis parviendraient plus aisément à sauver César avec ses complices, que la conviction de la complicité de César ne servirait à faire punir les coupables[2]. Quand il fut en tour d'opiner, il dit qu'il n'était pas d'avis qu'on punît de mort les conjurés ; mais qu'après avoir confisqué leurs biens, on mît leurs personnes dans telles villes de l'Italie que Cicéron voudrait choisir, pour les y tenir dans les fers jusqu'à l'entière défaite de Catilina[3]. Cet avis, plus doux que le premier, et soutenu de toute l'éloquence de l'opinant, reçut encore un grand poids de Cicéron lui-même, qui, s'étant levé, embrassa dans son opinion la première partie de l'avis de Silanus et la seconde de celui de César (43). Ses amis jugeant que l'opinion de César était la plus sûre pour le consul, parcequ'en laissant vivre les coupables il aurait moins à craindre les reproches, adoptèrent ce dernier avis ; et Silanus lui-même, revenant sur son opinion, s'expliqua, en disant qu'il n'avait pas prétendu conclure à la mort, parcequ'il regardait la prison comme le dernier supplice pour un sénateur.

XXVIII. Quand César eut fini de parler, Catulus Lutatius fut le premier qui combattit son opinion ; et Caton, qui parla ensuite, ayant insisté avec force sur les soupçons qu'on avait contre César, remplit le sénat d'une telle indignation et lui inspira tant de hardiesse, que la sentence de mort fut prononcée contre les coupables. César s'opposa à la confiscation des biens, et représenta qu'il n'était pas juste de rejeter ce que son avis avait d'humain, pour n'en adopter que la disposition la plus rigoureuse. Comme le plus grand nombre se décla-

[1] Et même celles du préteur, comme il l'a dit, *ibid.*

[2] C'était toujours un signe favorable, comme on le voit par Virgile dans son *Églogue* VIII, vers 105, où son commentateur Servius rappelle ce prodige, qu'il cite, d'après Cicéron lui-même, dans le poëme qu'il avait fait sur son consulat ; car on n'en trouve aucun vestige dans les ouvrages qui nous restent de lui, pas même dans son *Traité de la Divination*, liv. I, c. XVII, où il rapporte les prodiges arrivés pendant son consulat.

[1] Il avait trente-sept ans, étant né l'an de Rome 654, comme on l'a vu dans la *Vie de César*.

[2] Cet endroit est traduit autrement par Amyot; mais j'ai suivi le sens adopté par MM. Dacier et Barton.

[3] Suivant Salluste, il opina à une prison perpétuelle, et Cicéron y est conforme dans sa quatrième Catilinaire.

rait ouvertement contre son avis, il en appela aux tribuns, qui refusèrent leur opposition; mais Cicéron prit de lui-même le parti le plus doux, et se relâcha sur la confiscation des biens. Il se rendit alors, à la tête du sénat, aux lieux où étaient les complices; car on ne les avait pas tous mis dans la même maison; chaque préteur en avait un sous sa garde. Il alla d'abord au mont Palatin prendre Lentulus, qu'il conduisit par la rue Sacrée, et à travers la place; il était escorté des principaux de la ville qui lui servaient de gardes, et d'une foule immense de peuple qui, le suivant en silence, frissonnait d'horreur sur l'exécution qu'on allait faire. Les jeunes gens surtout assistaient, avec un étonnement mêlé de frayeur, à cette espèce de mystère politique que la noblesse faisait célébrer pour le salut de la patrie (44). Lorsqu'il eut traversé la place et qu'il fut arrivé à la prison, il livra Lentulus à l'exécuteur, et lui ordonna de le mettre à mort; il y amena ensuite Céthégus et les autres conjurés, qui subirent tous le dernier supplice. Cicéron, en repassant sur la place, vit plusieurs complices de la conjuration qui s'y étaient rassemblés, et qui, ignorant la punition des conjurés, attendaient la nuit pour enlever les prisonniers; qu'ils croyaient encore en vie. Cicéron leur cria à haute voix : *Ils ont vécu*; manière de parler dont se servent les Romains, pour éviter des paroles funestes, et ne pas dire : *Ils sont morts*.

XXIX. La nuit approchait, et Cicéron traversait la place pour retourner chez lui, non au milieu d'un peuple en silence et marchant dans le plus grand ordre, mais entouré de la multitude des citoyens, qui, confondus ensemble, le couvraient d'acclamations et d'applaudissements, et l'appelaient le sauveur, le nouveau fondateur de Rome. Toutes les rues étaient garnies de lampes et de flambeaux que chacun allumait devant sa maison; les femmes éclairaient aussi du haut des toits pour lui faire honneur et pour le contempler, conduit en triomphe, avec une sorte de vénération, par les principaux personnages de Rome, qui tous avaient ou terminé des guerres importantes, ou donné à la ville le spectacle des plus magnifiques triomphes, ou conquis à l'empire romain une vaste étendue de terres et de mers. Ils marchaient à la suite de Cicéron se faisant mutuellement l'aveu que le peuple romain devait aux victoires d'une foule de généraux et de capitaines de l'or et de l'argent, de riches dépouilles, et une grande puissance; mais que Cicéron était le seul qui eût assuré son salut et sa tranquillité, en éloignant de sa patrie un si affreux danger. Ce qu'on trouvait de plus admirable, ce n'était pas d'avoir prévenu l'exécution d'un horrible complot, et d'avoir fait punir les coupables; mais d'avoir su, par les moyens les moins violents, étouffer la plus vaste conjuration qui eût jamais été formée, et de l'avoir éteinte sans sédition et sans trouble. Car le plus grand nombre de ceux que Catilina avait rassemblés autour de lui n'eurent pas plus tôt appris le supplice de Lentulus et de Céthégus, qu'ils abandonnèrent leur chef; et lui-même ayant combattu contre Antoine avec ceux qui lui étaient restés fidèles, fut défait et périt avec toute son armée.

XXX. Cependant il se tramait des intrigues contre Cicéron; on parlait mal de lui; et des hommes mécontents de ce qu'il avait fait formaient le dessein de le perdre. A leur tête étaient César, Métellus et Bestia, désignés l'un préteur, et les deux autres tribuns, pour l'année suivante (45). Lorsqu'ils entrèrent en charge, il restait encore quelques jours à Cicéron jusqu'à l'expiration de son consulat; ils ne voulurent jamais lui permettre de parler au peuple, et mirent leurs bancs sur la tribune, pour l'empêcher même d'y entrer; ils lui laissèrent seulement la liberté d'y venir, s'il le voulait, pour se démettre de sa charge, et d'en descendre aussitôt qu'il aurait fait le serment d'usage (46). Cicéron y consentit; et étant monté à la tribune, il obtint le plus grand silence; mais au lieu du serment ordinaire, il en fit un tout nouveau, et qui ne convenait qu'à lui; il jura qu'il avait sauvé la patrie et conservé l'empire. Tout le peuple répéta, après lui, le même serment. César et les tribuns n'en furent que plus irrités, et s'occupèrent de susciter à Cicéron de nouveaux orages; ils proposèrent une loi qui rappelait Pompée avec ses troupes [1], afin de détruire le pouvoir presque absolu de Cicéron. Heureusement pour lui et pour Rome, Caton était alors tribun; et comme il avait une autorité égale à celle de ses collègues, avec une plus grande considération, il mit opposition à leurs décrets. Non content d'en avoir empêché facilement les effets, il releva tellement, dans ses discours, le consulat de Cicéron, qu'on lui décerna les plus grands honneurs qu'on eût encore accordés à aucun Romain, et qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie* : titre honorable qu'il eut la gloire d'obtenir le premier, et que Caton lui déféra en présence de tout le peuple [2].

XXXI. Il jouit alors de la plus grande autorité dans Rome; mais il excita l'envie publique, non par aucune mauvaise action, mais par l'habitude de se vanter lui-même, et de relever ce qu'il avait fait dans son consulat par des louanges dont tout le monde était blessé. Il n'allait jamais au sénat, aux assemblées du peuple et aux tribunaux, qu'il

[1] Voyez, sur cette loi, la *Vie de Caton*.

[2] Cicéron, dans son *Plaidoyer contre Pison*, dit que Catulus, alors prince du sénat, lui donna le premier, devant son corps, le titre de *Père de la patrie*. Ainsi, Caton ne fit que de lui confirmer dans l'assemblée du peuple.

n'eût sans cesse à la bouche les noms de Catilina et de Lentulus. Il en vint jusqu'à remplir de ses propres louanges tous les ouvrages qu'il composait; et par là son style, si plein de douceur et de grace, devenait insupportable à ses auditeurs. Cette affectation importune était comme une maladie fatale attachée à sa personne. Mais cette ambition démesurée ne le rendit pas envieux des autres : étranger à tout sentiment de jalousie, il comblait de louanges et les grands hommes qui l'avaient précédé, et ses contemporains, comme on le voit par ses écrits, et par plusieurs bons mots qu'on rapporte de lui (47). Il disait, par exemple, d'Aristote, que c'est un fleuve qui roule de l'or à grands flots; et des Dialogues de Platon, que si Jupiter parlait, il prendrait le style de ce philosophe. Il avait coutume d'appeler Théophraste *ses délices*. On lui demandait un jour quelle oraison de Démosthène il trouvait la plus belle. « La plus longue, » répondit-il. Cependant quelques partisans de Démosthène lui reprochent d'avoir dit, dans une de ses lettres à ses amis, que cet orateur sommeille quelquefois dans ses discours (48). Mais ces censeurs ne se souviennent pas apparemment des éloges admirables qu'il donne à Démosthène en plusieurs endroits de ses ouvrages; ils oublient que les oraisons qu'il a travaillées avec le plus de soin, celles qu'il a faites contre Antoine, il les a appelées *Philippiques*, du nom de celles de Démosthène contre Philippe.

XXXII. De tous les orateurs et de tous les philosophes célèbres de son temps, il n'en est pas un seul dont il n'ait augmenté la réputation dans ses discours ou dans ses écrits. Il appuya de tout son crédit auprès de César, déja dictateur, Cratippe le philosophe péripatéticien, pour lui faire avoir le droit de bourgeoisie à Rome. Il lui fit obtenir aussi de l'aréopage un décret par lequel ce sénat le priait de rester à Athènes, pour y être un des ornements de la ville, et instruire les jeunes gens dans la philosophie. On a encore des lettres de Cicéron à Hérode (49) et d'autres écrites à son fils, pour l'exhorter à prendre les leçons de Cratippe. Il reproche au rhéteur Gorgias d'inspirer à son fils le goût des plaisirs et de la table, et il le prie de n'avoir plus aucun rapport avec lui. De toutes les lettres grecques de Cicéron, celle à Gorgias, et une autre à Pélops de Byzance, sont les seules qui soient écrites de ce ton d'aigreur; mais il avait raison de se plaindre de ce rhéteur, s'il était réellement aussi vicieux et aussi corrompu qu'il passait pour l'être; au lieu qu'il y a bien de la petitesse dans les reproches qu'il fait à Pélops sur sa négligence à lui procurer de la part des Byzantins des honneurs et des décrets qu'il desirait.

XXXIII. C'est sans doute à cette ambition pour les louanges qu'il faut attribuer le tort qu'il eut souvent de sacrifier la bienséance et l'honnêteté à la réputation de bien dire. Un certain Numatius[1], qu'il avait défendu et fait absoudre, poursuivait en justice un ami de Cicéron, nommé Sabinus. Cicéron en fut si irrité, qu'il s'oublia jusqu'à lui dire : « Crois-tu donc, Numatius, que ce soit à » ton innocence que tu as dû d'être absous, plu- » tôt qu'à mon éloquence, qui a fasciné les yeux » des juges? » Il fit un jour, dans la tribune, un éloge de Crassus qui fut très applaudi; et, peu de temps après, il fit de lui une censure amère : « N'est-ce pas de ce même lieu, lui dit Crassus, que » vous avez, il y a peu de jours, publié mes louan- » ges? — Oui, répliqua Cicéron, je voulais essayer » mon talent sur un sujet ingrat. » Dans une autre occasion, Crassus avait dit que personne, dans sa famille, n'avait vécu plus de soixante ans; mais ensuite il se rétracta. « A quoi pensais-je, dit-il, » quand j'ai avancé un tel fait? — Vous saviez, » lui dit Cicéron, que les Romains l'entendraient » avec plaisir, et vous vouliez leur faire la cour. » Ce même Crassus ayant dit qu'il aimait fort cette maxime des stoïciens, que le sage est riche : « Pre- » nez garde, lui dit Cicéron, que vous n'aimiez » plutôt cette autre maxime des mêmes philosophes, » que tout appartient au sage : » c'est que Crassus était fort décrié pour son avarice. Un des fils de Crassus ressemblait tellement à un certain Axius, qu'on en conçut contre sa mère des soupçons désavantageux. Ce jeune homme ayant été fort applaudi pour un discours qu'il avait fait dans le sénat, on demanda à Cicéron ce qu'il en pensait. « Il est digne de Crassus[2], » répondit-il. Crassus, au moment de son départ pour la Syrie, sentit qu'il lui serait plus utile de se réconcilier avec Cicéron, que de l'avoir pour ennemi; il lui fit donc beaucoup de prévenances, et lui dit qu'il irait souper chez lui. Cicéron le reçut avec plaisir[3]. Quelques jours après, ses amis lui dirent que Vatinius, avec qui il était brouillé, desirait fort de se remettre bien avec lui[4]. « Vatinius, dit Cicéron, ne » veut-il pas aussi souper avec moi? » C'est ainsi qu'il en agissait envers Crassus.

XXXIV. Vatinius avait au cou des écrouelles. Un jour qu'il avait plaidé dans le barreau : « Voilà, » dit Cicéron, un orateur bien enflé. » On vint

[1] Ou plutôt Munatius, suivant les manuscrits. C'est sûrement Munatius Plancus Bursa, tribun du peuple l'an 701 de Rome, ennemi de Cicéron et de Milon, qui, après avoir été défendu par Cicéron, fut ensuite condamné, sur l'accusation de cet orateur, comme coupable de violence. Voyez les *Lettres familières*, liv. VII, ch. II, et la sixième *Philippique*, c. IV.

[2] Le sel de cette plaisanterie ne peut passer dans notre langue. Axius, le nom de cet homme, est un mot grec qui signifie aussi digne; ainsi le sens de ce bon mot est celui-ci : C'est l'Axius de Crassus. La plaisanterie est fondée sur l'équivoque du mot Axius.

[3] Voyez les *Épîtres familières*, l. I, c. IX.

[4] Il a été déja question de Vatinius dans cette Vie, c. XII.

lui dire, quelque temps après, que Vatinius était mort; mais ensuite ayant su que la nouvelle était fausse : « Maudit soit celui qui a menti si mal-à-» propos! » César avait ordonné qu'on distribuât aux soldats les terres de la Campanie, et cette loi mécontentait plusieurs sénateurs; Lucius Gellius, le plus âgé d'entre eux, ayant dit que ce partage n'aurait pas lieu tant qu'il serait en vie : « At-» tendons, dit Cicéron; car Gellius ne demande » pas un long terme (50). » Un certain Octavius, à qui l'on reprochait son origine africaine, dit un jour à Cicéron qu'il ne l'entendait pas. « Ce n'est » pas, lui répondit Cicéron, que vous n'ayez l'o-» reille ouverte[1]. » Métellus Népos lui disait qu'il avait fait mourir plus de citoyens, en rendant témoignage contre eux, qu'il n'en avait sauvé par son éloquence. « Je conviens, repartit Cicéron, » que j'ai encore plus de probité que de talent » pour la parole. » Un jeune homme, accusé d'avoir empoisonné son père dans un gâteau, s'emportait contre Cicéron, et le menaçait de l'accabler d'injures. « Je crains moins tes injures que » ton gâteau, » lui répondit Cicéron. Publius Sextius, dans une affaire criminelle qu'il avait, pria Cicéron et quelques autres orateurs de le défendre; mais il voulait toujours parler, et ne laissait pas dire un mot à ses défenseurs. Comme les juges étaient aux opinions, et qu'elles paraissaient favorables à l'accusé : « Profitez du temps, Sextius, » lui dit Cicéron; car demain vous serez un homme » privé[2]. » Publius Cotta, qui se donnait pour un jurisconsulte, quoiqu'il fût sans connaissances et sans esprit, appelé un jour en témoignage par Cicéron, répondit qu'il ne savait rien. « Vous » croyez peut-être, lui dit Cicéron, que je vous » interroge sur le droit. » Métellus Népos, dans une dispute avec Cicéron, lui demanda souvent qui était son père : « Graces à votre mère, lui ré-» pondit Cicéron, vous seriez plus embarrassé que » moi pour répondre à une pareille question. » La mère de Métellus n'avait pas une bonne réputation, et il était lui-même d'un caractère fort léger. Pendant qu'il était tribun, il se démit tout-à-coup de sa charge, pour aller trouver Pompée en Syrie, et il en revint avec encore plus de légèreté[3]. Philagre, son précepteur, étant mort, Métellus lui fit de magnifiques obsèques, et mit sur son tombeau un corbeau de marbre. « Vous ne pouviez » mieux faire, lui dit Cicéron; car votre précep-» teur vous a bien plus appris à voler qu'à parler[4]. »

XXXV. Marcus Appius ayant dit, dans l'exorde de son plaidoyer, que l'ami qu'il défendait l'avait conjuré d'apporter à cette cause beaucoup d'exactitude, de raisonnement et de bonne foi : « Comment » donc, lui dit Cicéron, avez-vous le cœur assez » dur pour ne rien faire de tout ce que votre ami » vous a demandé? » L'usage de ces mots piquants, en plaidant contre ses ennemis ou contre ses adversaires, fait partie de l'art oratoire; mais Cicéron les employait indifféremment contre tout le monde, afin de jeter du ridicule sur les personnes; j'en citerai quelques exemples. Marcus Aquilius avait deux de ses gendres bannis; Cicéron lui donna le surnom d'Adraste[1]. Lucius Cotta, qui aimait fort le vin, était censeur, lorsque Cicéron, briguant le consulat, pressé par la soif pendant qu'on donnait les suffrages, but un verre d'eau, au milieu de ses amis qui l'entouraient. « Vous avez eu » peur, leur dit-il, que le censeur ne se fâchât » contre moi, s'il me voyait boire de l'eau. » Il rencontra dans les rues Voconius avec ses filles, toutes extrêmement laides. « O ciel! s'écria Ci-» céron,

» En dépit d'Apollon, cet homme devint père[2]. »

Marcus Gellius, qui passait pour fils d'un père et d'une mère esclaves, lisait un jour des lettres dans le sénat, d'une voix très forte et très claire. « Il ne » faut pas s'en étonner, dit Cicéron, il est de ceux » qui ont été crieurs publics. » Faustus, fils de Sylla, de celui qui avait usurpé à Rome l'autorité souveraine, et fait périr un si grand nombre de citoyens, ayant dissipé la plus grande partie de sa fortune, et se trouvant accablé de dettes, fit afficher une cession de tous ses biens à ses créanciers. « J'aime bien mieux ses affiches, dit Cicéron, que » celles de son père. » Cette habitude de railler le rendit odieux à bien des gens, et souleva surtout contre lui Clodius et ses partisans. Je vais dire à quelle occasion.

XXXVI. Clodius, jeune Romain d'une grande naissance, mais insolent et audacieux, aimait Pompéia, femme de César : déguisé en musicienne, il se glissa secrètement dans la maison de César, le jour que les femmes romaines y célébraient un sacrifice mystérieux, interdit à tous les hommes. Il n'en était pas resté un seul dans cette maison; mais Clodius, si jeune encore qu'il n'avait pas de barbe au menton, espéra qu'il pourrait se glisser, parmi les autres femmes, dans l'appartement de

[1] C'était l'usage en Afrique de percer les oreilles aux esclaves.

[2] J'avoue que je n'entends pas le sens de cette plaisanterie. Ce Sextius est apparemment celui pour lequel Cicéron plaida. M. Leclerc traduit ainsi : *Car demain tu ne seras plus rien*.

[3] Voyez à quelle occasion Métellus fit ce voyage, dans la *Vie de Caton*, c. XXX-XXXIII.

[4] C'est peut-être une allusi n à ce voyage de Syrie, fait si rapidement, qu'il avait semblé voler plutôt que marcher; peut-être aussi que Métellus avait mérité le reproche d'infidélité dans le maniement des deniers publics, et que le corbeau est un oiseau vorace.

[1] Adraste avait marié ses deux filles à Étéocle et à Polynice, tous deux bannis.

[2] Vers de Sophocle, qui parle de Laïus, père d'Œdipe.

Pompéia, sans être reconnu. Entré de nuit dans une maison très vaste, il s'égara, et il errait de côté et d'autre, lorsqu'il fut rencontré par une des femmes d'Aurélia, mère de César, qui lui demanda son nom. Forcé de répondre, il dit qu'il cherchait une des femmes de Pompéia, qui se nommait Abra. La suivante, ayant reconnu aisément que ce n'était pas la voix d'une femme, appelle à grands cris les autres femmes, qui, étant accourues, ferment toutes les portes, et font de si exactes recherches, qu'elles trouvent Clodius dans la chambre de l'esclave avec laquelle il était entré. Le bruit que fit cet événement obligea César de répudier Pompéia, et de citer Clodius devant les tribunaux, pour crime d'impiété (51).

XXXVII. Cicéron était ami de Clodius [1], qui, dans l'affaire de Catilina, l'avait servi avec le plus grand zèle, et avait toujours été comme un de ses gardes (52). La défense de Clodius consistait à dire qu'il n'était pas à Rome ce jour-là, qu'il en était même très éloigné. Mais Cicéron déposa qu'il était venu ce jour-là même chez lui, pour traiter de quelque affaire; ce qui était vrai. Au reste, il fit cette déposition, moins pour attester la vérité, que pour guérir les soupçons de sa femme, qui haïssait Clodius, parcequ'elle savait que sa sœur Clodia avait envie d'épouser Cicéron, et qu'elle se servait, pour négocier ce mariage, d'un certain Tullus, ami intime de Cicéron, lequel voyait tous les jours Clodia, et lui faisait assidument la cour. Térentia, dont Clodia était voisine, regardait ces visites comme très suspectes; c'était d'ailleurs une femme d'un caractère difficile; et comme elle gouvernait son mari, elle le poussa à rendre témoignage contre lui. Plusieurs citoyens des plus distingués déposèrent aussi contre Clodius, et l'accusèrent de s'être parjuré, d'avoir commis des friponneries, d'avoir corrompu le peuple à prix d'argent, et séduit plusieurs femmes. Lucullus produisit deux femmes esclaves, qui attestèrent que Clodius avait entretenu un commerce incestueux avec la plus jeune de ses sœurs, mariée alors à ce même Lucullus: c'était aussi un bruit généralement répandu, qu'il avait déshonoré ses deux autres sœurs, dont l'une, nommée Térentia [2], avait épousé Marcius Rex; et l'autre, appelée Clodia, était femme de Métellus Céler, et avait eu le surnom de Quadrantaria, parcequ'un de ses amants lui avait envoyé, dans une bourse, de petites pièces de cuivre, au lieu de pièces d'argent. Les Romains appellent quadrans la plus petite de leurs monnaies de cuivre (53). Ce fut son inceste avec cette dernière de ses sœurs qui diffama le plus Clodius dans Rome.

[1] Voyez l'*Oraison sur les Provinces consulaires*, c. IX.
[2] D'autres l'appellent Tertia, et cette leçon paraît la vraie.

XXXVIII. Cependant le peuple se montrant très mal disposé envers ceux qui semblaient s'être ligués contre Clodius pour le charger par leurs dépositions, les juges, qui craignirent qu'on n'usât de violence, environnèrent le tribunal de gens armés; et la plupart, en écrivant leur opinion sur les tablettes, brouillèrent à dessein les mots (54). Il parut pourtant qu'il y avait eu plus de voix pour l'absoudre; et le bruit courut qu'on avait distribué de l'argent aux juges [2]. Aussi Catulus, les ayant rencontrés au sortir du tribunal: « Vous avez eu » raison, leur dit-il, de demander des gardes pour » votre sûreté, de peur qu'on ne vous enlevât votre argent. » Clodius ayant reproché à Cicéron que les juges n'avaient pas ajouté foi à sa déposition: « Au contraire, lui répondit Cicéron, il y en » a eu vingt-cinq qui m'ont cru, puisqu'ils vous » ont condamné; et trente qui n'ont pas voulu vous » croire, puisqu'ils ne vous ont absous qu'après » avoir reçu votre argent [1]. » César, appelé en témoignage dans cette affaire, ne voulut pas déposer: il dit que sa femme n'avait pas été convaincue d'adultère; mais qu'il l'avait répudiée, parceque la femme de César devait être exempte, non seulement de toute action criminelle, mais encore de tout soupçon.

XXXIX. Clodius, délivré de ce péril, et nommé tribun du peuple, s'attacha tout de suite à tourmenter Cicéron; il lui suscita le plus d'affaires qu'il lui fut possible, et souleva contre lui tous ceux qu'il put gagner. Il se ménagea la faveur du peuple, en proposant des lois très avantageuses pour la multitude (55). Il fit décerner aux deux consuls les plus belles provinces: à Pison, la Macédoine, et à Gabinius, la Syrie. Il donna le droit de bourgeoisie à un grand nombre d'hommes indigents, et tint toujours auprès de sa personne une troupe d'esclaves armés. Des trois personnages qui avaient alors le plus de pouvoir dans Rome, Crassus était l'ennemi déclaré de Cicéron; Pompée se faisait valoir auprès de l'un et de l'autre, et César était sur le point de partir pour la Gaule avec son armée. Cicéron chercha à s'insinuer auprès de ce dernier, quoiqu'il sût bien qu'il n'était pas son ami, et qu'il lui était même devenu suspect depuis l'affaire de Catilina. Il le pria donc de l'emmener avec lui dans la Gaule, en qualité de son lieutenant (56). César y consentit sans peine; et Clodius voyant que Cicéron allait échapper à son tribunal, feignit de vouloir se réconcilier avec lui; et, rejetant sur Térentia tous les sujets de plainte que Cicéron lui avait donnés, il ne parla plus de lui que

[1] Cicéron le dit clairement dans sa dixième *Lettre* du premier livre *à Atticus*.
[2] Cette réponse, et le mot de Catulus aux juges, se trouvent dans cette même lettre.

dans les termes les plus honnêtes et les plus doux. Il protestait qu'il n'avait contre lui aucun sentiment de haine, et qu'il ne s'en plaignait qu'avec la modération qu'on doit à un ami. Par cette dissimulation, il dissipa tellement toutes les craintes de Cicéron, que celui-ci remercia César de sa lieutenance, et se livra de nouveau aux affaires publiques.

XL. César, offensé de cette conduite, anima Clodius contre lui, aliéna Pompée, et déclara devant le peuple que Cicéron lui paraissait avoir blessé la justice et les lois, en faisant mourir Lentulus et Céthégus, sans aucune formalité de justice (57). C'était sur cette accusation qu'on l'appelait en jugement. Cicéron, voyant le danger dont le menaçait la haine de ses ennemis, prit la robe de deuil, laissa croître sa barbe, et allait partout supplier le peuple de lui être favorable. Clodius se trouvait sur ses pas, dans toutes les rues, suivi d'une troupe de gens audacieux et violents qui le raillaient sur son changement d'habit et sur son air abattu, qui lui faisaient mille outrages, qui souvent même lui jetaient de la boue et des pierres, et l'empêchaient de faire ses sollicitations au peuple. L'ordre presque entier des chevaliers romains prit, comme lui, l'habit de deuil; et plus de vingt mille jeunes gens l'accompagnaient, les cheveux négligés, et sollicitaient le peuple en sa faveur. Le sénat s'assembla pour décréter que le peuple changerait de robe, comme dans un deuil public; mais les consuls s'opposèrent à ce décret; et Clodius étant venu assiéger le lieu du conseil avec ses satellites armés, la plupart des sénateurs sortirent en poussant de grands cris, et déchirant leurs robes. Un spectacle si triste n'excitant ni la compassion ni la honte de ces scélérats, il fallait ou que Cicéron sortît de Rome, ou qu'il en vînt aux mains avec Clodius. Il implora le secours de Pompée, qui s'était éloigné à dessein, et se tenait à la campagne, dans sa maison d'Albe. Après lui avoir envoyé d'abord Pison son gendre, Cicéron y alla lui-même. Mais, prévenu de son arrivée, Pompée n'osa soutenir sa vue. Il aurait eu trop de honte de voir, dans cet état d'humiliation, un homme qui avait livré pour lui de si grands combats, qui, dans son administration publique, lui avait rendu les services les plus importants; mais, devenu le gendre de César, il sacrifiait à son beau-père une ancienne reconnaissance; et étant sorti par une porte de derrière, il évita cette entrevue (58).

XLI. Cicéron, trahi par Pompée et abandonné de tout le monde, eut enfin recours aux consuls. Gabinius le traita toujours avec beaucoup de dureté; mais Pison, lui parlant avec douceur, lui conseilla de se retirer, de céder pour quelque temps à la fougue de Clodius, de supporter patiemment ce revers de fortune, et d'être une seconde fois le sauveur de sa patrie, qui se trouvait, à son occasion, agitée de séditions et menacée des plus grands maux. Cicéron délibéra sur cette réponse avec ses amis: Lucullus fut d'avis qu'il restât, l'assurant qu'il triompherait de ses ennemis; mais tous les autres lui conseillèrent de s'exiler lui-même pour un temps, persuadé que le peuple, quand il serait las des folies et des fureurs de Clodius, ne tarderait pas à le regretter. Cicéron prit ce dernier parti: il avait depuis long-temps dans sa maison une statue de Minerve, qu'il honorait singulièrement; il la prit, la porta dans le Capitole, où il la consacra, après y avoir mis cette inscription: A MINERVE, PROTECTRICE DE ROME [1]. Il se fit escorter par les gens de quelques uns de ses amis, et prit à pied le chemin de la Lucanie, pour se rendre de là en Sicile.

XLII. Dès qu'on fut informé de sa fuite, Clodius fit rendre contre lui un décret de bannissement, et afficher dans toutes les rues la défense de lui donner l'eau et le feu, et de le recevoir dans les maisons, à la distance de cinq cents milles de l'Italie [2]. Mais le respect qu'on avait pour Cicéron fit généralement mépriser cette défense; on le recevait partout avec empressement, et on l'accompagnait en lui témoignant les plus grands égards. Seulement dans une ville de la Lucanie, appelée alors Hipponium et aujourd'hui Vibone, un Sicilien, nommé Vibius, à qui Cicéron avait donné de fréquentes marques d'amitié, et qu'il avait fait nommer, pendant son consulat, à la charge d'intendant des ouvriers, lui refusa sa maison, et lui offrit une retraite dans sa terre. Caïus Virginius [3], préteur de Sicile, qui avait aussi de grandes obligations à Cicéron, lui écrivit de ne pas venir dans sa province. Affligé de ces traits d'ingratitude, il se rendit à Brunduse, d'où il s'embarqua pour Dyrrachium par un vent favorable; mais il était à peine en pleine mer, qu'il s'éleva un vent contraire qui, le lendemain, le reporta au lieu même d'où il était parti. Il se remit bientôt en mer; et en arrivant à Dyrrachium, comme il était sur le point de débarquer, il survint tout-à-coup un tremblement de terre qui fit retirer les eaux de la mer. Les devins conjecturèrent que son exil ne serait pas long, ces sortes de signes présageant toujours un changement favorable.

XLIII. Pendant son séjour à Dyrrachium, il fut visité par une foule de personnes qui lui témoignè-

[1] Ne pouvant plus défendre Rome par son éloquence, il la met sous la protection de Minerve.

[2] Plus de cent soixante grandes lieues. M. Dacier a substitué le mot de Rome à celui de l'Italie, sans avertir pourquoi il fait ce changement.

[3] Il y a dans le texte, Verginius; mais la leçon que j'ai suivie est celle de Cicéron, *Oraison pour Plancus*, c. XL.

rent le plus vif intérêt ; et les villes grecques disputèrent d'empressement à lui rendre plus d'honneurs. Mais toutes ces marques d'affection ne purent ni lui rendre son courage, ni dissiper sa tristesse. Semblable à un amant malheureux, il tournait sans cesse ses regards vers l'Italie. Humilié, abattu par son infortune, il montra beaucoup plus de faiblesse et de pusillanimité qu'on n'en devait attendre d'un homme qui avait passé toute sa vie à s'instruire ; car souvent il priait ses amis de ne pas l'appeler orateur, mais philosophe, parcequ'il s'était attaché à la philosophie comme au but de toutes ses actions : et l'éloquence n'était pour lui que l'instrument de sa politique. Mais l'opinion n'a que trop de pouvoir pour effacer de notre ame les impressions de la raison, comme une teinture qui n'a pas pénétré dans l'étoffe s'altère aisément. L'habitude de traiter avec le peuple dans les affaires du gouvernement nous fait adopter les passions du vulgaire. On ne peut éviter leur influence que par une attention continuelle sur soi-même, en communiquant avec les personnes du dehors, que par le talent de participer aux affaires, sans partager les passions qui s'y mêlent.

XLIV. Clodius, après avoir fait bannir Cicéron, brûla ses maisons de campagne et sa maison de Rome, sur le sol de laquelle il éleva le temple de la Liberté. Il mit en vente tous ses biens, et les faisait crier tous les jours, sans qu'il se présentât personne pour les acheter. Devenu, par ses violences, redoutable à tous les nobles ; disposant du peuple, qu'il laissait s'abandonner à tous les excès de la licence et de l'audace, il osa s'attaquer à Pompée lui-même, et blâmer plusieurs des ordonnances qu'il avait rendues pendant qu'il commandait les armées. Pompée, à qui cette censure faisait tort dans l'opinion publique, se reprocha d'avoir sacrifié Cicéron ; et, changeant de disposition, il se ligua avec ses amis pour s'occuper des moyens de le rappeler. Clodius, de son côté, s'y opposant de tout son pouvoir, le sénat décréta qu'il suspendait tout rapport et toute expédition des affaires publiques, jusqu'au rappel de Cicéron. Sous le consulat de Lentulus[1], la sédition fut poussée si loin, qu'il y eut des tribuns du peuple blessés sur la place publique, et que Quintus, frère de Cicéron, fut laissé pour mort parmi beaucoup d'autres[2]. Ces excès commencèrent à ramener le peuple; et Annius Milon, l'un des tribuns du peuple, osa le premier traîner Clodius devant les tribunaux, pour les violences qu'il avait commises. La plus grande partie du peuple et des habitants des villes voisines se joignirent à Pompée, qui, fort de leur secours, chassa Clodius de la place publique, et appela le peuple aux suffrages, pour le rappel de Cicéron. Jamais décret ne fut rendu avec autant d'unanimité. Le sénat, rivalisant de zèle avec le peuple, arrêta qu'on décernerait des remercîments aux villes qui avaient recueilli Cicéron dans son exil, et que sa maison de Rome et ses maisons de campagne, que Clodius avait détruites, seraient rebâties aux dépens du public (59).

XLV. Cicéron fut rappelé seize mois[1] après son exil ; toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage montrèrent tant de joie et d'empressement à aller au-devant de lui, que Cicéron était encore au-dessous de la vérité, lorsqu'il disait dans la suite que l'Italie entière l'avait porté dans Rome sur ses épaules[2]. Crassus même, son ennemi mortel avant son exil, sortit à sa rencontre, et se réconcilia avec lui ; voulant, disait-il, faire ce plaisir à son fils, un des plus zélés partisans de Cicéron. Peu de temps après son retour, Cicéron, profitant de l'absence de Clodius, alla au Capitole avec une suite assez nombreuse ; et arrachant les tablettes tribunitiennes, où étaient inscrits les actes du tribunat de Clodius, il les mit en pièces. Clodius ayant voulu lui en faire un crime, Cicéron répondit que c'était au mépris des lois que Clodius, né patricien, avait été nommé tribun[3] ; qu'ainsi tout ce qu'il avait fait pendant son tribunat n'était point légal. Caton fut très mécontent de cette violence, et combattit le motif qu'avait allégué Cicéron, non qu'il approuvât ce qu'avait fait Clodius, au contraire il blâmait son administration ; mais il représentait que le sénat ne pourrait sans injustice, et sans un abus d'autorité, annuler tous les actes faits pendant le tribunat de Clodius, dont un, entre autres, était la commission qui lui avait été donnée à lui-même pour aller dans l'île de Cypre et à Byzance, avec tout ce qu'il avait fait dans ces deux villes[4]. Cette dispute brouilla Caton et Cicéron, non qu'ils en vinssent à une rupture ouverte ; mais ils vécurent ensemble avec moins d'intimité.

XLVI. Peu de temps après, Milon tua Clodius ; et, traduit en justice pour ce meurtre, il chargea Cicéron de sa défense. Le sénat, qui craignit que le danger où se trouvait un homme de la réputation et du courage de Milon ne causât quelque trouble dans la ville, chargea Pompée de présider à ce

[1] Il fut consul avec Q. Cécilius Métellus Népos, l'an de Rome 697, 57 ans avant J.-C., la cinquantième année de l'âge de Cicéron.

[2] D'après le récit de Cicéron, qu'on n'accusera pas d'avoir affaibli les faits, son frère ne courut pas un si grand danger; il paraît que Plutarque s'est trompé en appliquant à Quintus ce que Cicéron rapporte un peu plus bas du tribun Sextius, qui, blessé très dangereusement, n'évita de périr que parcequ'on le crut mort. Voyez Cicéron, *Pro Sextio*, c. XXXV-XXXVII.

[1] Plutarque ne parle que du jour où son rappel fut décrété : car Cicéron n'arriva à Rome qu'un mois après le décret.

[2] Dans son *Discours au sénat après son retour*, c. XV.

[3] Il s'était fait adopter par une famille plébéienne.

[4] Voyez la *Vie de Caton*.

jugement, ainsi qu'à tous les autres procès; et de maintenir la sûreté dans la ville et dans les tribunaux. Pompée ayant, dès avant le jour, garni de soldats toute l'étendue de la place, et Milon craignant que Cicéron, troublé par la vue de ces armes auxquelles il n'était pas accoutumé, ne plaidât pas avec son éloquence ordinaire, lui persuada de se faire porter en litière sur la place, et de s'y tenir tranquille jusqu'à ce que les juges eussent pris séance, et que le tribunal fût rempli; car Cicéron, naturellement timide, non seulement à la guerre, mais dans le barreau, ne se présentait jamais pour plaider sans éprouver de la crainte; et lors même qu'un long usage eut fortifié et perfectionné son éloquence, il avait bien de la peine à s'empêcher de trembler et de frissonner[1]. Quand il plaida pour Licinius Muréna, accusé par Caton, jaloux de surpasser Hortensius, qui avait eu le plus grand succès en parlant le premier pour l'accusé, il passa toute la nuit à travailler son discours, et se fatigua tellement par ce travail forcé et cette longue veille, qu'il parut inférieur à lui-même (60). Le jour qu'il défendit Milon, quand il vit, en sortant de sa litière, Pompée assis au haut de la place, environné de soldats dont les armes jetaient le plus grand éclat, il fut tellement troublé, que, tremblant de tout son corps, il ne commença son discours qu'avec peine et d'une voix entrecoupée; tandis que Milon assistait au jugement avec beaucoup d'assurance et de courage, ayant dédaigné de laisser croître ses cheveux et de prendre un habit de deuil; ce qui ne contribua pas peu à sa condamnation: mais, dans Cicéron, cette frayeur semblait moins tenir à sa timidité qu'à son affection pour ses clients.

XLVII. Il fut nommé augure[2], à la place du jeune Crassus, qui avait été tué chez les Parthes; et la Cilicie lui étant échue par le sort dans le partage des provinces, avec une armée de douze mille hommes de pied et de deux mille six cents chevaux[3], il s'embarqua pour s'y rendre. Il entrait aussi dans sa commission de remettre la Cappadoce sous l'obéissance du roi Ariobarzane, et de le réconcilier avec ses peuples. Il y réussit parfaitement, sans employer la voie des armes, et sans donner lieu à aucune plainte. Le désastre que les Romains venaient d'éprouver dans le pays des Parthes, et les mouvements de la Syrie, ayant donné aux Ciliciens quelque envie de se révolter, il les calma et les contint par la douceur de son gouvernement; il refusa les présents que les rois lui offraient, et remit à la province la dépense qu'elle était obligée de faire pour les festins des gouverneurs; il recevait lui-même à sa table les Ciliciens les plus honnêtes, qu'il traitait sans magnificence, mais avec générosité. Sa maison n'avait point de portier, et jamais on ne le trouvait dans son lit; il se levait de très grand matin, et se promenait devant sa porte, où il recevait ceux qui venaient le voir. Sous son gouvernement, personne ne fut battu de verges et n'eut sa robe déchirée[1]; jamais, même dans la colère, il ne dit une parole offensante, et n'ajouta aux amendes qu'il prononçait des qualifications outrageantes. Les revenus publics avaient été dilapidés[2]: il les fit rendre aux villes, qui par-là se trouvèrent fort riches; et, sans frapper d'ignominie les prévaricateurs, il se contenta de leur faire restituer ce qu'ils avaient pris. Il eut aussi une occasion de faire la guerre, et mit en fuite les brigands qui habitaient le mont Amanus. Cette victoire lui mérita le titre d'*imperator* (61). L'orateur Cœlius lui avait écrit de lui envoyer de la Cilicie des panthères, pour des jeux qu'il devait donner à Rome: Cicéron, qui était bien aise de relever ses exploits, lui répondit qu'il n'y avait plus de panthères en Cilicie; qu'irritées d'être les seules à qui l'on fît la guerre, pendant que tout le reste était en paix, elles avaient toutes fui dans la Carie (62).

XLVIII. En revenant de la Cilicie[3], il passa d'abord à Rhodes, et ensuite à Athènes, où il séjourna quelque temps avec plaisir, par le souvenir des habitudes qu'il avait eues autrefois dans cette ville. Il y vit les hommes les plus distingués par leur savoir, et qui tous avaient été ses amis et ses compagnons d'étude. Après avoir fait l'admiration de toute la Grèce, il revint à Rome, où il trouva les esprits tellement échauffés, que la guerre ne devait pas tarder à éclater. Le sénat voulut lui décerner le triomphe; mais il dit qu'il suivrait plus volontiers le char de triomphe de César, quand on aurait fait la paix avec lui. Il ne cessait en particulier de conseiller cette paix; il écrivait fréquemment à César; il faisait à Pompée les plus vives instances, ne négligeant rien pour les adoucir et les réconcilier ensemble: mais le mal était irrémédiable; et lorsque César vint à Rome, Pompée, au lieu de l'attendre, abandonna la ville, suivi d'un très grand nombre de principaux d'entre les Romains. Cicéron, ne l'ayant pas accompagné dans cette fuite, donna lieu de croire qu'il allait se joindre à César.

[1] Il le dit lui-même dans plusieurs de ses oraisons, et en particulier dans l'*Oraison pour Cluentius*, c. XVIII. Il en était de même du grand Bossuet.

[2] Il était augure avant de plaider la cause de Milon; il fut nommé à ce sacerdoce, l'an de Rome sept cents, étant alors dans la cinquante-quatrième année de son âge.

[3] Les deux légions n'étaient pas complètes quand il partit: mais il reçut ensuite des secours.

[1] C'était chez les anciens, et surtout chez les peuples de l'Orient, une marque d'ignominie; comme c'était un signe de douleur ou de grande passion, que de se déchirer soi-même.

[2] Cicéron parle de ces dilapidations, *Lettre II° à Atticus*, l. VI.

[3] Après vingt mois de séjour.

Il est certain qu'il flotta long-temps entre les deux partis, et qu'il fut violemment agité, à en juger par ce qu'il écrit lui-même dans ses lettres. « De quel » côté, dit-il, dois-je me tourner? Pompée a le mo- » tif le plus honnête de faire la guerre; César met » plus de suite dans ses affaires, et a plus de moyens » de se sauver lui et ses amis : je sais bien qui je » dois fuir, mais je ne vois pas vers qui je puis me » réfugier (63). »

XLIX. Trébatius, un des amis de César, ayant écrit à Cicéron que César pensait qu'il devait se joindre à lui et partager ses espérances; ou que si l'âge l'obligeait de renoncer aux affaires [1], il lui conseillait de se retirer en Grèce, et d'y vivre tranquille, également éloigné des deux partis; Cicéron, très étonné que César ne lui eût pas écrit lui-même [2], répondit en colère à Trébatius, qu'il ne démentirait pas la conduite qu'il avait toujours tenue dans le gouvernement : c'est ainsi qu'il en parle dans ses lettres. César étant parti pour l'Espagne, Cicéron s'embarqua tout de suite pour aller joindre Pompée. Tout le monde le vit arriver avec plaisir, excepté Caton, qui, l'ayant pris tout de suite en particulier, le blâma fort d'avoir embrassé le parti de Pompée. « Pour moi, lui dit-il, je ne » pouvais, sans me faire tort, abandonner une » cause à laquelle je me suis attaché dès ma pre- » mière entrée dans les affaires publiques; mais » vous, n'auriez-vous pas été plus utile à votre pa- » trie et à vos amis en restant neutre dans Rome, » pour vous conduire d'après les événements; au » lieu de venir ici, sans raison et sans nécessité, » vous déclarer l'ennemi de César, et vous jeter » dans un si grand péril? » Ces remontrances lui firent d'autant plus aisément changer de résolution, que Pompée ne l'employait à rien d'important. Il est vrai qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même; car il ne dissimulait pas qu'il se repentait d'être venu : il se moquait ouvertement des préparatifs de Pompée, blâmait sans ménagement tous ses projets, et ne pouvait s'empêcher de lancer contre les alliés les railleries les plus piquantes. Cependant il se promenait toute la journée dans le camp, d'un air sérieux et morne (64); mais il ne laissa échapper aucune occasion de faire rire par ses bons mots ceux qui en avaient le moins d'envie. Je ne crois pas inutile d'en rapporter ici quelques uns.

L. Domitius, qui voulait élever au grade de capitaine un homme peu fait pour la guerre, vantait la douceur et l'honnêteté de ses mœurs. « Que ne » le gardez-vous, lui dit Cicéron, pour élever vos » enfants [1]? » Théophane de Lesbos (65) était intendant des ouvriers dans le camp de Pompée; et comme on le louait de la manière dont il avait consolé les Rhodiens, après la perte de leur flotte : « Qu'on est heureux, dit Cicéron, d'avoir un Grec » pour capitaine! » César avait du succès dans toutes les rencontres qui avaient lieu entre les deux armées, et tenait Pompée comme assiégé. Lentulus ayant dit un jour que les amis de César étaient tristes : « Voulez-vous dire, répondit Cicéron, qu'ils » sont mal disposés pour César? » Un certain Marcius, nouvellement arrivé d'Italie, disait que le bruit courait dans Rome que Pompée était assiégé dans son camp. « Vous vous êtes donc embarqué » tout exprès, lui dit Cicéron, pour venir vous en » assurer par vos propres yeux? » Après la défaite de Pompée, Nonnius portait les esprits à la confiance, parcequ'il restait encore sept aigles dans le camp. « Vous auriez raison, répliqua Cicéron, si » nous avions à combattre contre des geais. » Labiénus, plein de confiance en certaines prédictions, soutenait que Pompée finirait par être vainqueur. « Cependant, lui dit Cicéron, avec cette ruse » de guerre, nous avons perdu notre camp [2]. »

LI. Cicéron, retenu par une maladie, n'avait pu se trouver à la bataille de Pharsale. Lorsque Pompée eut pris la fuite, Caton, qui avait à Dyrrachium une armée nombreuse et une flotte considérable, voulait que Cicéron en prît le commandement, qui lui appartenait par la loi, parcequ'il avait le rang d'homme consulaire. Cicéron l'ayant absolument refusé, en déclarant qu'il ne prendrait plus de part à cette guerre, il manqua d'être massacré par le jeune Pompée et par ses amis, qui, l'accusant de trahison, allaient le percer de leurs épées, si Caton ne les eût arrêtés; encore eut-il bien de la peine à l'arracher de leurs mains, et à le faire sortir du camp. Cicéron se rendit à Brunduse, où il resta quelque temps pour attendre César, que ses affaires d'Asie et d'Égypte retenaient encore. Dès qu'il sut qu'il était arrivé à Tarente, et qu'il venait par terre à Brunduse, il alla au-devant de lui, ne désespérant pas d'en obtenir son pardon, honteux néanmoins d'avoir à faire devant tant de monde l'épreuve des dispositions d'un ennemi vainqueur; mais il n'eut rien à faire ou à dire de contraire à sa dignité. César ne l'eut pas plus tôt vu venir à lui, précédant d'assez loin ceux qui l'accompagnaient, qu'il descendit de cheval, courut l'embrasser, et marcha plusieurs stades en s'entretenant tête à tête avec lui. Il ne cessa depuis de

[1] Cicéron n'avait alors que cinquante-huit ans; ce n'était pas encore l'âge de renoncer aux affaires.

[2] On trouve cependant dans les *Lettres à Atticus*, une lettre de César à Cicéron sur ce sujet; elle est après la huitième du dixième livre.

[1] Domitius est celui que César enferma dans l'île de Corfou, comme il le raconte lui-même dans le premier liv. *de la Guerre civile*.

[2] Il appelle ces prédictions une ruse de guerre, parcequ'il les croit imaginées comme une ruse pour donner du courage aux troupes.

lui donner les plus grands témoignages d'estime et d'amitié; et Cicéron ayant composé dans la suite un éloge de Caton, César, dans la réponse qu'il y fit, loua beaucoup l'éloquence et la vie de Cicéron, qu'il compara à celles de Périclès et de Théramène.

LII. Quintus Ligarius ayant été mis en justice comme ennemi de César, et Cicéron s'étant chargé de sa défense, César dit à ses amis : « Qui empêche » que nous ne laissions parler Cicéron? Il y a long» temps que nous ne l'avons entendu. Pour son » client, c'est un méchant homme, c'est mon en» nemi; il est déja condamné. » Mais Cicéron, dès l'entrée de son discours, émut singulièrement son juge; et, à mesure qu'il avançait dans sa cause, il excitait en lui tant de passions différentes, il donnait à son expression tant de douceur et de charme, qu'on vit César changer souvent de couleur, et rendre sensibles les diverses affections dont son ame était agitée. Quand enfin l'orateur vint à parler de la bataille de Pharsale, César, n'étant plus maître de lui-même, tressaillit de tout son corps, et laissa tomber les papiers qu'il tenait à la main. Cicéron, vainqueur de la haine de son juge, le força d'absoudre Ligarius [1].

LIII. Depuis cette époque, Cicéron voyant la monarchie succéder à l'ancien gouvernement, abandonna les affaires, et donna tout son loisir aux jeunes gens qui voulurent s'appliquer à la philosophie : ils étaient tous des premières familles de Rome; et les liaisons fréquentes qu'il eut avec eux lui donnèrent de nouveau un très grand crédit dans la ville. Son occupation ordinaire était d'écrire des dialogues philosophiques, de traduire les philosophes grecs, et de faire passer dans la langue latine les termes de dialectique ou de physique employés par ces écrivains : c'est lui, dit-on, qui le premier a naturalisé dans sa langue les mots grecs que les Latins rendent par imagination, assentiment, suspension de jugement, compréhension, atome, indivisible, vide, et plusieurs autres semblables; ou du moins c'est lui qui les a rendus plus intelligibles aux Romains, en les expliquant par des métaphores ou par des termes déja connus dans la langue latine. Il faisait servir ainsi à son amusement la facilité qu'il avait pour la poésie : lorsqu'il s'abandonnait à ce genre de composition, il faisait jusqu'à cinq cents vers dans une nuit. Il passait la plus grande partie de son temps dans sa maison de Tusculum, d'où il écrivait à ses amis qu'il menait la vie de Laërte [2], soit qu'il voulût plaisanter, comme à son ordinaire, soit que son ambition lui fît desirer encore de prendre part au gouvernement, et qu'il fût mécontent de sa situation présente. Il allait rarement à Rome, et seulement pour faire sa cour à César; il était le premier à applaudir aux honneurs qu'on lui décernait, et avait toujours quelque chose de nouveau et de flatteur à dire sur sa personne ou sur ses actions. Tel est le mot sur les statues de Pompée qu'on avait abattues, et que César fit relever. « César, dit Ci» céron, en relevant les statues de Pompée, a, par » cet acte de générosité, affermi les siennes. »

LIV. Il pensait à écrire l'histoire de Rome, dans laquelle il voulait faire entrer une partie de l'histoire grecque, avec la plupart de ses fables [1]; mais il en fut détourné par un grand nombre d'affaires publiques et particulières, par des événements fâcheux, dont les uns furent involontaires, et les autres lui arrivèrent presque toujours par sa faute. Il répudia d'abord sa femme Térentia, à qui il reprochait une telle négligence pendant la guerre civile, qu'elle l'avait laissé manquer des choses les plus nécessaires, et qu'à son retour en Italie il n'avait reçu d'elle aucune marque d'affection; car elle n'était pas même venue le trouver à Brunduse, où il avait fait un long séjour; et lorsque sa fille Tullia, qui était encore dans sa première jeunesse, avait été le joindre à Brunduse, sa mère ne lui avait donné, ni une suite convenable, ni les provisions nécessaires pour un si long voyage; elle avait enfin laissé sa maison dans un entier dénuement, et chargée de plusieurs dettes considérables. Tels sont les prétextes les plus honnêtes qu'il donna de son divorce. Térentia soutenait qu'ils étaient faux; et Cicéron lui-même, il faut l'avouer, lui donna un grand moyen de justification, en épousant peu de temps après une jeune personne, séduit par sa beauté, à ce que disait Térentia; et suivant Tiron, l'affranchi de Cicéron, à cause de ses richesses, qu'il devait faire servir à payer ses dettes (66). Cette fille avait en effet de très grands biens; et son père, en mourant, les avait laissés à Cicéron en fidéicommis, pour les lui rendre à sa majorité : mais comme il devait beaucoup, il se laissa persuader par ses parents et ses amis de l'épouser malgré la disproportion de l'âge, afin de trouver dans la fortune de cette femme de quoi se libérer envers ses créanciers. Antoine, dans sa réponse aux *Philippiques*, parle de ce mariage, et reproche à Cicéron d'avoir répudié une femme auprès de laquelle il avait vieilli : c'était le railler finement sur la vie sédentaire qu'il avait menée,

[1] Tout le monde connaît cet admirable discours, qui fait tant d'honneur au talent de Cicéron; c'est peut-être le plus beau triomphe que l'éloquence ait remporté.

[2] Voyez HOMÈRE, *Odyss.*, l. I, vers 205, 223. La vie retirée de Laërte était l'effet de sa douleur sur l'absence de son fils; et par-là elle était en quelque sorte forcée : sous ce dernier rapport, celle de Cicéron pouvait lui ressembler.

[1] Voy. dans le premier livre *des Lois* de Cicéron, c. II, les motifs qu'Atticus lui donne pour l'engager à écrire l'histoire de Rome.

sans avoir fait, dans sa jeunesse, aucun service militaire.

LV. Peu de temps après son mariage, il perdit sa fille Tullia, qui mourut en couche dans la maison de Lentulus, qu'elle avait épousé après la mort de Pison, son premier mari (67). Tous les philosophes qui se trouvaient alors à Rome se rendirent en foule chez Cicéron, pour le consoler; mais il fut si amèrement affecté de cette perte, qu'il répudia sa nouvelle femme, parcequ'il crut qu'elle s'était réjouie de la mort de Tullia. Voilà pour ses affaires domestiques. Il n'eut aucune part à la conjuration qui fit périr César, quoiqu'il fût intimement lié avec Brutus, et que, mécontent de l'état présent desaffaires, il desirât, autantque personne, l'ancien ordre de choses. Mais les conjurés craignirent son caractère timide, et l'âge avancé[1], qui ôte l'audace et la fermeté aux ames même les plus vigoureuses. Brutus et Cassius ayant exécuté leur complot, les amis de César se réunirent pour venger sa mort; et l'on craignit de voir Rome replongée dans les horreurs de la guerre civile. Antoine, alors consul, assembla le sénat, et parla, en peu de mots, sur la nécessité d'agir de concert. Cicéron fit un très long discours analogue aux circonstances, et persuada aux sénateurs de décréter, à l'exemple des Athéniens (68), une amnistie générale pour tout ce qui avait été fait depuis la dictature de César, et de donner des gouvernements à Cassius et à Brutus.

LVI. Mais ces sages mesures furent sans effet. Le peuple, en voyant le corps de César porté à travers la place publique, se laissa aller à sa compassion naturelle; et Antoine ayant déployé la robe du dictateur, tout ensanglantée, et percée des coups qu'on lui avait portés, ce spectacle remplit la multitude d'une telle fureur, qu'elle chercha les meurtriers dans la place même, et que, s'armant de tisons enflammés, elle courut à leurs maisons, pour y mettre le feu. Ils se dérobèrent à ce danger, qu'ils avaient prévu; et comme ils en craignaient de plus grands encore, ils prirent le parti de quitter Rome. Leur fuite releva la fierté d'Antoine; la pensée qu'il allait régner seul dans la ville le rendit redoutable à tout le monde, et surtout à Cicéron. Comme il voyait la puissance de cet orateur dans le gouvernement se fortifier de jour en jour, le sachant d'ailleurs intime ami de Brutus, il supportait impatiemment sa présence. L'opposition de leurs mœurs avait fait naître depuis long-temps entre eux des soupçons et de la défiance. Cicéron, qui redoutait sa mauvaise volonté, voulut d'abord aller en Syrie, comme lieutenant de Dolabella; mais Hirtius et Pansa, deux hommes vertueux, et partisans de Cicéron, qui devaient succéder à Antoine dans le consulat, conjurèrent Cicéron de ne pas les abandonner, se promettant, s'ils l'avaient avec eux à Rome, de détruire la puissance d'Antoine. Cicéron, sans refuser de les croire, mais sans ajouter trop de foi à leurs paroles, laissa partir Dolabella; et après être convenu avec Hirtius qu'il irait passer l'été à Athènes, et qu'il reviendrait à Rome dès qu'ils auraient pris possession du consulat, il s'embarqua seul pour la Grèce. Sa navigation ayant éprouvé du retard, il recevait tous les jours des nouvelles de Rome, qui l'assuraient, comme il est ordinaire en pareil cas, qu'il s'était fait dans Antoine un changement merveilleux; qu'il ne faisait rien qu'au gré du sénat, et qu'il ne fallait plus que la présence de Cicéron pour donner aux affaires la situation la plus favorable. Alors, se reprochant son excessive prévoyance, il revint à Rome. Il ne fut pas trompé d'abord dans ses espérances; il sortit au-devant de lui une foule si considérable, que les compliments et les témoignages d'affection qu'il reçut depuis les portes de la ville jusqu'à sa maison consumèrent presque toute la journée.

LVII. Le lendemain, Antoine ayant convoqué le sénat, y appela Cicéron, qui refusa de s'y rendre, et se tint au lit, sous prétexte que le voyage l'avait fatigué; mais son vrai motif fut la crainte d'une embûche qu'on devait lui dresser, et dont il avait été prévenu dans sa route. Antoine, offensé d'un soupçon qu'il traitait de calomnieux, envoyait des soldats pour l'amener de force, ou pour brûler sa maison s'il s'obstinait à ne pas venir; mais, aux vives instances de plusieurs sénateurs, il révoqua son ordre, et se contenta de faire prendre des gages chez lui[1]. Depuis ce jour-là, lorsqu'ils se rencontraient dans les rues, ils passaient sans se saluer; et ils vécurent dans cette défiance réciproque, jusqu'à ce que le jeune César arriva d'Apollonie, et que, s'étant porté pour héritier de César, il réclama d'Antoine une somme de vingt-cinq millions de drachmes (69), qu'il retenait de la succession du dictateur; ce qui mit entre Antoine et lui de la division. Philippe, qui avait épousé la mère du jeune César, et Marcellus le mari de sa sœur, allèrent avec lui chez Cicéron; et tous ensemble ils convinrent que Cicéron appuierait le jeune César de son éloquence et de son crédit dans le sénat et auprès du peuple, et que le jeune César emploierait son argent et ses armes à protéger Cicéron contre ses ennemis; car il avait déja auprès de lui un grand nombre de ces soldats qui avaient servi sous le dictateur.

[1] Cicéron avait alors soixante-trois ans.

[1] Voy. ce que nous avons dit sur cet usage dans la *Vie de Caton d'Utique*, note (41).

LVIII. Mais il paraît que Cicéron fut déterminé par un motif encore plus fort à recevoir avec plaisir les offres d'amitié de ce jeune homme. César et Pompée vivaient encore, lorsque Cicéron eut un songe dans lequel il crut avoir appelé au Capitole les enfants de quelques sénateurs, parceque Jupiter devait déclarer l'un d'entre eux souverain de Rome. Tous les citoyens étaient accourus en foule, et environnaient le temple. Ces enfants, vêtus de robes bordées de pourpre, étaient assis au-dehors, dans un profond silence : tout-à-coup les portes s'étant ouvertes, ils s'étaient levés, et, entrant dans le temple, ils avaient passé, chacun à son rang, devant le dieu, qui, après les avoir considérés attentivement, les avait renvoyés tous fort affligés : mais quand le jeune César s'approcha, Jupiter étendit sa main vers lui : « Romains, dit-il, » voilà le chef qui terminera vos guerres civi- » les (70). » Ce songe imprima si vivement dans l'esprit de Cicéron l'image de ce jeune homme, qu'elle y resta toujours empreinte. Il ne le connaissait pas; mais le lendemain il descendit au champ de Mars, à l'heure où les enfants revenaient de leurs exercices; le premier qui s'offrit à lui fut le jeune César, tel qu'il l'avait vu dans le songe. Frappé de cette rencontre, il lui demanda le nom de ses parents. Son père s'appelait Octavius, homme d'une naissance peu illustre; sa mère Attia était nièce de César (71), lequel, n'ayant point d'enfants, l'avait, par son testament, institué héritier de sa maison et de ses biens.

LIX. On dit que, depuis cette aventure, Cicéron ne rencontrait jamais cet enfant sans lui parler avec amitié, et lui faire des caresses que le jeune César recevait avec plaisir; d'ailleurs le hasard avait fait qu'il était né sous le consulat de Cicéron [1]. Voilà les causes qu'on a données de son affection pour ce jeune homme : mais les véritables motifs de cet attachement furent d'abord sa haine contre Antoine; ensuite son caractère, qui, toujours faible contre les honneurs, lui donna ce goût pour César, dans l'espérance qu'il ferait servir au bien de la république la puissance de ce jeune homme, qui d'ailleurs faisait de son côté tout son possible pour s'insinuer dans l'amitié de Cicéron, et l'appelait même son père. Brutus, indigné de cette conduite, lui en fait les plus vifs reproches dans ses lettres à Atticus : il y dit que Cicéron, en flattant César par la peur qu'il a d'Antoine, ne laisse aucun lieu de douter qu'il cherche moins à rendre à sa patrie la liberté, qu'à se donner à lui-même un maître doux et humain. Cependant Brutus ayant trouvé le fils de Cicéron à Athènes, où il suivait les écoles des philosophes, le prit avec lui, le chargea d'un commandement, et lui dut plusieurs de ses succès. Jamais Cicéron n'avait joui d'une plus grande autorité dans Rome : disposant de tout en maître, il vint à bout de chasser Antoine, et de soulever tous les esprits contre lui; il envoya même les deux consuls Hirtius et Pansa pour lui faire la guerre, et persuada au sénat de décerner au jeune César les licteurs armés de faisceaux, et toutes les marques du commandement, parcequ'il combattait pour la patrie.

LX. Mais après qu'Antoine eut été défait, et les deux consuls tués, les deux armées qu'ils commandaient s'étant réunies à César, le sénat, qui craignit ce jeune homme, dont la fortune devenait si brillante, décerna aux troupes qui le suivaient des honneurs et des récompenses, dans la vue d'abattre sa puissance, sous prétexte que depuis la défaite d'Antoine la république n'avait plus besoin d'armée (72). César, alarmé de cette mesure, envoya secrètement quelques personnes à Cicéron, pour l'engager, par leurs prières, à se faire nommer consul avec César; l'assurant qu'il disposerait à son gré des affaires, et qu'il gouvernerait un jeune homme qui ne desirait que le titre et les honneurs attachés à cette dignité. César avoua depuis que, craignant de se voir abandonné de tout le monde par le licenciement de son armée, il avait mis à propos en jeu l'ambition de Cicéron, et l'avait porté à demander le consulat, en lui promettant de l'aider de son crédit et de ses sollicitations dans les comices.

LXI. Ce fut surtout dans cette occasion que Cicéron, malgré l'expérience de l'âge, dupé par un jeune homme, appuya si fortement sa brigue, qu'il lui donna tout le sénat. Il en fut blâmé sur-le-champ par ses amis, et il ne tarda pas lui-même à reconnaître qu'il s'était perdu, et qu'il avait sacrifié la liberté du peuple (73). César, dont le consulat avait fort augmenté la puissance, ne s'embarrassa plus de Cicéron (74); il se lia avec Antoine et Lépidus; et, réunissant tous trois leurs forces, ils partagèrent entre eux l'empire, comme si ce n'eût été qu'un simple héritage. Ils dressèrent une liste de plus de deux cents citoyens dont ils avaient arrêté la mort. La proscription de Cicéron donna lieu à la plus vive dispute. Antoine ne voulait se prêter à aucun accommodement, que Cicéron n'eût péri le premier. Lépidus appuyait sa demande, et César résistait à l'un et à l'autre. Ils passèrent trois jours, près de la ville de Bologne, dans des conférences secrètes, et s'abouchaient dans un endroit entouré d'une rivière qui séparait les deux camps. César fit, dit-on, les deux premiers jours, la plus vive défense pour sauver Cicéron; mais enfin il céda le troisième jour, et l'abandonna. Ils obtinrent chacun, par des sacrifices respectifs, ce qu'ils

[1] L'an six cent quatre-vingt-onze de Rome : ainsi le jeune César était dans sa dix-huitième année.

desiraient : César sacrifia Cicéron ; Lépidus, son propre frère Paulus ; et Antoine, son oncle maternel Lucius César (75) : tant la colère et la rage, étouffant en eux tout sentiment d'humanité, prouvèrent qu'il n'est point d'animal féroce plus cruel que l'homme, quand il a le pouvoir d'assouvir sa passion !

LXII. Pendant ce traité barbare, Cicéron était, avec son frère, à sa maison de Tusculum, où, à la première nouvelle des proscriptions, ils résolurent de gagner Astyre[1], autre maison de campagne que Cicéron avait sur les bords de la mer, pour s'y embarquer, et se rendre en Macédoine, auprès de Brutus, dont ils avaient appris que le parti s'était fortifié. Ils se mirent chacun dans une litière, accablés de tristesse, et n'ayant plus d'espoir. Ils s'arrêtèrent en chemin ; et ayant fait approcher leur litière, ils déploraient mutuellement leur infortune. Quintus était le plus abattu ; il s'affligeait surtout de n'avoir pas songé à rien prendre chez lui. Cicéron n'ayant non plus que peu de provisions pour son voyage, ils jugèrent qu'il était plus sage que Cicéron, continuant sa route, se hâtât de fuir, et que Quintus retournât dans sa maison pour y prendre tout ce qui leur était nécessaire. Cette résolution prise, ils s'embrassèrent tendrement, et se séparèrent en fondant en larmes. Peu de jours après, Quintus, trahi par ses domestiques, et livré à ceux qui le cherchaient, fut mis à mort avec son fils. Cicéron, en arrivant à Astyre, trouva un vaisseau prêt, sur lequel il s'embarqua, et fit voile, par un bon vent, jusqu'à Circée. Là, les pilotes voulant se remettre en mer, Cicéron, soit qu'il en craignît les incommodités, soit qu'il conservât encore quelque espoir dans la fidélité de César, descendit à terre, et fit à pied l'espace de cent stades, comme s'il eût voulu retourner à Rome.

LXIII. Mais bientôt l'inquiétude où il était lui ayant fait changer de sentiment, il reprit le chemin de la mer, et passa la nuit suivante livré à des pensées si affreuses, qu'il voulut un moment se rendre secrètement dans la maison de César, et s'égorger lui-même sur son foyer, afin d'attacher à sa personne une furie vengeresse. La crainte des tourments auxquels il devait s'attendre, s'il était pris, le détourna de cette résolution : toujours flottant entre des partis également dangereux, il s'abandonna de nouveau à ses domestiques, pour le conduire par mer à Caïète (76), où il avait une maison qui offrait, pendant les chaleurs de l'été, une retraite agréable, lorsque les vents étésiens rafraîchissent l'air par la douceur de leur haleine. Il y a, dans ce lieu, un temple d'Apollon, situé près de la mer. Tout-à-coup il sortit de ce temple une troupe de corbeaux, qui, s'élevant dans les airs avec de grands cris, dirigèrent leur vol vers le vaisseau de Cicéron, comme il était près d'aborder, et allèrent se poser aux deux côtés de l'antenne. Les uns croassaient avec grand bruit, les autres frappaient à coups de bec sur les cordages. Tout le monde regarda ce signe comme très menaçant. Cicéron, après être débarqué, entra dans sa maison, et se coucha pour prendre du repos ; mais la plupart de ces corbeaux, étant venus se poser sur la fenêtre de sa chambre, jetaient des cris effrayants. Il y en eut un qui, volant sur son lit, retira avec son bec le pan de la robe dont Cicéron s'était couvert le visage. A cette vue, ses domestiques se reprochèrent leur lâcheté. « Attendrons-nous, disaient-ils, d'être ici les témoins » du meurtre de notre maître ? et lorsque des animaux même, touchés du sort indigne qu'il » éprouve, viennent à son secours, et veillent au » soin de ses jours, ne ferons-nous rien pour sa » conservation ? » En disant ces mots, ils le mettent dans une litière, autant par prières que par force, et prennent le chemin de la mer.

LXIV. Ils étaient à peine sortis, que les meurtriers arrivèrent : c'était un centurion nommé Hérennius, et Popilius, tribun de soldats, celui que Cicéron avait autrefois défendu dans une accusation de parricide (77). Ils étaient suivis de quelques satellites. Ayant trouvé les portes fermées, ils les enfoncèrent. Cicéron ne paraissant pas, et toutes les personnes de la maison assurant qu'elles ne l'avaient point vu, un jeune homme, nommé Philologus[1], que Cicéron avait lui-même instruit dans les lettres et dans les sciences, et qui était affranchi de son frère Quintus, dit au tribun qu'on portait la litière vers la mer, par des allées couvertes. Popilius, avec quelques soldats, prend un détour, et va l'attendre à l'issue des allées. Cicéron ayant entendu la troupe que menait Hérennius courir précipitamment dans les allées, fit poser à terre sa litière ; et portant la main gauche à son menton, geste qui lui était ordinaire, il regarda les meurtriers d'un œil fixe. Ses cheveux hérissés et poudreux, son visage pâle et défait par une suite de ses chagrins, firent peine à la plupart des soldats mêmes, qui se couvrirent le visage pendant qu'Hérennius l'égorgeait : il avait mis la tête hors de la litière, et présenté la gorge au meurtrier ; il était âgé de soixante-quatre ans (78). Hérennius, d'après l'ordre qu'avait donné Antoine, lui coupa la tête, et les mains avec lesquelles il avait écrit les *Philippiques*. C'était le nom que Cicéron avait

[1] Astyre était une petite île à l'embouchure du fleuve de ce nom, entre Antium et Circée : ce fut dans cette solitude que Cicéron se retira après la mort de sa fille. *Ad Atticum*, l. XII, XL.

[1] Cicéron, dans une lettre à son frère, l'appelle Philogonus. *Lettre à Quintus*, I, 3.

donné à ses oraisons contre Antoine ; et elles le conservent encore aujourd'hui.

LXV. Lorsque cette tête et ces mains furent portées à Rome, Antoine, qui tenait les comices pour l'élection des magistrats, dit tout haut en les voyant : « Voilà les proscriptions finies. » Il les fit attacher à l'endroit de la tribune qu'on appelle les rostres : spectacle horrible pour les Romains, qui croyaient avoir devant les yeux, non le visage de Cicéron, mais l'image même de l'ame d'Antoine (79). Cependant, au milieu de tant de cruautés, il fit un acte de justice, en livrant Philologus à Pomponia, femme de Quintus. Cette femme, se voyant maîtresse du corps de ce traître, outre plusieurs supplices affreux qu'elle lui fit souffrir, le força de se couper lui-même peu à peu les chairs, de les faire rôtir, et de les manger ensuite. C'est du moins le récit de quelques historiens; mais Tiron, l'affranchi de Cicéron, ne parle pas même de la trahison de Philologus. J'ai entendu dire que plusieurs années après, César étant un jour entré dans l'appartement d'un de ses neveux, ce jeune homme, qui tenait dans ses mains un ouvrage de Cicéron, surpris de voir son oncle, cacha le livre sous sa robe. César, qui s'en aperçut, prit le livre, en lut debout une grande partie, et le rendit à ce jeune homme, en lui disant : « C'était un savant homme, » mon fils ; oui, un savant homme, et qui aimait » bien sa patrie. » César ayant, bientôt après, entièrement défait Antoine, prit pour collègue au consulat le fils de Cicéron [1]. Ce fut cette même année que, par ordre du sénat, les statues d'Antoine furent abattues, les honneurs dont il avait joui révoqués; et il fut défendu, par un décret public, que personne de cette famille portât le prénom de Marcus. C'est ainsi que la vengeance divine réserva à la famille de Cicéron la dernière punition d'Antoine.

••••••••

PARALLÈLE

DE

DÉMOSTHÈNE ET DE CICÉRON.

I. Voilà ce qui m'a paru le plus digne de mémoire, de tout ce que j'ai pu apprendre dans les historiens sur Démosthène et sur Cicéron. Je m'abstiendrai de les comparer ensemble pour le mérite de l'éloquence : mais je crois devoir dire ici que Démosthène consacra à perfectionner son talent tout ce qu'il avait de facultés naturelles et acquises; que par l'énergie et la véhémence de ses discours il surpassa tous ses rivaux, soit dans le barreau, soit dans la tribune; qu'il l'emporta, par l'élévation et la magnificence de son style, sur tous ceux qui s'exerçaient dans le genre démonstratif, et qu'en exactitude et en adresse il effaça les plus habiles rhéteurs. Cicéron, dont les connaissances étaient très variées et très étendues, qui a laissé plusieurs ouvrages sur la philosophie, écrits à la manière de l'Académie, et qui lui sont particuliers; Cicéron, dis-je, affecte même, dans ses plaidoyers et dans ses harangues, de faire paraître son érudition.

II. Leur style est en quelque sorte l'image de leurs mœurs. Celui de Démosthène, éloigné de toute affectation et de toute plaisanterie, toujours grave, toujours sérieux et serré (80), sent, non la lampe, comme Pythéas le lui reprochait par raillerie, mais le buveur d'eau, mais l'homme méditatif, connu par l'amertume et l'austérité de ses mœurs. Cicéron, dont le penchant à railler allait jusqu'à la bouffonnerie; qui, dans ses plaidoyers mêmes, pour l'intérêt de sa cause, tournait en plaisanteries les choses les plus sérieuses, négligeait quelquefois les bienséances. Ainsi, dans la défense de Cœlius, il dit qu'il n'était pas étonnant que son client, riche comme il l'était, et magnifique dans sa dépense, se livrât quelquefois aux voluptés; qu'il y a de la folie à ne pas jouir de ce qu'on possède, d'autant que les philosophes les plus célèbres placent le souverain bien dans la volupté (81). Lorsque Caton accusa Muréna, Cicéron, alors consul, prit sa défense; et comme l'accusateur était fort attaché à la secte du Portique, Cicéron, dans son plaidoyer, railla beaucoup les stoïciens sur l'absurdité de ces paradoxes qu'ils appellent leurs dogmes. Il s'éleva, dans l'assemblée, de grands éclats de rire qui gagnèrent jusqu'aux juges; et Caton lui-même dit en souriant, à ceux qui étaient assis auprès de lui : « En vérité, nous avons un » consul bien plaisant ! » En effet, Cicéron était d'un caractère plaisant et railleur; on voyait même sur son visage un air gai et enjoué. Démosthène, au contraire, avait toujours l'air sérieux et occupé; il quittait rarement ce visage sombre et sévère : aussi ses ennemis disaient-ils de lui, comme il le rapporte lui-même, que c'était un homme difficile et fâcheux.

III. On voit encore par leurs ouvrages que l'un, quand il se loue, le fait avec une retenue qui ne peut déplaire à personne; il faut même, pour qu'il se le permette, qu'un grand intérêt l'exige : partout ailleurs il est modeste et réservé. Cicéron, dans tous ses discours, parle de lui-même avec une in-

[1] L'an de Rome sept cent vingt-un, trente-trois ans avant J.-C.; d'autres mettent L. Volcatius Tullus pour second consul de cette année; et le P. Petau les a suivis dans ses *Fastes consulaires*, tom. III, p. 83; mais Pline, l. XXII, c. XIV, est d'accord avec Plutarque.

tempérance qui décèle un desir immodéré de gloire; comme dans ce vers si connu, où il s'écrie :

Que le fer, le laurier cèdent à l'éloquence ! (82)

Enfin, peu content de vanter tout ce qu'il a fait dans le gouvernement, il loue même les discours qu'il a écrits ou prononcés; semblable à un jeune homme qui veut rivaliser avec les sophistes Isocrate et Anaximène, plutôt qu'à un homme d'état qui, tel

Qu'un lutteur vigoureux, terrible à ses rivaux,

est chargé de gouverner et de redresser le peuple romain. Le pouvoir de l'éloquence est nécessaire sans doute à un homme d'état; mais il ne peut, sans rabaisser sa dignité, aimer et poursuivre avec avidité la gloire qu'elle procure. Aussi, sous ce rapport, Démosthène eut plus de force et d'élévation dans l'ame; lui qui voulait que son talent pour la parole ne parût être que le fruit de son expérience, pour lequel il réclamait l'indulgence de ses auditeurs, et qui regardait avec raison comme des artisans méprisables ceux qui tiraient vanité de leur éloquence. Ils eurent tous deux une égale capacité pour traiter, devant le peuple, les affaires d'état; et ceux même qui commandaient dans les camps et dans les armées eurent besoin de leur appui : ainsi Charès, Diopithe et Léosthène trouvèrent un grand secours dans l'orateur grec; Pompée et le jeune César, dans Cicéron, comme César le reconnaît lui-même dans ses *Mémoires* à Agrippa et à Mécène [1].

IV. Il a manqué à Démosthène un des moyens les plus capables de faire connaître à fond le naturel d'un homme, l'autorité et le commandement, qui mettent en activité toutes les passions, et découvrent les vices cachés dans le cœur. Il ne fut jamais soumis à cette épreuve, qui aurait pu faire mieux juger de son caractère. Il n'exerça point de charge importante; il ne commanda aucune des armées qu'il avait fait assembler contre Philippe. Cicéron fut envoyé préteur en Sicile, proconsul en Cilicie et en Cappadoce : et dans un temps où l'avarice ne connaissait plus de bornes; où le simple larcin étant devenu une bassesse, les préteurs et les généraux qu'on envoyait dans les provinces ravissaient tout de force; où prendre n'était plus une honte, et où l'on savait gré à ceux qui le faisaient avec quelque modération; dans ce temps-là, Cicéron montra le plus grand mépris pour les richesses, et fit éclater en toute occasion sa douceur et son humanité. Dans Rome même, où, sous le nom de consul, il fut investi, contre Catilina, de toute l'autorité d'un dictateur et d'un souverain, il vérifia cet oracle de Platon, que les villes verraient finir leurs maux, lorsque, par une faveur singulière de la fortune, la puissance suprême et la prudence se trouveraient réunies avec la justice sur une même personne. Démosthène au contraire est accusé d'avoir fait trafic de son éloquence, et d'avoir composé secrètement les plaidoyers pour Phormion et pour Apollodore, les deux parties adverses d'un procès. On lui a reproché d'avoir reçu de l'argent du roi de Perse, et il fut condamné pour en avoir reçu d'Harpalus. Dirons-nous que ce sont des calomnies de ses ennemis? Il en eut, il est vrai, un grand nombre; mais est-il possible de récuser le témoignage de ceux qui assurent que Démosthène n'eut jamais la force de résister aux présents que les rois lui faisaient pour lui témoigner leur estime et leur reconnaissance? et n'était-ce pas en effet ce qu'on devait attendre d'un homme qui plaçait son argent à usure sur les vaisseaux [1] ? Cicéron refusa constamment, comme nous l'avons dit dans sa *Vie*, et les présents que les Siciliens lui envoyèrent pour son édilité, et ceux que le roi de Cappadoce lui offrit pendant son proconsulat; ceux enfin qu'à son exil de Rome tous ses amis voulurent le forcer de recevoir.

V. Le bannissement de l'un fit sa honte; il fut la suite d'une condamnation pour crime de vol : l'exil de l'autre le couvrit de gloire; il ne fut chassé de Rome que pour avoir délivré sa patrie des plus grands scélérats. Aussi la sortie de l'un ne fit aucune sensation dans Athènes; et quand Cicéron sortit de Rome, le sénat prit la robe noire, porta long-temps le deuil, et défendit qu'on traitât d'aucune affaire avant que le peuple eût décrété le rappel de Cicéron. Il est vrai que Cicéron passa le temps de son exil en Macédoine sans rien faire. Démosthène, pendant le sien, s'occupa des plus grandes affaires politiques : il parcourait les villes pour y défendre les intérêts de la Grèce; il en chassait les ambassadeurs macédoniens; et sa conduite fait voir en lui un bien meilleur citoyen que ne le furent, dans des situations pareilles, Thémistocle et Alcibiade. Revenu dans sa patrie, il reprit, sur les mêmes principes, l'administration des affaires, et ne cessa de résister à Antipater et aux Macédoniens. Cicéron reçut de Lélius, en plein sénat, le reproche d'être resté tranquille à sa place, sans ouvrir la bouche, lorsque le jeune César, qui sortait à peine de la puberté, avait demandé, contre la disposition des lois, qu'il lui fût permis de bri-

[1] Auguste avait écrit des *Mémoires sur sa Vie*, en treize livres, qui allaient jusqu'à la défaite des Cantabres, vingt-quatre ans avant J.-C. *Sueton. in Aug.*, c. LXXXV.

[1] Il paraît que Plutarque condamnait fort cette espèce d'usure; il l'a déjà blâmée dans Caton l'ancien, sans doute parceque l'intérêt qu'on en retirait était très fort, à cause des risques qu'on courait. Au reste, elle était autorisée par les lois.

guer le consulat[1]; et Brutus, dans ses lettres, l'accuse d'avoir nourri et fomenté une tyrannie plus forte et plus insupportable que celle qu'ils avaient détruite.

VI. Enfin, si nous considérons leur mort, on ne peut voir, sans un sentiment de pitié, un malheureux vieillard qui par faiblesse après s'être fait porter de côté et d'autre par ses domestiques pour éviter ses ennemis, et fuir une mort qui prévenait de bien peu le terme de la nature, est misérablement égorgé (85). Démosthène, à la vérité, se rend d'abord suppliant dans le temple de Neptune; mais on ne peut refuser des éloges à la précaution qu'il avait prise de tenir du poison tout prêt, au soin qu'il eut de le conserver, et à la fermeté avec laquelle il en fit usage. Le dieu ne lui assurant pas dans son temple un asile inviolable, il se réfugie au pied d'un autel plus puissant; il s'échappe du milieu des armes et des satellites, et se joue ainsi de la cruauté d'Antipater[2].

[1] Quel autre parti à prendre que le silence, lorsque le centurion Cornélius, ayant rejeté sa robe, avait montré la garde de son épée, en disant dans le sénat : « Si vous ne le lui donnez » pas, celle-ci le fera, » *Suet. in Aug.* c. XXVI. Cependant, suivant Dion, l. XLVI, c. XLIII, Cicéron lui répondit : « Si vous » demandez le consulat de cette manière, César l'obtiendra. »

[2] Je ne crains pas de revenir ici sur la réflexion que j'ai déja eu plusieurs fois occasion de faire, par rapport à l'opinion de Plutarque sur le suicide. J'ai fait observer qu'il s'éloignait en cela du sentiment des plus grands philosophes de l'antiquité, en particulier de Socrate et de Platon, qui prescrivent à l'homme de demeurer dans la vie jusqu'à ce qu'il en soit retiré par le dieu qui l'y a placé, comme dans un poste qu'il ne peut quitter sans se rendre coupable de désertion, sans désobéir à l'ordre de celui sous l'autorité duquel nous vivons. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit dans la Vie de Plutarque sur les motifs qui avaient pu lui faire embrasser cette opinion, contre les principes de sa secte; j'y renvoie le lecteur.

NOTES

SUR LA VIE DE CICÉRON.

(1) Dans le texte, le nom de la mère de Cicéron est Olbia; mais Scaliger, dans ses *Observations sur Eusèbe*, au nº MDCCCXI, corrige Helvia, nom d'une famille connue à Rome, et à laquelle appartenaient les Cinna. Quant à la naissance de son père, c'est Furius Calénus qui avait imaginé de lui donner l'état de foulon, dans sa réponse au discours que Cicéron prononça contre Antoine dans le sénat, à l'occasion des brouilleries survenues entre le jeune César et Antoine. Ces deux discours se trouvent dans l'*Histoire de Dion* : celui de Cicéron finit le quarante-cinquième livre, et celui de Calénus commence le quarante-sixième; c'est au c. IV que se trouve cette imputation calomnieuse. Cicéron, dans le second livre *des Lois*, ch. I, dit que son père M. Tullius, qui était d'une santé faible, avait passé sa vie dans sa maison de campagne d'Arpinum, occupé de l'étude des lettres. M. Tullius Cicéron, l'aïeul de Cicéron, était, suivant le témoignage de notre orateur dans le troisième livre *des Lois*, ch. XVI, un homme d'une singulière vertu, qui s'était toujours opposé à M. Gratidius, dont il avait épousé la sœur, et qui proposait des lois dangereuses. Peut-on croire que le fils et le petit-fils de ces deux hommes ait été élevé dans la boutique d'un foulon?

(2) Il y a dans le grec, *Tullius Appius*; mais tous les interprètes ont lu *Tullus Attius* : c'est ce roi des Volsques auprès duquel Coriolan, banni de sa patrie, se retira l'an trois cent soixante-trois de Rome. Un manuscrit anonyme ajoute à cette phrase ces mots : « et qui fit la guerre aux » Romains avec d'assez grandes forces. » Amyot et M. Dacier les ont insérés dans leur traduction.

(3) Les anciens ne sont pas d'accord sur l'origine de ce surnom. Pline, liv. XVIII, c. III, le fait venir de la culture des pois chiches, comme ceux des Fabius et des Lentulus sont venus de la culture des fèves et des lentilles. C'est le sentiment qu'a suivi Middleton dans la *Vie de Cicéron*. Quintilien, liv. I, c. IV, pense, comme Plutarque, que ce surnom fut donné à un des ancêtres de Cicéron, d'une marque qu'il avait au visage : mais de la manière dont Plutarque s'explique, il n'est pas facile de comprendre quelle était cette marque; ce qu'il en dit ne convient point à la forme d'un pois ou d'une verrue qu'il aurait eu sur le nez, comme le croient la plupart des interprètes.

(4) Plutarque dit, *le troisième jour des nouvelles calendes*; ce qui répond au troisième jour de janvier. Cette date est attestée par Cicéron lui-même, dans la cinquième lettre du sixième livre de ses *Lettres à Atticus*.

(5) Ce Glaucus, si célèbre chez les poëtes grecs, était un pêcheur de la ville d'Anthédon, près de l'Euripe en Eubée; on prétend que l'usage d'une herbe merveilleuse lui procura l'immortalité. Il en avait découvert la vertu, en voyant un lièvre presque mort de fatigue recouvrer toute sa force et son agilité par le contact de cette herbe. Athénée, liv. VII, chap. XII, a rassemblé tout ce qu'on a dit de curieux sur ce Glaucus.

(6) Il avait traduit en latin, à l'âge de dix-sept ans, le *Poëme des Phénomènes* d'Aratus; cette traduction nous est parvenue avec beaucoup de lacunes, que Grotius a remplies. Cicéron avait fait un poëme sur les *Exploits de Marius*, lequel était si estimé, que Scévola, au rapport de Cicéron lui-même, liv. I *des Lois*, ch. I, promettait à cet ouvrage une durée innombrable de siècles : mais sa prédiction ne s'est pas accomplie, car il y a plusieurs siècles qu'il est perdu. Un autre poëme en trois livres, que Cicéron avait composé sur son consulat, a eu le même sort.

(7) Cet éloge doit être borné au temps de Cicéron même, et il ne faut pas l'étendre au-delà; car jamais il n'a été préféré, ni même égalé à Plaute et à Térence. Pour ses contemporains, il faudrait avoir vu ses poëmes pour en juger; car on ne peut pas décider, par ce qui nous en est parvenu, s'il était meilleur poëte que Catulle, Varron et Lucrèce. Il ne nous reste de ces différents poëmes qu'un fragment de quatorze ou quinze vers de celui de *Marius*, un autre de soixante ou quatre-vingts vers du poëme de son consulat, et la plus grande partie de sa traduction d'Aratus; mais cela ne suffit pas pour fixer notre jugement.

(8) Ces changements ont été depuis Cicéron de bien en mal : ainsi, loin d'empêcher que son éloquence ne fût toujours estimée, ils devaient au contraire en relever l'éclat et le mérite par l'opposition de celle qui lui succéda.

(9) Cicéron, dans son *Traité des excellents Orateurs*, c. LXXXIX, dit que Philon était le chef de la secte académique, et que s'étant enfui d'Athènes dans le temps de la guerre de Mithridate, il vint à Rome, où Cicéron l'eut pour maître dans l'étude de la philosophie, à laquelle il s'appliqua tout entier. Philon enseignait tour à tour la philosophie et la rhétorique, comme on le voit dans les *Tusculanes* de Cicéron, liv. II, c. III.

(10) Scaliger avait reproché à Plutarque de s'être trompé dans l'évaluation qu'il avait faite de la somme marquée par

Cicéron dans son plaidoyer pour Roscius; mais Ruauld l'a justifié de cette inculpation dans sa vingt-septième observation critique sur Plutarque, et il a prouvé que la somme énoncée dans Cicéron avait été bien évaluée à deux cent cinquante talents, qui font de notre monnaie environ un million deux cent cinquante mille livres. Les deux talents, prix auquel les biens de Roscius avaient été vendus, valent dix-huit cents livres.

(11) Il ne paraît point que la crainte ait obligé Cicéron à s'absenter de Rome; il dit lui-même, dans le *Traité des excellents Orateurs*, c. xc et xci, que la cause de Roscius fut la première qu'il plaida; qu'il en défendit depuis plusieurs autres, et qu'après avoir consacré deux ans entiers aux exercices du barreau, il était parti de Rome pour aller en Grèce.

(12) Antiochus s'était rejeté dans les sentiments de la vieille Académie, et avait abandonné Carnéade, qui était fort attaché à la nouvelle, et grand ennemi des stoïciens. On le voit dans un passage de Cicéron, de son premier livre des *Académiques*, c. iv.

(13) Arcésilas, chef de cette nouvelle Académie, qui avait été disciple de Polémon, successeur de Xénocrate dans l'école de Platon, avait, au rapport de Cicéron dans son troisième livre *de l'Orateur*, c. xviii, puisé dans les ouvrages de Platon, et dans les discours de Socrate, cette maxime, qu'il n'y avait rien de certain, et qu'on pût voir clairement par les sens ou par l'esprit : en conséquence il rejetait toute espèce de jugement, et il avait pour usage, non de faire connaître ce qu'il pensait, mais de disputer contre les sentiments de tous les autres.

(14) Les stoïciens avaient, en plusieurs points, les mêmes sentiments que la vieille Académie; et l'on croyait qu'Antiochus avait embrassé les opinions du Portique par jalousie contre Clitomachus et Philon qui les combattaient.

(15) Amyot et Dacier ont traduit que Cicéron aimait cette nouvelle Académie, et qu'il s'attachait de plus en plus à ses principes; j'ai suivi le sens que Xylandre donne à ce passage, sens adopté par M. Barton, et fondé sur ce que Cicéron ne s'attacha à cette nouvelle Académie que dans un âge beaucoup plus avancé, comme le prouve le passage auquel j'ai renvoyé dans la note (12).

(16) Cicéron, dans son *Traité des Orateurs illustres*, ch. xci, parle des différents rhéteurs dont il suivit les écoles en Grèce. Il joint à ceux que Plutarque a nommés, Démétrius le Syrien et Eschyle de Cnide. Il dit que Ménippe était de Stratonice, et non de Carie, et il le regarde comme le plus disert de tous les rhéteurs qu'il y eût alors en Asie.

(17) Du temps de Cicéron, l'éloquence avait beaucoup dégénéré en Grèce; et depuis long-temps elle n'avait pas d'orateur qu'on pût comparer à Cicéron : ainsi la prédiction d'Apollonius n'est pas une flatterie pour l'orateur romain, qui la vérifia dans la suite.

(18) L'opinion du peuple mérite en général d'être respectée, en ce qui regarde la décence de la conduite morale; sous ce rapport il ne faut point la braver : mais dans l'administration des affaires, ce serait un fort mauvais guide, et presque toujours il égarerait. L'histoire est pleine d'exemples qui le prouvent. La note suivante va faire voir l'application de l'oracle à Cicéron, et en montrer la sagesse.

(19) On trouve ces expressions injurieuses dans la réponse de Calénus au discours de Cicéron contre Antoine, que nous avons déja cité, note (1). Le fondement de cette dénomination méprisante donnée à Cicéron était son goût pour la philosophie et la littérature grecques, à laquelle il consacrait encore alors beaucoup de temps : les Romains regardaient comme un emploi inutile de la vie de s'appliquer à l'étude des sciences et des lettres; ils n'estimaient que celle qu'on employait aux soins du gouvernement et au service militaire. L'oracle avait donc raison de conseiller à Cicéron de ne pas se conduire d'après l'opinion du peuple, qui lui marquait son mépris par ses injures, puisqu'en la suivant il se serait rebuté, et n'aurait pas acquis la gloire que son éloquence et ses ouvrages philosophiques lui procurèrent.

(20) Ces deux acteurs jouirent à Rome de la plus grande réputation; Ésope dans la tragédie, et Roscius dans la comédie. Cicéron donne surtout à ce dernier les plus grands éloges; tout le monde connaît le témoignage qu'il rend et à son talent et à sa conduite. *Voyez* la note (58) sur la *Vie de Sylla*.

(21) Cicéron parle, en plusieurs endroits de ses ouvrages, de la manière honorable dont il exerça la questure en Sicile; il le dit en particulier dans son *Plaidoyer pour Plancius*, où il raconte agréablement l'aventure qu'on vient de lire dans Plutarque. *Voyez* le discours cité, ch. xxvi.

(22) D'après ce que dit ici Plutarque, on croirait que l'affaire de Verrès fut terminée en un seul jour, qui aurait été le dernier de l'année : mais Cicéron assure le contraire; et l'on voit par son *premier discours contre Verrès*, ch. x, que, dès le commencement du mois d'août, le défenseur des Siciliens avait formé le dessein de resserrer l'instruction de ce procès, de peur que les cinq mois qui restaient jusqu'à la fin de l'année ne fussent pas suffisants pour traiter dans toute son étendue une affaire de cette importance. Il est vrai que Cicéron ne la plaida pas tout entière; le parti qu'il prit, dès les premiers jours, de faire entendre les dépositions des témoins, et de lire les autres pièces qui étaient à la charge de Verrès, effraya tellement l'accusé, qu'il prévint son jugement, et se condamna volontairement à l'exil : mais dans la suite, afin de donner aux jeunes Romains qui suivaient les exercices du barreau un modèle d'une accusation en forme, il écrivit tous les plaidoyers qui auraient eu lieu dans cette affaire, si la procédure s'était faite dans toutes les règles; c'est, sous ce rapport, un monument précieux de l'éloquence de Cicéron. Les deux derniers surtout peuvent être regardés comme des chefs-d'œuvre. Il est possible, au reste, que Plutarque ait pris le mot *jour* dans un sens plus étendu que celui de vingt-quatre heures, et qu'il ait entendu par-là un espace indéterminé, comme Cicéron, dans la première *Verrine*, c. ii, appelle un jour très court un espace de cent dix jours.

(23) Cécilius Niger, de Sicile, avait été questeur de Verrès. Le mot de Cicéron contre Cécilius est fondé sur l'abstinence de la chair de pourceau, qui était un des préceptes de la religion des Juifs.

(24) Ce sphinx était de bronze, suivant Quintilien, liv. VI, chap. iii; et d'airain de Corinthe, selon Pline, liv. XXXIV, c. viii.

(25) Le reproche en effet aurait été très bien fondé; car les sept cent cinquante mille drachmes ne font guère que sept cent mille livres de notre monnaie : ainsi Ruauld, dans sa trentième remarque critique sur la *Vie de Cicéron*, a raison de relever cette absurdité, parcequ'il est impossible de supposer que Cicéron, après avoir demandé à Verrès dix-huit millions sept cent cinquante mille livres, ait conclu contre lui à une restitution de sept cent mille livres; d'où Ruauld établit qu'il faut lire, dans le texte de Plutarque, au lieu de sept millions cinq cent mille drachmes, neuf millions sept cent cinquante mille, somme à peu près équivalente à celle de neuf millions de notre monnaie, ou à dix millions de drachmes, que les Siciliens prouvaient leur avoir été volés par Verrès. Cela posé, sur quoi pouvait tomber le soupçon dont parle ici Plutarque? Sur ce que Cicéron ayant demandé à Verrès environ vingt millions de livres, on prétendait que ce ne pouvait être que par collusion que Verrès n'en eût payé que

neuf. M. Gautier de Sibert a parfaitement justifié Cicéron de ce reproche dans un Mémoire lu à l'Académie des Belles-Lettres.

(26) Il y a dans le texte Arpos ou Arpi, au lieu d'Arpinum; mais Arpi était une ville de la Pouille, à l'orient de l'Italie; Arpinum au contraire, la patrie de Cicéron, était dans la Campanie, à l'occident de l'Italie, aussi bien que les deux villes nommées ensuite; et il est plus naturel de croire que les maisons de campagne de Cicéron étaient dans le voisinage du pays où il était né, plutôt que dans un canton très éloigné.

(27) La maison paternelle de Cicéron est placée, par P. Victor, dans le quatrième quartier de Rome, qu'on appelait le Temple de la Paix, et près de la maison de Pompée; la maison qu'il alla occuper près du mont Palatin était dans le dixième quartier, qu'on nommait le Palais, dans le voisinage du temple de Jupiter et de la maison de Catulus. Il la tint d'abord à loyer de Crassus; mais il l'acheta après son consulat, comme il le dit lui-même dans le liv. V des *Épît. famil.*, ép. VI.

(28) Licinius Macer, suivant le témoignage de Cicéron, dans le *Traité des Orateurs illustres*, ch. LXVII, était un orateur de mérite. Il avait aussi composé des ouvrages historiques, au rapport de Censorinus, *de Die natali*, ch. XX.

(29) Il existe une *Oraison* de Cicéron *contre ce Vatinius*. La haine publique dont il était l'objet, ses écrouelles et son consulat enfin étaient passés en proverbes. Sénèque fait un portrait frappant des mœurs de cet homme, dans son *Traité de la constance du sage*, ch. VII. La grosseur et l'enflure du cou étaient regardées comme des signes d'impudence.

(30) Ce discours, qui se trouve parmi ceux de Cicéron, est un de ses plus beaux; il y fait un éloge magnifique des exploits et des vertus de Pompée.

(31) Cicéron eut six compétiteurs : deux patriciens, P. Sulp. Galba et L. Serg. Catilina; deux d'extraction noble, Antoine, fils du célèbre orateur de ce nom, égorgé par Marius, et Cassius Longinus; deux qui, sans être nobles, étaient fils de sénateurs, Q. Cornificius et C. Licinius Sacerdos. Cicéron était le seul de l'ordre des chevaliers, et il fut le premier qui porta dans sa maison la dignité sénatoriale. Cicéron fut consul l'an de Rome six cent quatre-vingt-onze, soixante-trois ans avant J.-C.; il avait alors quarante-trois ans, âge prescrit par les lois pour le consulat.

(32) Le jour que les nouveaux consuls prirent possession de leur charge, P. Servilius Rullus, tribun du peuple, proposa la loi dont il s'agit ici; elle donnait aux décemvirs qui devaient être nommés pour cinq ans le pouvoir le plus effrayant, et dont il leur était le plus facile d'abuser. Rullus, avant de présenter la loi à la ratification du peuple, en fit d'abord, selon l'usage, le rapport au sénat; Cicéron lui répondit sur-le-champ, et prononça ensuite deux autres discours devant le peuple, pour le dissuader de donner son consentement à la loi; et il eut le succès le plus complet. C'est un grand triomphe pour l'éloquence, que d'avoir fait abandonner, même avec plaisir, à un peuple entier, une loi si favorable à ses intérêts. Nous avons ces trois discours de Cicéron; mais le dernier est très mutilé.

(33) Othon, dont les prénoms étaient Luc. Roscius, et non pas Marcus, comme le dit Plutarque, est nommé préteur dans le texte, ou par l'erreur de cet historien, ou par celle de son copiste; car il est certain, par Cicéron lui-même, par Tite-Live, dans l'épitome du quatre-vingt-dix-neuvième livre, et par Dion, liv. XXXVI, ch. XXV, qu'Othon n'était que tribun.

(34) Cicéron, dans sa troisième *Catilinaire*, ch. VIII, raconte fort en détail tous ces prodiges, que Plutarque ne fait qu'indiquer ici. Dion en parle aussi, livre XXXVII, ch. XXV.

(35) Salluste, qui cherche autant qu'il peut à disculper Crassus de toute complicité avec Catilina, ne dit point qu'il eût donné à Cicéron aucun indice de la conjuration.

(36) Plutarque, en nommant les deux personnes apostées pour tuer Cicéron, n'est point d'accord avec Salluste, qui lui-même ne l'est pas avec Cicéron.

(37) Cette assertion n'est pas exacte. Cicéron n'ordonna pas à Catilina de sortir de Rome; il aurait craint, en le faisant, de paraître agir avec une autorité trop absolue. Il fit mieux, et tel fut le pouvoir de son éloquence, que Catilina, effrayé, prit de lui-même le parti de quitter Rome.

(38) Un sénateur qui avait été chassé de son corps ne pouvait y rentrer que par une de ces cinq voies : il fallait ou qu'il y fût retenu par le collègue du censeur qui l'avait chassé; ou que les censeurs suivants l'y rappelassent; ou qu'après le jugement des commissaires qu'on lui donnait, il eût été lavé des accusations qu'on avait faites contre lui; ou que le peuple l'eût absous par ses suffrages; ou enfin qu'après avoir repassé par les premières charges qu'il avait déja exercées, il se fût élevé à une des charges curules, qui seule le rétablissait de droit dans le sénat.

(39) Cette origine du surnom de Sura, que Lentulus portait, n'est point vraie : il est beaucoup plus ancien que Plutarque ne le dit; car on trouve dans Tite-Live, livre XXII, ch. XXXI, un P. Sura, lieutenant du préteur Émilius en Sicile.

(40) Ces fêtes se célébraient vers la fin du mois de décembre, et duraient trois jours; la longueur des nuits, à cette époque de l'année, pouvait favoriser leur entreprise.

(41) Appien, liv. II des *Guerres civiles*, pag. 430, dit, comme Plutarque, que les conjurés furent distribués dans les maisons des préteurs, qui leur servirent de prisons, mais Salluste, qui nous a conservé les noms de ceux à la garde de qui ils furent confiés, ne donne à aucun d'eux la qualité de préteur.

(42) Nigidius Figulus, le plus savant des Romains après Varron, selon Aulu-Gelle, liv. IV, ch. IX, est qualifié de sénateur par Dion, liv. XLV, ch. I. Cicéron, au rapport du même Aulu-Gelle, liv. XI, chap. XI, avait pour lui la plus grande estime, à cause de son esprit et de ses connaissances.

(43) Dans cette oraison de Cicéron, qui nous est parvenue, et qui est la quatrième de ses *Catilinaires*, le grand art de l'orateur, que Plutarque n'a pas bien saisi, consiste à balancer tellement l'opinion de César et celle de Silanus, qu'il laisse voir clairement que c'est pour cette dernière qu'il s'est décidé.

(44) C'est une métaphore prise des mystères d'Eleusis, dans lesquels on éprouvait les initiés par les objets les plus effrayants.

(45) Métellus seul devait être compris dans cette inculpation, puisque César, préteur désigné, n'était pas encore entré en charge avant les calendes de janvier; et que Bestia, tribun du peuple sous le consulat de Cicéron, était sorti de charge aux nones de décembre.

(46) Quand les consuls entraient en charge, ils juraient, entre les mains du consul qui les avait proclamés, qu'ils seraient fidèles à observer les lois; et lorsqu'ils en sortaient, ils juraient de nouveau, en présence du peuple, qu'ils avaient rempli leur premier serment.

(47) Cicéron, dans son *Traité des meilleurs Orateurs*, soit de Grèce, soit de Rome, ne refuse à aucun d'eux le tribut d'éloges qu'il mérite.

(48) Personne n'a parlé de Démosthène d'une manière plus honorable que Cicéron; et quoiqu'il dise, dans son Traité intitulé *l'Orateur*, que Démosthène ne remplit pas

entièrement l'idée qu'il s'est faite d'un orateur parfait, il convient qu'il en approche de très près, et que personne ne peut lui être comparé.

(49) Cicéron, dont le fils étudiait alors à Athènes, l'avait confié à cet Hérode, sinon pour l'instruire, car il paraît que c'était un écrivain très médiocre; au moins pour lui donner connaissance des progrès que faisait son fils.

(50) Gellius Publicola avait été consul avec Cn. Cornélius Lentulus, l'an de Rome six cent quatre-vingt-un, et peu après censeur avec le même Lentulus. Il mourut extrêmement vieux.

(51) Il doit y avoir ici de l'altération dans le texte; car on ne peut pas croire que Plutarque se contredise lui-même à ce point: nous avons vu, dans la *Vie de César*, que ce fut un tribun du peuple qui se porta pour l'accusateur de Clodius; et nous verrons plus bas que César, appelé en témoignage dans cette affaire, ne voulut pas déposer; qu'il dit que sa femme n'avait pas été convaincue d'adultère; mais qu'il l'avait répudiée, parceque la femme de César devait être exempte même de soupçon.

(52) Le fait que Plutarque rapporte ici paraît extrêmement douteux; il n'est pas même bien sûr que Cicéron ait jamais été l'ami de Clodius; et un passage de son *Discours sur les provinces consulaires*, ch. IX, prouverait tout au plus que Clodius n'était pas son ennemi; mais non qu'il y eût eu jamais entre eux beaucoup de liaison.

(53) Le *quadrans*, qui faisait la quatrième partie de l'as romain, n'était pas la plus petite des monnaies de cuivre qui eussent cours à Rome; la plus petite de ces monnaies était le sextula, qui faisait la sixième partie de l'as.

(54) M. Dacier croit ce passage corrompu, parcequ'il trouve ridicule cette manière de donner son avis en brouillant et confondant les lettres; mais dans des affaires de la nature de celle de Clodius, où les juges avaient à craindre la fureur du peuple s'ils le condamnaient, il n'est pas étonnant qu'ils cherchassent à cacher l'avis qu'ils donnaient, et qu'ils se contentassent de proclamer la sentence d'absolution.

(55) *Voyez* là-dessus Asconius, le commentateur de Cicéron, dans ses notes sur le *Discours contre Pison*, ch. VI.

(56) Cependant Cicéron, dans son *Discours sur les provinces consulaires*, ch. XVII, dit que César ne lui avait pas seulement proposé cet emploi, mais qu'il l'avait prié de l'accepter.

(57) Clodius avait assemblé le peuple hors de la ville, afin que César, qui en était déja sorti avec le titre de proconsul, pût s'y trouver. Là, après que les consuls Pison et Gabinius eurent été interrogés, suivant Patercule, liv. II, ch. XLV, sur ce qu'ils pensaient de la loi de Clodius, qui ordonnait d'interdire l'eau et le feu à celui qui aurait fait périr un citoyen sans avoir observé les formalités de la justice; César, dont on demanda l'avis, répondit qu'il ne pouvait approuver qu'on eût fait mourir, d'une manière contraire aux lois, Lentulus et ses complices; mais qu'il ne lui paraissait pas juste de faire maintenant une loi sur des choses qui s'étaient passées il y avait déja long-temps.

(58) Dion est ici conforme à Plutarque; mais on voit, dans les *Lettres à Atticus*, que Cicéron, avant d'aller en exil, eut une entrevue avec Pompée, qui lui dit qu'il ne ferait rien de contraire aux volontés de César.

(59) Comme la place de sa maison de Rome avait été consacrée, les pontifes furent consultés pour savoir si on pouvait la rendre à Cicéron: ils répondirent qu'elle avait été mal consacrée, et qu'elle pouvait être rendue. Les consuls lui firent donner, pour cette maison, près de cinq cent mille livres; pour celle de Tusculum, environ cent mille livres, et soixante mille pour celle de Formies; il se plaint de ces deux dernières estimations, qui furent trouvées au-dessous de la valeur des maisons, non seulement par tous les gens de bien, mais par le peuple lui-même. *Voyez* la deuxième lettre du quatrième livre des *Lettres à Atticus*.

(60) Muréna avait trois défenseurs, Hortensius, Crassus et Cicéron. Hortensius avait déja parlé pour lui avec beaucoup d'éloquence: Cicéron, jaloux de surpasser cet orateur, qui jouissait d'une grande réputation, se donna beaucoup de peine pour y réussir; mais ce grand travail nuisit à sa cause, et le fit paraître inférieur à lui-même.

(61) Plutarque passe légèrement sur cette guerre de Cicéron: cependant il y eut plusieurs succès remarquables, qui ne se bornèrent pas à chasser des brigands; on trouve tout le détail de ses actions dans une de ses *Lettres à Atticus*, liv. V, lettre XX; et dans une autre à Caton parmi les *Lettres familières*, liv. XV, lettre IV.

(62) Il y a dans le texte, l'orateur Cécilius; mais c'est une faute qui a été corrigée par plusieurs critiques, d'après une *Lettre familière*, liv. II, lettre XI, qui contient la réponse que cite Plutarque. Elle est adressée à Marcus Célius, alors édile curule.

(63) Tout ce que Plutarque suppose avoir été écrit par Cicéron ne se trouve point en propres termes dans ses *Lettres*; il n'y a que les derniers mots qui se lisent dans le liv. VIII des *Lettres à Atticus*, lett. VII: aussi les leçons des variantes et des manuscrits mettent ce qui précède dans le récit de Plutarque. *Voyez* aussi les *Lettres à Atticus*, l. IX, X, XVI et XVIII.

(64) Cicéron parle lui-même dans sa *Seconde Philippique*, ch. XV et XVI, de cette tristesse profonde qu'il portait partout, lorsqu'il était dans le camp de Pompée, et il l'attribue au pressentiment funeste qu'il avait de l'avenir. Il se justifie ensuite sur les bons mots qu'Antoine lui avait reprochés, et qu'il ne se permettait, dit-il, que pour distraire les autres des chagrins et des inquiétudes dont ils étaient tourmentés.

(65) Théophane de Mitylène, dans l'île de Lesbos, avait écrit l'*Histoire des Guerres de Pompée*, auprès duquel il jouissait d'un très grand crédit; qui lui avait donné le droit de bourgeoisie, en présence de l'armée, et qui avait rendu, à sa considération, la liberté aux Mityléniens, comme le dit Cicéron, *pro Archia*, ch. X; mais cet orateur ne paraît pas en faire un grand cas dans une *Lettre à Atticus*, liv. IX, lett. I. On a vu, dans la *Vie de Pompée*: que ce fut Théophane qui donna à ce général le funeste conseil de se retirer auprès de Ptolémée, roi d'Égypte, après la perte de la bataille de Pharsale.

(66) Elle s'appelait Publilia, et était fort jeune; Cicéron avait alors soixante-deux ans. Un mariage si disproportionné fut blâmé de la plupart de ses amis, malgré l'avantage qu'il y trouvait du côté de la fortune.

(67) Plutarque fait ici deux fautes. Il dit que la fille de Cicéron mourut en couche chez son mari Lentulus; mais il est certain qu'il l'avait répudiée quelque temps avant qu'elle mourût. La seconde faute de Plutarque, c'est de n'avoir point parlé d'un second mari de Tullie, Furius Crassipes, qu'elle avait épousé après la mort de Pison son premier mari, comme on le voit dans le liv. II des *Lettres de Cicéron à son frère Quintus*, let. IV, V et VI.

(68) Lorsque Thrasybule, parti de Thèbes avec les bannis d'Athènes, eut défait les trente tyrans, et se fut rendu maître de la ville, il publia une amnistie générale pour tout ce qui s'était passé depuis l'établissement de la tyrannie.

(69) Cette somme faisait environ vingt-trois millions de notre monnaie.

(70) Cicéron ne parle de ce songe dans aucun des ouvrages qui nous restent de lui. S'il est vrai qu'il s'en soit servi auprès du jeune César, ce pourrait bien être un songe de son imagination, pour s'insinuer dans la confiance de ce jeune homme.

(71) Il y a dans le grec qu'Attia était sœur de César; mais c'est une faute de copiste, qui a été corrigée par plusieurs critiques. D'après Plutarque lui-même, dans la *Vie de Brutus*, où elle est appelée nièce de César, ainsi que dans un endroit de la *Vie d'Antoine*, quoique dans un autre il la nomme sa sœur, il est certain qu'Attia était femme d'Octavius, mère d'Auguste, et fille de M. Attius Balbus, et de Julie, sœur de César.

(72) Dion, livre XLVI, ch. XL, explique très bien quelle fut en cette occasion la politique du sénat. Ce corps craignant que la confiance des troupes ne donnât trop de pouvoir à César, prit le parti de les diviser entre elles et contre leur chef. Il ne voulut pas récompenser tous les soldats, de peur de leur inspirer trop de fierté; ni leur donner à tous des marques d'improbation et de mépris, par la crainte de les aliéner du sénat, et de les forcer à se tenir plus unis ensemble. Il prit donc un parti mitoyen : ce fut de décerner aux uns des témoignages publics d'estime, et d'en priver les autres; de permettre à un certain nombre de porter, dans les assemblées, des couronnes d'olivier, et de leur faire une distribution d'argent, tandis que les autres n'auraient aucune de ces distinctions : le sénat ne doutait pas que cette préférence accordée aux uns sur les autres n'excitât de la dissension parmi eux, et ne les affaiblit. Il envoya des députés aux soldats pour leur parler hors de la présence de César; mais les troupes refusèrent de les entendre, si César n'était présent; et par-là elles rendirent inutile la politique du sénat.

(73) L'imputation que Plutarque fait ici à Cicéron est démentie par cet orateur lui-même dans sa dixième *Lettre à Brutus*. Il y dit formellement que César avait été poussé, par des lettres et des conseils perfides, à demander et à espérer le consulat. Il dit encore dans sa *quinzième Lettre* au même Brutus, qu'il craint, en opinant sur les honneurs qu'on devait accorder à César, d'avoir moins consulté la reconnaissance que la prévoyance de l'avenir.

(74) Auguste ayant obtenu le consulat, au lieu de prendre Cicéron pour collègue, choisit Q. Pédius; et ensuite, lorsqu'il voulut quitter Rome, et qu'il abdiqua sa magistrature, il mit à sa place Albius Carrinas.

(75) Lucius Émilius Paulus, frère de Lépidus, avait été consul l'an de Rome sept cent trois; et César lui avait fait de grands avantages pour l'engager à prendre ses intérêts; mais, après la victoire de Mutine, il avait conseillé au sénat de donner à Brutus deux légions, et de traiter son frère en ennemi public. Julius César, oncle maternel d'Antoine, avait montré dans des occasions importantes un grand caractère, soit en condamnant Lentulus, le mari de sa sœur, soit en proposant des résolutions vigoureuses contre Antoine, le fils de sa sœur. Lucius Paulus, sauvé par des centurions, alla joindre Brutus; et, après la mort de ce général, il se retira à Milet, sans vouloir se rendre à l'invitation que lui faisaient les vainqueurs de revenir dans sa patrie. Lucius César fut mis en sûreté par sa sœur, mère d'Antoine; ce qui prouve la fausseté de ce que dit Orose, liv. VI, qu'Antoine, après avoir sacrifié son oncle, mit le comble à son crime en proscrivant sa mère.

(76) Il y a dans le texte Capites, nom qu'on a cru altéré, et auquel l'interprète latin a substitué Capoue, et plusieurs critiques, Caïète; leçon qui, par la position des lieux, paraît la plus vraisemblable.

(77) Ce fait est démenti par Sénèque, suivant lequel des historiens rapportent que ce fut Popilius qui tua Cicéron.

(78) Tite-Live ne lui en donne que soixante-trois, livre CXX, ch. LXV : mais il avait fini sa soixante-quatrième année; car il était né le trois janvier de l'an de Rome six cent quarante-huit, et il fut tué le huit janvier sept cent onze.

(79) Cette belle idée est en même temps très juste; car la vue de cette tête et de ces mains sanglantes rappelait à tout le monde la cruauté d'Antoine qui l'avait immolé, et montrait en quelque sorte la soif de la vengeance qui avait dévoré son ame.

(80) Cependant Démosthène se permettait quelquefois la plaisanterie; Cicéron, dans son *Traité des Grands Orateurs*, reconnaît que rien ne sent plus l'urbanité que les traits de ce genre qu'on trouve dans ses ouvrages, et qu'il est moins caustique que plaisant.

(81) Plutarque exagère beaucoup ce que Cicéron a dit dans son *Oraison pour Célius*; il excuse un peu le goût de cet accusé pour les plaisirs, mais il est loin de l'approuver. *Voyez* ce discours, ch. XVII.

(82) Pison avait fait un crime à Cicéron de ce vers si connu :

Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ,

ou *laudi*, comme il le rapporte lui-même. Pison prétendait que, par la première partie de ce vers, Cicéron avait entendu que les plus grands généraux devaient céder à la toge de Cicéron; et que par la seconde partie, il désignait Pompée, qui en avait été très offensé, et qui était devenu l'ennemi de Cicéron. L'orateur, dans ce discours, se justifie de cette double accusation, et prouve que, dans la première moitié de ce vers, il exprimait une pensée générale, et mettait en parallèle les avantages de la paix, désignée par la toge, avec les exploits militaires, toujours accompagnés des plus grands maux; que, dans la seconde moitié, il n'avait pas eu en vue Pompée, et qu'il n'était pas dans son caractère de vouloir rabaisser un général qu'il avait si souvent comblé de tant de louanges. Voyez *In Pis.*, ch. XXXVI.

(83) On pourrait reprocher à Plutarque, dit M. Secousse, dans ses *Remarques critiques sur la Vie de Cicéron*, t. VII des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, Hist. p. 157, de ne s'être pas assez étendu sur le temps le plus brillant de la vie de Cicéron : ce fut celui qui suivit la mort de César. Il joua pendant quelque temps le premier rôle; il était la seule ressource de la république; Antoine le craignait et le ménageait beaucoup. Le jeune César avait besoin de lui, et paraissait ne vouloir rien faire que par son conseil. Ce temps-là ne fut pas, il est vrai, de longue durée. Cicéron, le premier orateur de son temps, n'était pas le plus habile politique, quoiqu'il eût d'ailleurs de grandes parties d'un homme d'état. Il se laissa amuser par César et par Antoine, et finit par être la victime de sa crédulité. Plutarque n'a fait qu'indiquer ces événements, et ce qu'il en dit ne suffit pas pour en donner une juste idée. On peut y suppléer par les ouvrages de Cicéron lui-même, surtout par ses *Lettres*, et par l'excellente *Vie de Cicéron*, écrite en anglais par Middleton, et traduite en français par l'abbé Prévost.

AGIS ET CLÉOMÈNE.

I. La fable d'Ixion, symbole des ambitieux. — II. Danger de l'ambition. — III. Exemple de ce danger dans les Gracques. — IV. Généalogie d'Agis. — V. Caractère vertueux d'Agis. — VI. Décadence de la discipline à Sparte. — VII. Premiers efforts d'Agis pour le rétablissement de l'ancienne sévérité. — VIII. Il gagne sa mère. — IX. Léonidas intrigue contre Agis. — X. Agis propose au sénat et au peuple le rétablissement de l'ancienne constitution. — XI. Contestation entre Agis et Léonidas. — XII. Léonidas, accusé par Lysandre, est déposé de la royauté. — XIII. Les nouveaux éphores, qui avaient rétabli Léonidas, sont chassés par les deux rois. Léonidas s'enfuit. — XIV. Agésilas élude le partage des terres. — XV. Agis marche au secours des Achéens, contre les Étoliens. — XVI. Léonidas remonte sur le trône. — XVII. Conduite admirable de Chélonis, femme de Cléombrote. — XVIII. Elle suit son mari en exil. — XIX. Agis est livré à ses ennemis par Ampharès. — XX. Il est étranglé en prison. — XXI. Sa mère et son aïeule sont étranglées auprès de lui. — XXII. Horreur des Lacédémoniens pour toutes ces cruautés. — XXIII. Léonidas marie son fils Cléomène à la femme du frère d'Agis. — XXIV. Caractère de Cléomène. — XXV. Cléomène se propose d'exécuter les projets d'Agis. — XXVI. Première campagne de Cléomène. — XXVII. Il bat les Achéens. Aratus prend la ville de Mantinée. — XXVIII. Cléomène fait revenir Archidamus, frère d'Agis, qui est mis à mort par les éphores. — XXIX. Il remporte une grande victoire sur les Achéens. — XXX. Il mène à la guerre tous les Spartiates qu'il croit le plus opposés à ses projets. — XXXI. Il fait mettre à mort les éphores. — XXXII. Les Lacédémoniens honorent la Peur et les autres passions. — XXXIII. Cléomène propose au peuple le rétablissement des lois de Lycurgue. — XXXIV. Elles sont rétablies. — XXXV. Il ravage les terres des Mégalopolitains. — XXXVI. Sa réputation parmi les Grecs. — XXXVII. Frugalité de sa table. — XXXVIII. Il bat les Achéens. — XXXIX. Négociations entre Cléomène et les Achéens. — XL. Aratus appelle les Macédoniens en Achaïe. — XLI. Conduite blâmable d'Aratus envers Antigonus. — XLII. Il fait rompre la négociation commencée avec Cléomène. — XLIII. Cléomène prend Pallène et Argos. — XLIV. Grande idée qu'on conçoit de Cléomène et des Lacédémoniens. — XLV. Cléones, Phliunte et Corinthe s'allient avec Cléomène. — XLVI. Il arrête Antigonus au défilé des monts Oniens. — XLVII. Argos se soulève. — XLVIII. Cléomène, après l'avoir repris, est forcé de l'abandonner. — XLIX. Mort d'Agiatis, femme de Cléomène. L. Générosité de Cratésicléa, mère de Cléomène. — LI. Il surprend Mégalopolis. — LII. Il offre aux habitants de leur rendre la ville, s'ils veulent faire alliance avec Sparte. — LIII. Sur leur refus, il livre la ville au pillage. — LIV. Il fait le dégât sur les terres d'Argos. — LV. Il entre par bravade dans cette ville. — LVI. Le manque d'argent ruine les affaires de Cléomène. — LVII. Bataille de Sellasie. — LVIII. Cléomène est défait par la trahison de Damotelès. — LIX. Il conseille aux Spartiates de se rendre à Antigonus, et s'embarque. — LX. Antigonus traite les Spartiates avec humanité. — LXI. Thérycion propose à Cléomène de terminer leur vie par une mort violente. — LXII. Cléomène traite le suicide de lâcheté. — LXIII. Comment Ptolémée reçoit Cléomène. — LXIV. Changement que sa situation éprouve en Égypte. — LXV. Il demande qu'on le laisse partir avec ses amis. — LXVI. Il est accusé de conspiration et enfermé. — LXVII. Il prend la résolution de briser ses fers. — LXVIII. Comment il exécute son projet. — LXIX. Mort volontaire de Cléomène et de ses amis. — LXX. Mort de la mère et des enfants de Cléomène. — LXXI. Mort de la femme de Panthéas. — LXXII. Superstitions des Égyptiens au sujet de Cléomène.

M. Dacier place Agis et Cléomène à l'an du monde 3699, la première année de la 132e olympiade, l'an 502 de Rome, 249 ans avant J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment leur vie depuis la 130e olympiade environ, jusqu'à la 2e année de la 140e, avant J.-C. 219.

I. Ce n'est pas sans fondement et sans quelque apparence de vérité qu'on a cru voir le portrait des ambitieux dans Ixion, qui, croyant tenir Junon dans ses bras, ne saisit qu'une nuée, et par cette union donna naissance aux Centaures. Ainsi les ambitieux, en recherchant la gloire, ne s'attachent qu'à un vain simulacre de vertu, et n'enfantent rien de pur, rien que la saine raison puisse avouer: toutes leurs productions, fruit d'un mélange impur, sont infectées du vice d'illégitimité; poussés en tout sens par des mouvements contraires, ils obéissent à mille desirs, à mille passions diverses; et l'on peut leur appliquer ce que des bergers disent de leurs troupeaux, dans Sophocle :

Quoiqu'ils nous soient soumis, d'eux il nous faut dépendre;
Et, tout muets qu'ils sont, nous devons les entendre.

Ceux qui gouvernent au gré des desirs et des caprices de la multitude lui obéissent réellement; et, pour avoir le vain titre de ses chefs et de ses magistrats, ils se rendent ses esclaves. Dans un vaisseau, les matelots, placés à la proue, voient mieux que le pilote ce qui se passe devant eux; cependant c'est sur le pilote qu'ils tournent souvent les yeux, pour exécuter ce qu'il leur commande. De même, dans le gouvernement, ceux qui ne visent qu'à la gloire ont bien le nom de magistrats; mais ils ne sont que les esclaves de la multitude. L'homme parfaitement honnête ne desire d'autre gloire que celle qui, étant le fruit de la confiance publique, lui ouvre la route à de grandes entreprises (1). Ce n'est qu'à un jeune homme, ambitieux de gloire, qu'on peut pardonner de s'applaudir avec complaisance de l'honneur que ses belles actions lui attirent. Les vertus qui germent et fleurissent à leur âge se fortifient, dit Théophraste, par les éloges qu'on leur donne. La confiance que ces louanges leur inspirent fait croître plus promptement en eux les bonnes qualités.

II. L'excès, dangereux en tout, est funeste dans les rivalités politiques; il porte jusqu'à la démence et à la fureur ceux qui, revêtus d'une grande autorité, veulent que la vertu soit attachée à la gloire, et non la gloire à la vertu. Antipater demandait à Phocion une chose injuste. « Je ne saurais, lui » répondit Phocion, être à la fois votre flatteur et » votre ami. » C'est là [1] ce qu'un homme qui gou-

[1] Le texte ajoute : ou quelque chose de semblable.

verne doit dire à la multitude. « Je ne puis être » en même temps votre magistrat et votre es- » clave. » Autrement il en est d'un état comme du serpent de la fable, dont la queue se révolta contre la tête, et, mécontente de la suivre toujours, voulut aller devant à son tour. Chargée donc de conduire tout le corps, marchant follement et à l'aventure, elle s'en trouva très mal elle-même ; et la tête, obligée de suivre, contre l'intention de la nature, un membre sourd et aveugle, en fut bientôt toute meurtrie. Voilà ce que nous avons vu arriver à la plupart de ceux qui gouvernaient au gré du peuple : dès qu'une fois ils s'étaient rendus dépendants d'une multitude aveugle et emportée, ils ne pouvaient plus ni la ramener à la raison, ni arrêter le désordre.

III. Ces réflexions sur les dangers qu'entraîne l'amour d'une gloire populaire se sont présentées à moi, lorsque j'ai considéré, dans les malheurs de Tibérius et de Caïus Gracchus, le pouvoir que cette ambition a sur les hommes. Nés l'un et l'autre avec les inclinations les plus heureuses, formés à la vertu par une excellente éducation, entrés dans l'administration des affaires avec les vues les plus pures, ils se perdirent enfin, moins par un desir immodéré de gloire, que par la crainte d'une honte dont le principe n'avait rien que d'honnête. Les marques de bienveillance qu'ils avaient reçues du peuple leur parurent une dette qu'ils auraient rougi de ne pas acquitter. Jaloux de surpasser par des lois populaires les honneurs qui leur étaient décernés, et comblés chaque jour de nouveaux honneurs en reconnaissance de ces lois, il s'établit entre eux et le peuple une rivalité réciproque, qui les enflamma mutuellement d'une affection si vive, qu'ils se trouvèrent engagés, sans presque s'en douter, dans une situation d'affaires où ils ne pouvaient plus que dire :

Peut-on dans ce dessein avec gloire avancer?
Non : mais il est honteux d'y vouloir renoncer.

Vous allez en juger vous-même (2) par le détail de leur vie. Nous mettrons en parallèle avec eux deux rois de Sparte ; Agis et Cléomène, portés aussi pour le peuple, qui ayant voulu, comme les Gracques, augmenter la puissance populaire et rétablir cette constitution si belle et si juste, mais depuis long-temps abolie, se rendirent également odieux aux plus puissants de leurs concitoyens, qui ne purent renoncer à une avarice dont ils avaient contracté l'habitude. Les deux Spartiates n'étaient pas frères, comme les deux Romains ; mais ils montrèrent une sorte de fraternité dans les principes de gouvernement qu'ils adoptèrent, et voici quel en fut le commencement.

IV. Dès qu'une fois l'amour de l'or et de l'argent se fut glissé dans Sparte ; que la possession des richesses eut amené à sa suite une sordide avarice ; que leur usage et leur jouissance eurent introduit le luxe, la mollesse, et le goût de la dépense; Sparte, bientôt dépouillée de ses plus beaux avantages, se vit réduite à un état d'humiliation indigne de sa grandeur passée, et qui dura jusqu'au règne d'Agis et de Léonidas.

Agis était de la famille des Eurytionides (3), fils d'Eudamidas, et le sixième descendant de cet Agésilas qui porta la guerre en Asie et devint le plus puissant des Grecs. Agésilas eut pour fils Archidamus, qui fut tué en Italie par les Messapiens, près de Mardonium (4). Agis, l'aîné des fils d'Archidamus, ayant péri devant Mégalopolis, de la main d'Antipater, sans laisser d'enfants, le trône de Sparte échut à son frère Eudamidas, dont le fils, nommé Archidamus, fut père d'Eudamidas, qui eut pour fils Agis, celui dont nous écrivons la Vie. Léonidas, fils de Cléonyme, était de l'autre maison royale, celle des Agides (5), huitième successeur de Pausanias, celui qui vainquit Mardonius à Platée. Il fut père de Plistonax, dont le fils, nommé Pausanias, s'étant enfui de Lacédémone à Tégée (6), laissa le trône à son fils aîné, Agésilopolis. Celui-ci étant mort sans enfants, son frère puîné Cléombrote lui succéda, et eut deux fils, Agésilopolis II et Cléomène. Le premier mourut, après un règne fort court, et ne laissa point d'enfants. Il eut pour successeur son frère Cléomène, qui, de son vivant, perdit Acrotatus son fils aîné, et laissa son second fils, nommé Cléonyme, qui ne lui succéda point. Le trône passa à son neveu Aréus, fils d'Acrotatus. Aréus fut tué devant Corinthe, et laissa la couronne à son fils Acrotatus, qui périt dans une bataille qu'il livra, près de Mégalopolis, au tyran Aristodème. Sa femme, qui se trouvait enceinte, accoucha d'un fils, qui eut pour tuteur Léonidas, fils de Cléonyme, et qui mourut en bas âge. Cette mort fit passer le trône à Léonidas, dont le caractère et les mœurs ne s'accordaient pas avec ceux de ses concitoyens. Quoique tous les Spartiates se fussent laissé entraîner à la corruption qui avait atteint le gouvernement, Léonidas affectait encore plus que les autres un grand éloignement des institutions de ses ancêtres. Un long séjour dans les palais des satrapes et à la cour de Séleucus lui avait fait contracter l'habitude du faste et de l'orgueil, qu'il transporta, sans aucunes bornes, dans ce gouvernement juste et fondé sur les lois des peuples de la Grèce.

V. Agis, par la bonté et l'élévation de son caractère, se montra bien supérieur, non seulement à Léonidas, mais encore à presque tous les rois qui, depuis Agésilas-le-Grand, avaient occupé le trône de Sparte. Il n'avait pas encore atteint l'âge

de vingt ans ; et quoique élevé dans le faste et les délices par deux femmes, sa mère Agésistrate et son aïeule Archidamie, qui possédaient à elles seules plus de richesses que tous les Lacédémoniens ensemble, il eut le courage de se roidir contre les attraits de la volupté. Loin de vouloir plaire par les agréments de sa personne, il rejeta tous les ornements, toutes les parures superflues qui pouvaient relever la beauté de sa figure ; il fit gloire de ne porter qu'un simple manteau, d'être dans les repas, les bains, et dans toute sa manière de vivre, l'émule des anciens Spartiates ; il disait même qu'il ne desirait être roi que pour employer sa puissance à rétablir les lois et la discipline de ses pères.

VI. La première cause de la corruption et de l'état de langueur où était tombée la république de Sparte remontait au temps où, après avoir détruit le gouvernement d'Athènes, elle apporta dans ses murs l'or et l'argent qu'elle avait trouvés dans cette ville ; cependant comme on avait conservé le nombre des héritages dont Lycurgue avait réglé la division, et que chaque père transmettait sa part à son fils (7), le maintien de cet ordre et de cette égalité avait rendu moins funestes les atteintes portées à l'ancien gouvernement. Mais un Spartiate puissant, nommé Épitadée, homme fier et opiniâtre, qui avait eu un différend avec son fils, ayant été nommé éphore, fit une loi (8) qui permettait à tout citoyen de laisser sa maison et son héritage à qui il voudrait, soit par testament, soit par donation entre-vifs. Épitadée ne publia cette loi que pour satisfaire son ressentiment particulier : mais les autres l'acceptèrent, et en lui donnant leur sanction par des motifs d'avarice, ils renversèrent la plus sage de leurs institutions. Les riches acquirent tous les jours sans bornes, en dépouillant de leurs successions les véritables héritiers ; et les richesses étant devenues le partage d'un petit nombre de citoyens, la pauvreté s'établit dans Sparte, en chassa les arts honnêtes, qu'elle remplaça par des arts mercenaires, et y fit entrer avec elle la haine et l'envie contre les possesseurs des héritages d'autrui. Il ne se trouvait pas dans la ville plus de sept cents Spartiates naturels, dont cent à peine avaient conservé leurs héritages : tout le reste n'était qu'une multitude indigente, qui, languissant à Sparte dans l'opprobre, et se défendant au-dehors avec mollesse contre les ennemis qu'elle avait à combattre, épiait sans cesse l'occasion d'un changement qui la tirât d'un état si méprisable.

VII. Agis donc, persuadé avec raison qu'il ne pourrait rien faire de plus utile et de plus beau que de repeupler la ville et d'y rétablir l'égalité, commença par sonder les dispositions des Spartiates. Les jeunes gens entrèrent dans ses vues beaucoup plus promptement qu'il ne l'avait espéré : ils montrèrent le plus grand zèle à embrasser la vertu, à changer, pour la liberté, leur manière de vivre, aussi facilement qu'on change d'habit. Mais les plus âgés, qui, vieillis dans la corruption, étaient comme des esclaves fugitifs qu'on veut ramener à leurs maîtres, frémirent au seul nom de Lycurgue : ils reprenaient Agis avec humeur lorsqu'il venait déplorer l'état présent de Sparte, et qu'il regrettait son ancienne dignité. Trois seulement, Lysandre, fils de Lybis [1] ; Mandroclidas, fils d'Ecphanès, et Agésilas, approuvèrent son dessein, et l'excitèrent à suivre cette louable ambition de réforme. Lysandre était de tous les Spartiates celui qui avait le plus de considération ; Mandroclidas, qui joignait à beaucoup de prudence et d'adresse une grande audace, était le plus habile des Grecs à conduire une affaire ; Agésilas, oncle du roi, possédait le talent de la parole, mais il était faible, et fort attaché à ses richesses. Il fut vivement aiguillonné par son fils Hippomédon, qui s'était fait une grande réputation dans les armées, et à qui l'affection que lui portaient les jeunes gens donnait un grand crédit. Mais le véritable motif d'Agésilas, pour entrer dans les vues d'Agis, fut l'espoir que le changement qu'on projetait dans le gouvernement le déchargerait des dettes immenses qu'il avait contractées.

VIII. Dès qu'Agis l'eut mis dans son parti, il entreprit, avec son secours, de gagner sa mère, sœur d'Agésilas : la multitude de ses esclaves, le grand nombre de ses amis et de ses débiteurs, donnaient à cette femme beaucoup d'autorité dans la ville, et une grande influence sur les affaires. Frappée d'étonnement à la première ouverture qu'il lui en fit, et n'attribuant qu'à sa jeunesse un pareil projet, elle s'efforça de l'en détourner, en lui représentant que cette réforme n'était ni possible ni utile. Mais après qu'Agésilas lui eut fait connaître la beauté de cette entreprise et la facilité du succès, le roi revint à la charge, et la conjura de sacrifier ses richesses à la gloire de son fils. « Jamais, » lui dit-il, mes richesses ne pourront égaler celles » des autres rois. Les domestiques mêmes des satrapes, les esclaves des intendants de Ptolémée » et de Séleucus, possèdent plus de biens que n'en » eurent tous les rois de Sparte ensemble (9). Si » par ma tempérance, ma frugalité et ma grandeur d'ame, je parviens à surpasser leur opulence, à rétablir parmi mes concitoyens l'égalité » et la communauté des biens, j'obtiendrai, à juste » titre, la réputation et la gloire d'un grand roi. »

[1] Pausanias, liv. III, c. VI, le dit fils d'un autre Lysandre, et petit-fils d'Aristocratès.

Sa mère et les femmes qui lui étaient attachées, persuadées par ses discours, partagèrent tellement l'ambition de ce jeune prince, que, remplies d'un subit enthousiasme pour la vertu, elles l'encouragèrent à hâter l'exécution de son projet; elles appelèrent leurs amis, et les exhortèrent à seconder les vues du roi; elles parlèrent même aux autres Lacédémoniennes, sachant que les Spartiates avaient toujours eu beaucoup de déférence pour leurs femmes, et leur laissaient dans les affaires publiques plus d'autorité qu'ils n'en avaient eux-mêmes dans l'intérieur de leur famille.

IX. La plus grande partie des richesses de Sparte était alors entre les mains des femmes; et de là vinrent les plus grandes difficultés qu'Agis eut à essuyer. La réforme qu'il voulait introduire allait les priver, non seulement de ces délices où l'ignorance des vrais biens leur faisait placer le bonheur, mais encore du pouvoir et des honneurs qu'elles devaient à leurs richesses. Opposant donc au dessein d'Agis la plus vive résistance, elles allèrent trouver Léonidas, et l'engagèrent à profiter de l'ascendant que lui donnait son âge, pour réprimer ce jeune prince, et arrêter l'exécution de ses projets. Léonidas ne demandait pas mieux que de favoriser les riches; mais la crainte du peuple, qui desirait ce changement, l'empêcha de se déclarer : il se contenta d'intriguer en secret, pour traverser et faire avorter ses desseins. Il parlait aux magistrats; il calomniait Agis; il l'accusait d'offrir aux pauvres les biens des riches, comme le prix de la tyrannie à laquelle il aspirait; et de vouloir, par un nouveau partage des terres et par l'abolition des dettes, non donner des citoyens à Lacédémone, mais acheter des satellites pour lui-même.

X. Cependant Agis, ayant réussi à faire nommer éphore Lysandre, présenta sur-le-champ au sénat une ordonnance dont les principaux articles étaient l'abolition générale des dettes; un nouveau partage des terres, qui, depuis la vallée de Pallène jusqu'au mont Taygète et aux villes de Malée et de Sellasie (10), seraient divisées en quatre mille cinq cents parts; qu'au-delà de ces limites, on ferait des autres terres quinze mille portions, qui seraient distribuées aux Lacédémoniens du voisinage qui seraient en état de porter les armes; que les terres placées entre ces limites formeraient le partage des Spartiates naturels, dont le nombre serait rempli par les voisins et les étrangers qui, ayant reçu une éducation honnête, seraient à la fleur de l'âge, et bien faits de leur personne; qu'on les distribuerait en quinze tables, dont les unes seraient de quatre cents, et les autres de deux cents convives (11) qui suivraient la même discipline que les anciens Spartiates. Cette ordonnance avait été rédigée par écrit. mais tous les sénateurs étant partagés sur son acceptation, Lysandre convoqua l'assemblée du peuple; il y parla avec beaucoup de force; et, de leur côté, Mandroclidas et Agésilas conjurèrent leurs concitoyens de ne pas souffrir qu'un petit nombre d'hommes, dont le luxe insultait à leur misère, foulât aux pieds la dignité de Sparte. Ils leur rappelaient d'anciens oracles qui avertissaient les Spartiates de se garantir de l'avarice, comme d'un fléau qui causerait leur ruine (12); ils en citaient d'autres nouvellement rendus par la déesse Pasiphaé, qui avait à Thalames un temple et un oracle singulièrement révérés. Pasiphaé, suivant quelques auteurs, fut une des Atlantides, qui eut de Jupiter un fils appelé Ammon. D'autres prétendent que c'était la même que Cassandre, fille de Priam, qui mourut à Thalames, et à qui l'on donna le nom de Pasiphaé, parcequ'elle rendait ses oracles à tous ceux qui venaient la consulter (13). Phylarque (14) assure que cette déesse était Daphné, fille d'Amyclas, qui, s'étant dérobée aux poursuites d'Apollon, fut changée en laurier, et que ce dieu l'honora du don de prophétie. Ils leur disaient donc que les oracles de Daphné ordonnaient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité que les lois de Lycurgue leur avaient prescrite.

XI. Agis venant par-dessus les autres, et s'avançant au milieu de l'assemblée, dit, en peu de mots, qu'il allait fournir le plus fort contingent à la constitution qu'il allait rétablir. « Je vais mettre en » commun, continua-t-il, toutes mes possessions, » tant en terres labourables qu'en pâturages, qui » forment des fonds très considérables; j'y ajoute » six cents talents d'argent monnaie [1]. Ma mère et » mon aïeule suivront mon exemple, ainsi que mes » parents et mes amis, qui sont les plus riches des » Spartiates. » Le peuple admira la magnanimité de ce jeune prince, et fut ravi de voir enfin, après trois cents ans, un roi digne de Sparte. Ce fut alors que Léonidas s'éleva contre Agis avec plus de force; il sentait qu'obligé de faire le même sacrifice que lui, il n'en remporterait pas de ses concitoyens la même reconnaissance, et que tous mettant également leurs biens en commun, celui-là seul en retirerait tout l'honneur, qui en aurait donné le premier l'exemple. Il demanda donc à Agis s'il croyait que Lycurgue eût été un homme juste et zélé pour le bien public. « Assurément, lui répon- » dit Agis. — Eh bien! reprit Léonidas, où avez- » vous vu que Lycurgue ait ordonné l'abolition » des dettes, ou qu'il ait donné le rang de citoyens » à des étrangers, lui qui ne connut, pour Sparte, » d'autre moyen de conserver sa constitution dans » toute sa pureté, que d'en exclure absolument les

[1] Trois millions de notre monnaie.

» étrangers? — Je ne m'étonne pas, repartit Agis, » que Léonidas, qui, élevé dans des contrées étran» gères, s'est marié à la fille d'un satrape, ne con» naisse pas Lycurgue; qu'il ignore que ce légis» lateur bannit de Sparte, avec l'or et l'argent, » les emprunts et les dettes; qu'il n'excluait que » les étrangers qui refusaient d'adopter les insti» tutions et les mœurs qu'il donnait à sa ville. » Voilà ceux qu'il en chassait, non par haine pour » leurs personnes, mais par la crainte qu'il avait » qu'en se mêlant avec les citoyens, ils ne leur » inspirassent, par leur conduite et par leur ma» nière de vivre, l'amour des richesses, du luxe » et des délices. Terpandre, Thalétas et Phéré» cyde (15), tous étrangers, mais dont les poésies » et les écrits philosophiques consacraient les mê» mes principes que les lois de Lycurgue, n'ont-ils » pas été singulièrement honorés à Lacédémone? » Mais vous-même, ajouta-t-il, ne louez-vous pas » l'éphore Ecprepès (16), qui coupa, d'un coup » de hache, les deux nouvelles cordes que le mu» sicien Phrynis avait ajoutées à la lyre? N'ap» prouvez-vous pas ceux qui en agirent de même » avec le musicien Timothée (17)? Et vous me blâ» mez de vouloir bannir de Sparte le luxe, les » délices et les superfluités! Mais ceux dont vous » louez la conduite, qu'ont-ils voulu autre chose, » en retranchant de la musique ce qu'elle avait de » trop brillant et de trop recherché, que de pré» venir la corruption qui aurait pu se glisser dans » les mœurs publiques et corrompre la ville, en y » introduisant l'inégalité, en troublant l'harmonie » qui régnait entre les citoyens? »

XII. Dès ce moment, le peuple se déclara pour Agis; et les riches s'attachèrent à Léonidas, qu'ils prièrent de ne pas les abandonner. Ils firent aussi tant d'instances auprès des sénateurs, à qui le droit d'initiative donnait une grande autorité, que l'ordonnance fut rejetée par le sénat, à la majorité d'une seule voix. Lysandre, qui n'était pas encore sorti de sa charge d'éphore, attaqua Léonidas en justice, d'après une loi qui défendait à tout descendant d'Hercule d'avoir des enfants d'une femme étrangère, et qui prononçait la peine de mort contre tout citoyen qui sortait de Sparte pour aller s'établir dans un autre pays. Il fit répandre cette imputation contre Léonidas par des gens affidés; et lui-même, avec les autres éphores, il observa le signe du ciel. Voici comment se fait cette observation. Tous les neuf ans, les éphores choisissent une nuit très claire, mais sans lune; et, assis dans un lieu découvert, ils observent le ciel en silence. S'ils voient une étoile traverser d'un côté du ciel à l'autre, ils jugent que leurs rois se sont rendus coupables de quelque grand crime envers la divinité, et ils les suspendent de la royauté, jusqu'à ce qu'il soit venu de Delphes ou d'Olympie un oracle qui leur en fasse rendre l'exercice (18). Lysandre déclara qu'il avait vu ce signe, et mit Léonidas en jugement; il produisit des témoins qui déposèrent qu'il avait épousé une femme d'Asie, qu'un lieutenant de Séleucus, chez qui il était logé, lui avait donnée, et dont il avait eu deux enfants; que depuis, devenu odieux et insupportable à cette femme, il était revenu, quoique à regret, dans sa patrie, et avait envahi le trône, qui se trouvait alors sans successeur légitime. En même temps il engagea Cléombrote, gendre de Léonidas, et de la race royale, à demander la couronne. Léonidas, effrayé de cette procédure, se réfugia, en suppliant, dans le temple de Minerve-Chalciœcos (19); et sa fille, se séparant en cette occasion de Cléombrote, se rendit suppliante avec son père. Léonidas, ajourné à comparaître, et ne s'étant pas présenté, fut déposé par contumace, et l'on investit Cléombrote de la royauté.

XIII. Cependant le temps de l'éphorat de Lysandre étant expiré, il sortit de charge; les éphores qui lui succédèrent ayant admis la supplication de Léonidas, le relevèrent de la déchéance du trône, et mirent en jugement Mandroclidas et Lysandre, pour avoir, au mépris des lois, ordonné l'abolition des dettes et le partage des terres. Les deux accusés, se voyant en danger d'être condamnés, persuadèrent aux deux rois de s'unir d'intérêt ensemble, et de ne tenir aucun compte des ordonnances des éphores. « Ces magistrats, leur » disaient-ils, n'ont de force que par la mésin» telligence des rois; ils fortifient de leurs suffra» ges celui des deux qui, proposant l'avis le plus » utile, trouve l'autre opposé à ce qu'il veut faire » lui-même pour le bien public. Mais quand les » deux rois n'ont qu'une même volonté, leur pou» voir est insurmontable; et leur résister, c'est » violer les lois. Les éphores n'ont d'autre droit » que de se porter pour arbitres et pour concilia» teurs de leurs différends, et non de se mêler de » leur conduite quand ils sont d'accord. » Les deux rois, persuadés par ce raisonnement, se rendent sur la place publique accompagnés de leurs amis, font lever les éphores de leurs siéges, et les remplacent par d'autres, au nombre desquels était Agésilas. Ils arment un grand nombre de jeunes gens, mettent les prisonniers en liberté, et font trembler à leur tour leurs ennemis, qui s'attendaient à être massacrés. Cependant il ne périt personne; au contraire, Agis ayant su qu'Agésilas avait envoyé des gens sur le chemin de Tégée pour tuer Léonidas qui se réfugiait dans cette ville, fit partir des hommes sur la fidélité desquels il pouvait compter, qui escortèrent Léonidas, et le conduisirent en sûreté jusqu'à Tégée.

XIV. L'entreprise d'Agis marchait ainsi vers son entière exécution, sans résistance et sans obstacle, lorsqu'un seul homme, Agésilas, renversa, ruina tous ses projets, et corrompit par la plus honteuse passion, l'avarice, l'institution la plus belle et la plus digne de Sparte. Comme il possédait les plus considérables et les meilleures terres du pays; qu'il était d'ailleurs chargé de dettes, et qu'il n'avait ni le moyen de les payer, ni la volonté d'abandonner ses terres, il représenta à Agis que vouloir faire marcher ensemble les deux opérations, ce serait causer dans la ville de trop grands changements; qu'en gagnant d'abord les possesseurs des biens-fonds par l'abolition des dettes, il les trouverait plus disposés à souffrir sans se plaindre le partage des terres. Lysandre lui-même, trompé par Agésilas, approuva ce conseil; et sur-le-champ on porta dans la place publique toutes les obligations que les créanciers avaient dans leurs mains, et que les Lacédémoniens appellent *claria*; on en fit un monceau, et on y mit le feu. Quand les banquiers et les riches virent la flamme s'élever dans les airs, ils se retirèrent très affligés; et Agésilas, insultant à leur malheur, dit qu'il n'avait jamais vu de feu si brillant, ni de flamme plus claire.

XV. Le peuple demanda qu'on procédât tout de suite au partage des terres; et les deux rois en avaient déja donné l'ordre : mais Agésilas, trouvant toujours quelques prétextes pour en retarder l'exécution, parvint à la différer jusqu'au temps où Agis fut obligé de conduire aux Achéens le secours de troupes que Lacédémone devait leur fournir comme à leurs alliés. Car les Étoliens menaçaient d'entrer, par la Mégaride [1], dans le Péloponnèse; et Aratus, préteur des Achéens, avait déja mis une armée sur pied, pour s'opposer à leur marche. En même temps il avait écrit aux éphores, qui, sur-le-champ, firent partir Agis; ce prince ne demandait pas mieux, étant doublement animé et par son ambition naturelle, et par la bonne volonté de ses soldats. C'étaient pour la plupart des jeunes gens pauvres, qui, n'ayant plus à craindre de se voir poursuivis pour leurs dettes, et espérant qu'au retour de cette expédition ils verraient s'effectuer le partage des terres, se montraient disposés à seconder merveilleusement leur roi : ils faisaient l'admiration des villes qui les voyaient traverser paisiblement, sans aucun dégât, et presque sans bruit, tout le Péloponnèse. Les Grecs se demandaient entre eux, avec étonnement, quelle devait être la discipline des armées de Sparte, lorsqu'elles marchaient sous les ordres d'un Agésilas, d'un Lysandre, ou de l'ancien Léonidas, puisque celle que commandait Agis montrait tant de respect et de crainte pour un chef plus jeune qu'aucun de ses soldats. Il est vrai que ce jeune prince se faisait honneur de sa simplicité et de son amour pour le travail, qu'il n'était ni mieux vêtu ni plus richement armé que le dernier soldat; et cette modestie lui attirait l'admiration et l'amour des peuples : mais le changement qu'il venait de faire dans la constitution de Sparte avait déplu aux riches des autres pays, qui craignaient que l'exemple de cette innovation n'entraînât toutes les villes de la Grèce. Agis ayant joint Aratus près de Corinthe, pendant qu'il délibérait s'il livrerait la bataille, et quelle disposition il donnerait à l'armée; Agis lui montra la plus grande ardeur, et une audace sans emportement et réglée par la raison. Il lui dit qu'il croyait la bataille nécessaire, afin de ne pas laisser la guerre forcer les portes du Péloponnèse. «Mais, ajouta-t-il, je ferai ce qu'Aratus aura décidé : outre qu'il a sur moi la supériorité de l'âge, il est général des Achéens, et je ne suis pas venu pour les commander, mais pour les secourir en partageant leurs dangers.» Baton de Sinope (20) prétend qu'Agis refusa de combattre, quoique Aratus le voulût. Sans doute que cet écrivain n'a pas lu les *Mémoires* d'Aratus, où ce général dit, pour sa justification, que les laboureurs ayant déja recueilli et renfermé tous leurs grains, il avait mieux aimé laisser les ennemis entrer dans le Péloponnèse, que de tout mettre au hasard d'une bataille (21). Aratus ayant pris la résolution de ne pas combattre, congédia ses alliés, après leur avoir donné les éloges qu'ils méritaient.

XVI. Agis se retira, emportant l'estime et l'admiration générales, et rentra dans Sparte, qu'il trouva dans le trouble et le désordre d'une nouvelle révolution. Agésilas, qui était toujours éphore, délivré de la crainte qui le rendait auparavant si bas, ne rougit plus d'aucun crime qui pouvait lui procurer de l'argent. Il ajouta un treizième mois à l'année, quoique la période des temps ne l'exigeât pas, et même contre l'ordre des révolutions célestes, pour faire payer les impôts à raison de treize mois. La crainte du ressentiment de ceux que blessait cette injustice, et la haine générale dont il devint l'objet, le déterminèrent à prendre des satellites, dont il se faisait escorter quand il allait au sénat. Des deux rois, il n'avait pour l'un [1] que du mépris; et l'autre [2], il voulait faire croire que s'il lui conservait quelques égards, c'était moins pour sa dignité qu'à cause de la parenté qui les

[1] Polybe, liv. II, p. 181, dit que les Mégariens s'étaient retirés de l'alliance des Macédoniens pour se joindre aux Achéens, après qu'Aratus se fut emparé de Corinthe, la deuxième année de la cent trente-quatrième olympiade.

[1] Cléombrote. [2] Agis.

unissait. Le bruit qu'il fit répandre qu'il serait continué dans la charge d'éphore l'année suivante ayant fait sentir à ses ennemis tout le danger qui les menaçait, ils se liguèrent promptement ensemble, et ramenèrent publiquement de Tégée Léonidas, pour le remettre sur le trône. Le peuple vit avec plaisir ce nouveau changement, irrité d'avoir été dupe dans le partage des terres qu'on lui avait promis. Agésilas dut la vie à son fils Hippomédon, qui, généralement aimé pour sa valeur, obtint, par ses prières, la liberté d'emmener son père hors de la ville. Des deux rois, Agis se réfugia dans le temple de Minerve Chalciœcos, et Cléombrote dans celui de Neptune. C'était surtout à ce dernier qu'en voulait Léonidas; car, laissant Agis pour le moment, il alla d'abord à Cléombrote, suivi d'une troupe de soldats, et lui reprocha, d'un ton plein de colère, que, sans respect pour sa qualité de beau-père il s'était déclaré contre lui, l'avait privé du trône et chassé de sa patrie.

XVII. Cléombrote, qui n'avait rien à répond re pour sa justification, se tenait assis en silence, et dans une grande perplexité. Chélonis, sa femme, fille de Léonidas, avait auparavant partagé le sort injuste que son père éprouvait; et, se séparant de Cléombrote lorsqu'il usurpait le trône, elle avait consolé Léonidas dans son infortune, et s'était rendue suppliante avec lui; elle l'avait même suivi dans son exil, toujours affligée, et conservant toujours du ressentiment contre Cléombrote : changeant alors avec la fortune, elle alla s'asseoir auprès de son mari dans la posture d'une suppliante, le tenant étroitement serré dans ses bras, et ayant à ses pieds ses deux enfants, l'un à sa gauche et l'autre à sa droite. Tous les spectateurs admiraient la vertu et la tendresse de cette femme; ils ne purent retenir leurs larmes, lorsque, montrant à Léonidas ses habits de deuil et ses cheveux épars: « Mon père, lui dit-elle, ce n'est point ma pitié pour » Cléombrote qui m'a fait prendre ces vêtements » lugubres et ce maintien si triste : c'est toujours » le même deuil que je pris dans vos malheurs et » dans votre exil, et que je n'ai cessé depuis de » porter et d'entretenir en moi. Faut-il que, lorsque » vainqueur de vos ennemis vous régnez paisiblement à Sparte, je sois réduite à vieillir dans » l'infortune? Où puis-je prendre des vêtements » magnifiques et convenables à mon rang, quand je » vois l'époux que vous me donnâtes dans ma jeunesse prêt à périr par vos mains? S'il ne peut » vous toucher, s'il ne peut vous fléchir par les » larmes de sa femme et de ses enfants, il sera » puni des mauvais conseils qu'il a suivis plus » cruellement que vous ne le voudriez vous-même, » puisqu'il verra mourir avant lui une épouse » qu'il chérit avec tant de tendresse. Comment » oserais-je paraître devant les autres femmes de » Sparte, après que mes prières n'auront pu ni » toucher mon mari sur le sort de mon père, ni » intéresser mon père en faveur de mon mari; et » que, comme femme ou comme fille, je n'aurai » éprouvé de ma famille que l'infortune et le mépris? Les motifs spécieux d'excuse que mon mari » eût pu avoir, je les lui ai ravis en me joignant à » vous; et ma conduite a déposé contre la sienne. » Mais vous, aujourd'hui, vous faites son apologie, » en déclarant que la royauté est un bien si grand » et si desirable, que, pour se l'assurer, on peut » avec justice faire périr ses gendres et compter » pour rien ses enfants. »

XVIII. Chélonis, en finissant ces tristes plaintes, appuya son visage sur la tête de Cléombrote, et tourna vers les assistants ses yeux abattus par la douleur et flétris par les larmes. Léonidas, après avoir délibéré avec ses amis, ordonne à Cléombrote de se lever, et de fuir promptement; il conjure sa fille de rester, et de ne pas abandonner un père qui n'avait pu refuser à sa tendresse pour elle la vie de son mari; mais il ne put rien gagner sur elle : dès que son mari fut levé, elle lui remit un de ses enfants, prit l'autre dans ses bras, et après avoir fait sa prière devant l'autel du dieu (22), elle le suivit en exil. Si Cléombrote n'eût eu le cœur corrompu par l'amour d'une fausse gloire, un exil que partageait une femme si vertueuse lui eût paru plus heureux que la royauté.

XIX. Léonidas n'eut pas plus tôt chassé Cléombrote, et déposé les premiers éphores, pour leur en substituer de nouveaux, qu'il tendit des piéges à Agis. Il voulut d'abord lui persuader de sortir du temple où il s'était réfugié, et de venir partager avec lui le trône; il lui promettait le pardon de la part de ses concitoyens, qui savaient qu'Agésilas avait abusé de sa jeunesse et de son amour pour la gloire. Agis, à qui ses intentions étaient suspectes, restant toujours dans son asile, Léonidas renonça à l'espoir de l'attirer dans le piége par ses belles promesses. Amphare̊s, Démocharès et Arcésilas allaient souvent voir le jeune roi et s'entretenir avec lui; quelquefois même ils le menaient du temple aux étuves, et après qu'il s'était baigné, ils le reconduisaient au temple : ils étaient tous trois ses intimes amis. Ampharès avait depuis peu emprunté d'Agésistrate des meubles et des vases précieux; et, pour se dispenser de les rendre, il conçut le dessein de trahir le roi, sa mère et son aïeule. On assure que ce fut lui qui se prêta le plus aux intrigues de Léonidas, et qui irrita contre Agis les éphores, au nombre desquels il était. Ce prince, comme on vient de le dire, se tenait toujours dans le temple, et n'en sortait que pour al-

ler quelquefois aux étuves ; c'est dans un de ces moments qu'ils résolurent de le surprendre hors du temple. Un jour qu'il revenait du bain, ils vont au-devant de lui, le saluent, et marchent à ses côtés, en parlant et badinant avec lui, comme ils avaient coutume de faire avec un jeune prince qui était leur ami. Le chemin qu'ils tenaient avait un détour qui menait à la prison ; quand ils y furent arrivés, Ampharès, en vertu de sa charge, mit la main sur Agis, en lui disant : « Agis, je vous » mène aux éphores, pour y rendre compte de » votre administration politique. » Démocharès, qui était grand et fort, lui jette son manteau autour du cou et l'entraîne, pendant que d'autres, comme ils en étaient convenus, le poussaient par derrière. Il ne se trouva personne dans ce lieu désert pour secourir Agis, et ils le jetèrent dans la prison, où Léonidas arriva sur-le-champ avec une troupe de soldats mercenaires, qu'il plaça en dehors autour de la prison.

XX. Les éphores ne tardèrent pas à s'y rendre ; ils convoquèrent sur-le-champ ceux des sénateurs qui pensaient comme eux ; et qui, prenant les apparences des formes judiciaires, ordonnèrent à Agis de se justifier sur les changements qu'il avait introduits dans le gouvernement. Le jeune prince s'étant mis à rire de leur dissimulation, Ampharès lui déclara qu'il aurait bientôt sujet de pleurer, et qu'il allait être puni de sa témérité. Un autre des éphores, comme s'il eût voulu le favoriser, et lui ouvrir une voie d'éviter la condamnation, lui demanda si, dans tout ce qu'il avait fait, il n'avait pas été forcé par Lysandre et par Agésilas. « Je n'ai été contraint par personne, lui » répondit Agis ; jaloux d'imiter Lycurgue, j'ai » voulu rétablir les institutions de ce législateur. » —Mais, reprit l'éphore, ne vous repentez-vous » pas de ce que vous avez fait? — Quand je devrais » souffrir les plus cruels supplices, répliqua ce » jeune prince, je ne me repentirais jamais d'a» voir conçu la plus belle des entreprises. » Ils le condamnèrent donc à mort et ordonnèrent aux exécuteurs de le conduire dans la chambre de la prison appelée la Décade (25) ; c'est là qu'on étrangle ceux qui ont été condamnés à mort. Démocharès voyant que les exécuteurs n'osaient mettre la main sur lui, et que les soldats mercenaires eux-mêmes refusaient de se prêter à une injustice si contraire aux lois, en portant leurs mains sur la personne du roi ; Démocharès, dis-je, après les avoir menacés et accablés d'injures, traîna lui-même Agis dans la chambre des exécutions. Déja le peuple, instruit qu'on avait arrêté Agis, se portait en tumulte, avec des flambeaux, aux portes de la prison ; sa mère et son aïeule y étaient accourues, demandant à grands cris qu'on accordât au moins au roi de Sparte d'être entendu et jugé par ses concitoyens. Ils hâtèrent donc sa mort, de peur que la foule, venant à augmenter, ne leur enlevât Agis à la faveur de la nuit. Ce prince, en allant au lieu du supplice, vit un des exécuteurs qui, touché de son infortune, versait des larmes. « Mon ami, lui dit Agis, cesse de pleurer ; en souf» frant, au mépris des lois, une mort si injuste, » je suis plus heureux que ceux qui m'y condam» nent. » En disant ces mots, il présenta de lui-même son cou au fatal cordon [1].

XXI. Ampharès sortit aussitôt à la porte de la prison ; et Agésistrate s'étant jetée à ses pieds, comme il avait toujours vécu avec elle dans une étroite liaison, il la releva, en lui disant qu'on n'userait point de violence et qu'on ne se porterait à aucune extrémité contre Agis ; il ajouta qu'elle était libre, si elle le voulait, d'entrer auprès de son fils. Elle demanda qu'on permît à sa mère de l'y suivre ; Ampharès lui répondit que rien ne s'y opposait ; et les ayant fait entrer toutes deux, il ordonna qu'on fermât les portes. Il livra d'abord à l'exécuteur Archidamie, l'aïeule d'Agis, qui, déja très avancée en âge, avait vieilli dans la considération et l'estime de ses concitoyens. Quand elle eut expiré, il fit entrer Agésistrate dans la chambre, où elle vit son fils étendu par terre, et sa mère encore attachée au cordon. Elle aida les exécuteurs à la détacher, et, après l'avoir étendue auprès de son fils, elle l'enveloppa et la couvrit avec soin. Ensuite se jetant sur le corps de son fils, et le baisant avec tendresse : « Mon fils, lui dit-elle, c'est l'excès de ta modes» tie, de ta douceur et de ton humanité, qui a causé » ta perte et la nôtre. » Ampharès, qui de la porte entendait et voyait tout, entra dans la chambre, et dit avec emportement à Agésistrate : « Puisque vous » avez eu les mêmes sentiments que votre fils, vous » subirez le même châtiment. » Agésistrate s'étant levée pour aller au-devant du cordon : « Puisse » du moins, dit-elle, cette injustice être utile à » Sparte ! »

XXII. Quand le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville, et qu'on eut emporté hors de la prison le corps d'Agis avec ceux de sa mère et de son aïeule, la frayeur ne fut pas assez forte pour empêcher les Spartiates de faire éclater toute la douleur que leur causaient ces horribles cruautés, et la haine qu'elles leur inspiraient contre Ampharès et Léonidas. Ils ne craignaient pas de dire hautement que, depuis l'établissement des Doriens

[1] Suivant Pausanias, l. VIII, c. X, Agis mourut dans une expédition qu'il fit contre Mégalopolis, après que Lydiade se fut démis de la tyrannie de cette ville, et qu'il l'eut associée à la ligue des Achéens. Si le récit de cet écrivain était vrai, la cause de sa mort, rapportée par Plutarque, serait bien fausse. Il faut convenir cependant que son opinion est le plus généralement suivie.

dans le Péloponnèse, il ne s'était pas commis encore de crime aussi atroce et aussi impie que ces exécutions. Les ennemis même, qui dans les combats se rencontraient devant les rois de Sparte, ne portaient pas facilement la main sur eux; ils les évitaient plutôt, pénétrés de crainte et de respect pour la dignité de leur caractère. Aussi, dans le grand nombre de batailles livrées par les Lacédémoniens contre les Grecs, Cléombrote fut le seul de leurs rois qui, avant le règne de Philippe, périt à la bataille de Leuctres, d'un coup de javeline[1]. A la vérité, les Messéniens prétendent que Théopompe fut tué par Aristomène; mais les Lacédémoniens soutiennent qu'il fut seulement blessé: les sentiments sont partagés à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Agis est le premier des rois de Sparte que les éphores aient fait mourir, pour avoir formé un projet de changement dans l'état aussi grand en soi que convenable à la dignité de Sparte, et à un âge où les fautes mêmes que l'on commet sont facilement pardonnées. Encore Agis donna-t-il moins de sujet de plainte à ses ennemis qu'à ses amis eux-mêmes, pour avoir laissé vivre Léonidas, et avoir eu dans les autres magistrats une confiance qui trompa le plus vertueux et le plus doux des hommes.

CLÉOMÈNE.

XXIII. Après la mort d'Agis, Léonidas ne sut pas se rendre maître d'Archidamus, frère de ce prince, qui le prévint, et prit la fuite; mais il arracha de la maison d'Agis sa femme Agiatis, avec un enfant dont elle était accouchée depuis peu, et la força d'épouser son fils Cléomène, qui n'était pas encore nubile: mais Léonidas voulait empêcher qu'elle ne fût mariée à un autre; car, outre qu'elle surpassait toutes les femmes de la Grèce par sa beauté, par sa grace et par la sagesse de ses mœurs, elle avait hérité des biens immenses de son père Gylippe. Elle eut beau mettre tout en usage pour n'être pas forcée à ce mariage; ses prières furent inutiles. Obligée de céder, et unie à Cléomène, elle conserva pour Léonidas une haine implacable; mais elle se conduisit avec beaucoup de douceur et de tendresse envers son jeune mari, qui, dès le premier jour de leur union, l'avait aimée éperdument, et qui partageait même le souvenir et l'amitié qu'elle gardait à son premier mari. Aussi demandait-il souvent à sa femme le récit de tout ce qui s'était passé, et donnait-il la plus grande attention à tout ce qu'elle lui racontait des projets utiles qu'Agis avait conçus.

XXIV. Cléomène, né avec de l'ambition et de la grandeur d'ame, n'avait, par caractère, ni moins de tempérance, ni moins de simplicité qu'Agis; mais il lui manquait cette douceur et cette modestie que ce prince avait en quelque sorte portées jusqu'à l'excès. Il se mêlait à ses bonnes qualités naturelles un aiguillon de colère, une ardeur impétueuse qui l'entraînaient vers tout ce qui lui paraissait honnête. Rien ne lui semblait plus beau que de voir ses concitoyens se soumettre volontairement à son autorité; mais il croyait aussi qu'il était beau de forcer leur résistance, et de leur faire embrasser malgré eux ce qui leur était le plus utile. Il était mécontent de voir dans Sparte les citoyens amollis par l'oisiveté et par les plaisirs; le roi, abandonnant tout soin des affaires, se borner à n'être pas troublé dans la jouissance des délices et des voluptés; les intérêts du public entièrement négligés, et chaque particulier attirant à soi tout le profit qu'il pouvait faire. L'exemple d'Agis montrait ce qu'il y avait à craindre à vouloir seulement parler d'exercer les jeunes gens, de les former à la tempérance, à l'égalité, à la patience dans les maux. Cléomène avait eu, dit-on, dans sa première jeunesse, quelque teinture de philosophie, lorsque Sphérus, du Borysthène (24), passa quelque temps à Lacédémone, et mit ses soins à instruire les plus jeunes des Spartiates, et ceux qui étaient déja dans l'adolescence. Sphérus avait été un des disciples les plus distingués de Zénon de Citium. Le caractère mâle qu'il remarqua dans Cléomène lui inspira de l'affection pour ce jeune homme, et il se plut à enflammer encore le desir de gloire qui lui était naturel. On demandait à l'ancien Léonidas ce qu'il pensait du poëte Tyrtée: « Je le crois propre, » répondit-il, à inspirer de l'ardeur aux jeunes » gens. Ses poésies les pénètrent d'un sentiment si » vif d'enthousiasme, que dans les combats ils affrontent sans ménagement les plus grands dangers. » Ainsi la philosophie stoïcienne a cela de dangereux, qu'elle porte à la témérité les ames grandes et généreuses; mais quand elle trouve un caractère doux et modéré, elle y produit tout ce qu'elle a de meilleurs fruits (25).

XXV. Cléomène, en succédant à son père qui venait de mourir, vit tous les Spartiates plongés dans la corruption; les riches, esclaves de l'avarice et de la volupté, sacrifiaient à leurs passions l'intérêt public; le peuple, pressé par la misère, se portait mollement à la guerre, et avait perdu jusqu'à l'ambition de bien élever ses enfants. Le roi lui-même n'en avait que le vain titre; et tout le pouvoir était entre les mains des éphores. Aussi, à peine fut-il sur le trône, qu'il eut la pensée de changer le gou-

[1] La deuxième année de la cent deuxième olympiade, avant J.-C. trois cent soixante-onze. C'est Cléombrote I.

vernement. Il avait un ami, nommé Xénarès, de qui il avait été tendrement aimé; les Lacédémoniens donnent à cette amitié le nom d'inspiration divine (26). Il lui demanda, pour le sonder, comment Agis s'était conduit sur le trône; de quels moyens et de quelles personnes il s'était servi dans la route qu'il avait suivie. Xénarès prit d'abord plaisir à se rappeler tout ce qui s'était passé à cette occasion, et à le lui raconter en détail : mais quand il vit Cléomène se passionner et s'enflammer pour les changements qu'Agis avait voulu faire, et lui en demander souvent le récit, alors il le reprit tout en colère, et traita ses projets de folie; et comme il ne put l'en détourner, il se sépara de lui, et ne voulut plus ni le voir, ni lui parler. Cependant il ne fit connaître à personne le sujet de leur rupture, et se contenta de dire que le roi le savait bien. Cléomène, rebuté par Xénarès, et persuadé que tous les Spartiates étaient dans les mêmes dispositions, résolut d'exécuter seul son projet; et croyant que la guerre lui serait plus favorable que la paix pour opérer un changement dans l'état, il engagea la ville à rompre avec les Achéens, qui lui avaient donné des prétextes de se plaindre.

XXVI. Aratus, qui avait sur ce peuple la plus grande autorité, avait voulu, dès le commencement de son administration, former une ligue commune de tous les peuples du Péloponnèse. C'était l'unique but de ses fréquentes expéditions, et de toute sa conduite politique pendant la paix; il regardait cette ligue comme le seul moyen de n'avoir rien à craindre des ennemis du dehors. Déja les autres peuples s'étaient unis aux Achéens; il ne restait plus que les Lacédémoniens, les Éléens, et la portion de l'Arcadie qui était attachée à Lacédémone. Aratus donc, aussitôt après la mort de Léonidas, attaqua les Arcadiens, et fit surtout le dégât dans les terres de ceux qui confinaient aux Achéens[1], voulant tâter par-là les Lacédémoniens, et méprisant d'ailleurs la jeunesse et l'inexpérience de leur roi. Les éphores envoyèrent ce prince se saisir du temple de Minerve, qui est près de Belbine (27). Ce temple est une entrée de la Laconie, et il faisait alors le sujet d'une contestation entre les Spartiates et les Mégalopolitains. Cléomène s'en rendit maître, et le fortifia. Aratus, sans en porter aucune plainte, décampa dans la nuit, pour aller attaquer les Tégéates et les Orchoméniens; mais les traîtres qui devaient lui livrer ces deux villes ayant été retenus par la crainte, Aratus se retira, persuadé qu'il avait dérobé sa marche aux ennemis. Mais Cléomène lui écrivit le lendemain avec l'air de l'amitié, et lui demanda, d'un ton d'ironie, où il avait mené ses troupes la nuit dernière. Aratus lui répondit qu'ayant su qu'il allait fortifier Belbine, il avait voulu s'y opposer. « Je ne doute pas, lui écrivit » de nouveau Cléomène, de la vérité de ce que vous » me dites; mais si ma question n'est pas indiscrète, » faites-moi le plaisir de me dire pourquoi cette » quantité de flambeaux et d'échelles dont vous étiez » suivi. » Aratus, n'ayant pu s'empêcher de rire de cette plaisanterie, demanda ce que c'était que ce jeune homme. « Si vous voulez entreprendre quel- » que chose contre les Lacédémoniens, lui répon- » dit Démocratès le Spartiate, qui était banni de son » pays, je vous conseille de vous hâter, avant que » les ergots ne soient venus à ce jeune coq. »

XXVII. Peu de temps après, Cléomène étant campé dans l'Arcadie avec un corps peu nombreux de cavalerie et trois cents hommes de pied, les éphores, qui craignaient la guerre, lui envoyèrent l'ordre de se retirer. Il se fut à peine éloigné, qu'Aratus s'étant rendu maître de Caphyes[1], les éphores firent aussitôt porter un ordre contraire à Cléomène, qui s'empara de Méthydrium[2], et courut toute l'Argolide. Les Achéens, qui s'étaient mis en marche avec vingt mille hommes de pied et mille chevaux, commandés par Aristomachus, rencontrèrent, près de Pallantium[3], Cléomène, qui leur présenta la bataille. Mais Aratus, effrayé de son audace, ne permit pas au général de risquer le combat; et il se retira, accablé de reproches par les Achéens, méprisé, bafoué même par les Lacédémoniens, qui n'étaient pas en tout cinq mille hommes. Cléomène, dont cette retraite releva le courage, en prit plus de confiance et de hardiesse auprès de ses concitoyens. Il leur rappela ce mot d'un de leurs anciens rois, qui disait que les Lacédémoniens ne demandaient pas en quel nombre étaient leurs ennemis, mais seulement où ils étaient (28). Depuis, les Éléens ayant été attaqués par les Achéens, Cléomène, qui marchait à leur secours, rencontra, près du mont Lycée[4], les Achéens qui revenaient de leur expédition : il tomba sur eux, et leur causa une telle frayeur, qu'il mit l'armée entière en déroute, leur tua beaucoup de monde, et fit un grand nombre de prisonniers. Le bruit même courut dans la Grèce, qu'Aratus y avait péri; mais ce général, profitant, en homme habile, de cette circonstance et de la défaite même qu'il venait d'essuyer, tomba brusquement sur

[1] Il résulte de ce récit qu'Aratus fut l'agresseur; mais Polybe, dont l'autorité est d'un grand poids dans le récit de ces événements, dont il était presque contemporain, assure au contraire, l. II, p. 184, que Cléomène fit le premier des actes d'hostilité, et que les Achéens ne prirent les armes que pour se défendre.

[1] Dans l'Arcadie, près d'Orchomène du Péloponnèse, qu'il ne faut pas confondre avec l'Orchomène de Béotie.

[2] L'une des villes dont la réunion formait la cité de Mégalopolis.

[3] Ville d'Arcadie, qui tirait son nom de Pallas, bisaïeul d'Évandre; ainsi il faut lire Pallanteum, comme dans Virgile, *Énéid.*, liv. VIII. v. 54.

[4] Montagne d'Arcadie.

Mantinée avant qu'on pût en avoir le moindre soupçon, s'en empara, et y mit garnison.

XXVIII. Les Lacédémoniens, découragés par ce revers [1], ne voulant plus suivre Cléomène à la guerre, il imagina de faire revenir de Messène Archidamus, frère d'Agis, à qui la couronne appartenait dans l'autre branche de la maison royale : il pensait que la puissance des éphores, ainsi contre-balancée par celle des deux rois qui rempliraient le trône, en serait beaucoup plus faible. Mais ceux qui avaient fait périr Agis, informés du dessein de Cléomène, et craignant qu'Archidamus, revenu de son exil, ne vengeât la mort de son frère, allèrent secrètement au-devant de lui ; et ils l'eurent à peine introduit dans la ville, qu'ils le mirent à mort, ou à l'insu de Cléomène, selon Phylarque, ou de son aveu et à l'instigation de ses amis, à qui il sacrifia ce malheureux prince. Il est certain que ce fut sur eux que retomba principalement l'odieux de ce crime, parcequ'ils passèrent pour avoir fait violence à Cléomène (29).

XXIX. Ce prince, toujours occupé du projet de changer le gouvernement, gagna les éphores à prix d'argent, pour faire ordonner une expédition qu'il commanderait lui-même. Il attira plusieurs autres citoyens à son parti, secondé par sa mère Cratésicléa, qui, pour servir son ambition, lui fournissait abondamment tout l'argent dont il avait besoin. On dit même que, malgré son peu d'inclination pour un second mariage, elle épousa, pour l'intérêt de son fils, un Spartiate qui avait le plus de réputation et d'autorité dans la ville [2]. Cléomène, entrant en campagne, s'empara de Leuctres, ville du territoire de Mégalopolis (30) ; et les Achéens, commandés par Aratus, étant venus promptement au secours de la place, il se livra, sous les murs mêmes, un combat, dans lequel une partie de l'armée de Cléomène fut battue. Aratus n'ayant pas voulu permettre aux Achéens de passer un ravin profond, pour continuer la poursuite des ennemis, Lysiadas de Mégalopolis poussa en avant la cavalerie qu'il commandait ; et, en poursuivant les Spartiates, il s'engagea dans un terrain plein de vignes, de fossés et de murs de clôture, d'où ses cavaliers, obligés de se séparer les uns des autres, avaient bien de la peine à se tirer. Cléomène, profitant de ce désordre, détache contre eux les Tarentins et les Crétois ; et Lysiadas, en se défendant avec la plus grande valeur, périt dans cette attaque. Ce premier succès ayant ranimé le courage des Lacédémoniens, ils fondent sur les Achéens en jetant de grands cris, mettent toute leur armée en déroute, et en font un grand carnage. Cléomène accorda une trève aux vaincus pour enlever les morts : mais il ordonna qu'on lui apportât le corps de Lysiadas ; et après lui avoir mis une robe de pourpre et une couronne sur la tête, il le fit conduire jusqu'aux portes de Mégalopolis. C'est ce Lysiadas qui, après avoir déposé volontairement la tyrannie, et rendu la liberté à ses concitoyens, les avait fait entrer dans la ligue des Achéens (31).

XXX. Cléomène, enflé de cette victoire, ne forma plus que de vastes projets : persuadé que s'il pouvait disposer des affaires à son gré et recommencer la guerre contre les Achéens, il en triompherait aisément, il représenta à Mégistonus, le mari de sa mère, qu'il faudrait se délivrer des éphores, remettre en commun tous les héritages, relever par cette égalité la puissance de Sparte, et lui rendre son ancienne prééminence sur tous les peuples de la Grèce. Après l'avoir amené à son sentiment, il gagna encore deux ou trois de ses amis. Dans ce même temps, un des éphores, en dormant la nuit dans le temple de Pasiphaé, eut un songe extraordinaire : il crut voir dans le lieu où les éphores donnaient leurs audiences, que leurs quatre siéges avaient été enlevés, et qu'il n'en restait plus qu'un. Dans la surprise que ce songe lui causait, il entendit une voix qui venait du temple, et qui lui disait que ce changement était avantageux à Lacédémone. L'éphore raconta ce songe à Cléomène, qui d'abord en fut troublé, parcequ'il crut que ce magistrat, soupçonnant son dessein, avait imaginé ce songe pour le sonder. Mais quand il fut convaincu de la sincérité de son récit, il se rassura ; et prenant tous ceux de ses concitoyens qu'il craignait de trouver les plus opposés à son entreprise, il les mena à une expédition contre les villes d'Hérée et d'Alséa [1], qui étaient soumises aux Achéens, et dont il s'empara ; il alla ensuite ravitailler Orchomène, et camper devant Mantinée. Il fatigua tellement les Lacédémoniens par ces longues marches qu'il leur faisait faire de côté et d'autre, qu'ils le prièrent de leur laisser prendre quelque repos en Arcadie : il y consentit, et ramena les soldats mercenaires à Lacédémone. En chemin, il s'ouvrit de son projet à ceux d'entre eux dont l'affection lui était plus connue, et continua sa marche à petits pas, pour n'arriver qu'à l'heure où les éphores seraient à table.

XXXI. Quand il fut près de Sparte, il envoya Euryclidas à la salle où les éphores soupaient, sous prétexte de leur apporter de sa part des nouvelles de l'armée. Théricion, Phébis et deux autres jeunes gens qui avaient été élevés auprès de Cléomène,

[1] On ne voit pas pourquoi les Lacédémoniens pouvaient être abattus de ce léger revers, après la victoire complète qu'ils venaient de remporter sur les Achéens.

[2] Il s'appelait Mégistonus.

[1] Villes d'Arcadie. La dernière est appelée Arée par Pausanias, l. VIII, c. XLIV. C'est vraisemblablement celle que Pline nomme Alée, l. IV, c. VI.

et que les Spartiates appelaient Samothraciens (32), suivaient Euryclidas, avec un petit nombre de soldats. Pendant que celui-ci s'entretenait avec les éphores, les autres entrent précipitamment dans la salle, leurs épées nues à la main, et en frappent ces magistrats. Agésilas fut le premier qui tomba sous leurs coups : on le crut mort; et, profitant de cette erreur, il ramassa ses forces et se traîna peu à peu, sans être aperçu, dans un petit temple consacré à la Peur. Ce temple, qui ordinairement était fermé, se trouva, par hasard, ouvert ce jour-là; Agésilas s'y glissa, et ferma la porte sur lui. Les quatre autres éphores furent tués, et avec eux plus de dix Spartiates de ceux qui étaient accourus à leur secours. On épargna tous les citoyens qui se tinrent tranquilles, et ceux qui voulurent sortir de la ville en eurent la liberté; on fit même grace à Agésilas, qui sortit le lendemain de son asile.

XXXII. Outre ce temple dédié à la Peur, les Lacédémoniens en ont d'autres consacrés à la Mort, au Ris, et aux autres passions semblables. Ils honorent la Peur, non qu'ils la croient nuisible, comme ces génies malfaisants qui sont en horreur; mais parcequ'ils la regardent comme un des liens les plus puissants des sociétés politiques. Aussi, au rapport d'Aristote, lorsque les éphores entrent en charge, ils font publier un ordre aux citoyens de se raser les moustaches et d'obéir aux lois, afin qu'ils n'aient pas à user contre eux de rigueur. Ils ne parlent sans doute des moustaches que pour accoutumer les jeunes gens à obéir à leurs chefs dans les choses les plus indifférentes. Les anciens même attachaient, ce me semble, l'idée de valeur, non à l'exemption de toute crainte, mais au contaire à la crainte du reproche et de l'infamie. Les hommes qui craignent le plus les lois sont les plus intrépides contre les ennemis; et ceux-là redoutent moins la souffrance qui craignent plus le blâme. Aussi un poëte a-t-il dit avec raison :

La crainte fut toujours compagne de la honte (32).

Homère a dit de même :

Seigneur, vous m'inspirez et la honte et la crainte [1].

Et ailleurs :

Ils craignent tous leurs chefs, et marchent en silence [2].

Les personnes que l'on craint sont celles qu'on respecte le plus; et les Lacédémoniens, en consacrant un temple à la Peur près de la salle où mangeaient les éphores, avaient égalé ces magistrats à la dignité des rois.

XXXIII. Le lendemain, Cléomène proscrivit quatre-vingts citoyens, qu'il obligea de sortir de la ville. Il fit enlever les siéges des éphores, et n'en laissa qu'un seul, où il devait s'asseoir lui-même pour donner ses audiences; et ayant convoqué l'assemblée du peuple, il y rendit compte des motifs de sa conduite. « Lycurgue, leur dit-il, avait » uni dans le gouvernement les sénateurs avec les » rois, et pendant long-temps Sparte conserva cette » constitution, sans avoir besoin d'aucune autre » magistrature. Dans la suite, la guerre contre les » Messéniens ayant, par sa durée, empêché les » rois, occupés à de fréquentes expéditions, de » rendre la justice aux citoyens, ils choisirent, » pour les remplacer dans cette fonction impor- » tante, quelques uns de leurs amis qu'ils nommè- » rent éphores, et qui ne furent d'abord que les » ministres des rois (34). Mais insensiblement ces » magistrats attirèrent à eux toute l'autorité, et » s'attribuèrent une juridiction indépendante. Il » existe encore aujourd'hui une preuve de cette » usurpation : c'est que le roi, quand il est mandé » par les éphores, peut désobéir une et deux fois; » ce n'est qu'à la troisième sommation qu'il est » obligé de se rendre auprès d'eux (35). En effet, » Astéropus, qui le premier étendit la puissance » de cette magistrature et lui donna tant d'éclat, » ne fut éphore que plusieurs siècles après leur » établissement. S'ils avaient usé modérément de » leur autorité, il eût mieux valu sans doute les » en laisser jouir. Mais qu'en abusant d'un pouvoir » usurpé, ils aient détruit notre ancienne consti- » tution; qu'ils aient chassé ou fait périr les rois, » et menacé de leur vengeance ceux qui desiraient » de revoir dans Sparte la forme de gouvernement » la plus belle et la plus divine; voilà ce qui n'é- » tait plus supportable. S'il eût été possible d'ex- » terminer, sans effusion de sang, ces pestes depuis » long-temps introduites dans Lacédémone, le » luxe, l'amour de la dépense, les dettes, les usu- » res, et des fléaux plus anciens encore, les ri- » chesses et la pauvreté, je me serais cru le plus » heureux des rois d'avoir pu, comme un sage » médecin, guérir sans douleur les maux de ma » patrie. Mais la nécessité où je me suis vu réduit » de recourir à des remèdes violents a son excuse » dans Lycurgue lui-même, qui n'étant ni roi ni ma- » gistrat, mais un simple particulier qui voulait » agir en roi (36), se rendit en armes sur la place » publique, et causa une telle frayeur à Charilaüs, » que ce roi se réfugia au pied d'un autel. Mais ce » prince, naturellement doux et attaché à sa patrie, » partagea bientôt les sentiments de Lycurgue, et » adopta les changements qu'il proposait dans le » gouvernement. La conduite de Lycurgue atteste » donc qu'il est bien difficile de changer une con- » stitution sans employer la violence et la crainte. » J'ai usé de ces moyens avec autant de modération » qu'il m'a été possible. Je me suis contenté de

[1] Iliad., III, 172. [2] *Ibid.* 431.

» bannir ceux qui s'opposaient au salut de la patrie; » j'ai proposé aux autres de mettre en commun » toutes les terres, de décharger les débiteurs du » poids des créances, de faire le discernement et » le choix des étrangers, afin que les plus honnê» tes d'entre eux, devenus Spartiates, défendent » la ville par les armes, et empêchent que la La» conie, faute de défenseurs, ne soit la proie des » Étoliens et des peuples de l'Illyrie (37). »

XXXIV. Il fut le premier à mettre en commun tout ce qu'il possédait; Mégistonus son beau-père, ensuite chacun de ses amis et tous les autres citoyens, suivirent son exemple. Toutes les terres furent partagées; il donna même une portion à chacun de ceux qu'il avait bannis, en promettant de les rappeler quand la tranquillité serait rétablie. Il compléta le nombre des citoyens par les habitants les plus honnêtes des pays voisins, dont il forma un corps de quatre mille fantassins, qu'il dressa à se servir, pour le combat, de longues piques à deux mains au lieu de javelines, à porter leur bouclier avec une anse, et non attaché à une courroie (38). Il s'appliqua à l'éducation de la jeunesse, qu'il fit instruire dans la véritable discipline de Lacédémone; et il y fut puissamment secondé par Sphérus, qui se trouvait alors dans cette ville. On vit renaître en peu de temps l'ancien ordre des exercices et des repas publics : la plupart des citoyens se plièrent volontairement à cette antique et généreuse discipline de Sparte; les autres, en petit nombre, s'y soumirent par nécessité. Mais, pour ôter l'odieux du nom de monarchie, il associa au trône son frère Euclidas : c'est la seule fois où l'on ait vu à Sparte deux rois de la même maison (39).

XXXV. Cléomène ne doutant pas qu'Aratus et les Achéens n'imaginassent que dans l'état de trouble où le changement qu'il venait de faire avait mis la ville, il n'oserait en sortir ni la laisser flottante dans une si grande agitation, il crut qu'il ne serait pas moins honorable qu'utile à ses affaires de montrer aux ennemis l'ardeur et la bonne volonté de son armée. Il entra donc avec ses troupes sur le territoire de Mégalopolis, y fit un grand dégât, et en remporta un butin considérable. Il surprit quelques comédiens qui venaient de Messène; et, ayant fait dresser un théâtre sur les terres mêmes des ennemis, il proposa pour ces acteurs un prix de quarante mines [1], et passa une journée entière à les voir jouer : non qu'il s'amusât beaucoup de ce spectacle; mais il voulait insulter aux Mégalopolitains, et leur faire voir, par ce mépris affecté, combien il croyait leur être supérieur. Car, d'ailleurs, de toutes les armées des Grecs et de celles des rois, c'était la seule qui n'eût pas à sa suite des mimes, des bateleurs, des ménétriers et des danseuses; le camp des Spartiates n'était souillé par aucune espèce de bouffonnerie, de dissolution et d'assemblées de débauche. Les jeunes gens y employaient la plus grande partie du jour à s'exercer, les vieillards à les instruire; et lorsqu'ils avaient du loisir, ils ne connaissaient d'autres jeux que ces plaisanteries agréables, que ces traits d'une fine raillerie, propres aux Spartiates, et qu'ils étaient dans l'usage de se lancer réciproquement. Nous avons fait voir, dans la *Vie de Lycurgue* [1], toute l'utilité qu'ils en retiraient.

XXXVI. Cléomène était lui-même l'instituteur et le maître de tous ses concitoyens; sa vie simple et frugale, qui n'avait rien de recherché, rien qui le distinguât des moindres particuliers, était comme un exemple public de tempérance, qui lui acquit beaucoup de crédit et de considération dans toute la Grèce : car les Grecs, que leurs affaires appelaient à la cour des autres rois, étaient moins frappés de leurs richesses et de leur faste qu'ils n'étaient révoltés de leur fierté, de leur orgueil, et de la dureté avec laquelle ils traitaient ceux qui venaient leur parler. Mais quand ils allaient à la cour de Cléomène, qui n'avait pas moins qu'eux et le titre et la dignité de roi, ils ne voyaient chez lui ni robes de pourpre, ni meubles recherchés, ni lits magnifiques, ni voitures superbes; ils n'étaient pas arrêtés par une foule d'officiers et de licteurs; ils ne recevaient pas, et souvent avec la plus grande difficulté, par des bulletins (40), les réponses du prince : ils trouvaient Cléomène vêtu d'une robe toute simple, qui venait au-devant d'eux, les saluait avec bonté, les écoutait, leur parlait aussi long-temps qu'ils le desiraient, et toujours d'un ton plein de douceur et d'humanité. Ces manières populaires les charmaient, et leur inspiraient la plus vive affection pour lui; ils disaient que Cléomène seul était un véritable descendant d'Hercule.

XXXVII. Sa table n'était ordinairement que de trois lits, et sa frugalité la rendait véritablement spartiate. Lorsqu'il y recevait des ambassadeurs ou des étrangers, il faisait ajouter deux lits; et alors elle était un peu mieux servie par ses officiers, non en pâtisseries ni en ragoûts recherchés, mais seulement d'une plus grande quantité de viande et de meilleur vin. Il reprit un jour un de ses amis pour n'avoir servi à des étrangers que du brouet noir et du gâteau, comme dans les repas publics. « Quand on traite des étrangers, lui dit» il, ou dans d'autres occasions semblables, il ne » faut pas observer si rigoureusement la discipline

[1] Trente-six mille livres de notre monnaie.

[1] Chap. XXX.

« de Sparte. » Lorsqu'on avait desservi, il faisait apporter une table à trois pieds, sur laquelle étaient un cratère d'airain rempli de vin, deux coupes d'argent qui tenaient chacune deux cotyles (41), et des tasses aussi d'argent, en très petit nombre, pour ceux qui voulaient boire ; car on n'y forçait personne. Il n'y avait point de musique à sa table, et on n'en desirait pas ; Cléomène assaisonnait ses repas des charmes de la conversation, soit par les questions qu'il proposait à ses convives, soit par les récits agréables qu'il faisait lui-même. Dans ses discours, la gravité était tempérée par l'agrément ; et son badinage, toujours plein de graces, n'était jamais souillé par des plaisanteries indécentes. Ces piéges, que la plupart des rois tendent aux hommes, dans les riches présents qu'ils leur font pour les amorcer et les attirer dans leurs filets, lui paraissaient des moyens injustes et grossiers ; mais il ne connaissait rien de plus beau, de plus digne d'un roi, que de les gagner par la douceur et les graces de la conversation : il pensait avec raison que la plus grande différence qu'il y ait entre un ami et un mercenaire, c'est que l'appât de celuici c'est l'intérêt, tandis que l'honnêteté des mœurs et la sagesse des discours sont un attrait pour celui-là.

XXXVIII. Les Mantinéens furent les premiers qui l'appelèrent dans leur ville, et qui, lui en ayant ouvert, la nuit, les portes, chassèrent la garnison achéenne, et remirent Mantinée entre les mains des Spartiates : Cléomène leur rendit leurs lois et leur gouvernement, et partit le jour même pour aller à Tégée. Peu de temps après, il côtoya l'Arcadie, et descendit à Phères dans l'Achaïe, pour livrer bataille aux Achéens, ou pour décrier auprès d'eux Aratus, s'il refusait le combat, et qu'il abandonnât le pays au pillage. Il est vrai qu'Hyperbates commandait alors l'armée ennemie ; mais Aratus avait toute l'autorité. Les Achéens s'étant mis en campagne avec toutes leurs troupes, allèrent camper à Dymes, près d'Hécatombéon [1]. Cléomène marcha contre eux, et plaça son camp entre celui des ennemis et la ville de Dymes, qui tenait pour les Achéens ; ce qui parut une grande faute : mais en provoquant avec audace les Achéens, il les força de combattre, remporta sur eux une grande victoire, et mit en fuite leur armée, qui laissa un grand nombre de morts et de prisonniers. Il marcha sans différer contre Langon [2], en chassa la garnison achéenne, et rendit la ville aux Éléens.

XXXIX. Aratus voyant les Achéens découragés par ces revers, refusa la préture, qu'il avait coutume d'exercer alternativement de deux années l'une ; et, inébranlable dans son refus, malgré les prières et les sollicitations de ses conciteyens, il n'eut pas honte d'abandonner à un autre le commandement de l'armée et le gouvernail de l'état, lorsqu'il était battu de la plus violente tempête. Les Achéens envoyèrent donc des ambassadeurs à Cléomène, qui parut d'abord leur imposer des conditions modérées (42) ; mais ensuite il envoya leur proposer de lui céder le commandement de la Grèce, en leur promettant d'arranger à l'amiable les autres objets de contestation, et de leur rendre sur-le-champ leurs prisonniers et leurs villes. Les Achéens ayant accepté la paix à ces conditions, invitèrent Cléomène à se rendre à Lerne [1], où devait se tenir leur assemblée générale. Cléomène, qui s'était échauffé par une marche précipitée, ayant bu imprudemment de l'eau froide, fut pris d'une hémorragie violente et d'une extinction totale de voix ; ce qui le détermina à renvoyer aux Achéens les plus considérables de leurs prisonniers ; et, remettant l'assemblée à un autre temps, il s'en retourna à Lacédémone.

XL. Ce délai fut très funeste aux affaires de la Grèce, qui aurait pu se relever de son état de faiblesse, et s'affranchir de l'avarice et de l'insolence des Macédoniens ; mais Aratus, soit par crainte et par défiance de Cléomène, soit par jalousie des succès inespérés de ce prince, ne put souffrir, après avoir eu pendant trente-trois ans le commandement de la Grèce, qu'un jeune homme vînt tout-à-coup s'élever sur les débris de sa gloire et de sa puissance, et lui ravir une domination qu'il avait si fort accrue par ses travaux, et si long-temps conservée. Il essaya d'abord de détourner les Achéens de la paix, et n'oublia rien pour en empêcher la conclusion. Quand il vit qu'il n'était pas écouté, et que les Achéens, effrayés par l'audace de Cléomène, trouvaient d'ailleurs juste la demande que faisaient les Lacédémoniens de remettre le Péloponnèse dans son premier état, il eut recours à un moyen qui, déplacé de la part de tout autre Grec, était pour lui le plus honteux, le plus indigne de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors et dans la guerre et dans la paix : il appela Antigonus en Grèce, et remplit le Péloponnèse de Macédoniens, lui qui les en avait chassés dans sa jeunesse, et avait affranchi de leur joug la citadelle de Corinthe ; lui qui, suspect à tous leurs rois, s'était déclaré leur ennemi, surtout d'Antigonus, dont il dit tant de mal dans les Mémoires qu'il a laissés, où il assure qu'il a supporté les travaux les plus pénibles,

[1] Il paraît d'après Polybe, l. II, p. 191, que c'était un petit canton, dont on ne connaît pas exactement la position.

[2] On ne trouve pas de ville de ce nom dans les anciens géographes.

[1] Marais entre Argos et Mycène, fameux par l'hydre qui en prit le nom.

et bravé les plus grands dangers, pour chasser d'Athènes la garnison macédonienne.

XLI. Cependant il appelle ensuite ces mêmes Macédoniens dans sa patrie; il les fait entrer en armes dans ses propres foyers, et jusque dans les appartements des femmes; et cela pour empêcher qu'un descendant d'Hercule, qu'un roi de Sparte, qui voulait ramener sa patrie, dont le gouvernement avait perdu toute son harmonie, à cette sage institution, à cette discipline dorique que les lois de Lycurgue y avaient établie (43), pour empêcher, dis-je, qu'il ne prît le titre de général des Sicyoniens et des Tritéens (44). Il craignait un roi qui mangeait du gros pain et portait un manteau d'une étoffe commune (et, ce qu'Aratus jugeait encore plus terrible, et dont il faisait un crime à Cléomène) un roi qui voulait bannir la richesse et remédier à la pauvreté; et pour n'avoir pas l'air de recevoir les ordres de Cléomène, il se soumettait, lui et tous les Achéens, au diadème, à la robe de pourpre des Macédoniens, et aux volontés de leurs satrapes. Il célébrait des fêtes en l'honneur d'Antigonus, et n'avait pas honte de chanter des hymnes, une couronne de fleurs sur la tête, à la gloire d'un homme dont le corps tombait en pourriture. Au reste, ce que j'en dis ici n'a pas pour but d'accuser Aratus, qui en tant d'occasions s'est montré si grand, si digne de la Grèce; je veux seulement déplorer la faiblesse de la nature humaine, qui, dans les ames même les plus élevées, et que la nature a le plus faites pour le bien, ne peut produire une vertu exempte de tout reproche.

XLII. Les Achéens s'étant de nouveau rendus à Argos, où toute la ligue achéenne devait se rassembler, et Cléomène y étant venu de Tégée, on conçut les plus grandes espérances de la paix. Mais Aratus, qui était déja d'accord avec Antigonus des principaux articles de leur traité, et qui craignait que Cléomène, ou par persuasion ou par force, n'entraînât le peuple à renverser tout ce qu'il avait fait, lui fit proposer d'entrer seul dans Argos, après avoir reçu trois cents ôtages pour sa sûreté; ou, s'il l'aimait mieux, de s'approcher, avec son armée, du gymnase appelé Cyllabarium [1], où l'on traiterait avec lui. Cléomène se récria contre l'injustice de cette proposition; c'était, disait-il, avant l'assemblée, et non lorsqu'il était aux portes de la ville, qu'on devait lui montrer cette défiance, et rompre la négociation. Il écrivit aux Achéens une lettre qui ne contenait guère que des accusations contre Aratus. Celui-ci, de son côté, n'épargna pas Cléomène dans le discours qu'il fit au peuple, et l'accabla d'injures.

[1] Plutarque appelle ailleurs ce gymnase Cylarabis et Cyllarabis. Ce dernier est son vrai nom.

XLIII. Cléomène décampa promptement, et envoya en même temps un héraut aux Achéens, non à Argos, mais à Égium [1], comme l'écrit Aratus, déclarer la guerre aux Achéens, dans le dessein de les surprendre avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs. Cette déclaration de guerre excita de grands troubles parmi les Achéens: plusieurs villes songèrent à se séparer de la ligue; le peuple, parcequ'il espérait le partage des terres et l'abolition des dettes; les principaux citoyens, parcequ'ils supportaient avec peine la domination d'Aratus, et que quelques uns étaient indignés qu'il eût appelé les Macédoniens dans le Péloponnèse. Cléomène, dont ces divisions augmentèrent la confiance, entra en armes dans l'Achaïe, prit d'emblée la ville de Pallène [2], d'où il chassa la garnison des Achéens, et s'empara ensuite de Phénée et de Pentélie [3]. Les Achéens, craignant une trahison qui se tramait à Corinthe et à Sicyone, envoyèrent d'Argos un corps de cavalerie et d'infanterie étrangère, pour garder ces deux villes; et ils se rendirent eux-mêmes à Argos, pour y célébrer les jeux néméens. Cléomène espérant, avec raison, que s'il attaquait brusquement et sans être attendu une ville remplie d'un peuple nombreux qui n'était occupé que de spectacles, il y jetterait le plus grand effroi, s'approcha la nuit d'Argos avec son armée, et se saisit d'un quartier nommé Aspis, qui dominait sur le théâtre. La prise de ce poste, fort d'assiette et d'un accès difficile, frappa tous les habitants d'une telle terreur, qu'aucun d'eux ne songea même à se défendre: ils reçurent garnison, donnèrent à Cléomène vingt ôtages, et promirent d'être des alliés fidèles des Lacédémoniens, et de marcher sous les ordres de leur roi.

XLIV. Un succès si brillant accrut beaucoup à Sparte la réputation et la puissance de Cléomène. Les anciens rois, malgré les plus grands efforts, n'avaient pu attacher solidement Argos à leur alliance. Pyrrhus, un des plus grands capitaines de son temps, l'avait prise d'assaut; mais il n'avait pu la conserver, et il y avait péri avec une grande partie de son armée. Pouvait-on donc refuser son admiration à l'activité et à la prudence de Cléomène? Aussi ceux même qui s'étaient d'abord moqués de sa prétention à imiter Solon et Lycurgue par l'abolition des dettes et l'égalité des héritages, ne doutèrent plus alors que ce retour de courage dans les Spartiates ne fût uniquement son ouvrage. Ils étaient auparavant si faibles, si peu capables de se défendre eux-mêmes, que les Étoliens, dans une

[1] Ville d'Achaïe, au nord du Péloponnèse, près du golfe de Corinthe, à l'ouest de Sicyone.

[2] Entre Sicyone et Égium; mais un peu plus au nord, à trois lieues du golfe.

[3] Phénée, ville d'Arcadie. On ne trouve point Pentelie dans les géographes.

course qu'ils firent en Laconie, enlevèrent cinquante mille esclaves ; ce qui fit dire à un vieux Spartiate que les ennemis leur avaient rendu un grand service, en déchargeant la Laconie d'un si grand poids. Et peu de temps après ils avaient à peine commencé à reprendre les usages de leurs pères, à se remettre sur les traces de leur ancienne discipline, qu'aussitôt, comme si Lycurgue eût été au milieu d'eux, et qu'il les eût gouvernés encore, ils s'étaient montrés pleins de valeur et de soumission à leurs chefs : ils avaient reconquis à Lacédémone sa prééminence sur la Grèce, et recouvré tout le Péloponnèse.

XLV. La prise d'Argos entraîna la soumission de Cléones et de Phliunte [1]. Aratus, occupé alors de rechercher à Corinthe ceux qui favorisaient le parti des Lacédémoniens, fut dans le plus grand trouble quand il apprit la reddition de ces deux villes; voyant d'ailleurs que celle de Corinthe penchait pour Cléomène, et voulait se retirer de la ligue des Achéens, il appela les citoyens à un conseil. Pendant qu'ils s'y rendaient, il se glissa, sans être aperçu, jusqu'à une des portes de la ville ; et, montant sur un cheval qu'on lui avait préparé, il s'enfuit à Sicyone. A la nouvelle de cette fuite, ce fut, parmi les Corinthiens, un combat à qui arriverait le premier à Argos pour en informer Cléomène. Aratus assure que leurs chevaux en crevèrent. Cléomène se plaignit de ce que, pouvant arrêter Aratus, ils l'avaient laissé échapper. Celui-ci cependant dit que Mégistonus lui fut envoyé par Cléomène, pour le prier de lui remettre entre les mains la citadelle de Corinthe, où les Achéens avaient une garnison, en lui promettant, s'il voulait la livrer, une somme considérable. Aratus lui répondit qu'il ne maîtrisait pas les affaires, et qu'il en était lui-même maîtrisé. Voilà du moins ce qu'Aratus a écrit.

XLVI. Cléomène étant parti d'Argos, fit entrer dans l'alliance de Sparte les Tréséniens, les villes d'Épidaure et d'Hermione, et se rendit ensuite à Corinthe, dont il assiégea la citadelle, occupée par les Achéens, qui refusèrent de la lui livrer. Il manda les amis et les gens d'affaires d'Aratus, et leur ordonna d'avoir soin de sa maison, de ses biens, et de les lui conserver. Il lui dépêcha encore Tritimalle [2] le Messénien, pour lui proposer de faire garder la citadelle par une garnison composée d'Achéens et de Lacédémoniens, et lui offrit en particulier une pension double de celle que lui faisait le roi Ptolémée [3]. Aratus se refusa à cette proposition; il envoya son fils à Antigonus avec les ôtages, et conseilla aux Achéens de décréter que la citadelle serait remise entre les mains de ce prince. Cléomène s'étant alors jeté sur les terres des Sicyoniens, y fit le dégât, et saisit tous les biens d'Aratus, qui lui avaient été adjugés par un décret des Corinthiens. Antigonus ayant traversé, à la tête d'une nombreuse armée, le mont Gérania [1], Cléomène pensa qu'au lieu de fortifier l'isthme, il valait mieux fermer par des tranchées et des murailles les passages des monts Oniens (45), et fatiguer les Macédoniens par des combats de poste, plutôt que de risquer une bataille contre une phalange très aguerrie. Ce plan de campagne mit Antigonus dans le plus grand embarras; il n'avait pas une provision de vivres suffisante; et forcer les passages n'était pas une entreprise facile, tant que Cléomène les défendait. Il tenta néanmoins une nuit de se glisser furtivement dans l'isthme par le port de Léchée [2]; mais il fut repoussé, et perdit quelques soldats. Cet avantage redoubla la confiance de Cléomène; et ses troupes, enflées de leur victoire, se mirent à souper. Antigonus, désespéré de n'avoir nécessairement à choisir qu'entre des partis également difficiles, pensait à se retirer vers le promontoire d'Hérée (46), et à conduire de là son armée, par mer, à Sicyone; mais cette entreprise demandait beaucoup de temps et de grands préparatifs.

XLVII. Sur le soir, des amis d'Aratus vinrent d'Argos inviter Antigonus à se rendre dans cette ville, dont les habitants s'étaient révoltés contre Cléomène. C'était Aristote qui avait provoqué cette rebellion; et il n'avait pas eu de peine à soulever le peuple, déja mécontent que Cléomène n'eût pas effectué l'abolition des dettes, qu'il leur avait fait espérer. Aratus ayant pris avec lui quinze cents soldats de l'armée d'Antigonus, s'embarqua pour Épidaure; mais Aristote n'attendit pas ce renfort, et, avec les seuls habitants d'Argos, il assiégea la garnison qui occupait la citadelle: Timoxène vint de Sicyone à son secours, avec un corps d'Achéens. Cléomène, qui en reçut la nouvelle vers la seconde veille de la nuit, manda Mégistonus, et lui ordonna, d'un ton de colère, d'aller sur-le-champ à Argos pour secourir la garnison : c'était lui surtout qui s'était rendu garant auprès de Cléomène de la fidélité des Argiens, et qui l'avait empêché de chasser de la ville ceux qui lui étaient suspects. Il fit donc partir Mégistonus avec deux mille soldats; et lui-même, observant toujours Antigonus, rassurait les Corinthiens, et leur faisait entendre que ce qui se passait à Argos n'était qu'un léger mouvement, causé par un petit nombre de mécontents. Cependant Mégistonus, qui était entré dans Argos,

[1] Cléones, ville de l'Argolide, sur le chemin d'Argos à Corinthe. Phliunte était dans la partie de l'Achaïe connue sous le nom de Sicyonie, entre Sycione et Cléones.

[2] Dans la *Vie d'Aratus*, il est nommé Tripylus.

[3] C'est Ptolémée Évergète.

[1] Montagne entre Mégare et Corinthe.

[2] Un des deux ports de Corinthe.

y fut tué en combattant; et la garnison, qui soutenait avec peine les efforts des assiégeants, envoyait de fréquents messages à Cléomène pour lui demander du secours. Ce prince, craignant alors que si les ennemis, devenus maîtres d'Argos, lui fermaient les passages, ils n'allassent ravager impunément la Laconie, et mettre le siége devant Sparte, qu'ils trouveraient sans défenseurs, partit de Corinthe avec toute son armée. Cette ville lui fut aussitôt enlevée par Antigonus, qui y mit une bonne garnison.

XLVIII. Cléomène, arrivé au pied des murailles d'Argos, après avoir rassemblé ses troupes qui s'étaient écartées dans leur marche, entreprit d'escalader la ville; il fit rompre les voûtes qui soutenaient l'Arpis, et, pénétrant par-là dans Argos, il se réunit aux soldats de la garnison, qui se défendaient encore contre les Achéens. S'étant saisi ensuite, par le moyen des échelles, de quelques autres quartiers, il fit balayer, par ses archers crétois, toutes les rues, où les ennemis n'osaient plus se montrer. Mais lorsqu'il vit Antigonus descendre des hauteurs voisines à la tête de son infanterie, et ses gens de cheval se jeter en foule dans la ville, il désespéra de la conserver; et, ramassant toutes ses troupes, il descendit le long de la muraille, et fit sa retraite, sans éprouver aucun échec[1]. Ainsi, après avoir soumis rapidement presque tout le Péloponnèse, il perdit en aussi peu de temps toutes ses conquêtes; des alliés qui servaient sous ses ordres, les uns l'abandonnèrent sur-le-champ, les autres eurent bientôt livré leurs places à Antigonus.

XLIX. Après cette issue fâcheuse de son expédition, Cléomène ramenait son armée à Lacédémone, lorsque le soir il reçut à Tégée des courriers qui lui apportèrent une nouvelle dont il ne fut pas moins affligé que de ses disgraces militaires. Ils lui apprirent la mort de sa femme Agiatis, pour laquelle il avait tant d'estime et d'amour, que, dans le cours même de ses plus grands succès, il ne pouvait s'empêcher de faire à Sparte de fréquents voyages, pour le seul plaisir de la voir. Il fut aussi touché, aussi accablé de cette perte, que pouvait l'être un jeune homme qui se voyait enlever une femme si belle et si sage, et qu'il aimait si tendrement. Cependant il ne déshonora point sa grandeur d'ame, et le deuil n'abattit point son courage. Sa voix, son maintien, son visage, n'en furent point changés. Il donna ses ordres aux officiers, et pourvut à la sûreté des Tégéates. Il arriva le lendemain à Lacédémone à la pointe du jour, et après avoir donné quelque temps dans sa maison, au milieu de sa mère et de ses enfants, à une douleur si légitime, il s'occupa, sans retard, des affaires publiques.

L. Ptolémée, roi d'Égypte, qui lui avait promis du secours, lui ayant fait demander pour otages sa mère et ses enfants, Cléomène fut long-temps sans oser le dire à sa mère: toutes les fois qu'il entrait chez elle, et qu'il ouvrait la bouche pour lui en parler, la honte lui imposait silence. Sa mère soupçonna que son fils avait quelque chose à lui dire qu'il craignait de lui découvrir, et elle s'en informa de ses meilleurs amis. Enfin Cléomène ayant osé lui en faire l'aveu: « Voilà donc, lui dit » sa mère en éclatant de rire, voilà ce grand secret » que tu as été si souvent sur le point de me déclarer, et que tu n'as jamais osé prononcer? Qu'attends-tu donc pour me jeter dans un vaisseau, » et m'envoyer partout où tu croiras que ce corps » pourra être utile à Sparte, avant que la vieillesse » vienne le consumer dans l'inaction? » Quand tout fut prêt pour le départ des ôtages, ils se rendirent par terre au port de Ténare, escortés par toute l'armée. Cratésicléa, au moment de s'embarquer, fit entrer son fils, seul, avec elle, dans le temple de Neptune; et là, après l'avoir embrassé tendrement, comme elle le vit fortement ému et attendri: « Allons, lui dit-elle, roi de Lacédémone, reprenons courage; et qu'au sortir de ce » temple personne ne nous voie verser des larmes, ni rien faire qui soit indigne de Sparte. » C'est la seule chose qui soit en notre pouvoir; » les événements dépendent de Dieu[1]. » En finissant ces mots, elle reprit un air tranquille, monta sur le vaisseau avec son petit-fils qu'elle tenait par la main, et commanda au pilote de mettre promptement à la voile. Dès son arrivée en Égypte, elle sut que Ptolémée avait envoyé des ambassadeurs à Antigonus; et en même temps elle apprit que Cléomène, sollicité par les Achéens de conclure la paix, craignait, à cause d'elle, de terminer la guerre sans l'aveu de Ptolémée. Elle lui écrivit de faire tout ce qu'il croirait honorable et utile à Sparte, et de ne pas toujours craindre Ptolémée, par la considération d'une vieille femme et d'un enfant. Tels étaient, dans l'adversité, les sentiments de cette reine.

LI. Cependant Antigonus, après s'être emparé de Tégée, avait livré au pillage Orchomène et Mantinée. Cléomène, resserré dans la Laconie, affranchit tous les Ilotes qui purent fournir la somme de cinq mines[2]; il en fit cinq cents talents[3], et, armant à la macédoine deux mille de ces Ilotes,

[1] Le récit de Polybe, liv. II, c. CXCIII, n'est pas tout-à-fait conforme à celui de Plutarque.

[1] Nous avons déja eu plus d'une occasion de remarquer que cet orgueil impie, qui attribuait à la volonté de l'homme toutes ses vertus, était commun à tous les païens.

[2] Quatre cent cinquante livres.

[3] Deux millions cinq cent mille francs.

pour les opposer aux leucaspides[1] d'Antigonus, il conçut le projet d'une grande entreprise à laquelle personne ne s'attendait. Mégalopolis n'était alors, par elle-même, ni moins considérable, ni moins puissante que Lacédémone; elle avait le secours des Achéens ainsi que d'Antigonus, qui, toujours campé sur les flancs de la ville, paraissait avoir été appelé par les Achéens, principalement à la sollicitation de ceux de Mégalopolis. Cléomène s'étant mis en tête d'enlever cette place (car il n'est point de terme qui convienne mieux à la rapidité d'une expédition si inattendue), fait prendre à ses troupes des vivres pour cinq jours, et les mène à Sellasie, comme s'il eût eu l'intention d'aller ravager l'Argolide; mais tout-à-coup, descendant vers Mégalopolis, et faisant souper ses troupes près de Rétium[2], il tire droit à la ville par le chemin d'Héliconte[3]. Quand il en est à peu de distance, il détache Pantéas avec deux compagnies de Lacédémoniens, et lui ordonne de se saisir d'une partie du mur qui était entre deux tours, et qu'il connaissait pour l'endroit de la ville le plus mal gardé; il le suit lui-même au petit pas avec le reste de l'armée. Pantéas, ayant trouvé sans défense, non seulement cette portion de la muraille, mais encore une étendue beaucoup plus considérable, en saisit une partie et s'y établit; il se met à détruire l'autre partie, et tue tous les gardes qui tombent sous sa main. Cléomène arriva bientôt avec ses troupes; et il était déja dans la ville avant que les Mégalopolitains sussent qu'elle était attaquée. Lorsque le bruit s'en fut répandu dans la ville, une partie des habitants, ayant ramassé ce qu'ils avaient de plus précieux, prirent précipitamment la fuite; les autres, s'étant rassemblés en armes, allèrent charger l'ennemi, et firent quelque résistance: mais s'ils ne purent le repousser, ils donnèrent du moins à ceux qui avaient pris la fuite le temps de se retirer en sûreté. Il ne resta pas plus de mille personnes dans la ville; tous les autres se réfugièrent à Messène avec leurs femmes et leurs enfants. Le plus grand nombre des auxiliaires et de ceux qui avaient combattu contre les Lacédémoniens s'échappèrent, et l'on ne fit que très peu de prisonniers; entre autres Lysandridas et Théoridas, deux des plus nobles et des plus puissants personnages de Mégalopolis.

LII. Ils furent conduits sur-le-champ à Cléomène; et d'aussi loin que Lysandridas l'aperçut: « Roi de » Lacédémone, lui cria-t-il, il ne tient qu'à vous » de signaler cette journée par une action plus » glorieuse et plus digne d'un roi que celle que » vous venez de faire. » Cléomène, qui se douta de ce qu'il allait lui demander: « Que voulez-vous » dire, Lysandridas? lui répondit-il. Vous ne me » conseillerez sûrement pas de vous rendre Mégalopolis? — C'est précisément le conseil que je » vous donnerai, reprit Lysandridas. Je veux vous » engager à ne pas détruire une si grande ville, » mais à la remplir d'amis et d'alliés fidèles, à rendre aux Mégalopolitains leur patrie, et à devenir » le sauveur d'un peuple si nombreux. — Il est » difficile, répliqua Cléomène après un moment » de silence, de compter sur cette fidélité; mais à » Sparte, la gloire doit toujours l'emporter sur » l'intérêt. » Aussitôt il les renvoie tous deux à Messène, accompagnés d'un héraut, pour offrir aux Mégalopolitains de leur rendre la ville, à condition qu'ils renonceraient à la ligue achéenne, pour être les amis et les alliés de Lacédémone. Mais Philopémen ne souffrit pas que ses concitoyens acceptassent des conditions en apparence si douces, si pleines d'humanité, à la charge de renoncer à l'alliance des Achéens: il accusa Cléomène de vouloir moins leur rendre la ville que soumettre les habitants, et il chassa de Messène Lysandridas et Théoridas. C'est ce Philopémen qui fut dans la suite le chef de la ligue achéenne, et qui s'acquit tant de gloire parmi les Grecs, comme je l'ai dit dans sa Vie[1].

LIII. Cléomène, qui jusque là avait épargné et conservé la ville avec tant de soin que personne n'y avait causé le moindre dommage, fut si irrité du refus des Mégalopolitains, que, dans le premier mouvement de sa colère, il livra la ville au pillage, fit transporter à Sparte les statues et les tableaux, et, après avoir rasé les quartiers les plus considérables et les mieux fortifiés, il reprit le chemin de Lacédémone: il craignait qu'Antigonus et les Achéens ne vinssent l'attaquer; mais ils ne firent aucun mouvement, et restèrent à Égium, où ils tenaient conseil. Aratus étant monté à la tribune, s'y tint long-temps sans parler, fondant en larmes, et le visage couvert de son manteau. Toute l'assemblée, surprise de le voir en cet état, lui en ayant demandé le sujet: « Mégalopolis, leur dit- » il, vient d'être ruinée par Cléomène. » Les Achéens, consternés d'un malheur si grand et si subit, rompirent l'assemblée. Antigonus voulut aller d'abord au secours de la ville; mais n'ayant pu rassembler assez tôt ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il leur envoya l'ordre de n'en point sortir, et s'en retourna à Argos avec un petit nombre de soldats.

LIV. Une seconde entreprise de Cléomène, dont l'audace parut tenir de l'emportement et de la fu-

[1] Ceux qui portaient des boucliers blancs.
[2] Vraisemblablement Rhœtium, petite ville obscure.
[3] Vraisemblablement aussi, Hélissunte, ville du même genre.

[1] Voyez l'éloge que Polybe fait de la générosité des Mégalopolitains en cette occasion, et le jugement qu'il porte de la cruauté de Cléomène, l. II de son *Histoire*.

reur, fut, au jugement de Polybe [1], l'effet de la plus sage prévoyance. Sachant, dit cet historien, que les Macédoniens étaient dispersés dans leurs quartiers d'hiver en différentes villes, qu'Antigonus hivernait à Argos avec ses amis et peu de soldats étrangers, il se jeta sur le territoire de cette ville, dans la pensée, ou qu'Antigonus, excité par la honte, viendrait l'attaquer et serait sûrement vaincu; ou que, s'il n'osait pas se mesurer avec lui, il se déshonorerait auprès des Argiens. C'est en effet ce qui arriva. Les Argiens, indignés de voir leur pays ravagé par Cléomène, qui faisait un butin immense, se portaient en foule à la porte du roi, et lui demandaient à grands cris ou d'aller combattre, ou de remettre le commandement à des chefs plus courageux. Mais Antigonus, en sage capitaine, persuadé qu'il est plus honteux de s'exposer témérairement et de compromettre la sûreté de ses troupes, que d'être décrié par des étrangers, demeura ferme dans sa première résolution, et ne sortit point de la ville. Cléomène fit avancer son armée jusqu'au pied des murailles; et, après avoir pillé et ravagé impunément tout le pays, il se retira.

LV. Peu de jours après, sur l'avis qu'il reçut qu'Antigonus s'avançait vers Tégée pour se jeter ensuite dans la Laconie, il rassemble promptement ses troupes, et, prenant un autre chemin qui déroba sa marche aux ennemis, il parut, dès le point du jour, aux portes d'Argos, et fit le dégât dans toute la campagne, non en sciant le blé avec des faucilles ou des épées, comme on fait ordinairement, mais en l'abattant avec de longues perches en forme d'épées recourbées; en sorte que ses soldats, en paraissant jouer dans leur marche, détruisaient sans peine tous les blés. Lorsqu'ils furent près du gymnase appelé Cyllarabis, ils voulurent y mettre le feu; mais Cléomène les en empêcha, en leur disant que ce qu'il avait fait à Mégalopolis avait été la suite de son emportement, et n'était pas une action louable. Antigonus, après être d'abord retourné à Argos, alla ensuite occuper les hauteurs et les défilés, qu'il garnit de troupes. Cléomène, feignant de n'en tenir aucun compte et de le mépriser, lui envoya demander par des hérauts les clefs du temple de Junon, parceque, disait-il, il voulait, avant de s'en retourner, faire un sacrifice à la déesse. Après s'être ainsi moqué d'Antigonus, et avoir sacrifié à Junon au bas du temple qu'il trouva fermé, il mena son armée à Phliunte [2]. De là, il alla chasser la garnison d'Ologonte [3], et passa le long d'Orchomène. Tant de succès relevèrent la confiance et le courage de ses concitoyens, et donnèrent aux ennemis eux-mêmes la plus haute idée de son talent pour commander, et de sa capacité pour conduire les plus grandes affaires. Avoir soutenu avec les forces d'une seule ville une guerre assez longue contre la puissance des Macédoniens et contre tous les peuples du Péloponnèse, aidés de toutes les richesses d'un roi, sans que jamais la Laconie eût été exposée à la moindre insulte, tandis qu'il ravageait les terres des ennemis et leur enlevait les villes les plus considérables, ce n'était pas l'ouvrage d'une habileté et d'une magnanimité communes.

LVI. Celui qui le premier a dit que l'argent était le nerf des affaires parlait surtout, ce me semble, de la guerre. L'orateur Démade, voyant les Athéniens ordonner l'armement d'une flotte sans avoir l'argent nécessaire, leur dit qu'avant de s'embarquer il fallait pétrir (47). Avant que la guerre du Péloponnèse fût déclarée, les alliés demandaient à l'ancien Archidamus de régler la contribution que chacun d'eux aurait à fournir. « La guerre, leur dit-il, ne se fait pas à prix fixe. » Dans les combats d'escrime, les athlètes qui se sont long-temps exercés finissent par terrasser et vaincre ceux qui n'ont que de l'adresse et de l'agilité. De même Antigonus, à qui les fonds nécessaires pour soutenir la guerre ne manquaient jamais, parvint enfin à fatiguer, à surmonter Cléomène, qui ne pouvait donner qu'avec peine une solde modique à ses mercenaires, et fournir à l'entretien de ses troupes. Car d'ailleurs les circonstances favorisaient Cléomène; les affaires survenues à Antigonus le rappelaient chez lui. Les Barbares profitaient de son absence pour courir et piller la Macédoine; les Illyriens surtout y étaient descendus de leurs provinces supérieures avec une armée nombreuse, et y faisaient un tel dégât, que les Macédoniens écrivirent à Antigonus de revenir dans ses états.

LVII. Si leurs lettres lui eussent été remises un peu avant le combat, il aurait laissé là les Achéens, et serait retourné promptement en Macédoine; mais la fortune, qui se plaît à faire dépendre d'un seul instant la décision des affaires les plus importantes, montra, dans cette occasion, quels sont le poids et l'influence du temps. La bataille de Sellasie (48), qui fit perdre à Cléomène son armée et sa ville, était à peine donnée, qu'on vit arriver les courriers qui rappelaient Antigonus en Macédoine; c'est là ce qui rendit plus déplorable l'infortune de Cléomène. S'il eût différé seulement de deux jours la bataille, et qu'en amusant Antigonus il eût su éviter d'en venir aux mains avec lui, il n'aurait pas eu besoin de combattre, et, les Macédoniens une fois éloignés, il aurait fait accepter aux Achéens toutes les conditions qu'il au-

[1] Polybe, l. II.
[2] Ville du Péloponnèse, entre Sicyone et Cléones.
[3] Petite ville d'Arcadie.

rait voulu ; mais le défaut d'argent ne lui laissant plus de ressource que dans les armes, il fut forcé, dit Polybe, de risquer la bataille contre trente mille hommes, n'en ayant lui-même que vingt mille. Ce n'est pas que, dans une situation si périlleuse, il n'eût montré une capacité admirable ; ses Spartiates y firent paraître le plus grand courage, et il n'eut rien à reprocher aux troupes étrangères qu'il avait à sa solde : sa défaite ne vint que de la supériorité de l'armure ennemie et du poids de la phalange macédonienne.

LVIII. Il est vrai que, suivant Phylarque, la trahison fut la principale cause du désastre de Cléomène. Antigonus avait donné l'ordre aux Illyriens et aux Acarnaniens qui servaient dans son armée d'étendre secrètement leurs bataillons, pour envelopper une des ailes de Cléomène, que commandait son frère Euclidas, pendant que lui-même rangerait le reste de ses troupes en bataille. Cléomène, qui de la hauteur où il était placé observait tout avec soin, ne voyant nulle part les armes des Illyriens et des Acarnaniens, craignit qu'Antigonus ne les fît servir à quelque stratagème. Il fit donc appeler Damotélès, qui était chargé de veiller aux embûches que l'ennemi pourrait dresser, et lui donna l'ordre de tout examiner, et de voir, en faisant le tour de l'armée, en quel état étaient ses derrières. Damotélès, déja corrompu, dit-on, par l'argent d'Antigonus, lui répondit qu'il fût tranquille sur les derrières de l'armée, que tout y allait bien, et qu'il ne songeât qu'à pousser vigoureusement ceux qu'il avait devant lui. Cléomène, d'après cette assurance, marcha contre Antigonus, et, secondé par l'ardeur impétueuse de ses Spartiates, il repoussa la phalange macédonienne jusqu'à la distance de cinq stades [1], en la pressant toujours avec la plus grande vigueur. Mais tout-à-coup il aperçut à l'autre aile son frère Euclidas enveloppé par les troupes qu'on avait mises en embuscade ; et voyant le danger où était cette aile, il s'écria : « Tu es perdu, ô mon frère, tu es perdu ! mais tu » meurs au moins en homme de cœur : ta mort » sera le plus bel exemple à proposer à nos jeunes » Spartiates, et le plus digne sujet des chants de » nos femmes (49). » Euclidas et l'aile qu'il commandait furent taillés en pièces ; et ceux qui les avaient défaits revinrent sur Cléomène, qui, voyant ses soldats effrayés et hors d'état de faire aucune résistance, se sauva par la fuite. Il périt, en cette occasion, la plus grande partie des troupes étrangères ; et de six mille Lacédémoniens, il n'en échappa que deux cents.

LIX. Cléomène ne fut pas plus tôt arrivé à Sparte, qu'il conseilla à ceux de ses concitoyens qui vinrent à sa rencontre, de se soumettre à Antigonus. « Pour moi, ajouta-il, si ma vie ou ma » mort peuvent être utiles à Sparte, je suis égale- » ment disposé à vivre et à mourir. » Comme il vit les femmes courir au-devant de ceux qui revenaient avec lui, prendre leurs armes et leur apporter du vin, il se retira dans sa maison. Une jeune captive, de condition libre, qu'il avait prise à Mégalopolis, et qui le servait depuis la mort de sa femme, étant venue à l'ordinaire pour lui rendre les services dont il avait besoin au retour d'un combat, il ne voulait ni boire, ni s'asseoir, quoiqu'il fût las et altéré : mais, sans quitter les armes, il s'appuya d'une main sur une colonne, la tête sur le coude ; et après s'être reposé quelques instants, repassant en lui-même les divers partis qu'il avait à prendre, il sortit brusquement avec ses amis, et se rendit au port de Gythium [1] ; là, s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'on lui tenait tout prêts, il mit promptement à la voile.

LX. Antigonus s'étant rendu, en arrivant, maître de Sparte, en traita les habitants avec humanité : loin d'outrager et d'avilir la dignité de la ville, il lui conserva ses lois et son gouvernement, fit des sacrifices aux dieux, et en partit le troisième jour : il avait appris que la Macédoine éprouvait tous les maux de la guerre, et que les Barbares mettaient le pays à feu et à sang. D'ailleurs il était déja attaqué d'une maladie grave, qui se termina par une phthisie générale et une entière dissolution du sang. Cependant il ne se laissa pas dominer par la violence du mal, il conserva assez de force pour livrer dans son royaume de nouveaux combats, et mourir glorieusement au sein de la victoire, après avoir défait et taillé en pièces les Barbares. Phylarque ajoute, avec assez de vraisemblance, que, dans la chaleur du combat, il fit de si grands efforts de voix, que ses poumons crevèrent. On disait aussi dans les écoles (50) qu'après sa victoire, en criant avec force, dans les transports de sa joie : « O la belle journée ! » il lui prit une hémorragie, suivie d'une fièvre violente qui l'emporta. Voilà ce que j'avais à dire d'Antigonus.

LXI. Cléomène, étant parti de Cythère [2], relâcha dans l'île d'Égialée [3] ; de là il se disposait à passer à Cyrène [4], lorsqu'un de ses amis, nommé Thérycion, qui dans les combats avait montré le plus grand courage, et dont les discours respiraient la fierté, le prenant à part : « Roi de Sparte, lui dit-

[1] Environ un quart de lieue.

[1] Petite ville au sud de la Laconie, près de l'embouchure de l'Eurotas, qui servait de port à Sparte.

[2] Au-dessous du promontoire de Malée.

[3] Ile située entre le Péloponnèse et l'île de Crète. Son vrai nom est Égilie.

[4] En Afrique.

» il, nous avons fui tous deux la mort la plus honorable, celle qui nous était offerte sur le champ » de bataille. Cependant nous avions toujours dit » que jamais Antigonus ne triompherait du roi des » Spartiates qu'après l'avoir vu périr. Mais il nous » reste une autre mort, qui, après celle que nous » avons refusée, est la seconde en gloire et en » vertu. Quel but raisonnable peut avoir notre » navigation? Pourquoi fuir la mort qui est si près » de nous, et aller en chercher une plus éloignée? » S'il n'est pas honteux, pour des rois de la race » d'Hercule, d'être soumis à des descendants de » Philippe et d'Alexandre, épargnons-nous les » dangers d'une longue navigation, et allons nous » rendre à Antigonus, qui doit être aussi supérieur » à Ptolémée que les Macédoniens le sont aux peu- » ples d'Égypte. Si nous rougissons d'être com- » mandés par ceux qui nous ont vaincus les armes » à la main, y aura-t-il moins de honte à se donner » pour maître un roi qui n'a remporté sur nous » aucune victoire? et, pouvant n'être au-dessous » que d'un seul prince, voudrons-nous paraître » inférieurs à deux, à Antigonus que nous fuyons, » et à Ptolémée dont nous serons les vils flatteurs? » Dirons-nous que nous allons en Égypte à cause » de votre mère que le roi y tient en ôtage? As- » surément ce sera pour elle un spectacle bien » beau et bien digne d'envie, que de montrer, aux » femmes de Ptolémée, son fils, de roi qu'il était, » devenu fugitif et prisonnier. Pendant que nous » sommes encore maîtres de nos épées, et que la » Laconie est sous nos yeux, affranchissons-nous » du pouvoir de la fortune, et justifions-nous au- » près de ceux qui ont péri à Sellasie pour la dé- » fense de Sparte, plutôt que d'aller vivre en » Égypte dans une lâche inaction, et d'y ap- » prendre quel satrape Antigonus aura laissé à » Lacédémone pour y commander à sa place. »

LXII. Quand Thérycion eut fini de parler, Cléomène prenant la parole : « Es-tu donc assez lâche, » lui dit-il, pour regarder comme un effort de » courage l'action la plus facile à faire, et qui est » au pouvoir de tous les hommes, celle de mou- » rir? Tu veux te rendre coupable d'une fuite plus » honteuse que la première; et tu te crois un » homme de cœur! Souvent des guerriers meil- » leurs que nous ont cédé à leurs ennemis, ou » trompés par la fortune, ou accablés par le » nombre; mais celui qui succombe aux travaux » et aux fatigues, à la louange ou à la censure, » celui-là est vaincu par sa propre mollesse. La » mort que l'on choisit doit être, non la suite » d'une action, mais une action même; et c'est » une honte que de vivre ou de mourir pour soi. » C'est pourtant cette honte que tu nous conseilles, » quand tu nous excites à nous délivrer de notre » infortune présente, sans nous proposer d'ailleurs » rien d'honnête ni d'utile. Pour moi, je pense au » contraire que nous ne devons ni l'un ni l'autre » abandonner l'espérance de rendre encore quel- » ques services à notre patrie. Quand nous aurons » perdu tout espoir, il nous sera facile de mourir » comme nous voudrons. »

LXIII. Thérycion ne répliqua point : dès qu'il trouva le moment de quitter Cléomène, il s'écarta le long du rivage, et se donna la mort. Cléomène, étant parti de ce même rivage, alla débarquer en Afrique, et fut conduit à Alexandrie par les officiers du roi. La première fois qu'il parut devant Ptolémée, ce prince lui fit un accueil assez honnête, mais sans aucune distinction. Quand ensuite il eut connu, dans ses entretiens avec lui, son bon sens, et cette simplicité lacédémonienne assaisonnée de grace et de noblesse; qu'il le vit soutenir constamment la dignité de sa naissance, sans jamais rien faire qui pût la déshonorer, et sans plier sous les coups de l'adversité; alors il prit en lui plus de confiance qu'en ses courtisans mêmes, qui ne lui parlaient que pour le flatter et pour lui complaire. Pénétré de honte et de repentir, il se reprocha d'avoir négligé un homme de ce mérite, et en l'abandonnant à Antigonus, d'avoir augmenté la puissance et la gloire de ce prince. Il le combla donc d'honneurs et de caresses; il l'encouragea, et lui promit de le renvoyer en Grèce avec des vaisseaux et de l'argent, et de le rétablir sur le trône de Sparte. Il lui assigna même une pension annuelle de vingt-quatre talents[1], sur laquelle Cléomène ne prit pour lui et pour ses amis qu'un entretien simple et modeste; et il employa le reste aux besoins de ceux qui se retiraient de Grèce en Égypte.

LXIV. Mais le vieux Ptolémée [2] étant mort avant qu'il eût accompli la promesse qu'il avait faite à Cléomène de le renvoyer en Grèce, et la cour étant tombée, après sa mort, dans la dissolution, l'intempérance et la domination des femmes, les intérêts de Cléomène furent aussi négligés que toutes les autres affaires. Le nouveau roi[3] était tellement corrompu par l'amour des femmes et du vin, que, dans ses moments mêmes de sobriété et de raison, il passait son temps à célébrer des fêtes, à courir dans son palais pour rassembler ses gens au son du tambour, tandis qu'il abandonnait les affaires les plus importantes à sa maîtresse Agathocléе, à la mère de cette courtisane, et au ministre infame de ses plaisirs, nommé Énanthès. Cependant, à son avénement au trône, il avait paru vouloir se servir de Cléomène : comme il craignait Magas son frère, à qui la faveur de sa mère donnait un

[1] Douze cent mille livres.

[2] Ptolémée-Évergète I.

[3] Ptolémée-Philopator.

grand crédit auprès des gens de guerre, il approcha Cléomène de sa personne, et l'admit aux conseils secrets qu'il tenait pour chercher les moyens de faire périr Magas. Tous ses courtisans l'excitaient à s'en défaire. Cléomène seul fut d'un avis contraire, et ne craignit pas de dire qu'il faudrait, s'il était possible, donner au roi plusieurs frères, pour la sûreté de sa personne et pour partager avec lui l'administration des affaires. Sosibius, celui des amis de Ptolémée qui avait le plus de crédit, fit observer que tant que Magas serait en vie, on ne pouvait compter sur les soldats mercenaires. « Soyez tranquille à cet égard, répliqua » Cléomène; il y a, dans ces troupes étrangères, » plus de trois mille Péloponnésiens qui me sont » dévoués, et qui, au premier signal que je leur » donnerai, viendront en armes recevoir mes or- » dres (51). » Cette réponse donna d'abord une grande idée de la puissance de Cléomène et de son attachement pour le roi : mais dans la suite la faiblesse de Ptolémée ayant augmenté sa méfiance, et, comme il est ordinaire aux esprits faibles, le parti de tout craindre et de tout suspecter lui paraissant le plus sûr, cette même parole, en faisant connaître le crédit de Cléomène sur les soldats étrangers, le rendit redoutable aux courtisans; plusieurs même d'entre eux disaient que c'était un lion dans un troupeau de brebis. Il est vrai que ses manières lui en donnaient l'air, au milieu de ces officiers du roi qu'il regardait d'un visage ferme, observant avec soin tout ce qu'ils faisaient.

LXV. Il s'était enfin lassé de demander des vaisseaux et des troupes, lorsqu'il apprit qu'Antigonus était mort, que les Achéens avaient sur les bras la guerre des Étoliens, et que tout le Péloponnèse était dans le trouble et dans la discorde. Voyant alors que l'état des affaires exigeait sa présence et le rappelait en Grèce, il demanda qu'on le laissât partir seul avec ses amis : mais il ne fut écouté de personne; il ne put même obtenir une audience du roi, qui passait sa vie avec des femmes, dans les jeux et dans la débauche. Sosibius, qui gouvernait et dirigeait seul toutes les affaires, sentait bien que retenir Cléomène malgré lui, ce serait le rendre dangereux et intraitable; et qu'en le renvoyant on avait tout à craindre de son audace, de son ambition, et de la connaissance qu'il avait prise en Égypte des maladies du gouvernement. Tous les présents qu'on pouvait lui faire ne l'adoucissaient pas; et comme le bœuf Apis, malgré la pâture la plus abondante et la plus recherchée, conserve toujours le desir d'aller courir et bondir dans les prairies, d'y suivre ses inclinations naturelles, et montre le déplaisir qu'il a d'être toujours sous la main du prêtre à qui la garde en est confiée (52), ainsi Cléomène ne pouvait se plaire à la vie molle qu'il était obligé de mener; et, comme Achille, dans Homère[1],

Il languissait, toujours plongé dans la douleur:
Cependant il brûlait d'exercer son courage,
Et de porter partout la mort et le carnage.

LXVI. Telle était la situation de Cléomène en Égypte, lorsque Nicagoras de Messène vint à Alexandrie. Cet homme qui haïssait Cléomène (53), conservait avec lui les dehors de l'amitié. Il lui avait vendu autrefois une maison de campagne fort belle, que le défaut d'argent ou de loisir, ou peut-être les embarras de la guerre, avaient empêché Cléomène de lui payer. Ce prince, en se promenant sur le quai qui bordait le port, vit débarquer Nicagoras; il alla le saluer avec amitié, et lui demanda quelles étaient les affaires qui l'amenaient en Égypte. Nicagoras lui ayant donné des témoignages d'affection, lui dit qu'il amenait au roi de très beaux chevaux de bataille. « J'aimerais » mieux, lui répondit Cléomène en riant, que tu » lui eusses amené des chanteuses et des baladins; » car voilà ce qui seul intéresse aujourd'hui le » roi. » Nicagoras ne fit dans le moment que sourire à ce propos : quelques jours après, il le fit souvenir de la maison de campagne qu'il lui avait vendue, et le pria de lui en compter le prix tout de suite, l'assurant qu'il ne l'aurait pas importuné de cette demande, s'il n'avait fait une perte considérable sur sa cargaison. Cléomène lui ayant répondu qu'il ne lui restait rien sur la pension que le roi lui donnait, Nicagoras, mécontent de ce refus, alla rapporter à Sosibius la raillerie de Cléomène. Sosibius écouta ce rapport avec plaisir; et, pour avoir un sujet plus grave d'irriter le roi, il persuada à Nicagoras de laisser, en partant, une lettre dans laquelle il accuserait Cléomène d'avoir formé le dessein d'aller, avec les vaisseaux et les troupes que le roi lui donnerait, s'emparer de Syrène. Nicagoras écrivit la lettre, et s'embarqua. Quatre jours après, Sosibius remit la lettre au roi comme s'il venait de la recevoir; et il irrita tellement ce jeune prince, qu'il donna sur-le-champ l'ordre d'enfermer Cléomène dans une maison spacieuse, où sa pension lui serait toujours payée, mais d'où on lui ôterait tout moyen de s'échapper.

LXVII. Un traitement si inattendu affligea Cléomène; mais l'aventure qu'il eut ensuite lui fit envisager un avenir plus affligeant encore. Ptolémée, fils de Chryserme, un des amis du roi, avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt pour Cléomène, et il s'était établi entre eux une familiarité et une franchise réciproque. Cléomène l'ayant fait prier de venir le voir, il y alla, lui parla avec douceur, tâcha de lui ôter les soupçons qu'il pouvait avoir,

[1] Iliade, I, 491.

et de justifier la conduite du roi. En sortant d'auprès de lui, il ne s'aperçut pas que Cléomène l'avait suivi par-derrière jusqu'à la porte ; là, il reprit fortement les sentinelles de ce qu'elles gardaient si négligemment une bête féroce qu'il serait si difficile de rattraper, si elle venait à s'échapper. Cléomène, qui l'avait entendu, se retira promptement, avant que Ptolémée pût le voir, et raconta à ses amis ce que ce courtisan avait dit. Renonçant aux espérances qu'ils avaient conservées jusqu'alors, ils voulurent, dans le premier transport de leur colère, venger l'injustice et l'outrage que leur faisait Ptolémée, et mourir en vrais Spartiates, sans attendre qu'on les immolât, après les avoir engraissés comme des victimes. Rien, disaient-ils, ne serait plus honteux pour Cléomène, après avoir refusé tout accommodement avec Antigonus, prince guerrier et plein d'activité, que d'attendre dans l'inaction qu'un roi bateleur trouvât le loisir de quitter son tambourin et d'interrompre ses danses, pour prononcer son arrêt de mort.

LXVIII. Ils s'arrêtèrent à ce parti ; et Ptolémée étant allé par hasard à Canope[1], ils firent courir le bruit dans Alexandrie que le roi devait les mettre en liberté ; ensuite, d'après l'usage où sont les rois d'Égypte quand ils veulent élargir un prisonnier, de lui envoyer la veille un souper et des présents, les amis de Cléomène préparèrent en dehors un grand festin qu'ils lui envoyèrent, en trompant ses gardes, à qui ils firent croire que c'était de la part du roi. Cléomène offrit un sacrifice, distribua aux gardes une grande partie des viandes qu'on lui avait envoyées ; et, se mettant à table, la tête couronnée de fleurs, il fit bonne chère avec ses amis. Il fut obligé, dit-on, de prévenir l'heure convenue pour l'exécution du projet, parcequ'il sut qu'un domestique qui était du secret était sorti pour aller voir une femme qu'il aimait. Il craignit d'être découvert ; et voyant, sur le midi, ses gardes plongés dans le vin et dans le sommeil, il se revêtit de sa cotte d'armes, dont il avait décousu la manche droite, et sortit, l'épée nue à la main, avec ses amis, tous équipés de même, au nombre de treize. Hippotas, l'un d'eux, quoique boiteux, marcha d'abord assez vite ; mais ensuite s'apercevant que ses compagnons ralentissaient leur pas pour l'attendre, il leur dit de le tuer, afin de ne pas manquer leur entreprise pour un homme que sa faiblesse leur rendait inutile. Par bonheur, ils virent passer à cheval, près de la maison, un homme de la ville : ils prirent le cheval, et l'ayant donné à Hippotas, ils coururent dans les rues d'Alexandrie, appelant le peuple à la liberté. Mais toute la force des Alexandrins se borna à louer, à admirer l'audace de Cléomène, et pas un n'eut le courage de lui donner le moindre secours. Trois des amis de Cléomène ayant rencontré Ptolémée, fils de Chryserme, qui sortait du palais, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Un autre Ptolémée, qui était préposé à la garde de la ville, marchait contre eux, monté sur un char ; ils vont droit à lui, écartent ses domestiques et ses gardes, et, le précipitant à bas de son char, ils le tuent sur la place. Ils marchent de là vers la citadelle, dans le dessein de briser les portes de la prison, et de prendre avec eux les prisonniers qui y étaient enfermés en grand nombre. Mais les geôliers les avaient prévenus, et les portes étaient si bien fermées, que Cléomène, forcé d'abandonner cette entreprise, erra de tous côtés dans la ville, sans que personne vînt se joindre à lui ; tout le monde fuyait à sa rencontre, saisi de frayeur.

LXIX. Cléomène, perdant toute espérance, dit à ses amis : « Il ne faut pas s'étonner que des femmes commandent à des hommes qui fuient ainsi la liberté. » Il les exhorta tous à mourir avec un courage digne de leurs exploits. Hippotas obtint par ses prières qu'un des plus jeunes de la troupe le tuerait le premier ; les autres se tuèrent eux-mêmes sans effort et sans crainte, à l'exception de Pantéas, celui qui était entré le premier dans Mégalopolis : c'était un jeune homme d'une grande beauté, et le plus heureusement né pour la discipline des Spartiates ; le roi, qui avait eu pour lui l'amitié la plus tendre, lui avait dit que lorsqu'il le verrait tomber mort lui et tous les autres, il se tuât le dernier. Quand Pantéas les vit tous étendus par terre, il les visita l'un après l'autre, et les sonda avec la pointe de son épée, pour s'assurer s'il n'y en avait pas quelqu'un qui fût encore en vie. Lorsqu'il piqua Cléomène au talon, il aperçut un mouvement de contraction sur son visage ; alors il le baisa, s'assit auprès de lui, et, après l'avoir vu expirer, il l'embrassa et se tua sur son corps.

LXX. Ainsi périt Cléomène[1], après avoir occupé seize ans le trône de Sparte, et s'y être montré aussi grand que nous venons de le peindre. Lorsque la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, tout le courage, toute la fermeté de sa mère Cratésicléa ne purent la soutenir contre un si grand malheur ; elle prit dans ses bras les enfants de Cléomène, et les arrosa de ses larmes, en déplorant son infortune. L'aîné de ces enfants, s'étant dégagé de ses bras, monta sur le toit, sans que personne s'en doutât, et se précipita la tête la première. Il fut tout meurtri de sa chute ; mais il

[1] Ville à l'embouchure la plus occidentale du Nil, qui portait son nom.

[1] La première année de la cent quarantième olympiade, à la trente-troisième année de son âge. Il avait passé trois ans en Égypte.

n'en mourut pas : on l'emporta malgré ses cris, furieux de ce qu'on l'empêchait de mourir. Ptolémée, ayant appris tout ce qui venait de se passer, ordonna qu'on mît en croix le corps de Cléomène, enfermé dans un sac de cuir (54); qu'on fit mourir ses enfants, sa mère, et toutes les femmes qu'elle avait auprès d'elle. De ce nombre était l'épouse de Pantéas, femme d'une beauté et d'une taille admirables. Il n'y avait pas long-temps qu'elle avait épousé Pantéas; et ils étaient dans les premiers feux de leur tendresse, lorsqu'ils eurent une destinée si funeste. Elle avait voulu s'embarquer avec son mari lorsqu'il partit de Lacédémone; ses parents s'y opposèrent, et ayant employé la violence pour l'enfermer, ils la gardaient avec soin : mais, quelques jours après, elle parvint à se procurer un cheval avec un peu d'argent, et, s'échappant la nuit, elle courut à toute bride vers le port de Ténare, monta sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Égypte, et se rendit auprès de son mari, où elle supporta avec beaucoup de douceur et même de gaieté toutes les peines de l'exil dans une terre étrangère. Quand les soldats menèrent Cratésicléa au supplice, elle la soutint, et, l'aidant à porter sa robe, elle encourageait cette reine, qui d'ailleurs d'elle-même n'avait aucune frayeur de la mort, et demandait seulement qu'on la fit mourir avant ses petits-fils : mais lorsqu'elle fut arrivée au lieu de l'exécution, on égorgea d'abord ses enfants à ses yeux; on la fit mourir ensuite, sans que, dans un malheur si affreux, il lui échappât d'autre parole que celle-ci : « O mes enfants, où » étiez-vous venus! »

LXXI. La femme de Pantéas, qui était grande et forte, s'étant ceinte de sa robe, prit soin, sans rien dire et sans donner aucun signe de trouble, d'envelopper, avec ce qu'elle avait de linge, le corps de chacune de ces femmes à mesure qu'elles étaient exécutées. Enfin, elle ajusta elle-même sa robe, la baissa jusqu'à ses pieds, et ne souffrit pas qu'aucun autre que l'exécuteur l'approchât ou la vît. Elle mourut en héroïne, sans avoir besoin, après sa mort, que personne la couvrît ou l'enveloppât : tant elle sut conserver, jusque dans la mort même, la pudeur de son ame, et environner son corps de ce voile de décence qui l'avait défendue toute sa vie! Ainsi, dans cette tragédie sanglante, où les femmes, à leurs derniers moments, disputèrent de courage avec les hommes, Lacédémone fit voir, d'une manière éclatante, qu'il n'est pas au pouvoir de la fortune d'outrager la vertu.

LXXII. Peu de jours après l'exécution, ceux qui gardaient sur la croix le corps de Cléomène virent autour de sa tête un serpent énorme, qui lui couvrait le visage et empêchait qu'aucun oiseau de proie ne pût en approcher (55). Ce prodige frappa le roi d'une crainte superstitieuse, et fut pour les femmes une occasion de faire des sacrifices, afin d'expier la mort de Cléomène, qu'elles regardèrent comme un prince chéri des dieux et supérieur à la nature humaine. Le peuple d'Alexandrie courut en foule sur le lieu, et invoqua Cléomène comme un héros issu du sang des dieux. Enfin, des gens plus instruits firent cesser la superstition, en leur apprenant que comme les corps des bœufs, quand ils sont en putréfaction, engendrent des abeilles, ceux des chevaux produisent des guêpes, et ceux des ânes, des escarbots; de même du corps des hommes, quand la liqueur qui forme la moelle des os s'épaissit et se fige, il en naît des serpents (56); et c'est d'après l'expérience qu'en avaient faite les anciens, que, de tous les animaux, ils ont approprié le serpent aux héros.

NOTES

SUR LA VIE D'AGIS ET DE CLÉOMÈNE.

(1) Plutarque a développé cette vérité dans ses *Œuvres Morales*.

(2) Il parle à Sossius Sénécion, à qui il a dédié ces *Vies*, et plusieurs de ses *Traités de Morale*. *Voyez* ce que nous avons dit de lui au commencement de la *Vie de Thésée*.

(3) C'est le nom de l'une des deux branches de la même famille qui régnaient conjointement à Sparte.

(4) On ne trouve point de ville de ce nom dans les anciens géographes. Cellarius croit qu'il faut lire Mandurium.

(5) Cette famille des Agides prit son nom d'Agis, successeur d'Eurysthène; il est le seul de cette branche royale qui ait porté ce nom, tandis que celle des Eurityonides a eu au moins trois et peut-être quatre Agis.

(6) *Voyez* dans la *Vie de Lysandre*, ch. XXXVI, la cause de la retraite de Pausanias à Tégée, et de sa condamnation par les éphores. Il y resta jusqu'à sa mort.

(7) La manière dont Lycurgue fit ce partage des terres, le plus hardi de tous ses établissements, a été rapportée dans sa *Vie*, ch. X.

(8) Le texte donne à cette loi le nom de Rhètre; c'est ainsi que Lycurgue appela ces institutions, qu'il voulait faire passer pour des oracles qui lui avaient été dictés par Apollon lui-même.

(9) Tout le monde sait les fortunes immenses que faisaient ces favoris des rois; mais elles furent surpassées encore par les richesses incroyables qu'accumulèrent à Rome les affranchis, même dans les derniers temps de la république, et plus encore sous les premiers empereurs.

(10) Pallène, ville d'Arcadie, aux confins de la Laconie. — Taygète est une montagne de la Laconie, qui fut entr'ouverte par ce terrible tremblement de terre dans lequel Sparte manqua d'être détruite, et qui arriva la quatrième année du règne d'Archidamus, quatre cent soixante-dix ans avant J.-C. — Malée n'est qu'un promontoire au sud de la Laconie. — Sellasie, près de la rivière d'Enus, était à l'orient d'été, par rapport à Lacédémone.

(11) Il paraît étonnant que le nombre des personnes qui se réunissaient à une même table, ayant été de quinze environ au temps de Lycurgue, comme le disent Plutarque dans la *Vie* de ce législateur, ch. XV, et Porphyre au

quatrième livre de l'*Abstinence des viandes*, ch. IV, on le porte ici au nombre de deux cents, ou même de quatre cents, et que ce soit le nombre des tables qui se trouve réduit à quinze. Il est sensible qu'il y a ici une altération dans le texte. Peut-être Plutarque a-t-il écrit : *Départis en trois cents tables, qui seraient de quinze convives chacune.*

(12) On trouve dans plusieurs auteurs grecs un oracle d'Apollon de Delphes, en un vers hexamètre, dont le sens est :

Sparte se détruira par l'amour des richesses.

(13) Ce nom, composé de deux mots grecs, signifie *qui parle à tout le monde*. D'après Pausanias, liv. III, chapitre XXVI, on pourrait croire que c'est Ino. — Thalames était au fond de la Laconie, sur le golfe Messénique.

(14) Phylarque vivait du temps de Ptolémée Évergète I et de son successeur Philopator, et par conséquent du temps d'Agis et de Cléomène. Il avait écrit l'*Histoire de la Grèce* en vingt-huit livres, depuis l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse, jusqu'à la mort de Ptolémée Évergète. Il fut auteur de plusieurs ouvrages de mythologie. On ignore sa patrie.

(15) Terpandre et Thalétas, ou Thalès (il ne faut pas confondre ce dernier avec le philosophe de ce nom), étaient deux poëtes musiciens très célèbres, dont l'un, bien antérieur à Lycurgue, fut l'auteur du premier établissement de musique à Sparte; l'autre, attiré dans cette ville par Lycurgue, y fit le second établissement de musique.

(16) Il est nommé Émérépès dans les *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

(17) Timothée avait porté le nombre des cordes de la lyre jusqu'à douze. Sparte fit contre lui un décret très sévère.

(18) Il faut avouer qu'il y a bien peu de rapport du signe à la chose qu'on lui faisait représenter; et que, par ce moyen, on avait toujours quelque prétexte pour chasser les rois.

(19) Ce temple de Minerve était tout d'airain, comme son nom l'indique; il existait encore du temps de Pausanias. *Voyez* cet auteur, liv. X, ch. V.

(20) Baton avait écrit l'*Histoire de Perse*. Il était de Sinope; on ne sait pas précisément en quel temps il a vécu.

(21) Toute la récolte étant faite, le dégât que les Étoliens feraient dans le pays ne pouvait pas être considérable; et c'est par ce motif qu'Aratus ne voulait pas risquer une bataille qui aurait pu tout perdre. *Voy.* les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, *Histoire*, t. XIV, p. 82 et 83 : on y a inséré des observations bien contraires au récit de Plutarque.

(22) Il y a dans le texte, l'autel de la déesse : mais c'est sûrement une faute de copiste; car Plutarque a dit que Cléombrote s'était réfugié dans le temple de Neptune.

(23) Plusieurs savants croient qu'il faut lire Céade, nom connu de la prison de Sparte. M. Dacier pense que ce pouvaient être deux chambres différentes d'une même prison; il convient cependant que le mot Décade ne se trouve point ailleurs.

(24) Ce philosophe, né dans le Bosphore, vivait du temps de Ptolémée Évergète et de son successeur. Il fut disciple de Zénon, le fondateur de la secte stoïque; et, après lui, de Cléanthe. Diogène-Laërce, liv. VII, *Segm.* 177, nous a conservé la liste nombreuse de ses ouvrages. — Le Borysthène est aujourd'hui le Niéper, qui se jette dans la mer Noire.

(25) Quoique les philosophes stoïciens eussent donné des interprétations forcées de la plupart des maximes de leur fondateur, et qu'ils en eussent outré les principes, on ne peut disconvenir que cette philosophie ne fût propre à inspirer un grand détachement des biens que le commun des hommes poursuit avec passion.

(26) Nous avons eu déja plusieurs fois occasion de remarquer qu'à Sparte l'attachement des hommes faits pour des jeunes gens avait pour fondement l'estime que leur inspiraient leurs dispositions à la vertu, et le desir de développer, de faire fructifier en eux ces germes précieux.

(27) D'autres écrivent Blémine, Bélamine, etc.; elle avait fait partie de l'Arcadie, à qui elle avait été enlevée par les Lacédémoniens. *Voy.* Pausanias, liv. VIII, c. XXXV.

(28) Ce mot, dans les *Apophthegmes des Lacédémoniens*, est attribué à Agis l'ancien, fils d'Archidamus.

(29) Plutarque a dit plus haut qu'Archidamus s'était enfui de Sparte du vivant de Léonidas, père de Cléomène; mais Polybe, auteur presque contemporain, et qui pouvait avoir appris tout le détail de cette guerre par Lycortas son père, qui fut souvent employé dans les affaires des Achéens avec les Romains; Polybe, dis-je, liv. V, p. 533 et 534, et liv. VIII, p. 711, parle de la fuite d'Archidamus à Sparte, comme étant arrivée sous le règne de Cléomène, et dit formellement que ce frère d'Agis fut mis à mort par l'ordre du roi de Sparte.

(30) Cette ville de Leuctres ne doit pas être confondue avec celle que la victoire d'Épaminondas a rendue si célèbre : celle-ci était en Béotie, et l'autre dans la Laconie, sur le golfe Messénique. Polybe, liv. II, p. 191, appelle ce lieu Laodicies.

(31) Lysiadas avait déposé la tyrannie, avant que la crainte d'Aratus eût forcé les autres tyrans à s'en dépouiller. Polybe, qui le nomme Lydiade, raconte ce fait, liv. II de son *Histoire*, page 182; et Pausanias, liv. VIII, c. XXVII, dit que Lysiadas ne mourut que quelques années après, au temps de la prise de Mégalopolis par Cléomène.

(32) Le mot *Samothraciens* a été suspect au savant Paulmier; il pense qu'il faut lire *Pythiens*. Mais comment du mot *Pythiens* aurait-on fait celui de *Samothraciens?* Cette correction ne nous paraît pas fondée.

(33) Cette maxime d'un poëte n'est pas exactement vraie : il est des choses qu'on craint sans en avoir de la honte, comme les maux de la vie, les événements fâcheux, etc.; mais on doit craindre tout ce qui fait honte.

(34) Cléomène parle ici pour l'intérêt de sa cause : car les éphores n'étaient pas, à beaucoup près, de simples ministres des rois; leur établissement eut un autre motif que celui qu'il suppose; et si Lycurgue augmenta leur pouvoir, ce fut pour faire pencher le gouvernement vers l'oligarchie.

(35) Ce pouvoir de désobéir aux éphores jusqu'à deux fois marquait une supériorité de rang et de dignité dans les rois, qui était la suite de leur caractère; mais la nécessité de se rendre à la troisième sommation était une preuve incontestable que les éphores avaient sur les rois une autorité réelle, à laquelle ceux-ci ne pouvaient se soustraire.

(36) M. Dacier a traduit, *qui cherchait à se faire roi*; et il dit que Cléomène a ajouté cette particularité, démentie par l'histoire, pour trouver plus de ressemblance entre Lycurgue et lui, et diminuer l'odieux que pouvait avoir sa conduite.

(37) Les Étoliens sont assez connus. — Les Illyriens étaient situés le long de la mer Adriatique, et venaient joindre la Macédoine : mais cette dénomination est assez vague chez les anciens, et comprend une plus ou moins grande étendue de pays. Aujourd'hui c'est à peu près la Sclavonie proprement dite, la Dalmatie, la Croatie et la Bosnie.

(38) Ces boucliers à anses qu'on passait dans le bras étaient beaucoup plus fermes que ceux qui étaient attachés à des courroies qui pouvaient se rompre ou se détacher, et rendre ainsi les boucliers inutiles.

(39) Plutarque relève extrêmement les changements que Cléomène fit à Sparte, et cela, sans doute, sur l'autorité de Phylarque; mais si cette entreprise eût dû avoir d'aussi grands avantages qu'il le dit, pourquoi fut-elle blâmée par les autres Grecs? pourquoi accusa-t-on Cléomène d'aspirer à la tyrannie? pourquoi dit-on que les Lacédémoniens étaient devenus esclaves? pourquoi enfin regarda-t-on ce renversement de la constitution comme la cause de tous les malheurs qui leur arrivèrent depuis? La conduite de Cléomène justifie ces reproches; car si c'était pour soulager la condition du peuple qu'il proposa une nouvelle division des terres, cela ne l'autorisait pas à faire massacrer les éphores. Ensuite il fit tomber la couronne sur la tête de son frère, tandis qu'il y avait encore dans l'autre maison royale deux fils d'Archidamus : cette élévation de son frère à la couronne montre qu'il voulait être absolument le maître, et exercer à Sparte une véritable tyrannie.

(40) C'est le sens du texte imprimé : mais, dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain, on lit, *par des secrétaires*; ce qui fait un sens bien plus naturel, et fondé sur les vestiges de cet usage, qu'on trouve encore en Orient.

(41) Deux cotyles, qui faisaient un setier, étaient du poids de quinze onces.

(42) Amyot et Dacier ont traduit que Cléomène parut d'abord imposer aux Achéens des conditions trop dures; le texte cependant porte la leçon que j'ai rendue dans ma traduction, et l'interprète latin Xylandre l'a rendue de même.

(43) M. Dacier traduit ainsi : « Cléomène voulait ramener la police de Sparte à ce mode si sage du ton dorien » inventé par Lycurgue. » Il fait allusion aux modes de musique, parmi lesquels on comptait le dorique, mode simple et grave, auquel il compare la discipline de Lacédémone, et dont il dit que Lycurgue était, sous ce rapport, le premier auteur : mais je crois que Plutarque, quoiqu'il ait quelquefois employé cette comparaison de certains modes de musique avec les différents genres de gouvernement, fait tout simplement ici allusion à l'origine des Lacédémoniens, qui étaient une colonie de Doriens établie très anciennement à Sparte. L'interprète latin et Amyot ne l'ont pas entendu autrement.

(44) Il s'agit ici des habitants de Tritæe, ville d'Achaïe, nommés Tritæens.

(45) C'étaient des montagnes qui s'étendaient depuis les rochers Scironides, sur le chemin de l'Attique, jusqu'à la Béotie et au mont Cithéron.

(46) C'est le promontoire de Junon, surnommé Acréa. Tite-Live en parle, liv. XXXII, c. XXIII.

(47) Cette espèce de proverbe est rapporté de deux manières, qu'Amyot a mises en note. L'une, qu'il a suivie dans sa traduction, dit que celui qui guide la proue doit découvrir et sonder devant; l'autre, qui a été préférée par l'interprète latin et par Dacier, est celle que j'ai adoptée; elle signifie qu'avant de s'embarquer il faut avoir les provisions de bouche, et toutes les autres munitions de guerre. Nous avons dans notre langage actuel un proverbe qui ressemble assez bien à celui-ci; on dit : *Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit*. C. P. L.

(48) Polybe, liv. II, p. 209, nous a donné le détail de cette bataille.

(49) Euclidas mourut en effet en vaillant homme; mais s'il fit le devoir de soldat, il remplit mal celui de capitaine.

(50) Au lieu de ce mot *écoles*, un manuscrit donne pour leçon un autre terme, qui signifie les lieux où l'on s'assemblait pour discourir et pour parler de nouvelles. Cette leçon paraît meilleure.

(51) La réponse que Plutarque prête ici à Cléomène le disculpe d'avoir eu aucune part à la mort de Magas.

(52) Ce bœuf Apis, qu'on honorait à Memphis, était un des plus grands objets de la vénération des Egyptiens.

(53) Plutarque ne dit point la cause de la haine que Nicagoras avait pour Cléomène, parcequ'il ne veut pas rapporter un fait qui serait à la charge de ce prince, et qui prouve qu'il était l'auteur de la mort d'Archidamus. Polybe nous l'a conservé, liv. V, p. 535.

(54) Le terme du texte est diversement expliqué par les interprètes. Amyot dit que Ptolémée fit dessécher et corroyer le corps de Cléomène; d'autres entendent qu'il le fit écorcher. M. Dacier a traduit qu'avant de mettre le corps en croix, on l'enveloppa de peaux pour le garantir des bêtes; et c'est à peu près le sens que j'ai suivi, comme celui qui s'accorde le mieux avec le dessein que paraissait avoir le roi d'Egypte.

(55) C'était la coutume de mettre des gardes auprès des corps de ceux qu'on avait exécutés, de peur qu'on ne les enlevât pour leur donner les honneurs de la sépulture, comme le dit Pétrone dans sa *Matrone d'Ephèse*. C'est dans cet esprit que les princes des prêtres et des pharisiens dirent à Pilate, après qu'on eut crucifié Jésus-Christ, de faire garder le sépulcre jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne vinssent la nuit dérober son corps. Cette remarque, citée par M. Dacier, est écrite de la main de M. De Thou, à la marge de son exemplaire de Plutarque.

(56) Toute l'antiquité a cru à cette faculté qu'avaient les corps en putréfaction, de produire des êtres organisés et vivants. Virgile a inséré cette fable dans le quatrième livre de ses *Géorgiques*, et en a fait une peinture charmante. Ovide l'a rapportée aussi dans le quinzième livre de ses *Métamorphoses*, et ailleurs. Archélaüs avait adressé au roi Ptolémée un ouvrage en vers sur cette matière; et il est probable que ce roi d'Egypte est ce même Ptolémée Philopator qui avait fait crucifier Cléomène, et que ce poëte avait peut-être voulu par-là calmer les frayeurs de ce prince. Aujourd'hui les progrès de la physique ont fait abandonner ces vieilles erreurs, et personne ne croit plus à ces générations merveilleuses. Quant à l'apparition du serpent sur la tête et le visage de Cléomène, elle est toute simple, et n'a rien qui tienne du prodige : cet animal s'était attaché à ces parties du corps exposé en croix, parcequ'elles étaient les seules découvertes.

TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

I. Du père et de la mère des Gracques. — II. Éducation que leur donne leur mère. — III. Différences de leurs caractères. — IV. Leur ressemblance. Mariage de Tibérius. — V. Campagnes de Tibérius sous Scipion Africain le jeune. Sa questure. — VI. Il fait avec les Numantins un traité qui sauve l'armée. — VII. Jugement du peuple sur Mancinus et Tibérius, à l'occasion de ce traité. — VIII. Usage d'affermer aux pauvres citoyens les terres du domaine, aboli par les riches. — IX. Tibérius entreprend de le rétablir. Sagesse de sa loi. — X. Discours dont il l'appuie. — XI. Le tribun Octavius s'oppose à la loi. Seconde loi de Tibérius. — XII. Autre loi de Tibérius, qui suspend tout magistrat de ses fonctions jusqu'à ce que sa loi soit approuvée. — XIII. Il fait déposer Octavius du tribunat. — XIV. La loi pour la réduction des terres est adoptée. — XV. Il met sa femme et ses enfants sous la protection du peuple. — XVI. Loi qui ordonne de partager aux citoyens pauvres l'argent qui proviendrait de la succession d'Attalus. — XVII. Question embarrassante que lui fait Titus Annius. — XVIII. Discours de Tibérius pour justifier la déposition d'Octavius. — XIX. Autres lois proposées par Tibérius. — XX. Présages funestes pour Tibérius. — XXI. Blossius l'encourage. — — XXII. Fulvius Flaccus vient l'avertir qu'on a formé dans le sénat le dessein de l'assassiner. — XXIII. Nasica sort du sénat pour aller assassiner Tibérius. — XXIV. Mort de Tibérius. — XXV. Son corps est jeté dans le Tibre. — XXVI. Nasica est obligé de sortir de Rome. Il meurt à Pergame. — XXVII. Ressentiment du peuple contre Scipion l'Africain. — XXVIII. Vie retirée de Caïus après la mort de son frère. — XXIX. Comment il est engagé à marcher sur les traces de Tibérius. — XXX. Il engage les villes de Sardaigne à fournir des vêtements aux soldats romains. — XXXI. Il revient à Rome, et se justifie de l'accusation que son retour lui avait fait intenter. — XXXII. Il est nommé tribun. — XXXIII. Premières lois proposées par Caïus — XXXIV. Plusieurs autres lois qu'il propose. — XXXV. Propositions sages et utiles faites par Caïus au sénat. — XXXVI. Comment il fait construire de grands chemins. — XXXVII. Il est nommé tribun pour la seconde fois. — XXXVIII. Le sénat suscite Livius Drusus pour détruite, par des concessions excessives faites au peuple, le crédit de Caïus. — XXXIX. Réflexions sur cette conduite du sénat. — XL. Caïus nommé commissaire pour le rétablissement de Carthage. Mort de Scipion. — XLI. Présages funestes. Caïus retourne à Rome. — XLII. Il échoue dans la demande d'un troisième tribunat. — XLIII. Un licteur du consul Opimius est tué par des gens du parti de Caïus. — XLIV. Indignation du peuple sur l'intérêt que le sénat prend à cette mort. — XLV. Le peuple fait la garde pendant la nuit à la maison de Caïus. — XLVI. La femme de Caïus le conjure de ne pas aller à la place publique. — XLVII. Mort de Fulvius. — XLVIII. Mort de Caïus. — XLIX. Leurs corps sont jetés dans le Tibre. — L. Opimius meurt, convaincu de s'être vendu à Jugurtha. — LI. Honneurs rendus par le peuple à la mémoire des Gracques.

M. Dacier ne donne que l'époque des lois de Caïus Gracchus, qu'il fixe à l'an du monde 3827, la 2e année de la 164e olympiade, l'an de Rome 630, 121 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment l'espace de leurs vies depuis l'an 591, jusqu'à l'an 633 de Rome, avant J.-C. 121.

Parallèle d'Agis et de Cléomène avec Tibérius et Caïus Gracchus.

I. Après avoir achevé l'histoire des deux rois de Sparte Agis et Cléomène, les *Vies* des deux Romains Tibérius et Caïus Gracchus, que nous allons mettre en parallèle avec eux, ne nous offriront pas des événements moins funestes à raconter. Ils étaient fils de Tibérius Gracchus, qui, honoré de la censure, de deux consulats et d'autant de triomphes, tirait de sa propre vertu une gloire bien supérieure à celle que lui donnaient toutes ces dignités. Aussi, après la mort de Scipion, le vainqueur d'Annibal, fut-il choisi pour époux de Cornélie, fille de cet illustre Romain, quoiqu'il n'eût jamais été l'ami du père, et qu'au contraire ils eussent toujours été en opposition l'un avec l'autre (1). On raconte qu'un jour il trouva deux serpents dans son lit; que les devins, après avoir attentivement examiné ce prodige, lui défendirent de les tuer ou de les lâcher tous les deux; que par rapport au choix de l'un ou de l'autre, ils lui déclarèrent que s'il tuait le mâle, il hâterait sa propre mort, et qu'en tuant la femelle, il avancerait celle de Cornélie (2). Tibérius, qui aimait tendrement sa femme, et qui pensait d'ailleurs qu'étant déja assez âgé, et Cornélie encore jeune, c'était à lui à mourir le premier, tua le mâle, et lâcha la femelle : il mourut peu de temps après, laissant douze enfants qu'il avait eus de Cornélie.

II. La veuve se mit à la tête de la maison, et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants; elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'ame et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement fait de préférer sa propre mort à celle d'une femme de ce mérite. Le roi Ptolémée lui ayant offert de venir partager son diadème, avec le rang et le titre de reine, elle le refusa. Dans son veuvage, elle perdit le plus grand nombre de ses enfants, et ne conserva qu'une fille, qui fut mariée au jeune Scipion, et deux fils, Tibérius et Caïus Gracchus, dont nous écrivons la *Vie;* elle les éleva avec tant de soin, qu'étant, de l'aveu de tout le monde, les jeunes Romains les plus heureusement nés pour la vertu, leur excellente éducation parut encore avoir surpassé la nature. Les statues et les portraits de Castor et de Pollux, malgré la ressemblance de leurs traits, laissent voir cependant une différence sensible, qui fait reconnaître que l'un était plus propre à la lutte, et l'autre à la course : de même la grande conformité qu'avaient entre eux les deux jeunes Gracchus pour la force, la tempérance, la libéralité, l'éloquence et la grandeur d'ame, n'empêchait pas qu'il n'éclatât dans leurs actions et

dans leur conduite politique des différences marquées, que je crois à propos d'exposer avant d'entrer dans le détail de leur vie.

III. Premièrement Tibérius avait l'air du visage, le regard et les mouvements plus doux, plus modérés que son frère; Caïus était plus vif et plus véhément. Lorsqu'ils parlaient en public, l'un se tenait toujours à la même place, dans un maintien posé; l'autre fut le premier des Romains qui donna l'exemple de marcher dans la tribune, de rejeter sa robe de dessus ses épaules (3); comme on dit de Cléon l'Athénien qu'il fut le premier orateur qui, dans ses harangues, ouvrit son manteau et se frappa la cuisse. En second lieu, l'éloquence de Caïus, pleine de passion et de véhémence, imprimait une sorte de terreur; celle de Tibérius, naturellement plus douce, était propre à exciter la compassion. Sa diction était pure et châtiée; celle de son frère était persuasive, et ornée avec une sorte de recherche. On voyait la même différence dans leur table et dans leur manière ordinaire de vivre. Tibérius menait une vie simple et frugale; Caïus, comparé aux autres Romains, paraissait tempérant et sobre; mais, en comparaison de son frère, il était recherché et donnait dans le superflu : aussi Drusus lui reprocha-t-il d'avoir acheté des tables de Delphes d'argent massif, qui lui avaient coûté douze cent cinquante drachmes la livre pesant (4). La différence de leurs mœurs suivait celle de leur langage : Tibérius était doux et tranquille; Caïus avait de la rudesse et de l'emportement; souvent, dans ses discours, il s'abandonnait, sans le vouloir, à des mouvements impétueux de colère; il haussait la voix, se laissait aller à des invectives, et tombait dans le plus grand désordre. Pour remédier à ces écarts, un esclave, nommé Licinius, qui ne manquait pas d'intelligence, se tenait derrière lui avec un de ces instruments de musique qui servent à régler la voix; et lorsqu'il sentait à l'éclat des sons que son maître s'emportait et se livrait à la colère, il lui soufflait un ton plus doux, qui, modérant aussitôt la véhémence de Caïus et lui faisant baisser la voix, adoucissait sa déclamation, et le ramenait à une disposition plus tranquille (5). Telles étaient les différences qu'on remarquait entre eux.

IV. Mais la valeur contre les ennemis, la justice envers les inférieurs, l'exactitude dans les fonctions publiques, la tempérance dans l'usage des plaisirs, étaient égales dans l'un et dans l'autre. Tibérius avait neuf ans de plus que son frère; ce qui mit entre son administration et celle de Caïus un intervalle considérable, et rien ne contribua davantage à renverser toutes leurs entreprises : comme ils ne fleurirent pas tous deux ensemble, ils ne purent réunir leur puissance; ce qui l'aurait considérablement augmentée, et peut-être rendue invincible. Je vais donc écrire séparément la vie de chacun d'eux, et je commence par l'aîné. Tibérius, à peine sorti de l'enfance, se fit une réputation si rapide et si brillante, qu'il fut jugé digne d'être associé au collége des augures, moins encore pour sa naissance que pour sa vertu. Appius Claudius rendit à son mérite un témoignage bien flatteur, lorsque cet homme illustre, honoré du consulat et de la censure, que sa dignité personnelle avait fait nommer prince du sénat, et qui par sa grandeur d'ame surpassait tous les Romains de son temps, s'étant trouvé avec lui à un festin des augures, après l'avoir comblé de marques d'amitié, lui proposa sa fille en mariage. Tibérius accepta, sans balancer, une proposition si flatteuse. Les conventions ayant été faites sur-le-champ, Appius, en rentrant chez lui, appela sa femme dès le seuil de la porte. « Antistia, lui cria-t-il, je » viens de promettre en mariage notre fille Clau» dia. — Pourquoi donc cet empressement? lui » répondit sa femme avec surprise; et qu'était-il » besoin de précipiter ce mariage, à moins que » vous ne lui ayez trouvé pour mari Tibérius » Gracchus[1]? » Je n'ignore pas que quelques historiens attribuent ce fait à Tibérius, père des Gracques, et à Scipion l'Africain : mais le plus grand nombre suit l'opinion que j'ai adoptée; et Polybe lui-même assure qu'après la mort de Scipion l'Africain, tous ses parents assemblés donnèrent la préférence à Tibérius le père, pour lui faire épouser Cornélie, que son père n'avait pas mariée avant de mourir (6).

V. Le jeune Tibérius, servant en Afrique[2] sous le second Scipion, qui avait épousé sa sœur, vivait dans la tente de son général, dont il reconnut bientôt l'excellent naturel, et ces qualités admirables si propres à exciter dans les autres l'amour de la vertu et le desir de l'imiter. Pour lui, il surpassa en peu de temps tous les jeunes gens de l'armée en valeur et en soumission à la discipline. Il monta le premier sur la muraille d'une ville ennemie, au rapport de Fannius[3], qui dit même y être monté avec lui, et avoir partagé la gloire de ce trait de courage. Après cette guerre[4], il fut nommé questeur, et le sort l'envoya servir contre les Numantins, sous le consul Mancinus, homme qui ne manquait pas de talents, mais qui fut le plus malheureux des généraux romains. Il est vrai que ses

[1] Tibérius n'avait alors que vingt ans.

[2] L'an de Rome six cent sept et six cent huit. Il était âgé de seize ans.

[3] Fannius, gendre de Lélius, avait composé une *Histoire et des Annales*, dont Brutus fit un abrégé.

[4] Ce fut plusieurs années après. Le consulat de Mancinus, et l'affaire que Plutarque va rapporter, sont de l'an de Rome six cent dix-sept. Tibérius était dans sa vingt-sixième année.

malheurs et les événements funestes qu'il éprouva ne servirent qu'à faire éclater, non seulement la prudence et le courage de Tibérius, mais, ce qui est plus admirable encore, son respect et sa déférence pour son général, à qui le sentiment de ses infortunes avait fait presque oublier son rang et son autorité. Découragé par la perte de plusieurs batailles, il tenta de se retirer à la faveur de la nuit, et d'abandonner son camp. Les Numantins, avertis de sa retraite, commencèrent par s'emparer du camp; ensuite, se mettant à la poursuite des fuyards, ils massacrèrent les derniers, et enveloppant toute l'armée, ils la poussèrent dans des lieux difficiles, d'où il était impossible de la dégager. Mancinus, désespérant de forcer les passages, envoya un héraut aux ennemis, pour entrer avec eux en composition. Ils répondirent qu'ils ne se fieraient à personne qu'à Tibérius, et demandèrent qu'on le leur envoyât. Ils avaient conçu cette estime pour ce jeune homme, et sur la réputation dont il jouissait dans l'armée, et par le souvenir qu'ils conservaient de son père Tibérius, qui, faisant la guerre en Espagne, après avoir soumis plusieurs peuples, avait accordé la paix aux Numantins, et avait fait ratifier le traité par le peuple romain, qui l'avait exécuté avec une religieuse exactitude.

VI. On leur envoya donc Tibérius, qui, s'étant abouché avec les principaux officiers, en obtenant d'eux certaines conditions, en leur cédant sur d'autres, conclut un traité qui sauva évidemment vingt mille citoyens, outre les esclaves et ceux qui suivaient l'armée sans être enrôlés. Les Numantins restèrent maîtres de tout ce qui était dans le camp romain, et le pillèrent. Les registres de Tibérius se trouvèrent parmi le butin; ils contenaient ses comptes de recette et de dépense pendant sa questure; et comme il attachait un grand prix à les recouvrer, il quitta l'armée qui était déja en marche, et s'en alla à Numance, accompagné seulement de trois ou quatre de ses amis. Il appela les commandants de la place, et les pria de lui faire rendre ses registres, afin qu'à Rome ses ennemis ne prissent pas sujet de le calomnier, lorsque cette perte le mettrait hors d'état de rendre ses comptes. Les Numantins, ravis de l'occasion qui se présentait de l'obliger, l'invitèrent à entrer dans Numance; et le voyant s'arrêter pour délibérer sur ce qu'il devait faire, ils sortirent de la ville, s'approchèrent de lui, et, le prenant par la main, le conjurèrent avec instance de ne plus les regarder comme des ennemis, et de prendre en eux toute confiance. Tibérius crut devoir le faire, soit par le desir de recouvrer ses registres, soit par la crainte de les offenser s'il paraissait se défier d'eux. Dès qu'il fut entré, les magistrats lui firent servir à dîner, le pressèrent de s'asseoir et de manger avec eux. Ils lui rendirent ensuite ses registres, et l'invitèrent à prendre dans le butin tout ce qu'il voudrait. Il ne prit que l'encens, dont il se servait pour les sacrifices publics; et il les quitta, après les avoir remerciés, et leur avoir donné des marques sensibles de confiance et d'amitié.

VII. Lorsqu'il fut de retour à Rome, la paix dont il avait été l'agent fut généralement blâmée, comme déshonorante pour la dignité de Rome: mais les parents et les amis des soldats qui avaient servi dans cette guerre, et qui formaient une grande portion du peuple, s'assemblèrent autour de Tibérius; et, attribuant au général seul ce qu'il y avait de honteux dans le traité, ils disaient hautement que c'était à Tibérius qu'on devait la conservation de tant de milliers de citoyens. Ceux qui étaient mécontents de cette paix voulaient qu'on suivît l'exemple des anciens Romains, qui renvoyèrent aux Samnites des généraux qui s'étaient trouvés trop heureux d'échapper à ce peuple par un accord honteux, et leur livrèrent aussi tous ceux qui avaient concouru ou consenti au traité, tels que les questeurs, les tribuns des soldats, pour faire ainsi retomber sur leur tête le parjure et l'infraction de la paix [1]. Le peuple fit paraître en cette occasion sa bienveillance et son affection pour Tibérius; il ordonna que le consul Mancinus serait livré aux Numantins, nu et chargé de fers [2], et il fit grace à tous les autres en faveur de Tibérius. On croit que la considération de Scipion, alors le plus grand des Romains, fut fort utile à Tibérius; mais on blâma Scipion de n'avoir pas empêché la condamnation de Mancinus, et fait confirmer la paix conclue avec les Numantins, dont Tibérius, son parent et son ami, était l'auteur.

VIII. Il paraît que ces plaintes contre Scipion venaient surtout de l'ambition de Tibérius, et du zèle trop vif de ses amis et de quelques sophistes qui voulaient l'irriter contre Scipion; mais leur mésintelligence ne dégénéra point en une inimitié déclarée, et ne produisit rien de fâcheux. Il est même vraisemblable que Tibérius ne serait pas tombé dans les malheurs qu'il éprouva depuis, si, lorsqu'il publia ses nouvelles lois, Scipion eût été à Rome; mais il était déja occupé à la guerre de Numance [3] quand Tibérius entreprit de les faire passer, à l'occasion suivante. Les Romains avaient coutume de vendre une partie des terres qu'ils avaient conquises sur les peuples voisins, d'annexer les autres au domaine, et de les donner à ferme aux citoyens qui ne possédaient aucun fonds, à la

[1] C'est le trait des fourches caudines, qui est connu de tout le monde.

[2] Ce fut Mancinus lui-même qui proposa la loi; mais les Numantins le renvoyèrent.

[3] Les années de Rome six cent vingt et six cent vingt-un.

charge d'une légère redevance au trésor public. Les riches ayant porté ces rentes à un plus haut prix, avaient évincé les pauvres de leurs possessions : on fit donc une loi qui défendait à tout citoyen d'avoir en fonds plus de cinq cents plèthres[1] de terre. Cette loi contint quelque temps la cupidité des riches, et vint au secours des pauvres, qui, par ce moyen, demeurèrent sur les terres qu'on leur avait affermées, et conservèrent chacun la portion qui lui était échue dès l'origine des partages. Dans la suite, les voisins riches se firent adjuger ces fermes sous des noms empruntés; et enfin ils les tinrent ouvertement en leur propre nom. Alors les pauvres, dépouillés de leurs possessions, ne montrèrent plus d'empressement pour faire le service militaire, et ne desirèrent plus d'élever des enfants. Ainsi l'Italie allait être bientôt dépeuplée d'habitants libres, et remplie d'esclaves barbares, que les riches employaient à la culture des terres, pour remplacer les citoyens qu'ils en avaient chassés. Caïus Lélius, l'ami de Scipion, entreprit de remédier à cet abus; mais les Romains les plus puissants s'y étant opposés, il craignit une sédition, et abandonna son projet. Cette modération lui mérita le surnom de sage ou de prudent; car le mot latin signifie, ce me semble, l'un et l'autre (7).

IX. Tibérius n'eut pas été plus tôt nommé tribun du peuple, qu'il reprit le projet de Scipion. Ce fut, suivant la plupart des historiens, à l'instigation du rhéteur Diophanes et du philosophe Blossius, dont l'un avait été banni de Mitylène, et l'autre, né à Cumes en Italie, avait été fort lié à Rome avec Antipater de Tarse, qui l'avait honoré de la dédicace de quelques uns de ses *Traités philosophiques* (8). Quelques écrivains leur donnent pour complice sa mère Cornélie, qui ne cessait de reprocher à ses fils que les Romains l'appelaient la belle-mère de Scipion, et pas encore la mère des Gracques. D'autres prétendent que Spurius Posthumius en fut la cause indirecte. Tibérius, dont il était le compagnon et le rival en éloquence, voyant, à son retour de l'armée, que Spurius lui était bien supérieur en gloire et en puissance, et qu'il attirait l'admiration publique, voulut se rendre supérieur à lui en exécutant ce projet hasardeux, et qui tenait la ville dans la plus grande attente. Caïus son frère, dans un Mémoire qu'il a laissé, rapporte que Tibérius, en traversant la Toscane pour aller de Rome à Numance, vit ce beau pays désert, et n'ayant pour laboureurs et pour pâtres que des étrangers et des Barbares; et que ce tableau affligeant lui donna dès-lors la première pensée d'un projet qui fut pour eux la source de tant de malheurs. Mais ce fut réellement le peuple lui-même qui alluma le plus son ambition, et qui le détermina à cette entreprise, en couvrant les portiques, les murailles et les tombeaux, d'affiches par lesquelles on l'excitait à faire rendre aux pauvres les terres du domaine. Au reste, il ne rédigea pas seul la loi : il prit conseil des citoyens de Rome les plus distingués par leur réputation et par leur vertu; entre autres, de Crassus, le grand-pontife; de Mucius Scévola, célèbre jurisconsulte, alors consul; et de son beau-père même, Appius Claudius. C'était, d'ailleurs, la loi la plus douce et la plus modérée qu'on pût faire contre l'injustice et l'avarice les plus révoltantes. Ces hommes, qui méritaient d'être punis de leur désobéissance, et chassés, après avoir payé l'amende, des terres qu'ils possédaient contre la disposition des lois, il leur ordonnait seulement de s'en dessaisir, en recevant le prix des fonds qu'ils retenaient injustement, et de les céder aux citoyens qui en avaient besoin pour vivre.

X. Quelque douce que fût cette réforme, le peuple s'en contenta, et consentit à oublier le passé, pourvu qu'on ne lui fît plus d'injustice à l'avenir : mais les riches et les grands propriétaires, révoltés par avarice contre la loi, et contre le législateur par dépit et par opiniâtreté, voulurent détourner le peuple de la ratifier; ils lui peignirent Tibérius comme un séditieux, qui ne proposait un nouveau partage des terres que pour troubler le gouvernement, et mettre la confusion dans toutes les affaires. Leurs efforts furent inutiles : Tibérius soutenait la cause la plus belle et la plus juste avec une éloquence qui aurait pu donner à la plus mauvaise des couleurs spécieuses. Il se montrait redoutable et invincible, lorsque du haut de la tribune, que le peuple environnait en foule, il parlait en faveur des pauvres. « Les bêtes sauvages, disait-il, qui sont répandues dans l'Italie ont » leurs tanières et leurs repaires où elles peuvent » se retirer : et ceux qui combattent, qui versent » leur sang pour la défense de l'Italie, n'y ont » d'autre propriété que la lumière et l'air qu'ils » respirent; sans maison, sans établissement fixe, » ils errent de tous côtés avec leurs femmes et » leurs enfants. Les généraux les trompent, quand » ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux » et pour leurs temples; mais dans un si grand » nombre de Romains, en est-il un seul qui ait un » autel domestique et un tombeau où reposent ses » ancêtres? Ils ne combattent et ne meurent que » pour entretenir le luxe et l'opulence d'autrui; » on les appelle les maîtres de l'univers, et ils » n'ont pas en propriété une motte de terre. »

XI. Ce discours, qu'il prononça avec un grand courage et beaucoup de pathétique, remplit le peuple d'un enthousiasme qu'il ne pouvait contenir,

[1] Mesure de cent pieds, qu'on a confondue à tort avec l'arpent.

et ne fut contredit par aucun de ses adversaires. Laissant donc toute discussion, ils s'adressèrent au tribun Marcus Octavius, jeune homme grave et modéré dans ses mœurs, et d'ailleurs l'ami particulier de Tibérius. Aussi, par égard pour son collègue, Octavius refusa-t-il d'abord de mettre opposition à sa loi; mais pressé vivement par les plus puissants d'entre les Romains, et comme forcé dans sa résistance, il se déclara contre Tibérius, et s'opposa à la ratification de sa loi. Parmi les tribuns, c'est toujours l'opposition qui l'emporte; l'accord de tous les autres est sans force, quand un seul refuse son consentement. Tibérius, irrité de cette opposition, retira cette première loi si douce pour les riches, et en proposa une seconde plus agréable au peuple, et plus rigoureuse pour leurs injustes oppresseurs: elle ordonnait à ceux-ci de quitter sur-le-champ les terres qu'ils occupaient, au mépris des anciennes lois. Cette nouvelle ordonnance fit naître entre Octavius et lui des combats continuels dans la tribune; et quoiqu'ils y parlassent l'un et l'autre avec autant de véhémence que d'obstination, il ne leur échappa jamais une parole injurieuse, ni un seul mot que la colère eût dicté : tant il est vrai que, non seulement dans l'ivresse des plaisirs, mais encore dans les emportements de la colère, un bon naturel, une sage éducation, modèrent l'esprit, et le retiennent dans les bornes de l'honnêteté!

XII. Tibérius voyant que sa loi intéressait personnellement Octavius, qui possédait beaucoup de terres du domaine, lui offrit, pour faire cesser son opposition, de lui rendre, de son propre bien, qui n'était pas fort considérable, le prix de ses terres. Octavius ayant rejeté cette offre, Tibérius rendit une ordonnance qui suspendait l'exercice des fonctions de toutes les magistratures, jusqu'à ce que sa loi eût été soumise aux suffrages du peuple. Il ferma et scella de son propre sceau les portes du temple de Saturne, afin que les questeurs ne pussent y rien prendre, ni rien y porter; il prononça de fortes amendes contre ceux des préteurs qui désobéiraient à son ordonnance, et la crainte de les encourir força tous les magistrats de suspendre l'exercice de leurs charges. A l'instant les possesseurs des terres prirent des habits de deuil, et se présentèrent sur la place dans l'état le plus triste et le plus abattu. Ils tendirent secrètement des embûches à Tibérius, et apostèrent des meurtriers pour l'assassiner; et comme il en fut averti, il porta sous sa robe, au vu de tout le monde, un de ces poignards dont se servent les brigands, et que les Romains appellent dolons (9). Le jour de l'assemblée, Tibérius appelait le peuple pour donner les suffrages, lorsque les riches enlevèrent les urnes (10) et causèrent par-là une grande confusion. Mais comme les partisans de Tibérius, beaucoup plus nombreux que leurs adversaires, l'auraient emporté de force; que déja même ils se rassemblaient en foule autour de lui, Manlius et Fulvius, deux personnages consulaires, tombant aux genoux de Tibérius, et lui serrant les mains, le conjurèrent, les larmes aux yeux, de renoncer à son entreprise. Tibérius, qui sentit de quel danger la ville était menacée, qui respectait d'ailleurs Manlius et Fulvius, leur demanda ce qu'ils voulaient qu'il fît. Ils lui répondirent qu'ils ne se croyaient pas capables de lui donner conseil dans une affaire si importante, et ils le conjurèrent d'en référer au sénat; ce qu'il leur accorda sur-le-champ.

XIII. Le sénat, qui déja s'était assemblé, n'ayant pu rien terminer à cause du grand crédit que les riches avaient dans ce corps, Tibérius eut recours à un moyen injuste en soi et contraire aux lois, mais auquel il se détermina par le désespoir de faire passer autrement sa loi; ce fut de déposer Octavius du tribunat. Il lui parla d'abord en public, et le conjura, avec les paroles et les manières les plus insinuantes, de lever son opposition, d'accorder cette grace au peuple, qui ne demandait rien que de juste, et qui n'obtiendrait même qu'une faible récompense de tous ses travaux, et de tous les dangers auxquels il était chaque jour exposé. Octavius, ne se laissant point fléchir à ses prières : « Je vois, lui dit Tibérius, qu'ayant tous deux, » comme tribuns du peuple, un pouvoir égal, le » différend que nous avons ensemble ne pourrait » se terminer que par les armes : je n'y connais » qu'un seul remède; c'est que l'un de nous soit » déposé de sa charge. » En même temps il ordonne à Octavius de demander d'abord les suffrages du peuple sur son collègue, ajoutant qu'il descendrait sur-le-champ de la tribune, et rentrerait dans la classe des simples citoyens, si c'était la volonté du peuple. Octavius n'ayant pas voulu se prêter à cet arrangement : « Je demanderai, lui dit Tibé» rius, que le peuple donne sur vous ses suffra» ges, à moins qu'après avoir eu le temps de la » réflexion, vous n'ayez changé d'avis; » et il congédia l'assemblée. Le lendemain, le peuple s'étant rassemblé, Tibérius monte à la tribune, et tente un dernier effort pour gagner Octavius; mais, le trouvant toujours inflexible, il rend une ordonnance qui le destitue du tribunat, et appelle aussitôt le peuple aux suffrages pour une nouvelle élection. Le nombre des tribus était de trente-cinq; dix-sept avaient déja donné leurs voix contre Octavius, et il n'en fallait plus qu'une pour qu'il fût réduit à l'état de simple particulier. Tibérius fit arrêter les suffrages; et s'adressant de nouveau à Octavius, il le conjura, en le tenant étroitement

serré dans ses bras, à la vue de tout le peuple, de ne pas s'exposer à l'affront d'une destitution publique, et de ne pas le charger lui-même de l'odieux d'une ordonnance si dure et si sévère. Octavius, dit-on, fut ému et attendri de ces prières; ses yeux se remplirent de larmes, et il garda long-temps le silence : mais enfin ses regards s'étant portés sur les riches et les possesseurs des terres, qui étaient en fort grand nombre, la honte et la crainte des reproches qu'ils pourraient lui faire le retinrent; et, s'exposant avec courage à ce qui pouvait lui arriver de plus terrible, il dit à Tibérius qu'il n'avait qu'à faire ce qu'il voudrait. Sa déposition ayant été prononcée par le peuple, Tibérius commanda à un de ses affranchis (car c'étaient ses affranchis qui lui servaient de licteurs) de le faire sortir de la tribune : cette circonstance ajouta encore à la compassion qu'excitait Octavius, qu'on voyait si ignominieusement arraché de son siége. Le peuple voulut même se jeter sur lui; mais les riches, accourus pour le défendre, repoussèrent les efforts de la multitude. Octavius ne se sauva qu'avec peine de la fureur du peuple; un esclave fidèle, qui s'était toujours tenu devant lui pour parer les coups, eut les yeux arrachés. Ce fut contre l'intention de Tibérius, qui ne fut pas plus tôt informé de ce désordre, qu'il courut précipitamment pour en prévenir les suites.

XIV. La loi sur le partage des terres passa donc sans résistance; on nomma trois commissaires pour en faire la recherche et la distribution; ce fut Tibérius lui-même avec Appius Claudius son beau-père, et son frère Caïus Gracchus, qui n'était pas alors à Rome; il servait au siége de Numance, sous Scipion l'Africain. Tibérius ayant terminé cette affaire paisiblement, et sans trouver d'opposition, fit nommer un tribun à la place d'Octavius; mais, au lieu de le choisir dans la classe des citoyens les plus distingués, il prit un de ses clients, nommé Mucius. Les nobles, indignés de ce choix, et craignant tout de l'accroissement de sa puissance, ne cessaient de lui attirer des mortifications dans le sénat. Il avait demandé qu'on lui fournît, suivant l'usage, aux dépens du public, une tente pour aller faire le partage des terres : ils la lui refusèrent, quoiqu'elle eût été toujours accordée pour des commissions bien moins importantes. Sa dépense fut taxée à neuf oboles par jour[1], sur le rapport de Scipion Nasica, qui, dans cette occasion, se déclara sans aucun ménagement l'ennemi de Tibérius, parcequ'il possédait une grande partie de ces terres domaniales, et qu'il lui en coûtait beaucoup d'être forcé de s'en dessaisir.

XV. La haine des riches contre le tribun ne faisait qu'enflammer davantage le peuple. Un des amis de Tibérius étant mort subitement, il parut sur son corps des taches suspectes. La multitude, ne doutant pas qu'il n'eût été empoisonné, courut à son convoi en poussant de grands cris; et, s'étant chargée de son lit funèbre, se répandit autour du bûcher. Le soupçon de son empoisonnement se confirma lorsqu'on vit son cadavre crever, et rendre une si grande quantité d'humeurs corrompues, que le feu en fut éteint[1]. On voulut inutilement le rallumer : le bûcher ne s'enflamma qu'après qu'on l'eut transporté dans un autre endroit; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à lui faire prendre feu. Tibérius, pour irriter davantage le peuple, prit un habit de deuil; et ayant conduit ses enfants sur la place publique, il supplia le peuple de les prendre sous sa protection, eux et leur mère, parcequ'il désespérait lui-même de son salut.

XVI. Cependant Attalus Philopator, roi de Pergame (11), étant mort, et Eudème le Pergaménien ayant apporté à Rome le testament de ce prince, qui instituait le peuple romain son héritier, Tibérius, qui cherchait toujours à flatter la multitude, proposa sur-le-champ, par une nouvelle loi, que l'argent de la succession d'Attalus, qu'on avait apporté à Rome, fût partagé entre les citoyens à qui il était échu des terres par le sort, afin qu'ils pussent se fournir d'instruments aratoires, et faire les premières avances de la culture. Il ajoutait que la destination des villes qui avaient appartenu à ce prince n'était pas de la compétence du sénat, et qu'il en ferait lui-même le rapport à l'assemblée du peuple. Cette loi blessa singulièrement ce premier corps de l'état. Un sénateur, nommé Pompéius, dit qu'étant voisin de Tibérius, il savait très certainement qu'Eudème de Pergame lui avait apporté la robe de pourpre et le diadème du roi, comme devant un jour régner à Rome. Quintus Métellus lui reprocha qu'il tenait une conduite bien différente de celle de son père : lorsque celui-ci était censeur, et qu'il revenait de souper en ville, tous les citoyens éteignaient leurs lumières, de peur qu'il ne les soupçonnât d'avoir trop prolongé leurs repas et leurs amusements; et lui, il se faisait éclairer la nuit par les hommes les plus misérables et les plus séditieux.

XVII. Titus Annius, homme peu honnête et peu sage, mais qui, dans la dispute, embarrassait tout le monde par ses questions et par ses reparties, proposa un compromis à Tibérius, dans le cas où il lui prouverait qu'il avait imprimé une note d'infamie à son collègue, dont les lois rendaient la personne sacrée et inviolable. Cette pro-

[1] Environ une livre sept sous, à trois sous chaque obole.

[1] L'extinction du feu n'était pas une preuve de poison.

vocation ayant causé quelque mouvement, Tibérius s'avance, assemble le peuple, et ordonne qu'on amène Annius pour lui faire son procès. Celui-ci, qui se sentait trop inférieur à Tibérius en dignité et en éloquence, a recours à ses subtilités ordinaires, et demande à Tibérius qu'avant que l'accusation commence, il veuille bien répondre à une question fort simple. Tibérius lui ayant permis de l'interroger, il se fait un profond silence; et Annius prenant la parole : « Si vous vouliez, » lui dit-il, me déshonorer et me couvrir d'infa» mie, et que j'appelasse à mon secours un de vos » collègues; que ce collègue se levât pour prendre » ma défense : irrité de cette démarche, le feriez» vous déposer de sa charge? » Cette question déconcerta tellement Tibérius, que, quoiqu'il fût d'ailleurs l'homme du monde le plus prompt et le plus hardi à parler, il n'eut rien à répondre, et congédia l'assemblée.

XVIII. Mais comme il ne pouvait se dissimuler que de tous les actes de son tribunat, c'était la destitution d'Octavius qui avait le plus offensé, non seulement les nobles, mais le peuple même, qui regardait cette entreprise comme l'avilissement et la ruine de la dignité tribunitienne, qui s'était maintenue jusqu'alors dans tout son éclat, il prononça devant le peuple un long discours, dont je crois à propos d'extraire ici quelques raisonnements, pour faire connaître la force de son éloquence et son talent pour la persuasion. « Un tri» bun, disait-il, est sans doute une personne sacrée » et inviolable, parcequ'il est, en quelque sorte, » consacré au peuple, et chargé de veiller à ses » intérêts : mais si, oubliant cette destination, il » se rend injuste envers le peuple, s'il énerve sa » puissance, s'il l'empêche de donner ses suffra» ges; alors, infidèle au but de son institution, il » se prive lui-même des privilèges attachés à sa » charge. Il faudrait donc souffrir qu'un tribun » abattît le Capitole, qu'il brûlât nos arsenaux? » en commettant ces excès, ce serait, sans doute, » un mauvais tribun; mais enfin il le serait. Mais » quand il veut détruire la puissance même du » peuple, il cesse d'être tribun. Quelle inconsé» quence étrange qu'un tribun pût, à son gré, » faire traîner un consul en prison; et que le » peuple n'eût pas le droit d'ôter au tribun une » autorité dont il abuse contre celui de qui il l'a » reçue! Le peuple nomme également et le consul » et le tribun. La dignité royale, qui renferme en » elle la puissance de toutes les magistratures, est » de plus consacrée par des cérémonies augustes » qui lui impriment un caractère divin. Cepen» dant Rome chassa Tarquin, qui usait injuste» ment de son autorité; et le crime d'un seul fit » détruire cette puissance qui était la plus an» cienne parmi nous, et à laquelle Rome même » devait son origine. Qu'avons-nous de plus saint » et de plus vénérable dans notre ville, que ces vier» ges consacrées à la garde et à l'entretien du feu » immortel? Si pourtant quelqu'une d'elles viole » son vœu de virginité, elle est enterrée toute vive. » Leur négligence dans le service des dieux leur » fait perdre cette inviolabilité qu'elles n'ont que » pour servir les dieux. Il n'est donc pas juste » qu'un tribun qui offense le peuple conserve une » franchise qu'il ne reçoit que pour l'intérêt du » peuple, puisqu'il détruit lui-même l'autorité » dont il tire toute la sienne. Si le choix du plus » grand nombre des tribus lui a justement conféré » le tribunat, n'est-il pas plus juste qu'il en soit » dépouillé, lorsque toutes les tribus ont donné » leur suffrage pour sa déposition? Est-il rien de » si sacré et de si inviolable que les offrandes fai» tes aux dieux? Mais a-t-on jamais empêché le » peuple de s'en servir, de les changer, de les » transporter à son gré d'un lieu à un autre? Pour» quoi donc ne pourrait-il pas faire du tribunat » comme d'une de ces offrandes, et le transférer » d'une personne à une autre? Une preuve cer» taine que cette magistrature n'est ni inviolable, » ni inamovible, c'est que souvent ceux qui en » avaient été légitimement investis ont demandé » eux-mêmes à en être déchargés. » Tels furent les principaux raisonnements sur lesquels Tibérius motiva sa justification.

XIX. Ses amis voyant la ligue des nobles contre lui, et les menaces qu'ils ne cessaient de lui faire, crurent qu'il importait à sa sûreté de demander un second tribunat. Il recommença donc à flatter le peuple par des lois qui abrégeaient les années du service militaire, qui permettaient d'appeler au peuple des sentences de tous les tribunaux, qui joignaient aux sénateurs, chargés seuls alors de tous les jugements, un pareil nombre de chevaliers; qui affaiblissaient de toutes manières la puissance du sénat : et en cela il cherchait moins à procurer les véritables intérêts du peuple, qu'à satisfaire son ressentiment et son obstination. Quand il recueillit les suffrages sur les nouvelles lois, il s'aperçut que l'absence d'une partie du peuple donnait la supériorité à ses adversaires. Alors ses partisans commencèrent à dire des injures aux autres tribuns, afin de gagner du temps; enfin, Tibérius congédia l'assemblée, et la remit au lendemain. Il se rendit sur la place publique dans une contenance triste et abattue, et il supplia le peuple, les larmes aux yeux, de veiller à sa sûreté, parcequ'il craignait que, dans la nuit suivante, ses ennemis ne vinssent forcer sa maison et le massacrer. Ses alarmes échauffèrent tellement le peuple, qu'un grand nombre de citoyens allèrent lui servir

de gardes, et passer la nuit autour de sa maison.

XX. Le lendemain, à la pointe du jour, celui qui avait la garde des poulets sacrés, dont les Romains se servent pour la divination[1], les apporta sur la place, et leur jeta la nourriture ordinaire ; mais il n'en sortit qu'un seul de la cage, après que l'officier l'eut long-temps secouée : encore ne voulut-il pas manger ; il leva seulement l'aile gauche, étendit la cuisse, et rentra dans la cage. Ce présage sinistre en rappela à Tibérius un autre qu'il avait eu précédemment. Il avait un casque magnifiquement orné, et d'une beauté remarquable, dont il se servait dans les combats ; des serpents s'y étant glissés sans être aperçus, y déposèrent leurs œufs, et les y firent éclore. Ce souvenir lui fit redouter davantage le présage des poulets ; il sortit cependant pour monter au Capitole, lorsqu'il sut que le peuple s'y était assemblé. En passant le seuil de sa porte, il se heurta si rudement, que l'ongle du gros doigt du pied se fendit, et que le sang coula à travers le soulier. Il n'eut pas fait quelques pas dans la rue, qu'il vit, à sa gauche, sur un toit, des corbeaux qui se battaient ; et quoiqu'il fût accompagné d'une foule nombreuse[2], une pierre poussée par un de ces oiseaux vint tomber à ses pieds : cet accident arrêta les plus hardis de ses partisans.

XXI. Mais Blossius de Cumes, qui se trouvait dans cette foule, lui représenta que ce serait une faiblesse honteuse que Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain, et magistrat du peuple romain, refusât, par la crainte d'un corbeau, de se rendre à l'invitation de ses concitoyens ; que ses ennemis ne le railleraient pas de cette faiblesse honteuse, mais qu'ils le diffameraient auprès du peuple, comme un tyran qui insultait à la dignité publique. Dans le même temps il reçut du Capitole plusieurs messages de ses amis, qui le pressaient de s'y rendre, en l'assurant que tout allait bien pour lui. On lui fit en effet l'accueil le plus flatteur ; dès qu'il parut, il fut reçu avec les acclamations les plus affectueuses ; et quand il monta au Capitole, on lui prodigua les témoignages du plus grand zèle, et l'on veilla à ce que personne ne l'approchât, qui ne fût bien connu. Mucius ayant commencé à prendre les suffrages, on ne put rien faire de ce qui était d'usage dans ces occasions ; tant les derniers excitaient de tumulte, en se poussant tour à tour et se mêlant confusément les uns avec les autres, dans les efforts qu'ils faisaient pour pénétrer !

XXII. Dans ce moment, le sénateur Flavius[3] Flaccus, étant monté sur un lieu d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, comme il lui était impossible de se faire entendre, fit signe de la main qu'il avait quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Celui-ci ordonna au peuple de lui ouvrir le passage ; et Flavius, qui eut bien de la peine à l'approcher, lui déclara que, dans l'assemblée du sénat, les riches n'ayant pu attirer le consul[1] à leur parti, avaient formé le dessein de le tuer eux-mêmes, et qu'ils avaient auprès d'eux, pour cet effet, un grand nombre de leurs amis et de leurs esclaves tous armés. Tibérius ayant fait part de cet avis à ceux qui l'environnaient, ils ceignirent aussitôt leurs robes, brisèrent les demi-piques avec lesquelles les licteurs écartaient la foule, et en prirent les tronçons, pour se défendre contre ceux qui viendraient les assaillir. Ceux à qui leur éloignement n'avait pas permis d'entendre Tibérius, surpris de tout ce qu'ils voyaient, en demandaient la cause. Alors Tibérius porta la main à sa tête, pour faire connaître par ce geste, à ceux qui ne pouvaient pas l'entendre, le danger qui le menaçait.

XXIII. Ses ennemis n'eurent pas plus tôt vu ce geste, que, courant au sénat, ils annoncèrent que Tibérius démandait le diadême ; et ils en donnèrent pour preuve le mouvement qu'il avait fait de porter la main à sa tête. Cette nouvelle causa l'émotion la plus vive dans le sénat. Scipion Nasica requit le consul d'aller au secours de Rome, et d'abattre le tyran. Le consul lui répondit avec douceur qu'il ne donnerait pas l'exemple d'employer la violence, et qu'il ne ferait périr aucun citoyen qui n'aurait pas été jugé dans les formes. « Si le peuple, ajouta-t-il, ou gagné ou forcé par Tibérius, rend quelque ordonnance qui soit contraire aux lois, je ne la ratifierai pas. » Alors Nasica s'élançant de sa place : « Puisque le premier magistrat, s'écria-t-il, trahit la république, que ceux qui veulent aller au secours des lois me suivent ! » En disant ces mots, il se couvre la tête d'un pan de sa robe, et marche au Capitole. Tous ceux dont il est suivi, s'enveloppant le bras de leur robe, poussent tous ceux qui se trouvent devant eux, sans que personne leur oppose la moindre résistance : frappés de la dignité de ces personnages, ils prennent la fuite, et se renversent les uns sur les autres. Les gens de la suite de ces sénateurs étaient armés de massues et de gros bâtons qu'ils avaient pris dans leurs maisons ; et leurs maîtres, saisissant les débris et les pieds des bancs que la foule avait rompus dans sa fuite, montaient vers Tibérius, en frappant tous ceux qui lui faisaient un rempart de leur corps ; il y en eut plusieurs de tués, et tous les autres prirent la fuite.

[1] Voyez Cicéron, *de la Divination*, liv. I, c. XXIV.

[2] Le texte ajoute : comme cela devait être.

[3] Il faut lire Fulvius, qui était le surnom de la famille des Flaccus. Celui-ci fut consul l'an de Rome six cent vingt-neuf. Il en est question dans la *Vie de Caius*.

[1] Mucius Scévola. Calpurnius Pison, son collègue, était en Sicile.

XXIV. Tibérius ayant pris lui-même le parti de s'enfuir, fut saisi par sa robe; il la laissa entre les mains de celui qui le retenait; et comme il fuyait en simple tunique, il fit un faux pas, et tomba sur ceux qui étaient renversés devant lui. Dans le moment où il se relevait, un de ses collègues, Publius Saturéius, le frappa le premier sur la tête, au vu de tout le monde, avec le pied d'un banc; le second coup lui fut porté par Lucius Rufus, qui s'en vanta depuis comme d'une belle action. Parmi les autres partisans de Tibérius, il y en eut plus de trois cents qui furent assommés à coups de bâtons et de pierres. Les historiens assurent que ce fut la première sédition à Rome, depuis l'expulsion des rois, qui eût fini par le meurtre et le sang des citoyens : toutes les autres, quoique graves dans leurs motifs et dans leurs effets, s'étaient apaisées, par l'abandon que les deux partis faisaient réciproquement de leurs prétentions : les nobles, parcequ'ils craignaient le peuple; et le peuple, parcequ'il respectait le sénat. Dans celle-ci même il paraît que si l'on eût employé la douceur avec Tibérius, il n'aurait pas eu de peine à céder : il l'aurait fait même plus facilement, si l'on ne fût pas venu l'attaquer à force ouverte, et les armes à la main; car il n'avait pas autour de lui plus de trois mille hommes.

XXV. Mais il paraît que cette conspiration contre Tibérius fut moins l'effet des prétextes qu'on allégua, que du ressentiment et de la haine des riches. Rien ne le prouve plus que les outrages et les cruautés qu'on exerça sur son corps. On ne voulut jamais accorder aux prières de son frère la permission de l'enlever pour l'enterrer la nuit; et il fut jeté dans le Tibre avec les autres morts. Ils ne bornèrent pas même là leur vengeance : de ses amis, les uns furent condamnés au bannissement sans aucune forme de procès, et on mit à mort tous ceux qu'on put arrêter. De ce nombre fut le rhéteur Diophanes. Un certain Caïus Billius[1] périt enfermé dans un tonneau avec des serpents et des vipères. Blossius de Cumes, mené devant les consuls, qui l'interrogèrent sur ce qui s'était passé, avoua qu'il avait exactement suivi tous les ordres de Tibérius. « Mais, lui dit Nasica, s'il vous eût ordonné d'incendier le Capitole? — Jamais, répondit Blossius, Tibérius ne m'eût donné un pareil ordre. » D'autres sénateurs lui ayant fait plusieurs fois la même question : « Si Tibérius me l'eût ordonné, j'aurais cru devoir le faire, parcequ'il ne m'aurait pas donné cet ordre, s'il n'eût été utile au peuple(12). » Il échappa à ce danger, et se retira, quelque temps après, à la cour d'Aristonicus; mais lorsqu'il vit les affaires de ce prince perdues sans ressource, il se donna lui-même la mort (15).

XXVI. Le sénat, pour apaiser le mécontentement du peuple, ne s'opposa plus au partage des terres, et lui permit de nommer un autre[1] commissaire à la place de Tibérius : les suffrages tombèrent sur Publius Crassus, allié des Gracques, dont la fille Licinia avait épousé Caïus. Il est vrai que, suivant Cornélius Népos, Caïus Gracchus était marié, non à la fille de Crassus, mais à celle de Brutus, celui qui avait triomphé des Lusitaniens[2]; mais le sentiment que j'ai adopté a été suivi par le plus grand nombre des historiens. Cependant le peuple, toujours aigri de la mort de Tibérius, paraissait n'attendre que le moment de le venger; déja même il menaçait Nasica de le traduire en jugement; et le sénat, qui craignit pour sa vie, lui donna, sans aucune nécessité, une commission en Asie : car le peuple ne laissait passer aucune occasion de faire éclater contre lui son ressentiment : partout où il le rencontrait, il le poursuivait à grands cris, il le traitait de maudit, de tyran qui avait souillé du sang d'un personnage sacré et inviolable le temple le plus saint et le plus respecté de la ville. Nasica fut donc obligé de quitter l'Italie, quoique, par sa qualité de grand-pontife, il fût chargé des principaux sacrifices. Il erra de côté et d'autre, dévoré de chagrin, et mourut peu de temps après à Pergame.

XXVII. Au reste, il ne faut pas s'étonner de cette haine implacable que les Romains avaient pour lui, puisque Scipion l'Africain, lui que les Romains avaient aimé plus que personne, et par les motifs les plus justes, fut sur le point de perdre leur bienveillance, parcequ'en apprenant devant Numance la mort de Tibérius, il dit à haute voix ce vers d'Homère :

Puisse périr ainsi qui voudra l'imiter[3].

Depuis, Caïus et Fulvius[4] lui ayant demandé, dans l'assemblée du peuple, ce qu'il pensait de la mort de Tibérius, il fit connaître par sa réponse qu'il n'approuvait pas les lois de ce tribun. Aussi depuis ce temps-là fut-il souvent interrompu par la multitude lorsqu'il parlait en public, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant; et lui-même il se laissa aller à maltraiter le peuple de paroles. Mais j'ai rapporté ces faits en détail dans la *Vie de Scipion*[5].

[1] Dans les *Suppléments de Tite-Live*, l. LIX, c. VIII, il est nommé Villius.

[1] Il y a dans le texte, que le sénat permit de nommer Titus; mais ce nom est corrompu, et les manuscrits ont pour leçon un autre nom.

[2] Des anciens Portugais, en qualité de proconsul, l'an de Rome 628.

[3] C'est ce que Minerve dit à Jupiter, qui venait de parler des crimes d'Égiste, *Odyssée*, chant I, v. 47.

[4] C'est à Carbon, tribun du peuple, que Paterculc, l. II, c. IV, et Valère-Maxime, l. VI, c. II, attribuent ce fait.

[5] Elle est perdue.

CAIUS GRACCHUS.

XXVIII. Caïus Gracchus, dans les temps qui suivirent la mort de son frère, soit par crainte de ses ennemis, soit par desir d'attirer sur eux la haine du peuple, ne parut plus sur la place publique, et vécut retiré dans son intérieur, comme s'il eût pris la résolution de passer le reste de sa vie dans l'état d'abaissement où il se trouvait: il fit croire par-là à quelques personnes qu'il blâmait, qu'il avait même en horreur la conduite de son frère. Il était encore dans sa grande jeunesse; car il avait neuf ans de moins que Tibérius, qui, à sa mort, n'avait pas encore atteint l'âge de trente ans [1]. Mais dans la suite il fit peu à peu connaître son caractère et ses mœurs, et il parut très éloigné de l'oisiveté, de la mollesse, de la débauche et de l'amour des richesses; on vit qu'il exerçait les dispositions qu'il avait à l'éloquence comme des ailes pour s'élever au gouvernement, et l'on jugea qu'il ne se livrerait pas à une vie oisive et inutile.

XXIX. Il défendit dans les tribunaux un de ses amis, nommé Vettius; et le peuple fut si ravi de l'entendre, que les transports de sa joie tenaient de l'enthousiasme et de la fureur. Il est vrai que, dans cette occasion, les autres orateurs ne parurent que des enfants auprès de Caïus. Ce début inspira de la crainte aux riches, qui se concertèrent entre eux pour l'empêcher de parvenir au tribunat. Il arriva qu'il fut nommé par le sort pour aller en Sardaigne en qualité de questeur, avec le consul Oreste (14). Cette commission fit plaisir à ses ennemis, et ne déplut pas à Caïus. Né avec des talents pour la guerre, également exercé au métier des armes et à l'éloquence, n'envisageant d'ailleurs qu'avec horreur l'administration des affaires et la tribune, il fut charmé d'avoir dans ce voyage un moyen de résister au desir du peuple et de ses amis, qui l'appelaient au gouvernement. C'est une opinion presque générale, qu'il était plus ardent démagogue que son frère, et qu'il recherchait, avec plus d'ambition que lui, la faveur populaire. Mais cette opinion n'est pas fondée; et il paraît que ce fut par nécessité plutôt que par choix qu'il se jeta dans l'administration. Cicéron lui-même raconte que pendant qu'il fuyait toute espèce de charges, et qu'il avait pris la résolution de vivre tranquille loin des affaires, son frère lui apparut en songe, et lui dit: « Pourquoi, Caïus, » différer si long-temps? tu ne saurais éviter » ton sort. Les destins nous ont marqué à tous » deux une même vie et une même mort; elles » doivent être consacrées à l'utilité du peuple [1]. »

XXX. Caïus, arrivé en Sardaigne, y donna les plus grandes marques de valeur, et se montra supérieur à tous les autres jeunes gens par son courage contre les ennemis, par sa justice envers ses inférieurs, par son affection et son respect pour son général; il surpassa même ceux qui étaient plus âgés que lui par sa tempérance, sa simplicité, et son amour pour le travail. L'hiver rigoureux et malsain qu'on éprouva cette année en Sardaigne ayant obligé le consul Oreste de demander, aux villes de son gouvernement, des vêtements pour ses soldats, elles députèrent à Rome pour solliciter la décharge de cette contribution: leur demande fut accueillie du sénat, qui enjoignit au consul de se pourvoir ailleurs d'habillements pour ses troupes. Le général ne sachant où en prendre, et les soldats souffrant beaucoup de la rigueur du froid, Caïus alla de ville en ville, et détermina les habitants à venir au secours des soldats, et à leur envoyer des habits [2]. La nouvelle de ce succès, apportée à Rome, parut comme l'essai et le prélude de Caïus pour gagner la faveur populaire, et le sénat en fut alarmé.

XXXI. Dans le même temps il arriva d'Afrique des ambassadeurs du roi Micipsa, qui venaient faire part au sénat d'un envoi de blé que ce prince avait fait en Sardaigne au général romain, par considération pour Caïus Gracchus. Les sénateurs, de dépit, chassèrent les ambassadeurs, et ordonnèrent que les troupes qui servaient en Sardaigne seraient relevées; mais que le consul Oreste serait continué dans le commandement; car ils ne doutaient pas que Caïus n'y restât aussi pour exercer la questure (15). Mais, à la première nouvelle de ce décret, n'écoutant que sa colère, il s'embarqua, et parut à Rome, contre l'attente de tout le monde. Ses ennemis lui en firent un crime, et le peuple lui-même trouva fort extraordinaire qu'un questeur eût quitté l'armée avant son général. Cité devant les censeurs, il demanda à se défendre, et changea tellement les dispositions de ceux qui l'écoutaient, qu'il fut absous, et qu'il n'y eut personne qui ne sortît de l'audience persuadé qu'on lui avait fait la plus grande injustice. Il dit aux censeurs qu'obligé seulement par les lois à dix campagnes, il en avait fait douze, qu'il était resté trois ans questeur auprès de son général, tandis que la loi lui permettait de se retirer après un an de service. « Je suis le seul de toute cette armée, » ajouta-t-il, qui étant parti de Rome ma bourse » pleine, l'ai rapportée vide; et tous les autres, » après avoir vidé leurs amphores, les ont rap» portées pleines d'or et d'argent (16). »

[1] Tibérius fut tué sur la fin de l'an de Rome 621; il était donc né à la fin de l'année 591, ou au commencement de l'an 592 de Rome; et Caïus, l'an 600.

[1] Cicéron, *de Divin.* l. I, c. XXVI, et Val.-Maxime, l. I, c. VI, VII

[2] Quel triomphe pour l'éloquence!

XXXII. On lui suscita depuis plusieurs autres procès ; on l'accusa d'avoir fait révolter les alliés, d'avoir trempé dans la conspiration découverte à Frégelles [1] : mais il se justifia de ces accusations, jusqu'à détruire tout soupçon; et, plein de confiance en la pureté de sa conduite, il se mit sur les rangs pour le tribunat, sans être arrêté par l'opposition que tous les nobles firent éclater contre lui. Mais il vint de toute l'Italie une multitude de citoyens pour prendre part à son élection; et l'affluence fut telle dans Rome, qu'un très grand nombre n'y put trouver de logement. Le champ de Mars même ne pouvant contenir cette foule immense, plusieurs donnèrent leur voix de dessus les toits des maisons. Tout ce que les nobles, par leurs intrigues, purent arracher au peuple et rabattre des espérances de Caïus, c'est qu'au lieu d'être déclaré premier tribun, comme il s'y attendait, il ne fut nommé que le quatrième. Mais il n'eut pas plus tôt pris possession de sa charge [2], qu'il fut réellement le premier, et par la force de son éloquence, qui effaçait celle de tous ses collègues, et par la confiance que lui donnait l'accident funeste de son frère, dont il déplorait la mort devant le peuple. Il l'y ramenait en toute occasion ; il le faisait ressouvenir de tout ce qui s'était passé, et opposait à la conduite du sénat celle de leurs ancêtres. « Vos pères, disait-il, déclarèrent la guerre » aux Falisques, pour avoir insulté le tribun du » peuple Génucius; ils condamnèrent à mort Caïus » Véturius, parcequ'un tribun traversant la place » publique, il avait refusé seul de se ranger de» vant lui : et ces hommes ont, sous vos yeux » mêmes, assommé Tibérius à coups de bâtons ; » son corps a été traîné du Capitole dans les rues » de la ville, et jeté dans le Tibre. Tous ceux de » ses amis qu'on a pu arrêter ont été mis à mort » sans aucune formalité de justice: cependant c'est » une des plus anciennes lois de Rome, que lors» qu'un citoyen, accusé d'un crime capital, ne se » présente pas au jugement, un officier public » aille, dès le matin, à la porte de sa maison, le » sommer, à son de trompe, de comparaître; et » les juges ne vont jamais aux opinions, que cette » formalité n'ait été remplie; tant nos ancêtres » portaient loin les précautions et les formes con» servatrices de la vie des citoyens ! »

XXXIII. Caïus, dont la voix forte et étendue se faisait aisément entendre de toute la multitude, ayant ému le peuple par ces discours, proposa deux lois, dont l'une portait que tout magistrat déposé par le peuple ne pourrait plus exercer d'autre charge; la seconde, qu'un magistrat qui aurait banni un citoyen sans observer les formalités ordinaires de la justice serait traduit en jugement devant le peuple. La première de ces deux lois dégradait ouvertement Marcus Octavius, que Tibérius avait fait déposer du tribunat; et la seconde frappait directement sur Popilius, qui, dans sa préture, avait banni les amis de Tibérius : aussi, sans attendre l'issue du jugement, Popilius s'exila de l'Italie. Pour l'autre loi, Caïus lui-même la révoqua, et en donna pour motif sa condescendance aux prières de sa mère Cornélie, qui lui avait demandé la grace d'Octavius. Le peuple approuva avec joie cette révocation, par égard pour Cornélie, qu'il n'honorait pas moins par rapport à ses enfants qu'à cause de Scipion son père; et lorsque dans la suite il lui éleva une statue de bronze, il y mit cette inscription : CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES. On cite plusieurs mots remarquables que Caïus dit publiquement et avec emphase d'un de ses ennemis, au sujet de sa mère : « Oses-tu » bien médire de Cornélie, de la mère de Tibé» rius ? » Et comme ce calomniateur était décrié pour un vice infame : « Sur quel fondement, lui » dit-il, as-tu l'audace de te comparer à Cornélie? » as-tu enfanté comme elle? Cependant tous les Ro» mains savent qu'elle a été plus long-temps sans » mari que toi, tout homme que tu es. » Tel était le sel piquant de ses discours, et je pourrais en extraire de ses écrits plusieurs du même genre.

XXXIV. Des lois qu'il proposa ensuite pour augmenter le pouvoir du peuple et affaiblir celui du sénat, l'une avait pour objet l'établissement de colonies, et la distribution, aux pauvres citoyens qu'on y enverrait, des terres domaniales. La seconde était en faveur des soldats; elle ordonnait qu'ils fussent habillés aux frais du trésor public, sans que pour cela leur solde fût diminuée ; elle ajoutait qu'aucun citoyen ne serait enrôlé avant qu'il eût dix-sept ans accomplis. La troisième regardait les alliés, et donnait à tout le peuple de l'Italie le même droit de suffrage qu'aux citoyens de Rome. La quatrième fixait à un bas prix le blé qu'on distribuerait aux citoyens pauvres. La cinquième enfin, relative aux tribunaux, diminuait beaucoup en cette partie l'autorité des sénateurs. Chargés seuls du jugement de toutes les affaires, ils se faisaient redouter du peuple et des chevaliers. La loi de Caïus ajoutait, aux trois cents sénateurs qui occupaient alors tous les tribunaux, autant de chevaliers romains, et attribuait indistinctement à ces six cents juges la connaissance de tous les procès (17). En proposant cette loi, il eut soin d'observer toutes les formalités nécessaires; mais au lieu que les orateurs, avant lui, lorsqu'ils parlaient devant le peuple, se tournaient vers le sénat et vers le lieu des comices, lui, au contraire,

[1] Ville du Latium, qui s'était révoltée : le préteur Opimius la prit et la rasa l'an de Rome 630.

[2] L'an de Rome 632.

commença à se tourner vers la place publique, qui était du côté opposé, et conserva depuis cet usage : ainsi, par un léger changement de situation et de direction de ses regards, il produisit un très grand effet; et d'aristocratique qu'était le gouvernement, il le rendit en quelque sorte, démocratique [1], en faisant voir aux orateurs que c'était au peuple, et non au sénat, qu'ils devaient adresser la parole.

XXXV. Le peuple, non content de donner la sanction à cette dernière loi, lui conféra le droit de choisir lui seul les chevaliers romains qui seraient admis au nombre des juges, droit qui l'investit d'une autorité presque monarchique : aussi le sénat l'admit à ses délibérations, et lui demanda souvent son avis. Il est vrai qu'il ne lui donnait jamais que des conseils convenables à la dignité de cet ordre. Tel fut le décret, aussi honorable que juste, qu'il proposa au sujet du blé que le propréteur Fabius avait envoyé d'Espagne : il détermina le sénat à faire vendre ce blé, à en renvoyer le prix aux villes de cette province, et à réprimander Fabius de ce qu'il rendait par ses exactions la puissance romaine odieuse et insupportable aux pays qu'il gouvernait. Ce décret lui mérita les applaudissements et la bienveillance des provinces. Il fit aussi des lois pour le rétablissement de plusieurs colonies, pour la construction de grands chemins et de greniers publics. Il se chargea de diriger en chef toutes ces entreprises, et, loin de succomber à tant et de si grands travaux, il les fit exécuter avec une incroyable célérité, et mit à chacun autant de soin que si c'eût été le seul dont il eût la conduite : ceux même qui le haïssaient ou qui le craignaient le plus étaient étonnés de son intelligence et de son activité.

XXXVI. Le peuple ne pouvait se lasser de l'admirer, en le voyant sans cesse entouré d'entrepreneurs, d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de soldats, de gens de lettres; leur parler avec douceur, sans rien perdre de sa dignité dans ses conversations familières, où il savait si bien s'accommoder au caractère de chacun d'eux, que ceux qui l'accusaient d'être violent, emporté, insupportable dans ses manières, étaient convaincus de la plus insigne calomnie; tant sa popularité éclatait dans le commerce ordinaire et dans les actions communes de la vie, bien plus encore que dans les discours qu'il prononçait du haut de la tribune! L'entreprise qu'il suivit avec le plus d'ardeur, ce fut la construction des grands chemins; il y réunit à la commodité la beauté et la grace. Il les faisait tirer en ligne droite à travers les terres, et paver de grandes pierres de taille qu'on liait avec des tas de sable battu comme du ciment. Quand il se rencontrait des fondrières et des ravins formés par des torrents ou des eaux stagnantes, il les faisait combler ou couvrir de ponts; ce qui mettait les deux côtés du chemin à une hauteur égale et parallèle, et rendait tout l'ouvrage parfaitement uni et agréable à la vue. Il fit aussi mesurer tous les chemins par des intervalles égaux, que les Latins appellent milles; et chaque mille, qui fait un peu moins de huit stades [1], était marqué par une colonne de pierre qui en indiquait le nombre. Il plaça de chaque côté du chemin, et à des distances plus rapprochées, d'autres pierres, qui donnaient aux voyageurs la facilité de monter à cheval sans le secours de personne [2].

XXXVII. Comme il vit que le peuple le comblait de louanges pour tous ces travaux, et paraissait disposé à lui donner toutes les preuves de bienveillance qu'il pourrait desirer, il dit un jour, dans une de ses harangues publiques, qu'il avait à demander au peuple une seule grace, dont l'obtention lui tiendrait lieu de tout, et dont le refus n'exciterait de sa part aucune plainte. Tout le monde crut qu'il allait demander le consulat; on imagina même qu'il voulait le réunir avec la charge de tribun [3] : mais le jour des comices consulaires, au milieu de l'attente générale, il parut au champ de Mars; menant Fannius par la main, et, secondé de tous ses amis, il sollicita pour lui le consulat. Cette brigue emporta la grande pluralité des suffrages; Fannius fut élu consul (18), et Caïus nommé tribun du peuple pour la seconde fois, sans l'avoir ni sollicité ni demandé, et par le seul effet de l'affection du peuple. Mais voyant que le sénat ne dissimulait plus sa haine contre lui, que le consul Fannius lui-même se refroidissait à son égard, il rechercha de nouveau, par d'autres lois, la faveur du peuple : il proposa d'envoyer des colonies à Tarente et à Capoue, et d'étendre à tous les peuples latins le droit de bourgeoisie.

XXXVIII. Le sénat, craignant qu'il n'acquît enfin un pouvoir qui le rendrait invincible, essaya un moyen nouveau, et jusqu'alors sans exemple, de détourner la faveur du peuple : ce fut de flatter à son tour la multitude, et de chercher à lui complaire dans les choses même les moins justes. Parmi les collègues de Caïus était Livius Drusus, qui, par la bonté de son naturel et l'excellente éducation qu'il avait reçue, n'était inférieur à aucun des Romains, et qui, par son éloquence et par ses richesses pouvait le disputer aux plus puissants et aux plus estimés d'entre eux. Les principaux de

[1] Nous avons déja vu des exemples pareils des effets que peut produire dans des occasions importantes un changement de situation. Voyez la *Vie de Thémistocle*, c. XXIII; et la *Vie de Camille*, c. XLVII.

[1] Trois milles faisaient à peu près vingt stades ou une lieue.

[2] Il y en a qui ont traduit par étriers le mot grec du texte; mais les étriers n'étaient pas encore connus.

[3] Mais le peuple savait que ces charges étaient incompatibles : et il supposait apparemment qu'il ne voulait les demander que pour des années différentes.

Rome, s'adressant à lui, le conjurent de s'opposer à Caïus, et de s'unir avec eux contre lui, non en cherchant à forcer l'inclination du peuple ou en résistant à ses volontés, mais en employant toute l'autorité de sa charge à lui complaire, à lui accorder des choses dont le refus aurait pu attirer la haine à celui qui l'aurait fait, mais eût été bien plus honorable pour lui. Livius, abandonnant donc au sénat l'exercice de son tribunat, fit des lois qui, sans offrir aucun motif d'honnêteté et d'utilité, n'avaient d'autre but que de surpasser Caïus en complaisance et en flatterie pour le peuple, comme dans les comédies les poëtes rivalisent entre eux à qui divertira le mieux le spectateur (19).

XXXIX. Cette conduite fit voir évidemment que le sénat était irrité, non contre les lois de Caïus, mais contre sa personne, et qu'il voulait, ou le faire périr, ou le réduire à un état de faiblesse dont ils n'eussent rien à craindre. Caïus avait proposé l'établissement de deux colonies, qu'il composait des citoyens les plus honnêtes, et les sénateurs l'avaient accusé de vouloir corrompre le peuple : Livius ordonna d'en établir douze, chacune de trois mille citoyens indigents, et les sénateurs appuyèrent sa loi. Caïus avait assujetti à une rente annuelle pour le trésor public les terres distribuées aux citoyens pauvres, et le sénat en avait pris sujet de le haïr, comme corrupteur de la multitude : Livius déchargea les terres de cette imposition, et le sénat lui en sut gré. Caïus avait accordé le droit de citoyen à tous les peuples du nom latin, et cette concession avait déplu au sénat : Livius défendit qu'on frappât de verges tout soldat latin, et sa loi fut vivement soutenue par le sénat. Aussi Livius, toutes les fois qu'il haranguait le peuple, avant de proposer ses lois, disait-il qu'elles avaient l'approbation du sénat, qui n'avait rien tant à cœur que l'intérêt du peuple. Le seul avantage qui en résulta, c'est que le peuple devint plus doux envers le sénat ; qu'à cette haine ancienne qui rendait tous les nobles suspects à la multitude, Livius fit succéder des sentiments de modération, qu'il éteignit toute son animosité, et lui persuada que c'était par les conseils du sénat qu'il proposait toutes ces lois, dont le seul but était de complaire au peuple et de le satisfaire. Ce qui donnait surtout à la multitude la plus grande confiance dans l'affection et dans la probité de Drusus, c'est qu'il n'était jamais pour rien dans ses lois, et qu'il n'en retirait aucun avantage. Il nommait toujours d'autres commissaires que lui pour l'établissement des colonies, et il ne voulut jamais se charger de l'emploi des deniers publics ; au lieu que Caïus s'attribuait la plupart et les plus importantes de ces commissions.

XL. Rubrius, un des tribuns du peuple, ayant proposé par une loi le rétablissement de Carthage ruinée par Scipion, et cette commission étant échue par le sort à Caïus, il s'embarqua pour conduire cette nouvelle colonie en Afrique[1]. Drusus, profitant de son absence, s'éleva plus ouvertement contre lui, et s'attacha davantage à gagner le peuple, surtout par ses déclamations contre Fulvius, ami intime de Caïus, et nommé commissaire avec lui pour le partage des terres. C'était un esprit inquiet, mortellement haï du sénat, et suspect même au parti contraire, parcequ'il passait pour pratiquer les alliés du peuple romain, et exciter secrètement à la révolte les peuples de l'Italie. Ces soupçons n'étaient fondés sur aucune preuve certaine, ni même sur aucun indice ; mais ils acquéraient de la vraisemblance par la conduite de Fulvius, qui ne prenait jamais de parti raisonnable, et qui se montrait toujours l'ennemi de la paix. Ce fut la principale cause de la perte de Caïus ; il partagea la haine qu'on portait à Fulvius ; et lorsque Scipion l'Africain fut trouvé mort dans son lit, sans aucune cause apparente d'une fin si subite, les traces de coups qu'on aperçut sur son corps, suite de la violence qu'on avait exercée sur lui, comme je l'ai dit dans sa *Vie*, en firent accuser Fulvius, qui s'était déclaré l'ennemi de Scipion, et qui, ce jour-là même, l'avait insulté dans la tribune. Caïus lui-même ne fut pas à l'abri de tout soupçon. Un attentat si horrible, commis sur le premier et le plus grand des Romains, ne fut point vengé, et l'on ne fit aucune recherche pour en découvrir les auteurs. Le peuple s'y opposa, et arrêta toute poursuite, de peur que les informations ne donnassent des preuves contre Caïus ; mais cette mort était arrivée quelque temps auparavant[2].

XLI. Caïus était encore en Afrique, occupé du rétablissement de Carthage, qu'il avait nommée Junonia (20), lorsque les dieux lui envoyèrent plusieurs signes funestes, pour le détourner de cette entreprise. La pique de la première enseigne fut brisée par l'effort d'un vent impétueux, et par la résistance même que fit l'officier pour la retenir. Cet ouragan dispersa les entrailles des victimes qu'on avait déja posées sur l'autel, et les transporta hors des palissades qui formaient l'enceinte de la nouvelle ville. Des loups vinrent arracher ces palissades, et les emportèrent fort loin. Malgré ces présages, Caïus eut ordonné et réglé en soixante-dix jours tout ce qui concernait l'établissement de cette colonie ; après quoi il s'embarqua pour Rome, où il avait appris que Fulvius était vivement pressé par Drusus, et que les affaires exigeaient sa présence. Lucius Opimius (21), homme très attaché à

[1] Le rétablissement de Carthage est de l'an de Rome 632, et non 631, comme le dit le P. Petau.

[2] L'an 625 de Rome ; Caïus avait alors vingt-quatre ans.

l'oligarchie, et puissant dans le sénat, qui, l'année précédente, avait été écarté du consulat par la brigue que Caïus avait faite pour Fannius; Opimius, dis-je, soutenu cette année par une faction nombreuse, ne pouvait manquer de l'obtenir; et l'on ne doutait pas qu'une fois consul, il ne renversât Caïus, dont la puissance commençait à s'affaiblir, parceque le peuple, environné de gens qui ne s'étudiaient qu'à lui plaire, et dont le sénat approuvait toujours les propositions, le peuple, dis-je, était rassasié de ces lois populaires.

XLII. Caïus, à peine rentré dans Rome, quitta la maison qu'il avait sur le mont Palatin, pour aller prendre, au-dessous de la place, un logement qui annonçait plus de popularité, parcequ'il était dans un quartier habité par des citoyens pauvres et obscurs. Il proposa ensuite le reste de ses lois, résolu de les faire ratifier par les suffrages du peuple. Comme il se rassemblait autour de lui une foule nombreuse, le sénat engagea le consul à renvoyer tous ceux qui n'étaient pas naturels Romains. Cet ordre, aussi étrange qu'inusité, par lequel il était défendu à tous les alliés et amis du peuple romain de se trouver dans la ville pendant un certain nombre de jours, ayant été publié à son de trompe, Caïus fit afficher une protestation contre la défense du consul, dans laquelle il promettait aux alliés protection et secours, s'ils voulaient rester dans Rome : mais il ne fit rien pour eux; car ayant vu un de ses amis et de ses hôtes traîné en prison par les licteurs du consul, il ne prit point sa défense, et passa outre, soit qu'il craignît de faire connaître, par une tentative inutile, l'affaiblissement de son pouvoir, soit, comme il le disait lui-même, qu'il ne voulût pas donner à ses ennemis le prétexte qu'ils cherchaient de prendre les armes, et d'en venir à des voies de fait. Il eut cependant, à l'occasion suivante, une dispute avec ses collègues. On devait donner au peuple un combat de gladiateurs sur la place publique; et la plupart des magistrats avaient fait dresser, autour de la place, des échafauds qu'ils voulaient louer. Caïus leur ordonna de les ôter, afin que les citoyens eussent les places libres, pour voir le spectacle sans payer. Aucun des magistrats n'ayant obéi à cet ordre, Caïus attendit à la veille des jeux; et pendant la nuit, ayant pris avec lui tous les ouvriers dont il pouvait disposer, il fit enlever ces échafauds; et le lendemain il montra au peuple la place vide, d'où il pourrait voir les jeux à son aise. Cette action lui donna, dans le peuple, la réputation d'un homme de courage : mais ses collègues en furent offensés, et le regardèrent comme un esprit audacieux et emporté. On croit même qu'elle lui fit manquer un troisième tribunat : non qu'il n'eût obtenu la pluralité des suffrages, mais on prétend que les autres tribuns en firent un rapport infidèle et faux; mais le fait ne fut pas avéré dans le temps.

XLIII. Caïus ne sut pas supporter ce refus avec modération; et voyant ses ennemis rire ouvertement de l'affront qu'il recevait, il leur dit, avec une arrogance déplacée, que c'était de leur part un ris sardonien, faute de sentir de quelles ténèbres ses lois les couvraient. Opimius, nommé consul[1], commença l'exercice de sa charge par abroger plusieurs des lois de Caïus, et par faire des recherches sur l'établissement de la colonie de Carthage. On cherchait à l'irriter, afin que par ses emportements il donnât lieu à quelqu'un de le tuer. Il montra d'abord assez de patience; mais enfin ses amis, et surtout Fulvius, l'aigrirent tellement, qu'il rassembla de nouveau assez de monde pour tenir tête au consul. Sa mère, dit-on, entra dans ce projet séditieux, et soudoya secrètement un certain nombre d'étrangers, qu'elle envoya à Rome, déguisés en moissonneurs : on trouve ce fait obscurément énoncé dans les lettres qu'elle écrivait à son fils. D'autres, au contraire, assurent que ce fut contre le gré de sa mère qu'il se rengagea dans cette lutte politique. Le jour qu'Opimius devait casser les lois de Caïus, les deux partis occupèrent le Capitole dès le matin; après que le consul eut fait son sacrifice, un de ses licteurs, qui portait les entrailles des victimes, nommé Quintus Antyllius, dit à Fulvius et à ses partisans : « Faites place » aux honnêtes gens, méchants citoyens que vous » êtes! » Quelques historiens prétendent qu'en disant ces mots, il leur montra son bras nu, avec un geste malhonnête et insultant. A l'instant même Antyllius fut tué sur la place à coups de poinçons, qu'on avait faits exprès pour cet usage. Ce meurtre jeta le trouble parmi le peuple; mais les chefs des deux partis en furent différemment affectés. Caïus en eut un véritable chagrin, et reprocha avec aigreur à ceux qui l'environnaient d'avoir donné à leurs ennemis, contre eux-mêmes, un prétexte qu'ils cherchaient depuis long-temps. Opimius saisit avec complaisance l'occasion qui se présentait; il en prit plus de confiance, et excita le peuple à la vengeance : mais il survint une pluie qui les sépara.

XLIV. Le lendemain, à la pointe du jour, le consul assembla le sénat; et, pendant qu'on délibérait dans la salle, des gens disposés pour cela mirent sur un lit funèbre le corps d'Antyllius, et le portèrent à travers la place jusqu'au sénat, en poussant de grands cris et des gémissements affectés. Opimius était instruit de tout; mais il feignait de l'ignorer, et en témoignait de l'étonnement. Les

[1] L'an de Rome 633.

sénateurs étant sortis pour prendre connaissance du fait, et voyant ce lit posé au milieu de la place, quelques uns d'entre eux en parurent vivement touchés, comme d'un malheur qu'on ne pouvait trop déplorer. Mais cette vue ralluma la haine du peuple contre les nobles, qui, après avoir tué de leurs propres mains, dans le Capitole, Tibérius Gracchus, avaient fait jeter son corps dans le Tibre; et lorsque Antyllius, un misérable licteur, qui pouvait bien ne pas mériter la mort, mais qui du moins n'y avait que trop donné lieu par son imprudence, était exposé sur la place, le sénat du peuple romain environnait son lit funèbre, l'arrosait de ses larmes, honorait de sa présence le convoi d'un simple mercenaire; et cela, pour se ménager une occasion de faire périr le seul des protecteurs du peuple qui restât encore.

XLV. Le sénat étant rentré, chargea par un décret le consul Opimius d'employer tout ce qu'il avait de pouvoir à maintenir la sûreté publique, et à exterminer les tyrans[1]. D'après ce décret, le consul ordonna aux sénateurs d'aller prendre leurs armes, et aux chevaliers d'amener, le lendemain matin, chacun deux domestiques armés. Fulvius, de son côté, se prépara à la défense, et rassembla autour de lui une foule nombreuse. Caïus, en se retirant de la place, s'arrêta devant la statue de son père; et, après l'avoir long-temps considérée sans proférer une seule parole, il s'en alla en versant des larmes et poussant de profonds soupirs. Le peuple, témoin de sa douleur, en fut vivement touché; et, se reprochant les uns aux autres leur lâcheté d'abandonner, de trahir un homme si dévoué à leur intérêt, ils le suivirent, et passèrent la nuit devant sa maison, qu'ils gardèrent avec bien plus de soin que ceux qui veillaient auprès de Fulvius. Ceux-ci ne firent que boire, que pousser des cris de joie, et tenir dans la débauche les propos les plus audacieux; Fulvius lui-même, qui le premier s'était plongé dans l'ivresse, se permit des discours et des actions indignes de son âge et de son rang. Au contraire, ceux de Caïus gardaient un profond silence, comme dans une calamité publique; ils songeaient aux suites que pouvaient avoir ces premières démarches, et se relevaient tour à tour pour prendre quelque repos.

XLVI. Le lendemain, à la pointe du jour, on eut bien de la peine à réveiller Fulvius, que l'ivresse avait plongé dans un sommeil profond : toute sa suite s'arma des dépouilles qu'il avait dans sa maison, et qui venaient de la victoire qu'il avait remportée sur les Gaulois l'année de son consulat; elle se mit en marche en poussant de grands cris et faisant beaucoup de menaces, afin d'aller s'emparer du mont Aventin. Caïus ne voulut point s'armer; il sortit avec sa toge, comme il allait ordinairement sur la place, sans autre précaution que de porter un petit poignard. Il était sur le seuil de sa porte, lorsque sa femme l'arrêta et se jeta à ses genoux, en le prenant d'une main, et tenant de l'autre son fils encore enfant. « Mon cher Caïus, » lui dit-elle, je ne te vois point partir aujourd'hui, pour aller à la tribune des harangues y » proposer des décrets, comme tribun et comme » législateur. Tu ne vas pas à une guerre glorieuse, » qui pourrait, il est vrai, me priver de mon » époux, mais qui me laisserait du moins un deuil » honorable. C'est aux meurtriers de Tibérius que » tu vas te livrer; et tu y vas sans armes, dans la » disposition vertueuse de tout souffrir plutôt que » de te porter à aucun acte de violence. Tu périras, » et ta mort ne sera d'aucune utilité pour ta patrie. » Déja le parti des méchants triomphe, déja c'est » la violence et le fer qui décident de tout dans les » tribunaux. Si ton frère fût mort devant Numance, » on eût, par une trève, obtenu son corps pour » lui rendre les honneurs de la sépulture. Et moi, » peut-être, je serai réduite à aller sur les bords » d'un fleuve ou d'une mer, leur redemander ton » corps, que leurs eaux auront long-temps couvert : » car, après le massacre de Tibérius, quelle confiance peut-on avoir dans les lois et dans les » dieux eux-mêmes? »

XLVII. Pendant que Licinia exprimait ainsi ses tristes plaintes, Caïus se tira doucement d'entre ses mains, et sortit en silence avec ses amis. Sa femme, en voulant le retenir par sa robe, tomba sur le seuil de la porte, et y resta long-temps étendue sans mouvement et sans voix. Ses esclaves vinrent enfin l'enlever; et la voyant privée de connaissance, ils la portèrent chez son frère Crassus. Quand Fulvius eut rassemblé tous ceux de son parti, il envoya sur la place, par le conseil de Caïus, le plus jeune de ses fils, avec un caducée à la main. Ce jeune homme était d'une beauté ravissante, plus intéressant alors par sa contenance modeste, par la rougeur qui couvrait son front, et par les pleurs dont son visage était baigné; il fit au sénat et au consul des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs n'étaient pas éloignés de les accepter; mais Opimius leur représenta que ce n'était point par des hérauts que des citoyens coupables devaient traiter avec le sénat. « Il faut, ajouta-t-il, » qu'ils descendent de leur montagne et viennent » en personne subir leur jugement, et, en se livrant » à la discrétion du sénat, désarmer sa juste colère. » Il défendit au jeune Fulvius de revenir, à moins que ce ne fût pour accepter ces conditions. Caïus, dit-on, voulait aller au sénat, pour l'amener

[1] La formule usitée dans ces occasions était celle-ci : « Que » les consuls veillent à ce que la république ne souffre aucun » dommage. »

à des sentiments de paix; mais personne n'y ayant consenti, Fulvius envoya une seconde fois son fils aux sénateurs, pour leur faire les mêmes propositions. Opimius, qui ne demandait qu'à combattre, fit sur-le-champ arrêter le jeune homme; et l'ayant remis à des gardes, il marcha contre Fulvius avec une infanterie nombreuse, et un corps d'archers crétois qui tirèrent sur les factieux, et après en avoir blessé plusieurs, mirent les autres en désordre, et les obligèrent de prendre la fuite. Fulvius se jeta dans un bain public qui était abandonné, où il fut découvert peu de temps après, et massacré avec l'aîné de ses enfants.

XLVIII. Caïus ne fut vu par personne les armes à la main: vivement affligé de tout ce désordre, il s'était retiré dans le temple de Diane, résolu de s'y donner la mort; mais il en fut empêché par ses deux amis les plus fidèles, Pomponius et Licinius, qui lui arrachèrent le poignard des mains, et lui conseillèrent de prendre la fuite. Alors s'étant mis, dit-on, à genoux, il tendit les mains vers la déesse, et la pria de punir par une servitude perpétuelle cette ingratitude et cette trahison des Romains, qui l'avaient presque tous abandonné dès l'instant que l'amnistie avait été publiée. Caïus avait pris la fuite; mais il fut atteint près du pont de bois par quelques uns de ses ennemis. Ses deux amis le forcèrent de prendre les devants: et s'étant tournés contre ceux qui le poursuivaient, ils tinrent ferme à la tête du pont, et combattirent avec tant de courage, que personne ne put passer jusqu'au moment où ils tombèrent morts sur la place. Caïus avait pour compagnon de sa fuite un esclave, nommé Philocrate [1]: tous les autres l'encourageaient, comme s'il eût été question de disputer le prix des jeux; mais personne ne lui donnait du secours, et ne lui présentait un cheval, quoiqu'il le demandât avec instance; car les ennemis les suivaient de très près. Il les devança néanmoins un peu, et il eut le temps de se jeter dans un bois consacré aux Furies (22), où il reçut la mort de la main de son esclave Philocrate, qui se la donna ensuite lui-même. Quelques historiens racontent qu'ils furent arrêtés tous deux en vie, et que l'esclave serra si étroitement son maître dans ses bras, qu'on ne put porter aucun coup à Caïus avant que son esclave eût péri des blessures qu'il avait reçues.

XLIX. On dit qu'un homme, qu'on ne nomme pas, coupa la tête de Caïus, et qu'il la portait au consul, lorsqu'elle lui fut enlevée par un ami d'Opimius, nommé Septimuléius [2], parcequ'avant le

[1] Il est nommé Euporus par Paterculc, et Euphorus par Aurélius Victor.

[2] Pline, l. XXXIII, c. III., dit que Septimuléius était ami de Caïus Gracchus.

combat le consul avait fait une proclamation dans laquelle il promettait à quiconque apporterait les têtes de Caïus et de Fulvius, leur pesant d'or. Septimuléius apporta au consul celle de Caïus au bout d'une pique: on prit des balances, et elle se trouva peser dix-sept livres huit onces. Septimuléius, non content de s'être souillé d'un crime, avait encore commis la fraude d'en ôter la cervelle, et de faire couler dans le crâne du plomb fondu. Ceux qui avaient apporté la tête de Fulvius n'eurent aucune récompense, parceque c'étaient des gens d'une condition obscure. Les corps de Fulvius et de Caïus, et ceux de tous leurs partisans qui avaient été tués, au nombre de trois mille, furent jetés dans le Tibre, et leurs biens confisqués au trésor public; on défendit à leurs femmes d'en porter le deuil, et Licinia fut en outre privée de sa dot. Les ennemis de Caïus, par la plus cruelle inhumanité, firent périr le plus jeune des fils de Fulvius, qu'ils avaient arrêté avant le combat, qui n'avait point pris les armes, ne s'était point mêlé parmi les combattants, et n'avait été envoyé vers le consul que pour offrir un accommodement.

L. Mais ce qui offensa, ce qui affligea bien plus le peuple que tous ces actes de cruauté, c'est qu'Opimius eût élevé un temple à la Concorde. C'était s'enorgueillir et tirer vanité de ce qu'il venait de faire, et regarder, en quelque sorte, comme un sujet de triomphe le meurtre de tant de citoyens. Aussi, la nuit qui suivit la dédicace de ce temple, on écrivit ce vers au-dessous de l'inscription:

La fureur éleva ce temple à la Concorde.

Opimius fut le premier Romain qui porta dans le consulat toute l'autorité de la dictature, en faisant mourir, sans aucune des formalités de la justice, trois mille citoyens, et avec eux Caïus Gracchus et Fulvius: l'un, personnage consulaire, honoré du triomphe; l'autre, jeune encore, et supérieur à tous ceux de son âge par sa gloire et par sa vertu. Mais Opimius finit lui-même par prévariquer: envoyé en ambassade vers Jugurtha, il se laissa corrompre à prix d'argent [1]; et, condamné pour ce crime par la sentence la plus flétrissante, il vieillit dans l'ignominie, objet de la haine et du mépris du peuple, que la cruauté de ce consul avait jeté dans l'abattement et dans la consternation.

LI. Mais le peuple ne tarda pas à faire connaître tout le regret que lui causait la mort des Gracques; il leur fit faire des statues qui furent exposées publiquement; il consacra les lieux où ils avaient péri, et il allait y porter les prémices des fruits de chaque saison. Un grand nombre même d'entre eux y offraient chaque jour des sacrifices, et s'y

[1] Il est remarquable que Plutarque regarde comme coupable de vol celui qui se laisse corrompre.

acquittaient des mêmes devoirs religieux que dans les temples. Leur mère, Cornélie, supporta son malheur avec beaucoup de courage et de grandeur d'ame; elle dit, en parlant des édifices sacrés qu'on avait construits sur les lieux mêmes où ils avaient été tués : « Ils ont les tombeaux qu'ils méritent. » Elle vécut le reste de ses jours dans une maison de campagne qu'elle avait près du mont Misène, sans rien changer à sa manière ordinaire de vivre. Comme elle avait un grand nombre d'amis, et que sa table était ouverte aux étrangers, elle avait toujours auprès d'elle beaucoup de Grecs et de gens de lettres; les rois même lui envoyaient et recevaient d'elle des présents. Ceux qu'elle admettait dans sa maison étaient charmés de l'entendre raconter la vie et les actions de Scipion l'Africain son père; mais ils étaient ravis d'admiration lorsque, sans témoigner aucun regret, sans verser une larme, elle rappelait tout ce que ses deux fils avaient fait, tout ce qu'ils avaient souffert, comme si elle parlait de quelques personnages anciens qui lui auraient été étrangers. Plusieurs de ceux qui l'entendaient croyaient que la vieillesse lui avait affaibli l'esprit, ou que la grandeur de ses maux lui en avait ôté le sentiment; mais ils manquaient plutôt eux-mêmes de sens, de ne pas savoir combien un heureux naturel et une bonne éducation donnent de ressources à l'homme pour surmonter ses chagrins; et d'ignorer que si la vertu heureuse est souvent vaincue par la fortune, elle ne perd pas dans l'adversité le courage de supporter ses malheurs [1].

[1] C'est une vérité que confirme une longue expérience. La prospérité, a dit un ancien fatigue l'ame du sage; l'adversité l'affermit par les coups mêmes dont elle le frappe.

PARALLÈLE
D'AGIS ET CLÉOMÈNE
AVEC
TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

I. Après avoir terminé le récit des actions de ces quatre personnages, il ne nous reste qu'à considérer leurs vies d'une vue générale, pour en faire le parallèle. Les plus grands ennemis des Gracques, ceux qui en ont dit le plus de mal, n'ont jamais osé nier qu'ils ne fussent, de tous les Romains, les plus heureusement nés pour la vertu, et qu'une excellente éducation n'eût encore ajouté à ces dispositions naturelles. Agis et Cléomène paraissent avoir eu une nature plus forte que les Gracques; car, privés d'une éducation vertueuse, et élevés dans une discipline et dans un genre de vie qui avaient corrompu leurs prédécesseurs, ils n'eurent point d'autres guides et d'autres maîtres qu'eux-mêmes dans la pratique de la sagesse et de la frugalité. D'ailleurs les Gracques vécurent dans un temps où la grandeur et la dignité de Rome étaient dans leur plus grand éclat, où une noble émulation pour le bien enflammant tous les esprits, ils auraient rougi d'abandonner cette succession paternelle qui leur était transmise par une longue suite d'ancêtres. Agis et Cléomène, dont les pères avaient suivi des principes tout différents, qui trouvèrent leur patrie malade et corrompue, n'en furent pas moins ardents à embrasser la vertu. Le plus grand bien qu'on puisse dire du désintéressement des Gracques, et de leur mépris pour les richesses, c'est que, dans l'exercice de leurs charges et dans leur administration politique, ils conservèrent toujours leurs mains pures, et ne se souillèrent par aucun gain injuste : mais Agis aurait repoussé avec indignation les éloges qu'on lui aurait donnés pour n'avoir rien pris du bien d'autrui, lui qui fit don de tout le sien à ses concitoyens; qui, outre des possessions considérables qu'il leur abandonna, mit en commun une somme d'argent de six cents talents [1]. Quel crime n'aurait donc pas vu dans tout gain illicite celui qui regardait comme une avarice de posséder, même légitimement, plus de bien que les autres?

II. Il y eut entre les deux Grecs et les deux Romains une grande différence de grandeur et d'audace dans les innovations qu'ils entreprirent. Les Gracques se bornèrent presque à faire construire de grands chemins, et à rétablir des villes : le trait le plus hardi de Tibérius fut le partage des terres, et celui de Caïus, le mélange des chevaliers avec les sénateurs dans les tribunaux. Agis et Cléomène, persuadés que d'entreprendre en détail de petites réformes, c'était, suivant la pensée de Platon, vouloir couper la tête de l'hydre [2], firent un changement qui pouvait remédier à tous les maux publics; ou, pour parler plus vrai, ils proscrivirent les innovations que leurs prédécesseurs avaient faites, et qui étaient devenues la source de tous les maux, et rétablirent dans Sparte l'ancienne forme de gouvernement, la seule qui lui convînt.

III. On peut encore ajouter que l'administration des Gracques fut combattue par les principaux d'entre les Romains : mais la réforme commencée par Agis et consommée par Cléomène avait la base la plus honnête et la plus respectable; ils s'étaient proposé pour modèle les anciennes lois de leurs pères sur la tempérance et l'égalité, dont les unes avaient été établies par Lycurgue, et les autres

[1] Trois millions de notre monnaie.
[2] Voyez l. IV de la *République de Platon*.

données par Apollon lui-même. Une différence plus grande encore, c'est que les changements introduits par les Gracques n'ajoutèrent rien à la puissance de Rome : mais ceux que Cléomène exécuta firent voir à la Grèce Sparte, devenue en peu de temps maîtresse du Péloponnèse, combattre contre les peuples les plus puissants pour l'empire de la Grèce ; combat dont le but principal était de délivrer les Grecs des Illyriens et des Gaulois, pour les remettre sous le gouvernement sage des descendants d'Hercule.

IV. Il me semble aussi que la différence de leur mort prouve qu'il y en avait dans leur vertu. Les Gracques, après avoir combattu contre leurs concitoyens [1], prirent la fuite et périrent misérablement. Des deux Spartiates, Agis, pour ne faire mourir aucun de ses concitoyens, se sacrifia par une mort qu'on peut regarder comme volontaire : Cléomène, poussé à bout par les injustices et les outrages qu'il essuyait, voulut enfin s'en venger ; mais les circonstances n'ayant pas secondé son courage, il termina sa vie par une mort généreuse [2]. Si on les considère les uns et les autres sous un nouveau rapport, on pourra dire qu'Agis, prévenu par la mort, n'eut aucune occasion de signaler son courage; et qu'aux victoires aussi nombreuses que brillantes de Cléomène, on peut opposer l'action glorieuse de Tibérius, lorsqu'au siége de Carthage il monta le premier sur la brèche; et son traité de Numance, qui sauva la vie à vingt mille Romains privés de tout espoir de salut. Caïus, de son côté, donna, soit dans cette guerre de Numance, soit en Sardaigne, de grandes preuves de valeur ; et si ces deux frères n'eussent pas péri si jeunes, ils auraient égalé les plus grands généraux romains.

V. Si nous passons à leur conduite politique, nous verrons Agis montrer trop de mollesse, et, se laissant duper par Agésilas, frustrer ses concitoyens du partage des terres qu'il leur avait promis; en général, sa timidité, suite ordinaire de la jeunesse, l'empêcha de conduire à leur terme les changements dont il avait donné l'espérance. Cléomène, au contraire, mit dans l'exécution de son projet trop de violence et d'audace; il fit égorger, contre toute justice, les éphores, que la force dont il disposait le mettait en état de gagner, ou qu'il pouvait chasser de la ville, comme on en avait déja banni un grand nombre de citoyens. Il n'est ni d'un habile médecin, ni d'un sage politique, d'employer le fer sans une extrême nécessité : c'est dans l'un et dans l'autre une preuve d'ignorance ; et dans l'homme d'état, la cruauté est toujours jointe à l'injustice. Aucun des Gracques ne fut le premier à verser le sang des citoyens : Caïus même, dit-on, quoique assailli d'une grêle de traits, ne songea pas à se défendre; et cet homme, d'une valeur si bouillante dans les combats, se montra froid et tranquille dans la sédition. Il sortit de chez lui sans armes : il se mit à l'écart lorsqu'il vit le combat s'engager, et il s'abstint beaucoup plus de faire du mal qu'il ne craignit d'en souffrir. Ainsi la fuite des Gracques ne fut point l'effet de la lâcheté, mais de la précaution; car il fallait nécessairement ou céder par la fuite, ou, en attendant ceux qui les poursuivaient, combattre pour leur propre défense et repousser leurs attaques.

VI. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à Tibérius, c'est d'avoir déposé du tribunat un de ses collègues, et d'en avoir brigué pour lui-même un second [1]; mais c'est une imputation aussi fausse qu'injuste de charger Caïus de la mort d'Antyllius, qui fut tué malgré lui, et dont la mort l'affecta vivement. Cléomène, sans parler du meurtre des éphores, donna la liberté à tous les esclaves, et régna réellement tout seul, en se donnant, pour la forme, un collègue dans son frère Euclidas, qui était de la même maison. Il fit revenir de Messène Archidamus, à qui le trône appartenait, comme étant de l'autre maison royale, et qui fut tué en arrivant à Lacédémone. L'indifférence de Cléomène à venger sa mort confirma le soupçon qu'on eut qu'il en était l'auteur : bien différent en cela de Lycurgue, qu'il paraissait vouloir imiter, et qui rendit volontairement à Charilaüs, le fils de son frère, la couronne dont il était le dépositaire ; et, dans la crainte que si cet enfant venait à mourir naturellement, on n'en fît retomber sur lui le soupçon, il s'exila pour long-temps de sa patrie, et n'y revint que lorsque Charilaüs eut un fils qui pût lui succéder. Mais aussi quel autre homme trouverait-on dans toute la Grèce qu'on pût comparer à Lycurgue? Nous avons déja fait voir, dans la conduite politique de Cléomène, de grandes innovations et des transgressions formelles des lois.

VII. Ceux qui blâment les caractères des uns et des autres disent que Cléomène (23) montra dès le commencement un esprit tyrannique, et qui ne respirait que la guerre : mais les envieux de la gloire des Gracques ne leur reprochent qu'une ambition démesurée; ils avouent qu'emportés hors de leur naturel par la chaleur des disputes et par la colère que leur inspira la résistance de leurs adversaires, comme par des vents qui les maîtrisaient, ils s'étaient livrés, dans leur administration, aux plus grands excès. Quoi de plus beau, quoi de plus

[1] Cela n'est vrai que de Caïus Gracchus.

[2] Nous avons déja remarqué plusieurs fois que la doctrine de Plutarque sur le suicide n'était point exacte.

[1] Le texte est altéré en cet endroit; j'ai suivi le sens que lui ont donné Amyot, Dacier et M. Mosès Dusoul.

[2] Voyez Polybe, l. II.

juste que leur premier plan, si les riches, en mettant tout ce qu'ils avaient de force et de puissance à faire rejeter la loi, ne les eussent forcés à combattre, Tibérius pour défendre sa vie, et Caïus pour venger la mort d'un frère qu'on avait fait périr sans suivre aucune forme de jugement, sans rendre seulement un décret! Vous voyez donc [1], par ce qui vient d'être dit, les différences qui se trouvent entre ces quatre personnages : que s'il faut les caractériser chacun en particulier, je puis dire que Tibérius l'emporte sur les trois autres par sa vertu ; qu'Agis est, malgré sa jeunesse, celui qui a fait le moins de fautes ; et que Caïus est bien inférieur à Cléomène en audace et en activité (24).

[1] Il parle ici à Sossius Sénécion, à qui ces Vies sont adressées. *Voyez* le commencement de la *Vie de Thésée*, ch. I.

NOTES

SUR LA VIE DE TIB. ET DE CAIUS GRACCHUS.

(1) Tibérius Gracchus le père avait été consul, la première fois, l'an de Rome cinq cent soixante-dix-sept, et la seconde, l'an cinq cent quatre-vingt-onze; il avait eu, outre la censure, la dignité de grand-augure. C'était, au jugement de Cicéron, un des meilleurs citoyens, et un homme d'une grande sagesse. *Voyez* le second livre *de la Nature des Dieux*, ch. IV.

(2) Cicéron rapporte ce prodige dans le Traité *de la Divination*, liv. I, c. XVIII, et liv. II, ch. XXIX, d'après les Mémoires de Caïus Gracchus, fils de ce Tibérius; et il ne le rapporte que pour prouver la certitude de l'art des augures.

(3) Cicéron, dans son troisième livre de l'*Orateur*, c. LVI, rapporte un passage de l'oraison que Caïus Gracchus prononça après la mort de Tibérius son frère, qui fait connaître la force et la vivacité de son éloquence, et l'action qu'il mettait dans sa déclamation.—Cléon, dont Plutarque parle tout de suite, est assez connu par les *Vies de Périclès, d'Alcibiade et de Nicias*.

(4) Il y a dans le texte, des dauphins d'argent : mais tous les critiques y ont substitué la leçon que j'ai suivie; elle désigne des tables d'argent faites en forme de trépied. Les douze cent cinquante drachmes font mille cent vingt-cinq livres. La façon de ces tables était extrêmement chère, car la livre d'argent ne valait que quatre-vingt-dix livres : ainsi c'est plus de mille livres de façon par livre pesant.

(5) Cicéron, qui rapporte ce fait dans son troisième livre de l'*Orateur*, ch. LX, dit que cet esclave, qui se tenait derrière Caïus, se servait d'un flageolet d'ivoire, non seulement pour modérer le ton de sa voix lorsque son maître se laissait aller à la colère, mais encore pour soutenir et relever son ton lorsqu'il sentait sa voix baisser. Aulu-Gelle, qui en parle aussi, liv. I, ch. XI, ne croit pas que la véhémence naturelle de Caïus ait eu jamais besoin de ce second remède, et prétend que son esclave ne lui servait qu'à le ramener à un ton plus modéré. *Voyez* ce passage, qui mérite d'être lu, mais qui est trop long pour le citer ici.

(6) Du nombre de ces auteurs qui suivent une autre opinion que celle de Plutarque, est Tite-Live, liv. XXXVIII de son *Histoire*, ch. LVII. Mais il observe en même temps qu'il y avait sur ce point des traditions différentes.

(7) Plutarque est ici contraire à Cicéron, qui, dans le second livre du *Traité sur les fins des biens et des maux*, donne une origine toute différente à ce surnom de Lélius.

(8) Cicéron, en parlant de ce Diogène, dit que c'était un des plus diserts des orateurs grecs de ces temps-là Mitylène, sa patrie, était dans l'île de Lesbos. — Cumes, patrie de Blossius, était dans la Campanie. La sibylle de Cumes avait rendu cette ville fameuse.

(9) Le dolon était un bâton creux dans lequel était cachée une lame de poignard; son nom venait du mot *dolus*, tromperie, parcequ'il trompait en ne paraissant qu'un simple bâton, tandis que c'était une arme dangereuse. Virgile, dans le septième livre de l'*Enéide*, vers 664, donne de ces dolons pour armes aux soldats d'Aventinus, venus au secours de Latinus dans la guerre contre Enée :

Pila manu, sævosque gerunt in bella dolores.

« Ils portent dans leurs mains des demi-piques et des bâ» tons qui recèlent un fer meurtrier. »

(10) Les Romains avaient deux sortes d'urnes pour les suffrages : les unes appelées cistie, cistellie, les autres sitellie. Ce furent ces dernières que les riches enlevèrent, pour empêcher que les suffrages ne fussent donnés.

(11) C'est Attalus III, fils d'Eumène II et de Stratonice, dernier roi de Pergame. Il était monté sur le trône l'an de Rome six cent seize, et mourut l'an six cent vingt-un. Mais il n'était pas nommé Philopator; il avait le surnom de Philométor, comme on le voit dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain.

(12) Dans le *Traité de l'Amitié* de Cicéron, Lélius lui-même raconte ce fait un peu différemment.

(13) Aristonicus était frère bâtard d'Attalus.

(14) Lucius Aurélius Oreste fut consul avec Émilius Lépidus l'an de Rome six cent vingt-huit, six ans après la mort de Tibérius Gracchus, étant alors âgé de vingt-huit ans.

(15) Le sénat, persuadé que les soldats étaient tous dévoués à Caïus, les fit relever par d'autres, qui, ne lui ayant pas la même obligation, ne devaient pas lui être aussi attachés. Mais les premiers ne pouvaient-ils pas lui être encore plus utiles à Rome qu'à l'armée? Il semble que, dans cette occasion, la haine du sénat trompa sa politique.

(16) Aulu-Gelle, liv. XV, ch. XII, nous a conservé plusieurs morceaux du discours que Caïus prononça devant le peuple à son retour de Sardaigne, et dans lequel il rendit compte de la manière irréprochable dont il s'était conduit pendant sa questure.

(17) Plutarque se trompe en supposant ici que les chevaliers furent associés aux sénateurs dans les tribunaux ; son erreur a déja été relevée par le célèbre Paul Manuce, qui, dans son excellent *Traité des Lois*, a prouvé que Caïus Gracchus avait ôté entièrement au sénat la connaissance des affaires pour la transférer aux chevaliers, qui en jouirent exclusivement pendant seize ou dix-sept ans, jusqu'au consulat de Servilius Cépio, qui associa le sénat au corps équestre. Les chevaliers furent ensuite rétablis seuls dans ce droit ; il fut encore partagé de nouveau entre les sénateurs et les chevaliers, jusqu'au temps de Sylla, qui en priva de nouveau ces derniers, pour le donner aux sénateurs. Paul Manuce allègue, pour appuyer son opinion, les autorités de Velléius Paterculus, d'Asconius, d'Appien, de Florus, de Tite-Live et de Cicéron même. On peut consulter aussi la vingt-sixième remarque critique du savant Ruauld, dans son édition grecque et latine de Plutarque, et les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XXVIII, p. 37, et t. XXXVII, p. 299.

(18) Appien, dans son premier livre des *Guerres civiles*, p. 371, dit que Gracchus fut lui-même aidé du crédit de

Fulvius Flaccus. Mais ce n'est pas la seule différence qu'il y ait dans le récit de cet événement entre Plutarque et Appien, et ce n'est pas même là ce qu'il y a de plus embarrassant; car si le premier tribunat de Gracchus a concouru avec le consulat de Métellus, et son second tribunat avec le consulat de Fannius, comment était-il encore tribun, lorsqu'il fut tué par Opimius, consul l'année suivante? Les différences d'époque pour la nomination des consuls et pour leur entrée en exercice donnent peut-être la solution de cette difficulté.

(19) En Italie, comme en Grèce, les poëtes qui faisaient jouer leurs pièces s'efforçaient de se surpasser les uns les autres; les princes même et les magistrats prenaient souvent parti dans ces rivalités. Nous avons vu Alexandre si affligé de la défaite d'un acteur auquel il s'intéressait, qu'il avoua qu'il aurait donné la moitié de son royaume pour ne pas le voir vaincu. On sait jusqu'à quelle fureur cette animosité des partis pour et contre les acteurs fut portée à Rome, de la part même des empereurs.

(20) Voilà Carthage nommée la ville de Junon, près de cent ans avant que Virgile travaillât à son *Énéide*; et par conséquent ce n'est point par une fiction poétique que Virgile a dit, au commencement du premier livre, que Junon préférait cette ville à toute autre, même à celle de Samos. Il suivait la tradition qui avait porté Caïus à changer son nom de Carthage en celui de Junonia.

(21) Il y a dans le texte, Lucius Hostilius : mais c'est une faute de copiste, corrigée par plusieurs critiques; car c'est Lucius Opimius qui ayant inutilement demandé le consulat pour l'an de Rome six cent trente-deux, l'obtint l'année suivante avec Q. Fabius Maximus.

(22) C'est le bois que les Latins appelaient *lucus Furinæ*, le bois de Furine, la même déesse que l'Érynnis des Grecs. Ce bois était près du pont Sublicius, ou de bois.

(23) Quoique le pronom soit ici au singulier, et ne puisse grammaticalement se rapporter qu'à Cléomène, cependant l'interprète latin, ainsi qu'Amyot et Dacier, traduisent par le pluriel en joignant Agis et Cléomène, d'après le manuscrit de Saint-Germain. Cependant il me semble qu'on ne peut pas reprocher à Agis que le commencement de son règne ait été marqué par des actes tyranniques.

(24) D'après le parallèle que Plutarque vient de faire des deux princes grecs avec les deux tribuns romains, on voit clairement qu'il donne aux deux premiers, et surtout à Cléomène, une préférence marquée. Il nous le peint comme un roi également distingué par les talents guerriers et par les vertus politiques, supérieur à la bonne comme à la mauvaise fortune, magnanime, passionné pour la véritable gloire, tout occupé du bonheur de ses peuples, et incapable de la moindre injustice. Mais la plupart des autres auteurs nous en donnent une idée bien différente. En accordant à Cléomène de grandes qualités, ils lui reprochent des défauts non moins considérables. Ils sont d'accord avec Plutarque sur son audace et son activité dans la guerre, sur son courage dans l'adversité, sur son habileté dans la conduite des affaires; Polybe en particulier lui rend ce témoignage. Mais il était dominé par l'ambition; et pour la satisfaire, il se permettait les plus grandes injustices. Faux et dissimulé, il ne respectait ni ses promesses, ni ses serments, quand il lui était utile de les violer. Polybe, liv. II, p. 185, comme Plutarque lui-même l'observe à la fin de son *Parallèle*, l'accuse d'avoir changé une monarchie tempérée par les lois en une tyrannie cruelle. Il répète ce reproche dans les *Extraits sur les Vertus et les Vices*, tirés du liv. IX, p. 1383, en ajoutant qu'il ne paraît pas croyable jusqu'à quel point il réunissait les qualités les plus opposées.

Ce qui a donné à Plutarque cette prévention si favorable pour Cléomène, c'est qu'en écrivant sa *Vie* il paraît avoir pris pour guide l'historien Phylarque, auteur d'une *Histoire de l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse*, plutôt que de s'attacher à ce qu'en a écrit Polybe, qui lui-même avait suivi les Mémoires composés par Aratus, le chef de la ligue achéenne. L'ouvrage de Phylarque, qui commençait à la mort d'Alexandre et finissait à celle de Cléomène, était rempli des éloges de ce dernier, et toujours aux dépens de la vérité. Cléomène était son héros : toujours attentif à le justifier, il avait tout mis en œuvre pour noircir la mémoire d'Aratus et d'Antigonus, ennemis de ce prince. On peut lire le Mémoire déja cité dans les notes sur Cléomène, *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XIV, pag. 82 et suiv.; ainsi que le jugement que Polybe a porté de cet historien, liv. II, p. 196, et l'on verra le peu de confiance qu'il mérite. Plutarque lui-même lui a reproché plusieurs fois, dans ses ouvrages, d'avoir souvent débité des fables.

DÉMÉTRIUS.

M. Dacier fixe les commencements de Démétrius à l'an du monde 3636, la 3e année de la 116e olympiade, l'an de Rome 444, 310 ans avant Jésus-Christ.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment l'espace de sa vie depuis la première année de la 116e olympiade environ, jusqu'à la 2e année de la 123e, 287 ans avant J.-C.

I. Ceux qui les premiers ont assimilé les arts à nos sens naturels me paraissent avoir très bien compris la faculté qui dirige les uns et les autres dans leurs jugements, et qui nous fait discerner, dans chaque genre, les qualités contraires. Cette faculté est commune aux sens et aux arts; mais la fin à laquelle ils rapportent les choses dont ils jugent est différente. La fonction naturelle des sens est de distinguer le blanc et le noir, le doux et l'amer, le dur et le mou, ce qui cède et ce qui résiste : mais ils en ont une autre qui fait leur destination principale; c'est d'être mus par tous les objets qui s'offrent à eux, et de transmettre ensuite à l'intelligence les impressions qu'ils ont reçues. Les arts qui, aidés du secours de la raison, ont pour but de choisir, de s'approprier ce qui leur convient et de rejeter ce qui leur est contraire, considèrent principalement, et par eux-mêmes, ce qui leur est propre : pour ce qui leur est étranger, ils ne s'en occupent qu'accidentellement et pour l'éviter. Ainsi la médecine ne s'occupe de la maladie, et la musique des discordances, que par accident et pour produire leurs contraires. Les plus parfaits de tous les arts, tels que la tempérance, la justice, la prudence, qui jugent non seulement de ce qui est honnête, juste et utile, mais encore de ce qui est nuisible, honteux et injuste, n'estiment pas cette simplicité qui se fait un mérite de ne pas connaître le mal; ils la regardent, au contraire, comme une sotte ignorance de ce que doit le mieux savoir tout homme qui veut vivre d'après les règles de l'honnêteté.

II. Les anciens Spartiates, dans les jours de fêtes, après avoir forcé les Ilotes à boire avec excès, les faisaient entrer dans les salles des repas publics, afin d'inspirer à leurs jeunes gens l'horreur de l'ivresse. Pour nous, en regardant cette manière de corrompre les uns pour corriger les autres comme contraire aux principes de l'humanité et de la politique, nous ne croyons pas inutile de faire entrer dans le recueil de ces *Vies* un ou deux parallèles de ces hommes célèbres qui se sont abandonnés à la licence, qui, dans les grandes dignités dont ils ont été revêtus, dans les affaires importantes qu'ils ont traitées, n'ont fait servir leur grandeur qu'à rendre leurs vices plus éclatants :

non, à Dieu ne plaise! qu'en cela nous cherchions à flatter nos lecteurs, à les divertir par la variété de nos peintures; mais nous voulons imiter le joueur de flûte Isménias de Thèbes, qui faisait entendre à ses disciples un homme qui jouait bien de cet instrument, et un autre qui en jouait mal, et qui leur disait du premier : « Voilà comme il » faut jouer; » et du second : « Voilà comme il ne » faut pas jouer. » Antigénidas disait aussi que les jeunes gens entendraient avec plus de plaisir de bons joueurs de flûte, après qu'ils en auraient entendu de mauvais [1]. Il me semble aussi que nous deviendrons des spectateurs plus zélés et des imitateurs plus ardents des vies les plus vertueuses, lorsque celles qui sont mauvaises, et qu'on blâme généralement, ne nous seront pas tout-à-fait inconnues. Ce volume [2] contiendra donc la *Vie de Démétrius*, surnommé Poliorcète [3], et d'*Antoine le triumvir;* deux hommes qui ont également vérifié cette maxime de Platon, que les natures fortes produisent les grands vices comme les grandes vertus. Livrés l'un et l'autre à l'amour des femmes et du vin, grands guerriers, magnifiques dans leurs dons, prodigues et insolents, ils eurent, dans leur fortune, de grands traits de ressemblance. Non seulement ils ont eu dans le cours de leur vie de grands succès et de grands revers, ils ont fait de grandes conquêtes et des pertes plus funestes, ils sont tombés inopinément dans des malheurs extrêmes, et s'en sont relevés contre toute espérance; mais encore leur fin a été presque la même : l'un a été pris par ses ennemis, et l'autre a été sur le point de l'être.

III. Antigonus [4] eut deux fils de Stratonice, fille de Corréus; il appela l'aîné Démétrius, du nom de son frère, et le second Philippe, du nom de son père. C'est du moins le sentiment de la plupart des historiens. Quelques uns disent que Démétrius était neveu et non pas fils d'Antigonus; qu'ayant perdu son père en bas âge, il passa pour fils d'Antigonus, qui avait épousé sa mère. Philippe, qui n'était que de peu d'années plus jeune que Démétrius, mourut bientôt. Démétrius, quoique d'une belle taille, était moins grand que son père; mais il avait une beauté si parfaite, un air si noble et si majestueux, que les peintres et les sculpteurs ne purent jamais bien rendre les traits de son visage; on y voyait empreints tout à la fois la douceur et la gravité, l'agrément et la terreur; à la fierté, à la vivacité de la jeunesse, étaient jointes une mine héroïque, une majesté vraiment royale, qu'il était presque impossible d'imiter. Ses mœurs offraient le même contraste; elles avaient de quoi effrayer et de quoi plaire. Dans ses moments de loisir, à table, et au sein du luxe et des délices, c'était le plus voluptueux et le plus aimable des rois : mais fallait-il agir, personne n'était ni plus actif, ni plus ardent, ni plus terrible. Il se proposait en cela d'imiter, entre tous les autres dieux, Bacchus, qui, guerrier redoutable, avait aussi le talent de faire succéder la paix à la guerre, de jouir des douceurs de la joie et du charme des plaisirs (1).

IV. Il aimait son père de l'amour le plus tendre; et, dans les marques d'affection qu'il donnait à sa mère, on reconnaissait sa tendresse respectueuse pour son père : ce sentiment était une véritable piété filiale, et non un hommage intéressé qu'il rendît à la puissance. Antigonus donnait un jour audience à des ambassadeurs, lorsque Démétrius, en revenant de la chasse, entra chez son père, le salua, et après l'avoir embrassé, s'assit auprès de lui, tenant toujours ses dards à la main. Comme les ambassadeurs se retiraient après avoir reçu la réponse du roi, ce prince les rappelant leur dit à haute voix : « Rapportez aussi à vos maîtres com» ment nous sommes ensemble, mon fils et moi. » Il voulait leur faire entendre que la confiance et l'harmonie qui régnaient entre son fils et lui faisaient la principale force de ses états et la plus sûre preuve de sa puissance : tant il est vrai que l'autorité suprême se partage difficilement; qu'elle est toujours si pleine de défiance et de soupçons, que le plus grand et le plus vieux des successeurs d'Alexandre se glorifiait de ne pas craindre son fils, et de le laisser approcher de sa personne avec des armes. Aussi la maison royale d'Antigonus fut-elle presque la seule qui, dans une assez longue suite de successions, se conserva pure des haines et des divisions qui désolèrent les autres; et même de tous les successeurs de ce prince, Philippe est le seul qui ait fait périr son fils (2). Les autres maisons royales sont presque toutes souillées par des meurtres de fils, de mères et de femmes. Pour ceux des frères, comme les géomètres demandent qu'on leur passe certaines propositions qui servent de base à leurs démonstrations, de même il était reçu parmi ces rois d'exiger, comme une chose ordinaire et d'où dépendait leur sûreté, qu'on leur sacrifiât la vie de leurs frères (3).

V. Le fait suivant est une preuve sensible que Démétrius, dans sa jeunesse, fut très humain et eut beaucoup d'attachement pour ses amis. Mithridate, fils d'Ariobarzane, qui avait à peu près le même âge que Démétrius, était son camarade et son ami; il faisait sa cour à Antigonus, et n'était ni ne passait pour être un méchant homme : mais ce prince eut un songe qui lui donna des

[1] La comparaison du bon et du mauvais fait ressortir davantage le bon, et lui mérite la préférence.

[2] Il appelle un volume deux Vies parallèles.

[3] Preneur de villes.

[4] Antigonus était fils d'un Macédonien, nommé Philippe, qui avait eu de grands emplois sous les rois Philippe et Alexandre.

soupçons contre lui. Il croyait être dans un vaste champ, où il semait de la limaille d'or, qui produisait ensuite une moisson de même métal; quelque temps après, étant revenu dans le champ, il n'avait plus trouvé que le chaume dont les épis avaient été coupés. Il s'affligeait vivement de cette perte, lorsqu'il entendit quelques personnes dire que Mithridate avait coupé cette moisson d'or, et s'était retiré dans le Pont-Euxin. Troublé de ce songe, il fit venir son fils; et après avoir exigé de lui, avec serment, la promesse du secret, il lui raconta le songe qu'il avait eu, et lui déclara qu'il allait se défaire de ce jeune prince. Démétrius en eut un grand chagrin; et Mithridate étant venu le voir, à son ordinaire, pour s'amuser avec lui, il n'osa pas, par respect pour son serment, lui dire de bouche le sort qui le menaçait: mais l'ayant écarté peu à peu de ses amis, quand ils furent absolument seuls, il écrivit sur le sable, avec le fer de sa pique: « Fuis, Mithridate! » Son ami, instruit par-là du danger qu'il courait, s'enfuit la nuit même en Cappadoce; et bientôt les destins accomplirent le songe d'Antigonus; car Mithridate s'empara d'une vaste et riche contrée, et fonda cette maison des rois de Pont, qui ne fut détruite par les Romains qu'à la huitième génération (4).

VI. Un trait de cette nature atteste la douceur et la justice de Démétrius. Mais comme, dans les éléments d'Empédocle, la discorde et l'amitié produisent entre eux, et surtout entre ceux qui sont les plus voisins ou qui se touchent, une guerre continuelle (5); de même les successeurs d'Alexandre se firent sans cesse une guerre opiniâtre; et elle fut encore plus ouverte et plus enflammée entre ceux qui, par le voisinage de leurs états respectifs, avaient souvent des affaires à démêler ensemble: tels étaient Antigonus et Ptolémée [1]. Le premier de ces princes, qui se tenait ordinairement en Phrygie, ayant appris que Ptolémée, parti de Cypre, ravageait la Syrie, attirait les villes à son parti ou les soumettait par la force, fit marcher contre lui son fils Démétrius, qui n'avait encore que vingt-deux ans, et qui faisait, dans une occasion si importante, l'essai du commandement en chef. Jeune encore et sans expérience, il avait à lutter contre un athlète sorti du gymnase d'Alexandre (6), sous lequel il avait souvent combattu dans de grandes batailles: aussi fut-il battu près de Gaza, où il eut cinq mille hommes de tués et huit mille prisonniers; il y perdit aussi ses tentes, son argent et tous ses équipages; mais Ptolémée les lui renvoya, avec ceux de ses amis qui avaient été faits prisonniers: à cet acte de générosité, il ajouta une parole qui marquait sa douceur et sa bonté: « La gloire et l'empire, et non pas tous les » autres biens, doivent être, entre nous, le seul » objet de la guerre. » Démétrius, en recevant ce bienfait de Ptolémée, pria les dieux de ne pas le laisser long-temps chargé d'une si grande dette, et de lui fournir bientôt l'occasion de rendre la pareille à ce prince. Loin de se laisser abattre, en jeune homme, de l'échec si considérable qu'il venait de recevoir à son début, il le soutint comme un général consommé, accoutumé aux caprices de la fortune: ayant donc levé de nouvelles troupes et fait tous les préparatifs nécessaires, il contint les villes sous son obéissance, et exerça les milices qu'il avait mises sur pied.

VII. Antigonus, en apprenant la perte de la bataille, se contenta de dire que Ptolémée venait de vaincre des adolescents, et que bientôt il aurait à combattre des hommes. Mais, ne voulant ni abattre ni retenir le courage de son fils, il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit de se mesurer de nouveau avec Ptolémée. Peu de temps après arriva Cillès, lieutenant de Ptolémée, à la tête d'une armée nombreuse, persuadé qu'il chasserait aisément de toute la Syrie un général dont la défaite récente ne lui inspirait que du mépris. Mais Démétrius, tombant sur Cillès au moment où il était le moins attendu, jeta l'épouvante parmi ses troupes, les mit en fuite, se rendit maître du camp et de la personne du général, fit sept mille prisonniers, et emporta un butin immense. Il fut ravi de cette victoire, moins pour les grandes richesses qu'elle lui avait procurées, que parcequ'elle lui donnait les moyens de s'acquitter; se montrant moins sensible à la gloire et au butin qui en étaient le fruit, qu'au plaisir de payer le bienfait qu'il avait reçu et de satisfaire sa reconnaissance. Il ne voulut cependant pas le faire de sa seule autorité, et il en écrivit à son père, qui lui laissa toute liberté d'en agir comme il voudrait. Il renvoya donc à Ptolémée Cillès et tous ses autres amis, comblés de présents. Ce revers chassa Ptolémée de la Syrie, et fit sortir de Célènes [1] Antigonus, à qui la joie de cette victoire donnait un plus grand desir de voir son fils. Il ne tarda pas à l'envoyer en Arabie pour y soumettre les Nabatéens [2]: là, il se trouva engagé dans des lieux arides et sans eau, où il courut le plus grand danger; mais sa fermeté et son sang-froid imposèrent tellement aux Barbares, qu'ils lui laissèrent emporter, en se retirant, un très grand butin, avec sept cents chameaux.

VIII. Cependant Séleucus [3], qu'Antigonus avait chassé de la Babylonie, ayant reconquis cette pro-

[1] Ptolémée, fils de Lagus, fondateur du royaume d'Égypte.

[1] Ville de la haute Phrygie.
[2] Peuples de la partie orientale de l'Arabie Pétrée.
[3] Séleucus Nicanor, qui fonda le royaume de Syrie.

vince par ses seules forces, entreprit d'aller avec son armée soumettre les nations limitrophes des Indes, et d'ajouter à ses états les contrées voisines du Caucase. Démétrius, espérant que son absence aurait laissé la Mésopotamie sans défenseurs, passa subitement l'Euphrate et se jetant dans la Babylonie; avant que Séleucus pût être instruit de son invasion, il força l'un des deux châteaux que Séleucus occupait, en chassa la garnison, et y mit sept mille des siens pour le garder. Il ordonna au reste de ses troupes d'emporter du pays le plus de butin qu'elles pourraient, et reprit le chemin de la mer. Sa retraite affermissait à Séleucus la possession de cette province; car la quitter après l'avoir ravagée, c'était reconnaître qu'elle ne lui appartenait plus. Il apprit, en arrivant, que Ptolémée assiégeait Halicarnasse; et, marchant aussitôt au secours de cette place, il le força de lever le siége. Cette ambition de secourir les opprimés ayant couvert de gloire Antigonus et son fils, ils conçurent le plus ardent desir d'affranchir la Grèce du joug de Cassandre et de Ptolémée. Jamais roi n'avait entrepris une guerre plus honorable et plus juste; toutes les richesses qu'ils avaient amassées en pillant, en affaiblissant les Barbares, ils les sacrifiaient, par un motif d'honneur et de gloire, pour mettre les Grecs en liberté. Quand ils eurent pris la résolution de s'embarquer pour aller assiéger Athènes, un des amis d'Antigonus dit à ce prince que s'ils se rendaient maîtres de cette ville, ils devaient la garder comme un pont[1] pour pénétrer dans la Grèce. Antigonus n'écouta point ce conseil. « Le pont le » meilleur et le plus solide, répondit-il, c'est l'af» fection des peuples: Athènes, qui est comme le » fanal de l'univers, fera briller partout la gloire » de nos actions. »

IX. Démétrius fit voile pour Athènes, avec un fonds de cinq mille talents[2] et une flotte de deux cent cinquante vaisseaux. Démétrius commandait dans la ville pour Cassandre, et le fort de Munychium était défendu par une garnison de ce prince. La fortune ayant secondé la prévoyance de Démétrius, il parut devant le Pirée le vingt-six du mois de Thargelion[3], avant que personne eût eu le moindre soupçon de sa marche. Quand les Athéniens virent approcher la flotte, ils se préparèrent à la recevoir, ne doutant pas que ce ne fût celle de Ptolémée; mais les généraux ayant un peu tard reconnu l'erreur, se mirent en défense. Toute la ville était dans le plus grand trouble; et cela devait être, quand on avait à repousser un ennemi qu'on n'attendait pas, et qui déja faisait sa descente. Démétrius ayant trouvé les barrières du port ouvertes, y était entré sans obstacle; on le voyait distinctement sur le tillac de son vaisseau, d'où il faisait signe qu'on se tînt tranquille et qu'on l'écoutât. Lorsqu'il eut obtenu du silence, il fit publier, par un héraut qu'il avait placé à côté de lui, qu'Antigonus, son père, l'avait envoyé sous les auspices les plus favorables pour mettre les Athéniens en liberté, pour chasser de leur ville la garnison macédonienne, pour leur rendre leurs lois et l'ancienne forme de leur gouvernement.

X. Les Athéniens n'eurent pas plus tôt entendu cette proclamation, que, posant leurs boucliers à terre et battant des mains, ils pressèrent tous à grands cris Démétrius de débarquer, en lui donnant les titres de bienfaiteur et de sauveur. Mais ceux qui se trouvaient auprès de Démétrius de Phalère, en convenant qu'on ne pouvait pas refuser l'entrée de la ville à un prince qui en était déja le maître, quand même il ne tiendrait rien de ce qu'il promettait, jugèrent néanmoins à propos de lui envoyer des ambassadeurs. Démétrius leur fit l'accueil le plus favorable; et pour leur inspirer plus de confiance, quand ils s'en retournèrent il les fit accompagner par Aristodème de Milet, un des amis de son père. Il ne négligea pas non plus de pourvoir à la sûreté de Démétrius de Phalère, à qui ce changement subit dans la république faisait encore plus craindre ses concitoyens que les ennemis mêmes: plein d'estime pour la réputation et la vertu de ce personnage, il le renvoya bien escorté à Thèbes, comme il l'avait demandé. Ensuite il déclara aux Athéniens qu'il n'entrerait pas dans leur ville, quelque desir qu'il eût de la voir, qu'il ne l'eût entièrement affranchie, en la délivrant de la garnison macédonienne. Aussitôt il fit ouvrir un grand fossé, et après avoir élevé de bons retranchements devant le fort de Munychium, il s'embarqua pour Mégare, où Cassandre avait mis une garnison.

XI. Là, ayant su que Cratésipolis, femme d'Alexandre, fils de Polyperchon, célèbre par sa beauté, était à Patras[1], et qu'elle desirait de le voir, il laisse son armée dans la Mégaride, et prend le chemin de Patras, avec un détachement des soldats les plus agiles. Lorsqu'il fut près de la ville, il s'éloigna de sa troupe, et fit dresser sa tente à l'écart, afin que Cratésipolis pût venir le trouver sans être aperçue. Quelques uns des ennemis en ayant été informés, coururent sur lui lorsqu'il s'y attendait le moins. Démétrius effrayé n'eut que le temps de prendre un méchant manteau, et de se sauver par la fuite: peu s'en fallut que, victime de son incontinence, il ne fût pris de la manière la plus hon-

[1] Le grec dit, une échelle. Le mot de pont m'a paru plus noble, et conserver mieux l'analogie du terme grec que celui de claie.

[2] Vingt-cinq millions.

[3] Il répondait, pour cette année, la deuxième de la cent dixhuitième olympiade, au onze de mai.

[1] Ville de l'Achaïe, à l'embouchure du golfe de Lépante.

teuse. Les ennemis emportèrent sa tente, et toutes les richesses qu'ils y trouvèrent. Quand il eut pris Mégare, ses troupes en demandèrent le pillage; mais les Athéniens sollicitèrent si vivement en faveur des Mégariens, qu'ils sauvèrent la ville. Démétrius en chassa la garnison, et rendit la liberté à Mégare. Quelque occupé qu'il fût dans ce moment, il n'oublia pas le philosophe Stilpon, qui jouissait d'une grande réputation, et qui avait choisi un genre de vie doux et tranquille. Démétrius l'envoya chercher, et lui demanda si l'on n'avait rien pris qui fût à lui. « Non, lui répondit le philosophe, je » n'ai vu personne qui m'enlevât ma science. » Dans la prise de Mégare, tous les esclaves avaient été faits prisonniers. Démétrius s'entretenait un jour avec Stilpon; et après lui avoir donné de grands témoignages d'amitié, il lui dit en le quittant : « Stilpon, je vous laisse votre ville entièrement libre. — Cela est vrai, repartit le philosophe; car » vous ne nous avez pas laissé un seul esclave. »

XII. Démétrius, étant retourné à Athènes, établit son camp devant le fort de Munychium; et s'en étant rendu maître, il chassa la garnison et rasa le fort. Alors, sur les vives instances que lui firent les Athéniens, il entra dans la ville; et ayant assemblé le peuple, il lui rendit l'ancienne forme de son gouvernement, et promit que son père leur enverrait cent cinquante mille médimnes [1] de blé, et le bois nécessaire pour la construction de cent galères à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrèrent le gouvernement démocratique, quinze ans après en avoir été dépouillés. Le temps qui s'était écoulé depuis la guerre Lamiaque et la bataille de Cranon [2], ils l'avaient passé sous une autorité qu'on appelait oligarchique, et dont la grande puissance de Démétrius de Phalère avait fait une véritable monarchie; mais lorsque Démétrius s'était montré si grand, si illustre par ses bienfaits, ils le rendirent odieux et insupportable par les honneurs immodérés qu'ils lui décernèrent. Ils donnèrent d'abord à ce prince, et à son père Antigonus, le nom de rois; titre que ces princes n'avaient jamais osé prendre, et qui, réservé jusqu'alors aux seuls descendants de Philippe et d'Alexandre, n'avait encore été conféré à aucun autre de leurs successeurs. Les Athéniens furent aussi les seuls qui les honorèrent du titre de dieux sauveurs. Ils abolirent l'ancienne dignité de leur archonte éponyme [3], et créèrent à la place un prêtre des dieux sauveurs, qui devait être nommé tous les ans, et dont le nom serait mis à la tête de tous les décrets et de tous les actes publics. Ils décrétèrent encore que les portraits des deux rois seraient brodés, parmi ceux des autres dieux, sur le voile de Minerve (7). Le lieu où Démétrius était descendu de son char fut consacré; on y éleva un autel à Démétrius descendant du char. Ils ajoutèrent deux nouvelles tribus aux anciennes, la tribu Démétriade et la tribu Antigonide [1]. Le sénat des cinq cents fut porté à six cents, parcequ'il devait y avoir cinquante sénateurs de chaque tribu (8).

XIII. Mais un trait de la flatterie la plus recherchée, ce fut celui que Stratoclès imagina : il était déja l'inventeur de toutes ces nouveautés si belles et si sages [2]. Il fit ordonner que les Athéniens qui seraient envoyés par un décret du peuple vers Antigonus ou Démétrius, au lieu du titre ordinaire d'ambassadeurs, auraient celui de théores, nom que les villes de Grèce donnent aux députés qu'elles envoient, les jours de fêtes solennelles, conduire à Pytho [3] ou à Olympie leurs sacrifices d'usage. Ce Stratoclès était d'ailleurs l'homme le plus audacieux, dont la vie avait été la plus licencieuse, et qui, par son insolence et ses bouffonneries, affectait d'imiter l'effronterie avec laquelle l'ancien Cléon traitait le peuple [4]. Il avait chez lui une courtisane, nommée Phylacium, qui lui acheta un jour, au marché, des cervelles et des collets de mouton. « Oh! oh! lui dit-il, tu as acheté de ces choses dont » nous nous servons en guise de balles, nous qui » gouvernons la république! » Lorsque la flotte athénienne eut été battue près d'Amorgos [5], Stratoclès prévenant les courriers qui en apportaient la nouvelle, et traversant le Céramique avec une couronne sur la tête, annonça que les Athéniens avaient remporté la victoire, et ordonna que, pour remercier les dieux de cet heureux succès, on leur ferait des sacrifices, et qu'on distribuerait des viandes dans chaque tribu. Peu de temps après, ceux qui revenaient de cette bataille apportèrent la nouvelle de la défaite; et le peuple, irrité contre Stratoclès, l'ayant cité devant lui, il se présenta hardiment, et ayant arrêté le tumulte : « Quel si grand mal vous ai-je fait, » leur dit-il, en vous donnant de la joie pendant » deux jours? » Il fit un autre trait d'effronterie, *plus chaud que braise,* pour me servir de l'expression d'Aristophane [6]. Un autre flatteur, voulant enchérir sur la bassesse de Stratoclès, ordonna que Démétrius, toutes les fois qu'il viendrait à Athènes,

[1] La médimne tenait plus de quatre boisseaux de Paris, dont chacun pèse vingt-un ou vingt-deux livres.
[2] Voyez la *Vie de Phocion* et celle de *Démosthène*.
[3] Ainsi nommé, parce qu'il donnait son nom à l'année.

[1] Voyez dans la *Vie de Périclès*, note (54), ce que nous avons dit des tribus d'Athènes.
[2] On sent bien que c'est une ironie.
[3] Pytho était l'ancien nom de la ville de Delphes.
[4] Voyez, sur Cléon, la *Vie de Périclès* et les notes.
[5] Amorgos est une des îles Sporades, près de Naxos. Clitus, amiral de la flotte de Macédoine sous Antipater, y remporta une grande victoire sur les Athéniens, commandés par Eétion. *Diodore de Sicile*, l. XVIII, c. XV.
[6] Cette expression ne se trouve pas dans ce qui nous reste d'Aristophane.

y serait reçu avec les mêmes offrandes qu'on faisait à Cérès et à Bacchus, et que celui des Athéniens qui aurait surpassé tous les autres par l'éclat et la magnificence de ses dons recevrait du trésor public une somme d'argent, dont il ferait une offrande aux dieux. Enfin, on changea le nom du mois de Munychion [1] en celui de Démétrion; le dernier jour de ce mois, qu'on appelle la vieille et la nouvelle lune, fut nommé Démétriade, et la fête des Dionysiaques prit le nom de Démétriaques.

XIV. Les dieux firent connaître, par plusieurs signes, combien ils étaient irrités de ces honneurs sacriléges : le voile sacré sur lequel les Athéniens avaient, par un décret public, fait broder les portraits d'Antigonus et de Démétrius avec ceux de Jupiter et de Minerve, fut déchiré en deux par un ouragan. Pendant qu'on le portait en pompe le long du Céramique, il poussa tout-à-coup, autour des autels consacrés à ces princes, une grande quantité de ciguë, plante assez rare dans ce terroir. Le jour qu'on devait célébrer la fête des Dionysiaques, on fut obligé de remettre la cérémonie, parcequ'il survint, hors de la saison, une glace et un verglas si forts, que la gelée brûla les vignes et les figuiers, et détruisit la plus grande partie du blé, qui n'était encore qu'en herbe. Le poëte Philippide [2], ennemi de Stratoclès, fit contre lui, à cette occasion, les vers suivants dans une de ses comédies :

C'est lui qui sur la vigne attira la gelée,
Et qui fit déchirer la bannière sacrée;
Qui, rendant aux humains les honneurs dus aux dieux,
Au peuple fait sentir la colère des cieux.
Nous sommes tous punis de son audace impie,
Et ces maux ne sont pas dus à la comédie [3].

Philippide était fort aimé de Lysimachus, qui, à sa considération, avait accordé beaucoup de graces aux Athéniens. Lorsque ce prince était sur le point d'entreprendre quelque affaire ou quelque expédition importante, et que ce poëte se présentait devant lui, il regardait cette rencontre comme un présage heureux. Il estimait d'ailleurs Philippide à cause de son caractère honnête, qui n'avait rien de l'empressement et de l'importunité des courtisans. Un jour, après l'avoir comblé de marques d'affection : « Mon cher Philippide, lui dit-il, que » partagerai-je avec toi de ce qui m'appartient? » — Prince, lui répondit Philippide, tout ce qu'il » vous plaira, excepté vos secrets. » J'ai opposé exprès Philippide à Stratoclès, pour faire voir la différence qu'il y avait entre un démagogue et un poëte comique [4].

XV. Mais ce qu'il y eut de plus étrange et de plus outré dans tous les honneurs qu'on rendit à ces princes, ce fut le décret de Dromoclide du bourg de Sphettie, qui proposa que, pour la consécration des boucliers dans le temple d'Apollon à Delphes, on reçût l'oracle de la bouche de Démétrius. Je crois devoir transcrire ce décret en propres termes : « Pour le bonheur public, le peuple ordonnera qu'il soit nommé un Athénien pour se » transporter auprès du dieu sauveur, et, après » avoir fait des sacrifices, demander à Démétrius » sauveur quel sera le moyen le plus religieux, le » plus magnifique et le plus prompt, de consacrer » les offrandes : que le peuple se conforme à la » réponse de l'oracle. » En se moquant ainsi de Démétrius, ils achevèrent de corrompre un prince dont l'esprit n'était pas trop sain. Pendant ces jours d'oisiveté qu'il passait à Athènes, il épousa Eurydice, qui descendait de l'ancien Miltiade, et qui, après avoir perdu son mari Opheltas, roi de Cyrène, était revenue vivre à Athènes. Les Athéniens regardèrent ce mariage comme un honneur et une grace que Démétrius faisait à leur ville, quoique d'ailleurs ce prince aimât à célébrer des noces, et qu'il eût déja plusieurs femmes. Phila était celle qu'il honorait le plus et qu'il traitait avec les plus grands égards, et comme fille d'Antipater, et comme veuve de Cratère, celui des successeurs d'Alexandre que les Macédoniens avaient le plus aimé, et qu'ils regrettaient davantage. Démétrius était fort jeune lorsque son père la lui fit épouser, malgré la grande disproportion de l'âge; et comme il témoignait peu de goût pour ce mariage, Antigonus lui dit à l'oreille :

Il faut, contre son goût, épouser pour l'argent;

parodiant ainsi assez heureusement ce vers d'Euripide :

Il faut, contre son goût, s'asservir pour l'argent.

Mais l'honneur que Démétrius témoignait à Phila et à ses autres femmes ne l'empêchait pas de vivre avec des courtisanes, d'avoir commerce avec des femmes libres, et d'être, par ses débauches, le plus décrié de tous les rois.

XVI. Cependant, rappelé par son père pour aller enlever à Ptolémée l'île de Cypre, il fut obligé d'obéir; mais, regrettant d'abandonner la guerre plus honorable et plus brillante qu'il faisait en Grèce, il députa vers Cléonidas, lieutenant de Ptolémée, qui tenait pour ce prince les villes de Sicyone et de Corinthe, et il lui fit offrir des sommes considérables, s'il voulait en retirer les garnisons. Cléonidas ayant rejeté cette proposition, Démétrius s'embarqua sur-le-champ avec ses trou-

[1] Le mois d'avril.

[2] Poëte distingué de la nouvelle comédie; il avait fait cinquante-quatre pièces, dont nous n'avons que des fragments.

[3] Comme voulait apparemment le faire croire Stratoclès, pour empêcher qu'on ne les lui imputât.

[4] C'est un trait de satire assez piquant : un orateur du peuple se trouver moins honnête homme qu'un poëte comique, c'est bien se rabaisser, selon la pensée de Plutarque.

pes, et fit voile vers Cypre. Il fut à peine arrivé, qu'il attaqua et battit Ménélas, frère de Ptolémée; et bientôt après Ptolémée ayant paru en personne avec des forces considérables de terre et de mer, il y eut d'abord de part et d'autre des pourparlers qui se passèrent en menaces et en bravades réciproques. Ptolémée signifiait à Démétrius l'ordre de se retirer avant que toutes ses forces réunies vinssent l'écraser; Démétrius consentait à laisser à Ptolémée la liberté de se retirer, s'il voulait, de son côté, délivrer Sicyone et Corinthe des garnisons qui les tenaient en servitude. La bataille qui se préparait tenait, non seulement les deux rois ennemis, mais encore tous les autres princes, dans l'attente des grands événements qui en devaient être la suite, et qui étaient encore fort incertains; on voyait seulement que le succès ne se bornerait pas à rendre le vainqueur maître de Cypre et de la Syrie, et qu'il deviendrait le plus puissant de tous les rois.

XVII. Ptolémée, cinglant à pleines voiles, vint contre Démétrius avec cent cinquante vaisseaux, et fit dire à Ménélas que lorsqu'on serait au plus fort du combat, il sortît de Salamine [1] avec ses soixante vaisseaux, pour aller charger l'arrière-garde de Démétrius et rompre son ordre de bataille. Mais Démétrius laissa dix de ses vaisseaux pour faire tête aux soixante de Ménélas; ce nombre suffisait pour garder l'issue du port, qui était fort étroite, et pour arrêter Ménélas. Pour lui, après avoir distribué et rangé son armée de terre sur les pointes qui s'avançaient dans la mer, il prit le large avec cent quatre-vingts galères, et chargea avec tant d'impétuosité et de violence la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit, et que ce prince, se voyant vaincu, prit précipitamment la fuite avec huit vaisseaux: ce furent les seuls de toute sa flotte qu'il put sauver; la plupart des autres furent brisés dans le combat, et soixante-dix tombèrent au pouvoir de l'ennemi avec leur équipage. La multitude qui était à l'ancre dans des vaisseaux de transport, ses domestiques, ses amis et ses femmes, ses provisions d'armes, son argent, ses machines de guerre, tout fut pris par Démétrius, et conduit dans son camp. On trouva parmi les femmes captives la célèbre Lamia, qui, recherchée d'abord pour le talent qu'elle avait de jouer de la flûte, eut encore plus de réputation par le commerce qu'elle fit de ses charmes. Quoiqu'ils eussent perdu de leur éclat, et que Démétrius fût plus jeune qu'elle, il se laissa tellement séduire et captiver par ses attraits, qu'aimé des autres femmes, il n'aima qu'elle seule. Après la perte de la bataille, Ménélas ne fit plus de difficulté de remettre Salamine entre les mains de Démétrius, avec tous ses vaisseaux et ses troupes de terre, qui montaient à douze cents chevaux et douze mille hommes de pied.

XVIII. Cette victoire, déja si belle, si glorieuse, reçut encore un nouvel éclat de la douceur et de l'humanité avec laquelle Démétrius en usa; il fit des obsèques magnifiques aux ennemis restés sur le champ de bataille, renvoya libres tous les prisonniers, et prit sur les dépouilles douze cents armures complètes, dont il fit présent aux Athéniens. Il choisit Aristodème de Milet pour aller porter au roi son père la nouvelle de cette victoire. De tous les courtisans d'Antigonus, c'était le plus savant dans l'art de flatter; et il avait préparé, pour relever cet exploit, la plus outrée de toutes les flatteries. En arrivant de Cypre en Syrie, il ne fit pas aborder son vaisseau, et le tint à l'ancre à quelque distance du rivage; il ordonna à toute sa suite d'y rester sans faire aucun bruit: lui-même, étant monté dans un esquif, descendit seul à terre, et s'achemina vers Antigonus, qui attendait des nouvelles de la bataille avec cette inquiétude d'esprit naturelle à ceux qu'occupent de si grands intérêts. Lorsqu'on lui apprit l'arrivée d'Aristodème, son trouble augmenta, et il eut bien de la peine à se tenir dans son palais; il envoya coup sur coup plusieurs de ses officiers et de ses amis, pour demander à Aristodème ce qui s'était passé; mais Aristodème ne répondit à personne, et continua son chemin d'un pas lent, avec un visage composé et dans un profond silence. Antigonus, plus étonné encore, et n'étant plus maître de son impatience, courut au-devant de lui jusqu'aux portes du palais. Aristodème était environné d'une foule immense, qui courait vers le palais. Quand il fut près du roi, il lui tendit la main, et lui dit d'une voix très haute: « Soyez heureux, ô roi Antigonus! nous » avons vaincu le roi Ptolémée dans un combat naval; nous sommes en possession de l'île de Cypre, et nous avons fait seize mille six cents prisonniers. — Je te souhaite aussi beaucoup de » bonheur, lui dit Antigonus: mais tu seras puni » de nous avoir tenus si long-temps à la torture, » et tu ne recevras pas de sitôt la récompense que » je te dois pour cette bonne nouvelle. »

XIX. A l'instant tout le peuple proclame rois Antigonus et Démétrius: les amis d'Antigonus lui ceignent le diadème; et ce prince en envoie un à son fils, en lui donnant dans sa lettre le titre de roi. La nouvelle de cette proclamation ayant été portée en Égypte, les Égyptiens, qui ne voulaient pas paraître abattus par leur défaite, proclamèrent roi Ptolémée. Cette ambition, comme par un sentiment de jalousie, gagna tous les successeurs d'Alexandre: Lysimachus prit sur-le-champ le diadème; et Séleucus, en donnant audience aux Grecs

[1] Ce n'est pas l'île de Salamine, mais un port de ce nom dans l'île de Cypre.

agit avec eux en roi, comme il avait déja fait avec les Barbares. Cassandre fut le seul qui, appelé roi par les autres, et de vive voix et dans leurs lettres, continua d'écrire les siennes comme il avait fait jusqu'alors. Cette appellation de roi ne fut pas pour ces princes un simple titre ajouté à leur nom, et ne se borna pas au seul changement de leur costume; elle accrut leur fierté, enfla leur courage, mit dans leur commerce et dans leur manière de vivre plus de faste et plus de gravité : semblables aux acteurs tragiques qui, en prenant les habits de leurs rôles, changent en même temps leur démarche, leur voix, leur manière de s'asseoir (9), et d'accueillir les personnes qui viennent leur parler. Ils devinrent même plus rigoureux dans leurs jugements, et bannirent de leur commerce cette espèce de familiarité qui, en dissimulant leur puissance, les rendait plus doux et plus faciles : tant eut de pouvoir une seule parole d'un vil flatteur! tant elle produisit de changement dans toute la terre!

XX. Antigonus, enflé des grands succès que Démétrius avait eus en Cypre, marcha sans différer contre Ptolémée, et se mit à la tête de son armée de terre, pendant que Démétrius, avec une flotte nombreuse, accompagnait sa marche. L'issue de cette expédition fut pressentie dans un songe qu'eut Médius, un des amis d'Antigonus. Il crut voir ce prince courir, avec toutes ses troupes, dans la lice du double stade, fournir d'abord avec beaucoup de vigueur la première course, se ralentir ensuite peu à peu, et enfin, après avoir doublé la borne, se trouver si faible et tellement hors d'haleine, qu'il avait eu bien de la peine à se remettre. Antigonus, en effet, éprouva sur terre les plus grandes difficultés; et Démétrius, accueilli d'une violente tempête, fut en danger d'être jeté sur des côtes d'un abord difficile et sans abri, perdit une grande partie de ses vaisseaux, et fut obligé de s'en retourner sans avoir pu rien entreprendre. Antigonus avait alors près de quatre-vingts ans; et devenu, moins encore par son âge que par la grosseur et le poids de son corps, inhabile aux expéditions militaires, il se servait de son fils, que son bonheur et son expérience rendaient propre aux plus grandes affaires, et n'était offensé ni de son luxe, ni de sa prodigalité, ni de ses débauches. Pendant la paix, Démétrius se livrait d'une manière effrénée à tous ses vices, et profitait de son loisir pour se plonger jusqu'à la satiété dans toutes sortes de voluptés; mais, dans la guerre, il était aussi sage que ceux qui le sont naturellement.

XXI. Lamia, sa maîtresse, le gouvernait absolument. Un jour qu'il revenait de quelque voyage, il alla saluer son père et l'embrassa. « Mon fils, lui » dit Antigonus en souriant, tu crois embrasser » Lamia. » Après une débauche de plusieurs jours, pendant lesquels il n'avait point paru, il dit à son père qu'il avait *été tourmenté d'une fluxion*. « Je » le savais, lui dit Antigonus; mais était-ce une » fluxion de Thasos ou de Chio[1]? » Ayant appris un jour qu'il était malade, il alla le voir; et, en entrant chez lui, il rencontra un beau jeune homme à la porte de son appartement. Il s'assit près de son lit, et lui tâta le pouls. Démétrius lui dit que la fièvre venait de le quitter. « Je le sais, mon fils, » lui répondit Antigonus; je l'ai trouvée à la porte, » qui sortait. » C'est ainsi qu'Antigonus, par égard pour les exploits de son fils, supportait avec douceur tous ses vices. Quand les Scythes ont bu avec excès, ils font résonner la corde de leur arc, afin de réveiller leur courage assoupi par les plaisirs de la table : mais Démétrius s'abandonnait sans réserve, tantôt aux voluptés, tantôt aux affaires, et ne se partageait jamais entre ces deux états; il se livrait tout entier à l'un ou à l'autre, sans faire pour cela, avec moins d'exactitude et de soin, tous les préparatifs de la guerre : mais il montrait plus d'habileté à rassembler, à équiper une armée, qu'à la conduire dans l'action. Il voulait avoir jusqu'au superflu toutes les provisions nécessaires; il ne pouvait jamais satisfaire sa magnificence dans la construction des vaisseaux et des machines de guerre : un plaisir dont il était insatiable, c'était de les examiner avec un œil critique, et de juger de leur exécution. Né avec un esprit inventif, il n'employait pas son goût pour les arts à des bagatelles, à des amusements inutiles, comme les autres rois qui employaient leur loisir à jouer de la flûte, à peindre ou à tourner.

XXII. Éropus, roi de Macédoine[2], s'amusait à faire de petites tables et de petites lampes. Attalus Philométor[3] cultivait les plantes vénéneuses, et non seulement la jusquiame et l'ellébore, mais même la ciguë, l'aconit et le dorycinium (10); il les plantait ou les semait lui-même dans ses jardins, et mettait beaucoup de soin à connaître les propriétés de leurs fruits, de leurs sucs, et à les cueillir lui-même dans leur saison. Les rois des Parthes faisaient gloire de forger et d'aiguiser eux-mêmes les pointes de leurs flèches. Mais Démétrius portait, jusque dans les arts mécaniques, la dignité d'un roi; tous ses travaux avaient un caractère de grandeur : la finesse et la recherche de ses ouvrages annonçaient l'élévation d'esprit et de courage de celui qui les avait imaginés; leur conception, leur magnificence, et même leur seule exécution, paraissaient dignes de la main d'un roi.

[1] Tasos et Chio étaient renommés pour leurs bons vins.

[2] C'est Éropus II, quinzième roi de Macédoine, de la race des Téménides, qui s'empara du royaume en tuant son pupille Oreste, fils d'Archélaüs II.

[3] Attalus III, roi de Pergame, fils d'Eumène II et de Stratonice.

Leur grandeur étonnait ses amis, et leur beauté charmait ses ennemis mêmes. Cet éloge n'est point dicté par la flatterie, il est l'expression simple de la vérité; ses ennemis voyaient avec admiration ses galères à quinze et à seize rangs de rames voguer le long de leurs côtes; ses machines, nommées hélépoles [1], étaient un spectacle curieux pour les villes mêmes qu'elles assiégeaient, et c'est ce que les faits prouvent. Lysimachus, celui de tous les rois qui haïssait le plus Démétrius, et qui était venu avec ses troupes pour lui faire lever le siége de Soli en Cilicie, le fit prier de lui laisser voir ses machines, et de faire voguer devant lui ses galères. Démétrius les lui ayant montrées, Lysimachus en fut dans un tel étonnement, qu'il s'en retourna avec son armée.

XXIII. Les Rhodiens, qu'il avait tenus long-temps assiégés, ayant fait la paix avec ce prince, lui demandèrent quelques unes de ses machines, pour être dans leur ville un monument de sa puissance et de leur valeur. Il leur avait déclaré la guerre, parcequ'ils étaient alliés de Ptolémée; et, pendant le siége, il fit approcher de leurs murailles la plus grande de ses hélépoles (11) : c'était une base carrée, dont chaque côté avait quarante-huit coudées de long et soixante-six de haut; ses côtés allaient toujours en se rapprochant dans leur élévation, et l'intérieur était partagé en plusieurs étages qui avaient chacun plusieurs chambres. Le devant de la machine, qui regardait l'ennemi, était ouvert, et chaque étage avait une fenêtre, d'où partaient des traits de toute espèce, lancés par des hommes valeureux dont ces étages étaient garnis, et qui savaient faire usage de toutes sortes d'armes. Quand on la mettait en mouvement, elle ne branlait ni ne penchait d'aucun côté : toujours droite sur sa base, toujours en équilibre dans sa marche, elle s'avançait avec beaucoup de roideur et un mugissement horrible; et en même temps qu'elle offrait aux yeux un spectacle attachant, elle imprimait une vive frayeur dans l'ame. On lui apporta aussi de Cypre, pour cette guerre, deux cuirasses de fer, chacune du poids de quarante livres (12). Zoïle, l'artiste qui les avait faites, pour faire connaître leur force et la bonté de leur trempe, demanda qu'on lançât contre une d'entre elles, à la distance de vingt-six pas, un trait de batterie : il ne fit sur le fer aucune impression sensible: on n'y aperçut qu'une rayure très légère, comme un stylet aurait pu la faire. Démétrius prit celle qui avait servi à cet essai, et donna l'autre à Alcimus d'Épire, l'homme le plus fort et le plus belliqueux de toute son armée. Il portait une armure qui pesait cent vingt-six livres, tandis que celle des autres n'était que de soixante. Il fut tué dans Rhodes, en combattant près du théâtre.

[1] Qui prennent les villes.

XXIV. Les Rhodiens se défendaient si courageusement, que le siége n'avançait pas; mais Démétrius s'opiniâtrait à le continuer, par le ressentiment qu'il avait contre eux de ce qu'ayant pris le vaisseau qui portait des lettres, des tapisseries et des vêtements que sa femme Phila lui faisait passer, ils l'avaient envoyé à Ptolémée avec toute sa charge: bien éloignés en cela de l'honnêteté des Athéniens, qui, ayant arrêté les courriers de Philippe avec qui ils étaient en guerre, ouvrirent les autres lettres, mais respectèrent celles qu'Olympias lui écrivait, et les lui renvoyèrent sans les avoir décachetées. Cependant Démétrius, quoique très irrité contre eux, ne saisit pas, pour se venger, une occasion qu'ils lui fournirent bientôt eux-mêmes. Protogène de Caune, ce peintre si célèbre, était alors dans un faubourg de Rhodes, occupé à peindre un trait de l'histoire de Jalysus (13); et l'ouvrage était presque fini, lorsque Démétrius se rendit maître de ce faubourg et emporta le tableau. Les Rhodiens lui ayant envoyé sur-le-champ un héraut, pour le prier d'épargner ce bel ouvrage et de ne pas le laisser gâter, il répondit qu'il brûlerait tous les portraits de son père, plutôt que de détruire ce chef-d'œuvre de l'art. Protogène avait, dit-on, employé sept ans à le faire; et Apelle, la première fois qu'il vit ce tableau, en fut tellement frappé, qu'il fut long-temps sans dire une parole, et que, revenu enfin de son étonnement, il s'écria: « Le beau travail! l'admirable ouvrage! » il y manque cependant cette grace qui seule » pourrait élever ses tableaux jusqu'aux cieux [1]. » Ce tableau, porté depuis à Rome, avec beaucoup d'autres, périt dans un incendie.

XXV. Cependant les Rhodiens soutenaient toujours la guerre avec vigueur, et Démétrius ne cherchait qu'un prétexte pour la terminer, lorsque les Athéniens, arrivant à propos, firent conclure un traité par lequel les Rhodiens s'engagèrent à former avec Antigonus et Démétrius une ligue offensive et défensive, dont Ptolémée fut excepté [2]. Les Athéniens étaient venus implorer le secours de Démétrius contre Cassandre, qui tenait leur ville assiégée. Ce prince ayant mis à la voile avec trois cent trente vaisseaux et une nombreuse infanterie, non seulement chassa Cassandre de l'Attique, mais le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, où il le défit, prit la ville d'Héraclée qui lui ouvrit ses portes, et reçut six mille Macédoniens qui pas-

[1] Amyot et M. Dacier font dire à Apelle de lui-même ce que dans le texte ce peintre dit de Protogène; ils suivent un manuscrit qui donne cette leçon : la différence ne consiste que dans l'esprit rude, au lieu de l'esprit doux.

[2] Diodore de Sicile, l. XX, c. XCIX, attribue cette médiation aux Étoliens.

sèrent dans son camp. En retournant de cette expédition, il donna la liberté à tous les Grecs situés en-deçà des Thermopyles, fit alliance avec les Béotiens, s'empara des forts de Phyle et de Panacte, deux boulevarts de l'Attique; et après en avoir chassé les garnisons de Cassandre, il rendit les forts aux Athéniens. Ce peuple, qui semblait s'être épuisé dans les honneurs qu'il avait décernés à Démétrius, trouva le moyen d'inventer encore de nouvelles flatteries. Ils lui donnèrent pour son habitation le derrière du Parthénon [1], où Démétrius se logea; et l'on disait que la déesse elle-même le recevait dans son temple, quoique ce fût un hôte bien peu digne d'elle, et dont la conduite ne répondait pas au voisinage d'une vierge.

XXVI. On raconte qu'un jour Philippe son frère se trouvant logé dans une maison où il y avait trois jeunes femmes, son père, qui le sut, n'en dit rien à Philippe; mais ayant fait venir le fourrier, il lui dit en sa présence: « Ne donneras-tu » pas à mon fils un logement moins étroit que » celui-là? » Démétrius, qui devait respecter en Minerve, sinon une déesse, au moins une sœur aînée, car c'est ainsi qu'il voulait qu'on l'appelât, se permit tant de débauches avec de jeunes garçons et de jeunes femmes de condition libre; il souilla de tant d'infamies la citadelle où était le temple de la déesse, qu'au prix de toutes ces dissolutions, ce lieu pouvait paraître pur, lorsqu'il y menait une vie licencieuse avec ses courtisanes Chrysis, Lamia, Démo et Anticyre. Il ne convient pas, pour l'honneur de la ville, de divulguer tous les désordres de Démétrius; mais je ne dois pas passer sous silence la sagesse et la vertu de Démoclès. C'était un jeune garçon qui n'était pas encore dans l'adolescence. Sa grande beauté, qu'annonçait le surnom de beau qu'on lui avait donné, ne fut pas long-temps ignorée de Démétrius. Ce prince le fit tenter, solliciter, effrayer même par plusieurs émissaires: mais rien ne put le vaincre; il prit enfin le parti d'abandonner le gymnase et tous les autres lieux d'exercice, pour aller prendre le bain dans une étuve particulière. Démétrius, ayant épié le moment où Démoclès était seul dans cette étuve, y entra. Ce jeune garçon, voyant le danger extrême où le mettait sa solitude, découvre la chaudière où l'on faisait chauffer l'eau du bain, et se jette dans l'eau bouillante, où il fut étouffé; mort bien affreuse sans doute, mais qui montre une vertu digne de sa patrie et de sa beauté [2]! Bien différent en cela de Cléénétus, fils de Cléomédon, qui, pour obtenir la décharge d'une amende de cinquante talents [1], à laquelle son père avait été condamné, porta aux Athéniens, de la part de Démétrius, des lettres de recommandation, qui non seulement attestèrent son déshonneur, mais portèrent le trouble dans la ville, parceque le peuple, en remettant l'amende à Cléomédon, fit un décret qui défendait à tout citoyen de porter à l'avenir de pareilles lettres de la part de Démétrius.

[1] Le temple de la Vierge, ou de Minerve.

[2] Pensée belle et juste: car rien ne convient mieux à la beauté que la vertu; c'est alors surtout que le visage est le miroir de l'ame.

XXVII. Ce prince ne fut pas plus tôt informé de ce décret, qu'il en fit éclater son ressentiment. Les Athéniens effrayés, non contents de l'avoir annulé sur-le-champ, firent mourir ou condamnèrent au bannissement tous ceux qui l'avaient proposé ou conseillé; ils décrétèrent même que toutes les volontés de Démétrius seraient désormais regardées comme saintes envers les dieux, et justes à l'égard des hommes. Quelqu'un des premiers citoyens ayant dit à cette occasion que Stratoclès était fou de faire de pareils décrets: « Il serait vraiment » fou, s'il ne faisait pas de ces folies, » répondit Démocharès du bourg de Leuconie [2]. C'est que Stratoclès gagnait beaucoup à ces flatteries; et Démocharès, dénoncé pour le mot qu'il avait dit, fut puni du bannissement. Voilà ce que faisaient les Athéniens, lorsqu'ils se croyaient délivrés de leur garnison et remis en liberté. Démétrius, étant entré dans le Péloponnèse, où tous ses ennemis, loin de lui opposer la moindre résistance, fuyaient devant lui et abandonnaient leurs villes, attira dans son parti la contrée qu'on appelait Acté [3], et toute l'Arcadie, excepté Argos et Mantinée. Il délivra Sicyone et Corinthe de leurs garnisons, en donnant cent talents [4] aux soldats qui les composaient. On célébrait alors à Argos la fête de Junon; et, pour concourir à cette solennité, il donna des jeux auxquels il présida lui-même avec les Grecs. Il épousa, pendant la fête, Déidamie, fille d'Éacidas, roi des Molosses, et sœur de Pyrrhus. Il engagea les Sicyoniens à quitter leur ville, pour en bâtir une autre dans le lieu qu'ils habitent maintenant; en changeant la situation de la ville, il en changea aussi le nom, et l'appela Démétriade.

XXVIII. Les états de la Grèce assemblés dans le Péloponnèse, avec un concours extraordinaire de tous les peuples, proclamèrent Démétrius chef de tous les Grecs, comme ils l'avaient déja fait pour Philippe et pour Alexandre, à qui d'ailleurs ce prince, enflé de sa fortune et de sa puissance, se

[1] Deux cent cinquante mille livres.

[2] Il y a dans le texte: de *Lacédémone;* mais c'est une faute corrigée par tous les interprètes: Démocharès, neveu de Démosthène, était de Leuconie, un des bourgs de l'Attique. *Voy.* la *Vie de Démosthène.*

[3] Ce nom, commun à plusieurs contrées maritimes, désigne ici la partie orientale de la côte du Péloponnèse.

[4] Cinq cent mille livres.

croyait bien supérieur. Alexandre n'avait dépouillé personne du titre de roi ; il ne s'était pas attribué celui de roi des rois, quoiqu'il eût souvent donné à d'autres le titre et l'état de roi : mais Démétrius se moquait ouvertement de ceux qui donnaient à tout autre qu'à son père ou à lui le nom de roi ; et il aimait à voir ses flatteurs faire, à sa table, des libations à Démétrius, roi ; à Séleucus, capitaine des éléphants ; à Ptolémée, amiral ; à Lysimachus, garde du trésor ; à Agathocle le Sicilien, gouverneur des îles [1]. Les autres rois s'amusèrent de ces plaisanteries : Lysimachus seul trouva mauvais que Démétrius le mît au rang des eunuques ; car ce n'était guère qu'à eux que les rois confiaient la garde de leurs trésors. Aussi haïssait-il mortellement Démétrius ; et en le raillant sur sa passion pour Lamia, il disait que c'était la première fois qu'il voyait une courtisane jouer la tragédie [2]. « Cette courtisane, répondit Démétrius, est plus » sage que la Pénélope de Lysimachus. »

XXIX. En quittant le Péloponnèse pour retourner à Athènes, il écrivit aux Athéniens qu'il voulait, à son arrivée, être initié à la fois aux grands et aux petits mystères, et passer sans aucun intervalle de la première initiation à l'époptée (14). Une transgression si formelle de la loi était encore sans exemple ; car les petits mystères se célébraient au mois d'Anthestérion [3], et les grands dans celui de Boëdromion [4] ; et il fallait au moins un an d'intervalle d'une initiation à l'autre. Les lettres de Démétrius ayant été lues dans l'assemblée du peuple, Pythodore, le porte-flambeau [5], osa seul s'opposer à sa demande : mais ce fut inutilement ; on ordonna, sur la proposition de Stratoclès, que le mois de Munychion [6], où l'on était alors, serait nommé et réputé le mois d'Anthestérion. La première initiation de Démétrius se fit donc à Agra ; ensuite, ce même mois de Munychion, d'abord transformé en celui d'Anthestérion, devint, par un second changement, celui de Boëdromion. Démétrius, ayant ainsi subi de suite toutes les cérémonies de l'initiation, passa enfin à l'époptée. C'est sur cela que le poëte Philippide fait à Stratoclès, dans une de ses pièces, le reproche

D'avoir en un seul mois renfermé l'an entier.

Il lui en avait déja fait un autre, au sujet de l'habitation de Démétrius dans le Parthénon :

En un vil cabaret changeant la citadelle,
Du temple révéré d'une vierge fidèle,
De la femme publique il a fait le séjour.

XXX. De tous les abus, de toutes les violations des lois qui eurent lieu alors à Athènes, aucun n'affligea plus les Athéniens que l'ordre donné par Démétrius de fournir, sans délai, la somme de deux cent cinquante talents [1] : la levée de cette contribution se fit sur-le-champ sans aucune remise ; et quand tout cet argent fut ramassé, il le fit porter à Lamia et à ses autres courtisanes, afin qu'elles en achetassent des poudres pour leur toilette. Les Athéniens furent plus sensibles à la honte d'un pareil emploi qu'à la perte de leur argent ; et le mot les offensa beaucoup plus que la chose. Quelques auteurs prétendent que ce fut aux Thessaliens, et non aux Athéniens, que Démétrius fit cet affront. Après une telle prodigalité, Lamia, voulant en particulier donner un festin à Démétrius, mit à contribution un grand nombre de personnes ; et ce repas fut si renommé par son extrême magnificence, que Lyncée de Samos [2] en a donné une description détaillée. Aussi un poëte comique de ce temps-là dit-il, avec autant de finesse que de vérité, que Lamia était une hélépole [3]. Démocharès de Soli donnait à Démétrius le nom de Mythos (15), parcequ'il avait toujours avec lui sa Lamia. Le crédit de cette femme et la passion de Démétrius pour elle excitaient la jalousie et la haine, non seulement de ses femmes légitimes, mais encore des amis de ce prince. Il avait envoyé des ambassadeurs à Lysimachus, qui, conversant avec eux dans un moment de loisir, leur montra sur ses cuisses et sur ses bras les cicatrices profondes des griffes d'un lion, et leur raconta qu'Alexandre l'avait forcé de combattre contre cet animal, enfermé avec lui dans la même arène [4]. Les ambassadeurs lui dirent en riant que leur roi portait au cou les cicatrices d'une bête plus furieuse encore, d'une Lamia.

XXXI. Il est bien étonnant que Démétrius, qui avait montré tant d'opposition à son mariage avec Phila, à cause de la disproportion de l'âge, ait conservé si long-temps la plus forte passion pour cette Lamia, qui était déja fanée. Aussi la courtisane Démo, surnommée Mania [5], à qui Démétrius demandait, dans un souper où Lamia venait de

[1] C'est un passage tiré mot à mot de l'historien Phylarque, et qui nous a été conservé par Athénée, l. VI, c. XVII.
[2] Chez les anciens, les femmes ne montaient point sur le théâtre ; leurs rôles étaient joués par des hommes en masque et en habit de femme.
[3] Février. [4] Septembre.
[5] C'était un des ministres de l'initiation.
[6] Avril.

[1] Douze cent cinquante mille livres.
[2] Grammairien, disciple de Théophraste, et contemporain de Ménandre.
[3] Nom de la machine dont Démétrius se servait pour prendre les villes, comme on l'a vu plus haut.
[4] Justin, l. XV, c. III, et Pausanias, l. I, c. IX, parlent de ce trait de force de Lysimachus ; mais Quinte-Curce, l. VIII, c. I, prétend que c'est une fable ; les raisons qu'il en donne ne sont pas assez fortes pour faire préférer son opinion à celle des autres écrivains qui rapportent le fait.
[5] C'est-à-dire *la folle*.

jouer de la flûte, ce qu'elle en pensait, lui répondit : « Elle est vieille. » Dans un autre souper, où l'on avait servi un très beau dessert : « Vois-tu, » dit Démétrius à Démo, tous les fruits que Lamia » m'envoie? — Prince, lui répondit la courtisane, » si vous vouliez passer les nuits avec ma mère, » elle vous en enverrait bien davantage. » On cite aussi le sentiment de Lamia sur le jugement si connu de Bocchoris. La courtisane Thonis était aimée d'un Égyptien, à qui elle demandait une somme considérable. Cet homme crut en songe avoir commerce avec elle, et ce songe éteignit tous ses desirs. Thonis le fit appeler en justice, pour être payée de la somme qu'elle lui avait demandée. Bocchoris, informé de ce procès, ordonna que cet homme portât au tribunal toute la somme dans un bassin; que là il le fît passer et repasser devant la courtisane, afin qu'elle jouît de l'ombre de l'argent, parceque, disait ce prince, l'opinion est l'ombre de la vérité. Lamia ne trouvait pas cette sentence juste. « L'ombre de l'argent, disait-elle, » n'éteignit pas le desir de Thonis, au lieu que le » songe avait amorti le desir de l'Égyptien. » Mais c'est assez parler de Lamia.

XXXII. Maintenant le prince dont nous écrivons la vie va éprouver dans sa fortune une suite de revers qui rendront la scène tragique, de comique qu'elle a été jusqu'à présent. Les autres rois s'étant ligués contre Antigonus, réunirent toutes leurs forces. A la première nouvelle qu'en eut Démétrius, il quitta la Grèce pour aller joindre son père, en qui il trouva pour cette guerre une ardeur bien au-dessus de son âge, et qui donna un nouvel essor à la sienne. Il paraît cependant que si Antigonus avait voulu se relâcher un peu de ses prétentions, et ne pas affecter une sorte de supériorité sur les autres princes, il aurait conservé pour lui-même pendant sa vie, et laissé à son fils après sa mort, le premier rang parmi les rois : mais, naturellement fier et dédaigneux, aussi dur dans ses paroles que dans sa conduite, il aigrit, il irrita ces jeunes rois, dont le nombre et la puissance n'étaient pas à mépriser; il ne craignit pas de dire qu'il dissiperait la ligue et l'association de ces rois avec autant de facilité qu'une pierre ou le moindre bruit fait prendre la volée à une troupe d'oiseaux qui se sont abattus dans un champ pour y prendre leur pâture. Il avait sous ses ordres soixante mille hommes de pied, six mille chevaux et soixante-quinze éléphants. L'armée des rois alliés était de soixante-quatre mille hommes d'infanterie, de dix mille cinq cents chevaux, de quatre cents éléphants et de cent vingt chars.

XXXIII. Quand les armées furent en présence, on aperçut dans Antigonus un changement, qui semblait porter sur ses espérances plutôt que sur ses résolutions. Accoutumé à montrer de la confiance et de l'audace dans les combats, à parler d'une voix haute, à tenir des propos arrogants, souvent même à dire au fort de la mêlée des mots plaisants et railleurs, qui faisaient voir sa présomption et son mépris pour l'ennemi, ce jour-là on le vit pensif et taciturne; il présentait son fils aux troupes, et le leur recommandait comme son successeur. Mais ce qui les étonna le plus, ce fut de voir qu'il s'entretenait seul avec lui dans sa tente : il n'avait pas l'habitude de faire part de ses secrets même à son fils; après avoir pris seul ses résolutions, il donnait publiquement ses ordres, et faisait exécuter ce qu'il avait arrêté dans sa pensée. On dit à ce sujet que Démétrius, étant encore fort jeune, lui avait demandé un jour quand est-ce qu'on décamperait. « Crains-tu, lui répondit » Antigonus d'un ton de colère, d'être le seul qui » n'entende pas la trompette? » Il est vrai que, dans cette occasion, il arriva plusieurs signes funestes qui abattirent tout leur courage. Démétrius crut voir en songe Alexandre, couvert d'armes brillantes, lui demander quel mot il donnerait pour la bataille, et qu'il lui avait répondu : « Jupiter et la Victoire. — Je vais donc, repartit » Alexandre, du côté des ennemis; car ce sont » eux qui me recevront. » Antigonus, après que son armée fut rangée en bataille, sortit de sa tente, et ayant fait un faux pas, il tomba sur le visage et se fit une blessure considérable. En se relevant il tendit les mains vers le ciel, et demanda aux dieux la victoire ou une mort prompte, avant d'être témoin de sa défaite.

XXXIV. Dès que le combat fut engagé, Démétrius à la tête de sa cavalerie d'élite fondit sur Antiochus, fils de Séleucus, et combattit avec tant de vigueur qu'il mit les ennemis en fuite; mais son acharnement à les poursuivre lui fit perdre, par une vaine ambition, tout le fruit de sa victoire. Lorsqu'il revint de la poursuite, il ne lui fut plus possible de se réunir à son infanterie, dont les éléphants des ennemis avaient pris la place. Séleucus voyant le corps de bataille d'Antigonus dégarni de sa cavalerie, ne voulut pas le charger; mais paraissant toujours prêt à l'attaquer, il le tournait continuellement afin de l'effrayer, et de donner le temps aux soldats de passer dans son armée : c'est en effet ce qui arriva. La plus grande partie de cette infanterie, s'étant détachée du corps de bataille, alla volontairement se rendre à Séleucus; le reste prit la fuite. Dans ce même instant, un gros de fantassins fondit sur Antigonus; et quelques uns de ceux qui l'entouraient lui ayant dit de se tenir sur ses gardes, que ces gens-là venaient sur lui : « Je vois bien, leur répondit-il, » que c'est à moi qu'ils en veulent; mais Démé-

» trius va venir à mon secours. » Il conserva jusqu'à la fin cette espérance, et cherchait des yeux son fils, lorsqu'il fut accablé d'une grêle de traits, et renversé par terre. Tous ses officiers et tous ses amis l'abandonnèrent; Thorax de Larisse resta seul auprès de son corps. La bataille ainsi terminée, les rois vainqueurs partagèrent comme un vaste corps tout l'empire d'Antigonus et de Démétrius; ils en prirent chacun une portion, et firent un nouveau partage de leurs anciens états.

XXXV. Démétrius, qui prit la fuite avec cinq mille hommes de pied et quatre mille chevaux, alla tout d'une traite jusqu'à Éphèse, où l'on s'attendait que, dans le besoin d'argent qu'il avait, il ne respecterait pas les trésors du temple; mais au contraire, la crainte qu'il eut que ses soldats ne se portassent à ce sacrilége l'en fit repartir sur-le-champ, et il s'embarqua pour passer en Grèce. C'était dans les Athéniens qu'il avait mis ses plus grandes espérances; il avait laissé dans leur ville ses vaisseaux, son argent, avec sa femme Déidamie; et il ne croyait pas avoir de ressource plus sûre que l'affection de ce peuple. Mais comme il cinglait à pleines voiles vers Athènes, il trouva, à la hauteur des Cyclades, des ambassadeurs athéniens qui venaient le prier de s'éloigner de leur ville, parceque le peuple avait décrété qu'il ne recevrait aucun des rois dans ses murailles; ils lui apprenaient en même temps qu'ils avaient envoyé à Mégare sa femme Déidamie, avec le cortége et les honneurs dus à son rang. Cette nouvelle le mit dans une telle colère, qu'il n'était plus maître de lui-même : il avait supporté avec beaucoup de courage tous ses autres malheurs, et n'avait montré dans un si grand revers ni découragement ni faiblesse; mais de voir les Athéniens tromper ses espérances, et le convaincre que l'affection qu'ils lui avaient témoignée n'avait eu rien que de faux et de simulé, c'était pour lui le sujet d'une douleur amère. Cela prouve qu'il n'est pas de marque moins sûre de l'attachement des peuples pour les rois et pour les princes, que les honneurs excessifs qu'ils leur décernent; ces distinctions n'ont de prix que dans la volonté de ceux qui les offrent, et la crainte rend ces hommages suspects. La crainte et l'amour inspirent également ces décrets si flatteurs. Aussi les princes qui ont du sens ne s'arrêtent ni aux statues, ni aux portraits, ni aux apothéoses dont on les honore; ils regardent seulement à leurs propres actions, et c'est d'après le témoignage qu'elles leur rendent qu'ils peuvent juger si ces honneurs sont dictés par une affection sincère, ou arrachés par la contrainte; car les rois à qui l'on défère ces honneurs démesurés, et qui savent bien qu'ils ne les doivent qu'à la force, sont souvent ceux que les peuples haïssent le plus.

XXXVI. Démétrius, indigné de la conduite des Athéniens, mais trop faible pour s'en venger, leur envoya faire des plaintes modérées, et leur fit redemander ses vaisseaux, parmi lesquels était cette galère fameuse à treize rangs de rames. Quand il les eut reçus, il fit voile vers l'isthme, où il trouva ses affaires dans la plus mauvaise situation. De toutes parts ses garnisons avaient été chassées des villes qu'elles occupaient, ou elles avaient passé dans le parti de ses ennemis. Il laissa donc Pyrrhus en Grèce, et alla faire une descente dans la Chersonèse, où il ravagea les états de Lysimachus; et le butin ayant enrichi ses troupes, il les fixa par ce moyen auprès de lui, et conserva une armée capable de le faire respecter et craindre. Lysimachus ne reçut aucun secours des autres rois, qui le trouvaient moins juste encore que Démétrius, et que sa puissance rendait plus redoutable. Peu de temps après, Séleucus députa vers Démétrius, pour lui demander en mariage sa fille Stratonice, qu'il avait eue de Phila sa femme. Séleucus avait déja un fils appelé Antiochus, dont la mère était une femme de Perse, nommée Apama : mais il voyait que ses états pouvaient suffire à plusieurs héritiers; et il croyait d'ailleurs avoir besoin de cette alliance, parceque Lysimachus demandait à Ptolémée ses deux filles, l'une pour lui, et l'autre pour son fils Agathocle. Démétrius, pour qui c'était un bonheur inespéré que d'avoir Séleucus pour gendre, prend avec lui sa fille, et fait voile vers la Syrie avec toute sa flotte. Il fut souvent obligé dans sa route de prendre terre, et en particulier dans la Cilicie, où régnait Plistarchus, à qui les rois l'avaient donnée pour son partage, après la défaite d'Antigonus. Plistarchus était frère de Cassandre; et croyant que son pays avait beaucoup souffert de la descente de Démétrius, il alla trouver son frère pour se plaindre de ce que Séleucus s'était réconcilié avec un ennemi commun, sans l'agrément des autres rois.

XXXVII. Démétrius, informé de son départ, s'éloigna de la mer, et alla à la ville de Guindes[1], où il trouva douze cents talents[2] qui restaient du trésor de son père; il les prit, et s'en étant retourné promptement, il fit voile vers la Syrie, où sa femme Phila vint le joindre : Séleucus alla au-devant de lui jusqu'à Orossus[3]. Leur première entrevue fut franche, sans aucun soupçon, et vraiment digne de rois. Séleucus traita d'abord Démétrius dans sa tente au milieu de son camp; et Démétrius le reçut à son tour sur sa galère à treize rangs de rames. Ils passaient tous les jours ensemble à s'en-

[1] Ville de Cilicie. [2] Six millions.

[3] Il n'y a jamais eu en Syrie de ville de ce nom. Le géographe Cellarius et le P. Lubin lisent Rossus, ville maritime entre Issus et Séleucie.

tretenir, à s'amuser, sans armes et sans gardes, jusqu'au temps où Séleucus, après avoir épousé Stratonice, s'en retourna à Antioche dans l'appareil le plus magnifique. Démétrius s'empara de la Cilicie, et envoya sa femme Phila, sœur de Cassandre, auprès de son frère, pour détruire les accusations de Plistarchus. Dans ce même temps Déidamie étant venue de Grèce trouver Démétrius, mourut bientôt de maladie. Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée par l'entremise de Séleucus, on convint qu'il épouserait Ptolémaïs, fille de Ptolémée. Jusque là Séleucus s'était conduit honnêtement avec lui; mais ensuite il lui redemanda la Cilicie pour une certaine somme d'argent; et, sur le refus de Démétrius, il lui demanda en colère les villes de Tyr et de Sidon. Ce procédé parut aussi violent qu'injuste de la part d'un prince qui, maître de toutes les provinces qui s'étendaient depuis les Indes jusqu'à la mer de Syrie, se trouvait encore si pauvre, que, pour l'acquisition de deux villes, il rompait avec son beau-père, qui venait d'éprouver un si grand revers de fortune; il attestait ainsi la vérité de cette maxime de Platon : Que, pour être vraiment riche, il ne faut pas augmenter son bien, mais diminuer sa cupidité; celui qui ne sait pas réprimer son avarice est toujours dans la pauvreté.

XXXVIII. Démétrius, sans s'effrayer des menaces de son gendre, dit hautement que quand il aurait perdu dix mille batailles comme celle d'Ipsus [1], il n'achèterait pas l'amitié de Séleucus. Il plaça des garnisons dans ces deux villes; et ayant appris que Lacharès, à la faveur d'une sédition qui agitait les Athéniens, s'était emparé de leur ville, où il régnait en tyran, il espéra qu'en s'y présentant sans être attendu, il s'en rendrait facilement le maître. Il repassa assez heureusement avec une flotte nombreuse : mais, en côtoyant l'Attique, il fut accueilli d'une violente tempête qui fit périr la plupart de ses vaisseaux et une grande partie de ses troupes; il eut le bonheur d'échapper, et fit d'abord faiblement la guerre aux Athéniens. Comme il avançait peu dans son entreprise, il envoya ses officiers assembler une nouvelle flotte; et lui-même étant allé dans le Péloponnèse, il mit le siége devant Messène. Dans un assaut qu'il fit donner à la place, il fut en danger de périr d'un trait de batterie qui le frappa au visage et qui lui perça la joue. Dès qu'il fut guéri, et qu'il eut repris quelques villes qui avaient abandonné son parti, il rentra dans l'Attique, et s'empara des villes d'Éleusis et de Rhammus, dont il ravagea le territoire. Il prit un vaisseau qui portait du blé aux Athéniens, et fit pendre le marchand et le pilote; ce qui effraya tellement tous les commerçants maritimes, qu'ils n'osèrent plus porter des provisions à Athènes. La ville se trouva donc réduite à la plus affreuse disette, non seulement de blé, mais de toutes les autres provisions : la médimne de sel s'y vendait quarante drachmes [1]; et le boisseau de blé, trois cents [2]. Un convoi de cent cinquante voiles que Ptolémée envoyait au secours des Athéniens, et qui parut à la hauteur d'Égine, leur donna un moment d'espérance; mais Démétrius ayant reçu des vaisseaux du Péloponnèse et de Cypre, au nombre de trois cents, les Égyptiens levèrent l'ancre et prirent la fuite. Le tyran Lacharès s'échappa aussi, et abandonna la ville.

XXXIX. Les Athéniens avaient prononcé par un décret la peine de mort contre quiconque proposerait la paix ou quelque autre accommodement avec Démétrius; mais alors, ouvrant les portes les plus voisines de son camp, ils lui envoyèrent des ambassadeurs : non qu'ils en attendissent aucune grace; mais ils cédaient à la nécessité que leur imposait la disette, qui les avait mis dans la situation la plus déplorable. Parmi plusieurs traits qu'on en rapporte, je citerai celui-ci. Un père et un fils qui habitaient dans la même chambre étaient au dernier désespoir : ayant vu tomber du plancher un rat mort, ils se levèrent précipitamment et se battirent, pour s'arracher l'un à l'autre cette proie. On dit que le philosophe Épicure nourrit ses disciples, pendant le siége, d'une provision de fèves qu'il partageait avec eux, et qu'il leur donnait par compte. La ville était dans cet état affeux, lorsque Démétrius y entra : il fit assembler tous les Athéniens dans le théâtre, environna la scène de gens armés, plaça ses gardes aux deux côtés de l'avant-scène, et, descendant lui-même comme les acteurs par les degrés d'en-haut, il leur imprima par cet appareil la plus vive terreur. Mais le commencement de son discours dissipa leurs craintes : au lieu de prendre une voix menaçante et d'employer des paroles dures, il leur fit avec douceur des reproches d'amitié, leur rendit et leur fit donner cent mille médimnes de blé, et rétablit ceux des magistrats qui étaient les plus agréables au peuple. L'orateur Dromoclide voyant les transports de joie de la multitude, ses battements de mains, ses acclamations de toute espèce, et voulant enchérir sur les louanges que les autres orateurs donnaient à Démétrius du haut de la tribune, proposa qu'on lui remît entre les mains le port du Pirée et le fort de Munychium. Le peuple en fit aussitôt le décret; et Démétrius, de sa seule autorité, mit garnison dans le Muséum [3], afin d'empêcher le peuple de

[1] Le texte est altéré ici; j'ai suivi, comme M. Dacier, la leçon d'un manuscrit.

[1] Trente-six livres de notre monnaie.

[2] Deux cent soixante-dix livres.

[3] Il y avait à Athènes, dans l'ancienne enceinte et près de la

secouer de nouveau le joug, et de le traverser dans ses autres entreprises.

XL. Après avoir mis Athènes sous sa dépendance, il marcha contre Lacédémone. Le roi Archidamus étant venu à sa rencontre jusqu'à Mantinée, il s'y livra un combat dans lequel Démétrius mit les Spartiates en fuite, entra dans la Laconie, et donna, sous les murs mêmes de Sparte, une seconde bataille, où il fit cinq cents prisonniers et tua deux cents hommes. Rien, ce semble, ne pouvait l'empêcher de se rendre maître de la ville, qui n'avait jamais été prise : mais il n'est pas de roi à qui la fortune ait fait éprouver autant qu'à Démétrius des revers aussi grands que subits; jamais elle ne parut aussi souvent que dans cette occasion tomber et se relever, briller et s'obscurcir, s'affaiblir et reprendre des forces. Aussi ce prince, dans ses plus terribles révolutions, adressait-il à a fortune ce vers d'Eschyle :

Je t'ai dû ma grandeur, et tu fais ma ruine.

En effet, dans le moment où tout paraissait se disposer pour le rétablir dans ses états et lui rendre son ancienne puissance, il apprit que Lysimachus lui avait enlevé ses villes d'Asie, que Ptolémée s'était emparé de l'île de Cypre, à l'exception de la seule ville de Salamine, où ses enfants et sa mère étaient assiégés. Cependant la fortune, semblable à cette femme d'Archiloque, laquelle, dit ce poëte,

Tenait l'eau d'une main, et le feu dans une autre,

après l'avoir rappelé de devant Lacédémone par des nouvelles si fâcheuses et si inquiétantes, fit luire presque aussitôt à ses yeux, dans des événements nouveaux, les plus brillantes espérances. Voici quelle en fut l'occasion.

XLI. Après la mort de Cassandre, Philippe, son fils aîné, n'occupa que peu de temps le trône de Macédoine, et mourut bientôt après son père. Les deux frères qui restaient s'étant divisés, et l'un d'eux, qui s'appelait Antipater, ayant tué sa mère Thessalonique, l'autre, nommé Alexandre, appela à son secours Pyrrhus de l'Épire, et Démétrius du Péloponnèse. Pyrrhus, arrivé le premier, s'appropria une partie du royaume de Macédoine pour prix du secours qu'il donnait à Alexandre, et ne fut plus pour ce prince qu'un voisin redoutable. Démétrius, qui s'était mis en marche aussitôt qu'il avait eu reçu les lettres d'Alexandre, parut encore plus dangereux à ce jeune prince, à cause de sa dignité personnelle et de sa grande réputation. Il alla donc au-devant de lui jusqu'à Dium[1], et le salua avec beaucoup de démonstrations d'amitié; mais il lui déclara que l'état actuel de ses affaires n'exigeait plus le secours qu'il lui avait demandé. Ce changement rendit ces deux princes suspects l'un à l'autre; et un soir que Démétrius avait été invité à souper chez Alexandre, il fut averti d'une embûche qu'on lui dressait, et du complot qu'on avait formé de l'assassiner au milieu du repas. Démétrius, sans se troubler, s'arrêta quelque temps pour donner l'ordre à ses capitaines de tenir ses troupes sous les armes, et à ses gardes, ainsi qu'à ses officiers, qui étaient bien plus nombreux que ceux d'Alexandre, d'entrer avec lui dans la salle, et de s'y tenir jusqu'à ce qu'il se levât de table. Alexandre, le voyant si bien accompagné, n'osa pas exécuter son dessein; et Démétrius ayant prétexté qu'il ne se portait pas assez bien pour rester longtemps à table, se retira de très bonne heure. Le lendemain il fit tout préparer pour son départ, et dit qu'il lui était survenu des affaires pressantes; il pria le roi de Macédoine de l'excuser s'il le quittait si promptement, et lui promit que lorsqu'il aurait plus de loisir, il ferait un plus long séjour auprès de lui.

XLII. Alexandre, charmé de le voir partir de Macédoine de plein gré et sans aucune apparence de ressentiment, l'accompagna jusqu'en Thessalie. Arrivés à Larisse, ils se donnèrent réciproquement de grands repas, mais en se dressant toujours des embûches; c'est ce qui fit tomber Alexandre dans les piéges de Démétrius. Pour ne pas donner lieu à ce prince de se tenir sur ses gardes, il négligea lui-même toute précaution; et comme il différait l'exécution de son projet, pour mieux s'assurer que Démétrius ne lui échapperait pas, il fut prévenu, et souffrit le traitement qu'il préparait à son ennemi. Invité à souper par Démétrius, il s'y rendit; et au milieu du repas Démétrius s'étant levé de table, Alexandre effrayé se leva aussi, et arriva aussitôt que lui à la porte de la salle. Quand Démétrius fut au milieu de ses gardes, il ne dit que ce seul mot: « Tue qui me suit! » et il passa outre. Alexandre fut aussitôt massacré par les gardes, avec ceux de ses amis qui étaient accourus à son secours, et dont l'un, quand on l'égorgeait, dit que Démétrius ne les avait prévenus que d'un jour. La nuit, comme on peut le croire, se passa dans une grande agitation. Le lendemain, les Macédoniens alarmés, et qui redoutaient la puissance de Démétrius, voyant que personne ne faisait des mouvements hostiles, qu'au contraire ce prince demandait à leur parler et à justifier ce qu'il avait fait, reprirent courage,

citadelle, une colline sur laquelle le poëte Musée avait coutume de chanter ses poésies, et où il fut enterré, après être mort de vieillesse. Ce fut sur cette colline que Démétrius mit une garnison, suivant Pausanias, l. I, c. xxv.

[1] Il y a dans le texte *Drinum*, ville inconnue, et à laquelle presque tous les interprètes ont substitué Dium, ville de Macédoine, au-dessous de Pydna, sur la côte du golfe Thermaïque.

et arrêtèrent de le recevoir favorablement. Lorsqu'il fut dans leur camp, il n'eut pas besoin de longs discours : les Macédoniens, qui haïssaient dans Antipater le meurtrier de sa mère, n'avaient pas de meilleur prince à choisir; ils proclamèrent donc Démétrius roi des Macédoniens, et, le prenant au milieu d'eux, ils le conduisirent en Macédoine. La nation ne blâma point ce changement : elle se souvenait toujours de l'attentat que Cassandre avait commis sur la personne d'Alexandre le Grand, dont il avait causé la mort[1] ; et si elle conservait encore quelque souvenir de la modération du vieux Antipater, Démétrius en recueillait le fruit, comme mari de Phila, fille de ce roi, dont il avait un fils destiné à lui succéder, et qui, déja dans l'âge viril, servait dans l'armée de son père.

XLIII. Dans cette brillante prospérité, Démétrius apprit que Ptolémée avait renvoyé sa femme et ses enfants, après les avoir comblés d'honneurs et de présents. Il fut informé aussi que sa fille Stratonice, qu'il avait mariée à Séleucus, venait d'épouser Antiochus, fils de ce prince, et qu'elle avait été proclamée reine des nations barbares de la haute Asie. Antiochus était devenu amoureux de Stratonice, qui était encore fort jeune et avait déja un fils de Séleucus. Ce jeune prince, que sa passion rendait malheureux, faisait tous ses efforts pour la surmonter. Il se condamnait lui-même, se reprochait sans cesse ses desirs criminels. N'espérant enfin aucun remède à une maladie qui troublait sa raison, il chercha le moyen de se délivrer de la vie par une mort lente; et, ne donnant aucun soin à son corps et lui refusant toute nourriture, il feignit d'avoir une maladie secrète qui le consumait. Érasistrate, son médecin, connut facilement qu'il était amoureux; mais il n'était pas si aisé de deviner l'objet de sa passion. Pour s'en assurer, il passait les journées entières dans la chambre du malade; et quand il entrait un jeune homme ou une jeune femme d'une beauté remarquable, il considérait attentivement le visage d'Antiochus; il observait, sur tout son corps, ces mouvements qui sont comme l'expression des affections de l'ame. Il ne remarquait rien d'extraordinaire en lui, quand d'autres personnes venaient le voir; mais toutes les fois que Stratonice entrait dans sa chambre, ou seule ou avec Séleucus, il éprouvait tous les accidents que Sapho décrit dans une de ses odes. Sa voix était oppressée, son visage rouge et enflammé; un nuage épais couvrait ses yeux ; la sueur inondait son corps ; l'inégalité de son pouls en marquait le désordre ; et il finissait par tomber dans l'accablement de l'ame, l'étouffement, le tremblement et la pâleur.

XLIV. Ces observations convainquirent Érasistrate que ce jeune prince était amoureux de Stratonice, et qu'il avait pris le parti de se laisser mourir plutôt que d'avouer sa passion ; mais il sentit tout le danger qu'il y avait à déclarer ce secret. Cependant la confiance qu'il eut dans l'amitié de Séleucus pour son fils l'enhardit à dire un jour au roi que l'amour seul causait la maladie d'Antiochus, et que malheureusement c'était un amour sans remède. « Comment, sans remède? » lui répondit Séleucus avec étonnement. « Oui, seigneur, » reprit Érasistrate ; car c'est de ma femme qu'il » est amoureux.—Eh ! quoi, mon cher Érasistrate, » répliqua Séleucus, par amitié pour nous, tu ne » céderais pas ta femme à mon fils, à ce fils notre » unique espérance? — Mais vous-même, sei» gneur, repartit Érasistrate, vous qui êtes son » père, si Antiochus était amoureux de Stratonice, » la lui céderiez-vous?—Ah ! mon ami, lui dit Sé» leucus, qu'un dieu ou qu'un homme fasse chan» ger d'objet à la passion d'Antiochus, et je sacri» fierai, non seulement Stratonice, mais tout mon » royaume, pour sauver mon fils. » Il prononça ces mots d'un ton si ému et avec une si grande abondance de larmes, qu'Érasistrate lui tendant la main : « Prince, lui dit-il, vous n'avez pas besoin » d'Érasistrate pour guérir Antiochus; vous êtes » père, mari et roi, et vous pouvez être encore le » meilleur médecin de votre fils et le sauveur de » votre maison. » Aussitôt Séleucus, convoquant une assemblée générale du peuple, déclara qu'il avait résolu de proclamer Antiochus roi des provinces de la haute Asie, et de lui faire épouser Stratonice, qui partagerait avec lui ce nouveau royaume. « Je suis persuadé, ajouta-t-il, que mon » fils, accoutumé à l'obéissance et à la soumission » envers moi, ne se refusera pas à ce mariage. Si » ma femme Stratonice répugnait à une union qui » peut lui paraître contraire aux lois, je prie mes » amis de lui faire comprendre qu'elle doit trou» ver juste et bon tout ce que le roi juge utile au » bien de son royaume. » Telle fut l'occasion du mariage d'Antiochus avec Stratonice.

XLV. Démétrius, qui, déja maître de la Macédoine, de la Thessalie et d'une grande partie du Péloponnèse, occupait encore, au-dehors[1] de l'isthme, les villes de Mégare et d'Athènes, marcha contre les Béotiens. Ils lui firent d'abord des propositions de paix assez modérées; mais, ranimés par le Spartiate Cléonyme, qui s'était jeté dans

[1] Quelques historiens ont cru que Cassandre avait apporté du poison qu'il avait donné secrètement à Alexandre, qui en était mort; mais on a vu que Plutarque a réfuté cette imputation à la fin de la *Vie d'Alexandre*.

[1] Il y a dans le texte, *en dedans*; mais c'est évidemment une faute, corrigée par M. Moeës Dusoul, et qui a été d'autant plus facile, que la différence des deux mots grecs n'est que d'une lettre.

Thèbes avec des troupes, et d'ailleurs excités par Pisis de Thespies, qui avait alors tout crédit dans la ville, ils rompirent la négociation. Démétrius vint donc mettre le siége devant Thèbes; et il n'eut pas plus tôt fait approcher ses batteries des murailles, que Cléonyme effrayé se déroba de la ville; et les Thébains, hors d'état de résister, se rendirent à discrétion. Démétrius mit des garnisons dans les villes de Béotie, leva de fortes contributions, et y établit pour gouverneur et pour premier magistrat l'historien Hiéronyme. Cette conduite parut pleine d'humanité. Il montra surtout beaucoup de modération à l'égard de Pisis, qu'il avait fait prisonnier; au lieu de le traiter sévèrement, il lui parla avec beaucoup de douceur et d'amitié, et le nomma polémarque de Thespies. Peu de temps après, ayant appris que Lysimachus avait été fait prisonnier par Dromichète[1], il marcha promptement vers la Thrace, espérant la trouver sans défense. Les Béotiens profitèrent de son absence pour secouer le joug; et Démétrius eut en chemin la nouvelle que Lysimachus avait été mis en liberté. Transporté de colère, il revient aussitôt sur ses pas; et trouvant les Béotiens déja battus par Antigonus son fils, il remet le siége devant Thèbes.

XLVI. Cependant Pyrrhus courait toute la Thessalie, et s'était avancé jusqu'aux Thermopyles. Démétrius, ayant laissé son fils pour continuer le siége, alla contre Pyrrhus, qui, au premier bruit de sa marche, prit la fuite. Démétrius, laissant en Thessalie un corps de dix mille hommes de pied et de mille chevaux, retourna devant Thèbes, et en fit approcher son hélépole, dont la grandeur et le poids étaient si énormes, qu'elle n'avançait que très lentement et avec les plus grands efforts; en sorte qu'en deux mois elle faisait à peine deux stades. Les Béotiens lui opposaient la plus vigoureuse défense; et Démétrius irrité forçait chaque jour ses troupes, plus par entêtement que par une véritable utilité, de donner de nouveaux assauts et de s'exposer aux plus grands dangers. Son fils Antigonus, affligé de voir sacrifier ainsi un si grand nombre de soldats: « Mon père, lui dit-il, pourquoi » laissons-nous périr sans nécessité tant de braves » gens?—Mais toi, lui répondit Démétrius en colère, » pourquoi te fâches-tu? dois-tu la nourriture aux » morts? » En voulant montrer qu'il ne se contentait pas d'exposer les autres, et qu'il partageait tous leurs dangers, il fut atteint d'un javelot dont il eut le cou percé. Cette blessure, toute considérable qu'elle était, ne lui fit pas suspendre le siége, et il se rendit maître de Thèbes une seconde fois. Il entra dans la ville d'un air si terrible, qu'il glaça de terreur tous les habitants, qui s'attendaient aux châtiments les plus rigoureux, mais, content d'en avoir condamné treize à mort et quelques autres au bannissement, il fit grace à tout le reste. Ainsi Thèbes, qui n'était rebâtie que depuis dix ans, fut prise deux fois dans un si court espace.

XLVII. Démétrius, voyant approcher le temps de la célébration des jeux pythiques, fit une nouveauté qui n'avait pas encore eu d'exemple. Comme les Étoliens occupaient les passages qui mènent à Delphes, il tint l'assemblée générale des Grecs à Athènes, et y fit célébrer les jeux, parcequ'il était convenable, disait-il, que ce dieu fût honoré de préférence dans une ville dont il était le patron, et qui tirait de lui son origine (16). Après les jeux, il retourna en Macédoine, et naturellement ennemi du repos, voyant d'ailleurs que les Macédoniens, plus soumis pendant la guerre, étaient inquiets et séditieux pendant la paix, il les mena à une expédition contre les Étoliens. Après avoir ravagé leur pays, il y laissa Pantauchus avec une bonne partie de ses troupes, et marcha lui-même contre Pyrrhus, qui venait en même temps à sa rencontre: mais ils se manquèrent en chemin. Démétrius fit le dégât dans l'Épire; et Pyrrhus, étant tombé sur Pantauchus, lui livra bataille. Dans l'action, ils en vinrent à un combat singulier, où ils se blessèrent mutuellement. Mais le roi d'Épire finit par mettre son ennemi en fuite, lui tua beaucoup de monde, et fit cinq mille prisonniers. Cet échec fut fatal à Démétrius. Pyrrhus, moins haï des Macédoniens pour les maux qu'il leur avait faits qu'il n'en était admiré pour ses brillants exploits, acquit auprès d'eux, par cette victoire, la réputation la plus éclatante: plusieurs même d'entre eux disaient hautement que de tous les rois il était le seul en qui l'on vît une image de l'audace d'Alexandre; tandis que les autres princes, et surtout Démétrius, ne le représentaient, comme des acteurs sur la scène, que par une affectation de faste et de gravité.

XLVIII. Démétrius, il est vrai, avait l'air d'un roi de théâtre: non content de ceindre ambitieusement sa tête d'un double diadême, de porter des robes de pourpre brodées d'or, il avait des souliers d'une étoffe d'or, et dont les semelles étaient de la plus belle pourpre mise en plusieurs doubles. On lui brodait depuis long-temps un manteau d'un travail superbe, et qui montrait son orgueil; l'univers et tous les phénomènes célestes devaient y être représentés. Le changement qui survint dans sa fortune fit laisser l'ouvrage imparfait; aucun roi, après lui, n'osa le porter, quoiqu'il y ait eu depuis en Macédoine plusieurs princes très fastueux. Ce fut moins encore cette magnificence qui le rendit insupportable à ses sujets, peu accoutumés à tant de faste, que le luxe de sa table et sa dépense habituelle: mais rien ne le leur fit plus haïr

[1] Plutarque a dit ailleurs que, pressé par la soif, il s'était rendu à discrétion avec toute son armée à ce roi des Gètes.

que la difficulté qu'ils avaient d'approcher de sa personne : ou il ne leur laissait pas le temps de lui parler, ou il leur répondait avec une rudesse et une fierté repoussantes. Il retint deux ans entiers à sa suite les ambassadeurs des Athéniens, celui de tous les peuples de la Grèce à qui il témoignait le plus d'égards. Lacédémone ne lui ayant envoyé qu'un ambassadeur, il s'en irrita comme d'une marque de mépris; mais l'ambassadeur lui fit une réponse aussi plaisante que laconique. « Eh! quoi, » lui avait dit Démétrius, les Lacédémoniens ne » m'envoient qu'un seul ambassadeur? — Oui, » prince, lui répondit l'ambassadeur, un seul à un » seul. » Un jour qu'il marchait dans les rues avec plus de popularité qu'à l'ordinaire, et qu'il se montrait d'un abord plus facile, quelques Macédoniens accoururent pour lui présenter des placets; il les reçut tous, et les mit dans un pan de son manteau. Ces hommes, transportés de joie, le suivirent quelque temps; mais quand il fut sur le pont de l'Axius[1], il ouvrit son manteau, et laissa tomber tous les placets dans la rivière.

XLIX. Ce trait de mépris blessa vivement les Macédoniens, qui se croyaient, non pas gouvernés, mais outragés. Ils se souvenaient d'avoir vu ou d'avoir entendu dire combien le roi Philippe avait de douceur et de popularité. Un jour une vieille femme l'ayant arrêté sur son passage, le supplia de l'écouter. Philippe lui ayant répondu qu'il n'en avait pas le temps : « Ne soyez donc pas notre roi, » lui répliqua cette femme. Frappé de ce mot, qui lui fit faire de sérieuses réflexions, il rentre dans son palais, et, laissant toutes ses autres affaires, il écoute tous ceux qui se présentent, à commencer par cette femme, et ne s'occupe d'autre chose pendant plusieurs jours. Rien en effet n'est plus du devoir d'un roi que de rendre la justice. Mars est un tyran, dit Timothée; mais, selon Pindare,

La justice est le roi, le maître de la terre[2].

Aussi Homère dit-il que les rois ont reçu de Jupiter, non des hélépoles, ni des vaisseaux armés de becs d'airain; mais la justice et les lois, pour en être les fidèles dépositaires[3]. Ce dieu a honoré du titre de son disciple et de son confident, non le plus belliqueux, non le plus injuste ou le plus sanguinaire, mais le plus juste des rois (17). Démétrius, au contraire, aimait à se donner le titre le plus opposé à ceux dont on honore le roi des dieux. Jupiter est appelé le patron, le protecteur des villes; et Démétrius prenait le surnom de Poliorcète[4] : tant il est vrai que les titres les plus honteux, à la faveur de l'ignorance soutenue du pouvoir, ont usurpé la place des noms les plus honorables, et ont attribué la gloire à l'injustice.

L. Démétrius, étant tombé dangereusement malade à Pella, fut sur le point de perdre toute la Macédoine : Pyrrhus accourut promptement, et s'avança jusqu'à Édesse. Mais Démétrius n'eut pas plus tôt repris ses forces, qu'il l'en chassa sans peine : il fit pourtant avec lui quelques conventions de paix, afin de n'avoir pas toujours à combattre un ennemi dont les attaques continuelles de poste en poste diminuaient les forces qui lui étaient nécessaires pour exécuter les desseins qu'il avait conçus; car il ne formait pas des projets médiocres, et il n'aspirait à rien moins qu'à reconquérir tout l'empire de son père. Il faut en convenir, les préparatifs qu'il avait faits n'étaient pas au-dessous de ses projets et de ses espérances. Il avait déja rassemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied, et d'environ douze mille chevaux. Il faisait construire au port du Pirée, à Corinthe, à Chalcis et à Pella, une flotte de cinq cents vaisseaux; il allait lui-même dans ces divers arsenaux, montrant aux ouvriers ce qu'il fallait faire, et travaillant lui-même à l'exécuter. Tout le monde était dans l'étonnement et du nombre et de la grandeur de ces vaisseaux : jusqu'alors on n'avait point vu de galère à quinze et à seize rangs de rames. Ce ne fut que long-temps après que Ptolémée Philopator en fit construire une à quarante rangs de rames; elle avait deux cent quatre-vingts coudées de longueur, quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe[1]; il l'équipa de quatre cents matelots, sans les rameurs qui étaient au nombre de quatre mille, et la monta de trois mille combattants, distribués entre les rameurs et sur le pont. Mais elle ne fut jamais qu'un objet de curiosité : peu différente des édifices solides, elle ne servit que pour l'ostentation, et fut inutile pour le combat, par la difficulté et le danger même qu'il y avait à la faire mouvoir. Mais dans les galères de Démétrius la beauté ne nuisait pas au service, et leur magnificence n'ôtait rien à leur utilité. L'agilité, la facilité de leurs mouvements étaient plus admirables encore que leur grandeur (18).

LI. Un armement si formidable, tel qu'on n'en avait point vu depuis Alexandre, étant destiné contre l'Asie, les rois Séleucus, Ptolémée et Lysimachus se liguèrent contre Démétrius; ils envoyèrent des ambassadeurs à Pyrrhus pour le presser d'entrer en Macédoine, et lui représenter qu'il ne devait pas se croire lié par un traité dans lequel Démétrius, sans s'être engagé à ne pas attaquer son nouvel allié, s'était réservé le pouvoir d'attaquer lui-même qui il voudrait. Pyrrhus étant fa-

[1] Fleuve de la haute Macédoine.
[2] C'est-à-dire que les rois les plus puissants ne peuvent rien contre la justice.
[3] Iliade, chant I, v. 238. [4] Preneur de villes.

[1] Cette grandeur est visiblement exagérée; car il paraît impossible de pouvoir faire agir les rameurs dans une telle galère.

cilement entré dans les vues des autres princes, Démétrius, pendant qu'il différait encore, se trouva tout-à-coup enveloppé dans une guerre terrible. Ptolémée, étant descendu en Grèce avec une flotte nombreuse, l'obligea de se déclarer contre Démétrius. Lysimachus entra dans la Macédoine par la Thrace, et Pyrrhus s'y jeta du côté de l'Épire, qui en était limitrophe; et tous deux y firent un dégât horrible. Démétrius, laissant son fils en Grèce, part pour aller au secours de la Macédoine, et marche d'abord contre Lysimachus; mais il apprend dans sa route que Pyrrhus s'est emparé de Berrhoé [1]. Cette nouvelle, bientôt répandue parmi les Macédoniens, porte le désordre dans tout son camp; ce n'est parmi les soldats que pleurs, que gémissements, que transports de colère, qu'injures contre Démétrius : ils ne veulent plus rester sous ses drapeaux, et songent à se retirer, sous prétexte d'aller vaquer à leurs affaires, mais, dans la vérité, pour se joindre à Lysimachus.

LII. Démétrius ne trouva point de meilleur parti que de s'éloigner le plus qu'il pourrait de ce roi, qui, de même nation que ses soldats, était d'ailleurs connu du plus grand nombre pour avoir fait la guerre sous Alexandre, et de se tourner contre Pyrrhus, qui était étranger, et que les Macédoniens ne lui préféreraient jamais. Mais il se trompa dans ses conjectures : à peine il eut placé son camp devant celui de Pyrrhus, que les Macédoniens, qui avaient toujours admiré la valeur bouillante que celui-ci montrait dans les combats, qui de tout temps avaient regardé le prince le plus courageux comme le plus digne du trône, qui même alors apprenaient chaque jour avec quelle douceur Pyrrhus traitait les prisonniers, qui tous enfin ne cherchaient qu'à quitter Démétrius pour se donner à tout autre chef, et, de préférence, à Pyrrhus, commencèrent à déserter d'abord secrètement et en petit nombre, ensuite ouvertement et en foule : cette désertion fut bientôt suivie d'une agitation et d'un soulèvement général. Quelques uns même osèrent dire à Démétrius qu'il eût à se retirer promptement, s'il voulait pourvoir à sa sûreté; que les Macédoniens étaient las de faire la guerre pour fournir à son luxe et à ses prodigalités. Ces discours parurent très modérés à Démétrius, au prix des paroles outrageantes que d'autres faisaient entendre. Il rentra dans sa tente, non comme un véritable roi, mais comme un roi de théâtre qui va changer d'habit; et quittant son riche manteau, il en prit un de couleur noire, et sortit du camp sans être aperçu. Il fut à peine parti que la plupart des Macédoniens coururent à sa tente pour la piller; en se la disputant, ils en vinrent aux mains, et la mirent en pièces. Pyrrhus ayant paru tout-à-coup, fit cesser le désordre et se rendit maître du camp. Il partagea ensuite avec Lysimachus toute la Macédoine, dont Démétrius avait été pendant sept ans paisible possesseur.

LIII. Après ce nouveau revers, Démétrius s'étant retiré à Cassandrie [1], sa femme Phila ne put résister au chagrin de le voir encore simple particulier, fugitif, et le plus malheureux des rois. Abandonnant donc toute espérance et détestant la fortune de son mari, toujours plus constante dans le malheur que dans la prospérité, elle prit du poison, et se donna la mort. Cependant Démétrius, songeant à rassembler les débris de son naufrage, passa dans la Grèce, où il manda auprès de lui tous ses amis Rien ne ressemblait plus à sa situation que le tableau que Ménélas fait de sa fortune dans une pièce de Sophocle [2] :

Mon destin suit le cours de la rapide roue
Où du sort des mortels la Fortune se joue:
Inconstant, variable, il change à tout moment.
Telle on voit sur son char la lune au front d'argent,
Qui, dans les vastes cieux s'avançant en silence,
N'a pas deux nuits de suite une même apparence.
Invisible d'abord en commençant son cours,
D'un rapide progrès elle croît tous les jours;
Bientôt d'un vif éclat sa face colorée
Éclipse tous les feux de la voûte azurée:
Mais déja de la nuit la sombre obscurité,
La couvrant de son ombre, efface sa clarté.

C'est une image fidèle des vicissitudes que Démétrius avait éprouvées dans sa fortune, de ses accroissements et de ses diminutions, de ses élévations et de ses chutes : car alors même sa puissance, qui paraissait entièrement éclipsée et presque éteinte, jeta une nouvelle lueur. Il se rassembla autour de lui quelques troupes, qui firent encore briller à ses yeux quelques rayons d'espérance. Ce fut en cette occasion qu'on le vit, pour la première fois, dans les villes, vêtu simplement, et dépouillé de ce faste qui environne ordinairement les rois. Quelqu'un l'ayant vu à Thèbes dans cet état, lui appliqua assez heureusement ces vers d'Euripide :

Il a quitté des dieux l'immortelle figure,
Et, prenant d'un mortel la modeste parure,
Il vient voir l'Isménus et les eaux de Dircé [3].

Mais quand ses espérances l'eurent remis, pour ainsi dire, sur le chemin du trône, et qu'entouré d'un assez grand nombre de troupes, il se vit avec une apparence de royauté, il rendit aux Thébains leur ancien gouvernement.

LIV. Les Athéniens l'ayant abandonné de nou-

[1] Ville de Macédoine.

[1] Auparavant Potidée, ville de la haute Macédoine, sur les frontières de Thrace.

[2] Cette pièce de Sophocle est perdue.

[3] Ces vers sont tirés du premier acte des *Bacchantes* d'Euripide, vers 4. L'Isménus est le fleuve qui baigne les murs de Thèbes; et Dircé, une fontaine très voisine de cette ville.

veau, rayèrent du registre des archontes éponymes Diphilus, le prêtre des dieux sauveurs (19); ils ordonnèrent que les archontes seraient nommés selon l'ancien usage; et voyant que Démétrius devenait plus puissant qu'ils ne s'y étaient attendus, ils appelèrent Pyrrhus de la Macédoine. Démétrius, irrité de cette défection, alla mettre le siége devant leur ville, et la pressa très vivement. Mais le philosophe Cratès, que les Athéniens lui envoyèrent, personnage d'une grande réputation et d'un grand crédit, le désarma par ses prières, et plus encore par la considération de ses propres intérêts. Il leva le siége, rassembla tout ce qu'il avait de vaisseaux, y fit embarquer ses troupes, qui consistaient en douze mille hommes de pied avec quelque cavalerie, et fit voile pour l'Asie, dans le dessein d'enlever à Lysimachus la Carie et la Lydie. Il fut reçu à Milet par Eurydice, sœur de Phila, qui menait avec elle Ptolémaïs sa fille, qu'elle avait eue de Ptolémée, et qui lui avait été déja promise en mariage par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui fit épouser; et aussitôt après la noce, il alla solliciter les villes à la défection. La plupart se rendirent volontairement; il en prit plusieurs de force, et entre autres la ville de Sardes. Quelques officiers de Lysimachus passèrent dans son camp avec leurs soldats et de l'argent. Mais Agathocle, fils de Lysimachus, étant arrivé avec une nombreuse armée, Démétrius gagna la Phrygie, dans la pensée que s'il pouvait s'emparer de l'Arménie, il ferait révolter aisément la Médie, et pourrait se rendre maître des provinces de la haute Asie, où, dans le cas d'un revers, il aurait des retraites sûres.

LV. Cependant Agathocle le suivait de près; et dans les escarmouches qui avaient souvent lieu, Démétrius avait toujours l'avantage. Agathocle ayant alors pris le parti de lui couper les vivres et d'empêcher ses fourrages, le mit dans le plus grand embarras, d'autant que ses troupes conçurent le soupçon qu'il voulait les transporter dans l'Arménie et la Médie. La famine augmentait chaque jour dans son camp; et par malheur, en passant le Lycus, il manqua le gué, et la rapidité du courant entraîna un grand nombre de ses soldats. Dans cette situation fâcheuse, ils ne laissaient pas de le plaisanter; un d'entre eux attacha au-devant de sa tente un écriteau qui contenait les premiers vers de l'Œdipe à Colone, où il n'avait eu qu'un léger changement à faire:

Hélas! fils de l'aveugle et vieux Antigonus,
Dans quel triste pays sommes-nous donc venus [1]!

Enfin la contagion s'étant jointe à la famine, comme il arrive toujours quand on est réduit à recourir aux aliments les plus mauvais, après avoir perdu au moins huit mille hommes, il retourna sur ses pas avec le peu qui lui restait de troupes. Arrivé à Tarsis, il défendit qu'on fît le moindre dégât dans ce pays, qui était de la dépendance de Séleucus, parcequ'il ne voulait donner à ce prince aucun prétexte de se déclarer son ennemi. Mais la disette à laquelle ses soldats étaient réduits rendant impossible l'exécution de cette défense, et Agathocle ayant fortifié tous les passages du mont Taurus, il écrivit à Séleucus une lettre pleine de gémissements sur son infortune, et finissait par le supplier d'avoir compassion d'un prince son allié, dont les malheurs attendriraient même un ennemi.

LVI. Séleucus, touché de cette lettre, écrit à ses généraux de donner à Démétrius un entretien digne de son rang, et de fournir à ses troupes toutes les provisions qui leur seraient nécessaires; mais Patrocle, homme d'un grand sens, et qui passait pour un des amis les plus fidèles de Séleucus, étant allé trouver ce prince, lui représente que la dépense qu'il ferait pour l'armée de Démétrius n'est pas ce qui doit le plus l'inquiéter: « Mais il est contraire à vos intérêts, lui dit-il, » de laisser séjourner dans vos états un prince qui » a toujours été le plus violent et le plus entreprenant de tous les rois; qui d'ailleurs est aujourd'hui dans cet état d'infortune qui rend souvent » audacieux et injustes les caractères même les » plus modérés. » Séleucus, frappé de ces représentations, s'étant mis en marche vers la Cilicie avec une nombreuse armée, Démétrius, étonné d'un changement si subit, se retire dans les lieux les plus forts du mont Taurus, d'où il envoie des députés à Séleucus, pour le prier de lui laisser faire la conquête de quelques nations barbares qui vivaient dans l'indépendance, pour pouvoir, après tant de courses et tant de fuites, y vivre en repos le reste de ses jours; ou, s'il ne veut pas le lui permettre, de nourrir au moins son armée pendant l'hiver dans l'endroit même où elle est, et de ne pas le chasser ainsi nu et manquant de tout, pour être la proie de ses ennemis. Séleucus, à qui toutes ces prières étaient suspectes, lui accorda seulement de passer, s'il voulait, deux mois d'hiver dans la Cataonie [1], à condition qu'il donnerait pour ôtages les principaux de ses amis; en même temps il fit fermer par des murailles tous les passages des montagnes qui conduisaient dans la Syrie. Démétrius, enfermé de toutes parts comme une bête fauve dans son enceinte, se vit obligé

[1] Dans le grec, il y a seulement Ἀντιγόνη pour Ἀντιγόνου. Quant au sens, le mot *aveugle* est au propre dans Sophocle, pour dire le vieillard qui est privé de la lumière du jour, en parlant d'Œdipe; et ici il est au figuré, pour exprimer qu'Antigonus, étant mort, ne jouissait plus de la lumière.

[1] Province de la Cappadoce.

d'employer la force. Il courut le pays, le pilla ; et toutes les fois qu'il fut attaqué par Séleucus, il eut l'avantage sur lui. Un jour même que Séleucus avait envoyé contre lui ses chars armés de faux, il les força, les mit en fuite, et chassa ceux qui défendaient les passages de la Syrie, dont il resta le maître.

LVII. Ce succès ayant relevé son courage et ranimé la confiance de ses troupes, il se prépara à tout risquer en livrant bataille à Séleucus, qui se trouva lui-même alors dans l'embarras. Il avait renvoyé le secours de Lysimachus, n'étant pas sans soupçons et sans craintes sur le compte de ce prince; et il n'osait, avec ses seules forces, hasarder le combat contre Démétrius, dont il redoutait les partis désespérés, et ces vicissitudes de fortune qui, de la situation la plus déplorable, l'élevaient tout-à-coup à la plus grande prospérité. Mais Démétrius étant tombé dans une maladie qui lui ôta toutes ses forces et ruina entièrement ses affaires, la plus grande partie de ses soldats passa dans le camp des ennemis, ou se débanda. A peine rétabli au bout de quarante jours, il ramasse ce qui lui restait de troupes, et s'étant mis en marche, il donne lieu aux ennemis de croire qu'il va se jeter dans la Cilicie; mais ayant décampé la nuit sans faire sonner aucune trompette, il prend une autre route, franchit le mont Amanus, et ravage le pays que domine cette montagne, jusqu'à la Cyrrhestique [1]. Séleucus s'étant mis à sa poursuite, va camper assez près de lui; Démétrius, ayant levé son camp pendant la nuit, marche vers celui de Séleucus, pour le surprendre et l'enlever dans son sommeil. Séleucus, averti par quelques transfuges du danger qu'il courait, se lève promptement fort étonné, et fait sonner l'alarme. Pendant qu'il se chaussait, il dit tout haut à ses amis : « J'ai » affaire là à une dangereuse bête. » Démétrius jugeant, par le tumulte du camp ennemi, qu'il était découvert, se retire précipitamment.

LVIII. Le lendemain à la pointe du jour, Séleucus lui ayant présenté la bataille, Démétrius envoie un de ses capitaines commander une des ailes de son armée, et chargeant les ennemis à la tête de l'autre, il les met en fuite. Séleucus, mettant pied à terre et quittant son casque, va, sans autre arme que son bouclier, se présenter aux soldats mercenaires de Démétrius, et les exhorte à passer dans son armée, en les assurant que c'est pour ménager leur sang, et non pour épargner Démétrius, qu'il a différé si long-temps le combat. A l'instant ils le saluent tous, le proclament leur roi, et se rangent sous ses drapeaux. Démétrius, quoiqu'il sentît que ce dernier revers était plus terrible que tous les précédents, voulut tenter encore de s'en relever; il s'enfuit à travers les portes Amaniques [1], et, suivi d'un petit nombre d'amis et d'officiers, il gagna un bois épais, où il passa la nuit, dans le dessein, s'il lui était possible, de prendre le chemin de la ville de Caune [2], et de descendre aux bords de la mer, où il espérait trouver sa flotte. Mais quand il eut su qu'il n'avait pas de vivres pour la journée, il vit qu'il fallait songer à d'autres moyens. Dans ce moment arrive un de ses amis, nommé Sosigènes, avec quatre cents pièces d'or qu'il avait dans sa ceinture. Espérant pouvoir, avec ce secours, se rendre jusqu'à la mer, ils s'acheminent, à l'entrée de la nuit, vers les passages des montagnes. Mais les feux que les ennemis y avaient allumés leur ôtant toute espérance de pouvoir tenir ce chemin, ils reviennent au lieu qu'ils avaient quitté, en moindre nombre qu'ils n'en étaient partis; car plusieurs de ceux qui le suivaient avaient pris la fuite, et ceux qui étaient restés n'avaient plus le même courage. Là, quelqu'un ayant osé dire qu'il fallait se rendre à Séleucus, Démétrius tira son épée, et il allait s'en percer, si les amis qui l'environnaient ne l'en eussent empêché. Étant parvenu enfin à lui faire recevoir quelque consolation, et à lui persuader de prendre ce parti, il envoya vers Séleucus, pour lui dire qu'il se remettait entièrement à sa discrétion.

LIX. Quand Séleucus eut reçu son envoyé, il dit à ses courtisans : « Ce n'est pas la bonne fortune » de Démétrius qui le sauve; c'est la mienne, qui » ajoute à tant d'autres faveurs celle de pouvoir » montrer à son égard ma douceur et mon huma- » nité. » En même temps il appelle les officiers de sa maison, leur ordonne de dresser une tente digne d'un roi, et de tout préparer pour faire à Démétrius la réception la plus magnifique. Séleucus avait alors auprès de lui un ancien ami de Démétrius, nommé Apollonides : ce fut lui qu'il choisit pour l'envoyer à l'heure même vers ce prince, afin de lui inspirer plus de confiance de venir trouver un parent et un gendre qui serait charmé de le recevoir. Lorsque les courtisans eurent connu ces sentiments de leur roi pour Démétrius, quelques uns d'abord en petit nombre, ensuite la plupart des amis même de Séleucus, allèrent sur-le-champ au-devant de Démétrius : c'était à qui montrerait le plus de zèle et arriverait le premier auprès de ce prince, qu'ils s'attendaient à voir dans un grand crédit à la cour de Séleucus. Cet empressement changea bientôt en jalousie la compassion que ses

[1] Contrée de la Syrie, au pied du mont Amanus, ainsi appelée de la ville de Cyrus ou Cyrrhus.

[1] C'est ainsi qu'on appelait le passage du mont Amanus, au nord de la Cilicie.

[2] Ville de Carie, qui avait un arsenal et un port fermé, suivant Strabon, l. XIV, p. 651.

malheurs avaient d'abord inspirée; les courtisans envieux et méchants en prirent occasion de détourner et de rendre inutiles les dispositions favorables du roi, en lui faisant craindre qu'aussitôt que Démétrius serait arrivé, il ne vît dans son camp des mouvements séditieux et des nouveautés dangereuses. Apollonides était arrivé plein de joie auprès de Démétrius; et ceux qui l'avaient suivi, survenant l'un après l'autre, portaient à ce prince les paroles les plus flatteuses de la part de Séleucus. Déja Démétrius, qui même, après un revers si affreux, avait regardé comme la démarche la plus honteuse de s'être ainsi livré lui-même, se repentait de la répugnance qu'il avait témoignée; il ne doutait plus de la bonne foi de Séleucus, et s'abandonnait aux plus douces espérances.

LX. Mais tout-à-coup on voit arriver Pausanias avec un corps d'environ mille hommes, tant fantassins que cavaliers, qui environnant Démétrius, et écartant tous ceux qui étaient autour de lui, conduit ce prince non à Séleucus, mais dans la Chersonèse de Syrie[1], où, enfermé sous une sûre garde pour le reste de ses jours, il fut d'ailleurs bien traité par Séleucus. Il avait un nombre suffisant d'officiers pour le servir, de l'argent, et une table fournie de tout ce qu'il pouvait desirer. On lui avait assigné des lieux de plaisance avec des lices spacieuses, de vastes promenades[2], et des parcs remplis de bêtes fauves. Les amis qui l'avaient accompagné dans sa fuite, et qui voulurent rester avec lui, en eurent la liberté. Toutes les personnes qui venaient le voir de la part de Séleucus lui apportaient des paroles consolantes; il le faisait exhorter à prendre courage, et lui promettait qu'à l'arrivée d'Antiochus et de Stratonice, on négocierait un accommodement. Démétrius, réduit à une telle infortune, en instruisit d'abord son fils, et manda en même temps aux officiers et aux amis qu'il avait à Athènes et à Corinthe, de n'ajouter foi ni à ses lettres ni à son sceau; mais de le regarder comme mort, et de conserver à son fils les villes et les richesses qu'ils avaient encore en leur puissance. Antigonus n'eut pas plus tôt appris la détention de son père, qu'accablé de douleur, il prit des habits de deuil, et écrivit à tous les autres rois et à Séleucus lui-même, pour le conjurer de rendre la liberté à Démétrius, s'engageant à lui abandonner tout ce qu'il possédait encore; enfin, s'offrant lui-même en ôtage à la place de son père. Un grand nombre de villes et de princes firent la même démarche auprès de Séleucus; Lysimachus seul osa offrir à ce prince des sommes considérables, s'il voulait faire périr Démétrius. Séleucus, qui déja détestait Lysimachus, eut encore plus d'horreur de lui après une offre si cruelle et si barbare; il ne différa même de relâcher Démétrius que pour attendre Antiochus et Stratonice, afin que ce prince leur fût redevable de sa liberté.

LXI. Démétrius avait d'abord supporté son malheur avec constance; bientôt il s'y accoutuma et le souffrit sans peine. Il s'exerçait à la chasse et à la course autant qu'il le pouvait; mais ensuite il abandonna peu à peu ces exercices pour se laisser aller à la paresse et à la nonchalance, pour se livrer à la débauche de la table, pour consumer la plus grande partie de son temps à des jeux de hasard, soit qu'il voulût se dérober aux tristes réflexions que la sobriété lui suggérait, ou cacher ses projets sous son ivresse, soit qu'il eût reconnu que ce genre de vie était celui qu'il avait toujours desiré, toujours cherché; mais dont le fol amour d'une vaine gloire l'avait sans cesse éloigné, pour se susciter à lui-même et aux autres les plus grandes peines, pour courir sur les flottes et dans les camps après ce bonheur qu'il trouvait maintenant, contre son attente, dans la paresse, dans l'oisiveté, dans l'abandon de toutes les affaires. En effet, quel autre fruit ces malheureux princes qu'égarent de funestes dispositions retirent-ils de tant de guerres, de tant de dangers auxquels ils s'exposent, que de sacrifier l'honnêteté et la vertu au luxe et à la volupté, que de poursuivre vainement un bonheur dont ils ne savent jamais véritablement jouir? Démétrius, après une captivité de trois ans dans la Chersonèse, mourut d'une maladie que lui causèrent sa paresse, son intempérance et ses débauches de table: il était âgé de cinquante-quatre ans. Cette mort jeta beaucoup de défaveur sur Séleucus, qui, lui-même, se repentit des soupçons qu'il avait conçus contre Démétrius, et se reprocha de n'avoir pas imité Dromichète, un Thrace, un Barbare, qui, ayant fait Lysimachus prisonnier, l'avait traité avec une humanité vraiment digne d'un roi.

LXII. Les obsèques de Démétrius furent faites avec une sorte de pompe théâtrale. Son fils Antigonus, informé qu'on lui rapportait ses cendres, alla, avec toute sa flotte, au-devant de ces précieux restes; et les ayant rencontrés près des îles, il reçut l'urne d'or qui les contenait, et la plaça sur la galère amirale. Toutes les villes où ils abordaient mettaient des couronnes sur l'urne, ou envoyaient des hommes en habits de deuil, pour l'accompagner et lui rendre les derniers honneurs. Quand la flotte approcha de Corinthe, on aperçut de loin sur la proue l'urne couverte du diadême et de la pourpre royale, et entourée d'une troupe de jeunes gens armés qui lui servaient de gardes.

[1] C'était une ville située sur une colline, dont le fleuve Oronte et plusieurs marais formaient une presqu'île, ce qui lui avait fait donner le nom de Chersonèse; car elle s'appelait Apamée, suivant Strabon, l. XVI, p. 752.

[2] Mot à mot, dignes d'un roi.

Xénophante, le plus habile joueur de flûte de ce temps-là, assis près de l'urne, jouait les airs les plus religieux, aux sons desquels on accordait le mouvement des rames; la flotte s'avançait lentement, avec un bruit qui imitait les cadences lugubres de la flûte, lorsqu'elles s'unissent aux gémissements qu'on entend dans les obsèques. Mais l'objet qui excitait le plus la compassion et les regrets de tout le peuple répandu sur le rivage, c'était Antigonus, accablé de douleur et fondant en larmes. Lorsque Corinthe eut déposé sur l'urne toutes ses couronnes, et épuisé pour les restes de Démétrius les honneurs qui pouvaient relever ses obsèques, ils furent transportés à Démétriade, ville ainsi nommée de Démétrius, et qu'on avait formée de plusieurs petites villes qui étaient autour d'Iolcos [1].

LXIII. Démétrius laissa de sa femme Phila deux enfants, Antigonus et Stratonice. Il eut deux fils de son nom : l'un, surnommé le Grêle, était né d'une femme illyrienne; l'autre, qui était fils de Ptolémaïs, régna dans Cyrène. Il eut de Déidamie un fils nommé Alexandre, qui vécut en Égypte. On dit aussi que d'Eurydice, sa dernière femme, il eut un fils appelé Corrhabus. La postérité de Démétrius régna sans interruption jusqu'à Persée, en qui elle fut éteinte. Ce fut sous ce dernier roi que les Romains firent la conquête de la Macédoine (20). Après avoir vu sur la scène la tragédie macédonienne, il est temps d'y faire paraître la tragédie romaine.

[1] Démétrius l'avait bâtie dans la Magnésie, sur le golfe Pélasgique, et lui avait donné son nom. Elle était à sept stades d'Iolcos, et avait été formée de sept petites villes, dont on trouve les noms dans Strabon, liv. IX, p. 436.

NOTES

SUR LA VIE DE DÉMÉTRIUS.

(1) Cet éloge est pris de l'ode XIX du livre II des *Odes* d'Horace.

(2) Il s'agit ici de Philippe, fils de Démétrius II, qui fit empoisonner son fils Démétrius, sur les rapports de son autre fils Persée. Philippe ayant reconnu l'innocence de Démétrius, mourut de chagrin, au moment où il achevait des préparatifs immenses pour renouveler la guerre contre les Romains. *Voyez* la *Vie de Paul-Émile*. L'histoire de la mort de Démétrius est racontée dans Tite-Live, liv. XL, ch. XXIV.

(3) Quelle idée ce trait donne de la politique affreuse de ces princes! Il faut être bien possédé du desir de régner, pour le satisfaire à ce prix.

(4) C'est Mithridate II, fils d'Ariobarzane, dont le père était Mithridate I. Le royaume de Pont avait été fondé beaucoup plus anciennement, et à une époque qui n'est point connue. Lenglet du Fresnoy, dans ses *Tablettes chronologiques*, compte plusieurs rois de Pont, jusqu'à Mithridate II. Ce royaume finit à Mithridate VIII, que Galba fit mourir.

(5) Ce système de deux principes contraires qui gouvernaient le monde était, comme nous l'avons déja dit, très ancien parmi les philosophes de presque toutes les nations, surtout de celles de l'Orient.

(6) Ptolémée avait servi avec distinction sous Alexandre. Plutarque semble d'abord rabaisser ce conquérant de l'Asie, en comparant son armée à un gymnase d'athlètes : mais on sait quel était le goût des Grecs pour ces sortes d'exercices; et ce goût avait singulièrement relevé la profession d'athlète, et surtout la gloire des vainqueurs à la course des chars, où les rois mêmes disputaient le prix, et où la victoire, suivant Horace, od. I, liv. 1, élevait au rang des dieux les maîtres de la terre :

Terrarum dominos evehit ad deos.

(7) Tous les cinq ans, aux grandes Panathénées, qui étaient la fête principale de Minerve, les Athéniens portaient en procession le voile sacré appelé *peplus*, sur lequel étaient tracées en broderie les actions de Minerve et la défaite des Géants, qui avaient osé faire la guerre aux dieux. Ce voile était une grande robe sans manches; on le portait, ou plutôt on le menait par terre, sur un vaisseau le long du Céramique, jusqu'au temple de Cérès à Éleusis, d'où on le rapportait ensuite, et on allait le consacrer dans la citadelle.

(8) Chaque tribu d'Athènes fournissait cinquante sénateurs qui remplissaient les fonctions de magistrats pour les affaires publiques. Les tribus présidaient alternativement le conseil : lorsqu'elles furent portées à douze par l'addition de ces deux nouvelles, il fallut augmenter, dans la même proportion, le nombre des sénateurs, pour ne pas faire dans le sénat une nouvelle division qui eût été moins commode.

(9) On traduit ordinairement, *leur manière de s'asseoir à table*; et le terme grec est susceptible de cette signification : mais M. Dacier a déja observé qu'elle ne convient guère à des comédiens, qui ordinairement ne se mettent pas à table devant les spectateurs; et il est question ici de ce qui se passe sur la scène.

(10) Le nom de cette plante lui vient d'un usage auquel on l'employait; on se servait de son suc pour en frotter le fer des flèches, dont la blessure devenait par-là mortelle. *Voyez* Pline, liv. XXI, ch. XXXI.

(11) Diodore de Sicile nous a donné, livre XX, chapitre XCII, une description de cette fameuse machine, beaucoup plus détaillée que celle de Plutarque. On voit la figure de cette machine dans l'*Abrégé des Commentaires de Folard sur Polybe*, planche V, tom. III, p. 215.

(12) L'île de Cypre était abondante en mines, et l'on y fabriquait des armes excellentes, déja très renommées même avant le siége de Troie; car on voit dans Homère, au commencement du onzième livre de l'*Iliade*, qu'Agamemnon s'arme d'une cuirasse que Cyniras, roi de Cypre, lui avait envoyée, comme un présent de grand prix.

(13) Jalysus, représenté dans ce tableau si fameux, était fils de Cercaphus, fils lui-même du Soleil et de la nymphe Rhode; il eut deux frères, Lindus et Camire. Ils partagèrent ensemble l'île de Rhodes, et y fondèrent chacun une ville de leur nom; car la ville de Rhodes fut bâtie bien postérieurement. Protogène fut sept ans à composer ce tableau, dont le premier aspect fit demeurer Apelle immobile d'étonnement. Les termes de Pline par rapport à ce tableau sont remarquables. Il dit que Protogène avait peint quatre fois ce tableau, dans l'intention de le garantir des injures de l'air et du temps, afin que si le premier tableau venait à s'effacer, il en parût un second qui prît sa place. M. l'abbé Brotier a fait sur ce passage de Pline un Mémoire très curieux, inséré dans le tom. XLVI des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, pag. 463 et suivantes.

(14) Il y avait à Athènes deux sortes de mystères de Cérès, les grands et les petits. Les grands se célébraient à Éleusis, au mois de Boëdromion (septembre); les petits à Agres, au mois Anthestérion (février). Ceux qui étaient admis aux petits mystères s'appelaient *mystes*; ils n'entraient que dans le vestibule : ceux qui étaient reçus aux grands mystères se nommaient *époptes*, c'est-à-dire qui avaient droit de tout voir. Cela ne pouvait avoir lieu qu'un an après la première cérémonie.

(15) La fable parle d'une reine de Libye qui, furieuse d'avoir perdu tous ses enfants, faisait prendre les enfants des autres femmes, qu'on égorgeait devant elle, et qu'elle dévorait ensuite. De là on lui avait donné le nom de *Lamia*, d'un nom phénicien qui signifie *dévorer*. Diodore de Sicile, liv. XX, ch. XLI, dit que de son temps encore on faisait de cette Lamia un épouvantail pour les enfants; ce qui explique ce passage de Plutarque et le mot de Démocharès.

(16) Les jeux pythiques avaient été établis à Delphes en l'honneur d'Apollon, après sa victoire sur le serpent Python, et ils ne devaient être célébrés que dans le lieu de leur institution; mais comme les passages pour aller à Delphes n'étaient pas libres, Démétrius, au lieu de retarder, comme il était d'usage en pareil cas, le spectacle des jeux, les fit célébrer à Athènes, par la raison que dit Plutarque.

(17) C'est le premier Minos dont il s'agit ici; il était fils de Jupiter et d'Europe, et avait mérité par sa justice d'être établi juge des enfers. Le passage d'Homère est dans le dix-neuvième livre de l'*Odyssée*, vers 178. Minos, dit ce poëte, avait tous les neuf ans l'honneur de jouir de la conversation de Jupiter, et d'être son disciple.

(18) M. Dacier ne croit pas à l'existence de ces galères si prodigieuses, dont les historiens nous ont donné la description; et il la regarde comme extrêmement exagérée. M. Moséś Dusoul ne croit pas que la difficulté que nous avons à comprendre comment on pouvait mettre en mouvement des machines si vastes et si pesantes, soit une raison pour refuser d'admettre ce qu'en ont dit ou laissé par écrit des auteurs dignes de foi. Nous ne pouvons pas douter que les anciens n'eussent porté plus loin que nous leurs inventions en mécanique; et les machines d'Archimède en sont, ce me semble, une preuve incontestable.

(19) Nous avons vu, ch. XII de cette *Vie*, que les Athéniens, par une flatterie impie, avaient donné à Antigonus et à Démétrius le titre de dieux sauveurs; qu'ils avaient aboli l'ancienne dignité de leur archonte éponyme, celui qui donnait le nom à l'année; qu'enfin ils avaient créé à la place un prêtre des dieux sauveurs, qui devait être nommé tous les ans, et dont le nom serait mis à la tête des actes publics. Ce peuple ayant changé alors, avec la fortune de Démétrius, raya de ses registres le nom du prêtre de ces nouveaux dieux, et ordonna que la dignité de l'ancien archonte éponyme serait rétablie à la place de ce sacerdoce des Dieux Sauveurs, qui fut aboli.

(20) Démétrius eut pour successeur au trône de Macédoine son fils Antigonus Gonatas, père de Démétrius II, et d'un fils naturel nommé Alcyonée, de qui sortirent Philippe, Antigonus III, surnommé Doson, et Échécrates. Philippe fut père de Persée et de Démétrius, celui que son père fit mourir, sur les accusations de son frère, comme on l'a vu plus haut. De Persée, dernier roi de Macédoine, naquirent Philippe, Alexandre, et une fille, qui furent menés en triomphe avec leur père. Alexandre et sa sœur moururent en prison; Philippe vieillit à Rome dans de vils emplois, ainsi que Plutarque l'a dit dans la *Vie de Paul-Émile*, qui réduisit la Macédoine en province romaine. Ainsi finit la race d'Antigonus, après avoir régné cent dix-neuf ans.

ANTOINE.

I. Famille d'Antoine ; il est élevé par sa mère. — II. Sa jeunesse corrompue. Chassé par son père, il passe en Grèce. — III. Il sert sous Gabinius en Syrie. — IV. Ses exploits en Égypte. — V. Sa grande beauté et ses largesses excessives. — VI. Il est nommé tribun du peuple, et se déclare pour César contre Pompée. — VII. Chassé du sénat, il s'enfuit au camp de César. — VIII. Il rend par sa conduite la domination de César odieuse. — IX. Il amène à César des renforts considérables. — X. Il est nommé par César général de la cavalerie. Sa querelle avec Dolabella. — XI. Il déplaît à tous les partis par sa conduite licencieuse. — XII. Il épouse Fulvie : caractère de cette femme. — XIII. Il empêche César de nommer Dolabella consul. — XIV. Il offre le diadème à César dans la fête des Lupercales. — XV. Conduite d'Antoine après le meurtre de César. — XVI. Il se montre d'abord favorable aux conjurés, et soulève ensuite le peuple contre eux. — XVII. Son entrevue avec le jeune César à Rome. — XVIII. Antoine, battu par les troupes de César, est obligé de fuir. — XIX. Les troupes de Lépidus et celles de Munatius Plancus se donnent à lui. — XX. Il se raccommode avec César. Proscriptions. — XXI. Triumvirat de César, d'Antoine et de Lépidus. — XXII. César et Antoine défont Brutus et Cassius. — XXIII. Voyage d'Antoine en Grèce et en Asie ; sa vie voluptueuse. — XXIV. Scènes indécentes dont il rend les peuples témoins. — XXV. Adresse de ses flatteurs à le tromper. — XXVI. Il mande auprès de lui Cléopâtre, accusée d'avoir favorisé Brutus et Cassius. — XXVII. Équipage somptueux de Cléopâtre. Son entrevue avec Antoine. — XXVIII. Manière de vivre d'Antoine et de Cléopâtre. — XXIX. Présents magnifiques faits par le fils d'Antoine au médecin Philotas. — XXX. Adresse de Cléopâtre pour le captiver. — XXXI. Les nouvelles qu'il reçoit d'Italie l'obligent d'y retourner. — XXXII. Sa réconciliation avec César, dont il épouse la sœur. — XXXIII. Accommodement de César et d'Antoine avec le jeune Pompée. — XXXIV. Victoires de Ventidius, lieutenant d'Antoine, sur les Parthes. — XXXV. Nouveaux succès de Ventidius. Réputation d'Antoine chez les Barbares. — XXXVI. Octavie, femme d'Antoine, prévient les divisions qui allaient éclater entre Antoine et César. — XXXVII. La passion d'Antoine pour Cléopâtre reprend toute sa force. — XXXVIII. Il marche contre les Parthes. — XXXIX. L'impatience de revoir Cléopâtre rend ses préparatifs inutiles. — XL. Premier échec d'Antoine; ses batteries sont détruites. — XLI. Il a un avantage sur les Parthes, et regagne son camp avec peine. — XLII. Ruse de Phraate, roi des Parthes, pour surprendre Antoine. — XLIII. Antoine se met en marche pour quitter le pays des Parthes. Avis qu'un Marde lui donne. — XLIV. Il est attaqué dans sa retraite, et repousse les ennemis. — XLV. Nouvelle attaque des Parthes, à qui la témérité de Gallus fait remporter un grand avantage. — XLVI. Gallus est tué. Affection des soldats pour Antoine. — XLVII. Les Parthes reparaissent. XLVIII. Ils sont repoussés. — XLIX. La famine se met dans l'armée d'Antoine. — L. Nouvelle ruse des Parthes. Antoine en est averti par Mithridate. — LI. Il est poursuivi par les ennemis. Découragement de ses troupes. — LII. Tumulte dans le camp d'Antoine. — LIII. Il passe une rivière, et les Parthes se retirent. — LIV. Perte d'Antoine dans cette expédition. — LV. Son impatience de revoir Cléopâtre. Ses nouveaux projets contre les Parthes. — LVI. Octavie s'embarque pour aller trouver Antoine. Craintes et ruses de Cléopâtre lorsqu'elle en est informée. — LVII. Il diffère, pour l'amour d'elle, l'expédition de Médie. — LVIII. César veut obliger Octavie de sortir de la maison de son mari. — LIX. Antoine se rend odieux par le partage qu'il fait aux enfants de Cléopâtre. — LX. Griefs réciproques de César et d'Antoine. — LXI. Antoine se rend avec Cléopâtre à Samos, où il passe plusieurs jours en fête. — LXII. Il va à Athènes, où il fait rendre à Cléopâtre les plus grands honneurs. — LXIII. Antoine, par ses délais, donne à César le temps de se préparer à la guerre. — LXIV. Plaintes répandues contre Antoine ; plusieurs de ses amis le quittent. — LXV. Géminius va en Grèce pour tâcher de réconcilier Antoine avec Octavie. — LXVI. César fait déclarer la guerre à Cléopâtre. Présages funestes pour Antoine. — LXVII. Forces respectives d'Antoine et de César. — LXVIII. Antoine, plus fort sur terre, préfère, pour plaire à Cléopâtre, de combattre sur mer. — LXIX. Antoine est abandonné par quelques alliés. Avis de Canidius rendu inutile par Cléopâtre. — LXX. Antoine manque d'être enlevé par les soldats de César. — LXXI. Les deux généraux rangent leurs flottes en bataille et exhortent leurs soldats. — LXXII. Le combat s'engage du côté d'Antoine. — LXXIII. Cléopâtre prend la fuite, et Antoine la suit. — LXXIV. Danger qu'il court dans sa fuite. — LXXV. Il envoie l'ordre à Canidius de revenir par la Macédoine en Asie. — LXXVI. César se rend maître de la plus grande partie de la flotte d'Antoine, et va à Athènes. — LXXVII. Antoine se retire dans un lieu désert, et retourne ensuite à Alexandrie. — LXXVIII. Il va près du Phare pour y mener la vie de Timon le Misanthrope. Digression sur ce Timon. — LXXIX. Il revient à Alexandrie, où il mène la vie la plus voluptueuse. — LXXX. Cléopâtre fait l'essai de plusieurs poisons. Elle et Antoine entrent en négociations avec César. — LXXXI. César rejette les demandes d'Antoine, et envoie Thyréus à Cléopâtre. — LXXXII. Cléopâtre fait porter toutes ses richesses dans des tombeaux. César va en Égypte. — LXXXIII. Présages de la défaite d'Antoine; il est battu par César. — LXXXIV. Cléopâtre fait porter la nouvelle de sa mort à Antoine, qui se perce de son épée. — LXXXV. Il se fait transporter au tombeau où Cléopâtre était enfermée. — LXXXVI. César pleure la mort d'Antoine, et envoie Proculéius pour s'emparer de la personne de Cléopâtre. — LXXXVII. Proculéius se glisse dans le tombeau, et empêche Cléopâtre de se tuer. — LXXXVIII. César entre dans Alexandrie, et pardonne à cette ville en faveur du philosophe Aréius. — LXXXIX. César fait périr l'aîné des fils d'Antoine, avec le fils de Jules-César et de Cléopâtre. — XC. Cléopâtre veut se délivrer de la vie. César lui rend visite. — XCI. César la console et croit lui avoir persuadé de vivre. — XCII. Cléopâtre fait des oblations funèbres au tombeau d'Antoine. — XCIII. Mort de Cléopâtre. — XCIV. Diverses traditions sur le genre de sa mort. — XCV. Enfants d'Antoine, et leurs mariages.

M. Dacier place le triumvirat d'Antoine à l'an du monde 3907, la 2e année de la 184e olympiade, l'an de Rome 710, 41 ans avant J.-C., et sa mort à l'an du monde 3920, la 3e année de la 187e olympiade, l'an de Rome 723, 30 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an de Rome 668 ou 671, jusqu'à l'an 724, 30 ans avant J.-C.

Parallèle de Démétrius et d'Antoine.

I. Antoine eut pour aïeul le célèbre orateur Antonius [1], que Marius fit mourir pour avoir embrassé le parti de Sylla [2]. Son père Antonius, surnommé le Crétique, n'avait pas eu dans le gouvernement une réputation éclatante (1) ; mais c'était l'homme le plus juste, le plus honnête, et même le plus libéral. Le trait suivant en est la preuve. Comme sa fortune était médiocre, sa femme l'empêchait de suivre son penchant à faire du bien. Un de ses amis vint un jour lui demander de l'argent à emprunter ; Antonius, qui n'en avait pas alors, ordonne à un de ses esclaves de mettre de l'eau dans un bassin d'argent, et de le lui apporter. Antonius

[1] Il fut consul, et obtint les honneurs du triomphe.

[2] Voyez dans la *Vie de Marius*, c. XXVIII., le récit intéressant de cette mort.

le prend, comme pour se raser; et, après s'être mouillé la barbe, il renvoie l'esclave sous quelque prétexte, donne le bassin à son ami, et lui dit d'en faire l'usage qu'il voudrait. Cependant les esclaves cherchèrent le bassin dans toute la maison; et Antonius, voyant sa femme très en colère, et prête à faire appliquer tous ses esclaves à la torture, lui avoua ce qu'il avait fait, et la pria de lui pardonner. Cette femme était Julie, de la maison des Césars, qui ne le cédait à aucune Romaine de son temps en sagesse et en vertu. Antoine, après la mort de son père, fut élevé par Julie sa mère, qui s'était remariée à ce Cornélius Lentulus que Cicéron fit mourir comme complice de Catilina. Ce fut, dit-on, le prétexte et la source de la haine implacable d'Antoine contre Cicéron, à qui même il reprochait de n'avoir voulu leur rendre le corps de Lentulus, pour lui donner la sépulture, qu'après que Julie sa veuve eut été se jeter aux pieds de la femme de Cicéron pour solliciter cette grace : mais ce reproche était d'une fausseté manifeste; car de tous ceux que Cicéron fit exécuter, aucun ne fut privé des honneurs de la sépulture.

II. Antoine, recherché dès sa première jeunesse par Curion, à cause de sa grande beauté, trouva la société la plus funeste dans l'amitié de cet homme, qui, s'abandonnant lui-même à toutes sortes de voluptés, et voulant tenir Antoine sous sa dépendance, le plongea dans la débauche des femmes et du vin, et lui fit contracter, par des dépenses aussi folles que honteuses, des dettes beaucoup plus fortes que son âge ne le comportait; car il devait deux cent cinquante talents[1], dont Curion s'était rendu caution. Le père de Curion, ayant appris cet engagement, chassa de sa maison Antoine, qui ne tarda pas à se lier avec Clodius, le plus audacieux et le plus scélérat des démagogues de son temps, et dont les fureurs portaient le trouble dans toute la république : mais bientôt las de ses folies, et craignant d'ailleurs le parti qui se formait contre Clodius, Antoine quitta l'Italie et s'embarqua pour la Grèce, où il séjourna quelque temps pour s'y former aux exercices militaires et à l'éloquence. Il se proposa surtout d'imiter ce style asiatique, alors fort recherché, qui avait beaucoup d'analogie avec sa vie fastueuse, pleine d'ostentation, et sujette à toutes les inégalités que l'ambition entraîne après elle (2).

III. Gabinius, homme consulaire, faisant voile pour la Syrie, passa par la Grèce, et lui proposa de l'accompagner à cette expédition[2]. Antoine lui ayant répondu qu'il n'irait pas à l'armée comme simple particulier, Gabinius le nomma commandant de sa cavalerie, et l'emmena avec lui. Envoyé d'abord contre Aristobule, qui avait fait révolter les Juifs, Antoine monta le premier sur la muraille d'une des places les plus fortes qu'il assiégeait, chassa Aristobule de toutes ses forteresses; et lui ayant livré bataille, malgré l'infériorité de ses troupes, il le défit, tailla en pièces presque toute son armée, et le fit prisonnier avec son fils. Dans ce même temps, Ptolémée[1], étant allé trouver Gabinius, lui offrit dix mille talents[2] pour l'engager à entrer avec lui en Égypte à la tête de son armée, et à le rétablir dans ses états. La plupart des officiers de Gabinius voulaient qu'il le refusât; et Gabinius lui-même, quoique presque asservi par ces dix mille talents, balançait à entreprendre cette expédition. Mais Antoine, qui cherchait de grandes occasions de se signaler, et qui voulait d'ailleurs obliger le roi d'Égypte, dont les sollicitations l'avaient intéressé en sa faveur, détermina Gabinius à cette entreprise. On craignait moins la guerre en elle-même que le chemin qu'il fallait suivre pour aller à Péluse, à travers des sables profonds et arides, le long de l'embouchure par laquelle le marais Serbonide[3] se décharge dans la mer. Les Égyptiens l'appellent le soupirail de Typhon; mais il paraît être plutôt un écoulement de la mer Rouge, qui, après avoir traversé sous terre la partie la plus étroite de l'isthme, qui la sépare de la mer intérieure[4], forme le regorgement qui produit ce lac.

IV. Antoine, à qui Gabinius avait fait prendre les devants avec sa cavalerie, après s'être saisi des passages, se rendit maître de Péluse, ville considérable, dont il fit la garnison prisonnière, assura le chemin au reste de l'armée, et donna au général la plus ferme espérance de la victoire. Le desir qu'il avait d'acquérir de la réputation fut utile aux ennemis eux-mêmes : Ptolémée, en entrant dans Péluse, voulait, aveuglé par la haine et la colère, en massacrer tous les habitants; Antoine s'y opposa, et arrêta les effets de sa vengeance. Dans les batailles importantes et dans les combats fréquents qui eurent lieu pendant cette expédition, il donna des preuves d'un courage extraordinaire, et de la sage prévoyance qui convient à un général. Il la montra surtout avec éclat, lorsqu'il sut si bien envelopper et charger les ennemis par der-

[1] Douze cent cinquante mille livres.

[2] Il allait à cette expédition en qualité de proconsul, l'an de Rome 699. Il avait été consul l'an 696.

[1] Ptolémée Aulétès, roi d'Égypte.

[2] Cinquante millions.

[3] Le grec dit : le long de l'Ecregma et du marais Serbonide. Ce mot *Ecregma*, qui est grec, paraît avoir été le nom propre de l'origine du lac, c'est-à-dire du lieu par où la mer y entrait et le formait. Ce lac se joignait à la mer par son extrémité occidentale, d'où il s'étendait parallèlement à la mer, depuis le mont Cassius jusqu'à Ostracine.

[4] La mer Méditerranée.

rière, qu'il rendit la victoire facile à ceux qui les attaquaient de front; et ce succès lui mérita les honneurs et les récompenses qu'on décernait à la valeur. Les Égyptiens lui surent gré de l'humanité dont il usa envers Archélaüs, qui avait été son ami et son hôte : obligé nécessairement de le combattre, il trouva son corps sur le champ de bataille, et lui fit des obsèques magnifiques. Par cette conduite il laissa de lui l'opinion la plus favorable dans Alexandrie, et s'acquit, auprès des Romains qui servaient avec lui, la réputation la plus brillante.

V. La dignité et la noblesse de sa figure annonçaient un homme d'une grande naissance; sa barbe épaisse, son front large, son nez aquilin, et un air mâle répandu sur toute sa personne, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec les statues et les portraits d'Hercule. Aussi était-ce une tradition ancienne, que les Antoniens étaient une famille d'Héraclides, descendus d'Antéon, fils d'Hercule. Il semblait justifier cette opinion d'abord par sa figure, comme je viens de le dire; ensuite par sa manière de s'habiller : car toutes les fois qu'il devait paraître en public, il serrait sa tunique fort bas avec sa ceinture; une large épée pendait à son côté, et il avait par-dessus une cape d'une étoffe grossière. Mais les honnêtes gens ne pouvaient lui passer l'habitude de se vanter à tout propos, de dire des railleries, de boire en public, et de s'asseoir avec les soldats qu'il trouvait à table. Il est vrai que ces manières familières lui attiraient une affection et un intérêt singuliers de la part des soldats. Il avait aussi de la grace et de la gaieté dans ses amours; il se fit beaucoup de partisans, en servant les passions des autres, en souffrant volontiers les plaisanteries qu'on lui faisait sur ses attachements. Ses libéralités, ses largesses sans bornes aux soldats et à ses amis, lui ouvrirent une route brillante aux plus grands honneurs, et accrurent de plus en plus une puissance, qu'il détruisait d'ailleurs à mesure par des fautes sans nombre. Je rapporterai ici un exemple de sa prodigalité. Il avait ordonné qu'on donnât à un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes, somme que les Romains expriment par un million de sesterces[1]. Son intendant, surpris d'un don si considérable, et voulant qu'il pût en juger lui-même, étala tout cet argent sur son passage. Antoine ayant demandé ce que c'était : « C'est, lui répondit l'in-
» tendant, l'argent que vous m'avez commandé
» de donner. — Je croyais, lui dit Antoine, qui
» s'aperçut de sa malice, qu'un million de sester-
» ces faisait une bien plus grande somme; c'est si
» peu de chose, que vous en ajouterez encore
» autant. » Mais cela n'eut lieu que long-temps après.

VI. Rome s'était divisée en deux factions : celle des nobles, qui avaient à leur tête Pompée, alors présent à Rome; et celle du peuple, qui rappelait César de la Gaule, où il faisait la guerre. Curion, l'ami d'Antoine, ayant quitté le parti du sénat pour s'attacher à celui de César, le fit embrasser à Antoine. Comme son éloquence lui donnait un grand pouvoir sur la multitude, et que d'ailleurs il répandait avec profusion l'argent que César lui faisait passer, Antoine fut, par son crédit, nommé tribun du peuple, et bientôt après associé au collége des prêtres qui présagent l'avenir par le vol des oiseaux, et que les Romains nomment augures. Antoine, à peine entré en charge, servit puissamment les vues politiques de César. Il s'opposa d'abord au consul Marcellus, qui assignait à Pompée les troupes qui étaient déja sur pied, et l'autorisait à faire de nouvelles levées. Antoine, au contraire, fit décréter que l'armée qui était déja rassemblée marcherait en Syrie, pour renforcer celle de Bibulus qui faisait la guerre aux Parthes, et que personne ne pourrait s'enrôler sous Pompée. En second lieu, le sénat ayant refusé de recevoir les lettres de César, et de les lire dans l'assemblée, Antoine, en vertu du pouvoir que lui donnait le tribunat, les lut publiquement, et fit par-là changer de sentiment à plusieurs sénateurs, qui virent, dans ces lettres, que César ne demandait rien que de juste et de raisonnable. Enfin, toute l'affaire ayant été réduite à cette double question : « Pompée congédiera-t-il les légions qu'il
» commande? César licenciera-t-il celles qui sont
» sous ses ordres? » et très peu de sénateurs ayant opiné que Pompée quittât le commandement, tandis que tous les autres étaient d'avis que César s'en dépouillât, Antoine s'étant levé demanda si l'on ne trouverait pas plus convenable que César et Pompée posassent tous deux les armes, et se démissent ensemble du commandement.

VII. Cet avis fut généralement adopté; et tous les sénateurs, ayant à l'envi comblé Antoine de louanges, demandèrent qu'on en dressât le décret. Mais les consuls s'y étant opposés, et les amis de César ayant fait en son nom de nouvelles propositions qui parurent raisonnables, elles furent combattues avec force par Caton, et le consul Lentulus chassa du sénat Antoine, qui, en sortant, chargea les sénateurs d'imprécations, et, après s'être déguisé en esclave, prit, avec Quintus Cassius, une voiture de louage, et se rendit au camp de César. Ils parurent à peine à la vue des soldats, qu'ils

[1] Les Romains comptaient ordinairement par sesterces, et ils se servaient du mot *decies* pour exprimer un million de sesterces, parcequ'ils sous-entendaient *centena millia*, dix fois cent mille, ou un million de sesterces. Cette somme, qui équivalait à deux cent cinquante mille drachmes, faisait, de notre monnaie, deux cent quarante-cinq mille livres.

s'écrièrent qu'il n'y avait plus aucun ordre dans Rome; que les tribuns eux-mêmes n'y avaient pas la liberté de parler, qu'ils étaient chassés du sénat, et que tout homme qui osait se déclarer pour la justice courait le plus grand danger. A l'instant César se met en marche avec son armée, et entre en Italie; ce qui a fait dire à Cicéron, dans ses *Philippiques*, que comme Hélène avait été la cause de la guerre de Troie, de même Antoine avait allumé le feu de la guerre civile : mais c'est une fausseté manifeste (3). César n'était pas si emporté, et ne se laissait pas entraîner si facilement par la colère hors de ses mesures, qu'il se fût déterminé sur-le-champ, s'il n'en avait eu déja le dessein, à porter la guerre au sein de sa patrie, parcequ'il voyait arriver Antoine et Cassius avec de méchants habits et dans une voiture de louage. Il en cherchait depuis long-temps le prétexte; et il crut l'avoir trouvé dans le rapport qu'ils lui firent. Il entreprit une guerre générale par le même motif qui avait autrefois fait prendre les armes à Alexandre, et plus anciennement à Cyrus; par ce desir insatiable de commander, par cette incurable cupidité d'être le premier et le plus grand des hommes; et César ne pouvait y parvenir que par la ruine de Pompée.

VIII. César s'étant, à son arrivée, rendu maître de Rome, et ayant chassé Pompée de l'Italie, résolut de marcher d'abord en Espagne contre les troupes qui tenaient pour le parti contraire; et ensuite d'équiper une flotte pour aller à la poursuite de Pompée. Il remit donc entre les mains de Lépidus le gouvernement de la ville, et commit Antoine, alors tribun du peuple, à la garde de l'Italie, avec le commandement des troupes. Antoine se fit aimer des soldats, en s'exerçant et en mangeant le plus souvent avec eux, en leur faisant toutes les largesses que lui permettait sa fortune; mais il se rendit insupportable à tous ses autres concitoyens, parceque sa paresse lui faisait voir avec indifférence les injustices qu'ils éprouvaient, qu'il s'emportait même contre ceux qui venaient s'en plaindre, et qu'il ne respectait pas les femmes de condition libre. Aussi fut-il cause que la domination de César, qui en soi n'était rien moins qu'une tyrannie, devint odieuse par la faute de ses amis; et Antoine, dont les désordres paraissaient d'autant plus grands qu'il avait plus de puissance, était celui qu'on blâmait davantage. Cependant César, à son retour d'Espagne, ne tint aucun compte des plaintes qu'on fit de lui : connaissant son activité, son courage, et sa capacité pour le commandement des armées, il s'en servit dans ses guerres; et Antoine ne démentit pas la bonne opinion que César avait conçue de lui.

IX. César étant parti de Brunduse avec très peu de troupes, et ayant traversé la mer Ionienne, renvoya ses vaisseaux à Antoine et à Gabinius, avec ordre d'embarquer tout ce qu'ils avaient de soldats, et de passer sur-le-champ en Macédoine. Gabinius, à qui l'hiver faisait craindre une navigation dangereuse, ayant fait prendre un long détour par terre à son armée, Antoine, qui ne vit que le péril de César au milieu de tant d'ennemis dont il était environné, risqua le passage; il attaqua Libon qui était à l'ancre devant le port, et, entourant les galères ennemies d'un très grand nombre de petits bâtiments, il le força de s'éloigner (4). Il fit alors embarquer vingt mille hommes de pied avec huit cents chevaux, et mit à la voile. Les ennemis ne l'eurent pas plus tôt aperçu qu'ils se mirent à sa poursuite; mais un vent impétueux du midi ayant poussé les vagues contre leurs vaisseaux, ils ne purent le joindre, et il échappa à ce danger. Il est vrai que ce même vent le portait, avec sa flotte, contre des rochers escarpés et sur des bas-fonds, d'où il ne voyait aucun espoir de se sauver; lorsque tout-à-coup il s'éleva du fond du golfe un vent d'Afrique qui, repoussant les flots vers la haute mer, éloigna sa flotte du rivage, où elle allait se briser. Ayant donc continué sa route avec assurance, il vit toute la côte couverte des débris des galères ennemies qui l'avaient poursuivi, et que le vent avait jetées contre le rivage, où la plupart avaient été fracassées. Antoine fit un grand nombre de prisonniers, s'empara de sommes considérables, et s'étant rendu maître de la ville de Lissus[1], il releva beaucoup l'audace de César, en lui amenant si à propos des renforts considérables.

X. Dans les divers combats qui suivirent, Antoine se distingua plus qu'aucun autre officier. En deux occasions où les troupes de César étaient en pleine déroute, il les rallia seul, les ramena contre les ennemis qui les poursuivaient; et les ayant forcées de combattre, il remporta une double victoire. Aussi, après César, il avait dans le camp la plus grande réputation; et César lui-même fit connaître la haute opinion qu'il avait d'Antoine, lorsqu'à la bataille de Pharsale, qui devait décider de tout pour lui, en se réservant le commandement de l'aile droite, il le mit à la tête de l'aile gauche, comme le meilleur officier qu'il eût sous ses ordres. Lorsque César, après sa victoire, eut été proclamé dictateur, et qu'il se mit à la poursuite de Pompée, il envoya Antoine à Rome avec le titre de général de la cavalerie[2] : c'était la seconde

[1] Ville de Macédoine, au-dessus de Dyrrachium.

[2] Il y a dans le grec, tribun du peuple; mais Antoine l'avait déja été; et l'on voit par un passage de Dion, l. XLII, c. XXI, que César nomma Antoine général de la cavalerie. Ce que Plutarque ajoute tout de suite de la dignité de cette charge en est encore une preuve.

charge de la république, quand le dictateur était présent, et la première ou presque la seule en son absence; car, à l'exception du tribunat, la nomination d'un dictateur suspend toutes les autres magistratures. Cependant Dolabella, alors tribun du peuple, jeune et avide de nouveautés, proposait une abolition de dettes; et voyant qu'Antoine, dont il était l'ami, cherchait en tout à plaire au peuple, il voulut lui persuader de s'unir à lui pour faire passer la loi : Asinius et Trébellius s'efforçaient de l'en détourner, lorsque tout-à-coup, on ne sait trop pourquoi, Antoine eut un violent soupçon que Dolabella l'avait déshonoré dans la personne de sa femme, qui, fille de Caïus Antonius, collègue de Cicéron dans le consulat, était aussi sa cousine germaine. Antoine, ne pouvant supporter cet affront, répudia sa femme; et, s'unissant avec Asinius, il fit une guerre ouverte à Dolabella, qui, résolu de faire passer la loi de force, s'était emparé de la place publique. Antoine, d'après le décret du sénat qui ordonnait qu'on prendrait les armes contre lui, alla l'attaquer sur la place; il lui tua beaucoup de monde, et perdit lui-même quelques uns des siens.

XI. Cette action le rendit odieux à la multitude; et le reste de sa conduite le fit mépriser et haïr des gens sages et honnêtes, qui détestaient ses débauches de table à des heures indues, ses dépenses excessives, ses dissolutions dans les lieux les plus infames, son sommeil en plein jour, ses promenades dans un état d'ivresse, ses repas continués bien avant dans la nuit, ses comédies et ses festins pour célébrer les noces de farceurs et de bouffons. On dit qu'à la noce du mime Hippias il passa la nuit à boire, et que le lendemain, ayant convoqué l'assemblée du peuple, il s'y rendit si gorgé de viandes et de vin, qu'il vomit publiquement, et qu'un de ses amis tendit sa robe devant lui[1]. Un autre mime, nommé Sergius, avait sur lui le plus grand crédit; et la courtisane Cythéris, sortie de la même école, lui avait inspiré la plus violente passion. Quand il parcourait les villes, il la menait avec lui dans une litière, qui avait un cortége aussi nombreux que celle de sa mère (5). On ne pouvait voir sans indignation la quantité de vaisselle d'or et d'argent qu'il faisait porter dans ses voyages, qui ressemblaient à des pompes triomphales; les haltes qu'il faisait dans les chemins, et dans lesquelles on tendait ses pavillons sur les bords des rivières ou dans des bois épais; les dîners somptueux qu'on y servait; ses chars attelés de lions; le choix qu'on faisait, dans les villes où il séjournait, des maisons habitées par les hommes les plus honnêtes, par les femmes les plus respectables, pour y loger des courtisanes et des ménétrières. On était surtout révolté que lorsque César passait les nuits dans un camp, hors de l'Italie, pour éteindre, au milieu de tant de peines et de dangers, les restes d'une guerre si importante, d'autres, abusant de son autorité, insultassent à leurs concitoyens par le luxe le plus insolent.

XII. Il paraît que tous ces excès augmentèrent la révolte contre César, et donnèrent lieu aux soldats de se porter à toutes sortes d'injustices et de violences. Aussi, lorsque César revint en Italie, il fit grace à Dolabella; et ayant été nommé consul pour la troisième fois, il prit pour collègue Lépidus, et non pas Antoine. La maison de Pompée ayant été vendue à l'enchère, Antoine l'acheta; et quand on lui en demanda le paiement, il en fut si indigné, que cela seul, comme il le dit lui-même, l'empêcha d'accompagner César à son expédition d'Afrique, parcequ'il n'avait pas été, disait-il, assez récompensé des premiers services qu'il lui avait rendus. Il paraît cependant que César, en ne lui dissimulant pas combien il était offensé de ses débauches et de son intempérance, le détermina, par ses remontrances, à les modérer. En effet, Antoine, renonçant à une vie si licencieuse, songea à se marier, et épousa Fulvie, veuve de Clodius, ce fameux démagogue; femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, qui n'eût pas même été flattée de maîtriser son mari, s'il n'eût été qu'un simple particulier : son ambition était de dominer un homme qui commandât aux autres, et de donner des ordres à un général d'armée. Ainsi c'est à Fulvie que Cléopâtre eût dû payer le prix des leçons de docilité qu'elle avait données à son mari, et qui le livrèrent à cette reine si souple et si soumis aux volontés des femmes. Cependant il cherchait quelquefois à égayer par des jeux dignes d'un jeune mari le caractère sérieux de Fulvie. Par exemple, lorsque César revint à Rome après sa victoire d'Espagne, et qu'on sortit en foule au-devant de lui, Antoine y alla comme les autres; mais ensuite, le bruit s'étant subitement répandu dans l'Italie que César était mort et que les ennemis arrivaient, il revint sur-le-champ à Rome. Il avait pris un habit d'esclave; et étant venu la nuit à sa maison, il dit qu'il apportait à Fulvie une lettre d'Antoine. Il fut introduit chez sa femme la tête couverte; Fulvie, qui était dans la plus vive inquiétude, lui demanda, avant de prendre la lettre, si Antoine se portait bien : il lui remit la lettre sans rien répondre; et lorsqu'elle l'eut décachetée et qu'elle commençait à la lire, il se jeta à son cou et l'embrassa. Je pour-

[1] Cicéron, dans sa onzième *Philippique*, c. XXIV, fait de cette scène dégoûtante une description pleine de force et d'énergie. Plutarque fait entendre que cet ami tendit sa robe pour recevoir ce qu'Antoine vomissait; mais je n'ai pas cru devoir rendre à la lettre une image si révoltante pour les lecteurs les moins délicats.

rais citer plusieurs autres traits semblables; mais celui-là suffit pour faire connaître Antoine.

XIII. Quand César revint d'Espagne, tout ce qu'il y avait de gens considérables dans Rome allèrent, comme je l'ai dit, au-devant de lui, à plusieurs journées de chemin. Il donna dans cette occasion, à Antoine, la plus grande preuve de considération : il traversa l'Italie, l'ayant à ses côtés dans son char, et derrière lui Brutus Albinus, avec le fils de sa nièce, le jeune Octave, qui prit ensuite le nom de César, et régna si long-temps sur les Romains [1]. César, nommé consul pour la cinquième fois, se donna Antoine pour collègue. Bientôt, voulant se démettre du consulat et le résigner à Dolabella, il en fit l'ouverture au sénat; mais Antoine s'y opposa avec tant d'aigreur, il dit tant d'injures à Dolabella et en reçut tant de lui, que César, honteux d'une scène si scandaleuse, renonça pour le moment à ce projet. Il ne tarda pas cependant à y revenir, et à vouloir déclarer Dolabella consul; mais Antoine s'étant récrié que les augures y étaient contraires, César finit par céder, et abandonna Dolabella, qui en fut très piqué. Ce n'est pas qu'il n'eût pour Dolabella autant de mépris que pour Antoine; car on assure que quelqu'un les lui ayant dénoncés tous deux comme suspects : « Ce ne sont » pas, répondit-il, ces gens si gras et si bien fri- » sés que je redoute, mais ces hommes maigres et » pâles ; » désignant par-là Brutus et Cassius, qui furent les chefs de la conjuration qui le fit périr : il est vrai qu'Antoine leur en donna, sans le vouloir, le prétexte le plus spécieux.

XIV. Le jour que les Romains célébraient la fête des Lupercales, César, vêtu de la robe de triomphateur, et assis, dans la place, sur la tribune, regardait courir les luperques. Ce sont les jeunes gens des premières familles et les magistrats eux-mêmes qui courent à cette fête, tout couverts d'huile, ayant à la main des lanières de cuir blanches, dont ils frappent, en s'amusant, ceux qu'ils rencontrent. Antoine était un des coureurs; et, au mépris des anciens usages, prenant une couronne de laurier qu'il avait entourée d'un diadème, il s'approcha de la tribune, se fit soulever par ses compagnons, et mit la couronne sur la tête de César, le désignant ainsi comme le seul digne de régner. César ayant détourné la tête et refusé la couronne, le peuple battit des mains pour témoigner sa satisfaction. Antoine ayant insisté, César le repoussa de nouveau. Cette espèce de combat dura quelque temps; et lorsque Antoine paraissait l'emporter, il n'était applaudi que par un petit nombre de ses amis; quand César refusait la couronne, tout le peuple applaudissait en poussant de grands cris : contradiction étonnante, qu'un peuple qui souffrait qu'on exerçât sur lui toute la puissance royale eût une telle horreur du titre de roi, et le regardât comme la ruine de la liberté. César, tout troublé, se leva de son siége; et retirant le pan de sa robe qui couvrait son cou, il s'écria qu'il le présentait au premier qui voudrait l'égorger. Quelques tribuns du peuple ayant déchiré la couronne qu'on avait posée sur une des statues du dictateur, le peuple les suivit avec de vifs applaudissements et les combla de bénédictions : mais César les destitua de leur charge [1].

XV. Tous ces événements fortifièrent Brutus et Cassius dans le projet de leur conjuration. Ils s'associèrent d'abord ceux de leurs amis dont ils étaient le plus sûrs, et délibérèrent s'ils y feraient entrer Antoine : la plupart en étaient d'avis; mais Trébonius s'y opposa, et leur dit que lorsqu'on était allé au-devant de César, à son retour d'Espagne, il avait toujours voyagé et logé même avec Antoine ; qu'il lui avait fait une légère ouverture sur la conspiration, avec toute la précaution nécessaire; qu'Antoine, qui l'avait très bien compris, n'avait point accueilli sa proposition, mais qu'il n'en avait rien découvert à César, et avait gardé fidèlement le secret. Ils délibérèrent alors si, après avoir tué César, ils ne se déferaient pas aussi d'Antoine; mais Brutus l'empêcha, en leur disant qu'une entreprise si hardie, dont le but était le maintien de la justice et des lois, ne devait être souillée par aucune injustice. Cependant, comme ils craignaient la force extraordinaire d'Antoine et la grande autorité de sa charge, ils attachèrent à sa personne quelques uns des conjurés, qui devaient, après que César serait entré dans le sénat et qu'on serait au moment de l'exécution, le retenir au-dehors, sous prétexte de lui parler de quelque affaire importante. La chose s'étant exécutée comme ils en étaient convenus, et César ayant été mis à mort en plein sénat, Antoine, effrayé d'abord, prit un habit d'esclave et se cacha : mais quand il vit que les conjurés n'attentaient à la vie de personne, et qu'ils s'étaient réunis dans le Capitole, il leur persuada d'en descendre, après leur avoir donné son fils pour ôtage ; et le soir même Cassius soupa chez lui, et Brutus chez Lépidus.

XVI. Le lendemain, Antoine ayant assemblé le sénat, proposa une amnistie générale, et demanda qu'on assignât des provinces à Brutus et à Cassius. Le sénat donna force de loi à ces propositions, et décréta aussi que tous les actes de la dictature de César seraient maintenus. Antoine sortit du sénat

[1] C'est Auguste, appelé alors Octave.

[1] Il y a dans le texte que le peuple ôta l'empire à César; ce qui est une faute évidente, et qui a été corrigée par presque tous les interprètes de la manière que je l'ai traduit; il n'a fallu, pour ce changement, que retrancher une lettre et en changer une autre.

couvert de gloire : on ne doutait pas qu'il n'eût prévenu la guerre civile, et manié avec la prudence d'un politique consommé des affaires difficiles, et qui pouvaient entraîner les plus grands troubles. Mais, trop flatté de la haute opinion que le peuple avait conçue de lui, il abandonna des mesures si sages, persuadé que la première place lui serait bien plus assurée dans Rome, s'il parvenait à détruire l'autorité de Brutus. Lorsqu'on porta le corps de César sur le bûcher, Antoine, suivant l'usage, prononça son oraison funèbre; et voyant le peuple singulièrement ému et attendri par ce discours, il mêla tout-à-coup à l'éloge de César ce qu'il crut de plus propre à exciter la pitié, à enflammer l'ame de ses auditeurs. En finissant, il déploya la robe de César, ensanglantée et percée de coups; et traitant de scélérats et de parricides les auteurs de ce meurtre, il échauffa tellement l'esprit du peuple, que faisant, à l'heure même, un bûcher des bancs et des tables qu'ils trouvèrent sur la place, ils y brûlèrent le corps de César; prenant ensuite du bûcher des tisons enflammés, ils coururent aux maisons des meurtriers, pour y mettre le feu et les attaquer eux-mêmes.

XVII. Cette violence ayant obligé Brutus et les autres conjurés à sortir de Rome, les amis de César s'unirent avec Antoine; et Calpurnia sa veuve, lui confiant tout l'argent qu'elle avait, fit porter et mettre en dépôt chez lui une somme de quatre mille talents [1]. Il reçut aussi d'elle tous les papiers et tous les mémoires dans lesquels César avait écrit tout ce qu'il avait fait dans le gouvernement, et ce qu'il se proposait de faire dans la suite. Antoine inséra dans ses registres tout ce qu'il voulut; il nomma des magistrats et des sénateurs, il rappela des bannis, mit en liberté des prisonniers, et donna toutes ces mesures pour des résolutions prises par César. Ces personnes ainsi rétablies furent appelées, par plaisanterie, des charonites [2], parceque, sommés de produire leurs titres, ils les allaient chercher dans les registres d'un mort. Antoine disposa de tout avec l'autorité la plus absolue : étant lui-même consul, il eut ses deux frères, Caïus pour préteur, et Lucius pour tribun du peuple. Tel était l'état des affaires, lorsque le jeune César vint à Rome; il était, comme je l'ai déja dit, fils de la nièce de César [3], et son oncle l'avait déclaré, par son testament, héritier de tous ses biens. Il était à Apollonie, quand César fut tué. En arrivant, il alla saluer Antoine, comme l'ami de son père adoptif; et, dans la conversation, il lui rappela le dépôt que Calpurnia lui avait confié : car il devait payer à chaque citoyen romain soixante-quinze drachmes [1], que César leur avait laissées par testament. Antoine, méprisant sa jeunesse, lui répondit que ce serait à lui une folie, avec le peu de capacité et le petit nombre d'amis qu'il avait, de se charger d'un fardeau bien au-dessus de ses forces, en acceptant la succession de César. Le jeune Octave ne se payant pas de ces raisons, et persistant à lui redemander l'argent dont il était dépositaire, Antoine, dès ce moment, ne cessa de dire et de faire contre lui tout ce qu'il crut capable de le mortifier; il le traversa dans la demande du tribunat; et quand Octave voulut faire placer dans le théâtre le siége doré que le sénat avait accordé à son oncle [2], Antoine le menaça de le faire traîner en prison, s'il continuait à soulever le peuple. Mais lorsque le jeune César se fut entièrement abandonné à Cicéron et aux autres ennemis d'Antoine, qui lui concilièrent la faveur du sénat; que de son côté il eut gagné les bonnes graces du peuple, et rassemblé les soldats vétérans qui étaient dispersés dans les colonies; Antoine, commençant à le craindre, eut avec lui une entrevue dans le Capitole, et leurs amis ménagèrent un accommodement.

XVIII. La nuit suivante, Antoine eut un songe assez étrange : il lui sembla que la foudre était tombée sur lui, et l'avait blessé à la main droite; et, peu de jours après, on vint lui dire que le jeune Octave lui tendait des embûches. Celui-ci s'en défendait; mais il n'était cru de personne. Ces rapports ranimèrent leur haine; ils coururent tous deux l'Italie, pour solliciter, par de grandes récompenses, les vétérans établis dans les colonies, et cherchèrent à se prévenir mutuellement pour attirer à leur parti les légions qui étaient encore sous les armes. Cicéron, qui avait alors la plus grande autorité dans Rome, et qui soulevait tout le monde contre Antoine, parvint enfin à persuader au sénat d'envoyer à Octave les faisceaux avec les autres ornements de la préture, et de donner des troupes à Hirtius et à Pansa, pour chasser Antoine de l'Italie : c'étaient les deux consuls de cette année. Ils attaquèrent Antoine près de la ville de Modène [3], et le battirent complètement; mais ils périrent tous deux dans l'action. Le jeune Octave

[1] Vingt millions.

[2] C'est-à-dire sortis des enfers. Les Romains, suivant Suétone, *in Augusto*, c. XXXV, les appelèrent *orcinos*, qui signifie la même chose, et d'où Plutarque a vraisemblablement tiré le terme qu'il emploie. C'était le nom qu'on donnait aux esclaves qui étaient mis en liberté par le testament que leur maître avait fait au lit de la mort. *Voy.* la note (69) sur la *Vie de Cicéron*.

[3] Voyez la note (71) sur la *Vie de Cicéron*.

[1] Soixante-huit livres de notre monnaie.

[2] Le sénat, suivant Dion, l. XLIV, c. VI, avait accordé à César la permission de faire porter dans tous les théâtres un siége doré, avec une couronne d'or, garnie de pierreries, comme on faisait pour les dieux. Octave ne voulait pas laisser perdre un si grand privilége.

[3] Appelée en latin *Mutine*.

était à la bataille, et paya de sa personne. Antoine, obligé de fuir, se trouva dans de grandes difficultés, et fut réduit surtout à une faim extrême. Mais tel était son caractère, que le malheur l'élevait au-dessus de lui-même, et lui donnait tous les dehors d'un homme vertueux. Il est vrai que c'est une disposition assez commune aux personnes malheureuses, que de se tourner vers la vertu : mais il n'est pas donné à tout le monde de conserver dans les grands revers assez de force d'ame pour imiter ce qu'ils approuvent et pour fuir ce qu'ils condamnent ; plusieurs même retombent par faiblesse dans leurs premières habitudes, et démentent les lumières de leur raison. Antoine, dans cette occasion, fut pour tous les soldats un exemple étonnant de patience et de courage : accoutumé depuis long-temps à une vie de luxe et de délices, il buvait sans répugnance de l'eau corrompue, et se nourrissait de racines et de fruits sauvages : on assure même que, dans le passage des Alpes, il vécut, avec ses soldats, d'écorces d'arbres, et d'animaux que jusqu'alors personne n'avait mangés. Son dessein, en traversant ces montagnes, était d'aller joindre les légions que commandait Lépidus, qu'il regardait comme son ami, et qui lui avait dû tous les avantages qu'il avait retirés de l'amitié de César.

XIX. Lorsqu'il eut assis son camp auprès du sien, et qu'il vit que Lépidus ne lui faisait aucune avance, il résolut de tout risquer. Il avait les cheveux négligés ; et sa barbe, qu'il avait laissé croître depuis sa défaite, était fort longue. Il prend donc une robe noire ; et, s'approchant des retranchements de Lépidus, il commence à lui parler. Lépidus, voyant la plupart de ses soldats touchés de sa misère et vivement émus par ses discours, en craignit l'impression, et fit faire un grand bruit de trompettes pour l'empêcher d'être entendu. Cette dureté ne fit qu'accroître la compassion de ses soldats pour Antoine ; ils lui envoyèrent secrètement Lélius et Clodius déguisés en courtisanes, pour lui dire d'attaquer sans crainte le camp de Lépidus ; que le plus grand nombre d'entre eux était disposé à le recevoir, et même, s'il le voulait, à tuer Lépidus. Antoine ne permit pas qu'on touchât à Lépidus ; mais le lendemain, dès la pointe du jour, se mettant à la tête de ses troupes, il sonde le gué d'une rivière qui séparait les deux camps, et se jetant le premier dans l'eau, il passe à l'autre rive, encouragé par les soldats de Lépidus, qu'il voit en très grand nombre lui tendre les mains et arracher les palissades. A peine entré dans le camp, il se vit maître de toute l'armée, et traita Lépidus avec beaucoup de douceur ; en le saluant, il lui donna le nom de père ; et quoique investi seul de toute l'autorité, il lui laissa le titre et les honneurs du commandement. Cette modération détermina Munatius Plancus, qui campait assez près de là avec un gros corps de troupes, à aller se joindre à lui. Des forces si considérables lui ayant redonné toute sa confiance, il repassa les Alpes, et rentra dans l'Italie, à la tête de dix-sept légions et de dix mille chevaux, outre six légions qu'il laissa pour garder la Gaule, sous les ordres d'un certain Varius, son ami et son compagnon de débauche, qu'il appelait Cotylon [1].

XX. César, voyant que toutes les pensées de Cicéron étaient pour la liberté, se sépara de lui, et fit faire à Antoine, par ses amis, des propositions d'accommodement. Ils s'assemblèrent tous trois, César, Antoine et Lépidus, dans une petite île, au milieu de la rivière : là, ils furent bientôt d'accord sur le partage de l'empire, qu'ils divisèrent entre eux comme une succession paternelle ; mais ils disputèrent long-temps sur les proscriptions qu'ils avaient résolues ; chacun voulait faire périr ses ennemis, et sauver ses amis ou ses parents. La haine enfin l'ayant emporté sur les droits du sang et de l'amitié, César sacrifia Cicéron à Antoine, qui de son côté lui abandonna Lucius César, son oncle maternel ; et tous deux laissèrent Lépidus placer son frère Paulus sur la liste des proscrits. D'autres disent que Lépidus leur sacrifia son frère, dont ils avaient exigé la mort. Je ne crois pas qu'il se soit jamais rien fait de plus inhumain ni de plus féroce qu'un pareil échange : en obtenant ainsi le meurtre par le meurtre, ils n'étaient pas moins les meurtriers de ceux qu'ils abandonnaient aux autres que de ceux qu'on leur sacrifiait : mais c'était le comble de l'injustice que de livrer au fer des autres leurs propres amis, sans avoir contre eux aucun motif de haine.

XXI. Les soldats qu'ils avaient autour d'eux voulurent que ce traité sanguinaire fût scellé par un mariage, et ils demandèrent que César cimentât son amitié avec Antoine en épousant Clodia, fille de sa femme Fulvie. Ce mariage arrêté, ils firent la liste de trois cents proscrits qu'ils dévouaient à la mort. Antoine exigea que celui qui tuerait Cicéron lui coupât la tête, et la main droite dont il avait écrit ses *Philippiques*. Quand on les lui apporta, il les considéra long-temps avec plaisir, et, dans les transports de sa joie, il fit plusieurs fois de grands éclats de rire. Après s'être rassasié de ce spectacle horrible, il ordonna qu'on les attachât au haut de la tribune, sur la place publique,

[1] Le surnom de ce Varius, que Cicéron, dans la cinquième Philippique, c. II, nomme Cotylas, était pris sans doute de ses excès de vin. Il désigne une mesure nommée cotyle, qui tenait le poids de dix onces de vin, et qui était en usage à Rome comme en Grèce.

pour insulter à Cicéron même après sa mort; mais c'était bien plutôt insulter à sa propre fortune, et déshonorer publiquement sa puissance. Son oncle, Lucius César, poursuivi par les meurtriers, se réfugia chez sa sœur. Il était à peine entré dans la maison, que les meurtriers y arrivèrent et voulurent forcer la porte de la chambre où il était enfermé; mais sa sœur, se tenant sur la porte et étendant les bras, leur cria plusieurs fois : « Vous ne » tuerez pas Lucius César, que vous ne m'ayez » égorgée la première, moi, la mère de votre gé» néral. » Son courage extraordinaire en ayant imposé à ces satellites, son frère eut le temps de se cacher et de se dérober à leur poursuite. La domination de ces trois hommes, si odieuse aux Romains, fut surtout imputée à Antoine, plus âgé que César et plus puissant que Lépidus; il ne se vit pas plus tôt dégagé des affaires qu'il avait eues sur les bras, qu'il se replongea dans sa vie ordinaire de dissolution et de débauche. Déja décrié par cette conduite, il s'attira encore la haine publique en habitant la maison du grand Pompée, ce personnage illustre, qui ne s'était pas fait moins admirer par sa tempérance, par la sagesse et la popularité de sa vie, que par l'éclat de ses trois triomphes. On ne pouvait voir sans indignation cette maison presque toujours fermée aux généraux, aux principaux officiers, aux ambassadeurs, à qui l'on en refusait l'entrée avec insolence, tandis qu'elle était remplie de mimes, de farceurs, de vils adulateurs, toujours plongés dans la débauche, et dont l'entretien consumait des sommes immenses, fruits des extorsions et des violences les plus odieuses. Non contents de vendre les biens des proscrits, qu'ils enlevaient à leurs veuves ou à leurs enfants par des accusations calomnieuses, et d'établir les impôts les plus onéreux, ils allèrent enlever de force, du temple des vestales, des sommes considérables que des citoyens et des étrangers y avaient mises en dépôt.

XXII. Comme rien ne pouvait assouvir l'avidité d'Antoine, César exigea qu'il partageât avec lui les revenus de la république; ils divisèrent aussi l'armée entre eux, pour aller ensemble en Macédoine combattre Brutus et Cassius, et ils laissèrent à Lépidus le gouvernement de Rome. Lorsqu'ils eurent traversé la mer, et qu'ils se furent campés auprès des ennemis pour commencer la guerre, Antoine se trouva opposé à Cassius, et César à Brutus. César ne fit rien de remarquable; mais Antoine avait toujours l'avantage et demeurait vainqueur dans tous les combats qui se livraient. A la première bataille, César vaincu par Brutus avait perdu son camp, et s'était vu sur le point d'être pris; il ne prévint que d'un instant ceux qui le poursuivaient. Cependant il écrit lui-même dans ses *Commentaires*[1], que, d'après le songe qu'avait eu un de ses amis, il s'était retiré avant que l'action commençât. Antoine défit Cassius, quoiqu'on ait dit qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille, et qu'il n'arriva que lorsqu'on était à la poursuite des ennemis déja vaincus. Cassius fit tant par ses prières et par ses ordres, qu'il obligea Pindarus, le plus fidèle de ses affranchis, à le percer de son épée; il ignorait que Brutus avait vaincu de son côté. Peu de jours après il se livra un second combat, dans lequel Brutus fut défait et se donna la mort. Antoine eut presque seul l'honneur de cette victoire, parceque César était malade. Il trouva sur le champ de bataille le corps de Brutus, et lui adressa quelques reproches sur la mort de Caïus Antonius son frère, que Brutus avait fait mourir en Macédoine, pour venger la mort de Cicéron. Il ajouta pourtant qu'Hortensius était beaucoup plus coupable que Brutus de la mort de son frère : aussi le fit-il égorger sur le tombeau de Caïus Antonius[2]. Mais ayant jeté sur le corps de Brutus sa cotte d'armes, qui était d'un très grand prix, il ordonna à un de ses affranchis de rester auprès de lui pour avoir soin de ses funérailles. Dans la suite ayant su que l'affranchi n'avait pas brûlé la cotte d'armes avec le corps de Brutus, et qu'il avait soustrait une grande partie de la dépense qu'il lui avait assignée pour les obsèques, il le punit de mort.

XXIII. César, toujours malade, se fit porter à Rome, où la faiblesse de sa santé faisait croire qu'il ne vivrait pas long-temps. Antoine alla dans les provinces de l'Asie orientale pour y lever des contributions, et de là il passa en Grèce avec une armée nombreuse. Comme les triumvirs avaient promis à leurs soldats cinq mille drachmes par tête[3], ils étaient obligés de forcer les impositions pour trouver l'argent qui leur était nécessaire. Antoine ne se montra d'abord ni dur ni exigeant envers les Grecs; il se faisait même un plaisir d'écouter leurs gens de lettres, d'être témoin de leurs jeux, et d'assister aux cérémonies de leurs initiations; il rendait la justice avec beaucoup de douceur, et aimait à s'entendre appeler l'ami des Grecs, et plus encore l'ami des Athéniens; il fit même de grands présents à leur ville. Les Mégariens, à l'envi de ceux d'Athènes, ayant voulu lui montrer ce qu'ils avaient de curieux et, lui faire voir en particulier le palais où ils tenaient leur conseil, il se rendit à Mégare; et les habitants lui ayant demandé comment il le trouvait : « Il est

[1] On verra dans la *Vie de Brutus* que le médecin de César ayant eu un songe qui lui ordonnait de faire sortir César de sa tente, (car il était alors malade), il obéit tout de suite, et le fit transporter hors du camp.

[2] On verra dans la *Vie de Brutus* les raisons qu'eut Antoine de faire mourir Hortensius.

[3] Quatre mille cinq cents livres.

» petit, leur dit-il, et menace ruine. » Il fit prendre la mesure du temple d'Apollon Pythien, et laissa voir l'intention de l'achever; il le promit même au sénat. Lorsqu'il eut laissé Lucius Censorinus en Grèce pour aller lui-même dans l'Asie; que là il eut commencé à goûter des richesses de cette province; qu'il eut vu les rois venir à sa porte pour lui faire la cour, les reines lui envoyer à l'envi des présents et lui étaler leurs charmes pour mériter ses bonnes graces, pendant que César était à Rome travaillé de séditions et de guerres, lui, au sein du loisir et de la paix, il s'abandonnait à ses passions, et menait une vie de plaisirs et de délices.

XXIV. Il avait appelé chez lui un certain Anaxenor, joueur de cithare; un Xuthus qui jouait de la flûte, un baladin nommé Métrodore, et une troupe entière de farceurs asiatiques, qui surpassaient en bouffonneries, en plaisanteries grossières, tous les gens de cette espèce qu'il avait amenés d'Italie; et dès qu'une fois sa cour fut infectée de ces pestes publiques, son exemple entraîna tout le monde, et l'on ne garda plus aucune retenue. Toute l'Asie, semblable à cette ville dont parle Sophocle, était pleine de la fumée de l'encens, et retentissait à la fois.

De cantiques sacrés et de gémissements [1].

Il entra dans Éphèse, précédé par des femmes vêtues en bacchantes, et par des jeunes gens habillés en pans et en satyres : on ne voyait dans toute la ville que thyrses couronnés de lierre; on n'y entendait que le son des flûtes, des chalumeaux, et d'autres instruments de musique. On l'appelait Bacchus bienfaisant plein de et douceur. Il l'était à la vérité pour quelques personnes; mais pour le plus grand nombre, c'était Bacchus Omeste et Agrionien [2]. Il dépouillait de leurs possessions des hommes distingués par leur naissance, pour les donner à de vils flatteurs, à des hommes infames, qui lui demandaient le bien d'une personne vivante comme si elle était morte, et ils étaient sûrs de l'obtenir. Il donna à un de ses cuisiniers la maison d'un habitant de Magnésie, parcequ'il lui avait apprêté un excellent repas. Il imposa enfin un second tribut aux villes; et un orateur, nommé Hybréas, qui défendait les intérêts de l'Asie, osa lui dire, par une plaisanterie assez bonne et qui était dans le goût d'Antoine : « Si vous avez le pou» voir d'exiger de nous deux tributs par an, vous » avez donc aussi celui de nous donner chaque an» née deux étés et deux automnes. » Mais comme l'Asie avait déja payé deux cent mille talents [1], il ajouta, avec un courage qui n'était pas sans danger : « Si » vous n'avez pas reçu ces énormes contributions, » demandez-les à ceux qui les ont levées; si, les » ayant reçues, vous ne les avez plus, nous som» mes perdus. »

XXV. Antoine fut vivement piqué de cette parole; il ignorait la plus grande partie des désordres qui se commettaient sous son nom, moins encore par une suite de son indolence, que par l'effet d'une simplicité naturelle qui le rendait trop confiant; car il était simple de caractère, et avait même l'esprit un peu pesant. Quand il apprenait les injustices de ses agents, il en était vivement affecté, et il les reconnaissait devant ceux qui les avaient éprouvées. Excessif dans ses récompenses comme dans ses punitions, c'était surtout dans les premières qu'il était naturellement porté à passer les bornes. Ses plaisanteries et ses bons mots, qu'il poussait jusqu'à l'offense, portaient avec eux leur remède; car il permettait qu'on le raillât avec aussi peu de ménagement, et il ne prenait pas moins de plaisir à être plaisanté qu'à plaisanter les autres. Mais aussi rien ne contribua tant à sa perte que ce goût pour la raillerie : persuadé que ceux qui le raillaient avec liberté ne le flattaient pas dans les affaires sérieuses, il se laissait aisément prendre à l'appât de leurs louanges. Il ne s'appercevait pas que ses courtisans mêlaient cette franchise à leurs flatteries, comme un ingrédient dont la vertu astringente prévenait le dégoût que lui auraient causé les adulations outrées qu'ils lui prodiguaient à table; qu'ils voulaient par-là lui persuader que lorsqu'ils lui cédaient dans les affaires importantes, ce n'était pas pour lui complaire, mais parcequ'ils se reconnaissaient ses inférieurs en prudence et en capacité.

XXVI. Avec un tel caractère, Antoine mit le comble à ses maux par l'amour qu'il conçut pour Cléopâtre, et qui, rallumant en lui avec fureur des passions encore cachées et endormies, acheva d'éteindre et d'étouffer ce qui pouvait lui rester encore de sentiments honnêtes et vertueux. Voici comment il fut pris à ce piége. Quand il partit pour aller faire la guerre aux Parthes, il envoya dire à Cléopâtre de venir le joindre en Cilicie, pour s'y justifier des imputations qu'on lui faisait d'avoir puissamment aidé Brutus et Cassius dans leur guerre contre Antoine. Dellius, qu'il avait chargé de cet ordre, n'eut pas plus tôt vu la beauté de cette reine, et reconnu le charme et la finesse de sa conversation, qu'il sentit bien qu'Antoine ne causerait jamais de déplaisir à une femme si aima-

[1] C'est le quatrième vers de l'Œdipe de Sophocle; le poëte parle de la ville de Thèbes, désolée par la peste. Plutarque, en l'appliquant à l'Asie, fait entendre qu'Antoine était une véritable peste pour cette malheureuse contrée.

[2] C'étaient deux surnoms de Bacchus, dont l'un signifie *cruel*, et l'autre *féroce*.

[1] Un milliard de notre monnaie.

ble, et qu'elle aurait bientôt le plus grand pouvoir sur son esprit. Il s'attacha donc à lui faire la cour; il la pressa d'aller en Cilicie, parée, comme dit Homère, de tout ce qui pouvait

Ajouter plus de prix à l'éclat de ses charmes [1],

et l'exhorta à ne pas craindre Antoine, le plus doux, le plus humain des généraux. Cléopâtre crut aisément ce que lui disait Dellius; d'ailleurs l'expérience qu'elle avait faite du pouvoir de sa beauté sur Jules César et sur le fils de Pompée lui promettait qu'elle n'aurait pas de peine à captiver Antoine; d'autant que les deux premiers ne l'avaient connue que dans sa première jeunesse, et lorsqu'elle n'avait encore aucune expérience des affaires; au lieu qu'Antoine la verrait à cet âge où la beauté d'une femme est dans tout son éclat, et son esprit dans toute sa force. Elle prit avec elle des présents magnifiques, des sommes d'argent considérables, et un appareil aussi riche que pouvait l'avoir une reine si puissante, et dont le royaume était dans l'état le plus florissant; mais c'était sur elle-même et sur le prestige de ses charmes qu'elle fondait ses plus grandes espérances.

XXVII. Elle recevait coup sur coup des lettres d'Antoine et de ses amis, qui l'engageaient à presser son voyage; mais elle n'en tint aucun compte, et se moqua si bien de toutes ces invitations, qu'elle navigua tranquillement sur le Cydnus [2], dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les avirons d'argent, et le mouvement des rames cadencé au son des flûtes, qui se mariait à celui des lyres et des chalumeaux. Elle-même, magnifiquement parée, et telle qu'on peint la déesse Vénus, était couchée sous un pavillon brodé en or : de jeunes enfants, habillés comme les peintres peignent les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir : ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Graces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense qui accompagnait Cléopâtre; et l'on accourait de toute la ville pour jouir d'un spectacle si extraordinaire. Le peuple qui était sur la place s'étant précipité au-devant d'elle, Antoine resta seul dans le tribunal où il donnait audience; et le bruit courut partout que c'était Vénus qui, pour le bonheur de l'Asie, venait en masque chez Bacchus. Antoine envoya sur-le-champ la prier à souper; mais, sur le desir qu'elle témoigna de le recevoir chez elle, Antoine, pour lui montrer sa complaisance et son urbanité, se rendit à son invitation. Il trouva chez elle des préparatifs dont la magnificence ne peut s'exprimer; mais rien ne le surprit tant que l'immense quantité de flambeaux qu'il vit allumés de toutes parts, et qui, suspendus au plancher ou attachés à la muraille, formaient avec une admirable symétrie des figures carrées et circulaires : de toutes les fêtes dont l'histoire nous a conservé le détail, on n'en connaît pas de si brillante.

XXVIII. Le lendemain, Antoine lui donna à souper, et se piqua de la surpasser en goût et en magnificence; mais, bien inférieur en l'un et en l'autre, il fut obligé de s'avouer vaincu, et railla le premier la mesquinerie et la grossièreté de son repas. Cléopâtre voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avaient rien que de commun, et qu'elles sentaient le soldat, lui répondit sur le même ton, sans aucun ménagement et avec la plus grande hardiesse. On prétend que sa beauté, considérée en elle-même, n'était pas si incomparable qu'elle ravît d'étonnement et d'admiration : mais son commerce avait un attrait auquel il était impossible de résister; les agréments de sa figure, soutenus des charmes de sa conversation et de toutes les graces qui peuvent relever un heureux naturel, laissaient dans l'ame un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. Sa voix était pleine de douceur; et sa langue, telle qu'un instrument à plusieurs cordes, qu'elle maniait avec la plus grande facilité, prononçait également bien plusieurs langages différents. Il y avait peu de nations barbares avec qui elle eût besoin d'interprète; et elle parlait dans leur propre langue aux Éthiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes et aux Parthes. Elle savait plusieurs autres langues, tandis que les rois d'Égypte, ses prédécesseurs, avaient eu bien de la peine à apprendre l'égyptien; et quelques uns même d'entre eux avaient oublié le macédonien, leur langue naturelle. Aussi elle s'empara tellement de l'esprit d'Antoine, qu'oubliant et sa femme Fulvie, qui, pour les intérêts de son mari, combattait à Rome contre César, et l'armée des Parthes, dont les généraux du roi avaient donné le commandement à Labiénus, qui avait embrassé le parti de ce prince, et qui déja dans la Mésopotamie, à la tête de cette armée, n'attendait que le moment d'entrer en Syrie; oubliant, dis-je, toutes ces considérations, il se laissa entraîner par cette femme à Alexandrie, où il sacrifia dans l'oisiveté, dans les amusements et dans les voluptés les plus indignes de son âge, la dépense la plus précieuse qu'on puisse faire, au jugement d'Antiphon, celle du temps. Ils avaient

[1] C'est le cent soixante-deuxième vers du quatorzième livre de l'Iliade, où Junon, qui veut tromper Jupiter, va toute parée sur le mont Ida. Dellius substitue à cette montagne la Cilicie.

[2] Fleuve qui traverse la Cilicie, et dont l'eau est extrêmement froide.

formé une association sous le titre d'*Amimétobies*[1], où ils se traitaient mutuellement tous les jours avec une profusion qui ne connaissait aucune borne.

XXIX. Le médecin Philotas d'Amphisse racontait à mon aïeul Lamprias que, suivant alors à Alexandrie les écoles de médecine, il fit connaissance avec un officier de bouche de la maison d'Antoine, qui lui proposa un jour de venir voir les préparatifs d'un de ces soupers si somptueux. Comme il était fort jeune, il s'y laissa entraîner; et introduit dans la cuisine, entre plusieurs choses qui le frappèrent, il vit à la broche huit sangliers. Il se récria sur le grand nombre de convives qu'il devait y avoir à souper: mais l'officier lui dit en riant qu'ils ne seraient pas aussi nombreux qu'il le croyait; qu'il n'y aurait en tout que douze personnes. « Mais, ajouta-t-il, chaque mets doit être » servi à un degré de bonté qui ne dure qu'un in- » stant; peut-être Antoine va-t-il demander tout- » à-l'heure à souper, et un moment après il fera » dire qu'on diffère, parcequ'il voudra boire, ou » qu'il sera retenu par une conversation qui l'in- » téressera : on prépare donc plusieurs soupers, » parcequ'on ne peut deviner à quelle heure il » voudra qu'on serve. » Voilà ce que disait Philotas. Dans la suite il fut admis à faire sa cour au fils aîné qu'Antoine avait eu de Fulvie; et il mangeait familièrement à sa table avec ses autres amis, quand ce jeune homme ne soupait pas chez son père. Il avait un soir pour convive un médecin présomptueux qui importunait tout le monde de son babil. Philotas lui ferma la bouche par le sophisme suivant : « Il faut, lui dit-il, donner de » l'eau froide à un homme qui a la fièvre de quel- » que manière: or, tout homme qui a la fièvre l'a » de quelque manière; il faut donc donner de » l'eau froide à tout homme qui a la fièvre. » Le médecin, frappé de ce sophisme, resta muet[2]. Le jeune Antoine, charmé de son embarras et riant de tout son cœur : « Philotas, dit-il, je te donne tout » ce qui est là, » en lui montrant un buffet couvert d'une superbe vaisselle d'argent. Philotas, bien éloigné de croire qu'un enfant de cet âge pût disposer de meubles d'un si grand prix, le remercia de sa bonne volonté. Le lendemain, il vit arriver chez lui un officier d'Antoine qui apportait dans une grande corbeille toute cette vaisselle, et qui lui dit d'y mettre son sceau[3]. Philotas, qui craignait d'être blâmé en la recevant, persistait à la refuser. « Eh quoi, innocent que vous êtes, lui » dit cet officier, vous balancez à accepter ce pré- » sent! Ignorez-vous donc que c'est le fils d'An- » toine qui vous l'envoie, et qu'il pourrait vous » donner la même quantité de vaisselle d'or? Il » est vrai, si vous voulez m'en croire, que vous » en recevrez la valeur en argent; car il serait » possible que le père desirât d'avoir quelqu'un » de ces vases antiques qui sont si recherchés » pour la beauté du travail. » Voilà ce que mon aïeul me disait avoir souvent entendu raconter à Philotas.

XXX. Pour Cléopâtre, elle fit voir que l'art de la flatterie, qui, suivant Platon, ne s'exerce que de quatre manières différentes[1], est susceptible d'une infinité de formes. Dans les affaires sérieuses, et dans les amusements qui partageaient le temps d'Antoine, elle imaginait toujours quelque nouveau plaisir, quelque nouveau genre d'attrait pour le divertir. Elle ne le quittait ni jour ni nuit; elle jouait, buvait, chassait avec lui, et assistait même à ses exercices militaires. La nuit, quand il courait les rues et qu'il s'arrêtait aux portes et aux fenêtres des simples particuliers pour les plaisanter, elle l'accompagnait habillée en servante, étant lui-même déguisé en valet : ce qui lui attirait souvent des injures et quelquefois des coups. Quoiqu'il se rendît par-là suspect aux Alexandrins, ils s'amusaient néanmoins de ses plaisanteries, et y répondaient même avec assez de finesse; ils aimaient à dire qu'il prenait un masque tragique pour les Romains, et qu'il gardait pour eux le masque de la comédie. Il serait long et puéril de rapporter plusieurs de ses traits de plaisanterie; je n'en citerai qu'un seul. Il pêchait un jour à la ligne, sans rien prendre; ce qui le mortifiait, parceque Cléopâtre était présente. Il commanda donc à des pêcheurs d'aller, sans être aperçus, sous l'eau, attacher à l'hameçon un des poissons qu'ils avaient déja pris : ils le firent, et Antoine retira deux ou trois fois sa ligne, chargée d'un poisson. L'Égyptienne ne fut pas sa dupe : elle feignit d'admirer le bonheur d'Antoine; mais elle découvrit à ses amis la ruse qu'il avait employée, et les invita de retourner le lendemain voir la pêche. Quand ils furent tous montés dans des barques, et qu'Antoine eut jeté sa ligne, elle donna ordre à un de ses gens de prévenir les pêcheurs d'Antoine, et d'attacher à son hameçon un de ces poissons salés qu'on apporte du royaume de Pont. Antoine ayant senti sa ligne chargée, la retira; et la vue de ce poisson salé ayant excité de grands éclats de rire : « Gé- » néral, lui dit-elle, laissez-nous la ligne, à nous » qui régnons au Phare et à Canope; votre chasse » à vous est de prendre les villes, les rois et les » continents[2]. »

[1] C'est-à-dire dont la vie est inimitable.
[2] Ce médecin avait bien peu de logique.
[3] Pour être sûr qu'on n'en avait rien détourné.

[1] *In Gorgia.*
[2] Après une louange si fine, il était difficile à Antoine de se fâcher du tour qu'elle lui avait joué. Le Phare était à une lieue

XXXI. Pendant qu'il s'amusait ainsi à des jeux d'enfant, il reçut deux fâcheuses nouvelles : l'une de Rome, d'où on lui mandait que Lucius son frère et sa femme Fulvie, après avoir été brouillés ensemble, s'étaient réunis pour faire la guerre à César, et que, réduits à la dernière extrémité, ils avaient abandonné l'Italie; la seconde nouvelle, plus inquiétante encore, lui apprenait que Labiénus, à la tête des Parthes, subjuguait toutes les provinces d'Asie, depuis l'Euphrate et la Syrie, jusqu'à la Lydie et l'Ionie. Se réveillant alors, quoique avec peine, comme d'un long sommeil et d'une profonde ivresse, il se mit en devoir de marcher contre les Parthes, et s'avança jusqu'en Phénicie. Là, il reçut de Fulvie des lettres pleines de gémissements, qui le déterminèrent à repasser en Italie avec une flotte de deux cents vaisseaux. Dans le cours de sa navigation, il recueillit ceux de ses amis qui s'étaient enfuis de Rome, et apprit d'eux que Fulvie avait été seule cause de la guerre; que, naturellement inquiète et audacieuse, elle avait encore espéré qu'en excitant des troubles en Italie, elle arracherait Antoine des bras de Cléopâtre : mais par bonheur pour lui, après s'être embarquée pour aller le joindre, elle mourut de maladie à Sicyone. Cet événement rendit beaucoup plus facile la réconciliation de César et d'Antoine. Dès que celui-ci fut arrivé en Italie, et qu'on vit que César ne lui faisait personnellement aucun reproche; qu'Antoine, de son côté, rejetait sur Fulvie tous les torts dont on pouvait se plaindre, leurs amis communs ne leur laissèrent pas approfondir leurs sujets respectifs de mécontentement; ils les remirent en bonne intelligence, et leur firent un nouveau partage de l'empire, dont la mer d'Ionie faisait les bornes : ils assignèrent à Antoine toutes les provinces de l'Orient, et à César celles de l'Occident; ils laissèrent l'Afrique à Lépidus, et convinrent que, lorsqu'ils ne voudraient pas exercer le consulat, ils y nommeraient tour à tour leurs amis.

XXXII. Ce traité, qu'on approuva généralement, parut avoir besoin d'une garantie plus solide, et la fortune la leur offrit. César avait une sœur nommée Octavie, qui était son aînée, mais d'une autre mère que lui; elle était fille d'Ancharia, et César était né, bien après elle, d'Attia, seconde femme de son père. Il aimait tendrement cette sœur, femme d'un mérite rare; elle était veuve de Marcellus, qui venait de mourir. Depuis la mort de Fulvie, Antoine passait pour veuf : car il ne niait pas son attachement pour Cléopâtre; mais il n'avouait pas qu'il lui fût uni par le mariage; et sur ce point sa raison lui fournissait encore des armes pour combattre sa passion, et l'empêcher d'épouser cette reine. Tout le monde se réunit à proposer le mariage d'Octavie, dans l'espérance que cette femme, dont la grande beauté était accompagnée de tant de prudence et de gravité, étant unie avec Antoine, et fixant sa tendresse, comme son mérite lui donnait droit d'y compter, maintiendrait l'harmonie entre César et lui, et ferait ainsi la sûreté de l'un et de l'autre. Ce mariage ayant été du goût de César et d'Antoine, ils s'en retournèrent à Rome, et célébrèrent tout de suite les noces, malgré la loi qui défendait aux veuves de ne se remarier que dix mois après la mort de leur mari; mais Octavie fut dispensée de la loi par un décret du sénat.

XXXIII. Cependant Sextus Pompée, s'étant rendu maître de la Sicile, ravageait l'Italie; et, avec un grand nombre de vaisseaux corsaires que commandaient Ménécrate et le pirate Ménas, il interceptait la navigation de toutes les mers voisines. Mais comme il avait montré beaucoup d'égards pour Antoine, en recevant très bien sa mère lorsqu'elle s'enfuyait de Rome avec Fulvie, César et Antoine voulurent le comprendre dans le traité. Ils s'abouchèrent tous trois sur la pointe du cap de Misène qui s'avance le plus dans la mer. Pompée avait sa flotte à l'ancre près de lui, et les armées des deux triumvirs étaient vis-à-vis en bataille. Ils convinrent que Pompée aurait la Sardaigne et la Sicile, qu'il purgerait la mer de pirates, et qu'il enverrait à Rome une quantité de blé déterminée. Le traité conclu, ils s'invitèrent réciproquement à souper, en tirant au sort quel serait le premier qui traiterait les deux autres. Le sort désigna Pompée; et Antoine lui ayant demandé où ils souperaient : « Là, » lui répondit Pompée, en lui montrant sa galère amirale à six rangs de rames; « c'est, ajouta-» t-il, la seule maison paternelle qu'on ait laissée » à Pompée. » C'était un reproche indirect à Antoine, qui occupait à Rome la maison du grand Pompée, son père. Il fit donc affermir sa galère sur ses ancres, et construire un pont du promontoire de Misène à son bord, où il les reçut avec beaucoup de grace. Au milieu du repas, lorsque les convives, échauffés par le vin, lançaient mille traits de raillerie contre Antoine et Cléopâtre, le pirate Ménas s'étant approché de Pompée, lui dit assez bas pour n'être pas entendu des autres : « Vou-» lez-vous que je coupe les câbles de vos ancres, » et que je vous rende maître, non seulement de » la Sicile et de la Sardaigne, mais de tout l'em-» pire romain? » Pompée, qui l'entendit très bien, lui dit, après un moment de réflexion : « Il fallait » le faire, Ménas, sans m'en prévenir : maintenant » contentons-nous de notre fortune présente; je » ne dois pas violer la foi que j'ai jurée. » Après

d'Alexandrie, et Canope non loin d'une embouchure du Nil, qui en portait le nom.

avoir été traité à son tour par César et par Antoine, il fit voile pour la Sicile.

XXXIV. Dès que le traité eut été conclu entre César et Antoine, celui-ci fit prendre les devants à Ventidius, pour aller en Asie arrêter les progrès des Parthes; et lui-même, pour faire plaisir à César, il voulut bien être un des prêtres du dictateur [1]. Ils traitèrent depuis en commun, et sur un ton d'amitié, toutes les affaires politiques les plus importantes; mais, dans les divers combats auxquels donnaient lieu les jeux dont ils s'amusaient ensemble, Antoine avait toujours le chagrin d'être vaincu par César. Il avait auprès de lui un de ces devins d'Égypte qui tirent l'horoscope d'après l'époque de la naissance. Ce devin, soit qu'il voulût plaire à Cléopâtre [2], soit qu'il parlât avec franchise à Antoine, lui disait que sa fortune, toute grande, tout éclatante qu'elle était, s'éclipsait devant celle de César, et il lui conseillait de s'éloigner de ce jeune homme le plus qu'il lui serait possible. « Votre » génie, lui disait-il, redoute le sien; fier et élevé » quand il est seul, il perd devant celui de César » toute sa grandeur, il devient faible et timide. » L'Égyptien voyait tous les jours ses conjectures se vérifier; toutes les fois que, pour s'amuser, ils tiraient quelque chose au sort, ou jouaient aux dés, Antoine avait toujours le dessous. Souvent ils faisaient combattre des coqs ou des cailles dressés à cet effet, et ceux de César avaient toujours l'avantage. Antoine, secrètement blessé de cette supériorité si marquée, et prenant par-là plus de confiance en cet Égyptien, quitta l'Italie, remit toutes ses affaires entre les mains de César, et mena avec lui, jusqu'en Grèce, sa femme Octavie, dont il avait eu une fille. Il passait l'hiver à Athènes, lorsqu'il y reçut la nouvelle des premiers succès de Ventidius; il avait défait les Parthes en bataille rangée, et Labiénus était resté parmi les morts avec Pharnapates, le plus habile des généraux du roi Orodes [3]. Ces avantages lui causèrent tant de joie, qu'il donna aux Grecs un grand festin, présida aux exercices gymnastiques d'Athènes, et, laissant chez lui toutes les marques du commandement, il se rendit au gymnase, vêtu d'une longue robe, avec des pantoufles à la grecque, ayant en main la verge que portent les gymnasiarques [4]; et lorsque les jeunes gens avaient assez combattu, il allait lui-même les séparer.

XXXV. Quand il fut prêt à partir pour l'armée, il prit une couronne faite de branches de l'olivier sacré [1]; et, d'après un oracle qui lui avait été rendu, il remplit un vase de l'eau de la fontaine de Clepsydre (6), et l'emporta avec lui. Cependant Ventidius battit, dans la Cirrhestique, Pacorus, fils du roi des Parthes, qui, à la tête d'une nombreuse armée, était rentré dans la Syrie, et qui périt dans l'action avec un grand nombre des siens. Cet exploit, un des plus célèbres que l'histoire nous ait transmis, fut pour les Romains une vengeance éclatante des malheurs qu'ils avaient éprouvés sous Crassus dans ce pays, et obligea les Parthes, battus dans trois grands combats consécutifs, à se renfermer dans la Médie et la Mésopotamie. Ventidius ne voulut pas les poursuivre plus loin, de peur d'exciter la jalousie d'Antoine: il se contenta de faire rentrer dans l'obéissance les peuples qui s'étaient révoltés; ensuite il alla assiéger dans Samosate Antiochus Comagène, qui, pour l'en détourner, lui offrait mille talents [2], et promettait de faire tout ce qu'Antoine lui commanderait. Ventidius lui ordonna d'envoyer faire ses propositions à ce général lui-même, qui s'avançait vers Samosate afin d'empêcher que Ventidius ne fît la paix avec ce prince; il voulait que cette paix fût faite sous son nom, et que son lieutenant n'eût pas l'honneur de tous les succès. Mais le siége traînant en longueur, et les assiégés, qui n'espéraient plus de capitulation, ayant fait une défense vigoureuse, Antoine ne put avoir sur eux aucun avantage: alors, plein de honte et de repentir, il fut trop heureux de faire la paix avec Antiochus pour trois cents talents [3]; et après avoir terminé en Syrie quelques affaires de peu d'importance, il s'en retourna à Athènes, où il rendit à Ventidius tous les honneurs dus à ses grands exploits, et le renvoya à Rome pour y recevoir celui du triomphe. C'est, jusqu'à nos jours, le seul général romain qui ait triomphé des Parthes. Ventidius, né dans une condition obscure, dut à l'amitié d'Antoine les occasions de se signaler par des actions d'éclat; et il en profita si bien, qu'il confirma le mot qu'on disait sur Antoine et sur César, qu'ils étaient plus heureux quand ils faisaient la guerre par leurs lieutenants que lorsqu'ils la faisaient en personne. En effet, Sossius, lieutenant d'Antoine, eut de grands succès en Syrie; Canidius, qu'il avait laissé

[1] Dion, l. XLIV, c. VI, dit qu'on institua du vivant même de César le dictateur, pour célébrer les Lupercales, un collége de prêtres qu'on appela Juliens; qu'on lui donna à lui-même le surnom de Jupiter Julius, qu'on lui éleva un temple qui lui était commun avec la Clémence Julienne, et qu'Antoine fut le flamine de cette nouvelle divinité.

[2] En tâchant d'éloigner Antoine de César pour le fixer auprès d'elle.

[3] Il y a dans le texte, Hérode: mais c'est une faute de copiste, corrigée par presque tous les traducteurs; on l'a déja dit dans la *Vie de Crassus*.

[4] Les présidents des exercices.

[1] L'olivier était consacré à Minerve; il y en avait un dans la citadelle, qu'on croyait être celui qu'elle avait fait sortir de terre, lorsqu'elle disputa avec Neptune à qui donnerait son nom à la ville d'Athènes.

[2] Cinq millions.

[3] Quinze cent mille livres.

en Arménie, soumit cette province, défit les rois des Ibériens et des Albaniens, et s'avança jusqu'au mont Caucase. Tant d'exploits augmentaient, parmi les Barbares, la gloire du nom d'Antoine, et leur donnaient la plus haute idée de sa puissance.

XXXVI. Lui cependant, d'après de nouveaux rapports qu'on lui avait faits contre César, et qui l'avaient fort irrité, fit voile pour l'Italie avec trois cents vaisseaux. Les Brundusiens ayant refusé l'entrée de leur port à sa flotte, il gagna celui de Tarente. Là, sa femme Octavie, qui était partie de Grèce avec lui, et qui, après avoir eu une seconde fille, était encore enceinte, le conjura de lui permettre d'aller trouver son frère : Antoine y consentit. Octavie, ayant rencontré César en chemin, eut une conférence avec lui, en présence de ses deux amis, Mécène et Agrippa; elle le conjura, de la manière la plus pressante, de ne pas faire que de la plus heureuse des femmes, elle devînt la plus misérable. « En ce moment, lui dit-elle, tout le » monde a les yeux fixés sur moi, en qui l'on voit » la femme d'un de nos empereurs, et la sœur de » l'autre. Si les conseils les plus fâcheux l'emportent et que la guerre se déclare, il est douteux » à qui de vous deux le destin accordera la victoire; mais il est certain que, pour quelque » parti qu'elle se déclare, je serai toujours malheureuse. » César, attendri par ce discours, se rendit à Tarente avec des dispositions pacifiques. C'était un beau spectacle que de voir près du rivage une armée nombreuse qui semblait immobile, et à la rade une flotte puissante qui se tenait à l'ancre, pendant que des deux côtés les chefs et les amis se visitaient réciproquement, et se donnaient les témoignages d'amitié les plus touchants. Antoine reçut le premier à souper César, qui voulut bien, par amitié pour sa sœur, lui céder la priorité. Ils convinrent entre eux que César donnerait à Antoine deux légions pour la guerre contre les Parthes, et qu'Antoine céderait à César cent galères à proues d'airain. Octavie demanda de plus à son mari vingt brigantins pour son frère, et à celui-ci mille hommes de plus pour son mari. Après ces conventions réciproques, ils se séparèrent : César alla sur-le-champ faire la guerre au fils de Pompée, sur qui il voulait reconquérir la Sicile; et Antoine, lui ayant remis Octavie avec ses deux enfants et ceux qu'il avait eus de Fulvie, repassa en Asie.

XXXVII. Mais le plus funeste de ses maux, sa passion pour Cléopâtre, qui paraissait assoupie depuis long-temps, qui semblait même avoir cédé à des conseils plus sages, se réveilla tout-à-coup lorsqu'il fut près de la Syrie, et se ralluma avec plus de fureur que jamais. Le coursier indocile et fougueux de son ame, comme dit Platon[1], ayant enfin rejeté toutes les réflexions utiles qui auraient pu le retenir, il envoya Fontéius Capito à Alexandrie, pour lui amener Cléopâtre en Syrie. A son arrivée, il lui témoigna la joie qu'il avait de la revoir, non par des présents modiques, mais par le don qu'il lui fit de la Phénicie, de la Cœlésyrie, de l'île de Cypre, et d'une grande partie de la Cilicie. Il y ajouta le canton de la Judée qui porte le baume[2], et l'Arabie des Nabathéens, qui touche à la mer extérieure[3]. La peine que causaient aux Romains ces dons excessifs ne l'empêcha pas de donner à de simples particuliers des tétrarchies et de vastes royaumes; il dépouilla aussi plusieurs rois de leurs états, et entre autres Antigonus, roi des Juifs, qu'il fit même décapiter publiquement, supplice dont jusqu'alors aucun roi n'avait été puni (7). Mais rien ne paraissait plus honteux et plus humiliant aux Romains que les honneurs dont il comblait Cléopâtre; et ce qui en augmenta l'infamie, c'est qu'il fit élever deux enfants jumeaux qu'il avait eus d'elle, un fils qu'il appela Alexandre, et une fille qu'il nomma Cléopâtre : il donna aussi au premier le surnom de Soleil, et à l'autre celui de Lune. Fait pour tirer vanité des choses même les plus honteuses, il disait que la grandeur de l'empire romain paraissait bien moins dans ses conquêtes que dans les présents qu'il faisait; que la noblesse s'était propagée par les successions et la postérité de plusieurs rois; qu'ainsi le premier auteur de sa race était né d'Hercule, qui n'avait pas voulu borner ses descendants aux enfants d'une seule femme, et, sans craindre ni les lois de Solon, ni les sentences des tribunaux contre ceux qui violaient les lois du mariage, avait donné à la nature les tiges de plusieurs familles, en laissant des enfants en divers lieux.

XXXVIII. La mort d'Orodes, tué par son fils Phraate[4], qui s'empara du royaume, éloigna de sa cour plusieurs grands d'entre les Parthes, et en particulier Monesès, l'un des seigneurs les plus illustres et les plus puissants; il se réfugia auprès d'Antoine, qui, pour assimiler la fortune de Monesès à celle de Thémistocle, et disputer de magnificence et de générosité avec le roi de Perse, lui donna trois villes pour son entretien, Larisse, Aréthuse et Hiérapolis, appelée autrefois Bambycé[5].

[1] *In Phædo.*

[2] Ce canton était près du lac de Génésareth, et confinait au pays de Damas.

[3] Les Nabathéns, dans l'Arabie Pétrée, s'étendaient le long de la mer Rouge jusqu'à l'Océan.

[4] Il y a dans le texte, *Phraorte*; mais on a corrigé Phraate, qui est la vraie leçon : il était le troisième du nom. C'est de lui qu'il est parlé dans l'ode deuxième du troisième livre d'Horace.

[5] Le grec porte Borbuce; mais c'est Bambycé qu'il faut lire, d'après Strabon, l. XVI, et Pline, l. V, c. XXIII. Ces trois villes étaient en Syrie.

Mais le roi des Parthes ayant envoyé donner toute sûreté à Monesès, s'il voulait revenir à sa cour, Antoine le laissa partir volontiers, se flattant de tromper Phraate en lui donnant l'espérance de la paix, s'il voulait lui rendre les enseignes romaines prises sur Crassus, et les prisonniers qui restaient encore dans ses états. Après avoir renvoyé Cléopâtre en Égypte, il prit la route de l'Arabie et de l'Arménie, où il fut joint par ses troupes et par celles des rois ses alliés; car il en avait plusieurs, et entre autres Artavasde, roi d'Arménie, le plus puissant de tous, qui lui avait amené six mille chevaux et sept mille hommes de pied. Là, il fit la revue de son armée, qui se trouva forte de soixante mille hommes d'infanterie, tous Romains, et de dix mille cavaliers, tant Espagnols que Gaulois, qui étaient réputés Romains. Il y avait trente mille hommes de diverses nations, en y comprenant la cavalerie et les troupes légères.

XXXIX. Une armée si puissante, et les préparatifs de guerre qu'il avait faits, jetèrent l'effroi parmi les Indiens situés au-delà de la Bactriane, et firent trembler l'Asie. Mais sa passion pour Cléopâtre les rendit inutiles. Impatient d'aller passer l'hiver avec elle, il commença la guerre avant la saison convenable, et agit en tout avec une extrême précipitation : incapable de faire usage de sa raison, et comme charmé par des breuvages et des enchantements, il tournait sans cesse ses regards vers cette femme, plus occupé d'aller bientôt la rejoindre que des moyens de vaincre les ennemis. Il aurait dû prendre ses quartiers d'hiver dans l'Arménie, pour y faire reposer ses troupes fatiguées d'une marche de huit mille stades[1], et, avant que les Parthes eussent quitté leurs cantonnements, s'emparer de la Médie aux premiers jours du printemps : mais, au lieu de suivre ces mesures prudentes, il leur fit continuer tout de suite leur marche; et, laissant l'Arménie à gauche, il entra dans l'Atropatène[2], et la ravagea. Il faisait porter sur trois cents chariots toutes les batteries de siége, parmi lesquelles était un bélier de quatre-vingts pieds de long : si une seule de ces machines s'était rompue, il eût été impossible de la refaire à temps, parceque les bois des provinces de la Haute-Asie ne sont ni assez longs ni assez durs pour être employés à cet usage. Il était si pressé, que regardant ces batteries comme un obstacle à la promptitude de sa marche, il les laissa en chemin, sous la garde d'un officier nommé Tatianus, avec un corps de troupes, et alla mettre le siége devant Phraata, ville considérable, où étaient les femmes et les enfants des rois des Mèdes. Le besoin lui fit bientôt sentir le tort qu'il avait eu de laisser ses batteries; et, pour y suppléer, il fit pousser contre la ville une levée qui coûta beaucoup de temps et de peine.

XL. Phraate, en arrivant avec une armée très nombreuse, apprit qu'Antoine avait laissé derrière lui les chariots qui portaient ses machines de guerre; il envoya sur-le-champ un gros corps de cavalerie qui enveloppa Tatianus : cet officier fut tué en combattant, et avec lui dix mille hommes de son détachement. Les Barbares se saisirent de toutes les batteries, et les mirent en pièces : ils firent aussi un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le roi Polémon. Cet échec reçu contre toute attente, au commencement de la guerre, affligea vivement les Romains; et le roi d'Arménie, Artavasde, désespérant des affaires d'Antoine, se retira avec ses troupes, quoiqu'il fût le principal auteur de cette guerre. Les Parthes s'étant présentés avec fierté devant les assiégeants avec des bravades menaçantes, Antoine, qui ne voulait pas, en laissant ses troupes dans l'inaction, les abandonner au découragement et à la frayeur, prit avec lui dix légions et trois cohortes prétoriennes pesamment armées, avec toute sa cavalerie, et les mena au fourrage, persuadé que c'était le plus sûr moyen d'attirer les ennemis hors de leurs retranchements, et d'en venir à une bataille rangée. Il avait fait une journée de chemin, lorsqu'il vit les Parthes qui, répandus autour de lui, cherchaient à tomber sur ses troupes pendant leur marche. Il éleva d'abord dans son camp le signal de la bataille : mais ensuite il fit plier les tentes, comme s'il eût eu l'intention de ne pas combattre et de ramener ses troupes; il passa devant l'armée des Barbares, qui était disposée en forme de croissant; il avait ordonné à sa cavalerie qu'aussitôt que les premiers rangs des ennemis seraient à portée d'être chargés par l'infanterie romaine, elle fondît sur eux avec impétuosité. Les Parthes, rangés en bataille vis-à-vis des Romains, ne pouvaient assez admirer l'ordonnance de leur armée, qui marchait sans jamais rompre ses intervalles ni ses rangs, et agitait ses javelots dans le plus grand silence.

XLI. Le signal du combat était à peine donné, que la cavalerie romaine, tournant bride, chargea vivement les Parthes en poussant de grands cris. Quoiqu'elle eût déja passé la portée du trait, les Barbares la reçurent avec vigueur : mais l'infanterie les ayant attaqués en même temps, en jetant aussi de grands cris et faisant résonner leurs armes, les chevaux des Parthes, effarouchés de ce double bruit, se cabrèrent; et les cavaliers eux-mêmes, sans attendre qu'on en vînt aux mains, prirent ouvertement la fuite. Antoine s'attacha vivement à leur poursuite, dans l'espérance que ce seul combat terminerait la guerre, ou du moins en avan-

[1] Quatre cents lieues, à vingt stades par lieue.

[2] La haute Médie, qui formait alors sous ce nom un royaume particulier, borné au nord par l'Araxe.

serait la fin. Après que l'infanterie les eut poursuivis l'espace de cinquante stades [1], et la cavalerie trois fois autant, les Romains voulurent reconnaître le nombre des morts et des prisonniers ennemis, et ils ne trouvèrent que trente de ces derniers et quatre-vingts des autres. Ce fut alors un découragement et un désespoir général, quand ils virent que dans leur victoire ils avaient tué si peu de monde, et que dans leur défaite, à la prise des batteries, ils avaient perdu un si grand nombre de soldats. Le lendemain ayant plié bagage, ils reprirent le chemin de la ville de Phraata et de leur camp. Dans la route, ils rencontrèrent d'abord un corps d'ennemis peu considérable, ensuite un plus grand nombre, enfin toute l'armée, qui, comme des troupes fraîches qu'on n'aurait pas mises en déroute, les harcelait de tous côtés et les défiait au combat : ces fréquentes escarmouches rendirent le retour des Romains à leur camp difficile et laborieux.

XLII. Cependant les Mèdes qu'on tenait assiégés ayant fait une sortie sur ceux qui gardaient la levée, leur causèrent un tel effroi, qu'ils les mirent en fuite. Antoine, irrité contre eux, employa, pour punir leur lâcheté, l'ancienne peine de la décimation; il les partagea par dizaines, fit mourir de chaque dizaine celui que le sort avait désigné, et ordonna qu'on donnât aux autres de l'orge au lieu de froment pour leur nourriture. Cette guerre, déja si fâcheuse pour les deux partis, leur faisait envisager encore un avenir plus terrible. Antoine était menacé d'une disette prochaine; il ne pouvait aller au fourrage sans remporter un grand nombre de morts et de blessés. Phraate, de son côté, sachant que rien ne coûtait tant aux Parthes que d'être campés pendant l'hiver, et de passer cette saison hors de leurs villes, craignait que si les Romains s'obstinaient à rester dans le pays, ses troupes ne l'abandonnassent, rebutées par le froid qui commençait à se faire sentir après l'équinoxe d'automne : il eut recours à la ruse, et ordonna aux plus distingués d'entre les Parthes de charger plus faiblement les Romains dans les fourrages et dans les autres rencontres, de leur laisser même à dessein prendre certaines choses, de louer leur valeur, et de leur dire que le roi des Parthes lui-même rendait justice à leur courage, et les regardait avec admiration comme les soldats les plus aguerris. Ces officiers s'approchant peu à peu, et restant paisiblement sur leurs chevaux, entrèrent en conversation avec les Romains, et accablèrent Antoine d'injures, de ce que, refusant les propositions de paix que Phraate lui faisait, afin d'épargner tant de braves gens, il s'opiniâtrait à attendre les deux ennemis les plus redoutables, l'hiver et la faim, auxquels il leur serait impossible d'échapper, quand même les Parthes voudraient leur en faciliter les moyens.

XLIII. Antoine, à qui ces propos furent rapportés par plusieurs des siens, quoique adouci par les espérances qu'il en conçut, ne voulut pas cependant entrer en négociation avec le Parthe, sans savoir auparavant de ces Barbares si prévenants dans leurs paroles, s'ils parlaient ainsi de l'aveu de leur roi. Ils lui en donnèrent l'assurance, et l'exhortèrent à ne rien craindre, et à ne point se défier de leur maître. Alors il envoya quelques uns de ses amis redemander les enseignes et les prisonniers qui restaient de la défaite de Crassus, ne voulant pas que Phraate le crût trop heureux de se sauver de ses mains à quelque prix que ce fût. Le Parthe lui fit dire de ne plus parler de cette restitution; mais s'il voulait se retirer sur-le-champ, il lui promettait la paix, et une entière sûreté pour sa retraite. Antoine y consentit; et peu de jours après, ayant fait charger ses bagages, il se mît en marche. Il avait plus de talent que personne pour parler à une grande multitude, et conduire une armée par l'ascendant de ses discours; mais la honte et l'abattement où il était alors ne lui permirent pas de parler aux troupes pour les encourager, et il chargea de ce soin Domitius Énobarbus. Il y en eut qui, prenant ce silence pour du mépris, se crurent offensés; mais tous les autres, qui en devinèrent la cause, furent touchés de sa peine, et y virent un nouveau motif de lui témoigner plus de respect et plus d'obéissance. Il se disposait à reprendre le chemin par lequel il était venu, à travers une plaine découverte et sans arbres, lorsqu'un homme du pays des Mardes [1], qui avait une longue expérience des mœurs des Parthes, et qui, dans le combat où Antoine avait perdu ses machines, venait de donner aux Romains des preuves de sa fidélité, vint le trouver, et lui conseilla de faire sa retraite par la droite, afin de gagner les montagnes, et de ne pas engager des troupes chargées d'armes et de bagage dans des plaines nues et découvertes, où elles seraient exposées à la cavalerie et aux flèches des Parthes. « C'est, ajouta-» t-il, dans cette espérance que Phraate vous a » accordé des conditions de paix si favorables, » pour vous engager à lever le siége; mais si vous » voulez, je serai votre guide, et je vous conduirai » par un chemin plus court, où vous aurez abon-» damment toutes les choses nécessaires. »

XLIV. Antoine, après l'avoir entendu, délibéra sur le parti qu'il devait prendre : il ne voulait pas,

[1] Deux lieues et demie.

[1] Peuple de la Médie, limitrophe des Perses, suivant Strabon, liv. XI.

après le traité qu'il venait de faire, montrer de la défiance des Parthes; mais d'un autre côté, séduit par l'avantage de suivre un chemin plus court et de passer par des bourgs bien habités, où il trouverait tout ce qui lui serait nécessaire, il demanda à cet homme quelle garantie il lui donnerait de sa fidélité. « Faites-moi lier, lui répondit » le Marde, jusqu'à ce que j'aie rendu votre ar» mée en Arménie. » Il les conduisit, ainsi lié, les deux premiers jours, sans que rien troublât leur marche. Le troisième jour, Antoine ne songeant à rien moins qu'aux Parthes, et plein de confiance, marchait négligemment, lorsque le Marde, s'apercevant que la digue qui retenait les eaux du fleuve était fraîchement rompue, et le chemin qu'il fallait tenir entièrement inondé, comprit que c'était l'ouvrage des Parthes, qui, pour embarrasser et retarder la marche des Romains, avaient couvert le chemin de ces eaux. Il le fit remarquer à Antoine, et l'avertit d'avancer avec précaution, parceque les ennemis n'étaient pas loin. En effet, il avait à peine rangé ses troupes en bataille, et placé entre les lignes les frondeurs et les gens de trait pour écarter les ennemis, que les Parthes parurent et se répandirent de tous côtés, dans le dessein d'envelopper les Romains, et de porter le désordre dans tous les rangs. Mais les troupes légères ayant fondu sur eux, les Parthes, après en avoir blessé plusieurs à coups de flèches, et en avoir eu au moins autant des leurs de blessés par les frondeurs et les gens de trait, s'éloignèrent à quelque distance : ils ne tardèrent pas à revenir à la charge; mais la cavalerie gauloise ayant couru sur eux à toute bride, les poussa avec tant de vigueur, qu'ils furent entièrement dispersés, et ne reparurent plus de ce jour-là.

XLV. Antoine, instruit, par cette tentative des Parthes, de ce qu'il devait faire, garnit de frondeurs et de gens de trait, non seulement son arrière-garde, mais encore les deux ailes; et donnant à son armée la forme d'un bataillon carré, il marcha avec précaution, après avoir donné ordre à sa cavalerie, si l'ennemi revenait à la charge, de se borner à le repousser; et, quand il l'aurait rompu, de ne pas le poursuivre bien loin. Par-là les quatre jours suivants les Parthes ayant reçu des Romains autant de mal qu'ils leur en faisaient eux-mêmes, devinrent moins ardents à les attaquer; et prenant l'hiver pour prétexte, ils s'occupèrent de leur retraite. Le cinquième jour, Flavius Gallus, homme plein de courage et d'activité, qui avait un commandement dans l'armée, vint demander à Antoine la plus grande partie des troupes légères de l'arrière-garde, et une partie de la cavalerie qui était au front de l'armée, promettant de faire quelque exploit signalé. Antoine lui ayant donné ce détachement, il repoussa les ennemis qui étaient venus à la charge; mais au lieu de se retirer après cet avantage vers le gros de l'infanterie, comme Antoine le lui avait ordonné, il s'opiniâtra à tenir ferme, avec plus de témérité que de prudence. Les officiers de l'arrière-garde le voyant séparé d'eux, l'envoyèrent rappeler; mais il n'eut aucun égard à leur avis. Alors un questeur, nommé Titius, prenant une des enseignes, voulut faire retourner celui qui la portait, et accabla Gallus d'injures, en lui reprochant de faire périr sans nécessité tant de braves gens. Gallus, lui ayant répondu sur le même ton, ordonna à ses troupes de rester auprès de lui; et Titius se retira. Gallus, poussant toujours les ennemis qu'il avait en tête, ne s'apercevait pas qu'il était enfermé par-derrière; enfin se voyant chargé de tous côtés, il envoya demander du secours.

XLVI. Les commandants des légions, parmi lesquels était Canidius, qui avait le plus grand crédit auprès d'Antoine, firent alors une grande faute : au lieu de faire marcher au secours de Gallus toute leur infanterie, ils n'envoyèrent que de faibles détachements, qui, battus les uns après les autres, auraient, par ces défaites partielles, rempli le camp d'épouvante, et entraîné une déroute générale, si Antoine lui-même, accourant du front avec son corps d'infanterie, n'eût ouvert au milieu des fuyards un passage à la troisième légion, qui arrêta la poursuite des ennemis. Il ne périt pas moins de trois mille hommes dans cette occasion, et l'on rapporta cinq mille blessés, au nombre desquels était Gallus, qui était percé par-devant de quatre flèches, et qui mourut bientôt de ses blessures. Antoine alla visiter tous les autres, et, fondant en larmes, il les consolait; il partageait leurs souffrances. Les blessés, malgré leurs douleurs, montraient un air satisfait; ils lui prenaient la main; ils le conjuraient de se retirer, pour prendre soin de lui-même, et de ne pas se fatiguer pour eux; et, l'appelant leur empereur, ils lui protestaient qu'ils croiraient leur vie assurée, tant qu'il serait lui-même bien portant. En général, on peut dire que dans ces temps-là aucun autre empereur n'assembla une armée ni plus forte, ni composée d'une jeunesse plus brillante, ni plus patiente dans les peines; qui ne le cédait pas même aux anciens Romains par son respect pour le général, par son obéissance et son affection, par un dévouement généreux qui, commun aux officiers et aux soldats, aux nobles et aux gens obscurs, leur faisait préférer l'estime et les bonnes graces d'Antoine à leur sûreté personnelle et à leur vie. On peut en assigner plusieurs causes, que nous avons déja fait connaître : c'était la grande naissance d'Antoine, la force de son éloquence, la simpli-

cité de son caractère, sa libéralité, sa magnificence, l'agrément de ses plaisanteries et la facilité de son commerce. Dans cette occasion en particulier, la compassion qu'il témoignait pour leurs maux et pour leurs souffrances, la générosité avec laquelle il fournissait à leurs besoins, rendit les blessés mêmes et les malades plus empressés à lui obéir que ceux qui n'éprouvaient aucun mal.

XLVII. Les ennemis, qui, fatigués de tant d'attaques, se disposaient à cesser leur poursuite, furent tellement ranimés par cette victoire, et conçurent un tel mépris pour les Romains, qu'ils passèrent la nuit près de leur camp, persuadés que le lendemain ils trouveraient les tentes abandonnées, et qu'ils en pilleraient toutes les richesses. Aussi, dès la pointe du jour, parurent-ils en bien plus grand nombre que les jours précédents : on assure qu'ils n'étaient pas moins de quarante mille chevaux, et que le roi y avait envoyé jusqu'à sa compagnie des gardes, comme à une victoire qui ne pouvait leur échapper : pour lui, il ne se trouva jamais en personne à aucun combat. Antoine, qui se disposait à haranguer ses soldats, demanda une robe noire, afin d'exciter davantage leur compassion; mais ses amis s'y étant opposés, il sortit avec sa cotte d'armes de général, et, dans le discours qu'il leur fit, il donna des éloges à ceux qui avaient vaincu l'ennemi, et fit de vifs reproches à ceux qui avaient pris la fuite. Les premiers l'exhortèrent à avoir confiance en eux : les autres, en se justifiant, se soumirent à être décimés, ou à subir à son gré toute autre espèce de punition; ils le conjurèrent seulement de bannir la tristesse et le chagrin qu'ils lui avaient causés. Antoine alors, levant les mains au ciel, demanda aux dieux que si ses prospérités précédentes devaient être compensées par quelque malheur, ils le fissent tomber sur lui seul, et qu'ils donnassent à son armée le salut et la victoire.

XLVIII. Le lendemain, après avoir fortifié leurs flancs, ils se remirent en marche. Les Parthes, s'étant présentés pour les charger, trouvèrent tout autre chose que ce qu'ils avaient attendu : ils croyaient marcher, non à un combat, mais à un pillage et à un butin assuré, lorsque les Romains, faisant pleuvoir sur eux une grêle de traits, montrèrent autant de courage et d'ardeur que s'ils eussent eu des troupes toutes fraîches, et jetèrent les ennemis dans le découragement. Mais les Romains ayant eu à descendre des coteaux dont la pente était rapide et où ils ne pouvaient aller que lentement, ils furent assaillis par les flèches des Parthes. Alors les soldats légionnaires, se tournant vers l'ennemi, enfermèrent dans leurs rangs l'infanterie légère : le premier rang mit un genou en terre et se couvrit de ses boucliers; le second plia de même un genou, et éleva ses boucliers sur ceux du premier rang; le troisième en fit autant; et cette suite de boucliers, qui, semblable à un toit, présentait l'image des degrés d'un théâtre, fut, pour les soldats, la plus sûre défense contre les flèches des Parthes, qui glissaient sur cette surface d'airain. Les ennemis, prenant pour une marque de lassitude et d'épuisement, le mouvement que les Romains avaient fait de mettre un genou à terre, laissèrent leurs arcs et leurs flèches, et, armés de leurs piques, s'approchèrent pour les charger : à l'instant les Romains, se levant en poussant de grands cris, et frappant les ennemis de leurs épieux [1], abattent à leurs pieds ceux qui sont le plus près d'eux, et mettent les autres en fuite. Cette manœuvre, qu'ils furent obligés de répéter les jours suivants, ne leur permit pas de faire beaucoup de chemin.

XLIX. Cependant la famine commençait à se faire sentir dans l'armée, qui ne pouvait se procurer de blé sans combat, et qui manquait de moulins pour le moudre. On avait été obligé de les abandonner, la plupart des bêtes de somme ayant péri, et les autres étant employées à porter les malades et les blessés. Le boisseau attique [2] de froment se vendait, dit-on, dans le camp, cinquante drachmes [3], et les pains d'orge valaient leurs poids en argent. Ils eurent donc recours aux herbes et aux racines; et comme ils en trouvaient peu de celles qu'ils avaient coutume de manger, la nécessité les força de se nourrir de celles qu'ils ne connaissaient pas : ils en rencontrèrent une qui leur ôtait le sens et les faisait mourir. Ceux qui en avaient mangé ne se souvenaient de rien, ne reconnaissaient rien, et ne faisaient autre chose que de remuer et de retourner des pierres, comme l'ouvrage le plus important et le plus digne de les occuper. Toute la plaine était couverte de soldats qui, courbés vers la terre, arrachaient des pierres et les changeaient de place. Enfin, après avoir vomi beaucoup de bile, ils mouraient subitement, surtout depuis que le vin, le seul remède qu'on eût trouvé contre ce poison, leur eut manqué. Il en avait péri plusieurs; et Antoine voyant que les Parthes ne s'éloignaient pas, s'écria plusieurs fois : « O retraite des dix mille! » par un sentiment d'admiration pour ces dix mille Grecs qui, sous la conduite de Xénophon, avaient fait bien

[1] Ces épieux, appelés en latin *pila*, étaient de gros bâtons de trois coudées de long, armés d'un fer long d'une coudée et demie : ainsi toute la longueur de l'épieu était de quatre coudées et demie, ou d'environ sept pieds. *Voyez* Polybe, l. VI, et les notes de Juste Lipse sur cet endroit de Polybe, dans son l. III de *la Milice romaine*, dialog. 4.

[2] Le boisseau pesait de vingt-une à vingt-deux livres.

[3] Quarante-cinq livres de notre monnaie.

plus de chemin que ses troupes pour retourner de la Babylonie en Grèce, et qui, ayant eu bien plus d'ennemis à combattre, étaient rentrés heureusement dans leur patrie [1].

L. Les Parthes, qui ne pouvaient ni enfoncer ni rompre l'ordonnance des Romains, et qui avaient été déja plusieurs fois battus et mis en fuite, eurent de nouveau recours à la ruse; ils se mêlèrent, comme en pleine paix, avec ceux qui allaient chercher du blé ou des vivres, et, leur montrant leurs arcs débandés, ils leur assuraient qu'ils allaient retourner sur leurs pas et cesser de les poursuivre; que seulement ils seraient suivis un ou deux jours par quelques Mèdes qui ne les troubleraient pas dans leur marche, et qui se borneraient à défendre du pillage les bourgs les plus écartés. Ils accompagnaient ces paroles d'adieux et de témoignages d'amitié, en apparence si sincères, que les Romains y prirent confiance, et qu'Antoine lui-même, à qui l'on en rendit compte, desira de prendre le chemin de la plaine, parcequ'il ne devait pas trouver de l'eau dans les montagnes. Il se disposait à le faire, lorsqu'il vit arriver dans son camp un officier parthe, nommé Mithridate, cousin de ce Monesès, qui avait passé quelque temps auprès d'Antoine, et avait reçu de lui trois villes en présent. Cet officier demanda qu'on l'abouchât avec quelqu'un qui entendît la langue des Parthes ou celle des Syriens. On fit venir Alexandre d'Antioche, un des amis d'Antoine, à qui le Parthe se fit connaître : il dit qu'il venait de la part de Monesès qui voulait reconnaître les bienfaits d'Antoine; il lui demanda ensuite s'il voyait dans le lointain une longue chaîne de hautes montagnes. Sur la réponse affirmative d'Alexandre : « C'est, continua Mithridate, au pied de ces montagnes que les Parthes vous dressent des embûches avec toutes leurs troupes. Au-dessous des montagnes sont de vastes plaines où ils vous attendent, après vous avoir trompés, en vous persuadant de prendre ce chemin et de quitter celui des hauteurs. Ce dernier, à la vérité, vous fera éprouver la soif et les fatigues auxquelles vous êtes déja accoutumés; mais si Antoine prend l'autre, il y trouvera les mêmes malheurs que Crassus. » Après lui avoir donné cet avis, il se retira.

LI. Antoine, troublé du rapport qu'on vint lui en faire, assembla ses amis, et consulta le Marde qui lui servait de guide, et qui lui dit qu'il n'avait pas un autre avis que l'officier parthe. « Je sais par expérience, ajouta-t-il, que quand même vous n'auriez pas d'ennemis à craindre, le chemin de la plaine serait toujours très difficile; les détours qu'on est obligé de prendre n'ont point de traces battues qui puissent les faire reconnaître; au lieu que l'autre route, quoique plus rude, ne vous exposera à d'autre fatigue que d'être une journée sans eau. » Sur cette réponse, Antoine changea d'avis; et dès la nuit même il se mit en marche, après avoir ordonné à ses soldats de porter avec eux de l'eau : mais la plupart manquaient de vases pour la mettre; quelques uns donc en remplirent leurs casques, et d'autres en mirent dans des outres. Les Parthes, avertis de leur départ, se mirent, contre leur usage, dès la nuit même, à les poursuivre, et, au lever du soleil, ils atteignirent l'arrière-garde. Les Romains, qui avaient fait cette nuit deux cent quarante stades [1], étaient accablés de veilles et de fatigue : l'arrivée subite des ennemis, qu'ils étaient bien loin d'attendre, les jeta dans le découragement. Les combats continuels qu'il fallait livrer à chaque pas augmentaient encore leur soif. Ceux qui marchaient les premiers arrivèrent aux bords d'une rivière, dont l'eau fraîche et limpide était salée et malfaisante; on en avait à peine bu, qu'elle causait des tranchées violentes et des douleurs très vives, et qu'elle irritait la soif au lieu de l'apaiser. Le Marde les en avait avertis; mais, malgré tout ce qu'on put leur dire, il fut impossible de les empêcher d'en boire. Antoine parcourait les rangs, et les conjurait de souffrir un peu de temps, en les assurant qu'ils trouveraient près de là une autre rivière dont l'eau était très saine; qu'ensuite le reste du chemin étant escarpé et impraticable à la cavalerie, les ennemis seraient obligés de se retirer. En même temps il fit sonner la retraite pour rappeler ceux qui combattaient, et donna le signal de dresser les tentes, afin que les soldats pussent respirer quelque temps la fraîcheur de l'ombre.

LII. Les tentes étaient à peine dressées, et les Parthes retirés, selon leur coutume, que Mithridate vint une seconde fois parler à Alexandre, et lui dire qu'il exhortait Antoine à se remettre en marche dès que ses troupes seraient un peu reposées, et à gagner la rivière le plus promptement qu'il pourrait, parceque les ennemis ne la passeraient point, et borneraient là leur poursuite. Alexandre alla faire part de cet avis à Antoine, qui le chargea de porter à Mithridate une grande quantité de coupes et de flacons d'or. Cet officier en prit autant qu'il put en cacher sous sa robe, et se retira. Il faisait encore jour lorsque les Romains

[1] Antoine, qui était dans la Médie, aurait bien eu, pour retourner en Italie, au moins autant de chemin à faire que les Grecs en firent pour rentrer dans leur patrie. Ainsi Plutarque veut dire qu'Antoine n'avait pas tant de chemin à faire que les Grecs pour se trouver en pays ami; et cela était vrai.

[1] Douze lieues.

ayant levé leurs tentes se mirent en marche sans être harcelés par les ennemis; mais ils se donnèrent eux-mêmes la nuit la plus fâcheuse et la plus alarmante qu'ils eussent encore passée. Des soldats, après avoir massacré ceux qui étaient chargés de l'or ou de l'argent de l'armée, se mirent à le piller avec celui que portaient les bêtes de somme; enfin, se jetant sur les équipages même d'Antoine, ils rompirent sa vaisselle et ses tables, qui étaient d'un grand prix, et se les partagèrent. Les troupes, persuadées que les ennemis, dans une attaque nocturne, avaient mis tout le camp en déroute, étaient dans le trouble et l'effroi. Antoine appelant un de ses gardes, nommé Rhamus, qui était son affranchi, lui fait jurer qu'au premier ordre qu'il lui donnera il lui passera son épée au travers du corps, et lui coupera la tête, afin qu'il ne puisse ni tomber en vie dans les mains des ennemis, ni être reconnu après sa mort. Ses amis fondaient en larmes, et le Marde s'efforçait de le rassurer; en lui disant que la rivière était proche, qu'il en jugeait à un vent frais et humide qui, commençant à se faire sentir, rendait la respiration plus facile et plus douce; que le temps qu'ils avaient mis dans leur marche était une preuve certaine qu'ils touchaient au terme de leur course, puisqu'il ne restait que très peu de nuit. On vint en même temps lui apprendre que le tumulte n'avait eu d'autre cause que l'avarice et la violence de quelques soldats : alors, pour rétablir l'ordre parmi ses troupes, après l'agitation et l'effroi qu'elles venaient d'éprouver, il fit donner l'ordre de camper.

LIII. Le jour commençait à paraître, et l'armée reprenait son ordre et sa tranquillité, lorsque l'arrière-garde se sentit assaillie par les flèches des Parthes. Aussitôt Antoine fait donner aux troupes légères le signal du combat; et le corps de l'infanterie se couvrant de ses boucliers, comme il avait fait auparavant, reçoit sans danger les flèches des ennemis, qui n'osent plus les approcher. Ceux qui formaient les premiers rangs, avançant ainsi peu à peu, aperçoivent bientôt la rivière; et Antoine, plaçant la cavalerie sur le bord pour tenir tête à l'ennemi, fait d'abord passer les malades. Bientôt ceux qui soutenaient l'attaque des ennemis eurent la facilité de boire sans inquiétude; car les Parthes n'eurent pas plus tôt vu la rivière, que, débandant leurs arcs, ils exhortèrent les Romains à la passer paisiblement, et donnèrent de grands éloges à leur valeur. Quand les Romains l'eurent passée sans obstacle, et qu'ils eurent repris haleine, ils continuèrent leur marche, mais sans trop se fier aux Parthes. Enfin, le sixième jour depuis le dernier combat, ils arrivèrent aux bords de l'Araxe, qui sépare la Médie de l'Arménie, et qui leur parut difficile à traverser par sa profondeur et sa rapidité; d'ailleurs, il courut un bruit, dans l'armée que les ennemis étaient en embuscade dans les environs, pour les charger au passage. Mais après l'avoir passé en sûreté, ils entrèrent dans l'Arménie; et alors, comme s'ils revoyaient la terre après une longue navigation, ils l'adorèrent; ensuite, fondant en larmes et éprouvant la plus douce joie, ils s'embrassèrent mutuellement. Comme ils traversaient un pays riche et fertile, où, après une grande disette, ils trouvaient une nourriture abondante et variée, ils mangèrent avec excès, et se donnèrent des hydropisies et des coliques violentes.

LIV. Antoine ayant fait la revue de son armée, la trouva diminuée de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux; sur ce nombre il n'y en avait pas la moitié qui eût péri par les mains des ennemis, tout le reste était mort de maladie. Ils eurent vingt-sept jours de marche depuis leur départ de la ville de Phraata jusqu'en Arménie, et dans cet espace de temps ils avaient battu dix-huit fois les Parthes; mais ces victoires n'avaient pas un succès complet, parcequ'ils ne pouvaient poursuivre bien loin les ennemis. Ce fut surtout à cela qu'on reconnut qu'Artavasde, roi d'Arménie, avait seul enlevé au général romain toute la gloire que celui-ci pouvait attendre de cette guerre. Si les seize mille chevaux [1] qu'il avait amenés de la Médie fussent restés auprès d'Antoine, comme ils étaient armés à la manière des Parthes et accoutumés à combattre contre eux, lorsque les Romains avaient eu mis en fuite les ennemis, ces Arméniens, en s'attachant à leur poursuite, les auraient empêchés de se rallier après leur défaite, et de revenir si souvent à la charge. Aussi tous les Romains, dans le ressentiment qu'ils en conservaient, pressaient-ils Antoine de punir cet Arménien : mais Antoine, plus prudent et plus sage, ne voulut ni lui reprocher sa trahison, ni lui donner moins de témoignages d'affection et de marques d'honneur qu'il n'avait fait jusqu'alors : la faiblesse et les besoins de son armée lui prescrivaient ces ménagements. Mais dans la suite, lorsqu'il rentra en armes dans l'Arménie, il lui persuada, par les invitations et les promesses les plus pressantes, de venir le trouver; et quand il l'eut entre les mains, il le retint prisonnier, et le conduisit chargé de fers à Alexandrie, où il le fit servir à orner son triomphe. Il est vrai qu'il indisposa fort les Romains, en prostituant à des Égyptiens, pour plaire à Cléopâtre, une pompe qui faisait le plus bel ornement de leur patrie; mais cela n'eut lieu que long-temps après.

[1] Il a dit plus haut six mille; ce qui est plus vraisemblable.

LV. Impatient d'arriver en Égypte, Antoine pressa tellement sa marche, dans un hiver rigoureux et au milieu de neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, et qu'il n'arriva qu'avec très peu de troupes auprès de la mer, dans un bourg appelé Leucocome [1], entre Béryte et Sidon : ce fut là qu'il attendit Cléopâtre, et comme elle tardait à venir, il tomba dans la tristesse et dans la langueur. Cependant il chercha bientôt une distraction à son chagrin dans la débauche de la table; mais il ne pouvait s'y tenir long-temps tranquille ; il se levait à tout moment, et, laissant les autres convives continuer de boire, il allait au rivage, pour voir si Cléopâtre venait. Elle arriva enfin, avec des habits et de l'argent pour les soldats. Quelques écrivains disent qu'elle n'apporta que les habits, et qu'Antoine leur distribua de son argent, comme si Cléopâtre le leur donnait. Il s'éleva vers ce même temps entre le roi des Mèdes et Phraate, roi des Parthes, une grande contestation, qui eut, dit-on, pour première cause le partage des dépouilles romaines; mais qui s'accrut ensuite au point de faire craindre au roi des Mèdes la perte de son royaume. Il envoya donc des ambassadeurs à Antoine, pour l'engager à déclarer la guerre aux Parthes, lui promettant de le seconder de toutes ses forces. Cette proposition fit concevoir à Antoine les plus grandes espérances; elle lui assurait la seule ressource qui lui eût manqué dans la première expédition pour soumettre les Parthes, de la cavalerie et des gens de trait; et maintenant, loin d'avoir à en demander, on venait les lui offrir, et on regardait comme un service important qu'il voulût les accepter. Il se disposa donc à rentrer en Arménie, et après qu'il se serait abouché avec le roi des Mèdes, sur les bords de l'Araxe, à commencer la guerre contre les Parthes.

LVI. Cependant à Rome Octavie ayant desiré de s'embarquer pour aller trouver Antoine, César y consentit, moins pour satisfaire le desir de sa sœur, que dans l'espérance, comme le disent la plupart des historiens, que le mépris et les outrages qu'elle recevrait lui fourniraient un prétexte spécieux de faire la guerre à Antoine. En arrivant à Athènes, elle reçut des lettres de son mari qui lui ordonnait de l'y attendre, et qui lui apprenait l'expédition qu'il avait projetée en Asie. Octavie, qui devina sans peine le motif d'un ordre si offensant pour elle, lui répondit pour lui demander où il voulait qu'elle lui fît passer tout ce qu'elle avait apporté pour lui : c'était une grande provision d'habits pour les soldats, beaucoup de bêtes de somme, de l'argent et des présents considérables pour les officiers et pour ses amis. Elle lui avait amené aussi deux mille hommes d'élite, très bien équipés, et couverts d'aussi belles armes que les cohortes prétoriennes. Niger, un des amis d'Antoine, qu'elle avait chargé de cette lettre, après avoir rempli sa commission, ajouta des éloges d'Octavie, qui étaient bien mérités. Cléopâtre, qui sentit qu'Octavie venait lui disputer le cœur d'Antoine, craignant qu'une femme si estimable par la dignité de ses mœurs, et soutenue de toute la puissance de César, n'employât pas long-temps auprès de son mari les charmes de sa conversation et l'attrait de ses caresses, sans prendre sur lui un ascendant invincible et s'en rendre entièrement maîtresse, feignit d'avoir pour Antoine la passion la plus violente, et affecta d'atténuer son corps, en prenant peu de nourriture. Toutes les fois qu'il venait chez elle, il lui trouvait le regard étonné; et quand il en sortait, elle avait les yeux abattus de langueur. Attentive à paraître souvent en larmes, elle se hâtait de les essuyer et de les cacher, afin de les dérober à Antoine; elle faisait surtout usage de ces ressources lorsqu'elle le voyait disposé à quitter la Syrie, pour aller joindre le roi des Mèdes.

LVII. Ses flatteurs, qui voulaient paraître jaloux de la servir, faisaient à Antoine les plus vifs reproches : ils le traitaient de cœur dur et insensible; ils l'accusaient de laisser mourir de chagrin une femme qui ne respirait que pour lui. « Octavie, lui » disaient-ils, ne vous est unie que pour les inté» rêts de son frère ; elle jouit de tous les avantages » attachés au titre d'épouse ; et Cléopâtre, reine » de tant de peuples, n'est appelée que la maîtresse » d'Antoine : cependant elle ne refuse pas ce nom, » et ne s'en croira pas déshonorée, pourvu qu'elle » puisse vous voir et vivre avec vous; mais, si vous » l'abandonnez, elle ne survivra pas à son mal» heur. » Antoine, attendri ou plutôt amolli par ces discours, et craignant que Cléopâtre ne renonçât en effet à la vie, retourna tout de suite à Alexandrie, et renvoya au printemps l'expédition de Médie, quoiqu'il eût appris que les Parthes étaient agités de séditions. Il rentra cependant dans la Médie; mais ce fut simplement pour faire alliance avec le roi, en mariant à une fille de ce prince, qui était encore fort jeune, un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre [1]; et aussitôt après le mariage il s'en retourna, déja tout occupé de ses projets de guerre civile.

LVIII. Dès qu'Octavie fut de retour d'Athènes, César, indigné de l'affront qu'elle avait reçu, lui

[1] C'est-à-dire le bourg Blanc, dans la Phénicie.

[1] Il donna au roi des Mèdes la partie de l'Arménie qu'il avait conquise, maria Alexandre, l'aîné des fils qu'il avait eus de Cléopâtre, à Jotape, fille de ce roi, et retira les enseignes prises dans le combat de Tatianus. Dion, XLIX, XLIV.

ordonna de quitter la maison d'Antoine, et de se loger seule ailleurs : mais elle lui répondit qu'elle ne sortirait pas de la maison de son mari, et que s'il n'avait pas lui-même d'autre motif de faire la guerre à Antoine, elle le conjurait d'oublier tout ce qui la regardait personnellement; qu'il serait odieux que deux grands empereurs plongeassent les Romains dans une guerre civile, l'un par l'amour d'une femme, et l'autre par jalousie. Sa conduite prouva ses dispositions encore mieux que ses paroles; elle continua d'habiter la maison de son mari, comme s'il eût été présent; elle fit élever avec autant de soin que de magnificence, non seulement les enfants qu'elle avait eus d'Antoine, mais encore ceux qu'il avait eus de Fulvie; les amis de son mari qui venaient de sa part à Rome, soit pour briguer des charges, soit pour suivre des affaires particulières, elle les recevait chez elle, et leur faisait obtenir de son frère les graces qu'ils sollicitaient. En agissant ainsi, elle nuisit, contre son intention, à Antoine, dont les injustices envers une telle femme excitaient contre lui la haine publique.

LIX. Il se rendit encore plus odieux par le partage qu'il fit, à Alexandrie, aux enfants de Cléopâtre; partage dicté par l'orgueil digne d'un roi de théâtre, et qui parut fait en haine des Romains. Après avoir rempli le gymnase d'une multitude immense, et fait dresser sur un tribunal d'argent deux trônes d'or, l'un pour lui-même et l'autre pour Cléopâtre, il la déclara reine d'Égypte, de Cypre, d'Afrique et de la Cœlésyrie, et lui associa Césarion, qui passait pour fils du premier César, qui avait laissé Cléopâtre enceinte. Il conféra ensuite le titre de rois des rois aux enfants qu'il avait eus de cette reine, et donna à Alexandre l'Arménie, la Médie, et le royaume des Parthes, quand il en aurait fait la conquête : Ptolémée, son second fils, eut la Phénicie, la Syrie et la Cilicie. Il les présenta tous les deux au peuple : Alexandre était vêtu d'une robe médique, et portait sur la tête la tiare et le bonnet pointu qu'on appelle cidaris, ornements des rois des Mèdes et des Arméniens; Ptolémée avait un long manteau, des pantoufles, et un bonnet entouré d'un diadême, habillement des successeurs d'Alexandre. Après que ces deux princes eurent salué leur père et leur mère, ils furent environnés l'un d'une garde d'Arméniens, l'autre d'une garde macédonienne. Depuis ce jour, Cléopâtre ne parut plus en public que vêtue de la robe consacrée à Isis, et donna ses audiences au peuple sous le nom de la nouvelle Isis (8).

LX. César, par le rapport qu'il fit au sénat de ce partage, par les accusations qu'il reproduisit souvent contre Antoine dans les assemblées du peuple, lui attira une haine universelle. Antoine, de son côté, envoya des gens à Rome pour accuser César. Les plus grands de ses griefs étaient, premièrement, que César, après avoir enlevé la Sicile à Sextus Pompée, ne lui eût pas donné la moitié de cette île; secondement, que, cette guerre finie, il eût gardé les vaisseaux qu'il avait empruntés de lui pour la faire; troisièmement, qu'ayant chassé Lépidus de ses gouvernements, et l'ayant réduit à l'état obscur de simple particulier, il eût retenu l'armée, les provinces et les revenus qu'on avait assignés à ce triumvir; quatrièmement enfin, qu'il eût distribué à ses soldats presque toutes les terres de l'Italie, sans en rien laisser pour les troupes d'Antoine. A ces accusations César répondait qu'il avait dépouillé Lépidus de ses gouvernements, parcequ'il abusait insolemment de son autorité; qu'il partagerait avec Antoine les provinces qu'il avait conquises, lorsque Antoine lui ferait part de l'Arménie; que les soldats d'Antoine ne devaient pas entrer dans le partage de l'Italie, puisqu'ils avaient déja la Médie et les pays des Parthes, ajoutés à l'empire romain par les exploits glorieux qu'ils avaient faits avec leur général. Antoine était en Arménie, lorsqu'il apprit ce qui se passait à Rome: aussitôt il ordonne à Canidius de prendre seize légions et de les conduire vers la mer, tandis qu'il se rendrait lui-même à Éphèse avec Cléopâtre. Ce fut dans cette ville qu'il vit arriver de tous côtés sa flotte, qui, en y comprenant les vaisseaux de charge, était forte de huit cents voiles : Cléopâtre en avait fourni deux cents, outre vingt mille talents[1], et des vivres pour toute l'armée pendant la durée de la guerre.

LXI. Domitius et quelques autres amis d'Antoine lui avaient persuadé de renvoyer Cléopâtre en Égypte, pour y attendre la fin de la guerre : mais cette reine, craignant qu'Octavie ne le réconciliât une seconde fois avec César, persuada à Canidius, à force d'argent, de parler en sa faveur à Antoine, de lui représenter qu'il n'était ni juste d'éloigner de cette guerre une princesse qui fournissait pour la faire des secours si considérables, ni utile à ses intérêts de décourager, par la retraite de leur reine, les Égyptiens, qui faisaient une grande partie de ses forces navales. Canidius ajouta que Cléopâtre ne lui paraissait inférieure en prudence à aucun des rois qui combattaient sous ses ordres; elle qui avait long-temps gouverné seule un empire si vaste, et qui, depuis qu'elle vivait avec lui, avait appris à conduire les plus grandes affaires. Ces raisons triomphèrent de l'opposition d'Antoine; car il fallait que César devînt seul maître de tout l'empire romain. Lorsqu'il eut rassemblé toutes ses forces, ils firent voile pour Samos, où ils passèrent tout leur temps en plaisirs et en fêtes. Comme les rois,

[1] Cent millions.

les princes, les tétrarques, les nations et les villes, depuis la Syrie jusqu'aux Palus-Méotides, à l'Arménie et à l'Illyrie[1], avaient reçu l'ordre d'apporter ou d'envoyer toutes les provisions dont Antoine avait besoin pour la guerre, on n'avait pas non plus oublié de convoquer à Samos tous les comédiens, tous les farceurs, tous les artisans du dieu Bacchus[2]. Ainsi, pendant que la terre entière poussait des soupirs et des gémissements, une seule île retentit, durant plusieurs jours, du son des flûtes et des autres instruments de musique; tous les théâtres étaient remplis de chœurs qui disputaient le prix des divers genres de poésie. Chaque ville envoyait un bœuf pour les sacrifices, et c'était entre les rois une rivalité de magnificence et de faste dans les repas et dans les présents qu'ils se donnaient. Aussi l'on se demandait partout ce que feraient donc tous ces rois pour célébrer leurs victoires dans leurs pompes triomphales, puisque dans les préparatifs de la guerre ils donnaient des fêtes si magnifiques.

LXII. Après qu'Antoine eut terminé toutes ces fêtes, il donna aux comédiens qu'il avait employés la ville de Priène[3] pour habitation, et s'embarqua pour Athènes, où tous les jours se passèrent aussi en jeux et en spectacles. Cléopâtre, jalouse des honneurs qu'Octavie avait reçus dans cette ville, dont les habitants lui avaient donné des marques singulières d'affection, gagna le peuple par les largesses qu'elle lui fit. Les Athéniens lui décernèrent donc des honneurs particuliers, et lui envoyèrent le décret par des députés : Antoine, comme citoyen d'Athènes, était à leur tête; et il porta la parole au nom de la ville. Ce fut alors qu'il envoya des gens à Rome pour chasser Octavie de sa maison : elle en sortit, emmenant avec elle tous les enfants d'Antoine, excepté l'aîné de ceux qu'il avait eus de Fulvie, et qui était auprès de son père; elle fondait en larmes, et se désolait de pouvoir être regardée par les Romains comme une des causes de la guerre civile. Le peuple gémissait moins sur le sort d'Octavie que sur l'aveuglement d'Antoine, principalement ceux qui, ayant vu Cléopâtre, savaient que cette reine ne l'emportait sur Octavie ni pour la beauté, ni pour la fleur de la jeunesse.

LXIII. César ayant appris la grandeur et la promptitude des préparatifs d'Antoine, en fut troublé, et craignit d'être obligé de commencer la guerre cet été-là même, lorsqu'il manquait encore de beaucoup de provisions, et que le peuple était mécontent des impôts dont il l'accablait. Tous les citoyens étaient forcés de payer le quart de leur revenu, et les fils d'affranchi de donner la valeur du huitième de leurs fonds. Des contributions si onéreuses excitaient des plaintes générales, et causaient des troubles dans toute l'Italie. Aussi une des plus grandes fautes qu'Antoine pût faire, c'était de différer d'attaquer César, et de lui donner par ce délai le temps de faire ses préparatifs et de dissiper les troubles qui s'étaient élevés; car le peuple, qui s'aigrissait quand on levait les impôts, redevenait calme quand il les avait payés. Titius et Plancus, deux amis d'Antoine, et tous deux hommes consulaires, devenus l'objet des mauvais traitements de Cléopâtre, parcequ'ils s'étaient le plus opposés à son séjour à l'armée, abandonnèrent Antoine, et se retirèrent auprès de César, à qui ils firent connaître le testament d'Antoine, dont ils savaient toutes les dispositions. Il était entre les mains des vestales, qui refusèrent de le remettre à César, et qui lui dirent que s'il voulait l'avoir, il vînt le prendre lui-même. Il y alla, le prit; et en le lisant seul en particulier, il marqua les endroits qui lui parurent les plus répréhensibles.

LXIV. Ayant ensuite assemblé le sénat, il en fit la lecture, action dont la plupart des sénateurs furent révoltés; il leur parut étrange et odieux qu'on voulût rendre un homme responsable durant sa vie de ce qui ne devait être exécuté qu'après sa mort[1]. César releva surtout les dispositions relatives à sa sépulture : il voulait que, quand même il mourrait à Rome, son corps, après avoir traversé en pompe la place publique, fût transporté à Alexandrie, et remis à Cléopâtre. Calvisius, ami de César, fit connaître le tort qu'Antoine s'était donné pour faire plaisir à cette reine, en lui donnant la bibliothèque de Pergame, composée de deux cent mille volumes (9); il ajouta que dans un festin, en présence d'une compagnie nombreuse, il s'était levé de table et avait touché le pied de Cléopâtre, signal de convention pour leur rendez-vous. Il avait souffert que les Éphésiens appelassent devant lui Cléopâtre leur souveraine; et souvent, pendant qu'assis sur son tribunal, il donnait audience aux rois et aux tétrarques, il recevait d'elle, dans des tablettes de cristal et de cornaline, des billets tendres qu'il ne rougissait pas de lire. Furnius, homme d'une très grande dignité, et alors le plus éloquent des Romains, plaidait un jour devant lui : Cléopâtre ayant passé sur la place dans une litière, An-

[1] Il y a dans le texte, *Laurium*, montagne de l'Attique : mais quelle apparence que Plutarque l'ait jointe avec l'Arménie, la Syrie et les Palus-Méotides? On a donc substitué l'Illyrie, avec d'autant plus de vraisemblance que nous la trouverons plus bas nommée avec l'Arménie.

[2] Tous les comédiens, les musiciens et les poëtes eux-mêmes, étaient sous la protection de Bacchus; voilà pourquoi les poëtes se couronnaient de lierre, et qu'Horace, liv. II, od. XIX, nous représente ce dieu inspirant les vers dans la solitude.

[3] Ville d'Ionie, dans l'Asie-Mineure.

[1] Et qu'il pouvait changer tant qu'il vivait.

toine, qui l'aperçut, quitta l'audience, et l'accompagna en soutenant sa litière. Mais on soupçonnait Calvisius d'avoir forgé la plupart de ces accusations; les amis qu'Antoine avait à Rome sollicitèrent le peuple en sa faveur, et lui envoyèrent Géminius, l'un d'entre eux, pour le conjurer de penser à lui, de prendre garde qu'on n'en vînt à le dépouiller de toute sa puissance, et à le déclarer ennemi du peuple romain.

LXV. Géminius ne fut pas plus tôt arrivé en Grèce, que Cléopâtre, le soupçonnant d'être venu pour les intérêts d'Octavie, ne cessa de le railler à table, où elle lui donnait toujours les places les moins honorables. Il souffrit tranquillement ces mortifications, en attendant l'occasion de parler à Antoine, qui enfin lui ayant ordonné dans un repas de dire publiquement le sujet qui l'avait amené : « Les choses dont j'ai à vous parler, lui » répondit Géminius, ne pouvaient se traiter qu'à » jeun : la seule que je puisse vous dire, après » avoir bu comme en état de sobriété, c'est que » tout irait bien si Cléopâtre s'en retournait en » Égypte. » Cette réponse mit Antoine en colère, et Cléopâtre dit à Géminius qu'il avait bien fait de dire la vérité avant que la torture l'y forçât. Géminius, peu de jours après, s'étant dérobé de la cour d'Antoine, reprit le chemin de Rome. Les flatteurs de Cléopâtre firent prendre le même parti à plusieurs autres amis d'Antoine, qui ne pouvaient plus supporter les outrages et les plaisanteries grossières qu'ils éprouvaient tous les jours. De ce nombre furent Marcus Silanus et l'historien Dellius [1] : ce dernier même rapporte qu'il fut averti par le médecin Glaucus des embûches que lui dressait Cléopâtre; il l'avait offensée, en disant un soir à table qu'on leur donnait du vinaigre à boire, tandis que Sarmentus [2] buvait à Rome le meilleur Falerne. Sarmentus était un de ces jeunes gens qui servaient aux goûts infames de César, et que les Romains appellent délices.

LXVI. César eut à peine fini tous ses préparatifs, que, par un décret du sénat, il fit déclarer la guerre à Cléopâtre, et ôter à Antoine une autorité qu'il avait déja abandonnée à une femme : il dit même hautement qu'ensorcelé par les breuvages que Cléopâtre lui avait fait prendre, il avait perdu l'usage de sa raison; que ce ne serait pas lui que les Romains auraient à combattre; mais l'eunuque Mardion, mais un Pothin, une Iras, coiffeuse de Cléopâtre, une Charmion, qui seuls décidaient des affaires de l'empire les plus importantes. La guerre fut précédée par plusieurs signes menaçants. La ville de Pisaure, colonie qu'Antoine avait établie sur la mer Adriatique, fut abîmée dans le sein de la terre, qui s'entr'ouvrit. A Albe, une statue de marbre qu'on avait érigée à l'honneur d'Antoine fut, durant plusieurs jours, inondée d'une sueur qu'on ne put point arrêter en l'essuyant. Pendant qu'il était à Patras, la foudre consuma le temple d'Hercule. A Athènes, dans le lieu appelé la Gigantomachie [1], un tourbillon de vent enleva la statue de Bacchus, et la transporta dans le théâtre. Or, Antoine rapportait son origine à Hercule, et se piquait d'imiter en tout Bacchus; il se faisait même appeler, comme on l'a déja dit, Bacchus le jeune. La même tempête fondit à Athènes sur les colosses d'Eumène et d'Attalus, inscrits du nom d'Antoine ; et ils furent les seuls renversés entre un grand nombre d'autres. Il y eut sur la galère amirale de Cléopâtre, qu'elle avait nommée Antoniade, le signe le plus effrayant: des hirondelles avaient fait leur nid sous la poupe; il en survint d'autres qui chassèrent les premières et tuèrent les petits.

LXVII. Lorsqu'on fut près de commencer la guerre, Antoine n'avait pas moins de cinq cents vaisseaux, parmi lesquels plusieurs étaient à huit et à dix rangs de rames, tous aussi magnifiquement armés que s'ils n'eussent dû servir qu'à la pompe d'un triomphe. Son armée était de deux cent mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il avait sous ses ordres plusieurs rois ses alliés, Bocchus qui régnait en Afrique, Tarcondémus, dans la Cilicie supérieure, Archélaüs, dans la Cappadoce; Philadelphe, roi de Paphlagonie; Mithridate, de la Comagène, et Adallas, de Thrace. Plusieurs autres princes, qui n'avaient pu s'y trouver en personne, lui avaient envoyé leurs troupes, tels que Polémon, roi de Pont; Manchus (10), roi des Arabes; Hérode, des Juifs; Amyntas, des Lycaoniens et des Galates : le roi des Mèdes lui-même lui avait envoyé un renfort considérable. César n'avait que deux cent cinquante vaisseaux de guerre, quatre-vingt mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie que les ennemis. L'empire d'Antoine s'étendait depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne et l'Illyrie : celui de César embrassait tous les pays situés entre l'Illyrie et l'Océan occidental, et depuis cet Océan jusqu'aux mers d'Étrurie et de Sicile; il renfermait encore la portion de l'Afrique qui regarde l'Italie, la Gaule et l'Ibérie, jusqu'aux colonnes d'Hercule : la partie de l'Afrique qui s'étend de

[1] C'est celui qui avait décrit l'expédition d'Antoine contre les Parthes, à laquelle il s'était trouvé lui-même, suivant Strabon, liv. XI. Il est vrai qu'il le nomme Adelphius; mais comme ce nom ne se trouve point ailleurs, et que celui de Dellius est très connu, tous les critiques ont corrigé le texte de Strabon.

[2] Voyez la satire v du premier livre d'Horace, où est racontée la dispute de ce Sarmentus avec un autre bouffon nommé Cicérus.

[1] Le combat des Géants contre les dieux : on croit que ce lieu avait pris son nom d'une peinture de combat.

la Cyrénaïque à l'Éthiopie, obéissait à Antoine.

LXVIII. Mais il s'était rendu si dépendant d'une femme, qu'avec une telle supériorité de forces de terre, il préféra de combattre sur mer, par le seul motif de plaire à Cléopâtre; et cela quand il voyait ses triérarques, faute de rameurs, enlever, dans cette Grèce déja si malheureuse, les voyageurs, les muletiers, les moissonneurs et les jeunes gens, sans pouvoir compléter les équipages de ses vaisseaux, dont un grand nombre manquaient de matelots, et ne naviguaient que difficilement. Les vaisseaux de César n'avaient ni cette masse ni cette hauteur qui ne sont bonnes que pour l'ostentation; ils étaient agiles, propres à toutes les manœuvres, et fournis de tout abondamment. Il les tenait dans les ports de Tarente et de Brunduse, d'où il envoya dire à Antoine de ne plus perdre un temps précieux, mais de venir avec toutes ses forces, en lui offrant des rades et des ports où il aborderait sans obstacle, et lui promettant de se retirer, avec son armée de terre, loin de la côte d'Italie, de tout l'espace que fournit un cheval dans une course, jusqu'à ce qu'il eût débarqué ses troupes en sûreté, et établi son camp. Antoine, pour répondre à cette bravade, lui proposa, quoique le plus vieux, un combat singulier, et lui fit dire que s'il s'y refusait, il n'avait qu'à se rendre dans la plaine de Pharsale pour y combattre en bataille rangée, comme l'avaient déja fait César et Pompée. Pendant qu'Antoine se tenait à l'ancre près du promontoire d'Actium [1], à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Nicopolis, César le prévint, et, traversant la mer Ionienne, alla s'emparer d'une petite ville du continent de l'Épire, appelée Toryne. Antoine paraissant troublé de cette nouvelle, parcequ'il n'avait pas encore son armée de terre, Cléopâtre lui dit, en jouant sur ce mot : « Eh bien! qu'y a-t-il donc de si fâcheux que César soit assis à Toryne (11)? »

LXIX. Le lendemain à la pointe du jour, Antoine voyant les ennemis se mettre en mouvement, et craignant qu'ils ne vinssent s'emparer de ses vaisseaux, qu'ils trouveraient sans défenseurs, fit armer ses rameurs, qu'il plaça sur les ponts, seulement pour la montre; et leur ayant ordonné de faire sortir leurs rames des deux côtés des vaisseaux, il tint sa flotte au port d'Actium, la proue tournée vers l'ennemi, pour lui faire croire que ses vaisseaux étaient garnis de tout leur équipage et disposés à combattre. César, dupe de ce stratagème, se retira. Antoine sut aussi lui couper adroitement l'eau, qui, dans tous les environs, n'était ni abondante ni bonne, et qu'il environna de tranchées, pour empêcher l'ennemi d'aller en chercher. Il montra encore, contre l'avis de Cléopâtre, une grande générosité envers Domitius, qui, ayant la fièvre, et s'étant mis dans une chaloupe comme pour prendre l'air, passa du côté de César. Antoine, malgré le chagrin qu'il eut de sa désertion, lui renvoya tous ses équipages, ses amis et ses domestiques. Domitius, apparemment par une suite du remords que lui causa la publicité donnée à sa perfidie et à sa trahison, mourut très peu de temps après. Deux des rois ses alliés, Amyntas et Déjotarus, le quittèrent aussi, et se rendirent auprès de César. Antoine, à qui rien ne réussissait, voyant que sa flotte n'arrivait pas assez tôt pour pouvoir lui être de quelque secours, fut forcé de recourir encore à son armée de terre. Canidius, qui la commandait, changeant d'avis à l'approche du danger, conseillait à Antoine de renvoyer Cléopâtre, et de se retirer dans la Thrace ou dans la Macédoine, pour y combattre par terre; car Dicomes, roi des Gètes, promettait de lui amener un renfort considérable. « Il ne peut y avoir » de honte pour vous, ajouta-t-il, d'abandonner » la mer à César, qui, dans la guerre de Sicile, » s'est déja exercé aux combats maritimes; mais » il serait fort étrange qu'ayant l'expérience la » plus consommée dans les combats de terre, vous » rendissiez inutile la valeur de vos légions, en » les dispersant sur des vaisseaux et y consumant » sans fruit toute leur force. » Mais ces représentations échouèrent contre la volonté de Cléopâtre, qui fit décider qu'on combattrait sur mer; car déja elle songeait à la fuite, et avait de son côté tout disposé, non pour contribuer à la victoire, mais pour s'assurer une retraite facile quand elle ne verrait plus de ressource.

LXX. Une longue chaussée menait du camp d'Antoine à la rade où ses vaisseaux étaient à l'ancre; c'était par-là qu'il allait, avec la plus grande sécurité, visiter sa flotte. Un domestique de César ayant dit à son maître qu'il serait facile d'enlever Antoine quand il passait sur cette chaussée, César y plaça des soldats en embuscade : ils furent si près de le prendre, qu'ils se saisirent de la personne qui marchait devant lui; mais ils s'étaient levés trop tôt de leur embuscade, et Antoine se sauva, non sans peine, en courant de toute sa force. Dès qu'il fut décidé qu'on combattrait sur mer, il fit brûler tous les vaisseaux égyptiens, à l'exception de soixante [1]; et sur ses galères les plus grandes et les meilleures, depuis celles à trois

[1] Ville et promontoire de l'Acarnanie, devenus fameux par la bataille navale qui décida de l'empire du monde entre Auguste et Antoine. Nicopolis, ou ville de la Victoire, qui en était voisine, avait été bâtie par Auguste. Strabon, liv. VII.

[1] Il se méfiait de la lâcheté des Égyptiens, qui lui était connue : craignant qu'ils ne prissent la fuite dès le commencement de l'action, il ne laissa que les vaisseaux destinés à la garde de Cléopâtre.

rangs de rames jusqu'à celles de dix, il plaça vingt mille soldats légionnaires et deux mille hommes de trait. Un chef de bandes d'infanterie, qui avait combattu plusieurs fois sous les ordres d'Antoine, et dont le corps était criblé de blessures, le voyant passer, lui dit d'une voix douloureuse : « Eh! mon » général, pourquoi, vous défiant de ces blessures » et de cette épée, mettez-vous vos espérances » dans un bois pourri? Laissez les hommes d'É- » gypte et de Phénicie combattre sur mer, et » donnez-nous la terre, sur laquelle, accoutumés » à tenir ferme, nous savons ou vaincre ou mou- » rir. » Antoine ne lui répondit rien : il se contenta seulement de lui faire signe en passant de la tête et de la main, comme pour l'encourager, et lui donner une espérance qu'il n'avait pas lui-même; car ses pilotes ayant voulu laisser les voiles, il les obligea de les prendre et de les mettre sur les vaisseaux, « afin, leur dit-il, qu'il ne puisse » échapper à votre poursuite aucun ennemi [1]. »

LXXI. Ce jour-là et les trois suivants, l'agitation de la mer empêcha de combattre; mais le cinquième jour, la chute du vent ayant rétabli le calme sur les eaux, les deux flottes s'avancèrent l'une contre l'autre. Antoine et Publicola étaient à l'aile droite, Célius à la gauche; Marcus Octavius et Marcus Justéius occupaient le centre. César avait donné son aile gauche à Agrippa, et s'était réservé la droite. Canidius commandait l'armée de terre d'Antoine; Taurus, celle de César : toutes deux rangées en bataille sur le rivage, s'y tenaient immobiles. Quant aux deux généraux, Antoine, sur une chaloupe, parcourait ses lignes, exhortant ses soldats à profiter de la pesanteur de leurs vaisseaux, pour y combattre de pied ferme, comme sur la terre : il ordonnait aux pilotes de soutenir le choc des ennemis avec la même immobilité que s'ils étaient à l'ancre, et d'éviter les difficultés qu'offrait aux vaisseaux l'issue du port. César, en sortant de sa tente avant le jour, pour aller visiter sa flotte, rencontra, dit-on, un homme qui conduisait un âne; il lui demanda son nom. Cet homme, qui le reconnut, lui dit qu'il s'appelait Eutychus, et son âne Nicon [2]. Dans la suite, lorsqu'il fit orner ce lieu des becs des galères qu'il avait prises, il y plaça deux statues de bronze, dont l'une représentait l'homme, et l'autre son âne.

LXXII. César, après avoir examiné l'ordonnance de sa flotte, se transporta sur une chaloupe à l'aile droite, et vit avec surprise les ennemis se tenir dans le détroit, tellement immobiles, qu'on eût dit, à les voir, qu'ils étaient à l'ancre. César lui-même en fut si persuadé, qu'il tint les siens éloignés de la flotte ennemie de la distance de huit stades [1]. Il était la sixième heure du jour [2], et les soldats d'Antoine, qui souffraient impatiemment ces délais, et qui d'ailleurs avaient beaucoup de confiance dans la grandeur et la hauteur de leurs vaisseaux, profitèrent d'un vent léger qui s'éleva de la mer, pour ébranler leur aile gauche. César, ravi de ce mouvement, fit reculer sa droite, afin d'attirer les ennemis plus loin du détroit, et de pouvoir avec ses vaisseaux, qui étaient légers et agiles, envelopper et charger facilement les galères d'Antoine, que leur grande masse et le défaut de rameurs rendaient pesantes et difficiles à mettre en action. Quand le combat fut engagé, on ne vit pas les vaisseaux se choquer et se briser les uns les autres : les navires d'Antoine, appesantis par leur grandeur, ne pouvaient fondre sur ceux des ennemis avec cette impétuosité qui donne au choc tant de roideur et fait entr'ouvrir les vaisseaux; ceux de César évitaient de donner de leur proue contre la proue des galères ennemies, qui étaient armées d'un fort éperon d'airain; ils craignaient même de les charger en flanc, parceque leurs éperons se brisaient facilement, en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux, construits de fortes poutres carrées, attachées ensemble par des liens de fer. Cette bataille navale ressemblait donc à un combat de terre, ou plutôt au siége d'une ville. Trois ou quatre galères de César se réunissaient pour attaquer un seul vaisseau d'Antoine, avec des épieux, des piques, des pontons et des traits enflammés; et les galères d'Antoine faisaient pleuvoir des batteries de leurs tours une grêle de traits. Agrippa ayant étendu son aile gauche pour envelopper Antoine, Publicola fut forcé de donner plus de largeur à sa droite, et par-là il se trouva séparé du centre, dont les vaisseaux, déja pressés par ceux que commandait Arruntius [3], furent encore plus troublés par ce mouvement.

LXXIII. Le combat était encore douteux et la victoire incertaine, lorsque tout-à-coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant les voiles pour faire leur retraite, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient : comme ils étaient placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant au milieu des lignes ils les mirent en désordre. Les ennemis, qui les suivaient des yeux, les virent avec la plus grande surprise, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponnèse. Ce fut alors qu'Antoine, bien loin de montrer la prudence d'un gé-

[1] Les voiles étaient inutiles pour le combat; mais Antoine, qui prévoyait qu'elles pourraient être nécessaires pour la fuite, cacha sa crainte sous un bon mot.

[2] Le premier de ces noms signifie *heureux*; le second, *vainqueur*.

[1] Près d'une demi-lieue.

[2] Midi.

[3] On voit que cet Arruntius commandait le centre de la flotte de César. Plutarque ne l'a pas dit en exposant l'ordonnance des deux flottes.

néral, ou le courage et même le bon sens le plus ordinaire, vérifia ce que quelqu'un a dit en badinant : que l'ame d'un homme amoureux vit dans un corps étranger [1]. Entraîné par une femme comme s'il lui eût été collé, et qu'il fût obligé de suivre tous ses mouvements, il ne vit pas plus tôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant tout, qu'abandonnant, que trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, et, sans autres compagnons de sa fuite qu'Alexandre de Syrie [2] et Scellius, se mit à la suite d'une femme qui se perdait, et qui devait bientôt le perdre lui-même.

LXXIV. Cléopâtre, ayant reconnu son vaisseau, éleva un signal sur le sien : Antoine s'en étant approché, y fut reçu ; et sans voir la reine, sans être vu d'elle, il alla s'asseoir seul à la proue, gardant le plus profond silence, et tenant sa tête entre ses mains. Cependant les vaisseaux légers de César, qui s'étaient mis à sa poursuite, ayant paru, Antoine commanda à son pilote de tourner la proue de sa galère contre ces bâtiments, qui furent bientôt écartés : un Lacédémonien seul, nommé Euryclès, s'attacha plus vivement à sa poursuite, et agitant de dessus le tillac une longue javeline, il cherchait à la lancer contre lui. Antoine s'avançant sur la proue : « Quel est, dit-il, celui qui » s'obstine si fort à poursuivre Antoine? — C'est » moi, répondit le Lacédémonien, c'est Euryclès, » fils de Lacharès, qui profite de la fortune de César pour venger, s'il le peut, la mort de son » père. » Ce Lacharès, accusé d'un vol, avait eu la tête tranchée par ordre d'Antoine. Euryclès n'ayant pu joindre la galère, alla contre l'autre galère amirale (car il y en avait deux), et il la heurta si rudement, qu'il la fit tournoyer ; et l'ayant jetée sur le côté, il la prit avec un autre vaisseau sur lequel il trouva une magnifique vaisselle de table. Dès qu'Euryclès se fut retiré, Antoine retourna s'asseoir dans la même posture et le même silence ; il passa trois jours seul sur la proue, soit qu'il fût irrité contre Cléopâtre, soit qu'il eût honte de la voir ; et il arriva au cap de Ténare, où les femmes de Cléopâtre, leur ayant ménagé une entrevue particulière, finirent par leur persuader de souper et de passer la nuit ensemble.

LXXV. Un grand nombre de vaisseaux ronds, et plusieurs de leurs amis échappés de la défaite, s'étant rassemblés auprès d'eux, ils apprirent que la flotte était perdue, mais qu'on croyait l'armée de terre encore entière. A cette nouvelle, Antoine dépêcha sur-le-champ des courriers à Canidius, pour lui porter l'ordre de se retirer en diligence dans la Macédoine, et de passer de là en Asie : lui-même, résolu de partir du cap de Ténare pour l'Afrique, choisit un vaisseau de charge sur lequel étaient des sommes d'argent considérables, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, et d'autres meubles précieux qui avaient servi aux rois ses alliés ; il donna toutes ces richesses à ses amis, en leur disant de les partager entre eux, et de songer ensuite à leur retraite. Ils fondaient tous en larmes, et ne voulaient pas accepter ses présents ; mais il les consola d'un ton plein de douceur et d'amitié, et les renvoya avec des lettres pour Théophile, gouverneur de Corinthe, qu'il priait de veiller à leur sûreté, et de les tenir cachés jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur paix avec César. Théophile était père de cet Hipparque qui, après avoir eu le plus grand crédit auprès d'Antoine, fut le premier de ses affranchis qui passa dans le parti de César, et alla s'établir ensuite à Corinthe. Voilà ce qui eut lieu du côté d'Antoine.

LXXVI. Sa flotte se défendit long-temps devant Actium ; mais enfin, violemment agitée par les flots qui la battaient en proue, elle fut obligée de céder à la dixième heure [1]. Il ne périt pas dans l'action plus de cinq mille hommes ; mais il y eut, suivant le rapport de César lui-même, trois cents vaisseaux de pris. Le gros de la flotte ne s'était pas aperçu de la retraite d'Antoine, et ceux qui l'apprenaient ne pouvaient la croire, ni se persuader qu'un général eût abandonné dix-neuf légions et douze mille chevaux qui n'avaient encore reçu aucun échec, et qu'il eût pris lâchement la fuite, comme s'il n'eût pas souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, et qu'il n'eût pas une longue expérience de ces vicissitudes si communes dans la guerre. Les soldats, qui desiraient fort son retour, et qui s'attendaient à chaque instant à le voir reparaître, montrèrent tant de fidélité et de courage, qu'après même qu'ils ne purent plus douter de sa fuite, ils restèrent sept jours entiers sans se séparer, n'ayant aucun égard aux ambassades que César leur envoyait pour les attirer à son parti. Enfin Canidius, qui les commandait, s'étant dérobé du camp pendant la nuit, ces troupes, abandonnées et trahies par leurs chefs, se rangèrent du côté du vainqueur. César, après sa victoire, fit voile vers Athènes ; et ayant pardonné aux Grecs, il fit distribuer le blé qui restait des provisions qu'on avait amassées pour la guerre, à ces villes si misérables, qui n'avaient plus ni argent, ni esclaves, ni bêtes de somme. J'ai entendu raconter à mon bisaïeul Néarque que les habitants de Chéronée avaient été forcés de porter sur leurs épau-

[1] C'est Caton l'ancien. Voyez sa *Vie*.

[2] Cet Alexandre Syrien sera nommé plus bas Alexas de Laodicée.

[1] Quatre heures du soir.

les, chacun, une certaine mesure de blé jusqu'à la mer d'Anticyre (12), pressés à coups de fouet par des soldats; ils avaient déja fait un premier voyage, et on les avait commandés pour porter une seconde charge, lorsqu'on apprit la défaite d'Antoine. Cette nouvelle sauva notre ville; car à l'instant les commissaires et les soldats prirent la fuite, et les habitants partagèrent entre eux le blé.

LXXVII. Antoine ayant pris terre en Afrique, envoya Cléopâtre de Parétonium [1] en Égypte, et se retira dans une vaste solitude, où il fut errant et vagabond, accompagné seulement de deux amis, l'un Grec (c'était le rhéteur Aristocrates), et l'autre Romain, qui était ce Lucius dont nous avons parlé ailleurs [2], qui, à la bataille de Philippes, pour donner à Brutus le temps de s'enfuir, se fit prendre par ceux qui poursuivaient ce général, en disant qu'il était Brutus, et qui, sauvé par Antoine, en fut si reconnaissant, qu'il lui garda la plus grande fidélité, et lui resta constamment attaché jusqu'à ses derniers moments. Lorsque Antoine apprit la défection du commandant à qui il avait confié son armée d'Afrique, il voulut se donner la mort; mais ses amis l'en ayant empêché, il se fit porter à Alexandrie, où il trouva Cléopâtre tout occupée d'une entreprise aussi grande que hardie. Entre la mer Rouge et la mer d'Égypte, est un isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique (13), et qui, dans sa partie la plus resserrée entre les deux mers, n'a pas plus de trois cents stades [3] : elle avait entrepris de faire transporter tous ses vaisseaux par cet isthme, de les rassembler dans le golfe Arabique avec toutes ses richesses et des forces considérables, pour chercher à s'établir dans une terre éloignée, où elle fût à l'abri de la guerre et de la servitude. Mais quand les Arabes qui habitent les environs de Pétra eurent brûlé les premiers vaisseaux qu'elle avait fait ainsi traîner le long de l'isthme (14), voyant qu'Antoine comptait encore sur l'armée qui était près d'Actium, elle abandonna son entreprise, et fit seulement garder les passages qui pouvaient donner entrée dans ses états.

LXXVIII. Antoine ayant quitté Alexandrie et renoncé à tout commerce avec ses amis, fit construire une jetée dans la mer près du Phare, et y bâtit une retraite, dans laquelle il se proposait de vivre loin de toute société. Il aimait et voulait imiter, disait-il, la vie de Timon, dont le sort avait été le même que le sien; l'épreuve qu'il avait faite de l'ingratitude et de l'injustice de ses amis lui avait donné de la défiance et de la haine contre tous les hommes. Ce Timon était un Athénien qui vivait au temps de la guerre du Péloponnèse, comme on le voit par les comédies d'Aristophane et de Platon [1], qui le raillent sur sa misanthropie. Évitant, repoussant même tout rapport avec les autres Athéniens, il recherchait Alcibiade, alors jeune et audacieux, et lui faisait beaucoup de caresses. Apémantus, étonné de cette préférence, lui en demanda la cause. « J'aime ce jeune homme, lui répondit Timon, parceque je prévois qu'il fera beaucoup de mal aux Athéniens. » Apémantus était le seul avec qui Timon fit quelque société, parcequ'il avait à peu près le même caractère, et qu'il menait le même genre de vie. Un des jours de la fête des Choes (15), comme ils soupaient ensemble, Apémantus dit à Timon : « Le bon souper que nous faisons ici, Timon ! — Oui, répondit Timon, si tu n'en étais pas. » Un jour d'assemblée, il monta sur la tribune. La nouveauté du fait, tenant tous les spectateurs dans l'attente de ce qu'il allait dire, lui attira le plus grand silence; alors prenant la parole : « Athéniens, dit-il, j'ai dans ma maison une petite place occupée par un figuier, où plusieurs citoyens se sont déja pendus : comme je dois bâtir sur ce terrain, j'ai voulu vous en avertir publiquement, afin que si quelqu'un de vous a envie de s'y pendre, il se hâte de le faire avant que le figuier soit abattu. » Après sa mort, il fut enterré près du bourg d'Hales [2], sur le bord de la mer. Le terrain s'étant éboulé en cet endroit, les flots environnèrent son tombeau, et empêchèrent qu'on ne pût en approcher. On y avait gravé l'inscription suivante :

Après avoir fini ma course déplorable,
Je suis en paix ici. Ne cherchez point, passants,
A connaître mon nom; vous êtes tous méchants :
Puissiez-vous donc périr d'une mort misérable !

On prétend qu'il avait fait lui-même cette épitaphe, de son vivant. Celle qui court dans le public est du poéte Callimaque :

Je suis Timon, connu par ma misanthropie :
J'habite ce tombeau. Passant, retire-toi :
Maudis-moi, j'y consens, pourvu que de ta vie
Tu veuilles me jurer de n'approcher de moi.

Voilà quelques traits, entre une foule d'autres, de la misanthropie de Timon.

LXXIX. Antoine apprit de Canidius lui-même la perte entière de son armée d'Actium, et fut informé en même temps qu'Hérode, roi des Juifs, qui commandait quelques légions et quelques cohortes, avait embrassé le parti de César; que les autres princes l'avaient également abandonné, et qu'aucun de ses alliés du dehors ne lui était resté

[1] Ville maritime d'Afrique, à l'entrée de la Cyrénaïque, avec un port de près de quarante stades, ou deux lieues, suivant Strabon, liv. XVII.
[2] Dans la *Vie de Brutus*. [3] Quinze lieues.

[1] C'est le poéte comique de ce nom.
[2] Il y avait deux bourgs de ce nom dans l'Attique.

fidèle. Peu troublé de ces nouvelles, paraissant même charmé de renoncer à ses espérances pour être délivré de toute espèce de soins, il quitta sa retraite maritime, qu'il appelait la maison de Timon. Cléopâtre l'ayant reçu dans son palais, il remplit bientôt Alexandrie de festins, de débauches, et recommença ses prodigalités. Il inscrivit dans le rôle des jeunes gens le fils de Cléopâtre et de César, et donna à Antyllus, l'aîné des fils qu'il avait eus de Fulvie, la robe virile, qui était une longue robe sans bordure de pourpre (16). Pendant les jours que dura cette cérémonie, ce ne fut dans toute la ville que jeux, que banquets, que divertissements. Ils supprimèrent leur société des Amimétobies, et en formèrent une autre, sous le nom des *Synapothanumènes* [1], qui ne le cédait à la première ni en mollesse, ni en luxe, ni en magnificence. Leurs amis entrèrent dans cette association, dont la première loi était de mourir ensemble; et ils passaient toutes les journées à faire bonne chère, et à se traiter réciproquement les uns les autres.

LXXX. Cependant Cléopâtre ramassait toutes sortes de poisons mortels, dont elle faisait l'essai sur des prisonniers condamnés à mort. Ayant reconnu par ses expériences que ceux dont l'effet était prompt faisaient mourir dans des douleurs cruelles, et que les poisons doux ne donnaient la mort que très lentement, elle essaya des bêtes venimeuses, et en fit appliquer en sa présence, de plusieurs espèces, sur diverses personnes. Après avoir fait chaque jour de ces essais, elle reconnut que la morsure de l'aspic était la seule qui, sans causer ni convulsions ni déchirements, jetait dans une pesanteur et un assoupissement accompagnés d'une légère moiteur au visage, et, par un affaiblissement successif de tous les sens, conduisait à une mort si douce, que ceux qui en étaient piqués, semblables à des personnes profondément endormies, étaient fâchés qu'on les réveillât ou qu'on les fît lever. Ils envoyèrent néanmoins en Asie des ambassadeurs à César : Cléopâtre, pour lui demander d'assurer à ses enfants le royaume d'Égypte; Antoine, pour le prier, s'il ne voulait pas le laisser en Égypte, de lui permettre de vivre à Athènes en simple particulier. La méfiance où les avait jetés la désertion de leurs amis les obligea de lui députer Euphronius, le précepteur de leurs enfants; car Alexas de Laodicée, à qui Timagène avait procuré à Rome la faveur d'Antoine, et qui avait plus de crédit auprès de lui qu'aucun autre Grec, qui était même le plus fort instrument dont se servît Cléopâtre pour renverser les résolutions qu'Antoine formait quelquefois de retourner à Octavie; cet Alexas avait été envoyé vers Hérode pour le retenir dans le parti d'Antoine; mais il trahit sa confiance, et demeura auprès d'Hérode, dont la protection lui inspira l'audace d'aller trouver César : cette protection lui fut inutile; César le fit jeter dans une prison, d'où il l'envoya chargé de fers dans sa patrie, en donnant l'ordre qu'on le fît mourir. Ainsi Antoine, de son vivant, vit Alexas puni de sa trahison.

LXXXI. César rejeta la demande d'Antoine, et répondit à Cléopâtre qu'elle devait attendre de lui les conditions les plus favorables, pourvu qu'elle fît mourir Antoine, ou qu'elle le bannît de ses états (17). En même temps, il lui envoya Thyréus, un de ses affranchis, qui ne manquait pas d'intelligence, et qui, député par un jeune empereur à une reine naturellement fière, et qui comptait si fort sur sa beauté, était capable de l'amener à faire ce que César desirait. Thyréus ayant eu avec Cléopâtre des entretiens plus longs que les autres personnes qui l'approchaient, et en étant traité avec beaucoup de distinction, devint suspect à Antoine, qui, après l'avoir fait battre de verges, le renvoya à César, en lui écrivant que Thyréus l'avait irrité par son insolence et sa fierté, dans un temps où ses malheurs le rendaient facile à s'aigrir. « Vous-même, ajoutait-il, si vous êtes » offensé de ce que j'ai fait, vous avez auprès de » vous Hipparque, un de mes affranchis, que vous » pouvez aussi faire battre de verges [1], afin que » nous n'ayons rien à nous reprocher. » Depuis ce moment, Cléopâtre, pour dissiper les soupçons d'Antoine et faire cesser ses reproches, lui témoigna plus d'affection que jamais. Après avoir célébré, avec une simplicité convenable à sa fortune présente, le jour anniversaire de sa naissance, elle surpassa pour celui d'Antoine l'éclat et la magnificence qu'elle avait mis dans toutes les fêtes précédentes, en sorte que des convives, qui étaient venus pauvres au banquet, s'en retournèrent riches.

LXXXII. Agrippa écrivit plusieurs fois à César de revenir à Rome, où l'état des affaires exigeait sa présence. Ce voyage fit différer la guerre; mais aussitôt après l'hiver César marcha contre Antoine par la Syrie, et ses lieutenants par l'Afrique. Ceux-ci s'étant emparés de Péluse, le bruit courut que Séleucus l'avait livrée du consentement de Cléopâtre, qui, pour s'en justifier auprès d'Antoine, lui remit la femme et les enfants de Séleucus, afin qu'il les fît périr. Cette reine avait fait construire, près du temple d'Isis, des tombeaux

[1] Ceux qui doivent mourir ensemble. On a vu plus haut que la première société était de ceux dont on ne pouvait imiter la vie.

[1] Il y a dans le grec : « Après l'avoir suspendu, faites-le battre » de verges. » C'était l'usage de suspendre les esclaves pour les fouetter, comme on le voit par les comédies de Térence.

d'une élévation et d'une magnificence étonnantes[1], où elle transporta tout ce qu'elle avait de plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébène, l'ivoire, le cinnamome; après quoi elle fit remplir ces monuments de torches et d'étoupes. César, qui craignait que Cléopâtre, dans un moment de désespoir, ne mît le feu à tant de richesses, lui envoyait tous les jours de nouveaux émissaires, pour lui promettre de sa part le traitement le plus doux; cependant il s'approchait d'Alexandrie, à la tête de ses troupes : quand il y fut arrivé, et qu'il eut assis son camp près de l'Hippodrome, Antoine fit une sortie sur lui, et combattit avec tant de valeur, qu'il mit en fuite la cavalerie de César, et la poursuivit jusqu'à ses retranchements. Tout glorieux de cette victoire, il rentra dans le palais, embrassa Cléopâtre tout armé, et lui présenta celui de ses soldats qui avait donné les plus grandes marques de courage. La reine, pour le récompenser, lui fit présent d'une cuirasse et d'un casque d'or : cet homme, après les avoir reçus, déserta la nuit suivante, et passa dans le camp de César. Antoine ayant envoyé défier une seconde fois César à un combat singulier, César répondit qu'Antoine avait plus d'un chemin pour aller à la mort. Cette réponse fit faire réflexion à Antoine que la mort qu'on trouve en combattant était la plus honorable qu'il pût choisir : il résolut donc d'attaquer César et par terre et par mer. Le soir à souper, il commanda, dit-on, à ses gens de lui servir un excellent repas, parcequ'il ne savait pas si le lendemain ils seraient à temps de le faire, ou s'ils n'auraient pas passé à de nouveaux maîtres, et s'il ne serait pas lui-même réduit à n'être qu'un squelette. Voyant ses amis fondre en larmes à ce discours, il leur dit qu'il ne les mènerait pas à un combat, où il chercherait une mort glorieuse plutôt que la victoire et la vie.

LXXXIII. On prétend qu'au milieu de cette nuit, pendant que la ville, saisie de frayeur dans l'attente des événements, était plongée dans le silence et la consternation, tout-à-coup une harmonie d'instruments de toute espèce, mêlée de cris bruyants, de danses de satyres et de chants de réjouissance, tels que ceux qui accompagnent les fêtes de Bacchus, se fit entendre au loin : il semblait que ce fût une troupe bachique qui, après s'être promenée avec grand bruit et avoir traversé la ville, s'était avancée vers la porte qui regardait le camp de César : à mesure qu'elle marchait, le bruit devenait plus fort, et elle était enfin sortie hors de la ville par cette porte. Ceux qui réfléchirent sur ce prodige conjecturèrent que c'était le dieu qu'Antoine s'était toujours montré le plus jaloux d'imiter, qui l'abandonnait aussi. Le lendemain, à la pointe du jour, il rangea son armée de terre en bataille sur des hauteurs qui dominaient la ville, d'où il vit ses vaisseaux s'avancer en pleine mer contre ceux de César. Il attendit, sans faire aucun mouvement, pour voir quelle serait l'issue de cette attaque : mais lorsque ses galères furent près de celles de César, elles les saluèrent de leurs rames (18); les galères de César leur ayant rendu le salut, les autres passèrent de leur côté; et les deux flottes n'en faisant plus qu'une voguèrent ensemble, la proue tournée contre la ville. Antoine, en même temps qu'il vit cette désertion, fut abandonné de sa cavalerie; et son infanterie ayant été défaite, il rentra dans la ville, en s'écriant qu'il était trahi et livré par Cléopâtre à ceux qu'il ne combattait que pour l'amour d'elle.

LXXXIV. Cette princesse, qui craignit son emportement et son désespoir, s'enfuit dans le tombeau qu'elle avait construit; et ayant abattu la herse qui le fermait, et qui était fortifiée par de bons leviers et de grosses pièces de bois; elle envoya porter à Antoine la nouvelle de sa mort. Antoine, qui la crut vraie, se dit à lui-même : « Qu'attends-tu de plus, Antoine? la fortune te ravit le » seul bien qui te faisait aimer la vie. » En disant ces mots, il entre dans sa chambre, détache sa cuirasse; et après l'avoir entr'ouverte : « Cléopâtre, s'écria-t-il, je ne me plains pas d'être » privé de toi, puisque je vais te rejoindre dans » un instant; ce qui m'afflige, c'est qu'un empe» reur aussi puissant que moi soit vaincu en cou» rage et en magnanimité par une femme. » Il avait auprès de lui un esclave fidèle, nommé Éros, à qui depuis long-temps il avait fait promettre qu'il lui donnerait la mort au premier ordre qu'il en recevrait. Éros, sommé de sa promesse, tire son épée, et se lève comme pour frapper Antoine; mais, détournant la tête, il s'en perce lui même et tombe mort à ses pieds. « Brave Éros, s'écrie Antoine, » ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi, » tu m'apprends, par ton exemple, à le faire moi» même. » En même temps il se plonge l'épée dans le sein, et se laisse tomber sur un petit lit. Mais le coup n'était pas de nature à lui donner une prompte mort; et le sang s'étant arrêté après qu'il se fut couché, il reprit ses sens, et pria ceux qui étaient auprès de lui de l'achever : mais ils s'enfuirent tous de sa chambre, le laissant s'écrier et se débattre, jusqu'à ce que Diomède, le secrétaire de Cléopâtre, vînt, de la part de cette princesse, pour le faire porter dans le tombeau.

LXXXV. Antoine, apprenant qu'elle vivait encore, demande instamment à ses esclaves de le transporter auprès d'elle; et ils le portèrent sur

[1] Ces tombeaux renfermaient de vastes et superbes appartements: les pyramides en sont la preuve.

leurs bras à l'entrée du tombeau. Cléopâtre n'ouvrit point la porte; mais elle parut à une fenêtre, d'où elle descendit des chaînes et des cordes avec lesquelles on l'attacha; et à l'aide de deux de ses femmes, les seules qu'elle eût menées avec elle dans le tombeau, elle le tirait à elle. Jamais, au rapport de ceux qui en furent témoins, on ne vit de spectacle plus digne de pitié. Antoine, souillé de sang et n'ayant plus qu'un reste de vie, était tiré vers cette fenêtre; et, se soulevant lui-même autant qu'il le pouvait, il tendait vers Cléopâtre ses mains défaillantes. Ce n'était pas un ouvrage aisé pour des femmes que de le monter ainsi : Cléopâtre, les bras roidis et le visage tendu, tirait les cordes avec effort, tandis que ceux qui étaient en bas l'encourageaient de la voix, et, l'aidaient autant qu'il leur était possible. Quand il fut introduit dans le tombeau et qu'elle l'eut fait coucher, elle déchira ses voiles sur lui, et, se frappant le sein, se meurtrissant elle-même de ses mains, elle lui essuyait le sang avec son visage qu'elle collait sur le sien, l'appelait son maître, son mari, son empereur : sa compassion pour les maux d'Antoine lui faisait presque oublier les siens. Antoine, après l'avoir calmée, demanda du vin, soit qu'il eût réellement soif, ou qu'il espérât que le vin le ferait mourir plus promptement[1]. Quand il eut bu, il exhorta Cléopâtre à s'occuper des moyens de sûreté qui pouvaient se concilier avec son honneur, et à se fier à Proculéius plutôt qu'à aucun autre des amis de César. Il la conjura de ne pas s'affliger pour ce dernier revers qu'il avait éprouvé; mais au contraire de le féliciter des biens dont il avait joui dans sa vie, du bonheur qu'il avait eu d'être le plus illustre et le plus puissant des hommes, surtout de pouvoir se glorifier, à la fin de ses jours, qu'étant Romain, il n'avait été vaincu que par un Romain.

LXXXVI. En achevant ces mots, il expira, au moment même que Proculéius arrivait, envoyé par César; car aussitôt qu'Antoine, après s'être frappé de son épée, eut été porté chez Cléopâtre, Dercétéus, un de ses gardes, prit l'épée, et, la cachant sous sa robe, sortit secrètement du palais, et courut chez César, à qui il apprit la mort d'Antoine en lui montrant l'épée teinte de sang. A cette nouvelle, César s'étant retiré au fond de sa tente, donna des larmes à la mort d'un homme son allié, son collègue à l'empire, avec lequel il avait partagé les périls de tant de combats et le maniement de tant d'affaires politiques; appelant ensuite ses amis, et leur faisant la lecture des lettres qu'il avait écrites à Antoine, et des réponses qu'il en avait reçues, il leur montra qu'à des propositions toujours justes et raisonnables, Antoine n'avait jamais répondu qu'avec beaucoup d'emportement et de fierté. Alors il envoya Proculéius au palais, en lui recommandant de prendre, s'il lui était possible, Cléopâtre vivante : car, outre qu'il craignait la perte des trésors de cette reine, rien ne lui paraissait plus glorieux pour lui que de la faire servir d'ornement à son triomphe. Mais elle ne voulut pas se remettre entre les mains de Proculéius; elle eut seulement avec lui un long entretien a la porte du tombeau, en dehors duquel se tenait Proculéius, et dont l'entrée, fortement barricadée en dedans, pouvait cependant donner passage à la voix. Dans cette conversation, Cléopâtre demanda le royaume d'Égypte pour ses enfants; et Proculéius l'exhorta à mettre sa confiance en César, et à s'en rapporter à lui de tous ses intérêts.

LXXXVII. Proculéius, qui avait bien observé les dispositions du lieu, en fit son rapport à César, qui envoya Gallus à Cléopâtre pour lui parler encore. Gallus, qui ne s'entretint avec elle qu'à travers la porte, ayant à dessein prolongé la conversation, Proculéius, pendant ce temps-là, approcha une échelle de la muraille, et entra par la même fenêtre qui avait servi aux femmes de Cléopâtre à introduire Antoine dans le tombeau; suivi de deux officiers qui étaient entrés avec lui, il descendit au bas de la porte, où Cléopâtre n'était attentive qu'à ce que lui disait Gallus. Une des femmes qui étaient enfermées avec elle les ayant vus : « Malheureuse Cléopâtre, s'écria-t-elle, vous voilà prise vivante! » A ces mots la reine se retourne, et voyant Proculéius, elle veut se frapper d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture; mais Proculéius courant à elle, et la prenant entre ses bras : « Cléopâtre, lui dit-il, vous vous faites tort à vous-même, et vous êtes injuste envers César, à qui vous voulez ôter la plus belle occasion de faire éclater sa douceur : vous donnerez lieu de calomnier le plus clément des empereurs, en le faisant passer pour un homme sans pitié, et implacable dans ses ressentiments. » En même temps il lui ôte le poignard de la main, et secoue sa robe, pour s'assurer qu'elle n'y avait pas caché de poison. César envoya auprès d'elle Épaphrodite, un de ses affranchis, qu'il chargea de la garder avec le plus grand soin, de veiller à ce qu'elle n'attentât pas à sa vie, et de lui accorder d'ailleurs tout ce qu'elle pourrait desirer.

LXXXVIII. César entra dans Alexandrie, en s'entretenant avec le philosophe Aréus qu'il tenait par la main, afin que cette distinction singulière lui attirât plus d'honneur et de respect de la part de ses concitoyens. Il se rendit au gymnase, et monta sur

[1] Dans le sixième livre de l'Iliade d'Homère, Hector rentré dans Troie refuse le vin qu'Hécube lui présente, parcequ'au lieu de le fortifier, dit-il, il l'affaiblirait encore, dans l'état de fatigue où il était.

au tribunal qu'on avait dressé pour lui : tous les Alexandrins, saisis de frayeur, s'étant jetés à ses pieds, César leur ordonna de se relever. « Je par-
» donne, dit-il, au peuple d'Alexandrie toutes les
» fautes dont il s'est rendu coupable, première-
» ment par respect pour Alexandre son fondateur;
» en second lieu par admiration pour la grandeur
» et la beauté de la ville; troisièmement enfin,
» pour faire plaisir au philosophe Aréus, mon
» ami. » Tel fut le témoignage honorable qu'Aréus reçut de César. Ce philosophe lui demanda grace pour plusieurs habitants, en particulier pour Philostrate, le plus habile des philosophes de son temps à parler sans préparation, mais qui se donnait faussement pour un disciple de l'Académie. César, qui détestait ses mœurs, rejetait les prières d'Aréus; mais Philostrate, couvert d'un manteau noir, et avec sa barbe blanche qu'il avait laissé croître à dessein, suivait toujours Aréus, en lui répétant ce vers :

Les vrais sages toujours s'intéressent aux sages.

César qui l'entendit, et qui voulut plutôt mettre Aréus à l'abri de la haine, que délivrer Philostrate de ses craintes, lui accorda sa grace.

LXXXIX. Des enfants d'Antoine, Antyllus son fils aîné, qu'il avait eu de Fulvie, fut livré par Théodore son précepteur, et mis à mort : les soldats lui ayant coupé la tête, Théodore prit une pierre de très grand prix que ce jeune homme portait au cou, et la cousit à sa ceinture. Il niait ce vol; mais on trouva la pierre sur lui, et il fut attaché à une croix. César ayant fait mettre sous une sûre garde les enfants de Cléopâtre avec leurs gouverneurs, fournit honorablement à leur entretien. Césarion, qu'on disait fils de César, avait été envoyé par sa mère en Éthiopie avec de grandes richesses, et de là dans l'Inde. Son précepteur, nommé Rhodon, digne émule de Théodore, lui persuada de s'en retourner à Alexandrie, où César, lui disait-il, le rappelait pour lui donner le royaume d'Égypte. Comme César délibérait sur ce qu'il devait faire de ce jeune homme, on prétend qu'Aréus lui dit :

Cette pluralité de Césars n'est point bonne [1].

César le fit mourir peu de temps après la mort de Cléopâtre. Plusieurs rois et plusieurs capitaines demandèrent le corps d'Antoine, pour lui rendre les honneurs funèbres : mais César ne voulut pas en priver Cléopâtre; il lui permit même de prendre pour ses funérailles tout ce qu'elle voudrait; elle l'enterra de ses propres mains avec une magnificence royale.

XC. L'excès de son affliction, et les douleurs qu'elle souffrait depuis que les coups dont elle s'était meurtrie, avaient enflammé sa poitrine, lui ayant causé la fièvre, elle saisit volontiers ce prétexte pour ne point manger, et pouvoir, sans obstacle, se laisser mourir, en ne prenant point de nourriture. Elle avait pour médecin ordinaire Olympus, à qui elle communiqua son dessein, et qui lui donna ses conseils et ses secours, pour l'aider à se délivrer de la vie, comme il l'a consigné lui-même dans l'histoire qu'il en a écrite. César, qui soupçonna ce qu'elle voulait faire, employa les menaces pour l'en détourner, en lui faisant tout craindre pour ses enfants. Ces menaces et ces craintes furent comme des batteries qui forcèrent sa résistance, et elle se laissa traiter comme on voulut. Peu de jours après, César alla la voir pour lui parler et la consoler : il la trouva couchée sur un petit lit, dans un extérieur fort négligé (19). Quand il entra, quoiqu'elle n'eût qu'une simple tunique, elle sauta promptement à bas de son lit, et courut se jeter à ses genoux, le visage horriblement défiguré, les cheveux épars, tous les traits altérés, la voix tremblante, les yeux presque éteints à force d'avoir versé des larmes, et le sein meurtri des coups qu'elle s'était donnés; tout son corps enfin n'était pas en meilleur état que son esprit. Cependant sa grace naturelle, et la fierté que sa beauté lui inspirait, n'étaient pas entièrement éteintes; et du fond même de cet abattement où elle était réduite il sortait des traits pleins de vivacité, qui éclataient dans tous les mouvements de son visage.

XCI. César l'ayant obligée de se remettre au lit, et s'étant assis auprès d'elle, elle entreprit de se justifier, en rejetant tout ce qui s'était fait sur la nécessité des circonstances et sur la crainte que lui inspirait Antoine. Mais comme elle se vit arrêtée sur chaque article, et convaincue par les faits mêmes, elle ne songea plus qu'à exciter sa compassion, et eut recours aux prières, pour laisser croire qu'elle avait un grand desir de vivre. Elle finit par lui remettre un état de toutes ses richesses. Séleucus, un de ses trésoriers, lui ayant reproché d'en cacher une partie, elle se leva, le saisit par les cheveux, et lui donna plusieurs coups sur le visage. César, qui ne put s'empêcher de rire de son emportement, ayant voulu la calmer :
« N'est-il pas horrible, César, lui dit-elle, que
» lorsque vous avez daigné venir me voir et me
» parler dans l'état déplorable où je me trouve,
» mes propres domestiques viennent me faire un
» crime d'avoir mis en réserve quelques bijoux de
» femme, non pour en parer une malheureuse

[1] Ce vers est une parodie d'un vers d'Homère, qui dit, *Iliade*, liv. II, que la pluralité des rois n'est pas bonne. Ce mot fut funeste à Césarion, et lui coûta la vie.

» comme moi, mais pour faire quelques légers » présents à votre sœur Octavie, et à Livie votre » épouse, afin de m'assurer par leur protection » votre clémence et votre bonté? » Ce discours fit plaisir à César, qui ne douta plus qu'elle n'eût repris l'amour de la vie : il lui donna tout ce qu'elle avait réservé de ses bijoux; et après lui avoir promis que le traitement qu'elle recevrait irait au-delà même de ses espérances, il la quitta, persuadé qu'il l'avait trompée, mais étant lui-même sa dupe.

XCII. César avait au nombre de ses amis un jeune homme de la plus haute naissance, nommé Cornélius Dolabella, qui, sensible aux malheurs de Cléopâtre, lui avait promis, à sa prière, de lui donner avis de tout ce qui passerait; il lui manda donc secrètement que César, qui se disposait à s'en retourner par terre à travers la Syrie, devait la faire partir dans trois jours avec ses enfants. Sur cet avis, elle demanda et obtint de César la permission d'aller faire les effusions funèbres sur le tombeau d'Antoine. Elle s'y fit porter; et se jetant sur ce tombeau, en présence de ses femmes : « Mon » cher Antoine, s'écria-t-elle, il y a peu de jours » que je t'ai déposé, avec des mains encore libres, » dans ce dernier asile; aujourd'hui je viens faire » ces libations sur tes tristes restes, captive et » gardée à vue, afin que je ne puisse défigurer par » mes coups et par mes gémissements ce corps ré- » duit à l'esclavage, et réservé pour une pompe » fatale, où l'on va triompher de toi. N'attends pas » de Cléopâtre d'autres honneurs que ces libations » funèbres : ce sont les dernières qu'elle t'offrira, » puisqu'on veut l'arracher d'auprès de toi. Tant » que nous avons vécu, rien n'a pu nous séparer » l'un de l'autre; maintenant nous allons être éloi- » gnés, par la mort, des lieux de notre naissance. » Romain, tu resteras sous cette terre d'Égypte; » et moi, malheureuse, je serai enterrée en Ita- » lie, moins malheureuse cependant de l'être dans » les lieux où tu es né. Si les dieux de ton pays ont » quelque force et quelque pouvoir (car les nôtres » nous ont trahis), n'abandonne pas ta femme vi- » vante; ne souffre pas qu'on triomphe de toi, en » la menant en triomphe; cache-moi dans cette » terre avec toi; laisse-moi partager ta tombe : » des maux innombrables qui m'accablent, le plus » grand, le plus affreux pour moi, a été ce peu de » temps que j'ai vécu sans toi. »

XCIII. Après avoir ainsi exhalé ses plaintes, elle couronna le tombeau de fleurs, l'embrassa, et commanda qu'on lui préparât un bain. Quand elle l'eut pris, elle se mit à table, où on lui servit un repas magnifique, pendant lequel il vint un homme de la campagne qui portait un panier. Les gardes lui ayant demandé ce qu'il portait, le paysan ouvrit le panier, écarta les feuilles, et leur fit voir qu'il était plein de figues. Les gardes ayant admiré leur grosseur et leur beauté, cet homme en souriant les invita d'en prendre; son air de franchise écarta tout soupçon, et on le laissa entrer. Cléopâtre, après le dîner, prit ses tablettes, où elle avait écrit une lettre pour César, et après les avoir cachetées elle les lui envoya; ensuite ayant fait sortir tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle. Lorsque César eut ouvert la lettre, les prières vives et touchantes par lesquelles Cléopâtre lui demandait d'être enterrée auprès d'Antoine lui firent connaître ce qu'elle avait fait : il voulut d'abord courir à son secours; mais il se contenta d'y envoyer au plus tôt pour voir ce qui s'était passé. La mort de Cléopâtre fut prompte; car les gens de César, malgré leur diligence, trouvèrent les gardes à leur poste, ignorant encore ce qui venait de se passer. Ils ouvrirent les portes, et la trouvèrent sans vie, couchée sur un lit d'or, et vêtue de ses habits royaux. De ses deux femmes, l'une, nommée Iras, était morte à ses pieds; l'autre, qui s'appelait Charmion, déja appesantie par les approches de la mort, et ne pouvant plus se soutenir, lui arrangeait encore le diadême autour de la tête. Un des gens de César lui ayant dit en colère : « Voilà qui est beau, Charmion! — Oui, répon- » dit-elle, très beau, et digne d'une reine issue » de tant de rois. » Après ce peu de mots, elle tomba morte au pied du lit.

XCIV. On prétend qu'on avait apporté à Cléopâtre un aspic sous ces figues couvertes de feuilles; que cette reine l'avait ordonné ainsi, afin qu'en prenant des figues elle fût piquée par le serpent, sans qu'elle le vît : mais l'ayant aperçu en découvrant les figues : « Le voilà donc! » s'écria-t-elle; et en même temps elle présenta son bras nu à la piqûre. D'autres disent qu'elle gardait cet aspic enfermé dans un vase, et que l'ayant provoqué avec un fuseau d'or, l'animal irrité s'élança sur elle, et la saisit au bras. Mais on ne sait pas avec certitude le genre de sa mort. Le bruit courut même qu'elle portait toujours du poison dans une aiguille à cheveux qui était creuse, et qu'elle avait dans sa coiffure. Cependant il ne parut sur son corps aucune marque de piqûre, ni aucun signe de poison; on ne vit pas même de serpent dans sa chambre : on disait seulement en avoir aperçu quelques traces près de la mer, du côté où donnaient les fenêtres du tombeau. Selon d'autres, on vit sur le bras de Cléopâtre deux légères marques de piqûre, à peine sensibles : et il paraît que c'est à ce signe que César ajouta le plus de foi; car, à son triomphe, il fit porter une statue de Cléopâtre dont le bras était entouré d'un aspic (20).

Telles sont les diverses traditions des historiens. César, tout fâché qu'il était de la mort de cette princesse, admira sa magnanimité; il ordonna qu'on l'enterrât auprès d'Antoine, avec toute la magnificence convenable à son rang; il fit faire aussi à ses deux femmes des obsèques honorables. Cléopâtre mourut à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux, dont plus de quatorze avec Antoine, qui avait à sa mort cinquante-trois ans, et, suivant d'autres, cinquante-six. Les statues d'Antoine furent abattues; mais celles de Cléopâtre restèrent sur pied : un certain Archibius, qui avait été un des amis de cette reine, donna mille talents[1] à César, afin qu'elles n'eussent pas le même sort que celles d'Antoine.

XCV. Antoine laissa sept enfants de ses trois femmes : Antyllus, l'aîné de ceux qu'il avait eus de Fulvie, fut le seul que César fit mourir; Octavie prit les autres, et les fit élever avec les siens. Elle maria la jeune Cléopâtre, fille de la reine de ce nom, à Juba, le plus aimable de tous les princes. Elle procura au jeune Antoine, second fils de Fulvie, une si grande fortune, qu'après Agrippa, qui tenait le premier rang auprès de César, et après les fils de Livie qui occupaient le second, il était le troisième en puissance et en crédit. Octavie avait eu de Marcellus, son premier mari, deux filles et un fils, nommé aussi Marcellus, que César adopta et choisit pour son gendre. Il fit épouser à Agrippa une des filles d'Octavie. Le jeune Marcellus étant mort peu de temps après son mariage[2], et César ne pouvant pas choisir facilement parmi ses amis un autre gendre qui méritât sa confiance, Octavie lui proposa de donner pour femme à Agrippa, qui répudierait sa fille, la veuve de Marcellus. César d'abord, et ensuite Agrippa, ayant agréé cette proposition, Octavie reprit sa fille, qu'elle maria au jeune Antoine; et Agrippa épousa la fille de César. Il restait deux filles d'Antoine et d'Octavie, dont l'une fut mariée à Domitius Énobarbus, et l'autre, nommée Antonia, aussi célèbre par sa beauté que par sa vertu, épousa Drusus, fils de Livie et beau-fils de César. De ce mariage naquirent Germanicus, et Claude, qui fut depuis empereur. Des fils de Germanicus, Caïus, après un règne fort court, qu'il signala par sa démence (21), fut tué avec sa femme et sa fille. Agrippine, qui de son mari Domitius Énobarbus avait un fils nommé Lucius Domitius, épousa en secondes noces l'empereur Claude, qui adopta le fils de sa femme, et le nomma Néron Germanicus. C'est celui qui a régné de nos jours, qui a fait périr sa mère, et qui, par ses débauches et ses extravagances, a été sur le point de renverser l'empire romain. Il était le cinquième descendant d'Antoine.

[1] Cinq millions de notre monnaie.

[2] C'est ce jeune Marcellus, si chéri et si regretté des Romains, et que Virgile a célébré dans des vers si touchants et si connus.

••••••••

PARALÈLLE
DE
DÉMÉTRIUS ET D'ANTOINE.

I. D'après les vicissitudes que Démétrius et Antoine ont éprouvées dans leur fortune, considérons-les d'abord dans ce haut degré de puissance et de gloire auquel ils se sont élevés. Démétrius le trouva tout acquis par son père Antigonus, le plus puissant des successeurs d'Alexandre, qui avait parcouru et soumis la plus grande partie de l'Asie, lorsque Démétrius était à peine sorti de l'enfance. Antoine, né d'un père honnête d'ailleurs, mais qui, n'ayant jamais fait la guerre, ne lui avait laissé aucun moyen de s'illustrer, osa cependant aspirer à la puissance de César, à laquelle sa naissance ne lui donnait aucun droit : il succéda aux travaux et aux exploits du dictateur; et par ses seules ressources il parvint à un si haut point de grandeur, que l'empire romain ayant été divisé en deux parties, il prit la plus considérable; que souvent, quoique absent de l'armée, il vainquit les Parthes par ses lieutenants, et repoussa jusqu'à la mer Caspienne les nations barbares répandues autour du mont Caucase. Les reproches même qu'on lui fait sont des témoignages de sa grandeur. Antigonus avait regardé comme un grand avantage pour Démétrius de lui faire épouser, malgré la disproportion de l'âge, Phila, fille d'Antipater : ce fut une tache pour Antoine que d'épouser Cléopâtre, qui par sa puissance et sa splendeur surpassait tous les rois de son temps, Arsace seul excepté[1]; mais il était devenu si grand, qu'on le jugeait d'une plus haute fortune que celle où il aspirait lui-même.

II. Si on les juge sur les motifs qui les élevèrent tous deux à l'empire, Démétrius sera sur ce point à l'abri de tout reproche; il régna sur des peuples accoutumés à la monarchie, et qui demandaient eux-mêmes des rois : mais on ne peut disculper Antoine du reproche de violence et de tyrannie, pour avoir réduit en servitude le peuple romain, qui venait depuis peu de s'affranchir du gouvernement monarchique de César. Ainsi le plus grand,

[1] Ce reproche tombait moins sur la grandeur personnelle d'Antoine que sur celle des Romains. Tout autre capitaine qui l'eût épousée aurait été également blâmé.

le plus éclatant des exploits d'Antoine, sa guerre contre Brutus et Cassius, eut pour objet de priver de la liberté sa patrie et ses concitoyens. Démétrius, avant les revers funestes qu'il éprouva, s'était sans cesse occupé de rendre libres les villes de la Grèce, et d'en chasser les garnisons étrangères: bien différent d'Antoine, qui se faisait honneur d'avoir tué dans la Macédoine ceux qui avaient affranchi Rome de la servitude. Il est, dans Antoine, une qualité digne d'éloges; c'est sa libéralité et sa magnificence dans les dons qu'il faisait (22): mais, sous ce rapport même, Démétrius est si fort au-dessus de lui, qu'il donna plus encore à ses ennemis, que les amis d'Antoine ne reçurent de lui. La manière généreuse dont Brutus fut enterré fit honneur à Antoine: mais Démétrius accorda les honneurs de la sépulture à tous ceux de ses ennemis qui étaient restés sur le champ de bataille; et il renvoya à Ptolémée tous ses prisonniers comblés de présents.

III. Abusant l'un et l'autre de leur fortune, ils se plongèrent dans le luxe et dans les plaisirs: mais on ne saurait reprocher à Démétrius que, dans le sein même des débauches et des voluptés, il ait laissé échapper aucune occasion de se signaler par de grands exploits; les plaisirs n'étaient pour lui que les ressources de son loisir; et la courtisane Lamia ne servait, comme celle de la fable, qu'à l'amuser ou à l'endormir. Lorsqu'il faisait ses préparatifs pour la guerre, sa pique n'était pas entourée de lierre, son casque n'exhalait pas l'odeur des parfums; il ne sortait pas de l'appartement des femmes pour aller aux combats, respirant la joie et tout brillant de volupté: mais, laissant se reposer les chœurs de danse, et renonçant à tous les divertissements bachiques, il devenait, pour me servir de l'expression d'Euripide,

Le disciple zélé de l'homicide Mars.

Jamais ni les plaisirs, ni la paresse, n'ont causé ses revers: Antoine, au contraire, imitant Hercule, tel que les peintres nous le représentent, dépouillé par Omphale de sa massue et de sa peau de lion, fut souvent aussi dépouillé de ses armes par Cléopâtre, dont les caresses séduisantes lui firent plusieurs fois abandonner les expéditions les plus nécessaires et les plus belles occasions d'acquérir de la gloire, pour aller s'amuser avec elle, et perdre un temps précieux sur les rivages de Canope et de Taphosiris (23). Enfin, comme un autre Pâris, il quittait le champ de bataille pour aller se jeter dans ses bras: surpassant même en lâcheté Pâris, qui ne se réfugia dans l'appartement d'Hélène qu'après avoir été vaincu[1], Antoine, pour suivre Cléopâtre, prit honteusement la fuite, et abandonna une victoire assurée.

IV. Démétrius épousa plusieurs femmes, par un usage que la loi ne défendait pas, et que Philippe et Alexandre avaient introduit parmi les rois de Macédoine. Lysimachus et Ptolémée le suivirent aussi; mais du moins il traita toujours avec beaucoup d'égards les femmes qu'il avait épousées. Antoine eut deux femmes à la fois, ce qu'aucun Romain n'avait osé faire avant lui; il chassa la femme romaine qu'il avait épousée légitimement, pour s'attacher uniquement à une étrangère avec laquelle il s'était uni, au mépris des lois. Aussi n'arriva-t-il aucun malheur à Démétrius de ses divers mariages: celui de Cléopâtre fut pour Antoine la source des plus grands maux. A la vérité, dans toute la vie d'Antoine, on ne voit pas d'impiété pareille à celle dont Démétrius se rendit coupable dans ses débauches. Les historiens disent qu'on ne laissait entrer aucun chien dans la citadelle d'Athènes, parceque cet animal s'accouple publiquement; mais ce fut dans le temple même de Minerve que Démétrius s'unit à des prostituées, et qu'il corrompit des femmes d'une condition honnête. D'ailleurs, le vice qu'on croirait le moins alliable avec le luxe et les voluptés, je veux dire la cruauté, s'associait aux plaisirs de Démétrius. Il n'empêcha pas, ou plutôt il causa la perte du plus beau et du plus sage des jeunes gens d'Athènes, qui préféra à l'infamie la mort la plus cruelle. En un mot, si Antoine se nuisit à lui-même par son intempérance, celle de Démétrius fut funeste à bien d'autres.

V. Démétrius se montra toujours irréprochable envers ses parents. Antoine, pour obtenir la mort de Cicéron, sacrifia le frère même de sa mère: action si cruelle et si détestable, qu'à peine pourrait-on la pardonner à Antoine, quand même la mort de Cicéron aurait été le prix de la vie de son oncle. Ils violèrent l'un et l'autre la foi qu'ils avaient jurée, l'un en arrêtant Artabaze[1] prisonnier; l'autre en faisant massacrer Alexandre: mais du moins Antoine en avait un prétexte plausible dans la trahison d'Artabaze, qui l'avait abandonné dans la Médie: au contraire, Démétrius, s'il faut en croire plusieurs historiens, supposa de fausses accusations pour justifier ce meurtre; il calomnia un prince innocent, et se vengea, non des torts qu'il avait reçus, mais de ceux qu'il avait eus lui-même.

VI. Démétrius ne dut qu'à lui seul ses grands exploits: Antoine n'eut des succès que lorsqu'il n'était pas à la tête de ses armées; et ce fut par ses lieutenants qu'il remporta ses plus illustres vic-

[1] Plutarque fait ici allusion au combat de Pâris et de Ménélas, à la fin du troisième livre de l'Iliade.

[1] C'est le même qu'il a nommé Artavasde, dans la *Vie d'Antoine*.

toires. Tous deux détruisirent eux-mêmes leur fortune, mais par des causes différentes : l'un fut abandonné par les Macédoniens; l'autre abandonna son armée, prit la fuite, et trahit ceux qui s'exposaient pour lui aux plus grands dangers. Ainsi la faute de Démétrius est de s'être fait des ennemis de ses propres soldats; celle d'Antoine, d'avoir trahi l'affection et la fidélité singulière que les siens avaient pour lui.

VII. On ne peut louer la mort de l'un ni de l'autre : mais celle de Démétrius est la plus blâmable, il souffrit d'être fait prisonnier, et ne rougit pas de gagner encore trois ans de vie, pour les consumer dans les débauches de la table, et de s'apprivoiser à la servitude, comme les animaux qu'on enferme dans des loges. Antoine mourut avec lâcheté; ses derniers moments sont misérables et honteux : mais du moins il sortit de la vie avant que son ennemi devînt le maître de son corps[1].

[1] On reconnaît dans ce dernier jugement le faux principe que Plutarque, contre le sentiment de son Académie, avait adopté sur le suicide, et que nous avons eu plusieurs fois occasion de relever.

NOTES

SUR LA VIE D'ANTOINE.

(1) Marcus Antonius n'obtint pas une réputation plus brillante dans les armes; et le surnom de *Crétique*, qu'on lui donna pour avoir fait la guerre en Crète, semblait plutôt une insulte qu'un titre d'honneur. *Voyez* Florus, l. III, ch. VII.

(2) Le caractère que Cicéron a tracé de ce style asiatique, *in Brut.*, ch. XCV, fait comprendre en quoi il avait de l'analogie avec la vie fastueuse et inégale d'Antoine.

(3) Plutarque fait ici un reproche injuste à Cicéron; cet orateur ne dit pas autre chose que ce que notre historien va dire lui-même. César voulait tout renverser : il lui fallait un prétexte pour colorer son attentat; Antoine le lui fournit. Voilà ce que l'orateur romain a voulu dire dans sa seconde *Philippique*, ch. XXII. Le mot latin *causa*, dont il se sert, ne signifie souvent qu'un prétexte; mais Plutarque, qui avait appris cette langue fort tard, pouvait se tromper aisément sur la vraie signification de ses termes.

(4) César a donné une description plus détaillée de cette affaire, liv. III de la *Guerre civile des Gaules*.

(5) Cicéron parle de cette courtisane dans sa seconde *Philippique*, ch. XXIV; et il fait du cortége qui la suivait une description pleine de force, et qui respire cette juste indignation qu'excite dans des ames honnêtes le mépris insultant de toutes les bienséances.

(6) La Clepsydre était une fontaine de la citadelle d'Athènes; on lui avait donné ce nom, parcequ'elle se remplissait lorsque les vents étésiens commençaient à souffler, et qu'elle était à sec lorsque ces vents avaient cessé. Il y avait une pareille fontaine à Délos. *Voyez* le *Scholiaste d'Aristophane*, sur la comédie des *Oiseaux*, p. 616. Nous avons parlé ailleurs de la clepsydre, instrument astronomique qui servait à mesurer les heures.

(7) Dion, liv. XLIX, ch. XXII, dit qu'Antoine le fit fouetter de verges, après l'avoir attaché à un poteau, ce que jamais aucun roi n'avait éprouvé de la part des Romains, et qu'ensuite il le fit mourir; il se sert d'un mot qui signifie *égorger*, au lieu de *trancher la tête*. La manière dont Dion raconte le fait est plus conforme à la manière ordinaire dont les Romains punissaient du dernier supplice : ils attachaient le criminel à un poteau, où il était battu de verges, et ensuite décapité. L'ignominie que Plutarque applique à la décollation, Dion l'attache à la flagellation, avec plus de vraisemblance. Au reste, Antigonus n'était pas roi, mais il en exerçait l'autorité sous le nom de grand-prêtre : il était fils d'Aristobule, avait chassé Hyrcan, et s'était établi à sa place l'an de Rome sept cent trente-quatre, l'année même qu'Hérode obtint d'Antoine le trône de Judée. Antigonus fut puni de mort l'an sept cent seize ou sept cent dix-sept de Rome.

(8) *Voyez* ce que Plutarque a dit sur la robe d'Isis et d'Osiris, dans son *Traité* sur ces deux divinités égyptiennes.

(9) Les Attales, rois de Pergame, fameux par leurs richesses et leur magnificence, ne sont pas moins célèbres par leur goût pour les lettres. Ils s'étaient plu à former, par les soins de plusieurs philosophes et littérateurs distingués, une bibliothèque très considérable pour le temps auquel ils vivaient; car il ne faut pas comparer ces volumes à ceux que nous avons aujourd'hui, ou l'on prendrait une idée bien exagérée de la bibliothèque de Pergame, qui se trouverait surpasser nos plus grandes bibliothèques d'Europe. Un simple traité, un seul livre d'histoire, un livre d'odes ou d'élégies, une tragédie, deux Vies parallèles de Plutarque, formaient un volume; ce qui réduit beaucoup le nombre des volumes que ces bibliothèques contenaient. Il n'y a que celle d'Alexandrie qui, à raison de la quantité immense de ces volumes, pourrait égaler une des nôtres.

(10) Ce nom est écrit diversement chez les anciens auteurs; Hirtius Pansa, dans la *Guerre d'Alexandrie*, ch. I, p. 573, l'appelle Malchus, et le fait roi des Arabes Nabathéens, dont il a été question dans le chapitre XXXVII de cette Vie. *Malchus* ou *Malichus* est le nom générique que les Arabes donnaient à leurs rois. *Malichen* en arabe signifie roi, comme l'a observé le savant Bochart.

(11) Il y a dans ce mot une double signification que notre langue ne peut pas conserver. *Toryne* était le nom d'une ville d'Albanie, sur les confins de l'Épire, et signifiait aussi une cuiller à pot; et c'est sur cette dernière acception que porte la plaisanterie de Cléopâtre. C'est comme si elle disait : « Qu'y a-t-il donc de si fâcheux que » César soit assis sur une cuiller à pot? »

(12) Il y avait deux villes de ce nom : l'une sur le golfe de Corinthe; l'autre dans la Phthiotide, sur le golfe de Malée. Il y a apparence que c'est de la première que Plutarque parle ici : car pour porter des vivres à Actium, où était Antoine, ce chemin était le plus court; à moins que la disposition de la flotte de César n'en empêchât, et ne mît dans la nécessité de faire un grand détour.

(13) Le texte dit : qu'on croit faire la séparation de l'Asie et de l'Afrique. Amyot et M. Dacier ont traduit sans exprimer ce doute, qui paraîtrait en effet bien étonnant dans Plutarque sur un fait si connu. Il y a apparence que le mot grec ne doit pas être pris dans son acception la plus générale, et qu'il exprime ici l'opinion commune.

(14) Dion, liv. LI, ch. VII, fait entendre que les vaisseaux brûlés par les Arabes n'étaient pas ceux que Cléopâtre avait fait transporter par l'isthme de Suez, mais des vaisseaux qu'elle avait fait construire dans le golfe même de la mer Rouge. Cet historien ajoute que les peuples et les rois de cette contrée refusèrent toute espèce de secours à Antoine et à Cléopâtre; et il s'étonne de ce défaut de reconnaissance, après les bienfaits dont ces peuples avaient

été comblés, tandis que des gladiateurs leur étaient restés constamment fidèles.

(15) La fête des Choes faisait partie de celle que les Athéniens célébraient dans le mois Anthestérion ou février, en l'honneur de Bacchus, et qu'on appelait *Anthesteria* : c'était le nom général de la solennité; mais elle durait trois jours, dont chacun était destiné à une fête particulière. Le premier jour, qui était le onze du mois, s'appelait la fête des Pithégies, de deux mots grecs qui signifient *tonneau* et *ouvrir*, parceque ce jour-là on faisait l'ouverture des tonneaux et l'essai du vin nouveau : il n'était permis d'en refuser à personne, ni au mercenaire, ni même à l'esclave. Le second jour de la fête, douze du mois, était la fête des Choes ou des Libations. Oreste étant venu à Athènes après le meurtre de sa mère, pendant que Démophon, roi d'Athènes, célébrait les Anthestéries, ce prince ne voulut pas l'exclure de cette cérémonie religieuse, par respect pour les droits de l'hospitalité; mais il ne crut pas non plus devoir l'admettre aux sacrifices, ni lui faire partager les libations, parcequ'il n'était pas encore purifié de son crime : il fit donc placer devant chaque convive un pot et une coupe, afin que personne ne communiquât de libation avec Oreste, et que celui-ci ne fût pas offensé par une séparation personnelle, si on lui eût servi un vase pour lui seul, tandis que tous les autres auraient puisé dans un vase commun. La fête dont parle Plutarque était la commémoration de cet événement, et non une fête de morts, comme Amyot et M. Dacier l'ont cru, quoiqu'on y sacrifiât aussi à Mercure terrestre. Le troisième jour, treize du mois, était la fête des Chytres, ainsi nommée d'un mot grec qui veut dire *marmite*, parcequ'on faisait bouillir dans des pots des graines ou des semences de toute espèce, qu'on offrait à Bacchus ou à Mercure terrestre, et dont personne ne mangeait. Cette cérémonie avait été introduite par ceux qui étaient échappés au déluge; mais la fête n'en était pas moins consacrée à Bacchus, et les poëtes y disputaient publiquement les prix de poésie. Ceux qui desireraient de plus grands détails sur ces fêtes peuvent consulter Meursius, dans son *Traité des fêtes de la Grèce*, et dans ses *Leçons Attiques*, liv. IV, ch. XIII. On peut voir aussi un Mémoire de M. l'abbé Barthélemy, dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XXXIX, pag. 176. A.

(16) Dion, liv. LI, ch. VI, fait observer qu'Antoine eut deux raisons de faire cette cérémonie : la première, afin que les Égyptiens obéissent plus volontiers, lorsqu'ils seraient commandés par un roi; la seconde, afin que si Cléopâtre et lui venaient à mourir, les troupes fussent plus rassurées, ayant ces deux princes pour généraux. Mais cet historien remarque aussi que cette distinction devint funeste à ces deux princes : César les traita en hommes qui, ayant déja goûté du commandement, pouvaient être dangereux; et il les fit mourir sans pitié, quoique Antyllus, l'aîné des deux, eût épousé la fille de Cléopâtre et de César le dictateur.

(17) Dion, *ibid.*, ch. VIII, parle d'autres ambassadeurs qu'Antoine et Cléopâtre avaient envoyés à César, pour lui offrir des sommes immenses.

(18) Amyot et M. Dacier ont traduit, que les galères d'Antoine *s'approchèrent de celles de César à force de rames*. M. Mosés Dusoul a proposé le sens que j'ai suivi, pour lequel il ne faut que le déplacement d'une virgule, et qui paraît plus conforme à la disposition où devaient être ces galères, dès leur sortie du port, d'aller se joindre à celles de l'ennemi. Les vaisseaux des anciens avaient coutume de se saluer de leurs rames, comme sur l'Océan nous donnons le salut avec les voiles.

(19) Dion, liv. LI, c. XII, raconte cette entrevue d'une manière différente. *Voyez* cet endroit.

(20) C'est peut-être là ce qui a établi l'opinion que c'était ce genre de mort qu'elle avait choisi. Cela suffit pour fonder ce qu'en ont dit Horace, ode XXXVII, liv. I, et Properce, élég. IX, liv. III. Dion, *ibid.*, ch. XIV, après avoir rapporté tout ce que dit ici Plutarque, ajoute que César employa beaucoup de moyens pour tâcher de la rappeler à la vie; qu'il la fit sucer par des Psylles, nation africaine, qui avait la vertu, disait-on, de détruire l'effet de toutes les morsures venimeuses, en suçant les plaies : vertu qu'on attribuait à l'usage qu'ils faisaient d'une certaine plante. Lucain, liv. IX, vers 925, décrit la manière dont ces Psylles s'y prenaient pour guérir ces sortes de piqûres. Mais il n'était plus temps pour Cléopâtre; elle était déja privée de la vie.

(21) Il y a dans le texte, que Caïus fut tué après avoir régné *glorieusement*; mais c'est une faute évidente, que tous les interprètes ont corrigée, et qui a été d'autant plus facile à commettre, que les deux mots ne diffèrent que d'une lettre. Tout le monde connaît les excès de démence et de fureur par lesquels Caligula signala son règne, qui ne fut que de trois ans et dix mois, et qui parut encore beaucoup trop long.

(22) Une qualité qu'on loue ordinairement dans les princes et dans ceux qui gouvernent, c'est la libéralité et la magnificence dans les dons; mais il me semble que de tous les éloges qu'on peut donner à un souverain, c'est le plus léger et souvent le plus funeste. Il en coûte peu à qui possède des richesses immenses, d'en être libéral envers ses courtisans et ses flatteurs; car ce n'est guère que sur ces sortes de personnes que ses faveurs tombent. Mais combien de gens gémissent de ces libéralités, qu'encouragent encore dans un prince les éloges que lui prodiguent pour cela ceux qui sont intéressés à ces profusions! Ceux qui ont un état à conduire ne sauraient trop se rappeler cette parole si connue, mais si peu suivie, du bon Louis XII: « Les courtisans vivent de mes dons, et le peuple de mes » refus. »

(23) Strabon, liv. XVII, pag. 799, éclaircit ce passage de Plutarque : « Après Cynossema, dit ce géographe, on » trouve Taposiris (car c'est ainsi qu'il écrit ce nom), non » pas celle qui est près de la mer, où se tient tous les ans » une assemblée générale; il y a une autre ville de ce nom, » peu éloignée d'Alexandrie, et près de laquelle est, sur » le bord de la mer, un lieu plein de rochers, où les jeunes » gens vont passer le printemps pour se divertir. » La seule difficulté qu'il y a, c'est que Strabon place Taposiris au couchant d'Alexandrie, et il a été suivi en cela par les géographes modernes; au lieu que Plutarque la place autour de Canope, et par conséquent au levant d'Alexandrie. Au reste, le nom de cette ville est formé du grec, et signifie *tombeau d'Osiris*; ce qui porte à croire que, du temps de Strabon et de Plutarque, plusieurs villes d'Égypte avaient perdu leurs anciens noms égyptiens, et que les Grecs qui s'y étaient établis leur en avaient donné qui étaient tirés de leur langue, et relatifs ou à leur situation, ou à des événements qui s'y étaient passés.

DÍON.

I. Services rendus par l'Académie aux Grecs, en formant Dion, et aux Romains, en formant Brutus. — II. Traits généraux de conformité entre Dion et Brutus. — III. Denys s'empare de la tyrannie de Syracuse. Faveur de Dion auprès de lui. — IV. Caractère de Dion. Avantages qu'il retire de la conversation de Platon. — V. Denys, mécontent des vérités que lui dit Platon, le fait vendre. — VI. Franchise de Dion envers Denys. — VII. Mort de Denys. Offres que Dion fait à son fils qui lui succède. — VIII. Les courtisans cherchent à corrompre Denys et à lui rendre Dion suspect. — IX. La sévérité du caractère de Dion déplaît à Denys. — X. Dion exhorte Denys à l'étude de la philosophie. — XI. Nouvelles instances de Dion auprès du tyran. — XII. Il le détermine à faire venir Platon en Sicile. — XIII. Les ennemis de Dion lui opposent Philistus. — XIV. Changement que la présence de Platon opère sur Denys. — XV. Les courtisans parviennent à rendre Dion suspect au tyran. — XVI. Il l'exile en Italie. — XVII. Passion de Denys pour Platon et pour la philosophie. — XVIII. Platon retourne en Grèce, et travaille à adoucir l'austérité de Dion. — XIX. Honneurs que Dion reçoit en Grèce. — XX. Denys presse Platon de revenir en Sicile. — XXI. Platon retourne à Syracuse. — XXII. Platon, maltraité par Denys, est redemandé par Archytas et renvoyé en Grèce. — XXIII. Denys force la femme de Dion d'épouser Timocrate. — XXIV. Dion se décide à la guerre contre Denys. — XXV. Il rassure ses troupes, effrayées d'aller en Sicile. — XXVI. Éclipse de lune. Interprétation que le devin Miltas donne de ce présage. — XXVII. Horrible tempête dont la flotte de Dion est assaillie. — XXVIII. Son arrivée en Sicile. — XXIX. Il marche vers Syracuse. — XXX. Il est joint par plusieurs corps de troupes. — XXXI. Les Syracusains sortent audevant de lui. Timocrate prend la fuite. — XXXII. Dion entre dans Syracuse, où il est élu capitaine général. — XXXIII. Négociations feintes de Denys avec les Syracusains. — XXXIV. Il attaque subitement la ville, et est repoussé avec une grande perte. — XXXV. Lettre de Denys, où il tâche de rendre Dion suspect aux Syracusains. — XXXVI. Effet qu'elle produit. Le peuple lui donne Héraclide pour collègue. — XXXVII. Intrigues d'Héraclide pour perdre Dion. — XXXVIII. Accusation calomnieuse de Sosis contre Dion. — XXXIX. Sosis, convaincu d'imposture, est condamné à mort. — XL. Philistus battu par les Syracusains, pris et mis à mort. — XLI. Reproches à Timée sur ses calomnies, et à Éphore sur son amour pour la tyrannie. — XLII. Denys s'enfuit. Dion est destitué du commandement par les Syracusains. — XLIII. Dion sort de Syracuse. — XLIV. Les Syracusains le poursuivent et sont repoussés deux fois. — XLV. Dion se retire à Léontium. — XLVI. Nypsius, capitaine de Denys, surprend Syracuse. — XLVII. La ville envoie prier Dion de venir à son secours. — XLVIII. Dion se dispose à partir pour Syracuse. — XLIX. Les soldats de Denys commettent d'horribles cruautés dans Syracuse. — L. Dion arrive devant la ville. — LI. Victoire de Dion sur les troupes de Denys. — LII. Réponse de Dion à ses amis, qui lui conseillent de faire mourir Héraclide et Théodote. — LIII. Il pardonne à Héraclide, qui est nommé de nouveau amiral. — LIV. Nouvelles intrigues d'Héraclide contre Dion. — LV. Son entreprise pour chasser Dion. Le Lacédémonien Gésylus les réconcilie. — LVI. Le fils de Denys abandonne la citadelle. — LVII. Dion reprend sa femme Arété. — LVIII. Générosité et modestie de Dion. — LIX. Héraclide recommence ses intrigues. Dion consent à sa mort. — LX. Trame perfide de Callippus contre Dion. — LXI. Spectre qui apparaît à Dion. Mort de son fils. — LXII. Callippus rassure, par les plus forts serments, la femme et la sœur de Dion. — LXIII. Dion est tué par des soldats. Emprisonnement de sa femme et de sa sœur. — LXIV. Callippus est bientôt tué. — LXV. Icetès fait mourir la femme et la sœur de Dion.

M. Dacier place l'expulsion du jeune Denys par Dion à l'an du monde 3593, la 4e année de la 105e olympiade, l'an de Rome 396, 355 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la première année de la 93e olympiade environ, jusqu'à la 3e année de la 106e, 354 ans avant J.-C.

I. Simonide, mon cher Sossius Sénécion, dit que la ville de Troie n'eut aucun ressentiment contre les Corinthiens qui s'étaient unis aux Grecs pour lui faire la guerre [1], parceque Glaucus, originaire de Corinthe, combattait avec zèle pour sa défense (1). Les Grecs et les Romains n'ont pas non plus à se plaindre de l'Académie, qui les a également favorisés, comme vous le verrez dans ce volume, qui contient les Vies de Dion et de Brutus. Le premier reçut les leçons de Platon lui-même; l'autre fut nourri des principes de ce philosophe; et tous deux sortirent, comme d'une même salle d'exercices, pour aller livrer les plus grands combats. La ressemblance, et, pour ainsi dire, la fraternité de leurs actions, ont rendu ce témoignage au philosophe qui fut leur guide dans le chemin de la vertu, qu'un homme d'état, pour donner à sa conduite politique toute la grandeur et tout l'éclat dont elle est susceptible, doit, avec la fortune et la puissance, unir dans sa personne la prudence et la justice. Et l'on ne doit pas s'en étonner; car Hippomachus, le maître de gymnase, reconnaissait de loin, à ce qu'il assurait, ceux qui avaient fait leurs exercices dans sa palestre, à la manière seule dont ils rapportaient leurs provisions du marché [1]. De même les hommes qui ont été bien élevés ont pour compagne dans toutes leurs actions la raison, qui met dans leur conduite un accord et une harmonie toujours conformes à ce que prescrit la bienséance.

II. Les accidents de la fortune qu'ils éprouvèrent l'un et l'autre, et qui furent moins l'effet de leur détermination que la suite des événements, mettent dans leur vie une grande conformité. Ils ont péri tous deux avant d'avoir atteint le but de leurs entreprises, et sans avoir retiré aucun fruit de leurs grands et nombreux travaux. Mais des divers traits de ressemblance qu'ils ont entre eux, le plus étonnant sans doute, c'est que les dieux les firent avertir l'un et l'autre de leur mort par l'apparition

[1] Aristote, dans sa *Rhétorique*, l. I, c. VI, nous a conservé le vers entier de Simonide :

Ilion n'en veut point aux habitants d'Éphyre.

[1] Telle était la simplicité des mœurs des Grecs; il allaient eux-mêmes au marché, et en rapportaient leurs provisions. On en voit des preuves dans les *Caractères de Théophraste*.

d'un horrible fantôme. Bien des gens, il est vrai, rejettent ces sortes d'apparitions, et prétendent que jamais ni spectres ni esprits n'ont apparu à un homme sensé; et que les enfants, les femmes, et les hommes dont la tête est affectée par quelque maladie, dont l'esprit est aliéné ou le corps altéré, sont les seuls qui admettent ces imaginations vaines et absurdes, et se frappent de l'idée superstitieuse qu'ils ont en eux un mauvais génie. Mais si des hommes aussi graves, aussi instruits dans la philosophie, que Dion et Brutus, incapables de se laisser surprendre et entraîner par aucune passion, ont été si vivement affectés de l'apparition de ce fantôme, qu'ils en ont fait part à leurs amis, je ne sais si nous ne devons pas admettre cette opinion, tout étrange qu'elle est, que l'antiquité nous a transmise : qu'il existe des démons envieux et méchants, qui, jaloux des hommes vertueux, s'opposent à leurs bonnes actions, et portent dans leur esprit des troubles et des frayeurs qui agitent et quelquefois même ébranlent leur vertu. Ces mauvais génies craignent que si ces hommes demeuraient fermes et inébranlables dans le bien, ils n'eussent en partage, après leur mort, une meilleure vie que la leur. Mais ce serait là le sujet d'un traité particulier : dans ce douzième livre de nos parallèles, nous allons raconter d'abord les actions du plus ancien des deux.

III. Denys l'ancien s'étant emparé de la tyrannie de Syracuse[1], épousa la fille d'Hermocrate, un des habitants de cette ville. Comme sa puissance n'était pas encore bien affermie, les Syracusains se révoltèrent contre lui, et exercèrent sur sa femme tant d'indignités et tant d'outrages, que, de désespoir, elle se donna la mort. Denys ayant recouvré et mieux établi sa domination, épousa en même temps deux femmes : l'une, du pays des Locriens, nommée Doris; l'autre, de Syracuse, appelée Aristomaque, fille d'Hipparinus, un des principaux Syracusains, et qui avait partagé le commandement la première fois que Denys avait été nommé général des troupes syracusaines. Il épousa ces deux femmes le même jour; et jamais on n'a su laquelle des deux avait été mariée la première. Tout le reste de sa vie, il témoigna constamment à l'une et à l'autre la même affection; elles mangeaient toutes deux ensemble à sa table, et passaient la nuit avec lui chacune à son tour. Le peuple de Syracuse voulait que celle de son pays eut la préférence sur l'étrangère; mais l'avantage que la Locrienne eut de donner la première un fils à son mari la soutint contre la prévention qu'avait fait naître son origine. Aristomaque fut long-temps sans devenir mère, quoique Denys desirât si fort d'en avoir des enfants, qu'il fit mourir la mère de Doris, l'accusant d'empêcher, par des sortiléges, Aristomaque de devenir grosse. Dion était frère d'Aristomaque; et cette parenté lui attira d'abord de la considération de la part de Denys; dans la suite, le grand sens dont il donna des preuves le fit aimer et rechercher du tyran pour son propre mérite. Outre les autres témoignages que Denys lui donna de son estime, il ordonna à ses trésoriers de remettre à Dion tout l'argent qu'il leur demanderait, à condition seulement de venir lui dire, le jour même, ce qu'ils lui auraient donné.

IV. Dion était d'un naturel fier, magnanime et courageux. Ces qualités s'accrurent encore en lui dans un voyage que Platon fit en Sicile par un bonheur vraiment divin, et auquel la prudence humaine n'eut aucune part. Il faut plutôt croire qu'un dieu, qui jetait de loin le fondement de la liberté des Syracusains, et préparait la ruine de la tyrannie, amena Platon d'Italie à Syracuse, et ménagea à Dion le bonheur de l'entendre. Sa grande jeunesse le rendait plus propre à s'instruire, et plus prompt à saisir les préceptes de vertu donnés par Platon, qu'aucun des disciples de ce philosophe. C'est le témoignage que lui rend Platon lui-même(2), et ses actions en sont encore une meilleure preuve. Élevé dans le palais d'un tyran, formé à des mœurs serviles, à une vie lâche et timide, toujours entouré d'un faste insolent, nourri dans un luxe effréné, rassasié de ces délices et de ces voluptés dans lesquelles on place le souverain bien, il n'eut pas plus tôt goûté les discours de Platon et les leçons de sa sublime philosophie, que son ame fut enflammée d'amour pour la vertu. La facilité avec laquelle Platon lui avait inspiré l'amour du bien lui faisant croire, par une suite de cette simplicité naturelle à son âge, que les discours de ce philosophe auraient le même pouvoir sur le cœur du tyran, il pressa si vivement Denys, il lui fit tant d'instances, qu'il lui persuada enfin d'entendre Platon, et d'avoir à loisir des entretiens particuliers avec lui.

V. Dans leur première entrevue, la conversation eut pour objet la vertu, et l'on disputa longtemps sur le courage. Platon prouva qu'il n'y avait pas d'hommes moins courageux que les tyrans. Ensuite, traitant de la justice, il fit voir que la vie de l'homme juste était la seule heureuse, et qu'il n'y en avait point de plus misérable que celle de l'homme injuste. Le tyran, qui se sentait convaincu par les raisonnements du philosophe, souffrait impatiemment cet entretien, et voyait avec chagrin que tous ceux qui étaient présents, remplis d'admiration pour Platon, étaient entraînés par le charme de ses discours. N'étant plus maître

[1] Denys l'ancien, père de Denys le jeune, s'empara de la tyrannie la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, quatre cent trois ans avant J.-C.

enfin de sa colère, il demande à Platon ce qu'il est venu faire en Sicile. « Y chercher un homme, » lui répondit le philosophe. — Comment! répliqua Denys, tu ne l'as donc pas encore trouvé? » Dion crut que la colère de Denys n'irait pas plus loin; et voyant que Platon desirait de s'en retourner, il le fit embarquer sur une galère à trois rangs de rames, qui transportait en Grèce le Spartiate Pollis. Mais le tyran pria Pollis en secret de faire périr ce philosophe dans le cours de la navigation, ou du moins de le vendre[1] : « Car, lui dit Denys, » il ne perdra rien à ce changement d'état; comme » c'est un homme juste, il sera heureux, même » dans l'esclavage. » Pollis, dit-on, mena Platon à Égine, et l'y vendit; les Éginètes, qui étaient en guerre avec les Athéniens, avaient ordonné par un décret que tout citoyen d'Athènes pris dans leur île serait vendu.

VI. Cependant Dion ne perdit rien de l'estime et de la confiance que Denys avait pour lui; il fut chargé de plusieurs ambassades importantes, et en particulier de celle de Carthage. Dion s'y fit singulièrement admirer; et à son retour il fut le seul qui osât dire sans crainte ce qu'il pensait, sans que le tyran fût blessé de sa franchise. La remontrance qu'il lui fit au sujet de Gélon en est une preuve. Denys raillait ce prince sur la manière dont il avait gouverné; il disait que Gélon avait été la risée de la Sicile[2]. Tous les courtisans s'étant récriés sur la finesse de cette plaisanterie, Dion en fut indigné; et adressant la parole à Denys : « Ignorez» vous donc, lui dit-il, que si vous régnez, c'est » parceque la conduite de Gélon a fait prendre » confiance en vous, et que vous serez cause qu'à » l'avenir on ne se fiera plus à personne(3)? » En effet, Gélon avait fait voir qu'il n'est pas de plus beau spectacle qu'une ville gouvernée par un bon prince; et Denys prouvait qu'il n'en est point de plus odieux que le gouvernement d'un tyran. Denys avait trois enfants de Doris et quatre d'Aristomaque; entre ces derniers il y avait deux filles, dont l'une, nommée Sophrosine, fut mariée à Denys, fils aîné du tyran : la seconde, qui s'appelait Arété, épousa Théoridès, frère du jeune Denys[3]. Arété ayant perdu son mari, devint l'épouse de Dion, dont elle était nièce.

VII. Denys tomba malade; et sa fin paraissant prochaine, Dion voulut lui parler en faveur des enfants qu'il avait eus d'Aristomaque[1] : mais les médecins, pour faire leur cour au jeune Denys qui devait lui succéder, n'en laissèrent pas le temps à Dion. Le tyran, au rapport de Timée, ayant demandé un remède soporatif, ils lui en donnerent un qui engourdit tous ses sens, et le fit passer promptement du sommeil à la mort[2]. Cependant, la première fois que le jeune Denys assembla ses amis, Dion exposait si bien ce qu'exigeait la conjoncture présente, que tous les autres ne parurent auprès de lui en prudence que des enfants, et en franchise que des esclaves de la tyrannie, qui, par une crainte lâche, n'avaient cherché dans leur avis qu'à complaire à ce jeune prince : mais ce qui les étonna le plus, ce fut de voir que pendant qu'ils redoutaient l'orage qui se formait du côté de Carthage, et menaçait la puissance de Denys, Dion osa promettre que si le prince voulait la paix, il s'embarquerait sur-le-champ pour l'Afrique, et la ferait conclure aux conditions les plus avantageuses; que s'il préférait la guerre, il lui fournirait cinquante trirèmes qu'il équiperait à ses dépens. Le jeune Denys, plein d'admiration pour des offres si généreuses, lui témoigna combien il etait sensible à sa bonne volonté.

VIII. Mais les courtisans, qui regardèrent la générosité de Dion comme la censure de leur avarice, et la puissance qu'il allait acquérir comme l'affaiblissement de leur crédit, saisirent sur-le-champ cette occasion de lui nuire, et n'oublièrent rien de ce qui pouvait aigrir l'esprit du jeune prince. Ils lui insinuèrent que des forces maritimes aussi considérables que celles de Dion étaient pour lui un moyen facile d'envahir la tyrannie, et de transporter aux fils d'Aristomaque, ses neveux, la puissance souveraine. Mais le motif le plus fort et le plus sensible de leur envie et de leur haine contre lui, c'était la différence qu'il y avait entre leur vie et la sienne, et le peu de société qu'il faisait avec eux. Ils s'étaient emparés de bonne heure de l'esprit du jeune prince, qui avait été très mal élevé; et toujours assidus auprès de sa personne, ils lui prodiguaient les flatteries, ils l'enivraient de plaisirs, ils lui ménageaient chaque jour de nouvelles voluptés, et, le plongeant dans la débauche de la table et dans l'amour des femmes, ils le livraient tout entier à la dissolution la plus honteuse. Une vie si voluptueuse, en amollissant la tyrannie comme le fer est amolli par le feu, la fit paraître plus douce aux sujets de Denys; émoussée, non par la bonté du prince, mais par sa pa-

[1] Platon, dans ses *Lettres*, ne parle point de cette circonstance, qu'il n'aurait sûrement pas oubliée si elle était vraie. Peut-être ne fut-ce qu'un soupçon de la part des amis du philosophe.

[2] C'est une froide plaisanterie sur le nom de Gélon, qui en grec signifie *rire*.

[3] Le texte ne dit pas si Théoridès était frère d'Arété ou du jeune Denys : mais le second paraît plus vraisemblable; car Cornélius Népos, au commencement de la *Vie de Dion*, nomme les deux frères d'Arété Hipparinus et Nyséus.

[1] Les enfants d'Aristomaque, étant fils d'une Syracusaine, méritaient d'être préférés; d'ailleurs ils étaient les beaux-frères et les neveux de Dion.

[2] Il mourut après trente-huit ans de règne, la première année de la cent troisième olympiade, avant J.-C. 368 ans.

resse, elle perdit à leurs yeux ce qu'elle avait de dur et de farouche. Ce relâchement des ressorts de l'autorité s'augmentant de jour en jour, et affaiblissant peu à peu sa puissance, délia et fondit, pour ainsi dire, ces chaînes de diamant dont l'ancien Denys avait dit qu'il laisserait la tyrannie liée. Une fois enfoncé dans ces désordres, le jeune Denys passa, dit-on, trois mois de suite dans une débauche continuelle; et pendant tout ce temps son palais, fermé aux hommes vertueux et aux entretiens honnêtes, ne retentissait que des chants de l'ivresse, que du bruit des danses, du son des instruments, et des bouffonneries les plus obscènes.

IX. On sent combien devait être odieuse aux courtisans la présence de Dion, lui qui ne se permettait même aucun des plaisirs et des amusements de son âge. Aussi, donnant à ses vertus les noms des vices qui semblaient y avoir quelque rapport, faisant de ces vertus l'objet de leurs calomnies, ils appelaient sa gravité arrogance, et sa franchise opiniâtreté. Donnait-il un avis sage, c'était une censure de la conduite des autres; refusait-il de participer à leur débauche, c'était mépris de sa part[1]. Il est vrai qu'il avait naturellement une fierté, une austérité de mœurs, qui le rendaient d'un accès difficile et presque insociable. Ce n'était pas seulement à un jeune prince, dont les oreilles étaient corrompues par la flatterie, que son commerce paraissait désagréable et dur; ceux même qui étaient le plus intimement liés avec lui, en admirant la noble simplicité de son caractère, lui reprochaient que son ton et ses manières avaient quelque chose d'austère et de sauvage qui ne convenait pas aux affaires politiques. C'était par rapport à ce défaut que, dans la suite, Platon, par une sorte de prophétie de ce qui devait lui arriver, lui écrivait de se défendre de la fierté, compagne ordinaire de la solitude (4). Cela n'empêchait pas qu'il ne fût traité avec la plus grande distinction; et l'état même des affaires en faisait une loi au prince, parcequ'il était le seul, ou du moins celui qui pouvait défendre le plus sûrement la tyrannie contre les orages qui la menaçaient. Il reconnut bientôt lui-même qu'il devait les honneurs et la puissance dont il jouissait, non à l'affection du prince, mais au besoin qu'il avait de lui, besoin qui lui arrachait ces hommages forcés.

X. Persuadé que les vices de Denys ne venaient que de son ignorance, Dion fit tous ses efforts pour lui donner le goût des occupations honnêtes, pour lui inspirer l'amour des sciences et des arts propres à former les mœurs, afin que, cessant de craindre la vertu, il s'accoutumât à trouver du plaisir dans la pratique du bien. Ce jeune prince n'était pas, de son naturel, un des plus mauvais tyrans; mais son père craignant que si son esprit se développait, et qu'il vînt à goûter les entretiens des personnes sensées, il ne conspirât contre lui et ne lui enlevât le pouvoir suprême, l'avait tenu renfermé dans son palais, où, séparé de tout commerce, absolument étranger aux affaires, il n'avait, à ce qu'on assure, d'autre occupation que de faire de petits chariots, des chandeliers, des siéges et des tables de bois. La crainte avait rendu cet ancien Denys si méfiant et si timide, que, suspectant et redoutant tout le monde, il ne souffrait pas qu'on lui fît les cheveux avec des ciseaux; il se servait pour cela d'un garçon sculpteur[1], qui, avec un charbon ardent, lui brûlait à l'entour sa chevelure. Il n'admettait dans son appartement, ni son frère, ni son fils, avec les habits qu'ils portaient en s'y présentant; il fallait que chacun d'eux, avant d'entrer, quittât sa robe, et qu'après avoir été visité par les gardes, il en prît une autre. Un jour son frère Leptines, voulant lui faire le tableau d'une terre, prit la pique d'un des gardes de Denys, et en traça le plan sur le sable. Le tyran s'emporta contre lui avec beaucoup de violence, et fit mourir le garde qui avait donné sa pique. Il suspectait ses amis mêmes, parcequ'il les connaissait, disait-il, pour des hommes de sens qui aimeraient mieux être tyrans eux-mêmes que d'obéir à un tyran. Il tua Marsyas, un de ses officiers, qu'il avait promu lui-même à un commandement dans ses armées, parcequ'il avait vu en songe cet officier qui l'égorgeait: il prétendit qu'il n'avait eu ce songe dans la nuit que parceque Marsyas en avait fait le complot pendant le jour, et l'avait communiqué à d'autres. Cependant cet homme si timide et si lâche, dont l'ame était remplie de tant d'indignes faiblesses, s'emportait contre Platon, qui ne voulait pas le déclarer le plus courageux des mortels.

XI. Dion, comme je viens de le dire, voyant le fils de ce tyran mutilé, s'il est permis de parler ainsi, par son ignorance, et dépravé dans ses mœurs, l'exhortait à se tourner vers l'étude: il le pressait d'employer auprès du premier des philosophes les instances les plus vives pour l'attirer en Sicile, et dès qu'il y serait venu, de s'abandonner entièrement à lui, afin que par ses discours il réformât ses mœurs et les dirigeât vers le bien; que, formé sur le modèle divin, le plus parfait de

[1] Il semble que Plutarque, en écrivant cet endroit, ait eu sous les yeux la troisième satire du premier livre d'Horace, où cette manière de décrier les hommes vertueux est si bien dépeinte.

[1] Ce dernier mot a paru suspect à M. Moses Dusoul, qui pense avec raison que Denys n'avait pas besoin d'un garçon de cet état pour un pareil ministère. Il propose d'y substituer celui de client. Cicéron, *Tuscul.*, l. V. c. XX, dit que c'étaient les filles mêmes du tyran qui lui rendaient ce service.

tous, celui qui conduit seul l'univers, et par qui tous les êtres tirés du sein du chaos constituent cet ordre de choses qu'on appelle le monde, il s'assurât à lui-même et à ses sujets une véritable félicité. Il verrait alors ses peuples, qui n'obéissaient qu'à la crainte et à la nécessité, s'attacher à un gouvernement paternel, fondé sur la tempérance et la justice, et, au lieu d'avoir à détester un tyran, aimer en lui un véritable roi. « Sachez, lui di-» sait-il, que les chaînes de diamant ne sont pas, » comme le croyait votre père, la crainte, la force, » le grand nombre de vaisseaux, et ces milliers de » Barbares qui composent votre garde; mais l'af-» fection, le zèle et la reconnaissance qu'inspirent » aux sujets la justice et la vertu de leurs rois. » Ces derniers liens, quoique moins roides et bien » plus doux que ces autres chaînes, ont beaucoup » plus de force pour maintenir les empires : et » sans cela un prince peut-il obtenir l'estime et l'af-» fection des peuples, lorsque, couvrant son corps » d'habits magnifiques, ornant sa maison avec la » somptuosité la plus recherchée, il n'a, dans sa » raison et dans ses discours, aucune supériorité » sur le dernier de ses sujets, et qu'il ne daigne » pas orner le palais de son ame avec la décence » et la richesse qui conviennent à une reine? »

XII. Ces représentations souvent répétées, et appuyées encore de quelques maximes de Platon que Dion avait soin d'y semer de temps en temps, excitèrent dans l'ame de Denys un desir violent, une sorte de fureur de voir et d'entendre ce philosophe. Il partit aussitôt pour Athènes plusieurs lettres de Denys, auxquelles Dion joignit ses propres sollicitations; il en vint aussi de l'Italie, de la part des philosophes pythagoriciens, qui pressaient Platon d'aller s'emparer de l'ame d'un jeune prince qui, aveuglé par sa puissance, se laissait entraîner à une vie licencieuse, et de l'en retirer par la force de ses raisonnements. Platon, cédant à ce qu'il se devait à lui-même, comme il le témoigne dans ses écrits[1], et ne voulant pas qu'on pût lui reprocher que, philosophe seulement de paroles, il ne justifiait pas ce titre par ses actions; espérant d'ailleurs qu'en guérissant un seul homme qui était comme la partie dominante du corps politique, il procurerait la guérison de toute la Sicile, travaillée de maladies dangereuses, il se détermina à partir pour Syracuse.

XIII. Les ennemis de Dion, qui redoutaient le changement de Denys, lui persuadèrent de rappeler de son exil Philistus, homme très instruit dans les lettres, et qui avait une grande habitude des mœurs des tyrans; ils voulaient avoir en lui un contrepoids qui pût balancer Platon et sa philosophie. Philistus, lors de l'établissement de la tyrannie, s'en était montré le plus zélé partisan, et avait long-temps commandé la garnison de la citadelle; on disait même qu'il avait vécu avec la mère de l'ancien Denys, et que le tyran ne l'avait pas ignoré. Mais après que Leptines, qui avait eu deux filles d'une femme déja mariée à un autre, eut donné à Philistus une de ces filles en mariage sans en parler à Denys, le tyran irrité fit mettre en prison et charger de fers cette femme, et chassa de la Sicile Philistus, qui se retira chez des amis et des hôtes qu'il avait dans la ville d'Adria[1]. Ce fut là que, jouissant d'un grand loisir, il composa la plus grande partie de son histoire (5) : car il ne revint pas en Sicile tant que le vieux Denys vécut; ce ne fut qu'après sa mort, comme je viens de le dire, que l'envie des courtisans contre Dion le ramena dans sa patrie, parcequ'ils le crurent un instrument très propre à leur dessein, et un des plus fermes appuis de la tyrannie. En effet, il fut à peine arrivé qu'il se déclara pour le parti du tyran, et que tous les autres courtisans renouvelèrent leurs calomnies contre Dion; ils lui imputèrent d'avoir cherché de concert avec Théodote et Héraclide, les moyens de détruire la tyrannie. Il paraît que Dion avait espéré que le séjour de Platon à Syracuse ferait perdre à la tyrannie ce qu'elle avait de despotique et d'arbitraire, et qu'il ferait de Denys un prince modéré, dont le gouvernement serait réglé par la justice. Si le tyran s'y refusait, et qu'il ne se laissât pas adoucir par les préceptes de la philosophie, il avait résolu de renverser sa domination, et de remettre l'autorité entre les mains des habitants de Syracuse; non qu'il approuvât la démocratie, mais il la croyait meilleure que la tyrannie, quand on ne pouvait pas établir une saine aristocratie.

XIV. Telle était la situation des affaires à l'arrivée de Platon en Sicile : il y reçut l'accueil le plus flatteur; on lui prodigua les honneurs les plus distingués, les marques d'affection les plus singulières. A la descente de sa galère, il trouva un char du prince magnifiquement paré, dans lequel il monta; et Denys offrit un sacrifice aux dieux, comme pour l'événement le plus heureux qui pût arriver à son empire. La frugalité qui régna depuis dans les repas, la modestie qui parut dans la cour, la douceur que le tyran lui-même montra dans ses audiences et dans ses jugements, tout fit concevoir aux Syracusains les plus grandes espérances d'un changement heureux. Les courtisans eux-mêmes se portaient tous avec une ardeur incroyable à l'étude des lettres et de la philosophie; le nombre de ceux qui s'appliquaient à la géométrie était si

[1] Dans sa septième lettre.

[1] Ville du Picenum, aujourd'hui la marche d'Ancône.

grand, que le palais était semé partout de cette poussière sur laquelle les géomètres tracent leurs figures. Peu de jours après, dans un sacrifice solennel qui se faisait dans le palais, le héraut ayant, selon l'usage, prié les dieux de conserver longtemps la tyrannie à l'abri de tout revers, Denys, qui était présent : « Ne cesseras-tu pas, lui dit-il, » de faire des imprécations contre moi? » Cette parole affligea vivement Philistus, qui sentit combien le temps et l'habitude rendraient invincible le pouvoir de Platon, puisqu'en si peu de jours ses conversations avaient produit un tel changement dans l'esprit de ce jeune prince.

XV. Ce ne fut donc plus séparément ni en secret, mais tous ensemble et ouvertement, qu'ils se déchaînèrent contre Dion. « On ne peut plus douter, » disaient-ils, qu'il ne se serve des discours de » Platon pour charmer, pour ensorceler l'ame » du prince, pour lui persuader d'abdiquer volontairement l'empire, afin de s'en saisir lui-même, » et de le transporter aux fils d'Aristomaque, ses » neveux. Il est bien douloureux, disaient quelques autres, que les Athéniens, qui, étant venus » autrefois en Sicile avec des forces si considérables de terre et de mer, ont tous péri avant » d'avoir pu se rendre maîtres de Syracuse, parviennent aujourd'hui, par le moyen d'un seul » sophiste, à détruire la tyrannie, en persuadant » à Denys de se débarrasser de ces dix mille gardes » dont il est environné, de renvoyer les quatre » cents galères qu'il a dans ses ports, ses dix mille » chevaux, et la plus grande partie de ses troupes » de pied, pour aller, dans l'Académie, chercher » ce souverain bien dont on fait un mystère, mettre son bonheur dans la géométrie, et abandonner à Dion, à ses neveux, la souveraineté bien » plus réelle des richesses et des plaisirs. » Tous ces propos jetèrent d'abord des soupçons dans l'ame du tyran; des soupçons il passa à la colère, qui aboutit à une rupture ouverte.

XVI. Dans ce même temps, on apporta secrètement à Denys des lettres que Dion avait écrites aux magistrats de Carthage, pour leur dire de ne pas traiter de la paix avec le tyran sans qu'il fût présent aux conférences, parcequ'il servirait à rendre le traité plus solide. Denys communiqua ces lettres à Philistus; et après en avoir délibéré avec lui, il amusa Dion, suivant Timée, par une feinte réconciliation. L'ayant trompé par de belles paroles, il le mena seul un jour au-dessous de la citadelle, sur le bord de la mer; là, il lui lut ses lettres, et l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier; mais le tyran, sans l'écouter, le fit monter sur-le-champ tel qu'il était dans un brigantin, et commanda aux matelots d'aller le débarquer sur les côtes d'Italie. Cette violence ne fut pas plus tôt connue du public, que Denys révolta tout le monde par sa cruauté : les femmes firent retentir le palais de leur douleur, et la ville de Syracuse reprit courage, dans l'espoir que le tumulte qui suivrait l'exil de Dion, et la défiance qu'il jetterait dans les esprits, amèneraient bientôt dans les affaires des changements favorables. Denys, qui craignit les suites de cette disposition des esprits, consola ses amis et les femmes du palais; il les assura que l'absence de Dion n'était pas un exil, mais un simple voyage qu'il lui avait ordonné, dans la crainte que son opiniâtreté ne le forçât à prendre contre lui des mesures plus violentes. Il fournit aux parents de Dion deux vaisseaux, pour y charger ce qu'ils voudraient emmener de ses biens et de ses domestiques, et l'aller joindre dans le Péloponnèse. Dion avait des possessions immenses, et l'état de sa maison différait peu de celui d'un tyran. Ses amis chargèrent ses richesses sur ces deux vaisseaux, et les lui portèrent en Grèce. Les femmes du palais et ses meilleurs amis y avaient ajouté des présents considérables, en sorte que Dion, par sa fortune et par l'éclat de sa dépense, tint le plus grand état dans la Grèce, et que l'opulence d'un banni fit juger de la puissance du tyran.

XVII. Après le départ de Dion, Denys logea Platon dans la citadelle : c'était, sous prétexte de le traiter avec honneur en l'approchant plus près de sa personne, lui donner une prison honnête, de peur qu'en allant trouver Dion, il ne fût auprès des Grecs un témoin de son injustice envers lui. Le temps et l'habitude lui inspirèrent un goût si vif pour les entretiens de ce philosophe, que, comme une bête féroce qui s'apprivoise enfin avec l'homme, son amour pour lui devint tyrannique; il voulait être aimé seul de Platon, ou du moins avoir plus de part que personne à son estime, prêt à le rendre maître de tout ce qu'il possédait, et de l'empire même, s'il voulait ne pas préférer l'amitié de Dion à la sienne. Cette passion, ou plutôt cette manie, était pour Platon un véritable malheur, comme celle d'un amant jaloux en est un pour la personne qu'il aime. C'étaient presque en même temps des emportements subits, et des repentirs accompagnés de prières vives pour obtenir sa réconciliation. Il brûlait d'envie d'entendre Platon, et d'être initié aux secrets de la philosophie; et il en rougissait devant ceux qui cherchaient à l'en détourner, comme d'une étude capable de le corrompre.

XVIII. La guerre qui survint dans ce temps-là détermina Denys à renvoyer Platon en Grèce, après lui avoir promis de rappeler Dion au printemps. Mais il ne lui tint point parole, et fit pas-

ser seulement à Dion ses revenus, priant Platon d'excuser ce délai dont la guerre était la cause, et l'assurant qu'il le ferait revenir dès que la paix serait faite, à condition cependant qu'à son retour il vivrait tranquille, sans exciter aucun mouvement, et qu'il ne le décrierait pas auprès des Grecs. Platon fit son possible pour l'obtenir de Dion; il le dirigea vers l'étude de la philosophie, et le retint auprès de lui à l'Académie. Dion logeait à Athènes chez un de ses amis nommé Callippus[1]. Il avait acheté une maison de plaisance, dont, à son départ pour la Sicile, il fit présent à Speusippe[2], celui de ses amis avec qui il avait vécu davantage. Platon, en les liant ensemble, avait voulu adoucir les mœurs austères de Dion par le commerce d'un homme aimable, qui savait mêler à propos à des conversations sérieuses des plaisanteries honnêtes; et tel était Speusippe, de qui, pour cette raison, le poëte Timon a dit dans ses *Silles* (6) qu'il raillait avec finesse. Pendant le séjour de Dion à Athènes, Platon fut obligé de donner des jeux et de défrayer le chœur des jeunes gens; Dion en fit seul tous les frais[3] : Platon voulut lui fournir ce moyen de montrer devant les Athéniens une magnificence qui devait procurer à Dion plus de bienveillance de la part du peuple, que d'honneur à Platon même.

XIX. Dion parcourut les autres villes de la Grèce; il assista à leurs fêtes solennelles, et s'entretint avec les hommes les plus sages et les plus versés dans la politique. Jamais il ne montra ni affectation, ni arrogance, ni mollesse, ni rien qui se sentît de ses longues habitudes avec un tyran; partout il fit paraître sa tempérance, sa vertu, sa force d'ame, ses grandes connaissances dans la philosophie et dans les lettres. Cette conduite lui concilia tellement l'affection et l'estime générales, que la plupart des villes lui décernèrent, par des décrets publics, des honneurs particuliers, et que les Lacédémoniens eux-mêmes, sans s'inquiéter du ressentiment que pourrait en avoir Denys, qui les secondait puissamment dans leur guerre contre les Thébains, lui donnèrent le titre de citoyen de Sparte. On dit qu'il fut invité par Ptoïodorus de Mégare à venir dans sa maison; c'était un des hommes les plus riches et les plus puissants de la ville. Dion, en arrivant chez lui, trouva une foule de peuple assemblée à sa porte, qui, par la multitude d'affaires dont Ptoïodorus était chargé, ne pouvait aborder facilement. Dion voyant ses amis en murmurer hautement : « Pourquoi nous en » plaindre? leur dit-il; ne faisions-nous pas de » même à Syracuse? »

XX. Denys, dont la jalousie contre Dion augmentait de jour en jour, et qui craignait les effets de la bienveillance que les Grecs lui témoignaient, cessa de lui envoyer ses revenus, et les fit administrer par ses propres intendants. Mais en même temps, pour détruire la mauvaise opinion que sa conduite envers Platon avait donnée de lui aux philosophes de la Grèce, il assembla plusieurs hommes des plus savants; et en voulant se piquer, dans les conférences qu'il avait avec eux, de les surpasser par son savoir, il lui arrivait nécessairement d'appliquer fort mal à propos ce qu'il avait entendu dire à Platon. Se reprochant alors de n'avoir pas su profiter de sa présence, ni suivi assez long-temps les leçons admirables qu'il lui donnait, il desira de le revoir; et comme un tyran est toujours effréné dans ses desirs, toujours porté avec violence vers les extrêmes, dans l'impatience qu'il avait de le faire revenir en Sicile, il mit tout en œuvre pour y réussir. Il obligea Archytas, philosophe pythagoricien, de lui écrire pour l'engager à partir, et de se rendre caution auprès du philosophe athénien qu'il tiendrait toutes les paroles qu'il lui avait données, c'était Platon qui avait procuré à Archytas la connaissance et l'hospitalité de Denys[1]. Archytas envoya donc de sa part Archidémus à Platon; et Denys fit partir deux trirèmes avec plusieurs de ses amis, qui devaient prier instamment Platon de faire ce second voyage. Il lui écrivit même de sa main pour lui déclarer sans détour que s'il ne se laissait pas persuader de revenir auprès de lui, Dion ne devait s'attendre à aucun traitement favorable; mais que s'il revenait à Syracuse, il n'y avait rien qu'il ne fît pour Dion.

XXI. Dion, de son côté, reçut plusieurs lettres de sa femme et de sa sœur qui le sollicitaient vivement de déterminer Platon à se rendre aux desirs du tyran, et de ne pas donner des prétextes à ses mauvais desseins. Ce fut ainsi que Platon, comme il le dit lui-même, aborda pour la troisième fois aux ports de Sicile,

Pour affronter encor cette horrible Charybde (7)!

Son arrivée combla de joie Denys, et donna de grandes espérances à la Sicile, qui, aux vœux les plus ardents, joignait tous ses efforts, afin que Platon l'emportât sur Philistus, et que la philosophie triomphât de la tyrannie. Les femmes du palais lui firent un accueil distingué. Denys lui donna une marque singulière de confiance que personne n'avait encore reçue de lui : ce fut de le laisser approcher de sa personne sans le faire visiter. Aris-

[1] C'est un autre que celui qui réforma le calendrier de Méton, la troisième année de la cent douzième olympiade.

[2] Il succéda à Platon, dans son école, la première année de la cent huitième olympiade.

[3] Voyez la *Vie d'Aristide*, ch. II.

[1] Voyez la *septième lettre de Platon*.

tippe de Cyrène (8), souvent témoin des présents considérables que Denys offrait à Platon, et des refus constants de ce philosophe, disait que Denys ne risquait rien à se montrer généreux; qu'il donnait peu à ceux qui lui demandaient beaucoup, et qu'il donnait beaucoup à Platon qui n'acceptait jamais rien. Après les premiers témoignages d'amitié, Platon ne tarda pas à lui parler de Dion; mais Denys renvoya d'abord à un autre moment ce sujet d'entretien. Bientôt ce furent des plaintes et des querelles qui n'éclataient pas au-dehors; car Denys les cachait avec soin, et prodiguait en public à Platon tous les honneurs, toutes les complaisances qu'il pouvait imaginer, afin de le détacher de l'amitié qu'il avait pour Dion. Dans les premiers jours, Platon ne lui parla point de sa perfidie et de ses mensonges; il sut les supporter et les dissimuler. Pendant qu'ils étaient dans cette disposition réciproque, qu'ils croyaient ignorée de tout le monde, Hélicon de Cyzique[1], un des amis de Platon, prédit une éclipse de soleil : elle arriva au jour précis qu'il avait marqué; et le tyran en fut si ravi, qu'il lui donna un talent. Aristippe, badinant à cette occasion avec les autres philosophes, dit qu'il avait aussi à prédire quelque chose d'extraordinaire. Les philosophes l'ayant pressé de dire ce que c'était : « Je vous annonce, » leur dit-il, qu'avant peu Denys et Platon seront » ennemis. »

XXII. Enfin Denys ayant fait vendre tous les biens de Dion, en retint l'argent; il fit quitter à Platon l'appartement qu'il lui avait donné dans ses jardins, et le renvoya au milieu de ses satellites, qui, irrités des conseils qu'il donnait à Denys de renoncer à la tyrannie et de casser sa garde, le haïssaient depuis long-temps, et cherchaient à le tuer. Archytas, informé du péril où se trouvait Platon, envoya promptement à Denys, sur une galère à trente rames, des ambassadeurs chargés de lui redemander Platon, et de le faire ressouvenir que ce philosophe n'était allé en Sicile que parcequ'Archytas s'était rendu caution auprès de lui qu'il y serait en sûreté. Denys, pour se justifier du reproche de haïr Platon, eut soin de le combler avant son départ de témoignages d'estime et d'amitié; et quand il fut sur le point de s'embarquer : « Platon, lui dit-il, je crois que, de retour à Athè- » nes, vous direz bien du mal de nous avec vos » philosophes. — A Dieu ne plaise, lui répondit » Platon en souriant, que nos sujets de conversa- » tion à l'Académie soient assez stériles pour » que nous ayons le temps d'y parler de vous! » C'est ainsi que Platon fut renvoyé; cependant ce que ce philosophe lui-même en a écrit n'est pas entièrement conforme à ce récit[1]. Dion fut indigné de la conduite de Denys; et peu de temps après, informé de la violence dont il avait usé envers sa femme, il prit contre lui les dispositions les plus hostiles. Platon fit entendre à Denys ce grief de Dion, mais en termes obscurs et presque énigmatiques. Il s'agissait de la femme de ce dernier. Après qu'il eut été chassé de Sicile, Denys en renvoyant Platon le chargea de demander secrètement à Dion s'il consentirait que sa femme fût mariée à un autre; car il courait un bruit, soit véritable, soit forgé par ses ennemis, que ce mariage n'avait pas été du goût de Dion, et que la société de sa femme ne lui plaisait pas.

XXIII. Platon ne fut pas plus tôt de retour à Athènes, qu'après avoir instruit Dion de tout ce qui s'était passé en Sicile, il écrivit au tyran une lettre intelligible sur le reste à tout le monde, mais où l'article seul du mariage ne pouvait être entendu que de lui. Il mandait à Denys qu'à la première ouverture qu'il en avait faite, Dion lui avait déclaré qu'il serait très irrité contre Denys, s'il se permettait de le faire[2]. Les espérances de réconciliation qui subsistaient encore empêchèrent Denys de rien entreprendre contre sa sœur, et il lui permit de demeurer avec le fils qu'elle avait eu de Dion; mais lorsque tout espoir fut évanoui, et que Platon eut été renvoyé d'une manière odieuse, Denys força sa sœur Arété, femme de Dion, d'épouser Timocrate, un de ses amis. Il n'imitait point en cela la douceur de son père envers Polyxénus, mari de Thesta, sœur du tyran. Ce beau-frère, devenu l'ennemi de Denys, et craignant sa vengeance, s'enfuit de Sicile. Denys fit venir sa sœur, et se plaignit de ce qu'ayant su la fuite de son mari, elle ne l'en avait pas prévenu. Thesta, sans témoigner ni étonnement ni crainte : « Denys, lui dit-elle, me croyez-vous donc une » femme si timide et si lâche, que, sachant la fuite » de mon mari, je n'aie pas eu le courage de » m'embarquer avec lui et de partager sa fortune? » Mais je ne l'ai point su; car j'aurais bien mieux » aimé être appelée la femme de Polyxénus banni, » que la sœur du tyran! » Denys ne put refuser son admiration à la liberté courageuse de Thesta : aussi les Syracusains, charmés de sa vertu, lui conservèrent, après le renversement de la tyrannie, les ornements et les honneurs de la dignité royale; et après sa mort tout le peuple accompagna son convoi. Je n'ai pas cru cette digression inutile.

XXIV. Le retour de Platon à Athènes décida

[1] Hélicon de Cyzique, disciple de Platon, était un de ces philosophes qu'on appelait *mathématiciens*, nom sous lequel on désignait ordinairement les astronomes.

[1] Platon, dans sa *septième Lettre*, dit simplement que Denys, à la demande d'Archytas, le renvoya sur une galère, et lui donna ses provisions de voyage.

[2] Voyez son *Épître* treizième.

Dion à la guerre. Ce philosophe s'y opposait, par égard pour l'hospitalité qui l'unissait à Denys, et à cause de sa vieillesse (9) : mais Speusippe et les autres amis de Dion partageaient ses sentiments, et le pressaient d'aller rendre la liberté à la Sicile, qui lui tendait les bras et qui le recevrait avec ardeur; car Speusippe, pendant le séjour qu'il avait fait avec Platon à Syracuse, avait beaucoup fréquenté les habitants de cette ville, et s'était assuré de leurs dispositions. Ils avaient d'abord craint de lui parler ouvertement, dans la pensée que le tyran se servait de lui pour les sonder : mais quand ils eurent pris confiance en lui, il leur entendit dire à tous unanimement qu'ils desiraient fort le retour de Dion; qu'il pouvait arriver sans vaisseaux, sans infanterie, sans cavalerie, et monter sur le premier vaisseau marchand qu'il trouverait, pour venir prêter son nom et son bras aux Siciliens contre Denys. Dion, encouragé par le rapport que Speusippe lui fit de ces dispositions, leva secrètement des troupes étrangères, et par des personnes interposées, afin de cacher ses projets. Un grand nombre de philosophes et d'hommes d'état secondèrent son entreprise; entre autres Eudémus de Cypre, dont la mort a été l'occasion du dialogue d'Aristote sur l'ame [1], et Timonides de Leucade, qui attirèrent dans son parti le devin Miltas de Thessalie, collègue de Dion dans l'Académie. De tous les Siciliens que le tyran avait bannis, et qui n'étaient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnèrent à cette expédition; tous les autres l'abandonnèrent, retenus par la crainte [2].

XXV. Ses troupes, rassemblées dans l'île de Zacynthe, ne formaient que près de huit cents hommes (10), mais tous déja connus par plusieurs guerres importantes, tous singulièrement fortifiés par de rudes exercices, supérieurs à tous les autres soldats par leur expérience et leur audace, très capables enfin d'enflammer le courage des troupes plus nombreuses que Dion espérait trouver en Sicile, et de les animer à combattre avec la plus grande valeur. Cependant quand on leur annonça que c'était pour la Sicile et contre Denys que cet armement était destiné, ils furent saisis d'étonnement et perdirent courage. Cette expédition leur parut l'effet de la démence et de la fureur de Dion, qui, emporté par son ressentiment, et faute de meilleures espérances, se jetait en aveugle dans une entreprise désespérée. Ils s'emportèrent contre leurs capitaines et contre ceux qui, en les enrôlant, ne leur avaient pas déclaré d'abord à quelle guerre ils voulaient les mener. Mais Dion, dans le discours qu'il fit, leur exposa tout ce que la tyrannie avait de faible, leur insinua que c'était moins comme soldats qu'il les conduisait à cette expédition, que comme des capitaines destinés à commander les Syracusains et les autres peuples de la Sicile, qui, depuis long-temps, étaient disposés à la révolte. Alcimène, le premier des Grecs par sa naissance et par sa réputation, leur ayant parlé après Dion, ils consentirent à partir. On était alors au milieu de l'été; les vents étésiens [1] régnaient sur la mer, et la lune était dans son plein. Dion, ayant fait préparer un sacrifice magnifique pour Apollon, se rendit en pompe au temple de ce dieu, avec ses soldats couverts de toutes leurs armes. Après le sacrifice il leur donna un grand festin dans le lieu de l'île où se faisaient les exercices. Ils furent très surpris de voir la quantité de vaisselle d'or et d'argent, et la magnificence des tables sur lesquelles ils étaient servis; une telle opulence paraissait au-dessus de la fortune d'un particulier. Ils pensèrent alors qu'un homme d'un âge mûr, qui possédait de si grandes richesses, ne se serait pas jeté dans une entreprise si hasardeuse, s'il n'avait des espérances bien fondées, et si ses amis de Sicile ne lui fournissaient pas tous les secours nécessaires pour en assurer le succès.

XXVI. A la fin du repas, après les libations d'usage et les vœux solennels, la lune s'éclipsa. Ce phénomène n'étonna point Dion, qui connaissait les révolutions périodiques du soleil et de la lune sur l'écliptique, et qui savait que l'ombre qui couvre alors la lune est l'effet de l'interposition de la terre entre cette planète et le soleil; mais les soldats en étaient troublés, et il leur fallait quelque éclaircissement qui les rassurât. Le devin Miltas se levant donc au milieu d'eux, leur dit de reprendre courage, et de concevoir les meilleures espérances. « Par ce signe, ajouta-t-il, la divinité fait con-
» naître que ce qu'il y a aujourd'hui de plus bril-
» lant souffrira quelque éclipse. Or, rien en ce mo-
» ment n'a plus d'éclat que la tyrannie de Denys,
» et vous allez la faire éclipser dès que vous serez
» arrivés en Sicile. » Telle est l'explication que Miltas donna de l'éclipse au milieu de l'armée. Quant aux abeilles qu'on vit auprès des vaisseaux, et dont un essaim alla se poser sur celui que montait Dion, le devin dit en particulier à lui et à ses amis qu'il craignait que ses actions, qui lui attireraient certainement beaucoup de gloire, après avoir jeté de l'éclat pendant peu de temps, ne

[1] Ce dialogue d'Aristote est perdu. Eudémus, qui en avait été l'occasion, n'est connu que comme ami d'Aristote; car il ne faut pas le confondre avec Eudémus de Rhodes, à qui le fondateur du Lycée avait adressé son grand *Traité des morales*, et qui lui-même avait composé plusieurs ouvrages philosophiques.

[2] Diodore de Sicile en met trente, l. XVI, c. x.

[1] Ces vents soufflaient périodiquement du nord et du nord-ouest, vers la canicule.

finissent bientôt par se flétrir (11). On dit que les dieux envoyèrent aussi au tyran plusieurs signes extraordinaires. Un aigle enleva la pique d'un de ses gardes, et, après l'avoir portée très haut dans les airs, la laissa tomber dans la mer. L'eau de la mer qui baigne la citadelle de Syracuse fut douce et potable pendant un jour; tous ceux qui en burent y trouvèrent cette douceur. Il naquit à Denys des cochons qui, bien conformés dans tout le reste, n'avaient point d'oreilles. Les devins, consultés sur ces divers prodiges, dirent que le dernier était un signe de désobéissance et de révolte; qu'il annonçait que les sujets du tyran n'écouteraient plus ses ordres. Ils expliquèrent la douceur des eaux de la mer, du changement heureux que la situation triste et pénible des Syracusains allait éprouver. Ils déclarèrent enfin, sur le premier prodige, que l'aigle étant le ministre de Jupiter, et la pique le symbole de la domination et de la puissance, c'était un signe que le plus grand des dieux se préparait à renverser, à faire disparaître la tyrannie. Voilà ce que rapporte Théopompe.

XXVII. Les soldats de Dion s'embarquèrent sur deux vaisseaux de charge [1], suivis d'un troisième d'une grandeur médiocre, et de deux galères à trente rames. Outre les armes dont ces troupes étaient couvertes, Dion avait encore sur ces navires deux mille boucliers, une grande quantité de traits et de piques, avec des provisions très abondantes, afin qu'elles ne manquassent de rien pendant la traversée; car ils devaient, dans tout le cours de leur navigation, être à la merci des vents et des flots, parceque, avertis que Philistus était à l'ancre, sur les côtes de l'Iapygie (12), pour les attaquer au passage, ils craignaient d'approcher de la terre. Après douze jours de navigation par un vent doux et frais, ils se trouvèrent le treizième au cap de Pachyne [2], en Sicile. Là, le pilote leur conseilla de débarquer promptement, s'ils ne voulaient pas, en s'éloignant des côtes et abandonnant le cap, s'exposer à être violemment agités en pleine mer, durant plusieurs jours et plusieurs nuits qu'il leur faudrait attendre le vent du midi, dans la saison de l'été où l'on était alors [3]. Mais Dion, qui craignait de descendre à terre si près des ennemis, et qui préférait d'aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne. A l'instant le vent du nord, se déchaînant avec violence sur la mer, souleva les flots et éloigna les vaisseaux de la Sicile: c'était le lever de l'Arcture. Les éclairs et les tonnerres, accompagnés de torrents de pluie, excitèrent une si furieuse tempête, que les matelots effrayés ne reconnaissaient plus leur route. Bientôt ils s'aperçurent que les vaisseaux, poussés par les vagues, étaient portés vers l'Afrique contre l'île de Cercine [1], à l'endroit où la côte, hérissée de rochers, les menaçait du plus grand danger. Déja ils touchaient au moment d'être jetés et brisés contre ces roches, lorsque les matelots, faisant, avec leurs perches, les plus grands efforts, parvinrent, non sans peine, à s'éloigner de la côte. Enfin la tempête s'apaisa, et ils rencontrèrent un petit bâtiment qui leur apprit qu'ils étaient aux têtes de la grande Syrte [2]. Le calme qui survint, et pendant lequel ils voguaient au hasard, augmentait leur découragement, lorsqu'ils sentirent de la côte quelques légers souffles du vent du midi; changement auquel ils s'attendaient si peu, qu'ils avaient peine à le croire. Ce vent ayant pris peu à peu de la force, ils déployèrent toutes leurs voiles; et, après avoir adressé leurs prières aux dieux, ils gagnèrent la haute mer, et, s'éloignant des côtes d'Afrique, cinglèrent vers la Sicile.

XXVIII. Une navigation rapide de quatre jours les conduisit dans le port de Minoa [3], petite ville de Sicile, de la dépendance des Carthaginois. Le commandant de la place, nommé Synalus, Carthaginois de nation, hôte et ami de Dion, était alors dans la ville; et comme il ignorait que ce fût la flotte de Dion, il voulut s'opposer à la descente des soldats: ils l'exécutèrent pourtant les armes à la main, mais sans tuer personne; car Dion le leur avait défendu, par égard pour ses liaisons avec le commandant: ils mirent aisément en fuite les troupes de Synalus, et entrèrent avec elles dans la ville, dont ils se rendirent les maîtres. Mais après que les deux commandants se furent reconnus et salués, Dion rendit la ville à Synalus, sans y avoir causé aucun dommage; Synalus nourrit les soldats de Dion, et lui donna tous les secours dont il put avoir besoin. Mais rien ne l'encouragea plus, lui et ses troupes, que l'événement heureux de l'absence de Denys; il s'était embarqué peu de jours auparavant avec quatre-vingts vaisseaux, et avait fait voile pour l'Italie. Aussi, quoique Dion exhortât ses soldats à se refaire des maux qu'ils avaient soufferts dans une si longue et si pénible navigation, ils s'y refusèrent; et voulant saisir une occasion si favorable, ils pressèrent Dion de les mener à Syracuse.

[1] Il y a dans le texte, des *vaisseaux ronds*, pour les opposer aux vaisseaux de guerre, qu'on appelait des *vaisseaux longs*.

[2] Entre Cyrène et Tripoli, au sud-est de la Sicile.

[3] Parceque les vents étésiens soufflaient pendant quarante-cinq ou cinquante jours.

[1] Située à l'entrée de la petite Syrte.

[2] Il y en avait deux, la grande et la petite: c'étaient des bas-fonds pleins de sable que les flots y déposaient, et d'où les vaisseaux, une fois qu'ils y étaient engagés, ne pouvaient presque plus se retirer.

[3] Ville sur la côte méridionale de Sicile, entre Agrigente et le promontoire de Lilybée.

XXIX. Laissant donc à Minoa les armes qu'il avait de trop, avec tous ses bagages, qu'il pria Synalus de lui renvoyer quand il en serait temps, Dion marcha droit à Syracuse. En chemin, deux cents chevaux d'Agrigente, du quartier d'Ecnomus[1], vinrent les premiers le joindre, et furent bientôt suivis de ceux de Géla. Le bruit de sa marche étant porté rapidement à Syracuse, Timocrate, celui qui avait épousé la femme de Dion, sœur de Denys, et que le tyran avait mis à la tête des partisans qui lui restaient dans la ville, envoya en toute diligence un courrier en Italie, avec des lettres qui apprenaient à Denys l'arrivée de Dion. Pour lui, il s'occupa de prévenir les troubles et les mouvements qui pouvaient naître de la disposition à la révolte où étaient tous les esprits; disposition que la crainte seule et la défiance les empêchaient de manifester. Il arriva au courrier envoyé à Denys par Timocrate un accident bien extraordinaire. Après être abordé en Italie et avoir traversé la ville de Rhège, il hâtait sa marche vers Caulonie[2], où était le tyran, lorsqu'il rencontra un homme de sa connaissance qui portait une victime qu'on venait d'immoler; il en reçut de lui une portion (15), et poursuivit sa route. Après avoir marché une partie de la nuit, la fatigue l'obligea de s'arrêter pour prendre quelque repos; il se coucha dans un bois qui touchait au chemin : un loup, attiré par l'odeur, vint enlever les chairs de la victime, que le courrier avait attachées avec la valise où étaient les lettres. Cet homme, à son réveil, ne trouvant plus sa valise, et l'ayant cherchée inutilement dans les environs, n'osa pas se présenter devant le tyran sans les lettres; il s'enfuit, et ne reparut plus; en sorte que Denys n'apprit que par d'autres, et beaucoup plus tard, la guerre qui se faisait en Sicile.

XXX. Dion fut joint dans sa marche par les habitants de Camarine[3], et par un grand nombre de Syracusains répandus dans les campagnes, et qui s'étaient révoltés contre le tyran. Les Léontins et les Campaniens (14) gardaient, avec Timocrate, le quartier de Syracuse appelé l'Épipole[4] : Dion leur ayant fait donner le faux avis qu'il allait commencer la guerre par le siége de leurs villes, ils abandonnèrent Timocrate pour aller défendre leurs concitoyens. Sur la nouvelle qu'en eut Dion, qui campait alors auprès de Macres[1], il fit partir ses troupes la nuit même, et arriva aux bords du fleuve Anapus, qui n'est qu'à dix stades[2] de la ville; il s'y arrêta, fit un sacrifice sur le rivage, et adressa ses prières au soleil levant. Les devins lui promirent la victoire de la part des dieux; et ceux qui étaient présents voyant Dion avec la couronne de fleurs qu'il avait mise pour le sacrifice, se couronnèrent tous, par un mouvement unanime et spontané. Ils n'étaient pas moins de cinq mille hommes, qu'il avait recueillis dans sa marche : ils avaient, à la vérité, de mauvaises armes, s'en étant fait de tout ce qui leur était tombé sous la main; mais ils suppléaient par leur courage à ce qui leur manquait à cet égard. Aussi Dion n'eut pas plus tôt donné l'ordre de partir, qu'ils coururent, transportés de joie, en poussant de grands cris, et s'animant les uns les autres à secouer le joug de la tyrannie.

XXXI. Les plus honnêtes et les plus considérables d'entre les Syracusains qui étaient restés dans la ville, ayant pris des robes blanches, allèrent au-devant d'eux aux portes de Syracuse; et le peuple courut se jeter sur les amis du tyran. Il enleva d'abord les prosagogides, gens détestables, ennemis des dieux et des hommes, qui, se répandant chaque jour dans la ville et se mêlant parmi les Syracusains, recherchaient tout avec curiosité, et allaient rapporter au tyran ce qu'on avait dit et ce qu'on avait pensé; ils furent les premiers punis par le peuple, qui les assomma sur-le-champ. Timocrate n'ayant pas eu le temps de s'enfermer dans la citadelle avec la garnison, prend un cheval, sort de la ville, et, dans sa fuite, sème partout le trouble et l'effroi, en exagérant à dessein les forces de Dion, pour ne pas paraître avoir abandonné la ville sur de légers motifs de crainte. Dans ce moment, Dion parut à la vue des Syracusains; il marchait à la tête de ses troupes, couvert d'armes brillantes, ayant à ses côtés Mégaclès son frère et l'Athénien Callippus, tous deux couronnés de fleurs, et suivis de cent soldats étrangers qui lui servaient de gardes; les autres marchaient en ordre de bataille, sous la conduite de leurs capitaines. Les Syracusains, ravis de les voir, les reçurent comme une pompe sacrée, digne du regard des dieux, et qui leur ramenait, après quarante-huit ans, la liberté et la démocratie, exilées de leur ville.

XXXII. Quand Dion fut entré dans la ville par les portes Ménitides, il fit apaiser le tumulte à son de trompe, et publier par un héraut que Dion et

[1] Ecnomus était, à ce qu'il paraît, un quartier d'Agrigente, ville considérable de Sicile, dont on trouve une description détaillée dans Polybe, l. IX, c. XXI, p. 779. Elle était située sur le bord du fleuve Hypsas, entre le cap de Pachyne et celui de Lilybée. Géla était dans son voisinage.

[2] Caulonie se nommait autrefois Aulonie, et tirait son nom d'Aulon, vallon de la Calabre, célèbre par son vignoble.

[3] Ville sur la côte méridionale de Sicile.

[4] *Voyez* dans les notes sur la *Vie de Timoléon*, ch. XX, et la note (27), les différentes parties dont la ville de Syracuse était composée.

[1] Ce nom est inconnu : c'est Acres qu'il faut lire : c'était une petite ville, entre le promontoire Pachyne et Syracuse; elle avait été bâtie par les Syracusains, soixante-dix ans après Syracuse, la deuxième année de la vingt-neuvième olympiade, six cent soixante-deux ans avant J.-C.

[2] Une demi-lieue.

Mégaclès, qui étaient venus pour abolir la tyrannie, affranchissaient les Syracusains et les autres peuples de Sicile du joug du tyran. Comme il voulait haranguer la multitude, il monta le long de l'Achradine, et trouva que les Syracusains avaient dressé partout, des deux côtés de la rue, des tables chargées de coupes, et préparé des victimes. A mesure qu'il passait devant eux, ils jetaient sur lui des fleurs et des fruits, et lui adressaient leurs prières comme à un dieu. Au-dessous de la citadelle et du lieu appelé Pentapyle[1], était une horloge solaire fort élevée et très découverte, que Denys avait fait bâtir : ce fut là que Dion se plaça pour parler au peuple, et l'exhorter à défendre sa liberté. Les Syracusains, charmés de l'entendre, et jaloux de lui témoigner leur reconnaissance, le nommèrent lui et son frère capitaines généraux, avec un pouvoir absolu ; mais, de leur consentement, ou même à leur prière, ils leur donnèrent pour collègues vingt de leurs concitoyens, dont dix étaient du nombre de ceux qui, bannis par le tyran, étaient revenus avec Dion. Les devins regardèrent comme un présage heureux que Dion, en haranguant le peuple, eût sous ses pieds le bâtiment que Denys avait élevé avec une magnificence affectée; mais comme c'était une horloge solaire, et qu'il y avait été nommé général, ils craignirent qu'il n'éprouvât dans son entreprise quelque revers de fortune[2]. Dion se rendit ensuite maître de l'Épipole, délivra tous les prisonniers qui y étaient détenus, et l'environna de fortifications.

XXXIII. Sept jours après, Denys entra, par mer, dans la citadelle ; et le même jour on apporta sur des chariots les armes que Dion avait laissées en dépôt à Synalus; il les distribua à ceux des Syracusains qui n'en avaient pas; ceux à qui il ne put en donner s'armèrent le mieux qu'il leur fut possible, et ils montrèrent tous la plus grande ardeur. Denys envoya d'abord en particulier des ambassadeurs à Dion, afin de le sonder; mais Dion lui ayant répondu qu'il devait s'adresser aux Syracusains, devenus un peuple libre, le tyran leur fit porter, par ces mêmes ambassadeurs, les propositions les plus favorables ; il leur promettait une diminution considérable d'impôts, et une exemption de service, excepté dans les guerres qu'ils auraient eux-mêmes approuvées. Les Syracusains reçurent avec dérision ces promesses ; et Dion répondit aux ambassadeurs que Denys n'eût plus à traiter avec les Syracusains tant qu'il n'aurait pas abdiqué la tyrannie. « Cette démarche » faite, ajouta-t-il, je l'aiderai volontiers, par » égard pour notre ancienne liaison, à lui faire » accorder ce qui sera juste, et même à obtenir » tous les avantages qui dépendront de moi. » Denys parut content de ces offres, et envoya de nouveaux ambassadeurs pour demander qu'il vînt dans la citadelle quelques Syracusains, avec qui il traiterait des intérêts communs, et des sacrifices respectifs que chacun pourrait faire. On y envoya des députés dont Dion avait approuvé le choix : aussitôt le bruit se répandit, de la citadelle dans la ville, que Denys allait déposer la tyrannie, moins par égard pour Dion, que pour l'amour de lui-même. Mais ce n'était, de la part du tyran, qu'une ruse et une feinte pour surprendre les Syracusains; car il retint prisonniers les députés; et le lendemain dès la pointe du jour, ayant fait boire avec excès ses soldats étrangers, il les envoya brusquement attaquer la muraille que les Syracusains avaient élevée autour de la citadelle.

XXXIV. Cette attaque imprévue et l'audace de ces Barbares, dont les uns abattaient avec un grand bruit la muraille, tandis que les autres tombaient rudement sur les Syracusains, effraya tellement ceux-ci, qu'il n'y en eut pas un qui osât résister, et que les troupes étrangères de Dion soutinrent seules le choc des ennemis. Elles n'eurent pas plus tôt entendu le tumulte, qu'elles volèrent au secours des Syracusains, sans trop savoir d'abord ce qu'elles devaient faire, parcequ'elles n'entendaient pas les ordres qu'on leur donnait, troublées par les cris des Syracusains, qui en fuyant se jetaient au milieu d'elles et y portaient le désordre. Dion, enfin, voyant qu'il était impossible de se faire entendre, leur montre d'action ce qu'il faut faire; il fond le premier sur les Barbares; et comme il n'était pas moins connu des ennemis que de ses amis mêmes, il attire autour de lui le combat le plus vif et le plus terrible. Les soldats de Denys le chargent tous avec des cris effroyables ; et quoique, appesanti par l'âge[1], il fût moins propre à des combats si vigoureux, il y supplée par sa force et son courage, soutient l'assaut de ceux qui fondent sur lui, et en taille plusieurs en pièces. Mais enfin il est blessé à la main d'un coup de pique; sa cuirasse résiste à peine à la multitude de traits et de coups de piques qu'il reçoit à travers son bouclier : frappé sans relâche par les javelines qui se brisent contre lui, il est renversé par terre. Ses soldats l'enlèvent aussitôt, et il leur laisse Timonide pour les commander : mais montant tout de suite à cheval, il court par toute la ville, arrête les fuyards ; et prenant avec lui les soldats étrangers qui gardaient l'Achradine, il

[1] Les cinq portes.

[2] On regardait les révolutions de l'ombre solaire, qui monte et descend tour à tour, comme une image des revers et des vicissitudes que les hommes peuvent éprouver.

[1] Il avait cinquante ans.

mène ces troupes fraîches et pleines d'ardeur contre les Barbares, qu'elles trouvent fatigués et rebutés de l'essai qu'ils viennent de faire. Ils avaient espéré qu'au premier assaut ils emporteraient la ville d'emblée ; et voyant, contre leur attente, qu'ils avaient affaire à des hommes aguerris et pleins de vigueur, ils commencèrent à reculer vers la citadelle. Dès que les Grecs les voient plier, ils tombent sur eux avec plus de roideur ; et les ayant bientôt mis en fuite, ils les obligent de se renfermer dans leurs murailles. Les Barbares ne tuèrent à Dion que soixante-quatorze hommes, et ils perdirent un grand nombre des leurs.

XXXV. Les Syracusains, pour récompenser les troupes d'une victoire si brillante, leur distribuèrent cent mines[1] par tête, et les soldats donnèrent à Dion une couronne d'or. Cependant il vint de la part de Denys des hérauts apporter à Dion des lettres des femmes du palais. Il y en avait une avec cette adresse, *A mon père :* on la crut d'Hipparinus ; car c'était le nom du fils de Dion, quoique l'historien Timée prétende qu'il s'appelait Arétéus, du nom d'Arété sa mère : mais sur cela il faut, ce me semble, en croire plutôt Timonide, l'ami et le compagnon d'armes de Dion. Les autres lettres furent lues en présence des Syracusains : elles ne contenaient que des prières et des supplications de la part des femmes. Quand on en vint à celle qu'on croyait d'Hipparinus, les Syracusains ne voulaient pas qu'elle fût décachetée et lue publiquement; mais Dion s'obstina à l'ouvrir : elle était de Denys ; et quoique adressée à Dion, elle était réellement écrite pour les Syracusains. Sous la forme de prière et d'apologie, elle n'était au fond qu'une calomnie adroitement dirigée contre Dion : il lui rappelait avec quel zèle il avait contribué autrefois à l'établissement de la tyrannie ; il y joignait des menaces terribles contre les personnes qui lui étaient les plus chères, sa sœur, sa femme et son fils, et la terminait par des supplications et des gémissements sur son sort. Mais rien n'offensa tant Dion que la prière qu'il lui faisait de ne pas abolir la tyrannie, et de la garder pour lui ; de ne pas rendre la liberté à des hommes qui le haïssaient et qui conservaient du ressentiment des maux qu'il leur avait faits, de les tenir au contraire dans sa dépendance, afin de ménager à ses amis et à ses proches une entière sûreté.

XXXVI. La lecture publique de cette lettre, au lieu de faire admirer aux Syracusains, comme ils le devaient, la fermeté et la grandeur d'ame de Dion, qui sacrifiait à la justice et à l'honnêteté les liens les plus forts de la nature et du sang, leur inspira des soupçons et des craintes ; ils en prirent occasion de le croire dans la nécessité de ménager le tyran, et ils jetèrent les yeux sur d'autres chefs pour les mettre à leur tête. La nouvelle du retour d'Héraclide les fortifia dans cette pensée. Héraclide était un des bannis de Sicile : il avait du talent pour la guerre, et s'était fait connaître dans les armées par les emplois qu'il y avait eus sous les tyrans ; mais c'était un esprit mobile, léger en tout, et sur la stabilité duquel on pouvait encore moins compter, lorsqu'il s'agissait de prééminence et d'honneurs. Un différend qu'il avait eu dans le Péloponnèse avec Dion lui fit prendre le parti d'aller avec une flotte particulière contre le tyran ; et en arrivant à Syracuse avec sept galères et trois autres vaisseaux, il trouva Denys assiégé pour la seconde fois dans la citadelle, et les Syracusains pleins de confiance. Son premier soin fut de s'insinuer dans les bonnes graces du peuple, et il avait naturellement ce qu'il fallait pour attirer, pour exciter une populace qui veut toujours être flattée. Il gagna donc facilement à son parti la multitude, à qui la gravité de Dion commençait à déplaire ; elle la regardait comme inconciliable avec l'esprit de gouvernement ; et, dans cette disposition d'audace et de licence où la victoire l'avait mise, elle voulait être conduite d'une manière démocratique, avant d'être un peuple libre.

XXXVII. Ayant donc convoqué une assemblée de leur propre autorité, ils nommèrent Héraclide amiral. Dion s'étant rendu à l'assemblée, se plaignit du commandement qu'on venait de donner à Héraclide, et déclara que c'était lui ôter le pouvoir qu'ils lui avaient confié ; qu'il n'était plus général en chef, si un autre que lui commandait sur mer. Ces représentations forcèrent les Syracusains, quoique à regret, de dépouiller Héraclide de la charge dont ils venaient de le revêtir. Dion, après avoir reçu cette satisfaction, mande chez lui Héraclide, lui fait quelques légers reproches sur le tort qu'il avait eu de vouloir, contre la bienséance et l'utilité publique, rivaliser avec lui d'honneur dans une conjoncture difficile, où la moindre division pouvait tout perdre. Il convoque ensuite lui-même une nouvelle assemblée, nomme Héraclide amiral, et conseille au peuple de lui donner des gardes, comme il en avait lui-même. Héraclide, dans tout ce qu'il disait, dans tout ce qu'il faisait publiquement, s'étudiait à plaire à Dion ; il avouait les obligations qu'il lui avait, l'accompagnait partout avec l'air le plus soumis, et exécutait ponctuellement ses ordres : mais en secret il travaillait à corrompre la multitude, à soulever ceux qui desiraient des nouveautés ; et par ses intrigues il suscita tant de troubles, qu'il mit Dion dans le plus grand embarras. Celui-ci pro-

[1] Neuf mille livres.

posait-il de laisser sortir Denys de la citadelle par un traité, on l'accusait de vouloir épargner le tyran et de chercher à le sauver. Voulait-il, pour ne pas indisposer le peuple, continuer le siége, on lui imputait de prolonger à dessein la guerre, afin de faire durer son commandement, et de tenir ses concitoyens sous sa dépendance.

XXXVIII. Il y avait à Syracuse un homme nommé Sosis, fort connu par son audace et par sa méchanceté, et qui regardait comme la perfection de la liberté de ne mettre aucune borne à sa licence. Il ne cessait de tendre des piéges à Dion : un jour, s'étant levé en pleine assemblée, il fit les reproches les plus outrageants aux Syracusains de ce qu'ils ne voyaient pas qu'en se délivrant d'une tyrannie marquée par l'ivresse et l'emportement, ils s'étaient donné un maître vigilant et sobre. Après cette déclaration publique de sa haine contre Dion, il sortit de l'assemblée ; et le lendemain on le vit courir dans la ville, la tête et le visage pleins de sang, et paraissant fuir des gens qui le poursuivaient. Il se précipite dans cet état au milieu du peuple assemblé sur la place, dit que les soldats étrangers de Dion ont voulu le tuer, et montre une blessure qu'il avait à la tête. Il excite par ses plaintes l'indignation de bien des gens, qui, s'élevant contre Dion, l'accusent de tyrannie et de cruauté, et lui reprochent d'ôter aux citoyens la liberté de parler, en leur faisant craindre les plus grands dangers et la mort même.

XXXIX. Malgré le tumulte et les mouvements séditieux qui agitaient cette assemblée, Dion s'y rendit pour se justifier ; il fit connaître que Sosis était frère d'un des gardes de Denys, et que c'était à l'instigation de son frère qu'il avait cherché à exciter le trouble et la sédition dans Syracuse, parceque le tyran ne voyait de salut pour lui que dans les dissensions et les défiances réciproques des habitants. D'un autre côté, les chirurgiens qui visitèrent la plaie de Sosis reconnurent qu'elle n'avait qu'effleuré la tête, et ne pouvait être l'effet d'un coup violent; car les blessures faites avec l'épée sont plus profondes dans le milieu : celle de Sosis, légère dans toute sa longueur, avait d'ailleurs plusieurs têtes, parcequ'elle avait été faite à plusieurs reprises, la douleur l'ayant forcé de s'arrêter et de recommencer ensuite. Il vint en même temps des personnes connues qui apportèrent un rasoir à l'assemblée, et déclarèrent qu'ils avaient rencontré dans la rue Sosis tout ensanglanté, et criant qu'il fuyait les soldats étrangers de Dion qui venaient de le blesser ; qu'ils s'étaient mis aussitôt à la poursuite de ces soldats, mais qu'ils n'avaient vu personne, et que près de là ils avaient trouvé ce rasoir sous une roche creuse d'où ils avaient vu sortir Sosis. Son affaire allait déja fort mal, lorsque ses propres domestiques vinrent fournir de nouvelles preuves, en déposant que Sosis était sorti seul de sa maison avant le jour, avec ce rasoir dans sa main. Tous les calomniateurs de Dion se retirèrent alors de l'assemblée ; et le peuple ayant condamné Sosis à mort, se réconcilia avec Dion : cependant les soldats étrangers lui furent toujours suspects, surtout depuis que la plupart des combats contre le tyran se donnaient sur mer [1].

XL. Mais après que Philistus fut arrivé de l'Iapygie avec plusieurs galères qu'il amenait à Denys, les Syracusains, voyant que ces troupes étrangères n'étaient propres qu'à des combats de terre, et qu'elles devenaient inutiles pour cette guerre, crurent qu'elles allaient être sous la dépendance de leurs soldats qui combattaient sur mer, et que leurs vaisseaux rendaient les plus forts. La victoire navale qu'ils remportèrent sur Philistus ayant encore augmenté leur fierté, ils se montrèrent cruels et barbares envers cet ennemi. Éphore, il est vrai, dit que Philistus, lorsqu'il vit sa galère prise, se donna lui-même la mort : mais Timonide, qui depuis le commencement de cette guerre combattit toujours auprès de Dion, raconte, dans une lettre au philosophe Speusippe, que la galère de Philistus ayant échoué contre terre, il fut pris en vie par les Syracusains, qui d'abord lui ôtèrent sa cuirasse, le dépouillèrent de tous ses vêtements, et, sans respect pour sa vieillesse, lui firent mille outrages. Ils finirent par lui couper la tête, et livrèrent son corps à leurs enfants, qu'ils obligèrent de le traîner le long de l'Achradine, et d'aller ensuite le jeter dans les Carrières. Timée, ajoutant encore à l'indignité de ce traitement, dit que ces enfants ayant pris le cadavre par la jambe boiteuse, le traînèrent dans toutes les rues de la ville, pendant que les Syracusains en faisaient mille plaisanteries, et s'amusaient de voir traîner ainsi par sa jambe celui qui avait dit que Denys aurait tort de prendre un cheval léger à la course pour s'enfuir de la tyrannie, et qu'il devait s'en laisser tirer par la jambe plutôt que de la quitter volontairement [2]. Cependant Philistus rapporte ce mot comme dit à Denys par un autre que lui.

XLI. Mais Timée, se faisant un prétexte, d'ailleurs assez fondé, du zèle et de la fidélité de Philistus pour maintenir la tyrannie, a rempli son histoire d'imputations calomnieuses contre lui. Ceux qui eurent à souffrir des injustices du tyran peuvent être excusables d'avoir assouvi leur colère sur un cadavre insensible; mais que, dans un temps si éloigné, des historiens à qui Philistus n'a fait aucun tort, et qui au contraire ont profité de

[1] Ils craignaient que, pendant l'un de ces combats, ces soldats, qui ne servaient pas, ne s'emparassent de la ville.

[2] *Voyez* Diodore de Sicile, l. XIV, c. VIII.

ses écrits, se permettent de lui reprocher, avec une raillerie insultante, des malheurs dans lesquels la fortune peut précipiter les hommes même les plus vertueux, c'est une injustice dont le soin de leur réputation aurait dû seul les garantir. Éphore ne montre pas plus de sagesse dans les louanges qu'il donne à Philistus : quelque talent qu'ait cet historien pour colorer de prétextes spécieux les actions les plus injustes, pour donner à des mœurs dépravées des motifs raisonnables, pour trouver des discours capables d'en imposer, il ne pourra jamais détruire l'idée qu'on a que Philistus fut le plus grand partisan de la tyrannie, l'admirateur le plus passionné du faste, de la puissance, des richesses et des alliances des tyrans[1]. Celui donc qui s'abstient et de louer les actions de Philistus, et de lui reprocher ses malheurs, est un historien fidèle et impartial.

XLII. Après la mort de Philistus, Denys envoya dire à Dion qu'il lui abandonnerait la citadelle, et lui livrerait les armes et les troupes qu'il avait à sa solde, avec l'argent nécessaire pour les entretenir pendant cinq mois, si, par un traité, on voulait lui permettre d'aller vivre en Italie des revenus d'une contrée du territoire de Syracuse, appelée Gyate, pays riche et fertile, qui s'étendait depuis la mer jusqu'au milieu des terres. Dion ne reçut pas ces propositions, et le renvoya aux Syracusains, qui, espérant prendre Denys en vie, chassèrent ses ambassadeurs. Le tyran alors remit la citadelle à l'aîné de ses fils, Apollocrate; et lui-même, profitant d'un vent favorable, embarqua sur ses vaisseaux les personnes qui lui étaient les plus chères, avec ce qu'il avait de plus précieux, et mit à la voile sans être aperçu par Héraclide. Cet amiral voyant que ses concitoyens mécontents l'accablaient de reproches, leur détache un démagogue nommé Hippon, qui appelle le peuple au partage des terres, en disant que l'égalité des biens est la base de la liberté, comme la pauvreté est la source de la servitude. Héraclide, en appuyant les discours d'Hippon, et excitant contre Dion qui les combattait des mouvements séditieux, persuada aux Syracusains de décréter ce partage, de supprimer la paie des soldats étrangers, et de nommer d'autres généraux, afin de se délivrer de l'austérité de Dion. Les Syracusains, croyant pouvoir se délivrer en un instant de la tyrannie, cette longue et funeste maladie, et se gouverner, avant le temps, comme un peuple libre, prirent les plus fausses mesures, et conçurent de l'aversion pour Dion, qui, comme un habile médecin, voulait les assujettir encore à un régime exact et sage.

XLIII. Lorsqu'ils furent assemblés pour élire de nouveaux magistrats (on était alors au milieu de l'été), il survint tout-à-coup des tonnerres affreux et des signes effrayants qui durèrent quinze jours sans interruption, et qui, frappant le peuple d'une terreur religieuse, l'empêchèrent de procéder à ces élections. Quand le calme parut rétabli, les orateurs assemblèrent de nouveau le peuple; et, pendant qu'ils nommaient leurs magistrats, un bœuf qui traînait un chariot, et pour qui le bruit de la foule n'était pas nouveau, s'étant ce jour-là irrité contre son conducteur, secoua le joug, et courut au théâtre, où il écarta le peuple, qui prit la fuite dans le plus grand désordre. Du théâtre, l'animal se jeta dans le quartier de la ville qui fut depuis occupé par les ennemis, bondissant, et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Les Syracusains, ne tenant aucun compte de cet accident, nommèrent vingt-cinq magistrats, du nombre desquels fut Héraclide. Ils firent ensuite proposer secrètement aux soldats étrangers d'abandonner Dion et de s'attacher à eux, en leur promettant de leur donner tous les droits de citoyen; mais ils rejetèrent leurs offres, et gardèrent à Dion la fidélité et l'affection la plus entière. Ils le prirent au milieu d'eux, et, lui faisant un rempart de leurs corps et de leurs armes, ils le conduisirent ainsi hors de la ville, sans faire du mal à personne; mais reprochant à tous ceux qu'ils rencontraient leur perfidie et leur ingratitude. Les Syracusains, méprisant leur petit nombre, et prenant pour crainte leur réserve à ne pas les attaquer, se fiant d'ailleurs sur leur propre multitude, coururent sur eux, ne doutant pas qu'il ne leur fût aisé de les défaire dans la ville et de les massacrer tous.

XLIV. Dion, réduit à la nécessité que lui imposait la fortune, ou de combattre contre ses concitoyens, ou de mourir avec ses soldats, tendait les mains aux Syracusains, et les conjurait de la manière la plus pressante de se retirer, en leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui, placés sur les murailles, considéraient avec joie tout ce qui se passait. Mais quand il vit que rien ne pouvait arrêter la fougue impétueuse du peuple, et que la ville, semblable à un vaisseau battu de la tempête, était livrée au souffle orageux de ses orateurs, il défendit à ses soldats de charger les Syracusains : ils se bornèrent donc à jeter de grands cris et à faire retentir leurs armes, comme s'ils allaient fondre sur eux. Les Syracusains en furent si effrayés, qu'il n'y en eut pas un seul qui osât tenir ferme, et qu'ils se dispersèrent dans toutes les rues, quoique personne ne les poursuivît; car Dion ne les vit pas plus tôt prendre la fuite, qu'il fit avancer ses soldats

[1] D'autres entendent d'Éphore ce que j'applique à Philistus, et le texte grec y paraît conforme : mais le sens que j'ai suivi me semble plus analogue au raisonnement de Plutarque. Xylandre, l'interprète latin, l'avait déjà proposé, et le traducteur anglais l'a adopté. Il n'y a d'ailleurs qu'un accent de différence pour les deux manières de traduire.

pour aller au pays des Léontins. Les chefs des Syracusains, devenus l'objet des railleries de toutes les femmes, et voulant se laver d'une fuite si honteuse, armèrent de nouveau leurs troupes, et se mirent à la poursuite de Dion. Ils l'atteignirent au passage d'une rivière, et commencèrent à le harceler avec leur cavalerie ; mais lorsqu'ils virent qu'au lieu de supporter comme auparavant leurs insultes avec une douceur paternelle, il n'écoutait plus que sa colère, et que, faisant tourner tête à ses soldats, il les mettait en bataille, ils prirent la fuite, avec plus de honte encore que la première fois, et regagnèrent promptement Syracuse après avoir perdu quelques uns des leurs.

XLV. Les Léontins comblèrent Dion d'honneurs, prirent ses troupes à leur solde, et leur donnèrent le droit de bourgeoisie. Ils envoyèrent à Syracuse des ambassadeurs chargés de demander justice pour ces étrangers; et les Syracusains députèrent de leur côté vers les Léontins, pour accuser Dion. Tous les alliés s'assemblèrent dans la ville de Léontium; et, après avoir entendu les deux partis, ils donnèrent le tort aux Syracusains, qui, devenus fiers et insolents, parcequ'ils n'obéissaient plus à personne, et que leurs commandants eux-mêmes étaient leurs esclaves, refusèrent de s'en tenir au jugement des alliés. Cependant des galères envoyées par Denys, sous les ordres de Nypsius de Naples, pour porter du blé et de l'argent aux assiégés, arrivèrent à Syracuse (15). Dans le combat naval qui eut lieu à cette occasion, la victoire resta aux Syracusains, qui prirent quatre galères ennemies. L'ivresse de ce succès, et l'anarchie dans laquelle ils vivaient, leur inspirèrent tant de joie, qu'ils se livrèrent aux festins les plus licencieux, aux réjouissances les plus folles, et que, négligeant toutes les précautions de sûreté, au moment où ils se croyaient déja maîtres de la citadelle, ils perdirent la ville.

XLVI. Nypsius voyant que tous les quartiers de Syracuse étaient atteints de la même folie ; que le peuple, depuis le matin jusque fort avant dans la nuit, n'avait fait que boire et danser au son de la flûte; que les magistrats eux-mêmes, partageant les plaisirs de ces assemblées tumultueuses, n'osaient donner aucun ordre à des hommes plongés dans l'ivresse, et ne pouvaient s'en faire obéir ; Nypsius, dis-je, saisit habilement l'occasion ; et faisant donner l'assaut à la muraille qui enfermait la citadelle, il s'en rendit maître, en abattit une partie, et lâcha les Barbares dans la ville, avec ordre de traiter à leur gré, et comme ils pourraient, tous ceux qui leur tomberaient sous la main. Les Syracusains ne tardèrent pas à sentir leur danger; mais la frayeur où ils étaient les empêcha de remédier promptement au mal. La ville était véritablement au pillage ; on massacrait les habitants ; on détruisait les murailles ; on emmenait dans la citadelle les femmes et les enfants, sans être touché de leurs gémissements et de leurs cris. Les magistrats ne pouvaient faire agir les Syracusains contre les ennemis, qui, partout, étaient confondus avec eux; et ils désespéraient de rétablir l'ordre dans la ville. Déja le quartier de l'Achradine était menacé; et, dans une situation si critique, tout le monde pensait au seul homme en qui la ville pût mettre sa dernière espérance : mais personne n'osait le nommer, tant on avait honte de l'excès d'ingratitude et de démence auquel on s'était porté envers Dion. Enfin l'extrême nécessité où ils se trouvaient leur en faisant une loi, il s'éleva, du côté des alliés et de la cavalerie, une voix qui demanda le rappel de Dion, et des troupes du Péloponnèse qui étaient chez les Léontins.

XLVII. Dès que cette parole qu'on avait eu enfin le courage de prononcer eut été entendue, ce ne fut, de la part des Syracusains, qu'un cri unanime accompagné de larmes de joie ; ils suppliaient les dieux de le leur renvoyer ; ils témoignaient le plus grand desir de le revoir ; ils se rappelaient son courage et son ardeur au milieu des périls, où son intrépidité les rendait eux-mêmes intrépides, et leur faisait affronter l'ennemi sans aucune crainte. Ils lui députèrent donc sur-le-champ deux des alliés, Archonides et Télésidès, et cinq cavaliers, au nombre desquels était Hellanicus. Ces députés, courant à toute bride, arrivent chez les Léontins avant la nuit; ils ont à peine mis pied à terre, que, se jetant aux genoux de Dion et fondant en larmes, ils lui exposent le danger où se trouve Syracuse. Déja quelques Léontins, et plusieurs d'entre les soldats du Péloponnèse, se doutant, à l'empressement de ces députés et à leur humble posture, qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire, s'étaient rassemblés autour de Dion. Il mène aussitôt les députés à l'assemblée, où tout le peuple se rend avec ardeur ; là, Archonides et Hellanicus exposent rapidement la grandeur de leurs maux, et conjurent les soldats étrangers de venir au secours de Syracuse, et d'oublier des injures dont le peuple de cette ville était plus rigoureusement puni que ne l'auraient desiré ceux même qu'il avait le plus maltraités.

XLVIII. Dès qu'ils eurent fini de parler, et qu'un silence profond régna dans tout le théâtre, Dion se leva ; mais à peine il eut pris la parole, que les larmes qu'il répandit en abondance lui étouffèrent la voix. Les soldats étrangers, touchés de sa douleur, l'exhortèrent à la confiance. Enfin il se remit, et reprenant son discours : « Péloponnésiens, » leur dit-il, et vous nos alliés, je vous ai rassem- » blés ici, afin que vous délibériez sur ce qui vous

» concerne personnellement ; car il me serait honteux de penser à moi, quand Syracuse est au moment de périr. Si je ne puis la sauver, j'irai du moins me jeter au milieu des feux qui la consumeront, et m'ensevelir sous ses ruines. Pour vous, si vous daignez encore nous secourir, nous les plus imprudents et les plus malheureux des hommes, venez relever une ville qui est votre ouvrage. Que si les sujets de plainte que vous ont donnés les Syracusains vous portent à les abandonner, je prie les dieux de vous récompenser dignement de la vertu et du zèle que vous m'avez précédemment témoignés. Souvenez-vous de Dion, qui ne vous a pas abandonnés quand ses concitoyens ont été injustes envers vous, et qui n'abandonne pas ses concitoyens quand ils sont dans l'infortune. » Il parlait encore, lorsque les troupes étrangères, s'étant levées, poussent de grands cris, et le pressent de les mener à l'instant même au secours des Syracusains. Les députés, pleins de reconnaissance, les serrent dans leurs bras, et leur souhaitent, ainsi qu'à Dion, tous les biens que les dieux peuvent accorder aux hommes. Quand le bruit eut cessé, Dion dit à ses soldats d'aller se préparer pour le départ, et, après qu'ils auraient pris leur repas, de revenir avec leurs armes dans ce même lieu, parcequ'il voulait partir la nuit même pour aller au secours des Syracusains.

XLIX. Cependant, à Syracuse, les généraux de Denys, après avoir fait pendant tout le jour le plus de mal qu'ils avaient pu, se retirèrent dans la citadelle à l'entrée de la nuit, avec perte de quelques uns des leurs. Alors les orateurs des Syracusains reprenant confiance, dans l'espoir que les ennemis, contents des maux qu'ils leur avaient causés, se tiendraient tranquilles, conseillèrent aux habitants de ne plus penser à Dion ; ou s'il venait à leur secours avec ses troupes, de ne pas le recevoir, et de ne pas céder en courage à ces étrangers, comme s'ils étaient plus braves que les Syracusains ; mais de ne devoir qu'à eux-mêmes le salut et la liberté de leur patrie. Les magistrats de Syracuse envoient donc de nouveaux députés à Dion pour le détourner de venir, tandis que le corps de la cavalerie et les principaux habitants en font partir d'autres pour presser sa marche. Ce fut un motif pour lui de la ralentir. La nuit était fort avancée lorsque les ennemis de Dion se saisirent des portes pour lui fermer l'entrée de la ville : mais Nypsius faisant sortir de la ville les soldats en plus grand nombre et plus ardents que la veille, ils achevèrent de détruire la muraille qui les enfermait ; de là se répandant de tous côtés dans la ville, ils la mettent au pillage ; ils égorgent non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants : peu s'arrêtent à piller, tous les autres ne s'occupent qu'à détruire. Denys, qui désespérait de son rétablissement, et qui avait voué aux Syracusains une haine implacable, voulait en quelque sorte ensevelir la tyrannie sous les ruines de Syracuse[1]. Les soldats, pour prévenir le secours de Dion, eurent recours au moyen de destruction le plus rapide, celui du feu ; ils brûlaient avec des torches et des flambeaux tout ce qui était à leur portée, et lançaient des traits enflammés sur les maisons éloignées. Les Syracusains qui fuyaient pour éviter les flammes étaient arrêtés et égorgés dans les rues ; ceux qui se réfugiaient dans les maisons en étaient chassés par les flammes ; plusieurs édifices embrasés tombaient sur les passants, et les écrasaient.

L. Cet incendie, en ramenant tous les esprits à un même sentiment, ouvrit à Dion les portes de Syracuse. Dès qu'il avait su que les ennemis s'étaient renfermés dans la citadelle, il avait ralenti sa marche : mais le matin des cavaliers allèrent au-devant de lui pour l'informer de la seconde irruption que les troupes de Denys avaient faite dans la ville ; et, bientôt après, quelques uns même de ceux qui lui étaient opposés vinrent le prier de hâter sa marche. Comme le mal croissait à chaque instant, Héraclide lui dépêcha d'abord son frère, et ensuite son oncle Théodote, pour le supplier d'accourir à leur secours, parceque personne n'était plus en état de tenir contre l'ennemi, qu'il était lui-même blessé, et la ville presque ruinée et réduite en cendres. Dion était à soixante stades[2] des portes de Syracuse, lorsqu'il reçut ces nouvelles ; il apprit à ses soldats le danger extrême où était Syracuse ; et après leur avoir donné ses ordres, il changea de pas, et les mena avec le plus de précipitation qu'il lui fut possible, pressé par les courriers qui venaient coup sur coup le prier d'avancer. Ses soldats montrèrent tant d'ardeur et firent une telle diligence, qu'il arriva très promptement aux portes, dans le quartier appelé Hécatompédon. Là il fit prendre les devants aux troupes légères, pour aller sur-le-champ attaquer l'ennemi, et rendre, par leur présence, le courage aux Syracusains. Il rangea lui-même en bataille son infanterie, et ceux qui venaient par troupes se joindre à lui ; il les divisa en petits corps séparés, auxquels il donna de la profondeur, et mit à leur tête différents chefs, afin qu'en attaquant les ennemis de plusieurs côtés à la fois, ils leur inspirassent plus de terreur. Après avoir fait toutes ses dispositions et adressé sa prière aux dieux, il traverse la ville et marche à l'ennemi.

LI. Les Syracusains en le voyant jettent des cris

[1] Denys n'était pas à Syracuse ; mais il avait pu, en partant, laisser à Nypsius ces ordres barbares.
[2] Trois lieues.

de joie, et mêlent à leurs acclamations des prières et des encouragements pour Dion, qu'ils appellent leur sauveur et leur dieu, en même temps qu'ils donnent aux soldats étrangers les noms de citoyens et de frères. Il n'y eut personne dans cette occasion qui s'aimât assez soi-même, ou qui fût assez attaché à la vie, pour n'être pas moins inquiet du salut de tous les autres que de celui de Dion, qu'on voyait marcher à un si grand péril à travers le sang, le feu et les morts dont les rues étaient couvertes. Les ennemis, de leur côté, offraient l'aspect le plus redoutable : animés par la rage, ils étaient rangés en bataille le long du mur qu'ils avaient abattu, et dont les décombres rendaient l'abord pénible et difficile à forcer. Mais rien n'embarrassait et ne troublait plus la marche des troupes de Dion, que le danger dont les feux les menaçaient. Environnées de toutes parts des flammes qui dévoraient les maisons, obligées de marcher sur des ruines brûlantes, près à tout moment d'être écrasées par la chute de toits ou de pans de muraille, il fallait que, sans rompre leurs rangs, elles s'ouvrissent un chemin au travers d'un nuage de fumée et de poussière. Lorsqu'elles eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un petit nombre qui pût en venir aux mains dans un terrain si inégal et si étroit : mais enfin les soldats de Dion, animés par les cris et par l'ardeur des Syracusains, forcèrent ceux de Nypsius, dont le plus grand nombre se sauva dans la citadelle, très voisine du lieu où l'on combattait; ceux qui restèrent dehors s'étant dispersés, furent poursuivis et taillés en pièces par les soldats étrangers. La circonstance ne permit pas de goûter sur-le-champ le fruit de la victoire, ni de se livrer à la joie et aux plaisirs que méritait un si grand exploit; tous les Syracusains ne songèrent qu'à aller au secours de leurs maisons; et ils eurent bien de la peine, en travaillant toute la nuit, à éteindre l'incendie.

LII. Dès que le jour eut paru, aucun des orateurs n'osa rester dans la ville; la conscience de leurs crimes leur fit prendre à tous la fuite. Héraclide et Théodote seuls vinrent se livrer eux-mêmes à Dion en s'avouant coupables, et le priant d'être meilleur pour eux qu'ils ne l'avaient été pour lui. Ils ajoutèrent qu'il était digne de Dion, déja si supérieur par toutes ses autres vertus au reste des hommes, de surpasser, par son courage à triompher de son ressentiment, des ingrats forcés aujourd'hui de se reconnaître vaincus dans la vertu même qu'ils avaient osé lui disputer. Les amis de Dion, témoins de ces prières, conseillaient à Dion de ne pas épargner des hommes envieux et méchants, de livrer Héraclide aux soldats, et d'extirper du gouvernement cette adulation envers le peuple, maladie furieuse et non moins funeste que la tyrannie. Dion ayant pris la parole pour les adoucir : « Les autres capitaines, leur dit-il, font » leur principal exercice de la guerre et des armes; » pour moi, j'ai vécu long-temps dans l'Académie » pour apprendre à dompter la colère, l'envie et » l'opiniâtreté. La preuve de cette victoire sur ses » passions n'est pas la douceur et la modération » que l'on montre envers ses amis et les personnes » vertueuses : c'est la clémence et l'humanité qu'on » exerce envers ceux qui nous ont fait des injus- » tices. Je me propose bien moins de surpasser » Héraclide en prudence et en autorité, qu'en » douceur et en justice; c'est dans ces vertus que » consiste la véritable supériorité. Les exploits » guerriers, lors même que personne ne prétend » nous en disputer la gloire, sont au moins en par- » tie revendiqués par la fortune. Si Héraclide est un » homme méchant, perfide et envieux, faut-il pour » cela que Dion altère sa vertu en se livrant à la » colère? Les lois, il est vrai, autorisent la ven- » geance, plutôt que l'injustice qui l'a provoquée; » mais le sentiment naturel nous apprend qu'elles » viennent l'une et l'autre de la même faiblesse. » La méchanceté humaine, difficile sans doute à » guérir, n'est pourtant pas si sauvage et si bru- » tale, qu'elle ne cède à des bienfaits souvent ré- » pétés. »

LIII. Dion, réglant sa conduite sur ces sages raisonnements, mit Héraclide en liberté, et s'occupa tout de suite de relever la muraille dont il avait enfermé la citadelle; il ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu, et de l'apporter. Dès que la nuit fut venue, et pendant que les Syracusains dormaient, il y fit travailler les soldats étrangers; et la citadelle se trouva environnée d'une bonne palissade avant que personne s'en fût aperçu. Lorsque, le lendemain matin, on vit avec quelle promptitude cet ouvrage avait été fait, les citoyens et les ennemis en furent également dans l'admiration; le travail fini, il fit enterrer les morts d'entre les Syracusains, délivra les prisonniers, qui n'étaient pas moins de deux mille, et convoqua l'assemblée du peuple. Héraclide s'étant avancé, proposa d'élire Dion généralissime des troupes de terre et de mer. Tout ce qu'il y avait de meilleurs citoyens reçut avec empressement cette proposition, et demanda qu'elle fût sanctionnée par les suffrages du peuple; mais la tourbe des mariniers et des artisans ne pouvant souffrir de voir Héraclide dépouillé de la charge d'amiral, et persuadée que, quelque peu estimable qu'il fût dans tout le reste, il était au moins plus populaire que Dion et plus dépendant de la multitude, s'y opposa jusqu'à causer du tumulte. Dion céda sur ce point au desir de cette populace, et remit à Héraclide le commandement des forces

maritimes; mais il lui déplut singulièrement en empêchant le partage qu'elle voulait faire des terres et des maisons, et en annulant tout ce qui avait été décrété sur cet objet.

LIV. Ce fut pour Héraclide un nouveau prétexte d'intrigues : il était alors à Messine, où il ne cessait de pratiquer les soldats et les matelots qui s'étaient embarqués avec lui ; il les aigrissait contre Dion, qu'il accusait d'aspirer à la tyrannie ; et pendant ce temps-là il traitait lui-même secrètement avec Denys, par l'entremise du Spartiate Pharax. Les principaux d'entre les Syracusains en ayant eu le soupçon, il s'excita dans le camp une sédition qui réduisit Syracuse à une si grande disette, que Dion, embarrassé sur le parti qu'il devait prendre, se voyait encore blâmé par tous ses amis d'avoir fortifié contre lui-même un homme aussi intraitable, aussi corrompu par l'ambition et par l'envie, que l'était Héraclide. Pharax s'étant campé sous les murs de Néapolis, dans le territoire d'Agrigente, Dion marcha contre lui avec les Syracusains ; et comme il attendait, pour le combattre, un moment plus favorable, Héraclide et ses matelots se récrièrent que Dion ne voulait pas terminer la guerre dans un seul combat, mais la traîner en longueur pour faire durer son commandement. Il fut donc forcé de livrer la bataille, et la perdit ; la défaite, il est vrai, fut peu considérable, et vint surtout de la mutinerie des soldats. Dion se préparait à un second combat, et déjà il rangeait ses troupes en bataille, en les encourageant à bien faire, lorsqu'à l'entrée de la nuit il reçut l'avis qu'Héraclide faisait voile vers Syracuse avec toute sa flotte, pour s'emparer de la ville et en défendre l'entrée à ses soldats.

LV. Il choisit à l'instant même les plus braves et les plus dispos de ses cavaliers ; et après avoir marché toute la nuit avec une extrême célérité, il arrive aux portes de Syracuse vers la troisième heure du jour [1], ayant fait sept cents stades [2]. Héraclide voyant son entreprise manquée, malgré la diligence qu'il avait faite, se remit en mer, errant de côté et d'autre sans aucun projet arrêté. Dans cette incertitude, il rencontre le Spartiate Gésyle, qui lui dit qu'il vient de Lacédémone pour commander les Siciliens, comme l'avait fait autrefois Gylippe. Héraclide le reçoit avec joie, et, l'attachant à sa personne comme un préservatif contre Dion, il le montre avec complaisance aux alliés, et envoie un héraut porter l'ordre aux Syracusains de recevoir ce Spartiate pour leur commandant. Dion répondit que Syracuse ne manquait pas de généraux. « Mais, ajouta-t-il, si l'état des affaires » exige absolument un Spartiate pour chef, c'est » moi-même qui dois commander, puisque j'ai » été reçu citoyen de Sparte. » D'après cette réponse, Gésyle renonça au commandement, et, s'étant rendu auprès de Dion, il ménagea la réconciliation d'Héraclide, qui garantit sa fidélité sous les serments les plus sacrés et les protestations les plus fortes. Gésyle étant intervenu dans cette promesse, jura qu'il vengerait Dion, et punirait lui-même Héraclide, si jamais il devenait parjure.

LVI. Les Syracusains licencièrent aussitôt leurs troupes de mer, qui leur devenaient inutiles, qui d'ailleurs étaient un grand objet de dépense pour ceux qui faisaient ce service, et un prétexte continuel de séditions pour les commandants ; ils travaillèrent ensuite à rétablir la muraille dont ils avaient enfermé la citadelle, et reprirent le siége. Comme les assiégés ne recevaient aucun secours, que les vivres commençaient à leur manquer, et les soldats à secouer le joug de la discipline, le fils du tyran, désespérant de pouvoir s'y soutenir, capitula avec Dion, à qui il remit la citadelle, les armes, et les autres provisions de guerre ; après quoi, prenant sa mère et ses sœurs, il remplit cinq galères de ses effets et des personnes qu'il emmenait avec lui ; et ayant eu de Dion toute sûreté pour son départ, il alla rejoindre son père. Il n'y eut personne dans Syracuse qui ne voulût jouir du spectacle de sa retraite ; l'on se récriait contre ceux qui ne venaient pas être témoins d'un si beau jour, où le soleil éclairait de ses rayons naissants la liberté de Syracuse. Si encore aujourd'hui la fuite de Denys est regardée comme un des plus éclatants et des plus mémorables exemples des vicissitudes de la fortune, quelle ne dut pas être alors la joie des Syracusains, quelle noble fierté ne durent-ils pas concevoir, eux qui, par des moyens si faibles, venaient de renverser la tyrannie la plus puissante qui eût jamais existé !

LVII. Apollocrate ayant mis à la voile, Dion marcha vers la citadelle. Les femmes que le tyran y avait renfermées n'eurent pas la patience de l'attendre, et allèrent au-devant de lui jusqu'aux portes. Aristomaque conduisait le fils de Dion ; Arété marchait derrière elle, fondant en larmes, et ne sachant comment elle devait saluer son mari, après en avoir épousé un autre. Dion embrassa sa sœur et son fils. Aristomaque lui présentant Arété : « Dion, lui dit-elle, votre exil nous a rendues » bien malheureuses ; votre retour et votre victoire nous délivrent tous du poids de nos misères, excepté cette infortunée, que j'ai eu la douleur de voir forcée de prendre un autre mari, » pendant que vous viviez encore. Puisque la for-

[1] Neuf heures du matin.

[2] Trente-cinq lieues ; ce qui paraît presque impossible à faire depuis l'entrée de la nuit jusqu'à neuf heures du matin : c'est aux militaires à en juger.

» tune vous rend l'arbitre de notre sort, que pro-
» noncez-vous sur cette funeste nécessité qui lui a
» été imposée? vous saluera-t-elle comme son on-
» cle? vous embrassera-t-elle comme son mari? »
Ce discours d'Aristomaque toucha vivement Dion : le visage baigné de larmes, il embrassa tendrement sa femme, lui remit son fils entre les mains, et l'envoya dans la maison où il habitait, parcequ'il avait rendu la citadelle aux Syracusains.

LVIII. Après un succès si complet, Dion ne voulut pas jouir de sa nouvelle fortune, qu'il n'eût auparavant témoigné sa reconnaissance à ses amis, fait des présents à ses alliés, et distribué surtout aux citoyens avec qui il avait des liaisons, et aux soldats étrangers, une partie des récompenses et des honneurs qui leur étaient dus. Généreux envers les autres au-delà de son pouvoir, il était pour lui-même simple et modeste, et se contentait des choses les plus communes. Il était l'objet de l'admiration générale; lorsque fixant par ses prospérités les regards non seulement de la Sicile et de Carthage, mais de la Grèce entière, et reconnu pour le capitaine de son temps dont la valeur et la fortune avaient été les plus éclatantes, il était aussi simple dans ses habits, ses équipages et sa table, que s'il eût vécu dans l'Académie de Platon, et non avec des officiers et des soldats, pour qui les débauches et les plaisirs sont les adoucissements ordinaires de leurs fatigues et de leurs dangers. Aussi Platon lui écrivait-il que la terre entière avait les regards tournés vers lui [1]. Mais Dion n'avait les siens attachés que sur une petite maison d'une seule ville, l'Académie : il ne reconnaissait d'autres spectateurs de sa conduite que les philosophes qui la fréquentaient, et qui, au lieu d'admirer ses exploits, son courage et ses victoires, examinaient seulement s'il userait avec sagesse et avec modération de sa fortune, et s'il se montrerait modeste dans de si grands succès. Pour la gravité qu'il portait dans son commerce, et la sévérité qu'il exerçait envers le peuple, il se fit un devoir de n'en rien relâcher, quoique sa situation eût demandé de la douceur et de la grace, et quoique Platon même lui en fît des reproches, et lui écrivît, comme nous l'avons déja rapporté [2], que l'opiniâtreté était la compagne de la solitude. Mais son caractère était opposé à ces moyens d'insinuation, et il voulait ramener à des mœurs plus sévères les Syracusains, corrompus par la flatterie.

LIX. Cependant Héraclide recommençait ses intrigues. Appelé au conseil par Dion, il refusa de s'y rendre, et dit que, n'étant plus que simple particulier, il se trouverait à l'assemblée avec tous les autres citoyens [1]. En second lieu, il fit un crime à Dion de n'avoir ni rasé la citadelle, ni permis au peuple d'ouvrir le tombeau de l'ancien Denys, pour en tirer son cadavre et le jeter à la voirie; d'avoir, par un dédain insultant pour ses concitoyens, fait venir des gens de Corinthe, pour l'aider de leurs conseils et gouverner avec lui. Dion, en effet, avait appelé des Corinthiens, dans l'espérance qu'aidé de leur secours, il lui serait plus facile d'établir la forme de gouvernement qu'il se proposait d'introduire; il voulait bannir cette démocratie pure, qu'il regardait moins comme un gouvernement, que comme un encan public de toutes les espèces de gouvernements, suivant Platon [2], et y substituer une forme de république composée de celles de Lacédémone et de Crète, qui étaient un mélange de royauté et de démocratie, en sorte que l'aristocratie y dominât et décidât des plus grandes affaires; il voyait que le gouvernement de Corinthe tenait plus de l'oligarchie, et que la plupart des affaires n'y étaient pas soumises à la discussion du peuple. Mais s'attendant bien qu'Héraclide traverserait tous ses projets, le connaissant pour un esprit turbulent, léger et séditieux, il l'abandonna à ceux qu'il avait autrefois empêchés de le tuer, et qui alors s'étant transportés dans sa maison, l'y mirent à mort. Il fut fort regretté des Syracusains : mais les magnifiques obsèques que lui fit Dion, le soin qu'il eut d'accompagner son convoi avec toute l'armée, et de haranguer ensuite le peuple, lui firent pardonner aisément ce meurtre; ils sentaient d'ailleurs que tant qu'Héraclide et Dion auraient gouverné ensemble, la ville aurait été sans cesse agitée de séditions et de troubles.

LX. Dion avait pour ami un Athénien nommé Callippus, qu'il avait connu, suivant Platon [3], non dans le cours de ses études, mais dans le commerce du monde et dans les initiations aux mystères. Ils avaient fait la guerre ensemble, et Callippus s'y était distingué; il fut même de tous les amis de Dion le premier qui entra dans Syracuse une couronne sur la tête; et, dans tous les combats où il s'était trouvé, il avait donné des preuves éclatantes de valeur. Mais lorsque la guerre eut privé Dion de ses meilleurs amis, et qu'Héraclide eut été mis à mort, Callippus, qui vit que le peuple de Syracuse n'avait plus de chef, et que les soldats mêmes de Dion jetaient les yeux sur lui, se montra alors le

[1] Épître IV.
[2] *Voyez* ch. IX, de cette *Vie*.

[1] Le conseil était la marque de l'aristocratie; et l'assemblée, celle de la démocratie : ainsi, par ce refus, Héraclide faisait sa cour au peuple.
[2] *Voyez* le livre huitième de la *République*, où Platon dit que, dans un gouvernement purement démocratique, chacun vit à sa guise avec une entière licence.
[3] *Voyez* son *Épître* VII, où Platon parle de deux meurtriers de Dion, mais ne les nomme pas.

plus scélérat des hommes : ne doutant pas que la Sicile ne devînt le prix du meurtre de son hôte et de son ami; ayant même reçu, à ce qu'on assure, des ennemis de Dion, vingt talents[1], pour salaire de ce crime, il corrompit quelques soldats étrangers, et les aposta pour ourdir la trame la plus perfide et la plus criminelle. Il rapportait tous les jours à Dion les discours vrais ou faux qu'on tenait contre lui, et par-là il sut si bien s'insinuer dans sa confiance et s'assurer une grande liberté, qu'il pouvait parler en secret à qui il voulait, et dire contre Dion tout ce qu'il jugeait à propos. Dion même le lui avait ordonné, afin de connaître tous ceux qui nourrissaient des germes de haine et de sédition. Il en résulta que Callippus connut bientôt ceux qui avaient l'esprit corrompu, et qu'il lui fut facile de les soulever contre Dion. Si quelqu'un des soldats rejetait ses propositions, et allait dénoncer à Dion ses intrigues, celui-ci n'en était ni inquiet ni troublé, puisque Callippus, à ce qu'il croyait, n'avait fait qu'exécuter ses ordres.

LXI. Le complot était déja formé, lorsqu'il apparut à Dion un fantôme effrayant et monstrueux. Un jour qu'il était assis dans un portique de sa maison, seul et livré à ses réflexions, il entend tout-à-coup du bruit à l'autre bout du portique; il y porte ses regards, et, à la faveur du jour qui restait encore, il aperçoit une grande femme qui, par les traits de son visage et par son habillement, ressemblait à une furie de théâtre, et balayait la maison. Surpris et effrayé de cette apparition, il fait appeler ses amis, leur raconte la vision qu'il a eue, et les prie de passer la nuit auprès de lui, en leur avouant qu'il est hors de lui-même, et qu'il craint que ce fantôme ne vienne s'offrir encore à lui quand il sera seul (16); mais il ne reparut pas. Peu de jours après, son fils, qui touchait à l'adolescence, ayant eu quelque sujet assez léger de colère, se précipita du toit de la maison, la tête la première, et se tua (17). Ce malheur fut pour Callippus un motif de presser l'exécution de son dessein; il fit courir le bruit parmi les Syracusains que Dion, n'ayant plus d'enfants, avait résolu d'appeler Apollocrate, le fils de Denys, pour le faire son héritier, comme cousin de sa femme et fils de la fille de sa sœur.

LXII. Déja Dion, sa femme et sa sœur soupçonnaient les intrigues de Callippus, et ils en recevaient de toutes parts des avis; mais Dion, que le meurtre d'Héraclide affligeait toujours, et qui, le regardant comme une tache sur sa vie et sur ses actions, en était sans doute toujours tourmenté, dit qu'il aimait mieux mourir mille fois, et présenter sa gorge au premier qui voudrait le frapper, que de vivre ainsi dans la défiance et dans les précautions, non seulement contre ses ennemis, mais contre ses amis mêmes. Cependant Callippus voyant que la femme et la sœur de Dion faisaient des recherches exactes du complot qu'on leur avait dénoncé, et craignant qu'elles ne parvinssent à en acquérir la certitude, alla les trouver, et là, fondant en larmes, il traita de calomnie tout ce qu'on lui imputait, et leur offrit telle garantie qu'elles voudraient exiger de sa fidélité à Dion. Elles lui demandèrent de faire le grand serment, dont voici la forme. Celui qui doit le prêter descend au temple des Thesmophores[1], et, après les sacrifices d'usage, se couvre du manteau de pourpre d'une des déesses; ensuite, une torche allumée à la main, il prononce la formule du serment. Callippus, après avoir satisfait à toutes ces cérémonies, et prêté le serment, témoigna tant de mépris pour ces déesses, qu'il renvoya l'exécution du meurtre de Dion au jour même où l'on célébrait la fête de Proserpine, par laquelle il avait juré; insultant ainsi à la déesse, qu'il aurait sans doute toujours offensée dans quelque autre temps qu'il eût fait périr un homme qu'il avait initié lui-même aux saints mystères, mais dont la majesté était bien plus violée par le choix qu'il faisait, pour ce meurtre, du jour même de sa fête.

LXIII. Callippus s'était associé plusieurs complices; et un jour que Dion était avec ses amis dans une salle où il y avait plusieurs lits, les conjurés entourèrent sa maison : les uns gardèrent les portes et les fenêtres; les autres, qui devaient porter les mains sur lui (c'étaient des soldats de Zacynthe[2]) entrèrent dans la salle en simple tunique et sans épée Ceux qui étaient restés en dehors fermèrent la porte sur eux. Les meurtriers s'étant jetés sur Dion, s'efforcèrent de l'étouffer; mais n'ayant pu en venir à bout, ils demandèrent une épée. Personne de ceux qui étaient en dedans, n'eut le courage d'ouvrir la porte, quoique Dion eût auprès de lui plusieurs de ses amis, qui, espérant chacun qu'en le laissant périr il sauverait sa vie, n'osèrent pas le secourir. Après quelque délai, un Syracusain nommé Lycon tendit par la fenêtre, à un des soldats, un poignard, avec lequel ils égorgèrent Dion, comme une victime qui, tremblante de frayeur, se voyait depuis long-temps menacée du coup fatal. Ils enfermèrent aussitôt sa sœur et sa femme qui était grosse, et qui accoucha misérablement d'un fils dans la prison : elles résolurent de

[1] Cent mille livres.

[1] Ces déesses sont Cérès et Proserpine, dont le surnom signifie, *qui ont établi les lois*: on le leur donna, parcequ'on les regardait comme les inventrices de l'agriculture, source des lois.

[2] Aujourd'hui Zante, île et ville de la mer Ionienne, à l'ouest de la Morée, vers le midi de l'île de Céphalonie, dont elle n'est séparée que par le bras de mer qu'on appelle *le canal de Zante*.

le nourrir; et les gardes, qui savaient que Callippus se trouvait dans une situation assez embarrassante, le leur accordèrent facilement.

LXIV. Après le meurtre de Dion, Callippus jouit d'abord d'une fortune brillante, et se vit le maître dans Syracuse; il informa même de cet événement la ville d'Athènes, celle qu'un si grand forfait aurait dû, après les dieux immortels, lui faire le plus respecter et craindre. Mais on a dit avec vérité de cette ville, que les hommes de bien y étaient parfaitement bons, et que les méchants y étaient d'une malice profonde : semblable en cela à son propre terroir, qui produit le meilleur miel[1] et la ciguë la plus mortelle. Au reste, Callippus ne justifia pas long-temps le reproche qu'on pouvait faire à la fortune et aux dieux de souffrir qu'un homme eût acquis par un crime si impie une si grande puissance; il ne tarda pas à en recevoir le juste châtiment. En voulant s'emparer de Catane, il perdit bientôt Syracuse, et dit lui-même, à cette occasion, qu'il avait perdu une grande ville pour ne prendre qu'une râpe à fromage (18). Étant allé ensuite attaquer Messine, il y perdit un grand nombre des siens, et en particulier les soldats de Zacynthe qui avaient tué Dion. Rejeté de toutes les villes de Sicile, qui le chassaient comme un monstre digne de toute leur haine, il se retira à Rhège, où, réduit à la plus grande détresse, et nourrissant fort mal les soldats mercenaires qu'il commandait, il fut assassiné par Leptines et Polyperchon, et, à ce qu'on assure, avec le même poignard dont on s'était servi pour tuer Dion : on le reconnut à sa forme et à la beauté de l'ouvrage; il était court comme ceux de Sparte, et d'un travail parfait. Ce fut ainsi que Callippus porta la punition de son crime.

LXV. Aristomaque et Arété, en sortant de prison, furent reçues par Icétès de Syracuse, un ami de Dion. Il en eut d'abord le plus grand soin, et leur garda la fidélité qu'il devait à la mémoire de son ami; mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il fit préparer un vaisseau, et y embarqua ces femmes, comme pour les envoyer dans le Péloponnèse, avec ordre à ceux qui les conduisaient de les égorger en chemin et de les jeter dans la mer. On prétend qu'ils les y jetèrent en vie, et l'enfant avec elles. Icétès fut aussi bientôt puni de sa perfidie : il tomba dans les mains de Timoléon, qui le mit à mort; et, pour achever la vengeance du meurtre de Dion, les Syracusains firent mourir les deux filles d'Icétès, comme nous l'avons rapporté dans la *Vie de Timoléon*.

[1] Celui du mont Himette dans l'Attique.

NOTES

SUR LA VIE DE DION.

(1) Homère, dans le sixième livre de l'*Iliade*, vers 152 et suivants, rapporte que Glaucus, descendant de Sisyphe et de Bellérophon qui s'était établi en Lycie, vint à Troie pour défendre Priam contre les forces réunies de toute la Grèce; il était originaire de Corinthe, nommée alors Éphyre, où Sisyphe avait régné.

(2) Dans sa septième Lettre, tom. III, pag. 327.

(3) Gélon s'empara de la puissance souveraine à Syracuse, la deuxième année de la soixante-douzième olympiade. La première année de la soixante-quinzième olympiade, avant J.-C. quatre cent quatre-vingts ans, il battit, auprès d'Himère, les Carthaginois, qui étaient venus attaquer la Sicile pour favoriser l'entreprise de Xerxès contre la Grèce. Gélon mourut deux ans après, et eut pour successeur son frère Hiéron, l'ami de Pindare. Il n'est pas étonnant que Denys blâmât la manière de gouverner de Gélon, qui avait régné avec la plus grande modération, et à qui l'on ne pouvait faire d'autre reproche que d'exercer une autorité dont la source n'était pas légitime. Denys, qui méritait au moins autant ce reproche, n'avait connu d'autre ressort de son gouvernement que la force et la terreur; la douceur de Gélon lui paraissait une faiblesse, et peut-être un défaut absolu de capacité pour régner.

(4) Le passage de Platon est à la fin de sa quatrième Lettre, tom. III, pag. 321; il renferme un grand principe de politique.

(5) Philistus de Syracuse, ou de Naucrate selon d'autres, n'était pas seulement homme de guerre, mais encore historien distingué. Cicéron, dans le second livre de ses *Lettres à son frère Quintus*, *lettre* XII, en fait un assez grand éloge. Il avait composé une *Histoire d'Égypte* en douze livres, celle de *Sicile* en onze, celle du *Règne de Denys*, en quatre, et quelques autres ouvrages dont on trouve la liste dans Vossius, *de Hist. gr.*, liv. I, ch. VI.

(6) Ce Timon, différent du fameux misanthrope de ce nom, était un poëte connu par plusieurs ouvrages dramatiques, et par des silles, espèce de parodies satiriques, qui tiraient leur nom de Silène, le nourricier de Bacchus. Timon, au rapport de Suidas et de Diogène Laërce, liv. IX, seg. III, y attaquait les philosophes, et surtout ceux qu'on appelait dogmatiques, parcequ'ils donnaient leurs opinions pour des décrets et des dogmes.

(7) C'est le vers 428 du douzième livre de l'*Odyssée*. Dans le texte de Plutarque, il diffère de celui d'Homère; mais l'opinion des critiques en général est que le texte de Plutarque est altéré en cet endroit.

(8) Aristippe, philosophe célèbre de Cyrène en Afrique, avait commencé par prendre les leçons de Socrate : mais la morale sévère du maître de Platon ne fut pas du goût d'Aristippe : il abandonna cette école, et fonda une nouvelle secte, qui prit le nom de Cyrénaïque, de Cyrène, patrie de son fondateur. La morale d'Aristippe était douce et commode, conforme à ses goûts et à ses penchants, qui lui faisaient rechercher les grands et les princes, dont il aimait à partager la société et les plaisirs. Horace goûtait fort la morale d'Aristippe.

(9) Quelques critiques ont appliqué à Dion ce dernier mot; et, dans la phrase grecque, il ne serait pas impossible que ce fût à lui qu'il se rapportât : les savants se sont partagés sur cet objet. Mais en suivant une leçon plus exacte des manuscrits, comme l'ont remarqué dans leurs observations les éditeurs d'Amyot, c'est de Platon qu'il faut l'entendre. En effet, ce philosophe avait soixante-onze ans lorsque Dion commença ses préparatifs de guerre contre Denys. C'était bien un âge à ne plus se mêler d'une pareille

entreprise. Quant à Dion, il n'avait que cinquante ans lorsqu'il faisait ces préparatifs, et ne pouvait pas être appelé un vieillard.

(10) Diodore de Sicile, liv. XVI, ch. IX, fait sur la faiblesse des moyens de Dion, en allant attaquer une puissance aussi redoutable que celle de Denys, une réflexion qui mérite d'être lue. Il y prouve que la force et la puissance ne sont pas des chaînes pour lier un empire, comme le vieux Denys s'en était flatté. Les véritables chaînes qui en garantissent la durée, ce sont la justice, la bonté de ceux qui gouvernent, et l'amour des sujets.

(11) Il ne serait pas facile, je crois, d'assigner les raisons de cet augure sinistre qu'on attribuait à l'apparition d'un essaim d'abeilles : mais cette superstition n'était pas particulière aux Grecs, elle avait passé chez les Romains, comme on le voit dans l'*Oraison* de Cicéron *sur les réponses des aruspices*, chap. XII. Nous en verrons un autre exemple dans la *Vie de Brutus*.

(12) Il est difficile de fixer le lieu proprement désigné ici par Plutarque. Cependant il est vraisemblable que Philistus était en rade près de Brindes.

(13) C'était un acte de religion, chez les anciens, de porter à sa famille une portion des victimes qui avaient été immolées ; et c'en était aussi un, quand on rencontrait quelqu'un qui emportait cette partie de victime, d'en prendre ou d'en recevoir une portion.

(14) On a cru que le nom de Campaniens était ici une faute, parcequ'on ne trouve point de peuple de ce nom en Sicile; et on a voulu y substituer celui de Cataniens. Mais Diodore de Sicile, liv. XIV, ch. VIII, XV, LVIII, et liv. XVI, ch. LXXXII, a donné leur histoire dans le plus grand détail, et leur existence ne peut être douteuse.

(15) Diodore, liv. XVI, ch. XVIII, raconte cet événement avec quelques différences.

(16) On peut être étonné qu'un homme du courage de Dion soit si effrayé de l'apparition d'un spectre, qu'il prie ses amis de demeurer, et de passer la nuit auprès de lui. Peut-être la superstition y avait-elle plus de part que la peur : il imaginait que ce fantôme, n'osant plus se présenter de nouveau quand il serait en compagnie, n'aurait pas la même influence sur sa destinée. Nous verrons Brutus montrer plus de courage et de sang-froid dans une situation pareille, et peut-être encore plus capable d'effrayer.

(17) Plutarque semble rapporter cet accident comme une suite de l'apparition du spectre, et comme l'explication de ce que Dion lui avait vu faire. Cette furie qui balayait sa maison était apparemment un présage du vide qu'elle allait bientôt y causer, et elle commence par son fils. Mais Cornélius Népos, dans la *Vie de Dion*, nous donne une cause plus naturelle de la mort de ce jeune homme. Il dit que, dès son enfance, Denys s'était plu à le corrompre, en le plongeant dans les plaisirs et dans la débauche ; et que son père, devenu maître de Syracuse, ayant voulu le retirer de cette vie licencieuse, et ayant mis auprès de lui des personnes chargées de le surveiller, ce jeune homme, qui ne put souffrir la contrainte qu'on voulait lui imposer, se jeta par la fenêtre, et se tua.

(18) Cette râpe à fromage s'appelait *patane*; mais les gens du peuple prononçaient mal ce mot, et disaient *catane*. C'est cette différence de prononciation qui fait l'équivoque sur laquelle joue Callippus.

BRUTUS.

M. Dacier place le meurtre de César par Brutus à l'an du monde 3996, la première année de la 184e olympiade, l'an de Rome 709, 42 ans avant J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 675 jusqu'à l'an 712 de Rome, 42 ans avant J.-C.

Parallèle de Dion et de Brutus.

I. Marcus Brutus avait pour ancêtre ce Junius Brutus dont les anciens Romains placèrent la statue de bronze dans le Capitole, au milieu de celles de leurs rois (1); elle tenait une épée nue à la main, pour marquer qu'il avait chassé les Tarquins sans retour. Mais ce premier Brutus ayant conservé toute la rudesse de son caractère sans l'adoucir par la culture, semblable à ces épées qui, trempées brûlantes dans l'eau froide, contractent plus de dureté, porta sa haine contre les tyrans jusqu'à faire mourir ses deux fils. Au contraire, Marcus Brutus, dont nous écrivons la *Vie*, s'étant appliqué à former ses mœurs par l'étude de la philosophie et des lettres, ayant ajouté à la douceur et à la gravité de son naturel l'énergie nécessaire pour exécuter les plus grandes choses, avait, ce me semble, reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour la vertu. Aussi ceux même qui ne lui pardonnent pas sa conjuration contre César lui attribuent ce qu'il peut y avoir de glorieux dans cette entreprise; et ce qu'elle a de plus odieux, ils le mettent sur le compte de Cassius, allié et ami de Brutus, mais qui n'avait ni la simplicité ni la candeur de son caractère.

II. Servilie, mère de Brutus, faisait remonter son origine à ce Servilius Ahala qui, voyant Spurius Mélius aspirer à la tyrannie et exciter des séditions parmi le peuple, prit un poignard sous son bras, se rendit sur la place publique, s'approcha de Spurius comme pour lui parler de quelque affaire, et lorsque celui-ci baissa la tête pour l'écouter, il lui enfonça le poignard dans le sein et le tua (2). Cette descendance est généralement reconnue. Quant à l'origine paternelle de Brutus, ceux qui lui conservent de la haine et du ressentiment, à cause du meurtre de César, soutiennent qu'il ne descend pas de cet ancien Brutus qui chassa les Tarquins : ils prétendent que celui-ci, après avoir fait mourir ses enfants, ne laissa point de postérité; que d'ailleurs Marcus Brutus était de race plébéienne, fils d'un Brutus intendant de maison, et qu'il n'était parvenu que depuis peu aux dignités de la république. Mais le philosophe Posidonius dit qu'outre les deux fils de Brutus qui, déja dans l'adolescence, furent mis à mort par leur père [1], comme l'his-

[1] C'est-à-dire qu'en qualité de consul il présida à leur supplice : ils étaient convaincus d'avoir conspiré pour rétablir Tarquin sur le trône.

toire le rapporte, il y en avait un troisième, encore en bas âge, qui fut la tige de la famille des Brutus. Il ajoute qu'il existait de son temps des personnages illustres de cette maison, à qui l'on trouvait beaucoup de ressemblance avec la statue de l'ancien Brutus. Mais c'en est assez sur cet objet (3).

III. Caton le philosophe était frère de Servilie, mère de Brutus; ce fut lui surtout que Brutus se montra jaloux d'imiter, comme son oncle. Il devint même son gendre. On peut dire qu'il n'y avait point de philosophe grec dont Brutus ne connût la doctrine; mais il donna une préférence marquée à l'école de Platon. Il eut peu d'estime pour la nouvelle et la moyenne Académie, et s'attacha particulièrement à l'ancienne (4). Aussi eut-il toujours la plus grande admiration pour Antiochus l'Ascalonite [1], dont le frère, nommé Ariston, fut l'ami et le commensal de Brutus : il était moins instruit que bien d'autres philosophes; mais il ne le cédait à aucun d'eux en sagesse et en douceur [2]. Empylus, dont Brutus et ses amis parlent souvent dans leurs lettres comme d'un de ses commensaux, était un orateur qui a laissé sur le meurtre de César un écrit assez court, intitulé *Brutus*, et qui n'est pas un ouvrage méprisable. Brutus possédait assez bien sa langue pour haranguer les troupes et pour plaider dans le barreau. Il savait aussi sa langue grecque; et l'on voit par ses lettres qu'il savait prendre quelquefois un style laconique et sentencieux. Lorsque la guerre fut commencée, il écrivit en ces termes aux habitants de Pergame : « J'entends dire » que vous avez donné de l'argent à Dolabella : si » c'est volontairement, reconnaissez que vous m'a» vez fait une injustice; si c'est malgré vous, prou» vez-le-moi en m'en donnant de bon gré. — » Vos délibérations, écrivait-il aux Samiens, sont » longues, et les effets en sont lents. Quelle pen» sez-vous qu'en sera la fin? » Il disait dans une autre lettre, au sujet des habitants de Patare [3] : « Les Xanthiens, dédaignant ma clémence, ont, » dans leur désespoir, fait de leur patrie leur tom» beau. Ceux de Patare, en se livrant à ma bonne » foi, ont conservé tous les avantages de leur li» berté. Choisissez du bon sens des derniers, ou du » sort des Xanthiens. »

IV. Dès sa première jeunesse, il accompagna Caton, son oncle, à l'expédition de Cypre contre Ptolémée [1]. Ce prince s'étant donné lui-même la mort, Caton, que des affaires importantes retenaient à Rhodes, avait chargé Caninius [2], un de ses amis, de veiller à la conservation des richesses qu'il avait trouvées en Cypre; mais, craignant que Caninius n'en fût pas un gardien fidèle, il écrivit à Brutus de quitter la Pamphylie, où il se rétablissait d'une maladie qu'il avait eue, et de se rendre promptement en Cypre. Cette commission déplaisait à Brutus, soit par les égards qu'il croyait devoir à Caninius, à qui Caton faisait un affront sensible, soit par la nature même de cet emploi, qu'il ne trouvait ni honnête en soi, ni convenable à un jeune homme qui ne s'était encore appliqué qu'à l'étude des lettres. Il fit cependant le voyage, et mit dans sa commission tant d'exactitude et de soin, qu'il mérita les louanges de Caton. Il fit vendre tous les effets de Ptolémée, et porta lui-même à Rome l'argent qu'il en avait tiré.

V. Lorsqu'à Rome la division éclata entre César et Pompée, et que, dans la guerre qui s'alluma, tout l'empire se partagea entre ces deux rivaux, on ne douta pas que Brutus, dont Pompée avait fait mourir le père [3], ne se déclarât pour César : mais il sacrifia son ressentiment à l'intérêt public; et persuadé que les motifs de Pompée pour prendre les armes étaient plus justes que ceux de César, il embrassa la cause du premier. Jusque là, quand il le rencontrait, il ne daignait pas même lui parler; il eût cru se rendre coupable d'impiété en adressant la parole au meurtrier de son père : mais alors, ne voyant plus en lui que le chef de la république, il crut devoir marcher sous ses ordres, et se rendit en Sicile comme lieutenant de Sestius, à qui le sort avait donné le gouvernement de cette province. Il n'y trouva aucune occasion de se distinguer; et comme les deux généraux étaient déjà en présence, prêts à décider de l'empire par le sort des armes, il alla, simple volontaire, en Macédoine, afin de partager le péril commun. Lorsqu'il arriva au camp de Pompée, ce général, qui était assis dans sa tente, fut si surpris et si charmé de le voir, qu'il se leva et l'embrassa devant tout le monde, comme l'officier le plus considérable de son armée. Dans le camp, tout le temps qu'il ne passait pas avec Pompée, il l'employait à l'étude et à la lecture, non seulement les jours que les armées étaient dans l'inaction, mais la veille même de cette grande bataille qui se donna dans la plaine de Pharsale. On était au fort de l'été; il faisait une

[1] Ascalon était dans la Palestine. Voyez sur Antiochus la *Vie de Cicéron*, c. IV.

[2] Ce frère d'Antiochus, nommé Aristus par Cicéron, *Acad.* liv. I, c. III, avait eu, à Athènes, Brutus pour disciple. Cicéron dit de lui, *in Bruto*, c. XCVII, qu'il était l'héritier de l'ancienne Académie, et son ami particulier. Empylus n'est point connu d'ailleurs.

[3] Patare, ville de Lycie, était sur la côte méridionale de l'Asie, à l'embouchure du Xanthe, du côté de l'orient. La ville de Xanthe, dont il est question tout de suite, était dans la Lycie, au-dessus de l'embouchure du Xanthe, à l'occident. Ce fleuve n'est pas, comme on voit, le même que le Xanthe de la Troade, si fameux dans la fable.

[1] Voyez la *Vie de Caton d'Utique*, c. XXXIX.

[2] Plutarque, dans la *Vie de Caton*, le nomme toujours Canidius.

[3] Voyez la *Vie de Pompée*, c. XV.

chaleur extrême, et l'on campait dans un terrain marécageux. Les esclaves qui portaient sa tente n'arrivant pas, quoiqu'il fût très fatigué, il ne se décida que sur le midi à prendre le bain et à se faire frotter d'huile : il fit ensuite un léger repas; et pendant que les autres officiers ou dormaient, ou songeaient avec inquiétude à la journée du lendemain, il resta jusqu'au soir exposé à l'ardeur du soleil, et s'occupant à faire l'abrégé de l'histoire de Polybe.

VI. On dit que, dans cette journée, César témoigna pour lui le plus vif intérêt : il recommanda à ses officiers de ne pas le tuer dans le combat, et, s'il se rendait volontairement, de le lui amener; s'il se défendait contre ceux qui l'arrêteraient, de le laisser aller, et de ne lui faire aucune violence. Il voulait, dit-on, en cela obliger Servilie, mère de Brutus; car dans sa première jeunesse il avait eu des habitudes avec cette femme, qui l'aimait éperdument : et comme Brutus naquit pendant que cette passion était dans toute sa force, César se persuada qu'il en était le père. Un jour qu'on traitait dans le sénat de cette importante conjuration de Catilina, qui fut sur le point de renverser la république, Caton et César, qui différaient d'opinion, étant placés l'un près de l'autre, on apporta du dehors un billet à César, qui se mit à le lire à part : Caton s'écria qu'il était horrible à César d'entretenir des relations avec les ennemis de la patrie, et d'en recevoir des lettres. Cette parole ayant causé du tumulte parmi les sénateurs, César passa le billet à Caton, qui le lut tout bas; et voyant que c'était une lettre amoureuse que Servilie sa sœur écrivait à César, il la lui jeta en disant : « Tiens, ivrogne; » et il reprit l'opinion qu'il avait commencée. C'est ainsi que la passion de Servilie pour César était publiquement connue à Rome.

VII. Après la déroute de Pharsale et la fuite de Pompée vers la mer, son camp ayant été forcé, Brutus se déroba secrètement par une porte qui conduisait à un lieu marécageux, plein d'eaux stagnantes et de roseaux; il s'y tint caché le reste du jour, et se sauva la nuit à Larisse [1], d'où il écrivit à César, qui, charmé de le savoir en vie, lui manda de venir le joindre; et non, content de lui pardonner, il le traita avec plus de distinction qu'aucun autre de ses amis. Personne ne savait de quel côté Pompée avait fui, et ne pouvait en instruire César, qui, marchant seul avec Brutus le long d'un chemin, voulut savoir ce qu'il en pensait; et ses conjectures sur le lieu où Pompée avait dû se retirer lui paraissant fondées sur de meilleures raisons que celles des autres, il suivit son opinion, et marcha droit en Égypte : mais Pompée, qui en effet s'y était retiré, suivant que Brutus le conjecturait, y avait trouvé une mort funeste. Brutus adoucit César en faveur de Cassius, et plaida pour le roi d'Afrique (5) : accablé dans sa défense par le nombre et le poids des accusations, il obtint, à force d'instances, que ce prince conserverait la plus grande partie de son royaume. La première fois que Brutus parla sur cette affaire, César dit à ses amis : « Je ne sais pas ce que veut » ce jeune homme; mais tout ce qu'il veut, il le » veut fortement. » Il est vrai que Brutus, né avec un esprit ferme, ne cédait pas facilement aux prières et à la faveur : toujours guidé par la raison, quelque parti qu'il prît, il se portait par un choix libre à ce qu'il connaissait de meilleur; et, déployant dans ses actions toute son énergie, il parvenait toujours à ses fins. La flatterie ne pouvait rien sur lui dans les demandes injustes; et, loin de se laisser vaincre par une imprudente importunité, faiblesse que bien des gens appellent honte de refuser, il la regardait comme une défaite humiliante pour un grand homme : il avait coutume de dire que ceux qui ne pouvaient rien refuser devaient avoir mal usé de la fleur de leur jeunesse.

VIII. Quand César fut près de passer en Afrique pour y faire la guerre contre Caton et Scipion, il nomma Brutus gouverneur de la Gaule cisalpine; et ce choix fit le bonheur de cette province. Bien différent des autres gouverneurs, dont l'avarice et l'insolence traitaient les provinces qui leur étaient confiées comme des pays de conquête, Brutus fut pour la sienne la consolation et la fin des calamités précédentes; et, rapportant à César tout le bien qu'il faisait, il attirait sur lui seul toute la reconnaissance des peuples. Aussi, quand César à son retour traversa l'Italie, le bon état de ces villes fut pour lui le spectacle le plus doux; et il ne fut pas moins satisfait de Brutus, qui n'avait travaillé qu'à augmenter la gloire du dictateur, qu'il se faisait même un honneur d'accompagner. Il y avait à Rome plusieurs prétures, dont la première en dignité, qu'on appelait la préture urbaine, paraissait destinée à Brutus ou à Cassius. On prétend que, déja refroidis ensemble pour d'autres sujets, ils furent amenés plus facilement, par cette rivalité, à une rupture ouverte, malgré leur alliance; Cassius ayant épousé Junie, sœur de Brutus. D'autres veulent que cette concurrence ait été l'ouvrage de César, qui les avait flattés secrètement l'un et l'autre de l'espoir de cette magistrature. La dispute et l'aigreur furent poussées si loin, qu'ils plaidèrent publiquement leur cause. La réputation et la vertu de Brutus militaient en sa faveur contre les nombreux et brillants exploits que Cassius

[1] Ville de Thessalie.

avait faits chez les Parthes. César, après les avoir entendus et en avoir délibéré avec ses amis, avoua que les raisons de Cassius étaient plus justes, mais qu'il fallait donner la première préture à Brutus. Cassius n'eut donc que la seconde; et il fut bien moins reconnaissant pour celle qu'il avait obtenue, qu'offensé du refus de l'autre.

IX. Brutus disposant de même, sur tout le reste, de la puissance de César, il n'eût tenu qu'à lui d'être le premier de ses amis, et de jouir auprès de lui du crédit le plus absolu; mais la faction de Cassius s'appliquait à l'en détourner, et l'attirait insensiblement à son parti : non qu'il fût réconcilié avec Cassius depuis la rivalité qui les avait brouillés; mais les amis de Brutus ne cessaient de lui répéter qu'il ne devait pas se laisser adoucir et amollir par César, dont les faveurs et les caresses tyranniques avaient bien moins pour objet d'honorer sa vertu, que d'affaiblir son courage et de l'enchaîner à sa personne. César même n'était pas sans quelque soupçon sur son compte, et souvent on lui faisait de lui des rapports défavorables; mais s'il craignait l'élévation de son ame, sa dignité personnelle et le crédit de ses amis, il se fiait à la bonté de son naturel et de ses mœurs. Cependant quelqu'un étant venu lui dire qu'Antoine et Dolabella tramaient quelques nouveautés : « Ce ne » sont pas, répondit-il, ces gens si gras et si bien » peignés que je crains, mais ces hommes maigres » et pâles. » Il désignait par-là Brutus et Cassius. Quelque temps après, comme on lui dénonça Brutus, en l'avertissant de se tenir en garde contre lui, il porta la main sur son corps : « Eh! quoi, » dit-il, croyez-vous que Brutus n'attendra pas la » fin de ce corps si faible? » Il voulait faire entendre qu'après lui Brutus était le seul à qui pût appartenir une si grande puissance.

X. Il est vraisemblable en effet que si Brutus, consentant à être quelque temps le second, eût laissé la puissance de César diminuer peu à peu, et la gloire de ses grands exploits se flétrir, il serait incontestablement devenu le premier dans Rome. Mais Cassius, homme emporté, qui haïssait particulièrement César, bien plus qu'il n'avait avec le public de haine contre la tyrannie, échauffa le courage de Brutus, et lui fit précipiter ses desseins. Aussi disait-on que Brutus haïssait la tyrannie, et Cassius le tyran. Outre quelques autres sujets de plainte qu'il avait contre César, il ne lui pardonnait pas de lui avoir enlevé des lions qu'il avait fait rassembler et conduire à Mégare pour les jeux de son édilité; César, qui les trouva dans cette ville quand elle fut prise par Calénus, les avait gardés pour lui. Ces lions devinrent funestes aux Mégariens : lorsqu'ils virent leur ville au pouvoir des ennemis, ils ouvrirent les loges de ces animaux et leur ôtèrent leurs chaînes, pour empêcher les ennemis de se précipiter sur eux; mais au contraire les lions se jetèrent sur les habitants; et comme ils fuyaient de tous côtés sans armes, ils furent cruellement déchirés par ces animaux, et excitèrent la pitié des ennemis eux-mêmes. On veut que cet affront ait été la principale cause de la conspiration de Cassius contre César; mais c'est une erreur : Cassius avait toujours eu une haine naturelle et une aversion invincible contre tous les tyrans; et dès son enfance même il fit connaître cette disposition. Il allait à la même école que Faustus, fils de Sylla : cet enfant s'étant mis un jour à exalter, à combler d'éloges, au milieu de ses camarades, la puissance absolue de son père, Cassius se leva de sa place, et alla lui donner deux soufflets. Les tuteurs et les parents de Faustus voulaient poursuivre Cassius en justice; mais Pompée les arrêta; et ayant fait venir les deux enfants devant lui, il leur demanda comment la chose s'était passée. Alors Cassius prenant la parole : « Allons, » Faustus, lui dit-il, répète devant Pompée, si tu » l'oses, ce qui m'a si fort irrité contre toi, afin que je » t'applique encore un soufflet. » Tel était Cassius.

XI. Cependant Brutus était sans cesse excité par les discours de ses amis, par les bruits qui couraient dans la ville, et par des écrits qui l'appelaient, qui le poussaient vivement à exécuter son dessein. Au pied de la statue de Brutus, son premier ancêtre, celui qui avait aboli la royauté, on trouva deux écriteaux, dont l'un portait : « Plût » à Dieu, Brutus, que tu fusses encore en vie! » Et l'autre : « Pourquoi, Brutus, n'es-tu pas vi- » vant! » Le tribunal même où Brutus rendait la justice était, tous les matins, semé de billets sur lesquels on avait écrit : « Tu dors, Brutus. Non, » tu n'es pas véritablement Brutus. » Toutes ces provocations étaient occasionées par les flatteurs de César, qui, non contents de lui prodiguer des honneurs odieux, mettaient la nuit des diadêmes sur ses statues, dans l'espérance qu'ils engageraient par-là le peuple à changer son titre de dictateur en celui de roi; mais il arriva tout le contraire, comme nous l'avons dit dans sa *Vie*. Lorsque Cassius sonda ses amis sur la conspiration contre César, ils lui promirent tous d'y entrer, pourvu que Brutus en fût le chef. Une pareille entreprise, disaient-ils, demande moins du courage et de l'audace, que la réputation d'un homme tel que lui, qui commence le sacrifice, et dont la présence seule en garantisse la justice. Sans lui, les conjurés seraient moins fermes dans l'exécution de leur projet; et, après l'avoir terminée, plus suspects aux Romains, qui ne pourraient croire que Brutus eût refusé de prendre part à une action dont le motif aurait été juste et honnête.

XII. Cassius ayant approuvé leurs raisons, alla trouver Brutus : c'était la première fois qu'il le voyait depuis leur querelle. Après leur réconciliation et les premiers témoignages d'amitié, Cassius demande à Brutus s'il compte aller au sénat le jour des ides de mars. « J'ai entendu dire, ajouta-t-il, que ce jour-là les amis de César doivent » proposer de le faire roi. » Brutus ayant répondu qu'il n'irait pas : « Mais si nous y sommes appelés? reprit Cassius. — Alors, répliqua Brutus, mon devoir sera de ne pas me taire, mais » de m'y opposer, et de mourir avant de voir expirer la liberté. » Cassius, enhardi par cette réponse : « Quel est donc le Romain, lui dit-il, qui » voudrait consentir à votre mort? Ignorez-vous, » Brutus, qui vous êtes? Croyez-vous que ce soient » de vils artisans [1], et non pas les premiers et les » plus puissants de la ville, qui couvrent votre » tribunal des écrits que vous y trouvez tous les » jours? Ils attendent des autres préteurs les distributions d'argent, les spectacles, les combats » de gladiateurs; mais ils réclament de vous, » comme une dette héréditaire [2], le renversement » de la tyrannie. Ils sont prêts à tout souffrir pour » vous, si vous voulez vous montrer tel qu'ils pensent que vous devez être. » En disant ces mots, il serra étroitement Brutus dans ses bras; et s'étant séparés, ils allèrent chacun trouver leurs amis.

XIII. Caïus [3] Ligarius, accusé devant César pour avoir suivi le parti de Pompée, dont il était l'ami, avait été absous par le dictateur; mais, moins reconnaissant du bienfait qu'irrité du danger qu'il avait couru, il était toujours l'ennemi de César et l'intime ami de Brutus. Celui-ci étant allé le voir, et l'ayant trouvé malade dans son lit : « Ah! Ligarius, lui dit-il, dans quel temps vous êtes » malade! » Ligarius, se soulevant et s'appuyant sur le coude : « Brutus, dit-il en lui serrant la » main, si vous formez quelque entreprise digne » de vous, je me porte bien. » Dès-lors ils sondèrent secrètement leurs amis, et les personnes en qui ils avaient confiance; ils leur faisaient part de leur projet, et choisissaient les conjurés non seulement entre leurs amis, mais encore parmi ces hommes dont l'audace et le mépris de la mort leur étaient plus connus. C'est pour cela qu'ils cachèrent leur dessein à Cicéron, celui de tous leurs amis sur l'affection et la fidélité duquel ils pouvaient le plus compter : mais naturellement il manquait d'audace; et l'âge lui ayant donné de plus cette timide circonspection des vieillards [1], il voulait par le seul raisonnement porter tout ce qu'on proposait au dernier degré de sûreté. Ces considérations leur firent craindre que, dans une entreprise qui demandait de la célérité, il n'émoussât leur courage et ne ralentît leur ardeur. Brutus ne s'en ouvrit pas non plus à deux autres de ses amis, Statilius le philosophe épicurien, et Favonius l'émule de Caton, parcequ'un jour, dans un entretien philosophique qu'il avait avec eux, ayant jeté pour les sonder un propos vague qu'il fit venir de loin par un long détour, Favonius avait répondu qu'une guerre civile était bien plus funeste que la plus injuste monarchie; et Statilius, qu'un homme sage et prudent ne s'exposait pas au danger pour des insensés et des méchants.

XIV. Labéon, présent à cet entretien, réfuta vivement ces deux philosophes; mais Brutus n'insista pas davantage, comme si cette question lui eût paru difficile à décider. Le lendemain il alla chez Labéon, et lui fit part du projet, dans lequel Labéon entra avec ardeur. On fut d'avis de gagner un autre Brutus, surnommé Albinus : non qu'il fût homme actif et courageux; mais il entretenait pour les spectacles publics un certain nombre de gladiateurs, ce qui lui donnait un certain pouvoir; et d'ailleurs César avait confiance en lui. Lorsque Labéon et Cassius lui en parlèrent, il ne répondit rien : mais il alla trouver Brutus en particulier; et ayant su de lui-même qu'il était le chef de la conspiration, il s'engagea volontiers à le seconder de tout son pouvoir. La réputation de Brutus en attira un grand nombre d'autres des plus considérables d'entre les Romains; et tous, sans s'être liés par aucun serment, sans s'être donné mutuellement la foi au milieu des sacrifices, ils gardèrent si bien le secret, et l'ensevelirent dans un si profond silence en le renfermant dans les seuls conjurés, que, malgré les avertissements que les dieux en donnèrent par des prédictions, des prodiges et des signes des victimes, personne ne crut à ce projet.

XV. Brutus, qui voyait les personnages de Rome les plus illustres par leur naissance, leur courage et leurs vertus, attacher leur fortune à la sienne, et qui considérait toute la grandeur du péril auquel ils s'exposaient, s'efforçait en public d'être maître de lui-même, et de ne rien laisser échapper au-dehors qui pût trahir sa pensée : mais rentré dans sa maison, et surtout la nuit, il n'était plus le même; l'inquiétude dont il était agité le réveillait en sursaut; il s'enfonçait dans des réflexions qui lui faisaient sentir toutes les difficultés de son entreprise. Sa femme, qui était auprès de lui, s'a-

[1] Mot à mot, des tisserands et des cabaretiers.

[2] Il fait allusion à sa descendance du premier Brutus, celui qui avait chassé les Tarquins.

[3] Il faut lire Quintus, puisqu'il s'agit de celui pour qui Cicéron plaida devant César; car les frères de Ligarius avaient suivi le parti de César.

[1] Il avait alors soixante-trois ans.

perçut bientôt qu'il éprouvait un trouble extraordinaire, et qu'il roulait dans son esprit quelque projet difficile dont il avait peine à trouver l'issue. Porcia, comme nous l'avons dit, était fille de Caton; Brutus, dont elle était cousine, l'avait épousée jeune encore, quoiqu'elle fût déja veuve de Bibulus, qui lui avait laissé un fils du même nom que son père, et dont on a encore un petit ouvrage intitulé *Mémoires de Brutus*. Porcia, qui avait fait son étude de la philosophie, et qui aimait tendrement son mari, joignait à une grande élévation d'esprit beaucoup de prudence et de bon sens : elle ne voulut demander à Brutus le secret dont il était si occupé qu'après avoir fait l'épreuve de son courage. Elle prit un de ces petits couteaux dont les barbiers se servent pour faire les ongles, et, ayant renvoyé toutes ses femmes, elle se fit à la cuisse une incision profonde, d'où il sortit une grande quantité de sang, et qui lui causa bientôt après des douleurs très vives et une fièvre violente accompagnée de frissons. Brutus était dans la plus vive inquiétude sur un état si alarmant, lorsque sa femme, au fort de la douleur, lui tint ce discours : « Brutus, je suis fille de Caton, et » je suis entrée dans votre maison, non pour y » être comme une de ces concubines qui ne partagent que le lit et la table, mais pour être associée à tous vos biens et à tous vos maux. Vous » ne m'avez donné, depuis mon mariage, aucun » sujet de plainte : mais moi, quelle preuve puis-je » vous donner de ma reconnaissance et de ma tendresse, si vous ne me croyez capable ni de supporter avec vous un accident qui demande du » secret, ni de recevoir une confidence qui exige » de la fidélité ? Je sais qu'en général on croit les » femmes trop faibles pour garder un secret : » mais, Brutus, une bonne éducation et le commerce des personnes vertueuses ont de l'influence » sur les mœurs; et j'ai l'avantage d'avoir Caton » pour père et Brutus pour mari. Cependant je n'ai » pas tellement compté sur ce double appui, que » je ne me sois assurée que je serais invincible à » la douleur. » En même temps elle lui montre sa plaie, et lui raconte l'épreuve qu'elle a faite. Brutus, frappé d'étonnement, lève les mains au ciel, et demande aux dieux de lui accorder un tel succès dans son entreprise, qu'il soit jugé digne d'être l'époux de Porcia; et aussitôt il lui fait donner tous les secours que son état exigeait.

XVI. Le jour ayant été fixé pour une assemblée du sénat, à laquelle il paraissait certain que César se rendrait, les conjurés le prirent pour l'exécution de leur dessein. Ils devaient s'y trouver tous réunis, sans qu'on pût avoir le moindre soupçon; autour d'eux devaient être les personnages les plus distingués de Rome, qui, voyant une si grande entreprise exécutée, se déclareraient à l'instant les défenseurs de la liberté. Le lieu même semblait leur être indiqué par la Providence, comme le plus favorable à leur dessein : c'était un des portiques qui environnent le théâtre, et dans lequel est une salle garnie de siéges, où la ville avait placé une statue de Pompée, lorsqu'il avait embelli ce quartier en y faisant construire ce théâtre et ces portiques. Ce fut là qu'on convoqua le sénat pour le quinze de mars, jour que les Romains appellent les ides; et il semblait qu'une divinité amenât César en ce lieu, pour venger par sa mort celle de Pompée. Lorsque le jour fut venu, Brutus, sans avoir d'autre confident de son dessein que sa femme, sort de chez lui avec un poignard sous sa robe, et se rend au sénat. Les autres conjurés s'étaient assemblés chez Cassius, d'où ils accompagnèrent à la place publique son fils, qui, ce jour-là, prenait la robe virile. Ils entrèrent de là dans le portique de Pompée, et attendirent César, qui devait bientôt arriver. C'est là que quelqu'un qui aurait su le projet qu'on allait exécuter n'eût pu s'empêcher d'admirer la constance, je dirais presque l'impassibilité des conjurés à l'approche d'un si grand danger. Plusieurs d'entre eux, obligés, comme préteurs, de rendre la justice, non seulement écoutaient avec la plus grande tranquillité les différends des parties, comme s'ils eussent eu l'esprit très libre; mais encore, par l'application extrême qu'ils y apportaient, ils rendaient les sentences les plus exactes et les mieux motivées. Un accusé qui venait d'être condamné, et qui refusait de payer l'amende, en ayant appelé à César en faisant beaucoup de cris et de protestations; Brutus, jetant les yeux sur l'assemblée : « César, dit-il, ne m'empêche pas et ne m'empêchera jamais de juger selon les lois. »

XVII. Cependant il survint plusieurs accidents bien faits pour les troubler : le premier et le plus inquiétant, ce fut le retardement de César, qui arriva lorsque le jour était déja fort avancé. Comme il n'avait pu obtenir des sacrifices favorables, sa femme l'avait retenu, et les devins lui avaient défendu de sortir. Un second sujet d'inquiétude, c'est qu'un homme s'étant approché de Casca, l'un des conjurés, et l'ayant pris par la main : « Casca, » lui dit-il, vous m'avez fait mystère de votre secret; mais Brutus m'a tout dit. » Casca fut fort étonné; mais cet homme reprenant la parole en riant : « Et comment, lui dit-il, seriez-vous devenu en si peu de temps assez riche pour briguer » l'édilité? » Sans ces dernières paroles, Casca, trompé par l'équivoque de son discours, allait tout lui révéler. Un sénateur, nommé Popilius Lénas, ayant salué Brutus et Cassius d'un air plus empressé qu'il ne faisait ordinairement, leur dit

à l'oreille : « Je prie les dieux qu'ils donnent un » heureux succès au dessein que vous méditez ; » mais je vous conseille de ne pas perdre un mo- » ment, car l'affaire n'est plus secrète. » Il les quitta aussitôt, leur laissant dans l'esprit de grands soupçons que la conjuration était découverte.

XVIII. Dans ce moment, un esclave de Brutus vient, en courant, lui annoncer que sa femme se meurt : Porcia, pleine d'inquiétude sur l'événement, et ne pouvant supporter le poids de son chagrin, avait bien de la peine à se tenir dans sa maison : au moindre cri, au plus léger bruit qu'elle entendait, tressaillant de tout son corps, comme les femmes qui sont saisies de la fureur des Bacchantes, elle allait demander à tous ceux qui revenaient de la place ce que faisait Brutus ; et à tout moment elle envoyait pour en savoir des nouvelles. Enfin, l'affaire traînant en longueur, les forces lui manquèrent. L'agitation violente que lui causait son inquiétude la jeta dans un tel accablement, qu'elle n'eut pas le temps de rentrer dans sa chambre; pendant qu'elle était assise dans sa cour, elle tomba dans une défaillance qui la priva de tout sentiment ; son visage en fut défiguré, et elle perdit l'usage de la voix. Quand ses femmes la virent dans cet état, elles poussèrent des cris affreux qui attirèrent les voisins, et le bruit de sa mort se répandit promptement dans la ville ; mais revenue bientôt de son évanouissement, et ayant repris ses sens, les soins que ses femmes lui donnèrent la remirent dans son état naturel. La nouvelle de sa mort jeta Brutus dans le plus grand trouble ; cependant son malheur personnel ne lui fit pas abandonner l'intérêt public, et il ne sortit pas du sénat pour aller chez lui.

XIX. Déja l'on annonçait l'arrivée de César en litière : alarmé des signes défavorables des victimes, il avait résolu de ne terminer ce jour-là aucune affaire importante, et de proroger l'assemblée du sénat, sous prétexte d'une indisposition. Il était à peine descendu de litière, que Popilius Lénas, celui qui un peu auparavant avait souhaité à Brutus et à Cassius, l'heureux succès de leur entreprise, s'étant emparé de César, eut avec lui un long entretien, auquel César paraissait donner la plus grande attention. Les conjurés, (car je puis leur donner ce nom)[1], ne pouvant pas entendre ce qu'il disait, conjecturèrent, d'après le soupçon qu'ils avaient de Lénas, qu'un entretien si long ne pouvait être qu'une dénonciation détaillée de la conjuration. Accablés de cette pensée, ils se regardent les uns les autres, et s'avertissent, par l'air de leur visage, de ne pas attendre qu'on vienne les saisir, et de prévenir cet affront par une mort volontaire. Déja Cassius et quelques autres mettaient la main sous leurs robes, pour en tirer les poignards, lorsque Brutus reconnut aux gestes de Lénas qu'il s'agissait entre César et lui d'une prière très vive, plutôt que d'une accusation. Il ne dit rien aux conjurés, parcequ'il y avait au milieu d'eux beaucoup de sénateurs qui n'étaient pas du secret : mais, par la gaieté qu'il montra sur son visage, il rassura Cassius ; et bientôt après Lénas, ayant baisé la main de César, se retira, ce qui fit voir que sa conversation n'avait eu pour objet que ses affaires personnelles.

XX. Quand le sénat fut entré dans la salle, les conjurés environnèrent le siége de César, feignant d'avoir à lui parler de quelque affaire ; et Cassius portant, dit-on, ses regards sur la statue de Pompée, l'invoqua, comme si elle eût été capable de l'entendre. Trébonius tira Antoine vers la porte ; et en lui parlant, il le retint hors de la salle[1]. Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur ; et dès qu'il fut assis, les conjurés, se pressant autour de lui, firent avancer Tullius Cimber, pour lui demander le rappel de son frère. Ils joignirent leurs prières aux siennes ; et, prenant les mains de César, ils lui baisaient la poitrine et la tête. Il rejeta d'abord des prières si pressantes ; et comme ils insistaient, il se leva pour les repousser de force. Alors Tullius, lui prenant la robe des deux mains, lui découvre les épaules ; et Casca, qui était derrière le dictateur, tire son poignard, et lui porte le premier, le long de l'épaule, un coup dont la blessure ne fut pas profonde. César, saisissant la poignée de l'arme dont il venait d'être frappé, s'écrie dans sa langue : « Scélérat » de Casca, que fais-tu ? » Casca appelle son frère à son secours en langue grecque. César, atteint de plusieurs coups à la fois, porte ses regards autour de lui pour repousser les meurtriers : mais dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui, il quitte la main de Casca qu'il tenait encore, et se couvrant la tête de sa robe, il livre son corps au fer des conjurés. Comme ils le frappaient tous à la fois sans aucune précaution, et qu'ils étaient serrés autour de lui, ils se blessèrent les uns les autres. Brutus, qui voulut avoir part au meurtre, reçut une blessure à la main, et tous les autres furent couverts de sang.

XXI. Quand César eut expiré, Brutus, s'avançant au milieu de la salle, voulut parler pour rassurer et retenir le sénat ; mais les sénateurs, saisis d'effroi, prirent la fuite en désordre. Ils se précipitaient tous vers la porte, quoiqu'ils ne fussent ni poursuivis ni pressés par personne ; car les conju-

[1] Le nom de conjurés est odieux ; et comme bien des gens approuvaient l'action de Brutus et de Cassius, Plutarque semble craindre de leur donner ce nom.

[1] Voyez la note (103) sur la *Vie de César*.

rés avaient pris la ferme résolution de ne tuer que César et d'appeler tous les citoyens à la liberté. Lorsqu'ils formèrent le projet de la conjuration, ils voulaient tous qu'avec César, on tuât aussi Antoine, homme fier et insolent, partisan déclaré de la monarchie, à qui sa familiarité habituelle avec les soldats donnait un grand crédit sur les troupes. Un motif plus fort encore, c'est que son audace et son ambition naturelles étaient encore fortifiées par la dignité du consulat, qu'il partageait avec César. Brutus combattit cet avis, d'abord parcequ'il était contraire à toute justice; en second lieu, par l'espoir qu'il leur donna du changement d'Antoine. Il ne désespérait pas qu'un homme d'un caractère élevé, ambitieux et avide de gloire, quand il verrait César mort, ne s'enflammât, à leur exemple, d'une noble émulation pour la vertu, et ne voulût contribuer à la liberté de sa patrie. Ces réflexions sauvèrent Antoine, qui, le jour du meurtre de César, profitant de la frayeur publique, prit la fuite, déguisé en homme du peuple. Brutus et les autres conjurés se retirèrent au Capitole, les mains teintes de sang; et montrant aux Romains leurs poignards nus, ils les appelaient à la liberté. Au premier bruit de cet événement, ce ne fut dans toutes les rues que courses et cris confus de gens qui augmentaient ainsi le trouble et l'effroi; mais quand ils virent qu'il ne se commettait point d'autre meurtre, et qu'on ne pillait rien de ce qui était exposé en public, alors les sénateurs et un grand nombre d'autres citoyens, reprenant courage, se rendirent au Capitole auprès des conjurés. Le peuple s'étant assemblé, Brutus lui fit un discours analogue aux circonstances, et propre à gagner ses bonnes graces : aussi fut-il approuvé et loué par le peuple même, qui cria aux conjurés de descendre du Capitole. Encouragés par cette invitation, ils se rendirent sur la place, où ils furent suivis par la multitude. Les plus illustres d'entre les citoyens avaient Brutus au milieu d'eux; et lui, formant ainsi l'escorte la plus honorable, ils le conduisirent du Capitole à la tribune. Ils en imposèrent à la populace, quoiqu'elle fût composée de gens ramassés au hasard, et tout prêts à exciter une sédition : leur respect pour Brutus les tint en silence, et ils observèrent le plus grand ordre.

XXII. Quand il s'avança pour leur parler, ils l'écoutèrent paisiblement; mais ils firent voir combien ce meurtre leur déplaisait, lorsque Cinna, dans le discours qu'il leur fit, ayant commencé par accuser César, ils entrèrent en fureur, et vomirent contre lui tant d'injures, que les conjurés se retirèrent une seconde fois dans le Capitole. Brutus, qui craignit de s'y voir assiégé, renvoya les principaux d'entre ceux qui l'y avaient suivi, ne trouvant pas juste de faire partager le péril à ceux qui n'avaient pas eu de part à l'action. Cependant le lendemain le sénat s'assembla dans le temple de la Terre, où Antoine, Plancus et Cicéron ayant proposé une amnistie et invité tout le monde à la concorde, le sénat arrêta que non seulement on donnerait une sûreté entière aux conjurés, mais encore que les consuls feraient un rapport sur les honneurs qu'il fallait leur décerner : le décret fut porté, et le sénat se sépara. Antoine envoya son fils au Capitole pour servir d'ôtage aux conjurés, qui en descendirent aussitôt. Quand tout le monde fut réuni, on s'embrassa avec beaucoup de cordialité. Cassius soupa chez Antoine, et Brutus chez Lépidus; les autres conjurés furent emmenés par leurs amis ou par les personnes de leur connaissance. Le lendemain, dès le point du jour, le sénat s'assembla de nouveau, et remercia Antoine, dans les termes les plus honorables, d'avoir étouffé les premiers germes d'une guerre civile. On combla Brutus d'éloges, et l'on distribua les provinces : l'île de Crète fut décernée à Brutus, et l'Afrique à Cassius; Trébonius eut l'Asie, Cimber la Bithynie, et l'on donna à l'autre Brutus la Gaule qui s'étend aux environs du Pô.

XXIII. Ces dispositions faites, on parla du testament de César et de ses funérailles : Antoine demanda qu'on fît une lecture publique du testament, et qu'on l'enterrât à la vue de tout le peuple, parceque des obsèques faites secrètement et sans aucune distinction pourraient l'irriter. Cassius combattit avec force cette proposition; Brutus céda, et consentit à la demande d'Antoine. Ce fut de sa part une seconde faute : il en avait fait une première en épargnant Antoine, et fortifiant contre les auteurs de la conjuration un ennemi aussi dangereux que puissant; celle de laisser à Antoine la faculté de faire, comme il le voudrait, les funérailles de César ne fut pas moins funeste que la première. D'abord le legs de soixante-quinze drachmes[1] par tête que César laissait aux Romains, et le don qu'il faisait au peuple des jardins qu'il avait au-delà du Tibre, à l'endroit où est maintenant le temple de la Fortune, excitèrent dans tous les citoyens une affection singulière pour lui, et de vifs regrets de sa mort. Son corps ayant été porté sur la place, Antoine fit, suivant l'usage, son oraison funèbre; et voyant le peuple ému par ses discours, pour exciter davantage sa compassion, il prit la robe de César toute sanglante, et la déployant à ses yeux, il lui montra les coups dont elle était percée, et le grand nombre de blessures qu'il avait reçues. Dès ce moment il n'y eut plus aucun ordre parmi toute cette populace : les uns criaient qu'il fallait exterminer les meurtriers; les autres, renouvelant

[1] Sept livres dix sous.

ce qu'on avait fait aux funérailles de Clodius, cet orateur séditieux[1], arrachant des boutiques les bancs et les tables, et les mettant en un tas, dressent un grand bûcher, sur lequel ils placent le corps de César, et le font brûler au milieu des temples et d'autres lieux d'asile regardés comme inviolables. Quand le bûcher fut embrasé, ces factieux s'en approchant chacun de son côté, prennent des tisons ardents, et courent aux maisons des conjurés pour y mettre le feu; mais comme ils s'étaient fortifiés d'avance, ils repoussèrent ce danger (6).

XXIV. Un poëte (7) nommé Cinna, qui n'avait pris aucune part à la conjuration, qui même avait été l'ami de César, eut un songe dans lequel il crut voir César qui l'invitait à souper: il avait refusé d'abord son invitation; mais enfin César le pressant et lui faisant même une sorte de violence, l'avait pris par la main, et l'avait mené dans un lieu vaste et obscur, où Cinna le suivait en frissonnant d'horreur. Cette vision lui fit une impression si forte, qu'il en eut la fièvre toute la nuit. Cependant le matin, quand on emporta le corps de César, il eut honte de ne pas accompagner le convoi, et il se rendit sur la place, où il trouva le peuple déja fort aigri. Quand on le vit, il fut pris pour cet autre Cinna qui dans la dernière assemblée avait mal parlé de César; et le peuple s'étant jeté sur lui, le mit en pièces. Brutus et les autres conjurés, craignant le même sort, surtout depuis le changement d'Antoine, sortirent de la ville et se retirèrent à Antium[2], pour y attendre que la fureur du peuple fût passée, et dans l'intention de retourner à Rome quand les esprits seraient plus calmes; ils l'espéraient bientôt d'une multitude aussi inconstante qu'impétueuse dans ses mouvements. D'ailleurs ils pouvaient compter sur l'affection du sénat, qui, à la vérité, n'avait fait aucune information contre ceux qui avaient mis en pièces Cinna, mais qui avait poursuivi et fait arrêter les séditieux qui, avec des tisons ardents, avaient voulu mettre le feu aux maisons des conjurés.

XXV. Déja même le peuple, mécontent d'Antoine, qui semblait vouloir succéder à la tyrannie de César, desirait Brutus, et espérait le voir bientôt à Rome, pour y célébrer les jeux qu'il devait donner comme préteur. Mais Brutus ayant su qu'un grand nombre de soldats vétérans, de ceux qui avaient reçu de César, pour récompense de leurs services, des terres et des maisons dans des colonies, lui dressaient des embûches, et se glissaient par pelotons dans la ville, il n'osa pas y retourner. Son absence ne priva pas le peuple du spectacle des jeux; ils furent célébrés avec une magnificence extraordinaire. Brutus voulut que rien n'y fût épargné : il avait fait acheter un très grand nombre d'animaux féroces; il défendit qu'on en donnât ou qu'on en réservât un seul, et commanda qu'ils fussent tous employés dans les jeux. Il alla lui-même jusqu'à Naples, pour y louer plusieurs comédiens; et comme il desirait d'en avoir un nommé Canutius, qui avait le plus grand succès sur les théâtres, il en écrivit à ses amis, et les pria de ne rien négliger pour l'engager à paraître dans ses jeux : car il ne croyait pas convenable de forcer aucun Grec. Il écrivit aussi à Cicéron, pour le prier instamment d'y assister.

XXVI. Telle était la situation des affaires à Rome, lorsque l'arrivée du jeune Octave vint leur donner une nouvelle face. Il était fils de la nièce du dictateur, qui l'avait adopté et institué son héritier. Il était à Apollonie, lorsque César fut tué; il y suivait le cours de ses études, en attendant que son oncle l'emmenât à l'expédition qu'il avait projetée contre les Parthes. Mais il n'eut pas plus tôt appris la mort de César, qu'il se rendit à Rome, où d'abord, pour s'insinuer dans les bonnes graces du peuple, il prit le nom de César; et ayant distribué aux citoyens l'argent que le dictateur leur avait légué, il les excita contre Antoine, et par ses largesses attira dans son parti un grand nombre de vétérans qui avaient servi sous César. Cicéron, n'écoutant que sa haine contre Antoine, se déclara pour le jeune César, et en fut vivement repris par Brutus, qui lui reprocha de ne pas craindre un maître, mais seulement un maître qui le haïssait; et qu'en faisant dans ses discours et dans ses lettres l'éloge de la douceur de César, il ne cherchait qu'à se ménager une servitude moins dure. « Mais nos » ancêtres, ajoutait-il, n'ont jamais supporté les » maîtres même les plus doux. Pour moi, jusqu'à » ce moment, je ne suis décidé ni pour la guerre, » ni pour la paix; la seule chose qui soit bien ar» rêtée dans mon esprit, c'est de n'être jamais es» clave de personne : mais ce qui m'étonne, c'est » que Cicéron, qui craint les dangers d'une guerre » civile, ne redoute pas l'infamie d'une paix dés» honorante, et qu'il ne veuille d'autre récom» pense d'avoir chassé Antoine de la tyrannie, » que de nous donner César pour tyran[1]. » Tel se montra Brutus dans les premières lettres qu'il écrivit.

XXVII. Déja Rome se partageait entre César et Antoine; les armées étaient comme à l'encan, et se vendaient à celui qui mettait la plus haute enchère. Brutus alors, désespérant de rétablir les

[1] Voyez la *Vie de Cicéron*.
[2] Ville du Latium, près de la mer, aujourd'hui Anzorovinato, dans la Campagne de Rome.

[1] Voyez les *Lettres XVI* et *XVII*, parmi celles de *Cicéron à Brutus*.

affaires, prit le parti de quitter l'Italie ; et traversant par terre la Lucanie, il se rendit à Élée, sur le bord de la mer. Porcia, qui devait de là retourner à Rome, s'efforçait de cacher la douleur que lui causait sa séparation d'avec son mari : mais son courage échoua à l'aspect d'un tableau dont le sujet était tiré de l'histoire grecque ; il représentait les adieux d'Hector et d'Andromaque, qui recevait, des mains de son mari, Astyanax son fils encore enfant, et tenait les yeux fixés sur Hector. La vue de ce tableau, en rappelant à Porcia son propre malheur, la fit fondre en larmes ; elle alla le considérer plusieurs fois dans le jour ; et chaque fois cette image de sa situation renouvelait ses pleurs. Acilius, un des amis de Brutus, témoin de la douleur de Porcia, prononça ces paroles d'Andromaque à Hector :

Seul vous me tenez lieu d'un père et d'une mère ;
Vous êtes à la fois mon époux et mon frère [1].

« Pour moi, lui dit Brutus, en souriant, je ne » puis pas adresser à Porcia les paroles d'Hector à » Andromaque :

» Allez ; et, reprenant vos toiles, vos fuseaux,
» A vos femmes, chez vous, partagez leurs travaux [2].

» Car si la faiblesse de son corps ne lui permet pas » les mêmes exploits qu'à nous, elle nous égalera » du moins à combattre pour sa patrie, par la fer» meté de son ame. » Ce trait nous a été conservé par Bibulus, fils de Porcia.

XXVIII. D'Élée, Brutus se rendit par mer à Athènes, où le peuple le reçut avec de vives acclamations, et fit pour lui des décrets honorables. Il demeurait chez un de ses anciens hôtes, et allait tous les jours entendre Théomneste, philosophe académicien, et Cratippe, qui était de la secte du Lycée (8). Là, s'entretenant avec eux de matières philosophiques, il paraissait vivre dans un grand loisir, et ne s'occuper d'aucune affaire ; cependant il se préparait secrètement à la guerre, sans qu'on en eût aucun soupçon : il envoya Hérostrate en Macédoine, pour attirer à son parti les commandants des troupes de cette province ; il fit venir auprès de lui les jeunes Romains qui faisaient leurs études à Athènes, entre lesquels était le fils de Cicéron, à qui Brutus donne les plus grands éloges : il dit de lui qu'endormi comme éveillé, il conservait toujours un grand courage, et une haine décidée contre les tyrans. Lorsqu'il eut commencé à se mettre ouvertement à la tête des affaires, il apprend que des vaisseaux romains, qui venaient d'Asie chargés de richesses, étaient commandés par un homme honnête, avec lequel il était fort lié ; il va au-devant de lui, et l'ayant rencontré près de Caryste [1], le détermine à lui livrer ses vaisseaux : ce jour même il lui donne à souper, et le traite avec magnificence ; c'était par hasard le jour anniversaire de la naissance de Brutus. Lorsqu'on eut commencé à boire, on fit des libations pour la victoire de Brutus et pour la liberté des Romains. Brutus, voulant encourager ses convives, demande une plus grande coupe, et, la tenant dans sa main, prononce ce vers de Patrocle à Hector, que rien n'avait amené (9) :

Apollon et mon sort ont terminé ma vie.

On ajoute qu'à Philippes, lorsqu'il sortit de sa tente pour aller livrer le dernier combat, il donna pour mot à ses soldats, Apollon ; et l'on pensa que ce vers qu'il avait prononcé était comme le présage de sa défaite.

XXIX. Quelques jours après, Antistius lui remit cinq cent mille drachmes [2] sur l'argent qu'il portait en Italie. Tous les soldats de Pompée qui erraient encore dans la Thessalie vinrent le joindre avec plaisir ; il enleva cinq cents chevaux que Cinna conduisait à Dolabella en Asie ; et s'étant transporté par mer à Démétriade [3], où l'on faisait pour Antoine un enlèvement considérable d'armes que Jules César avait préparées pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortensius lui remit son gouvernement de Macédoine ; et tous les rois, tous les princes voisins s'étant unis avec lui, le secondèrent de tout leur pouvoir. Il apprit en même temps que Caïus, frère d'Antoine, arrivait d'Italie, pour aller à Apollonie et à Épidamne [4], prendre le commandement des troupes que Gabinius avait sous ses ordres. Brutus voulant le prévenir, et enlever ses troupes avant son arrivée, part à l'instant avec ce qu'il avait de soldats, les conduit, pendant une neige abondante, à travers des chemins raboteux et difficiles, et devance de beaucoup ceux qui portaient ses provisions. Quand il fut près d'Épidamne, la difficulté de la marche et la rigueur du froid lui causèrent la *boulimie*, maladie qu'éprouvent également les hommes et les animaux, quand ils se sont fatigués à marcher dans la neige, soit que la chaleur naturelle, concentrée dans l'intérieur par le froid et par la densité de l'air, consume promptement la nourriture qu'ils ont prise, soit que la vapeur subtile et incisive de la neige, pénétrant le corps, fasse exhaler et dissiper au-dehors la chaleur in-

[1] Iliade, liv. VI, v. 429. Ces adieux d'Hector et d'Andromaque occupent tout le commencement de ce sixième livre.
[2] *Ibid.*, v. 491.

[1] Ville de l'Eubée, au pied du mont Ocha, près de laquelle il y avait des carrières où l'on trouvait de l'amiante, au rapport de Strabon, liv. X, p. 446.
[2] Quatre cent cinquante mille livres.
[3] Voyez la *Vie de Démétrius*, c. LXII.
[4] Deux villes de l'Épire sur la côte de la mer.

térieure : car les sueurs, qui sont un des symptômes de cette maladie, semblent être l'effet de cette dissipation que subit la chaleur, lorsqu'elle est saisie par le froid à la superficie du corps. Mais nous avons traité cette matière dans un autre ouvrage [1]. Brutus donc était tombé en défaillance; et personne, dans son camp, n'ayant rien à lui donner, ses domestiques furent forcés d'avoir recours aux ennemis; ils s'approchèrent des portes de la ville, et demandèrent du pain aux premières gardes : ces soldats n'eurent pas plus tôt appris l'accident de Brutus, qu'ils lui apportèrent eux-mêmes de quoi manger et boire. En reconnaissance de ce service, Brutus, quand il eut pris la ville, traita avec humanité, non seulement ces gardes, mais encore tous les habitants, par rapport à eux.

XXX. Caïus Antonius étant entré dans Apollonie, fit appeler à lui tous les soldats répandus dans les environs; mais quand il les vit aller joindre Brutus, et qu'il reconnut dans les Apolloniates une disposition à les imiter, il abandonna la ville, et s'en alla à Buthrote [2]; il perdit en chemin trois cohortes, qui furent taillées en pièces par Brutus. Ayant ensuite entrepris de forcer les postes que les troupes de Brutus occupaient autour de Byllis [3], il engagea contre Cicéron [4] un combat dans lequel il fut battu; car Brutus employait déja ce jeune homme, auquel il dut de grands succès. Brutus, de son côté, ayant surpris Caïus Antonius dans des endroits marécageux, et loin de son poste, empêcha ses soldats de le charger; il se contenta de le faire envelopper, et leur ordonna d'épargner des troupes qui seraient bientôt à eux : ce qui arriva en effet; elles se rendirent avec leur général, et par-là Brutus se vit à la tête d'un corps d'armée assez considérable. Caïus resta long-temps auprès de lui, traité avec honneur, et conservant même les marques du commandement, quoique plusieurs amis de Brutus, et Cicéron même, lui écrivissent de Rome pour le presser de s'en défaire; mais s'étant aperçu qu'il travaillait secrètement à lui débaucher ses capitaines et à exciter du mouvement, il l'envoya sur une galère, où il le fit garder avec soin. Les soldats qu'il avait corrompus s'étant retirés à Apollonie, d'où ils écrivirent à Brutus de venir les trouver, il leur répondit qu'il n'était pas d'usage chez les Romains que des soldats rebelles mandassent leur général; que c'était à eux à venir solliciter leur pardon et apaiser sa colère. Ils se rendirent auprès de lui, et par leurs prières ils obtinrent leur grace.

XXXI. Brutus se disposait à passer en Asie, lorsqu'il apprit les changements arrivés dans Rome. Le jeune César, fortifié par le sénat contre la puissance d'Antoine, ne l'avait pas eu plus tôt chassé d'Italie, qu'il se rendit lui-même redoutable; il demandait le consulat, contre les dispositions des lois, et entretenait de grandes armées dont la ville n'avait aucun besoin. Mais ensuite voyant le sénat, mécontent de sa conduite, jeter les yeux sur Brutus, lui confirmer ses anciens gouvernements, et lui en décerner de nouveaux, il craignit lui-même, et il rechercha l'amitié d'Antoine. En même temps il investit Rome de troupes, et se fit donner le consulat, ayant à peine atteint l'âge de l'adolescence; car il n'était que dans sa vingtième année, comme il le dit lui-même dans ses *Commentaires*. Il appela tout de suite en justice Brutus et les autres conjurés, pour avoir fait périr, sans aucune formalité de justice, le premier et le plus grand personnage de Rome par ses dignités. Il nomma Lucius Cornificius et Agrippa pour accusateurs, le premier de Brutus, et le second de Cassius. Les accusés n'ayant pas comparu, il força les juges de les condamner par contumace. Lorsque le héraut appela, suivant l'usage, Brutus du haut de la tribune, pour comparaître, le peuple en gémit, dit-on, hautement; et les citoyens les plus honnêtes, baissant la tête, gardèrent un profond silence : on vit même Publius Silicius [1] verser des larmes; et cette marque de sensibilité le fit mettre, dans la suite, au nombre des proscrits. Enfin César, Antoine et Lépidus s'étant réconciliés, partagèrent entre eux les provinces, et proscrivirent deux cents citoyens qu'ils vouèrent à la mort, et Cicéron fut une des victimes.

XXXII. Brutus, à qui ces nouvelles furent portées en Macédoine, faisant céder sa douceur à tant de cruautés, écrivit à Hortensius de faire mourir Caïus Antonius, par représailles de la mort de Cicéron et de Brutus, dont l'un était son ami et l'autre son parent. Dans la suite, Antoine ayant fait Hortensius prisonnier, à la bataille de Philippes, l'égorgea sur le tombeau de son frère. Brutus, en apprenant la mort de Cicéron, dit qu'il en avait moins de douleur que de honte de ce qui l'avait causée; qu'il blâmait ses amis de Rome, qui devaient s'imputer à eux-mêmes plus qu'à leurs tyrans l'esclavage dans lequel ils étaient tombés,

[1] Voyez les *Propos de Table*, l. VI, q. VIII, dans les *OEuvres Morales*, où cette matière est traitée en détail. *Boulimie* signifie *faim violente*.

[2] Buthrote, ville de l'Épire, située dans une presqu'île, et qui avait une colonie romaine. Strabon, l. VII.

[3] Byllis ville maritime de l'Illyrie, qu'Étienne de Byzance dit avoir été fondée par les Myrmidons sous la conduite de Néoptolème; son commentateur assure que les habitants de cette ville étaient les mêmes que ceux que Strabon appelle *Bulliones*, et qu'il place aussi en Illyrie. *Ibid.*

[4] C'est le fils de l'orateur.

[1] Dion, liv. XLVI, c. XLIX, le nomme Sillicius Coronas, sénateur, et dit qu'il déclara Brutus innocent.

puisqu'ils ne craignaient pas de voir et de souffrir des indignités dont ils n'auraient pas dû supporter même le récit. Quand il eut conduit en Asie son armée, déja nombreuse et puissante, il fit équiper une flotte dans la Bithynie et à Cyzique [1]; et pendant ce temps-là il parcourut par terre la province, rétablit la tranquillité dans les villes, et donna audience aux gouverneurs. Il écrivit aussi à Cassius de quitter l'Égypte et de venir le joindre en Syrie. « Ce n'est pas, lui disait-il, pour acquérir l'empire, mais pour délivrer notre patrie » de la servitude et opprimer les tyrans, que nous » avons rassemblé des armées : au lieu donc d'errer de côté et d'autre, il faut toujours nous souvenir du but que nous nous sommes proposé ; et » pour ne pas nous en écarter, ne nous éloignons » pas de l'Italie, mais rapprochons-nous-en le plus » tôt que nous pourrons, afin d'aller au secours » de nos concitoyens. » Cassius ayant goûté ses raisons, se mit en marche pour aller le trouver. Brutus alla au-devant de lui, et ils se rencontrèrent près de Smyrne; c'était leur première entrevue, depuis qu'ils s'étaient séparés au port du Pirée, pour aller l'un en Macédoine et l'autre en Syrie. Ce fut pour eux un grand sujet de joie; et la vue des troupes qu'ils avaient l'un et l'autre sous leurs ordres augmenta beaucoup leur confiance. Ils étaient partis d'Italie comme des bannis méprisables, sans argent, sans armes, sans un seul vaisseau armé, sans un soldat, enfin sans une seule ville qui fût dans leurs intérêts; et après un espace de temps assez court, ils se trouvaient réunis, à la tête d'une flotte puissante, d'une infanterie et d'une cavalerie nombreuses, avec de l'argent pour les entretenir; et ils étaient en état de disputer, les armes à la main, l'empire à leurs ennemis.

XXXIII. Cassius desirait de rendre à Brutus autant d'honneur qu'il en recevait de lui ; mais Brutus, par égard pour son âge et pour la faiblesse de son tempérament, qui ne pouvait pas soutenir la fatigue, le prévenait presque toujours, et allait le plus souvent chez lui. Cassius avait la réputation d'être un grand homme de guerre: mais il était violent, et ne savait gouverner que par la crainte; avec ses amis il aimait à railler, et se livrait trop à la plaisanterie. Brutus, aimé du peuple pour sa vertu, chéri de ses amis, admiré de tous les gens honnêtes, n'était pas même haï de ses ennemis. Il devait cette affection générale à son extrême douceur, à une élévation d'esprit peu commune, à une fermeté d'ame qui le rendait supérieur à la colère, à l'avarice et à la volupté. Toujours droit dans ses jugements, inflexible dans son attachement à tout ce qui était juste et honnête, il se concilia surtout la bienveillance et l'estime publique, par la confiance qu'on avait dans la pureté de ses vues. On n'espérait pas que le grand Pompée lui-même, s'il eût vaincu César, eût soumis sa puissance aux lois; on croyait au contraire qu'il serait toujours resté maître de la république, sous le nom de consul, de dictateur, ou de quelque autre magistrature plus douce, pour consoler le peuple de la perte de sa liberté. Pour Cassius, dont on connaissait l'emportement et la colère, que l'intérêt entraînait souvent hors des voies de la justice, on était persuadé que s'il faisait la guerre, s'il courait de pays en pays, s'il s'exposait à tous les dangers, c'était bien moins pour rendre la liberté à ses concitoyens, que pour s'assurer à lui-même une grande autorité.

XXXIV. Dans des temps antérieurs à celui dont nous parlons, les Cinna, les Marius, les Carbon, qui regardaient leur patrie comme le prix ou plutôt comme la proie du vainqueur, avouaient franchement qu'ils n'avaient combattu que pour la réduire en servitude : mais Brutus n'entendit jamais ses ennemis même lui reprocher ses vues tyranniques; et Antoine dit un jour, devant plusieurs témoins, que Brutus était le seul qui en conspirant contre César n'eût été conduit que par la grandeur et la beauté de l'entreprise; mais que tous les autres y avaient été poussés par la haine et l'envie qu'ils portaient à César. Aussi les lettres de Brutus prouvent-elles évidemment qu'il mettait bien moins sa confiance dans ses troupes que dans sa vertu. A la veille même du danger, il écrivait à Atticus que ses affaires étaient au point de fortune le plus brillant : « Car, ajouta-t-il, ou ma » victoire rendra la liberté aux Romains, ou ma » mort me délivrera de la servitude. Tout le reste » est pour nous dans un état ferme et assuré; une » seule chose est encore incertaine, c'est si nous » vivrons ou si nous mourrons libres. Antoine » porte la juste peine de sa folie, lui qui, pouvant » se mettre au nombre des Brutus, des Cassius et » des Caton, aime mieux n'être que le second d'Octave : et s'il n'est pas vaincu avec lui dans le » combat qui va se donner, il sera bientôt en guerre » contre lui. » Le temps prouva que c'était une prédiction de ce qui devait arriver un jour.

XXXV. Pendant qu'ils étaient à Smyrne, Brutus pria Cassius de lui donner une partie des grandes sommes qu'il avait amassées : il donnait pour motif de cette demande que l'argent qu'il avait eu de son côté, avait été employé à l'équipement de cette flotte nombreuse, qui les rendait maîtres de toute la mer Méditerranée. Les amis de Cassius l'en détournaient. « Il n'est pas juste, lui disaient-» ils, que ce que vous avez conservé de vos épar-» gnes, ce que vous avez levé sur les peuples en

[1] La Bithynie est dans l'Asie, au midi du Pont-Euxin, et Cysique dans la Mysie, en revenant à l'occident sur l'Hellespont.

» vous attirant leur haine, Brutus l'emploie à s'attacher le peuple et à faire des largesses aux soldats. » Cependant il lui donna le tiers de tout ce qu'il avait amassé; après quoi ils se séparèrent pour aller, chacun de son côté, exécuter les entreprises dont ils s'étaient chargés. Cassius prit la ville de Rhodes, et n'usa pas avec douceur de sa victoire, quoique les habitants, lorsqu'il entra dans la ville, l'appelassent leur maître et leur roi. « Je ne suis, leur dit-il, ni maître ni roi; je suis le » meurtrier de celui qui voulait être notre maître » et notre roi, et que j'ai puni de son ambition. » Brutus demanda aux Lyciens de l'argent et des hommes; mais Naucratès, un de leurs orateurs, ayant persuadé aux villes de se révolter et de s'emparer des hauteurs voisines pour fermer le passage aux Romains, Brutus envoya contre eux sa cavalerie, qui les surprit pendant leur dîner, et en passa six cents au fil de l'épée; il se rendit ensuite maître de plusieurs forts et de plusieurs petites villes, et renvoya sans rançon tous les prisonniers, espérant gagner par-là l'affection de ce peuple: mais c'étaient des gens opiniâtres, qui, aigris par le dégât qu'on faisait dans leurs terres, ne tenaient aucun compte de ces marques d'humanité. Brutus alla donc mettre le siége devant Xanthe, où les plus braves de la nation s'étaient renfermés.

XXXVI. Quelques uns des assiégés, se jetant dans la rivière qui baignait leurs murailles [1], se sauvaient en nageant entre deux eaux. Les assiégeants s'en étant aperçus, tendirent, au travers du courant, des filets au haut desquels ils avaient attaché des sonnettes, qui les avertissaient quand il y en avait quelqu'un de pris. Les Xanthiens ayant fait une sortie pendant la nuit, et mis le feu à quelques batteries, les Romains les aperçurent, et les repoussèrent dans la ville; mais un vent violent qui s'éleva tout-à-coup porta les flammes jusqu'aux créneaux des murailles, et menaça les maisons voisines. Brutus, qui craignait pour la ville, donna l'ordre d'aller à leur secours et d'éteindre le feu, lorsqu'un désespoir affreux, plus fort que tous les raisonnements, et qu'on peut comparer à un amour violent de la mort, saisit subitement les Lyciens. Les femmes, les enfants, les hommes de condition libre et les esclaves, sans distinction d'âge, accourant sur les murailles, attaquent les ennemis qui travaillaient à arrêter l'incendie, portent eux-mêmes du bois, des roseaux, et toutes sortes de matières combustibles; et en alimentant sans cesse le feu, ils l'eurent bientôt étendu dans toute la ville. Quand la flamme ainsi répandue, et s'élevant en tourbillons dans les airs, eut embrassé l'enceinte des murailles, Brutus, touché de compassion, courut à cheval le long des murs, cherchant tous les moyens de les secourir; il leur tendait les mains; il les conjurait d'épargner, de sauver leur ville: mais il n'était écouté de personne; ils ne voulaient tous que mourir, non seulement les hommes et les femmes, mais les petits enfants même, dont les uns se jetaient au milieu des flammes en poussant des cris affreux, les autres se précipitaient du haut des murailles; quelques uns présentaient leur gorge toute nue aux épées de leurs pères, et les excitaient à les frapper.

XXXVII. Quand la ville eut été consumée par les flammes, on vit une femme qui, portant au cou son enfant mort, et suspendue elle-même à un cordeau avec une torche allumée, mettait le feu à sa maison. Brutus, à qui l'on vint le dire, n'eut pas la force d'aller voir un spectacle si horrible: il ne put en entendre le récit sans verser des larmes, et fit proposer une récompense pour tout soldat qui aurait pu sauver un Lycien; il n'y en eut, dit-on, que cent cinquante qui ne se refusèrent pas à leur conservation. Ce fut ainsi que les Lyciens, après avoir achevé, dans un long espace d'années, la révolution que le destin avait marquée pour leur ruine, renouvelèrent, par leur audace, la catastrophe de leurs ancêtres, qui, dans les guerres des Perses, brûlèrent eux-mêmes leur ville et s'ensevelirent sous ses ruines. Brutus, voyant la ville de Patare [1] se préparer à une défense vigoureuse, et craignant un pareil désespoir, balançait à en entreprendre le siége. Il avait fait quelques femmes prisonnières, qu'il renvoya sans rançon; et comme leurs maris et leurs pères étaient des premiers de la ville, elles leur vantèrent tellement la modération et la justice de Brutus, qu'elles les décidèrent à lui remettre leur ville. Dès-lors toutes les autres villes se soumirent, et s'étant livrées à sa discrétion, elles en furent traitées avec plus de douceur et de clémence qu'elles ne l'avaient espéré. Tandis que Cassius, qui dans le même temps s'était emparé de Rhodes, avait obligé les habitants de lui porter tout leur or et tout leur argent, (ce qui produisit une somme de huit mille talents [2], outre une amende de cinq cents talents [3] qu'il exigea de la ville), Brutus ne leva sur les Lyciens qu'une contribution de cent cinquante talents [4]; et sans leur imposer aucune autre charge, il partit pour l'Ionie.

XXXVIII. Il y fit plusieurs actions mémorables, soit dans les récompenses, soit dans les châtiments

[1] Le Xanthe, comme on l'a vu plus haut.

[1] Patare, ville considérable de Lycie, avec un port et un grand nombre de temples. Ptolémée Philadelphe, qui l'avait augmentée, la nomma *Arsinoé de Lycie*, du nom de sa femme: mais l'ancien nom prévalut. Strabon, liv. XIV.

[2] Quarante millions.

[3] Deux millions et demi.

[4] Sept cent cinquante mille livres.

qu'il décerna. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple, celui dont il fut lui-même le plus satisfait, et qui fit le plus de plaisir aux honnêtes Romains. Pompée, après avoir, dans sa défaite à Pharsale, perdu ce grand empire qu'il disputait à César, se retira en Égypte; et lorsqu'il eut abordé à Péluse, les tuteurs du jeune prince qui régnait alors tinrent, avec ses amis, un conseil dans lequel les avis furent partagés. Les uns croyaient qu'il fallait recevoir Pompée, d'autres voulaient qu'on le chassât d'Égypte : mais un certain Théodote de Chio, qui enseignait la rhétorique au prince, et qui, faute de meilleurs ministres, était admis aux conseils, fit voir aux uns et aux autres qu'ils se trompaient également; que dans les conjonctures présentes il n'y avait qu'un seul parti utile, c'était de le recevoir et de le faire mourir : il termina son opinion, en disant qu'un mort ne mord point. Tout le conseil adopta son avis, et le grand Pompée devint un exemple mémorable des événements les plus extraordinaires et les moins attendus; sa mort fut l'ouvrage de la vaine rhétorique d'un Théodote, comme ce sophiste s'en vantait lui-même. Peu de temps après, César étant arrivé en Égypte, punit ces perfides par une mort digne de leur scélératesse : Théodote seul obtint de la fortune un délai pour traîner encore quelque temps une vie errante dans la honte et la misère : mais il ne put se dérober à Brutus, qui parcourait l'Asie; amené devant lui, il fut puni du dernier supplice, et devint plus fameux par sa mort qu'il ne l'avait été par sa vie.

XXXIX. Brutus fit prier Cassius de venir à Sardes; et lorsqu'il le sut près d'arriver, il alla audevant de lui avec ses amis; toutes les troupes, sous les armes, les saluèrent l'un et l'autre du titre d'*imperator* : mais, comme il n'est que trop ordinaire dans des affaires d'une grande importance, et entre des hommes environnés d'une foule d'amis et de capitaines, ils eurent réciproquement beaucoup de plaintes et de reproches à se faire. Ils ne furent pas plus tôt arrivés à Sardes, que, se retirant dans une chambre dont ils fermèrent les portes, et où personne ne fut admis, ils exposèrent d'abord leurs griefs respectifs, passèrent ensuite aux reproches, aux accusations et aux larmes même, et enfin à des outrages violents. Leurs amis qui les entendaient, étonnés de leur emportement et du ton de colère avec lequel ils parlaient, craignaient qu'ils ne se portassent à des extrémités fâcheuses; mais il leur était défendu d'entrer. Cependant Marcus Favonius, ce partisan si zélé de Caton, qui pratiquait la philosophie, moins par un choix de sa raison, que par une sorte d'impétuosité et de fureur, se présente à la porte, qui lui est refusée par les domestiques : mais il n'était pas aisé de retenir Favonius, quelque chose qu'il desirât : violent et précipité dans toutes ses actions, il ne tenait aucun compte de sa dignité sénatoriale, et se faisait un plaisir de la rabaisser avec une liberté cynique. Il est vrai que le plus souvent on ne faisait que rire et plaisanter des injures toujours déplacées qu'il se permettait. Il força donc ceux qui gardaient la porte; et en entrant dans la chambre, il prononça d'un ton de voix affecté les vers de Nestor dans Homère :

Écoutez-moi, je suis bien plus âgé que vous [1];

et le reste. Cassius ne fit que rire de cette apostrophe; mais Brutus le mit dehors par les épaules, en le traitant de véritable chien et de faux cynique. Cependant cette circonstance mit fin à leur contestation, et ils se séparèrent. Cassius donna, le soir même, un souper où Brutus se rendit et amena ses amis. On venait de se mettre à table, lorsque Favonius entra dans la salle au sortir du bain. Brutus, en le voyant, protesta qu'il ne l'avait pas invité, et ordonna qu'on le plaçât sur le lit d'en haut (10); mais Favonius se mit de force sur le lit du milieu. Le repas fut assaisonné de plaisanteries agréables, et la philosophie y trouva sa place.

XL. Le lendemain, Brutus jugea publiquement un ancien préteur, nommé Lucius Pella, auquel il avait donné lui-même des emplois de confiance, et qui était accusé de concussion par les Sardiens. Brutus l'ayant noté d'infamie, Cassius en fut très affligé, lui qui, peu de jours auparavant, ayant à juger deux de ses amis convaincus du même crime, après leur avoir fait en particulier quelques réprimandes, les avait renvoyés, en les laissant dans leurs emplois : aussi se plaignit-il de ce jugement à Brutus, qu'il accusa de montrer une exactitude trop scrupuleuse aux lois et à la justice, dans un temps où il fallait beaucoup donner à la politique et à l'humanité. Brutus lui répondit qu'il devait se souvenir de ces ides de Mars où ils avaient tué César; non qu'il dépouillât et tourmentât lui-même personne, mais parcequ'il fermait les yeux sur ceux qui le faisaient sous son nom. « S'il est, ajouta-t-il, des prétextes honnêtes de violer la justice, il valait encore mieux souffrir les injustices des amis de César, que de conniver à celles des nôtres. L'indifférence sur les premières n'eût passé que pour défaut de courage; mais, en tolérant celles de nos amis, nous encourons le soupçon de complicité, et nous partageons les périls auxquels ils s'exposent. » Tels étaient les principes d'après lesquels Brutus se conduisait.

XLI. Ils se disposaient à quitter l'Asie, lorsque Brutus eut un signe extraordinaire. Il aimait à veiller; et, autant par une suite de sa sobriété que par goût pour le travail, il ne donnait que très peu

[1] *Iliad.*, I, v. 259.

de temps au sommeil. Il ne dormait jamais le jour, et la nuit même il ne prenait quelque repos que lorsque tout le monde était couché, et qu'il n'avait plus rien à faire, ni personne avec qui il pût s'entretenir. Depuis surtout que, la guerre étant commencée, toutes les affaires roulaient sur lui, et qu'il avait toujours l'esprit tendu sur ce qui pouvait arriver, il se contentait de dormir un peu après son souper, et passait le reste de la nuit à expédier les affaires les plus pressées. Lorsqu'il les avait finies de bonne heure, et qu'il lui restait du temps, il l'employait à lire jusqu'à la troisième garde[1], heure à laquelle les centurions et les autres officiers avaient coutume d'entrer dans sa tente[2]. Lors donc qu'il se disposait à partir d'Asie avec toute son armée, dans une nuit très obscure, où sa tente n'était éclairée que par une faible lumière, pendant qu'un silence profond régnait dans tout le camp, Brutus, plongé dans ses réflexions, crut entendre quelqu'un entrer dans sa tente. Il tourne ses regards vers la porte, et voit un spectre horrible, d'une figure étrange et effrayante, qui s'approche et se tient près de lui en silence. Il eut le courage de lui adresser le premier la parole : « Qui » es-tu? lui dit-il, un homme ou un dieu? que » viens-tu faire dans ma tente? que me veux-tu? » — Brutus, lui répondit le fantôme, je suis ton » mauvais génie; tu me verras dans les plaines de » Philippes. — Eh bien! repartit Brutus sans se » troubler, je t'y verrai. » Dès que le fantôme eut disparu, Brutus appela ses domestiques, qui lui dirent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu; et il continua à s'occuper de ses affaires.

XLII. Le jour ayant paru, il se rendit chez Cassius, et lui raconta sa vision. Cassius, qui faisait profession de la doctrine d'Épicure, et disputait souvent avec Brutus sur ces sortes de matières, lui dit alors : « Brutus, c'est un des principes de no» tre philosophie, que nos sens, faciles à recevoir » toutes sortes d'impressions, nous trompent sou» vent en offrant à notre esprit des images et des » sensations d'objets que nous ne voyons et n'é» prouvons pas réellement. Notre pensée, plus mo» bile encore, excite sans cesse nos sens, et leur » imprime une foule d'idées dont les objets n'ont » jamais existé. Ils sont comme une cire molle qui » se prête à toutes les impressions qu'on lui donne; » et notre ame ayant en elle et ce qui produit et » ce qui éprouve l'impression, a aussi par elle» même la faculté de varier et de diversifier ses » formes. C'est ce que prouvent les différentes ima» ges que nos songes nous offrent dans le sommeil; » l'imagination les excite par le plus faible mou» vement, et leur fait prendre ensuite toutes sortes » d'affections ou de figures fantastiques : car la na» ture de cette faculté est d'être toujours en mou» vement, et ce mouvement n'est autre chose que » l'imagination même et la pensée (11). Mais ce » qu'il y a de plus en vous, c'est que votre corps, » affaibli par l'excès du travail, rend votre esprit » plus mobile et plus prompt à changer. Il n'est » pas vraisemblable qu'il existe des génies, ni, » s'il en existe, qu'ils prennent la figure et la voix » des hommes, ou que leur pouvoir s'étende jus» qu'à nous. Je voudrais qu'il y en eût, afin que » nous pussions mettre notre confiance, non seu» lement dans cette multitude d'armes, de chevaux » et de navires, mais encore dans le secours des » dieux, qui se déclareraient sans doute pour les » chefs de l'entreprise la plus sainte et la plus belle. » Telles furent les raisons dont Cassius se servit pour calmer Brutus. Quand les soldats commencèrent à se mettre en marche, deux aigles, fondant ensemble, du haut des airs, allèrent se poser sur les premières enseignes, et accompagnèrent l'armée, nourris par les soldats jusqu'à Philippes, d'où ils s'envolèrent la veille de la bataille.

XLIII. Brutus avait déja soumis la plupart des peuples voisins; et les villes ou les princes qui pouvaient rester encore à réduire, il acheva avec Cassius de les subjuguer; ils se rendirent maîtres de tout le pays jusqu'à la mer de Thasos[1]. Norbanus y était campé dans un lieu appelé les Détroits, près du mont Symbolum[2]. Brutus et Cassius l'ayant environné, le forcèrent d'abandonner ce poste; peu s'en fallut même qu'ils ne lui enlevassent toute son armée, parceque César n'avait pu le suivre, retenu par une maladie : mais Antoine vint à son secours, après avoir fait une marche si rapide, que Brutus ne pouvait la croire. César, qui arriva dix jours après, campa vis-à-vis de Brutus, et Antoine en face de Cassius. L'espace qui séparait les deux camps est appelé par les Romains la plaine de Philippes; c'étaient les armées romaines les plus nombreuses qui se fussent trouvées en présence l'une de l'autre. Celle de Brutus l'était bien moins que celle de César; mais elle l'emportait par l'éclat et la magnificence des armes, dont la plupart étaient d'or ou d'argent. Brutus, qui, dans tout le reste, avait accoutumé ses officiers à la modestie et à la simplicité, leur avait prodigué ces métaux, per-

[1] La nuit se partageait chez les Romains en quatre veilles, de trois heures chacune: elles commençaient à la fin du jour, c'est-à-dire, à six heures du soir; ainsi la troisième veille, ou garde, était à minuit. Voyez *Lydii Syntagmata de re militari* liv. V, c. III.

[2] Ces réflexions sont faites pour disposer le lecteur à croire que le défaut de sommeil, en échauffant la tête de Brutus, avait produit le fantôme qu'il crut voir.

[1] Ile de la mer Égée, au-dessous de la Thrace.

[2] Il se réunit au mont Pangée, dans un lieu qui porte le même nom de Symbolum, entre Philippes et Néapolis. Dion, l. XLVII, chap. XXXV.

suadé que la richesse des armes dont les soldats sont couverts ou qu'ils portent dans leurs mains relève le courage de ceux qui aiment la gloire, et qu'elle rend les avares plus acharnés au combat, parcequ'ils veulent conserver une armure qui vaut pour eux un fonds de terre (12). César fit distribuer à ses soldats une petite mesure de blé et cinq drachmes par tête[1], pour un sacrifice expiatoire qu'il faisait dans son camp. Brutus, pour insulter à cette disette ou à cette épargne sordide, purifia son armée en pleine campagne, comme c'est l'usage chez les Romains; il distribua un grand nombre de victimes, et cinquante drachmes[2] pour chaque soldat. Cette largesse redoubla l'affection et l'ardeur de ses troupes.

XLIV. Pendant ce sacrifice d'expiation, Cassius eut un signe qu'il jugea d'un présage funeste. Le licteur qui portait devant lui les faisceaux lui présenta la couronne à l'envers. On ajoute qu'un peu auparavant, dans une cérémonie publique, où l'on portait en pompe une Victoire d'or de Cassius, celui qui en était chargé fit un faux pas, et laissa tomber la Victoire[3]. Une multitude d'oiseaux carnassiers paraissaient tous les jours dans son camp; et plusieurs essaims d'abeilles se rassemblèrent dans un endroit des retranchements que les devins firent enfermer[4] et mettre hors de l'enceinte pour faire cesser par leur expiation la crainte superstitieuse qui déja commençait à ébranler dans l'esprit de Cassius les principes d'Épicure, et qui avait entièrement captivé celui des troupes. Aussi Cassius n'avait-il plus la même ardeur pour livrer la bataille; il préférait de traîner la guerre en longueur, parcequ'avec plus d'argent que l'ennemi, ils avaient moins d'armes et de soldats. Brutus, au contraire, avait toujours pensé qu'il fallait en venir promptement à une action décisive, afin de rendre au plus tôt la liberté à sa patrie, ou du moins pour délivrer de tant de maux tous ces peuples qui étaient écrasés par les dépenses de la guerre, et par tous les malheurs qu'elle entraine après elle.

XLV. Il voyait d'ailleurs que dans toutes les escarmouches, dans toutes les rencontres qui avaient lieu, sa cavalerie avait toujours l'avantage; et ces premiers succès lui inspiraient une grande confiance. Il passait tous les jours dans le camp de César un grand nombre de déserteurs, et l'on en dénonçait encore beaucoup d'autres, comme soupçonnés de vouloir suivre leur exemple. Ces considérations firent passer dans le conseil plusieurs des amis de Cassius au sentiment de son collègue. Un seul des amis de ce dernier, nommé Atellius, fut d'un avis contraire, et proposa de différer jusqu'à l'hiver. « Eh! que gagnerez-vous, lui dit Brutus, » d'attendre encore une année? — Le moins que je » puisse en espérer, répondit Atellius, c'est de » vivre un an de plus. » Cette réponse déplut à Cassius, et indigna tous les autres officiers; la bataille fut résolue pour le lendemain. Brutus, rempli des meilleures espérances, s'entretint, pendant le souper, de matières philosophiques, et alla ensuite se reposer. Cassius, au rapport de Messala, soupa dans sa tente avec un petit nombre d'amis; et, contre son caractère, il fut, pendant tout le repas, pensif et taciturne. Après le souper il prit la main de Messala, et la lui serrant avec amitié, comme il avait coutume de faire: « Messala, lui » dit-il en grec, je vous prends à témoin que, » comme le grand Pompée, je suis forcé, contre » mon sentiment, de mettre au hasard d'une seule » bataille le sort de ma patrie. Nous avons pourtant beaucoup de courage et une grande con- » fiance dans la fortune, dont nous serions injustes » de nous défier, quand même nous prendrions » un mauvais parti. » Cassius, en finissant ces mots, embrassa Messala, et lui dit adieu. Messala le pria à souper pour le lendemain, jour de sa naissance (15).

XLVI. Dès que le jour parut, on éleva dans le camp de Brutus et dans celui de Cassius la cotte d'armes de pourpre, qui était le signal de la bataille; et les généraux s'abouchèrent au milieu de l'espace qui séparait les deux camps. Cassius, prenant le premier la parole: « Brutus, dit-il, fas- » sent les dieux que nous remportions la victoire, » et que nous vivions heureux ensemble le reste » de nos jours! Mais comme les événements qui » intéressent le plus les hommes sont aussi les » plus incertains, et que si l'issue de la bataille » trompe notre attente, il ne nous sera pas facile » de nous revoir, dites-moi ce que vous choisirez » de la fuite ou de la mort. — Cassius, lui répon- » dit Brutus, lorsque j'étais encore jeune et sans » expérience, je composai, sans trop savoir pour- » quoi, un long discours philosophique, dans le- » quel je blâmais Caton de s'être donné la mort; » je disais qu'il n'était ni religieux, ni digne d'un » homme de cœur, de se soustraire à l'ordre des » dieux, et au lieu de recevoir avec courage tous » les événements de la vie, de s'y dérober par la » fuite. Notre situation présente me fait penser » autrement. Si Dieu ne nous accorde pas un heu- » reux succès, je ne veux plus me livrer à de nou- » velles espérances, ni faire de nouveaux prépa- » ratifs de guerre. Je me délivrerai de toutes mes » peines en me louant de la fortune, de ce qu'ayant » aux ides de mars donné mes jours à ma patrie,

[1] Quatre livres dix sous. [2] Quarante-cinq livres.

[3] Dion, qui rapporte ces prodiges, liv. XLVII, c. XL, dit seulement qu'un soldat qui portait une Victoire tomba en marchant; il ne dit pas qu'elle fût d'or, ni que ce fût la Victoire de Cassius.

[4] Voyez la *Vie de Dion*, c. XXVI, et la note (11).

» j'ai mené depuis, par une suite de sacrifices, » une vie aussi libre que glorieuse. » A ces mots, Cassius embrassant Brutus en souriant : « Puis» que nous pensons tous deux de même, lui dit» il, allons à l'ennemi : ou nous remporterons la » victoire, ou nous ne craindrons pas les vain» queurs. » Ils parlèrent ensuite, en présence de leurs amis, de l'ordonnance qu'ils donneraient à leur bataille. Brutus demanda que Cassius lui laissât le commandement de l'aile droite, qui paraissait dû plutôt à l'âge et à l'expérience de Cassius. Celui-ci néanmoins le lui accorda ; il voulut même que Messala, qui commandait la légion la plus aguerrie, combattit à cette aile. Aussitôt Brutus fit sortir des retranchements sa cavalerie superbement parée, et mit son infanterie en bataille.

XLVII. Les troupes d'Antoine étaient occupées à tirer des fossés depuis les marais près desquels elles campaient, jusque dans la plaine, pour couper à Cassius la retraite vers la mer. César, ou du moins son armée, était tranquille dans le camp ; car une maladie avait obligé le général d'en sortir. Ses soldats ne s'attendaient pas à une bataille ; ils croyaient seulement que les ennemis viendraient charger les travailleurs, et tâcher à coups de traits de les mettre en désordre : ne songeant pas aux troupes qu'ils avaient devant eux, ils s'étonnaient du bruit qu'ils entendaient autour des tranchées, et qui venait jusqu'à leur camp. Cependant Brutus, après avoir fait passer à ses capitaines des billets qui contenaient le mot du guet, parcourait à cheval tous les rangs, et animait ses troupes à bien faire. Le mot du guet ne fut entendu que d'un petit nombre de soldats ; la plupart, sans même l'attendre, allèrent impétueusement à la charge en poussant de grands cris. Le désordre avec lequel ils chargèrent mit beaucoup d'inégalité et de distance entre les légions. Celle de Messala d'abord, ensuite les autres, outre-passèrent l'aile gauche de César, dont elles ne firent qu'effleurer les derniers rangs, où elles massacrèrent quelques soldats : en poussant toujours en avant, elles arrivèrent au camp de César, qui, peu d'instants auparavant, comme il le dit lui-même dans ses *Commentaires*, venait de se faire transporter ailleurs, d'après un songe qu'avait eu un de ses amis, nommé Marcus Artorius, et dans lequel il lui avait été ordonné de dire à César qu'il s'éloignât au plus tôt des retranchements. Cette retraite fit répandre le bruit de sa mort, parceque sa litière, qui était vide, fut criblée de coups de traits et de piques. On passa au fil de l'épée tous ceux qui furent pris dans le camp, et entre autres deux mille Lacédémoniens[1] qui étaient venus tout récemment comme auxiliaires de César. Les troupes de Brutus, qui ne se portèrent pas sur ces derrières de l'aile gauche de César, et qui l'attaquèrent de front, la renversèrent facilement, dans le trouble où l'avait déja mise la perte de son camp ; elles taillèrent en pièces trois légions, et se jetèrent dans le camp pêlemêle avec les fuyards. Brutus était à cette partie de son aile droite.

XLVIII. Mais ce que les vainqueurs ne virent pas, l'occasion[1] le fit apercevoir aux vaincus ; ils virent l'aile gauche des ennemis nue et séparée de l'aile droite, qui s'était laissé emporter à la poursuite des fuyards. Ils fondirent sur ces troupes, dont le flanc était dégarni : mais ils ne purent enfoncer le centre de la bataille, où ils furent reçus avec la plus grande vigueur ; ils renversèrent seulement l'aile gauche, où le désordre s'était mis, et qui d'ailleurs ignorait le succès de l'aile droite. Ils la poursuivirent si vivement, qu'ils entrèrent dans le camp avec les fuyards, sans avoir à leur tête aucun des généraux : car Antoine, dit-on, voulant éviter l'impétuosité du premier choc, s'était, dès le commencement de l'action, retiré dans un marais voisin ; et César, qui s'était fait transporter hors des retranchements, ne paraissait nulle part. Quelques soldats même dirent à Brutus qu'ils l'avaient tué, et lui présentèrent leurs épées sanglantes, en lui peignant sa figure et son âge.

XLIX. Déja le corps de bataille de Brutus ayant enfoncé ceux qui lui étaient opposés, en avait fait un grand carnage, et la victoire de Brutus paraissait décidée comme la défaite de Cassius. La seule chose qui les perdit, c'est que Brutus n'alla pas au secours de Cassius, qu'il croyait vainqueur ; et que celui-ci n'attendit pas le retour de son collègue, dont il croyait la perte certaine. Messala donne pour preuve de leur victoire qu'ils avaient pris trois aigles et plusieurs enseignes aux ennemis, qui, de leur côté, n'en prirent pas une seule. Brutus, en s'en retournant après le pillage du camp de César, fut très surpris de ne pas voir le pavillon de Cassius dressé comme de coutume ; car il était fort élevé, et s'apercevait de loin. Il ne voyait pas non plus les autres tentes, dont la plupart avaient été abattues et mises en pièces quand les ennemis étaient entrés dans le camp. Ceux qui croyaient avoir la vue plus perçante assuraient à Brutus qu'ils voyaient étinceler une grande quantité d'armes et de boucliers d'argent qui allaient de tous côtés dans le camp de Cassius ; mais ils n'y reconnaissaient ni le nombre ni l'armure des trou-

[1] Au lieu de Lacédémoniens, M. Dacier traduit Macédoniens, sans avertir sur quoi il fonde ce changement de texte. Sa correction cependant paraît assez vraisemblable : la Macédoine était très voisine du champ de bataille, et avait d'ailleurs plus de rapports avec les Romains que Lacédémone.

[1] Il a dans le texte, *César* : mais Xylandre avait fait le changement, que j'ai suivi avec tous les autres interprètes.

pes qu'on y avait laissées pour le garder ; ils ajoutaient qu'on ne voyait pas au-delà autant de morts qu'il devrait naturellement y en avoir, si tant de légions eussent été défaites.

L. Toutes ces circonstances firent soupçonner à Brutus le désastre de l'aile gauche : il laissa donc un corps suffisant de troupes pour garder le camp des ennemis, rappela ceux qui poursuivaient les fuyards, et les rallia pour aller au secours de Cassius[1]. Ce général avait vu avec peine les troupes de Brutus fondre impétueusement sur les ennemis, sans attendre ni le mot ni l'ordre de l'attaque ; et il ne fut pas moins mécontent de voir qu'après s'être emparées du camp de César, elles n'avaient songé qu'à le piller, au lieu d'aller envelopper les ennemis ; et par le temps qu'il perdit à considérer leurs fautes, plutôt que par l'activité et la capacité des généraux, il donna à l'aile droite de César la facilité de l'envelopper lui-même. Aussitôt sa cavalerie se débanda, et s'enfuit vers la mer. Cassius, voyant l'infanterie se préparer à la suivre, s'efforça de la retenir et de la rallier ; il prit l'enseigne d'un des officiers qui fuyaient, et la planta à terre à ses pieds, sans pouvoir empêcher la fuite de ses propres gardes. Forcé donc de s'éloigner, il se retira, suivi de très peu de monde, sur une éminence d'où l'on découvrait toute la plaine. Mais il ne pouvait rien voir lui-même de ce qui se passait ; il avait la vue si faible, qu'il apercevait à peine le pillage de son camp. Ceux qu'il avait avec lui virent s'avancer un gros de cavalerie : c'était celle que Brutus lui envoyait ; et Cassius la prit pour celle des ennemis qui venait à sa poursuite. Il dépêcha cependant un de ses officiers, nommé Titinnius, pour s'en assurer. Les cavaliers de Brutus l'ayant reconnu pour un des plus fidèles amis de Cassius, jettent des cris de joie ; ses amis, mettant pied à terre, le reçoivent au milieu d'eux et le comblent de caresses ; les autres l'entourent à cheval avec des cris de victoire, et font retentir toute la plaine du bruit de leurs armes.

LI. Ces démonstrations de joie devinrent très funestes : Cassius ne douta pas que Titinnius ne fût enveloppé par les ennemis. « Trop d'attachement pour la vie, dit-il à ceux qui l'environnaient, m'a fait attendre de voir un homme que j'aime enlevé par les troupes ennemies. » En disant ces mots, il se retire dans une tente abandonnée, où il entraîne un de ses affranchis, nommé Pindarus, que, depuis la défaite de Crassus chez les Parthes, il avait eu toujours à sa suite pour une semblable nécessité. Il avait échappé à la défaite de Crassus : mais alors, se couvrant la tête de sa robe, il tendit la gorge à son affranchi, et lui commanda de lui trancher la tête ; car on la trouva séparée de son corps. Pindarus ne reparut plus depuis la mort de Cassius ; ce qui fit soupçonner à quelques personnes qu'il l'avait tué sans en avoir reçu l'ordre. Peu de temps après on vit arriver cette cavalerie, précédée par Titinnius, qui, la tête couronnée, avait pris les devants pour rejoindre plus tôt Cassius ; mais lorsque les cris, les gémissements et le désespoir de ses amis lui eurent fait connaître la mort de son général et la cause de son erreur, il tira son épée, et, après s'être fait à lui-même les plus vifs reproches de sa lenteur, il se tua.

LII. Brutus, informé de la défaite de Cassius, redoubla sa marche, et apprit sa mort quand il fut près du camp. Il pleura sur son corps, l'appela le dernier des Romains, persuadé que Rome ne pouvait plus produire un homme d'un si grand courage ; il le fit ensevelir, et l'envoya dans l'île de Thasos, de peur que la vue de ses funérailles ne causât du trouble dans le camp. Ayant ensuite assemblé les soldats, il les consola ; et, pour les dédommager de la perte de leurs effets les plus nécessaires qui avaient été pillés, il leur promit deux mille drachmes[1] par tête. Cette promesse leur rendit le courage ; ils admirèrent une si grande générosité ; et quand il les quitta, ils l'accompagnèrent de leurs acclamations, en lui rendant le glorieux témoignage qu'il était le seul des quatre généraux qui n'eût pas été vaincu. Il avait justifié par ses actions la confiance qu'il avait eue de vaincre : avec le peu de légions qu'il commandait, il renversa tous ceux qui lui firent tête ; et si dans la bataille il eût pu faire usage de toutes ses légions, que la plus grande partie de son aile n'eût pas outre-passé les ennemis pour aller piller leur bagage, il n'y aurait pas eu un seul de leurs différents corps qui n'eût été défait. Il resta, du côté de Brutus, huit mille hommes sur le champ de bataille, en comptant les valets des soldats, que Brutus appelait Briges (14) ; et, suivant Messala, il en périt plus du double dans l'armée des ennemis.

LIII. Une perte si considérable avait jeté ces derniers dans le découragement ; mais un esclave de Cassius, nommé Démétrius, arriva le soir au camp d'Antoine, et lui remit la robe et l'épée de son maître. Cette vue enflamma leur courage ; et le lendemain, dès le point du jour, ils présentèrent la bataille. Mais Brutus voyait les deux camps dans une agitation dangereuse : le sien était plein de prisonniers qui demandaient la surveillance la plus exacte ; celui de Cassius sup-

[1] Il y a dans le texte : Voici comment les choses s'étaient passées de son côté.

[1] Dix-huit cents livres.

portait avec peine le changement de chef, et la honte de leur défaite leur avait inspiré une haine et une envie secrète contre les vainqueurs : il se borna donc à tenir ses troupes sous les armes, et refusa le combat. Il sépara les prisonniers en deux troupes, fit mettre à mort les esclaves que leurs rapports fréquents avec ses soldats lui rendaient suspects, et renvoya la plus grande partie des hommes libres, en disant que, déja pris par les ennemis, ils seraient avec eux prisonniers et esclaves, au lieu qu'auprès de lui ils auraient été libres et citoyens (15); et comme il s'aperçut que ses amis et ses officiers avaient pour quelques uns de ces prisonniers un ressentiment implacable, il les cacha pour les dérober à leur fureur, et les fit partir secrètement de l'armée. Il y avait parmi eux un mime nommé Volumnius, et un certain Saculion, bouffon de son métier, dont Brutus n'avait tenu aucun compte. Ses amis les lui amenèrent, en se plaignant que ces hommes, même dans la captivité, se permettaient de les railler insolemment. Brutus, occupé de soins bien différents, ne leur ayant rien répondu, Messala Corvinus proposa qu'après les avoir fait battre de verges sur le théâtre, on les renvoyât tout nus aux généraux ennemis, pour les faire rougir d'avoir besoin, jusque dans les camps, d'amis et de convives de cette espèce. Quelques uns de ceux qui étaient présents se mirent à rire de cette proposition; mais Casca, celui qui avait porté le premier coup à César, prenant la parole : « Ce n'est pas, dit-il, par des jeux » et des plaisanteries qu'il convient de faire les » obsèques de Cassius. Brutus, ajouta-t-il, c'est à » vous de faire voir quel souvenir vous conservez » de ce général, en punissant ou en laissant vivre » ceux qui osent le prendre pour sujet de leurs » railleries. » Brutus, vivement piqué de cette remontrance : « Pourquoi donc, dit-il à Casca, me » demandez-vous mon avis? Que ne faites-vous » ce que vous jugez convenable? » Les amis de Brutus prenant cette réponse pour un consentement à la mort de ces malheureux, les emmenèrent, et les firent mourir.

LIV. Brutus fit distribuer aux soldats l'argent qu'il leur avait promis; et après quelques légers reproches sur leur précipitation à devancer l'ordre et le mot, pour aller témérairement et en désordre charger l'ennemi, il leur promit que, si dans la bataille suivante ils se conduisaient en gens de cœur, il leur abandonnerait le pillage de deux villes, Thessalonique et Lacédémone (16). C'est, dans toute la vie de Brutus, le seul reproche dont on ne puisse le justifier. Dans la suite, il est vrai, Antoine et César payèrent à leurs soldats des prix bien plus criminels de leurs victoires; ils chassèrent de presque toute l'Italie ses anciens habitants, pour en abandonner à leurs troupes les terres et les villes, qui ne leur appartenaient à aucun titre : mais ces deux généraux n'avaient d'autre but dans cette guerre que de vaincre et de dominer. Brutus, au contraire, avait donné une si haute opinion de sa vertu, que le peuple même ne lui permettait de vaincre et de conserver sa vie que par des voies justes et honnêtes, et plus encore depuis la mort de Cassius, qu'on accusait de pousser Brutus aux actes de violence qui lui échappaient quelquefois. Mais comme sur mer, lorsque le gouvernail est brisé par la tempête, les matelots clouent et ajustent à la place, du mieux qu'ils peuvent, d'autres pièces de bois qu'ils emploient par nécessité, de même Brutus, qui, chargé du commandement d'une armée si nombreuse, et placé dans des conjonctures si difficiles, n'avait aucun général qui pût aller de pair avec lui, était obligé de se servir de ceux qu'il avait, et d'agir ou de parler souvent d'après leur opinion. Il croyait donc devoir faire tout ce qui pouvait rendre plus soumis les soldats de Cassius; l'anarchie les avait rendus audacieux dans le camp, et leur défaite, lâches contre l'ennemi.

LV. Antoine et César n'étaient pas dans une meilleure situation : réduits à une extrême disette, et campés dans des lieux enfoncés, ils s'attendaient à passer un hiver très pénible. Ils étaient environnés de marais; les pluies d'automne, survenues après la bataille, avaient rempli les tentes de boue, de fange et d'eau, que le froid déja piquant gelait tout de suite. Dans une extrémité si fâcheuse, ils apprirent la perte que leurs troupes venaient de faire sur mer : des vaisseaux qui conduisaient d'Italie un renfort considérable à César avaient été attaqués par la flotte de Brutus, qui les avait si complètement battus, qu'il ne s'était sauvé que très peu de soldats; et ceux qui avaient échappé à cette défaite se trouvèrent réduits à une telle famine, qu'ils mangèrent jusqu'aux voiles et aux cordages de leurs vaisseaux. Cette nouvelle les détermina à presser une bataille décisive, avant que Brutus fût instruit du bonheur qu'il avait eu; car ce combat naval s'était donné le même jour que la bataille de terre, et le hasard, plutôt que la mauvaise volonté des capitaines de vaisseau, fit que Brutus ne l'apprit que vingt jours après. S'il l'eût su plus tôt, il n'aurait pas livré un second combat : il avait pour long-temps toutes les provisions nécessaires à son armée; et il était campé si avantageusement, qu'il n'avait pas à craindre les rigueurs de l'hiver, et qu'il ne pouvait être forcé par les ennemis. Il était enfin maître de la mer, il avait de son côté vaincu sur terre; et ce double avantage devait lui donner la plus grande confiance et les plus hautes espérances. Mais l'empire romain ne

pouvait être gouverné par plusieurs maîtres, il lui fallait un monarque; et Dieu voulant sans doute délivrer César du seul homme qui pût mettre obstacle à sa domination, empêcha que Brutus ne fût informé de cette victoire au moment même où il allait l'apprendre. La veille du jour qu'il devait combattre, un déserteur, nommé Clodius, vint le soir dans son camp, pour l'avertir que les généraux ennemis ne se hâtaient de donner la bataille que parcequ'ils venaient d'apprendre la défaite de leur flotte. Mais on ne voulut pas le croire; il ne fut pas même présenté à Brutus; et tous les officiers méprisèrent cet avis, qu'ils regardèrent comme incertain ou comme inventé par cet homme pour faire plaisir à Brutus.

LVI. On prétend que le fantôme que Brutus avait déja vu lui apparut encore cette nuit sous la même figure, et qu'il disparut sans lui avoir dit un seul mot; mais Publius Volumnius, homme très versé dans la philosophie, et qui n'avait pas quitté Brutus depuis le commencement de la guerre, ne parle point de cette apparition : il dit seulement que l'aigle de la première enseigne fut couverte d'abeilles; que le bras d'un de ses officiers distilla si abondamment de l'huile de rose, qu'on ne pouvait l'arrêter, avec quelque soin qu'on l'essuyât. Il ajoute que peu de temps avant la bataille deux aigles se battirent entre les deux armées; que pendant ce combat, qui attira l'attention de tout le monde, il régna dans toute la plaine un silence extraordinaire, et qu'enfin l'aigle qui était du côté de Brutus céda, et prit la fuite. On parle aussi d'un Éthiopien qui, s'étant présenté le premier à l'ouverture des portes du camp, fut massacré par les soldats, qui prirent cette rencontre pour un mauvais augure. Quand Brutus eut fait sortir ses troupes et qu'il les eut rangées en bataille, en face de l'armée ennemie, il attendit long-temps à donner le signal du combat; en parcourant les rangs, il lui était venu sur quelques unes de ses compagnies des soupçons et même des rapports inquiétants; il vit que sa cavalerie, peu disposée à commencer l'attaque, attendait de voir agir l'infanterie. Enfin, un de ses meilleurs officiers, singulièrement estimé pour sa valeur, sortit tout-à-coup des rangs, et, passant à cheval devant Brutus, alla se rendre à l'ennemi : il se nommait Camulatus.

LVII. Brutus fut vivement affecté de cette désertion; et soit colère, soit crainte que le goût du changement et la trahison ne s'étendissent plus loin, il fit sur-le-champ marcher ses troupes à l'ennemi, comme le soleil inclinait déja vers la neuvième heure du jour [1]. Il enfonça tout ce qui lui était opposé, et, secondé par sa cavalerie, qui avait chargé vigoureusement avec les gens de pied dès qu'elle avait vu les ennemis s'ébranler, il pressa vivement leur aile gauche, qu'il força de plier. Son autre aile, dont les officiers avaient étendu les rangs, parcequ'étant moins nombreuse que celle des ennemis, ils craignaient qu'elle ne fût enveloppée, laissa, par ce mouvement, un grand intervalle dans le centre. Devenue alors faible, elle ne fit pas une longue résistance, et fut la première à prendre la fuite. Les ennemis, après l'avoir mise en déroute, revinrent sur l'aile victorieuse, et enveloppèrent Brutus, qui, dans un danger si pressant, fit de la tête et de la main tous les devoirs d'un grand général et d'un brave soldat, et mit tout en œuvre pour s'assurer la victoire. Mais ce qui la lui avait donnée à la première bataille la lui fit perdre à la seconde. Dans l'action précédente, tous les ennemis qui furent vaincus restèrent morts sur la place; dans celle-ci, où les troupes de Cassius prirent d'abord la fuite, il n'en périt qu'un très petit nombre, et ceux qui se sauvèrent, effrayés encore de leur première défaite, remplirent de trouble et de découragement le reste de l'armée (17). Ce fut là que le fils de Caton fut tué, en faisant des prodiges de valeur, au milieu des plus braves de la jeunesse romaine : accablé de fatigue, il ne voulut ni fuir, ni reculer; combattant toujours avec le même courage, disant tout haut son nom et celui de son père, il tomba sur un monceau de morts ennemis. Les plus braves de l'armée se firent tuer en défendant Brutus.

LVIII. Ce général avait dans son armée un de ses amis, nommé Lucilius, homme plein de courage, qui, voyant quelques cavaliers barbares laisser tous les autres fuyards pour ne s'attacher qu'à Brutus, résolut de sacrifier sa vie, s'il le fallait, pour les arrêter. Il se tint à quelque distance d'eux, et cria qu'il était Brutus. Ce qui fit ajouter foi à sa parole, c'est qu'il demanda d'être conduit à Antoine, à qui il se fiait; au lieu, disait-il, qu'il craignait César. Ces cavaliers se félicitant d'une rencontre si heureuse, emmènent leur prisonnier, qu'il faisait déja nuit, et détachent quelques uns d'entre eux pour en aller porter la nouvelle à Antoine, qui, ravi de joie, sortit au-devant d'eux. Dès que les soldats eurent entendu dire qu'on amenait Brutus en vie, ils accoururent en foule; les uns, en plaignant son infortune; les autres, regardant comme indigne de sa gloire que, par un amour excessif de la vie, il eût consenti à être la proie des Barbares. Quand les cavaliers approchèrent d'Antoine, il s'arrêta pour penser à l'accueil qu'il devait faire à Brutus; mais Lucilius s'avançant vers lui avec la plus grande confiance : « Antoine, lui dit-il, aucun des ennemis n'a fait et » ne fera Brutus prisonnier : à Dieu ne plaise que

[1] Trois heures de l'après-midi.

» la fortune ait tant de pouvoir sur la vertu ! On » le trouvera sans doute mort ; ou, s'il est vivant, » on le verra toujours digne de lui-même. Pour » moi, j'en ai imposé à vos soldats en me disant » Brutus, et je viens, prêt à souffrir pour ce men» songe les plus horribles tourments. » Ces paroles frappèrent d'étonnement tous ceux qui les entendirent ; et Antoine, se tournant vers les soldats qui avaient amené Lucilius : « Mes compagnons, leur » dit-il, vous êtes sans doute irrités d'une trom» perie que vous regardez comme une insulte : mais » sachez que vous avez fait une bien meilleure » prise que celle que vous poursuiviez ; au lieu » d'un ennemi que vous cherchiez, vous m'avez » amené un ami. Je ne sais, je vous le jure, com» ment j'aurais traité Brutus, si vous me l'aviez » amené vivant ; mais j'aime mieux acquérir des » amis de ce mérite, que d'avoir en ma puissance » des ennemis. » A ces mots, il embrasse Lucilius, et le remet entre les mains d'un de ses amis ; il l'employa souvent dans la suite, et éprouva en toute occasion son attachement et sa fidélité.

LIX. Il était déja nuit, lorsque Brutus, après avoir traversé une rivière dont les bords étaient escarpés et couverts d'arbres, s'éloigna du champ de bataille, et que, s'arrêtant dans un endroit creux, il s'assit sur un grand rocher, avec le petit nombre d'officiers et d'amis qui l'accompagnaient. Là, élevant d'abord ses regards vers le ciel, qui était semé d'étoiles, il prononça deux vers grecs, dont Volumnius rapporte celui-ci :

Punis, ô Jupiter, l'auteur de tant de maux !

Il dit avoir oublié l'autre (18). Il nomma ensuite tous ceux de ses amis qui avaient péri sous ses yeux, et soupira surtout au souvenir de Flavius et de Labéon ; celui-ci était son lieutenant, et l'autre le chef des ouvriers. Dans ce moment quelqu'un de sa suite, se sentant pressé par la soif, et voyant aussi Brutus très altéré, prit un casque, et courut à la rivière pour y puiser de l'eau. Pendant qu'il y allait, on entendit du bruit à l'autre bord, et Volumnius, suivi de Dardanus, l'écuyer de Brutus, s'avança pour voir ce que c'était. Ils revinrent bientôt, et demandèrent de l'eau : « Elle est toute » bue, répondit Brutus à Volumnius avec un sou» rire plein de douceur ; mais on va vous en ap» porter d'autre. » Il renvoya à la rivière celui qui avait été déja en chercher, et qui manqua d'être pris ; il fut blessé, et ne se sauva qu'avec peine. Brutus conjecturant qu'il devait avoir perdu peu de monde à cette bataille, Statilius s'offrit, pour s'en assurer, de passer au travers des ennemis, afin d'aller voir ce qui se passait dans son camp (car c'était le seul moyen de s'en éclaircir), en convenant avec Brutus que s'il y trouvait les choses en bon état, il élèverait une torche allumée, et reviendrait aussitôt le rejoindre. Statilius parvint jusqu'au camp, et éleva le signal convenu : mais après un long intervalle Brutus ne le voyant pas revenir : « Si Statilius, dit-il, était en vie, il se» rait déja de retour. » En effet, comme il retournait vers Brutus, il tomba entre les mains des ennemis, qui le massacrèrent.

LX. La nuit était fort avancée, lorsque Brutus se penchant, assis comme il était, vers Clitus, un de ses domestiques, lui dit quelques mots à l'oreille. Clitus ne lui répondit rien, mais ses yeux se remplirent de larmes. Alors Brutus tirant à part Dardanus, son écuyer, lui parla tout bas. Il s'adressa enfin à Volumnius, et, lui parlant grec, il lui rappela les études et les exercices qu'ils avaient faits ensemble, et le pria de l'aider à tenir son épée et à s'en percer le sein. Volumnius s'y refusa, ainsi que ses autres amis ; et l'un d'eux ayant dit qu'il ne fallait pas rester là plus longtemps, mais s'éloigner par la fuite : « Sans doute » il faut fuir, répondit Brutus en se levant, et se » servir pour cela non de ses pieds, mais de ses » mains. » En même temps il leur serre à tous la main l'un après l'autre, et leur dit, avec un air de gaieté : « Je vois avec la satisfaction la plus » vive que je n'ai été abandonné par aucun de » mes amis ; et ce n'est que par rapport à ma pa» trie que je me plains de la fortune. Je me crois » bien plus heureux que les vainqueurs, non seu» lement pour le passé, mais pour le présent ; car » je laisse une réputation de vertu que ni leurs » armes, ni leurs richesses, ne pourront jamais » leur acquérir, ni leur faire transmettre à leurs » descendants : on dira toujours d'eux, qu'injustes » et méchants, ils ont vaincu des hommes justes et » bons, pour usurper un empire auquel ils n'a» vaient aucun droit. » Il finit par les conjurer de pourvoir à leur sûreté, et se retira à quelque distance avec deux ou trois d'entre eux, du nombre desquels était Straton, qui, en lui donnant des leçons d'éloquence, s'était particulièrement lié avec lui ; il le fit mettre près de lui, et appuyant à deux mains la garde de son épée contre terre, il se jeta sur la pointe, et se donna la mort. Quelques auteurs disent qu'il ne tint pas lui-même l'épée ; mais que Straton, cédant à ses vives instances, la lui tendit en détournant les yeux, et que Brutus, se précipitant avec roideur sur la pointe, se perça d'outre en outre, et expira sur l'heure. Messala, l'ami de Brutus, ayant fait depuis sa paix avec César, prit un jour de loisir pour lui présenter Straton, en lui disant, les larmes aux yeux : « Voilà, César, celui qui a rendu à » mon cher Brutus le dernier service. » César le reçut avec bonté, et l'eut depuis pour compagnon

dans toutes ses guerres, en particulier dans celle d'Actium, où Straton lui rendit autant de services qu'aucun des Grecs qu'il avait à sa suite. César louant un jour ce même Messala de ce qu'ayant été, par amitié pour Brutus, son plus grand ennemi à Philippes, il avait montré, à Actium, le plus grand zèle pour son service : « César, lui » répondit Messala, je me suis toujours attaché au » parti le meilleur et le plus juste[1]. »

LXI. Antoine ayant trouvé le corps de Brutus, ordonna qu'on l'ensevelît dans la plus riche de ses cottes d'armes; et dans la suite ayant su qu'elle avait été dérobée, il fit mourir celui qui l'avait soustraite, et envoya les cendres de Brutus à sa mère Servilie. Nicolas le philosophe (19) et Valère-Maxime [2] rapportent que sa femme Porcia, résolue de se donner la mort, mais en étant empêchée par tous ses amis qui la gardaient à vue, prit un jour dans le feu des charbons ardents, les avala, et tint sa bouche si exactement fermée, qu'elle fut étouffée en un instant. Cependant il existe une lettre de Brutus, dans laquelle il reproche à ses amis d'avoir tellement négligé Porcia, qu'elle s'était laissé mourir pour se délivrer d'une pénible maladie. Il semble donc que ce soit de la part de ces deux écrivains un anachronisme; car cette lettre, si elle est véritablement de Brutus [3], fait assez connaître la maladie de sa femme, son amour pour son mari, et le genre de sa mort.

PARALLÈLE

DE

DION ET DE BRUTUS.

I. Dion et Brutus eurent l'un et l'autre de grandes qualités, et l'on doit compter pour la première d'avoir su s'élever par de faibles commencements à un si grand degré de puissance : mais, sous ce rapport, Dion a sur Brutus un grand avantage : il n'eut pas un concurrent qui excitât son émulation, comme Brutus l'avait en la personne de Cassius, homme, à la vérité, inférieur à Brutus par sa réputation et sa vertu, mais qui par son audace, sa valeur et sa capacité dans la guerre, eut une grande part aux exploits de son collègue. On lui fait même honneur du commencement de leur entreprise, et l'on assure qu'il fut le premier auteur de la conspiration contre César, à laquelle Brutus était loin de penser. Dion, non content de fournir pour son expédition des armes, des vaisseaux et des soldats, sut encore attirer seul à lui les amis qui le secondèrent dans l'exécution de son projet. Brutus trouva dans la situation des affaires, et dans la guerre même, ses richesses et sa puissance : mais Dion fit seul tous les frais de la guerre; et pour rendre la liberté à sa patrie, il sacrifia à ses concitoyens l'argent qui devait servir à l'entretenir dans son exil.

II. Brutus et Cassius ne pouvant, après leur sortie de Rome, trouver leur sûreté dans le repos, condamnés à mort et poursuivis par leurs ennemis, furent forcés de se jeter dans la guerre, comme dans le seul asile qui leur restât; et en se faisant un rempart de leurs armes, c'était plus pour eux-mêmes que pour leurs concitoyens qu'ils s'exposaient au danger. Dion, au contraire, menait dans son exil une vie plus sûre et plus douce que le tyran qui l'avait banni; et ce fut pour sauver la Sicile que, s'arrachant de cet état paisible, il alla volontairement se précipiter dans les plus grands périls. Il y avait d'ailleurs bien de la différence à délivrer les Syracusains de la domination de Denys, ou les Romains de celle de César. Le premier ne cherchait pas à dissimuler sa tyrannie, et il avait rempli des plus grands maux toute la Sicile. César, il est vrai, en établissant son autorité, ne ménagea pas ceux qui voulurent s'y opposer : mais après qu'il les eut vaincus et soumis, il n'eut guère que le nom et l'apparence du pouvoir absolu; et loin qu'on eût à lui reprocher un seul acte de cruauté et de tyrannie, il prouva que l'état des affaires demandait absolument un monarque, et que Dieu l'avait donné aux Romains comme le médecin le plus doux et le plus capable de guérir leurs maux. Aussi le peuple regretta-t-il César presque aussitôt après sa mort, et se montra-t-il implacable dans son ressentiment contre les meurtriers; mais les concitoyens de Dion lui firent un crime d'avoir laissé Denys s'échapper de Syracuse, et de n'avoir pas détruit le tombeau du premier tyran.

III. Dion, comme général, est, dans la conduite de la guerre, à l'abri de tout reproche; les projets qu'il a conçus lui-même, il les exécute avec la plus grande sagesse; et il répare toujours heureusement

[1] Réponse à la fois généreuse et adroite : il ne lui dissimule pas que la cause de Brutus ne fût meilleure que la sienne; mais il reconnait qu'après avoir suivi le parti de Brutus, il n'avait pu en embrasser un meilleur que celui d'Auguste.

[2] L. IV, ch. VI. Valère-Maxime, qui nous a conservé les traits mémorables de l'histoire romaine et de celle des autres peuples, vivait sous Auguste et Tibère, et dédia son ouvrage à ce dernier empereur : il descendait des deux familles Valéria et Fabia, dans la dernière desquelles le surnom de *Maximus* était assez commun; et c'est de là que lui viennent ses deux noms.

[3] On a inséré parmi les *Lettres familières de Cicéron* quelques lettres de Brutus, et l'on n'y trouve pas celle que cite ici Plutarque, et de laquelle il résulterait que Porcia était morte avant son mari; mais il y a apparence que, dès le temps de Nicolas le philosophe et de Valère-Maxime, cette lettre passait pour supposée; car il n'est pas vraisemblable que ces deux écrivains en aient ignoré l'existence.

les fautes des autres. Brutus paraît avoir manqué de prudence, en mettant toute sa fortune au hasard d'une seconde bataille; et après l'avoir perdue, au lieu de chercher les moyens de rétablir ses affaires, il abandonne toute espérance, et n'a pas, comme Pompée, assez d'audace pour tenter encore le sort des armes, qui pouvait lui devenir favorable, puisque sa flotte était maîtresse de la mer. Le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est qu'ayant dû à la clémence de César et sa propre vie et celle de tous les compagnons de sa captivité, dont il lui demanda le pardon, en ayant été traité comme ami, et plus honoré qu'aucun de ses autres courtisans, il ait attenté de sa propre main aux jours de son bienfaiteur. On ne peut rien reprocher de semblable à Dion : tant qu'il fut l'allié et l'ami de Denys, il l'aida à établir, à conserver sa puissance; et ce ne fut qu'après avoir été banni, après avoir éprouvé dans la personne de sa femme la plus grande injustice, après avoir été dépouillé de ses biens, qu'il entreprit contre lui une guerre juste et légitime.

IV. Mais ne peut-on pas considérer sous un rapport contraire cette partie de leur parallèle, et dire que la haine des tyrans et l'aversion pour le mal, qui fait le principal mérite de ces deux grands hommes, fut entièrement pure et désintéressée dans Brutus, qui, sans avoir aucun sujet personnel de plainte contre César, exposa généreusement sa vie pour le seul intérêt de sa patrie? Dion, sans les outrages qu'il reçut de Denys, ne lui aurait jamais déclaré la guerre, comme on le voit par les *Lettres* de Platon[1], qui prouvent clairement que ce fut pour avoir été chassé de la cour du tyran, et non après l'avoir abandonnée volontairement, qu'il alla détruire la tyrannie. J'ajoute encore que Brutus, d'abord ennemi de Pompée, devint son ami par le seul motif du bien public, qui le rendit aussi l'ennemi de César, parcequ'il n'avait d'autre règle de son amitié et de sa haine que la seule justice. Tant que Dion eut la confiance du tyran, il lui rendit de grands services; dès qu'il l'eut perdue, il lui déclara la guerre : aussi tous ses amis ne furent-ils pas persuadés qu'après avoir chassé Denys, il n'eût pas affermi la tyrannie sur sa tête, en attirant ses concitoyens par un nom plus doux que celui de tyran. Mais les ennemis même de Brutus disaient hautement que de tous ceux qui avaient conspiré contre le tyran, il était le seul qui, depuis le commencement de l'entreprise jusqu'à la fin, n'eût eu d'autre but que de rendre aux Romains leur ancien gouvernement.

V. Au reste, le combat que Dion eut à soutenir contre Denys ne peut entrer en comparaison avec celui de Brutus contre César. De tous ceux qui vivaient familièrement avec Denys, il n'y en avait pas un à qui une vie passée dans la débauche du vin et des femmes, et dans les jeux de hasard, n'eût inspiré pour ce tyran le plus profond mépris : mais la pensée seule de faire périr César, sans craindre les talents, la puissance et la fortune d'un homme dont le nom seul ôtait le sommeil aux rois des Parthes et des Indiens; cette pensée, dis-je, ne pouvait être conçue que par une ame forte et élevée, incapable de faire céder ses résolutions aux plus grands motifs de crainte. Aussi Dion n'eut pas plus tôt paru en Sicile, qu'il vit s'assembler autour de lui, pour combattre le tyran, des milliers de ses concitoyens : après la mort de César, le souvenir de sa gloire soutint la fortune de ses amis; et son nom seul porta à un tel degré d'élévation le jeune homme qui le prit, et qui n'avait presque aucune ressource, qu'il devint en peu de temps le premier des Romains, et qu'il attacha ce nom sur sa personne, comme un talisman contre la haine et la puissance d'Antoine.

VI. Objectera-t-on qu'il en coûta de grands combats à Dion pour chasser le tyran, et que Brutus tua César tout nu et sans gardes? Mais c'est cela même qui prouve l'habileté d'un grand capitaine, d'avoir pu surprendre nu et sans gardes un homme environné d'une si grande puissance. Il ne l'attaqua pas brusquement, ni seul, ni même avec peu de personnes; il avait prémédité de loin son dessein, et il l'exécuta avec un grand nombre de conjurés, dont aucun ne trahit sa confiance, soit que, dès l'origine, il les eût tous choisis bons, ou que son choix les eût rendus tels. Dion, au contraire, ou jugeant mal ceux qu'il s'associa, se confia à des hommes méchants; ou s'il les avait choisis bons, l'usage qu'il fit d'eux les rendit mauvais : deux méprises qui ne sont pas d'un homme prudent et sage; aussi Platon e blâme-t-il, dans ses *Lettres*, d'avoir choisi pour amis des gens dont il fut la victime[1].

VII. La mort de Dion ne trouva point de vengeur[2]; et Brutus reçut de ses ennemis même des témoignages d'estime. Antoine lui fit des obsèques honorables, et César lui conserva les honneurs qu'on lui avait décernés de son vivant. On voyait sa statue de bronze à Milan, dans la Gaule cisalpine : quelque temps après la mort de Brutus, César ayant vu cette statue, dont la ressemblance

[1] Voyez la lettre septième.

[1] La lettre où Platon faisait à Dion ce reproche est perdue.

[2] Plutarque entend ici sans doute que la mort de Dion ne trouva point de vengeur parmi les hommes; et peut-être désigne-t-il ses lâches amis qui le laissèrent égorger au milieu d'eux sans faire aucun mouvement pour le défendre; mais sa mort fut vengée par celle de son meurtrier, comme on l'a vu à la fin de la *Vie de Dion*.

et le travail étaient parfaits, passa outre; ensuite, s'étant arrêté quelques instants, il appela les magistrats de la ville, et leur dit, en présence de plusieurs personnes, qu'ils avaient violé le traité qu'il avait fait avec eux, puisqu'ils recélaient un de ses ennemis dans leurs murailles. Ces officiers s'en défendirent; et, ne sachant de qui il voulait parler, ils se regardaient les uns les autres avec étonnement. César alors, se tournant vers la statue et fronçant les sourcils : « N'est-ce pas là, leur » dit-il, mon ennemi que vous avez placé au mi» lieu de votre ville? » Ces magistrats interdits gardèrent le silence : mais César s'étant mis à sourire, loua les Milanais de la fidélité qu'ils conservaient à leurs amis dans leurs revers même, et ordonna que la statue restât à sa place.

NOTES

SUR LA VIE DE BRUTUS.

(1) C'est un trait remarquable du caractère des Romains, que, malgré leur haine extrême pour la royauté, il eussent conservé, dans le Capitole même, les statues de leurs rois. On ne peut pas en donner pour motif la beauté de ces monuments, ni l'ornement dont ils pouvaient être pour cet édifice: car des statues faites dans ces premiers temps de la barbarie romaine, où ce peuple n'avait presque aucune connaissance des arts, ces ouvrages ne devaient pas exciter cette sorte d'intérêt. Nous avons vu dans la *Vie de Publicola*, c. XXIII, que la statue de bronze érigée à Porsena, dans les premiers jours de la république, était d'un travail fort grossier.

(2) Tite-Live, liv. IV, c. XIV, raconte différemment cette histoire, et son récit est plus vraisemblable.

(3) Dion et Denys d'Halicarnasse sont du nombre de ceux qui nient ormellement que Brutus, le meurtrier de César, descendit de l'ancien Brutus qui chassa les Tarquins. Le dernier de ces historiens dit que ceux qui ont fait les recherches les plus exactes dans l'histoire romaine assurent que l'ancien Brutus ne laissa point d'enfants, ni garçons ni filles, et qu'entre autres preuves ils en apportent une qui est d'un grand poids. Cette preuve est celle que Plutarque vient de citer, et qui se tirait de la différence des deux familles; celle du premier Brutus étant de race patricienne, au lieu que les Junius et les Brutus, qui se disaient ses descendants, étaient tous de famille plébéienne, et qu'ils n'exercèrent pas d'autres charges que celles d'édile et de tribun du peuple, qui pouvaient être remplies par des plebeiens. Ce n'est pas que ces familles ne soient parvenues au consulat; mais ce n'a été que tard, et depuis qu'on a permis aux plébéiens de posséder cette dignité. Cette preuve, au reste, n'est pas sans réplique; car Suétone, dans la *Vie d'Auguste*, chap. II, nous apprend que quelques maisons patriciennes étaient devenues plébéiennes, et il en donne pour exemple la famille Octavia : mais il paraît que ces exemples ont été rares chez les Romains, ce qui conserve à cette preuve une grande force. L'autorité de Cicéron, qui, dans son *Traité des Orateurs illustres*, c. XIV, et dans sa première *Philippique*, c. VI, soutient l'opinion que Plutarque a suivie; cette autorité serait décisive, si on ne savait qu'il honorait Brutus presque à l'égal d'un dieu; et pour le flatter, il l'aura fait descendre de ce Brutus dont la mémoire était si chère aux Romains. Dion assure aussi que ce Brutus n'avait que les deux fils qu'il fit mourir; et que ceux qui engagèrent Brutus à tuer César ne publièrent qu'il descendait du libérateur de la patrie, que pour l'exciter à faire une action semblable. *Voyez* Dion, liv. XLIV, c. XIV, et Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. III. Il y eut un intervalle de près de cinq cents ans entre l'expulsion des rois, arrivée l'an de Rome deux cent quarante-quatre, et la mort de César, qui fut tué l'an sept cent neuf.

(4) On distingue trois âges de la secte académique. La première Académie, qu'on appelle l'ancienne, eut pour vrai fondateur Socrate, dont Platon fut le successeur : Speusippe, son neveu, devint après lui le chef de cette école; Xénocrate et Polémon le furent ensuite. La seconde Académie, nommée aussi la moyenne, eut pour auteur Arcésilas, auquel succédèrent Lacydes, Évandre, Hégésinus et Carnéade. Ce dernier fut le chef de la troisième Académie, ou la nouvelle, et eut pour successeurs Clitomachus, Philon, Antiochus l'Ascalonite, et Charmidas. Ces trois Académies vont depuis Socrate jusqu'au temps d'Auguste, et renferment un espace d'environ trois cents ans.

(5) Ce roi d'Afrique était Juba; et on ne trouve nulle part que Brutus ait parlé pour lui : mais il est certain qu'il intercéda pour Déjotarus, roi de Galatie.

(6) Ces faits ne se trouvent point dans les historiens; mais Cicéron y fait allusion dans le *Discours pour Milon*, c. XIII.

(7) Il se nommait Helvius Cinna, et était tribun du peuple, suivant Dion, liv. XLIV, c. L, et Appien, liv. II *des Guerres civiles*, pag. 521. Il fut pris pour le préteur Cornélius Cinna, un des conjurés. On croit que c'est ce poëte qui avait composé un poëme intitulé *Smyrne*, dont Catulle a fait l'éloge dans son épigramme quatre-vingt-seizième.

(8) Théomneste n'est point connu d'ailleurs. Il a été question de Cratippe dans la *Vie de Pompée*, chap. LXXX. Cicéron, dans le fragment de son *Timée*, ch. I, dit de lui que c'était le premier des péripatéticiens de son temps; il lui confia son fils lorsqu'il l'envoya étudier à Athènes.

(9) C'est-à-dire que Brutus avait prononcé ce vers tout d'un coup, sans l'avoir amené par quelque chose qui y eût rapport. Mais il ne faut pas croire que Brutus eût dit ce vers sans sujet et sans motif. On buvait à la liberté des Romains, qui était le fruit de la mort de César: et comme Brutus avait l'esprit occupé de cette mort, il prononça ce vers, qui est le trois cent quarante-neuvième du seizième livre de l'*Iliade*, pour faire entendre qu'il n'avait fait que prêter sa main à Apollon et à la destinée de ce prince, et que c'étaient les dieux et le destin qui l'avaient fait périr. Mais ce vers qu'il appliquait à la mort de César, on en fit le présage de la sienne.

(10) Il y avait trois lits autour de la table; et c'était de là que la salle à manger, chez les Romains, était appelée *triclinium*. Le lit du milieu était le plus honorable, ensuite celui d'en haut; le lit du bas était le moindre. De là vient qu'Horace, *Satir.* lib. II, *sat.* VIII, désigne les parasites, espèce de gens très méprisés, par ces mots, *imi convivæ lecti*, « les convives du lit d'en bas. » Brutus voulait mettre Favonius au lit d'en haut, comme à une place honorable, à cause de sa dignité de sénateur : mais Favonius, sans doute par plaisanterie, va se placer au lit du milieu.

(11) Suivant les principes d'Épicure, dont Cassius suivait la secte, tous les êtres physiques, soit matériels, soit moraux, et toutes les opérations de l'esprit, étaient le produit du mouvement des atomes et des différentes combinaisons de ces atomes, lesquelles étaient l'effet de ce mouvement : ainsi l'imagination et la pensée, de même que toutes

les autres facultés de l'ame, étaient, suivant ces philosophes, produites par le mouvement, ou n'étaient que le mouvement lui-même. Cette manière de parler pourrait être vraie, dans l'opinion même des philosophes qui soutiennent la spiritualité de l'ame, en ne prenant le mot *mouvement* que dans l'acception d'*action*, d'*activité*, sens dont on se sert souvent pour désigner les opérations de l'ame.

(12) C'était aussi le sentiment de César, au rapport de Suétone, dans sa *Vie*, c. LXVII. Nous avons vu aussi dans la *Vie de Sertorius*, chap. XVI, qu'il gagna la confiance et l'amitié des Espagnols, en leur donnant avec profusion de l'or et de l'argent pour dorer leurs casques et enrichir leurs boucliers. Mais Mithridate pensait tout autrement; et Plutarque a dit de ce prince, dans la *Vie de Lucullus*, c. XI, qu'instruit par ses malheurs, il réduisit l'appareil fastueux de son armée à des forces réelles : il retrancha ces armes enrichies d'or et de pierreries, qui sont le prix du vainqueur, et non la force de ceux qui les portent. Ce n'était pas non plus le sentiment de ces Romains dont Tite-Live parle, liv. IX, chap. XL. Au reste, c'est aux hommes de guerre à décider la question.

(13) Le texte est équivoque; on ne voit pas clairement si le lendemain est le jour de la naissance de Cassius ou de Messala : le dernier sens paraît le plus vraisemblable. Cassius, sombre comme il était, ne songeait guère à donner un souper le lendemain; et c'est plutôt Messala qui, selon l'usage des Romains, invitait ses amis à venir célébrer l'anniversaire de sa naissance. Si c'était Cassius qui eût prié Messala, alors il serait mort le jour anniversaire de sa naissance, comme Pompée et Attalus : mais il serait étonnant que Plutarque, qui, dans la *Vie de Camille*, a cité les exemples de personnes célèbres mortes à pareil jour que celui de leur naissance, n'eût pas rapporté celui de Cassius.

(14) Hésychius, sur ce mot, dit qu'il est une altération de celui de Phryges, ou Phrygiens, parceque c'était ordinairement de cette nation que venaient les valets qui suivaient les troupes, pour y remplir les plus bas offices, et dont quelquefois on se servait pour combattre.

(15) Brutus regarde les Romains qui avaient suivi le parti d'Auguste et d'Antoine, comme s'étant rendus esclaves en s'attachant aux oppresseurs de la liberté publique, et ne méritant que de vivre sous les maîtres qu'ils s'étaient choisis; au lieu qu'avec lui ils auraient été libres et citoyens, parceque la liberté et la patrie ne se trouvaient plus que dans son parti.

(16) Le nom de Lacédémone paraît suspect en cet endroit : Thessalonique était dans la Macédoine, et par conséquent bien éloignée de Lacédémone. On ne voit pas d'ailleurs que les Lacédémoniens aient pris part à cette guerre, ni pour ni contre Brutus. On ne connaît pas non plus d'autre ville de ce nom dans les environs du lieu où se faisait la guerre. Etienne de Byzance nomme une autre ville de Lacédémone : mais c'est dans l'île de Cypre, qui ne paraît pas plus convenir ici que le Péloponnèse.

(17) Ce passage manque d'un peu de développement. *Voyez* M. Dacier sur cet endroit.

(18) Ce vers est le trois cent trente-deuxième de la *Médée* d'Euripide. Le sens de l'autre que Volumnius avait oublié était : « O vertu, tu n'es qu'un vain nom ! malheureux de t'avoir suivie, je reconnais aujourd'hui que » tu n'es qu'une vile esclave de la fortune. » Médée prononce ces vers contre Jason lorsqu'elle apprend qu'il l'a trahie. Appien, liv. IV des *Guerres civiles*, p. 665, applique le premier vers à Antoine, qui, pouvant délivrer sa patrie en s'unissant à Brutus, et n'ayant même été épargné lors du meurtre de César, dans lequel les conjurés avaient voulu le comprendre, que par l'espérance qu'avait Brutus qu'il embrasserait le bon parti, aima mieux se joindre à César pour opprimer et renverser la république, et finit par en être lui-même la victime.

(19) Nicolas Damascène, ou de Damas en Syrie, est toujours désigné par le surnom du lieu de sa naissance. Son père Antipater y tenait un rang distingué par ses emplois et ses richesses. Le fils, qui fut élevé avec beaucoup de soin, et qui aimait l'étude, fit dans les lettres et dans la philosophie des progrès qui lui donnèrent dès sa jeunesse la plus brillante réputation, et devint un des membres les plus distingués de l'école péripatéticienne. Il vécut dans une grande intimité avec Hérode, roi des Juifs, et fut aussi fort avant dans les bonnes graces d'Auguste; c'était lui qui envoyait à cet empereur ces dattes fameuses que produisait la vallée de Jéricho, remarquables par leur beauté, et auxquelles Auguste, pour les distinguer des dattes ordinaires, donna le nom du philosophe de qui lui venait un si beau présent. Nicolas avait composé une *Histoire universelle* en cent quarante livres; un *Traité des Mœurs des différentes nations*, dont Stobée nous a conservé quelques fragments, qu'on place ordinairement avec ceux d'Héraclide sur la même matière, à la suite des *Politiques d'Aristote*. Nicolas avait dédié cet ouvrage au roi Hérode, suivant Photius, dans sa *Bibliothèque*, cod. CLXXXIX. Il avait écrit aussi ses propres *Mémoires*, et une *Vie d'Auguste*, qui peut-être faisait partie de son *Histoire universelle*. Il avait composé avec succès des tragédies et des comédies, et s'était illustré, au témoignage de Suidas, en tout genre de composition. *Voyez* la *Bibliothèque grecque de Fabricius*, tom. II, p. 306 et 507.

ARATUS.

I. Pourquoi Plutarque adresse la Vie d'Aratus à Polycrate. — II. Aratus enfant est sauvé des mains d'Abantidas. — III. Exercices de sa jeunesse. — IV. Nicoclès usurpe la tyrannie de Sicyone. Projet d'Aratus d'en délivrer sa patrie. — V. Il essaie d'escalader la ville. — VI. Ses préparatifs. Il trompe les espions de Nicoclès. — VII. Il se met en marche. — VIII. Il est troublé par des chiens et par les patrouilles de la ville. — IX. Il se rend maître de Sicyone. Fuite de Nicoclès. — X. Il fait entrer cette ville dans la ligue des Achéens. — XI. Caractère d'Aratus. — XII. Sa modération et sa générosité. — XIII. Son voyage en Égypte. — XIV. Histoire du tableau d'Aristrate. — XV. Aratus rétablit la concorde parmi ses concitoyens. — XVI. Antigonus veut le brouiller avec le roi Ptolémée. — XVII. Aratus entreprend de se rendre maître de la citadelle de Corinthe. — XVIII. Importance de cette place. — XIX. Comment Antigonus s'en était emparé. — XX. Erginus promet à Aratus de la lui livrer pour soixante talents. — XXI. Aratus engage son argenterie pour faire cette somme. — XXII. L'entreprise est sur le point d'échouer. — XXIII. Aratus entre dans la ville de Corinthe. — XXIV. Il attaque la citadelle. — XXV. Il s'en rend maître. — XXVI. Il détermine les Corinthiens à s'unir aux Achéens. — XXVII. Autres exploits d'Aratus. — XXVIII. Il obtient une grande autorité dans la ligue achéenne. — XXIX. Il entreprend de délivrer Argos du tyran Aristomachus. — XXX. Aristomachus est tué. Aristippe prend sa place. — XXXI. Vie misérable de ce tyran. — XXXII. Aratus essaie inutilement de s'emparer d'Argos par surprise. — XXXIII. Il reçoit un échec par sa faute. — XXXIV. Il bat le tyran, qui est tué. — XXXV. Sa réputation rétablie par ce succès. — XXXVI. Lysiade, tyran de Mégalopolis, quitte la tyrannie, et réunit cette ville à la ligue des Achéens. — XXXVII. Victoire d'Aratus sur les Étoliens à Pallène. — XXXVIII. Aventure singulière dans le temple de Diane. — XXXIX. Aratus tente de surprendre le Pirée. — XL. Il le fait rendre aux Athéniens. — XLI. Il fait entrer Aristomachus second dans la ligue des Achéens. — XLII. Il est battu par Cléomène, et surprend Mantinée. — XLIII. Mort de Lysiade. Tort que cet événement fait à Aratus. — XLIV. Réflexions sur la conduite d'Aratus. — XLV. Il empêche Cléomène de s'associer à la ligue des Achéens. Suite de cette affaire. — XLVI. Les Corinthiens veulent se saisir de lui. Il leur échappe. — XLVII. Il refuse les offres avantageuses de Cléomène. — XLVIII. Il appelle Antigonus au secours des Achéeens. — XLIX. Antigonus le traite honorablement. — L. Il reprend Argos sur Cléomène. — LI. Divers reproches faits à Aratus. — LII. Sa conduite à l'égard de Mantinée, inexcusable. — LIII. Il est battu par les Étoliens près de Caphyas. — LIV. Crédit d'Aratus auprès de Philippe. — LV. Ce prince change de conduite. — LVI. Aratus l'engage à rendre Ithome aux Messéniens. — LVII. Il se retire de la cour de Philippe. — LVIII. Philippe le fait empoisonner. — LIX. Honneurs funèbres qu'on lui rend à Sicyone. — LX. Vengeance que le ciel tire du crime de Philippe.

M. Dacier place l'époque de l'affranchissement de Sycione par Aratus à l'an du monde 3699, la première année de la 132e olympiade, l'an de Rome 502, 249 ans avant J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment la durée de sa vie depuis la 2e année de la 127e olympiade jusqu'à la 3e année de la 141e, 214 ans avant J.-C.

I. Le philosophe Chrysippe[1], mon cher Polycrate, en citant un ancien proverbe, dans lequel sans doute il trouvait un mauvais sens, le présente, non tel qu'il est, mais comme il le juge meilleur :

Mieux qu'un enfant heureux, qui peut louer son père ?

Mais Dionysodore de Trézène[2] blâme ce changement, et rapporte le proverbe tel qu'il est réellement :

Mieux qu'un fils malheureux, qui peut louer son père (1) ?

Il ajoute que le but de ce proverbe est de fermer la bouche à ceux qui, n'ayant par eux-mêmes aucun mérite, se couvrent des vertus de leurs ancêtres, et les louent sans cesse outre mesure. Pour ceux en qui, selon Pindare,

La vertu des parents éclate tout entière,

comme on la voit briller en vous qui conformez votre vie à ces modèles si parfaits que vous ont laissés vos aïeux, ils trouvent un vrai bonheur à se souvenir des hommes vertueux qui ont honoré leur famille, à entendre rapporter ou à raconter eux-mêmes leurs belles actions. Ce n'est pas faute de vertus personnelles qu'ils attachent leur réputation à des louanges étrangères, ajoutant leurs propres actions à celles de leurs ancêtres ; ils les louent à la fois comme les auteurs de leur race et comme les modèles de leur vie. C'est pour cela que je vous adresse la *Vie d'Aratus*, votre concitoyen et l'un de vos ancêtres, dont vous contribuez à honorer la mémoire, et par votre gloire personnelle, et par le pouvoir dont vous êtes revêtu : non que je croie que vous n'ayez eu plus de soin que personne de vous instruire en détail de toutes ses belles actions ; mais je veux que vos deux fils Polycrate et Pythoclès soient élevés au milieu de ces exemples domestiques de vertu, et qu'ils entendent raconter ou qu'ils lisent eux-mêmes ce qu'ils doivent imiter. Il est d'un esprit plus amoureux de soi-même que du beau et de l'honnête, de se croire le plus parfait des hommes.

II. Lorsque l'aristocratie pure et dorienne (2) eut été détruite à Sicyone, comme une harmonie tombée dans la confusion, et qu'on l'y eut remplacée par les séditions, par les intrigues ambitieuses des démagogues, cette ville, toujours agitée de troubles et de maux politiques, passait continuellement d'un tyran à un autre. Quand enfin on eut fait mourir Cléon, les Sicyoniens élurent pour magistrats Timoclides et Clinias, les deux personnages qui avaient le plus de réputation et d'autorité dans la ville. Le gouvernement commençait à prendre quelque assiette, lorsque Timoclides vint à mou-

[1] Plutarque a souvent parlé de Chrysippe dans les *OEuvres Morales*.

[2] Cet écrivain n'est point connu d'ailleurs.

rir. Abantidas, fils de Paséas, s'étant emparé de la tyrannie, tua Clinias, et chassa ou fit mettre à mort tous les parents et tous les amis de ce magistrat. Il cherchait son fils Aratus, âgé de sept ans, pour le faire périr : mais, dans la confusion dont la maison était remplie, cet enfant se sauva avec ceux qui prenaient la fuite; et après avoir erré par la ville, saisi de frayeur et sans aucun secours, il entra par hasard dans la maison d'une femme nommée Soso, sœur d'Abantidas, et mariée à Prophantes, frère de Clinias. Cette femme, naturellement généreuse, persuadée d'ailleurs que c'était par la volonté de quelque dieu que cet enfant s'était réfugié chez elle, le cacha dans l'intérieur de sa maison, et le fit partir la nuit pour Argos.

III. Aratus, dérobé à un si grand péril et mis en sûreté, sentit dès-lors naître en lui une haine violente contre les tyrans, qui ne fit que s'accroître et s'enflammer de plus en plus avec l'âge. Il reçut une excellente éducation à Argos, chez les amis et les hôtes de son père : devenu grand et robuste, il s'appliqua aux exercices du corps avec tant de succès, qu'il fut couronné aux cinq combats du pentathle (3). On reconnaît dans ses statues une figure d'athlète; et, à travers l'air de prudence et de majesté qui brille dans ses traits, on distingue la voracité et le hoyau d'un champion (4). Cette application aux exercices du gymnase empêcha qu'il ne se formât à l'éloquence autant qu'il convenait à un homme d'état. Il est vrai que quelques auteurs prétendent qu'il eut plus de talent pour la parole qu'on ne l'a cru communément; ils en jugent par les Mémoires qu'il a laissés, et qu'il composait à la hâte au milieu des plus grandes occupations, et dans les termes qui s'offraient les premiers à sa plume.

IV. Abantidas assistait quelquefois et prenait même part aux entretiens philosophiques que Dinias et Aristote le dialecticien[1] tenaient tous les jours sur la place publique : ils lui en avaient inspiré le goût, pour se ménager l'occasion d'exécuter le projet qu'ils avaient formé contre lui, et ils le firent périr. Après sa mort, Paséas, son père, ayant pris sa place, fut tué en trahison par Nicoclès, qui s'empara de la tyrannie. Ce dernier avait, dit-on, une ressemblance parfaite de visage avec Périandre, fils de Cypsèle, comme le Perse Oronte ressemblait à Alcméon, fils d'Amphiaraüs : on attribue aussi une grande ressemblance avec Hector à ce jeune Lacédémonien qui, suivant le récit de Myrtile, fut écrasé par la foule de ceux qui, sur le bruit de cette conformité, accoururent de tous côtés pour le voir. Il y avait à peine quatre mois que Nicoclès régnait, et qu'il faisait souffrir à ceux de Sicyone les maux les plus cruels, lorsque les Étoliens lui dressèrent des embûches, et furent sur le point de lui enlever le trône. Aratus, entré dans l'adolescence, s'attirait déjà, par sa noblesse et par son courage, une grande considération. On ne voyait en lui rien de commun, rien de lâche; il montrait en tout une gravité au-dessus de son âge, et une prudence qui donnait du poids à ses conseils, et fixait sur lui les espérances des bannis de Sicyone. Nicoclès lui-même veillait sur sa conduite, et faisait secrètement observer toutes ses démarches : non qu'il craignît de sa part une entreprise aussi hardie et aussi périlleuse que celle qu'il exécuta; mais il le soupçonnait de solliciter contre lui les rois qui avaient été les amis et les hôtes de son père. Il est vrai qu'Aratus tenta d'abord cette voie; mais voyant qu'Antigonus manquait aux promesses qu'il lui avait faites, et que ses espérances sur le secours de l'Égypte et de Ptolémée étaient fort éloignées, il résolut, pour renverser le tyran, de n'employer que ses propres ressources. Il communiqua d'abord son dessein à Aristomachus et à Ecdélus[1] : le premier était un des bannis de Sicyone; et l'autre un Arcadien de Mégalopolis, homme versé dans la philosophie, mais plein d'activité, et qui avait pris à Athènes les leçons d'Arcésilas l'académicien[2]. L'ardeur avec laquelle ils reçurent l'un et l'autre cette première ouverture l'engagea à parler aux autres bannis, dont un petit nombre, par la honte de se refuser à une si belle espérance, s'associèrent à son entreprise; tous les autres voulurent l'en détourner, et lui représentèrent que son peu d'expérience le rendait téméraire.

V. Pendant qu'il délibérait en lui-même sur les moyens de saisir quelque poste voisin de Sicyone, d'où il pût, comme d'une place d'armes, faire la guerre au tyran, il vint à Argos un Sicyonien qui s'était sauvé de prison : il était frère de Xénoclès, l'un des bannis; et amené par son frère à Aratus, il lui dit que l'endroit de la muraille par où il s'était sauvé était, en dedans, presque de niveau avec le terrain de la ville, qui, de ce côté-là, avait beaucoup d'élévation, et était couvert de rochers escarpés; et qu'en dehors le mur pouvait être escaladé. Aratus, d'après ce rapport, fait repartir Xénoclès avec deux de ses esclaves, Seuthas et Technon, qu'il charge de reconnaître la muraille, résolu, si la chose était possible, de brusquer secrètement l'entreprise, et de tout hasarder plutôt que

[1] Dinias est cité par Fabricius. *Bibliothèque grecque*, liv. I, p. 595, not., comme ayant écrit sur les nouvelles découvertes, celles apparemment qui regardaient les arts et les sciences. Aristote le dialecticien n'est cité dans Fabricius que d'après cet endroit de Plutarque.

[1] Il le nomme ailleurs Ecdémus.

[2] Nous avons parlé d'Arcésilas dans la *Vie de Brutus*, note (4).

de se jeter dans une longue guerre, et d'engager ouvertement, simple particulier, plusieurs combats contre le tyran. Xénoclès et les esclaves, après avoir pris la hauteur de la muraille, revinrent lui rapporter que le lieu n'était, de sa nature, ni inaccessible, ni même difficile; mais qu'on ne pourrait guère en approcher sans être découvert par de petits chiens très ardents qui appartenaient à un jardinier, et qu'il n'était pas possible d'apprivoiser. Aratus, malgré cet obstacle, se mit en devoir d'exécuter son projet.

VI. C'était alors une précaution ordinaire que de faire des provisions d'armes, parcequ'on ne voyait partout que des brigandages, que des courses continuelles des uns sur les autres. Euphranor, un des bannis, fit publiquement des échelles, son état de charpentier éloignant de lui tout soupçon. Les amis qu'Aratus avait à Argos lui fournirent chacun dix hommes sur le peu de domestiques qu'ils avaient à eux, et lui-même arma trente des siens. Il prit à sa solde quelques uns des bandits dont Xénophile était le premier chef, et leur fit entendre qu'il les menait à Sicyone enlever les haras du roi : il les envoya presque tous, par différents chemins, à la tour de Polygnote [1], avec ordre de l y attendre. Il fit prendre les devants à Caphésias et à quatre autres, qui, en habit de voyageurs, devaient arriver de nuit chez le jardinier, comme des étrangers qui faisaient route, et, après avoir pris leur logement dans sa maison, l'enfermer avec ses chiens; car c'était le seul endroit par où l'on pût approcher de la muraille. Ils cachèrent dans des tonneaux (5) des échelles qui se démontaient; et après les avoir chargées sur des chariots, ils les firent partir devant eux. Dans ce moment, des espions de Nicoclès arrivèrent à Argos, et le bruit courut qu'ils se promenaient déguisés dans la ville, pour observer Aratus. Le lendemain, à la pointe du jour, Aratus se montra sur la place publique, et y resta longtemps à s'entretenir avec ses amis; il entra ensuite dans le gymnase, s'y fit frotter d'huile; et emmenant de là quelques jeunes gens avec lesquels il avait coutume de boire et de s'amuser, il s'en retourna dans sa maison. Bientôt après on vit sur la place quelques uns de ses domestiques, dont l'un portait des couronnes, l'autre achetait des flambeaux, un troisième s'entretenait avec ces musiciennes qui vont chanter et jouer des instruments dans les repas. Cette conduite trompa les espions de Nicoclès, et ils se disaient en riant l'un à l'autre : « Qu'il est » bien vrai que rien n'est plus timide qu'un tyran. » Nicoclès lui-même, maître d'une si grande ville, » ayant sous ses ordres une armée nombreuse, a » peur d'un jeune homme qui passe ses jours à » dépenser en amusements et en festins ce qu'il » devrait employer à s'entretenir dans son exil. » Trompés ainsi par leurs conjectures, ils retournèrent à Sicyone.

[1] Elle était située entre Argos et Némée.

VII. Aratus, à peine sorti de table, part d'Argos; et ayant joint les soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote, il les conduit à Némée [1], où il s'ouvrit de son projet à la plupart d'entre eux. Il excite leur courage par les grandes promesses qu'il leur fait; et leur donnant pour mot du guet, Apollon très favorable, il les mène droit à Sicyone, hâtant sa marche à mesure que la lune baissait, la retardant ensuite pour jouir de sa clarté le reste du chemin, et n'arriver cependant à la maison du jardinier, voisine de la muraille, que lorsque la lune serait couchée. Ce fut là que Caphésias vint à sa rencontre. Il n'avait pu se rendre maître des chiens, qui avaient pris la fuite à son arrivée; mais il avait enfermé le jardinier. Cet accident découragea la plupart de ses soldats, qui lui conseillaient de renoncer à son entreprise, et de se retirer; mais il les rassura, en leur promettant de les ramener, si les chiens devenaient trop importuns.

VIII. Il se fit en même temps précéder par ceux qui portaient les échelles, sous la conduite d'Ecdélus et de Mnasithéus, et les suivit à petits pas : les chiens aboyaient avec force, et couraient autour d'Ecdélus et de sa troupe; cependant ils approchèrent de la muraille, et y plantèrent sans obstacle leurs échelles. Les premiers montaient déja, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa vis-à-vis d'eux avec une clochette [2] et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit : ceux d'Ecdélus se tapirent, comme ils étaient, sur leurs échelles, et se dérobèrent sans peine aux yeux des ennemis. Mais la garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, les exposa à un plus grand danger : elle passa cependant sans les apercevoir; et aussitôt Ecdélus et Mnasithéus, ayant les premiers escaladé la muraille, se saisirent des deux côtés du chemin, et envoyèrent Technon presser la marche d'Aratus. Il y avait peu de distance du jardin à la muraille et à la tour, où un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal, soit lâcheté naturelle, soit fatigue du jour, ne sentit pas l'approche d'Aratus; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué en aboyant d'en bas, il répondit d'abord par un aboi sourd et obscur; et quand les gens d'Ecdélus passèrent devant la tour, il aboya de toute sa force, et fit retentir de ses cris tout le voisinage. La sentinelle placée en avant demanda au veneur, à haute voix, après

[1] Ville sur le chemin d'Argos à Sicyone.

[2] Cette petite cloche était faite pour reconnaître si les sentinelles veillaient. Les factionnaires étaient obligés de héler de loin, lorsqu'ils en entendaient le son.

qui son chien aboyait avec tant de fureur, et s'il n'y avait pas quelque chose de nouveau. Le veneur lui répondit de la tour qu'il n'y avait rien d'inquiétant, que c'étaient les torches des gardes et le son de la clochette qui avaient irrité son chien. Cette réponse encouragea les soldats d'Aratus; ils ne doutèrent pas que le veneur, d'intelligence avec leur chef, n'eût voulu les cacher, et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise. Mais quand ils commencèrent à monter, ils coururent un nouveau danger, et virent que l'affaire allait traîner en longueur, parceque les échelles pliaient, à moins qu'ils ne montassent doucement et l'un après l'autre : cependant l'heure pressait, déja le chant des coqs se faisait entendre, et l'on allait voir arriver les gens de la campagne qui portaient les denrées au marché.

IX. Aratus donc, après s'être fait précéder de quarante de ses soldats, se presse de monter; il attend encore quelques uns de ceux qui étaient en bas, et marche avec eux sans délai au palais du tyran, dont les gardes passaient la nuit sous les armes; il les charge brusquement, les fait tous prisonniers, sans en tuer un seul, et envoie sur-le-champ presser tous ses amis de sortir de leurs maisons et de venir le joindre. Ils accoururent de tous côtés, comme le jour commençait à paraître; et bientôt le théâtre est rempli d'une multitude considérable qu'un bruit vague avait attirée, et qui ne savait encore rien de certain sur ce qui s'était passé : mais un héraut, s'avançant au milieu de la foule, crie qu'Aratus, fils de Clinias, appelle les citoyens à la liberté. Ne doutant plus alors que l'événement qu'ils attendaient depuis si long-temps ne fût arrivé, ils courent tous au palais du tyran, et y mettent le feu. Les tourbillons de flamme qui s'élevèrent de cet incendie furent vus de Corinthe, dont les habitants, surpris, se proposaient d'aller au secours des Sicyoniens. Nicoclès se sauva par des souterrains, et sortit de la ville; les soldats, aidés par les habitants, éteignirent le feu, et pillèrent le palais. Aratus n'empêcha pas le pillage; il fit même apporter et mettre en commun tout ce qui restait des richesses du tyran, pour le partager à ses concitoyens. Il n'y eut, ni parmi ceux qui avaient escaladé la muraille, ni parmi les ennemis eux-mêmes, un seul homme de tué ou de blessé; la fortune eut soin que cette entreprise ne fût souillée par le sang d'aucun citoyen.

X. Aratus rappela tous ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, ainsi que ceux qui l'avaient été par les autres tyrans, et qui n'étaient pas moins de cinq cents. Ces derniers avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante ans; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres, et de tous les biens qu'ils avaient avant leur exil : ils jetèrent par-là Aratus dans un grand embarras. Il voyait Antigonus porter un œil d'envie sur la ville depuis qu'elle était libre, et épier l'occasion de s'en emparer : au-dedans elle était en proie aux troubles et aux séditions (6). Il prit donc le meilleur parti que pût lui suggérer la conjoncture présente; ce fut d'associer Sicyone à la ligue des Achéens [1]. Comme les Sicyoniens étaient d'origine dorienne, ils adoptèrent sans peine le nom et le gouvernement des Achéens, qui n'avaient pas encore beaucoup de considération et de puissance. Ils n'occupaient la plupart que de petites villes; leur territoire n'était ni bon, ni fertile; la côte qu'ils habitaient n'avait point de ports, et était bordée de rochers, entre lesquels la mer pénétrait dans le continent [2]. Mais, malgré cet état de faiblesse, ils firent voir mieux qu'aucun autre peuple que les Grecs ont une force invincible lorsqu'elle est dirigée par un général habile, qui sait leur faire observer une exacte discipline, et les maintenir dans la concorde. Les Achéens, qui n'étaient qu'une très petite portion de ces anciens Grecs si florissants, qui n'avaient pas alors tous ensemble la puissance d'une ville peu considérable, parvinrent cependant, par leur docilité à écouter de bons conseils, à conserver l'union entre eux, à obéir, à suivre, sans aucun sentiment d'envie, celui que ses vertus élevaient au-dessus d'eux; parvinrent, dis-je, non seulement à maintenir leur liberté au milieu de tant de villes, de tant de souverains redoutables, et d'un si grand nombre de tyrans; mais encore à affranchir de la servitude et à conserver libres la plupart des autres Grecs.

XI. Aratus possédait les qualités d'un homme d'état : généreux et magnanime, plus occupé du bien public que du sien propre, ennemi implacable des tyrans, il n'avait d'autre mesure de ses amitiés et de ses haines particulières que l'utilité générale. Aussi ne paraissait-il pas ami aussi zélé qu'ennemi doux et facile; car il variait souvent dans ces deux affections, mais toujours par des motifs d'intérêt politique. Les nations, les villes, les assemblées, les théâtres, s'accordaient tous à dire qu'Aratus n'aimait que ce qui était honnête; qu'à la vérité, timide et défiant dans les guerres qu'il fallait faire à découvert et dans les batailles rangées, il était, pour exécuter des desseins secrets, pour surprendre des villes et des tyrans, le plus rusé de tous les hommes (7). De là vint qu'après avoir terminé avec gloire des entreprises

[1] La première année de la cent trente-deuxième olympiade, avant J.-C. 252 ans.

[2] L'Achaïe, dont Corinthe était la capitale, s'étendait le long de la côte occidentale du Péloponèse.

dont on n'osait espérer le succès, et où il déploya la plus grande audace, il en manqua d'autres qui n'étaient pas moins importantes sans être plus difficiles, et qu'un excès de précaution fit seul échouer. Il est des animaux qui, clairvoyants dans les ténèbres, sont comme aveugles pendant le jour, parceque la sécheresse et la ténuité de l'humeur aqueuse de leurs yeux ne peut supporter une grande lumière. On voit de même des hommes pleins de prudence et de courage qui, faciles à troubler dans les périls qu'il faut braver ouvertement et en plein jour, montrent la plus grande assurance dans ces entreprises secrètes qu'ils font, pour ainsi dire, à la dérobée. Cette inégalité, dans des naturels d'ailleurs très bons, vient d'un défaut de philosophie; la nature seule, sans le secours de la science, produit en eux la vertu, comme ces fruits sauvages qui croissent spontanément et sans culture (8) : c est ce que nous allons rendre sensible par des exemples.

XII. Aratus, après s'être réuni, lui et sa ville, à la ligue des Achéens, servit dans la cavalerie, et mérita, par son obéissance, l'amitié de ses généraux. Quoiqu'il eût contribué de sa propre réputation et des forces de sa patrie à affermir cette ligue, il se montra toujours aussi soumis que le dernier soldat au chef qui commandait les Achéens, fût-il de Dyme, de Tritta [1], ou d'une autre ville plus petite encore. Le roi d'Égypte lui envoya vingt-cinq talents [2], qu'il accepta, et qu'il distribua sur-le-champ aux citoyens pauvres, pour racheter leurs prisonniers et pour subvenir à leurs autres besoins.

XIII. Cependant les bannis rentrés dans Sicyone ne se prêtaient à aucune conciliation, et pressaient vivement la restitution de leurs biens : cette division menaçait la ville d'une ruine prochaine; et Aratus, qui n'espérait de remède que de la libéralité de Ptolémée, résolut d'aller trouver ce prince, et de lui demander l'argent nécessaire pour terminer ces différends. Il s'embarqua donc à Methone, au-dessus du promontoire de Malée (9), pour aller de là droit en Égypte; mais il s'éleva un vent impétueux, qui poussait les vagues contre son vaisseau avec tant de violence, que le pilote, s'abandonnant aux flots, fut jeté hors de sa route, et n'aborda qu'avec beaucoup de peine à Adria (10), ville ennemie, occupée par Antigonus, qui y tenait une garnison. Aratus, pour éviter cette ville, se hâta de débarquer; et laissant là son vaisseau, il s'éloigna de la mer, accompagné d'un seul de ses amis, nommé Timanthe; ils se jetèrent tous deux dans un bois épais, où ils passèrent une très mauvaise nuit. Il était à peine sorti du vaisseau, que le commandant de la garnison arriva pour l'arrêter; mais les domestiques d'Aratus, à qui leur maître avait fait la leçon, le trompèrent, et lui dirent qu'Aratus avait pris précipitamment la fuite pour se rendre en Eubée. Le commandant saisit le vaisseau comme ennemi, et le retint avec les domestiques et les effets. Au bout de quelques jours, Aratus se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il devait prendre; mais par bonheur un vaisseau romain relâcha près du lieu où il se tenait, tantôt caché, tantôt épiant ce qui se passait. Le vaisseau faisait voile pour la Syrie : Aratus y monta, après avoir obtenu du patron qu'il le menât en Carie. Ce second voyage sur mer ne fut pas moins périlleux que le premier. De Carie il s'embarqua pour l'Égypte, où il n'arriva qu'après une longue traversée. Il eut sur-le-champ une audience du roi, qu'il trouva très bien disposé, et dont il avait déja gagné l'affection par les ouvrages de peinture qu'il lui envoyait de Grèce. Aratus, bon connaisseur en ce genre, rassemblait les tableaux des meilleurs maîtres, surtout ceux de Pamphile et de Mélanthe (11), et les faisait passer à Ptolémée. Les arts florissaient alors à Sicyone, et la peinture passait pour y avoir sa beauté antique sans la moindre altération; au point qu'Apelle, déja si admiré pour ses ouvrages, se transporta dans cette ville, et donna un talent [1] à ces deux artistes, moins pour se perfectionner auprès d'eux dans son art, que pour partager leur réputation.

XIV. Aussi Aratus, qui, après avoir mis Sicyone en liberté, fit enlever tous les portraits des tyrans, balança-t-il long-temps s'il ôterait celui d'Aristrate, qui avait régné du temps de Philippe. Ce portrait était l'ouvrage de tous les élèves de Mélanthe, qui avaient représenté le tyran debout sur un char de victoire; Apelle lui-même y avait travaillé, au rapport de Polémon le géographe (12). Ce tableau était admirable, et Aratus, sensible à la beauté de l'art, voulut d'abord le conserver; mais bientôt sa haine contre les tyrans l'emporta, et il donna ordre de l'enlever. Le peintre Néalcès (13), ami d'Aratus, demanda grace pour ce tableau, les larmes aux yeux; et comme Aratus le lui refusait : « Faisons, lui dit ce peintre, la guerre aux tyrans, » et non à leurs ouvrages; épargnons au moins le » char et la victoire, et je ferai sortir Aristrate du » tableau. » Aratus y ayant consenti, Néalcès effaça la figure d'Aristrate, et mit une palme à la place, sans oser y ajouter autre chose; mais on dit que les pieds du tyran restèrent cachés au fond du char.

[1] Voyez la note (44) des *Vies d'Agis et de Cléomène*.

[2] Environ cent vingt-cinq mille livres. Ce roi est Ptolémée Philadelphe, auquel Évergète Ier succéda, 247 ans avant J.C.

[1] Environ cinq mille livres.

XV. L'envoi de ces tableaux avait donc, comme je l'ai dit, acquis à Aratus la bienveillance de Ptolémée. Mais lorsque ce prince eut goûté les charmes de sa conversation, il l'aima bien davantage, et lui donna pour la ville de Sicyone cent cinquante talents [1] : Aratus en prit d'abord quarante [2], avec lesquels il retourna dans le Péloponnèse; et le roi partagea les autres en plusieurs paiements qu'il lui envoya aux termes fixés. C'était pour Aratus une grande gloire d'avoir su ménager à ses concitoyens une somme si considérable, tandis que la plupart des capitaines et des chefs du peuple, pour de bien plus petites sommes qu'ils recevaient des rois, violaient toute justice, livraient leurs villes, et les mettaient dans la plus honteuse dépendance; mais ce qui lui fut bien plus glorieux, c'est l'emploi qu'il fit de cet argent pour apaiser les différends des pauvres et des riches, pour rétablir la concorde, et rendre à tout le peuple le repos et la sûreté. On ne peut trop admirer sa modération dans une si grande puissance : nommé seul arbitre absolu pour apaiser les querelles des bannis, il ne voulut pas accepter un pouvoir si étendu : mais s'étant associé quinze citoyens, il vint à bout avec eux, après beaucoup de peine et de travail, de terminer toutes les dissensions, et de rétablir la paix et l'union dans la ville. En reconnaissance d'un service si important, les citoyens lui décernèrent en commun les honneurs qu'il méritait; et les bannis en particulier lui érigèrent une statue de bronze, avec cette inscription en vers élégiaques :

Les conseils généreux et la haute sagesse,
La force redoutable et les exploits divers
A qui nous avons dû le salut de la Grèce,
Sont connus en tous lieux dans ce vaste univers.
Mais nous, qui dans le sein d'une chère patrie
Te devons le retour, grand et juste Aratus,
Par ce bronze, le fruit d'une heureuse industrie,
Nous voulons consacrer tes sublimes vertus :
Parmi les dieux sauveurs nous plaçons ton image.
Cet honneur t'est bien dû : tu fus notre sauveur;
Tu rends à ton pays un gouvernement sage;
Tu lui donnes des lois qui feront son bonheur.

XVI. Les grands bienfaits dont Aratus avait comblé ses concitoyens le firent triompher de leur envie; mais le roi Antigonus, jaloux de sa gloire, et voulant ou l'attirer tout-à-fait à son parti, ou le rendre suspect à Ptolémée, lui donna des marques singulières d'affection qu'Aratus n'avait pas recherchées. Une fois entre autres qu'il avait fait un sacrifice à Corinthe, il lui envoya à Sicyone des portions de la victime; et pendant le festin, où les convives étaient nombreux, il dit tout haut : « J'avais cru que ce jeune Sicyonien n'avait qu'une » franchise généreuse, et n'aimait que la liberté » de sa patrie; mais je vois aujourd'hui qu'il juge » très bien des caractères et de la conduite des » princes. Il avait d'abord fait peu de cas de nous; » et, portant ses espérances hors de la Grèce, il admirait les richesses de l'Égypte, dont on lui vantait les éléphants, les flottes, et la cour fastueuse. » Maintenant qu'il a vu l'intérieur de la scène, et » qu'il a reconnu que tout cet éclat n'est qu'une » vaine décoration de théâtre, il s'est tourné vers » nous : aussi j'accueille avec plaisir ce jeune » homme, résolu de l'employer en toute occasion; » et je vous prie de le regarder comme votre ami. » Ces mots, recueillis avec soin par les malins et les envieux, leur fournirent un prétexte d'écrire à Ptolémée, à l'envi les uns des autres, afin de lui donner contre Aratus des préventions fâcheuses; le roi d'Égypte lui envoya même quelqu'un pour se plaindre de sa conduite. Ainsi, dans les amitiés si ardentes de ces rois qui, tels que des amants jaloux, se disputaient si vivement Aratus, il entrait beaucoup d'envie et de malignité.

XVII. Aratus, élu pour la première fois préteur des Achéens, alla ravager la Calydonie et la Locride qui est en face de l'Achaïe, au-delà du golfe de Corinthe. Il partit de là avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens : mais il arriva trop tard; ils avaient été déja battus par les Étoliens auprès de Chéronée, où leur béotarque Abœocritus était resté sur le champ de bataille avec mille des siens [1]. L'année suivante, il fut encore nommé préteur (14) : il se proposa de reprendre la citadelle de Corinthe; entreprise qui n'avait pas seulement pour objet d'affranchir Sicyone et l'Achaïe, mais encore de chasser la garnison des Macédoniens, qui tenait la Grèce entière sous un joug tyrannique. Charès, général des Athéniens, après un grand succès sur les généraux du roi de Perse, écrivit au peuple d'Athènes qu'il venait de remporter une victoire qu'on pouvait appeler la sœur de celle de Marathon (15). On peut aussi, sans craindre de se tromper, dire de cette entreprise d'Aratus qu'elle fut la sœur de celles du Thébain Pélopidas et de Thrasybule l'Athénien, lorsqu'ils firent périr les tyrans (16); avec cette différence, qui est tout à l'avantage de celle d'Aratus, qu'elle n'était pas dirigée contre des Grecs, mais contre une puissance étrangère.

XVIII. En effet, l'isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, unit le continent de la Grèce à celui du Péloponnèse; et la citadelle de Corinthe, qui, placée sur une haute montagne, s'élève du

[1] Sept cent cinquante mille livres.
[2] Deux cent mille livres.

[1] Cette bataille ne doit pas être confondue avec la célèbre bataille de ce nom, gagnée par Philippe sur les Athéniens et les Thébains ; la troisième année de la cent dixième olympiade, 66 ans avant la naissance d'Aratus.

milieu de la Grèce, dès qu'elle est occupée par une garnison, rompt toute communication dans l'intérieur de l'isthme, empêche tout passage, même des gens de guerre, tout commerce par terre et par mer, et rend maître de toute la Grèce celui qui l'est de la place par ses troupes. Aussi Philippe-le-Jeune[1], roi de Macédoine, appelait-il sérieusement et avec vérité la ville de Corinthe les fers de la Grèce; sa citadelle était l'objet de l'envie commune, surtout des princes et des rois; et le desir qu'Antigonus avait de la posséder était en lui une passion violente, une véritable fureur: toutes ses pensées, tous ses soins, avaient pour but de s'en emparer par surprise; car il ne pouvait se flatter de l'emporter de force.

XIX. Alexandre, qui l'occupait, étant mort, et, à ce qu'on croit, du poison qu'Antigonus lui avait fait donner, sa femme Nicéa prit en main le gouvernement des affaires, et garda soigneusement la citadelle. Antigonus lui envoya d'abord Démétrius son fils, et lui donna l'espérance de le lui faire épouser: espérance flatteuse pour une femme de son âge, que de lui promettre pour mari un prince jeune et bien fait. Il se servit donc de son fils comme d'un appât pour l'attirer, et il y réussit quant au mariage: pour la citadelle, loin de l'abandonner, elle la garda avec plus de soin que jamais. Antigonus, feignant de ne s'en plus soucier, fit célébrer à Corinthe les noces de son fils, donna des spectacles et des festins qu'il continuait tous les jours, ne paraissant penser qu'à se divertir et à faire bonne chère. Le jour que le musicien Amébée devait chanter sur le théâtre, Antigonus, ayant fait orner une litière avec une magnificence royale, conduisit lui-même au spectacle Nicéa, qui, ravie d'un tel honneur, ne s'attendait guère à ce qui allait lui arriver. Quand on fut au détour d'une rue qui montait au théâtre, il ordonna à ceux qui la portaient de l'y conduire; et, laissant là le musicien Amébée et les plaisirs de la noce, il monta sur-le-champ à la citadelle, avec une activité au-dessus de son âge. Il en trouva la porte fermée: mais heurtant avec son bâton, il commanda qu'on la lui ouvrît; et les soldats, étonnés de le voir, la lui ouvrirent. Il fut si charmé de se voir maître de cette place, que, ne pouvant contenir sa joie, il se mit à boire au milieu des rues et de la place publique, accompagné de musiciennes, et couronné de fleurs. Oubliant son âge et les divers changements de fortune qu'il avait éprouvés, il courait en débauché, arrêtait les passants et les embrassait: tant la joie qui n'est pas modérée par la raison transporte l'homme hors de lui-même, et agite plus son ame que la tristesse et la crainte! Antigonus s'étant ainsi emparé, par adresse, de la citadelle, y mit pour garnison les hommes dont il était le plus sûr, et en donna le commandement au philosophe Persée (17).

XX. Aratus, qui avait voulu s'en rendre maître du vivant d'Alexandre, abandonna ce projet lorsque ce prince fut entré dans la ligue achéenne; mais alors il s'offrit une occasion de tenter de nouveau l'entreprise. Il y avait à Corinthe quatre frères, Syriens de nation, dont l'un, nommé Dioclès, servait dans la garnison. Les trois autres, ayant dérobé de l'argent du roi, se retirèrent à Sicyone, auprès d'un banquier nommé Égias, dont Aratus se servait dans les affaires qui concernaient son état. Ils lui remirent d'abord une partie de cet argent; et Erginus, l'un des trois frères, en allant souvent chez lui, échangea peu à peu le reste. Ce trafic ayant établi de la familiarité entre eux, et le banquier ayant mis un jour la conversation sur la citadelle de Corinthe, Erginus lui dit qu'en allant y voir son frère, il avait remarqué à l'endroit le plus escarpé de la montagne un sentier taillé obliquement dans le roc, qui conduisait à un endroit du château où la muraille était très basse. « Eh quoi! mon ami, lui dit en riant Égias, vous allez, pour si peu d'argent, troubler les affaires du roi lorsque vous pourriez vendre si cher une heure de votre temps? Si vous veniez à être pris, ne seriez-vous pas puni pour ce larcin, comme si vous aviez livré la citadelle? » Erginus lui répondit en souriant qu'il sonderait Dioclès; car il ne se fiait pas trop à ses autres frères. Il revint peu de jours après trouver Égias, et s'engagea de conduire Aratus à un endroit de la muraille qui n'avait pas plus de quinze pieds de hauteur, et de le seconder, avec Dioclès, dans l'exécution de son entreprise.

XXI. Aratus promit de leur donner soixante talents[1] si l'entreprise réussissait; si au contraire elle manquait, et qu'il se sauvât avec eux, il s'engageait à leur donner à chacun une maison et un talent[2]. Comme les soixante talents devaient être déposés chez Égias pour la sûreté d'Erginus, et qu'Aratus, qui ne les avait pas alors, ne voulait pas les emprunter, de peur de faire soupçonner son dessein, il mit en gage chez le banquier, la plus grande partie de sa vaisselle et des bijoux de sa femme. Plein de grandeur d'ame, épris de l'amour du beau et de l'honnête, et sachant qu'Épaminondas et Phocion avaient passé pour les plus justes et les plus vertueux des Grecs, parcequ'ils avaient refusé tous les présents qu'on voulait leur

[1] Il était fils de Démétrius: c'est celui qui fut vaincu par Quinctius Flaminius, et eut pour fils Persée, en qui finit le royaume de Macédoine, comme on l'a vu dans la *Vie de Paul-Émile*.

[1] Trois cent mille livres.

[2] Cinq mille livres.

faire, et n'avaient pas rendu leur probité vénale, il alla plus loin encore, et dépensa secrètement son bien à cette entreprise, malgré le danger auquel il s'exposait seul pour ses concitoyens, qui ne savaient même pas ce qu'il faisait pour eux. Qui n'admirera une telle magnanimité? Qui encore aujourd'hui ne prendra un vif intérêt aux actions d'un homme qui achète si chèrement un si grand péril, qui engage ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener, pendant la nuit, au milieu des ennemis, et y combattre pour sa propre vie, sans d'autre gage que l'espérance d'une belle action?

XXII. Cette entreprise, déja si dangereuse en elle-même, le devint encore davantage par la faute qu'une méprise fit commettre dès le premier pas. Aratus avait chargé Technon, son esclave, de reconnaître la muraille avec Dioclès, que Technon ne connaissait pas de figure, mais dont il croyait avoir les traits bien empreints dans son esprit, d'après le portrait qu'Erginus lui en avait fait: il lui avait dit que son frère était brun, qu'il avait les cheveux frisés, et n'avait point de barbe. Arrivé donc au lieu du rendez-vous, où Erginus devait se trouver avec Dioclès, il attendit près des portes de la ville, à un endroit qu'on appelait Ornis. Dans ce moment le frère aîné d'Erginus et de Dioclès, nommé Dionysius, qui ne savait rien du complot et n'avait aucune intelligence avec eux, mais qui ressemblait assez à Dioclès, passa par hasard auprès de Technon, qui, frappé de la ressemblance de cet homme avec le portrait qu'on lui avait fait de Dioclès, lui demanda s'il n'avait pas quelque relation avec Erginus. Dionysius lui répond qu'il est son frère. A ce mot, Technon ne doute plus qu'il ne parle à Dioclès; et sans lui demander son nom, sans attendre d'autre indice, il lui prend la main, lui parle de l'intelligence qu'il avait avec Erginus, et lui fait à ce sujet beaucoup de questions. Dionysius reçoit avec adresse sa confidence, lui répond dans son sens, et reprenant le chemin de la ville, il s'entretient avec lui de manière à ne lui donner aucun soupçon. Ils approchaient déja des portes, et Dionysius se préparait à saisir Technon, lorsque, par un nouveau hasard, Erginus arrive, qui, s'apercevant de l'erreur de Technon et du danger où il est, lui fait signe de s'enfuir; ils prennent tous deux leur course, et se sauvent auprès d'Aratus. Cet accident ne lui fit rien perdre de ses espérances; il envoie sur-le-champ Erginus porter de l'argent à son frère pour l'engager à se taire. Erginus va le trouver, et le ramène avec lui à Aratus. Une fois maîtres de sa personne, ils ne lui permirent pas de s'en retourner; ils le lièrent même, et, le tenant enfermé dans une petite maison, ils se disposèrent à exécuter leur dessein.

XXIII. Quand tout fut prêt, Aratus donna l'ordre à ses troupes de passer la nuit sous les armes; et lui-même prenant quatre cents soldats d'élite, qui, à l'exception d'un petit nombre, ignoraient ce qu'ils allaient faire, il les conduisit à une des portes de la ville, le long du temple de Junon. On était alors au milieu de l'été; la lune dans son plein et sans aucun nuage rendait la nuit si claire, que l'éclat des armes qui réfléchissaient sa lumière leur fit craindre d'être découverts par les gardes. Les premiers de la troupe touchaient presque aux murailles, lorsqu'il s'éleva de la mer des nuages qui couvrirent la ville et ombragèrent tous les environs: là ils s'assirent pour ôter leurs souliers, soit pour faire moins de bruit, soit parcequ'en montant sur des échelles on glisse moins quand on a les pieds nus. Erginus, avec sept jeunes gens déguisés en voyageurs, s'étant glissé dans la porte sans être aperçu, tue la sentinelle et les gardes. En même temps on dresse les échelles: Aratus y fait monter d'abord cent hommes, ordonne aux autres de le suivre le plus promptement qu'ils pourront; et, retirant aussitôt les échelles, il descend dans la ville, et avec ses cent hommes monte à la citadelle, plein de joie, et ne doutant plus du succès, puisqu'il n'a pas été découvert. En avançant, ils voient venir une patrouille de quatre hommes qui portaient de la lumière; ils n'en furent pas aperçus, parce qu'ils étaient encore dans l'ombre des nuages qui cachaient la lune, au lieu qu'ils les distinguaient très bien à la clarté de leur lumière. Ils se tinrent serrés le long de vieux murs et de masures en ruines, comme dans une embuscade; et lorsque ces hommes passèrent devant eux, ils les chargèrent si brusquement qu'ils en tuèrent trois; le quatrième, blessé à la tête d'un coup d'épée, s'enfuit précipitamment, en criant que les ennemis sont dans la ville. Bientôt les trompettes sonnent l'alarme, et dans un instant toute la ville est sur pied; les rues sont pleines de gens qui courent de tous côtés; on éclaire dans les quartiers bas et au haut de la citadelle; partout il s'élève un grand bruit dont on ne peut démêler la cause.

XXIV. Malgré ces obstacles, Aratus poursuit sa marche, et s'efforce de gravir sur les roches escarpées qui mènent à la citadelle: il marche d'abord avec beaucoup de lenteur et de difficulté, parcequ'il avait manqué le sentier qui, enfoncé entre les rochers sous lesquels il était caché, aboutissait à la muraille par plusieurs détours; mais tout-à-coup, comme par miracle, la lune, dit-on, écartant les nuages, fait briller sa lumière et lui découvre les sinuosités obscures du sentier, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au pied de la muraille, à l'endroit qu'on lui avait désigné. Alors les nuages, se rassemblant de nouveau, dérobent la clarté de la

lune, et replongent tout dans l'obscurité[1]. Les trois cents soldats qu'Aratus avait laissés hors des portes, près du temple de Junon, étaient entrés dans la ville; et, la trouvant pleine de tumulte et éclairée de tous côtés, ils ne purent découvrir le sentier que les autres avaient pris, ni les suivre à la trace: ils prirent donc le parti de se serrer tous dans le flanc d'un rocher dont l'ombre les couvrait; et là ils attendirent, dans une cruelle inquiétude, des nouvelles d'Aratus, qui était déja aux prises avec les ennemis.

XXV. Ils faisaient pleuvoir sur lui une grêle de traits : on entendait du bas de la citadelle les cris des combattants; mais c'était un bruit confus que répétaient les échos des montagnes, et l'on ne pouvait discerner d'où il partait. Les trois cents hommes d'Aratus ne savaient donc de quel côté ils devaient tourner, lorsqu'ils virent Archélaüs, qui commandait les troupes du roi, monter, à la tête d'un corps nombreux, vers la citadelle, avec de grands cris et un grand bruit de trompettes, pour aller charger Aratus en queue. Les trois cents, qu'il avait passés sans les apercevoir, se levant tout-à-coup, comme d'une embuscade, tombent sur lui, tuent les premiers qu'ils peuvent atteindre, donnent l'épouvante aux autres et à leur chef, les mettent en fuite, et les dispersent dans la ville. Ils avaient à peine assuré leur victoire, qu'Erginus, envoyé par ceux qui combattaient au haut de la citadelle, vient leur annoncer qu'Aratus est aux mains avec les ennemis, qui font la plus vigoureuse résistance; qu'il soutient un grand combat au pied de la muraille, et qu'il a besoin d'un prompt secours. Ils demandent d'y être conduits sur-le-champ; et en gravissant la montagne ils font connaître par des cris leur approche, afin d'encourager leurs compagnons. La clarté de la lune, réfléchie par leurs armes, les faisait paraître plus nombreux le long du chemin qu'ils tenaient; et les échos plus sensibles dans le silence de la nuit, en renforçant leurs cris, donnaient l'idée d'une troupe beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était réellement. Ils joignirent enfin Aratus, et firent tous ensemble de si grands efforts, que, repoussant les ennemis, ils s'établirent sur la muraille, furent maîtres de la citadelle au point du jour, et virent les premiers rayons du soleil éclairer leur victoire. Le reste des troupes étant arrivé en même temps de Sicyone, les Corinthiens leur ouvrirent volontiers les portes, et les aidèrent à faire la garnison prisonnière.

XXVI. Quand Aratus eut assuré le succès de son entreprise, il descendit de la citadelle au théâtre, suivi d'une foule immense de peuple, qu'attirait le desir de le voir, et d'entendre le discours qu'il allait faire aux Corinthiens. Après avoir placé les Achéens, en une double haie, sur les avenues du théâtre, il sortit du fond de la scène, tout armé, et s'avança jusqu'au milieu, le visage tellement changé par la fatigue et par les veilles, que l'abattement de son corps tenait comme affaissées la joie et la fierté de son ame. Dès qu'il parut, le peuple se répandit autour de lui, et fit éclater les témoignages de la plus vive affection. Aratus, ayant passé sa pique à la main droite, plia le genou, et appuyant tout son corps sur sa pique, il resta longtemps dans cette attitude, et reçut en silence les cris et les applaudissements de la multitude, qui louait sa vertu et le félicitait de sa fortune. Quand ils eurent cessé, et que le calme fut rétabli, il recueillit ses forces, et fit sur la ligue des Achéens un discours analogue à l'action qu'ils venaient de faire; il persuada aux Corinthiens de s'associer à cette ligue, et leur rendit les clefs de la ville, qui, depuis le temps de Philippe, n'étaient plus en leur pouvoir. Entre les officiers d'Antigonus, il mit en liberté Archélaüs, qu'il avait fait prisonnier, et fit mourir Théophraste, qui ne voulait pas sortir de la ville. Persée n'avait pas plus tôt vu la citadelle prise, qu'il s'était sauvé à Cenchrée[1]. Quelque temps après, dans une conférence qu'il faisait sur la philosophie, l'un de ses auditeurs lui ayant dit que le sage seul pouvait être un bon général : « Il » est vrai, répondit-il, qu'autrefois j'ai fort ap» prouvé cette maxime de Zénon; mais depuis la » leçon que m'a donnée ce jeune homme de Sicyone, » j'ai bien changé de sentiment. » Ce mot de Persée est rapporté par la plupart des historiens.

XXVII. Aratus, en sortant de l'assemblée, alla se saisir du temple de Junon, et du port de Léchée, où il se rendit maître de vingt-cinq vaisseaux du roi, prit cinq cents chevaux, et quatre cents Siriens qu'il fit vendre à l'encan. Les Achéens restèrent en possession de la citadelle, où ils mirent une garnison de quatre cents hommes avec cinquante chiens, et autant de veneurs entretenus dans la place. Les Romains, dont Philopémen avait attiré l'admiration, le nommèrent le dernier des Grecs, pour marquer qu'après lui il n'avait paru en Grèce aucun homme d'un aussi grand mérite. Pour moi, je dirais volontiers que cet exploit d'Aratus est le dernier qu'aient fait les Grecs, et qu'en audace et en bonheur il est comparable à ce que ce peuple a fait de plus éclatant. Les événements qui suivirent en sont la preuve : car les Mégariens, quittant aussitôt le parti d'Antigonus, se joignirent à Aratus; et les Trézéniens, avec ceux

[1] Il faut avouer que la poésie ne pourrait pas mieux imaginer, pour donner du merveilleux à un poëme, ces apparitions et disparitions de la lumière de la lune, qui viennent toutes si à propos.

[1] Un des ports de Corinthe.

d'Épidaure, entrèrent dans la ligue des Achéens. Aratus, à sa première excursion hors de Sicyone, se jeta dans l'Attique, passa ensuite à Salamine qu'il mit au pillage, et se servit des Achéens comme d'un corps de troupes qu'il aurait tiré de prison, pour l'employer à tout ce qu'il voulait entreprendre. Il renvoya sans rançon les prisonniers athéniens, afin de jeter parmi eux les premières semences de révolte contre les Macédoniens.

XXVIII. Il fit entrer dans la ligue achéenne le roi Ptolémée[1], à qui il laissa le commandement des troupes de terre et de mer; et ce trait de politique lui acquit une si grande autorité parmi les Achéens, que la loi ne permettant pas de l'élire préteur tous les ans, on le nommait à cette charge de deux années l'une : mais, par l'influence que lui donnaient ses actions et ses conseils, il était réellement perpétué dans le gouvernement. On voyait que ni les richesses, ni la gloire, ni l'amitié des rois, ni l'intérêt de sa propre patrie, rien enfin ne lui était plus cher que l'accroissement de la ligue achéenne. Il pensait avec raison que des villes dont chacune en particulier est trop faible pour se soutenir, en se liant ensemble par un intérêt commun, se conservent par leur union mutuelle. Les parties du corps humain tirent leur aliment et leur vie de la liaison qu'elles ont entre elles : sont-elles séparées, elles ne prennent plus de nourriture, et finissent par se détruire. De même tout ce qui rompt la société des villes les conduit à leur dissolution. elles s'accroissent au contraire les unes par les autres, lorsque, devenues parties d'un corps puissant, elles participent aux avantages d'une sagesse commune.

XXIX. Aratus voyait les principaux des peuples voisins vivre libres sous leurs propres lois, et, indigné que les Argiens languissent dans la servitude, il entreprit de les délivrer de leur tyran Aristomachus; jaloux d'ailleurs de rendre à Argos la liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avait reçue, il voulait l'associer à la ligue des Achéens. Il trouva des Argiens qui osèrent le seconder dans cette entreprise, et qui eurent pour chefs Eschyle et le devin Charimènes. Mais ils manquaient d'épées; car il était défendu à tous les Argiens d'avoir des armes, et le tyran avait établi les plus fortes peines contre ceux à qui l'on en aurait trouvé. Aratus ayant fait forger à Corinthe de petits poignards, les cacha dans des ballots de mauvaises hardes, dont on chargea des bêtes de somme, et les fit partir pour Argos. Mais le devin Charimènes ayant associé un de ses amis à la conjuration, Eschyle et les autres conjurés en furent si irrités, que, se séparant de Charimènes, ils poursuivirent seuls leur entreprise. Charimènes s'en aperçut; et, n'écoutant que sa colère, il alla les dénoncer, comme ils partaient déja pour aller massacrer le tyran : heureusement la plupart des conjurés eurent le temps de s'enfuir de la place publique et de se sauver à Corinthe.

XXX. Cependant Aristomachus fut tué, peu de temps après, par ses propres domestiques (18) : mais un autre tyran, plus cruel encore que ce dernier, nommé Aristippe, prévient les mesures des Argiens, et s'empare de la tyrannie. Aratus, se mettant à la tête de tous ceux des Achéens qui étaient en âge de porter les armes, marche promptement au secours d'Argos, persuadé qu'il trouverait toujours les habitants disposés à le recevoir. Mais l'habitude avait rendu leur esclavage volontaire; et personne ne s'étant déclaré pour lui, il se retira, sans autre effet de son expédition que d'attirer aux Achéens le reproche d'avoir fait en pleine paix un acte d'hostilité, et de les voir cités en justice devant les Mantinéens. La cause ayant été plaidée sans qu'Aratus comparût, Aristippe la poursuivit avec chaleur, et fit condamner les Achéens à une amende de trente mines[1]. Depuis ce moment, Aristippe, qui déja haïssait Aratus autant qu'il le craignait, chercha les moyens de le faire périr, et fut secondé dans sa vengeance par Antigonus. Ils avaient partout des gens apostés qui épiaient l'occasion d'exécuter leur complot; mais il n'est pas pour un chef de garde plus sûre que l'affection ferme et sincère de ceux qu'il commande. Quand le peuple et les grands se sont accoutumés à ne pas craindre leur chef, mais à craindre pour lui, toutes les oreilles, tous les yeux sont ouverts pour veiller à sa sûreté, et il est bientôt instruit de tout ce qui se passe.

XXXI. Je veux, à cette occasion, interrompre un moment le fil de ma narration, pour faire connaître le genre de vie auquel Aristippe s'était réduit par l'amour de cette tyrannie si enviée, de cette autorité absolue dont on vante tant le bonheur. Ce tyran, qui avait Antigonus pour allié, qui entretenait pour sa sûreté un si grand nombre de troupes, et qui n'avait pas laissé dans Argos un seul de ses ennemis vivant, n'admettait pas dans son palais ses propres satellites, et les tenait dans les portiques extérieurs; il avait à peine soupé, que, chassant au plus tôt tous ses domestiques, il fermait la porte de sa cour et se retirait, avec sa concubine, dans une chambre haute, fermée par une trappe sur laquelle il plaçait son lit, pour y prendre un sommeil tel qu'on peut l'avoir dans cet état continuel de trouble et de frayeur. La mère de sa maîtresse ôtait l'échelle avec laquelle il était

[1] Évergète.

[1] Environ vingt-sept mille livres.

monté dans sa chambre, et allait l'enfermer dans une autre pièce : le matin elle la reportait, et appelait cet heureux tyran, qui sortait de sa chambre comme un serpent de son repaire. Aratus, au contraire, qui devait, non à la violence et aux armes, mais à l'autorité des lois et à ses vertus, une puissance perpétuelle, toujours vêtu d'une robe et d'un manteau très simples, reconnu pour l'ennemi commun de tous les tyrans, a laissé une postérité qui subsiste encore, et qui est honorée de tous les Grecs (19). Mais de tous ces usurpateurs qui occupent des forteresses, qui entretiennent des satellites, qui, pour la sûreté de leur personne, s'entourent d'armes, de portes et de trappes, il en est bien peu qui, comme les plus faibles animaux [1], échappent à une mort violente ; et il n'en est pas un seul qui laisse après lui une race, une maison, un tombeau, pour conserver d'eux un souvenir honorable.

XXXII. Aratus avait tenté plusieurs fois, et secrètement et à force ouverte, de surprendre Aristippe et de lui enlever Argos, sans avoir jamais pu y réussir. Une fois même, après avoir dressé les échelles, il avait, avec peu de monde et beaucoup de danger, gagné le haut de la muraille, et tué les gardes qui étaient venus pour le repousser : mais au point du jour, le tyran l'ayant assailli de tous côtés, les Argiens, comme si Aratus n'eût pas combattu pour leur liberté, et qu'ils eussent seulement présidé aux jeux néméens, ne firent pas le moindre mouvement, et restèrent spectateurs équitables et impartiaux du combat. Aratus, en se défendant avec vigueur, reçut un coup de pique qui lui perça la cuisse ; cependant il se maintint jusqu'à la nuit dans le poste qu'il occupait, sans que les ennemis, qui le pressaient vivement, pussent le repousser. S'il eût pu soutenir le combat toute la nuit, il n'aurait pas échoué dans son entreprise; car déja le tyran pensait à s'enfuir, et avait envoyé sur ses vaisseaux la plus grande partie de ses effets : mais personne n'en avertit Aratus ; et l'eau commençant à lui manquer, ne pouvant d'ailleurs agir, à cause de sa blessure, il ramena ses troupes à Sicyone.

XXXIII. Abandonnant donc les moyens de surprise, il se jeta ouvertement avec toute son armée dans l'Argolide, où il pilla tout le pays. Il livra un grand combat contre Aristippe près de la rivière de Charès, et mérita le reproche d'avoir quitté la mêlée, et laissé échapper la victoire de ses mains. Une partie des troupes avait vaincu et poursuivi fort loin les fuyards; mais Aratus, sans être pressé par les ennemis qu'il avait en tête, se défiant tout-à-coup du succès, et comme saisi d'une terreur subite, se retira en désordre dans son camp. Le reste de son armée, en revenant de la poursuite des ennemis, se plaignit qu'après les avoir mis en déroute, et leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avaient perdu eux-mêmes, on eût laissé dresser par les vaincus un trophée contre les vainqueurs. Honteux de ce reproche, Aratus voulut tenter un second combat pour le trophée seul; et ayant donné à son armée un jour de repos, il la mit le lendemain en bataille. Mais voyant les troupes ennemies, considérablement augmentées, se disposer au combat avec plus d'assurance, il n'osa pas risquer la bataille, et se retira après avoir fait une trève pour enlever ses morts. Cependant il sut, par la douceur et les graces de sa conversation, par son expérience dans l'art de gouverner, effacer cette faute : il attira Cléones [1] dans les alliances des Achéens, et fit célébrer les jeux néméens dans cette ville, où ils avaient pris leur origine, et à qui par conséquent ils appartenaient bien plus qu'à celle d'Argos. Les Argiens les célébrèrent aussi chez eux; et ce fut alors qu'on viola pour la première fois la sûreté et le droit de franchise dont avaient joui de tout temps ceux qui venaient combattre à ces jeux ; les Achéens firent vendre comme ennemis ceux des athlètes qui, au retour des jeux, repassaient sur leurs terres : tant Aratus était ardent et implacable dans sa haine contre les tyrans!

XXXIV. Bientôt après, informé qu'Aristippe épiait l'occasion de surprendre Cléones, mais qu'il était retenu par la peur en le voyant si près de lui à Corinthe, Aratus envoya partout des ordres pour rassembler les troupes; et leur ayant fait prendre des vivres pour plusieurs jours, il descendit à Cenchrée, dans l'espoir que cette ruse provoquerait Aristippe à attaquer les Cléoniens en son absence. Il ne fut pas trompé dans son attente, le tyran partit sur-le-champ d'Argos, et parut devant Cléones avec son armée : mais Aratus retournant à Corinthe la nuit déja fermée, et plaçant des gardes sur tous les chemins, se mit en marche à la tête de ses Achéens, qui le suivirent avec tant d'ordre, tant de bonne volonté et de diligence, que non seulement ils ne furent pas découverts dans la route, mais qu'ils entrèrent cette nuit même dans Cléones, et se mirent en bataille, sans qu'Aristippe en eût eu aucun avis. Le lendemain, dès que le jour parut, il fit ouvrir les portes; et les trompettes ayant donné le signal de la bataille, il fondit avec tant d'impétuosité sur les ennemis en poussant des cris de victoire, qu'il les mit en fuite au premier choc, et les poursuivit par le chemin qu'il imagina que le tyran avait dû prendre pour

[1] Mot à mot : comme les lièvres.

[1] Ville de l'Argolide, entre Corinthe et Argos.

s'enfuir ; car la plaine était traversée par plusieurs routes. Dans la poursuite ils allèrent jusqu'à Mycènes, où le tyran fut atteint par un Crétois que Dinias nomme Tragiscus, et qui l'égorgea : il resta plus de quinze cents ennemis sur le champ de bataille.

XXXV. Aratus, malgré cette victoire éclatante, qui ne lui avait pas coûté un seul homme, ne put cependant se rendre maître d'Argos, ni remettre cette ville en liberté ; Agias et le jeune Aristomachus y entrèrent avec les troupes du roi, et s'emparèrent de l'autorité. Mais du moins un succès si glorieux imposa silence à la calomnie, et arrêta les discours injurieux et les railleries insultantes de ceux qui, pour flatter les tyrans et leur complaire, répétaient partout que les entrailles du préteur des Achéens se troublaient à l'approche d'une bataille; que le son des trompettes lui causait des étourdissements et des vertiges ; qu'après avoir mis son armée en bataille et donné le mot aux soldats, il demandait à ses lieutenants et à ses officiers si, maintenant que le sort en était jeté, sa présence était nécessaire, et s'il ne pouvait pas aller attendre un peu loin l'événement du combat. Ces bruits s'étaient tellement accrédités, que lorsque les philosophes, dans leurs écoles, recherchaient si le battement du cœur, si l'altération des traits du visage dans des circonstances périlleuses, prouvaient de la timidité, ou si c'était les suites d'un vice de constitution, d'une froideur naturelle de tempérament, ils citaient toujours Aratus comme un exemple d'un bon général à qui ces accidents arrivaient au moment du combat.

XXXVI. Aratus, après la défaite et la mort d'Aristippe, s'occupa de détruire la tyrannie de Lysiade, qui avait asservi Mégalopolis, sa propre patrie. Ce Lysiade n'avait pas un cœur bas et insensible à l'honneur : il ne s'était pas porté à cette usurpation, comme la plupart des autres tyrans, pour assouvir son intempérance et son avarice; sa jeunesse, et un vif desir de gloire dont il était animé, lui ayant fait adopter comme vrais ces discours faux et trompeurs qui représentent la tyrannie comme l'état le plus heureux et le plus digne d'envie, il s'empara, dans son pays, de l'autorité souveraine. Mais, dégoûté bientôt des embarras qu'entraîne la tyrannie, enviant le bonheur d'Aratus et craignant aussi les embûches qu'il lui dressait, il conçut le généreux dessein, d'abord de se délivrer de ses craintes, de faire cesser la haine qu'on lui portait, de renvoyer sa garnison, ses satellites, et ensuite de devenir le bienfaiteur de sa patrie. Il invita donc Aratus à venir le trouver, déposa devant lui le pouvoir dont il était revêtu, et fit entrer Mégalopolis dans la ligue des Achéens, qui, pleins d'admiration pour sa grandeur d'ame, le nommèrent préteur. Dès son entrée dans cette charge, l'ambition qu'il eut de surpasser la gloire d'Aratus lui fit faire plusieurs démarches qui ne paraissaient pas nécessaires, et en particulier celle de déclarer la guerre aux Lacédémoniens : Aratus, qui ne voulait pas qu'on la fît, parut n'agir que par envie. Lysiade fut élu général pour la seconde fois, malgré l'opposition d'Aratus, qui en proposait un autre; car Aratus, comme nous l'avons dit, ne commandait que tous les deux ans. La faveur du peuple porta Lysiade à une troisième préture ; et il l'exerçait alternativement avec Aratus : mais enfin, s'étant déclaré l'ennemi personnel d'Aratus, et l'ayant accusé plusieurs fois devant les Achéens, il se fit renvoyer, parcequ'on reconnut qu'avec une vertu feinte et simulée, il voulait lutter contre une vertu véritable et sincère. Le coucou, dit Ésope, demandait un jour aux petits oiseaux quelle raison ils avaient de le fuir. « C'est, lui répondirent-ils, » parceque nous craignons que tu ne deviennes » faucon (20). » Il paraît aussi que la tyrannie de Lysiade avait laissé dans les esprits quelque soupçon sur la sincérité de son changement.

XXXVII. La conduite d'Aratus, dans la guerre des Étoliens, accrut beaucoup sa réputation. Les Achéens voulaient leur livrer bataille, sur les confins de Mégare ; et le roi de Lacédémone, Agis, qui était venu les joindre avec son armée, les y excitait vivement. Aratus s'y opposa ; il soutint les injures, les railleries, l'imputation de mollesse et de lâcheté, sans que la crainte de vains reproches pût lui faire abandonner les mesures sages qu'il avait concertées pour l'intérêt public ; il se retira devant les ennemis, qui passèrent le mont Géranía (21), et entrèrent dans le Péloponnèse sans éprouver la moindre résistance. Mais lorsqu'ils eurent pris en passant la ville de Pallène, alors il ne se montra plus le même; et sans différer d'un instant, sans attendre que toutes ses forces fussent réunies, il marcha aux ennemis avec ce qu'il avait de troupes, sachant que leur victoire les avait affaiblis en les rendant indisciplinés et insolents. A peine entrés dans Pallène, les soldats s'étaient répandus dans les maisons ; et en se heurtant les uns les autres, ils avaient fini par se battre pour le partage du butin. Les capitaines et les autres officiers enlevaient les femmes et les filles, et leur mettaient leurs casques sur la tête, pour empêcher que d'autres ne les prissent, et pour faire reconnaître à quel maître elles appartenaient. Pendant qu'ils commettaient toutes ces violences, ils apprirent tout-à-coup qu'Aratus venait sur eux. Saisis de frayeur à cette nouvelle, comme ils devaient l'être dans un pareil désordre, ils n'étaient pas encore tous avertis du danger, que les pre-

miers, ayant donné dans l'armée des Achéens aux portes et dans les faubourgs, prennent la fuite, déja vaincus par la peur, et jettent l'épouvante parmi ceux qui se ralliaient pour aller à leur secours, et qui ne savent plus à quoi se résoudre.

XXXVIII. Dans ce tumulte, une des captives, fille d'Épigèthes, l'un des plus nobles citoyens de Pallène, femme d'une beauté et d'une taille admirable, était assise dans le temple de Diane, où elle avait été déposée par le capitaine qui l'avait prise, et qui lui avait mis sur la tête son casque ombragé de trois panaches. Le bruit du pillage la fit sortir brusquement du temple : quand elle fut sur la porte, et que du haut du perron on la vit, avec ce casque à trois panaches, regarder les combattants, les Palléniens crurent voir en elle une figure au-dessus de la condition humaine; et les ennemis, la prenant pour une divinité, furent tellement saisis d'étonnement et de frayeur, qu'aucun d'eux ne songea à se défendre. Les Palléniens font à ce sujet un autre récit. Leur statue de Diane, disent-ils, reste ordinairement enfermée, sans que personne y touche; quand la prêtresse l'ôte de sa place et qu'on la porte en cérémonie dans les rues, les assistants n'osent pas la regarder en face et détournent les yeux, parceque sa vue est terrible et funeste aux hommes, que partout où elle passe elle frappe les arbres de stérilité et fait tomber les fruits. Ils prétendent que, dans cette occasion, la prêtresse ayant tiré cette statue de sa place, et lui tenant le visage tourné du côté des Étoliens, sa vue les mit tout hors d'eux-mêmes et leur ôta l'entendement (22). Mais Aratus, dans ses *Mémoires*, ne rapporte rien de semblable : il dit seulement qu'après avoir rompu les Étoliens, il les poursuivit, entra dans la ville avec les fuyards, les en chassa de force, et leur tua sept cents hommes. Cet exploit fut célébré partout comme un des plus glorieux que les Grecs eussent faits; et Timanthe l'a peint avec tant de vérité, qu'on croit voir le combat même (23). Cependant plusieurs des peuples et des princes voisins s'étant ligués contre les Achéens, Aratus fit, sans balancer, alliance avec les Étoliens; il se servit pour cela de Pantaléon, qui avait le plus d'autorité chez ce peuple, avec lequel il conclut par son crédit un traité de paix et d'amitié.

XXXIX. Le desir qu'il avait de remettre Athènes en liberté lui fit encourir le blâme des Achéens, qui trouvèrent mauvais que, pendant qu'ils étaient en trève avec les Macédoniens, il eût tenté de surprendre le port du Pirée. Mais Aratus s'en justifie dans ses *Mémoires*, et en accuse cet Erginus, qui lui avait fait reprendre la citadelle de Corinthe. Il dit qu'Erginus attaqua seul ce port; que lorsqu'il voulut escalader les murs, l'échelle se rompit, et que se voyant poursuivi, il appela plusieurs fois Aratus, comme s'il eût été présent à l'attaque : par cette ruse il trompa les ennemis et leur échappa. Mais cette apologie manque de vraisemblance : quelle apparence en effet qu'un Syrien, qu'un simple particulier comme Erginus, eût formé un pareil projet s'il n'eût eu Aratus pour chef, s'il n'eût reçu de lui des troupes, et pris par son ordre le temps de l'exécuter? Ce qui le prouve, c'est qu'Aratus attaqua dans la suite le Pirée, non deux et trois fois, mais à plusieurs reprises, comme ceux qui recherchent passionnément un objet qui se refuse à leurs desirs : loin d'être rebuté par le mauvais succès, comme il n'avait toujours manqué son coup que d'un moment, il en tirait de nouveaux motifs de nourrir et de ranimer son espérance. Après une de ces attaques, comme il fuyait à travers la plaine de Thriasie [1], il se cassa la jambe; il eut dans son traitement plusieurs incisions à souffrir, et fut obligé pendant long-temps de se faire porter en litière dans ses expéditions.

XL. La mort d'Antigonus et le nouveau règne de son fils Démétrius ne firent que redoubler l'ardeur d'Aratus pour délivrer Athènes, et augmenter son mépris pour les Macédoniens; il fut battu près de Phylacie [2], par Bithys, lieutenant de Démétrius; et le bruit ayant couru qu'il avait été fait prisonnier, ou même qu'il était mort, Diogène, le commandant du Pirée, écrivit à Corinthe aux Achéens, qu'ils eussent à sortir de cette ville, parcequ'Aratus était mort. Lorsque cette lettre fut portée à Corinthe, Aratus s'y trouva par hasard; et les envoyés de Diogène, après avoir servi de jouet aux Corinthiens, s'en retournèrent tout confus. Le roi de Macédoine même avait déja fait partir de ses ports un vaisseau, avec ordre de lui amener Aratus chargé de fers. Les Athéniens, surpassant alors tout ce que la flatterie pouvait faire imaginer de plus fort pour complaire aux Macédoniens, se couronnèrent de fleurs à la première nouvelle de la mort d'Aratus, qui, dans le premier feu de son ressentiment, marcha sans différer contre eux, et s'avança jusqu'à l'Académie; mais, fléchi par leur soumission, il ne leur fit aucun mal. Depuis, les Athéniens, rendant hommage à sa vertu, et voulant, après la mort de Démétrius, se remettre en liberté, l'appelèrent dans leur ville. Aratus, quoique les Achéens eussent cette année-là un autre préteur que lui, et qu'une longue maladie l'obligeât à garder le lit, se fit porter en litière à Athènes, pour rendre à cette ville un service si important. Là, il vint à bout de

[1] Plaine de l'Attique, avec une côte et un bourg de ce nom.
[2] Ville de Thessalie.

persuader à Diogène, qui commandait la garnison, de remettre aux Athéniens, pour la somme de cent cinquante talents[1], dont il en fournirait vingt[2] du sien, le port du Pirée, le fort de Munychium, Salamine et Sunium. Dans le même temps, les Éginètes et ceux d'Hermione entrèrent dans la ligue des Achéens, et la plupart des villes d'Arcadie s'y associèrent, à leur exemple : les Macédoniens, occupés alors à des guerres avec leurs voisins, ne purent s'y opposer ; et l'accession des Étoliens à la ligue achéenne en augmenta considérablement la puissance.

XLI. Aratus, qui avait toujours à cœur son ancien projet, et qui souffrait impatiemment de voir la tyrannie établie si près de lui à Argos, fit proposer à Aristomachus de remettre cette ville en liberté, de l'associer à la ligue achéenne, et, à l'exemple de Lysiade, de préférer la préture d'une nation si puissante avec l'estime et la considération publiques, à la tyrannie d'une seule ville, qui le rendait l'objet de la haine générale, et l'exposait à un danger continuel. Aristomachus prêta l'oreille à ce conseil, et fit dire à Aratus de lui envoyer cinquante talents[3], pour payer et licencier les troupes qu'il avait auprès de lui. Aratus lui envoya sur-le-champ cette somme ; mais Lysiade, qui était encore préteur, et qui voulait avoir auprès des Achéens l'honneur de cette négociation, rendit Aratus suspect à Aristomachus, et le lui représenta comme l'ennemi le plus implacable des tyrans. Aristomachus se laissa persuader de remettre ses intérêts entre les mains de Lysiade, qui le conduisit aux Achéens. Ce fut surtout dans cette occasion que ceux qui composaient le conseil de la ligue firent voir la confiance et l'affection qu'ils avaient pour Aratus : ce général, piqué contre Lysiade, s'étant opposé à l'admission d'Aristomachus, ils le renvoyèrent sur-le-champ. Depuis, Aratus, qui avait changé de disposition, ayant parlé dans le conseil en faveur d'Aristomachus, ils firent aussitôt et avec plaisir tout ce qu'il voulut. Ils portèrent le décret qui associait à leur ligue les Argiens et les Phliasiens ; et l'année suivante Aristomachus fut nommé préteur. Ce nouveau général, qui se voyait en crédit auprès des Achéens, voulant entrer en armes dans la Laconie, appela d'Athènes Aratus, afin qu'il vînt partager cette expédition. Aratus lui écrivit pour l'en détourner, parcequ'il ne voulait pas que les Achéens se mesurassent avec Cléomène, prince fier et audacieux, qui trouvait dans les dangers un accroissement de puissance. Mais Aristomachus s'y étant obstiné, Aratus obéit, et le suivit à l'armée. Cléomène ayant paru tout-à-coup près de Pallantium avec ses troupes en bataille, et Aratus s'étant opposé à ce qu'Aristomachus en vînt aux mains avec lui, il fut accusé auprès des Achéens par Lysiade, qui, l'année d'après, demanda la préture en concurrence avec lui, et intrigua fortement pour l'obtenir: Aratus eut la pluralité des suffrages, et fut nommé préteur pour la douzième fois.

XLII. Pendant cette préture, il fut battu par Cléomène, près du mont Lycée ; et s'étant égaré la nuit dans sa fuite, il passa pour mort. C'était la seconde fois que ce bruit courait dans la Grèce : mais il se sauva. A la suite de cette défaite, et après avoir rassemblé les débris de son armée, au lieu de se retirer en sûreté, il voulut profiter adroitement de l'occasion ; et pendant que personne ne s'y attendait, qu'on ne pouvait pas même en avoir la pensée, il tomba brusquement sur les Mantinéens, alliés de Cléomène, s'empara de leur ville, où il mit garnison, donna le droit de citoyen à tous les étrangers qui étaient venus s'y établir, et acquit seul aux Achéens vaincus ce qu'ils auraient eu bien de la peine à obtenir par une victoire. Les Lacédémoniens ayant fait une seconde incursion sur le territoire de Mégalopolis, Aratus marcha au secours de cette ville ; mais il ne voulut pas se mesurer avec Cléomène, qui ne cherchait qu'à l'attirer au combat, et résista aux Mégalopolitains, qui voulaient le forcer d'en venir aux mains. Outre qu'il avait peu de penchant à risquer des batailles, il était, dans cette occasion, inférieur en nombre : sentant d'ailleurs son courage refroidi par la vieillesse, et son ambition comprimée par plusieurs revers, il craignait un jeune ambitieux, plein d'ardeur et d'audace. Il pensait enfin que si Cléomène brûlait d'acquérir par sa témérité une gloire qu'il n'avait pas encore, il devait lui-même conserver par beaucoup de prudence celle qu'il avait acquise.

XLIII. Cependant les troupes légères étant allées à la charge, repoussèrent les Spartiates jusque dans leur camp, où elles entrèrent pêle-mêle avec les fuyards, et se dispersèrent dans les tentes pour le piller. Cet avantage ne put déterminer Aratus à faire avancer le reste de ses troupes : il les retint sur le bord d'un ravin qui séparait les deux armées, sans leur permettre de le passer (24). Lysiade, indigné de son inaction et lui reprochant sa lâcheté, appela sa cavalerie pour soutenir ceux qui poursuivaient les ennemis, et la supplia de ne pas trahir la victoire, en l'abandonnant quand il combattait pour la défense de son pays. Lorsqu'il se vit environné d'un grand nombre de gens d'élite, il chargea si rudement l'aile droite des ennemis, qu'il la mit en fuite ; mais en la poursuivant avec trop d'ardeur et un trop grand desir de la gloire,

[1] Sept cent cinquante mille livres.
[2] Cent mille livres.
[3] Deux cent cinquante mille livres.

Il se laissa emporter dans des lieux tortueux, couverts d'arbres et coupés de larges fossés, où Cléomène, revenant sur lui, le chargea si vigoureusement qu'il le renversa mort, pendant qu'il se défendait avec la plus grande valeur, et qu'il soutenait le combat le plus glorieux aux portes de sa patrie. Le reste de cette cavalerie ayant pris la fuite, et s'étant jeté sur l'infanterie, la mit en désordre, répandit la terreur dans toute l'armée, et l'entraîna dans sa déroute. On rendit Aratus presque seul responsable de cette défaite, parcequ'il parut avoir abandonné Lysiade. Les Achéens, qui se retiraient très irrités, le forcèrent de les suivre à Égium. Là, le conseil s'étant assemblé, décréta qu'on ne fournirait plus d'argent à Aratus, qu'on ne soudoierait plus ses étrangers; et que, s'il voulait continuer la guerre, il la ferait à ses dépens. Aratus, très affecté d'un pareil affront, voulut d'abord leur rendre leur sceau et se démettre de la préture : mais, après quelques réflexions, il supporta ce chagrin; et ayant ensuite mené les Achéens à Orchomène, il combattit contre Mégistonus, beau-père de Cléomène, remporta la victoire, lui tua trois cents hommes, et le fit lui-même prisonnier. Il avait jusque là commandé de deux années l'une; mais alors quand son tour vint, et qu'on l'appela pour l'investir du commandement, il le refusa, et Timoxène fut élu préteur à sa place. On donne pour raison de ce refus son mécontentement du peuple; mais ce motif ne paraît pas vraisemblable : la véritable cause fut le mauvais état des affaires des Achéens. Cléomène n'allait plus à ses fins par des progrès lents et presque insensibles, comme il avait fait auparavant, lorsqu'il était contenu par les magistrats de Lacédémone : depuis qu'il avait fait mourir les éphores, partagé les terres, et admis au rang de citoyens un grand nombre d'étrangers, il s'était attribué une autorité absolue et indépendante; alors il porta toute son attention sur les Achéens, et voulut être nommé chef de leur ligue.

XLIV. Aussi blâme-t-on Aratus d'avoir, dans une si violente agitation, dans un orage si menaçant, abandonné à un autre le gouvernail d'un vaisseau dont il était le pilote, et que l'honneur lui faisait un devoir de garder, même contre le gré du peuple, afin de pourvoir au salut commun. S'il désespérait des affaires et des forces des Achéens, il valait mieux encore céder l'empire à Cléomène, que de rendre une seconde fois le Péloponnèse barbare en y faisant entrer des garnisons macédoniennes, de remplir d'armes illyriennes et gauloises (25) la citadelle de Corinthe, d'introduire dans des villes grecques, et de traiter d'alliés, pour adoucir la honte de sa démarche, des peuples qu'il avait battus dans plusieurs combats, dont il avait trompé la politique par des traités, et qu'il ne cesse d'accabler d'injures dans ses *Mémoires*. Je veux bien lui accorder que Cléomène fût un homme violent et injuste : mais enfin il descendait des Héraclides, il avait Sparte pour patrie; et il valait mieux prendre pour chef de la ligue le dernier citoyen de cette ville, que le premier des Macédoniens : voilà du moins ce que penseront ceux qui font quelque estime de la noblesse des Grecs. Cléomène, en demandant aux Achéens la préture de leur ligue, promettait de combler de bienfaits leurs villes, en reconnaissance de ce titre honorable. Antigonus [1], au contraire, élu généralissime de leurs troupes de terre et de mer, avec un pouvoir absolu, ne voulut accepter cette charge qu'à condition qu'on lui donnerait, pour salaire, la citadelle de Corinthe; imitant en cela le chasseur d'Ésope, qui brida le cheval avant de le monter (26); et ne consentant à devenir le chef des Achéens [2], qui l'en sollicitaient par des ambassades et par des décrets où ils se mettaient à ses pieds, qu'après les avoir comme bridés par la garnison qu'il mit dans la citadelle, et par les otages qu'il exigea d'eux. Il est vrai qu'Aratus se récrie contre le reproche qu'on lui fait, et se justifie sur la nécessité : mais Polybe rapporte [3] que, long-temps avant que cette nécessité l'y forçât, inquiet de l'audace de Cléomène, il s'aboucha secrètement avec Antigonus, et engagea les habitants de Mégalopolis à demander aux Achéens Antigonus pour chef de la ligue; car c'était le peuple qui souffrait le plus de la guerre, par les incursions et les pillages que Cléomène faisait sur leurs terres. Ce fait se trouve aussi dans l'historien Phylarque (27), auquel d'ailleurs il ne faudrait pas trop s'en rapporter, si son récit n'était appuyé du témoignage de Polybe : lorsqu'il parle de Cléomène, il est comme saisi d'enthousiasme par l'affection qu'il lui porte, et fait de son histoire un véritable plaidoyer, dans lequel il charge toujours Aratus pour justifier le roi de Sparte.

XLV. Cléomène enleva donc une seconde fois Mantinée aux Achéens, qui, défaits ensuite dans un grand combat auprès d'Hécatombéon, en furent si consternés, qu'ils députèrent sur-le-champ vers Cléomène, pour le prier de venir prendre à Argos le commandement des troupes. Dès qu'Aratus fut informé que ce prince arrivait, et qu'il était déja près de Lerne avec son armée, il fut tellement effrayé, qu'il lui envoya des ambassadeurs pour l'engager à ne venir qu'avec trois cents hommes comme vers des amis et des alliés, ou de prendre des otages s'il se défiait des Achéens. Cléomène

[1] Surnommé *Doson*.
[2] Mot à mot : monter sur les Achéens.
[3] Voyez le liv. II de son *Histoire*.

répondit aux ambassadeurs que la demande d'Aratus était une moquerie et une insulte; et étant retourné sur ses pas, il envoya aux Achéens une lettre pleine de reproches et d'invectives contre Aratus. Celui-ci, de son côté, écrivit pour se plaindre de Cléomène; et ils s'oublièrent tellement l'un et l'autre dans ces imputations réciproques, qu'ils ne rougirent pas de diffamer leurs mariages et de déshonorer leurs femmes. Cléomène envoya un héraut déclarer la guerre aux Achéens, et il fut sur le point de leur enlever Sicyone par trahison; mais le projet ayant échoué, il alla attaquer Pallène, dont il se rendit maître, après avoir obligé le commandant des Achéens d'en sortir. Bientôt après, les villes de Phénée et de Pentélie étant tombées sous sa puissance, les Argiens embrassèrent son parti; les Phliasiens reçurent garnison, et déja les Achéens n'avaient plus rien d'assuré de leurs conquêtes. Aratus troublé ne savait quel parti prendre, en voyant le Péloponnèse si agité, et les villes se soulever par les intrigues de ceux qui desiraient des nouveautés. Rien n'y était tranquille, et personne n'aimait sa situation présente; on découvrit même à Sicyone et à Corinthe des intelligences nombreuses avec Cléomène. Depuis long-temps des hommes jaloux de gouverner eux-mêmes étaient secrètement ennemis du bien public. Aratus, investi contre ces novateurs d'une autorité absolue, fit mourir à Sicyone tous ceux qui furent convaincus de s'être laissé corrompre. Il voulut rechercher ensuite les coupables de Corinthe pour les faire punir; mais cette démarche irrita les habitants, qui, déja atteints de la même maladie, supportaient avec peine le gouvernement des Achéens.

XLVI. Ils s'assemblèrent dans le temple d'Apollon, et firent prier Aratus de s'y rendre; résolus, avant de lever l'étendard de la révolte, ou de le tuer, ou de le retenir prisonnier. Aratus, ne voulant montrer ni défiance ni soupçon, s'y rendit en conduisant lui-même son cheval par la bride. Dès qu'il parut, la plupart des Corinthiens, s'élevant contre lui, l'accablèrent d'injures et lui firent les plus sanglants reproches. Aratus, d'un air tranquille et d'un ton de douceur, leur dit de se rasseoir, sans pousser ainsi, en se tenant debout, des cris tumultueux; il fit même entrer ceux qui se tenaient à la porte, et, sans cesser de leur parler, il s'éloignait peu à peu de la foule, comme pour remettre son cheval à quelqu'un. Il se dérobait ainsi, sans qu'on soupçonnât son dessein, en continuant de parler avec calme à tous ceux qu'il rencontrait, et les pressant de se rendre au temple d'Apollon. Quand il fut près de la citadelle, il sauta sur son cheval, après avoir ordonné à Cléopâtre, le commandant de la garnison, de garder avec soin la place, et courut à toute bride vers Sicyone, suivi seulement de trente soldats: tous les autres l'avaient abandonné, et s'étaient dispersés de côté et d'autre. Les Corinthiens furent bientôt informés de sa fuite, et se mirent à sa poursuite; mais n'ayant pu l'atteindre, ils députèrent vers Cléomène, qui se rendit à Corinthe, et qu'ils mirent en possession de la ville; mais cette acquisition ne lui parut pas un dédommagement du tort qu'ils lui avaient fait en laissant échapper Aratus.

XLVII. Lorsque les habitants de la côte maritime qu'on appelait Acté[1] se furent joints à Cléomène, et qu'ils lui eurent livré leurs villes, il fit environner la citadelle d'une muraille et d'une palissade. Aratus ne fut pas plus tôt arrivé à Sicyone, que la plupart des Achéens se rendirent auprès de lui, et tinrent une assemblée dans laquelle il fut nommé préteur avec un pouvoir absolu, et on lui donna une garde composée de ses propres concitoyens. Il y avait trente-trois ans qu'il gouvernait la ligue achéenne; et il s'était toujours vu le premier des Grecs par sa puissance et sa réputation: mais alors, abandonné, pauvre, persécuté, au sein de la tempête la plus violente, exposé aux plus grands dangers, il flottait sur les tristes débris du naufrage de sa patrie. Les Étoliens lui refusèrent le secours qu'il leur avait demandé; et Athènes, qui desirait de lui en donner, en fut empêchée par Euclide et par Micion. Aratus avait à Corinthe une maison et de grandes sommes d'argent. Cléomène n'y toucha point, et ne permit à personne d'en rien prendre; il fit venir les amis et les gens d'affaires d'Aratus, et les chargea d'avoir soin de son bien et de le garder, pour lui en rendre compte. Il lui envoya secrètement Tripylus et Mégistonus son beau-père, qui lui portaient de sa part les offres les plus avantageuses; entre autres, la promesse d'une pension annuelle de douze talents[2]; c'était le double de celle de Ptolémée, qui lui en envoyait six tous les ans: il ne demandait pour cela que d'être nommé commandant des Achéens, et de garder en commun avec eux la citadelle. Aratus répondit aux envoyés qu'il ne gouvernait pas les affaires, mais qu'il en était gouverné. Cléomène, qui prit cette réponse pour une défaite, se jeta sur le territoire de Sicyone, qu'il mit à feu et à sang, et resta trois mois devant la ville. Aratus le souffrit sans rien entreprendre, délibérant s'il recevrait Antigonus et lui livrerait la citadelle; car ce n'était qu'à cette condition que ce prince voulait lui donner du secours.

XLVIII. Les Achéens assemblés à Égium[3], y ap-

[1] C'est le nom qu'on donnait à la côte maritime du Péloponnèse, qui touchait à Corinthe. Ce mot, en grec, signifie *rivage*.

[2] Environ soixante mille livres.

[3] Ville maritime de l'Achaïe, à l'extrémité du golfe de Corinthe.

pelèrent Aratus; mais il ne pouvait sans danger sortir de Sicyone, que Cléomène tenait investie : d'ailleurs ses concitoyens le retenaient, et ne voulaient pas qu'il exposât sa personne en passant au travers des ennemis. Les femmes même et les enfants l'environnaient comme leur père et leur sauveur, et le tenaient étroitement embrassé en fondant en larmes. Aratus les rassura; et, après les avoir consolés, il se rendit à cheval sur le bord de la mer avec dix de ses amis et son fils, qui entrait alors dans l'adolescence. Ils trouvèrent à l'ancre des vaisseaux sur lesquels ils s'embarquèrent, et arrivèrent à Égium, où se tenait l'assemblée. On y résolut d'appeler Antigonus, et de lui remettre la citadelle; Aratus même lui envoya son fils avec les autres ôtages. Les Corinthiens, irrités de ce décret, pillèrent les richesses d'Aratus, et donnèrent sa maison à Cléomène. Antigonus s'avançait avec une armée de vingt mille hommes de pied et de quatorze cents chevaux; et Aratus, suivi des principaux magistrats, alla par mer au-devant de lui jusqu'à Pèges [1], à l'insu des ennemis. Il ne se fiait pas trop à Antigonus ni aux Macédoniens; car il ne pouvait se dissimuler que c'était des maux qu'il leur avait faits qu'était venu son agrandissement, et que sa haine contre l'ancien Antigonus avait été le plus solide fondement de sa fortune : mais voyant qu'il fallait en subir la nécessité, et que la circonstance, qui force l'obéissance de ceux même qui se croient les maîtres, exigeait cette démarche, il en courut le hasard.

XLIX. Antigonus, averti de l'arrivée d'Aratus, s'avança vers lui; et après avoir salué tous les autres honnêtement, mais sans aucune distinction, il fit à Aratus, dès cette première entrevue, l'accueil le plus honorable; et quand, dans la suite, il eut reconnu sa probité et son grand sens, il lui donna une entière confiance. Il est vrai qu'Aratus joignait, à une capacité consommée pour les affaires, un agrément dans le commerce de la vie qui plaisait fort au roi dans ses moments de loisir. Aussi Antigonus, quoique jeune encore, n'eut pas plus tôt connu la bonté de son caractère, et toutes les autres qualités qui le rendaient si propre à être l'ami d'un roi, qu'il le préféra non seulement à tous les Achéens, mais aux Macédoniens même qu'il avait auprès de lui, et l'employa constamment dans toutes ses affaires. Ce fut ainsi que se vérifia le signe que Dieu avait donné dans les entrailles des victimes : car peu de temps auparavant, dans un sacrifice que faisait Aratus, on trouva, près du foie de l'animal, deux vésicules de fiel, enveloppées d'une seule couche de graisse; et le devin assura que deux ennemis qui semblaient irréconciliables seraient bientôt unis de la plus étroite amitié. Aratus ne tint pas alors grand compte de cette prédiction : il ajoutait peu de foi aux signes des victimes et aux prédictions des devins, et comptait bien plus sur les lumières de sa raison. Mais pendant que la guerre se faisait déja avec succès, Antigonus, dans un festin qu'il donnait à Corinthe, et où il y avait un grand nombre de convives, plaça Aratus à son côté et au-dessus de lui. Quelques moments après il fit apporter une couverture, et demanda à Aratus s'il ne trouvait pas qu'il fit bien froid. Aratus ayant répondu que le froid était extrême, Antigonus lui dit de s'approcher plus près de lui; et ses officiers ayant apporté un tapis, les enveloppèrent tous les deux. Aratus, se souvenant alors du sacrifice, ne put s'empêcher de rire, et conta au roi le signe qu'on avait remarqué dans la victime, et la prédiction du devin; mais ce dernier fait n'eut lieu que long-temps après.

L. Ils étaient alors tous deux à Pèges, où, après avoir prêté les serments réciproques, ils marchèrent contre les ennemis. Il se livra plusieurs combats autour de Corinthe, où Cléomène s'était fortifié; et les Corinthiens s'y défendirent avec beaucoup de valeur. Cependant Aristote d'Argos, ami d'Aratus, lui fit dire secrètement qu'il engagerait la ville à se déclarer pour lui, s'il s'en approchait avec des troupes. Aratus communiqua cet avis à Antigonus, qui lui donna sur-le-champ quinze cents hommes, avec lesquels Aratus s'embarqua dans un des ports de l'isthme, et arriva promptement à Épidaure. Les Argiens n'attendirent pas son arrivée pour attaquer les troupes de Cléomène; ils les forcèrent de s'enfermer dans la citadelle. Au premier bruit qu'en eut Cléomène, il craignit que les ennemis, en se rendant maîtres d'Argos, ne lui coupassent la retraite vers Lacédémone : abandonnant donc la citadelle de Corinthe, il marcha la nuit même au secours des siens, prévint l'arrivée d'Aratus à Argos, et mit d'abord en fuite quelques troupes ennemies; mais Aratus étant arrivé bientôt après, et le roi ayant paru presque en même temps avec son armée, Cléomène se retira à Mantinée. Dès-lors toutes les villes du Péloponnèse entrèrent dans la ligue des Achéens; Antigonus reprit la citadelle de Corinthe, et Aratus, élu général des Argiens, leur persuada d'abandonner à Antigonus les biens des tyrans et ceux des traîtres. Les Argiens, après avoir mis Aristomachus à la torture, dans la ville de Cenchrée, le précipitèrent dans la mer (28).

LI. Aratus fut blâmé de cette mort : on lui reprocha d'avoir laissé périr injustement un homme qui n'était pas méchant, avec lequel il avait eu de fréquents rapports, qui même, à sa persuasion

[1] Ville maritime, au fond du même golfe.

avait abdiqué la tyrannie, et uni sa ville à la ligue achéenne (29). On le chargeait encore de bien d'autres imputations. C'était, disait-on, à son instigation que les Achéens avaient remis à Antigonus la ville de Corinthe, comme si ce n'eût été qu'une simple bourgade; ils avaient souffert que ce prince pillât Orchomène et y mît une garnison de Macédoniens; ils avaient ordonné, par un décret public, qu'on n'écrirait, qu'on n'enverrait d'ambassade à aucun roi que du consentement d'Antigonus; ils s'étaient laissé forcer à nourrir et à payer la garnison macédonienne; ils faisaient des sacrifices, des libations et des jeux en l'honneur de ce prince: flatteries dont les concitoyens d'Aratus avaient les premiers donné l'exemple, en recevant Antigonus dans leur ville par le conseil d'Aratus, qui lui avait donné à manger dans sa maison. Voilà les reproches qu'on lui faisait, sans penser que les rênes du gouvernement une fois remises à ce prince, Aratus lui-même, entraîné par le torrent de la puissance royale, n'était plus maître que de sa voix, dont il n'aurait pu même sans danger user librement (30). Il laissait assez voir combien il était affligé de la plupart des choses que faisait Antigonus, et en particulier de ce qu'il avait relevé les statues des tyrans, et abattu celles des guerriers qui avaient surpris la citadelle de Corinthe, sans que les prières d'Aratus pussent l'empêcher: sa statue seule avait été exceptée de cette proscription.

LII. La conduite que les Achéens tinrent à Mantinée ne se ressentit pas de l'humanité naturelle aux Grecs. Devenus maîtres de cette ville par le secours d'Antigonus, ils firent mourir les premiers et les plus illustres citoyens: et quant aux autres habitants, ils les vendirent ou les envoyèrent en Macédoine chargés de fers; réduisirent en servitude les femmes et les enfants, les vendirent, partagèrent entre eux le tiers de l'argent que produisit cette vente, et distribuèrent aux Macédoniens les deux autres tiers. Il est vrai que toutes ces injustices étaient dictées par la vengeance (31); et quoiqu'il soit affreux d'assouvir ainsi sa colère sur des hommes de même nation et de même origine, néanmoins, quand on s'y voit forcé, c'est une douceur, dit Simonide, et non une dureté, d'accorder ce soulagement et cette satisfaction à un cœur qui souffre et que le ressentiment enflamme (32). Ce qu'on fit depuis dans la même ville ne saurait être justifié; on ne peut donner un prétexte honnête à la conduite d'Aratus, ni la défendre par aucun motif de nécessité. Antigonus avait donné Mantinée aux Argiens, qui, ayant résolu de la repeupler, choisirent Aratus pour y établir de nouveaux habitants: pendant sa préture, il fit décréter que la ville quitterait le nom de Mantinée pour prendre celui d'Antigonée, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. C'est donc lui, ce semble, qui fut cause que l'aimable Mantinée (car c'est la qualité que lui donne Homère[1]) ne subsiste plus, et qu'à sa place il est resté une autre ville qui porte le nom de ceux qui avaient détruit ses habitants.

LIII. Quelque temps après, Cléomène, défait par Antigonus dans une grande bataille près de Sellasie, abandonna Sparte, et fit voile vers l'Égypte. Antigonus, après avoir rempli, à l'égard d'Aratus, tous les devoirs de la justice et de l'honnêteté, repartit pour la Macédoine; il y tomba bientôt malade, et envoya dans le Péloponnèse Philippe, son petit-fils, à peine encore dans l'adolescence, et qui devait lui succéder. Il lui recommanda surtout de s'attacher à Aratus, de ne rien faire que par ses conseils, lorsqu'il voudrait traiter avec les villes et se faire connaître aux Achéens. Aratus fit à ce jeune prince l'accueil le plus honnête, et le mit dans des dispositions si favorables, qu'il repartit pour la Macédoine plein de bienveillance pour Aratus, rempli de zèle et d'ardeur pour les intérêts de la Grèce. Après la mort d'Antigonus, les Étoliens conçurent le plus grand mépris pour les Achéens, en voyant toute leur lâcheté. L'habitude que ce peuple avait prise de se défendre par les mains étrangères, et de se couvrir des armes des Macédoniens, l'avait plongé dans l'oisiveté et dans l'inaction (33). Les Étoliens songèrent donc à se rendre maîtres du Péloponnèse: ils y entrèrent en armes, emmenèrent dans leur marche quelque butin des terres de Patras et de Dyme (34), se jetèrent ensuite sur le territoire de Messène, où ils mirent tout à feu et à sang. Aratus, indigné de ces violences, et voyant que Timoxène, le préteur de cette année, différait de jour en jour d'aller à l'ennemi, qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps, parceque sa préture allait expirer (35); Aratus, dis-je, qui devait le remplacer, avança de cinq jours son entrée dans cette charge, pour aller au secours des Messéniens. Il assembla sur-le-champ les Achéens, qui, ayant cessé de s'exercer au métier des armes, et étant peu disposés à se battre, furent défaits près de Caphyes[2]. Comme Aratus parut, dans cette occasion, s'être trop livré à son ardeur (36), cet échec le refroidit si fort, et lui fit perdre tellement toute espérance, qu'au lieu de profiter des avantages que les Étoliens lui donnèrent plusieurs fois sur eux, il les laissa se livrer impunément, dans le Péloponnèse, aux plus grands désordres, et se comporter sous ses yeux avec une extrême licence (37).

[1] *Iliade*, liv. II, v. 607.
[2] Ville d'Arcadie.

LIV. Les Achéens, forcés une seconde fois de tendre les mains vers la Macédoine, appelèrent Philippe pour lui confier les affaires de la Grèce; dans l'espérance que son affection et sa confiance pour Aratus leur ferait trouver en lui un prince doux et traitable, dont ils disposeraient à leur gré. Mais il fut à peine arrivé, qu'écoutant les calomnies d'Apelle, de Mégaléus et de quelques autres courtisans contre Aratus, il favorisa dans les élections la faction opposée à ce dernier, et persuada aux Achéens d'élire pour préteur Épératus. Ce nouveau général étant bientôt tombé dans le plus profond mépris, et Aratus n'ayant plus voulu se mêler des affaires, rien ne réussissait aux Achéens. Philippe sentit alors le tort qu'il avait eu; et revenant à Aratus, il s'abandonna tout entier à lui. Dès ce moment, il vit prospérer ses affaires; sa puissance et sa réputation s'accrurent tous les jours : il ne voulut donc plus rien faire que par le conseil d'Aratus, comme étant le seul homme à qui il dût sa grandeur et sa gloire. Aratus montra dans cette occasion qu'il était capable de conduire, non seulement un gouvernement populaire, mais encore une monarchie; car la droiture de ses vues et la sagesse de ses mœurs brillèrent dans toutes les actions de ce jeune prince, comme une couleur vive qui en relevait l'éclat. En effet, la modération de Philippe à l'égard des Spartiates (38) coupables envers lui, la conduite sage qu'il tint avec les Crétois, et qui lui gagna en peu de jours toute leur île (39), son expédition contre les Étoliens, qui eut un succès admirable, lui acquirent la réputation d'un prince docile aux bons conseils, et méritèrent à Aratus celle d'un magistrat capable de les donner. Aussi les courtisans de Philippe, dont la jalousie ne faisait qu'augmenter chaque jour, voyant qu'ils ne gagnaient rien par leurs calomnies secrètes, commencèrent à l'insulter ouvertement, à lui dire à table les paroles les plus piquantes et les plus outrageantes. Un jour même, comme il se retirait dans sa tente après souper, ils le poursuivirent à coups de pierres. Philippe, irrité de cette insolence, les condamna d'abord à une amende de vingt talents[1]; et comme ils continuaient à brouiller et à ruiner ses affaires, il les fit punir de mort.

LV. Mais enfin, enorgueilli par ses prospérités, il laissa éclater au-dehors une foule de passions vicieuses, dont il portait le germe dans son ame. Sa perversité naturelle ayant fait tomber le masque dont il l'avait couverte malgré lui, découvrit à nu la corruption de ses mœurs. Il commença par faire un affront sanglant au jeune Aratus, en séduisant sa femme. Ce commerce criminel fut long-temps secret, parcequ'Aratus l'avait logé dans sa maison (44). Il prit à l'égard des villes du Péloponnèse une conduite dure et hautaine, et finit par s'éloigner ouvertement d'Aratus. Ses premiers soupçons vinrent de ce qui se passa à Messène. La dissension s'étant mise parmi ses habitants, Aratus, qui était allé à leur secours, fut prévenu d'un jour par Philippe, qui, en arrivant, ne fit que les irriter davantage les uns contre les autres, en demandant d'un côté aux magistrats s'ils n'avaient pas des lois pour réprimer le peuple; et au peuple, s'il n'avait pas des mains pour se venger des tyrans. Ces propos irritèrent également les deux partis : les magistrats firent saisir les orateurs du peuple : ceux-ci, ayant soulevé la multitude, massacrèrent les magistrats, et environ deux cents des plus considérables de la ville. Philippe, par une conduite si indigne, ayant augmenté la division des Messéniens, Aratus, en arrivant à Messène, laissa paraître tout son mécontentement, et n'imposa pas silence à son fils, qui en faisait à ce prince les plus sanglants reproches. Ce jeune homme, qui, à ce qu'il paraît, aimait Philippe, lui dit alors qu'il ne le trouvait plus beau depuis qu'il s'était si mal conduit, et qu'il lui paraissait le plus laid des hommes. On s'attendait que Philippe, qui, pendant qu'Aratus lui parlait ainsi, s'était récrié plusieurs fois, lui répondrait d'un ton irrité : mais il garda le silence; et comme s'il eût pris modérément les reproches du jeune Aratus, et qu'il fût naturellement doux et honnête, il prit le vieux Aratus par la main, l'emmena hors du théâtre, vers la citadelle d'Ithome[1], pour y sacrifier à Jupiter, et visiter cette place, qui, étant aussi forte que la citadelle de Corinthe, et munie d'une bonne garnison, aurait été très incommode aux pays voisins, et presque imprenable.

LVI. Lorsque Philippe y fut monté, et qu'il eut fait le sacrifice, le devin lui présenta les entrailles du bœuf qu'on venait d'immoler : le roi les prit dans ses mains; et les montrant à Aratus et à Démétrius de Phare (41), en se penchant tour à tour vers l'un et vers l'autre, il leur demanda si, d'après ce qu'ils voyaient dans les entrailles de la victime, ils jugeaient qu'il dût garder la citadelle, ou la rendre aux Messéniens. « Si vous avez l'ame » d'un devin, lui dit en riant Démétrius, vous la « rendrez; si vous avez l'ame d'un roi, vous re- » tiendrez le bœuf par les deux cornes[2]. » Il désignait par le bœuf le Péloponnèse; et il lui faisait entendre que s'il occupait à la fois la citadelle d'Ithome et celle de Corinthe, il tiendrait tout le Péloponnèse dans sa dépendance. Aratus restait sans

[1] Environ cent mille livres.

[1] Ithome, ville et mont de la Messénie.

[2] Il veut dire apparemment qu'il n'y avait qu'un devin qui dût ajouter foi aux signes des victimes. Il appelait les deux cornes du bœuf les citadelles d'Ithome et de Corinthe.

rien dire; mais enfin, pressé par Philippe de dire son sentiment : « Philippe, lui dit-il, il y a dans » la Crète plusieurs montagnes fort élevées; la » Béotie et la Phocide ont un grand nombre de » forteresses bâties sur des rochers escarpés; il est » aussi dans l'Acarnanie, soit au milieu des terres, » soit sur les côtes, plusieurs châteaux très bien » fortifiés : vous n'en avez pris aucun de force, et » cependant ils font tous volontairement ce que » vous leur commandez. C'est aux brigands à se » renfermer dans des rochers, à s'entourer de » précipices; mais un roi n'a pas de forteresse plus » sûre et mieux défendue que la confiance et l'a» mour de ses sujets. C'est là ce qui vous a ouvert » la mer de Crète; c'est ce qui vous a introduit » dans le Péloponnèse; c'est enfin par-là que, » malgré votre jeunesse, vous êtes le chef des uns » et le maître des autres (42). » Il parlait encore, lorsque Philippe remit au devin les entrailles de la victime; et prenant Aratus par la main : « Re» prenons donc, lui dit-il, le chemin par où nous » sommes venus. » Il faisait entendre que les représentations d'Aratus lui avaient fait une sorte de violence, et lui avaient arraché la citadelle des mains.

LVII. Depuis ce moment, Aratus se retira de la cour, et se détacha peu à peu de ses habitudes avec Philippe. Quand ce prince passa en Épire, il le pressa vivement de l'accompagner à cette expédition; mais Aratus s'y refusa, et se tint à Sicyone, par la crainte de partager le blâme du mal que ce prince ferait. Philippe, après avoir honteusement perdu sa flotte dans la guerre contre les Romains, après avoir échoué dans toutes ses entreprises, revint dans le Péloponnèse, où il chercha encore à tromper les Messéniens; mais voyant ses ruses découvertes, il eut recours à la violence, et fit le dégât dans tout le pays. Alors Aratus s'éloigna tout-à-fait de lui, et se plaignit hautement de la conduite de ce prince, dont il avait découvert les liaisons criminelles avec la femme de son fils : il en fut très affligé; mais il n'en dit rien à son fils, que la connaissance d'un tel affront eût irrité inutilement, puisqu'il était dans l'impuissance de s'en venger. Il s'était fait dans Philippe le changement le plus étonnant et le plus incroyable. C'était au commencement un roi plein de douceur, un jeune homme sage et tempérant; et il était devenu l'homme le plus débauché et le tyran le plus odieux; ou plutôt ce ne fut pas en lui un véritable changement, il ne fit que manifester les vices qu'il avait dissimulés par crainte, et qu'il produisit au-dehors quand il fut sûr de l'impunité.

LVIII. L'affection qu'il montra d'abord pour Aratus était mêlée de respect et de crainte, comme le prouve ce qu'il fit ensuite contre lui : car, malgré l'envie qu'il avait de s'en défaire, persuadé qu'il ne serait jamais libre, bien loin d'être tyran ou roi, tant qu'Aratus vivrait, il n'osa pas néanmoins employer la force ouverte; il chargea un de ses officiers et de ses amis, nommé Taurion, de l'en délivrer secrètement, en employant de préférence le poison, et de prendre pour cela le temps de son absence. Taurion, s'étant lié avec Aratus, lui donna un de ces poisons qui ne sont ni prompts ni violents, mais qui allument dans le corps un feu lent, excitent une toux faible, et finissent par conduire insensiblement à une phthisie mortelle. Aratus s'aperçut qu'il était empoisonné; mais comme il n'eût servi de rien de s'en plaindre, il supporta patiemment son mal, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement, ayant craché du sang devant un de ses amis qui était dans sa chambre, et qui lui en témoigna son étonnement : « Mon cher Céphalon, lui dit Aratus, » c'est là le fruit de l'amitié des rois. » Il mourut ainsi à Égium, dans l'exercice de sa dix-septième préture[1].

LIX. Les Achéens voulaient l'enterrer dans le lieu même, et ambitionnaient l'honneur de lui élever un monument digne de sa gloire; mais les Sicyoniens, qui regardaient comme un malheur public qu'il fût enterré ailleurs que dans leur ville, persuadèrent aux Achéens de leur céder cet honneur; et comme une ancienne loi, fortifiée encore par une crainte superstitieuse, défendait d'enterrer personne dans l'enceinte de leurs murailles, ils envoyèrent consulter la Pythie de Delphes, qui leur fit cette réponse :

Sicyone, tu veux au célèbre Aratus,
A cet illustre chef fameux par ses vertus,
Payer le prix flatteur de ta brillante gloire.
Tu demandes comment consacrer la mémoire
De ce héros que vient de te ravir la mort;
Écoute avec respect cet oracle du sort :
Quiconque insultera ce digne personnage,
Quiconque à ses honneurs fera le moindre outrage;
Commettant à la fois plus d'un crime odieux,
Offensera la terre, et la mer, et les cieux.

Cet oracle, porté à Sicyone, ravit de joie tous les Achéens, et en particulier ceux de Sicyone, qui, changeant leur deuil en un jour de fête, couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches, transportèrent le corps d'Aratus d'Égium dans leur ville, au milieu des danses et des chants de triomphe, choisirent un lieu très éminent, et l'y enterrèrent, comme le fondateur et le sauveur de leur ville. Ce lieu se nomme encore aujourd'hui Aratium. On y offre tous les ans deux sacrifices solennels : le premier, le jour même qu'Aratus délivra Sicyone de la tyrannie; ce fut le cinq du mois Daesius, que

[1] Il était âgé de cinquante-huit ans.

les Athéniens appellent Anthestérion [1] : ce sacrifice porte le nom de *soteria* [2]. Le second se célèbre le jour anniversaire de sa naissance. Le premier sacrifice fut offert dans l'origine par le prêtre de Jupiter Sauveur; et le second, par le fils d'Aratus, qui était ceint d'un tablier moitié blanc et moitié couleur de pourpre. Pendant le sacrifice, les musiciens employés au théâtre chantèrent sur la lyre des hymnes en son honneur; et le maître du gymnase, à la tête de chœurs d'enfants et de jeunes garçons, fit une procession autour du monument. Il était suivi des sénateurs en corps, couronnés de fleurs, et de tous les autres citoyens qui voulurent accompagner le convoi. Il subsiste encore aujourd'hui quelques vestiges de cette cérémonie, qu'un sentiment religieux a fait conserver. Les autres honneurs qui lui furent décernés alors ont cessé, soit par le laps du temps, soit par les affaires qui sont survenues depuis.

LX. Voilà, de l'aveu de tous les historiens, quels furent le caractère et la vie d'Aratus. Pour son fils, le roi Philippe, qui, né avec un cœur pervers, aimait à joindre l'outrage à la cruauté, lui fit donner aussi de ces poisons qui, sans être mortels, font perdre la raison et jettent dans la démence. Son esprit en fut tellement aliéné, qu'il n'entreprenait que des choses horribles, et ne se portait qu'à commettre des actions infames, qu'à satisfaire les passions les plus honteuses et les plus funestes : aussi, quoiqu'il fût encore à la fleur de l'âge, la mort fut moins un malheur pour lui qu'un affranchissement de ses maux et une véritable liberté. Mais Philippe, pendant tout le reste de sa vie, paya à Jupiter, protecteur de l'hospitalité et de l'amitié violées, la juste peine de ses actions impies. Vaincu par les Romains, obligé de se remettre à leur discrétion, il fut privé de toutes ses conquêtes, forcé de livrer tous ses vaisseaux à l'exception de cinq, de payer une amende de mille talents [3], de donner son fils en ôtage ; et il ne dut qu'à la pitié des vainqueurs de conserver la Macédoine et ses dépendances. Là, continuant d'immoler à sa cruauté les hommes les plus vertueux, et ceux même de sa famille, il devint l'objet de la haine et de l'horreur de tout son royaume. Le seul bonheur qui lui restât dans une situation si affreuse était un fils d'une vertu rare : jaloux des honneurs que les Romains lui rendaient, il le fit mourir. Il laissa le royaume à Persée, qui n'était pas, dit-on, son fils légitime, mais supposé, et né d'une couturière nommée Gnathénium. C'est celui dont Paul Émile triompha, et en qui finit la race d'Antigonus [4]; au contraire, la postérité d'Aratus subsiste encore de nos jours à Sicyone et à Pallène.

[1] Février. [2] La fête du sauveur.
[3] Environ cinq millions.
[4] *Voyez* la *Vie de Démétrius*, c. LXIII. et la note (20).

NOTES

SUR LA VIE D'ARATUS.

(1) Il est ordinaire que ceux qui sentent qu'ils ne méritent pas personnellement des louanges se rejettent sur ce que leurs ancêtres ont fait de louable. Les fils malheureux peuvent être dans ce cas plus que d'autres, parcequ'on peut attribuer leur malheur à leurs propres fautes; et alors ils trouvent une sorte de consolation dans les vertus de leurs pères.

(2) C'est-à-dire l'aristocratie la plus parfaite. C'est une expression figurée, que Plutarque emprunte des modes de la musique grecque, parmi lesquels le dorien tenait le premier rang; il était si estimé, que Platon, dans son *Lachès*, dit que le ton dorien méritait seul le nom d'harmonie grecque. Plutarque, en empruntant cette figure, peut faire allusion à l'origine dorienne de la ville de Sicyone.

(3) *Pentathle* signifie cinq combats; et l'on donnait ce nom aux athlètes qui se distinguaient à ces divers genres de combats; c'étaient, suivant l'opinion la plus commune, la lutte, la course, le disque et le javelot. On peut consulter pour de plus grands détails un Mémoire de M. Burette, *Mémoires de l'Académie des Belles Lettres*, t. III, p. 318.

(4) La voracité des athlètes, dont on trouve des exemples dans les auteurs anciens, paraît contraire à ce qu'on lit dans quelques uns d'entre eux, de leur grande abstinence. Un athlète passait pour avoir fait un repas très frugal, lorsqu'il n'avait mangé que deux livres de viande et du pain à proportion. Cela rend croyable ce qu'on rapporte de la prodigieuse voracité de certains athlètes; celle de Milon de Crotone était à peine rassasiée de vingt livres de viande, d'autant de pain, et de quinze pintes de vin.

Le hoyau ou la bèche, que Plutarque donne ici aux athlètes, fait allusion à l'usage où ils étaient de s'exercer à remuer la terre ou le sable du stade, pour fortifier les parties supérieures de leur corps, comme on le voit dans Festus, au mot *Rutrum*. Voyez les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. I, pag. 221 et 241.

(5) Les auteurs varient sur la signification du terme grec : les uns disent que c'étaient de grandes corbeilles à mettre des provisions, les autres prétendent que ce mot désigne des tonneaux en usage en Perse pour mettre du blé.

(6) Ces troubles étaient causés par l'opposition d'intérêts entre les bannis qui, étant revenus à Sicyone, voulaient rentrer dans leurs biens, et ceux qui, pendant leur absence, s'en étaient mis en possession. Il était difficile à Aratus de concilier, en cette occasion, la justice avec la tranquillité publique : et il était d'autant plus embarrassé, qu'il avait à craindre que ceux qu'on voulait déposséder pour rétablir les bannis dans leurs maisons et dans leurs terres n'appelassent Antigonus, qui n'épiait que le moment favorable de se rendre maître de la ville.

(7) Polybe a fait d'Aratus un portrait que le lecteur ne sera peut-être pas fâché de pouvoir comparer avec celui de Plutarque. On le trouve dans cet historien, au liv. IV, p. 385.

(8) Ce fut autrefois une question fort agitée parmi les philosophes, de savoir si la vertu pouvait être enseignée, ou si elle était dans l'homme un attribut de son ame, qui, né avec lui, s'y conservait sans instruction et sans étude. Platon a traité ce sujet dans son *Ménon* : il fait dire à Socrate que la vertu n'est pas dans l'homme le fruit de l'en-

seignement, mais qu'elle n'est pas non plus en lui une suite de sa nature, et qu'il la doit à la faveur et à la bonté de Dieu, qui seul la produit dans l'ame. Il paraît que ce sentiment était commun aux disciples de Socrate. Les stoïciens soutenaient l'opinion contraire.

(9) Méthone était dans la Messénie, province du Péloponnèse; Homère l'appelle *Pedasus*. C'était une des sept villes promises par Agamemnon à Achille. Strabon, l. VIII, p. 359.

Malée, promontoire de la Laconie. La mer qui l'environnait était d'une navigation difficile, et avait donné lieu à ce proverbe : « En doublant le cap de Malée, oubliez votre maison. » *Ibid.*, p. 378. Homère en parle dans l'*Odyssée*, liv. IX, v. 80.

(10) Il n'y a point dans ce pays de ville de ce nom : on croit donc qu'il faut lire ici *Andros*, île située vis-à-vis de l'Eubée, d'autant que, quelques lignes plus bas, les gens d'Aratus disent qu'il s'était retiré dans cette dernière île. Le roi Antigonus, nommé tout de suite après, est celui qui eut le surnom de Gonatas, le père de Démétrius, dont on a souvent parlé dans la *Vie* de ce dernier prince.

(11) Deux des plus grands peintres de l'antiquité. Pamphile, l'élève d'Eupompus, fut le maître d'Apelle et de Mélanthe. Les tableaux de ce dernier étaient sans prix; il fallait, dit Pline, liv. XXXV, ch. VII, la richesse des villes entières pour les payer. Apelle avait été le disciple de Pamphile, comme on vient de le voir, et le compagnon d'étude de Mélanthe. L'autorité de Pline, en pareille matière surtout, est préférable à celle de Plutarque.

(12) Polémon le géographe avait fait une *Description de l'Univers*; et plusieurs autres ouvrages cités par les anciens, en particulier un *Traité sur les Tableaux de la ville de Sicyone*, un livre sur les tableaux en général, et un autre sur les peintres, dédié à Antigonus. *Voyez* Fabricius, *Bibliothèque grecque*, t. II, p. 602.

(13) Néalcès fut un peintre d'une grande réputation. Il avait peint Vénus, et la bataille navale des Égyptiens contre les Perses. Comme il voulait faire connaître que l'action s'était passée sur le Nil, dont les eaux sont semblables à celles de la mer, il fit entendre ce qu'il ne pouvait désigner par son art; il peignit sur le bord un âne qui buvait, et, tout auprès, un crocodile qui l'épiait, tout prêt à se jeter sur lui.

(14) Polybe, qui a suivi les *Mémoires* d'Aratus, et qui a commencé son histoire où celui-ci avait fini, dit dans le livre II, p. 181, qu'il y eut huit ans d'intervalle entre la première préture d'Aratus et la seconde, où il surprit la citadelle de Corinthe.

(15) Je ne sais de quelle victoire remportée par Charès sur les Perses Plutarque parle ici : Charès était un fort mauvais général, que tous les historiens s'accordent à peindre comme dépourvu de tout talent et de tout mérite; il est surtout connu par la perte de la fameuse bataille de Chéronée, où il commandait les Athéniens. C'est vraisemblablement une erreur de nom de la part de Plutarque ou de son copiste.

(16) On a vu, dans la *Vie de Pélopidas*, la manière dont ce Thébain, avec les autres bannis, partit d'Athènes, pour aller délivrer sa patrie des tyrans que les Lacédémoniens y avaient établis. Thrasybule, parti de Thèbes avec les bannis d'Athènes, attaqua les trente tyrans à qui Lysandre avait remis le gouvernement de la ville, et les défit; ils furent bientôt après ou mis à mort ou chassés d'Athènes. *Voyez* Xénophon, liv. II, de l'*Histoire grecque*, pag. 472 et suiv.

(17) Persée était un philosophe stoïcien, qui avait été d'abord esclave de Zénon le fondateur de la secte du Portique, et qui devint ensuite son disciple : il avait composé des *Propos de table*, au rapport d'Athénée, liv. XIII, c. VIII, et avait été précepteur du roi Antigonus, suivant Élien, *Hist. var.*, liv. III, ch. XVII. Plutarque dira bientôt qu'après la prise de la citadelle de Corinthe par Aratus, ce philosophe se sauva à Cenchrée; mais Pausanias, liv. II, ch. VIII, assure qu'Aratus le fit mourir.

(18) Il ne faut pas confondre cet Aristomachus, tué par ses domestiques, avec un autre tyran du même nom qui, conduit à Cenchrée, fut jeté dans la mer. Le premier eut pour successeur Aristippe, et le second succéda à cet Aristippe.

(19) On a vu, au commencement de cette *Vie*, que Policrate, à qui elle est adressée, descendait d'Aratus, et il avait deux fils qui continuèrent sa race : elle avait déjà duré trois cent cinquante ans depuis la mort d'Aratus.

(20) Cette fable du coucou et des oiseaux n'est pas dans le recueil que nous avons des fables d'Ésope; mais il y en a une du faucon et des oiseaux, à laquelle celle-ci fait allusion.

(21) Montagne de l'Attique, sur laquelle Pausanias dit que Mégarus se sauva du déluge de Deucalion.

(22) Aratus avait trop de jugement pour croire à ces fables ridicules.

(23) Il est étonnant que Pline, qui a parlé des tableaux les plus célèbres de ce peintre, n'ait pas fait mention de celui-ci. Sur le talent de Timanthe, *voyez* Pline, livre XXXV, ch. X.

(24) Deux raisons purent empêcher Aratus de mener le reste de ses troupes à la suite de son infanterie légère : la première, la difficulté des lieux où il fallait les engager; la seconde, plus forte encore, c'est qu'il voyait l'aile droite des Spartiates en bataille devant lui, et toute prête à tomber sur ces troupes, qui n'auraient pu passer le ravin sans rompre leurs rangs, et donner, par le désordre qui en aurait été la suite, un grand avantage à l'ennemi.

(25) Il est assez étonnant de trouver des Gaulois en cet endroit; et des critiques sont persuadés que c'est une altération du texte. M. Mosés Dusoul croit qu'il faut lire *des Étoliens*, et cette leçon est beaucoup plus vraisemblable.

(26) Cette fable si connue, et si agréablement rendue par Horace dans l'épître X du premier livre, se trouve dans le recueil des fables d'Ésope; mais on prétend que le poète lyrique Stésichore s'en était servi en parlant aux habitants d'Himère, ville de Sicile, qui allaient accorder des gardes au tyran Phalaris.

(27) Phylarque vivait sous Ptolémée Évergète. Il avait composé une *Histoire de la Grèce* en vingt-huit livres, qui commençait à l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse, et finissait à la mort de Ptolémée Évergète. Son extrême partialité pour Cléomène lui est reprochée par Polybe; mais Plutarque, sans la porter à beaucoup près aussi loin que lui, s'est montré un peu trop favorable à ce prince, comme on l'a observé dans sa *Vie*.

(28) L'historien Phylarque exagère beaucoup la mort de ce tyran, et reproche aux Argiens de lui avoir fait souffrir les supplices les plus cruels; mais Polybe le réfute très solidement, liv. II, pag. 201 et 202.

(29) Plutarque, en remarquant que cette mort fut reprochée à Aratus comme une injustice et une ingratitude de sa part, aurait dû rapporter l'apologie qu'en fait Polybe, à l'endroit cité dans la note précédente.

(30) Les Achéens, par une délibération publique, avaient nommé Antigonus généralissime des troupes de terre et de mer, et lui avaient donné la citadelle de Corinthe. Comment Aratus, après lui avoir remis ainsi les rênes de l'état, aurait-il pu résister à sa puissance? mais il devait le prévoir, avant d'appeler ce prince à son secours, et sentir que lui confier un si grand pouvoir, c'était se donner un maître.

(31) Les Mantinéens avaient envoyé demander aux Achéens une garnison pour se défendre contre les intrigues

des Lacédémoniens. Les Achéens leur envoyèrent trois cents de leurs concitoyens et deux cents soldats étrangers. Quelque temps après, les Mantinéens, par la plus détestable perfidie, égorgèrent cette garnison qu'ils avaient eux-mêmes demandée. Un crime si horrible méritait une punition exemplaire. Cependant les Mantinéens ne souffrirent d'autre peine que le pillage de leurs biens et la vente des personnes libres. Ce que Plutarque dit de la mort des plus considérables d'entre les Mantinéens est un mensonge de Phylarque, qui a voulu par-là noircir Aratus et les Achéens. *Voyez* Polybe, liv. II, pag. 199.

(32) Je suis étonné que Plutarque, ordinairement si doux et si modéré, rapporte, sans aucune restriction, cette maxime de Simonide.

(33) Polybe, liv. IV, pag. 384 et 385, observe que, depuis que Cléomène avait perdu le royaume de Sparte, les peuples du Péloponnèse, las des premières guerres, et persuadés que l'état présent des affaires durerait toujours, avaient entièrement négligé les armes et le métier de la guerre; ce qui prouve que pour entretenir le courage militaire, il faut exercer les soldats dans les temps même les plus tranquilles. Il y avait long-temps, suivant Polybe, *ibid.*, p. 377, que les Étoliens ne pouvaient souffrir la paix, parcequ'elle les obligeait de vivre à leurs dépens, et qu'ils étaient accoutumés à subsister de brigandages. Antigonus les avait tenus en respect; mais, après sa mort, ils méprisèrent l'enfance de Philippe son successeur, et ne cherchèrent que des prétextes pour faire la guerre aux peuples du Péloponnèse.

(34) Patras, ville considérable de l'Achaïe. — Dyme était la plus occidentale de toute cette contrée.

(35) Timoxène s'opposait à cette expédition, parcequ'il n'avait aucune confiance dans les Achéens; et comme il ne restait que cinq jours de l'année de sa préture, il était bien aise de gagner ce terme sans combattre. Mais Aratus, indigné de l'audace des Étoliens, suivit ardemment son dessein; et ayant retiré le sceau des mains de Timoxène, il écrivit sur-le-champ à toutes les villes, pour leur ordonner de faire prendre les armes à leur jeunesse, et de l'envoyer à Mégalopolis, à un jour marqué. *Polybe*, liv. IV, pag. 385. Ainsi Timoxène ne doit pas être blâmé d'avoir refusé de risquer le salut de sa patrie avec des troupes dont il connaissait la lâcheté, surtout ayant si peu de jours à attendre pour quitter le commandement.

(36) Plutarque, qui n'écrit qu'une vie particulière, n'a pas cru devoir entrer dans le détail des actions qu'il raconte; mais en se contentant de dire qu'Aratus, dans cette occasion, se livra trop à son ardeur, il laisse le lecteur peu instruit des fautes qu'on reprochait à ce général. Polybe, qui écrivait une histoire, ne les a pas oubliées, jugeant avec raison que c'est une des parties les plus instructives dans le récit des événements, que d'en faire connaître les causes. Il a donc joint au détail de l'action l'exposé des fautes qu'Aratus commit avant et pendant la bataille. *Voyez* Polybe, liv. IV, pag. 393 et 394.

(37) Polybe dit la même chose, *ibid.*, pag. 401 et 402.

(38) *Voyez* Polybe, liv. II, pag. 407-409.

(39) Polybe, *ibid.*, pag. 444, parle bien des séditions qui arrivèrent dans ce temps-là en Crète: mais il n'a point expliqué cette conduite sage, qui soumit en peu de jours toute l'île à Philippe. L'expédition de ce prince contre les Étoliens, dont Plutarque parle tout de suite, est décrite en détail dans les livres IV et V de l'*Histoire de Polybe*.

(40) Tite-Live, liv. XXVII, ch. XXXI, dit que Philippe enleva la femme du jeune Aratus, qui se nommait Polycratia, et l'emmena en Macédoine, séduite par l'espoir qu'il lui donna de l'épouser. Polybe, liv. IV, pag. 472 et suiv., rapporte le changement qui arriva dans le caractère ou plutôt dans la conduite de Philippe. J'y renvoie le lecteur, les bornes d'une note ne me permettant pas d'en donner ici le détail.

(41) On a confondu ce Démétrius avec le célèbre Démétrius de Phalère, mort l'an de Rome quatre cent soixante-dix, et ici nous sommes au moins à l'an cinq cent trente-cinq. Démétrius Pharien, dont il est souvent parlé dans Polybe, fut ainsi surnommé du nom de sa patrie, Phare, l'une des îles Liburniennes, dans la mer Adriatique, fondée par les habitants de Paros, dans la quatre-vingt-dix-huitième olympiade. Son courage l'avait rendu illustre parmi les Illyriens; il devint leur chef; et s'étant uni aux rois de Macédoine Antigonus et Philippe, il leur rendit de grands services dans la guerre. Il la fit aux Romains; mais ayant été vaincu par Paul Émile, l'an de Rome cinq cent trente-cinq, il s'enfuit à la cour de Philippe, qui le fixa près de lui. Dans la suite, ayant voulu s'emparer de la ville de Messène, au su de Philippe, il fut tué dans l'attaque: fin digne de sa vie, dit Polybe, liv. III, p. 242. Le fait dont Plutarque parle ici, se trouve mot à mot dans Polybe, liv. VII, pag. 705.

(42) Polybe, *ibid.*, pag. 704, rapporte cette réponse dans les propres termes d'Aratus; elle est plus courte que celle de Plutarque, qui a cru apparemment devoir la développer, pour en faire mieux saisir le sens: « Si vous pouvez » la retenir sans violer la foi que vous avez donnée aux » Messéniens, gardez-la sans scrupule; mais si en y mettant une garnison vous perdez toutes les autres citadelles, outre la garnison que vous avez reçue d'Antigonus, et qui vous a conservé vos alliés (il appelait ainsi » la bonne foi), voyez s'il ne vous est pas plus avantageux, » en faisant sortir de la citadelle les soldats qui la gardent, et y laissant pour garnison la bonne foi, de conserver par ce moyen, non seulement Messène, mais » tous vos autres alliés. » Polybe ajoute tout de suite que si Philippe eût suivi son inclination, il était tout prêt à violer la foi qu'il avait jurée; mais que les reproches que lui avait faits le jeune Aratus sur ses injustices envers quelques particuliers, et la fermeté généreuse avec laquelle le père venait de lui parler, lui inspirèrent de la honte, et le forcèrent de céder malgré lui aux représentations d'Aratus.

ARTAXERXE (1).

I. Naissance et caractère d'Artaxerxe. — II. Il est déclaré successeur de Darius. — III. Son couronnement. — IV. Cyrus, son frère, se prépare à la révolte. — V. Libéralité et bonté d'Artaxerxe. — VI. Cyrus demande du secours aux Lacédémoniens. — VII. Il part pour aller faire la guerre à Artaxerxe. — VIII. Artaxerxe marche à sa rencontre. Étonnement de l'armée de Cyrus à son approche. — IX. Cléarque est cause de la défaite de Cyrus. — X. Cyrus tue Artagerses. — XI. Mort de Cyrus, suivant le récit de Dinon. — XII. Suivant le récit de Ctésias. — XIII. Artaxerxe fait couper la tête et la main droite de Cyrus. — XIV. Contradiction entre le récit de Xénophon et ceux de Dion et de Ctésias. — XV. Présents d'Artaxerxe à ceux qui avaient tué ou blessé Cyrus. — XVI. Folie du Carien qui avait blessé Cyrus, et vengeance que Parysatis en tire. — XVII. Imprudence de Mithridate, qui se vante d'avoir tué Cyrus. — XVIII. Il est puni du dernier supplice. — XIX. Parysatis surprend Artaxerxe, et fait périr Mésabates dans les plus cruels tourments. — XX. Mort de Cléarque et de quelques autres capitaines grecs. — XXI. Parysatis fait mourir Statira, et est exilée à Babylone. — XXII. Agésilas porte la guerre en Asie. — XXIII. Artaxerxe, à force d'argent, soulève la Grèce contre les Lacédémoniens. — XXIV. Paix d'Antalcidas. — XXV. Isménias et Pélopidas à la cour d'Artaxerxe. Présents magnifiques de ce prince à Timagoras. — XXVI. Artaxerxe se réconcilie avec Parysatis. — XXVII. Il épouse Atossa. — XXVIII. Il fait la guerre aux Égyptiens et aux Cadusiens. — XXIX. Il fait la paix avec eux par l'adresse de Tiribaze. — XXX. Artaxerxe, qui ne s'était pas laissé amollir par le luxe, devient soupçonneux et cruel. — XXXI. Il déclare Darius son successeur. — XXXII. Darius demande la concubine Aspasie à son père, qui la fait prêtresse de Diane. — XXXIII. Tiribaze irrite le ressentiment de Darius. Motif qu'il a de le faire. — XXXIV. Il l'engage à conspirer contre son père. — XXXV. La conspiration est découverte. Mort de Tiribaze. — XXXVI. Darius est décapité. — XXXVII. Mort d'Ariaspe et d'Arsame. — XXXVIII. Mort d'Artaxerxe.

M. Dacier place Artaxerxe à l'an du monde 3540, la première année de la 94e olympiade, l'an de Rome 362, avant J.-C., 390.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la première année de la 81e olympiade jusqu'à la 3e année de la 104e, 362 ans avant Jésus-Christ.

I. Artaxerxe, premier du nom, qui surpassa tous les rois de Perse en douceur et en magnanimité, eut le surnom de Longue-main, parcequ'il avait la main droite plus longue que la gauche (2); il était fils de Xerxès. Le second Artaxerxe, surnommé Mnémon [1], dont nous écrivons ici la vie, était, par sa mère, petit-fils du premier Artaxerxe. Darius, fils de ce dernier roi, avait eu de la reine Parysatis quatre fils : Artaxerxe l'aîné, Cyrus le second, et deux autres plus jeunes, nommés Ostanes et Oxathres. Cyrus porta le nom du premier fondateur de la monarchie des Perses, qui lui-même l'avait pris du soleil, que les Perses appellent Cyrus (3). Artaxerxe fut d'abord nommé Arsicas [2]. Il est vrai que Dinon [3] lui donne le nom d'Oartes : mais il n'est pas vraisemblable que Ctésias, qui d'ailleurs a rempli son histoire de fables aussi absurdes que ridicules, ait ignoré le nom d'un roi à la cour duquel il vivait, et dont il était le médecin (4) : il l'était aussi de sa femme, de sa mère et de ses enfants. Le jeune Cyrus montra, dès son enfance, un caractère violent et emporté; Artaxerxe, au contraire, fit paraître dans toute sa conduite et dans toutes ses affections un naturel doux et modéré. Il épousa, par l'ordre du roi et de la reine, une femme aussi sage que belle, et la retint ensuite contre leur volonté. Darius, après avoir condamné à mort le frère de cette princesse, voulait la faire mourir elle-même; mais Arsicas, s'étant jeté aux pieds de sa mère, obtint avec peine, à force de prières et de larmes, que le roi n'ôtât pas la vie à sa femme, et qu'il ne le forçât pas de s'en séparer. Cependant la reine aimait beaucoup plus Cyrus qu'Artaxerxe, et cherchait à lui faire passer la couronne après la mort de son père.

II. Darius étant tombé malade, elle appela Cyrus des provinces maritimes d'Asie, dont il était gouverneur; et il en revint avec l'espérance que sa mère aurait obtenu du roi qu'il le nommât son successeur au trône. Parysatis alléguait un prétexte plausible, dont l'ancien Xerxès s'était autrefois prévalu par le conseil de Démarate : c'est qu'elle était accouchée d'Arsicas lorsque Darius n'était encore que simple particulier; et qu'elle avait eu Cyrus depuis que son mari était devenu roi (5). Mais cette raison n'eut aucun pouvoir sur Darius, qui déclara son fils aîné roi, sous le nom d'Artaxerce, et laissa à Cyrus le gouvernement de la Lydie et des provinces maritimes de l'empire, avec les titres de satrape et de général. Peu de jours après la mort de Darius, Artaxerxe se rendit à Pasargades (6), pour se faire sacrer roi par les prêtres de Perse. Il y a dans cette ville un temple de la déesse de la guerre, qu'on peut croire, par conjecture, être la même que Minerve : le prince qui doit être sacré est obligé d'entrer dans ce temple, de quitter sa robe, de prendre celle que l'ancien Cyrus portait avant d'être roi; après avoir mangé des figues sèches, il mâche des feuilles de térébinthe, et boit d'un breuvage composé de vi-

[1] Qui a bonne mémoire.

[2] Dans l'Épitome du liv. XIX de l'*Histoire de Ctésias*, on lit Arsacès, nom beaucoup plus connu, et commun à tous les rois des Parthes qui occupèrent le pays des Perses.

[3] Dinon, père de l'historien Clitarque, et qui vivait du temps d'Alexandre, avait écrit une *Histoire de Perse*, souvent citée par les auteurs grecs et latins. *Voyez* Vossius, *de Hist. Græc.*, liv. IV, c. VIII.

naigre et de lait. S'il est d'autres pratiques qui lui soient imposées par la loi, elles ne sont connues que des prêtres.

III. Artaxerxe était sur le point de faire cette cérémonie, lorsque Tissapherne lui amena un des prêtres qui ayant présidé à l'éducation de Cyrus dans son enfance, et lui ayant enseigné la magie, était plus affligé qu'aucun autre Perse que ce jeune prince n'eût pas été déclaré roi. Ces circonstances firent ajouter foi à son témoignage, lorsqu'il accusa Cyrus d'avoir conspiré contre Artaxerxe, et formé le projet, au moment où ce prince quitterait sa robe dans le temple, de se jeter sur lui et de le tuer. Quelques auteurs disent que, sur cette accusation, Cyrus fut arrêté; selon d'autres, il entra dans le temple, où il se cacha, et fut dénoncé par ce prêtre. On allait le mettre à mort : mais sa mère, le prenant entre ses bras, l'entoura avec les tresses de ses cheveux, et, couvrant son cou du sien, obtint, par ses prières et par ses larmes, qu'on lui fît grace, et qu'il fût renvoyé dans les provinces maritimes. Cyrus n'aimait pas son gouvernement; et, moins reconnaissant du pardon qu'il avait obtenu que sensible à l'affront qu'il venait de recevoir, il n'écouta que son ressentiment, et n'en aspira qu'avec plus d'ardeur à monter sur le trône.

IV. On lit dans quelques historiens que, mécontent de ce qu'on lui donnait pour l'entretien de sa table, il se révolta contre son frère; mais c'est une imputation ridicule : s'il eût manqué de quelque chose, sa mère lui aurait fourni de ses revenus tout ce qu'il aurait voulu. Mais quelle plus forte preuve peut-on avoir de ses grandes richesses, que la multitude de troupes étrangères qu'au rapport de Xénophon [1], il soudoyait en plusieurs endroits, par le moyen de ses amis et de ses hôtes? Il ne les tenait pas toutes rassemblées en un même lieu, afin de cacher ses préparatifs : mais il avait de différents côtés des personnes sûres qui, sous divers prétextes, levaient pour lui des soldats étrangers; et sa mère Parysatis, qui vivait auprès du roi, dissipait tous les soupçons qu'Artaxerxe avait pu concevoir contre son frère. Cyrus lui-même écrivait à ce prince avec beaucoup de soumission, tantôt pour lui demander quelque grace, tantôt pour récriminer contre Tissapherne, et faire croire que sa colère et sa jalousie n'avaient pour objet que ce satrape (7); il y avait d'ailleurs dans le caractère du roi une lenteur naturelle, qu'on prenait assez généralement pour douceur et pour bonté.

V. Il est vrai qu'à son avénement au trône, il parut jaloux d'imiter la douceur du prince dont il portait le nom [1] : facile dans son abord avec tout le monde, magnifique dans les récompenses qu'il accordait au mérite, modéré dans les punitions, d'où il retranchait tout ce qui eût senti l'outrage, il acceptait les présents qu'on lui faisait avec autant de joie que pouvaient en avoir ceux qui les lui offraient, ou que ceux même qui en recevaient de lui; et les manières agréables dont il accompagnait ses dons attestaient son humanité et son inclination bienfaisante. Il recevait avec plaisir le plus petit présent; et un certain Romisès [2] lui ayant offert une grenade d'une grosseur extraordinaire : « Par Mithra (8)! s'écria le roi, cet homme serait » capable d'augmenter considérablement une petite ville dont on lui confierait la conduite (9). » Dans un de ses voyages, où chacun s'empressait de lui apporter des présents, un pauvre artisan qui n'avait rien à lui offrir courut à un fleuve voisin, et puisant de l'eau dans ses deux mains, il vint la lui présenter. Artaxerxe, charmé de sa bonne volonté, lui envoya dans une coupe d'or mille dariques [3]. Il sut qu'un Lacédémonien, nommé Euclidas, s'était permis contre lui des discours pleins d'audace; il lui fit dire par un de ses officiers : « Tu peux dire contre le roi tout ce qu'il » te plaît; et le roi peut faire et dire tout ce qu'il » veut. » Tiribaze lui ayant fait voir dans une chasse que sa robe était déchirée : « Que veux-tu » que j'y fasse? lui dit le roi. — Que vous en preniez une autre, répondit Tiribaze, et que vous » me donniez celle que vous portez. — Je te la » donne, Tiribaze, reprit le roi; mais je te défends » de la mettre. » Tiribaze ne tint pas compte de cette défense; car, sans être méchant, il était léger et étourdi : il mit sur-le-champ la robe, et y ajouta même des ornements d'or que les reines seules avaient droit de porter. Tout le monde fut indigné de ce mépris des lois : mais Artaxerxe ne fit qu'en rire. « Je te donne, dit-il à Tiribaze, ces » ornements d'or à porter comme à une femme, » et cette robe comme à un insensé. » C'était la coutume en Perse que personne ne mangeât à la table du roi, excepté sa mère et sa femme; celle-ci était placée au-dessous de lui, et sa mère au-dessus : Artaxerxe y appela ses deux jeunes frères, Ostanes et Oxathres. Mais rien ne fit plus de plaisir aux Perses que de voir la reine Statira, femme d'Artaxerxe, portée dans une litière découverte et sans rideaux, permettre aux femmes de ses sujets

[1] Au commencement du premier livre de *l'Expédition de Cyrus*.

[1] Artaxerxe Longue-main.

[2] D'autres le nomment Omisès.

[3] Pièces de monnaie qui valaient chacune plus de vingt-cinq livres, et ainsi nommées de l'empreinte de Darius qu'elles portaient.

de l'approcher et de la saluer : aussi fut-elle singulièrement aimée de tout le peuple.

VI. Cependant les hommes amoureux de nouveautés, les esprits remuants, pensaient que l'état des affaires demandait un roi tel que Cyrus, magnifique, libéral, propre à la guerre, généreux envers ses amis ; la grandeur de l'empire avait, disaient-ils, besoin d'un prince qui eût du courage et de l'ambition. Cyrus donc, plein de confiance dans les partisans qu'il avait autour de lui, et dans ceux des provinces supérieures, résolut de déclarer la guerre à son frère. Il écrivit aux Lacédémoniens pour leur demander un secours de troupes, et leur promit de donner des chevaux à ceux qui seraient à pied, des chars attelés aux cavaliers, des villages à ceux qui posséderaient des terres, et des villes à ceux qui auraient des villages : il ajouta que les soldats qui serviraient dans son armée recevraient leur solde, non par compte, mais par mesure. Il parlait avantageusement de lui-même, et se vantait d'avoir le cœur plus grand que son frère, d'être plus instruit que lui de la philosophie, plus habile dans la magie, de boire plus de vin, et de le mieux supporter. « Artaxerxe, disait-il, est si délicat et si mou, » qu'à la chasse il ne peut se tenir à cheval, ni » à la guerre sur un char. » Les Lacédémoniens écrivirent à Cléarque d'obéir en tout à Cyrus (10).

VII. Ce prince se mit en marche vers les hautes provinces de l'empire, pour faire la guerre à Artaxerxe : il était à la tête d'une nombreuse armée de Barbares, et d'environ treize mille mercenaires grecs. Il imaginait chaque jour quelque nouveau prétexte pour faire des levées de troupes ; mais il ne put cacher plus long-temps son véritable dessein. Tissapherne alla lui-même en avertir le roi. Cette nouvelle jeta le trouble dans toute la cour : on en rejetait en grande partie la cause sur Parysatis, et ses amis furent accusés d'intelligence avec Cyrus. Mais rien ne la mortifia tant que les reproches de Statira, qui, tourmentée de cette guerre, ne cessait de lui dire : « Où sont ces paroles que » vous avez tant de fois données pour votre fils ? » Qu'ont produit ces prières qui l'ont arraché à » la mort lorsqu'il conspirait contre son frère ? » C'est vous qui avez allumé cette guerre, et attiré sur nous de si grands maux. » Ces plaintes rendirent Statira si odieuse à Parysatis, naturellement vindicative et implacable dans son ressentiment, qu'elle résolut de la perdre. Dinon prétend qu'elle exécuta son dessein pendant la guerre : mais, suivant Ctésias, ce ne fut qu'après ; et cet historien n'a pas dû en ignorer l'époque, lui qui, témoin de tout ce qui se passait, n'avait aucun motif d'intervertir l'ordre des temps, et de changer les circonstances des faits, quoique d'ailleurs il s'éloigne souvent de la vérité pour se jeter dans des fables et des récits tragiques : ainsi nous rapporterons cet événement au temps où Ctésias l'a placé.

VIII. Cyrus pressait la marche de ses troupes, lorsqu'il reçut plusieurs avis de la résolution où était le roi de ne pas combattre encore, et de ne pas se presser d'en venir aux mains avec lui, mais d'attendre, dans la Perse, que les troupes qu'il rassemblait de tous côtés fussent réunies : il avait en conséquence fait tirer, à travers la plaine, dans l'espace de quatre cents stades [1], une tranchée de dix brasses de largeur et d'autant de profondeur [2]. Artaxerxe ne pensa point à en disputer le passage à Cyrus, et le laissa même s'approcher de Babylone. Mais Tiribaze ayant osé le premier lui représenter qu'il ne devait pas éviter le combat et abandonner la Médie, Babylone, Suse même, pour se cacher au fond de la Perse, quand il avait une armée beaucoup plus nombreuse que celle de l'ennemi, et dix mille satrapes ou généraux, tous supérieurs à Cyrus et pour le conseil et pour l'action, Artaxerxe alors résolut de combattre sans différer. Il fit une telle diligence, qu'il parut tout-à-coup devant les ennemis avec une armée de neuf cent mille hommes, tous bien équipés (11). Sa présence jeta l'étonnement et le trouble parmi les troupes de Cyrus, qui, pleines de confiance en leur courage et méprisant les ennemis, marchaient en désordre et sans être sous les armes. Cyrus eut de la peine à les mettre en bataille, et ne put le faire qu'avec beaucoup de confusion et de tumulte. Les troupes du roi s'étant avancées lentement et en silence, ce bel ordre étonna les Grecs, qui, dans une si grande multitude, s'étaient attendus à des cris confus, à des mouvements désordonnés, à un trouble général qui séparerait les rangs et romprait leur ordonnance. Artaxerxe avait habilement opposé aux Grecs les meilleurs de ses chars armés de faux, qui couvraient le front de sa phalange, et qui, par l'impétuosité de leur course, devaient rompre les bataillons ennemis avant qu'ils pussent joindre les siens.

IX. Cette bataille, racontée par plusieurs historiens, a été décrite si vivement par Xénophon, qu'il la montre à ses lecteurs, non comme un événement passé, mais comme une action présente ; qu'il les passionne comme s'ils étaient au milieu du péril, tant il la peint avec énergie. Ce serait donc manquer de sens que de la raconter après lui (12) : je me bornerai à rapporter quelques particularités qu'il a négligées, et qui méritent d'être transmises à la postérité. Le lieu où les armées

[1] Vingt lieues.

[2] L'auteur de la *Retraite des Dix-mille*, qui l'avait vue, dit cinq de large et trois de profondeur. *De Exped. Cyri*, liv. I.

combattirent se nomme Cunaxa ; il est à vingt-cinq stades [1] de Babylone. Avant que la bataille commençât, Cléarque engagea Cyrus à se tenir derrière les Macédoniens [2], et à ne pas exposer sa personne. « Quel conseil me donnes-tu, Cléarque? » lui répondit Cyrus; tu veux, lorsque j'aspire au » trône, que je me montre indigne de l'occuper? » Cyrus fit sans doute une grande faute en se jetant avec témérité et sans précaution au milieu du péril; mais ce n'en fut pas une moindre à Cléarque, si même elle n'était pas plus grave, de n'avoir pas voulu opposer ses Grecs à Artaxerxe, et d'avoir appuyé son aile droite sur la rivière, de peur d'être enveloppé par les ennemis. S'il ne s'était proposé d'autre but que la sûreté de ses troupes, et qu'il eût voulu borner tous ses soins à ne leur laisser éprouver aucun échec, il eût beaucoup mieux fait de rester en Grèce (13). Mais après avoir traversé en armes tant de milliers de stades, depuis la mer jusqu'à Babylone, sans y être obligé par personne [3], et par le seul motif de mettre Cyrus sur le trône ; choisir, pour se mettre en bataille, un poste où il lui était impossible de sauver le général qui le soudoyait; chercher à combattre lui-même à son aise et en sûreté, c'était sacrifier à la crainte du danger présent l'intérêt général, et perdre de vue le but de l'entreprise. Aucun des bataillons qui environnaient le roi n'eût soutenu le choc des Grecs; et ces premiers une fois enfoncés, le roi tué ou mis en fuite, Cyrus était vainqueur et couronné roi de Perse : l'événement même en est la preuve évidente [4] C'est donc à l'extrême précaution de Cléarque, bien plus qu'à la témérité de Cyrus, qu'il faut attribuer la ruine de ce jeune prince et sa mort même : car si le roi eût été maître de placer les Grecs dans le poste où ils pouvaient le moins lui nuire, aurait-il pu en choisir un meilleur que celui qui était le plus éloigné de sa personne et des troupes qu'il commandait, celui d'où les Grecs ne s'aperçurent ni de la défaite d'Artaxerxe (14), ni de la mort de Cyrus, qui fut tué avant de pouvoir tirer aucun parti de la victoire de Cléarque? Il avait très bien prévu ce qui serait le plus utile, en ordonnant à Cléarque de se placer, avec son corps de troupes; au centre de la bataille, et Cléarque, après avoir répondu qu'il ferait pour le mieux, finit par tout perdre.

[1] Cinq quarts de lieue.

[2] On a senti que le mot *Macédoniens* était ici une faute; les uns y substituent le nom de *Lacédémoniens*, et d'autres celui de *Grecs*.

[3] Il a dit cependant plus haut, quoique à tort, il est vrai, comme nous l'avons montré dans les notes, que les Lacédémoniens lui avaient écrit d'obéir en tout à Cyrus.

[4] Les Grecs, en effet, furent vainqueurs de leur côté, et Cyrus fut tué par Artaxerxe; ce qui peut-être ne serait pas arrivé, si les Grecs eussent attaqué le roi. Mais doit-on juger par l'événement?

X. Les Grecs battirent les Barbares autant qu'ils voulurent, et les poursuivirent très loin. Cyrus était monté sur un cheval ardent, mais farouche, et qui avait la bouche mauvaise; il se nommait Pasacas, au rapport de Ctésias. Artagerses, général des Cadusiens [1], l'ayant aperçu, piqua droit à lui, en criant de toutes ses forces : « O le plus in» juste et le plus insensé des hommes, qui désho» nores le nom de Cyrus, le plus beau des noms » persans, à quel funeste voyage as-tu engagé ces » indignes Grecs (15), par l'espoir de piller les » richesses des Perses, et de tuer ton seigneur et » ton frère, qui commande à un million de servi» teurs plus vaillants que toi, comme tu vas l'é» prouver tout à l'heure? car tu perdras la tête » avant d'avoir vu le visage du roi. » En disant ces mots, il lui lance sa javeline, qui, arrêtée par la bonté de la cuirasse, ne blessa point Cyrus, et le fit seulement chanceler par la violence du coup. Artagerses ayant aussitôt tourné son cheval, Cyrus lui lance son dard; et l'ayant atteint au cou, il le lui perce au-dessus de la clavicule. Le très grand nombre des historiens conviennent qu'Artagerses périt de la main de Cyrus. Pour la mort de ce prince, comme Xénophon en parle très succinctement, parcequ'il n'était pas à l'endroit où il fut tué, rien n'empêche que nous ne rapportions ici les récits qu'en ont faits Dinon et Ctésias.

XI. Le premier de ces historiens raconte que Cyrus ayant vu tomber Artagerses, poussa de violence son cheval contre le bataillon qui couvrait le roi, et blessa son cheval. Artaxerxe étant tombé, Tiribaze le fit monter promptement sur un autre cheval, en lui disant : « Seigneur, souvenez-vous » de cette journée; elle n'est pas faite pour être » oubliée. » Cyrus, poussant une seconde fois au roi, le blessa lui-même; et comme il revenait encore sur lui, Artaxerxe, indigné de cette troisième attaque, dit à ceux qui l'entouraient : « Il vaut » mieux mourir. » En même temps il pousse son cheval contre Cyrus, qui se jetait tête baissée et sans aucune précaution au-devant des traits qui pleuvaient sur lui de toutes parts : le roi l'atteignit de sa javeline; et tous ceux qui l'entouraient ayant tiré à la fois sur Cyrus, ce prince tomba mort du coup que le roi lui avait porté, selon les uns; et suivant d'autres, il périt de la main d'un soldat de Carie, à qui le roi, pour récompense de cet exploit, permit de porter dans toutes les guerres, à la tête de l'armée, un coq d'or au bout d'une pique; car les Perses donnent aux Cariens le nom de coqs, à cause des aigrettes qui surmontent leurs casques.

XII. J'abrégerai la narration de Ctésias, qui est

[1] Peuples voisins de la mer Caspienne.

fort étendue. Cyrus, dit-il, après avoir tué Artagerses, piqua droit au roi, qui, de son côté, s'avança contre lui, et tous deux en silence. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le roi, sans le blesser : Artaxerxe lança sa javeline, qui n'atteignit pas Cyrus, mais qui alla frapper Tissapherne[1], homme d'un grand courage, ami fidèle de Cyrus, et le tua. Cyrus ayant percé de sa javeline la cuirasse de son frère, le trait pénétra de deux doigts dans la poitrine, et le roi tomba de cheval. Les troupes effrayées prennent la fuite. Artaxerxe, se relevant aussitôt, quitte le champ de bataille; et suivi d'un petit nombre des siens, parmi lesquels était Ctésias, il gagne une éminence où il se tient tranquille. Cyrus, environné d'ennemis, est emporté fort loin par l'ardeur de son cheval; la nuit empêcha les ennemis de le reconnaître, et ses officiers le cherchaient avec inquiétude. Naturellement impétueux et plein d'audace, plus animé encore par sa victoire, il courait au milieu des bataillons du roi, en leur criant : « Écartez-vous, malheureux ! » A ces mots, qu'il répéta souvent en langue persane, la plupart s'ouvrirent devant lui avec des témoignages de respect; mais la tiare qu'il portait sur sa tête étant tombée, un jeune Perse, nommé Mithridate, qui passait auprès de lui sans le connaître, le frappa à la tempe au-dessous de l'œil. Le prince perdit tant de sang par cette blessure, que, saisi de vertige, il tomba évanoui. Son cheval s'échappa, et erra long-temps dans la plaine; la housse qui le couvrait tomba pleine de sang, et fut ramassée par l'esclave du Perse qui l'avait blessé. Cyrus étant revenu avec peine de son évanouissement, quelques uns de ses eunuques, qui étaient restés auprès de lui en petit nombre, voulurent le mettre sur un autre cheval, afin de le sauver; n'ayant pas la force de s'y tenir, il essaya d'aller à pied, soutenu par ses eunuques qui l'aidaient à marcher : mais il avait la tête si étourdie du coup, qu'il ne pouvait se soutenir et qu'il bronchait à chaque pas. Cependant il croyait avoir remporté la victoire, parcequ'il entendait les fuyards appeler Cyrus leur roi, et lui demander grace. Dans ce moment, quelques Cauniens[2], gens pauvres et misérables, qui suivaient l'armée du roi pour y rendre les services les plus bas, vont se mêler, comme amis, parmi les eunuques de Cyrus; mais ayant reconnu avec assez de peine, à leurs cottes d'armes couleur de pourpre, que c'étaient des ennemis (car les troupes du roi en avaient de blanches), un d'eux va par derrière frapper de sa javeline Cyrus, qu'il ne connaissait pas, et lui coupe le nerf du jarret. Cyrus tombe sur le coup; et, dans sa chute, il donne de la tempe où il était blessé contre une pierre, et expire aussitôt. Tel est le récit de Ctésias : on peut le comparer à un poignard émoussé dont il a de la peine à tuer Cyrus[1].

XIII. Comme Cyrus venait d'expirer, Artasyras, qu'on appelait *l'œil du roi* (16), passant à cheval près du corps de ce prince, reconnut ses eunuques qui fondaient en larmes; et appelant celui d'entre eux qu'il savait le plus attaché à son maître : « Pariscas, lui dit-il, quel est cet homme que tu » pleures, assis auprès de son corps? — Artasyras, » lui répondit l'eunuque, vous ne voyez pas que » c'est Cyrus? » Artasyras surpris console l'eunuque, et lui recommande de garder avec soin le corps de Cyrus. Il court lui-même à toute bride vers Artaxerxe, qu'il trouve sans espérance, accablé de faiblesse, tant par la soif qu'il souffrait que par la blessure qu'il avait reçue; et il lui annonce avec joie qu'il vient de voir Cyrus mort. Le roi voulut d'abord s'en aller assurer lui-même, et commanda à cet officier de le mener sur le lieu. Mais le bruit qui s'était répandu que les Grecs, partout vainqueurs, poursuivaient les fuyards et en faisaient un grand carnage, avait tellement rempli tous les esprits de crainte, qu'il préféra d'y envoyer plusieurs personnes pour s'assurer du fait, et fit partir trente hommes avec des flambeaux. Cependant l'eunuque Satibarzane, le voyant près de mourir de soif, va de côté et d'autre pour chercher de l'eau; car il n'y en avait point dans le lieu où le roi s'était retiré, et le camp était fort éloigné. Il rencontre enfin un de ces misérables Cauniens qui portait, dans une méchante outre, environ huit cotyles[2] d'une eau mauvaise et corrompue. Satibarzane la prend et la porte au roi, qui la boit tout entière. Après qu'il eut bu, l'eunuque lui demanda s'il n'avait pas trouvé cette eau bien mauvaise. Artaxerxe prit les dieux à témoin qu'il n'avait jamais bu avec autant de plaisir le plus excellent vin, ni l'eau la plus légère et la plus limpide. « Aussi, ajouta-t-il, si je ne puis découvrir » celui qui te l'a donnée, pour le récompenser d'un » si grand bienfait, je supplie les dieux de le rendre heureux et riche. » Dans ce moment, les trente hommes qu'il avait envoyés revinrent, pleins de joie, lui confirmer la nouvelle du bonheur inespéré qu'il venait d'avoir. Déja il s'était rassemblé autour de lui un grand nombre de gens de guerre; et, rassuré par leur présence, il descen-

[1] Ce n'est pas sans doute celui qui l'avait dénoncé à Artaxerxe, mais un autre portant le même nom, à moins qu'on ne lise ici Satipherne, comme on le trouve dans quelques manuscrits.

[2] De la ville de Caune dans la Carie.

[1] Cependant l'auteur du premier livre de la *Retraite des Dix-mille*, connu sous le nom de Xénophon, et que Plutarque cite comme étant de cet historien, est presque entièrement d'accord avec Dinon, et prend pour garant Ctésias, qui, dit-il, y était présent. *De Exped. Cyri*, liv. I.

[2] Le cotyle était la moitié du setier, et pesait environ 15 onces.

dit de la colline à la clarté des flambeaux. Lorsqu'il fut près du corps de Cyrus, et que, selon la loi des Perses, il lui eut fait couper la tête et la main droite, il ordonna qu'on lui apportât la tête; et la prenant par la chevelure, qui était longue et épaisse, il la montra aux fuyards qui doutaient encore de la mort du prince. Étonnés à cette vue, ils adorèrent le roi et se rallièrent à ses troupes; en sorte qu'il eut bientôt auprès de sa personne soixante-dix mille hommes, avec lesquels il rentra dans son camp.

XIV. Artaxerxe, suivant Ctésias, n'avait à cette bataille que quatre cent mille hommes; mais Dinon et Xénophon lui en donnent bien davantage [1]. Pour le nombre des morts, les officiers qui en rendirent compte au roi ne le portèrent, selon Ctésias, qu'à neuf mille hommes; mais cet historien, qui les avait vus sur le champ de bataille, estime qu'ils n'étaient pas moins de vingt mille [2] : ce point est encore douteux. Ce que Ctésias ajoute, qu'il fut envoyé par Artaxerxe vers les Grecs avec Phayllus de Zacynthe [3] et quelques autres, est un insigne mensonge. Xénophon n'ignorait pas que Ctésias était attaché à la personne du roi, et il parle de lui dans son histoire. Est-il donc vraisemblable que si Ctésias eût été envoyé vers les Grecs par Artaxerxe pour leur faire des propositions si importantes, Xénophon n'en eût rien dit, et qu'il n'eût parlé que de Phayllus [4] ? Mais le bon Ctésias, à en juger par son histoire, ne manquait pas d'ambition; il était d'ailleurs très prévenu en faveur des Lacédémoniens et de Cléarque : aussi figure-t-il honorablement dans tous ses récits, et s'y ménage-t-il des occasions de parler avantageusement de Cléarque et des Lacédémoniens.

XV. Après la bataille, Artaxerxe envoya de magnifiques présents au fils d'Artagerses, que Cyrus avait tué de sa main, et récompensa avec la même libéralité Ctésias et ses autres officiers : ayant découvert le Caunien qui avait donné son outre d'eau, il le tira de l'obscurité et de l'indigence où il était, et le rendit riche et puissant. Il montra aussi beaucoup de modération dans la punition des coupables. Un Mède, nommé Arbacès, avait passé, pendant le combat, dans l'armée de Cyrus; et lorsqu'il avait vu ce prince mort, il était revenu à celle du roi : Artaxerxe, attribuant sa désertion à la crainte et à la lâcheté, plutôt qu'à la perfidie et à la trahison, le condamna à se promener un jour entier sur la place publique, en portant une courtisane toute nue sur ses épaules. Un autre qui, ayant aussi déserté, s'était de plus vanté d'avoir tué deux ennemis, eut, par ordre du roi, la langue percée de trois alênes. Persuadé qu'il avait tué Cyrus, et voulant que tout le monde le crût et le dît, il envoya des présents à Mithridate qui l'avait blessé le premier, et commanda à ceux qui les lui portèrent de lui dire que le roi l'honorait de ces présents, pour lui avoir rapporté la housse du cheval de Cyrus qu'il avait trouvée. Le Carien qui en coupant le jarret à ce prince l'avait fait tomber lui ayant demandé un présent, Artaxerxe le lui envoya, en lui faisant dire : « Le roi te donne ce présent, parceque tu lui as apporté le second la » bonne nouvelle; car c'est Artasyras qui lui a le » premier appris la mort de Cyrus, et tu es venu » après lui. »

XVI. Mithridate se retira fort affligé, mais sans se plaindre : pour le malheureux Carien, il fut victime de sa sottise, qui excita en lui une passion trop ordinaire aux hommes. Corrompu sans doute par sa nouvelle fortune, et se persuadant qu'il pouvait aspirer à de plus grandes choses que son état ne le comportait, il ne voulut pas recevoir les présents du roi comme la simple récompense d'une bonne nouvelle qu'il eût apportée; et, dans un mouvement de colère, il protesta hautement que nul autre que lui n'avait tué Cyrus, et que c'était injustement qu'on lui en enlevait la gloire. Le roi, irrité de ses plaintes, ordonna qu'on lui tranchât la tête. La reine Parysatis était présente lorsqu'il donna cet ordre. « Seigneur, lui dit-elle, » ne punissez pas d'un si doux supplice ce misé- » rable Carien, et laissez-moi lui donner la digne » récompense de l'action dont il ose se vanter. » Le roi le lui ayant abandonné, elle le fit prendre par les bourreaux, et leur ordonna de le tenir à la torture pendant dix jours, de lui arracher ensuite les yeux, et de lui verser de l'airain fondu dans les oreilles, jusqu'à ce qu'il eût expiré dans cet horrible supplice.

XVII. Mithridate, peu de temps après, dut également sa perte à son imprudence. Invité à un repas où se trouvaient les eunuques du roi et ceux de la reine sa mère, il s'y rendit paré de la robe et des joyaux dont Artaxerxe lui avait fait présent. Quand à la fin du repas on se fut mis à boire, celui des eunuques de Parysatis qui avait le plus de crédit auprès d'elle adressant la parole à cet officier : « Mithridate, lui dit-il, quelle belle robe le » roi t'a donnée! quels bracelets! quels colliers! » quel riche cimeterre! il n'est personne qui ne » t'admire, et qui ne porte envie à ton bonheur. »

[1] Xénophon, liv. I, dit que l'armée du roi se montait à douze cent mille hommes de pied, six mille cavaliers, et deux cents chars armés de faux; mais il ajoute qu'il n'y eut à la bataille que neuf cent mille combattants et cent cinquante chars.

[2] Diodore de Sicile, liv. XIV, c. XXXIV, porte à plus de quinze mille la perte du roi, et celle de Cyrus à trois mille; il dit qu'il ne périt pas un seul Grec, et qu'il n'y en eut que très peu de blessés.

[3] Aujourd'hui Zante, dans la mer Adriatique.

[4] *Voyez* la *Retraite des Dix-mille*, liv. II, où Xénophon l'appelle *Phalénus* : il est nommé *Phallénus* par Diodore de Sicile.

Mithridate, déja échauffé par les fumées du vin : « Eh ! mon cher Sparamixas, lui répondit-il, qu'est-» ce que cela, au prix des récompenses dont je me » montrai digne le jour de la bataille? — Mithri-» date, reprit l'eunuque en souriant, je suis loin » de te porter envie; mais puisque, selon le pro-» verbe des Grecs, la vérité est dans le vin, quel » est donc, mon ami, ce grand exploit d'avoir » ramassé la housse d'un cheval et de l'avoir por-» tée au roi? » Quand il parlait ainsi, ce n'était pas qu'il ne sût la vérité ; mais il voulait que Mithridate s'ouvrît devant des témoins; et il provoquait ainsi la légèreté d'un homme qui, devenu indiscret pour avoir trop bu, n'était plus maître de sa langue. « Vous autres, reprit Mithridate, vous » parlerez tant qu'il vous plaira de housses de che-» val et d'autres sottises pareilles; pour moi, je » vous déclare sans détour que c'est de cette main » que Cyrus a péri. Je ne lui portai pas, comme » Artagerses, un coup inutile et sans effet : je le » frappai dans la tempe, tout près de l'œil; et, lui » perçant la tête d'outre en outre, je le renversai » par terre, et il mourut de cette blessure. » Tous les convives, prévoyant la fin malheureuse de Mithridate, baissèrent les yeux à terre; et celui qui donnait le repas prenant la parole : « Mithridate, » lui dit-il, buvons et faisons bonne chère, en ado-» rant le génie du roi; et laissons là ces propos, qui » sont au-dessus de nous. »

XVIII. L'eunuque, au sortir de table, alla rapporter à Parysatis le propos de Mithridate; et la reine en informa le roi, qui ne put voir sans indignation que cet officier démentît sa prétention, et lui enlevât ce qu'il y avait de plus glorieux et de plus flatteur pour lui dans la victoire; car il voulait que les Barbares et les Grecs crussent tous que, dans les attaques qui avaient eu lieu pendant la mêlée, il avait reçu une blessure de son frère, et lui en avait fait une dont il était mort [1]; il condamna donc Mithridate à mourir du supplice des auges. Voici en quoi il consiste : on prend deux auges d'égale grandeur qui s'emboîtent l'une dans l'autre; on couche l'homme condamné sur le dos dans une de ces auges, et l'on applique la seconde sur celle-ci : de manière que la tête, les mains et les pieds débordent les auges, et que tout le reste du corps est entièrement couvert. On donne à manger à cet homme ainsi placé : s'il refuse la nourriture, on le force de la prendre en lui piquant les yeux avec des alênes; on lui fait boire du miel détrempé dans du lait, qu'on lui verse non seulement dans la bouche, mais encore sur le visage; on lui tient les yeux toujours tournés vers le soleil, en sorte que son visage est tout couvert de mouches. Obligé de satisfaire dans cette auge à tous les besoins qui sont les suites de la nourriture et de la boisson, la corruption et la pourriture dans lesquelles il est plongé engendrent une quantité prodigieuse de vers, qui lui rongent tout le corps et pénètrent jusque dans les viscères. Quand on est bien assuré de sa mort, on ôte l'auge supérieure, et l'on trouve ses chairs mangées par ces insectes, qui sont attachés par essaims à ses entrailles, et qui les rongent encore. Mithridate, consumé lentement par ce supplice, mourut à peine au bout de dix-sept jours.

XIX. Il restait à Parysatis, pour consommer sa vengeance, de faire périr Mésabates, l'eunuque du roi, qui avait coupé la tête et la main de Cyrus; mais comme il ne donnait aucune prise sur lui, voici la trame qu'elle ourdit pour le perdre. C'était une femme adroite et, qui jouait très bien aux dés. Avant la guerre elle faisait souvent la partie du roi; et la guerre finie, lorsqu'elle fut rentrée en grace auprès de lui, loin de se refuser à ces amusements, elle jouait toujours avec son fils, et le servait même dans ses amours, dont il ne lui faisait point mystère. Elle ne le quittait presque jamais, laissant à peine à Statira le temps de le voir et de s'entretenir avec lui; car elle avait contre cette princesse une haine implacable, et voulait d'ailleurs s'assurer le plus grand crédit auprès d'Artaxerxe. Trouvant un jour le roi dans un grand loisir où il ne cherchait qu'à s'amuser, elle lui propose de jouer aux dés mille dariques. Le roi ayant accepté, elle se laisse perdre à dessein, et le paie; mais feignant du chagrin et du dépit de sa perte, elle demande sa revanche, et propose de jouer un eunuque. Artaxerxe y consent : ils conviennent que chacun d'eux exceptera cinq de ses eunuques les plus fidèles, et que sur tous les autres le vainqueur en choisira un, que le perdant sera tenu de livrer. Ils jouent à cette condition. La reine met au jeu toute l'application et toute l'adresse dont elle est capable : favorisée d'ailleurs par la fortune, elle gagne la partie, et choisit Mésabates, qui n'était pas de ceux qu'Artaxerxe avait exceptés. Elle ne l'a pas plus tôt en sa puissance, qu'avant que le roi pût avoir aucun soupçon de son dessein, elle le livre aux bourreaux, et leur ordonne de l'écorcher vif, d'étendre ensuite son corps en travers sur trois croix, et sa peau sur trois pieux. Quand le roi eut appris cette barbare exécution, il en fut très affligé, et lui en témoigna toute son indignation ; mais Parysatis ne fit qu'en rire, et lui dit en plaisantant : « En vérité, vous avez bonne grace » de vous mettre ainsi en colère pour un méchant » eunuque décrépit; et moi qui ai perdu mille da-» riques, je prends patience et ne dis mot. » Le roi, chagrin d'avoir été trompé, ne donna cependant

[1] Quelle gloire à revendiquer!

aucune suite à son ressentiment; mais la reine Statira, irritée des cruautés de Parysatis, à qui d'ailleurs elle était opposée en tout, se plaignit que pour venger la mort de Cyrus elle fit périr, avec autant d'injustice que de barbarie, les plus fidèles sujets du roi.

XX. Après que Tissapherne, au mépris de la foi qu'il avait jurée, eut trompé Cléarque et les autres capitaines grecs (17), et que, les ayant fait arrêter, il les eut envoyés au roi chargés de fers, Cléarque pria Ctésias, au rapport même de cet historien, de lui procurer un peigne : il l'obtint, et eut tant de plaisir à se peigner, qu'en reconnaissance il fit présent à Ctésias de son cachet, afin que s'il allait jamais à Lacédémone, ce fût, auprès de ses parents et de ses amis, un gage de l'amitié qui les avait unis : sur ce cachet était gravée une danse de Caryatides (18). Ctésias rapporte aussi que les soldats prisonniers avec Cléarque s'emparaient des vivres qu'on envoyait à cet officier, et ne lui en laissaient qu'une très petite portion; que, pour remédier à cet abus, il obtint qu'on donnât en particulier plus de vivres à Cléarque, et qu'on servît séparément les autres Grecs; ce qu'il fit, ajoute-t-il encore, du consentement et même du gré de Parysatis. Comme il y avait tous les jours un jambon dans les provisions qu'on portait à Cléarque, ce capitaine insinua à Ctésias de cacher dans ce jambon un petit poignard, afin que sa vie ne fût pas livrée à la cruauté du roi; mais Ctésias le refusa, par la crainte du ressentiment d'Artaxerxe. Parysatis avait prié son fils de ne pas faire mourir Cléarque, et ce prince le lui avait promis avec serment; mais ensuite, à la persuasion de la reine Statira, il fit mettre à mort tous les prisonniers, excepté Ménon. Dès ce moment Parysatis s'occupa des moyens de faire périr cette reine, en lui donnant du poison. Mais ce récit de Ctésias n'a aucune vraisemblance, et la raison qu'il donne est absurde. Quelle apparence, en effet, que Parysatis, pour l'amour de Cléarque, eût osé tenter l'entreprise, aussi périlleuse que cruelle, d'empoisonner la femme légitime de son roi, qui en avait des enfants destinés au trône? Il est aisé de voir que cet écrivain, pour honorer la mémoire de Cléarque, fait, de cette partie de son histoire, une vraie fable de tragédie : il raconte que les corps des capitaines furent, après leur mort, déchirés par les chiens et par les oiseaux de proie; mais qu'un tourbillon de vent qui s'éleva tout-à-coup porta sur le corps de Cléarque une grande quantité de sable qui le couvrit en entier, et lui fit comme un tombeau autour duquel il crût quelques palmiers qui formèrent en peu de temps un bois agréable, et ombragèrent tous les environs; ce qui donna au roi un vif regret d'avoir fait mourir dans Cléarque un homme chéri des dieux. Parysatis n'eut donc d'autre motif d'empoisonner Statira que la haine et la jalousie qu'elle avait conçues depuis long-temps contre cette reine : elle s'apercevait que le crédit dont elle jouissait elle-même auprès du roi ne venait que du respect filial qu'il conservait encore; et que le pouvoir de Statira, fruit de l'amour et de la confiance de son mari, avait des fondements plus solides et plus inébranlables. Voilà ce qui lui fit exécuter un dessein si hasardeux, sentant bien qu'il y allait de tout pour elle de s'en défaire.

XXI. Elle avait à son service une femme nommée Gigis, en qui elle avait une entière confiance, et qui pouvait tout sur elle : cette femme, au rapport de Dinon, fut l'instrument de son crime; suivant Ctésias, elle fut seulement dans le secret et contre son gré. Il nomme Bélitaras celui qui donna le poison; Dinon l'appelle Mélantas [1]. Les deux reines s'étaient réconciliées en apparence, et semblaient avoir oublié leurs querelles et leurs soupçons; elles se rendaient visite, et mangeaient l'une chez l'autre; mais comme elles étaient mutuellement dans la crainte, elles se tenaient sur leurs gardes, et ne mangeaient que des mêmes mets et des mêmes morceaux (19). Il y a en Perse un petit oiseau qui n'a point d'excréments, et dont les intestins sont remplis de graisse, ce qui fait croire qu'il se nourrit de vent et de rosée; il s'appelle *rhyntacès* [2]. Ctésias dit que Parysatis ayant pris un de ces oiseaux, le coupa par le milieu avec un couteau dont un des côtés était frotté de poison; qu'elle mangea la moitié saine de l'oiseau, et donna à la jeune reine l'autre moitié, que le contact du couteau avait empoisonnée. Mais, suivant Dinon, ce fut Mélantas, et non Parysatis, qui coupa les viandes, et mit devant Statira celles qui avaient été infectées par le poison. Les douleurs aiguës et les convulsions violentes qui accompagnèrent la mort de la reine ne lui laissèrent aucun doute sur la cause de son mal, et donnèrent au roi des soupçons contre sa mère, dont il connaissait le caractère vindicatif et cruel. Pour s'en assurer, il fit arrêter et mettre à la torture tous les officiers et tous les domestiques de sa mère. Elle retint long-temps Gigis renfermée dans son appartement, et refusa constamment de la livrer au roi. Enfin cette femme ayant prié Parysatis de la laisser aller la nuit dans sa maison, Artaxerxe, qui en fut averti, plaça des gardes sur son chemin; elle fut enlevée, et condamnée au supplice dont les lois des Perses punissent les empoisonneurs : on leur met la tête sur

[1] M. Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, croit que *Belitaras* est le même nom que *Baltasar* : il pense de même pour celui de *Mélantas*, où le *B* de *Baltasar* a été changé en *M*.

[2] Ctésias l'appelle *rhyndacès*.

une pierre fort large, et on la leur frappe avec une autre pierre jusqu'à ce qu'elle soit entièrement écrasée et le visage tout aplati. Gigis subit ce supplice. Pour Parysatis, le roi ne lui dit et ne lui fit d'autre mal que de la reléguer à Babylone, qu'elle avait elle-même choisie pour le lieu de son exil : il lui protesta que tant qu'elle y serait, il ne verrait pas même cette ville. Telle était la situation des affaires domestiques d'Artaxerxe.

XXII. Le roi n'avait pas moins desiré d'avoir en sa puissance les troupes grecques qui avaient combattu pour Cyrus, que de vaincre ce prince et de conserver son royaume; mais il ne put y parvenir : ces troupes, après avoir perdu Cyrus leur général, et les autres chefs qui les commandaient, se sauvèrent, pour ainsi dire, du milieu de son palais[1], après avoir, par leur propre expérience, démontré à toute la Grèce que la grandeur des Perses et de leur roi ne consistait que dans leur or, dans leur luxe, dans leurs femmes, et que tout le reste n'était que faste et ostentation. Aussi la Grèce en conçut-elle autant de confiance en ses forces, que de mépris pour les Barbares : les Lacédémoniens en particulier sentirent qu'ils ne pourraient sans honte laisser encore les Grecs d'Asie dans la servitude des Perses, et qu'il était temps de mettre fin aux outrages dont on les accablait. Ils avaient déja porté la guerre en Asie, commandés d'abord par Thimbron, ensuite par Dercyllidas (20); mais ces deux généraux n'ayant rien fait de mémorable, ils confièrent à leur roi Agésilas la conduite de cette guerre. Il se rendit par mer en Asie, où ses premiers exploits lui acquirent une grande réputation ; il vainquit Tissapherne en bataille rangée, et cette victoire entraîna la défection d'un grand nombre de villes.

XXIII. Artaxerxe, instruit par ces revers, imagina un nouveau plan d'attaque contre les Spartiates : il envoya en Grèce Hermocrate de Rhodes, avec des sommes considérables pour corrompre ceux qui avaient le plus d'autorité dans les villes, et soulever tous les autres peuples contre Lacédémone. Hermocrate remplit très bien sa commission : les plus grandes villes se liguèrent contre les Spartiates; et les magistrats de Lacédémone, voyant tout le Péloponnèse dans l'agitation, rappelèrent d'Asie Agésilas, qui, en partant, dit à ses amis que le roi le chassait d'Asie avec trente mille archers; car la monnaie des Perses porte l'empreinte d'un archer. Artaxerxe enleva aussi aux Lacédémoniens l'empire de la mer, avec le secours de Conon, général des Athéniens, qui joignit sa flotte à celle du satrape Pharnabaze; car, depuis la défaite d'Égos-Potamos[1], Conon s'était toujours tenu dans l'île de Cypre, moins pour y trouver sa sûreté que pour attendre quelque changement dans les affaires, comme on attend la marée pour s'embarquer. Il sentait que les projets qu'il avait conçus demandaient une grande puissance, et qu'il manquait à celle du roi un homme capable de la diriger. Il écrivit donc à ce prince pour lui communiquer ses vues, et chargea son envoyé de faire donner la lettre par Zénon de Crète, ou par Polycrite de Mendès (le premier était un danseur, et l'autre un médecin); ou s'ils étaient tous deux absents, de la remettre au médecin Ctésias. C'est à celui-ci que la lettre fut donnée. On prétend qu'il ajouta à ce qu'elle contenait que Conon priait le roi de lui envoyer Ctésias, comme celui qu'il pouvait employer le plus utilement dans les affaires de la marine. Suivant Ctésias, ce fut Artaxerxe qui, de son propre mouvement, lui confia cette commission.

XXIV. La bataille navale que les flottes combinées de Conon et de Pharnabaze gagnèrent auprès de Cnide ayant dépouillé les Lacédémoniens de l'empire de la mer, et attiré au parti d'Artaxerxe toutes les villes de la Grèce, ce prince donna aux Grecs cette paix fameuse dont il dicta les conditions, et qui fut appelée la paix d'Antalcidas[2]. C'était un Spartiate, fils de Léon, si zélé pour les intérêts du roi, qu'il lui fit céder par les Lacédémoniens toutes les villes grecques d'Asie, avec les îles qui en faisaient partie, et tous les tributs qu'on en retirait. Telles furent les conditions de cette paix, si toutefois on peut appeler de ce nom un traité perfide qui fit l'opprobre de la Grèce, et dont l'issue fut plus ignominieuse que n'aurait pu l'être la guerre la plus funeste[3]. Aussi Artaxerxe, qui jusque là avait eu horreur des Spartiates, qu'il regardait, suivant Dinon, comme les plus impudents des hommes, donna-t-il à Antalcidas, lorsqu'il l'eut à sa cour, des témoignages d'une amitié singulière. Un jour, à table, il prit une couronne de fleurs, qu'il trempa dans une essence du plus grand prix, et l'envoya à ce Spartiate, faveur qui surprit beaucoup tous les convives. Il est vrai qu'Antalcidas était digne de vivre dans les délices des Perses, et de recevoir une pareille couronne, lui qui, dans une danse, avait contrefait publiquement Léonidas et Callicratidas (21). Quelqu'un, à cette occasion, ayant dit à Agésilas : « Que la Grèce est malheureuse de voir les Lacédémoniens *persiser!* — Dis plutôt, répondit Agésilas, que les Perses *laco-*

[1] Rien ne prouva mieux en effet la faiblesse de cette multitude immense d'hommes armés, que cette retraite des dix mille, aussi honorable pour les Grecs que honteuse pour les Perses.

[1] *Voyez* sur cette bataille, gagnée par Lysandre sur Conon, la *Vie d'Alcibiade*.

[2] *Voyez* la *Vie d'Agésilas*.

[3] *Voyez* sur cette paix, la *Vie d'Agésilas*, c. XXVII, et la note (36).

» *nisent* [1]. » Mais la finesse de cette réponse n'effaça point la honte de l'action d'Antalcidas; et peu de temps après, la défaite de Leuctres leur enleva la prééminence qu'ils avaient eue jusqu'alors sur la Grèce (22), comme cette paix avait éclipsé toute leur gloire. Quand Sparte tenait le premier rang dans la Grèce, Artaxerxe donnait à Antalcidas les noms d'hôte et d'ami; mais après que la déroute de Leuctres les eut réduits à une extrême faiblesse, et que le besoin où ils étaient d'argent les eut obligés d'envoyer Agésilas en Égypte, Antalcidas, de son côté, étant retourné auprès d'Artaxerxe pour l'engager à secourir les Lacédémoniens, ce prince n'eut point d'égard pour sa demande; il lui témoigna même un tel mépris, que chassé de sa cour, Antalcidas retourna honteusement à Sparte, où, devenu le jouet de ses ennemis, et craignant d'être puni par les éphores, il se laissa mourir de faim.

XXV. Pélopidas, qui avait déja remporté la victoire de Leuctres [2], et Isménias, tous deux de Thèbes, allèrent aussi à la cour d'Artaxerxe : Pélopidas n'y fit rien dont il pût avoir à rougir; mais Isménias, à qui l'on ordonna d'adorer le roi, laissa tomber son anneau aux pieds de ce prince, et en se baissant pour le relever, il parut l'avoir adoré. L'Athénien Timagoras, qui était aussi à cette cour, ayant écrit au roi par un secrétaire nommé Belouris, pour lui faire passer quelque avis secret, Artaxerxe, pour lui en témoigner sa satisfaction, lui envoya dix mille dariques; et comme Timagoras était indisposé, il lui donna quatre-vingts vaches qui le suivaient partout, et dont il prenait le lait. Il lui fit présent aussi d'un lit, de couvertures et de valets de chambre pour faire son lit, parceque les Grecs n'y étaient pas adroits; et enfin d'esclaves pour le porter en litière jusqu'à la mer, à cause de son indisposition [3]. Tant que cet Athénien fut à la cour, le roi lui entretint une table très bien servie; et Ostanes, frère d'Artaxerxe, lui dit un jour : « Timagoras, souviens-toi de cette table : » ce n'est pas pour rien qu'elle est si magnifique- » ment servie. » Il voulait moins par-là exciter sa reconnaissance, que lui reprocher sa trahison. Les Athéniens le condamnèrent à mort pour avoir reçu de l'argent du roi.

XXVI. Artaxerxe compensa, dans l'esprit des Grecs, tous les déplaisirs qu'il leur avait causés, en faisant mourir Tissapherne, l'ennemi le plus déclaré et le plus implacable qu'ils eussent. Parysatis contribua beaucoup à sa mort, par le poids qu'elle donna aux imputations dont il était chargé : car le roi n'avait pas conservé long-temps sa colère contre cette reine; il s'était réconcilié avec elle, et l'avait rappelée à la cour, parcequ'il voyait en elle un grand sens et un esprit fait pour gouverner; d'ailleurs, il ne subsistait plus de motif qui les empêchât de bien vivre ensemble, et qui pût renouveler leurs soupçons et leurs chagrins. Dès ce moment, elle n'eut d'autre soin que de lui complaire en tout, et de ne rien blâmer de ce qu'il faisait. Cette conduite lui donna le plus grand pouvoir sur l'esprit du roi, et lui fit obtenir tout ce qu'elle voulut. Elle s'aperçut qu'il était passionnément amoureux d'une de ses propres filles, nommée Atossa; mais que la crainte de sa mère lui faisait cacher et contenir avec soin sa passion, quoique, selon quelques auteurs, il eût déja eu avec elle un commerce secret.

XXVII. Dès que Parysatis eut découvert sa passion, elle témoigna à cette jeune princesse beaucoup plus d'amitié qu'auparavant : elle ne cessait de vanter à Artaxerxe sa beauté et l'élévation de son caractère, qui la rendaient digne du trône; elle lui persuada enfin d'en faire son épouse légitime : « Mettez-vous, lui disait-elle, au-dessus des » lois et des opinions des Grecs; c'est vous que » Dieu a donné aux Perses pour loi et pour règle » de tout ce qui est vicieux ou honnête. » Quelques historiens, entre autres Héraclide de Cumes [1], prétendent qu'Artaxerxe, outre cette première fille, en épousa une seconde, nommée Amestris, dont nous parlerons bientôt. Il eut tant d'amour pour Atossa lorsqu'elle fut devenue sa femme, que l'espèce de lèpre qui vint à cette princesse, et qui lui couvrit tout le corps, ne lui donna aucun éloignement pour elle. Il était sans cesse en prières dans le temple de Junon, l'implorant pour sa femme, et se prosternait jusqu'à terre devant sa statue. Ses satrapes et ses amis envoyèrent par son ordre à la déesse une si grande quantité de présents, que tout l'espace compris entre le palais et le temple, qui était de seize stades [2], fut couvert d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre et de chevaux [3].

XXVIII. Artaxerxe ayant déclaré la guerre aux Égyptiens, nomma, pour commander l'armée, Pharnabaze et Iphicrate [4], dont les divisions rendirent cette expédition inutile. Il marcha depuis en personne contre les Cadusiens, à la tête de trois cent mille hommes de pied et de dix mille che-

[1] *Voyez* la note citée.

[2] Pélopidas eut beaucoup de part à la victoire de Leuctres; mais la principale gloire en est due à Épaminondas, qui commandait en chef.

[3] *Voyez* la *Vie de Pélopidas*, c. XXXIII, où tous ces faits se trouvent déja.

[1] Il avait écrit l'histoire des Perses en cinq livres.

[2] Un peu plus de trois quarts de lieue.

[3] M. Dacier suspecte avec raison ce dernier mot, qui ne paraît pas convenir ici, à côté de l'or, de l'argent et de la pourpre : il propose de lire, *de pierres précieuses*.

[4] Général athénien fort connu.

vaux. Entré dans un pays âpre et difficile, toujours couvert de nuages, qui ne produit ni blé ni fruits, et ne nourrit ses fiers et belliqueux habitants que de poires et de pommes sauvages, il fut surpris par la disette, et se vit exposé aux plus grands dangers. On ne trouvait rien à manger, et l'on ne pouvait tirer des vivres d'aucun autre endroit; ses troupes ne vivaient que de bêtes de somme, qui devinrent même si rares, qu'on ne pouvait avoir qu'avec peine une tête d'âne pour soixante drachmes[1]. La table même du roi vint à manquer, et il restait très peu de chevaux, parceque les autres avaient servi à nourrir l'armée.

XXIX. Dans cette situation fâcheuse, Tiribaze, homme que son courage avait souvent élevé au plus haut rang, mais que sa légèreté en avait autant de fois fait descendre, et qui alors n'avait ni crédit ni considération, sauva le roi et l'armée. Les Cadusiens avaient deux rois qui campaient séparément : Tiribaze, après avoir communiqué son projet à Artaxerxe, va trouver l'un de ces princes, et envoie secrètement son fils vers l'autre: chacun d'eux trompa le roi auprès duquel il était allé, en lui assurant que l'autre avait envoyé des ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter de la paix et faire alliance avec lui. « Si donc, ajouta-t-il, vous êtes » sage, hâtez-vous de prendre les devants et de » traiter avec Artaxerxe; je vous seconderai de tout » mon pouvoir. » Les deux rois, ajoutant foi à leurs paroles, et persuadés, chacun de son côté, que son collègue lui portait envie, envoyèrent des ambassadeurs à Artaxerxe, les uns avec Tiribaze, et les autres avec le fils de cet officier. La durée de cette négociation donnait déja des soupçons à Artaxerxe contre Tiribaze, et l'on commençait à le calomnier; le roi même en prenait du chagrin, et se repentait de la confiance qu'il avait prise en lui; ses envieux en profitèrent pour l'accuser ouvertement : mais enfin il arriva de son côté, et son fils de l'autre, suivis chacun d'ambassadeurs cadusiens. Les articles du traité furent convenus, et la paix conclue avec les deux rois.

XXX. La fortune de Tiribaze devint plus brillante que jamais, et le roi le prit avec lui dans le retour. Artaxerxe prouva, dans cette occasion, que la mollesse et la lâcheté ne sont pas, comme on le croit ordinairement, l'effet du luxe et des délices, et qu'elles naissent plutôt d'un naturel bas et vicieux, qui se laisse entraîner à des opinions fausses (25). Ni l'or, ni la pourpre, ni les pierreries dont il était couvert, et qui montaient à douze mille talents[2], ne l'empêchèrent de supporter le travail et la fatigue comme les derniers des soldats. Chargé de son carquois et de son bouclier, il descendait de cheval et marchait le premier à pied dans des chemins montueux et rudes. Les soldats, témoins de sa force et de son ardeur, en devinrent si agiles, qu'ils semblaient moins marcher que voler; car on faisait par jour plus de deux cents stades[1]. Quand il fut arrivé à une de ses maisons royales, dont les jardins admirablement ornés n'étaient entourés que d'une plaine toute nue où l'on ne trouvait pas un seul arbre, il permit à ses soldats, pour adoucir la rigueur du froid, d'abattre les arbres de son parc, sans épargner ni les cyprès ni les pins. Comme il les vit balancer à couper des arbres d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses, il prit une hache, et commença à couper l'arbre le plus grand et le plus beau. Alors les soldats abattirent tout le bois dont ils eurent besoin, et allumèrent de grands feux qui leur firent passer une nuit commode. Artaxerxe rentra dans sa capitale après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs soldats, et presque tous ses chevaux. La pensée qu'il eut que le mauvais succès de cette guerre avait dû lui attirer le mépris des courtisans, lui rendit suspects les premiers d'entre eux; il en sacrifia plusieurs à la colère, et un plus grand nombre à la crainte : car cette dernière passion est la plus sanguinaire dans les tyrans; le courage, au contraire, rend les hommes doux, humains, et inaccessibles au soupçon. Aussi voyons-nous que les animaux craintifs et timides sont les plus difficiles à adoucir et à apprivoiser, au lieu que les animaux courageux, à qui leur force donne de la confiance, ne se refusent pas aux caresses des hommes.

XXXI. Artaxerxe, parvenu à la vieillesse, s'aperçut qu'il y avait de la division entre ses deux fils pour la succession à l'empire, et que leur rivalité partageait ses amis et ses courtisans. Les plus sensés d'entre eux trouvaient juste que comme Artaxerxe avait régné par droit d'aînesse, il laissât le trône à Darius son fils aîné : mais le plus jeune, nommé Ochus, naturellement vif et emporté, avait dans le palais un parti nombreux; il comptait d'ailleurs, pour gagner son père, sur le crédit d'Atossa, à qui il faisait assidument sa cour, et qu'il flattait de l'espoir de l'épouser après la mort de son père. On disait même qu'il avait eu avec cette reine un commerce très secret, qu'Artaxerxe avait ignoré. Le roi, pour ôter sur-le-champ à Ochus toutes ses espérances, et empêcher qu'en imitant l'audace de Cyrus, il ne livrât de nouveau le royaume à des séditions et à des troubles, déclara roi Darius, qui était dans sa vingt-cinquième année[2], et lui permit de porter la tiare droite.

[1] Cinquante-quatre livres de notre monnaie.
[2] Environ soixante millions.

[1] Dix lieues.
[2] Il y a dans le texte, *la cinquantième année* : mais un manuscrit lui donne vingt-cinq ans; ce qui est plus conforme à ce que Plutarque a dit de lui, que c'était encore un jeune homme.

XXXII. C'est l'usage en Perse que celui qui vient d'être désigné héritier de la couronne demande une grace au roi régnant; et celui-ci ne peut lui rien refuser, pourvu que la chose soit possible. Darius demanda la courtisane Aspasie, que Cyrus[1] avait le plus aimée de toutes ses maîtresses, et qui alors était concubine du roi. Née de parents libres, à Phocée en Ionie, elle avait reçu une éducation honnête. Un soir elle fut menée au souper de Cyrus, avec plusieurs autres femmes qui s'assirent auprès de ce prince, et se prêtèrent sans peine à ses jeux et à ses plaisanteries. Aspasie se tenait debout et en silence auprès de la table; et lorsque Cyrus l'appela, elle refusa de s'approcher. Ses officiers s'étant mis en devoir de l'y conduire de force : « Le premier de vous, leur dit-elle, qui » mettra la main sur moi s'en repentira. » Les courtisans la traitèrent de grossière et de sauvage; mais Cyrus, charmé de sa retenue, ne fit qu'en rire, et dit à celui qui avait amené ces femmes : « Tu vois que de toutes c'est la seule qui soit ver» tueuse et véritablement libre. » Depuis ce jour-là, Cyrus s'attacha singulièrement à elle, l'aima plus que toutes ses autres maîtresses, et lui donna le titre de *sage*. Après que ce prince eut été tué dans la bataille, elle fut prise au pillage du camp. La demande qu'en fit Darius affligea son père; car telle est la jalousie des Barbares pour les objets de leur amour, que c'est un crime capital, non seulement de toucher une maîtresse du roi ou de lui parler, mais même de passer dans un chemin devant les chars qui portent ses concubines. Artaxerxe, quoiqu'il eût épousé par amour la reine Atossa, contre les lois de Perse, avait en outre trois cent soixante concubines, toutes parfaitement belles. Cependant lorsque Darius lui demanda Aspasie, il lui répondit qu'elle était libre, qu'il pouvait la prendre si elle y consentait; mais qu'il ne voulait pas qu'on usât de violence envers elle. On fit donc venir Aspasie, qui, contre l'attente du roi, préféra Darius. Artaxerxe, forcé d'obéir à la loi, la lui céda ; mais il ne tarda pas à la lui enlever, et à la consacrer prêtresse du temple de Diane Anitis, à Ecbatane (24), pour y vivre dans la chasteté le reste de ses jours. Il crut ne tirer par-là, de la demande de son fils, qu'une vengeance modérée, qui ne pourrait pas lui paraître trop sévère, et qu'il ne prendrait que pour une plaisanterie; mais Darius ne la reçut pas avec modération, soit qu'il fût passionné pour Aspasie, soit qu'il se crût joué ou outragé par son père.

XXXIII. Tiribaze, qui s'aperçut du ressentiment de Darius, et qui, dans l'injure faite à ce jeune prince, reconnut celle qu'il avait éprouvée lui-même, s'appliqua à l'irriter davantage. L'affront dont il avait personnellement à se plaindre, c'est que, de plusieurs filles qu'avait Artaxerxe, il promit de marier Apama à Pharnabaze, Rhodogune à Oronte (25), et Amestris à Tiribaze. Il accomplit sa promesse à l'égard des deux premiers; mais il manqua de parole à Tiribaze, et épousa lui-même Amestris, en promettant néanmoins à ce courtisan Atossa, la plus jeune de ses filles : mais il le trompa une seconde fois; et devenu amoureux d'Atossa, il la prit pour sa femme, comme nous l'avons dit plus haut. Tiribaze en conçut une haine violente contre le roi : non qu'il fût naturellement porté à la révolte, mais il était léger et étourdi; et tantôt traité par le roi à l'égal des premiers de sa cour, tantôt précipité du comble des honneurs et méprisé de tout le monde, il ne savait supporter avec sagesse ni l'une ni l'autre fortune : dans les honneurs, il se rendait odieux par sa fierté; dans la disgrace, incapable de plier, il n'en était que plus hautain et plus intraitable.

XXXIV. Les rapports fréquents que Tiribaze avait avec Darius ne firent donc qu'allumer de plus en plus le ressentiment de ce jeune prince[1]; il lui répétait sans cesse qu'il ne servait de rien de porter la tiare relevée, quand on ne cherchait pas aussi à relever son pouvoir. « Vous êtes bien dans » l'erreur, lui disait-il, si, pendant que votre » frère, appuyé du crédit des femmes, travaille » chaque jour à fortifier son parti, et que vous » avez un père dont l'esprit affaibli varie conti» nuellement dans ses desseins, vous croyez votre » succession au trône bien assurée. Artaxerxe, » qui, pour une petite courtisane, a foulé aux » pieds une loi jusqu'à présent inviolable parmi » les Perses, sera-t-il fidèle à ses promesses dans » les objets même les plus importants? Ce n'est » pas la même chose pour Ochus de ne pas parve» nir à la couronne, ou pour vous d'en être dé» pouillé. Rien ne l'empêchera de vivre heureux » dans une condition privée; mais vous, après » avoir été déclaré roi, il vous faut nécessaire» ment ou régner ou mourir. » On vit, en cette occasion, se vérifier ce mot de Sophocle.

Avec facilité le mal se persuade.

Le chemin qui mène à ce qu'on desire est une pente douce et unie; et la plupart des hommes desirent le mal, trompés par leur ignorance et leur inexpérience du bien. D'ailleurs, l'étendue de l'empire, et la crainte que Darius avait de son frère Ochus, fournissaient à Tiribaze des raisons puissantes. Enfin la déesse de Cypre influa aussi sur le ressentiment du prince, par l'enlèvement d'Aspasie (26).

[1] Celui dont on a vu plus haut la fin tragique.

[1] Mot à mot : *ce fut du feu ajouté au feu.*

XXXV. Darius s'abandonna donc entièrement à Tiribaze; et ce courtisan avait déja gagné un grand nombre de conjurés, lorsqu'un eunuque découvrit au roi la conjuration, et la manière dont elle devait s'exécuter. Il savait que les complices avaient arrêté d'entrer la nuit dans l'appartement d'Artaxerxe, et de l'égorger dans son lit. Le roi ne pouvait, sans imprudence, mépriser un tel danger, et négliger cette dénonciation; mais il aurait cru agir plus imprudemment encore, en y ajoutant foi sans aucune preuve. Il prit donc le parti d'ordonner à l'eunuque de ne pas perdre de vue les conjurés, et de s'attacher à tous leurs pas. Il fit percer ensuite le mur de sa chambre derrière le lit, et y mit une porte qu'il couvrit d'une tapisserie. A l'heure indiquée par l'eunuque, il attendit les conjurés sur son lit, et ne se leva qu'après avoir eu le temps de les voir et de les reconnaître tous. Dès qu'il les vit tirer leurs poignards et s'approcher du lit, il leva promptement la tapisserie, et se jeta dans la chambre voisine, dont il ferma la porte, en appelant à grands cris. Les conjurés, qui virent leur coup manqué, et qui ne purent douter que le roi ne les eût aperçus, s'enfuirent précipitamment, et conseillèrent à Tiribaze d'en faire autant, parcequ'il avait été reconnu. Ils se séparèrent tous dans leur fuite : mais Tiribaze, environné par les gardes du roi, se défendit avec vigueur, et en tua plusieurs de sa main; ce ne fut qu'après une longue résistance qu'un coup de javeline lancée de loin le renversa par terre.

XXXVI. Darius fut arrêté avec ses enfants, et son procès instruit par les juges du conseil du roi, qui n'assista pas lui-même au jugement, mais qui nomma des accusateurs à son fils, et ordonna aux greffiers d'écrire les avis des juges, et de les lui apporter. Ils furent unanimes; et Darius ayant été condamné à mort, les huissiers se saisirent de lui, et le menèrent dans une chambre voisine. L'exécuteur, appelé, vint avec le rasoir dont il se servait pour couper la gorge aux criminels; mais à la vue de Darius, saisi d'horreur, il recula vers la porte, n'ayant ni l'audace ni la force de porter la main sur la personne de son roi. Les juges, qui étaient en dehors de la chambre, lui ayant ordonné, sous peine d'être mis à mort, d'exécuter la sentence, il revint sur ses pas, saisit Darius par les cheveux, et lui coupa la gorge avec son rasoir. Quelques historiens disent que le jugement se fit en présence du roi, et que Darius, se voyant convaincu par des preuves évidentes, se jeta le visage contre terre, et adressa au roi les prières les plus vives; que le roi se leva transporté de colère, et qu'ayant tiré son cimeterre, il ne cessa de le frapper que lorsqu'il le vit mort. Alors étant retourné à son palais, il adora le soleil, et dit à ses courtisans : « Retournez dans vos maisons, seigneurs perses, » et annoncez à tout le monde que le grand Oromaze[1] a puni ceux qui avaient formé contre moi » le complot le plus criminel et le plus impie. » Telle fut l'issue de cette conspiration.

XXXVII. Ochus, soutenu par le crédit d'Atossa, conçut alors les plus grandes espérances : cependant il craignait encore Ariaspe, le seul des fils légitimes qui restât à Artaxerxe; et entre ses frères bâtards, il redoutait Arsame. Les Perses desiraient Ariaspe pour roi, moins parcequ'il était l'aîné d'Ochus, qu'à cause de son caractère doux, simple et humain. Arsame passait pour avoir un grand sens, et Ochus n'ignorait pas qu'il était tendrement aimé de son père. Il tendit donc des piéges à l'un et à l'autre; et comme il était aussi sanguinaire qu'artificieux, il employa la cruauté contre Arsame, et la ruse contre Ariaspe. Il envoyait continuellement à celui-ci des eunuques et des amis du roi, pour lui rapporter des menaces terribles de la part de son père, qui, disaient-ils, avait résolu de lui faire souffrir une mort ignominieuse et cruelle. Ces rapports, qu'on lui faisait tous les jours sous le plus grand secret, en lui annonçant qu'une partie de ces menaces allait être exécutée sur-le-champ, et que les autres le seraient bientôt après, frappèrent ce jeune prince d'un tel étonnement, que, dans la frayeur et le désespoir dont il fut saisi, il prépara lui-même un breuvage mortel, qu'il avala, et se délivra ainsi de la vie. Ce genre de mort affligea vivement le roi, qui pleura tendrement son fils; il en soupçonna la cause; mais son extrême vieillesse ne lui permettant pas d'en faire la recherche et d'en acquérir la conviction, il en aima davantage Arsame, et ne dissimula pas l'extrême confiance qu'il avait en lui. Ochus donc ne crut pas devoir différer plus long-temps l'exécution de son projet : il gagna Harpate, fils de Tiribaze, et se servit de sa main pour faire périr ce jeune prince.

XXXVIII. Dans l'extrême vieillesse où était Artaxerxe, la plus légère peine pouvait le conduire au tombeau. Il ne soutint pas long-temps le chagrin que lui causa la mort d'Arsame; il mourut de regret et de douleur à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après un règne de soixante-deux[2]. Il laissa la réputation d'un prince doux et ami de ses peuples; mais rien ne contribua tant à la lui assu-

[1] Oromaze était chez les Perses le principe du bien et de toutes les créatures; la lumière était, suivant eux, celle qui portait le plus l'empreinte de la grandeur d'Oromaze.

[2] Diodore de Sicile, l. XV, c. XCIII, ne lui donne que quarante-trois ans de règne, et place sa mort à la troisième année de la cent quatrième olympiade, avant J.-C. 362 ans. Il dit qu'Ochus prit le surnom d'Artaxerxe, parceque les Perses, charmés de la longueur du règne de son père, voulurent que tous ses successeurs portassent son nom.

rer, que la comparaison qu'on fit de lui avec son fils Ochus, qui, par sa cruauté et son naturel sanguinaire, surpassa les hommes les plus féroces.

NOTES

SUR LA VIE D'ARTAXERCE.

(1) Ce nom, dans le grec, est écrit *Artoxerxe;* mais c'est évidemment le même nom. Je mettrai ici la suite chronologique des rois de Perse, qu'ont aussi les éditeurs d'Amyot.

	Avant J.-C.		Avant J.-C.
Cyrus,	559	Darius Nothus,	424
Cambyse,	529	Artaxerxe Memnon, ou Mnémon,	405
Smerdis le mage,	522	Ochus,	366
Darius, fils d'Hystaspe,	521	Arsès,	340
Xerxès,	485	Darius Codomannus, défait par Alexandre,	336
Artaxerxe Longue-main,	465		
Xerxès, deux mois, Sogdien, sept mois,	425		

(2) Artaxerxe fut appelé *Longue-main*, parcequ'il avait, selon l'opinion commune, une main plus longue que l'autre. Strabon est le seul qui prétende, liv. XV, pag. 735, que ce surnom lui fut donné parcequ'il avait les bras si longs, que quand il les étendait étant debout, ils touchaient à ses genoux. Mais Strabon est tombé à cet égard dans une grande erreur, en attribuant à Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe; car aucun Darius n'a été surnommé Longue-main.

(3) C'est le sentiment d'Hésychius.

(4) Ctésias, né à Cnide, ville de Carie, fut pendant dix-sept ans auprès d'Artaxerxe, en qualité de médecin, et jouit à sa cour d'une grande considération. Il avait composé plusieurs ouvrages, la plupart historiques, dont Fabricius donne la liste dans sa *Bibliothèque grecque*, t. I, pag. 881 et suiv. Les critiques ne sont pas d'accord sur le mérite des ouvrages de Ctésias; on voit le jugement défavorable que Plutarque en porte. Strabon n'en a pas une meilleure opinion, liv. XI, p. 508. Mais Démétrius de Phalère, dans son *Traité de l'Élocution*, ch. *de Perspicuitate*, loue la clarté et la douceur de son style. Denys d'Halicarnasse, et Photius, cod. 72, en parlent aussi avantageusement. Il ne reste de lui que des fragments de ses *Histoires de Perse et de l'Inde*, qui se trouvent ordinairement imprimés à la suite de l'*Histoire d'Hérodote*, et dont M. Larcher a joint la traduction à la seconde édition.

(5) *Voyez* Hérodote, au commencement du liv. septième de son *Histoire*.

(6) Pasargades était une ville de Perse que Cyrus fit bâtir, et à laquelle il accorda de grands priviléges, parce qu'il avait battu Astyage dans l'endroit où elle fut bâtie. Selon le P. Lubin, on la nomme aujourd'hui *Darabegerd*, ou, comme les Arabes, *Valaregerd*. Le tombeau de Cyrus était dans les jardins du palais de l'ancienne Pasargades.

(7) Xénophon, au commencement de la *Retraite des Dix-mille*, dit que Tissapherne s'étant trouvé à la cour en même temps que Cyrus, accusa ce prince auprès d'Artaxerxe d'avoir de mauvais desseins contre son frère; que lorsque Cyrus fut retourné dans les provinces où il commandait, ce satrape s'étant aperçu que Cyrus sollicitait les villes à la défection, lui enleva les principales de celles qui faisaient partie de son gouvernement, excepté Milet, qu'il alla assiéger. Cyrus donc avait un prétexte plausible de lever des troupes, et les récriminations qu'il faisait contre Tissapherne contribuaient encore à faire croire à son frère que ces levées n'avaient pas d'autre objet.

(8) Mithra passe ordinairement pour le soleil, adoré par les Perses: mais il paraît d'après les livres zends, traduits par M. Anquetil, que c'était un des premiers génies établis par Ormusd ou Oromaze sur la nature, pour la gouverner, et qu'il donnait à la terre la lumière, le soleil; c'est peut-être ce qui a fait dire qu'il était le soleil.

(9) Artaxerxe poussait sans doute trop loin la bonne opinion que la grosseur extraordinaire de cette pomme lui avait fait concevoir de l'homme qui l'avait cultivée: car il y a, ce semble, bien peu de rapport entre la culture des fruits et le gouvernement des hommes; le cultivateur qui réussirait le mieux à faire produire à ses arbres les plus beaux fruits pourrait être le plus embarrassé à bien conduire une ville. On peut dire néanmoins que, les choses étant égales d'ailleurs, celui qui fait bien ses propres affaires est plus capable de régir avec intelligence celles d'autrui, et que l'économie domestique peut devenir un bon apprentissage de l'administration publique. Aristote, dans le premier livre de ses *Politiques*, donne la première pour fondement à l'autre.

(10) Sur Cléarque, et à quel titre il se trouvait dans l'armée de Cyrus, *voyez* Xénophon, liv. I, de la *Retraite des Dix-mille*, p. 244.

(11) Xénophon, *ibid.*, p. 261 et 262, dit que, suivant le rapport des transfuges, l'armée d'Artaxerxe était de douze cent mille hommes, commandés par quatre généraux, Tissapherne, Gobryas, Arbaces et Abrocomas, qui avaient chacun trois cent mille hommes; mais ce dernier n'arriva avec ses troupes que cinq jours après la bataille. Il y avait de plus six mille chevaux d'élite qui combattaient devant le roi, et deux cents chars armés de faux. Mais Plutarque ne parle que de ceux qui se trouvèrent au combat, et qui, suivant Xénophon, étaient au nombre de neuf cent mille. Il n'y eut non plus que cent cinquante chars.

(12) On ne peut que louer Plutarque de la modestie qu'il montre en ne voulant pas toucher à un récit déja fait par Xénophon. On demandera peut-être pourquoi il n'a pas inséré dans cette *Vie* la narration de cet historien. On peut répondre que les ouvrages de Xénophon étaient entre les mains de tout le monde; et cette même raison nous dispense de la rapporter dans cette note, parcequ'il n'est guère d'homme tant soit peu instruit qui n'ait lu la *Retraite des Dix-mille*, ouvrage si intéressant, si parfaitement écrit, et dont nous avons eu presque en même temps deux bonnes traductions, l'une par un homme de lettres, M. Larcher; et l'autre par un militaire, M. de La Luzerne.

(13) Plutarque condamne ici Cléarque avec beaucoup de dureté, et M. Dacier approuve en entier sa censure: cependant Xénophon, qui était présent à la bataille, et qui était au moins aussi grand capitaine que bon historien, loue en cette occasion la prudence de Cléarque, *ibid.*, p. 264. Ce devait être, ce me semble, une raison pour Plutarque de prononcer moins affirmativement sur la conduite de Cléarque, et de le blâmer avec moins d'aigreur.

(14) Les six mille chevaux qui, placés devant le roi, étaient chargés de le défendre, furent enfoncés, comme nous allons le voir; et le roi se retira, avec très peu de monde, sur une éminence; l'éloignement où était Cléarque du roi l'empêcha d'apercevoir la déroute de sa cavalerie et sa retraite.

(15) Il y a dans le texte, *ces braves Grecs;* mais est-il vraisemblable que, dans un moment tel que celui-là, Ar-

tagerses ait fait l'éloge des ennemis qui combattaient contre son roi, tandis qu'il parle à Cyrus lui-même avec tant de mépris? D'ailleurs, le tour de la phrase, telle que je l'ai rendue, est plus conforme au génie de la langue grecque, et très ordinaire dans les écrivains de cette langue.

(16) Les rois de Perse avaient des ministres que l'on appelait *les yeux du roi*, et d'autres que l'on appelait *les oreilles du roi*; c'étaient ceux qui lui rapportaient tout ce qu'ils avaient vu et entendu dans le royaume. Il paraît, par Xénophon, liv. VIII de la *Cyropédie*, p. 209, que cet établissement était du premier Cyrus, et que ces officiers étaient nombreux. Aristote loue cet usage dans le troisième liv. de la *République*, chap. XVI. Aristophane parle de cet usage dans ses *Acharniens*, act. I, sc. III.

(17) Tissapherne alla trouver les Grecs de la part d'Artaxerxe, pour négocier avec eux, et leur proposer de retourner dans leur pays, en leur promettant que s'ils traversaient les états du roi sans y faire aucune hostilité, ils trouveraient toute protection et tout secours dans les généraux d'Artaxerxe. Les Grecs acceptèrent cette proposition, et leurs capitaines conclurent avec Tissapherne un traité qui fut confirmé de part et d'autre par des serments. Le satrape, quelques jours après, ayant engagé Cléarque de venir à sa tente avec quatre de ses principaux officiers et vingt capitaines, ils s'y rendirent suivis d'environ deux cents soldats; mais à peine y furent-ils entrés, qu'ils furent tous massacrés, excepté deux des officiers, Proxénus et Ménon. *Retraite des Dix-Mille*, liv. II, p. 280-288.

(18) Pausanias, liv. III, ch. X, rapporte qu'en descendant du lieu appelé *Hermès*, le troisième détour qu'on trouve à gauche mène au bourg de Carya et au temple de Diane, à qui ce lieu est consacré; que, dans la place qui est devant le temple, il y a une statue de Diane Caryatide, autour de laquelle les filles lacédémoniennes vont tous les ans faire des danses, à la manière de leur pays. Lucien, dans son *Traité de la Danse*, c. X, parle de cette danse, qui était particulière à Carya, bourg de la Laconie; et il dit qu'elle avait été établie par Castor et Pollux.

(19) Il y en a qui traduisent, *des mêmes mets servis par les mêmes officiers*; et le texte pourrait recevoir cette interprétation : mais celle que j'ai suivie avec Xylandre et M. Dacier paraît plus naturelle; car ce n'eût pas été une précaution bien sûre que de se faire servir par les mêmes officiers, puisqu'il eût été très facile d'en gagner un qui aurait mêlé du poison dans certains mets, au lieu que ces reines croyaient avoir poussé la précaution aussi loin qu'il était possible, en ne mangeant que des mêmes morceaux.

(20) Peu de temps après la bataille de Cyrus contre Artaxerxe, les Lacédémoniens envoyèrent en Asie Thimbron, qui, ayant reçu le renfort des Grecs qui revenaient de Perse, enleva quelques villes à Tissapherne. Dercyllidas, qui lui succéda l'année suivante, n'eut que de faibles avantages; et quatre ans après Agésilas passa en Asie, où il se signala par de grands exploits. Xénophon, *Hist. Gr.*, liv. III, pages 480 — 490.

(21) Il paraît que, dans cette danse, Antalcidas, pour faire bassement sa cour au roi de Perse, tournait en ridicule la sévérité de ces graves Spartiates, avec les mœurs desquels sa conduite contrastait si fort : aussi est-ce avec raison que Plutarque témoigne sa juste indignation contre une flatterie si méprisable.

(22) Il s'écoula un espace de quatorze ans depuis la paix d'Antalcidas, jusqu'à la bataille de Leuctres, qui fut gagnée par les Thébains, la deuxième année de la cent deuxième olympiade, trois cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne.

(23) Plutarque s'élève ici contre une opinion qui est attestée par l'expérience de tous les temps et de tous les lieux. Quelques exemples particuliers de gens qui, vivant habituellement dans le luxe et dans les délices, montrent ensuite du courage et de la patience à supporter les fatigues, quand ils sont excités par de grands intérêts; ces exemples, dis-je, ne prouvent rien contre une vérité généralement reconnue, et dont les exceptions sont rares.

(24) Pausanias, liv. III, ch. XVI, donne à cette Diane le surnom d'*Anaitis*, et dit que son temple était en Lydie; il est possible que ce soit la même, et qu'il y ait erreur dans Pausanias ou dans Plutarque. Justin, livre X, ch. II, dit qu'Artaxerxe la fit prêtresse du soleil.

(25) Cet Oronte fut depuis disgracié pour avoir, suivant Diodore, liv. XV, ch. VIII, accusé Tiribaze, amiral de la flotte d'Artaxerxe, d'avoir voulu trahir ce prince. Tiribaze se justifia; et le roi ayant reconnu que la jalousie seule avait dicté à Oronte cette basse démarche, fit tomber sur lui toute son indignation, et le priva des états qu'il lui avait assignés en le choisissant pour son gendre. Ce fut alors qu'Oronte dit ce mot rapporté par Plutarque : que comme dans les calculs les doigts de ceux qui comptent valent quelquefois dix mille et quelquefois un, de même les favoris des rois pouvaient tout en certains moments, et dans d'autres rien.

(26) Plutarque veut dire que l'amour ne contribua pas moins que l'ambition et le desir de la vengeance au parti que prit Darius. Cet endroit, dit M. Dacier, est si élégant et si poétique, que je ne doute pas que Plutarque ne se soit servi de l'expression de quelque poëte, comme il le fait souvent sans en avertir. M. Mosès Dusoul croit qu'elle est de Sophocle, que Plutarque a déja cité.

GALBA.

I. Danger d'avoir des troupes indisciplinées. — II. Changement survenu dans l'empire romain après la mort de Néron. — III. Naissance et commencement de Galba. — IV. Sa conduite dans le gouvernement d'Espagne. — V. Il se met à la tête de ceux que Vindex avait fait révolter. — VI. Comment Néron reçoit cette nouvelle. — VII. Galba se repent de son entreprise. — VIII. Il apprend que le sénat l'a nommé empereur. — IX. Crédit énorme de Nymphidius Sabinus à Rome. — X. Il aspirait secrètement à l'empire. — XI. Verginius Rufus reconnait Galba pour empereur. — XII. Galba reçoit les ambassadeurs du sénat. Portrait de Titus Vinnius. — XIII. Nymphidius est jaloux de son crédit auprès de Galba. — XIV. Il entreprend de se faire substituer à Galba. — XV. Antonius Honoratus rend les cohortes prétoriennes fidèles à Galba. — XVI. Nymphidius est tué. — XVII. Actes tyranniques de Galba. — XVIII. Insolence de la cohorte des mariniers. Galba les fait tuer. — XIX. Il entreprend de retirer aux comédiens et aux gens de cette espèce les dons que Néron leur avait faits. — XX. Mauvaise conduite que lui inspire Titus Vinnius. — XXI. Haine générale contre Galba. — XXII. Il pense à adopter un successeur à l'empire. — XXIII. Ce que c'était qu'Othon. — XXIV. Comment il s'insinue dans les bonnes graces de Galba. — XXV. Vinnius conseille à Galba d'adopter Othon. — XXVI. L'armée de Germanie proclame Vitellius empereur. — XXVII. Galba va au camp déclarer Pison son successeur. — XXVIII. Intrigue d'Othon pour se faire nommer empereur par l'armée. — XXIX. L'armée le proclame. — XXX. Faux bruit de la mort d'Othon. — XXXI. Galba est tué. — XXXII. Othon nommé empereur par le sénat. — XXXIII. Jugement sur Galba.

M. Dacier comprend la Vie de Galba depuis l'an du monde 3,917, la deuxième année de la 194e olympiade, l'an de Rome 750, la première année de l'ère chrétienne, jusqu'à l'an du monde 4019, la première année de la 112e olympiade, l'an 821 de Rome, la 71e année de l'ère chrétienne.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot la renferment depuis l'an 7?9 de Rome jusqu'à l'an 822, 69 ans après J.-C.

I. Iphicrate [1], général des Athéniens, voulait qu'un soldat mercenaire fût avide d'argent et de plaisir, afin qu'en cherchant à satisfaire ses passions, il s'exposât avec plus d'audace à tous les dangers. Mais la plupart des généraux veulent qu'un soldat soit comme un corps sain et robuste, dont toutes les fonctions sont dirigées par un seul principe, et qu'il n'ait d'autres mouvements que ceux que son chef lui inspire (1). Aussi Paul Émile, en arrivant en Macédoine, ayant trouvé dans son armée beaucoup de babil et de curiosité, et presque autant de généraux que de soldats, fit publier dans le camp que chacun eût la main prompte et l'épée bien tranchante, et qu'il aurait soin du reste. Le meilleur général, dit Platon, devient inutile s'il n'a des troupes soumises et obéissantes. Ce philosophe croit que la vertu de l'obéissance exige, autant que celle du commandement, ce naturel généreux, cette éducation philosophique qui, par un mélange de douceur et d'humanité, modère l'impétuosité trop active de la colère. Une foule d'exemples atteste cette vérité; et les malheurs qui suivirent à Rome la mort de Néron sont une preuve frappante que rien n'est plus terrible dans un empire qu'une armée qui, ne connaissant plus de discipline, se livre sans mesure à tous ses mouvements désordonnés.

II. L'orateur Démade, en voyant, après la mort d'Alexandre, les mouvements impétueux et aveugles qui agitaient l'armée des Macédoniens, la comparait au cyclope Polyphème, lorsqu'il eut eu l'œil crevé. L'empire romain fut en proie aux agitations violentes, aux troubles furieux des Titans, quand, divisé en plusieurs partis, il tourna ses armes contre lui-même, moins encore par l'ambition des chefs qui se faisaient nommer empereurs, que par l'avarice et la licence des gens de guerre qui chassaient les empereurs les uns par les autres, comme un clou chasse l'autre. Denys de Syracuse disait du tyran de Phères (2), qui, après un règne de dix mois en Thessalie, avait été mis à mort, que c'était un tyran de tragédie, pour se moquer de la révolution subite qu'il avait éprouvée. Mais le palais des Césars vit en moins de temps quatre empereurs que les soldats firent entrer et sortir rapidement, comme sur un théâtre. Les Romains, qui avaient tant à souffrir de ces changements, y trouvaient du moins cette consolation, qu'il ne leur fallait pas d'autre vengeance contre les auteurs de leurs maux, que celle qu'ils en faisaient eux-mêmes en se tuant les uns les autres. Ils virent périr le premier, et avec la plus grande justice, celui [1] qui les avait attirés à ces changements, en leur faisant espérer de chaque mutation d'empereur tout ce qu'il avait voulu leur promettre : il déshonorait ainsi la plus belle entreprise, la révolte contre Néron, et la faisait dégénérer en trahison par le salaire dont il la payait. Nymphidius Sabinus, qui, comme nous l'avons dit (3), était préfet du prétoire avec Tigellinus, quand il vit les affaires de Néron désespérées, et ce prince disposé à se retirer en Égypte, persuada aux troupes, comme si Néron eût déjà pris la fuite, de proclamer Galba empereur : il promit aux soldats des cohortes prétoriennes sept

[1] Iphicrate se distingua dans la guerre sociale du temps de Phocion. Cornélius Népos a écrit sa Vie, et il en est question plusieurs fois dans les *Apophthegmes* de Plutarque.

[1] Nymphidius Sabinus, dont il va parler plus bas.

mille cinq cents drachmes[1] par tête, et à chaque soldat des armées qui servaient dans les provinces, douze cent cinquante drachmes[2]; sommes énormes qu'on n'eût pu ramasser sans causer à tous les habitants de l'empire dix mille fois plus de maux que Néron ne leur en avait faits. Cette promesse causa d'abord la mort de Néron, et bientôt après celle de Galba. Ils abandonnèrent l'un pour avoir l'argent qu'on leur avait promis, et massacrèrent l'autre parcequ'on leur manquait de parole : cherchant ensuite un nouvel empereur qui leur donnât la même somme, ils se consumèrent eux-mêmes en révoltes et en trahisons, avant de pouvoir obtenir la récompense qu'on leur avait fait espérer.

III. Le détail de tout ce qui arriva alors n'appartient qu'à une histoire générale; il suffit, au but que je me propose, de ne point passer sous silence les malheurs et les événements les plus mémorables de la vie des Césars. Sulpicius Galba est, de l'aveu de tous les historiens, le plus riche particulier qui soit jamais entré dans la maison des Césars. Né du sang le plus illustre, puisqu'il était de la famille des Serviens, il se tenait encore plus honoré d'appartenir à Quintus Catulus, le premier homme de son temps par sa réputation et sa vertu, quoiqu'il cédât volontiers à d'autres la prééminence de l'autorité (4). Galba était parent de Livie, femme d'Auguste (5); et ce fut par son crédit qu'il sortit du palais impérial, lorsqu'il alla prendre possession du consulat[3]. Il commanda, dit-on, avec gloire dans la Germanie; et nommé proconsul d'Afrique, il s'y distingua entre le petit nombre de ceux qui s'y firent le plus d'honneur (6). Mais sa vie simple et frugale, sa dépense modérée qui n'avait rien de superflu, le firent accuser d'avarice lorsqu'il fut parvenu à l'empire; la gloire qu'il tirait de son économie passa pour surannée et hors de saison.

IV. Néron, qui n'avait pas encore appris à craindre les citoyens les plus estimables, l'envoya commander en Espagne. Galba d'ailleurs était d'un naturel doux et humain; et sa vieillesse faisait croire à sa prudence. Les intendants du prince, tous décriés par leur scélératesse, pillaient avec autant de cruauté que d'injustice (7) les malheureuses provinces, que Galba ne pouvait garantir de ces vexations; mais du moins il partageait ouvertement leurs peines, il souffrait de leurs maux comme s'il les eût éprouvés lui-même; et c'était une sorte de soulagement et de consolation pour des hommes que les tribunaux mêmes condamnaient à être vendus comme esclaves. Il courut dans ce temps-là des chansons satiriques contre Néron; Galba n'empêcha point qu'on les chantât, et ne partagea pas à cet égard la colère des intendants de Néron : cette conduite modérée augmenta singulièrement l'affection des gens du pays, avec qui il avait formé une étroite liaison, depuis huit ans qu'il gouvernait cette province. A cette époque, Junius Vindex, qui commandait en Gaule, se révolta contre Néron. Avant que la rebellion eût éclaté, Galba reçut des lettres de Vindex, auxquelles il ne voulut pas croire; mais il ne le dénonça pas, comme plusieurs autres commandants, qui firent passer à Néron les lettres que Vindex leur avait écrites, et qui par-là arrêtèrent, autant qu'il était en eux, l'effet de l'entreprise : reconnus dans la suite pour complices de cette révolte, ils convinrent qu'ils ne s'étaient pas moins trahis eux-mêmes, qu'ils n'avaient trahi Vindex.

V. Après que ce chef des révoltés eut ouvertement déclaré la guerre à Néron, il écrivit à Galba une seconde lettre, dans laquelle il l'exhortait à accepter l'empire, à se donner pour chef à un corps puissant, à la province des Gaules, qui, ayant déja cent mille hommes sous les armes, pouvait en lever encore un plus grand nombre. Galba en délibéra avec ses amis, dont quelques uns lui conseillèrent de ne pas se presser, et d'attendre à voir quels mouvements exciterait dans Rome la nouvelle de ce changement. Mais Titus Vinnius, chef d'une cohorte prétorienne, prenant la parole : « Galba, lui dit-il, pourquoi délibérer? chercher » si nous serons fidèles à Néron, c'est déja lui être » infidèles (8). Il faut ou accepter l'amitié de Vindex, comme si Néron était déja notre ennemi, » ou l'accuser sur-le-champ et lui faire la guerre, » parcequ'il veut que les Romains vous aient pour » empereur, plutôt que Néron pour tyran. » Dès le jour même Galba assigna, par une affiche publique, un jour où il donnerait l'affranchissement à tous les esclaves qui viendraient le lui demander. Dès que cette publication fut connue, il se rassembla auprès de lui une grande multitude de ces hommes qui desiraient des nouveautés; et à peine le virent-ils monter sur son tribunal, que tout d'une voix ils le proclamèrent empereur. Il ne voulut pourtant pas d'abord accepter ce titre; mais après avoir accusé Néron, et déploré la mort de tant de personnes illustres que ce tyran avait fait périr, il promit de donner tous ses soins à la patrie, sans prendre les noms de César ni d'empereur, et avec le seul titre de lieutenant du sénat et du peuple romain.

VI. Néron lui-même prouva combien était sage et raisonnable le choix que Vindex avait fait de Galba pour l'élever à l'empire : ce prince, qui *affectait* de mépriser Vindex, et de compter pour *rien la*

[1] Six mille sept cent cinquante livres.
[2] Mille cent cinquante livres.
[3] L'an de Rome 775. de J.-C. 22.

révolte des Gaulois, quand il apprit la proclamation de Galba, au moment où il sortait du bain pour aller souper, renversa la table de colère. Cependant, après que le sénat eut déclaré Galba ennemi de la patrie, il eut l'air de rire de cette révolte, et d'en badiner avec ses amis : il affecta beaucoup d'assurance, et leur dit qu'il lui était venu fort à propos un prétexte d'amasser de l'argent; qu'il en avait le plus grand besoin; qu'après avoir soumis les Gaulois, tous leurs biens lui appartiendraient; et qu'en attendant il allait faire vendre les biens de Galba et en convertir l'argent à son usage, puisqu'il venait d'être déclaré son ennemi. En effet, il ordonna que ses biens fussent mis à l'encan. Galba l'ayant appris, fit aussi vendre à son de trompe tous les biens que Néron avait en Espagne; et il trouva beaucoup plus d'acheteurs.

VII. Le nombre des révoltés croissait de jour en jour, et l'on accourait de toutes parts se joindre à Galba; mais Clodius Macer, qui commandait en Afrique, et Verginius Rufus, qui avait sous ses ordres, dans les Gaules, les légions de Germanie, agissaient séparément et formaient chacun une faction différente. Clodius, homme cruel et avare, coupable de concussions, de rapines et de meurtres, flottait dans l'incertitude, également incapable de retenir et d'abandonner l'empire; Verginius Rufus, nommé plusieurs fois empereur par les légions puissantes qu'il commandait, avait toujours répondu à la violence qu'elles voulaient lui faire pour le forcer d'en prendre le titre, qu'il n'accepterait jamais l'empire, et qu'il ne souffrirait pas qu'il fût donné à quelqu'un que le sénat n'aurait pas nommé. Galba fut troublé de cette résolution. Mais après que Verginius Rufus et Vindex eurent en quelque sorte été contraints par leurs légions de donner une grande bataille, comme deux écuyers qui ne peuvent retenir leurs chevaux, s'abandonnent à leur fougue; que Vindex se fut tué lui-même sur les corps de vingt mille Gaulois dont le champ de bataille était jonché; le bruit s'étant répandu que les vainqueurs exigeaient, pour prix d'une si grande victoire, que Verginius acceptât l'empire, sans quoi ils rentreraient sous l'obéissance de Néron; Galba, très effrayé, écrivit à Verginius pour l'inviter à se concerter avec lui, et à conserver aux Romains l'empire et la liberté. Quand il eut fait cette démarche, il s'en retourna avec ses amis à Colonia, ville d'Espagne [1], où il s'arrêta quelque temps, se repentant déja de ce qu'il avait fait, et regrettant la vie douce et tranquille dont il avait contracté l'habitude, au lieu d'avoir à s'occuper de ce qu'exigeait sa situation présente.

VIII. On était au commencement de l'été : un soir, vers la fin du jour, un de ses affranchis, nommé Icélus [1], venu de Rome au camp en sept jours, ayant appris en arrivant que Galba s'était déja retiré dans sa tente, y courut, entra malgré ses domestiques, et lui annonça que l'armée d'abord et le sénat ensuite, ne voyant pas paraître Néron, quoiqu'il fût encore en vie, l'avaient proclamé empereur, et que quelques instants après on avait appris sa mort [2]. « Je n'ai pas voulu, ajouta-» t-il, m'en rapporter à ceux qui la publiaient; » j'ai été sur le lieu même, et je ne suis parti » qu'après avoir vu son corps étendu par terre. » Cette nouvelle causa une extrême joie à Galba; il s'assembla aussitôt à sa porte une foule immense, qui se rassura beaucoup en le voyant lui-même si content, quoique la diligence du courrier parût incroyable; mais deux jours après on vit arriver du camp Titus Vinnius (9), suivi de plusieurs officiers, qui lui apportait le détail de tout ce que le sénat avait fait. Galba conféra à ce Titus une charge honorable; l'affranchi, qui reçut pour récompense le droit de porter un anneau d'or, changea son nom en celui de Marcianus, et eut plus de crédit que tous les autres affranchis.

IX. A Rome, Nymphidius Sabinus tendait, non lentement et par des progrès insensibles, mais d'une marche rapide, à attirer à lui toutes les affaires; sous prétexte que Galba était déja si vieux et si cassé (il avait alors soixante-treize ans), qu'il pouvait à peine se faire porter à Rome dans une litière. D'ailleurs les cohortes prétoriennes lui étaient depuis long-temps fort attachées, et dans ce moment surtout elles fondaient sur lui seul toute leur espérance; elles le regardaient comme leur bienfaiteur, à raison de la somme considérable qu'il leur avait promise au nom de Galba, en qui elles ne voyaient que leur débiteur. Il ordonna d'abord à Tigellinus (10), comme lui préfet du prétoire, de déposer son épée; il traita ensuite avec beaucoup de magnificence tous les personnages consulaires, tous les anciens généraux, qu'il avait fait inviter au nom de Galba; en même temps des soldats, à qui il avait fait la leçon, répandaient dans tout le camp qu'il fallait députer vers l'empereur, et lui demander Nymphidius pour préfet du prétoire, perpétuel, seul et sans collègue. Mais ce que le sénat fit pour accroître ses honneurs et augmenter sa puissance, en lui donnant le titre de

[1] D'autres disent Clunia, ville de la Celtibérie, ou Espagne Tarragonaise. *Voyez* Pline, liv. III, c. III.

[1] Le texte dit, *un affranchi, natif de Sicile*; mais la correction que j'ai suivie est fondée sur deux passages de Suétone, *in Nerone*, c. XLIX, et *in Galba*, c. XIV. Les éditeurs d'Amyot l'ont adoptée.

[2] Il s'était tué lui-même.

Bienfaiteur de la patrie, en allant tous les matins à sa porte pour le saluer, en ordonnant que tous les actes publics seraient faits en son nom, et qu'il aurait seul le droit de les ratifier, lui inspira une telle audace, qu'en peu de temps il devint non-seulement odieux, mais encore redoutable à ceux même qui lui faisaient la cour. Un jour, les consuls avaient chargé les courriers publics de leurs dépêches pour l'empereur, et leur avaient remis les lettres scellées de leur sceau; les magistrats des villes qui reçoivent ces sortes de lettres, après avoir reconnu le sceau, fournissent des relais aux courriers, afin qu'ils fassent plus de diligence: Nymphidius, irrité de ce que les consuls n'avaient pas pris des lettres scellées de son sceau, et des soldats de sa garde pour porter les dépêches, délibéra, dit-on, s'il ne ferait pas mourir ces magistrats; mais, sur les excuses qu'ils lui firent, il voulut bien leur pardonner.

X. Comme il cherchait à flatter le peuple, il ne l'empêcha pas de faire mourir tous les amis de Néron qui tombèrent entre ses mains. On mit sous les statues de Néron, qu'on traînait dans les rues, un gladiateur nommé Spicillus, qui fut ainsi écrasé au milieu de la place publique: on étendit par terre le délateur Aponius, et l'on fit passer sur son corps des voitures chargées de pierres: plusieurs furent mis en pièces, quoique innocents. On commit enfin tant d'excès, que Mauriscus, l'un des plus honnêtes citoyens de Rome, et qui en avait la réputation, dit en plein sénat qu'il craignait que dans peu on ne regrettât Néron. Nymphidius, s'avançant ainsi de jour en jour vers le but auquel il aspirait, laissa répandre le bruit dans Rome qu'il était fils de Caïus César[1], le successeur de Tibère. Ce prince avait eu dans sa jeunesse quelque commerce avec la mère de Nymphidius, femme assez belle, que Callistus, affranchi de César, avait eue d'une couturière. Mais il paraît que les habitudes de Caïus avec cette femme étaient postérieures à la naissance de Nymphidius; et il passait pour fils du gladiateur Marcianus, à qui Nymphidia, sa mère, s'était attachée à cause de sa célébrité; et sa ressemblance avec ce gladiateur rendait cette origine plus vraisemblable: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reconnaissait Nymphidia pour sa mère. Comme il s'attribuait à lui seul la mort de Néron, il ne se croyait pas assez payé par les honneurs et par les richesses dont il était comblé: non content de faire servir à ses plaisirs infâmes ce Sporus que Néron avait aimé, et que Nymphidius prit au pied même du bûcher où le corps de ce prince brûlait encore, qu'il eut dans sa maison comme sa femme, et à qui il fit prendre le nom de Poppéa (11), il aspirait encore à l'empire, faisait à Rome des intrigues secrètes avec ses amis, secondé par des femmes et par des hommes consulaires qui s'étaient attachés à lui: il envoya aussi en Espagne Gellianus, un de ses amis, pour observer Galba et examiner tout ce qui s'y passait.

XI. Mais, depuis la mort de Néron, tout réussit à Galba. Verginius, qui flottait encore entre les deux partis, lui donnait seul de l'inquiétude: chef d'une armée aussi nombreuse qu'aguerrie, illustré par sa victoire sur Vindex, maître d'une grande partie de l'empire romain, de la Gaule entière, qui était dans l'agitation et disposée à la révolte, il pouvait prêter l'oreille à ceux qui l'appelaient à l'empire. Personne n'avait un plus grand nom ni plus de célébrité que Verginius Rufus; il avait eu la plus grande influence sur le sort de l'empire, en la délivrant à la fois d'une cruelle tyrannie et de la guerre des Gaules: mais, toujours fidèle à ses premières résolutions, il laissait au sénat le choix d'un empereur: après même qu'on fut assuré de la mort de Néron, les soldats lui ayant fait de nouvelles instances, et l'un des tribuns ayant tiré l'épée dans sa tente, en lui ordonnant de recevoir l'empire ou son épée à travers le corps, rien ne put l'ébranler. Mais lorsque Fabius Valens, capitaine d'une légion, eut le premier prêté serment de fidélité à Galba, et que Verginius eut reçu des lettres de Rome qui lui apprenaient les décrets du sénat, il détermina ses légions, non sans peine, à reconnaître Galba pour empereur. Ce prince lui ayant envoyé pour successeur Flaccus Hordéonius, il ne fit aucune difficulté de le recevoir, lui remit le commandement de l'armée, alla au-devant de Galba qui marchait vers Rome, et qui ne lui donna ni marque de ressentiment, parce qu'il respectait sa vertu, ni témoignage de bienveillance, parce qu'il était retenu par ses amis, et surtout par Titus Vinnius, qui, jaloux de Verginius, croyait par-là nuire à son avancement: il ne voyait pas qu'il secondait sans le vouloir sa bonne fortune, en le retirant de cette foule de maux auxquels les guerres assujettissaient les autres généraux, et en le plaçant dans une vie tranquille et sans orages au sein d'une vieillesse paisible.

XII. Les députés du sénat rencontrèrent Galba près de Narbonne, ville des Gaules: après lui avoir rendu leurs devoirs, ils le pressèrent de se rendre à Rome, et de s'y montrer au peuple, qui souhaitait vivement sa présence. Galba les reçut très bien, il leur parla avec beaucoup de bonté et de familiarité; et dans les repas qu'il leur donna, laissant la vaisselle d'or et d'argent et les autres

[1] C'est celui qui porta le surnom de Caligula, et qui, ayant succédé à Tibère, l'an de Rome 790, fut tué l'an 794.

meubles de Néron, que Nymphidius lui avait envoyés, il ne se servit que de ses meubles et de sa vaisselle, montrant en cela une grandeur d'ame qui le rendait supérieur à la vanité. Mais enfin Vinnius lui ayant fait entendre que cette magnanimité, cette modestie, cette simplicité, n'était qu'une manière indirecte de flatter le peuple, que la véritable grandeur dédaignait d'employer, il se laissa persuader de faire usage des richesses de Néron, et de ne rien épargner pour étaler à sa table une magnificence digne de son rang; ce qui fit bientôt juger que le vieillard serait gouverné par Vinnius, l'homme le plus avare et le plus voluptueux. Lorsque jeune encore celui-ci faisait sa première campagne sous Calvisius Sabinus, il fit entrer, une nuit, dans le camp, sous un habit de soldat, la femme de son capitaine, femme très débauchée, et la corrompit dans l'endroit même du camp que les Romains appellent *Principia* (12). Caïus César, pour punir son audace, le fit jeter dans les fers; mais, à la mort de cet empereur, il fut assez heureux pour obtenir sa liberté. Une autre fois qu'il soupait chez l'empereur Claude, il vola une coupe d'argent; ce prince l'ayant su, le fit inviter à souper pour le lendemain, et commanda à ses officiers de ne lui servir que de la vaisselle de terre. Ainsi ce larcin, par la modération et la plaisanterie du prince, parut plus digne de risée que de punition: mais les vols qu'il commit depuis, lorsqu'il disposait de Galba et de ses finances, amenèrent des malheurs funestes et des événements tragiques, en donnant lieu aux uns et servant de prétexte aux autres.

XIII. En effet, Nymphidius ayant appris, par le retour de Gellianus, qu'il avait envoyé auprès de Galba comme espion, que Cornélius Lacon était nommé préfet du palais et des gardes prétoriennes, que Vinnius avait tout crédit auprès de l'empereur, et que Gellianus n'avait pu approcher Galba une seule fois, ni l'entretenir en particulier, parce-qu'il était devenu suspect et qu'on observait toutes ses démarches; Nymphidius, dis-je, troublé de ces nouvelles, assembla tous les capitaines des cohortes prétoriennes, et leur dit que Galba était, à la vérité, un vieillard plein de douceur et de modération, mais qu'au lieu de se conduire par ses propres conseils, il s'était livré à Vinnius et à Lacon, qui le gouvernaient mal. « Avant de donner » à ces deux hommes, ajouta-t-il, le temps d'ac» quérir insensiblement la même autorité qu'avait » Tigellinus, il faut députer à l'empereur, au nom » de toute l'armée, pour lui représenter qu'en » éloignant de sa personne ces deux amis seule» ment, il serait mieux vu à Rome et remplirait les » vœux de tout le monde. » Les officiers, loin d'approuver cette proposition, trouvèrent fort étrange qu'il voulût prescrire à un vieux empereur, comme si c'était un jeune homme qui fit l'essai du commandement, quels amis il devait garder ou rejeter.

XIV. Il prit donc une autre voie; et cherchant à effrayer Galba, il lui écrivait, tantôt que Rome était dans la plus grande agitation, et renfermait une foule de gens malintentionnés contre lui, tantôt que Clodius Macer retenait en Afrique les blés destinés pour Rome; enfin, que les légions de la Germanie commençaient à remuer, et qu'il recevait les mêmes nouvelles de celles de Syrie et de Judée. Mais voyant que Galba ne tenait aucun compte de tous ces avis et n'y prenait aucune confiance, il résolut de le prévenir. Clodius Celsus d'Antioche, homme plein de sens et le plus fidèle de ses amis, fit son possible pour l'en dissuader, en lui disant qu'il ne croyait pas qu'il y eût dans Rome une seule maison qui voulût donner à Nymphidius le titre de César. Mais tous ses autres amis se moquaient de Galba; et surtout Mithridate de Pont, qui le raillait sur sa tête chauve et son visage ridé. « Les Romains, disait-il, ont mainte» nant bonne opinion de lui; mais ils ne l'auront » pas plus tôt vu, qu'ils regarderont comme l'op» probre de nos jours qu'il ait été nommé Cé» sar. » Il fut donc résolu qu'à minuit on mènerait Nymphidius au camp, et qu'on l'y proclamerait empereur.

XV. Mais sur le soir, Antonius Honoratus, le premier des tribuns, ayant assemblé les soldats qu'il commandait, se reprocha d'abord à lui-même et ensuite à tous les autres d'avoir en si peu de temps changé tant de fois de parti, non par des motifs raisonnables, ou pour faire de meilleurs choix, mais poussés de trahison en trahison par quelque mauvais génie. « Il est vrai, continua-t-il, » que nos premières démarches ont eu un pré» texte juste dans les crimes de Néron; mais au» jourd'hui pourquoi trahir Galba? pouvons-nous » l'accuser de l'assassinat de sa mère, ou du » meurtre de sa femme? Avons-nous eu à rougir » de voir notre empereur chanter et jouer des » tragédies sur nos théâtres? ces infamies même » nous ont-elles fait abandonner Néron? ne l'a» vons-nous pas rejeté à la seule persuasion de » Nymphidius, qui nous a fait croire que ce prince » nous avait abandonnés le premier, et qu'il s'é» tait retiré en Égypte? Allons-nous donc immoler » Galba sur Néron? et après avoir immolé le parent » de Livie, comme nous avons fait périr le fils d'A» grippine, irons-nous prendre pour César le fils » de Nymphidia? ou plutôt, après avoir puni le » premier de ses crimes, ne resterons-nous pas » les gardes fidèles de Galba, comme nous avons » été les vengeurs des forfaits de Néron? » Le discours de ce tribun les ramena tous à son avis; ils

allèrent trouver les soldats des autres cohortes, les exhortèrent à être fidèles à leur empereur, et en gagnèrent le plus grand nombre.

XVI. Un cri général qui s'éleva tout-à-coup dans le camp fit croire à Nymphidius ou que les soldats l'appelaient à l'empire, ou que c'était un mouvement séditieux causé par ceux qui balançaient encore, et qu'il fallait prévenir : il s'y rendit, suivi d'un grand nombre de gens qui portaient des flambeaux, et tenant dans sa main une harangue que Ciconius Varron[1] avait composée pour lui, et qu'il avait apprise afin de la prononcer devant les troupes. Il trouva les portes du camp fermées, et les murailles garnies d'une foule de gens armés : effrayé à cette vue, il s'avança vers eux, et leur demanda quel était leur dessein, et par quel ordre ils avaient pris les armes; ils répondirent tous unanimement qu'ils reconnaissaient Galba pour leur empereur. Il feignit de penser comme eux; et, s'approchant davantage, il loua leur fidélité, et commanda à ceux qui l'accompagnaient de suivre leur exemple. Les sentinelles lui ouvrirent les portes, et laissèrent entrer un petit nombre des siens : mais à peine fut-il dans le camp, qu'on lui lança une javeline, que Septimius reçut dans son bouclier. Nymphidius, voyant plusieurs des gardes venir sur lui l'épée nue à la main, prit la fuite; poursuivi, et massacré dans la tente d'un soldat, il fut traîné au milieu du camp, où l'on entoura son corps d'une barrière, et il resta exposé le lendemain à la vue de toute l'armée.

XVII. Ainsi périt Nymphidius. Informé de sa mort, Galba ordonna qu'on punît du dernier supplice tous ceux des conjurés qui ne se seraient pas tués eux-mêmes : de ce nombre furent Ciconius, celui qui avait composé la harangue pour Nymphidius, et Mithridate de Pont. Leur supplice était mérité; mais il parut contraire aux lois et aux coutumes des Romains, d'avoir fait périr des hommes d'une condition honnête sans les avoir jugés. Tout le monde, trompé, comme il est ordinaire, par ce qu'on avait d'abord dit de Galba, s'attendait à une forme de gouvernement toute différente. Mais on fut bien plus affligé de l'ordre qu'il fit donner à Pétronius Tertulianus[2], homme consulaire, qui était resté fidèle à Néron, de se donner la mort. Le meurtre de Macer en Afrique par les mains de Trébonianus, et celui de Fontéius en Germanie par celles de Valens, avaient du moins des prétextes; ils étaient en armes, dans des camps, et pouvaient être à craindre : mais Tertulianus, vieillard nu et sans armes, devait être entendu par un prince qui aurait été jaloux de garder dans ses actions la modération qu'il affectait dans ses paroles. Tels sont les reproches qu'on fait à Galba.

[1] Dans Tacite, *Hist.*, liv. I, c. VI, il est nommé Cingonius.

[2] Tacite, *ibid.* le nomme Turpilianus.

XVIII. Il n'était plus qu'à vingt-cinq stades[1] de Rome, lorsqu'il rencontra un corps de matelots qui, attroupés en tumulte, occupaient seuls le chemin, et qui environnèrent Galba de tous les côtés. C'étaient ceux que Néron avait enrôlés, et dont il avait formé une légion. Ils s'étaient rendus sur le passage de l'empereur, pour lui demander la confirmation de leur nouvel état; et ils empêchaient tous ceux qui venaient au-devant de lui de le voir et de s'en faire entendre. Ils poussaient en tumulte de grands cris, et voulaient qu'on leur donnât des enseignes et qu'on leur assignât une garnison. L'empereur les remettait à un autre jour pour venir lui parler : mais ils prirent ce délai pour un refus; et, faisant éclater leur mécontentement, ils le suivirent sans ménager leurs plaintes, et quelques uns même eurent l'audace de tirer leurs épées. Galba les ayant fait charger par sa cavalerie, aucun n'osa résister; les uns furent écrasés sous les pieds des chevaux, et les autres massacrés dans leur fuite (15). Ce n'était pas un présage heureux pour Galba d'entrer dans Rome au milieu d'un tel carnage et à travers tant de morts : si auparavant on l'avait méprisé comme un faible vieillard, il parut alors à tout le monde un empereur redoutable.

XIX. Il affecta une grande réforme dans les largesses et dans les folles dépenses de Néron, et manqua même à ce qu'exigeait la décence. Un excellent musicien, nommé Canus, ayant un soir joué de la flûte à son souper, l'empereur, après l'avoir beaucoup loué et lui avoir témoigné tout le plaisir qu'il avait eu à l'entendre, se fit apporter sa bourse, et en tira quelques pièces d'or qu'il donna au musicien, en lui disant que c'était de son argent, et non de celui du public, qu'il faisait cette gratification (14). Il ordonna qu'on retirât rigoureusement aux musiciens et aux athlètes les dons que Néron leur avait faits, et qu'on ne leur en laissât que le dixième. Cette recherche produisit peu; car la plupart de ceux qui avaient reçu ces présents les avaient déjà dépensés, comme font les gens de cette espèce, qui, presque tous sans conduite, vivent au jour le jour : il fit donc rechercher ceux qui avaient acheté ou reçu quelque chose d'eux, et les obligea de restituer. Cette inquisition, qui n'avait pas de bornes, et qui s'étendait à un grand nombre de personnes, fut honteuse pour l'empereur (15); et toute la haine en retomba sur Vinnius, qui ne rendait ainsi le prince sordidement avare envers tous les autres que pour profiter lui-même de ses richesses, et satisfaire ses passions en prenant et vendant tout.

[1] Cinq quarts de lieue.

XX. En effet, d'après ce conseil d'Hésiode :

Quand tes tonneaux sont pleins, ou qu'ils sont sur le bas,
Bois alors de ton vin, et ne l'épargne pas [1],

Vinnius voyant Galba vieux et infirme, se gorgeait, pour ainsi dire, de la fortune de ce prince, qui, commençant à peine, était déja près de finir. Mais la conduite de Vinnius était pernicieuse au vieillard, d'abord parcequ'il administrait mal ses revenus; en second lieu, parcequ'il blâmait ou rendait inutiles ses bonnes intentions, entre autres celle de punir les ministres de Néron. L'empereur fit mourir quelques uns de ces scélérats, tels qu'Élée, Polyclite, Pétinus et Patrobius; et le peuple, en les voyant conduire au supplice à travers la place publique, battait des mains, et criait avec transport que c'était une procession sainte et agréable aux dieux mêmes; mais que les dieux et les hommes demandaient encore le maître et le précepteur de la tyrannie, Tigellinus. Cet honnête personnage avait pris les devants, en gagnant Vinnius par des arrhes considérables. Ainsi Tertulianus, qui n'était devenu odieux que parcequ'il n'avait ni haï ni trahi un maître méchant, dont il n'avait point partagé les crimes, fut condamné à mourir; et ce Tigellinus qui, après avoir rendu Néron si digne de mort, l'avait abandonné et trahi, échappait au supplice, pour être une preuve évidente qu'il n'y avait rien dont on dût désespérer et qu'on ne pût obtenir de Vinnius, pourvu qu'on l'achetât. Cependant le spectacle que le peuple romain desirait avec le plus d'ardeur, c'était de voir conduire au supplice Tigellinus : il le demandait dans tous les jeux du théâtre et du cirque, jusqu'à ce qu'enfin l'empereur les en reprit par une affiche publique, qui portait que Tigellinus, attaqué d'une phthisie qui le consumait, n'avait pas long-temps à vivre, et qu'il les priait de ne pas chercher à l'aigrir et à rendre sa domination tyrannique. Le peuple fut très mécontent de cette affiche : mais Tigellinus et Vinnius se mirent si peu en peine de sa colère, que le premier fit un sacrifice aux dieux sauveurs, et prépara un festin magnifique; le second, quittant l'empereur après souper, alla passer la soirée chez Tigellinus, où il mena sa fille, alors dans le veuvage; et Tigellinus, en portant la santé à cette femme, lui fit don de deux cent cinquante mille drachmes [2] : il ordonna en même temps à la première de ses concubines d'ôter le collier qu'elle portait, estimé cent cinquante mille drachmes [3], et de le donner à la fille de Tigellinus.

XXI. Depuis ce moment, les actes même de modération que fit l'empereur furent calomniés; tels que la décharge des impôts et le droit de bourgeoisie accordés à ceux d'entre les Gaulois qui avaient partagé la révolte de Vindex : on crut, non qu'ils les avaient obtenus de l'humanité de Galba, mais qu'ils les avaient achetés de Vinnius. Aussi le peuple haïssait-il la domination de l'empereur. Les soldats, qui n'avaient pas reçu la gratification qu'on leur avait promise, s'étaient flattés, du moins dès le commencement de son règne, qu'ils auraient de lui autant que Néron leur avait donné. Galba, informé de leurs plaintes, dit qu'il avait coutume de choisir ses soldats, et non de les acheter : parole digne d'un grand prince, mais qui alluma dans leur cœur une haine implacable contre lui; ils crurent que c'était non seulement les priver de ce qu'il leur devait, mais encore donner l'exemple à ses successeurs, et leur faire une loi de l'imiter.

XXII. Cependant à Rome les mouvements de révolte fermentaient encore sourdement parmi les troupes : mais le respect pour la présence de l'empereur émoussait ce desir des nouveautés; et, ne voyant aucune occasion plausible de changement, elles comprimaient leur haine et l'empêchaient d'éclater. Les légions qui, après avoir servi sous Verginius, étaient sous les ordres de Flaccus en Germanie, ne recevant aucune des récompenses qu'elles croyaient avoir méritées par leur victoire sur Vindex, n'écoutaient rien de ce que leurs officiers pouvaient leur dire; elles ne tenaient même aucun compte de leur général, qu'une goutte habituelle rendait presque impotent, et qui d'ailleurs n'avait aucune expérience des affaires. Un jour qu'on donnait des jeux publics, les tribuns et les chefs des bandes ayant fait, suivant l'usage des Romains, des vœux pour la prospérité de l'empereur, la plupart des soldats murmurèrent; et comme les officiers continuaient leurs vœux, les soldats répondirent : « S'il en est digne [1]. » Les troupes commandées par Tigellinus se portaient souvent à de pareilles insolences, et l'empereur en était informé par ses intendants. Galba craignant qu'on ne le méprisât, non seulement à cause de sa vieillesse, mais encore parcequ'il n'avait point d'enfants, s'occupa d'adopter quelque jeune Romain d'entre les premières maisons, et de le déclarer son successeur à l'empire.

XXIII. Il y en avait un à Rome, nommé Marcus Othon, d'une famille noble, mais que le luxe et les plaisirs avaient tellement corrompu dès son enfance, qu'il ne le cédait à cet égard à aucun des Romains. Homère appelle toujours Pâris le mari de la belle Hélène; comme il n'avait personnellement

[1] Dans son poëme des *Ouvrages et des Jours*, v. 366.
[2] Environ deux cent vingt-cinq mille livres.
[3] Environ cent trente-cinq mille livres.

[1] Il y a dans le grec : *Il n'en est pas digne*; mais, d'après les manuscrits et les premières éditions, tous les interprètes ont adopté la leçon que j'ai suivie.

rien de recommandable, il le désigne par le nom de sa femme. Othon s'était de même rendu célèbre à Rome par son mariage avec Poppéa. Néron en était devenu amoureux pendant qu'elle était mariée à Crispinus[1]; mais son respect pour sa femme et la crainte de sa mère l'empêchant encore de déclarer sa passion, il chargea Othon d'aller la voir et d'essayer de la séduire. Les débauches d'Othon l'avaient intimement lié avec Néron; et ce prince s'amusait même des plaisanteries qu'Othon lui faisait souvent sur son excessive économie. Un jour que Néron se parfumait avec une essence très précieuse, il en arrosa légèrement Othon. Le lendemain, celui-ci donna à souper au prince; et lorsqu'il entra dans la salle, il vit de tous les côtés des tuyaux d'or et d'argent qui répandaient des essences du plus grand prix avec autant de profusion que si c'eût été de l'eau, en sorte que les convives en furent tout trempés. Othon débaucha Poppéa pour Néron, en lui faisant espérer d'avoir ce prince pour amant (16), et lui persuada de faire divorce avec son mari; il la prit chez lui comme sa femme, et eut moins de plaisir de l'avoir que de chagrin de la partager avec un autre. Poppéa elle-même n'était pas fâchée de cette jalousie; on dit même qu'elle refusait de recevoir l'empereur en l'absence d'Othon, soit, comme on le prétend, pour prévenir le dégoût qui suit un plaisir trop facile, soit, selon d'autres, que son goût pour la débauche lui fît desirer d'avoir Néron pour amant plutôt que pour mari. Othon eut donc tout à craindre pour sa vie; et l'on doit s'étonner que Néron, qui, pour épouser Poppéa, fit mourir depuis sa femme et sa sœur, eût épargné son rival. Mais Othon était l'ami de Sénèque, dont les prières et les sollicitations obtinrent de l'empereur qu'Othon fût envoyé commander en Lusitanie, sur les bords de l'Océan. Il s'y conduisit avec modération, et ne se rendit ni odieux ni même désagréable aux peuples qu'il gouvernait: il n'ignorait pas que ce commandement ne lui avait été donné que pour déguiser et adoucir son exil (17).

XXIV. Après la révolte de Galba, Othon fut de tous les capitaines le premier qui se joignit au nouvel empereur; il lui porta toute sa vaisselle d'or et d'argent, pour la fondre et en faire de la monnaie; il lui donna les officiers de sa maison les plus propres à servir un prince; il lui fut fidèle en tout; et dans les affaires que l'empereur lui confia, il fit preuve d'autant de capacité que personne. Pendant tout le voyage il fut avec lui plusieurs jours de suite dans le même char, et eut soin de faire sa cour à Vinnius en se rendant assidu auprès de ce favori, en lui faisant des présents, et surtout en lui cédant la première place, moyen assuré d'avoir le second rang. Mais il avait sur lui l'avantage de n'être envié de personne, parcequ'il n'exigeait rien de ceux à qui il rendait service, et qu'il était pour tout le monde d'un accès facile et agréable. Il favorisa particulièrement les gens de guerre, et en avança plusieurs à des emplois honorables qu'il demandait pour eux, soit à l'empereur lui-même, soit à Vinnius et aux affranchis du prince, Icélus et Asiaticus: c'étaient ces trois personnes qui avaient tout le crédit à la cour. Lorsque Othon recevait Galba chez lui, il donnait, à chaque soldat de la cohorte qui était de garde, une pièce d'or, afin de se les attacher; et en paraissant faire honneur au prince, il corrompait les cohortes prétoriennes.

XXV. Vinnius voyant que Galba délibérait sur le choix d'un successeur, lui proposa d'adopter Othon; ce qu'il ne faisait pas gratuitement, mais sur la parole qu'Othon lui avait donnée d'épouser sa fille, si Galba l'adoptait pour son fils et le déclarait son successeur. Mais Galba avait toujours montré qu'il préférait le bien public à des intérêts particuliers, et qu'il voulait adopter, non la personne qui lui plairait davantage, mais celle qui serait la plus utile aux Romains. Il n'aurait pas, à ce qu'il paraît, institué Othon héritier même de son patrimoine, le sachant débauché, prodigue et noyé de dettes; elles se montaient à cinq millions de drachmes[1]. Aussi, après avoir écouté Vinnius avec douceur, et sans rien répondre, il remit sa résolution à un autre temps, et nomma Othon consul, avec Vinnius, pour l'année suivante; ce qui fit croire qu'il le désignerait pour son successeur au commencement de l'année, et c'était lui que les gens de guerre desiraient préférablement à tout autre. Mais, au milieu des délais que Galba apportait chaque jour à sa résolution, il fut surpris par la révolte des légions de Germanie: le refus qu'il avait fait de donner l'argent qu'on avait promis en son nom l'avait rendu odieux à toutes les armées: et celle de Germanie alléguait de plus, pour prétexte de sa haine, l'ignominie avec laquelle Verginius avait été renvoyé; les récompenses données aux Gaulois qui avaient combattu contre cette armée; la punition de tous ceux qui ne s'étaient pas déclarés pour Vindex, le seul envers qui Galba fût reconnaissant, le seul dont il honorât encore la mémoire par des sacrifices funèbres, comme si c'était le seul qui l'eût déclaré empereur.

XXVI. Ces murmures éclataient déja dans tout le camp, lorsqu'on arriva au premier jour de l'année, que les Romains appellent les calendes de

[1] Il était chevalier romain; Néron, qui l'avait d'abord banni de Rome, parcequ'il avait été le mari de Poppéa, finit par le condamner à mort. Tacite, *Annal.* l. XV, c. LXXI. et l. XVI, c. XVII.

[1] Quatre millions quatre cent cinquante mille livres.

janvier. Flaccus ayant assemblé ses troupes pour leur faire prêter le serment accoutumé, au nom de l'empereur, les soldats renversèrent les statues de Galba, les mirent en pièces; et, après avoir prêté le serment au sénat et au peuple, ils se retirèrent dans leurs tentes. Les capitaines jugeant l'anarchie aussi dangereuse au moins que la révolte, l'un d'eux alla trouver les soldats : « Que faisons-» nous, leur dit-il, mes compagnons? nous n'éli-» sons pas un autre empereur, et nous ne restons » pas attachés à celui que nous avons. C'est donc » moins à l'obéissance de Galba que nous voulons » nous soustraire, qu'à celle de tout autre chef » dont nous rejetons l'autorité. Abandonnons, j'y » consens, ce Flaccus Hordéonius, qui n'est qu'un » simulacre et une ombre de Galba; mais nous » avons à une journée d'ici Vitellius, comman-» dant de la Basse-Germanie, dont le père a été » censeur, trois fois consul, et presque collègue » de l'empereur Claude, et qui, par la pauvreté » qu'on lui reproche, donne un exemple éclatant » de modération et de grandeur d'ame. Allons, » mes amis, donnons-lui le titre d'empereur, et » montrons à l'univers que nous savons faire un » meilleur choix que les Espagnols et les Lusita-» niens. » Cet avis ayant été approuvé des uns et rejeté des autres, un des porte-enseignes se déroba du camp, et alla dans la nuit porter cette nouvelle à Vitellius, qui était encore à table avec plusieurs de ses officiers. Le bruit s'en étant répandu dans tout le camp, Fabius Valens, chef d'une légion, vint le lendemain, à la tête de ses cavaliers, saluer empereur Vitellius, qui, les jours précédents, semblait rejeter ce titre et redouter le poids de l'empire; mais alors, plein de vin et gorgé de viande (18) (car il était à table depuis midi), il parut devant ses troupes; et acceptant le nom de Germanicus qu'elles lui donnèrent, il refusa celui de César. Aussitôt les soldats de Flaccus, oubliant ces beaux serments si populaires qu'ils avaient prêtés au sénat, jurèrent obéissance à Vitellius. C'est ainsi que ce général fut élevé à l'empire dans la Germanie.

XXVII. La nouvelle de cette révolte décida l'empereur à ne plus différer l'adoption qu'il avait projetée; et sachant qu'entre ses amis les uns étaient pour Dolabella, les autres pour Othon, mais ne voulant ni de l'un ni de l'autre, tout-à-coup, sans faire part à personne de sa résolution, il mande Pison, petit-fils de Crassus et de Pison[1], deux hommes que Néron avait fait mourir. Ce jeune homme avait été formé par la nature pour toutes les vertus; et il joignait à des dispositions si heureuses une modestie et une austérité de mœurs incomparables. Galba partit à l'heure même pour se rendre au camp, et y déclarer Pison son successeur. Mais en sortant du palais, il eut dans tout le chemin des signes menaçants; et lorsque dans le camp il voulut réciter ou lire son discours, il fut interrompu par des coups de tonnerre et des éclairs continuels : il survint une pluie violente, et la ville ainsi que le camp furent couverts de ténèbres si épaisses, qu'il était visible que les dieux n'approuvaient pas cette adoption, et que l'issue n'en serait pas heureuse. Les soldats, de leur côté, témoignaient par un air sombre et farouche tout leur mécontentement de ce qu'on ne leur faisait pas, même, en cette occasion, la plus petite largesse. Pour Pison, tous ceux qui étaient présents, et qui jugeaient de ses dispositions par l'air de son visage et le ton de sa voix, voyaient avec surprise qu'il reçut sans émotion une si grande faveur, quoiqu'il y fût d'ailleurs très sensible.

XXVIII. On voyait au contraire sur le visage d'Othon des marques de la colère et du dépit que lui causait la perte de ses espérances. Il avait été jugé le premier digne de l'empire, et s'était vu si près de l'obtenir, que Galba, en le rejetant, lui donnait une preuve visible de sa malveillance et de sa haine. Aussi n'était-il pas tranquille sur l'avenir; il craignait Pison et haïssait Galba : irrité contre Vinnius, il s'en retourna le cœur agité de passions différentes. Les devins et les Chaldéens qu'il avait toujours auprès de lui entretenaient sa confiance et son espoir : Ptolémée[1] surtout le rassurait, et Othon avait confiance en lui, parceque ce devin lui avait souvent prédit que Néron ne le ferait pas périr; que ce prince mourrait avant lui, et que non seulement il lui survivrait, mais qu'il régnerait sur les Romains. Comme la première partie de sa prédiction s'était vérifiée, Ptolémée soutenait qu'Othon ne devait pas désespérer de la seconde. Il était encore excité par ses amis, qui partageaient secrètement sa peine, et qui s'indignaient de l'ingratitude de Galba. La plupart de ceux que Tigellinus avait élevés à des emplois honorables, rejetés alors et réduits à une condition obscure, s'étant rassemblés autour de lui, entrèrent dans son ressentiment, et l'aigrirent encore. De ce nombre étaient Véturius et Barbius, l'un option, et l'autre tesséraire (19); c'est ainsi que les Romains appellent ceux qui servent de sergents et portent le mot aux soldats. Onomastus, affranchi d'Othon, s'étant joint à eux (20), ils allèrent tous trois au

[1] Tacite, *Hist.*, l. I, c. XIV, dit qu'il était fils de Crassus et de Scibonia. Dans le texte de Plutarque il y a *Crétion*, nom absolument inconnu et visiblement altéré.

[1] Suétone, c. IV et V, *in Oth.*, l'appelle *Seleucus*. Tacite, *Hist.* l. I, c. XXII, le nomme *Ptolémée*, comme Plutarque; ce qui a fait croire à quelques critiques qu'il avait ces deux noms.

camp, et soit par argent, soit par des espérances pour l'avenir, ils corrompirent aisément des hommes déjà mal disposés, et qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater. Si cette armée eût été saine, n'aurait-il fallu que quatre jours pour la corrompre? Car il n'y eut pas plus d'intervalle du jour de l'adoption à celui du meurtre de Galba et de Pison ; ils furent tués le sixième jour, qui était le dix-huit avant les calendes de février. Le matin de ce jour-là, Galba fit un sacrifice dans le palais, en présence de ses amis. Le devin Umbricius n'eut pas plus tôt dans ses mains les entrailles de la victime, que, sans user de termes équivoques, il lui déclara nettement qu'il voyait des signes d'un grand trouble; qu'une trahison secrète menaçait la tête de l'empereur : ainsi, Dieu lui-même semblait lui livrer Othon, qui, placé dans ce moment derrière Galba, écoutait le devin, et regardait avec attention ce qu'il montrait à l'empereur (21).

XXIX. Comme il était tout troublé de ce qu'il venait d'entendre, et que la crainte lui fit changer plusieurs fois de couleur, son affranchi Onomastus s'approcha, et lui dit que ses architectes l'attendaient chez lui. C'était le signal convenu pour le moment où Othon devait aller au-devant des soldats. Il sortit donc, en disant qu'il avait acheté une vieille maison, et qu'il voulait la faire visiter par ses architectes ; il descendit le long du palais de Tibère, et se rendit à l'endroit de la place publique où est le milliaire d'or (22), auquel aboutissent tous les grands chemins d'Italie. Ce fut là que les premiers soldats qui venaient au-devant de lui le rencontrèrent et le proclamèrent empereur. Ils n'étaient, dit-on, que vingt-trois. Othon n'était pas timide, comme sa vie molle et son tempérament délicat auraient pu le faire croire : il avait même de l'audace et de l'intrépidité dans les périls. Cependant il eut peur en voyant ce petit nombre d'hommes; et il voulut abandonner son entreprise. Les soldats s'y opposèrent; et environnant sa litière avec leurs épées nues, ils ordonnèrent aux porteurs de marcher : il les pressait lui-même, et disait à tout moment qu'il était perdu. Ces mots furent entendus de quelques personnes, plus surprises que troublées du peu de gens qui osaient former une entreprise si hardie. Pendant qu'il traversait la place, il survint un pareil nombre de soldats; ils arrivèrent ensuite par bandes de trois et de quatre, et ils s'en retournèrent tous au camp, en l'appelant César et faisant briller leurs épées nues. Le tribun Martialis, qui, ce jour-là, avait la garde du camp, et qui n'était pas du complot, étonné d'un mouvement si inattendu, et saisi de crainte, laisse entrer Othon, qui n'éprouve aucune résistance; car ceux qui n'étaient au fait de rien, enveloppés à dessein par les complices, et se trouvant dispersés un à un et deux à deux, suivirent le torrent, d'abord par crainte et ensuite de bonne volonté.

XXX. Galba en apprit la nouvelle pendant que le devin était encore au palais, et tenait dans ses mains les entrailles de la victime; ceux qui n'ajoutaient aucune foi à ces prédictions, ou qui même les méprisaient, frappés alors d'étonnement, rendirent hommage à la divinité. Vinnius et Lacon, avec quelques affranchis, voyant le peuple se porter en foule au palais, mirent l'épée à la main, et se tinrent auprès de l'empereur pour le défendre. Pison alla parler aux gardes du palais; et Marius Celsus, de la probité duquel on était assuré, fut envoyé vers la légion d'Illyrie, qui campait dans le portique de Vipsanius, pour essayer de la gagner. Galba délibérait s'il devait sortir du palais : Vinnius s'y opposait; Celsus et Lacon le pressaient de le faire, et s'emportaient même contre Vinnius, lorsque le bruit courut qu'Othon venait d'être tué dans le camp; et à l'instant même Julius Atticius, un des meilleurs soldats de la garde prétorienne, parut, l'épée à la main, en criant qu'il avait tué l'ennemi de César : il se fit jour à travers la foule; et s'approchant de l'empereur, il lui montra son épée toute sanglante. Galba lui dit en le fixant : « Qui t'en a donné l'ordre? — C'est, lui répon- » dit le soldat, la foi que je vous ai donnée et le » serment que j'ai prêté. » La foule s'étant écriée, en battant des mains, qu'il avait bien fait, Galba se mit dans sa litière, et sortit pour aller sacrifier à Jupiter et se montrer au peuple.

XXXI. Il arrivait à peine sur la place, que, comme un vent qui change tout-à-coup, un bruit contraire vint lui apprendre qu'Othon était maître de l'armée. A cette nouvelle, les avis se partagent, ce qui arrive toujours dans une grande multitude : les uns crient à l'empereur de retourner sur ses pas, les autres lui disent d'avancer; ceux-ci l'encouragent, ceux-là lui inspirent de la méfiance; et sa litière, poussée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme dans une tourmente, est souvent en danger d'être renversée. Tout-à-coup on voit venir de la basilique de Paulus, d'abord des cavaliers, ensuite des gens de pied, qui crient tous ensemble : « Retirez-vous, homme privé[1] ! » A ces mots tout le peuple se met à courir, non pour prendre la fuite et se disperser, mais pour occuper, comme dans les jeux publics, les portiques et les lieux les plus éminents de la place. En même temps Atilius Sercellon[2], renversant la statue de Galba, donne comme le signal de la guerre : le

[1] Ces mots s'adressaient à Galba, qu'ils ne regardaient plus que comme un simple particulier depuis qu'Othon avait été salué empereur.

[2] Ce mot est vraisemblablement une altération de celui de Vergilion, que Tacite donne à cet homme. *Hist.*, l. I, c. XLI.

vieux empereur est assailli dans sa litière d'une grêle de traits ; et comme aucun n'avait porté, ils tirent leurs épées et courent sur lui, sans qu'il restât personne pour le défendre, à l'exception d'un homme qui fut le seul que le soleil vit ce jour-là digne d'habiter l'empire romain. Le centurion Sempronius Indistrus, qui n'avait jamais reçu aucun bienfait de Galba, sans autre motif que d'obéir à l'honneur et de respecter la loi, se met devant la litière de l'empereur, et, élevant une de ces branches de vigne dont les centurions ont coutume de se servir pour châtier les soldats, il crie à ceux qui venaient sur Galba d'épargner l'empereur. Attaqué lui-même par les soldats, il met l'épée à la main, et se défend long-temps; mais enfin un coup qui lui coupa les jarrets l'ayant fait tomber, la litière de Galba est renversée près du lac Curtius, et il reste lui-même étendu à terre et couvert de sa cuirasse : voyant les soldats courir sur lui et le frapper de plusieurs coups, il leur tendit la gorge, en disant : « Frappez, si c'est pour » le bien des Romains. » Après plusieurs blessures qu'il reçut aux cuisses et aux bras, il fut égorgé par un soldat de la quinzième légion, que la plupart des historiens nomment Camurius; il est appelé par d'autres Terentius, ou Arcadius, ou Fabius Fabulus. On ajoute même que le meurtrier, après lui avoir coupé la tête, l'enveloppa dans sa robe, parceque Galba étant chauve, il ne pouvait pas la porter autrement; mais ses camarades ne voulant pas qu'il la cachât, et l'ayant obligé de faire parade de ce bel exploit, il la mit au bout d'une pique ; et agitant cette tête d'un vieillard, d'un prince doux et modéré, d'un souverain pontife, d'un consul, il courait comme une bacchante, en secouant sa pique dégouttante de sang.

XXXII. Quand on présenta à Othon la tête de Galba, il s'écria, dit-on : « Ah ! mes amis, vous » n'aurez rien fait tant que vous ne m'apporterez » pas celle de Pison. » Il ne l'attendit pas longtemps; cet infortuné jeune homme avait été blessé, et s'était sauvé dans le temple de Vesta, où il fut poursuivi et égorgé par un soldat nommé Marcus. On massacra aussi Vinnius, quoiqu'il protestât qu'il était complice de la conjuration, et qu'on le faisait mourir contre l'intention du nouvel empereur. On lui coupa la tête, ainsi qu'à Lacon; on les porta toutes deux à Othon, en lui demandant le prix de ce service. Mais, comme dit Archiloque,

Voilà sept guerriers morts, que nous avons frappés;
Mille se font honneur de les avoir tués :

de même, dans cette occasion, bien des gens qui n'avaient eu aucune part à ces meurtres, montrant leurs mains et leurs épées qu'ils avaient ensanglantées exprès, présentèrent des requêtes à Othon pour demander leur salaire. Il se trouva dans les archives cent vingt de ces requêtes ; Vitellius en rechercha les auteurs, et les condamna tous à mort. Marius Celsus étant venu au camp, fut accusé d'avoir exhorté les soldats à secourir Galba, et la multitude demandait à grands cris sa mort. Othon, qui voulait le sauver, mais qui n'osait s'opposer à la volonté des troupes, dit que Celsus ne devait pas mourir si vite, qu'il fallait auparavant tirer de lui bien des choses qu'il était important de savoir. Il le fit charger de chaînes pour être gardé avec soin, et le remit à des personnes en qui il avait toute confiance (23). Les sénateurs furent aussitôt convoqués ; et comme s'ils fussent devenus tout-à-coup d'autres hommes, ou qu'ils eussent changé de dieux, ils se rendirent tous au sénat, et prêtèrent à Othon le serment qu'il n'avait pas gardé lui-même à Galba; ils le proclamèrent César et Auguste, pendant que les corps de ceux qui venaient d'être tués, séparés de leurs têtes, étaient encore étendus sur la place publique avec leurs robes consulaires. Quand les soldats ne surent plus que faire de ces têtes, ils vendirent celle de Vinnius à sa fille, pour deux mille cinq cents drachmes [1]; celle de Pison fut rendue à sa femme Verania [2]; ils donnèrent la tête de Galba aux esclaves de Patrobius et de Vitellius, qui, après lui avoir fait toutes sortes d'outrages et d'infamies, la portèrent dans le lieu appelé Sestertium (24), où l'on jette les corps de ceux que les empereurs condamnent à mort. Othon permit à Helvidius Priscus d'élever le corps de Galba, qui fut enterré la nuit par Argius, son affranchi.

XXXIII. Telles furent la vie et la mort de Galba, qui par sa naissance et ses richesses ne le cédait qu'à très peu des anciens Romains, et surpassait tous ceux de son temps ; il avait vécu sous cinq empereurs avec beaucoup d'honneur et de gloire ; et ce fut plutôt par sa réputation que par sa puissance qu'il renversa Néron du trône. De tous ceux qui conspirèrent contre ce dernier, les uns ne parurent à personne dignes de lui succéder ; les autres furent seuls à s'en juger dignes ; Galba s'y vit appelé, et obéit à ceux qui le proclamèrent. Dès qu'il eut prêté son nom à l'audace de Vindex, ce mouvement, qu'on avait d'abord nommé rebellion, fut regardé comme une guerre civile, parcequ'il eut pour chef un homme digne de régner, qui, s'étant moins proposé de prendre le gouvernement que de se donner lui-même à l'empire, voulut commander à des Romains corrompus par les flatteries de Tigellinus et de Nymphidius, comme Scipion, Fabricius et Camille avaient

[1] Dix-huit cent livres.
[2] Tacite, *Hist.*, l. I, c. XLVII.

commandé aux Romains de leur temps. Malgré sa vieillesse, il parut, en tout ce qui concernait les armées et la guerre, un empereur digne de l'ancienne Rome; mais en se livrant à Vinnius, à Lacon et à ses affranchis, qui faisaient trafic de tout, comme Néron s'était livré à des hommes d'une insatiable cupidité, si Galba ne fit regretter à personne son gouvernement, bien des gens du moins eurent pitié de sa fin misérable.

NOTES

SUR LA VIE DE GALBA.

(1) Ce passage a paru obscur à plusieurs savants, qui ont essayé de le corriger en suivant diverses conjectures, dont aucune ne paraît satisfaisante. Peut-être Plutarque a-t-il voulu dire que comme dans un corps en parfaite santé il n'y a point de mouvement isolé, mais que toutes les fonctions particulières sont dirigées par un principe moteur, dont l'influence universelle les combine pour l'intérêt commun; de même dans une armée toutes les affections, tous les mouvements particuliers, doivent être inspirés, présidés et gouvernés par la volonté du général. Le sentiment d'Iphicrate, qui paraît assez extraordinaire, et qui pourrait être combattu par de fort bonnes raisons, semble autorisé par le trait du soldat de Lucullus cité par Horace, *Ep.* II, liv. II.

(2) M. Moséś Dusoul a raison d'observer que le nom même de la personne manque ici; mais il se trompe en supposant que c'est celui d'Alexandre, tyran de Phères, dont il est souvent parlé dans la *Vie de Pélopidas*. Le trait que Plutarque rapporte ne peut lui convenir, puisqu'il régna onze ans. C'est le nom de Polyphron qu'il faut rétablir ici, selon Xénophon, liv. V de son *Histoire Grecque*, p. 600 et suiv. Diodore de Sicile, liv. XV, ch. LX, ne parle pas de Polyphron; il dit que Jason fut tué, selon les uns, par sept jeunes gens, et suivant d'autres, par Polydore; mais l'autorité de Xénophon, auteur contemporain, paraît indubitablement préférable à celle de Diodore. Tous deux, au reste, sont d'accord sur ce point, que ce n'est point Alexandre dont il peut être question ici.

(3) Il n'en parle pas dans ce qu'on vient de lire, ni dans aucun des ouvrages qui nous restent de lui; mais il devait l'avoir fait dans la *Vie de Néron*, qu'il avait écrite, et qui est perdue. On croit même qu'il avait composé celle des douze empereurs.

(4) Quintus Lutatius Catulus, nommé consul l'an de Rome six cent soixante-seize, prince du sénat l'an de Rome six cent quatre-vingt-cinq, dédia le nouveau Capitole l'année suivante, et mourut l'an six cent quatre-vingt-treize. Galba était son arrière-petit-fils, et en prenait le titre dans toutes les statues qu'on lui érigeait, suivant Suétone, dans sa *Vie*, ch. II. La famille des Servius et des Sulpicius remontait aux premiers temps de la république.

(5) Galba ne tenait à la maison des Césars que par alliance: aussi Suétone dit-il dans la *Vie* de cet empereur, *ibid.*, que cette maison s'était éteinte dans la personne de Néron. Ce fut sans doute à cause de sa parenté avec Livie que cette impératrice lui laissa un legs de douze cent mille livres, que Tibère réduisit à environ cent mille, qui ne lui furent pas même payées. Suétone, *ibid.*, ch. V.

(6) Il gouverna deux ans l'Afrique, suivant Suétone, ch. VII, en qualité de proconsul, ayant été nommé extraordinairement pour aller régler cette province, qui était agitée par des dissensions intestines, et par les mouvements des Barbares; il y rétablit l'ordre avec beaucoup de prudence et de sévérité.

(7) Ces intendants du prince, appelés en latin *procuratores principis*, étaient des officiers que les empereurs envoyaient dans les provinces pour ramasser leurs revenus et pour recevoir tout ce qui appartenait au fisc. *Voyez* Dion Cassius, liv. LIII, ch. XV, où il attribue à Auguste l'établissement de ces officiers. On voit, par les historiens latins, jusqu'à quels excès ces hommes du fisc portaient leur rapacité; ces excès sont à peine croyables.

(8) Le texte dit: « Délibérer si nous demeurerons fidèles, » c'est déja le demeurer. » Il est évident que ce ne peut être là le sens de Vinnius, et qu'il faut nécessairement y suppléer une négation, comme l'ont fait M. Dacier et d'autres critiques avant et après lui.

(9) Sur Vinnius, *voyez* Tacite, *Histor.*, liv. I, c. XXVIII et XXXI.

(10) Tigellinus, homme de la plus basse extraction, s'était souillé de mille crimes, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. *Voyez* Tacite, *Hist.*, liv. I, ch. LXXII.

(11) Il y a dans le grec, *Poppeius*; mais c'est *Poppea* qu'il faut lire. Néron avait épousé cet homme infâme avec toutes les cérémonies usitées dans le mariage; ce qui fit dire à Rome que l'univers eût été heureux, si le père de Néron n'avait pas eu d'autre femme. Néron lui avait donné les noms de *Sabina Poppéa*, qui étaient ceux de cette vile créature qu'il avait épousée en répudiant Octavie, et qu'il tua d'un coup de pied dans le ventre, pendant qu'elle était enceinte. *Voyez* Suétone, *in Ner.*, ch. XXVIII, et Dion Cassius, liv. LXII, ch. XXVII et XXVIII.

(12) Le lieu appelé par les Romains *Principia* était celui où l'on plaçait les aigles et les autres drapeaux militaires; c'était là qu'on convoquait l'assemblée des soldats. Cette enceinte était sacrée. Tacite, qui rapporte ce fait, *Hist.*, liv. I, c. XLVIII, ne dit pas que ce fût Vennius qui eût introduit cette femme dans le camp, mais qu'elle y était entrée d'elle-même par curiosité, déguisée en soldat.

(13) Ils ne périrent pas tous, à beaucoup près; car après les avoir dissipés, Galba les fit décimer; et cette légion, qui était plus nombreuse que les autres, demeura encore assez complète, comme on le voit dans Suétone, *in Galba*, ch. XII, et dans Tacite, *Hist.*, liv. I, ch. VI, où cet historien dit qu'il y en eut plusieurs milliers de tués.

(14) Suétone, *in Galba*, ch. XII, dit que l'empereur ne donna que cinq deniers; ce qui équivalait à cinq drachmes attiques, et faisait quatre livres dix sous de notre monnaie: mais un auteur anglais, cité par M. Moses Dusoul, assure que, du temps de Néron, il y eut des deniers d'or frappés à Rome, dont quarante-cinq égalaient une livre d'or, et valaient par conséquent environ mille quatre cents livres de notre monnaie; les cinq auraient valu à peu près cent quarante livres. Gronovius, dans son *Traité des Monnaies anciennes*, liv. XIII, ch. XV, prétend qu'il n'y avait point de deniers d'or à Rome. Je laisse la question à décider aux personnes versées dans ces sortes de matières.

(15) Cette réforme était en effet peu digne d'un empereur, et il ne pouvait que se rendre odieux en revenant ainsi sur des dons faits à des personnes incapables de les restituer. Il aurait pu tout au plus retenir ce qui n'aurait pas encore été payé de ces libéralités déplacées, et faites à des personnages si méprisables.

(16) Tacite, liv. XIII des *Annales*, ch. XLV et XLVI, dit qu'Othon la séduisit et l'épousa, et qu'ensuite, en louant imprudemment sa beauté à Néron, il fit naître la passion du tyran, qui ne la connaissait pas encore.

(17) La Lusitanie est aujourd'hui le Portugal. Cet exil,

en apparence honorable pour Othon, qui en l'éloignant de Rome laissait Néron seul possesseur de Poppéa, parut suffisant à ce tyran. Une peine plus grave aurait pu découvrir une intrigue qu'il voulait cacher encore. Cependant elle devint publique, comme le prouve un distique qui courut à cette occasion dans Rome, et que Suétone rapporte dans la *Vie d'Othon*, ch. III.

(18) Vitellius était fameux par son excessive voracité. Tacite dit qu'elle ne pouvait jamais être assouvie, et que les chemins des deux mers étaient continuellement battus par ses pourvoyeurs, qui lui apportaient des ragoûts de Rome et de toute l'Italie; les villes et les particuliers étaient ruinés par les superbes festins qu'on était obligé de lui faire. Tacite, *Hist.*, liv. II, ch. LXI. *Voyez* aussi Suétone, *in Vitell.*, ch. XIII.

(19) Il y avait dans la cavalerie et dans l'infanterie de ces officiers appelés *options* et *tesséraires*. Les premiers, selon Nonius Marcellus, ch. I, étaient ceux que les tribuns choisissaient pour suppléer dans les cohortes les soldats qui venaient à manquer, afin que les légions fussent toujours complètes. Cette définition ne répond pas à celle de Plutarque. L'idée qu'en donne M. Dacier, qui les compare à nos sergents, et dit qu'ils marchaient à la queue des bandes, n'y est guère plus analogue. Le tesséraire était celui qui recevait du tribun le mot écrit sur une tablette, et qui le portait aux centurions. Cette manière de donner le mot était plus sûre que de vive voix, parceque dans ce dernier cas il pouvait être mal entendu et mal rapporté. D'après le texte de Plutarque, il s'ensuivrait que ces deux sortes d'officiers faisaient leurs fonctions par le moyen d'espions et de courriers; mais ce ne peut être là le sens : les options et les tesséraires étaient eux-mêmes les courriers et les espions, comme Juste-Lipse l'a observé; et c'est à lui qu'on doit la correction que les interprètes ont suivie. Il n'a fallu pour la faire que réunir des mots qu'on avait séparés mal à propos, et supprimer le signe ou la virgule qui en marquait la séparation.

(20) Ce fut Onomastus qui mena à Othon ces deux soldats; et c'est ce qui fait dire à Tacite, *Hist.*, liv. I, c. XXV, que deux soldats entreprirent de transférer sur une autre tête l'empire romain, et qu'ils y parvinrent: *Suscepere duo manipulares imperium populi Romani transferendum, et transtulerunt.*

(21) Suivant Suétone, *in Galba*, ch. XIX, le devin lui dit, en propres termes, *qu'il prît garde à lui, que ses meurtriers n'étaient pas loin.* Cette observation de Plutarque, que Dieu lui-même semblait livrer Othon à Galba, porterait à croire qu'il avait eu l'intention de rapporter ces mots du devin. Peut-être l'a-t-il oublié.

(22) C'était une colonne d'or qu'Auguste avait fait placer, l'an sept cent trente-quatre de Rome, à l'entrée de la place publique ou du forum, pendant qu'il était *curator viarum*, intendant des grands chemins, et sur laquelle étaient marqués tous les grands chemins d'Italie, et leurs mesures, que l'on distinguait par milles. *Voyez* Pline, livre III, ch. V, et Dion Cassius, liv. LIV, ch. VIII.

(23) Marius Celsus, consul désigné, était resté fidèle à Galba jusqu'à la fin. Othon desira apparemment de le sauver, parcequ'il espérait trouver en lui la même fidélité; et il ne se trompa point. Celsus lui fut aussi fidèle qu'à Galba. Tout le monde fut bien aise qu'il eût été sauvé, et les soldats eux-mêmes finirent par admirer une vertu qui d'abord avait excité leur haine. *Voyez* Tacite, *Hist.*, livre I, ch. LXXI.

(24) Ce Patrobius, le seul dont parlent Tacite et Suétone, qui ne nomment pas les esclaves de Vitellius, avait été affranchi de Néron, et puni par Galba, comme on l'a vu plus haut; ses esclaves portèrent la tête de l'empereur devant le tombeau de leur maître, où ils lui firent mille outrages. Elle fut trouvée le lendemain, et réunie avec les restes du corps, qui avaient été brûlés, comme le dit Tacite, *ibid*, ch. XLIX. Plutarque s'est donc trompé lorsqu'il dit que la tête de Galba fut portée au lieu appelé *Sestertium*. Ce nom, suivant Juste-Lipse, venait de ce que ce lieu était à deux milles et demi de la porte Esquiline. Tacite et Suétone ne disent pas non plus que Priscus Helvidius eût obtenu la permission d'enlever le corps de Galba; ils ne parlent que d'Argius.

OTHON.

I. Othon prend possession de sa nouvelle dignité, et en commence les fonctions. — II. Il fait mourir Tigellinus, et consent, pour complaire au peuple, de prendre le nom de Néron. — III. Mouvements séditieux de la dix-septième légion. — IV. Othon l'apaise. — V. Il écrit à Vitellius. Réponse qu'il en reçoit. — VI. Divers présages. — VII. Il marche au-devant des capitaines de Vitellius. — VIII. Insolence des troupes de Vitellius. — IX. Avantage remporté sur les troupes de Vitellius par celles d'Othon. — X. Nouvel avantage d'Othon. — XI. Ses officiers, dans un conseil de guerre, sont d'avis de ne pas risquer le combat. — XII. Il se décide pour livrer bataille. — XIII. Escarmouches entre les deux partis. — XIV. Othon envoie à ses généraux l'ordre de livrer bataille. — XV. Causes de la défaite de son armée. — XVI. Elle est battue. — XVII. Elle envoie des députés aux vainqueurs, et prête serment de fidélité à Vitellius. — XVIII. Horrible carnage qui eut lieu dans ce combat. — XIX. Zèle des troupes d'Othon pour lui. — XX. Discours que leur tient Othon. — XXI. Il renvoie ses amis et les sénateurs qui étaient auprès de lui. — XXII. Il se tue, et ses troupes lui rendent les honneurs funèbres. — XXIII. Elles se soumettent à Vitellius.

M. Dacier place l'élévation d'Othon à l'empire en l'an 4018, la première année de la 212[e] olympiade, l'an 821 de Rome, 71 après J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an de Rome 785 jusqu'à l'an 822, et de l'ère chrétienne 69.

I. Le lendemain, au point du jour (1), le nouvel empereur se rendit au Capitole; et, après y avoir offert un sacrifice, il se fit amener Marius Celsus, le reçut et lui parla avec bonté, et l'exhorta à oublier la cause de sa détention, plutôt que de se souvenir de la liberté qu'il lui rendait. Celsus, sans montrer ni bassesse ni ingratitude, lui répondit que le crime même dont on l'accusait était un garant de son caractère, puisqu'on ne lui reprochait que sa fidélité à Galba, à qui il n'avait eu aucune obligation particulière. Toute l'assemblée applaudit aux discours de l'un et de l'autre, et les gens de guerre même en furent satisfaits. Dans le sénat, Othon tint des discours pleins de douceur et de popularité; il partagea, avec Verginius Rufus, le temps qui lui restait de son consulat, et conserva dans cette dignité tous ceux qu'avaient désignés Néron et Galba. Il conféra des sacerdoces à ceux que leur âge ou leur réputation en rendaient dignes. Tous les sénateurs bannis sous Néron furent rétablis dans la portion de leurs biens qui n'avait pas été vendue, et qu'on put retrouver. Ces commencements rassurèrent les premiers et les principaux citoyens, qui d'abord, tremblants de frayeur, avaient regardé Othon moins comme un homme que comme une furie ou un démon horrible qui venait fondre sur l'empire, et ils conçurent les plus douces espérances d'un gouvernement qui s'annonçait sous de si riants auspices.

II. Mais rien ne fut plus agréable aux Romains, et plus propre à lui concilier leur affection, que sa conduite envers Tigellinus. Ce scélérat était déja puni par la crainte secrète qu'il avait d'un châtiment que toute la ville demandait comme une dette publique, et par les maux incurables dont il était tourmenté. Ses débauches détestables, ses dissolutions impies avec d'infames prostituées, dont son incontinence lui faisait toujours un besoin dans les bras même de la mort, étaient pour lui, aux yeux des gens sages, le dernier supplice, et un tourment comparable à mille morts. Cependant on ne pouvait, sans chagrin, voir jouir de la lumière du soleil un misérable qui l'avait ravie à tant et à de si grands hommes. Othon l'envoya prendre dans une maison de plaisance qu'il avait auprès de Sinuesse [1], et où il se tenait avec des vaisseaux tout prêts pour sa fuite. Il offrit d'abord des sommes considérables à celui qui était chargé de l'ordre d'Othon, pour obtenir la permission de s'échapper : mais n'ayant pu le séduire, il ne laissa pas de lui faire des présents, et lui demanda le temps de se raser : il l'obtint, et prit un rasoir, avec lequel il se coupa la gorge. Othon, après avoir donné au peuple une satisfaction si juste, oublia tout ressentiment particulier. Pour complaire à la multitude, il ne refusa pas d'abord d'être appelé Néron sur les théâtres; il n'empêcha pas même quelques Romains de relever publiquement des statues de cet empereur; et Claudius Rufus (2) rapporte que les diplômes impériaux envoyés en Espagne, pour les commissions des courriers, portaient ce beau nom de Néron joint à celui d'Othon (3) : mais voyant le déplaisir qu'en avaient les principaux et les plus honnêtes citoyens de Rome, il cessa de le prendre.

III. Othon commençait ainsi à établir son empire, lorsque les soldats lui donnèrent des sujets d'inquiétude, en l'exhortant sans cesse à se tenir sur ses gardes, à se défier des citoyens les plus distingués, à les éloigner de sa personne, soit que par affection ils craignissent réellement pour ses jours, soit qu'ils ne cherchassent qu'un prétexte pour causer de la sédition et du trouble. L'empe-

[1] Ville maritime de Campanie, sur les bords du Liris, célèbre par ses eaux thermales. Pline, (l. III, c. V, et l. XXI, c. II.

reur ayant donné ordre à Crispinus de lui amener la dix-septième cohorte, qui était en garnison à Ostie [1], et cet officier ayant commencé, avant le jour, à faire charger les armes sur des chariots, les plus audacieux d'entre les soldats se mirent à crier que Crispinus n'était venu que pour de mauvais desseins; que le sénat méditait quelque changement, et que ces armes étaient non pour César, mais contre César. Ces propos animent et irritent le plus grand nombre : les uns arrêtent les chariots, les autres massacrent deux des centurions, et Crispinus lui-même, qui s'opposait à cette violence; et tous, prenant leurs armes, s'encouragent mutuellement à voler au secours de l'empereur, et marchent droit à Rome. Ils apprennent, en arrivant, que quatre-vingts sénateurs soupent chez l'empereur; et sur-le-champ ils se portent au palais, en disant que l'occasion était favorable pour tuer d'un seul coup tous les ennemis de César.

IV. La ville, qui se voyait menacée du pillage, était dans la plus vive inquiétude; on courait çà et là dans le palais, et Othon lui-même se trouvait dans une grande perplexité, tremblant pour ces sénateurs, qui ne le redoutaient pas moins luimême. Il les voyait sans voix, les yeux fixés sur lui; et plusieurs d'entre eux d'autant plus effrayés, qu'ils étaient venus chez Othon avec leurs femmes. Il envoie les capitaines des gardes prétoriennes parler aux soldats, et les adoucir; il dit à ses convives de se lever de table, et les fait sortir du palais par une porte de derrière. Ils étaient à peine dehors, que les soldats, entrant dans la salle, demandent ce que sont devenus les ennemis de César. Alors Othon se lève sur son lit, leur parle long-temps pour les apaiser, n'épargne ni prières, ni larmes, et, après bien des efforts, vient enfin à bout de les renvoyer. Le lendemain, il leur fit distribuer douze cent cinquante drachmes [2] par tête, et se rendit au camp, où, après avoir loué en général les soldats de l'affection et du zèle qu'ils lui avaient témoigné, il leur dit qu'il y en avait parmi eux dont les intentions n'étaient point pures, qui faisaient calomnier la douceur et la fidélité de leurs compagnons; il les pria de partager son ressentiment, et de l'aider à les punir. Ils applaudirent à son discours, et pressèrent eux-mêmes le châtiment des coupables; il n'en fit arrêter que deux, dont la punition ne devait affliger personne, et il s'en retourna au palais.

V. Ceux qui l'aimaient, et qui avaient pris confiance en lui, s'étonnaient de ce changement; les autres pensaient qu'il ne faisait qu'obéir à la nécessité des circonstances, et qu'il flattait le peuple à cause de la guerre dont il était menacé. Il avait appris que Vitellius s'était investi du titre et des marques de la dignité impériale, et tous les jours il recevait des courriers qui lui annonçaient que le nombre des partisans de Vitellius croissait de plus en plus. D'un autre côté, on lui apprenait que les armées de Pannonie, de Dalmatie et de Mésie [1], avec leurs généraux, s'étaient déclarées pour Othon. Il reçut presque en même temps des lettres très satisfaisantes de Mucianus et de Vespasien, qui commandaient deux puissantes armées, l'un en Syrie, et l'autre dans la Judée. Ces nouvelles lui ayant rendu toute sa confiance, il écrivit à Vitellius pour l'engager à ne pas porter trop haut ses vues ambitieuses; il lui offrit des sommes considérables, et la propriété d'une ville où il pourrait passer, au sein du repos, une vie douce et tranquille. Vitellius, dans sa réponse, se moquait de lui en termes couverts; et bientôt, s'étant aigris l'un l'autre, ils s'écrivirent réciproquement des injures, des railleries et des paroles outrageantes; ils en vinrent même jusqu'à se reprocher, avec une folie ridicule, mais avec vérité, les vices qui leur étaient communs, tels que la débauche, la mollesse, l'inexpérience dans la guerre, leur ancienne pauvreté, leurs dettes immenses; et il était difficile de décider lequel des deux, sous tous ces rapports, l'emportait sur l'autre.

VI. Cependant on annonça des signes et des prodiges, à la vérité, la plupart incertains, et qui n'étaient avoués de personne; mais on vit, dans le Capitole, une Victoire montée sur un char laisser échapper ses rênes, qu'elle ne pouvait plus retenir. Dans l'île du Tibre (4), une statue de César, sans qu'il y eût ni tremblement de terre, ni tourbillon de vent, se tourna tout-à-coup de l'occident vers l'orient : ce prodige arriva, dit-on, dans le temps que Vespasien prit ouvertement le titre d'empereur. Le débordement du Tibre, qui survint alors, fut pris généralement en mauvaise part. C'était bien la saison où les rivières grossissent; mais jamais le Tibre n'avait été si enflé, et n'avait causé de si grands ravages. Il inonda et couvrit de ses eaux une grande partie de la ville, et surtout le marché au blé; ce qui occasiona, pendant plusieurs jours, une grande famine dans Rome.

VII. On reçut en même temps la nouvelle que Valens et Cécina, deux généraux de Vitellius, s'étaient saisis des sommets des Alpes. Dans Rome,

[1] Ville de la campagne de Rome, située à l'embouchure du Tibre.

[2] Onze cent vingt-neuf livres.

[1] La Pannonie, ancienne région de la Germanie, qui se divisait en supérieure et en inférieure, ou première et seconde, aujourd'hui une partie de la Hongrie et des états héréditaires d'Autriche. La Dalmatie faisait autrefois partie de l'Illyrie : elle est située le long du golfe de Venise. La Mésie s'étendait le long du Danube, qui la bornait au nord jusqu'au Pont-Euxin. Elle avait la Macédoine au midi, la Pannonie au nord.

Dolabella, né d'une des premières familles, fut soupçonné par les cohortes prétoriennes de tramer quelque nouveauté. L'empereur, soit qu'il le craignît, lui ou quelque autre, l'envoya à Aquinum[1], en lui donnant l'assurance qu'il y serait tranquille. Lorsqu'il choisit les personnes d'un rang distingué qui devaient l'accompagner à l'expédition contre Vitellius, il mit dans le nombre Lucius, frère de cet empereur, sans augmenter ni diminuer les honneurs dont il jouissait. Il fit donner aussi l'assurance la plus formelle à la mère et à la femme de Vitellius, qu'elles n'avaient rien à craindre pour elles. Il rendit le gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frère de Vespasien, soit pour honorer la mémoire de Néron, de qui Sabinus avait reçu cette charge dont ensuite Galba l'avait dépouillé, soit pour montrer à Vespasien, en augmentant l'état de Sabinus, son affection et sa confiance en lui. Il s'arrêta à Brexelles[2], ville d'Italie, sur le Pô, et donna la conduite de son armée à Marius Celsus, à Suétonius Paulinus, à Gallus et à Spurina, tous généraux d'une grande réputation; mais l'insolence et l'insubordination de leurs soldats, qui refusèrent de leur obéir, sous prétexte que l'empereur seul avait le droit de les commander, puisque lui-même n'avait reçu ce droit que d'eux, les empêchèrent de suivre le plan de campagne qu'ils s'étaient fait.

VIII. Il est vrai que les soldats ennemis n'étaient pas dans des dispositions plus saines, ni plus soumis à leurs généraux; ils n'avaient, et par les mêmes causes, ni moins d'audace ni moins d'insolence que ceux d'Othon : mais ils avaient sur ceux-ci l'avantage de l'expérience militaire; ils ne fuyaient pas la peine et les fatigues, dont ils avaient l'habitude. Les prétoriens, au contraire, amollis par l'oisiveté, par la vie paisible qu'ils menaient à Rome, sur les théâtres, aux assemblées et dans les spectacles, affectaient avec une sorte de fierté et d'arrogance de dédaigner les fonctions militaires, non par défaut de courage, mais parcequ'ils les regardaient comme au-dessous d'eux. Spurina, l'un de leurs chefs, ayant voulu les y assujettir, fut en danger de périr par leurs mains. Ils ne lui épargnèrent ni les injures, ni les outrages; et, l'accusant de trahison, ils lui reprochèrent de ruiner les affaires de César, en ne profitant pas des occasions favorables qui se présentaient. Quelques uns même, étant pleins de vin, allèrent la nuit dans sa tente, et lui demandèrent un congé pour aller l'accuser auprès de César. Mais ce qui fut très utile à Spurina et à l'état des affaires, c'est l'affront que son armée reçut à Plaisance[3]. Les légions de Vitellius, étant allées attaquer cette place, firent aux soldats d'Othon, qui étaient sur les murailles, les railleries les plus sanglantes; ils les traitèrent de comédiens, de danseurs, de spectateurs des jeux pythiques et olympiques, qui, sans aucune expérience des combats et des faits d'armes, regardaient comme un grand exploit d'avoir coupé la tête d'un vieillard désarmé (c'était de Galba qu'ils parlaient), mais n'avaient jamais osé se présenter en bataille devant des hommes. Ces paroles offensantes les piquèrent au vif, et, brûlant de s'en venger, ils allèrent se jeter aux pieds de Spurina, le conjurèrent de faire usage de leurs bras, de leur commander tout ce qu'il voudrait, lui protestant qu'ils supporteraient tous les travaux et braveraient tous les périls.

IX. Les Vitelliens donnèrent un rude assaut à la ville, et mirent en usage toutes leurs batteries; mais les troupes de Spurina ayant eu l'avantage sur eux, les repoussant, en firent un grand carnage, et conservèrent une des plus célèbres et des plus florissantes villes d'Italie. Les généraux d'Othon étaient d'un accès plus doux et plus facile aux villes et aux particuliers que ceux de Vitellius. Cécina, l'un de ces derniers, n'était rien moins que populaire et dans son ton et dans ses manières. Il avait une figure étrange et hideuse, avec un corps énorme : habillé à la gauloise, il portait des braies et des saies à longues manches; c'était dans ce costume qu'il parlait aux enseignes et aux officiers romains. Il avait toujours auprès de lui sa femme, à cheval, superbement parée, et escortée d'une troupe de cavaliers d'élite tirés de toutes les compagnies. Fabius Valens, l'autre général, était d'une avarice insatiable, que ni le pillage des ennemis, ni les concussions, ni les vols, ni les exactions sur les alliés, ne pouvaient assouvir; on croit même que cette avarice, en retardant sa marche, l'empêcha de se trouver au premier combat. D'autres, il est vrai, accusent Cécina de s'être pressé de donner la bataille sans attendre Valens, afin d'avoir seul l'honneur de la victoire. Ils lui reprochent encore, outre quelques autres petites fautes, celles d'avoir combattu hors de propos, de s'être mal défendu, et d'avoir été, par sa défaite, sur le point de ruiner les affaires de Vitellius.

X. Cécina, repoussé de devant Plaisance, marcha contre Crémone[1], autre ville riche et puissante. Annius Gallus, qui venait au secours de Spurina assiégé dans Plaisance, informé dans sa marche que Spurina avait eu l'avantage, mais que Crémone était en danger, y mena aussitôt ses troupes, et alla camper très près des ennemis; tous les autres capitaines vinrent aussi au secours de leurs

[1] Ville à gauche du fleuve Liris, du côté de la Campanie.
[2] Aujourd'hui Bersello, sur la rive méridionale du Pô.
[3] Ville de l'ancienne Ligurie, voisine du Pô.

[1] Assez voisine de Plaisance, et peu éloignée du Pô.

généraux. Cécina, après avoir caché dans des lieux couverts de bois un corps d'infanterie, fit avancer sa cavalerie, pour attacher une escarmouche, avec ordre, quand on en serait aux mains, de reculer au petit pas, et de faire semblant de fuir, jusqu'à ce qu'elle eût attiré l'ennemi dans l'embuscade. Marius Celsus, qui en fut averti par des déserteurs, alla, avec ses meilleurs cavaliers, charger cette cavalerie, qui lâcha pied sur-le-champ; mais il la poursuivit avec précaution, et environnant le lieu qui cachait l'embuscade, l'obligea de se lever, et fit venir du camp ses légions. Il paraît que si elles fussent arrivées assez tôt pour soutenir la cavalerie, il ne serait pas resté un seul ennemi, et qu'on aurait taillé en pièces l'armée entière de Cécina. Mais Paulinus, qui marchait lentement, arriva trop tard, et fut accusé d'avoir, par un excès de précaution, démenti sa réputation de grand capitaine (5). Les soldats même l'accusaient de trahison, et voulaient irriter Othon contre lui; ils parlaient avantageusement d'eux-mêmes, se vantaient d'avoir seuls vaincu l'ennemi, et reprochaient à leurs généraux de leur avoir, par lâcheté, arraché des mains une victoire complète. Mais Othon se fiait moins à eux qu'il n'avait soin de cacher sa défiance; il envoya donc au camp Titianus son frère, et Proculus, le préfet du prétoire : celui-ci était investi de toute l'autorité, et Titianus n'en avait que l'apparence. Celsus et Paulinus, décorés du titre de conseillers et d'amis, n'avaient ni pouvoir, ni crédit. Les légions ennemies, et surtout celles de Valens, n'étaient pas moins agitées : la nouvelle du combat de l'embuscade les irrita contre lui; elles frémissaient de ne s'être pas trouvées à cette action, et de n'avoir pas secouru tant de braves soldats qui avaient péri dans cette rencontre; elles voulaient même tomber sur leur général : mais enfin il les désarma par ses prières, et ayant levé son camp, il alla se réunir à Cécina.

XI. Cependant Othon, en arrivant à son camp de Bébriac[1], petite ville voisine de Crémone, délibéra, avec ses officiers, s'il livrerait bataille aux ennemis. Proculus et Titianus en furent d'avis; ils voulaient qu'on profitât de la confiance qu'inspirait aux soldats leur victoire récente, et qu'au lieu de laisser refroidir leur courage et leur ardeur, on les menât tout de suite à l'ennemi, avant que Vitellius fût arrivé des Gaules. Paulinus, au contraire, représentait que les ennemis avaient toutes les troupes avec lesquelles ils se proposaient de combattre, et qu'ils ne manquaient de rien; qu'Othon attendait de la Mésie et de la Pannonie une armée aussi nombreuse que celle qu'il avait déjà; qu'il devait donc choisir son temps, au lieu de prendre celui des ennemis; que ses troupes, qui témoignaient tant de confiance lorsqu'elles étaient peu nombreuses, n'auraient pas moins d'ardeur quand leur nombre serait augmenté; qu'elles n'en combattraient, au contraire, qu'avec plus de courage. « Et sans cela, ajouta-t-il, les dé» lais sont à notre avantage, parce que nous avons » tout en abondance; au lieu que le retard sera » funeste à Cécina, qui, campé dans un pays en» nemi, se verra bientôt réduit à manquer des » choses même les plus nécessaires. » L'avis de Paulinus fut appuyé par Marius Celsus; Annius Gallus était absent, il se faisait traiter d'une chute de cheval. Othon lui écrivit pour le consulter, et il lui répondit de ne pas se presser, et d'attendre l'armée de Mésie, qui était en chemin.

XII. Othon ne se rendit point à ce dernier avis; le sentiment de ceux qui le poussaient à combattre l'emporta. On en donne plusieurs motifs : le plus vraisemblable, c'est que les soldats prétoriens qui composent la garde de l'empereur, assujettis alors à une exacte discipline dont ils faisaient en quelque sorte l'essai, regrettant les spectacles, les fêtes de Rome et la vie oisive qu'ils y menaient sans avoir à combattre, ne souffraient pas qu'on apportât aucun retard à l'impatience qu'ils avaient de livrer bataille, se tenant assurés de renverser l'ennemi du premier choc. Othon lui-même, à ce qu'il paraît, ne pouvait plus supporter l'incertitude de l'avenir, ni endurer cette agitation d'esprit que sa mollesse naturelle et l'inexpérience du malheur lui rendaient si pénible. Peu accoutumé à envisager le péril, fatigué des soins accablants qui en étaient la suite, il ne sut que se hâter, et se jeter pour ainsi dire, les yeux fermés, dans le précipice, en abandonnant tout au hasard. Tel est le récit de l'orateur Secundus, secrétaire d'Othon. D'autres assurent que les deux armées eurent souvent la volonté de se réunir, pour élever en commun, à l'empire, celui des généraux présents qu'elles en jugeraient le plus digne; et si elles ne pouvaient s'accorder, d'en déférer le choix au sénat. Il n'est pas sans invraisemblance qu'aucun des deux empereurs ne leur paraissant digne de ce rang suprême, les véritables soldats romains, ceux qui avaient de la sagesse et de l'expérience, n'eussent été frappés de ces pensées : que ce serait une chose aussi honteuse que déplorable, de se précipiter eux-mêmes dans les malheurs où leurs ancêtres, par un aveuglement digne de pitié, s'étaient jetés mutuellement, d'abord pour les factions de Sylla et de Marius, ensuite pour celles de César et de Pompée; et de s'y précipiter, pour donner l'empire à Vitellius ou à Othon : à l'un pour assouvir son ivrognerie et sa voracité; à l'autre pour satisfaire son luxe et ses

[1] Bedriacum, ou Betriacum, selon Cellarius, d'après les meilleurs manuscrits de Tacite et de Suétone.

débauches (6). Ces dispositions des troupes engageaient Celsus à différer, dans l'espérance que, sans combat et sans effort, les affaires se décideraient d'elles-mêmes; mais ce fut la crainte de ce dénouement qui porta Othon à presser la bataille.

XIII. Il s'en retourna sur-le-champ à Brexelles(7): et cette retraite fut une grande faute de sa part, en ce qu'elle ôta à ses troupes la honte et l'émulation que sa présence leur eût inspirées; en second lieu, parceque emmenant avec lui, pour sa garde, les meilleurs et les plus zélés des cavaliers et des gens de pied, il coupa, pour ainsi dire, le nerf de son armée. Il y eut ces jours-là un combat, aux bords du Pô, pour un pont que Cécina voulait jeter sur ce fleuve, et dont les troupes othoniennes voulaient empêcher la construction. Comme elles n'y pouvaient réussir, elles mirent dans des bateaux des torches enduites de poix et de soufre; et, après les avoir allumées, elles abandonnèrent les bateaux au vent, qui les porta sur les ouvrages des ennemis. Il s'éleva d'abord une fumée épaisse, et bientôt une flamme considérable, dont ceux qui conduisaient les barques furent tellement effrayés, qu'en se jetant dans le fleuve ils renversèrent les bateaux, et se livrèrent aux coups et à la risée des ennemis. Les troupes de Germanie allèrent charger les gladiateurs d'Othon, pour leur disputer une île située au milieu du Pô; elles les repoussèrent, et en tuèrent un grand nombre.

XIV. Les soldats d'Othon, renfermés dans Bébriac, irrités de cette défaite, demandant à grands cris qu'on les menât à l'ennemi, Proculus les fit donc sortir, et alla camper à cinquante stades [1] de la ville; mais il se posta si mal, et d'une manière si ridicule, qu'au milieu même du printemps, et dans un pays arrosé de rivières et de sources qui ne tarissent jamais, son camp manquait d'eau. Le lendemain, quand il voulut les mener à l'ennemi, qui était à cent stades [2] de là, Paulinus le retint, et lui représenta qu'il fallait attendre, et ne pas aller, fatigués déja d'une longue marche, attaquer des troupes bien armées, qui auraient tout le temps de se ranger en bataille, pendant qu'eux-mêmes auraient fait une grande course, embarrassés de bagages et de valets. Les généraux étaient en dispute à ce sujet, lorsqu'un cavalier numide leur apporta des lettres d'Othon, qui leur ordonnait de ne plus différer, et d'aller sur-le-champ attaquer les ennemis (8). Aussitôt l'armée se met en marche; et Cécina, averti de leur approche, en est tellement troublé, qu'abandonnant à l'heure même et le travail du pont et la rivière, il rentre dans son camp, où il trouve la plus grande partie des soldats qui, déja armés, avaient reçu de Valens le mot de la bataille. Pendant que les légions achèvent de se ranger, on détache la cavalerie, pour commencer les escarmouches.

XV. Tout-à-coup, je ne sais sur quel fondement, le bruit courut, dans les premiers rangs de l'armée d'Othon, que les généraux de Vitellius passaient dans leur parti. Lors donc que les deux armées furent proches, ceux d'Othon saluèrent les autres avec amitié, en les traitant de compagnons; mais les Vitelliens, loin de recevoir ce salut avec douceur, y répondirent d'un ton de colère et de fureur qui n'annonçait que la volonté de combattre. Les autres, déconcertés de leur méprise, perdirent courage, et furent soupçonnés de trahison par les Vitelliens: aussi, troublés dès la première charge, ne firent-ils rien avec ordre. Les bêtes de somme, qui se trouvaient mêlées avec les combattants, mettaient la confusion dans les rangs; d'ailleurs, le champ de bataille étant coupé de fossés et de ravins, ils étaient obligés de prendre des détours pour les éviter, et de combattre par pelotons séparés. Il n'y eut que deux légions, l'une de Vitellius, appelée la Ravissante, l'autre d'Othon, nommée la Secourable, qui, se dégageant de ces défilés, et se déployant dans une plaine nue et découverte, livrèrent un véritable combat, et se battirent fort long-temps.

XVI. Les soldats d'Othon étaient pleins de force et de courage; mais ils faisaient ce jour-là leur essai de la guerre: ceux de Vitellius, depuis longtemps aguerris, étaient affaiblis par l'âge et par les fatigues. Les troupes d'Othon les ayant donc chargés avec impétuosité, les enfoncèrent, leur enlevèrent l'aigle de la légion, et firent main-basse sur les premiers rangs. Les soldats de Vitellius, outrés de honte et de colère, reviennent sur eux avec fureur, tuent Orphidius, qui les commandait, et enlèvent plusieurs enseignes. Les gladiateurs d'Othon, qui passaient pour avoir, dans ces combats corps à corps, de l'expérience et du courage, furent chargés par Alphenus Varus, à la tête des Bataves [1], les meilleurs cavaliers de la Germanie, qui habitent une île située au milieu du Rhin. Très peu de ces gladiateurs tinrent ferme: en fuyant presque tous vers le Pô, ils tombèrent dans des cohortes ennemies qui étaient là en bataille; et, après quelque résistance, ils furent tous taillés en pièces (9). Mais aucun corps ne se conduisit avec plus de lâcheté que celui des prétoriens: ils n'attendirent pas que les ennemis en vinssent aux mains avec eux, et, prenant la fuite à travers les autres troupes qui étaient en bataille, ils y portèrent le désordre et l'effroi. Cependant

[1] Deux lieues et demie.
[2] Cinq lieues.

[1] Aujourd'hui les peuples de la Hollande.

plusieurs compagnies de l'armée d'Othon, ayant vaincu ceux qu'elles avaient en tête, s'ouvrirent un passage au milieu des ennemis vainqueurs, et regagnèrent le camp. Mais de leurs généraux, ni Proculus, ni Paulinus, n'osèrent s'y rendre; ils se sauvèrent chacun de son côté, par la crainte des soldats, qui rejetaient sur leurs chefs la cause de leur défaite. Annius Gallus reçut dans Bébriac ceux qui s'échappèrent de la bataille, et leur dit, pour les consoler, que le succès avait été partagé, et qu'en plusieurs endroits ils avaient vaincu les ennemis.

XVII. Marius Celsus, ayant assemblé les principaux officiers, les exhorta à s'occuper du salut commun. « Après une telle défaite, leur dit-il, » après un si grand carnage de citoyens, Othon » lui-même, s'il est homme de bien, ne voudra » pas tenter une seconde fois la fortune des armes; » il n'ignore pas que Caton et Scipion, qui ne voulurent pas céder à César après sa victoire de » Pharsale, sont blâmés encore aujourd'hui, quoi- » qu'ils combattissent pour la liberté publique, » d'avoir, sans nécessité, causé en Afrique la perte » de tant de braves gens. La fortune, qui se livre » indifféremment à tous les hommes, ne peut ôter » aux hommes de bien ce seul avantage de savoir, » dans les revers, faire usage de leur raison pour » réparer leurs malheurs. » Les officiers, persuadés par ce discours, allèrent d'abord sonder les soldats, qu'ils trouvèrent disposés à demander la paix. Titianus lui-même fut d'avis de députer vers les ennemis pour ménager un accord. Celsus et Gallus, qui furent chargés de cette députation, partirent pour aller traiter avec Cécina et Valens. Ils rencontrèrent en chemin des centurions, qui leur apprirent que l'armée de Vitellius marchait sur Bébriac, et qu'ils allaient, de la part de leurs généraux, proposer un accommodement. Celsus et Gallus, charmés de cette disposition, engagèrent les centurions à retourner sur leurs pas, et à venir avec eux parler à Cécina. Lorsqu'ils furent près des ennemis, Celsus se trouva dans le plus grand danger; les cavaliers qui avaient été battus au combat de l'embuscade, et qui marchaient à la tête de l'armée, ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils coururent sur lui en jetant de grands cris. Les centurions qui l'accompagnaient se mirent devant lui, et arrêtèrent les cavaliers; les autres capitaines crièrent aux soldats de l'épargner; et Cécina, instruit de ce qui se passait, accourut lui-même, apaisa ces cavaliers, et, saluant Celsus avec amitié, ils se rendirent tous ensemble à Bébriac. Cependant Titianus, qui s'était repenti d'avoir député aux ennemis, avait choisi les soldats les plus audacieux, et les avait placés sur les murailles, en exhortant les autres à les secourir. Mais quand ils virent Cécina s'avancer à cheval et leur tendre la main, ils ne firent aucune résistance : les uns saluèrent les soldats du haut des murailles; les autres, ouvrant les portes, sortirent de la ville, et allèrent se mêler avec les troupes qui arrivaient. Aucun ne se permit la moindre violence; ils s'embrassèrent mutuellement, en se donnant les plus grands témoignages d'amitié; et ayant tous prêté serment à Vitellius, ils se rendirent à lui.

XVIII. Tel est le récit que font, de cette bataille, la plupart de ceux qui s'y trouvèrent : ils avouent cependant que l'inégalité du terrain, et le désordre avec lequel on combattit, ne leur permirent pas d'en connaître tous les détails. Mais dans la suite, comme je passais sur le champ de bataille avec Mestrius Florus, homme consulaire, il me montra un vieillard qui, dans sa jeunesse, s'était trouvé à cette journée, non volontairement, mais forcé par ceux du parti d'Othon. Il nous raconta qu'après le combat il avait vu un monceau de morts si élevé, que les derniers rangs étaient au niveau des personnes qui en approchaient (10). Il ajouta qu'il n'avait pu en trouver lui-même la raison, ni l'apprendre de personne. Il est vraisemblable que dans les guerres civiles, quand une des armées est en déroute, le carnage est plus grand que dans les autres guerres, parcequ'on n'y fait point de prisonniers, ceux qui les auraient pris ne pouvant en faire aucun usage : mais par quelle raison ces cadavres étaient-ils entassés si haut? c'est ce qu'il est difficile de dire.

XIX. La première nouvelle qu'Othon reçut de sa défaite fut d'abord incertaine, comme il est ordinaire dans des événements de cette importance; mais elle lui fut confirmée par les blessés qui arrivaient de la bataille. Il n'est pas étonnant que, dans un pareil revers, ses amis aient fait leur possible pour prévenir son désespoir et soutenir son courage : mais ce qui paraît incroyable, c'est l'affection que ses soldats firent éclater pour lui : on n'en vit pas un seul le quitter pour passer du côté des vainqueurs, ou chercher à se sauver lors même qu'il voyait son général désespérer de son salut : assemblés devant sa porte, ils l'appelaient toujours leur empereur; et quand il sortait, ils tombaient à ses genoux (11), lui tendaient les mains en poussant des cris, et le conjurant avec larmes de ne pas les abandonner, de ne pas les livrer à leurs ennemis, mais de les employer à tout ce qu'il voudrait tant qu'il leur resterait un souffle de vie. Ils lui faisaient tous la même prière; et un simple soldat tirant son épée : « César, lui » dit-il, sachez que tous mes compagnons sont » aussi résolus que moi à mourir pour vous. » En disant ces mots, il se tua devant lui.

XX. Mais rien ne put fléchir Othon : après avoir jeté ses regards autour de lui avec un air assuré et un visage riant : « Mes compagnons, leur dit-il, » les dispositions dans lesquelles je vous vois, et » les témoignages touchants de votre affection, » rendent cette journée bien plus heureuse pour » moi que celle où vous m'élevâtes à l'empire; » mais ne me refusez pas une marque d'intérêt » plus grande encore, celle de me laisser mourir » honorablement pour tant de braves citoyens. Si » je fus digne de l'empire romain, je ne dois pas » craindre de me sacrifier pour ma patrie. La vic» toire, je le sais, n'est ni entière, ni assurée pour » les ennemis : j'apprends que notre armée de » Mésie n'est qu'à quelques journées de nous, et » qu'elle vient par la mer Adriatique; l'Asie, la » Syrie, l'Égypte, et les légions qui faisaient la » guerre en Judée, se sont déclarées pour nous; le » sénat est dans notre parti; les femmes et les » enfants de nos ennemis sont entre nos mains. » Mais ce n'est pas contre Annibal, contre Pyrrhus » et les Cimbres, que nous faisons la guerre pour » leur disputer la possession de l'Italie; de part » et d'autre ce sont des Romains qui combattent : » vainqueurs ou vaincus, nous faisons également » le malheur de notre patrie, et la victoire est » toujours funeste à Rome. Croyez que je puis » mourir avec plus de gloire que je ne sais régner; » et je ne vois pas que je puisse être aussi utile » aux Romains par ma victoire que je le serai par » ma mort, en me sacrifiant pour ramener la paix » et l'union dans l'empire, pour empêcher que » l'Italie ne voie une seconde journée aussi funeste » que celle-ci [1]. »

XXI. Malgré ce discours, ses amis renouvelèrent leurs efforts pour l'encourager et le détourner de sa résolution; mais il fut inflexible; il leur commanda, ainsi qu'aux sénateurs qui étaient présents, de songer à leur sûreté. Il envoya le même ordre aux absents, et écrivit aux villes de les recevoir honorablement, et de leur donner une escorte pour assurer leur retraite. Il fit approcher ensuite son neveu Coccéius, qui était encore fort jeune, l'exhorta à prendre courage, et à ne pas craindre Vitellius : « Je lui ai conservé, ajouta-t-» il, sa mère, sa femme et ses enfants, avec autant » de soin que j'en aurais eu de ma propre famille. » C'est pour cela que je ne t'ai pas adopté pour » mon fils, comme j'avais d'abord desiré de le faire; » mais j'attendais quel serait l'événement de la » guerre : souviens-toi que je n'ai différé cette » adoption que pour te faire régner avec moi si » j'étais vainqueur, et afin qu'elle ne fût pas cause » de ta mort, si la victoire se déclarait contre » moi. La dernière recommandation que je te fe» rai, mon fils, c'est de ne pas entièrement ou» blier, mais aussi de ne pas trop te souvenir, que » tu as eu pour oncle un empereur [1]. » Il finissait à peine de parler, qu'il entendit des cris et du tumulte à sa porte; c'étaient les soldats qui menaçaient de tuer les sénateurs s'ils ne restaient pas, et s'ils abandonnaient leur empereur. Craignant pour leur vie, il parut une seconde fois en public, non avec un air doux et d'un ton de prière, mais avec un visage irrité et une voix menaçante : il lança sur ceux des soldats qui faisaient le plus de bruit un regard si terrible, qu'ils se retirèrent pleins d'effroi. Sur le soir il eut soif, et but un verre d'eau : ensuite il se fit apporter deux épées; et après en avoir long-temps examiné le fil, il rendit l'une, et mit l'autre sous son bras. Il appela ses domestiques, leur parla avec bonté, leur distribua ce qu'il avait d'argent, à l'un plus, à l'autre moins; non pas cependant avec prodigalité, comme appartenant déja à un autre maître, mais avec une mesure proportionnée à leur mérite respectif. Après ce partage il les congédia, et dormit si profondément que ses valets de chambre l'entendaient ronfler.

XXII. Au point du jour il fit appeler l'affranchi qu'il avait chargé de pourvoir au départ des sénateurs, et l'envoya s'informer s'ils étaient partis. Ayant appris par son rapport qu'ils s'en étaient allés, pourvus de tout ce qui leur était nécessaire : « Maintenant, lui dit-il, va te montrer aux soldats, » si tu ne veux pas qu'ils te fassent périr miséra» blement, comme m'ayant aidé à me donner la » mort. » Dès que l'affranchi fut sorti, il prit son épée, et la tenant droite de ses deux mains, il se laissa tomber de haut sur la pointe, et ne donna d'autre signe de douleur qu'un soupir qui fit connaître à ceux du dehors qu'il venait d'expirer. Ses domestiques jetèrent un grand cri, qui fut suivi des gémissements du camp et de la ville. Les soldats accoururent en tumulte à sa porte; ils firent retentir la maison de leurs lamentations et de leurs regrets, en se reprochant leur lâcheté de n'avoir pas veillé sur leur empereur, pour l'empêcher de se sacrifier pour eux. Quoique l'ennemi fût déja proche d'eux, ils restèrent auprès du corps; et après l'avoir enseveli honorablement, ils dressèrent un bûcher, ils accompagnèrent son convoi en armes, et se disputèrent l'honneur de porter son lit funèbre. Les uns se jetaient sur lui et baisaient sa plaie; les autres lui prenaient les mains : ceux qui ne pouvaient l'approcher se

[1] On peut comparer ce discours avec celui que Tacite met dans la bouche d'Othon, l. II, c. XLVIII. Il est tout différent de celui de Plutarque; et cette comparaison est propre à former le goût.

[1] Plutarque a imité Tacite, l. II, *Hist.*, c. XLVIII

prosternaient à son passage et l'adoraient de loin. Il y en eut qui, après avoir jeté leurs flambeaux sur le bûcher, se tuèrent eux-mêmes. Ce n'était pas qu'ils eussent reçu de lui aucun bienfait, au moins connu, ni qu'ils craignissent les maux que les vainqueurs pouvaient leur faire; mais il paraît que jamais aucun roi ni aucun tyran n'eurent une passion si forte de régner, que ces soldats d'être commandés par Othon et de lui obéir. Ce desir ne les quitta point même après sa mort, et il aboutit à une haine implacable contre Vitellius, comme nous le dirons en son lieu [1].

XXIII. Après avoir confié à la terre les cendres d'Othon, ils lui élevèrent un tombeau qui ne pouvait exciter l'envie, ni par la grandeur du monument, ni par le faste des inscriptions. En passant par Brexelles, j'ai vu ce tombeau, qui est fort modeste, et qui n'a que cette simple épitaphe : « A » la mémoire de Marcus Othon. » Il mourut âgé de trente-sept ans, après un règne de trois mois. Les censeurs de sa vie ne sont ni en plus grand nombre, ni d'un plus grand poids, que ceux qui ont loué sa mort. S'il ne vécut guère mieux que Néron, il mourut du moins avec plus de courage. Les soldats se mutinèrent contre Pollion (12), l'un de leurs généraux, qui voulait leur faire prêter tout de suite serment de fidélité à Vitellius. Instruits qu'il restait dans la ville quelques sénateurs, ils laissèrent tous les autres pour s'adresser à Verginius Rufus; ils allèrent chez lui en armes, et voulurent le forcer d'être ou leur général ou leur député auprès des vainqueurs : mais il eût cru faire une folie que d'accepter d'une armée vaincue l'empire qu'il avait refusé lorsqu'elle était victorieuse. Il craignait aussi d'aller en députation vers les Germains, qu'il avait forcés de faire bien des choses contre leur volonté. Il se déroba donc par une porte de derrière; et lorsque les soldats l'eurent appris, ils prêtèrent serment à Vitellius, et se joignirent aux troupes de Cécina, qui leur accorda le pardon de tout ce qui s'était passé.

[1] Apparemment dans la *Vie de Vitellius*, qu'il avait aussi écrite, comme on le voit par le catalogue de son fils Lamprias, mais qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

NOTES

SUR LA VIE D'OTHON.

(1) C'était le quinze janvier de l'an de Rome huit cent vingt-deux, car Plutarque a dit que Galba avait été tué le dix-huit des calendes de février, c'est-à-dire le quatorze janvier.

(2) Il faut lire Cluvius Rufus, d'après la remarque de plusieurs savants. Il avait été consul l'an de Rome sept cent quatre-vingt-dix-huit, sous l'empereur Claude, et avait écrit l'histoire de son temps. *Voyez* Tacite, *Histor.* lib. I, cap. VIII.

(3) On a raison d'être surpris que le nouvel empereur ait porté si loin la complaisance pour le peuple, que de consentir à prendre le nom d'un monstre tel que Néron, dont la mort avait causé une joie universelle, et surtout qu'il l'ait mis lui-même en tête des lettres qu'il adressait aux gouverneurs. La plus vile populace, que Néron laissait vivre dans la licence et le désordre, avait seule pu manifester le desir de lui voir prendre ce nom. Était-ce à des gens de cette espèce qu'Othon devait être jaloux de complaire?

(4) Amyot a traduit, dans *l'île du Tibre à Rome*; ces deux derniers mots ne sont pas dans le texte: il est plus probable qu'il s'agit de l'île formée par les deux bras du Tibre à son embouchure, et qui s'appelait l'*île Sacrée*.

(5) *Voyez*, sur Paulinus, Tacite, *Hist.*, liv. II, ch. XXV et XXVI.

(6) Ces pensées pouvaient tomber dans l'esprit de quelques personnes honnêtes, qui souhaitaient de voir la paix succéder à la guerre, et de changer deux mauvais princes pour un bon. Mais, suivant la réputation de Tacite, *Hist.*, liv. II, ch. XXXVII, il est à croire que Paulinus était trop sage pour se persuader que les soldats qui avaient allumé volontairement la guerre civile voulussent y renoncer, par le desir du repos, dans un siècle si corrompu; ni que deux armées, différentes de mœurs, de langage et d'intérêt, pussent jamais s'accorder sur un objet si important. D'ailleurs, la plupart des chefs des deux partis, accablés de dettes et souillés de mille crimes, auraient-ils donné leurs voix à un prince qui ne leur eût pas ressemblé?

(7) Quand le combat fut résolu, dit Tacite, *Hist.*, l. II, ch. XXXIII, on délibéra si l'empereur devait s'y trouver en personne, ou se retirer. Paulinus et Marius Celsus n'osèrent s'opposer à sa retraite, de peur qu'ils ne parussent vouloir l'exposer au danger. Il se retira donc à Brexelles, et ce fut le commencement de sa perte, comme Plutarque va le dire.

(8) Tacite, *ibid.*, ch. XL, ajoute que les ordres d'Othon étaient exprimés dans les termes les plus durs, et accompagnés de sanglants reproches sur la lenteur des généraux; tant il était fatigué de ces délais, et impatient de voir à quoi se termineraient ses espérances!

(9) Les anciens faisaient peu de cas des gladiateurs pour combattre comme soldats. Platon, dans son Dialogue intitulé *Lachès*, ou *de la Valeur*, fait voir qu'ils avaient peu de courage dans les armées, et qu'ils y sont presque inutiles.

(10) Le texte est tellement altéré en cet endroit, qu'il est impossible de se flatter de le restituer par conjecture; et l'on ne peut établir d'une manière probable, d'après un passage si corrompu, que Plutarque ne soit pas l'auteur des *Vies de Galba et d'Othon*, comme M. Dacier s'efforce de le prouver. Il les croit d'un de ses fils, quoique Lamprias, un des fils de Plutarque, les attribue à son père, dans le catalogue qu'il nous a laissé de ses ouvrages.

(11) Dans le texte, ces derniers mots rendus à la lettre signifieraient : *ils devenaient comme des trophées*. Amyot les

a rendus ainsi : *Ils se prosternèrent à ses pieds, ne plus ne moins que l'on présente des gens couchés en un trophée.* M. Dacier a traduit, qu'ils tombaient simplement à ses pieds ; mais dans sa note il observe que l'expression du texte est singulière, et qu'il ne croit pas qu'on en trouve un seul exemple : il dit *qu'ils étaient comme ces figures qu'on voit au pied des trophées dans une posture humiliée et suppliante.* M. Moses Dusoul pense que le texte est altéré, et il propose une correction qui signifie qu'ils s'y prenaient de toutes les manières pour engager Othon à tenter une seconde fois le sort des armes. Il allègue en preuve que cette façon de parler se trouve dans plusieurs écrivains grecs.

(12) Suétone et Tacite ne parlent point de ce Pollion, à moins que, selon la conjecture de Juste-Lipse sur le ch. XLVI du second livre des *Histoires de Tacite*, ce ne fût le même que Plotius Firmus, préfet du prétoire, qui aurait eu le surnom de Pollion.

FIN DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

CHRONOLOGIE

POUR

LES VIES DE PLUTARQUE.

La Table chronologique que M. Dacier a jointe à sa traduction étant pleine d'inexactitudes et d'anachronismes, nous avons cru devoir la refaire presque entièrement, toutefois en suivant son plan, adopté par les différents éditeurs de Plutarque. Nous n'avons rien changé aux temps qui précèdent les olympiades, parceque ces temps sont assez incertains. D'ailleurs, ceux qui voudront en avoir des idées plus justes peuvent consulter la Chronologie de M. Larcher dans la dernière édition de sa traduction d'Hérodote. Sur les années de Rome, nous avons suivi le calcul Varronien ; mais nous avons cru devoir retrancher celles du monde, comme portant sur une base trop conjecturale.

Ans avant la première olympiade.		Ans avant la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
757	DÉLUGE de Deucalion. Il arriva quinze ou seize ans avant la sortie de l'Égypte par les enfants d'Israël.	761	1311
627	Minos donne des lois à l'île de Crète. Égée règne à Athènes.	651	1401
	THÉSÉE.		
454	EXPÉDITION des Argonautes dans la Colchide. Thésée, roi d'Athènes, réunit différents *dèmes* ou bourgs, pour augmenter cette ville.	478	1228
406	Prise de Troie; Jephthé était alors juge en Israël.	430	1180
327	Retour des Héraclides dans le Péloponnèse, quatre-vingts ans après la prise de Troie.	331	1101
294	Première guerre des Athéniens contre Sparte, dans laquelle Codrus, roi d'Athènes, se dévoue pour son pays. Saül fut alors élevé le premier au trône d'Israël.	318	1068
288	Les Ilotes sont asservis par Agis, roi de Sparte.	304	1035
266	Migration ionienne, cent quarante ans après la prise de Troie.	290	1040
124	Naissance d'Homère.	148	900
	LYCURGUE.		
90	Lycurgue donne des lois aux Spartiates.	120	866

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
	PREMIÈRE OLYMPIADE.		
	ROMULUS.		
VI-4	Rome est fondée par ce prince à la tête d'une colonie d'Albains.	1	755
VII-3	Enlèvement des Sabines.	4	730
XVI-2	Mort de Romulus.	39	715
	NUMA.		
XVI-4	Ce prince est élu roi. Il donne des lois aux Romains.	41	715
XXVII-2	Sa mort.	83	669
	Tullus Hostilius lui succède.		
	Fin de la première guerre Messéniaque.		
	SOLON.		
XLV-1	Conjuration de Cylon. Meurtre de ce tyran.	154	600
XLV-4	Épiménide arrive à Athènes, et purifie cette ville.	156	597
XLVI-3	Archontat de Solon, qui donne des lois à Athènes, sa patrie.	160	594
	Règne de Crésus en Lydie.		
LV-3	Bataille de Thimbrée remportée par Cyrus, dans laquelle Crésus est pris.	196	558

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
	Tyrannie de Pisistrate à Athènes.		
	VALÉRIUS PUBLICOLA.		
LXVII-4	Tarquin le Superbe est chassé de Rome.	245	509
	Valérius est consul à la place de Collatin.		
LXVIII-1	Il triomphe de Tarquin et des Étrusques.	246	508
	Troisième consulat de Publicola.		
LXVIII-2	Guerre de Porsena contre les Romains.	247	507
LXIX-4	Victoire de Publicola sur les Sabins.	249	505
	Dédicace du temple de Jupiter Capitolin.		
LXIX-4	Mort de Publicola.	253	501
LXVII-3	Bataille de Marathon, où l'armée de Darius, fils d'Hystaspe, fut défaite par Miltiade, général des Athéniens.	264	490
	CORIOLAN.		
LXXII-4	Exil de Coriolan, qui se réfugie chez les Volsques.	265	489
	Gélon s'empare de Syracuse.		
LXXIII-1	Coriolan assiège Rome, et se retire à la prière de sa mère et de sa femme.	266	488
LXXIV-1	Naissance d'Hérodote.	270	484
	ARISTIDE.		
LXXIV-2	Aristide est banni du ban de l'ostracisme. Il fut rappelé trois ans après.	271	483
	THÉMISTOCLE.		
LXXV-1	Combat des Thermopyles.	274	480
	Victoire navale remportée par Thémistocle et Eurybiade sur les Perses, à Salamine.		
	Bataille gagnée à Platée par les Grecs, aux ordres de Pausanias.	275	479
	Les Perses sont défaits encore à Mycale par Léotychide, roi de Sparte.		
LXXVI-2	Thémistocle subit la peine de l'ostracisme, et se retire chez les Perses.	279	475
	CIMON.		
LXXVII-3	Cimon, fils de Miltiade, rappelé de son exil, bat en Asie les Perses par mer et par terre.	284	470
LXXVII-4	Naissance de Socrate.	285	469
LXXXII-4	Artaxerxe fait une paix honteuse avec les Grecs. Mort de Cimon.	304	449
LXXXIV-1	Hérodote lit à Athènes, dans la fête des *Panathénées*, son Histoire. Sophocle, Phidias et Euripide se font connaître.	310	444
	PÉRICLÈS.		
LXXXVII-2	Commencement de la guerre du Péloponnèse, qui dura vingt-sept ans.	323	431
LXXXVII-3	Ravage de la peste à Athènes.	324	430
	Naissance de Platon.		
LXXXVII-4	Prise de Potidée par les Athéniens.	323	426
	Mort de Périclès.		
	Aristophane fleurit.		
	NICIAS.		
XCI-2	Les Athéniens entreprennent de faire la guerre en Sicile, par les conseils d'Alcibiade, auxquels Nicias s'oppose inutilement.	338	416
XCI-4	Nicias, défait en Sicile, est pris et mis à mort.	341	413
	Thucydide s'occupe, dans son exil, à écrire l'histoire de la guerre du Péloponnèse.		
	ALCIBIADE.		
XCII-2	Ce général, fugitif à Sparte, ayant été averti qu'on voulait le tuer, se retire en Asie vers Tissapherne, satrape perse.	342	412
	La loi de l'ostracisme est abrogée.		
XCII-1	Le vieux Denys se rend maître de Syracuse.	342	412
	LYSANDRE.		
XCIII-4	Les Athéniens sont défaits par Lysandre, au combat naval d'Égos-Potamos.	349	405
XCIV-1	Lysandre termine la guerre du Péloponnèse par la prise d'Athènes.	350	404
XCIV-2	Tyrannie des Trente.	351	403
XCIV-3	Loi de l'amnistie, portée sous l'archontat d'Euclide à Athènes.	352	402
	ARTAXERXE, SURNOMMÉ MNÉMON.		
XCIV-4	Bataille de Cunaxa, dans laquelle le jeune Cyrus est défait est tué.	353	401
	Retraite des dix mille.		
XCV-1	Mort de Socrate.	355	399
	AGÉSILAS.		
ibid.	Il monte sur le trône de Sparte, après la mort de son frère Agis.	*ibid.*	*ibid.*
XCVI-1	Agésilas défait les Perses.	358	396
	Mort de Lysandre.		
XCVI-3	Les Lacédémoniens sont battus à Cnide par Conon et Pharnabaze.	360	394
XCVII-3	Défaite des Romains par les Gaulois, à Allia.	364	390
	CAMILLE.		
XCVII-4	Ce général se retire à la ville d'Ardée.	365	389
XCVIII-1	Il rentre dans Rome, et rétablit cette ville.	366	388
	Défaite des Volsques et des Étrusques.		
XCVIII-2	Paix conclue par Antalcidas entre les Grecs et les Perses.	367	387
XCVIII-4	Naissance de Démosthène.	369	385

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
XCIX-1	Manlius est jeté de la roche Tarpéienne.	370	384
	Naissance d'Aristote.		
XCIX-2	Denys l'ancien remporte une victoire signalée sur les Carthaginois.	371	383
C-4	Bataille navale de Naxos, dans laquelle les Lacédémoniens sont vaincus par l'Athénien Chabrias.	377	377
CI-1	Leur flotte est encore défaite par Timothée, qui s'empare de Corcyre.	378	376
	PÉLOPIDAS.		
CII-2	Il était général des Thébains; il commandait le bataillon sacré à la bataille de Leuctres.	383	371
CIII-1	Le vieux Denys, tyran de Sicile, meurt, et son fils, le jeune Denys, lui succède.	386	368
CIII-2	Camille, dictateur pour la cinquième fois, défait les Gaulois dans le territoire d'Albe.	387	367
	Épaminondas entre dans le Péloponnèse, et se présente devant Sparte.		
CIII-4	Mort de Camille.	389	365
CIV-1	Pélopidas défait l'armée d'Alexandre, tyran de Phères.	390	364
CIV-2	Bataille de Mantinée, dans laquelle Épaminondas est tué.	391	363
	Isocrate fleurit.		
CIV-3	Mort d'Agésilas, roi de Sparte, et d'Artaxerxe Mnémon, roi de Perse.	392	362
CV-1	Philippe monte sur le trône de Macédoine.	394	360
	Mort de Xénophon.		
	DION.		
CV-4	Il chasse le jeune Denys, tyran de Sicile.	397	357
CVI-1	Naissance d'Alexandre le Grand.	398	356
	Fin de la guerre Sociale.		
	Prise de Delphes par les Phocéens.		
CVI-3	Dion assassiné par Callippus.	400	354
	DÉMOSTHÈNE.		
CVII-1	Cet orateur prononce sa première Philippique.	402	352
CVIII-1	Mort de Platon.	406	348
CVIII-4	Timoléon envoyé en Sicile au secours des Syracusains.	409	345
CIX-2	Ce général relègue Denys le jeune à Corinthe.	411	343
	Commencement de la guerre des Romains contre les Samnites.		
CIX-4	Naissance d'Épicure.	413	341
CX-1	Timoléon gagne une grande bataille contre les Carthaginois.	414	340

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
	Phocion oblige Philippe de lever les siéges de Périnthe et de Byzance.		
CX-3	Bataille de Chéronée, où les Athéniens et les Thébains sont défaits par Philippe.	416	338
CX-4	Mort de Timoléon.	416	337
	ALEXANDRE LE GRAND.		
CXI-1	Ce prince est déclaré général de tous les Grecs contre les Perses, après la mort de son père Philippe.	417	336
CXI-2	Il prend et détruit Thèbes.	418	335
CXI-3	Il défait les généraux perses au passage du Granique.	419	334
CXI-4	Bataille d'Issus, où Darius est battu par Alexandre.	420	333
CXII-1	Prise de Tyr, après sept mois de siége.	421	332
CXII-2	Bataille d'Arbèles.	423	331
CXIII-2	Passage de l'Hydaspe, et défaite de Porus par Alexandre, qui fait la conquête de l'Inde.	427	327
CXIV-1	Mort d'Alexandre.	430	324
	Commencement de la guerre Lamiaque. Antipater est défait.		
	PHOCION.		
CXIV-3	Fin de la guerre Lamiaque.	432	322
	Mort de Démosthène.		
CXIV-4	Journée des Fourches-Caudines entre les Romains et les Samnites.	433	321
CXV-3	Phocion est contraint de boire la ciguë.	436	318
	EUMÈNE.		
CXV-4	Ce général, l'un des favoris d'Alexandre, est livré par son armée à Antigonus.	437	317
	Commencement de la tyrannie d'Agathocle à Syracuse.		
	DÉMÉTRIUS.		
CXVI-1	Rétablissement de Thèbes par Cassandre.	438	316
CXVII-1	Ère des Séleucides.	442	312
	Guerre des Romains contre les Étrusques.		
CXVII-3	Agathocle passe en Afrique, et y fait la guerre aux Carthaginois.	444	310
CXVIII-2	Démétrius, dit Poliorcète, ou *preneur de villes*, s'empare d'Athènes, et y rétablit la démocratie.	447	307
CXXI-3	Il monte sur le trône de Macédoine, et en jouit pendant six ans.	460	294
	PYRRHUS.		
CXXV-1	Ce roi d'Épire passe en Italie; sa victoire sur les Romains.	474	280
	Incursion des Gaulois dans la Grèce. Défaites de Brennus, leur général, aux Thermopyles et près de Delphes.		

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
CXXVI-2	Pyrrhus, battu par les Romains, revient dans la Grèce et s'empare de la Macédoine.	479	275
CXXVI-4	Il est tué à Argos.	481	273
	ARATUS.		
CXXIX-1	Commencement de la première guerre Punique.	490	264
CXXXIII-1	Aratus, qui avait délivré Sicyone de la tyrannie, est élu général de la ligue Achéenne.	509	245
CXXXIV-2	Il s'empare de la citadelle de Corinthe, et en chasse les troupes d'Antigonus.	511	243
CXXXIV-4	Les Romains accordent la paix aux Carthaginois.	513	241
	AGIS ET CLÉOMÈNE.		
CXXXV-1	Révolution dans le gouvernement de Sparte par Agis.	514	240
CXXXV-3	Cléomène fait la guerre aux Achéens commandés par Aratus, qui est vaincu.	516	238
	PHILOPÉMEN.		
CXL-2	Prise de Sagonte par Annibal. Commencement de la seconde guerre punique.	535	219
CXL-4	Annibal passe les Alpes, et défait les Romains à Trasimène.	537	217
	Victoire remportée à Raphia, par Ptolémée Philopator, sur Antiochus.		
CXLI-1	Bataille de Cannes.	538	216
CXLII-1	Fabius Maximus arrête les progrès d'Annibal.	542	212
	Marcellus s'empare de Syracuse.		
CXLIII-3	Philopémen défait, à Mantinée, Machanidas, tyran de Sparte.	548	206
CXLIV-3	Annibal, qui avait été contraint de repasser en Afrique, est battu à Zama par Scipion.	552	202
	Les Carthaginois obtiennent la paix à des conditions humiliantes et onéreuses.		
	T. QUINCTUS FLAMININUS.		
CXLV-3	Ce général défait Philippe II, roi de Macédoine.	556	198
CXLV-4	Seconde victoire de Flamininus, à Cynocéphale, sur Philippe.	557	197
	Loi Oppia contre le luxe, portée par Caton l'ancien.		
CXLVI-1	La liberté de la Grèce est proclamée par Flamininus.	558	196
CXLVIII-1	Les lois de Lycurgue sont abrogées par Philopémen.	566	188
CXLVIII-2	Fulvius triomphe des Étoliens.	567	187
CXLIX-2	Philopémen est pris et tué par les Messéniens.	571	183
	PAUL ÉMILE.		
CLIII-1	Persée, roi de Macédoine, est vaincu	586	168

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
	et pris par Paul Émile, qui réduit ce royaume en province romaine.		
	Judas Macchabée soutient la guerre contre Antiochus Épiphane.		
CLV-1	Mort de Paul Émile, qui est suivie de celle du poëte Térence son ami.	594	160
CLVII-4	Troisième guerre punique.	605	149
CLVIII-3	L. Mummius prend et brûle Corinthe.	608	146
	La ligue Achéenne est détruite.		
	Prise et destruction de Carthage par le jeune Scipion.		
CLXI-4	Il détruit encore Numance.	621	133
	TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.		
CLXIV-3	Conjuration des Gracques.	632	122
CLXIV 4	C. Gracchus est égorgé.	633	121
	MARIUS.		
CLXVII-2	Guerre de Numidie.	643	111
CLXVIII-2	Naissance de Cicéron.	647	107
CLXVIII-3	Jugurtha est livré à Marius.	648	106
	Naissance de Pompée.		
CLXIX-3	Défaite et massacre des Teutons et des Ambrons, par Marius.	652	102
CLXIX-4	Naissance de Jules César.	653	101
CLXX-1	Les Cimbres sont défaits dans la Norique.	654	100
	SYLLA.		
CLXXIII-1	Guerre contre Mithridate.	666	88
CLXXIII-3	Prise d'Athènes par Sylla.	668	86
	Mort de Marius.		
CLXXIV-1	Mithridate, vaincu, fait la paix avec Sylla.	670	84
CLXXIV-3	Bataille de Préneste; Sylla se rend maître de Rome.	672	82
CLXXV-2	Sertorius se révolte en Ibérie.	675	79
	Sylla abdique la dictature.		
	LUCULLUS.		
CLXXVI-4	Il défait Mithridate près de Cyzique.	681	73
	Meurtre de Sertorius.		
CLXXVII-3	Cicéron plaide contre Verrès.	684	70
CLXXVII-4	Lucullus s'empare du Pont, entre dans l'Arménie, et y défait Tigrane.	685	69
	POMPÉE.		
CLXXVIII-2	Il termine la guerre contre les pirates.	687	67
CLXXVIII-3	Ce général succède à Lucullus, et s'empare de l'Arménie, de la Syrie, etc.	688	66
CLXXVIII-4	Il pousse ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne.	689	65

Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome	Ans avant J.-C.
	Cicéron prononce sa harangue sur les lois agraires.		
	CICÉRON.		
CLXXIX-3	Conjuration de Catilina.	691	63
	Cicéron, étant consul, prononce ses discours contre ce conjuré, qu'il fait proscrire.		
	Naissance d'Auguste.		
CLXXX-1	Triumvirat de Pompée, de Crassus et de César.	694	60
CLXXX-3	Exil de Cicéron.	696	58
CLXXX-4	Guerre des Gaules. César défait les Helvétiens.	697	57
	Cicéron est rappelé de son exil.		
	Caton est envoyé en Cypre.		
	JULES CÉSAR.		
CLXXXI-2	Les Germains sont défaits par César, qui passe le Rhin.	699	55
CLXXXI-4	Crassus périt dans son expédition contre les Parthes.	701	53
	Prise de Massilie, ou Marseille.		
CLXXXII-4	Passage du Rubicon.	705	49
	César entre dans Rome.		
CLXXXIII-1	Bataille de Pharsale.	706	48
CLXXXIII-2	Prise d'Alexandrie.	707	47
CLXXXIII-3	Défaite de Juba, et mort de Caton à Utique.	708	46
CLXXXIII-4	RÉFORMATION DU CALENDRIER, et première année julienne.	709	45
	César bat les fils de Pompée à Munda en Espagne.		
CLXXXIV-1	Mort de César.	710	44
	MARC-ANTOINE.		
CLXXXV-1	Triumvirat d'Antoine, d'Auguste et de Lépide.	711	43
CLXXXV-2	Défaite de Brutus et de Cassius à Philippes, et mort de ces deux conjurés.	712	42
CLXXXVI-2	Mort de l'historien Salluste.	719	35
CLXXXVII-2	Bataille d'Actium.	723	31
CLXXXVII-3	Auguste entre dans Alexandrie.	724	30
	Antoine et Cléopâtre se donnent la mort.		Ans de J.-C.
	GALBA.		
CCXI-4	Mort de Néron.	821	68
	Galba lui succède.		
CCXII-1	Othon est déclaré empereur, et règne trois mois.	822	69

FIN DE LA CHRONOLOGIE.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

A.

B.

C.

D.

E.

G.

I.

M.

O.

P.

et de Philippe son premier mari, 477. Il est renvoyé en Épire avec des troupes, et sa présence lui ramène ses sujets, *ibid.* Il traite avec Néoptolème, et l'associe à la royauté. Ils se brouillent pour de légers sujets. Il invite à souper Néoptolème, et le tue, *ibid.* Il fait bâtir dans la Chersonèse d'Épire une ville, qu'il nomme Bérénicide, *ibid.* Il se mêle des affaires de Macédoine. Il se rend auprès d'Alexandre, exige plusieurs villes de ce jeune prince, et fait la conquête du reste pour Alexandre, *ibid.* Il reconnaît l'imposture de Lysimaque, et cependant il fait la paix avec lui. Il refuse de faire le serment convenu entre les trois princes, 478. Il va à la rencontre de Démétrius, livre bataille à Pantauchus; il reçoit une blessure dans un combat singulier, et en fait deux à Pantauchus, qu'il ne peut cependant tuer; il enfonce la phalange macédonienne et la met en fuite, *ibid.* Est regardé par les Macédoniens comme celui de tous les rois qui ressemble le plus à Alexandre. Est préféré par Annibal à tous les autres capitaines; ce qui le met au-dessus de Scipion même, *ibid.* Il ne connut jamais d'autre science que celle de la guerre, et ne fit aucun cas des autres arts; ce qu'il dit à ce sujet sur Polyperchon, *ibid.* Sa promptitude à reconnaître les services; son affliction de n'avoir pu récompenser ceux qu'il avait reçus d'Eropus. Sa douceur envers ceux qui disaient du mal de lui, 478, 479. Il épouse, après la mort d'Antigona, plusieurs femmes, telles que la fille d'Autoléon, roi des Péoniens; Bircenna, fille de Bardullis, roi d'Illyrie, de laquelle il eut un fils nommé Hélénus; et Lanassa, fille d'Agathocle de Syracuse, qui fut mère d'Alexandre, 479. Il entretient dans ses fils les inclinations guerrières. Sa réponse à l'un d'eux prouve la force de son ambition, *ibid.* Il rentre dans l'Épire; on lui donne le surnom d'Aigle, *ibid.* Il entre en Macédoine, est sur le point de s'en rendre maître; il se retire, et perd dans sa retraite une partie de ses troupes; il fait la paix, *ibid.* Il reçoit des courriers des autres rois, pour l'engager à rompre avec Démétrius. Il entre dans les états de Démétrius, *ibid.* Il a un songe dans lequel il croit voir Alexandre qui l'encourage à son entreprise; il s'empare de la ville de Béroé, et envoie ses généraux soumettre les autres, 480. Il est proclamé roi de Macédoine. Il consent au partage du royaume avec Lysimaque, *ibid.* Il marche au secours des Grecs, et se rend à Athènes; il y est fort bien reçu. Il fait un nouveau traité de paix avec Démétrius et Lysimaque, *ibid.* Il est attaqué par Lysimaque, et est réduit à une grande disette de vivres; il perd la Macédoine aussi facilement qu'il l'avait acquise. Il se retire en Épire, *ibid. et suiv.* Il accepte avec ardeur les propositions des Tarentins et des peuples alliés. Sa conversation remarquable avec Cinéas ne peut changer sa résolution; il envoie Cinéas à Tarente, et s'embarque lui-même; il est accueilli par une violente tempête, et voyant son vaisseau près de périr, il s'élance dans la mer, et arrive avec la plus grande peine au rivage; il est recueilli par les Messapiens, et se rend à Tarente avec le peu de troupes qu'il peut rassembler des débris de la tempête. Il traite les Tarentins avec douceur; il se montre ensuite très sévère; il leur fait regretter leur ancienne manière de vivre 481 *et suiv.* Il va au-devant du consul Lévinus, et fait proposer aux Romains de le prendre pour arbitre de leurs différends avec les Grecs d'Italie; il va camper dans une plaine entre les villes de Pandosie et d'Héraclée; son admiration à la vue de l'ordonnance des Romains, 483. Il laisse un corps de troupes pour empêcher le passage du fleuve. Sa valeur et son sang-froid au fort de la mêlée, *ibid.* Il change d'armes avec Mégaclès; cet échange, qui lui sauve la vie, pense lui faire perdre la bataille. Il se fait reconnaître des siens, rompt les bataillons des Romains avec ses éléphants, et en fait un grand carnage, *ibid. et suiv.* Il voit plusieurs villes entrer dans son parti. Il fait le dégât dans le pays, et s'avance jusqu'à quinze lieues de Rome. Il envoie Cinéas à Rome, avec des présents, 484. Il reçoit des ambassadeurs de Rome, pour traiter de la rançon des prisonniers. Il offre de l'or, que Fabricius refuse. Il tente inutilement de lui faire peur. Il lui fait la proposition de s'attacher à sa personne. Il renvoie aux Romains tous les prisonniers sans rançon, et députe de nouveau Cinéas à Rome, 485. Il livre un second combat près d'Asculum; il doit encore la victoire à ses éléphants. Difficultés où il se trouve malgré ses victoires qui l'avaient fort affaibli, 486. Il reçoit des ambassadeurs de Sicile, qui l'invitent à chasser les Carthaginois de leur île, et des courriers qui lui apprennent la mort de Ptolémée Céraunus, *ibid.* Ses plaintes contre la Fortune, qui lui offre en même temps deux belles occasions de se signaler; il se décide pour l'entreprise de Sicile, et envoie Cinéas pour traiter avec les villes, 487. Il laisse à Tarente une garnison. Ses grands succès en arrivant en Sicile. Il assiège la ville d'Eryx; il promet un sacrifice et des jeux à Hercule; il l'emporte; il monte le premier à l'escalade, s'empare de la ville, et accomplit le vœu qu'il avait fait à Hercule, *ibid.* Il défait en bataille rangée les Mamertins, et abat la plupart de leurs forteresses. Il refuse la paix que lui offrent les Carthaginois, à moins qu'ils n'évacuent toute la Sicile; ses projets sur la conquête de l'Afrique, *ibid.* Il s'emporte contre les Siciliens, et les traite avec rigueur. Il finit par aliéner les esprits; il fait périr Thénon, commandant de Syracuse, *ibid.* Il reçoit des lettres des Samnites et des Tarentins, qui le rappellent auprès d'eux. Il saisit ce prétexte de quitter la Sicile; sa conjecture sur cette île en l'abandonnant; il est attaqué par les Barbares à son départ, et a de la peine à se sauver. Son armée mise en désordre, *ibid. et suiv.* Une blessure l'oblige de se retirer; provoqué par un des ennemis, il revient sur le champ de bataille, et il le fait périr. Il n'est plus troublé dans sa marche, et arrivé à Tarente, il marche tout de suite contre les Romains dans le Samnium, 488. Il veut prévenir la jonction des deux consuls; va attaquer, à l'entrée de la nuit, le camp de Manius; il est vaincu. Ses espérances lui font perdre ce que ses exploits lui avaient acquis, *ibid.* Il revient en Épire, entre en Macédoine, et marche contre le roi Antigonus; il taille en pièces son arrière-garde, va charger la phalange macédonienne, qu'il détache d'Antigonus, 489. Il fait graver sur les dépouilles du peuple vaincu une inscription. Il reprend plusieurs villes de la Macédoine, entre autres celle d'Égues; il y met une garnison de Gaulois. Sa négligence à punir le pillage de la garnison. Il parle d'Antigonus d'une manière outrageante, *ibid.* Il est invité par Cléonyme à marcher contre Sparte. Il marche en Laconie avec un armement formidable, *ibid.* Il dissimule avec les Spartiates qui lui avaient envoyé des ambassadeurs, et les trompe sur son dessein. Sa réponse aux plaintes des ambassadeurs, *ibid. et suiv.* Il arrive devant Sparte, qu'il refuse d'attaquer tout de suite. Il attaque la tranchée faite par les Spartiates, 490. Il a pendant son sommeil une vision qui l'encourage; le lendemain l'attaque recommence; ses efforts pour combler le fossé; il force le passage, et court à toute bride vers la ville. Son cheval est blessé, et en expirant le renverse. Il fait cesser le combat, *ibid.* Il fait de nouveaux efforts; il se retire de devant Sparte, et ravage le pays; sa résolution d'y passer l'hiver. Est appelé par Aristéas pour le soutenir contre son rival, *ibid. et suiv.* Il se met en marche pour Argos; son arrière-garde est taillée en pièces; il envoie son fils Ptolémée pour la soutenir. Son chagrin de la mort de son fils; il revient contre les Lacédémoniens, tue leur chef Evalcus, et fait un grand carnage des ennemis, 491, 492. Il envoie, arrivé à Argos, défier Antigonus. Il promet aux Argiens de s'éloigner. Il s'approche des murail-

S.

T.

U.

V.

X.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES,

PAR PLUTARQUE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

